









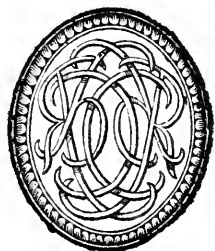






LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.  
JANVIER.



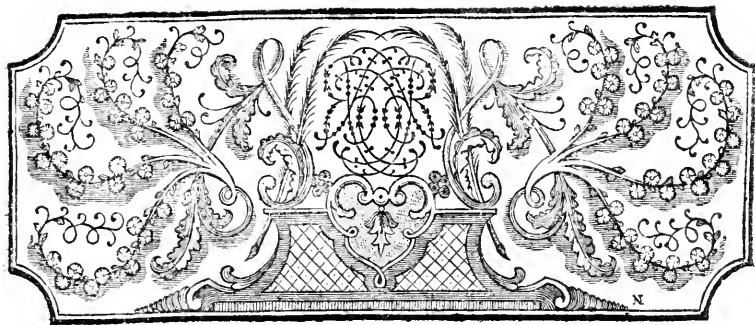
A · P A R I S,  
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.







LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



JANVIER. M. DCC. XL.

*EXPLICATION DE DIVERS MONUMENS SINGULIERS  
qui ont rapport à la Religion des plus anciens Peuples ; avec l'examen de  
la dernière Edition des Ouvrages de S. Jérôme , & un Traité sur l'A-  
strologie Judiciaire. Ouvrage enrichi de figures en taille douce. Par le R.P.  
Dom \*\*\* , Religieux Bénédictin de la Congregation de S. Maur. A Paris,  
rue S. Jacques , chez Lambert & Durant , Libraires , l'un à l'Ensei-  
gne de la Sagesse , & l'autre à celle de S. Landry. 1739. in - 4°. pp.  
487. non compris la Préface.*

Les Monumens qui sont é-  
chappés à l'injure des tems ,  
restes toujours précieux aux Ama-  
Auv.

teurs de l'Antiquité , ont quelque-  
fois un mérite plus réel que celui  
d'être antiques & rares. Ils répan-  
Aij

dent de la lumière sur l'Histoire, les mœurs & la Religion des Peuples qui ont devancé notre âge. Ceux mêmes de ces Monumens qui font des énigmes pour les gens de la plus fine érudition ne laissent pas que d'être utiles. On veut en pénétrer le sens; cela donne lieu à des conjectures ingénieuses qui, quoique peu satisfaisantes quelquefois par rapport à l'objet qu'on s'y propose, étendent néanmoins les bornes de l'érudition par les sçavantes Dissertations qu'elles font éclore. La profondeur des recherches récompense alors en quelque sorte du peu de justesse de l'application. C'est un dédomagement dont on n'a pas besoin dans l'Ouvrage dont nous allons rendre compte, s'il répond à l'idée que l'Auteur en donne dans sa Préface. Dom Jacques Martin, connu par quelques Ouvrages auxquels l'érudition mise en œuvre par une imagination vive donne un caractère singulier, commence en ces termes la Préface de celui-ci.

» Voici un Recueil d'Antiques  
» & d'Antiques nouvelles. C'est sans  
» doute sous ce titre qu'auroit dû  
» paroître l'Ouvrage qu'on donne  
» aujourd'hui au public, mais on  
» a craint le contraste, & l'on n'a  
» osé rien hasarder. Cependant ces  
» Antiques sont nouvelles & nou-  
» velles à tous égards; car outre  
» qu'elles n'ont jamais été pu-  
» bliées, elles paroissent pour la  
» plupart sous des noms & avec  
» des Symboles tout nouveaux, &  
» nous apprennent à la faveur de

» cette nouveauté une infinité de  
» traits curieux de la Fable, de  
» l'Histoire, de la Théologie, de  
» la Politique, de la Morale, de  
» l'Astronomie, & de la Jurispru-  
» dence des Peuples les plus cé-  
» bres de l'Univers. Il y a plus;  
» elles corrigent quantité de fauf-  
» ses idées & de préjugés qu'on  
» s'étoit formé sur tout cela, &  
» elles décident d'un bon nombre  
» d'autres Monumens, sur la na-  
» ture desquels on ne vouloit point  
» prononcer. Ainsi jamais Anti-  
» ques n'ont mieux rempli l'atten-  
» te des Antiquaires, ni mieux fait  
» connoître le prix de la décou-  
» verte de ces sortes de Monu-  
» mens.

Ne pourroit-on pas soupçonner Dom Martin d'être dans le cas des Commentateurs qui mettent l'Auteur qu'ils commentent au-dessus de tous les autres? C'est ce que l'Ouvrage même fera connoître: on jugera du portail par l'Edifice.

L'Ouvrage de Dom Martin est composé de 24 Dissertations dont voici les titres.

1. *Cérémonies observées dans les Funérailles des Romains, sur-tout la conclamation.*
2. *Bacchus Psylas.*
3. *Retaillement des Messéniens.*
4. *Histoire de Marfyas.*
5. *Des Sépulchres sub Africa.*
6. *Druides des Gaules.*
7. *Culte rendu aux Dieux Infernaux.*
8. *Religion des Egyptiens.*
9. *Des différentes Années des Egyptiens.*

10. *Du Dieu Mithras.*
11. *Véritable forme du Sagum des Gaulois.*
12. *Tombeau Romain.*
13. *L'énus Epitragia.*
14. *Isis singulière.*
15. *Du Dieu Paëtole.*
16. *Rhodope.*
17. *Jupiter Summanus.*
18. *Mariages des Romains.*
19. *Mistres de Cérés.*
20. *Jeux institués en l'honneur d'Esculape.*
21. *Tigranes.*
22. *Thème Celeste d'Auguste.*
23. *Observations sur la nouvelle Edition des Ouvrages de S. Jérôme faite à Vérone.*
24. *De l'Astrologie Judiciaire.*

Nous ne nous proposons point de rendre compte ici de tous ces différens morceaux, nous nous bornerons à deux que nous avons choisis, comme nous ayant paru les plus intéressans. C'est le premier & le huitième. Le premier a pour titre : *Cérémonies observées dans les Funérailles des Romains, sur tout la Conclamation.* Il a pour objet d'expliquer un bas-relief qui est dans la Salle des Antiques du Louvre, & sur lequel M. Maffey a donné une Dissertation dans l'année 1736. La Dissertation de Dom Martin n'a rien de commun avec celle de M. Maffey que le sujet, d'ailleurs elles diffèrent en tout. Nous allons mettre ces deux Dissertations sous les yeux du lecteur, il jugera du mérite de l'une & de l'autre; mais, en rendant

compte de celle de Dom Martin, nous croions devoir adoucir les traits de sa critique, & éviter de nous servir des termes peu ménagés, dans lesquels il s'emporte contre son adversaire. La naissance de M. Maffey & la réputation qu'il s'est acquise dans la République des Lettres demandoient plus d'égards, & la critique de Dom Martin n'eut rien perdu de sa force en perdant un peu de son amertume.

Voici la description que fait Dom Martin du bas-relief dont il s'agit.

» L'Antique représente une jeu-  
 » ne femme dans la même posture  
 » où elle étoit quand elle rendit  
 » l'ame, elle est étendue sur un lit  
 » qui ressemble parfaitement aux  
 » sofa de nos jours; sa gorge est  
 » découverte; il paroît qu'en ex-  
 » pirant, elle panchoit la tête sur  
 » la main gauche. On voit à sa tête  
 » un enfant qui fond en larmes, &  
 » se tourne ou se retire vers une  
 » autre femme assise sur une chai-  
 » se à dossier à laquelle tient un  
 » marche-pied. Cette femme pé-  
 » ntrée d'une profonde douleur  
 » est couverte d'un pan de sa robe  
 » & appuie la tête sur sa main  
 » droite. Derrière elle une jeune  
 » personne qui vient de déchirer  
 » ses habits, montre son sein, ses  
 » bras & ses épaules; elle porte  
 » sa main droite à ses cheveux,  
 » son bras gauche est orné d'un  
 » bracelet. À côté une autre fem-  
 » me porte sa main à sa gorge, &  
 » au-devant d'elle un Génie éteint

« son flambeau. Au côté droit de  
 « la femme assise sont deux hom-  
 « mes ; l'un sonne de la Trompet-  
 « te , l'autre remarquable par la  
 « ceinture qui le serre , embouche  
 « une espèce de cor. Sur le milieu  
 « du dossier du lit , en tirant vers  
 « le chevet , s'appuye un enfant  
 « qui fixe ses yeux attendris sur la  
 « personne morte , comme pre-  
 « nant grand intérêt à sa perte. A  
 « sa droite , & sur la même ligne ,  
 « un jeune homme couronné de  
 « laurier & revêtu d'une toge ,  
 « tient d'une main le fond du dos-  
 « sier du lit & de l'autre soutient sur  
 « l'estomac une boîte carrée ,  
 « dont le couvercle quadrangulai-  
 « re se termine en pointe. Deux  
 « personnages semblables qui pa-  
 « roissent ne faire autre chose que  
 « relever leurs habits , sont aux  
 « pieds de la morte. Un peu à l'é-  
 « cart on distingue un foyer an-  
 « tique , sur lequel est un pot d'où  
 « s'élèvent des bouillons & des  
 « tourbillons de fumée qui déro-  
 « bent presque la vue du couver-  
 « cle. Enfin on aperçoit sous le  
 « lit un chien accroupi avec les  
 « pantoufles de la défunte.

Telle est la description que Dom  
 Martin fait du relief en question ,  
 où , selon lui , la principale figu-  
 re est une Dame morte , au lieu  
 que M. Maffèy ne l'avoit supposé  
 que mourante ; erreur dans la-  
 quelle il ne seroit pas tombé , si , sui-  
 vant notre Auteur , il n'étoit  
 échappé à son attention plusieurs  
 traits importans. Ce qui justifie ,  
 ajoute Dom Martin , ce que M.

Maffèy dit , qu'un génie éminent  
*découvrira dans le relief des choses  
 qui ne seroient apperçues de person-  
 nes.*

Deux circonstances prouvent  
 que la Dame est morte ; la pre-  
 mière , qu'elle n'a point de bague :  
 or , suivant Dom Martin , c'étoit  
 une pratique religieuse & constan-  
 te d'oter les bagues aux morts. La  
 seconde , le Génie qui éteint son  
 flambeau , & que notre Auteur  
 pretend être un symbole reconnu  
 par tous les Sçavans pour désigner  
 non les approches de la mort ,  
 mais la mort-même. Je passe , ajou-  
 te-t-il , plusieurs autres preuves éga-  
 lement convaincantes que le marbre  
 me fournit & que je mets à déve-  
 lopper chacune dans leur place ,  
 pour observer qu'il n'y a aucun fon-  
 dement de supposer que les anciens se  
 soient avisés de représenter sur leurs  
 Tombeaux une personne mourante ,  
 tandis que l'expérience & cette quan-  
 tité prodigieuse de Sépulcres qui ont  
 échappé aux injures du tems font voir  
 qu'ils n'y représentoient que des per-  
 sonnes mortes. Au reste Dom Mar-  
 tin convient avec M. Maffèy que  
 la Dame en question est une fem-  
 me de considération , mais ce n'est  
 pas , selon lui , une conséquence  
 de la perfection du bas-relief ,  
 comme l'avoit pensé M. Maffèy ;  
 Dom Martin pretend qu'il nous  
 reste un grand nombre de Monu-  
 mens précieux élevés à l'honneur  
 d'un simple Soldat , d'un affranchi ,  
 enfin des gens de la plus basse con-  
 dition ; sur quoi juge-t-il donc  
 que la personne est une Dame de

qualité ? Il en faut chercher la preuve , dit-il , dans le marche-pied qui tient à la chaise où une des Dames est assise , ou dans le bracelet de celle qui a le sein découvert. Le marche-pied étoit réservé aux personnes constituées en dignité , comme on le tire d'une infinité de Monumens , entre autres du Bouclier de Scipion , qui est dans le Cabinet du Roi , aussi observe-t-on qu'Homere le donnoit à tous ses Héros. Il en étoit de même du bracelet , principalement de celui que les Dames portoient à cette partie du bras qui tient à l'épaule , témoin ce qu'ont dit les Historiens de l'Empereur Maximin ( 1 ) , qu'il avoit le pouce si gros que le bracelet de sa femme lui servoit de bague.

M. Mafféy passé , suivant notre Auteur , d'une erreur dans une autre ; après avoir supposé que la Dame n'est que mourante , quoiqu'elle soit morte , il prend mal à propos les trois personnalités couronnées pour des Prêtres qui venoient l'assister à la mort & marmoter , dit-il , des prières à la Déesse Nénia , sous la protection de qui étoient , selon Arnobe , ceux qui étoient prêts d'expirer. Il suppose que la couronne qu'ils portent étoit la marque du Sacerdoce , d'où il saisit l'occasion de dire qu'il y avoit chez les gentils un Ordre de Prêtres ou Ministres sacrés qu'on appelloit simplement COUROYEZ. Voici les raisons que Dom Martin oppose à la conjecture de M.

Mafféy. Il ya , dit-il , des marques essentielles pour reconnoître les Prêtres qui sont en fonction. 1°. Ils sont toujours voilés , excepté ceux de Saturne , *sanè sciendum* , dit Servius , *sacrificantes divi omnibus caput velare consuetos , ob hoc , ne se inter Religionem vagis aliquid offerret obtutibus : excepto tantum Saturno , ne Numinis imitatio videretur , quia Saturnus , capite velato , ibi cernitur*. 2°. Lorsque les Prêtres adressoient leurs prières aux Dieux supérieurs , ils levoient les mains vers le Ciel , la pomme de la main tournée en haut , & s'ils prioient les Dieux inférieurs , ils tournoient la paume de la main contre terre. Or ces deux marques essentielles manquent ici ; mais , ajoute notre Auteur , *posé que la Dame soit vraiment morte , que sont ici ces Prêtres ? ne leur est-il pas défendu d'entrer dans des maisons où il y a des morts ? D'afin qu'ils ne puissent pas contrevenir à la Loi-même sans le sçavoir , ne met on pas des branches de pin ou de cypres devant ces maisons , afin qu'ils les évitent & s'en écartent ?* Dom Martin cite à ce sujet l'autorité de Servius. On trouve dans cet Auteur que les Prêtres ne pouvoient entrer dans une maison où quelqu'un étoit mort , qu'après le sixième jour qu'il en avoit été tiré , qu'il ne leur étoit pas permis de jeter les yeux sur cet objet funeste , qu'on portoit les morts au bûcher pendant la nuit , afin qu'on ne pût rencontrer sur le chemin ni Prêtres , ni Magistrats , & que

( 1 ) Pollice ita vasto erat ut uxoris dextrocherio uteretur pro annullo. *Capitolin. in Maximin.*

le mot latin *Funus*, dont le François *Funérailles* a été formé, vient de *Funalia*, qui étoient des torches qui servoient à éclairer cet office funébre. C'est par cette raison, suivant notre Auteur, qu'Auguste voulant faire l'éloge funébre d'Agrippa, avant qu'on mît le feu au bûcher, fit tendre un voile qui lui déroboit la vue du corps, afin que la dignité de Grand Pontife, dont il étoit revêtu, ne fût pas évanescée. Tibère en usa de même à l'égard de son fils. A l'égard des prières que M. Maffey suppose que ces prétendus Prêtres adressoient à la Déesse Nénia, elles ne sont pas mieux fondées, suivant notre Auteur. Cette Déesse, dit-il, n'étoit pas née dans le tems que notre relief est venu au monde ; il n'y a pas un coup de ciseau qui ne le fasse remonter jusqu'au siècle d'Auguste, & la Déesse Nénia n'a été sur les rings que trois siècles après. La preuve que Dom Martin en rapporte, c'est que de tant d'Auteurs Chrétiens & Profanes qui ont fait l'énumération des Dieux du Paganisme, Arnobe Ecrivain du quatrième siècle est le seul qui ait parlé de la Déesse Nénia. D'ailleurs, ajoute-t-il, Nénia est une Déesse de l'invention de ce qu'on appelle Peuple ; ainsi quand elle dateroit de plus loin qu'elle ne fait, on ne pourroit pas dire qu'elle fût dans le Calendrier des gens de conlition qui sont représentés sur l'Antique.

L'explication que M. Maffey donne ensuite des deux hommes qui sonnent l'un du cor, l'autre de

la trompette ne paroît pas plus satisfaisante à Dom Martin que celle des trois personnages couronnés. M. Maffey, après avoir remarqué que les anciens employoient quelquefois la musique pour guerir certaines maladies, se rabbat tout d'un coup, dit notre Auteur, sur l'airain & sur le cuivre dont les Trompettes & les Cors sont ornés ou composés. M. Maffey prétend que le son de l'airain servoit à rompre les charmes, à faire fuir les malins esprits répandus dans les airs, à chasser les Lémures & à suspendre tous les effets de la magie, & il en conclut que les deux hommes qui sonnent, l'un de la Trompette, & l'autre du Cor, sont destinés à rompre les enchantemens pour donner plus de force aux prières que les Prêtres adressent à Nénia en faveur de l'agonisante. M. Maffey appuie sa conjecture de l'autorité de Pline & de Tacite. Dom Martin commence par lui disputer l'un & l'autre. 1°. A l'égard de Pline il parle du son de la flûte & non de celui de la trompette ; & c'est une chimère, suivant Dom Martin, que de vouloir changer contre la foi des manuscrits & des imprimés le mot *Tibicinem* en celui de *Tubicinem*. D'ailleurs Pline, en disant qu'on accompagnoit du son de la flûte certaine formule de prières que les premiers Magistrats, à l'exclusion des Prêtres, étoient obligés de faire en des actions publiques, ne dit point que ce fût pour conjurer les malins esprits, ou pour les enchantemens.



On n'avoit recours, dit notre Auteur, au son de la flûte & à tant d'autres précautions qu'afin de fixer l'attention de tout le monde & qu'on n'entendit que la voix des Magistrats auxquels les assistans devoient se réunir & se conformer, obligation incompatible avec le son de la Trompette & qui détruit le changement que M. Maffey prétend qu'on doit faire de TIBICINEM en TUBICINEM. Voici le passage de Pline (2). *Vidimusque certis precationibus obsecrasse Summos Magistratus, & ne quid verborum pratereratur, aut præposterum dicatur, de scripto præire aliquem, rursusque alium custodem dari qui attendat; alium vero præponi qui favori linguis jubeat, Tibicinem canere, ne quid aliud exaudiat.*

2°. A l'égard de Tacite, cet Historien, dit notre Auteur, ne marque en aucun endroit que les Romains crussent que leurs Prêtres rendoient par leurs prières les enchantemens inutiles; tout ce qu'on trouve dans Tacite, c'est que les Romains tenoient qu'il y avoit des maléfices assez puissans pour faire mourir ceux dont on vouloit se défaire, & c'est à l'occasion de la mort de Germanicus qu'il expose le préjugé frivole de les concitoyens. On trouva (3), écrit-il, *des cadavres exhumes ou tirés des majures, des imprecations, des sorts, le nom de Germanicus gravé sur des lames de plomb, des os à demi brûlés & ensanglantés,*

(2) Plin. Hist. Lib. 23. Ch. 2.

(3) Tacit. Annal. Lib. 2.

Janv.

& autres maléfices qui passent pour dévoter la vie des personnes aux Dieux Infernaux.

Dom Martin, après avoir écarté l'autorité de Pline & de Tacite, soutient que les Romains n'ont jamais donné dans l'extravagance de chasser les Lémures & les esprits mal-faisans au son du Cor & de la Trompette, M. Maffey, selon lui, applique mal à propos à un marbre Romain ce qui n'étoit en usage que chez les Grecs, encore change-t-il de son autorité privée des chaudrons & des vases d'airain en des Cors & en des Trompettes. Instrumens que les Grecs n'ont jamais employés à l'usage où il lui plaît de les faire servir. S'il eut jeté les yeux (ajoute notre Auteur) sur le Scoliaſte de Théocrite il y auroit trouvé que la raison pourquoi on frappoit sur des chaudrons & des vases d'airain, c'est que les morts en aiment le son, qu'à Athènes les Hyérophantes n'invoyoient Proserpine qu'en frappant un vase d'airain fait exprès & que les Lacédémoniens ne manquoient pas de frapper un chaudron toutes les fois qu'un de leurs Rois venoit à mourir, & pour quoi tout cela? c'est, dit le même Auteur, parce que le cuivre est pur de sa nature & qu'il a la vertu de chasser les spectres & les esprits impurs.

Dom Martin nous permettra de remarquer qu'il ne s'est pas souvenu dans cet endroit que M. Maffey n'avoit attribué aux Trompettes & aux Cors le pouvoir de chasser les esprits mal-faisans, qu'à

B

causé de l'airain & du cuivre dont ils étoient ornés ou composés, il n'ignoroit donc pas qu'on leur attribuoit cette vertu. Mais n'étoit-ce que chez les Grecs? C'est ce que Dom Martin soutient indubitable, & les Romains avoient, selon lui, un moyen bien plus simple de chasser les ombres malfaisantes & toutes celles qui vouloient les inquiéter. *Il se contenoient* (4), dit-il, d. *presser avec force le ponce & le doigt du milieu & de faire tomber celui-ci sur la paume de la main, ce bruit étoit efficace, selon eux, & écartoit sur l. champ les ames qui se présentoient. De même* (5) les ombres qui avoient quelque chose à communiquer aux vivans avoient recours au même expédient & excitoient le même bruit. Il y avoit, (6) une autre occasion où les Romains faisoient sonner leurs doigts de la même manière c'est lorsqu'ils prenoient ouvertement le parti de quelqu'un, & ce signe étoit passé en proverbe : au contraire (7), lui vouloient ils du mal, ils tournoient le ponce.

(4) *Signa dabant digitis medio cum pollice juratio*

*Occurrat tacito ne levis umbra sibi.*  
*Ovid. Fast. 5.*

(5) *Spirantisque animos & vocem misist : at illi*

*Pollicibus fragiles increpue manus.*  
*Propert. lib. 4. l. 7.*

(6) *Pollice cum faveamus premere etiam proverbio jubemur. Plin. Hist. lib. 28. ch. 2. n. 5.*

(7) — *Converso pollice vulgi Quemlibet occidunt populariter. Juven. Vnde Erasmi. Chrilad. 1. Cent. 8. Adag. 46.*

L'explication que M. Maffey donne du pot d'où s'élevaient des bouillons & de la fumée est une suite des conjectures dont on vient de voir la réfutation. Il devoit, selon lui servir ou a contenir quelque medecine ou a faire des fumigations par le moyen de certains simples; il rapporte à ce sujet un passage de Jofephe, qui dit qu'une certaine herbe de la Judée appelée *Baaras* avoit la vertu de guerir ceux que les démons tourmentoient. Peut-être aussi, ajoutait-il, le Pot contient quelque chose qui regarde un Sacrifice que les Prêtres couronnés preparent. Cette explication suppose que la Dame n'étoit que mourante, que les personnages couronnés étoient des Prêtres, &c. & par conséquent Dom Martin l'a combattu d'avance.

Ce n'est pas avec plus de succès, suivant notre Auteur, que M. Maffey donne l'explication du jeune homme ailé qui éteint son flambeau. *Ce jeune homme ailé*, dit M. Maffey, *représente un génie qui marque par le flambeau renversé que l'agonisante doit dans le bel âge & que le règne de l'amour s'attriste de la mort. Dans d'autres Antiques, continue-t-il, on voit deux figures semblables aux deux côtes qui représentent le sommeil & la mort. Chez les Hébreux les Rabins font mention des Anges de mort. Dom Martin prétend qu'en cet endroit M. Maffey est tombé dans plusieurs erreurs. 1°. Selon Dom Martin, le génie en question est un*

génie qui naissoit & mouroit avec nous , suivant quelques-uns , ou qui , suivant d'autres , nous conduisoit au tombeau & de-la au Coccyte où il nous suivoit & nous tenoit compagnie. Il ajoute que M. Maffey ne l'auroit pas pris pour l'*Himénée* , s'il avoit eu devant les yeux le passage de Cenforin , que voici.

» Le Génie ( dit cet Auteur ) est  
 » un Dieu sous la tutelle duquel  
 » chacun vit comme il est né. Soit  
 » donc qu'il contribue à notre  
 » naissance , ou qu'il naisse avec  
 » nous , soit enfin qu'il nous pren-  
 » ne sous sa protection des que  
 » nous venons au monde , il prend  
 » le nom de génie du mot latin qui  
 » signifie *engendrer*. Il passe pour  
 » avoir un grand pouvoir & même  
 » un pouvoir entier & absolu sur  
 » nous. Quelques - uns pensent  
 » qu'il faut reconnoître & honorer  
 » deux génies , mais seulement  
 » dans les maisons des personnes  
 » mariées. Euclide Disciple de So-  
 » crate, soutient au contraire que  
 » nous avons tous deux génies , &  
 » cette créance est bien établie dans  
 » le Livre neuvième des Satyres  
 » de Lucilius..... Or le génie , a la  
 » garde duquel nous avons été mis,  
 » veille sur nous avec tant de soin,  
 » qu'il ne s'éloigne jamais de nous  
 » un seul instant : au contraire il  
 » accompagne nos pas depuis le  
 » moment que nous venons au  
 » monde , jusqu'à celui que nous  
 » rendons le dernier soupir.

2°. Dom Martin prétend que c'est une seconde erreur de M.

Maffey de supposer que les deux génies que les anciens mettoient quelquefois aux deux côtes des Sépulcres soient le sommeil & la mort. *Au rapport de tous les bons Mythologues* , dit notre Auteur , *l'un est le génie du mari , l'autre est le génie de la femme qui est représenté sur le tombeau , ou même ce sont les deux génies de la seule personne qui est dans le tombeau sur lequel on les voit.*

Dom Martin ajoute que le sommeil & la mort n'ont jamais été représentés sous la figure de génies , & il rapporte la description que Pausanias fait de l'un & de l'autre.  
 » Dans une Ville de la Grèce ( dit  
 » cet Auteur ) on voit une statuë  
 » de femme qui tient de la main  
 » droite un enfant blanc qui dort  
 » & de la main gauche un enfant  
 » qui semble dormir aussi & qui a  
 » les pieds tortus : l'inscription qui  
 » est au pied d'estal marque ce  
 » qu'on sçait d'ailleurs que la fem-  
 » me est la nuit , & les deux enfans  
 » l'un le sommeil & l'autre la mort  
 » dont la nuit est la mere.

Enfin une dernière erreur de M. Maffey , c'est de confondre , suivant Dom Martin , les Juifs avec les Mahométans. *Je ne trouve* , dit-il , *qu'un seul Ange de mort dans la Synagogue des Juifs de Buxtorf.*

A l'égard des Mahométans , on sçait qu'ils en admettent deux ; Dom Martin rapporte à ce sujet un passage tiré du Traité des funérailles de Guichard que nous croions devoir omettre pour ne point trop allonger cet Extrait.

Après avoir rendu compte des conjectures de M. Maffèy & de la refutation qu'en fait Dom Martin, nous allons passer à l'explication qu'il donne lui-même du bas-relief dont il s'agit. Dans une matière si conjecturale il est sans doute plus aisé d'attaquer que d'établir, ce sera au public à juger si Dom Martin a raison de se croire aussi heureux dans l'un que dans l'autre.

Selon lui, il ne mouroit jamais personne chez les Romains qu'on ne le *conclamat*, c'est-à-dire qu'on ne sonnât aussi-tôt du cor & de la trompette ou de tous les deux à la fois, & cela sans aucun égard au cuivre ou à l'airain, mais pour satisfaire à un Règlement de Police, dont l'origine étoit fort ancienne, dit notre Auteur, si l'on en croit Hygin, & qui l'étoit moins, si on s'en rapporte à Pline.

» Tyrrhenus fils d'Hercule [dit  
» Hygin (8)] vint habiter l'Etrurie & y fut l'Inventeur de la  
» trompette; ce qui contribua à  
» mettre cet Instrument en vogue,  
» c'est l'usage pieux où il l'employa  
» pour faire revenir les peuples  
» d'alentour que la cruauté de ses  
» compagnons avoit éloignés &  
» dispersés : car comme ces derniers s'étoient portés à manger  
» de la chair humaine, les originaux du Pays ne vouloient avoir  
» aucun commerce avec eux. Tyrrhenus donc ayant perdu un des  
» siens & voulant guerir ses voisins  
» de la prévention où ils étoient,

(8) Hygin. Fab. 74.

» qu'au lieu de l'enterrer, lui & ses  
» compagnons, en feroient un festin, sonna de la trompette, les  
» assenbla & les pria d'être témoins  
» moins eux-mêmes, que bien loin  
» de manger leurs morts, ils leur  
» rendoient les honneurs de la  
» sépulture. Depuis ce tems - la  
» (continue le Mythologue) on a  
» donné à la trompette le nom de  
» Melodie Tyrrhenienne, & les  
» Romains, à l'exemple de Tyrrhenus, ont observé toujours la  
» pratique de sonner de la trompette quand il leur meurt quelqu'un & d'assembler leurs amis,  
» afin qu'ils rendent témoignage  
» que le mort n'a été ni tué, ni empoisonné.

Pline, dit notre Auteur, ne va pas chercher si loin l'origine de la conclamation, & il dit, selon Servius (9), que « la véritable raison pour quoi on lave les morts avec de l'eau chaude & qu'on les conclame de tems en tems & par intervalles, c'est qu'il est ordinaire qu'on se trompe sur le jugement qu'on porte touchant le dernier soupir que rendent les mourans. On croit souvent qu'ils l'ont rendu, bien que cela ne soit pas : sur quoi il raconte qu'on a vu un homme placé sur le bûcher donner des marques de vie quand il sentit le feu, mais qu'il fut étouffé avant qu'on pût le sauver : d'où on a pris occasion de garder les morts pendant huit jours & de ne les brûler qu'à près qu'on auroit fait la dernière

(9) Servius in IV. Æneid. vers. 118.

» conclamation.

Nous avons cru devoir rapporter ces deux passages tout du long, parce que c'est sur eux principalement qu'est fondé le Système de Dom Martin. *Voilà*, s'écrie-t-il, *la conclamation clairement établie.* On la reprenoit plusieurs fois pendant huit jours & singulièrement le huitième, ensuite on brûloit le corps & l'on remettoit ordinairement au lendemain à enterrer ses cendres.

Il faut bien se garder de croire, suivant notre Auteur, que la conclamation dont il s'agit soit celle par où l'on terminoit les cérémonies des funérailles & qui consistoit dans ces paroles que tous les assistans proferoient à haute voix : (10) *Adieu, adieu, adieu, nous te suivrons tout tant que nous sommes dans l'ordre réglé par la nature.* La conclamation dont je parle, dit Dom Martin, se faisoit incontinent après que le mort avoit expiré & immédiatement avant qu'on lui fermât les yeux, ou après qu'on les lui avoit fermés & qu'on l'avoit changé de place, je trouve même dans (11) *Properce* & dans (12) *Ovide* qu'on pratiquoit quelquefois cette cérémonie pendant qu'on lui fermoit les yeux.

(10) Servius in III. Æncid. p. 378.

(11) *At mihi non oculos quisquam inclamavit euntes*

*Unum impetrassem te revocante diem.*  
Propert. Lib. 4.

(12) *Nec mandata dabo : nec cum clamore supremo*

*Labentes oculos claudet amica manus.*  
Ovid. Trist. Lib. 1. Eleg. 2.

Dom Martin se fait faire ici une objection par M. Maffey, qu'il n'a pas de peine à résoudre. Toutes ces autoritez ; dira peut-être M. Maffey, ( c'est Dom Martin qui le fait parler ) établissent assez bien la conclamation & prouvent qu'on y employoit la trompette, mais cela ne décide rien pour le marbre où l'on voit non seulement une trompette, mais un cor.

Notre Auteur répond que les anciens employoient indifféremment le cor ou la trompette aux mêmes usages, ensemble ou séparément ; d'ailleurs, ajoute-t-il, *l'expérience nous apprend que ces deux instrumens en particulier produisent le même effet.* Dom Martin prétend même qu'au tems de Pétrone les cors étoient plus en usage que les trompettes pour executer les conclamations d'apparat. Il rapporte, pour le prouver, un passage de cet Auteur. » Trimalcion [ dit Pétrone » ( 13 ) ] voulant regaler les con- » vives d'une musique toute nouvelle, donna ordre qu'on fit entrer dans la salle du festin ceux » qui font métier de sonner du » cor, & s'étendant sur plusieurs » oreillers, qu'il avoit fait mettre » sur l'extrémité du lit ; faites, » dit-il, comme si j'étois mort, » chantez quelque chose de beau à » ma louange. Aussi-tôt ces gens » sonnerent des airs lugubres, sur- » tout le valet du Libitinaire, qui » étoit le plus apparent de la troupe, se mit à sonner si fort, que » tout le voisinage en fut ému.

( 13 ) Petron. Satyr. Ch. 78

» Ainsi la garde du quartier ,  
 » croiant que le feu étoit au logis  
 » de Trimalcion , rompit inconti-  
 » nent les portes , & apportant de  
 » l'eau & des haches , elle usa du  
 » droit qu'elle a de mettre le trou-  
 » ble par-tout.

Ce passage , suivant Dom Mar-  
 tin , tranche toutes les difficultez.  
 Ne pourroit-on pas néanmoins  
 lui demander , pourquoi si c'étoit  
 l'usage de sonner du cor , quand  
 quelqu'un venoit d'expirer , la  
 Garde a cru que le feu étoit à la  
 maison de Trimalcion. Il étoit plus  
 naturel , ce semble , de croire  
 qu'il étoit mort.

Quoiqu'il en soit , c'est , suivant  
 notre Auteur , une *conclamation* que  
 le bas-relief représente , & il con-  
 clut du passage de Pétrone qu'on  
 vient de voir , que les deux hom-  
 mes qui sonnent , l'un de la trom-  
 pette & l'autre du cor , sont des  
 valets de Libitinaires ; ce qui déci-  
 de encore , selon lui , que les trois  
 personnages couronnés sont les  
 Libitinaires eux-mêmes : *mais*  
*avant que de venir à eux , il est à*  
*propos , dit-il , de faire quelques*  
*réflexions que notre Monument &*  
*les Auteurs que j'ai cités offrent na-*  
*tuellement & qui ne font peut-être*  
*nulle part.*

» La première est que ceux qui  
 » conclamoient les morts se po-  
 » stoient de manière que le son de  
 » la trompette & du cor portât sur  
 » leur tête , entrât tout entier dans  
 » leurs oreilles & pénétrât toutes  
 » les sinuosités du corps , où l'ame,  
 » selon les anciens , auroit pu se  
 » cacher.

» La seconde , qu'on découvroit  
 » le sein ou la gorge des person-  
 » nes qu'on vouloit conclamer ,  
 » afin que le son des instrumens  
 » fit plus d'impression sur eux &  
 » remuât plus aisément les fibres  
 » où l'ame auroit pu s'attacher.

» La troisième , qu'il y avoit  
 » quelquefois un intervalle entre  
 » le moment auquel le mort ren-  
 » doit le dernier soupir & celui où  
 » on le conclamoit , comme il pa-  
 » roît par ces vers de Lucain , qui  
 » décrit exactement tout ce qui se  
 » pratiquoit dans ces momens.

( 14 ) » — *Sic funere primò*

» *Attonita tacere domus , cum cor-*  
 » *pora nondum*

» *Conclamata jacent , nec mater cri-*  
 » *ne soluto*

» *Exigit ad sexos famulorum bra-*  
 » *chia planctus :*

» *Sed cum membra premit fugiente*  
 » *rigentia vitâ*

» *Fultusque exanimis , oculosque in*  
 » *morte jacentes ;*

» *Nec dum est ille dolor , sed jam*  
 » *metus incubat amens ,*

» *Miraturque malum.*

» La quatrième ( 15 ) , qu'on les  
 » conclamoit pour la première fois  
 » dans la situation même où ils se  
 » trouvoient en expirant & pour

( 14 ) Lucan. Lib. 2. v. 21. & seq.

( 15 ) *Eccè jam ad ultimum delictus*  
*atque conclamatus ; recubabat mortuus ,*  
*rituque patrio unus de optimatibus pom-*  
*pâ funebribus publici deambulabat per forum.*  
 Apul. Metam. Lib. 2.



» la dernière fois au moment même qu'on alloit faire ce qu'on appelloit alors & ce qu'on appelle encore aujourd'hui *la levée*  
 » du corps pour le porter en terre  
 » ou au bûcher.

» La cinquième (16), que les parens de ceux qui mouroient à la guerre ou dans des pays étrangers ou éloignés ne manquoient pas de les faire conclamer dans leur maison, comme s'ils étoient présens ou qu'ils y fussent morts.

» La sixième enfin, que le lit sur lequel est représentée notre morte, est le lit même sur lequel elle devoit demeurer ainsi le premier jour : les sept jours suivans, elle devoit être exposée sur un lit de parade, à l'entrée de sa maison avec des habits convenables à sa dignité, le visage découvert, & ayant les pieds (17) sur le seuil de la porte.

Notre Auteur ajoute encore que la nuit du huitième jour on se rendoit à la place publique où on plaçoit la personne morte vis-à-vis de la tribune aux harangues, & qu'un de ses parens faisoit son oraison funèbre, on la portoit ensuite au bûcher & on l'y plaçoit avec le lit de parade où elle avoit été exposée pendant sept jours. Ceux qui lui avoient fermé les

yeux, venoient les lui ouvrir & mettoient le feu au bûcher, les assistans alors se partageoient en différentes troupes. & célébroient des jeux & formoient des courfes & des danses lugubres autour du bûcher. Quand le feu étoit presque éteint on achevoit de l'éteindre en y versant du vin & du lait, on ramassoit les os & les cendres qu'on lavoit pareillement avec du vin, du lait, & on les renfermoit ensuite dans une urne qu'on portoit au sépulcre. Il y avoit une femme qui présidoit aux honneurs des funérailles. & qu'on appelloit pour cette raison *Funera* ou *Funerea*. C'étoit elle qui prenoit l'urne la colloioit sur son sein & la portoit ainsi au sépulcre, & tant en ramassant les os & les cendres, qu'en les portant au tombeau elle étoit sans ceinture & sans souliers. Dom Martin pretend que c'est elle que représente la Dame qu'on voit sur le bas-relief assise au chevet du lit de la défunte.

Dom Martin vient ensuite aux trois personnages couronnés, & qu'il pretend être des Libitinaires. *Quatre choses*, dit-il, *sont ici décisives. Les bouillons & la fumée qui sortent du pot, lequel est, pour ainsi dire, à leurs pieds; la coutume de laver les morts incontinent après qu'ils étoient expirés; la boîte que soutient un de ces personnages, & enfin les deux hommes qui jouent de la trompette & du cor.*

*Les Libitinaires étoient chargés de laver les morts, de les parfumer & embaumer, de les porter au bû-*

(16) *Clamor gratulantium per urbem victores suos pervasit, & ex mastris domibus quæ conclamaverant suos procurritur in vias. Liv. Hist. Lib. 5.*

(17) *Ritu naturæ capite hominem gigni mos est, pedibus efferrî. Plin. Hist. Lib. VII. Ch. 8.*

cher & de là au tombeau, & de fournir généralement toutes les choses nécessaires aux funérailles. Ils se tenoient dans le Temple de la Déesse Libitina & ils y tenoient aussi leurs drogues & tout ce qui concernoit leur profession. Ils avoient des valets ou des esclaves sur lesquels ils se déchargeoient d'une partie du travail dont ils étoient quelquefois accablés. Ce qui fait voir qu'ils étoient de condition libre : mais leur condition n'empêchoit pas qu'ils ne fussent dans le dernier mépris.

Or, suivant Dom Martin, les trois hommes couronnés & qui sont revêtus de toges, preuve de la liberté de leur condition, attendent que la conclamation soit faite pour laver la défunte : cependant l'eau destinée à la laver chauffe sur un trépied. La fumée & les bouillons qui s'élèvent au dessus du pot marquent qu'on n'employoit à cet usage que de l'eau bouillante, & c'étoit afin que si son aigu & perçant du cor & de la trompette, ne pouvoit faire revenir le mort ou le mourant de sa létargie, la chaleur de l'eau produisît au moins cet effet. Ce que l'Auteur assure, qu'il n'avance que d'après Servius. Il observe ensuite que d'abord la fonction de laver les morts avoit appartenu aux femmes, qu'on leur substitua ensuite des hommes qu'on appella (18) *Pollincteurs*, parce

(18) Romana consuetudo fuit ut mortui lavarentur : ideoque hos qui hoc officium implebant Pollinctores appellatos dicunt qui mortuis os polline obliniebant ne livor appareret extincti. SERV. in Æneid. 9. vers. 488.

qu'ils avoient soin de passer sur le visage du mort de la farine détrempée avec de l'eau pour en ôter la difformité. Nous ne le suivrons pas dans cette digression, mais nous passerons à la raison qu'il rend des couronnes qu'on voit sur la tête des trois personnes qu'il donne pour des Libitinaires. Suivant lui, la couronne de laurier n'étoit pas originairement la marque propre des vainqueurs, comme on le s'est, dit-il, fausement imaginé. Ils ne la prenoient eux-mêmes, au rapport d'un ancien Auteur cité par (19) Plin, que comme un antidote contre le sang qu'ils avoient répandu, & pour se purifier des souillures qu'ils avoient contractées à la guerre : Festus (20) tient le même langage. Les Soldats, dit-il, qui suivoient le char du vainqueur, portoient une couronne de laurier, afin de n'entrer point dans Rome sans être purifiés du sang qu'ils avoient versé, aussi ne le faisoit-il aucune expiation sans laurier.

Dom Martin ajoute qu'Ovide, Juvenal & mille autres Auteurs assurent que les Payens employoient un rameau de laurier pour purifier non seulement les personnes, mais encore toutes les choses qui pou-

(19) Quia suffimentum sit cædis hostium & purgatio ... eadem purificationibus adhiberetur. Plin. Hist. Lib. XV. Ch. 30. N. 40.

(20) Laureati milites sequebantur currum triumphantis, ut quasi purgati à cæde humana intrarent urbem. Itaque eandem Laurum omnibus suffitionibus adhiberi solitum erat. Festus in Laurear.

voient

voient servir à l'usage de la vie. Théophraste, St Clément d'Alexandrie, Suidas & Hélicyhius nous apprennent que les anciens regardoient le laurier comme un préservatif général contre toutes sortes d'accidens, c'est pourquoi les uns en mâchoient, d'autres en portoient une branche en guise de bâton, & d'autres enfin en mettoient devant les portes de leurs maisons. Célius-Rhodiginus dit que le laurier passoit pour être un remède efficace contre les venins (21), l'épilepsie & les démons, & qu'il contribuoit fort à conserver la santé, d'où on avoit pris occasion de faire au commencement de l'année un présent de figues & de feuilles de laurier aux Magistrats qui entroient en charge.

Dom Martin conclut de toutes ces autoritez que les Libitinaires portoient des couronnes de laurier, 1°. pour ne pas *funester* les

(21) *Credebatur item Laurus efficax adversus venena . . . . creditur & Laurus sanitatem conciliare quo argumento lauri folia incuntibus magistratum calendis Januarii à populo dabantur cum Ischadibus de quis suo loco. Neque enim obiturbat sacer morbus aut Dæmon ubi fuerit laurus. Antiquit. Lect. Lib. V. Cap. 8. pag. 170.*

*COURS ABREGÉ DE PHYSIQUE, SUIVANT LES dernières Observations des Académies Royales de Paris & de Londres, avec des additions & corrections considérables. Par G. L. le Sage A Genève, chez Baril'ot, & fils. 1739. in-12. pp. 265. sans un Avertissement qui sert de Préface, & une Addition mise à la fin de 44 pages.*

L'OUVRAGE dont nous allons rendre compte est intitulé *Cours abrégé de Physique. Effect-*  
*Janv.*

maisons où on les appelloit, 2°. pour n'être pas *funestés* eux-mêmes par le cadavre de ceux auxquels ils venoient rendre leurs services, 3°. pour chasser les mauvais génies, 4°. enfin pour avoir sur eux un préservatif qui les garentit de plusieurs maladies que le laurier avoit, dit-on, la vertu de prévenir.

Notre Auteur passe ensuite à l'explication du génie qui éteint son flambeau; on a vu qu'il prétend que c'est un génie qui, selon les anciens, naissoit & mourait avec nous, nous ne répéterons rien à cet égard. Nous n'entrerons pas non plus dans une digression qu'il fait au sujet d'un Monument que M. Maffey a fait entrer dans sa *Dissertation*. Notre Auteur termine la sienne par quelques remarques sur le chien & les pantoufles de la défunte. Nous renvoyons à l'Ouvrage ceux qui seront curieux de s'en instruire.

Cet Extrait n'est déjà que trop long, & nous sommes obligés de remettre au premier Journal le compte que nous nous sommes proposés de rendre de la huitième Dissertation, qui a pour titre: *Religion des Egyptiens*.

rivement, on n'a peut-être jamais traité une matière si vaste & si étendue en si peu de paroles. Il se-

ra facile d'en juger par l'exposition même des Questions dont voici l'énumération.

» De la Physique en général. Du  
 » Corps & de ses propriétés. Du  
 » mouvement & du repos. De la  
 » forme des Corps. De la Lumière.  
 » Des Couleurs. Des Sons. De la  
 » Musique. Des Odeurs & des Sa-  
 » veurs. Du Chaud. Du Froid. Des  
 » Fluides. De la Pesanteur. De la  
 » porosité, transparence, rigidité,  
 » & de la force élastique des corps.  
 » De l'attraction mutuelle des  
 » Corps. De l'Univers & de la  
 » disposition de ses parties. De la  
 » figure de la Terre. Du Soleil.  
 » Des Planètes. De leurs distances  
 » au Soleil. De leur nature. Des  
 » Comètes. Des Etoiles fixes. De  
 » leurs influences. De la matière  
 » céleste. De la cause du mouve-  
 » ment des Planètes, de l'air &  
 » des météores. Du Baromètre.  
 » Des autres qualités de l'air. Des  
 » vents & de la pluie. De la rosée.  
 » Des Nuées & des Brouillards.  
 » De la Neige & de la Grêle. Des  
 » Exhalaisons. Des Eclairs. Du  
 » Tonnerre. De la Foudre. Des  
 » Corps Terrestres. De la Terre.  
 » Des Corps combustibles. Des  
 » Métaux. Des Sels. Des pierres.  
 » De l'Aiman. De la vertu électri-  
 » que. De l'Eau, du flux & reflux  
 » de la mer. Des Plantes & des  
 » Animaux. Des Insectes. Des  
 » Poissons. Des Oiseaux. De  
 » l'Homme. Du sens commun &  
 » de la mémoire. Du Sommeil &  
 » des Songes. Du Goût, de l'Odo-  
 » rat & de l'Oïe. De l'Organe de

» la voix. De la vue. De l'Imagi-  
 » nation. Des Passions. Des Incl-  
 » nations naturelles. De la fin de  
 » l'étude de la Physique, sçavoir  
 » de la connoissance de Dieu.

Tout cela néanmoins se trouve exposé en 265 pages imprimées in-12. On peut partager tous ces articles en suivant l'idée de l'Auteur en cinq principaux.

1°. Du Corps en général & de ses propriétés.

2°. De la disposition de l'Univers & de ses parties.

3°. De l'Air & des Météores.

4°. Des Corps terrestres.

5°. Des Plantes & des Animaux.

Comme nous avons parlé dans les derniers Journaux de plusieurs de ces Questions en donnant l'Extrait de M. Muschenbroek, le public & l'Auteur nous permettront d'en choisir seulement quelques endroits pour faire connoître le goût avec lequel l'Ouvrage a été fait, l'ordre qui y regne & ce qui pourra le caractériser.

Notre Physicien a réduit tout son Cours en espèces de maximes, dont plusieurs sont tirées des Mémoires de l'Académie des Sciences quelques-unes de celle de Londres, & de quelques Journaux Littéraires. Les unes sont des expériences, d'autres des Observations d'Astronomie, rangées sous les classes auxquelles les unes & les autres peuvent appartenir.

L'Auteur ne veut point tirer des conséquences, ni établir des Systèmes; disant lui-même qu'on s'est trop hâté de faire des Hypo-

thèses, qu'on doit attendre pour faire des Systèmes de Physique que l'on ait une Histoire naturelle complete. M. le Sage condamne par ce jugement les Physiciens qui ont cru pouvoir travailler à l'arrangement général de l'Univers, soupçonnans que s'ils attendoient la découverte infinie de tous les phénomènes, ils ne sçauroient jamais à quel degré ils doivent s'arrêter, & que par conséquent ils resteroient toujours plongés dans l'obscurité des causes. Il est vrai que de quelque façon qu'on agisse, nous retirerons, comme le pense l'Auteur, un grand avantage de l'étude de la Physique, en nous faisant voir la fausseté de ces premières idées de l'enfance augmentées par une mauvaise éducation, & auxquelles les sens se portent volontiers. On pourroit encore ajouter que l'esprit & le cœur se réunissent quelquefois pour trouver du merveilleux dans un effet dont un Physicien nous feroit voir ou la simplicité ou l'analogie avec ce qu'on reconnoît pour le plus naturel.

Voici quelques-unes des maximes de notre Auteur. » L'étendue est » une substance divisée, multiple, » ayant des parties distinctes, soli- » des, impénétrables, dures, capa- » bles de figure & de mouvement.« Il ajoute à la suite que l'on n'a aucune certitude que ce soit toutes les propriétés des corps, & que la pesanteur, la cohésion, la fermentation, le mouvement & le ressort ne soient pas des principes

également essentiels.

Nous avons déjà averti que l'Auteur avoit négligé les preuves, & s'étoit attaché à rapporter les sentimens de quelques Philosophes. Ainsi nous ne pouvons demander sur quoi ceci se trouve appuyé.

Dans le premier des articles de notre énumération, l'attraction est la question sur laquelle M. le Sage a ramassé le plus de maximes. Ceux qui seront curieux de cette matière consulteront le Chapitre.

Quant au second de nos articles qui regarde la disposition de l'Univers & l'arrangement de ses parties : l'Auteur rapporte les propositions qui prouvent la figure de la Terre à peu-près sphérique : les suppositions qu'on a été obligé de faire pour expliquer les apogées & périgées des Planètes : pourquoi il a fallu abandonner le Système de l'immobilité de la Terre & les suppositions qu'on a faites pour expliquer les différentes saisons des divers peuples. M. le Sage parle encore du Système Cartésien & Newtonien, il fait une courte analyse de quelques plantes, de quelques animaux, comme les poissons. Son Ouvrage finit par une description Anatomique de l'homme, à la suite de laquelle il donne les définitions des diverses passions que la nature a imprimées dans tous les hommes. Le terme de passion se prend assez volontiers en mauvaisé part. Chez des Philosophes il a tout un autre sens. C'est à la Philosophie à diriger nos passions

& à nous faire connoître leur vrai objet. Ce mot donc qui par lui-même a quelque chose de revolant, mérite d'être expliqué, & l'Auteur le définit ainsi : » Les passions ne font autre chose qu'un mouvement, quelquefois involontaire de l'ame, causé par ce que certains objets paroissent

» avoir de conforme ou de contraire à notre nature, lequel mouvement est entretenu & fortifié par le cours des esprits & du sang.

M. le Sage termine tout ce Volume par une petite digression sur l'utilité de l'étude.

*PANEGYRIQUES DES SS. PAR LE PERE DE LA RUE, de la Compagnie de Jesus; avec quelques autres Sermons du même Auteur sur divers sujets. A Paris, chez Pierre Giffey, rue de la Vieille Boucterie, à l'Arbre de Jessé. Et chez Marc Bordalet, rue S. Jacques, à S. Ignace, 1740. Avec Approbation & Privilège 2. vol. in-12. Tom. second, pp. 394. sans une Table des Matières.*

NOUS avons donné dans le Journal précédent l'Extrait des Pièces qui forment le premier Volume de cet Ouvrage, il s'agit ici du second : il contient trois Panegyriques de Saints, trois Sermons sur les Mystères de la Vierge, trois autres Sermons sur des Cérémonies Religieuses, & un dernier Sermon pour l'ouverture d'un Synode.

Le Panegyrique de *S. Pierre*, c'est le premier des trois, expose l'exemple de ce Saint comme une leçon pour les Justes & pour les pécheurs. Les Justes, pour ne point présumer d'eux-mêmes trop aisément, n'ont qu'à considérer dans *S. Pierre* un Juste qui, malgré la sainteté de son état, tombe dans l'apostasie. Les pécheurs, pour ne point désespérer de leur retour à Dieu & de leur salut, peuvent voir *S. Pierre*, non seulement reconcilié avec Dieu, malgré l'enor-

mité de son crime, mais élevé à la plus sublime dignité de l'Eglise. De ces deux exemples que le Pere de la Rue présente avec force & avec onction ; il résulte deux importantes vérités : point de Juste qui ne doive appéhender de déchoir d'un état si heureux : point de pécheur qui ne doive espérer, en retournant sincèrement à Dieu, la suprême Béatitude.

Dans *S. André*, dont le Panegyrique vient ensuite, on voit le premier Disciple, & le premier Apôtre. Le premier Disciple, parce qu'il fut le premier à connoître JESUS-CHRIST. Son premier Apôtre, parce qu'il fut le premier à le faire connoître. Dans l'état de Disciple, sa conduite nous éclaire sur la nôtre, par rapport à nous-mêmes. *S. André*, instruit d'abord dans l'école de *S. Jean*, y puisa si bien la connoissance & l'amour de la vérité qu'il se rend le Disciple



de J. C. sans y être déterminé par aucun miracle, sans y être attiré par aucun exemple, sans y être engagé par aucun intérêt humain : modèle que l'Orateur propose, selon la remarque de *S. Gregoire*, comme un motif de confusion pour la plupart des Chrétiens. Nés dans le sein de la Religion, instruits par des préceptes, environnés d'exemples ; ils se contentent d'être Chrétiens en spéculation, & ils rougissent de l'être en pratique.

Dans l'état d'Apôtre, *S. André* donne l'exemple d'un zèle utile au prochain. Après avoir fait connoître J. C. à ceux qui devinrent ses Apôtres, il le fait connoître encore aux Nations étrangères. Ces Nations sont divisées entr'elles, la Foi vient les éclairer ; La paix ne tarde guères à les unir ; quel préjugé en faveur d'une Loi nouvelle, ou plutôt quelle marque de sainteté ! Enfin, *S. André* meurt pour cette Foi qu'il avoit répandue : exemples que nous pouvons suivre dans tous les tems & dans toutes les conditions. Nous naissons instruits, pour ainsi dire ; quel secours pour être Fidèles ! Sans aller aux extrémités de la Terre, nous pouvons concourir à l'établissement, à l'affermissement de la Foi ; il ne faut qu'édifier, par la pratique des vertus, les hommes qui nous environnent. Enfin, nous pouvons suppléer aux avantages du martyre par notre resignation, par notre patience au sujet des maux de la vie.

Le troisième Panegyrique, & le

dernier de ceux que contient ce Recueil, est celui de *S. Jean l'Evangélise*. L'Orateur considère d'abord dans le Saint le Disciple, ensuite l'Apôtre, & en troisième lieu l'Evangélise. « *Jean*, entre les Disciples, fut le plus sensiblement aimé par JESUS-CHRIST. « Quel fut l'avantage le plus grand que *Jean* recueillit de cette prédilection ? Il aima. Mais comment avoit-il mérité d'aimer ! Ici l'Orateur approfondit la différence entre le choix que les Princes font de leurs Favoris & le choix que Dieu fait des siens. » La faveur des hommes, fussent-ils les maîtres du monde, est aveugle (dit le P. de la Rue) souvent injuste ; toujours du moins, foible & impuissante : Aveugle, qui ne s'attache qu'aux dehors, sans pénétrer dans le fond du sujet ; qu'elle ne peut appercevoir : Injuste, ou par l'illusion qui la trompe, ou par le caprice de l'inclination qui la conduit ; Foible & impuissante. . . puisqu'elle est incapable de rien changer dans la personne, ni de l'enrichir d'une seule vertu qui la distingue. . . De maniere que de dire de tel homme qu'il a l'oreille, qu'il possède le cœur du Prince ; ce n'est précisément faire l'éloge ni du favori ni du maître, « jusqu'à tems que les motifs de cette faveur soient connus : mais il n'en est pas de même à l'égard de Dieu ; être aimé de Dieu, c'est dès lors, avec le secours de Dieu, autant qu'il con-

» vient à la foiblesse de l'homme ,  
 » être digne de cet amour. « De-la  
 l'Orateur établit d'une manière  
 convainquante, que le seul vrai  
 bien est d'être aimé de Dieu : que  
 pour obtenir ce bien , il ne faut  
 que le vouloir , mais le vouloir vé-  
 ritablement.

*Jean* , considéré comme Apôtre ,  
 » est le plus constamment fidèle.  
 » Comme Evangeliste , c'est le plus  
 » éclairé , & celui qui nous donne  
 » les plus hautes idées de JESUS-  
 » CHRIST.

Il est aisé de reconnoître , par  
 l'onction répandue dans ces deux  
 dernières Parties , ainsi que dans  
 la première , que l'Orateur est ani-  
 mé du zèle & éclairé par les lumie-  
 res qui caractérisent l'Evangeliste  
 dont il fait le Panégyrique.

Des trois Sermons sur les My-  
 steres de la *Vierge* , le premier est  
 sur l'*Annonciation* , le second sur  
 la *Purification* , le troisième sur la  
*Visitation*. Les deux premiers sont  
 remplis de Préceptes qui regardent  
 particulièrement la conduite des  
 Grands. L'exemple de la Vierge  
 dans l'*Annonciation* leur apprend  
 premièrement à ne point recevoir  
 les honneurs , les dignitez avec  
 une confiance présomptueuse : se-  
 condement , à ne les point possé-  
 der avec un orgueil fastueux : &  
 troisièmelement , à n'en point rem-  
 plir avec négligence les devoirs.  
 » Nous nous trouvons toujours  
 » assez de mérite ( dit l'Orateur )  
 » pour les places mêmes qui de-  
 » mandent le plus de dispositions ,  
 » de génie. On se console du dé-

» faut de capacité ; suppose qu'on  
 » en convienne avec soi-même ,  
 » sur la pénétration de l'esprit : Du  
 » défaut de pénétration , sur l'ap-  
 » plication au travail « : & ainsi  
 d'un enchainement de fausses res-  
 sources que notre amour propre  
 étend à l'infini. . . » A la premiè-  
 » re lueur d'une prospérité naissan-  
 » te ; nous nous laissons insatuer  
 » d'une vaine estime de nous-mê-  
 » mes « : Nous nous enyvrons de  
 l'idée d'une supériorité qui se mar-  
 que dans notre maintien , dans  
 notre langage , & même jusques  
 dans les égards que nous mar-  
 quons aux autres , & qui souvent  
 nous en fait perdre tout le fruit :  
 nous attendons , pour devenir  
 modestes , » qu'un revers nous ait  
 » fait descendre & disparaître , «  
 & que nous feroit alors ce change-  
 ment de conduite ? » Etre humble  
 » dans l'humiliation est un médio-  
 » cre mérite , mais ne l'être pas  
 » seroit une extrême folie. Une  
 » troisième erreur , c'est de regar-  
 » der les dignitez comme de purs  
 » honneurs , & non comme des  
 » Charges : c'est de ne se proposer  
 » que l'éclat dans les hauts rangs ,  
 » & de se dispenser des obliga-  
 » tions «. Indulgens sur leur relâ-  
 chement dans leurs devoirs parti-  
 culiers , & sur-tout dans ceux qu'ils  
 ont en commun avec les autres  
 hommes ; les Grands sont sévères  
 sur l'observation de ces mêmes de-  
 voirs à l'égard des gens qui leur  
 sont subordonnés , ils mettent leur  
 vertu à exercer celle des autres ;  
 ils se parent des préceptes , &

chargent autrui des exemples.

Les trois Sermons qu'on trouve ensuite ont pour objet *des Cérémonies Religieuses* ; une *Véture* , une *Profession*. Il y a deux Sermons sur cette dernière Cérémonie , & l'on reconnoît à l'étendue qu'ils ont l'un & l'autre , sans se ressembler par aucuns détails , combien un sujet Chrétien devient abondant

en maximes , en preuves , quand il est employé par un Orateur qui joint aux ressources de l'art les sentimens d'un véritable zèle. Ce même esprit se retrouve encore dans le Sermon suivant sur *la vie exemplaire des Prêtres*. C'est tout ce que contient cette dernière Partie du Recueil.

*TRAITE' DES MALADIES VENERIENNES , TRADUIT du Latin de M. Astruc , Medecin - Consultant du Roi , &c. A Paris , chez Guillaume Cavelier , rue S<sup>t</sup> Jacques , près la Fontaine S<sup>t</sup> Severin , au Lys d'or , 1740. 3. Vol. in-12. Avec Approbation & Privilège.*

CETTE Traduction , quoi-  
qu'elle doive attirer l'attention du Public , n'étoit pas nécessaire pour rendre célèbre le Traité dont il s'agit : le sçavoir éminent , dès long-tems reconnu dans l'Auteur , & justifié encore par l'Ouvrage même , avoit suffi pour le faire connoître aux Sçavans de l'Europe ( *a* ). Cependant pour mettre un plus grand nombre de gens à portée de le lire , on a jugé à propos d'en donner la Traduction : d'autant plus que les personnes mêmes auxquelles les matieres de medecine sont indifferentes , trouveront dans les Recherches Historiques que ce Livre renferme de quoi faire naître & remplir leur curiosité. Au surplus nous ne devons pas négliger d'avertir , ainsi que nous en sommes instruits , que cette Traduction , avant d'être mise au jour , a été communiquée à

M. Astruc , & qu'il l'a trouvée fidelle ; elle est de M. Jault , Docteur en Medecine.

Ce Traité , tel que M. Astruc l'a composé , est divisé en six Livres. Le premier contient l'Histoire de la naissance , du progrès & du déclin de la maladie vénérienne. L'Auteur observe d'abord que les Grecs & les Romains , plus heureux que nous , ne l'ont point connu. Il appuie ce sentiment sur le silence gardé à cet égard par tous les Medecins de l'antiquité , sur celui de tous les Historiens , lors même qu'ils parlent des débauches dont ce fleau auroit dû être la suite : & enfin sur la surprise & l'embarras des Medecins , lorsque ce triste phénomène parut pour la première fois en Europe. Ce fut , selon M. A. un des premiers fruits que nous retirâmes de la découverte du nouveau Monde ; inconvénient qui balance considérablement les avantages de cette découverte. M.

[ *a* ] Il a été traduit en Anglois & imprimé à Londres en 1738.

A. rappelle à ce sujet, dans sa Préface, ce que les Romains disoient de l'Asie, en parlant des vices qu'ils en avoient rapportés. *Qu'el-le avoit corrompu ses propres conquérans* (b).

De ces différentes Observations, M. A. conclut encore, contre l'opinion d'un grand nombre d'Ecrivains : Que la *Lépre* décrite par *Moïse* n'étoit point le mal dont il s'agit. Il pense de même au sujet des infirmités dont *Job* (c) & *David* furent affligés : la lépre des Juifs, décrite par *Moïse*, étoit, selon l'aveu des Docteurs (d), la même que celle des *Arabes*, & entièrement différente, suivant l'opinion de M. A. de la maladie dont il est question dans son Traité.

Mais quel est le tems où cette maladie s'est fait connoître en Europe ? M. A. place cette époque sous le regne de *Charles VIII.* Roi de France, lorsqu'il s'empara du Royaume de Naples depuis 1494. jusqu'en 1496. Notre Auteur, en premier lieu, cite pour autorité ce qui a été écrit à ce sujet par plusieurs Auteurs contemporains. En second lieu, il examine les passages qui paroissent contraires à cette

[ b ] Florus, Liv. III. Chap. 12.

(c) M. Astruc cite François Vatable, Cyprien de Citeaux, Dom Calmet & autres, qui, dans un Commentaire sur *Job*, ont, sans fondement, adopté l'opinion contraire.

[ d ] Thomas Bartholin, dans son Traité *De Morbis Biblicis*.

Et Jean le Clerc, dans une Dissertation sur la Lépre des Juifs, Tom. III. de son Commentaire sur la Bible,

même époque, & qu'on tire des Ouvrages de quelques Medecins & de quelques Chirurgiens qui ont écrit avant l'année 1494.

Dans l'examen que M. A. fait de ces mêmes Ecrits, il rapporte certains Statuts dignes de curiosité à bien des égards. C'est un Règlement fait en 1347. & par conséquent avant la découverte du nouveau Monde par *Jeanne I. Reine de Naples & Comtesse de Provence*, touchant la discipline qui devoit être observée à *Avignon*, dans ces lieux qu'il est plus facile & plus convenable de détruire que de discipliner (e). Il commence ainsi : » L'an mil trois cents quarante- » sept, & le huitième du mois » d'Aoust, notre bonne Reine » *Jeanne* a permis un lieu, &c.... & » ordonne à toutes les femmes dé- » bauchées de porter, pour être » connues, une Eguillette rouge » sur l'épaule gauche. La rue & l'étendue du terrain que doit occuper ce lieu privilégié sont ensuite désignées, avec cette circonstance très-singulière : » Que la porte en » sera fermée à clef, afin qu'aucun » jeune homme n'y puisse aller » sans la permission de l'Abbesse » ou Baillive, qui tous les ans fera » élire par les Consuls. La Reine défend ensuite très-expressément aux habitantes de cet azile, » d'a-

[ e ] Il est intitulé : STATUTS DU LIEU PUBLIC DE DEBAUCHE D'AVIGNON. Il est écrit en Provençal & rapporté par M. A. avec la Traduction.

Pasquier, dans ses Recherches, fait mention de pareils Statuts pour la Ville de Toulouse. Liv. VIII. Chap. 35.

» voir

voir aucune dispute ni jalousie entre elles. . . . Elle ordonne  
 » au contraire qu'elles vivent en-  
 » semble comme sœurs.

La Reine ordonne encore, & cet article est le plus remarquable par rapport à la question dont il s'agit,  
 » que tous les samedis la *Baillive*  
 » & un *Chirurgien* proposé par les  
 » Consuls, visiteront chaque Cour-  
 » tisane; & s'il s'en trouve quel-  
 » qu'une qui ait contracté du mal...  
 » qu'elle soit séparée des autres....  
 » afin qu'on évite les maux que la  
 » jeunesse pourroit prendre.

M. A. refuse ainsi la conséquence qu'on tire de cet article pour soutenir l'ancienneté du mal en question. Pour se prévaloir, dit-il, de cette Anecdote, il faudroit commencer par prouver qu'il n'y avoit point anciennement d'autres maux causés par la prostitution, que ceux du genre vénérien. Il fait ensuite une énumération d'autres maladies auxquelles les femmes qui s'abandonnent à plusieurs hommes sont sujettes. D'où il conclut que l'Ordonnance de *Jeanne de Naples* peut n'avoir eu d'autre objet que les maladies de cette espèce & non celles dont la source, selon lui, est venue du nouveau Monde.

A l'égard de l'esprit du Règlement en général, M. A. remarque que de pareilles Régles de bienfaisance établies, ou seulement maintenues par une jeune Reine, car celle-ci n'avoit alors que 23 ans, ont pu, & peut-être avec justice, donner lieu à ce que les

*Janv.*

Historiens ont écrit d'elle. A les en croire, il ne manqua à *Jeanne de Naples* qu'une éguillette sur l'épaule, qu'elle négligea de porter.

Dans le reste de ce premier Livre, M. A. approfondit l'origine de la maladie dont il fait l'Histoire. C'est, selon lui, de l'Isle Espagnole, aujourd'hui *S<sup>t</sup> Domingue*, qu'elle a été transmise en *Espagne*, d'*Espagne* à *Naples*: de ces deux Pays en *France*: & c'est de tous les trois qu'elle s'est répandue dans le reste de l'*Europe*, dans l'*Asie* & dans l'*Affrique*. Il ajoute qu'il y a cependant sous la Zone torride d'autres Pays où cette même contagion semble avoir été naturelle. Il examine ensuite les périodes qu'elle a eues jusqu'à présent en Europe: Ceux que l'on peut conjecturer qu'elle aura encore: d'où il tire cette conséquence consolante: Qu'ayant diminué sensiblement jusqu'ici, quoique d'une manière bien lente, il y a lieu de croire qu'elle continuera de décliner, & qu'enfin elle disparaîtra un jour. Il termine ce premier Livre en rapportant d'anciens Réglemens faits sur cette maladie, concernant l'exil prononcé contre ceux qui en étoient affectés: les aumônes & les autres secours que le gouvernement leur faisoit donner ou que leur procuroient des exhortations faites par des Prélats. Eclaircissements très-curieux, en ce qu'ils font connoître quel étoit anciennement l'état malheureux de ces fortes de malades, & la pitié qu'on avoit d'eux, fondée parti-

D

culièrement sur la nouveauté de leur maladie.

Dans le second Livre M. Astruc explique la nature, le caractère, la propagation, du *virus vénérien*. Il fait l'énumération circonstanciée des différentes méthodes employées pour le traitement de ce mal : il marque les tems où ces méthodes ont régné & les noms de ceux qui les ont pratiquées : il rend compte des disputes élevées sur l'excellence de chacun de ces remèdes ; & fait connoître la juste préférence donnée enfin aux *frictions mercurielles*. Ce Livre & le précédent éclaircissent donc les difficultés *historiques*, *physiologiques*, & *pathologiques*. Ce qui forme le premier des trois Volumes de cette Traduction. Ce même Tome contient encore la Traduction de la Préface de M. A. Un avis du Traducteur, & une Liste Chronologique des Auteurs qui ont écrit sur la maladie dont il s'agit, depuis sa naissance en 1494. jusqu'en 1737.

Le troisième Livre comprend ce qui concerne proprement la Médecine, M. A. ne regardant les questions qu'il a si bien discutées dans les deux Livres précédens, que comme un Ouvrage préliminaire. Il traite dans celui-ci de toutes les maladies vénériennes qu'il appelle *locales*, c'est-à-dire, de celles qui sont comme les avant-coureurs de la maladie principale qu'il nomme *universelle* ou *confirmée*, & qu'il n'examine que dans le Livre suivant. Il expose donc ici les signes diagnostics & prognostics de

chaque maladie *locale* : Il donne ensuite, d'une manière très-étendue & très-instructive, la méthode spécifique de guérir chaque genre & chaque degré de ces mêmes maladies : ce qui fait la matière du second Tome de cette Traduction.

Le quatrième Livre comprend, comme nous venons de le dire, les causes, les signes & le traitement de la maladie vénérienne appelée par l'Auteur : *universelle* ou *confirmée*, c'est-à-dire, répandue dans la masse du sang. C'est ce qui forme le troisième Tome de cette Traduction. Dans les onze premiers Chapitres, outre l'exposition des causes, des symptômes & de la curation de ce Mal par l'usage des frictions ; on trouve des Observations très-importantes sur des maladies qui restent quelquefois après ces mêmes frictions : l'Auteur distingue celles qui sont guérissables & celles qui sont presque incurables. Dans les 17 derniers Chapitres M. Astruc propose quelques remèdes particuliers qui sont excellens, ou du moins crus tels, pour les maladies *locales* & pour l'*universelle*.

Il faut observer que le Traducteur s'arrête à la fin de ce quatrième Livre : on lit dans une note jointe à la Préface, qu'il n'a pas cru les deux derniers Livres de ce *Traité* nécessaires aux personnes pour l'utilité desquelles il a traduit les quatre premiers. Nous allons rendre compte ici sommairement de ce que contiennent le 5<sup>me</sup> & le sixième Livre : outre qu'ils ren-

dent ce Traité plus complet, ils ne méritent pas moins par eux-mêmes, ainsi que les précédens, l'attention des Lecteurs éclairés.

Ces deux Livres forment non-seulement une Bibliothèque Chronologique des Auteurs qui ont écrit sur le sujet ici traité, mais on y trouve encore en extrait tout ce qu'il y a de remarquable dans leur Ouvrage. Eclaircissemens d'autant plus utiles qu'ils peuvent servir à démasquer certaines pratiques, prétendues nouvelles, que proposent les Charlatans, & qui ne sont la plupart que des remèdes abandonnés des long-tems comme inutiles ou même comme dangereux. Ces extraits sont rangés dans un ordre Chronologique. Le cinquième Livre traite des Auteurs qui ont écrit depuis la naissance de ces maladies jusques en 1600. Le sixième Livre continue cette énumération & ces remarques jusqu'au tems où M. Astruc donne son Traité.

De tout ce qui est rapporté dans ce sixième Livre, il résulte quelques observations ou maximes très-importantes que M. A. emploie dans sa Préface, & qu'il re-

garde comme évidentes. Nous allons en exposer ici quelqu'une avec brièveté; c'est ainsi que nous terminerons cet Extrait.

» Que le mal dont il s'agit ne  
» peut jamais s'engendrer de lui-même, & qu'il n'est qu'un le-  
» vain étranger qui se renouvelle  
» tousjours.

» Que ce levain, caché quelque-  
» fois plusieurs années dans le sang  
» sans action & par conséquent  
» sans donner aucun signe d'exi-  
» stence, peut se développer subite-  
» ment & même avec une extrême  
» violence.

» Que le *Mercur* & les *préparations*  
» *mercurielles* sont l'unique  
» remède & dont l'effet est tous-  
» jours sûr, pourvu qu'ils soient  
» employés avec précaution.

Nous aurions lieu d'ajouter à cet Extrait de justes observations sur l'étendue, l'ordre & la clarté que M. Astruc a données à ce Traité. Mais ses Ouvrages précédens & le témoignage de tant d'auditeurs qui vont journellement au Collège Royal recueillir ses leçons de Médecine, ne nous laissent rien à dire de nouveau sur la manière d'observer, de penser & d'écrire.



*HISTOIRE MILITAIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE, depuis l'an 1700. jusqu'à la Bataille de Pultowa en 1709. écrite par ordre expres de Sa Majesté : par M. Gustave Adlerfeld, Chambellan du Roi. On y a joint une Relation exacte de la Bataille de Pultowa, avec un Journal de la retraite du Roi à Bender. A Amsterdam, chez J. W'est-  
st-*in* & G. Smith, in-12. Tom. I. pag. 434. sans l'Épître Dédicatoire adressée au Duc de *Schleswig-Holstein*, & sans la Préface. Tom. II. pp. 527. Tom. III. pp. 547. & Tom. IV. pp. 240.*

QUOIQUE l'on ait déjà plusieurs Histoires des Campagnes de Charles XII. le Livre dont nous allons donner l'Extrait n'en mérite pas moins d'être lu par les Militaires & même par tous ceux qui veulent être instruits avec exactitude de ce qui s'est passé de plus mémorable dans leur siècle. Un Ecrivain, qui a vécu dans les Camps du Héros dont il raconte les exploits, doit en faire des recits plus fidèles que les Auteurs qui n'ont composé leurs Histoires que sur les Mémoires d'autrui, & qui ont parlé de guerre sans l'avoir jamais vu faire. Il est comme impossible que ces derniers donnent à connoître ce qu'il y a eu de singulier ou de merveilleux dans une action, aussi-bien que celui qui s'y est trouvé. C'est au Pilote, dit Virgile, à nous entretenir des vents, c'est au Laboureur à discourir sur l'Agriculture.

Notre Auteur, fils de Charles Adlerfeld, Trésorier ou Maître des comptes à la Cour de Suede, naquit en 1671. Son grand-pere avoit été Stadhalter de Rével en Livonie. Gustave Adlerfeld, après avoir fait ses études à Upsal, par-

courut une partie de l'Europe; comme ont coutume de le faire les jeunes gens de son Pays, & après quelque séjour en France, il retourna dans la patrie, attaquée pour lors par les Rois de Pologne & de Dannemark & par le Czar de Moscovie, ligués en 1700. contre elle. Il y fut présenté par le Duc de Holstein-Stefwig au Roi Charles XII. qui dès lors le mit au nombre des Gentilshommes attachés particulièrement à son service. Mais le jeune Adlerfeld, retenu par ses affaires domestiques, ne fut pas en état de suivre le Roi, lorsque ce Prince, après avoir fait la paix avec le Roi de Dannemark, s'embarqua pour passer dans la Livonie qu'il alloit défendre contre Auguste Roi de Pologne, qui, à la tête d'une puissante armée, attaquoit cette Province de la Couronne de Suede. Ce ne fut donc qu'en l'année mil sept cens un que notre Auteur se rendit à l'Armée Suedoise qui faisoit la guerre en Livonie. Le Roi informé que M. Adlerfeld, avoit entrepris d'écrire un Journal des Campagnes des Suedois, depuis la guerre commencée en mil sept cens, & après



avoir vû le commencement de cet Ouvrage , eut la bonté d'honorer de son approbation l'Auteur & de l'exhorter à le continuer. Charles XII. fit encore plus. Il donna ordre à son Conseil de fournir à M. Adlerfeld les Mémoires nécessaires , & il chargea ses Généraux & les principaux Officiers de son armée , de lui communiquer les relations de toutes les actions de guerre, tant sur terre que sur mer. C'est avec ce secours que l'Auteur a continué son Journal jusqu'à la bataille de Pultowa en 1709. où il fut tué d'un coup de canon à côté du brancard sur lequel le Roi , qui étoit blessé , se faisoit porter.

Jamais Ouvrage n'a couru plus de risque de se perdre que celui dont nous parlons. Il n'a été conservé que par une espèce de miracle , & voici comment. Le Prince Maximilien Emanuel de Wirtemberg s'étant attaché au Roi de Suède , le Roi mit notre Auteur auprès de son nouvel ami , qui étoit encore dans la première jeunesse , comme un homme de confiance dont il pouvoit suivre les conseils. M. Adlerfeld étoit encore auprès du Prince de Wirtemberg en cette qualité , lorsque la fameuse bataille de Pultowa fut donnée. Le Télémaque , si j'ose m'exprimer ainsi , y fut fait prisonnier & le Mentor y fut tué. Leur bagage y fut pris par l'ennemi , & c'étoit dans un des coffres de ce Bagage que se trouvoit l'Ouvrage dont nous rendons compte aujourd'hui. Heureusement le Czar mit le Prin-

ce de Wirtemberg en liberté , & même il ordonna qu'on lui rendit son bagage parmi lequel celui de M. Adlerfeld se trouvoit confondu. Ainsi le manuscrit de ce dernier fut recouvré. Le Prince de Wirtemberg étant mort quelques mois après la bataille de Pultowa , le manuscrit dont nous venons de parler fut envoyé à Stutgard , où il fut remis dans la suite à un des frères de l'Auteur , Charles Adlerfeld. Celui-ci étant mort en 1722. l'Ouvrage passa entre les mains de Charles Maximilien - Emmanuel Adlerfeld , fils unique de l'Auteur. C'est ce fils qui a fait la Traduction Française du Journal de son pere , laquelle on vient de publier. Notre Langue est à présent d'un usage si commun dans le Nord , qu'on ne doit point être surpris qu'un étranger la sache assez bien pour l'écrire.

La destinée de M. Gustave Adlerfeld étoit de trouver des Traducteurs dans sa propre famille. Dès l'année mil sept cens sept une partie de son Journal fut traduite en Langue Allemande par . . . . de Steben qu'il avoit épousée en mil sept cens quatre , & qui étoit fille de M. de Steben , un des Membres de la Régence des Duchés de Bremen & Werde , établie à Staden , & cette traduction fut même imprimée alors à Wîman. Il est rare qu'une femme rende de pareils services à son mari.

» Comme l'illustre famille de  
» notre Auteur ( c'est l'Editeur qui  
» parle ) s'est distinguée d'une ma-

niere éclarante sous le règne de  
 » Charles XII. , & qu'elle occupe  
 » encore aujourd'hui des emplois  
 » honorables , nous croyons que  
 » le public verra ici avec plaisir  
 » quelques circonstances qui con-  
 » cernent les freres de GustaveAd-  
 » lersfeld. « Les bornes d'un Ex-  
 » trait ne nous permettent pas de  
 » transcrire ici ce que dit cet Editeur  
 » du mérite & de la fortune des  
 » trois freres de notre Auteur. Nous  
 » rapporterons seulement ce qu'il  
 » nous apprend concernant Charles-  
 » Maximilien-Emmanuel Adlerfeld ,  
 » qui , comme Traducteur du Livre  
 » de son pere , semble avoir droit  
 » d'occuper ici quelques lignes.

» Charles naquit à Wismar en  
 » 1706. Il fut envoyé aux deux  
 » Ponts quand le Roi Stanislas y  
 » faisoit sa résidence. Son oncle  
 » Charles Adlerfeld l'y fit élever  
 » avec beaucoup de soin , & le  
 » prit avec lui dans un voyage  
 » qu'il fit à Paris en 1717. Après  
 » la mort de son oncle arrivée en  
 » 1722. il entra au service du Hol-  
 » stein. En 1725. il se rendit à  
 » Vienne pour y faire les fonctions  
 » de Secrétaire d'Ambassade. De-  
 » puis huit ans , il est attaché à la  
 » personne du Prince héréditaire ,  
 » a présent Duc de Holstein , en  
 » qualité de Gentilhomme de sa  
 » Chambre.

Le Livre dont nous donnons  
 l'Extrait contient , outre le Jour-  
 nal de M. Adlerfeld , une Rela-  
 tion de la bataille de Pultowa , &  
 de la retraite du Roi de Suede à  
 Bender , après cette malheureuse

journée. Ces deux morceaux d'Hi-  
 stoire sont de la main de person-  
 nes qui ont été les temoins ocu-  
 laires des événemens qu'ils racon-  
 tent. Le dernier avoit été déjà im-  
 primé à Hambourg , mais interpo-  
 le & défiguré par les additions que  
 le Libraire y avoit fait faire par  
 des vûes interessées & qu'il est fa-  
 cile de deviner. On le donne au-  
 jourd'hui tel qu'il a été revû &  
 corrigé par M. le Baron de Neuge-  
 bauer , qui fut l'un de ceux qui ac-  
 compagnerent le Roi de Suede  
 dans sa retraite en Turquie , & qui  
 est a présent Chancelier de Sa  
 Majesté Suedoise pour la Pomé-  
 ranie. S'il est des Livres a qui le mon-  
 de ne sçauroit rendre la justice  
 qu'ils méritent , sans en connoître  
 les Auteurs , ce sont les Livres  
 qui contiennent l'Histoire des  
 grands événemens arrivés de nos  
 jours. Il en est de ces Auteurs  
 comme des témoins. Leur caracte-  
 re personnel donne toujours ou  
 plus ou moins de poids à leurs dé-  
 positions. Nous nous contenterons  
 de rapporter ici quelques endroits  
 du Livre dont il s'agit. Les événe-  
 mens qui en font la matiere sont  
 si recens , ils sont si mémorables  
 que personne ne les peut avoir ou-  
 bliés.

Le premier Volume contient ce  
 qui s'est passé depuis la guerre que  
 le Roi Auguste , le Czar & le Roi  
 de Dannemark commencerent la  
 dernière année du dix-septième sié-  
 cle contre la Suede & ses alliés ,  
 jusqu'au mois de juillet de l'année  
 1703. inclusivement. Deux des

principaux événemens qui arrivèrent la première année de cette guerre, furent le passage de la Duna par l'armée Suedoise & la levée du siège de Nerva attaquée par les Moscovites qui furent forcés dans leurs lignes par Charles XII. Il nous a paru que M. Adlerfeld rapportoit plusieurs particularitez de ces deux actions de guerre qui ne sont point ailleurs. On trouve encore dans son Livre deux Cartes Topographiques des lieux où les armées combattirent, & qui, suivant le proverbe Italien; Que le crayon fait tout comprendre, donnent une idée claire de ce qui se passa sur ce terrain. Elles ont été communiquées par M. Wolf, un des Gentilshommes de M. le Duc de Holstein & fils de M. Wolf, Major Général & Commandant de Tonningue.

Le second Volume du Journal de M. Adlerfeld commence au mois de Juiller de l'année mil sept cents trois, & ne finit qu'au mois d'Août de l'année 1706. Ainsi c'est dans ce Volume qu'on lit le recit de trois grandes actions de guerre, de la déposition du Roi Auguste, de l'élection du Roi Stanislas, de l'invasion que le Roi de Suede fit en Saxe.

On voit dans le troisième Volume l'établissement des quartiers des Suedois dans la Saxe, la prudence avec laquelle ils y réglèrent les contributions, le bon ordre qu'ils y maintinrent & l'exécution rigoureuse des rémeraires qui osèrent enfreindre les ordonnances

que fit Charles XII. pour maintenir la tranquillité publique dans un Pays ennemi & qu'on pouvoit même regarder comme un Pays conquis à force ouverte & sans capitulation. Quoique M. Adlerfeld ne nous dise point nettement que le Comte Piper, principal confident de ce Prince, se fût laissé gagner par Mylord Marleborough, comme le crut toute l'Europe, cependant le soin avec lequel il rapporte le tems & le nombre des conférences particulieres du Général Anglois & du Ministre Suedois fait penser qu'il y soupçonnoit du mystere. Personne n'a oublié que l'expédition dont nous venons de parler se termina par le célèbre Traité signé entre le Roi de Suede & le Roi Auguste dans Alt-Ranstad au mois de Décembre ( en 1706. ), & par lequel ce dernier renonçoit à ses droits sur la Couronne de Pologne comme à l'alliance du Czar de Moscovie avec lequel il avoit été jusques là ligué contre la Suede.

Le reste du troisième Volume contient ce qui se passe jusqu'à la bataille de Pultowa où l'Auteur fut tué.

Nous avons déjà dit que le quatrième Volume de l'Ouvrage dont nous donnons l'Extrait contenoit une relation très-détaillée de cette journée célèbre si funeste aux intérêts de la Suede, quoique très-glorieuse pour son Roi dont elle mit les vertus dans tout leur jour. Voici le précis de ce morceau d'Histoire.

Tandis que ce Prince étoit encore en Saxe, il fouhaita de faire auffi la paix avec le Czar, mais ils'y trouva une difficulté infurmontable. D'un côté le Roi de Suede ne vouloit point que ce Prince conservât aucune place qui lui donnât entrée dans la mer Baltique, & de l'autre côté le Czar ne pouvoit pas se résoudre à l'abandonnement de la Ville de Petersbourg qu'il avoit bâtie sur un fleuve qui se rend dans cette mer & au milieu d'un Pays qu'il avoit conquis depuis la rupture.

Le Roi de Suede crut donc qu'il ne pouvoit forcer le Czar à subir la condition qu'il lui vouloit imposer, qu'en pénétrant dans la Moscovie, & même en se rendant maître de la Capitale de l'Empire des Russes. Charles pouvoit tenir plusieurs routes pour y arriver, & l'Auteur explique quelles étoient les difficultez qui se rencontroient dans chacune de ces routes. Enfin le Roi fut déterminé par les circonstances à prendre celle qu'il suivit. Mazeppa qui commandoit les Cosaques Sujets du Czar dont il étoit mécontent, offroit de l'abandonner comme de fournir des vivres à l'armée Suedoise, si elle prenoit la route de l'Ukraine, & de la joindre même avec un gros corps de Cavalerie. D'ailleurs on sçavoit le dessein du Czar qui étoit de se retirer devant les Suedois à mesure qu'ils avanceroient, de désoler son propre Pays pour ôter la subsistance principalement à la Cavalerie de l'ennemi. Or le

terrain de l'Ukraine, où habitent les Cosaques, est si fertile & l'herbe y croit si promptement que quelques degars qu'on y ait faits, les chevaux y trouvent toujours assez de nourriture. Le Roi de Suede & le Roi Stanislas firent donc un Traité avec Mazeppa qui s'obligea de mettre l'Ukraine sous la Souveraineté de la Pologne, à condition qu'elle lui seroit inféodée & qu'il la tiendroit sous la mouvance de cette Couronne, ainsi & de la même maniere que le Duc de Courlande tient son fief, & qu'il aideroit de tout son pouvoir le Roi de Suede.

Voici quel étoit le projet de campagne de ce Prince, lorsqu'en mil sept cens huit il partit de la Pologne où il étoit revenu après le Traité d'Alt-ranstald, pour entrer sur le territoire du Czar. Outre la grande armée qu'il commandoit en personne, il laissa un gros corps de Troupes au Général Levenhaupt, avec ordre de ramasser le plus de vivres qu'il lui seroit possible, & de se joindre au rendez-vous qu'il lui donna en Ukraine. Le Major Général Craffau qui commandoit un autre corps, devoit rester en Pologne auprès du Roi Stanislas, pour aider le nouveau Monarque à pacifier la Pologne qui étoit encore troublée par les amis du Roi Auguste. Dès que la Pologne auroit été calmée, & l'on pouvoit se flatter qu'elle le seroit bien-tôt, le Roi Stanislas & le Major-Général Craffau devoient à la tête du corps des Suedois que

commandoit

commandoit le dernier & à la tête de l'armée de la Couronne & de celle de Lithuanie , faire une irruption dans les Etats du Czar , ce qui auroit opéré une grande diversion de ses forces. Le Roi de Suede en avoit encore ménagé une autre. Le Major-Général Lybecker qui commandoit en Ingrie , avoit ordre d'attaquer le Czar de ce côté-là. Ainsi le Roi de Suede pouvoit espérer qu'il n'auroit à combattre sur sa route que le tiers des forces de son ennemi. Ce projet, le plus judicieux peut-être que Charles XII. eut formé, ne réussit en aucune maniere. La Pologne ne put être pacifiée. L'armée d'Ingrie ne fit rien de ce qu'on attendoit d'elle & Lewenhaupt joignit tard la principale armée, & encore ne la joignit - il qu'après avoir perdu une partie de ses Troupes & toutes ses munitions. C'est ce qu'explique très-distinctement l'Auteur de notre Relation. Le froid excessif de 1709. & la disette maltraitèrent encore la grande armée qui se trouva reduite à moins de vingt mille

combattans lorsqu'au mois de Juillet de cette même année, le Czar vint l'attaquer avec quatre-vingt mille. Ce Prince, à la faveur des événemens qui arrivent, empêche les diversions projetées par le Roi de Suede, d'avoir leurs effets, il avoit réuni presque toutes ses forces avant que d'en venir à l'action décisive de Pultowa. On sçait les suites de la bataille qu'il gagna auprès de cette Place, & dont on voit un plan figuratif qui aide beaucoup à la clarté de la narration.

On trouve à la tête du Livre dont nous venons de donner l'Extrait, un portrait du Héros dont il contient l'Histoire, & qui a été gravé sur celui que le S<sup>r</sup> Kraft peignit en mil sept cens dix-sept. On voit aussi à la fin du troisième & du quatrième Volumes plusieurs vers faits à la louange de ce Prince aussi admiré des étrangers, qu'il étoit respecté de ses Sujets.

\* Cette Histoire Militaire de Charles XII. s'imprime à Paris chez Gitley, Libraire-Imprimeur, rue de la vieille Bouclerie.

### TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES DE LA SOCIÉTÉ

Royale de Londres, années 1732. & 1734. traduites par M. de Bremond. A Paris, chez Piget, Quai des Augustins, à l'Image S. Jacques, 1740. in-4°. pag. 280. & 338. planch. détach. XI. sans y comprendre une Carte des lieux où les différentes longueurs du Pendule à secondes ont été observées, comprenant toutes les Observations qui en ont été faites par divers Astronomes de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, &c. depuis 1670. jusques & compris celles qui ont été faites en 1735. 1736. & 1737. à Paris, en Amérique & en Laponie, par ordre du Roi & de l'Académie Royale des Sciences, pour déterminer la figure de la Terre, avec les Tables calculées d'après ces obser-

*visions par Messieurs Newton, Bradley & de Maupertuis, dressées par Philippe Buache de l'Académie des Sciences, gendre de feu M. D. l'iste, premier Géographe du Roi & de la même Académie, 1740.*

LE nouveau Volume, qui est une preuve de la fidélité de M. de Bremond à remplir ses engagements, en est en même tems un gage pour l'avenir, & les notes excellentes qu'on y trouve font voir que cet Auteur, qui est Membre de l'Acad. Royale des Sciences, a un mérite bien supérieur à celui d'un Traducteur ordinaire. Nous ne craignons pas de dire qu'elles rendent son Ouvrage utile à ceux-mêmes qui entendant l'Anglois, seroient en état de se passer d'une Traduction.

Les quatre Trimestres de l'année 1733. contiennent 36 Mémoires dont voici les titres rangés par ordre de matières, en supprimant, pour abréger, les qualitez des Auteurs, ainsi que nous l'avons déjà fait & que nous avons annoncé, que nous le ferions dans la suite.

## HISTOIRE.

1. *Projet pour éclaircir l'Histoire de Russie, en publiant de tems en tems les Pièces séparées qui doivent former le Recueil de tous les Mémoires qui regardent cette Nation* : par M. Ger. Frederic Müller, & traduit de l'Allemand par M. Zolman.

## PHYSIQUE GÉNÉRALE.

1. *Description d'un Baromètre, dans lequel on peut augmenter, suivant qu'on le juge à propos, l'Echel-*

*le de variation* : par M. Jean Rowning.

2. *Mémoire sur l'air humide de la mine de charbon de M. le Chevalier Jacques Lowther, éloignée de la mer de 200 lignes* : par M. Jacques Lowther.

3. *Lettre de M. Richard Lewis d'Annapolis en Maryland à M. Collinson sur un tremblement de terre & sur une explosion dans l'air.*

4. *Observations Magnétiques faites aux mois de May, Juin & Juillet 1732. dans l'Océan Occidental & Description d'une Trombe d'eau* : par M. Joseph Harris, communiquée par M. Georges Graham.

5. *Histoire d'un Tremblement de terre qui a désolé en 1731. la Ponille & presque tout le Royaume de Naples* : par M. Nicolas Cyrilli.

6. *Histoire Physique de l'air & de la terre à Naples en 1732.* par le même.

7. *Extrait des Journaux Météorologiques, communiqués à la Société Royale, avec des Remarques* : par M. Guillaume Derham.

8. *Observations Météorologiques & Magnétiques faites dans un voyage à la Baye d'Hudson en 1731.* par le Capitaine Christophe Middleton.

9. *Registres Mortuaires de la Ville de Dresde pendant 100 ans, c'est à-dire depuis 1617. jusqu'en 1717. contenant le nombre des mariages, des naissances, des morts,*

communiqués par M. Conrad Sprengell.

10. *Registres mortuaires de la Ville Impériale d'Ausbourg*, depuis l'année 1501. jusqu'en 1720. inclusivement, contenant le nombre des mariages, des naissances, des morts: communiqués par le même.

11. *Remarques sur les Registres mortuaires des Villes de Dresde & d'Ausbourg*: par Guillaume Maitland.

12. *Extrait d'un Livre intitulé: Christiani Ludovici Gersten tentamina Systematis novi ad mutationes Barometri ex naturâ Elateris aërei demonstrandas: cui adjecta sub finem Dissertatio Roris decidui errorem antiquum & vulgarem per observationes & experimenta nova excutiens.*

## ANATOMIE.

1. *Eclaircissement de l'Essay sur l'usage de la bile dans l'économie animale*: par M. Alexandre Smeath.

2. *Lettre de M. Evan Davies sur le succès de l'inoculation de la petite vérole faite à quelques enfans à Haverford-west dans le Comté de Pembrock.*

3. *Description des symptômes qui surviennent après avoir mangé des fruits de jusquiame ou hennébane, avec leur guérison & quelques remarques*: par M. Hans Sloane.

4. *Extrait d'un Ouvrage intitulé: Oréographie ou Anatomie des os*, par M. Guil. Cheselden: par M. Jean Belchier.

## CHIMIE.

1. *Experiences sur le Mercure*: par M. Herman Boerhaave.

2. *Experiences faites en présence de la Société Royale le 13 Novembre 1731. par M. Sigismond Auguste Frobenius, avec son Esprit de vin éthéré & son Phosphore d'urine.*

3. *Experiences sur le Phosphore d'urine qui peuvent servir à expliquer celles de M. Frobenius & différentes Observations pour développer la nature de cette surprenante production chimique*: par M. Ambroise-Godefroy Hanczewitz.

## BOTANIQUE.

1. *Catalogue des 50 Plantes du Jardin de Chelsea, présentées à la Société Royale pour l'année 1731. par la Compagnie des Apoticaire*: par M. Haac Rand.

## HISTOIRE NATURELLE.

1. *Anatomie d'un Castor femelle; & description du Castoreum qu'il portoit*: par M. Cromwel-Mortimer.

2. *Memoire sur l'Ecureuil volant, connu sous le nom de Rat de Pont, ou de Tartarie de Gesner & sur la Chauve-Souris admirable de Bonnius*, par M. Jacques - Théodore Klein: communiqué par M. Hans Sloane.

3. *Lettre de M. Richard Lewis d'Annapolis en Maryland à M. Collinson sur la génération singulière*

de certains Inf.âtes.

4. *Extrait d'un Livre intitulé : Joh. Philippi Bryoni, M. D. &c. Dissertatio Physica de Polytalamiis nova Testaceorum classe : par M. Richard Muckton Masley.*

## M E C H A N I Q U E.

1. *Experience sur les forces des corps en mouvement, faite par M. G. J. Gravesande & répétée devant la Société Royale : par M. Desaguliers.*

## A S T R O N O M I E.

1. *Observations sur les apparences célestes nommées Etoiles nébuleuses qu'on observe parmi les Etoiles fixes : par M. Guillaume Derham.*

2. *Observation de l'Eclipsé du Soleil du 2 May 1733. après mid., faite dans Fleet-Street à Londres, avec un Télescope de 10 pieds de long, garni d'un Micrometre : par M. George Graham.*

3. *Lettre de M. Etienne Grai à M. Cromwel Mortimer, contenant l'Observation de la dernière Eclipsé de Soleil, faite à Northon-Court, & celle de M. Granwill-Wheeler, faite à Otterden-Place, dans le Kent.*

4. *Observation de la même Eclipsé par M. J. Milner à Yeovil dans le Comté de Somerset, communiquée au Docteur Jean Allen.*

5. *Observation de l'Eclipsé totale de Soleil avec durée, faite à Gotheloung en Suède à 57° 40' 54" le 2 May 1733. (vieux stile) : par M.*

*Birger Vassenius.*

6. *Observation de l'Eclipsé de Lune du 1<sup>er</sup> Decemb. 1732. faite à Rome par MM. de Rezzillas, Bottari & Manfredi.*

7. *Observation de l'Eclipsé de Lune du 20 Novemb. 1732. faite à Londres dans Fleet-Street par M. Graham.*

8. *Observation de quelques Eclipses des Satellites de Jupiter, faite à Bologne par M. Manfredi.*

9. *Catalogue des Eclipses des Satellites de Jupiter pendant l'année 1734. par M. Jacques Hodgson.*

10. *Description d'un niveau fait avec l'esprit de vin & fixé à un quart de cercle pour prendre en mer la hauteur méridionale, quand l'horison n'est point visible : par M. Jean Hadley.*

Les bornes d'un Extrait ne nous permettant pas de faire connoître en particulier tous ces différens Mémoires, nous suivrons la même méthode que dans notre Journal du mois de Septembre dernier, & nous nous contenterons de rendre compte du cinquième & douzième de la Physique générale, du second & troisième de l'Anatomie, du troisième de la Chimie, & enfin du second de l'Histoire naturelle.

1. Le cinquième Mémoire de la Physique générale contient l'Histoire d'un Tremblement de terre qui a désolé en 1731. la Pouille & presque tout le Royaume de Naples. M. Cyilli, premier Professeur de M. Jecine en l'Université de Naples, est l'Auteur de cette Rela-



tion qu'il a compoſée ſur les Obſervations qui lui ont été envoyées de différens endroits , & ſur les ſiennes propres.

Ce tremblement de terre commença le 9 Mars 1731. ( vieux ſtile ) à 4 heures du matin par un *tremouſſement* , qui fut ſuivi d'une *pulſation* ou *ſecouſſe* , & enſuite d'un *balancement* ou d'un mouvement ſemblable à celui d'un vaiſſeau. Tous ces différens mouvemens ſe ſuccederent les uns aux autres pendant l'eſpace de trois minutes & quelques ſecondes. Les balancemens & les oſcillations de la terre ſe firent ſuivant des cercles parallèles à l'équateur ; c'eſt ce que M. Cyrilli aſſure avoir obſervé avec une grande attention, comme pouvant ſervir beaucoup à prouver le mouvement diurne de la Terre , d'autres que lui l'ont obſervé de même , non ſeulement dans le tremblement de terre dont il donne la Relation ; mais dans pluſieurs autres encore , & c'eſt , dit-il , un phénomène qui paroît conſtant par les Obſervations des Philoſophes modernes. Les circonſtances qui précédèrent ce tremblement de terre furent autour du Mont Gargan une eſſece d'embrasement comme un prompt éclair qui ſe diſſipa en fumée & du côté de *Foggia* des vents de Nord-Eſt violens , ils furent encore les avant-coureurs ou du moins le plus ſouvent des tremblemens de terre qui ſuccederent au premier dans les mois d'Avril , d'Octobre & de Novembre de la

même année. Lorſque le tremblement de terre ſe fit ſentir le ciel étoit chargé de nuages épais , bas , & immobiles qui furent diſſipés enſuite par un petit vent du Nord. Le jour ſuivant qu'on éprouva un nouveau tremblement mais plus court & moins violent , le Soleil parut pâle & languiſſant , comme ſ'il eut été caché par des nuages très-légers , cependant le ciel étoit aſſez ſerein & l'on ne voyoit point de nuages, ce qui fut encore obſervé les jours qu'il y eut de nouveaux tremblemens. Lorſque celui-ci commença , quoique l'air fût calme , la mer devint tout à coup agitée , elle s'enfla ſubitement, & les Pêcheurs de Siponto & de Barletta eſſuyèrent une tempête qui s'éleva du côté du Nord & les mit en danger de périr.

La Ville de *Foggia* parut être le centre des différens tremblemens de terre qui ſe firent ſentir pendant cette année ; on y ſentit les ſecouſſes les plus violentes , & il y arriva le plus d'accidens , les effets en furent moins marqués dans les autres endroits à proportion de leur éloignement de cette Ville. M. Cyrilli dit que deux Phyſiciens voulurent ſ'afſurer par expérience que la propagation de ces tremblemens diminueoit en raiſon doublée des diſtances. Ils firent pour cet effet des Obſervations ſur les oſcillations du Pendule dans des lieux ſitués à des diſtances inégales de *Foggia*. Des Pendules d'une palme de long appliqués à un demi cercle gradué & mis en mouve-

ment à Ascoli & à Giovenazzo pendant les secouffes des tremblemens s'écarterent plus ou moins de leur centre d'oscillation a proportion de la distance où ces Villes sont de *Foggia*: à Ascoli qui en est plus près, le Pendule s'écarta davantage, à Giovenazzo il s'écarta moins, & ces différens écartemens furent entr'eux presque en raison doublée de la distance d'*Ascoli* & de *Giovenazzo* au centre du tremblement de terre. Le moindre mouvement de la terre à *Foggia* faisoit remuer un peu le Pendule à Ascoli, tandis qu'à Giovenazzo il étoit immobile.

On a remarqué en pleine campagne que toutes les secouffes ont été précédées d'un mouvement dans l'air & de bruits effraians, mais ce qu'il y a de plus singulier c'est que ce mouvement & ces bruits avoient une direction entièrement opposée à celle des secouffes & qu'au lieu de se porter du centre à la circonférence, ils se réunissoient de la circonférence au centre. Peut-être, dit M. Cyrilli, pourroit-on soupçonner avec quelques Physiciens que les tremblemens de terre légers qui succèdent à des vents d'Est violens, viennent de ce que le mouvement diurne de la terre est retardé, du moins dans l'endroit où ces vents soufflent.

Le tremblement de terre fit paraître dans la *Pouille* une source abondante d'eau trouble & chaude auprès d'une maison des Charreux nommée Tre-santi, dont le bâtiment avoit été renversé, elle

se tarit peu à peu, & au bout d'un mois on ne la vit plus, le sable sec conserva seulement encore pendant quelque tems l'odeur de souffre, on fit différentes expériences sur l'eau de cette source: & voici ce qui en résulta.

1°. Qu'elle pesoit plus que l'eau de pluye, & même que l'eau de fontaine du lieu, quoiqu'elle soit un peu salée.

2°. Qu'une livre de cette eau distillée jusqu'à siccité laissoit au fond du vaisseau une demi-dragme d'une matiere approchante du *Crocus* ou *Safran de Mars* mêlée avec un scrupule de terre blanche insipide. Quand cette matiere fut sèche & réduite en poudre, l'aiman en attira quelques particules rougeâtres. Pendant la distillation les spectateurs sentirent une odeur de souffre assez pénétrante. Ce sont-là, dit M. Cyrilli, des Observations qui tendent de même que les expériences célèbres de feu M. Lemery à prouver que les volcans & les feux souterrains sont formés par un mélange de souffre & de fer, & que l'inflammation successive de ces feux cachés produit les tremblemens de terre.

3°. Qu'ayant mis infuser dans deux livres d'eau de cette nouvelle source trois dragmes de Galles du Levant réduites en poudre très-fine, l'eau prit une couleur bleue légère & il se précipita une poudre.

Outre cette nouvelle source qui sortit lors du premier tremblement, il arriva encore que l'eau

dés puits les moins profonds surpassa les bords, sur quoi M. Cytili remarque très-bien qu'il ne faut pas croire que les secousses ayent été capables de soulever l'eau & de vider ces puits, puisqu'alors elles eussent entierement détruit le Royaume de Naples, mais qu'il se peut que par le tremblement les sources des puits soient devenues plus abondantes, ou qu'il s'en soit formé de nouvelles.

2. Le 12<sup>me</sup> Mémoire de Physique générale est l'extrait d'un Ouvrage de M. Gersten, à la fin duquel il examine la nature de la rosée, sa formation & ses différentes especes. Cet Auteur observe d'abord trois conditions nécessaires pour qu'il y ait dans un endroit une grande quantité de rosée. Il faut, 1°. que durant le jour le lieu ait été exposé aux rayons du Soleil pendant un tems considerable, y ayant peu ou point de rosée dans les lieux couverts. 2°. qu'il y ait une difference remarquable entre la chaleur du jour & la fraîcheur de la nuit. 3°. Enfin qu'il y ait une humidité suffisante dans la terre. Il fait voir ensuite que la rosée est de deux especes, l'une qui s'exhale de la sève des plantes & qui transpire par les feuilles, l'autre qui s'élève de la terre. A l'égard de la premiere il observe que lorsqu'on examine certaines plantes avec attention, on remarque sur la surface & aux extrémités de leurs feuilles de petites gouttes de rosée arrangées d'une maniere très-réguliere & non point jettées

au hazard. M. Gersten s'est assuré par des experiences que cet arrangement des particules de la rosée ne doit point être attribué à l'air froid & condensé sur la plante, mais qu'il est un effet de la secretion de la sève par les pores de la plante même. Il a couvert plusieurs plantes avec des vaisseaux de verre ou de terre & le lendemain il a trouvé une grande quantité de rosée arrangée sous sa forme réguliere. M. de Brémont remarque dans une note que cette Observation de M. Gersten a été parfaitement confirmée par les experiences de M. Musschenbroek en Hollande. Ce Physicien a, dit-il, examiné avec soin la rosée qu'on trouve le matin dans les prairies, sur les plantes & sur l'herbe & il s'est convaincu qu'elle ne tomboit point de l'air, que ce n'étoit point une pluye ou un brouillard condensé, mais que c'est une humeur sortie des vaisseaux excrétoires des plantes. Il a remarqué que les gouttes de cette rosée different entr'elles en grandeur, en quantité & en situation. Tantôt elles sont rassemblées proche du pédicelle des feuilles, quelquefois elles sont plus réunies vers le centre, d'autrefois elles sont élevées vers le sommet ou la pointe. Tout cet arrangement des gouttelettes de rosée dépend de la position des tuyaux excrétoires des feuilles. Dans les serres les mieux fermées on voit les plantes chargées de rosée, sous les cloches on observe qu'elles sont couvertes d'une rosée

plus abondante que si elles avoient été exposées à l'air. Lorsqu'il fait du brouillard la partie inférieure & la partie supérieure des feuilles se trouvent entièrement recouvertes d'humidité, elles sont également mouillées; quand au contraire il n'y a eu que de la rosée, on trouve une disposition, un arrangement tout différent. C'est, ajoute M. de Brémond, à l'observation de la rosée sur les feuilles que nous devons en partie la connoissance de la véritable origine de la rosée; car sur cette simple observation on avoit soutenu dans l'Académie Royale des Sciences en 1687. que la rosée s'éleve de la terre & ne tombe pas du ciel.

Les expériences que M. Gersten a faites sur la seconde espece de rosée ou sur la rosée ordinaire, prouvent qu'on a eu raison de soutenir ce sentiment. Pendant les mois de Juin & de Juillet 1728. il a mis par terre toutes les nuits plusieurs plaques de cuivre très-unies & dans aucune de ces expériences il n'a pu appercevoir la moindre trace de rosée sur la surface supérieure de ces plaques, tandis que la surface inférieure en étoit toujours couverte, il a répété les mêmes expériences dans une autre année, & toujours avec le même succès, excepté dans un seul cas où une plaque de cuivre trop proche d'un pied de lavande s'est trouvé un peu humectée dans la partie de sa surface supérieure voisine de la plante. M. Gersten a aussi suspendu horizontalement

avec des fils ces plaques de cuivre, & il a trouvé que la rosée s'étoit attachée également à la surface supérieure & à l'inférieure, les plaques étoient suspendues à la hauteur de trois, de quatre & de cinq pieds. A la distance d'un pied & demi la surface inférieure étoit plus chargée de rosée, mais à un pouce, deux pouces & trois pouces la surface inférieure en étoit toute couverte & la supérieure n'en avoit pas une goutte. M. Gersten a fait encore plusieurs autres expériences qui prouvent la même chose, ainsi que celles de Messieurs Mullchenbroek & du Fay, dont M. de Bremond rend compte dans une note. Le premier ayant coupé des morceaux de flanelle blanche de la même piece & de la même grandeur, & les ayant étendus sur des châssis les suspendit de niveau à différentes hauteurs de la terre. Le morceau qui en étoit le plus proche s'humecta d'abord & les autres successivement à raison de leur éloignement, celui qui étoit à la moindre hauteur se trouva par la même raison plus chargé de rosée & plus pesant que les autres. Les plus élevés, quoique suspendus à la hauteur de 120 pieds, n'en furent pas entièrement exempts, marque certaine & démonstrative, dit M. de Bremond, que la rosée s'éleve.

A l'égard de M. du Fay, il posa au milieu d'un Jardin dans le mois d'Octobre & dans de beaux jours une grande échelle double, haute de plus de 32 pieds & y mit sur des planches

planches à la hauteur d'un ponce , de 6 pieds , de 12 , de 18 , de 25 , de 31 des carreaux de vitre disposés de façon qu'ils ne s'ombrageassent point les uns les autres , & qu'ils fussent exposés à la rosée avec un avantage égal. Le carreau du pied de l'échelle fut humecté le premier & ne le fut d'abord qu'en dessous , ensuite & un peu plus tard il le fut en dessus , mais moins , & la rosée continua toujours à monter ainsi d'une marche régulière jusqu'au haut de l'échelle.

M. de Bremond observe que comme toutes les parties de la rosée qui s'élèvent ne sont point également mobiles , ni poussées avec une égale force , la rosée ne doit pas toujours monter à la même hauteur , de-là , ajoute-t-il , M. de Musschenbroek conclut que quand la rosée est parvenue à une certaine élévation , elle flotte lentement dans l'air où elle est emportée par le vent , qu'elle environne tous les corps qu'elle trouve à sa rencontre , que tantôt elle monte , tantôt elle descend , que du lieu dont elle s'est élevée elle est portée dans des lieux éloignés , &c. Le même M. Musschenbroek s'est assuré par des expériences non seulement que la rosée monte , mais encore qu'elle monte d'un mouvement continu pendant toute la nuit. M. de Bremond , à la fin de sa note , donne une notion de la rosée qui nous paroît extrêmement claire. C'est , dit-il , une vapeur extrêmement fine & rare qui s'élève de la terre de la même manière que s'é-

*Jaro.*

levant toutes les vapeurs ; & quand elle vient à se condenser , les particules se réunissent & forment des gouttes sensibles , pour lors elle s'attache aux corps qu'elle touche , ou bien elle retombe. Ainsi la chute de la rosée est une suite nécessaire de son élévation. Les vapeurs qui forment les pluies s'élèvent de même & retombent de même. La matière de la rosée est plus déliée , elle s'élève par une moindre chaleur , elle s'élève moins haut. La matière de la pluie au contraire est plus grossière , plus abondante ; il faut une plus grande chaleur pour l'élever & elle monte plus haut. Enfin la rosée & la pluie ne diffèrent que par la nature des vapeurs dont elles sont formées , par le tems dans lequel elles s'élèvent , & par la forme sous laquelle elles retombent.

Nous ne devons pas dissimuler que parmi les expériences qu'a faites M. Gersten il s'en trouve une qui ne paroît pas s'accorder avec les autres. C'est que toutes les fois qu'il s'est servi de corps convexes , ronds ou cylindriques , il a trouvé la surface supérieure couverte de rosée , & cela soit qu'il les ait mis sur la terre ou qu'il les ait suspendus à une hauteur quelconque. M. Gersten ne rend pas raison de cette singularité , mais il se propose de l'expliquer dans un autre Essai sur la même matière.

Nous finirons cet article par une note de M. de Bremond , où il

F

rapporte un fait curieux dont la première découverte est dûe à M. Muſſchenbroek. C'eſt que différens corps expoſés à la même roſée ſ'en chargent très - différemment, les uns plus, les autres moins, quelques-uns preſque point. Les verres & les cryſtaux ſont, pour ainſi dire, préſérés à tous les autres; mais la roſée ne touche preſque point aux métaux. Quel'on mette un vaſe de cryſtal ſur un plat d'argent qui le déborde, le vaſe ſera humecté de roſée & les bords du plat parfaitement ſecs. Il s'attache auſſi beaucoup de roſée ſur toutes ſortes d'étoffes de ſoye, ſur toutes ſortes d'étoffes de laine, ſur les cuirs, ſur le parchemin, ſur le papier: à peine en tombe-t-il ſur les pierres de taille polies. M. Muſſchenbroek a fait à ce ſujet un grand nombre d'expériences. Feu M. du Fay qui les a répétées avec la plus grande exactitude, avoit imaginé un rapport entre les Phénomènes de la roſée & ceux des corps électriques & des corps qui donnent du phoſphore. Tous les corps qui peuvent être frottés deviennent électriques, hormi les métaux; tous les corps, excepté les métaux, peuvent devenir phoſphores, & tous les corps, hormi les métaux, ſ'humectent à la roſée. M. de Bremond penſe qu'on peut rendre aiſément raiſon de ce dernier fait, en adoptant une idée bien ſimple de M. de Réaumur. Cet habile Phyſicien, dit-il, penſe qu'un corps admet la roſée, parce qu'il eſt froid & qu'il la re-

pouſſe, parce qu'il eſt chaud ou qu'il conſerve encore de la chaleur. De tous les corps ceux qui ſe refroidiſſent le plutôt ſont les verres, les cryſtaux, les porcelaines, & ce ſont auſſi ceux qui ſ'échauffent le plus facilement. Les métaux au contraire ſe refroidiſſent le plus lentement, parce qu'ils ont beaucoup de peine à ſ'échauffer. Donc lorsque le verre ſe charge de roſée, le métal pénétré & environné encore de chaleur doit la repouſſer. Cette conjecture eſt fondée ſur l'expérience. Mettez une taſſe de porcelaine ſur une pierre poſée ſur du fumier, placez à une diſtance aſſez conſidérable au-deſſus du fumier une autre taſſe, la dernière ſe chargera de roſée, la première n'en aura pas une goutte. Il ſ'enſuit de-là que quand le métal ſera parfaitement refroidi il ſe chargera de roſée; auſſi ſ'en charge-t-il. M. Gerſten a vu de la roſée ſur des lames de cuivre & M. Muſſchenbroek rapporte un grand nombre d'expériences faites à Rotterdam en 1734. par M. Van-Aken, qui prouvent qu'il tombe de la roſée ſur les métaux.

Nous paſſons à l'Anatomie. Des deux morceaux dont nous nous ſommes propoſé de rendre compte le premier, eſt une Lettre de M. Evan-Davies à M. Jean Eames ſur le ſuccès de l'inoculation de la petite vérole faite à quelques enfans à Haverford-Weſt dans le Comté de Pembrok. Elle eſt datée du 25 Octobre 1732. vieux ſtile.

Vers Noël, 1731. il y eut à

Haverford-West beaucoup de petite-vérole , & sur-tout de la confluente. Elle fut même accompagnée de pourpre & d'autres symptômes facheux , dont plusieurs malades moururent. Au Printems la rougeole devint plus épidémique , & la petite - vérole moins dangereuse. Quelques - uns de ceux qui avoient eu celle-ci , quoique purgés dans leur convalescence , furent attaqués d'une rougeole , à laquelle se joignit une toux violente qui les fit périr. Ce fut dans ces circonstances que M. Meyler inocula son propre fils , âgé de trois ans , d'après un enfant de même âge dont la petite-vérole étoit distincte. Il fit une légère incision aux deux jambes de son fils , mais l'inoculation ne prit que sur une. Au bout de quatre jours il parut un bouton sur la playe , il n'y eut point une grande inflammation & le progrès n'en fut pas fort considérable ; le septième jour il y eut de la fièvre , le 8 ou le 9 , au lieu de la petite-vérole inoculée , il parut sur tout le corps de l'enfant des marques de rougeole , laquelle fut accompagnée de toux ; pour lors la violence de la fièvre diminua jusqu'au 11<sup>me</sup> ou 12<sup>me</sup> jour. La fièvre reprit ensuite , & vers le 14<sup>me</sup> jour on vit paroître une petite-vérole distincte , menue & très-discrete. Quand l'éruption fut totalement finie , l'enfant se porta bien , & depuis ce tems-là il est en très-bonne santé.

M. Meyler fit ensuite l'inoculation à quelques autres enfans ,

mais elle ne prit point , & il est à remarquer que ces enfans n'ont été attaqués ni de la petite-vérole , ni de la rougeole , quoique l'une & l'autre continuât de regner dans la Ville & que tous les enfans de leur voisinage en eussent été malades.

Dans le mois de Mars suivant M. Richard-Wrighth inocula une fille âgée de trois à quatre ans d'après un enfant du même âge qui avoit une petite - vérole discrete. Cette inoculation eut le même succès qu'avoit eu celle de M. Meyler sur son fils. Le 7<sup>me</sup> jour la rougeole parut accompagnée d'une toux violente , & elle fut suivie d'une petite-vérole discrete & très-loüable qui se montra le 14 , l'éruption s'en fit bien , l'enfant fut purgé à la fin & parut parfaitement guéri. Il lui vint néanmoins quelque tems après vers la partie inférieure de l'omoplate du côté du bras où l'inoculation avoit été faite , un clou que l'on conduisit à suppuration & qui guérit à l'ordinaire.

La même expérience réussit encore de même sur trois enfans d'un Gentilhomme , dont le plus jeune avoit trois ans & le plus âgé environ huit.

La circonstance de la rougeole qu'ont eue d'abord tous les enfans qui ont été inoculés nous a paru singulière , & c'est particulièrement ce qui nous a déterminé à rendre compte de cette Lettre.

L'autre morceau d'Anatomie , dont nous entretiendrons nos lec-

teurs , n'est pas moins intéressant. Il y est question d'une plante qui a plusieurs fois causé des méprises dangereuses , c'est la *Jusquiame* ou *Hannelanne*. Le fruit en ressemble assez à une noisette encore revêtuë de sa robbe ; quatre enfans trompés par cette apparence , en ayant mangé , furent peu de tems après attaqués d'un mal dont les symptômes étoient une grande soif , des vertiges , des ébloüissemens , le délire & un sommeil si profond que l'un d'eux dormit deux jours & deux nuits sans interruption. M. Sloane , Auteur de cette Relation, les fit d'abord saigner & ventouzer en différens endroits , ensuite il leur fit prendre une medecine composée avec l'*Electuaire léuitif*, l'*huile d'amandes douces*, les *fleurs de souffre* & le *sirap de fleurs de pêcher*. Cette medecine opera par haut & par bas & les enfans furent parfaitement guéris. M. de Bremond remarque dans les notes que les racines de la *Jusquiame* ne sont pas moins dangereuses que ses graines : on lit dans l'Histoire de la Ciguë aquatique du célèbre Wepfer que tous les Bénédictins d'un Couvent penserent perir pour avoir mangé des racines cuites de cette plante ; l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de 1709, nous apprend que les Religieux de Joyenval eurent des maux de tête & des rétentions d'urine pour avoir mangé un peu de feuilles de *Jusquiame* dans une salade le Mercredi-Saint au soir. Le lendemain ils étoient comme des gens

ivres , ne pouvant lire ni presque parler , & il leur fut absolument impossible de faire l'Office du Jeudi-Saint. Enfin , continue M. de Bremond , le Mercredi 27 Fevrier 1737. M. Geoffroy lut à l'Académie Royale des Sciences une Observation de M. Patouillat , Medecin de Toucy , près S. Fargeau , sur les effets terribles de la *Jusquiame*, mise par mégarde dans le potage a la place de Panets.

Mais pour revenir aux fruits de cette plante , le délire qu'ils causent diffère du délire ordinaire & approche beaucoup de celui que produisent le *Dutroa* , espece de *Stramomum* , & le Bangué des Indes Orientales qui est une espece de chanvre. M. Sloane a cette occasion parle d'un délire différent de ceux-ci , & que l'on se procure en se frottant avec un onguent employé par les Sorciers. L'effet de cet onguent , à ce que rapporte *Iacuna* dans sa Traduction & ses Commentaires sur Dioscoride , est de jeter dans un profond sommeil & de faire rêver que l'on est transporté en l'air dans des lieux fort éloignés , & que l'on y rencontre d'autres personnes initiées dans les mysteres de Sorcellerie. Ces rêves , continue M. Sloane , font une telle impression sur le cerveau de ces prétendus Sorciers , que quand ils se reveillent ils soûtiennent & ils sont très-persuadés qu'ils ont fait toutes les extravagances qui leur ont passé par la tête. M. de Bremond dit dans une note que cet onguent est composé



de plantes narcotiques & assoupissantes, de Jusquiame, de Ciguë, de Solanum, de Mandragore, &c. il ajoute qu'on a decouvert en Languedoc, il y a quelques années, que l'onguent de *Stramonium* produisoit précisément les mêmes effets que ceux qui sont rapportés par le sçavant Lacuna.

Au reste les graines de la Jusquiame parmi beaucoup de mauvaises qualitez, ont une propriété singuliere. Elles appaisent dans l'instant les douleurs de dent les plus vives, il ne faut que les faire brûler & conduire la fumée par une petite canule dans le creux de la dent. M. Sloane en a vû l'experience. M. de Bremond observe que le même fait est rapporté dans Simon Paulli, dans l'abrégé de l'Histoire des Plantes usuelles de M. Chomel & dans l'Histoire des Plantes de M. Ray. M. Sloane finit sa Relation par le recit de la fourberie d'un Charlatan, qui se servant des graines de Jusquiame pour guérir le mal de dents, faisoit mettre un bassin d'eau sous la bouche du malade où il jettoit adroitement un ver qui paroïssoit tomber de la dent, non sans une grande admiration des Spectateurs peu éclairés. *C'est par ces moyens ingénieux, dit M. Sloane, que les Empiriques se font tous les jours une reputation pour un remede dont on parleroit à peine, s'il étoit ordonné par un Medecin honnête homme.*

Le morceau de Chimie que nous allons faire succéder à la Relation de M. Sloane, contient des expe-

riences faites sur le phosphore d'urine, avec quelques Observations qui tendent à expliquer la nature de cette production chimique. M. Ambroïse - Godefroy *Hanckwitz*, Chimiste & Membre de la Société Royale, en est l'Auteur. Nous ne nous arrêterons pas sur son Mémoire, quoique très-digne de la curiosité des sçavans, nous nous bornerons à rapporter une note étendue & extrêmement interessante de M. de Bremond, où l'on trouve l'histoire de la découverte du phosphore & tout le procédé de son operation dont les Anglois & M. *Hanckwitz* lui-même ont toujours fait le plus grand mystere.

» La premiere découverte du  
» phosphore se fit en 1677. Brandt  
» Bourgeois de la Ville de Ham-  
» bourg, trouva par hazard dans  
» l'urine ce que, sans doute, il  
» n'y cherchoit point, cette lu-  
» miere, ce feu concentré qui  
» étonna tous les Chimistes & tous  
» les Physiciens de l'Europe.

» Kunchel vit ce phosphore,  
» mais il ne put faire l'acquisition  
» du secret, il sçut seulement qu'il  
» étoit tiré de l'urine : retourné  
» chez lui, il travailla avec tant  
» d'obstination sur cette liqueur,  
» qu'il eut le phosphore & même  
» plus parfait que celui de Brandt.  
» Il fit valoir si bien sa découverte  
» que dans l'Allemagne on oublia  
» presque le nom du premier In-  
» venteur.

» En 1679. Kraft, autre Chimi-  
» ste Allemand, qui débitoit le phos-

» phore de Brandt, en porta un  
 » morceau à Londres pour faire  
 » des expériences devant la Cour  
 » d'Angleterre. Boyle examina ce  
 » phosphore, & sçut qu'il étoit ti-  
 » ré d'une liqueur humaine: il s'i-  
 » magina que ce devoit être de  
 » l'urine: il travailla & découvrit  
 » le secret des deux premiers In-  
 » venteurs. Il est même demeuré,  
 » pour ainsi dire, le seul possesseur  
 » du secret, puisque M. Godefroy  
 » Hanckwitz, élève de ce célèbre  
 » Physicien, a été jusqu'à présent  
 » le seul Chimiste connu qui ait  
 » pû faire assez de phosphore pour  
 » en fournir à tous les curieux de  
 » l'Europe.

» Balduinus, ou Baudouin, avoit  
 » fait, quelques mois avant Brandt,  
 » la découverte d'une autre espece  
 » de phosphore; dans le phospho-  
 » re de Brandt ou de Boile l'acide  
 » du sel marin est uni avec la ma-  
 » tiere grasse & inflammable; dans  
 » les phosphores en poudre, l'aci-  
 » de vitriolique de l'alun se con-  
 » centre dans cette matiere; & le  
 » phosphore de Balduinus qui,  
 » sans être inflammable, est lumi-  
 » neux, n'est que la concentration  
 » de l'acide du nitre dans une terre  
 » de la nature de la craie.

» Pour preparer l'urine qui doit  
 » donner le phosphore, il faut  
 » évaporer 4 à 5 muids de cette  
 » liqueur fermentée, & la reduire  
 » en une matiere dure, noire & à  
 » peu-près semblable à la fuye de  
 » cheminée. Cette quantité n'en  
 » fournit que 38 livres ou environ,  
 » c'est-à-dire à peu-pres ce qu'il en

» faut pour trois opérations dans  
 » des cornues de la capacité de 4 à  
 » 5 pintes. Il faut calciner cette  
 » matiere noire pour en chasser le  
 » sel volatil inutile à l'opération &  
 » une partie de l'huile fétide. L'é-  
 » vaporation & la calcination doi-  
 » vent être faites en grand air,  
 » sans quoi l'odeur désagréable  
 » qui s'en exhale pourroit interef-  
 » ser la santé. La calcination re-  
 » duit ordinairement cette matiere  
 » aux deux tiers de son poids; on  
 » l'arrête quand il n'y a plus de  
 » fumée & que l'on sent une odeur  
 » de fleurs de pêcher.

» On dessale ensuite cette matie-  
 » re calcinée, en versant dessus  
 » assez d'eau chaude pour enlever  
 » une telle quantité du sel qui y  
 » est resté fixé, que le residu des-  
 » séché ne pèse que la moitié de ce  
 » qu'il pesoit avant que d'être lei-  
 » sivé.

» On prend 3 liv. ou 4 liv. & demie  
 » de ce residu desséché, on le mêle  
 » avec la moitié de son poids, de  
 » gros sable jaunâtre qui ne soit  
 » pas sable de rivière & avec 4 ou 5  
 » onces de charbon de hêtre; on  
 » met le mélange dans la cornue  
 » & on ne connoit jusqu'à présent  
 » que les cornues de Hesse-Cassel  
 » qui puissent résister à la violence  
 » extrême du feu qu'il faut em-  
 » ployer pour la distillation du  
 » phosphore. On place cette cor-  
 » nue dans le fourneau qui en un  
 » espace assez petit doit donner au-  
 » tant ou plus de chaleur qu'un  
 » four de verrerie, & on y adapte  
 » le balon. Il doit y avoir dans la

» partie la plus enflée du balon ou  
 » récipient un petit trou , & ce  
 » vaisseau doit être placé de telle  
 » maniere que le petit trou se trou-  
 » ve à 4 ou 5 pouces au-dessus de  
 » l'eau dont on a rempli le tiers du  
 » vaisseau.

» L'opération dure 24 heures ,  
 » sçavoir six heures à chaleur dou-  
 » ce , six heures à un feu qui puis-  
 » se rougir obscurément le feu de  
 » la cornue , six heures à un feu  
 » augmenté qui rende cette cornue  
 » d'un rouge de cuivre , & enfin  
 » six heures à un feu extrême ,  
 » pendant lequel le dedans du  
 » fourneau & la cornue doivent  
 » paroître blancs , sans qu'on puis-  
 » se les distinguer l'un de l'autre.  
 » Pendant les six ou sept dernières  
 » heures on doit consommer dans  
 » un foyer de dix pouces en quar-  
 » ré & de dix-huit pouces de haut ,  
 » plus de deux voyes de charbon  
 » mesure de Paris.

» Dans ces 24 heures il sort de  
 » la cornue de différentes matie-  
 » res , d'abord un excédent d'hui-  
 » le fétide , ensuite un sel volatil  
 » qui ne peut être chassé que par  
 » un grand feu , puis un sel am-  
 » moniacal encore moins volatil ,  
 » après ce sel des vapeurs blan-  
 » ches , précurseurs du phosphore,  
 » & qui , comme lui , ont une  
 » odeur d'ail : enfin le phosphore  
 » lui-même d'abord volatil &  
 » cherchant à sortir par le petit  
 » trou du balon , où l'on voit un  
 » jet de lumière bleuâtre qui dure  
 » jusqu'à la fin de l'opération &  
 » puis distillant comme de la cire  
 » fondue.

» La plupart de ces matieres  
 » sortent avec une telle violence  
 » que la conduite du feu demande  
 » sans cesse la présence d'un Arti-  
 » tiste expérimenté , sans quoi les  
 » vaisseaux se briseroient en mille  
 » pieces , & ce n'est que par le  
 » moyen du petit trou du balon  
 » qu'on peut conduire le feu , par-  
 » ce que c'est lui qui indique le  
 » plus ou le moins de raréfaction  
 » de l'air renfermé dans les vais-  
 » seaux.

» L'opération du phosphore a été  
 » executée en France avec succès  
 » pour la première fois le 22 Août  
 » 1737. Elle a été répétée depuis &  
 » elle a réussi de même. « On la  
 » doit à l'habileté & au zèle de M.  
 » Hellot , Chimiste de l'Académie  
 » Royale des Sciences. C'est d'un  
 » Mémoire qu'il a lu à la rentrée  
 » publique de cette Académie après  
 » la S. Martin en 1737. que M. de  
 » Bremond avertit qu'il a tiré tout  
 » le détail curieux que nous venons  
 » de rapporter.

Il ne nous reste plus , pour ter-  
 miner cet Extrait , que de rendre  
 compte du morceau d'*Histoire Na-  
 turelle* , dont nous avons annoncé  
 que nous entretiendrions nos Lec-  
 teurs. C'est un Mémoire sur l'*Ecu-  
 renil volant* dont M. Klein , Secre-  
 taire de la Ville de Dantzick &  
 Membre de la Société Royale , est  
 l'Auteur. C'est un fait prouvé par  
 l'expérience qu'il y a quelques es-  
 peces de quadrupedes qui volent :  
 outre les Chauves-Souris qui nous  
 sont communes avec les habitans  
 de l'une & de l'autre Inde , il y a

dans l'Isle de Java un genre particulier de Serpens qui vole , & qu'on nomme Serpent ailé ou Dragon volant ; *Belon*, dans ses Observations singulieres , ne le représente qu'avec deux pieds, mais c'est une erreur dont il a été repris par *Pison* dans *Bontius* & par plusieurs autres ; notre Auteur dit qu'il a deux de ces Serpens dans la Collection d'animaux étrangers, l'un mâle & l'autre femelle , & que tous deux ont quatre pieds & sont ailés. C'est avec raison qu'on met ces Quadrupèdes au rang des volatiles , puisqu'en effet ils s'élèvent dans l'air & s'y promènent librement , mais il n'en est pas de même de quelques especes de Quadrupèdes qui passent la plus grande partie de leur vie sur des arbres , qui sautent de l'un à l'autre & paroissent voler lorsqu'ils ne font que s'élancer.

L'*Ecureuil volant* est de ce dernier genre : on l'appelle ainsi , parce qu'il a une espece de voile pour voler ou plutôt pour s'élancer que les *Ecureuils ordinaires* n'ont pas. *M. Klein* cite plusieurs Auteurs où il est parlé de cette espece d'*Ecureuil* , & il passe ensuite à la description d'un qui lui a été envoyé vivant & qui a été pris dans les forêts de la Capitainerie de Kriczovie du district de Mohilovie sur les confins de la Russie.

Les habitans assurent qu'il se tient pendant tout le jour dans le creux des chênes , qu'il y dort enveloppé dans de la mousse de bouleau & qu'il n'en sort que le soir

pour se promener & chercher sa nourriture.

L'*Ecureuil* volant est plus petit que l'*Ecureuil* ordinaire , sa peau est fort douce , garnie de poils blancs & noirs-cendrés , dont le mélange fait un effet agréable.

Ses yeux sont grands , faillans , noirs & très-beaux ; ses oreilles petites , ses dents fort aiguës , & dont il mord bien fort , car il est ordinairement méchant.

Lorsque ces animaux sont en repos , ils couchent leur queue sur leur dos de fort bonne grace , mais lorsqu'ils volent ils l'abaissent & l'agitent de côté & d'autre. Ils se nourrissent de pain sans sel , ils sont friands des sommités fraîches du bouleau ; ils ne se soucient ni de noix ni d'amandes , ils se font un lit de mousse de bouleau qu'ils disposent avec adresse & le tirant avec les pieds , ils s'en enveloppent entierement. Pendant le jour ils ne sortent point de leur étui à moins qu'on ne les y oblige ou qu'ils ne soient pressés par la soif.

L'organe qui sert à ces *Ecureuils* pour voler est une peau située de chaque côté de leur corps , qui peut s'étendre de la grandeur de la main , comme une espece de voile ; ce voile est attaché aux genoux des pieds de derriere & aux jambes de devant par une articulation osseuse ; à l'extrémité de cette articulation la peau est comme garnie de plumes.

Quand l'animal est tranquille ou qu'il marche doucement , l'os de l'articulation

l'articulation est parallèle avec les pieds & on ne l'apperçoit point , mais lorsqu'il veut sauter , l'articulation est en mouvement , l'os fait un angle droit avec la jambe de devant & la peau s'étend : d'ailleurs un pannicule charnu , assez épais , qui traverse toute cette peau , aide beaucoup au saut de l'E-cureuil.

M. Klein conclut de-là que cet animal ne vole point , à proprement parler , mais qu'il s'élance mieux & plus loin que les autres animaux de son espece , parce qu'à l'aide de ses voiles il peut se soutenir plus long-tems en l'air.

M. Klein compare ensuite l'E-cureuil volant avec la *Chauve-Souris admirable* de *Bontius* que l'on voit dans l'Histoire Naturelle & Médicale des Indes Orientales par *Pison* , Chap. 16. pag. 68. Cet animal est de la grosseur d'un chat , il a la poitrine & le ventre épais & charnu , il s'étend depuis le sommet de sa tête jusqu'à l'extrémité de ses ongles une grande membrane en forme de voile déployé. Ce voile par dessous est membraneux , garni de duvet , de veines & de fibres & par dessus il est toujours couvert de beaux poils blancs & gris-cendrés , doux comme ceux des Lapins. Ces Chauve-Souris n'ont point , comme les Chauve-Souris ordinaires , de plis à leurs ailes pour les resserrer ou les relâcher à volonté : elles ont près de trois pieds de long & autant de large.

M. Klein , sur cette description ,

*Janv.*

dit qu'il a bien de la peine à s'imaginer que ces Chauve-Souris volent par troupes comme des Canards sauvages , ainsi que le rapporte *Bontius*. Je crois plutôt , dit-il , que ces animaux approchent beaucoup de nos E-cureuils volans , qu'ils se servent de leurs voiles comme ces derniers , & qu'ils les emploient au même usage.

M. Klein termine son Mémoire par un fait fort singulier rapporté dans *Gesner* sur la foi de *V. ncent de Beauvais* & d'*Olaus Magnus*. Cet Auteur dit que quand les E-cureuils ordinaires veulent passer l'eau , ils mettent à flot un morceau de bois très-leger , qu'ils se placent dessus & que faisant voile avec leur queue , ils vont à l'autre bord. M. Klein assure qu'une personne digne de foi lui a confirmé ce fait , ayant été témoin de cette manœuvre des E-cureuils sur les bords de l'Isle de Gotland. Elle a néanmoins remarqué que les E-cureuils , dans leur traversée , n'ont point la queue droite comme *Gesner* l'avance , mais dans un mouvement continuél , & qu'ils ne se mettent en chemin que pendant le calme.

M. de Bremond observe dans une de ses notes qu'on trouve à Paulo-Condor des *E-cureuils volans* , & que le Pere Etien. Soucier de la Compagnie de Jesus en a fait graver dans la planche 8<sup>me</sup> fig. 3<sup>me</sup> des *Observations Astronomiques & Physiques faites à la Chine* , & imprimées à Paris en 1729. la figure sur un dessin qui lui avoit été en-

G

voyé par le Pere Jacques. Mais ces Ecurcils, suivant M. de Bremond, paroissent d'une espece totalement différente de ceux qui sont decrits dans le Mémoire de

M. Klein.

Nous rendrons compte dans un autre Journal des Mémoires de l'année 1734.

*LA SCIENCE DES MÉDAILLES, AVEC DES REMARQUES Historiques & Critiques. Nouvelle Edition.* A Paris, chez de Bure l'aîné, Quai des Augustins, 1739. in-12. 2 vol. Tom. I. pp. 464. & 44. pour la Préface, Tom. II. pp. 446. non compris la Table des matieres.

**M**ONSIEUR le Baron de la Bassie, à qui le public est redevable de cette nouvelle édition, montre dans une Préface assez étendue, & qui mérite bien d'être lue, quels sont les differens degrés par lesquels la Science des Médailles antiques a passé, avant d'arriver au point où nous la voyons aujourd'hui. Il place ses premiers commencemens à la renaissance des Lettres. Petrarque qui en fut un des premiers restaurateurs, fut aussi un des premiers qui s'appliqua à la recherche de ces anciennes monnoyes. Dans le siècle suivant, Alphonse Roi d'Arragon & de Naples, Prince encore plus célèbre par son amour pour les Lettres, que par ses victoires, acquit une suite de Médailles assez considérable. Il les gardoit dans une cassette d'ivoire qui le suivoit par-tout. L'Auteur de sa vie nous apprend, qu'on lui a souvent entendu dire, que la vûe de ces monumens étoit pour lui un puissant aiguillon, qui l'excitoit à imiter les vertus de ceux dont ils representoient l'image.

A l'exemple d'Alphonse, plu-

sieurs grands personages en Italie, s'appliquerent à la recherche des Médailles. Mais aucun n'en posséda un plus grand nombre que le célèbre Côme de Médicis.

L'Allemagne avoit commencé à connoître les Médailles avant le seizième siècle. Il paroît par un des Manuscrits de la Bibliothèque de Mathias Corvin, Roi de Hongrie, que ce Prince n'avoit rien négligé pour l'enrichir de Médailles.

L'Empereur Maximilien I. qui avoit aussi établi une Bibliothèque à Vienne y joignit un cabinet de Médailles, & dès-lors les Allemands prirent du goût pour ces précieux restes de l'antiquité.

Mais en France le célèbre Budé est le premier qu'on connoisse, qui se soit appliqué à ramasser des Médailles. Jean Grollier, qui fut trésorier des Armées de France en Italie pendant une partie du 15<sup>me</sup> siècle, & Guillaume du Choul grand Bailly des montagnes du Dauphiné, qui dans ses *Discours sur la Religion des Anciens Romains*, imprimés à Lyon en 1556. nous a montré qu'il avoit une grande connoissance des Médailles, marcherent

sur les traces de Budé ; & depuis ce temps, les progrès, dit M. de la Bastie, que la Science des Médailles a faits en France sont trop connus, même des étrangers, pour qu'il soit nécessaire de s'étendre sur ce sujet.

Quoiqu'il paroisse par quelques passages d'Erasme, qu'on commençoit dès le seizième siècle à connoître en Flandres les Médailles antiques, on peut dire cependant que cette Science ne commença à y jeter de profondes racines, que vers le temps que Goltzius vint s'y établir.

A l'égard de l'Espagne, on n'y voit personne qui se soit occupé de l'étude ou de la recherche des Médailles, avant Antoine Augustin, mort Archevêque de Tarragone en 1586 ; & quoique les Rois d'Espagne en aient un Recueil très-nombreux, il est vrai de dire, ( c'est l'expression de l'Editeur ) que tandis qu'on pourroit trouver cent ouvrages sur les Médailles, composés par les Antiquaires des autres Nations de l'Europe, l'Espagne nous en fournit à peine trois ou quatre qu'on puisse citer.

Cette Science étoit déjà si fort répandue dès le milieu du seizième siècle, que Goltzius comptoit pour lors près de 200 cabinets de Médailles dans les Pays-Bas, 175. en Allemagne plus de 380. en Italie, environ deux cent en France. Il paroît même par cette liste qu'il n'y avoit alors ni Prince ni grand Seigneur, qui ne se piquât d'avoir des Médailles, quoiqu'il y en eût

encore plusieurs qui ne sçavoient pas même lire.

Mais selon M. de la Bastie, ce ne fut proprement que bien avant dans le seizième siècle, que les Sçavans commencèrent à composer des Ouvrages, qu'on peut appeler proprement *Numismatiques*. Il nous en donne la liste, & montre que malgré le grand nombre de ceux qui furent publiés depuis ce temps, Charles Patin doit être regardé comme le premier qui dans son *Histoire des Médailles, ou introduction à cette Science*, imprimée pour la première fois en 1667, nous en ait donné les notions générales, & qui soit réellement entré dans le fonds de son sujet. Il indique encore quelques livres de ce genre, & ne craint point d'avancer qu'il n'en a point paru jusqu'à présent de plus propre à rendre l'étude des Médailles antiques, aisée, utile, & agréable, que l'Ouvrage du P. Jobert, de la Compagnie de Jesus, intitulé : *La Science des Médailles*. Il fut imprimé pour la première fois à Paris en 1692.

» Si les applaudissemens que reçoit un Ouvrage, les différentes traductions qu'on en fait, & le prompt débit des éditions, sont une marque infallible de son mérite, personne ne peut disconvenir que le livre du P. Jobert ne doive être mis au nombre des plus excellens; mais de plus l'Auteur y a rassemblé toutes les connoissances que lui avoient acquies une longue habitude de voir

» & d'examiner des Médailles , la  
 » lecture des Ouvrages compofez  
 » fur ce fujet , & la converfation  
 » des plus fameux Antiquaires ,  
 » avec lesquels il avoit été en liai-  
 » fon toute la vie

Le fuccès de la premiere édition engagea l'Auteur à en donner en 1715. une féconde , augmentée de plufieurs obfervations nouvelles. Mais on a trouvé depuis qu'il manquoit encore plufieurs chofes à cet Ouvrage pour le porter au degré de perfection dont il étoit fufceptible.

1°. Le ftyle en étoit fi négligé , & quelquefois fi obfcur , qu'il étoit fouvent difficile de démêler la penfée de l'Auteur. On a donc cru qu'on ne pouvoit fe difpenfer de reformer fon ftyle , & on s'eft propofé de le rendre plus agréable & plus clair , mais feulement dans les endroits où ces changemens ont paru d'une néceffité abfolue.

2°. Il étoit échappé à l'Auteur différentes obfervations effentielles pour tout homme qui veut approfondir la Science des Médailles ; & en quelques endroits , foit fautive d'attention , foit même qu'il n'eût aucune connoiffance de quantité de Médailles fingulieres , qui ont été découvertes depuis le tems qu'il écrivoit , il avoit donné comme fûres des regles ou entierement fauffes , ou fujettes à plus d'une exception.

Dans les remarques qu'on trouvera à la fuite de chaque inftruction , on a fupplé à ce qui manquoit à certaines obfervations du

P. Jobert : On a corrigé ce qu'il y avoit de faux dans les unes , d'équivoque dans les autres , & toutes les fois que l'occafion s'en eft préfentée , on n'a pas manqué de faire connoître différentes médailles curieufes , qui n'avoient pas été publiées jufqu'à préfent.

3°. Le P. Jobert avoit adopté avec trop de confiance les explications fingulieres , qu'un des plus fçavans de fes confreres avoit données à un grand nombre de Médailles Il les avoit même annoncées fous le nom de découvertes , dont la certitude ne pouvoit être révoquée en doute. Il a fallu donc précautionner les commençans contre les furprifes où ces prétendues découvertes auroient pu les jeter , leur donner une idée juftte de la difficulté , & quelquefois même , pour renverfer les Paradoxes Hiftoriques & Littéraires du Pere Hardouin , employer autant d'érudition que ce célèbre critique en avoit inutilement prodigué pour les foutenir.

Au refte malgré la réputation que M. de la Baftie s'eft déjà acquife parmi les Antiquaires , fi on en croyoit fa modeltie , la plupart des remarques qu'on trouvera dans cette troifième édition , feroient moins le fruit de fes feules recherches , que les réflexions de plufieurs fçavans diftingués , qui ont bien voulu joindre leurs obfervations aux fiennes. On verra en plufieurs endroits , dit-il , combien il a été a de par le cabinet de M. l'Abbé de Rothelin , & s'il avoit , continue-t-il , marqué tous les fecours



qu'il a tirés de ses lumières , le nom de cet illustre Abbé , se seroit trouvé à toutes les pages. Il reconnoît encore qu'il a obligation à Messieurs de Surbeck , de Boze , & de Cleves , de plusieurs remarques importantes.

Comme on a déjà rendu compte dans nos Journaux des deux premières éditions de l'Ouvrage du Pere Jobert , nous nous bornerons dans cet Extrait à donner quelque idée des remarques qui accompagnent cette nouvelle édition. Ces remarques en augmentent d'autant plus le prix , que jointes avec le Livre du Pere Jobert , elles font un corps complet de tout ce qui a rapport à la Science Numismatique.

Sur la premiere Instruction de l'Auteur qui a pour titre : *De l'âge des Médailles & du temps qui en augmente le prix* , l'Editeur remarque que de tous les monumens historiques , il n'y a que les inscriptions , qui puissent le disputer aux Médailles , & peut-être même l'emporter sur elles par rapport à leur antiquité , il le prouve par un grand nombre de témoignages des anciens , & par celui même des modernes. On a découvert des Inscriptions , qui doivent aller de pair avec ce que les Médailles ont de plus ancien ; par exemple l'Inscription d'un Athlète vainqueur aux jeux Néméens , qui vient de paroître avec une Dissertation Latine , que notre Editeur y a ajoutée pour l'expliquer , est , selon lui , à peu près du même temps que les Médailles de Gélon. De cet exem-

ple & de plusieurs autres que nous passons sous silence , il conclut qu'il n'est pas aisé de se déterminer à donner la préférence aux Médailles sur les Inscriptions du côté de l'antiquité. Mais sans disputer sur cette préférence , comme ont fait assez inutilement , quelques sçavans , il avertit ceux qui veulent s'appliquer à l'étude de l'antiquité , qu'il est absolument nécessaire de joindre l'étude des Inscriptions à celles des Médailles. Sans cela ils se flatteroient vainement de faire de grands progrès dans la connoissance de l'Histoire , de la Géographie ancienne , & même de la Géographie moderne.

Dans la quatrième Instruction , qui traite des têtes différentes qui se rencontrent sur les Médailles. Le P. Jobert prétend qu'on trouve quelques-uns de nos anciens Rois » de France , à qui les Empereurs » d'Orient permettoient de battre » des monnoyes à leur coin & à » leur nom , ou par reconnoissance » ce ils mettoient la tête de l'Empereur dans l'alliance ou dans » l'adoption de qui ils étoient entrez. Tout cet article , selon la remarque de l'Editeur , est peu exact , & mérite d'être rectifié. 10. On n'a jamais dit que les Rois d'aucune nation aient eu besoin de la permission des Empereurs pour faire en général battre monnoye à leur coin ; on ne l'a prétendu qu'à l'égard des monnoyes d'or seulement. 20. Il montre en détail que quand nos Rois commencerent à faire frapper de la monnoye d'or , ils

n'y firent point mettre la tête d'aucun Empereur. Le passage de Procope qu'on apporte pour soutenir cette erreur, prouve seulement que Justinien accorda à nos Rois, que la monnoye d'or frappée à leur coin, auroit cours par-tout l'Empire, de même que celle, ou la propre image étoit empreinte. Et comme ce privilège ne fut point accordé aux autres Rois, & que leur monnoye d'or ne pouvoit être reçue que comme matiere dans les Etats de l'Empereur, leurs sujets y auroient trafiqué à des conditions trop inégales. Ainsi loin de trouver quelque avantage à faire mettre l'or en monnoye, les Rois soit voisins, soit hôtes de l'Empire, auroient perdu les frais de la fabrication. Et telle est, à son avis, la vraie raison de ce qu'on ne voit point de Médailles d'or de tous les Rois, qui ont régné depuis le tems d'Auguste jusqu'à celui de Justinien.

Dans la sixième Instruction, où il s'agit de la *Légende des Médailles*, le P. Jobert s'étoit proposé d'instruire les personnes qui commencent à étudier les Médailles, de tout ce qui regarde celles qu'on appelle *Médailles restituées*, mais ce qu'il en dit est si fort abrégé que l'Editeur n'a pu se dispenser d'en parler un peu plus au long. Il explique d'abord très-nettement quelles sont les Médailles à qui ce nom convient proprement, & montre ensuite contre le P. Jobert, qui, trompé par des Médailles fausses & de coin moderne, les avoit fait

commencer sous les regnes de Claude & de Neron, qu'elles n'ont commencé à paroître que sous Titus; & après avoir réfuté avec force & avec étendue le sentiment du Pere Hardouin, qui prétendoit, que ce mot *restituit* sur les Médailles frappées par les ordres de Titus, de Domitien, de Nerva & de Trajan, signifie, que ces Princes ont redonné au monde l'exemple des vertus qui avoient brillé dans leurs prédécesseurs, & dans les célèbres personages dont le nom se lit sur ces sortes de Médailles, M. de la Bastie se déclare pour le sentiment de M. Vaillant, & croit avec lui qu'il est bien probable, que Trajan n'en usa ainsi, que dans le dessein de se concilier les esprits du Senat & du peuple, en donnant des marques de sa vénération pour la mémoire de ses prédécesseurs, & de sa bienveillance envers les premières maisons de la République. Or il ne pouvoit le mieux faire qu'en restituant les monnoyes des Empereurs, qui avoient régné avant lui & celles sur lesquelles étoient gravés les noms des familles Romaines; quoiqu'on n'en connoisse que trente de ces dernières, l'Editeur croit que Trajan avoit restitué toutes les Médailles consulaires, & les preuves qu'il en apporte, ne permettent pas d'en douter.

Ce que le P. Jobert avoit dit dans sa huitième Instruction sur les *Médailles contre-marquées* n'ayant pas paru juste, ni suffisant à M. de la Bastie, d'ailleurs peu content de ce que les autres Antiquaires

avoient écrit sur les Médailles qui ont cette singularité, & sur tout des raisons qui, à leur avis, ont porté les Romains & les Grecs à contre-marquer ainsi quelques-unes de leurs monnoyes, il a cru ne pouvoir mieux faire que de consulter sur ce point M. de Feze, l'homme du monde, dit-il, le plus propre à expliquer les Enigmes Numismatiques. Il n'a pas été trompé dans son attente, & le système de ce sçavant, lui a paru si ingénieux, & si capable de résoudre toutes les difficultés qu'on peut former sur les contre-marges, tant des Médailles Grecques, que Latines, qu'il n'a pas douté, qu'on ne vit ici avec plaisir, la réponse qu'il a bien voulu faire à ses questions.

Des principes que M. de Boze établit dans sa lettre, & qui sont fondés sur des faits connus, & sur des notions acquises par une longue expérience, il lui paroît qu'il résulte évidemment contre l'opinion la plus généralement adoptée par les Antiquaires, & notamment par le P. Jobert, que les contre-marges, du moins parmi les Romains, étant faites grossièrement, & ne se trouvant jamais que sur les Médailles de bronze, n'ont point été introduites pour indiquer une augmentation de monnoye dans le commerce & dans l'usage public, mais qu'elles ne leur en donnoient que dans des occasions particulières, & uniquement en faveur des personnes à qui on délivroit les pièces contre-marquées. Elles leur

servoient comme de gage, par exemple dans le cas des travaux publics pour le salaire des Ouvriers, ou dans des villes assiégées pour la paye des soldats.

Mais à l'égard des contre-marges qu'on trouve sur les Médailles des villes Grecques, comme elles sont frappées avec beaucoup de soin, & mises indifféremment sur toutes les espèces courantes, M. de Boze pense qu'elles peuvent avoir servi à marquer une augmentation de valeur dans le commerce.

Il faut voir Tome second, la remarque sur un endroit de la dixième Instruction, où le P. Jobert suppose qu'il y avoit des Monétaires particuliers préposés à la fabrication de la monnoye de Bronze, qui étoit à la disposition du Senat, tandis qu'il y en avoit d'autres nommés par l'Empereur, pour la fabrication des espèces d'or & d'argent, qu'ils s'étoient réservée. Cette remarque, comme plusieurs autres de celles qu'on trouve dans cette nouvelle édition, peut être regardée comme une dissertation très-approfondie, dans laquelle on trouvera une infinité de choses curieuses & nouvelles, sur le nom & les emplois des différens Officiers, qui du temps de la République, & sous les Empereurs, étoient chargés de travailler, ou même de veiller à la fabrique des monnoyes.

La remarque sur ce qu'on appelloit parmi les Romains *Jus Latii* & *Jus Italicum*, mérite non-seulement le nom de Dissertation

par son étendue , mais encore , par le travail & l'exactitude avec laquelle l'Editeur a traité cette matière , difficile par elle-même , & sur laquelle les sçavans ont eu jusqu'ici beaucoup de peine à s'accorder. Tout ce que dit à ce sujet le Pere Jobert est copié de l'*Antiquité* du Pere Hardouin , & selon M. de la Bastie rien n'est moins correct. Il montre donc. 1°. Qu'on ne peut dire avec vraisemblance que le droit du pays Latin *Jus Latii* fut la même chose que le droit Italique, *Jus Italicum*. 2°. Que c'e't une erreur de supposer que le droit du pays Latin consistoit précisément à ne payer aucun tribut & à pouvoir servir dans les légions Romaines. 3°. Qu'on se trompe encore en disant que ceux qui jouissoient du droit Italique , n'étoient pas Citoyens Romains , & qu'ils ne pouvoient pas prétendre aux grandes charges de l'Etat. 4°. Qu'il n'est pas possible de distinguer par les Médailles seules , les villes qui avoient obtenu le droit de Citoyens Romains , de celles qui n'avoient que le droit du pays Latin.

Il convient que M. Spanheim a déjà traité cette question avec assez d'étendue en réfutant le Système du P. Hardouin sur le droit du pays Latin , & le droit Italique. Mais comme M. de la Bastie nous assure avoir pris , pour parvenir au même but, un chemin tout différent de celui de M. Spanheim , il lui est dit-il , arrivé si rarement de se rencontrer avec cet Illustre Antiquaire , qu'il ne doit pas craindre qu'on

l'accuse de l'avoir copié.

Nous passons maintenant à l'article des nouvelles découvertes , qui suivent les douze Instructions du P. Jobert. L'Editeur approuve & confirme par de nouvelles Médailles la vérité de quelques-unes de ces découvertes , mais il fait voir que pour la plupart les unes ne sont fondées que sur des Paradoxes Historiques , que les sçavans ont rejetés unanimement , que la fausseté de plusieurs autres est manifeste , & que celles même qui paroissent plus plausibles , ne sont ordinairement appuyées que sur des preuves qui peuvent bien les faire regarder comme des conjectures ingénieuses , mais qui n'ont pas assez de force pour leur attirer le titre de découvertes. Il va plus loin , & il montre même que parmi les explications que le P. Hardouin a données à certaines Médailles , qui avoient été l'écueil de la plupart des Antiquaires , s'il s'en trouve quelques-unes qui méritent à juste titre le nom de découvertes , la gloire doit en être partagée entre différens Antiquaires qui les avoient imaginées les premiers.

M. de la Bastie donne ensuite une addition aux nouvelles découvertes du P. Jobert ; ce morceau qui est tout neuf , doit piquer extrêmement la curiosité de tous ceux qui aiment l'Antiquité. Dans la nombreuse suite de Médailles de Rois , de villes Grecques , que M. de Boze avoit formée , & qui a passé du cabinet de feu M. le Maréchal d'Errées dans celui du Roi ,

on trouve un grand nombre de Médailles qui n'ont jamais été publiées ; il y en a plusieurs qui méritent une attention particulière. L'Éditeur non content de les avoir fait graver , & de les décrire avec exactitude , s'attache à les expliquer ; tout ce qu'il en dit nous a paru appuyé sur le fondement d'une critique également solide & instructive. Il avertit cependant que si les nouvelles Médailles dont il parle peuvent être nommées des découvertes , il est bien éloigné de penser qu'on doive regarder comme telles , les explications qu'il donne à ces Médailles , avant que l'approbation des connoisseurs ait pour ainsi dire , fixé leur état.

Enfin , pour ne rien omettre de tout ce qui peut servir à l'instruction de ceux qui commencent à former des cabinets de Médailles , M. de la Bastie a cru devoir ajouter à cette nouvelle édition , un catalogue exact des Empereurs , des Princesses , des Césars , & des Tyrans depuis le grand Pompée jusqu'à la prise de Constantinople. Il a eu soin de marquer celles de leurs Médailles qui sont rares , & même le degré de rareté de chaque tête dans tous les métaux , & souvent dans les différentes grandeurs de bronze.

Cette idée n'est pas nouvelle. Savot & M. Baudelot avoient déjà donné un Catalogue à peu près semblable , mais il sera aisé de voir que celui-ci est beaucoup plus ample & plus exact. Comme on s'est

borné à donner une suite des Médailles Impériales , on a joint seulement au Catalogue des Empereurs celui des Colonies , des *Municipes* & villes Latines , où l'on a frappé des Médailles au coin de ces Princes , & un autre des Villes Grecques , qui ont fait frapper des Médailles Impériales.

C'est ainsi , que M. de la Bastie conformément au but qu'il s'est proposé en se chargeant de cette nouvelle édition , n'a rien oublié de tout ce qu'il a jugé de plus propre pour entretenir , & même pour ranimer les grands progrès que la Science des Médailles avoit faits dans le siècle passé. On trouvera qu'il lui est quelquefois arrivé de se jeter dans des discussions aussi profondes qu'épineuses , & de passer ainsi les bornes dans lesquelles il sembleroit que de simples remarques devroient être renfermées. Mais il répond judicieusement à ceux qui lui en feroient une espèce de reproche , que si l'on se contentoit de contredire des hommes d'un certain nom & d'un certain mérite , sans en apporter les raisons , l'autorité qu'ils se sont justement acquise dans les lettres , pourroit suffire pour déterminer ceux qui n'ont point le temps ou la volonté de discuter les choses par eux-mêmes , à persister dans de fausses opinions , & à regarder comme un téméraire , tout homme qui entreprendroit de les en détromper.

## NOUVELLES LITTERAIRES.

P R U S S E.

DE DANTZIG.

ON a réimprimé ici un Livre de Botanique de M. Jacques Breyn avec des Remarques & des Eclairciffemens ; en voici le titre : *Prodromi Fasciculi rariorum Plantarum primus & secundus quondam separatum, nunc novâ hâc editione conjunctim, editi notulis quibusdam, & illustrationibus aucti.* M. le Doct. Breyn, qui est fils de l'Auteur, a pris soin de donner au Public cette nouvelle Edition, à laquelle il a ajouté la Vie & le portrait de M. son pere. in-4°.

A L L E M A G N E.

DE LEIPSICK.

Il paroît ici depuis peu un Ouvrage intitulé : *Jo. Georgii Crameri J. P. D. Commentarii de Juribus & prerogativis Nobilitatis avita, &c.* c'est-à-dire : *Traité des Droits & des prerogatives de l'ancienne Noblesse, & de ses preuves, suivant les usages tant anciens que modernes des Allemands.* Par M. Cramer. Tom. I. 1739. in-4°.

On débite presentement le *Lactance* de M. Bunemann.

On trouve encore ici un *Abrégé de l'Histoire Ecclesiastique*, par feu M. l'Abbé Schmidt, célèbre Théo-

logien de Helmstaedt, avec le *Supplément* de M. Jocher.

DE BRESLEAU.

*Trium quæ terreis remediis gratis hactenus adscripta sunt examen rigorosius, quo simul multarum traditionum practicarum mythologia & vanitas dilucidè declaratur, atque ad rationalem magis Pharmacorum electionem, variorumque morborum sanationem, præsentibus recentissimis Artis principiis via ostenditur.* Auctore Balth. Lud. Tralles Med. Vraislavienfis. Vraislavia. 1742. in-4°. c'est-à-dire : *Examen plus rigoureux des vertus qu'on avoit ci-devant attribuées gratuitement à certains remèdes, par lequel on fait voir en même tems avec évidence la fausseté & la vanité d'un grand nombre de traditions pratiques, & on montre la route qui conduit à faire un choix plus raisonnable des drogues, & à procurer la guerison de diverses maladies, en suivant les nouveaux principes de l'Art.* Par M. Tralles. 1740. in-4°. Cet Ouvrage se trouve aussi à Leipsick.

DE FRANCFORT.

On trouve ici depuis quelque tems un Ouvrage de M. J. Goth. de Berger, premier Professeur de

Médecine dans l'Université de Wittemberg, intitulé : *Physiologia Medica*, &c. c'est-à-dire : *Traité de la Physiologie appartenant à la Médecine*, ou de la nature humaine. M. Fred. Chrest. Cregut, à qui le Public est redevable de l'Edition de cet Ouvrage, a mis au commencement, pour y servir d'Introduction, une Dissertation sur l'Anthropologie, & sur les principaux Auteurs tant anciens que modernes, qui en ont écrit. in-4°.

## E C O S S E.

Gavin-Hamilton, Libraire, débite un Ouvrage important pour l'Histoire de ce Royaume, il est intitulé : *Selectus Diplomatum & Numismatum Scotia Thesaurus in duas partes distributus*, &c. c'est-à-dire : *Trésor choisi des Diplomes & des Médailles ou des Monnoyes d'Ecosse, divisé en deux parties*. La première contient un Recueil des anciens Diplomes, ou anciennes Chartres des Rois & des Seigneurs d'Ecosse avec leurs Sceaux depuis le Roi Duncan II. jusqu'à Jacques I. c'est-à-dire depuis l'an 1194. jusqu'à 1412. On y a ajouté les Sceaux des autres Rois d'Ecosse & de la Grande Bretagne depuis le même Jacques I. jusqu'à l'union des deux Royaumes en 1707. avec les caracteres & les abréviations qui sont employées dans les anciens Manuscrits & Instrumens publics.

La seconde Partie contient une suite non interrompue des Médailles ou Monnoyes d'or & d'argent

de tous les Rois d'Ecosse depuis Alexandre I. jusqu'à l'union des deux Royaumes. A quoi l'on a joint toutes les Médailles symboliques des mêmes Princes qu'on a pu recouvrer. Le tout parfaitement bien gravé d'après les originaux. On y a ajouté aussi d'autres planches, qui représentent chaque Diplome en caracteres modernes. M. Jacques Anderfon, Greffier Royal, a rassemblé & arrangé, par l'ordre du Parlement d'Ecosse, les Pieces qui forment ce grand Recueil. M. Thomas Ruddiman y a ajouté, outre plusieurs Pieces qui y manquoient, une Préface, l'explication des planches, & quelques Appendices, qui servent à expliquer ce qui regarde les Diplomes, les Médailles, & les Généalogies des Familles d'Ecosse. Cet Ouvrage, qui contient plus de 180 planches, a été publié aux frais de l'illustre M. Thomas Paterfon Ecuyer. A Edimbourg, chez Th. & Gault. Ruddiman 1739. fol.

Ce même Ouvrage se vend aussi à Londres, chez M. Th. Paterfon Ecuyer, & chez André Millar, à l'Enseigne de Buchanan, vis-à-vis l'Eglise de S. Clément.

## A N G L E T E R R E.

## D E L O N D R E S.

On trouve chez Mechell, Libraire, un *Traité* dans lequel on examine en critique, on explique, on défend, & on concilie les deux Généalogies de Notre-Sei-

gneur & Sauveur J. C. rapportées l'une par S. Mathieu & l'autre par S. Luc. Cet Ecrit est intitulé : *The Genealogies of our Lord and Saviour Jesus Christ*, &c. Par M. Edouard Patten. in-8°.

On a imprimé en 3 vol. in-fol. *Les Œuvres de M. Locke* ; & pour rendre complete cette nouvelle Edition, on y a joint les Pièces détachées de l'Auteur que M. des Moutaux publia il y a quelques années.

Revington, Libraire, débite une Brochure dont voici le titre : *An Essay on the usefulness of Oriental Learning*, &c. c'est-à-dire, *Essai sur l'utilité de la Littérature Orientale*. Le but de cette Pièce est de recueillir le goût pour l'étude des Langues Orientales, de tirer par ce moyen de la poussière des Bibliothèques des Manuscrits considérables ; & de faire voir combien la connoissance de l'Hebreu, de l'Arabe, de l'Arménien, du Syriaque, &c. est utile même pour l'intelligence des Auteurs Profanes.

A. Millar débite le *Traité de la Peinture ancienne* : *A Treatise of ancient Painting*, &c. Cet Ouvrage contient des Remarques sur l'origine, le progres & la décadence de cet Art chez les Grecs & les Romains, sur la haute idée que les Grands Hommes de l'Antiquité s'en faisoient, sur la liaison qu'il a avec la Poésie & la Philosophie, & sur l'usage qu'on en peut faire pour l'éducation de la jeunesse. On y a joint des Observations sur le génie, le caractère

& les talens de Raphaël, de Michel-Ange, de Nic. Poussin, & de quelques autres fameux Peintres modernes, & sur le bon usage qu'ils ont fait des restes précieux de l'Antiquité, soit en peinture, soit en sculpture. Le tout enrichi de 50 tailles-douces qui représentent des morceaux de peinture ancienne trouvés en différens tems parmi les ruines de l'ancienne Rome, & qui ont été parfaitement bien gravées d'après les dessins originaux de Camille-Paderini, Peintre Romain. Par George Turnbull.

Il paroît une nouvelle Edition du *Discours Historique & Politique sur les Loix & le Gouvernement d'Angleterre*, de M. Jean Selden, *recueilli des notes manuscrites de l'Auteur*, par M. Nathanaël Bacon. C'est un Gentilhomme du Temple qui a pris soin de revoir & de corriger cette Edition, & qui l'a accompagnée de Remarques. in fol. 1-39.

On travaille à une troisième Edition du *Dictionnaire Universel des Arts & des Sciences de M. Chambers*, avec des additions. in-folio, deux Volumes.

## H O L L A N D E.

### DE LA HAYE.

On débite ici depuis quelque tems in-12. & in-4°. l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, où l'on donne une idée juste de son Gouvernement. On y a joint les *Mémoires du*



Prince François Rakoczy sur la guerre de Hongrie depuis 1703. jusqu'à sa fin, & ceux du Comte Betlem Niklos sur les affaires de Transilvanie. Chez Jean Néaulme, 1739.

Dehondt a imprimé un Ouvrage intitulé : *Le Gouvernement admirable, ou la République des Abeilles*, avec les moyens d'en tirer une grande utilité : avec fig. in-12. 1740.

S U I S S E.

D E G E N E V E.

On a donné ici depuis peu une nouvelle Edition des *Ouvres Théologiques, Philosophiques & Philologiques de M. Werenfelsius* : *Werenfelsii Opuscula Theologica, Philosophica & Philologica*. 1739. in-4°. deux Volumes.

F R A N C E.

D E C O I M A R.

*Recueil d'Ordonnances du Roi & Réglemens du Conseil Souverain d'Alsace depuis sa création jusqu'à présent, imprimé par ordre de M. le premier Président.* Chez Jean-Henri Decker, Imprimeur ordinaire du Roi & de Nosseigneurs du Conseil Souverain d'Alsace : avec une Addition contenant quelques Pièces qui étoient échappées, une Table des matieres & une Table générale des Edits & Déclarations du Roi, registrés au Conseil Souverain d'Alsace, par ordre de

date. in-fol. 2 vol.

La Loi ne sçauroit être trop connue, & on ne peut être trop à portée de la consulter; c'est pourquoi ces sortes de compilations, qui rassemblent en un Corps ce qu'on ne trouvoit qu'épars, & quelquefois avec bien de la peine, sont toujours infiniment utiles. Celle-ci en particulier étoit nécessaire. La plupart des Ordonnances & des Réglemens qu'elle renferme ne subsistoient plus dans les Jurisdic-tions inférieures qui sont dans le ressort du Conseil supérieur d'Alsace; la guerre dont cette Province a souvent été le Théâtre, les avoit dispersés, & les Juges manquoient quelquefois à s'y conformer, faute de les connoître. C'est ce qui a engagé M. de Corberon, premier Président du Conseil Supérieur d'Alsace à faire imprimer ce Recueil. Il est composé de deux Parties : la première commence à l'année 1657. qui est l'époque de l'Edit de création du Conseil supérieur d'Alsace, & finit à l'année 1707. inclusivement. La seconde Partie commence à l'année 1708. & finit à l'année 1737. qui y est comprise.

D E P A R I S.

François de Bure, Libraire, Quai des Augustins, à l'Image S. Germain, débite la *Généalogie Diplomatique de l'Auguste Maison de Holshourg*. Par le R. P. Marquard-Herrgott, Religieux Bénédictin de l'Abbaye de S. Blaise. Le prix de

L'Ouvrage, qui est en 3 vol. *in-fol.* bien imprimé en grand & beau papier, est de 90 liv. en blanc. On en rendra compte incessamment dans le Journal.

*Le Marié sans le sçavoir*, Comédie représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie Française au mois de Decemb. 1739. A Paris, chez Prault le fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité. *in-12.* Cette petite Comédie ne contient qu'un Acte écrit en prose. Elle est d'un Auteur accoutumé à réussir : *la Pupile*, & quelques autres Pièces qu'il a données au Théâtre François, sont au rang de celles que le Public revoit avec plaisir. Dans celle-ci, dont l'intrigue est agréable, & dont il ne résulte qu'une bonne morale, on retrouve encore ce qui caractérise cet Auteur ; c'est l'art de se renfermer dans son sujet, de n'employer dans le Dialogue de chaque Scène que des choses qui ont rapport à l'action. Elle est de M. Fagan.

Il paroît une quatrième Edition de la *Géographie des Enfans*, ou de la *Méthode abrégée de la Géographie*, divisée par *Leçons*, avec la *Liste des principales Cartes nécessaires aux jeunes gens*, augmentée d'un plan de l'ancienne *Géographie & des Systèmes du Monde*, avec plusieurs *Cartes & figures*. Par M. l'Abbé Langlet du Fresnoy Chez Kollin fils, à S. Athanase, & chez de Bure l'aîné, à S. Paul, Quai des Augustins : *in-12.* 1740. On rendra compte de cet Ouvrage dans le

premier Journal.

Briasson, Libraire, rue S. Jacq. à la Science, débite présentement l'Ouvrage du R. P. Castel, de la Compagnie de Jesus, intitulé : *L'Optique des Couleurs*, fondée sur les simples observations, tournée surtout à la pratique de la peinture, de la teinture & des autres arts coloristes, 1740.

On trouve chez le même Libraire ; chez le Clerc, rue de la vieille Bouclerie ; chez le Gras, Grand-Salle du Palais ; chez la Veuve Pissot, Quai de Conty, une *Méthode pour apprendre la Langue & l'Orthographe Française* : première Partie, contenant les Règles de l'Orthographe. Par M. Jacquier. 1740. *in-8°.*

Règles pour former un Avocat, tirées des plus fameux Auteurs, tant anciens que modernes, avec un Index des Livres de Jurisprudence les plus nécessaires à un Avocat. Nouvelle Edition, dédiée à Messieurs les Avocats au Parlement. Chez Mesnier, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, au Soleil d'or, ou en sa Boutique, Grand-Salle du Palais, même Enseigne : *in-12.* 1740. Cet Ouvrage, dont la première Edition a paru en 1711. commence par un Discours Oratoire sur l'Eloquence en général, à la fin duquel on rapporte différens traits, qui font voir la noblesse de la Profession d'Avocat. Les règles pour former ceux qui s'y destinent suivent après, & sont rangées par maximes. L'Auteur les a divisées en 4 parties, qui sont la Science de l'A-

*vocat, de la composition, de la prononciation, des qualitez de l'Avocat.* On trouve à la fin un Index des Livres de Jurisprudence les plus nécessaires à un Avocat, tant sur le Droit Civil Romain & François que sur le Droit Coutumier, la Pratique & sur le Droit Canonique Romain & sur les matieres Ecclesiastiques & Bénéficiales. On assure dans la Préface de cette seconde Edition, qu'on y trouvera plusieurs augmentations instructives & utiles.

La Veuve *Valleyre*, Imprimeur-Libraire, rue de la Huchette, à la Ville de Riom, a imprimé depuis peu & débite une Brochure contenant deux *Plaidoiers en faveur de la Poësie & de la Peinture devant le public*, avec une Préface: in-12. 1740.

*Lambert & Durand*, Libraires, rue S. Jacques, à la Sageffe, mettront en vente dans le courant du mois d'Avril deux Volumes in-4°. imprimés à l'Imprimerie Royale,

dans la même forme que les *Mémoires de l'Académie des Sciences*; le premier contient les *Elémens de l'Astronomie*, & le deuxième les *Tables Astronomiques des Etoiles fixes, des Planètes & des Satellites de Jupiter & de Saturne.* Par M. *Cassini*, Maître des Comptes de l'Académie Royale des Sciences. Comme on n'avoit point encore d'*Elémens d'Astronomie* imprimés en François, on a cru devoir les donner en cette Langue; on a eu soin d'y faire usage des nouvelles découvertes qui ont été faites en Astronomie, & de rapporter les Observations principales qui ont servi de fondement tant aux Tables qu'à ces Elémens, que l'on a tâché de mettre, autant qu'il est possible, à la portée de tout le monde.

Le huitième Volume de l'*Histoire générale des Auteurs Sacrés & Ecclesiastiques*, &c. Par le R. P. *Dom Remy Ceillier*, paroît depuis quelque tems, in-4°. 1740.

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE JANVIER, 1740.

<b>E</b> xplication de divers Monumens singuliers qui ont rapport à la Religion des plus anciens Peuples, &c.	pag. 3
Cours abrégé de Physique, &c.	17
Panegyriques des Saints &c.	20
Traité des Maladies Vénériennes, &c.	23
Histoire Militaire de Charles XII. Roi de Suede, &c.	28
Transactions Philosophiques de la Societé Royale de Londres, &c.	33
La Science des Médailles, &c.	50
Nouvelles Littéraires,	58

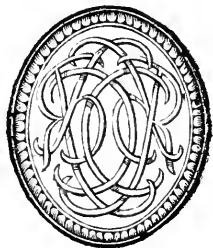
Fin de la Table.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.

F E V R I E R.



A P A R I S,

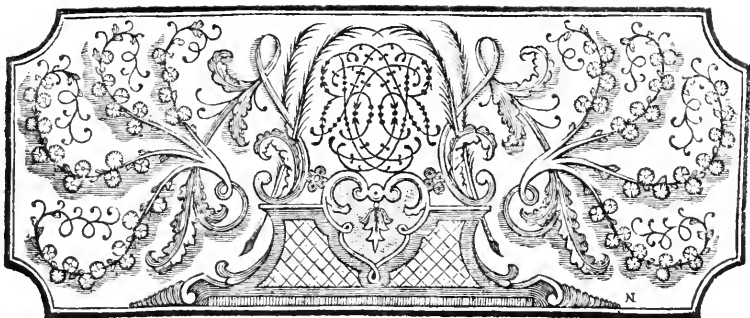
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



FEVRIER. M. DCC. XL.

*BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, OU HISTOIRE DE LA  
Litterature Françoisé. Par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques  
de l'Hôpital. 1740. A Paris, chez Pierre-Jean Mariette, & Louis-  
Hyppolite Guerin, rue Saint Jacques : in-12. deux Vol. Tom. I.  
pag. 397. Non compris un Discours Préliminaire qui contient 53 pages.*

**L**E but de M. l'Abbé Goujet ,  
dans cet Ouvrage , est de  
montrer l'utilité que l'on peut re-  
tirer des Livres publiés en Fran-  
çois depuis l'origine de l'Imprime-  
rie , pour la connoissance des Bel-  
Fev.

les - Lettres , de l'Histoire , des  
Sciences & des Arts. Il regarde  
comme un point décidé que la  
Langue Françoisé est capable de  
traiter toutes sortes de sujets selon  
la dignité , l'excellence , le carac-  
I ij

re qui conviennent à chacun ; mais on pourroit demander si nous avons réellement assez d'Ouvrages en François , pour introduire dans toutes les Sciences & dans tous les Arts un homme qui ignoreroit le Grec & le Latin , ou qui n'auroit qu'une légère teinture de ces deux Langues.

Il n'y a , selon lui , qu'un seul moyen pour résoudre cette question , c'est d'exposer aux yeux nos Trésors Littéraires , & de montrer les différents usages que chacun peut en faire selon la portée de son goût & de son génie.

Le titre qu'il donne à son Ouvrage en fait connoître tout le plan. Il y réunit deux objets , une *Bibliothèque Française* , & une *Histoire de notre Littérature moderne*.

» C'est (dit-il) une Bibliothèque  
» que François , parce que je ne  
» parle que d'Ouvrages écrits en  
» François , que j'en rapporte les  
» titres , que je marque le lieu &  
» le tems de l'impression de cha-  
» cun autant qu'il m'a été possible  
» de le découvrir , & que je les  
» range tous selon l'ordre des ma-  
» tieres. Je donne en même tems ,  
» & principalement une Histoire  
» de notre Littérature Française ,  
» 1°. parce qu'en suivant , autant  
» que je l'ai pu , l'ordre chronolo-  
» gique des Ouvrages écrits en cha-  
» que genre dans notre Langue ,  
» je montre les progrès que l'on a  
» faits dans les Arts & dans les  
» Sciences : 2°. parce que bien  
» loin de ne donner qu'un Catalo-  
» gue de Livres sec & décharné ,

» qui n'apprendroit rien que des  
» titres que l'on peut trouver ail-  
» leurs , je m'arrête sur chaque  
» Ouvrage , soit qu'il n'aie quel-  
» que considération , je le discute ,  
» j'examine ce qu'il y a de bon &  
» d'utile. J'indique les défauts au  
» moins principaux que les meil-  
» leurs Critiques y ont repris.

Il convient que l'idée de son Ouvrage n'est pas entièrement neuve ; Charles Sorel nous a déjà donné une légère ébauche d'un projet à peu-près semblable. Mais M. l'Abbé Goujet espère , & avec raison , que la manière dont il l'a exécuté & que l'étendue qu'il lui a donnée , mettront une différence très-avantageuse , pour lui & pour ses Lecteurs , entre sa Bibliothèque & celle de Sorel.

La seule exposition du plan de son Ouvrage suffit aussi pour faire voir qu'il n'a rien de commun avec les Bibliothèques Françaises des Sieurs de la Croix du Maine & du Verdier , ni avec l'Histoire Littéraire de la France , dont quelques Sçavans Bénédictins ont déjà donné quatre Volumes.

Le principal motif qui l'a engagé à ce travail est de se rendre utile à deux sortes de personnes , 1°. à ceux qui n'ayant qu'une teinture trop légère des Langues Gréque & Latine , pour se servir utilement des originaux , sont réduits à chercher les idées des Sciences & des Arts dans les Ouvrages composés en Langue vulgaire : 2°. à ceux qui ignorant absolument les Langues sçavantes , ont néanmoins



du goût pour l'étude, assez de courage pour s'y appliquer, & assez de capacité pour y réussir. De ce nombre sont les Dames qui sont, dit notre Auteur, une si grande partie du genre humain, & peut-être celle qui n'est pas la moins favorisée du côté des talens de l'esprit. . . au lieu de ces frivoles Romans, de ces insipides Historiettes, Livres dont les moins dangereux sont ceux qui ne peuvent que gâter leur goût & leur faire prendre une infinité d'idées fausses, qui pour l'ordinaire n'influent que trop sur le caractère & dans la conduite de celles qui s'occupent trop de semblables lectures : n'est-il pas utile, continue-t-il, de leur faire sentir qu'elles  
 » peuvent sans beaucoup de peine  
 » apprendre ce qu'il y a au moins  
 » d'essentiel en chaque Science, &  
 » se procurer à cet égard quelque  
 » égalité avec les hommes à qui  
 » souvent elles sont si supérieures  
 » par la délicatesse de l'esprit, &  
 » par la finesse du goût.

Un second motif qu'il a encore eu en vue en composant l'Ouvrage dont il s'agit, est de faire honneur à notre Nation, en montrant qu'il n'y a aucune partie de la Littérature, des Sciences, de l'Histoire, & des Arts qui n'ait été non-seulement cultivée en France avec soin, mais aussi traitée en notre Langue.

Un grand nombre même de Sçavans ont soutenu que nous pourrions, absolument parlant, nous passer des Langues étrangères. Mais M. Goujet ne voudroit pas

cependant que l'idée avantageuse qu'il nous donne de notre Nation, nous flattât au point qu'elle pût préjudicier à l'estime que méritent les grands Ecrivains de l'Antiquité. On ne doit jamais oublier que les Grecs & après eux les Romains, ont été nos premiers maîtres, & qu'ils doivent être encore nos guides sur plusieurs points. Servons-nous-en, ajoute-t-il, je ne dis pas seulement pour marcher avec plus de sûreté, je dis aussi pour faire plus de chemin que ceux qui nous ont précédés. Les règles qu'il établit à ce sujet sont très-sages & très-mesurées; il faut les lire dans le Discours-même.

Pour remplir son plan dans toute son étendue & avec exactitude, il ne s'est pas borné à ne parler que de nos meilleurs Livres François, il a cru devoir s'arrêter encore sur beaucoup d'autres d'un mérite inférieur, & qui ne sont peut-être guères connus que des habiles bibliographes. Mais il remarque en même tems qu'il n'y a guères de Livre qui ne puisse être utile, quand on y sçait bien chercher ce qu'il y a de bon, & même dont la lecture ne soit en quelque façon nécessaire à tous ceux qui par goût ou par obligation veulent approfondir une matière. On aime d'ailleurs à voir la naissance & le progrès des Sciences & des Arts, ce que l'on ne connoitroit point, si on ne s'arrêtoit qu'aux Ouvrages où ils ont été portés à leur perfection.

Il finit ce Discours en montrant

que les avantages que peuvent retirer de son Ouvrage ceux qui ne se sont point appliqués aux Langues Latine & Grecque, ou qui s'y étant appliqués n'ont pu y réussir, ne détermineront jamais les parens, comme quelques-uns l'ont appréhendé, à se contenter de faire faire à leurs enfans des études Françoises, & par conséquent qu'on ne doit pas craindre que les moyens qu'il offre pour apprendre les Sciences & les Arts avec le secours de nos seuls Livres François puissent préjudicier, ni à l'étude des Langues sçavantes en général, ni aux études particulières qu'on fait dans les Collèges.

Venons maintenant au corps de l'Ouvrage, l'Auteur l'adresse à un homme qui n'a point de Lettres, mais qui est né avec beaucoup de goût pour la lecture, & qui voudroit au moins sçavoir jusqu'où peuvent aller les connoissances qu'on peut acquérir en se familiarisant avec les Auteurs qui ont écrit en notre Langue.

Pour mettre quelque ordre dans une matière si étendue, il la divise d'abord en deux parties dans les deux Volumes qu'il donne aujourd'hui, & qui seront suivis de plusieurs autres : dans la première Partie, où il s'agit de la Langue Françoisë, il répond par autant de Chapitres aux questions qui lui ont été faites par la personne qui l'a pris pour son guide, & à qui il s'est chargé d'ouvrir tous les trésors de la Littérature Françoisë.

Ces questions se réduisent 1°. à

sçavoir, » si on a écrit sur l'origine ne & la supériorité de la Langue Françoisë ? 1°. Qui sont ceux qui en ont composé des Grammaires ? 2°. Si on s'est appliqué à en dévoiler les étymologies, & à fixer notre Orthographe ? 3°. Quand on a commencé à nous donner des observations critiques sur notre Langue ? 4°. Quel est le premier Dictionnaire François, & qui sont ceux qui ont suivi ce premier Ouvrage.

Dans le premier Chapitre, M. l'Abbé Goujet fait sentir à son élève que c'est avec raison qu'on lui a conseillé de commencer par l'étude de la Langue Françoisë. Il en fait voir l'excellence & les avantages, » La Langue Allemande (dit-il) est énergique, mais elle est dure, l'Angloise est abondante, mais elle n'est pas assez charitable. L'Espagnole est grave & pompeuse, mais elle est trop enflée ; l'Italienne est délicate, mais elle est molle & souvent languissante. La Langue Françoisë a tous les avantages de ces Langues, sans avoir presque aucun de leurs défauts. Elle est tout ensemble ; simple & majestueuse, molle & délicate. Elle est propre à toutes sortes de matières, pour la prose & pour la poésie, pour l'Histoire & pour le Roman, pour le sérieux & pour le comique. Elle a été choisie préféablement à toutes les autres Langues de l'Europe pour être celle de la politique générale de cette partie du mon-

» de , & par conséquent elle est la  
 » seule qui ait triomphé de la La-  
 » tine.

Ce sujet le conduit naturellement à parler des Auteurs qui ont entrepris de prouver cette supériorité de notre Langue. Henri Etienne est le premier qui l'ait fait dans un Livre intitulé : *de la précellence du Langage François*, qui parut en 1579. L'Auteur, suivant qu'il s'y est engagé, fait non-seulement connoître les différens Ouvrages de ceux qui ont écrit sur la même matiere, mais encore ce qu'on doit penser de ces Ouvrages, & rapporte une infinité de faits & d'Anecdotes curieuses qui sou-vent y ont donné lieu, ou qui sont arrivés à leur occasion. On en verra des exemples au sujet de la contestation qui s'éleva à l'occasion du dessein qu'on prit de construire un Arc de triomphe à l'honneur de Louis XIV. il s'agissoit de sçavoir si les Inscriptions qu'on y mettroit y seroient en Latin ou en François. Cette dispute, dans laquelle ce qu'il y avoit alors de gens d'esprit & de goût entrèrent, produisit différens Ouvrages, où tout ce qui regarde l'excellence de la Langue Française fut traité à fond; mais il n'en parut point, selon M. G. de plus fort, de plus solide, ni de plus sçavant que celui que M. Charpentier publia en 1683. en deux Volumes in-12. & qui est intitulé : *de l'excellence de la Langue Française*. Il y fait voir en particulier par beaucoup de raisons ce que notre Auteur entre-

prend de prouver par les faits dans cet Ouvrage, que toutes les Sciences pouvoient être aussi bien enseignées en François qu'en Latin.

Des Auteurs qui ont traité de l'excellence & de la supériorité de notre Langue, il passé dans le même Chapitre à ceux qui ont écrit sur son origine. Il rapporte d'abord ce qu'on en sçait de plus certain, & prétend que nous n'avons rien de mieux sur ce sujet, que ce qu'on en trouve dans le huitième Livre *des Recherches de la France* par Etienne Paquier, & que tous ceux qui depuis ont écrit sur l'origine de notre Langue, n'ont presque rien ajoûté à ce qu'il en dit.

Dans le Chapitre second où M. l'Abbé Goujet traite des Grammaires Françaises, il explique d'abord ce qu'on doit entendre par ce mot de *Grammaire*, quel est la nature & l'objet de cette Science, & passe ensuite en revue presque tous ceux qui ont écrit sur la Grammaire Française depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes. Ils sont en si grand nombre qu'on ne peut, dit-il, assez admirer le zèle & la patience de tant d'Auteurs qui ont travaillé sur un sujet si sec par lui-même, & si ingrat. Il sembleroit à plus forte raison que le détail que M. l'Abbé Goujet donne de ces sortes d'Ouvrages devoit participer aux mêmes inconvéniens. Cependant il a trouvé l'art de le rendre intéressant, en y semant, quoique sans affectation, tantôt des faits lingu-

liers, tantôt des remarques critiques, & quelquefois même des particularitez de la vie des Auteurs dont il rapporte les Ecrits. D'ailleurs les transitions sont si naturelles qu'on ne sent nulle part ce qu'il a dû lui coûter de travail pour lier ensemble tant de morceaux détachés, & pour éviter la monotonie ou la ressemblance qu'ils ont entr'eux auroit pu aisément le faire tomber. Comme c'étoit-la une des plus grandes difficultez d'un semblable Ouvrage, les connoisseurs sentiront, sans doute, ce qu'il a fallu de soin pour les surmonter, & pour remplir un des buts principaux qu'on s'y est proposé, celui de se faire lire par une infinité de gens du monde pour lesquels un Ouvrage ne devient réellement utile, qu'autant qu'il leur paroît agréable, disons même, amusant.

On trouvera de nouvelles preuves de ce que nous venons de dire dans le Chapitre troisième, dont le sujet paroît encore plus aride que celui du Chapitre précédent, il roule sur l'Orthographe Françoisé, matière aussi épineuse qu'importante par rapport à la connoissance de notre Langue, & sur laquelle on peut dire avec notre Auteur, » qu'il y a eu constamment depuis » environ deux siècles un Schisme » Grammatical en France. « Presque tous conviennent qu'il faut écrire d'une manière qui représente par écrit ce qu'on exprime par la parole, mais peu s'accordent dans la pratique, à cause des dif-

ferentes manières d'exprimer un son, & parce qu'il y a quantité de mots où les mêmes lettres se prononcent d'une manière très-différente, & beaucoup d'autres où tantôt elles se prononcent, & tantôt ne se prononcent pas.

Pour remédier autant qu'il étoit possible à ces inconvéniens, divers Auteurs entreprirent dès le commencement du seizième siècle une réforme générale de notre orthographe; il leur parut d'un côté que notre Langue n'avoit pas assez de caractères, & de l'autre qu'elle en avoit d'inutiles: ils entreprirent donc d'ajouter les lettres dont ils croyoient qu'elle manquoit & d'en retrancher celles qui leur paroissent superflues. Parmi ceux qui portèrent cette hardiesse aux plus grands excès, M. l'Abbé Goujet compte Jacques du Bois, dit *Silvius*, Professeur en Médecine, dont l'Ouvrage parut en 1531, Louis Meygret de Lyon, Jacques Pelletier du Mans, Honorat Rambaud, Maître d'Ecole de Marseille. Ce dernier encherit sur toutes les Nouveautés que les Auteurs, qu'on vient de nommer, avoient essayé d'introduire dans notre orthographe, & soutint qu'il étoit impossible qu'on pût bien prononcer notre Langue sans avoir environ 52 lettres, savoir huit femelles ou voyelles, 41 mâles ou consonnes, & trois lettres neutres. Une orthographe si bizarre & si singulière qui auroit rendu la lecture des Livres François aussi difficile que celle d'un Livre écrit en caractères Hébreux,

Hébreux , & qui reduisoit le Lecteur à la nécessité de se remettre , pour ainsi dire , à apprendre à lire , revolta tout le monde & n'eut aucun succès. Cependant le Systême de ces Auteurs n'a pas entierement péri avec eux. On l'a au moins renouvellé en partie , dit notre Auteur , depuis le commencement de ce siècle , & plusieurs de ses Apologistes sont fort connus , mais il ne juge à propos que de parler des plus célèbres , tels que le P. Vauvelin Augustin reformé , feu M. l'Abbé de Dangeau , M. l'Abbé de S. Pierre & M. du Mas. Il expose leur Systême avec netteté , en marque les avantages & les inconvéniens. Mais presque par-tout où il est question de décider du prix de ces Ouvrages , il suit , comme il en avertit dans sa Préface , la méthode de M. Baillet , il rapporte plutôt les jugemens des Sçavans que les siens.

Après avoir épuisé ce qui regarde les Auteurs qui ont écrit sur l'orthographe & la prononciation des mots François , il vient ( Chap. 4. ) à ceux qui ont composé des Observations & des Remarques-Critiques sur notre Langue , & se contentant d'indiquer quelques Ecrits de ce genre qui sont oubliés depuis long-tems , il s'arrête principalement sur ceux de Vaugelas , de Thomas Corneille , du Pere Bouhours , de Gilles Ménage & de quelques autres qui ont rendu de grands services à notre Langue , quoique leurs Ouvrages ne soient pas tous d'un égal mérite. A l'é-

*Fev.*

gard de Vaugelas , si notre Auteur souscrit volontiers à la plus grande partie des éloges qu'on lui a donnés , il pense néanmoins qu'on pourroit mettre en question , » si » c'est le service qu'il peut rendre » encore , qui fait maintenant son » prix , ou seulement celui qu'il a » déjà rendu. « Il ne parle pas de même du Pere Bouhours , il convient que notre Langue lui a beaucoup d'obligation , & dit , malgré les différentes critiques qu'on en a faites , & sur lesquelles il s'étend , » qu'il y a peu de ses Ouvrages où » le discernement & l'agrément ne » soient réunis avec cette pureté de » langage , qui eut été peut-être » moins censurée , ajoute-t-il , si » elle eut paru moins affectée , & » si l'Auteur eut critiqué lui-même » les autres avec plus de modera-

tion. Il faut voir dans l'Ouvrage même ce que M. l'Abbé Goujet y dit de plusieurs Auteurs beaucoup plus récents , comme Messieurs les Abbez Girard , d'Oliver , Giot des Fontaines qui ont donné divers Ecrits qu'on peut ranger parmi ceux où l'on trouve des observations & des Remarques-Critiques sur notre Langue.

Il est question , dans le Chapitre cinquième , des Traitez sur la maniere de traduire. » Il est d'autant » plus utile de les connoître que » les règles qu'ils contiennent s'é- » tendent à toutes les Langues , & » qu'il y a d'ailleurs dans ces sortes » d'Ouvrages de fort bonnes ob-

K

Le meilleur Livre que nous ayons sur cette matière, au jugement de M. l'Abbé Goujet, est intitulé : *Traité de la Traduction, ou Règles pour apprendre à traduire la Langue Latine en la Langue Francoise, tirées de quelques-unes des meilleures Traductions du tons*. C'est un in-8°. imprimé à Paris en 1666. chez Jean le Mire, & dédié à M<sup>me</sup> la Marquise de Sablé. L'Auteur y prend le nom de Sieur de l'Estang. C'étoit un laïc de Mane en Provence, qui mourut en 1697. Son vrai nom est Gaspard de Tende. Il a demeuré long-tems en Pologne, dont il a donné en 1688. une Relation curieuse, où il a mis le nom de Hauteville.

Nous avons rapporté ce morceau tout au long pour montrer avec quelle attention notre Auteur ne laissa rien échapper de tout ce qui peut enrichir l'Histoire Littéraire. C'est ce qu'on remarquera sur-tout dans le Chapitre 6<sup>me</sup>, où il parle des Dictionnaires pour notre Langue, & où il a recueilli avec beaucoup de soin tout ce qui fut écrit de part & d'autre dans le fameux procès que l'Académie intenta au S<sup>r</sup> de Furetiere qu'elle avoit accusé d'avoir pillé son Dictionnaire, auquel il avoit travaillé en qualité d'un des Membres de cet illustre corps ; ce que notre Auteur y dit de tout ce qui précéda & suivit la publication du Dictionnaire de l'Académie, Ouvrage qui s'étoit fait attendre avec impatience pendant plus de 30 ans, le jugement qu'il en porte aussi

bien que des différentes Critiques qui tonberent en foule sur ce célèbre Ouvrage, n'est ni moins curieux, ni moins instructif, mais les bornes qui nous sont prescrites nous obligent de finir cet Extrait avec le dernier Chapitre de cette première Partie ; l'Auteur la termine par les Ecrits sur les Proverbes François & les Etymologies.

Comme dans toutes les Langues les Proverbes, ainsi que M. l'Abbé Goujet le remarque d'après un Critique moderne, contiennent la morale vulgaire du Pays, c'est une raison pour les conserver & pour en donner l'intelligence. Il y en a une autre, c'est qu'ils peuvent être placés quelquefois de manière qu'ils aient du sel & de la grace, soit dans le discours familier, soit dans les Ouvrages qui en approchent, & quand il parle, dit-il, des Proverbes, il met au même rang les façons de parler proverbiales & populaires. Il avertit en même tems de l'abus qu'on en peut faire, soit en les employant mal à propos ou trop fréquemment, & n'oublie pas d'indiquer les Livres qui ont été faits pour prévenir ou pour reprimer cet abus qui étoit devenu très-commun parmi nos prétendus beaux esprits du 17<sup>me</sup> siècle. Il prétend qu'un Dictionnaire uniquement destiné à rapporter l'origine de nos Proverbes, ou de nos façons de parler singulieres, pourroit devenir un Ouvrage de Littérature utile & agréable à tout le monde.

Parmi les Auteurs qui ont écrit

ou recueilli les Proverbes de notre Langue , il donne la préférence à celui qui parut en 1665. pour la seconde ou troisième Edition à Paris , sous ce titre : *les illustres Proverbes nouveaux & historiques , expliqués par diverses questions curieuses & morales en forme de Dialogues.*

Enfin quoiqu'il trouve la science des Etymologies d'une utilité moins grande que ne seroit celle de nos Proverbes bien expliqués , & dont on seroit connoître l'origine , il est persuadé cependant que cette science n'est pas à négliger , & il en rapporte les raisons qui sont sensibles , & marque en même tems les excès ou trop d'ardeur & de subtilité peut jetter les amateurs de cette sorte d'érudition. Il en donne des exemples tirés de plusieurs sçavans Ecrivains qui , sur cette matiere , ont abusé de leur sçavoir pour en faire un étalage , souvent aussi téméraire que frivole. C'est ce qui est arrivé , entre autres , à Henri Etienne dans son *Traité de la conformité du Langage François avec le Grec.* Il s'y est trop obstiné à vouloir trouver les origines de notre Langue dans cel-

le des Grecs comme dans leur première source : il dit la même chose d'Etienne Guichard , Professeur des Langues étrangères , & de Philosophie , qui , dans son *Harmonie Etymologique des Langues* , crut faire beaucoup d'honneur à la nôtre en montrant qu'elle étoit dérivée de la Langue Hébraïque. Mais il annonce avec raison le Livre de Ménage , intitulé : *Dictionnaire Etymologique, ou Origines de notre Langue* , comme ce que nous avons de plus parfait en ce genre ; il convient cependant que Ménage donne trop aux conjectures , & même à des conjectures foibles , hasardées , & en quelques endroits visiblement fautes , ce qui n'empêche pas que son Dictionnaire ne soit le meilleur Ouvrage & le plus complet que l'on ait jusqu'à présent sur cette matiere.

Nous acheverons dans le Journal suivant l'Extrait d'un Ouvrage si intéressant , & qui , selon toutes les apparences , doit faire autant d'honneur à son Auteur qu'à notre Nation.

PROSE E POESIE DEL SIGNOR ABBATE ANTONIO CONTI ,  
 Patrizio Veneto. Tomo primo , Parte prima. In Venezia pressò ,  
 Giam-Battista Pasquali , 1739.

C'est-à-dire : *Les Ouvrages en prose & en vers de M. l'Abbé Conti, Noble Vénitien. Tom. I. Part. I.* A Venise , chez Jean-Baptiste Pasquali , 1739. Vol. in-4°. pag. 362. sans la Préface & l'Epître Dédicatoire , en beau papier & en beau caractère. II. *Extrait.*

**L**E Traité du Beau de M. l'Abbé Conti sera suivi d'un grand nombre d'autres Ouvrages dont il

nous expose l'ordre & les principes.

*Théories Poétiques.*

Tous les beaux Arts conviennent dans l'imitation comme dans une idée commune , laquelle ne perd jamais ni sa nature ni ses propriétés , quelque différence qu'il y ait dans le sujet , dans les instrumens & dans la manière dont ils operent. Aristote , dans sa Poétique & S. Augustin dans son Traité de la Musique , ont fait un grand usage de cette idée , mais s'étant bornés aux especes qu'ils examinoient , ils n'ont point remonté en Philosophes à l'idée générale de laquelle toutes les especes dépendent. Cependant rien n'abrège plus les questions que de remonter d'abord aux idées générales. Comme un arbre est contenu tout entier dans sa semence , un art est contenu dans son idée , & l'on y découvre clairement les raisons précises des règles & les principes fondamentaux propres à résoudre les questions qui peuvent naître sur l'application de ces mêmes règles dans les différens cas. M.L.C. se plaint que tous ceux qui ont écrit de la Poétique avant lui ne se sont pas assez appliqués à fixer & à développer l'idée de l'imitation en général.

M. L. C. remontant à la source détermine d'abord en quoi diffère la ressemblance & l'imitation ; recherchant ensuite si l'imitation peut avoir lieu par rapport à tous les sens , il se borne aux seules imitations qui se rapportent à

l'ouïe & à la vue , ou , ce qui est la même chose , au sentiment de de la beauté & de l'harmonie. Il traite des especes qui conviennent à l'un & à l'autre sentiment , & a mesure qu'il approfondit son sujet il rend ces especes plus composées jusqu'à ce qu'il arrive à leur plus grande composition ; il la découvre dans le Theatre ancien , où l'Architecture , la Sculpture , la Peinture , la Danse ; toutes especes qui se rapportent à la vue se trouvent combinées avec la Musique & la Poésie qui se rapportent à l'ouïe. Ce Theatre admettoit la Musique instrumentale & la Musique vocale , on s'y servoit des Instrumens à vent & des Instrumens à corde. Une espece de Musique vocale regnoit dans le Dialogue , & une autre dans le Chœur : la Poésie Dramatique avoit lieu dans le Dialogue , l'Épique dans les recits & la Lyrique dans les Chœurs.

Après avoir examiné les especes d'imitation simples & composées , M. L. C. doit traiter de leurs prestiges , ou ce qui est la même chose , de l'impression que faisoient toutes ces especes d'imitation , sur les sens , sur l'imagination , & sur les puissances *appetitives* de l'ame ; ensuite combinant la nature de toutes ces différentes imitations avec leurs effets , M. L. C. en deduit les règles qu'on doit suivre pour bien imiter ; il s'arrête à la Poésie comme à la plus utile & à la plus importante de toutes les imitations. Il examine à fond quelle est la nature &



l'usage de l'imitation poétique, il applique les conséquences de ses principes à toutes les especes de Poësie, qu'il considere & par rapport à leurs idées, & par rapport à leurs expressions.

Suivant M. L. C. les Poëtes anciens se sont servis de l'allégorie pour instruire sans orgueil, pour loüer sans affectation, pour accuser sans péril, & pour rendre les choses grandes & admirables, sans les exposer à l'irreverence & au mépris. Soit qu'ils enseignassent des Dogmes, ou qu'ils révélassent des Mysteres, soit en blamant, soit en loüant, ils ont cherché avec sagacité à administrer à l'esprit ces Syllogismes innatendus, dans lesquels notre amour propre se plaît tant : lorsque nous tirons nous-même, & sans le secours d'autrui, le précepte de l'exemple, le Panegyrique & la Satyre des faits, & la vérité de la fiction.

Mais, l'allégorie, cette partie si importante de la Poësie ancienne, est aujourd'hui fort obscure, parce que nous ignorons les vûes particulieres du Poëte, & les circonstances, & les faits qui pourroient nous en instruire. Ces réflexions & plusieurs autres ont engagé M. l'Abbé C. à composer un Traité de l'Allégorie, & parce qu'elle est ou facile ou difficile à deviner, il la divise en allégorie claire & en allégorie obscure; l'allégorie claire servoit aux anciens à enseigner la morale aux enfans, aux femmes, & aux peuples; & ils employoient l'ob-

scure pour voiler les secrets de la Politique ou de la Religion.

Il détermine l'origine & la nature des Apologues, des Paraboles, des Proverbes & des Emblèmes, des Devises & des plus simples Leroglyphes, il ne néglige pas même l'Enigme, il observe que l'on trouve dans les allégories des Poëtes Grecs l'obscur & le clair mêlés l'un avec l'autre. Par exemple, dit-il, on voit clairement les vûes de politique d'Homère, dans l'Illiade, & les vûes de morale dans l'Odyssée. Mais qui pourroit bien entendre la nature des Divinitez d'Homère, considerées même comme des Symboles allegoriques? On a beau distinguer dans ces Divinitez ce qui appartient aux opinions populaires & ce qui peut être susceptible d'une interpretation philosophique, il y reste tant de contradictions à sauver que la Divinité y paroîtra toujours dégradée: il en est de même de la Théogonie d'Hésiode: il en est de même aussi des allégories contenues dans les autres Poëtes, soit Lyriques, soit Dramatiques, on en entend une partie, l'autre est fort difficile, pour ne pas dire impossible à découvrir, on ne pourroit y parvenir que par des Hypothèses, mais qui seront toujours fort incertaines. M. L. C. ajoute qu'il a examiné avec beaucoup de soins si la Thébaïde de Stace étoit un Panegyrique indirect des actions de Domitien comme l'Enéide en est un des actions d'Auguste.

De toutes les observations que

notre sçavant Auteur a faites sur les allégories des Poëtes anciens , il a formé un petit Systême qu'il finit en exposant l'allégorie du Poëme du Dante , du Songe de Polyphile , & du *Quadrifregno* du Frezzi.

L'imitation & l'allégorie appartiennent à l'Histoire & à la Philosophie aussi-bien qu'à la Poësie. La Cyropédie de Xenophon , quand bien même ce seroit une Histoire , ne lais- se pas d'être un emblème ou une peinture allégorique des vertus requises en un Général d'armées. La République de Platon , par le moyen de l'imitation exprimée dans le Dialogue , renferme plusieurs allégories de la vie civile & politique. Mais ce qui est propre à la Poësie & qui n'appartient qu'à elle seule , c'est l'entoufflement & l'harmonie régulière des mots. M. L. C. a traité de l'une & de l'autre. Il distingue deux sortes d'entoufflement , l'un tranquille & l'autre mêlé de trouble , & il éclaircit ce qu'il en dit par des exemples tirés des Poëtes Grecs & Latins.

Dans le Traité de l'Harmonie il examine avec S. Augustin le Rythme, le Mètre & le Vers ; il cherche ces différentes parties de l'harmonie dans la Poësie Italienne. Ce qui lui donne lieu de proposer deux questions importantes , la première si dans la Poësie Italienne on peut , comme dans la Grecque & la Latine , exprimer les choses par le son , & la seconde si la rime diminue autant la majesté Epique qu'elle affoiblit le trouble Dramatique.

M. l'Abbé C. conclut de tous ces différens Traitez que la Poësie n'est rien autre chose qu'un concert d'imaginations extrêmement agréables , représentatives des choses divines & humaines , quelquefois avec l'allégorie , mais toujours avec l'entoufflement & l'harmonie , le tout dirigé par la morale pour enseigner la vérité & la vertu.

M. L. C. développe toutes les parties de cette définition dans son Traité des Imaginations poétiques , dans lequel il recherche leur origine , leur caractère , & leurs suites , soit simples , soit composées.

Quelques-uns divisant les Sciences humaines par rapport à nos trois puissances intellectuelles , ont ramené l'Histoire à la mémoire , la Philosophie à la raison , & la Poësie à l'imagination. M. l'Ab. C. n'approuve point cette division : il prétend qu'elle n'est point adéquate , & que les membres n'en sont point opposés , à cause des secours reciproques que ces diverses facultez se prêtent nécessairement dans leurs operations ; d'ailleurs restreindre la Poësie à l'imagination toute nue , sans en spécifier les qualitez , c'est s'exprimer d'une manière trop vague & trop générale. M. L. C. explique ce qui fait l'essence de l'imagination poetique ; il la trouve dans l'énergie , la vivacité , la légèreté , l'abondance , & l'ordre sensible des *images* systématiques & souverainement agréables.

Il recherche les différences essen-

tielles des images en général , & il les détermine relativement à la convenance qu'elles ont avec les objets représentés. Il en distingue de trois sortes , les unes conviennent absolument aux objets qu'elles représentent : d'autres conviennent avec leurs objets , sous certaines conditions , qui peuvent avoir lieu dans l'ordre ordinaire des choses : d'autres enfin conviennent avec leurs objets , sous certaines conditions , qui ne peuvent jamais avoir lieu dans l'ordre naturel & ordinaire des choses.

Il éclaircit cette doctrine par des exemples tirés de l'Arioste. Il est certain par l'Histoire que les Sarazins d'Espagne ont combattu contre les François. Ce fait indépendant du lieu , du tems , des personnes & autres circonstances , fournissent à l'Arioste les images du premier genre. Ce Poète dit ensuite que les Sarazins assiègerent Paris du tems de Charlemagne , & qu'ils l'escaladerent , que beaucoup d'entr'eux se sauterent à la nage étant tombés dans la rivière. Il raconte mille aventures amoureuses des braves des deux partis : tous ces événemens ont pu arriver , mais nous savons certainement qu'ils ne sont point arrivés , parce que jamais les Sarazins n'assiègerent Paris , ni n'eurent guerre avec Charlemagne : tous ces recits contiennent les images de la seconde espece. Astolfe est transformé en aigle , il revient dans sa première figure , il monte l'Ippogriffe , il vole dans la Lune , il a une longue

conversation avec Saint Jean.

Ce recit & les autres semblables sont composés d'images de la troisième espece qui sont seulement impossibles relativement au cours ordinaire & naturel des choses , mais qui ne renferment en elles-mêmes aucune contradiction absolue , à la différence des images chimériques qui se détruisent d'elles-mêmes. Telles sont toutes les Divinités Payennes que l'Arioste introduit dans un Poème qui suppose le Christianisme. Les images symboliques sont encore d'une autre espece , ce sont celles qui cachent des vérités morales , telles sont dans l'Arioste le Château de Logistille , &c.

M. L. C. établit la matière de la Poésie dans toutes ces especes d'images , mais ce n'est que la matière éloignée , parce qu'elle lui est commune avec la Philosophie & l'Eloquence. Ce que la Poésie a de propre , c'est d'employer le vrai , le vraisemblable & le possible , toujours dans la vûe de plaire , & elle se propose de plaire à l'esprit , aux sens , & au cœur. Plusieurs ont voulu restreindre la Poésie aux seules imaginations ou vraisemblables ou possibles. M. L. C. fera voir par l'exemple des anciens , & par des raisons tirées de la nature de la chose , que la Poésie embrasse également le vrai , le vraisemblable , & le possible.

Un Traité de Psychologie empirique , c'est-à-dire un Traité de l'ame fondé sur l'expérience , doit servir d'introduction à tous les au-

tres Traitez : Patrizio , Castelvetro , Mazoni , & Gravina lui-même tombent d'accord que l'on ne peut bien discourir de la Poétique sans bien connoître l'ame : ils ont donc avancé beaucoup de propositions appartenantes à la Psycologie , mais parce qu'ils n'ont pas procédé sur cette matiere dans l'ordre convenable , il se trouve que bien souvent il ne traite les choses que fort superficiellement , & qu'il regne dans leurs Ecrits beaucoup d'obscurité.

M. L. C. pour ne pas tomber dans les mêmes inconveniens, doit donner des idées précises des facultez connoissantes & voulantes de notre ame , il doit fixer avec la dernière exactitude la signification des noms qu'on leur a donnés , & pour plus grand éclaircissement il exposera dans une Table la nature & les especes des passions & des vertus. Des passages des Poëtes Grecs , Latins & Italiens rendront tout ce qu'il dira sensible par des exemples. Tous les Traitez sur la Poétique , formeront le second Volume du Recueil des Ouvrages de M. L. C.

Dans le troisième Tome de son Recueil M. L. C. confirmera les Théories du précédent par l'Histoire , c'est-à-dire qu'il prouvera la vérité de la spéculation par ce qui a été pratiqué dans tous les tems. Dans cette vue il a entrepris une Histoire Critique de la Poësie Sacrée , de la Poësie Egyptienne , & de la Poësie Grecque , Latine & Italienne.

La Poësie Sacrée est contenue dans les Livres de Job , dans les Cantiques , dans les Pseaumes , dans les Lamentations de Jeremie & dans toutes les Propheties , y comprenant l'Apocalypse. L'objet de cette Poësie sont les perfections qui constituent l'Être Divin , ou les ouvrages de la nature , qui sont ses productions , ou bien les Loix & les Préceptes que Dieu a donnés à l'homme , ou les châtimens , & les recompenses qu'il nous prepare , soit en cette vie , soit en l'autre. Où pourroit-on trouver un objet plus important & plus sublime ? puisqu'il est le même que la Religion nous oblige de croire , d'aimer & d'espérer pour notre félicité. Dans les autres Poësies les imaginations altèrent ou diminuent les perfections de la Divinité : la Poësie Sacrée au contraire les peint & les rend avec une telle force, que l'ame se transporte & parcourt à son aise l'éternité , l'immenité , l'infinité de Dieu , sans craindre qu'une image bornée l'arrête & l'offusque : elle prend de justes idées de la bonté , de la sagesse , de la providence de Dieu , sans courir risque de le diviser ou de le limiter comme faisoient les Idolâtres. Quand elle parle du Ciel des Etoiles , des Elémens , &c. ce n'est pas seulement pour instruire , mais encore pour nous animer à louer Dieu & à l'aimer : elle ne sépare jamais la priere de la doctrine , ni le culte de l'admiration ; il est clair que l'admiration est l'origine de toutes

toutes nos passions. La Poésie Sacrée porte l'admiration à son dernier période, non pas pour produire en nous le vain plaisir de nous passionner, mais pour nous faire sentir les véritables joyes, les véritables tristesses, les véritables esperances & les véritables craintes; affections dans lesquelles consistent l'exercice de la vertu qui nous unit à Dieu & nous sépare des choses frivoles & périssables.

La Poésie Sacrée ne se borne point encore à ces avantages; si l'ame ressent beaucoup de plaisir lorsqu'elle fait un grand usage de sa raison, quelle autre Poésie peut exercer la raison mieux que la Poésie Sacrée? chez elle non-seulement les mots signifient des choses, mais les choses en signifient d'autres: en même tems qu'elle raconte tout ce qui s'est passé dans l'ancienne Eglise, elle retrace les Mysteres de la nouvelle Eglise, & donne tout à la fois des instructions pour cette vie & des esperances pour la vie future: par toutes ces considerations M. L. C. propose la Poésie Sacrée comme une Poésie parfaite en elle-même, & qui doit servir de modèle à toutes les autres. Il examine plusieurs endroits de Job, des Cantiques & de l'Apocalypse; ensuite il traite des Poésies Sacrées des Poètes modernes, & résout à leur occasion plusieurs questions de Poétique fort intéressantes.

La Poésie Sacrée n'a que le vrai pour objet, la Poésie Egyptienne tout au contraire s'est ornée d'ima-

ges chimériques, l'Histoire de cette Poésie est tres-composée, & résulte de ce qui nous est connu des Iéroglyphes des Egyptiens, de leur culte & des cérémonies de leur Religion, & des Dogmes de leur politique & de leur Philosophie. M. L. C. supposant tout ce que les anciens Auteurs en ont écrit, en examine les conséquences, les combine, & par cette combinaison découvre la nature de la Poésie Egyptienne, objet de sa recherche. Il prétend que de cette Poésie comme d'une source abondante sont découlées la Poésie des Grecs & la Poésie des Latins. Il fait plus, rassemble tout ce qui se trouve épars dans les anciens Auteurs touchant les Annales Egyptiennes, il prouve d'une manière très-vraisemblable que ces Annales n'étoient que des Poemes ou des Romans moraux ou politiques, tels que sont les Livres Sacrés des Chinois. Il promet encore d'accompagner ses recherches sur la Poésie Egyptienne, d'une Dissertation sur les Systèmes des trois Philosophes qui ont été en Egypte, savoir, Thalès, Pythagore & Platon, & d'y prouver que ces trois Philosophes n'ont eu qu'un même Système de Philosophie.

Ce furent les Egyptiens qui porterent la Poésie dans la Grèce, ainsi que tous les autres Arts, M. L. C. tire les preuves de cette assertion de ce qu'il y a de plus certain ou de plus vraisemblable dans l'Histoire des Grecs. Il fixe le premier période de la perfection de la

Poësie Grecque à Homère & à Hésiode. La Table Systématique que M. Pope a jointe à sa Traduction d'Homère en Anglois , a fait faire à M. L. C. beaucoup de réflexions & de combinaisons , & dans la Théogonie d'Hésiode , il a trouvé de quoi déterminer le Systême Géographique du Monde connu pour lors. Il cherche le second période de la Poësie Grecque dans les Ouvrages des Lyriques & des Tragiques qui nous restent. Dans le troisième période il trouve cette Poësie épurée par Platon , systématique par Aristote , & réduite à l'usage civil par Menandre.

Les Poëtes Latins ne furent d'abord que les Traducteurs des Grecs , Catulle & Lucrece commencèrent à sentir & à exprimer les finesse de la Poësie Grecque , mais Virgile & Horace a la vivacité des images joignirent l'enthousiasme & l'allégorie. M. L. C. découvre l'allégorie de plusieurs Odes d'Horace & de tout le tissu de l'Enéide ; il trouve dans les Métamorphoses d'Ovide les transformations Pythagoriques , & fait de ce Poëme un Poëme Philosophique ; il prétend que la Thébaïde de Stace n'est que le Panégyrique de Domitien. Il compare les trois genres de Poësie , l'Egyptienne , la Grecque & la Latine à l'architecture de ces trois Nations , on voit dans la première des imaginations démesurées qui , dans leur genre , répondent aux Pyramides , aux Labyrinthes , aux Colosses. La Poësie Grecque conserve l'esprit &

l'élégance de l'ordre Dorique , Ionique & Corinthien. Pour la Poësie Romaine elle est grossière , mais solide comme l'ordre Toscan , & chargée d'ornemens comme l'ordre composite.

M. l'Abbé C. prétend encore que la Poësie Italienne a réuni en différens tems les caractères de ces trois sortes de Poësies ; il parcourt les principales époques de la Poësie Italienne , & dit un mot en passant de tous les Poëtes qui dans cette Langue ont eu quelque réputation , & porte un jugement abrégé de leurs principaux Ouvrages.

Ici M. L. C. se trouve en Pays de connoissance & se plaît à nous étaler les richesses de sa Patrie , il loue avec beaucoup de goût & d'intelligence les Poëtes ses compatriotes , & sçait très-bien les faire valoir par leurs beaux côtés. Nous ne suivrons cependant pas M. L. C. dans cette partie de sa Préface , nous attendrons qu'il nous ait donné cette Histoire Critique , alors nous nous ferons un plaisir de rendre compte d'un Ouvrage qui vrai-semblablement pourra nous servir de guide à nous autres étrangers pour connoître & pour étudier ce qu'il y a eu de meilleurs Poëtes Italiens.

M. L. C. doit employer un autre Volume à traiter de la Tragédie & du Poëme Philosophique , en faisant marcher de compagnie les préceptes & les exemples. Il définit la Tragédie un exemple croyable d'un accident arrivé à des per-

ſonnes illuſtres , diſpoſées pour inſtruire par la voye de la compaſſion & de la terreur, les hommes de ce ſiècle, à ne point ſe fier aux biens de la fortune , mais à profiter du malheur des autres pour éviter le leur propre. Tout le Traité de la Tragédie de M. L. C. ne conſiſte qu'à développer & à expliquer avec ordre & clarté toutes les choſes contenues dans cette définition. Ce Traité eſt partagé en cinq Livres.

Dans le premier Livre M. L. C. doit montrer que toute action humaine renferme neceſſairement une action & une paſſion : que l'action régle la Tragédie , & qu'elle prend ordinairement ſon nom de la paſſion : que toute action a une direction, un objet & une fin : que de la tendance de l'action vers cette fin naît le nœud de l'action par l'oppoſition des conſeils, des déterminations & des événemens; que par degré l'action parvient à l'équilibre , d'où naît la catastrophe ou le dénouement. Il recherche ce que c'eſt, dans la Tragédie , que l'Antagoniſte, le Protagoniſte, & ſ'il eſt poſſible qu'il y ait plus d'un Antagoniſte ; il examine pourquoi la paſſion croit à meſure que l'action décroît, & en quoi conſiſte l'unité & la gradation , & comme l'un & l'autre ſe conſervent dans la catastrophe ſimple & dans la catastrophe double. Après avoir , dans le premier Livre, traité de la Tragédie en elle-même , M. L. C. la conſidère dans le ſecond Livre , par rapport aux

ſpectateurs, c'eſt-à-dire , par rapport à la ſurpriſe & aux autres paſſions qu'elle excite & qui ſont l'origine du plaſiſr qu'elle cauſe. De ces réflexions qu'il fait ſur les cauſes du plaſiſr du ſpectateur , M. L. C. déduit dans ſon troiſième Livre les règles de la Tragédie , dans le quatrième Livre il traite des mœurs , de la proportion , & de la gradation qu'ont entre elles les mœurs exceſſives , médiocres & infinies & de ce qui peut les rendre propres à exciter la compaſſion & la terreur.

Le cinquième Livre doit rouler ſur l'expreſſion des mœurs , ou , ce qui eſt la même choſe , ſur le langage. M. L. C. y détermine les qualitez du Vers Tragique , ſoit dans le Dialogue , ſoit dans le Chœur , & il y parle de tout ce qui regarde l'appareil de la Tragédie & de la Scène.

Dans le ſixième Livre M. L. C. doit donner l'analyſe de pluſieurs Tragédies d'Euripide , de Sophocle , & d'Æſchyle , & d'un grand nombre de Tragédies modernes , Italiennes , Françoises & Angloiſes , & il cherche à quelle fin la Tragédie ſ'eſt introduite dans les différens Pays & dans les différens ſiècles. Il ſoutient qu'un Poète Tragique , judicieux , ira plutôt prendre ſes ſujets dans l'Histoire que dans la Fable , & dans l'Histoire Romaine plutôt que dans toute autre Histoire : il en donne beaucoup de raiſons , dont une des principales eſt que ſi la Tragédie eſt bien faite & bien repreſen-

tée, elle instruira mieux de l'Histoire, des mœurs, des usages, & de tout ce qui peut concerner les anciens Romains, que les Dissertations les plus longues & les plus détaillées: au reste cette opinion de M. L. C. n'est pas chez lui une pure spéculation, il a composé quatre Tragédies dont les sujets sont pris de l'Histoire Romaine, & ils sont choisis dans la vue de représenter ses principales époques. Ces quatre Tragédies sont Junius-Brutus, César, ou l'extinction de la République; Marcus-Brutus, ou la mort de César; Drusus fils de Tibère.

M. L. C. n'a pu s'empêcher de faire ses réflexions sur les Poèmes Dramatiques contenus dans la Bible, qui sont le Livre de Job & le Cantique des Cantiques. Il passe naturellement de cet examen à celui des Tragédies modernes dont les sujets sont sacrés, & c'est par là qu'il finit son Traité de la Tragédie.

Après avoir traité à fond de la Tragédie, M. L. C. passe à l'examen du Poème Philosophique, il parle des Poèmes de ce genre composés par les anciens Grecs, & que nous ne connoissons que par des citations; tels sont les Poèmes d'Empédocles, d'Héraclite, de Parménide, & des autres Disciples de Pythagore; il fait ensuite mention du Poème d'Hésiode, intitulé *les Jours & les Œuvres*, & de celui d'Aratus intitulé *les Phénomènes* dont il paroît que Manilius a pris la meilleure partie

de son Ouvrage: il parle des Géorgiques de Virgile & de son Eglogue intitulée *Silène*, & de-là il vient aux Poètes modernes Latins qui ont aussi traité des sujets Philosophiques, tels que sont Fracastor dans sa *Siphilis*, Palingene dans le *Zodiaque de la vie humaine*, & Jordanus-Brunus, dont quelques-uns ont cru que Descartes avoit emprunté l'idée de ses *Tourbillons*. Il porte de tous ces Poèmes des jugemens fort abrégés, mais qui paroissent judicieux.

Les Anglois ont eu aussi leurs Poètes Philosophes. M. L. C. paroît estimer beaucoup le Poème intitulé *Salomon*, ou *de la vanité du monde*, composé par M. Prior, il regrette qu'il ne soit pas traduit en quelque Langue plus commune que l'Angloise, & en effet sur l'extrait qu'il nous en donne en peu de mots, il est aisé de juger que l'Auteur a pu y répandre beaucoup de Philosophie. Ce Poème est partagé en trois Chants. Dans le premier, Salomon cherchant la félicité dans la Sagesse rassemble les plus sçavans personnages de son Royaume & se fait expliquer par eux les effets de la nature, selon les différens Systèmes des Philosophes; il les interroge sur les végétaux, sur les animaux, sur l'origine de la Terre que nous habitons, sur Dieu même: enfin il leur propose les questions les plus curieuses & les plus importantes, & voyant qu'ils ne font qu'hésiter & qu'ils ne répondent rien qui puisse satisfaire un esprit raisonnable, il blâme sa



propre curiosité , & conclut que toute la science des hommes n'est que vanité.

Dans le second Livre , Salomon cherchant toujours à se rendre heureux , essaye de trouver sa félicité dans la grandeur & dans l'opulence, il bâtit de somptueux Palais, il se fait faire des Jardins enchantés , il passe tout son tems dans les plaisirs , mais au milieu de l'ivresse des voluptez , la raison seveille en lui , & il reconnoît qu'il n'y a que vanité & qu'inquiétude dans les plaisirs des sens.

Dans le troisième Livre il passe en revue toutes les conditions du monde , & après beaucoup de réflexions , il conclut encore que l'homme n'est que misère & que vanité , qu'il ne sçait rien & que toute la sagesse consiste à soumettre son esprit & son cœur aux ordres de son Dieu.

Il donne encore l'Extrait du Poème de Pope , intitulé , *Essai sur l'Homme* , mais nous n'en dirons rien , il est trop connu en France par les belles traductions qui en ont paru.

M. L. C. a composé lui-même un Poème Philosophique qu'il intitule *le Bouclier de Pallas* , Poème , dit l'Auteur , dont la Scène est le Monde créé & tous les Mondes possibles , dont l'action est la Théorie & la pratique de la sagesse , & dont le but est de justifier la divine Providence dans le gouvernement des hommes. Nous ne suivrons point M. L. C. dans l'analyse qu'il nous donne de cet Ouvrage ,

nous attendrons que le Poème même paroisse pour en rendre un compte exact au public.

Tous les Ouvrages de M. l'Ab. C. dont nous venons de parler , comprendront cinq Volumes in-4°. Le sixième Volume contiendra tous ses Ouvrages Philosophiques.

M. L. C. nous avertit qu'il a fait son étude capitale pendant toute sa vie de la Philosophie & des Mathématiques , & de la Théologie naturelle & révélée , & que ce n'est que par occasion & pour se distraire de ses chagrins ou pour s'appliquer pendant les maladies qu'il s'est appliqué à la Poésie.

Outre les Traitez Philosophiques dont nous avons parlé ci-dessus , il a composé un Traité des sens extérieurs pour répondre à la question proposée par le Docteur Berkley , à présent Evêque en Irlande , sçavoir si la vûe n'a point d'autre objet que les couleurs , & si la connoissance de la grandeur , de la figure , du mouvement n'est pas plutôt fondée sur des jugemens naturels, que nous avons portés des notre enfance & qui se sont changés en habitude pour toute notre vie : il a fait un second Traité sur ce que c'est qu'un Système en général. Il examine les caractères propres des principes , de la combinaison desquels il résulte un Système. Il en établit les règles générales , & il en fait l'application aux Systèmes les plus fameux qui aient été faits dans les Sciences & dans les Arts , & parmi plusieurs questions importantes qu'il traite ,

il examine quelles sont les Nations qui ont le plus d'inclination à faire des Systèmes, & de quel principe peut partir ce goût particulier.

Le dernier Ouvrage que M. L. C. ait esbauché sont les Dialogues Philosophiques. Lucien & M. de Fontenelle ont fait les *Dialogues des Morts dans les Champs Elysées*. M. L. C. transporte les ombres des Philosophes dans le Globe de Vénus, & il les introduit s'entretenant de leurs découvertes. Pour

rendre ces Dialogues plus intéressans, il met aux prises les Philosophes qui ont été opposés de sentimens, tels que Galilée & Descartes, Malebranche & Leibnitz, Leibnitz & Newton.

Voilà à peu-près tout le précis de la Préface de M. L. C. dont nous rendons compte des différents Ouvrages qui composent son premier Tome.

#### GEOGRAPHIE DES ENFANS, OU METHODE ABREGEE

de la Géographie divisée par Leçons, avec la Liste des principales Cartes nécessaires aux jeunes Gens; quatrième Edition augmentée du plan de l'ancienne Géographie, & des Systèmes du Monde; avec plusieurs Cartes & figures. Par M. l'Abbé Langlet du Fresnoy. A Paris, chez Rollin fils, à S. Athanase, & chez de Bure l'aîné, à S. Paul, sur le Quai des Augustins, 1740. Avec Approbation & Privilège, in-12. pag. 189. sans l'Avertissement.

**N**ous donnons l'Extrait de cet Abregé, parce que l'édition que voici contient des augmentations considérables, & qui rendent l'Ouvrage plus utile.

Cet Abregé, ainsi que l'Auteur le remarque dans l'Avertissement, n'est proprement que l'Extrait de la Méthode pour étudier la Géographie; Ouvrage qu'il fit paroître en 1716. qu'il a publié de nouveau en 1736. & qu'il va donner pour la troisième fois, avec des observations considérables.

L'objet de cet Abregé est de mettre la Géographie à la portée des enfans. La première partie concerne le monde, divisé ensuite en ses quatre parties; le tout distri-

bué en quarante huit leçons par demandes & par réponses. La seconde partie, contient des principes généraux sur l'ancienne Géographie avec une Carte de l'ancien monde. La troisième partie, comprend un abregé de l'Astronomie ou des Systèmes du monde, c'est-à-dire, une courte exposition du Système de Ptolémée: Du Système de Copernic: Du Système de Tycho Brahe: Du Système composé de celui de Ptolémée & de celui de Tycho B. & enfin du Système de Descartes.

L'Auteur expose dans l'Avertissement les raisons qui l'ont déterminé à se servir de la Méthode des demandes & des réponses: voici

quels sont ces motifs. 1°. La remarque qu'il a faite, que la mémoire des jeunes gens déterminée par une demande claire & succinte, leur fait souvent entre-voir la réponse. 2°. Il a dirigé dans ses leçons, la demande & la réponse » de manière » que l'une fait naître la lumière » par sa simplicité, par sa brièveté » & que l'autre n'a rien que de précis, de clair, & d'essentiel; ce qui lui donne lieu de croire qu'un enfant, quelque peu de mémoire qu'il ait, peut apprendre chaque leçon en une demi heure environ.

Quant à l'usage de cet abrégé, l'Auteur avertit qu'il est nécessaire de mettre sous les yeux de l'enfant qui repete une leçon, la Carte où se trouve le sujet de cette même leçon : Dans cette vûe il ajoute à l'Avertissement une Liste des Cartes convenables aux jeunes gens pour bien entendre cette petite Géographie, tant ancienne que moderne.

Comme rien n'est plus important que le choix des Méthodes pour rendre les études plus ou moins faciles, nous finirons cet Extrait par une courte observation sur la forme que l'Auteur de cet abrégé donne par préférence à ses leçons.

Le Dialogue, c'est-à-dire, cette distribution par demande & par réponse, est-elle la meilleure manière de présenter aux enfans, & sur-tout à ceux qui ont une mé-

moire ingrate, ce qu'on veut qu'ils retiennent ? Si la réponse est complète, elle renferme nécessairement ce qui est contenu dans la demande, qu'elle rend par conséquent superflue. Ainsi cette demande n'est qu'un surcroît de travail qu'on impose sans nécessité à leur mémoire. Un autre inconvénient encore, c'est que quand on fait parler les enfans de quelque chose qu'ils ont appris par demandes & par réponses; il arrive presque toujours que cette forme se présente malgré eux à leur esprit, & les jette dans l'embarras sur la manière de s'enoncer autrement. Le Pere Buffier dans sa *Pratique de la Mémoire Artificielle* (\*) ne préfère pas par son propre choix, la Méthode des demandes & des réponses; il l'emploie, dit-il, » pour servir l'inclination des autres plutôt » que la sienne.

Au surplus, nous laisserons aux Lecteurs éclairés à décider entre l'opinion de l'Auteur & la remarque que nous venons de faire, nous dirons seulement, que cette remarque, quand même elle seroit entièrement fondée, n'ôteroit rien au mérite reconnu de cet abrégé, à le considérer par les matériaux qu'il renferme, & par la manière dont ils sont employés.

(\*) C'est dans le Discours pour expliquer l'usage de ce Livre, pag. 5.



*ARCHITECTURE HYDRAULIQUE ou L'ART DE CONDUIRE, d'élever & de ménager les eaux pour les différens besoins de la vie. Première Partie, Tome II Par M. Belidor, Commissaire Provincial d'Artillerie, Professeur Royal des Mathématiques aux Écoles du même Corps, & Membre des Académies Royales des Sciences d'Annoy & de Prusse, Correspondant de celle de Paris. A Paris, chez Ch. Antoine Jombert, rue S. Jacques. 1737. pag. 422. sans compter l'Avant-propos & la Table des matières, orné de 55 planches. vol. in-4.*

*Livre II du second Tome.*

CHAPITRE I.

**N**OUS avons partagé l'Extrait de ce second Volume en deux Parties : dans le dernier Journal nous avons donné la première; c'est de la seconde qu'il s'agit. Les matières dont parle notre Auteur, ne sont ni moins belles, ni moins intéressantes que les précédentes, le premier Chapitre de cette seconde Partie, nous instruit de la manière dont il faut se comporter pour élever les eaux par une chute naturelle ou préparée. Pour avoir une idée claire de ce que l'on veut dire, il faut se rappeler que c'est par le moyen de quelques courans capables de faire impression sur les machines qui leur sont exposées, que l'eau peut-être élevée à une certaine hauteur; mais s'il en rencontre quelques endroits supérieurs à la cuvette de la première décharge, & néanmoins qu'on souhaitât y faire conduire de l'eau; on aperçoit aisément l'impossibilité de ce dessein, puisque l'eau se met toujours de niveau. Il arrive cependant par des cas particuliers qu'on

ne peut assez exhausser ce premier réservoir pour fournir de l'eau aux endroits qui en sont privés; tel est à Paris le terrain de l'Estrapade plus haut de 24. pieds que le fond des cuvettes du réservoir des Pompes du Pont Notre Dame. Les loix Hydrauliques n'avoient rien trouvé qui pût suppléer à cette égalité de niveau si nécessaire; il sembloit même qu'elles devoient s'opposer à toute autre loi qui y paroîtroit contraire. Mais si la mécanique (comme il est vrai) tient de la Physique, il est bien des côtés dont on peut envisager les objets sans blesser le principe, les vérités se cachent sous différens voiles. Les machines que nous rapporte M. B. sont de ce genre, & si l'artifice en a d'abord été inconnu, il n'a causé que plus d'admiration par l'harmonie qui s'est trouvée entre les loix de la mécanique & le secret de la machine. Supposons donc comme il arrive souvent une maison de campagne située sur une éminence au bas de laquelle se rencontre une source plus élevée de dix ou douze pieds que le niveau du terrain par lequel elle se décharge, on pourra avec les machines qui

qui sont ici indiqués faire monter continuellement une partie des eaux de cette source au haut de la montagne, c'est au poids même de l'eau qu'on doit son élévation ; l'on n'employe point de force étrangere , & ce qui dans toute autre occasion deviendrait un obstacle à vaincre devient ici le moteur , & un agent continuel. L'on a vû à Paris cette nouvelle invention exécutée , & qui a réussi avec succès en présence de Messieurs les Commissaires de l'Ac. des Sc. Elle est dûe à Messieurs Denizard & de la Dueille. M. B. nous en indique une autre dont il est l'inventeur. Il en donne la construction , le calcul , & les développemens avec toutes les dimensions ; l'intelligence des figures auxquelles il faut avoir recours oblige de renvoyer au livre même. On peut selon l'Auteur faire usage de cette machine pour mener l'eau tout d'une traite de la riviere de Seine à l'Estrapade , dont le niveau est de 105. pieds supérieur à celui de la riviere.

## CHAPITRE II.

### *De l'action de l'Eau dans les Tuyaux de conduire.*

Quand on veut conduire l'eau par des tuyaux , il y a plusieurs choses auxquelles il faut avoir égard. La premiere , la quantité que l'on en souhaite , la seconde , la superficie du cercle du tuyau , & la troisième , la vitesse de l'eau : or il est aisé d'appercevoir que la su-

perficie du cercle multipliée par le chemin que fera l'eau pendant un certain tems , sera égale à la dépense de l'eau dans le même tems, d'où l'on peut déduire une méthode pour trouver la dépense d'un tuyau dont on sçait le diametre , & la vitesse de l'eau ; ou si l'on connoît le diametre & la dépense , on assignera la vitesse ; & enfin donnant la vitesse & la dépense , on peut trouver le diametre , puisque ces termes formeront toujours une équation dont l'inconnue peut-être facilement dégagée.

Ces principes ne fussent pas , il faut encore déterminer le rapport qu'il doit y avoir entre les branches de chassé & de fuite relativement à la dépense du tuyau. Ces deux premiers termes ne doivent avoir qu'une certaine hauteur pour que le tuyau de conduite fournisse le plus d'eau qu'il est possible, c'est-à-dire , que cette question mène à un *Maximum* qui apprend que la branche de fuite doit être les  $\frac{2}{3}$  de celle de chassé pour qu'il se fasse la plus grande dépense d'eau. Cette détermination est appuyée sur la règle que les charges des tuyaux ne sont pas proportionnées à la racine quarrée de la difference des hauteurs , mais à la difference des racines quarrées de ces mêmes hauteurs , telle que M. B. l'a voulu établir. Au reste ceci ne change que le résultat du calcul sans en changer la méthode qui après avoir enseigné la hauteur de la branche de fuite , fait connoître que la plus grande dépense de l'eau

sera le tiers de celle de la source.

Les exemples particuliers rendent tout ceci d'une manière fort sensible, mais comme cette manière est d'une pratique journalière, & ignorée de la plupart de ceux qui sont chargés des eaux, M. B. leur propose les différens cas, en faisant une combinaison du rapport de tous ces termes. Il est cependant à propos de remarquer qu'il ne faut pas compter sur les calculs avec trop de rigueur, car il arrivera presque tous jours que les dépenses des eaux trouvées par le calcul, surpasseront de beaucoup celles que donnera l'expérience à cause des frottemens de l'eau contre les parois du tuyau de conduite qui doivent nécessairement en diminuer la vitesse. Ces tuyaux ont des parties sifflantes dont les surfaces sont opposées à la direction de l'eau, & sont rejallir celles qui viennent les rencontrer. Voilà donc une opposition au courant, & par conséquent la vitesse modifiée, mais les parties de l'eau qui sont plus voisines des parois du tuyau doivent être plus retardées que celles qui approchent de son axe, d'où il résulte une vitesse moyenne. Un petit tuyau de même longueur qu'un plus gros a plus de surface à proportion du volume d'eau qu'il contient, les déchets suivront donc ce rapport. Ce sont autant d'attentions qu'il faut avoir, & autant de rapports qu'il faut examiner : l'Algebre qui par sa généralité embrasse toutes les suppositions, fait trouver un tuyau de conduite qui seroit tel par

sa longueur que le frottement altérerait la vitesse de l'eau jusqu'à la rendre nulle.

Le reste de ce Chapitre est employé par M. B. à examiner les observations que M. Couplet a faites sur les eaux de Versailles, & les conséquences qu'il en a tirées. Ces deux Auteurs ne conviennent pas des mêmes principes, nous en avons alligné la principale raison.

### CHAPITRE III.

Jusqu'au commencement de ce siècle, on n'avoit employé que l'air & l'eau pour servir de puissance motrice dans les machines. Les anciens en avoient même longtemps ignoré la manœuvre, il restoit encore un élément qu'il falloit soumettre, c'est le feu. M. Amontons en avoit aperçu la possibilité, c'est déjà la marque d'un génie supérieur, & la Physique étoit assez avancée pour s'en convaincre : ce sont les premières démarches qui content le plus à l'esprit. De la possibilité, on chercha le moyen de passer à l'acte. M. Amontons l'entreprit, le succès fut assez heureux pour un inventeur ; mais la mort arrêta ses travaux.

Il faut convenir que M. Savery en Angleterre & M. Papin en Allemagne, sont les premiers qui ont donné la perfection à ces machines dont l'action du feu, ou plutôt les vapeurs de l'eau bouillante, sont le principe du mouvement. Nous ne donnerons point la construction de ces machines, qui par la

beauté de leur mécanisme doit  
 exciter les amateurs des Arts à les  
 examiner dans le livre même ; au-  
 cune machine dit M. B. n'a plus  
 de rapport avec celle des animaux ;  
 » la chaleur est le principe de son  
 » mouvement , il se fait dans les  
 » différens tuyaux une circulation  
 » comme celle du sang dans les  
 » veines , ayant des valvules qui  
 » s'ouvrent & se ferment à propos,  
 » elle se nourrit , s'évacue d'elle-  
 » même dans des temps réglés ,  
 » & tire de son travail tout ce qu'il  
 » lui faut pour subsister. Il y a une  
 » de ces machines établie à Frêne ,  
 » près Condé , dont le fourneau  
 » consume en 24. heures deux  
 » muids de charbon de terre , cha-  
 » cun contenant environ 14. pieds  
 » cubes ou deux cordes de bois ,  
 » deux hommes suffisent pour veil-  
 » ler tout à tour au gouvernement ,  
 » elle épuise environ 155. muids  
 » d'eau par heure.

M. B. attentif jusqu'aux machi-  
 nes les moins relevées , mais qui ne  
 sont pas moins utiles , nous fait  
 la description de plusieurs qui peu-  
 vent servir à tirer l'eau des puits  
 qui se trouvent dans des maisons  
 particulières ou dans des Châteaux  
 qu'on est quelquefois obligé d'ab-  
 abandonner par la difficulté d'y con-  
 duire une chose aussi nécessaire que  
 l'eau , le choix que l'Auteur a fait  
 de ces machines simples peut de-  
 venir fort commode suivant les  
 occasions.

#### CHAPITRE IV.

Ce Chapitre commence par l'o-

rigine des fontaines , les différens  
 sentimens que les Physiciens ont eu  
 sur cette matiere peuvent se reduire  
 à trois , quelques-uns ont cru  
 que les fontaines devoient leur  
 source aux vapeurs qui s'élevoient  
 du centre de la terre , & rencon-  
 troient vers la surface de grandes  
 cavités en forme de voutes , où les  
 vapeurs s'attachant , elles tom-  
 boient , & par leur abondance  
 formoient une fontaine. D'autres  
 ont imaginé que l'eau de la mer pas-  
 soit au travers des terres , qu'elle se  
 filtrait , & arrivant dans des lieux  
 capables de retenir les eaux , elles  
 s'amassoient par une filtration con-  
 tinuelle , & se déposoit sur une  
 espece de tuf , d'où couloit la four-  
 ce ; un feu conçu dans les entrail-  
 les de la terre , pouvoir être la cau-  
 se selon ces Philosophes de l'éleva-  
 tion de ces eaux , qui condensées  
 par le froid retomboient. Enfin les  
 plus nouveaux attribuent la cause  
 de ces mêmes sources aux eaux de  
 pluie & à la fonte des neiges ; c'est  
 avec d'autant plus de vraisemblan-  
 ce qu'après plusieurs expériences ,  
 M. Mariotte a trouvé par le cal-  
 cul que les pluies qui tomboient  
 pendant un an aux environs de la  
 Seine , & des autres rivières qu'elle  
 reçoit depuis sa source jusqu'à  
 Paris , étoient plus que suffisantes  
 pour la quantité d'eau qui passe  
 sous le pont royal. Mais un calcul  
 simple que M. B. rapporte en est  
 une preuve convaincante. On sçait  
 par l'observation de plusieurs an-  
 nées , que quatre toises quarrées  
 de couverture mesurée de niveau

reçoivent communément une toise cube d'eau pendant le cours d'une année. Ainsi supposant la lieue ordinaire de 2400 toises : la lieue carrée aura 5760000 toises carrées qu'il faut diviser par 14, puis-que quatre toises carrées ne donnent qu'une toise cube, & l'on aura 1440000 toises cubes d'eau pour la quantité que les pluies répandent sur une lieue carrée, or si l'on suppose que les deux tiers de cette quantité se réduisent en vapeurs, l'autre tiers de 480000 toises cubes sera assez considérable pour entretenir les fontaines qui se rencontreront dans l'étendue de cette lieue.

Ceci n'est qu'un préliminaire que fait M. B. avant que d'expliquer comment se fait la recherche des eaux souterraines, & la manière de découvrir leurs sources. Les matières de Physique sont sujettes à faire naître du merveilleux, & c'est l'effet d'une intelligence peu commune d'en savoir distraire le faux pour se tourner du côté qui peut en offrir les causes. La recherche des eaux a été plus que toute autre dans ce cas. Quelques hommes se sont présentés, & ont assuré avoir une faculté divinatrice comme un présent de la nature qui leur étoit attaché. D'autres ont cru mieux réussir en ne s'attribuant qu'une partie de cette vertu ; & ils la partageoient avec une baguette nommée ordinairement la *Baguette divinatoire*.

Voici quelques observations que rapporte M. B. avec lesquel-

les on pourra reconnoître les sources ignorées, » elles sont principalement le long du pied des montagnes qui regardent le Septentrion ; on en trouve aussi le long de celles qui sont exposées à l'Ouest ou aux vents humides, » il faut remarquer que les montagnes les plus escarpées fournissent moins d'eau que les autres, » & qu'au contraire celles qui ont une pente douce, & qui sont couvertes de verdure, renferment d'ordinaire quantité de rameaux dont les eaux sont abondantes, » froides & saines, parce que les pluies & les neiges s'y amassent, » & qu'elles s'y conservent.

» Les règles qu'on peut donner pour découvrir ces sources, sont de promener la vue autant qu'on le peut s'étendre sur l'horizon, » & avant le Soleil levé de regarder étant couché sur le ventre, » si l'on n'apperçoit pas quelques colonnes de vapeurs s'élever en ondoyant dans un endroit où il n'y aura point d'humidité causée par des eaux sauvages, & ce signe annoncera qu'en fouillant on y trouvera de l'eau, ce sera encore un autre indice, si l'on apperçoit des tourbillons ou nuées de petits mouclerons voler près de la terre à la même place.

M. B. indique quelques autres moyens qu'on peut mettre en usage pour trouver des sources. » Il faut creuser un petit puits de 3. pieds de diamètre sur 5. ou 6. » de profondeur, poser au fond un chaudron renversé dont l'inté-



» rieur soit frotté d'huile , ensuite  
 » fermer l'entrée de ce puits de  
 » quelques planches couvertes de  
 » terre , si le lendemain on trou-  
 » ve des gouttes d'eau attachées au  
 » dedans du chaudron , il est cer-  
 » tain que ce lieu contiendra des  
 » vaines d'eau, on peut sous le chau-  
 » dron mettre quelques poignées  
 » de laine , afin de voir si en la  
 » pressant il en sort beaucoup d'eau  
 » On employe quelquefois avec  
 » succès une éguille de bois com-  
 » posée de deux pièces , dont l'une  
 » doit être poreuse , & facile à  
 » s'imbiber comme l'aulne ; on la  
 » place le matin en équilibre sur  
 » un pivot au-dessus de l'endroit  
 » où l'on conjecture qu'il y a quel-  
 » que source , & s'il s'en trouve  
 » effectivement les vapeurs péné-  
 » treront le bout de l'éguille & la  
 » feront incliner vers la terre ; ce  
 » qui n'étoit que conjecture de-  
 » viendra une preuve.

» Enfin les signes les plus sim-  
 » ples qui indiquent les vaines  
 » d'eau , sont les joncs, les rozeaux,  
 » le baume sauvage , l'argentine ,  
 » le lierre terrestre , & les autres  
 » herbes aquatiques qui croissent  
 » dans certains endroits , sans que  
 » les eaux sauvages les nourrissent.  
 Ce sont là les secrets des vrais Phy-  
 siciens , toujours amateurs du vrai.  
 Mais l'esprit assez souvent préoccupé se prête aux prodiges , & soup-  
 çonne que la vérité ne peut se  
 trouver qu'avec le merveilleux ; si  
 l'on est curieux cependant de sça-  
 voir les mystères de la baguette  
 pour la recherche des eaux , voici

les règles ou plutôt les cérémonies  
 que les joueurs de baguette obser-  
 vent. » Il faut choisir une fourche  
 » de coudrier franc & rouge , le  
 » couper d'un seul coup de tran-  
 » chant environ le 22 Juin, lorsque  
 » le soleil entre dans le signe du  
 » cancer , & s'il se peut , choisir le  
 » temps de la pleine lune , & un  
 » mercredi à cause de la Planete de  
 » Mercure. Il faut que les deux  
 » branches de la fourche aient 3  
 » ou 4 lignes de diametre réduites  
 » à 18. ou 20. pouces de longueur ,  
 » & que la tige en ait 22. à 23. en-  
 » sorte que les trois parties de la  
 » baguette composent un Y. lorf-  
 » qu'on voudra en faire usage , il  
 » faut empoigner les deux branches  
 » de maniere que le dedans des  
 » mains regarde le ciel & les élever  
 » à la hauteur des épaules , obser-  
 » vant de maintenir la tige parallè-  
 » le à l'horizon , il arrivera ( com-  
 » me dit notre Auteur ) à ceux qui  
 » prétendent être en possession de  
 » cette vertu , ainsi qu'à tous les  
 » autres , qu'ils sentiront un effort  
 » que la baguette fera pour s'incli-  
 » ner, & qu'on est obligé d'employer  
 » une force assez considérable pour  
 » la maintenir horizontale, car aus-  
 » si-tôt qu'elle quittera cette situa-  
 » tion , elle se déterminera , soit  
 » vers le ciel , soit vers la terre.  
 Ajoutons à ceci , que ces dépositaires de secrets n'employent leur  
 baguette qu'après avoir mis en œu-  
 vre tous les signes naturels ; ainsi  
 la baguette entre leurs mains sera  
 toujours disposée à s'incliner, et  
 elle été coupée dans un quartier de

la lune le 22 Decembre le Soleil étant dans le Capricorne , & un mardi à cause de la planete de Mars. L'air de confiance avec lequel l'auteur s'annonce , une espece de crédulité dont les spectateurs sont déjà prévenus , les excitent à l'aider de leurs connoissances , même sans qu'ils s'en apperçoivent , ils s'imaginent tenir de lui ce qu'ils auroient dû reconnoître chez eux.

On apprend dans ce chapitre la méthode qu'il faut suivre pour rassembler les sources par des tranchées. Lorsqu'on veut avoir beaucoup d'eau on creusera dans les endroits qu'on a reconnus de petits puits éloignés les uns des autres de 25. ou 30. pas , il faut les joindre par des tranchées qui reçoivent les transpirations de l'eau, & la conduisent vers le lieu où l'on veut qu'elle se rende. Il faut être attentif en approfondissant à ne point percer les lits de tuf ou de glaises qui retiennent l'eau , & après qu'on aura donné aux terres un talud convenable , on étendra sur le fond un lit de terre glaise bien battue , ensuite l'on construira une pierreée, les eaux peuvent être conduites avec des tuyaux de fer , de plomb , de grès , & de bois de différentes especes. Leurs diametres , leurs longueurs , les incommodités des uns & les avantages des autres avec leurs prix se trouvent marqués ici. Notre Auteur n'a point oublié les précautions dont il faut user dans les conduites , comme de pratiquer des regards , & des ventouses à cause de l'air qui s'insinue dans les vais-

seaux , ni les moyens de remédier aux racines & aux pétrifications qui se forment dans les tuyaux.

Nous trouvons dans le même Traité ( car ces chapitres peuvent être ainsi nommés ) la pente qu'il faut donner aux aqueducs pour faire couler l'eau qui y est contenue. Vitruve vouloit six pouces sur 100. pieds de longueur , ce qui est trop considérable ; plusieurs expériences ayant fait connoître que 2. pieds sur 1200 toises fussent , lorsque la rigole ne fait point de coudes , & que les retours sont tellement adoucis qu'ils ne peuvent causer un retardement sensible à la vitesse de l'eau. On sait que le Canal de l'étang de Trappes , dont l'eau fut conduite à Versailles par les soins de M. Picard , n'avoit que 9. pouces de pente par 1000 toises , & qu'elle mit 4. heures à parcourir 4000. toises étant chassée par une charge de 3. pieds. L'aqueduc de Ruquancourt n'a que 3. pieds de pente pour une longueur de 1700. toises. Ainsi quand le fond sur lequel l'eau coule n'est point raboteux , l'on peut ne donner que 2. pouces de pente par 100. toises.

Nous avons eu occasion dans les analyses que nous avons faites de parler plusieurs fois du pouce d'eau. Nous terminerons ce chapitre par un éclaircissement dont M. B. nous fournit la matière , il est aussi intéressant pour les Géometres mécaniciens que pour les Fontaniers . Jusqu'à présent ces derniers se sont peu mis en peine d'examiner cette question importante pour eux &

pour le public. La seule méthode qu'ils pratiquent pour connoître la dépense d'une source, est de percer dans un ais le long d'une ligne horizontale plusieurs trous de différentes grandeurs comme de 12. lignes, 11. l. & demi, 10. l. & demi, 10. l. &c. Les termes intermédiaires étant distans d'une demi ligne ; puis entretenant la cuvette à gueule bée de ces orifices, ils jugent que la quantité d'eau qui s'écoule par celle de 12. est de 144. lignes d'eau, celle de 11. l. & demi de 12. &c. suivant le rapport des quarrées de ces ouvertures. Mais ils ne font point d'attention à la hauteur où l'eau se trouve au-dessus de ces orifices. De plus ces orifices étant circulaires, & placés sur une même ligne de niveau, ils ont un double inconvenient. Premièrement il est visible que l'eau de la cuvette peut être entretenue à la même hauteur du fond, qu'elle ne sera pas également élevée au-dessus du centre des ouvertures. Secondement, il arrivera que les unes seront presque à gueule bée dans le temps que les autres ne fourniront presque point d'eau. De plus n'ayant point de mesure commune à laquelle on rapporte toutes ces dépenses, on ne sçait ce qu'en ont les concessionnaires. Enfin par cette distribution ordinaire l'on n'a point d'égard aux frottemens qui se font au passage de l'eau, & en retardent la vitesse. Dès-là certains concessionnaires auront de l'eau lorsque les autres n'en auront point.

C'est, sans doute, la plupart de ces désavantages apperçus par M. Mariotte, qui le déterminèrent à régler le pouce d'eau à 14. pintes écoulées pendant une minute, l'eau du réservoir étant à 7. lignes au-dessus du centre de l'orifice. Cette mesure arbitraire dans son origine remedieroit à quelques inconveniens, si les Fontainiers avoient soin d'entretenir l'eau des cuvettes à cette hauteur, mais on ne suppléeroit pas à tous les défauts : car faisant les ouvertures circulaires, & à la même hauteur, l'élévation de l'eau ne sera pas la même pour toutes, & les divers frottemens resteront toujours.

M. B. pense avec raison qu'il faut faire les orifices rectangulaires, leur donner à tous la même hauteur, & les rendre différens quant à la baze, suivant le rapport des lignes d'eau qu'on voudra distribuer aux concessionnaires, & entretenir la cuvette à 7. lignes du centre de leurs orifices. Par cette construction le calcul en sera aisé, leur rapport & la même mesure commune sera déterminée : il ne reste plus que les frottemens sur leurs surfaces pour lesquels il est facile de faire quelques expériences en élargissant les jauges par degrés jusqu'à ce qu'on soit parvenu à les rendre capables de ce qu'elles doivent fournir sans toucher à leur hauteur, & avoir soin que les petites jauges soient éloignées des plus grandes, parce qu'en étant plus proches, ces dernières absorbent ou plutôt attirent l'eau qui devoit couler par l'autre.

En Physique le mot d'attraction est quelquefois commode.

#### CHAPITRE V.

Il s'agit ici de la maniere de distribuer & de diriger les eaux jaillissantes pour la décoration des jardins. M. B. après nous avoir entretenu de l'utile, a tourné ses vûes du côté de l'agréable. Quoique la conduite des eaux pour l'embellissement des jardins, ne soit pas absolument nécessaire, elle renferme des principes d'hydraulique dont notre Auteur ne pouvoit s'empêcher de parler, & c'est ce qu'on trouve dans ce chapitre. Après avoir proposé les desseins des plus beaux modèles, pour le meilleur emplacement des cascades, des jets d'eaux, des eaux plates, & des pyramides d'eau, il pose les différentes règles qu'il faut observer sur les ajutages, sur leurs grandeurs par rapport aux branches de communication. On apperçoit aisément pourquoi les jets d'eaux ne remontent pas jusqu'à la hauteur de leur réservoir; cette différence est connue, en sorte qu'ayant deux réservoirs

dont les hauteurs & le jet de l'un; sont donnés, on assignera la différence de l'autre. Et pour plus de facilité l'Auteur en a composé des tables. On sçait encore trouver la dépense de l'eau, lorsqu'on sçait la hauteur du réservoir & le diamètre de l'ajutage, ou la dépense de l'eau, & le diamètre de l'ajutage étant connue, la hauteur du réservoir le sera. Ce sont autant de questions sur lesquelles M. B. a formé un espece de tarif, c'est-à-dire, des tables qu'il a placées dans cette dernière partie de son Ouvrage, & qui le terminent. Si beaucoup de calculs & des méthodes difficiles y sont mises en usage; c'est une nouvelle preuve que la plus sublime Géométrie n'est pas inutile. Il faut convenir que l'Auteur n'a point épargné ses peines pour instruire ses Lecteurs sur une matiere assez peu connue: les bons Ouvrages tels que celui-ci peuvent en produire d'autres qui ne seront pas si sçavans, & qui auront une grande utilité. M. B. promet au public une suite, nous sommes persuadés qu'elle sera aussi-bien reçue que les livres précédens.

#### LES DEHORS TROUPEURS, OU L'HOMME DU JOUR,

*Comédie de M. de Boissy, en cinq Actes & en vers, représentée pour la première fois sur le Theatre de la Comédie Française le 18. Février 1740. A Paris, chez Pault le pere, Libraire Imprimeur, Quay de Gêvres, au Paradis, 1740. Avec Approbation & Privilège, in-12.*

COMME l'Extrait des Pièces de Théâtre, & particulièrement de celles du genre comique, ne fait jamais connoître que très-im-

parfaitement tout le mérite qui les a fait applaudir dans les représentations; nous n'exposerons, de cette Comédie-ci, malgré le succès mérité

mérité qu'elle vient d'avoir , que les endroits dont on peut dans un simple Extrait , donner la véritable idée : Premièrement la partie essentielle d'une piece , c'est-à-dire le genre de morale qui résulte de l'action ; & du détail des Scenes : En second lieu , ce que la piece a de nouveau ou de plus remarquable par rapport à l'intrigue : Et en troisième lieu les morceaux qui caractérisent le Style dans lequel elle est écrite.

M. de Boissy par rapport à l'objet moral , attaque ici avec force , & démasque d'une manière très-agréable , l'erreur de certains hommes du monde aimables lorsqu'ils s'étudient à le paroître , insupportables dès qu'ils se laissent voir tels qu'ils sont : Qui d'abord empressés , complaisans dans la vûe de réussir auprès de vous , deviennent dès qu'ils y sont parvenus négligens & sévères : De ces gens qui ne veulent avoir qui n'employent pour tout mérite dans la société , que ces dehors agréables & frivoles , capables à la vérité de plaire ; mais qui par la suite n'inspirent ni l'estime ni l'amitié. Qui se font une affaire sérieuse de commencer , d'entretenir des liaisons de pur amusement , & qui négligent sans scrupule celles que la raison , la bienfaisance , la reconnaissance même voudroient qu'ils cultivassent : Ils commencent par séduire ; Ils plaisent moins dès qu'on vient à les connoître , ils finissent par être abandonnés : c'est ainsi que cette pièce les représente.

Pour bien développer les faux

*Fev.*

principes par lesquels les gens de cette espèce se conduisent , l'Auteur met son heros , qu'il appelle *l'Homme du Jour* dans le cas de définir la raison : voici la sorte de raison que cet homme croit préférable.

Celle du premier ordre à qui la Bourgeoisie

Donne vulgairement le tiltre de folie ,  
Qui met sa grande étude à badiner de tout ,

Est mere de la joye & source du bon goût ;

Au milieu du grand monde établir sa puissance ,

Et de plaire à ses yeux enseigne la science.

Pour développer encore mieux les erreurs de ce même homme , dans une autre Scene où il s'agit de la conduite qu'on doit garder dans le monde , M. de B. le fait parler ainsi.

(Le monde) est notre maître & nous devons le suivre ,

Nous sommes par état rous deux forcés d'y vivre :

Pour y plaire , y briller , pour avoir ses faveurs ,

Il faut prendre Marquis jusqu'à ses erreurs :

Dès qu'ils sont établis préférer ses usages ,

Quelques choquans qu'ils soient aux raisons les plus sages ;

Quoiqu'il en coûte , on doit se mettre à l'unisson ,

Et tout sacrifier pour avoir le bon ton ;

Si-tôt qu'il le condamne , il faut fuir tout scrupule ,

Et même les vertus qui rendent ridicule.

N

M. de R. dans la fuite ne manque pas de faire connoître quels fruits doit produire un pareil Système de raison. L'homme dont il s'agit a un rival qu'il ne connoît pas pour tel : ce rival le regardant comme son ami , penche , par un principe de probité , à renoncer à ses vûes ; notre homme le rassure , ignorant comme nous venons de le dire , l'intérêt qu'il a à la chose , il le presse de continuer les soins auprès de la personne qu'il aime , le rival lui répond.

Le moyen ! à présent , Monsieur , que je la voie  
 Promise à mon ami dont son pere a fait choix ,  
 Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse ,  
 L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

A cela l'*Homme du Jour* reprique :

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ,  
 Il ne s'agit ici que de votre bonheur :  
 .....  
 Oûi , Marquis , sur ce point je serois sans pitié ,  
 Le scrupule est sotise en pareille matiere ,  
 .....  
 J'ai plus d'expérience & dois vous éclairer :  
 La droiture est un frein que l'on doit révéler ,  
 Du monde ce sont là les maximes constantes.  
 Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes ,

Devoirs essentiels de la Société ,  
 Dont ils sont les liens & comme le traité ,  
 .....  
 Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle  
 Du nom de badinage ou bien de bagatelle ,  
 Pour tout ce qu'on regarde universellement  
 Sur le pied de plaisir ou de délassement.

Ce conseil produit la récompense que mérite celui qui le donne , il lui fait perdre sa maîtresse.

M. de Bouilly ne se contente pas de mettre au jour tout ce qu'ont de frivole les opinions qui servent de règles à quelques gens du monde , il combat encore ces préjugés en leur opposant les sages principes qui les détruisent : pour moi ; dit un personnage qui contraste avec l'*Homme du Jour*.

Pour moi je reconnois une saine raison ,  
 Loin d'être un préjugé , Madame , elle s'occupe  
 A détruire l'erreur dont le monde est la dupe ,  
 Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux ,  
 Epure les vertus , corrige les défauts ,  
 Est de tous les états comme de tous les âges ,  
 Et nous rend à la fois sociables & sages.

Quand à l'intrigue le principal incident de celle-ci , est extrêmement ingénieux : la jeune personne qui est promise au Baron , c'est l'*Homme du Jour* , en aime un au-

tre ; rebutée d'ailleurs par l'esprit de hauteur & de sévérité , avec lequel le Baron la traite , elle a imaginé pour le dégoûter de l'épouser , d'affecter une stupidité extrême. Le Baron qui n'a d'esprit , c'est-à-dire , qui ne fait usage du sien que lorsqu'il veut plaire , ne s'est pas avisé de démêler celui que la jeune personne cherche à cacher : cette erreur produit des Scènes d'un genre très-agréable , non-seulement le langage qu'elle garde avec le Baron , & qu'il trouve fort paroît spirituel au spectateur ; mais l'Auteur tire bien un autre parti de cette équivoque : il met la jeune personne en Scène avec ses deux amans , tout ce qu'elle dit alors est en même temps plein d'esprit pour l'amant qu'elle aime , & paroît plat jusqu'à la fofise pour celui à qui elle veut déplaire. Il est aisé de concevoir de quel prix est ce double effet dans la représentation.

Il nous reste à rapporter ici quelques morceaux détachés pour faire connoître le style de la pièce ; voici comment l'Auteur expose le caractère qu'affecte la jeune personne , c'est le Baron qui parle trompé par l'apparence.

Cet objet si charmant dont mon ame est éprise ,

Sous un dehors flatteur cache un fond de bêtise :

Je ne sçai de quel nom je le dois appeller.  
C'est un être qui sçait à peine articuler :  
Triste sans sentiment , rêveuse sans idée ,  
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.

Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur ,

Un silence stupide en dément la douceur.  
D'aucune impression son ame n'est émue ,  
Et je vais épouser une belle Statue.

.....

Pour cet objet fatal je passe tout à tour  
Du desir au dégoût , du mépris à l'amour ,  
Je la trouve imbécile , & je la vois charmante ;

Son esprit me rebute & sa beauté m'enchanté.....

Dans une autre Scène , l'Auteur veut faire sentir combien tout ce qui n'est qu'amusement , devient pour certaines gens une affaire importante. Il s'agit d'entendre un Musicien célèbre qu'un homme de fortune compte d'avoir chez lui ; le Musicien manque de parole , on voit dépeint dans les vers suivans l'embarras de l'homme de fortune comme si on étoit présent à l'aventure.

L'opulent Financier , qui tout fier l'attendoit ,

Et chez qui , sans mentir , toute la France étoit ,

Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.

Le concert est rompu , l'aventure est cruelle ;

C'est un coup dont il est si fort humilié  
Qu'il en paroît moins fat , mais plus sot de moitié !

Les détails de cette pièce nous offriroient encore bien d'autres choix à faire , mais nous sommes obligés de nous renfermer dans

les bornes étroites qui nous sont  
présentées : nous observerons, pour  
terminer notre Extrait, que le suc-

cès marqué de cette Comédie n'a  
été interrompu que par la clôture  
du Théâtre.

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES DE LA SOCIÉTÉ

Royale de Londres, années 1733. & 1734. traduites par M. de Bremond.  
A Paris, chez Piger, Quai des Augustins, à l'Image S. Jacques, 1740.  
in-4°. pag. 280. & 338. planch. detach. XI. sans y comprendre une  
Carte des lieux où les différentes longueurs du Pendule à secondes ont été  
observées, comprenant toutes les Observations qui en ont été faites par di-  
vers Astronomes de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale  
de Londres, &c. depuis 1670. jusques & compris celles qui ont été faites  
en 1735. 1736. & 1737. à Paris, en Amérique & en Laponie, par or-  
dre du Roi & de l'Académie Royale des Sciences, pour déterminer la  
figure de la Terre, avec les Tables calculées d'après ces observations par  
Messieurs Newton, Bradley & de Maupertuis, dressée par Philippe  
Buache de l'Académie des Sciences, gendre de feu M. Delisle, premier  
Géographe du Roi & de la même Académie, 1740.

**N**ous avons rendu compte  
dans le Journal précédent  
des Mémoires contenus dans les  
Transactions Philosophiques de  
l'année 1733. Nous rendrons com-  
pte dans celui-ci de ceux de l'année  
1734. Ils sont au nombre de 30,  
dont voici les titres rangés par or-  
dre de matières.

PHYSIQUE GÉNÉRALE.

1. Lettre de M. DU FAY à M.  
le Duc de RICHMOND & de LENOX  
touchant l'Électricité.

2. Observations faites à Londres  
par M. GRAHAM, & à BLACK-  
RIVER dans la JAMAÏQUE, par M.  
CAMPBELL, sur les vibrations du  
Pendule, pour déterminer dans ces  
deux endroits la différence de la  
longueur des Pendules Isochrones &  
communiquées par M. BRADLEY.

3. Description des Aurores Bo-  
réales qui ont été observées à Wit-  
temberg en 1732. par M. WEIDLER.

4. Extrait d'une Lettre de M.  
MUSCHENBROECK au Docteur DES-  
AGULIERS, touchant des experien-  
ces faites sur le sable magnétique des  
Indes.

5. Extrait des Journaux Mété-  
rologiques envoyés à la Société  
Royale, avec des Remarques, par  
M. DERHAM : cinquième Partie.

6. Extrait d'un Ouvrage intitulé :  
Traité Physique & Historique de  
l'Aurore Boréale, par M. de MAI-  
RAN, suite des Mémoires de l'Aca-  
démie Royale des Sciences. Année  
1731. par M. EAMES.

ANATOMIE.

1. Passage extrait de l'Histoire de  
l'inoculation de la petite-vérole, com-



posée par M. TIMONI, communiquée par M. HORSEMAN.

2. Observation d'un homme empoisonné pour avoir mangé de l'Aconit ou Napel, par M. BACON.

3. Relation de l'état où se sont trouvés les corps d'un homme & d'une femme enterrés depuis 40 ans dans les marais du Comté de DERBY : tirée d'une Lettre du Docteur BALGUY à M. Cromwel MORTIMER.

## C H I M I E.

1. De l'Ambre gris : par M. NEUMANN : I. Partie.

2. De l'Ambre gris : par le même : II. Partie.

3. De l'Ambre gris : par le même : III. Partie.

4. Exposition des expériences faites sur l'Ambre gris, par M. M. BROWNE & HANCKEWITS, avec la Défense de M. NEUMANN.

5. Du Camphre de Thim : par M. NEUMANN.

## B O T A N I Q U E.

1. Expériences & Observations sur les Bulles, sur les Plantes & sur les semences qui croissent dans l'eau : par M. CURTEIS.

2. Catalogue des 50 Plantes du Jardin de CHELSEA, présentées à la Société Royale par la Compagnie des Apoticaire, pour l'année 1732. par M. RAND.

3. Description d'un nouveau genre de Plante appelé en Malais MANGOUSTAN : par M. GARCIN, traduite du François en Anglois par M. ZOLLMAN.

## HISTOIRE NATURELLE.

1. Conjectures touchant le pouvoir de charmer ou de fasciner, attribué au Serpent à sonnette, fondées sur des Relations dignes de foi, sur des expériences & sur des observations : par M. SLOANE.

2. Partie d'une Lettre du Docteur RICHARDSON à M. SLOANE, sur la Squille d'eau douce.

3. Mémoire sur la mort des Chenilles & des Sauterelles qui ont désolé depuis quelques années les Campagnes des environs de WITTEMBERG, par M. WEIDLER.

4. Suite de l'Extrait sur l'Histoire Naturelle de la CAROLINE & des Isles BAHAMA : par M. CATESBY : sixième Partie ; par le Docteur MORTIMER.

5. Extrait d'un Livre intitulé : LOCUPLETISSIMI RERUM NATURALIUM THESAURI ACCURATA DESCRIPTIO, &c. Vol. 1. Amstel. 1734. in fol. c'est-à-dire : Description exacte des principales Curiositez de la Nature, renfermées dans le Cabinet de M. Albert SEBA : par le Docteur Middleton MASSEY.

## M E C H A N I Q U E.

1. Description d'une nouvelle Machine pour élever l'eau, dans laquelle les chevaux ou les autres animaux tirent sans perdre de force, (ce qui n'avait pas encore été pratiqué) dans laquelle les coups de piston sont assez étendus pour empêcher l'eau de se perdre par l'ouverture

*trop fréquente des soupapes, dans laquelle enfin se trouvent beaucoup d'autres avantages également nouveaux : par M. CHURCHMAN.*

### ASTRONOMIE.

1. *Figure de l'Eclipse de Soleil observée un peu avant le coucher de cet Astre à WITTEMBERG EN SAXE le deuxième Mai V. S. 1733. par M. WEIDLER.*

2. *Taille des Eclipses des Satellites de Jupiter en 1735. par M. HODGSON.*

3. *Description & usage d'un Instrument pour prendre la latitude d'un lieu à toute heure du jour : par M. GRAHAM.*

4. *Mémoire sur la manière dont M. GODFREY a perfectionné le Quartier Anglois de DAVIS & sur l'application de ses corrections à l'Arbalestrille : par M. LOGAN.*

Nous nous bornerons dans cet Extrait à entretenir nos Lecteurs du second morceau de Physique générale, ou plutôt d'une note que M. de Bremond a faite à son sujet, du premier, du second & du troisième de Chimie, du premier & du quatrième d'Histoire Naturelle.

1. Le second morceau de Physique générale a pour objet des Observations faites à Londres par M. Graham & à Black-River dans la Jamaïque, par M. Campbell, touchant le mouvement d'une Horloge à Pendule pour déterminer la longueur des Pendules Isochrones, dans ces deux endroits. Communiquées par M. Bradley.

La variation de la longueur du Pendule à secondes sous différents degrez de latitude est une observation que la grande connéxité avec la question de la figure de la Terre a rendu infiniment intéressante pour tous les Physiciens. C'est en 1672. que M. Richer de l'Académie Royale des Sciences, découvrit en l'Isle Cayenne que les Pendules alloient plus lentement près de l'Equateur, que dans des Pais Septentrionaux. Cette premiere découverte eut le sort de presque toutes les choses nouvelles; ceux dont elle favorisoit les idées l'adoptoient, les autres la combattoient. On eut recours aux expériences & elles ont été portées par la sagacité des Observateurs à un point de précision auquel il ne paroissoit pas aisé de parvenir. Quelques-unes des premieres parurent contredire l'Observation de M. Richer, mais une foule d'autres qui les suivirent & qui ont été répétées avec l'attention la plus scrupuleuse, ne permettent plus de la revoquer en doute. Telles sont en particulier les Observations de MM. Graham & Campbell, communiquées par M. Bradley. M. de Bremond a réuni dans une note étendue toutes les expériences qui ont été faites à ce sujet sous différentes latitudes. Nous voudrions que les bornes d'un Extrait nous permissent de la rapporter en entier, mais nous rendrons du moins compte de ce qu'elle renferme de plus nouveau. Ce sont les expériences faites en dernier lieu sur le

Pendule au Pôle & à l'Equateur par ces célèbres Académiciens , qui secondés d'un Ministre à qui la facilité de son génie rend toutes les Sciences familières , sont allés les uns sous un ciel brûlant, les autres sous un climat glacé, non pour amasser de vains trésors , mais pour enrichir leur pays de nouvelles connoissances. Leur principal objet étoit , comme l'on sçait , de mesurer les degrez au pôle & à l'Equateur , mais ils se proposèrent en même tems de faire des expériences sur le Pendule. Il falloit commencer par déterminer dans la plus grande précision la longueur du Pendule dans un lieu quelconque , par exemple à Paris. Les expériences à Paris paroissoient , dit M. de Bremond , d'autant plus nécessaires que tous ceux qui y avoient mesuré jusqu'alors la longueur du Pendule ne s'étoient point accordés. Les différences qu'ils mettoient dans leurs observations étoient à la vérité extrêmement petites ; dans toute autre matiere on auroit même été surpris d'un pareil rapport ; mais pour le cas présent un cinquième , un dixième de ligne & beaucoup moins peuvent influencer considérablement sur les conséquences que l'on veut en tirer & sur les dimensions de la figure de la Terre. Un cinquième de ligne , selon la Table de M. Newton , est tout ce qu'il faudroit ajoûter de plus qu'à Paris à la latitude d'Uranibourg pour la différence de la longueur du Pendule.

L'Académie invita M. de Maiiran capable, comme tout le monde sçait , dit M. de Bremond , de la plus grande exactitude , à se charger de déterminer la mesure précise du Pendule à Paris. Après bien des expériences & des calculs dont on trouve le détail dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1735 , cet illustre Académicien a enfin constaté que la longueur du Pendule à Paris étoit de 3 pieds 8 lignes &  $\frac{1}{9}$  , ou plus exactement encore 8 lignes  $\frac{2}{3}$  longueur la même , dit M. de Bremond , que celle de MM. Deshayes & Varin adoptée par M. Newton dans la proposition 20<sup>me</sup> du 3<sup>me</sup> Livre de ses Principes Mathématiques & approchant davantage de la mesure de M. Richer que de celle de M. Picard dont les expériences avoient paru contredire la découverte du premier.

La longueur du Pendule à Paris bien déterminée , MM. Godin , Bouguer & la Condamine sont partis pour aller mesurer un degré du Méridien sous l'Equateur , & ils ont fait chacun en particulier des expériences sur la longueur du Pendule au petit Goave , à Portobello , à Panama , à Riojama , & il résulte de leurs expériences que la longueur du Pendule diminue à mesure que l'on approche de l'Equateur. Il faut voir le détail de ces expériences dans l'excellente note de M. de Bremond , & on ne pourra s'empêcher d'être surpris , comme il le dit lui-même , de l'accord singulier qui se trouve entre

des observations faites suivant différentes méthodes par différents Observateurs & répétées un grand nombre de fois : par exemple, au petit Goave la différence qui se trouve entre la détermination de chacun des trois Observateurs ne va pas à un vingtième de ligne, preuve de l'extrême attention qu'ils y ont apportée.

D'un autre côté M<sup>r</sup> de Maupertuis, Clairaut, Camus & le Monnier partirent en 1736. pour mesurer dans le Nord le degré le plus Septentrional qu'il fût possible. Après avoir travaillé à toutes les opérations & à toutes les observations nécessaires pour la mesure du degré, ils firent des expériences sur la pesanteur à Pello, dont la latitude est de  $66^{\circ} 48'$ , & dont la position étoit d'autant plus avantageuse qu'elle étoit plus près du Pôle.

» pour connoître la différence  
» de pesanteur entre Pello & Paris  
» ces Observateurs se servirent  
» d'une Pendule de M. Graham,  
» destinée à ces sortes d'expériences.  
» ces. Le Pendule décrivit toujours  
» des arcs de  $4^{\circ} 10'$ . On régla le  
» feu dans la chambre où devoient  
» se faire les expériences par le  
» moyen de deux Thermomètres  
» de Mercure, on y conserva toujours  
» la même température &  
» par les observations depuis le 6  
» Avril 1737. jusqu'au 10, on trouva  
» que le Pendule avoit accéléré  
» sur Régulus de  $3' 34''$ , ce qui  
» donne pour son acceleration sur  
» chaque revolution des fixes  $53''$   
»  $5'''$ .

» Les mêmes Astronomes &  
» Géomètres, de retour à Paris,  
» y entreprirent jour & nuit la  
» même température qu'ils avoient  
» eue à Pello, par le moyen des  
» deux mêmes Thermomètres, les  
» oscillations du Pendule furent de  
»  $2^{\circ} 10'$  de chaque côté. On observa  
» Sirius & on trouva que pendant  
» 13 revolutions des fixes le  
» Pendule avoit retardé sur leur  
» mouvement de  $1' 1' 5''$ . Donc de  
» Paris à Pello, pendant une révolution  
» des fixes, la Pendule  
» accélère de  $59' 1''$ . On sçait par  
» la que le Pendule qui bat les secondes  
» à Pello est de 441, 17 lignes,  
» tandis qu'à Paris il n'est  
» que de 440, 57, c'est-à-dire qu'il  
» est plus long à Pello qu'à Paris  
» de 940 parties de ligne.

M. de Bremond ne se borne pas à rendre compte dans sa note de toutes les expériences qui ont été faites sur la longueur du Pendule sous différentes latitudes, il y joint les conséquences qui en ont été tirées.

M<sup>rs</sup> Mariotte & Huguens, dit-il, profiterent habilement de l'expérience de M. Richer, & conclurent aussi-tôt que les corps tombent plus lentement vers l'Equateur que vers les pôles. Ils imaginèrent que la force centrifuge étoit plus grande vers l'Equateur & que la matière subtile faisant par conséquent un plus grand effort pour s'éloigner du centre s'opposoit avec plus de force à la chute des corps, les soutenoit, en diminuoit la pesanteur. M. Huguens

guens dès lors sentit que la circonférence de la Terre n'est pas circulaire de l'Equateur aux Pôles, il pensa que l'inégalité du Pendule étant une fois bien déterminée, on auroit la courbe de la surface de la Terre dans le sens d'un méridien; il trouva par cette analogie que la Terre doit être aplatie par les Pôles, & que la pesanteur croît de l'Equateur aux Pôles comme le carré des sinus de latitude. Une ligne & un quart de différence trouvée au Pendule à Cayenne lui donna lieu, comme le dit M. de Fontenelle, de changer la figure de la Terre.

M. Newton se servit aussi des observations du raccourcissement du Pendule vers l'Equateur pour estimer le rapport de la pesanteur des corps sous le Pôle & sous l'Equateur, pour déterminer la figure de la Terre & pour calculer les longueurs du Pendule depuis l'Equateur jusqu'au pôle; M. Newton fit voir clairement, ajoute M. de Bremond, que la chaleur du Soleil la plus ardente ne peut pas produire sur la verge du Pendule l'excès de la longueur qu'on trouve près de l'Equateur, comme l'avoit prétendu M. de la Hire. Il prit un terme moyen sur le petit nombre d'observations du Pendule qu'il jugea exactes, & il calcula une Table des longueurs du Pendule depuis l'Equateur jusqu'au Pôle.

Cette Table donne la terre un peu moins aplatie par les Pôles que ne l'a trouvé par ses observa-

*Ecc.*

tions M. de Maupertuis & l'accélération de la Pendule de Paris à Pello est plus grande de plusieurs secondes que celle qui résulte du calcul de Newton. La Table de M. Bradley donne l'accélération de Paris à Pello plus grande qu'on ne l'a observée dans le voyage au Cercle polaire de  $\frac{1}{4}$   $\frac{5}{1000}$ .

M. de Maupertuis a donné dans son Ouvrage de la mesure de la Terre une Table des accélérations de la Pendule & des allongemens du Pendule depuis l'Equateur jusqu'au Pôle. Cette Table est, dit M. de Bremond, d'autant plus exacte qu'elle a été faite sur un plus grand nombre de points connus & éloignés les uns des autres.

C'est par-là que M. de Bremond termine sa note qu'on peut regarder comme un fort bon Mémoire. Elle est accompagnée d'une Carte des lieux où les différentes longueurs du Pendule ont été observées, comprenant toutes les expériences qui ont été faites à ce sujet avec les Tables qui ont été calculées en conséquence par M<sup>rs</sup> Newton, Bradley & Maupertuis. Elle a été exécutée par M. Buache.

On peut juger par cette Carte combien M. de Bremond apporte de soins pour perfectionner son Ouvrage, & la note dont nous avons rendu compte fait voir qu'il ne lui manque rien du côté des connoissances. Une Traduction telle que la sienne devient un Livre original.

2. Le premier, le second & le troisième morceau de Chimie sont

O

trois parties d'un Mémoire sur l'Ambre gris dont M. Neuman est l'Auteur.

Il y a eu un grand nombre de sentimens differens sur la nature de l'Ambre gris & sur sa formation. Les uns l'ont mis au rang des gommes, d'autres au rang des résines; ceux-ci ont dit que c'étoit une fiente d'oiseau, ceux-la que c'étoit un gâteau d'Abeilles, d'autres enfin ont prétendu que c'étoit un excrément de poisson ou de Baleine. M. Neuman rapporte toutes ces opinions & plusieurs autres encore, & après les avoir combattues il s'attache à faire voir que l'Ambre gris est un minéral bitumineux qui passe de la terre dans la mer, mais dans une consistance plus épaisse que le Naphte. Lorsqu'il coule dans la mer, il est encore flexible, tenace & visqueux. Parmi beaucoup de choses curieuses qui sont répandues dans les trois parties de son Mémoire, nous en rapporterons une seule qui nous a paru la plus nouvelle. C'est la dissolution parfaite de l'Ambre gris par l'esprit de vin rectifié, dissolution que, suivant M. de Neuman, on avoit regardée jusqu'alors non seulement comme très-difficile, mais même comme presque impossible. M. Neuman en donne le procédé qui est très-simple. Prenez (ce sont ses paroles) de bon esprit de vin très-rectifié, passé sur le tartre (quinique, absolument parlant, l'esprit de vin simple bien rectifié suffit le mieux) ; mettez-y un douzième d'Ambre gris naturel

& rompu en petits morceaux, ne laissez pas ce mélange à une digestion lente, exposez-le tout d'abord à un feu gradué jusqu'à ce que l'esprit de vin commence à bouillir. Voilà tout le mystère, & vous verrez que l'Ambre gris se dissoudra entièrement. Si l'on se sert d'un esprit inflammable-huileux (soit que cet esprit ait passé sur un végétal huileux, soit que ce soit un esprit de vin très-rectifié & chargé pendant la distillation d'une huile essentielle) la dissolution de l'Ambre gris se fera beaucoup plus promptement, mais l'esprit de vin simple très-rectifié l'emportera toujours sur les autres esprits, sur l'esprit de rose, &c. à moins que ces esprits ne soient très chargés de particules huileuses.

Nous renvoyons au Mémoire ceux qui voudront s'instruire plus particulièrement de cette opération chimique. Elle donne lieu à plusieurs observations de M. Neuman qui nous ont paru mériter attention.

3. Le premier morceau d'Histoire Naturelle dont nous nous sommes proposés de rendre compte est de M. Sloane, & a pour titre *Conjectures sur le pouvoir de charmer ou de fasciner attribué au Serpent à sonnette, fondées sur des Relations dignes de foi, sur des expériences & sur des observations.*

Le peu de lumières de la plupart de ceux qui voyagent, l'espèce d'honneur qu'ils se font d'avoir des choses singulières à rapporter, la pente que nous avons à les croire ont rempli l'Histoire naturelle

de fables. On trouve en les approfondissant que tout leur prétendu merveilleux n'est fondé que sur des faits inventés ou mal vûs. C'est ainsi qu'il faut juger de ce qu'on trouve dans presque toutes les Relations au sujet du Serpent à sonnette. On y lit que le Serpent à sonnette tient les yeux fixés sur un petit animal, Comme un Ecureuil, un Oiseau, &c. & que par le charme de ce regard, l'animal, quoique perché sur un arbre fort élevé, tombe mort dans la gueule du Serpent.

Ce fait est tellement attesté par tous les Voyageurs qu'on ne peut pas le mettre au nombre de ceux qui ont été inventés, mais au nombre de ceux qui ont été mal vûs. En effet, un peu d'attention eut fait évanouir le prétendu charme pour faire place à quelque chose de fort naturel. Selon M. *Sloane*, quand le Serpent à sonnette surprend des animaux qui peuvent devenir sa proie, principalement de petits Quadrupèdes, des Oiseaux, &c. il se jette dessus & les mord. Le venin, quoique subtil, ne produit pas son effet sur le champ: l'animal mordu, sur-tout si c'est un oiseau, a le tems de s'enfuir sur un arbre voisin, & le Serpent ne le perd point de vûe jusqu'à ce qu'il soit tombé ou qu'il soit parfaitement mort, & pour lors il l'avale, après l'avoir léché & humecté de sa salive. Cette explication est confirmée par une expérience que son Auteur fit il y a quelques années. On lui avoit

envoyé de Virginie un Serpent à sonnette en vie dans une boîte avec du gravier. Le Serpent en ayant été tiré avec de grandes précautions, on fit avancer un chien contre lui, le Serpent le mordit & aussi-tôt le chien se mit à hurler d'une façon plaintive, & s'écarta du Serpent à la distance de quelques verges. Dans une minute il devint paralitique des jambes de derrière, de la même manière que les chiens auxquels on a lié l'aorte descendante, & il mourut en moins de trois minutes. Le Colonel *Beverley*, dans son *Histoire de Virginie*, rapporte un fait dont il a été témoin & qui s'accorde entièrement avec l'expérience & l'explication de M. *Sloane*.

» A la fin de Mai 1715. (dit-il)  
 » étant à la promenade avec deux  
 » de mes amis, nous nous arrêta-  
 » mes près d'un verger sur le bord  
 » d'un chemin qui conduisoit à  
 » quelques cerisiers, & là nous  
 » vîmes toute la cérémonie d'un  
 » charme entre un Serpent à son-  
 » nette & un Lievre. Ce Lievre  
 » étoit assez fort. Voici comme le  
 » charme se fit.

» Une personne de la compagnie  
 » allant choisir les meilleures cerises  
 » aperçut le Lievre assis, & quoi-  
 » que le Lievre fût au milieu du  
 » chemin il ne remua point; il  
 » fallut, pour qu'il changât de  
 » place, que cette personne, qui  
 » ignoroit la cause de sa tranquillité,  
 » lui donnât un coup de fouet;  
 » pour lors il alla environ 10 pieds  
 » plus loin & s'assit de nouveau.

» la personne n'ayant pas trouvé  
 » les cécilies mûres, revint aussi-  
 » tôt par le même chemin, & près  
 » l'endroit où elle avoit frappé le  
 » Lievre, elle vit un Serpent à  
 » sonnet. Comme elle ne se doutoit  
 » point du charme, elle alla dans  
 » une haye, 20 verges plus bas,  
 » pour chercher un bâton afin de  
 » tuer le Serpent, mais à son re-  
 » tour elle trouva que le Serpent  
 » s'étoit retiré & qu'il s'étoit placé  
 » dans le même endroit d'où le  
 » Lievre étoit d'abord parti. Cela  
 » donna envie à cette personne de  
 » voir où étoit le Lievre & elle  
 » l'aperçut à environ 10 pieds du  
 » Serpent dans le même endroit où  
 » il s'étoit arrêté après qu'il eût  
 » reçu le coup de follet. Il étoit  
 » pour lors couché, au bout de  
 » quelque tems il se leva sur ses  
 » pieds de devant, il fit des efforts,  
 » & il se débattit comme pour dé-  
 » fendre sa vie ou pour s'enfuir,  
 » mais il ne put point enlever de  
 » terre la partie postérieure de  
 » son corps, tous ses tentatives  
 » étoient inutiles, il retomboit sur  
 » le côté & halétoit fortement. Le  
 » Lievre & le Serpent étoient dans  
 » cette situation lorsque la person-  
 » ne qui les observoit m'appella,  
 » & quoique nous ne fussions  
 » tous les trois qu'à 15 pieds de  
 » distances du Serpent pour voir ce  
 » qui se passoit, le Serpent ne prit  
 » pas garde à nous, & il ne jeta  
 » pas sur nous le moindre coup  
 » d'œil. Ces animaux restèrent au  
 » moins une demie heure dans la  
 » même disposition, le Serpent ne

» faisoit pas le moindre mouve-  
 » ment, mais le Lievre faisoit de  
 » fréquens efforts & retomboit  
 » ensuite sur le côté. A la fin le  
 » Lievre parut comme mort, le  
 » Serpent pour lors quitta l'en-  
 » droit où il étoit & s'avança tout  
 » doucement vers le Lievre, dans  
 » ce moment ses couleurs devin-  
 » rent dix fois plus belles & plus  
 » brillantes qu'auparavant. Pen-  
 » dant que le Serpent s'approchoit  
 » le Lievre fit un nouvel effort, le  
 » Serpent aussi-tôt s'arrêta, il de-  
 » meura étendu tout de son long  
 » & attendit que le Lievre se fût  
 » recouché & qu'il eût été tran-  
 » quille pendant quelque tems.  
 » Alors il s'avança de nouveau jus-  
 » qu'à ce qu'il fût parvenu aux  
 » parties postérieures du corps du  
 » Lievre, qui dans toute cette  
 » opération avoit été en face du  
 » Serpent. Il enveloppa le Lievre  
 » par une circonvolution de son  
 » corps, il se redressa ensuite en  
 » partie & fondant sur le Lievre il  
 » le tua. Il attaqua d'abord la tête  
 » & le museau de l'animal, & de-  
 » là il passa aux oreilles, il les prit  
 » l'une après l'autre & les prépara  
 » chacune séparément dans sa  
 » gueule, comme un homme qui  
 » voudroit humecter une gaufre,  
 » il revint encore au museau, il  
 » prit la face dans sa gueule, &  
 » pour l'avaler plus facilement, il  
 » la fit passer tantôt d'un côté de  
 » sa mâchoire & tantôt de l'autre.  
 » Les épaules du Lievre enbar-  
 » rassèrent long-tems le Serpent,  
 » il retira à plusieurs reprises de sa



» gueule le Lievre, il l'étendit de  
 » toute sa longueur, il le mit dans  
 » sa gueule quelquefois à droite &  
 » d'autre fois à gauche, enfin il  
 » parvint à en faire passer tout le  
 » corps dans son gosier, &c.

Cette Relation est conforme à ce que dit le Pere *Labat* dans son *nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique* (Tom. IV. pag. 96. & 106. Edit. de Paris, 1722. in-12) que quand les Serpens à sonnette ont mordu leur proie, ils s'éloignent pour éviter d'en recevoir du mal; & quand l'animal est mort, ils le couvrent de leur écume, ils en étendent la queue & les pieds le long du corps, si ce sont des Quadrupèdes, & ensuite ils les avalent.

Les Serpens à sonnette conduisent & répandent leur venin par deux dents placées l'une auprès de l'autre dans la mâchoire supérieure sur le devant de la gueule; ces dents sont creusées & crochues comme les ergots d'un coq, elles sont lâches & vacillantes, elles ne sont point assujetties dans le haut de la mâchoire comme les dents ordinaires. Chaque dent est percée un peu au-dessus de sa pointe par une ouverture qui communique dans l'intérieur. Ces deux dents sont ordinairement couchées dans le long de la mâchoire, elles sont repliées comme un couteau à ressort fermé & elles peuvent se resserrer de même que les griffes d'un chat ou d'une Panthère. Ces dents sont recouvertes d'une membrane mobile & mince, ou d'une peau couleur de chair

qui remonte & se relève. Cette peau ne se rompt point dans le tems que la dent se leve, elle se conserve dans tout son entier jusqu'à ce que la morsure soit faite, & pour lors elle est percée par la dent qui verse le poison. Il est extrêmement violent. En voici un effet qui nous a paru singulier & qui est rapporté par le même M. Beverley d'après le Colonel Jacques Tailor. On avoit coupé la tête d'un Serpent à sonnette à trois doigts du corps, M. T. irrita cette tête avec une baguette verte, longue d'un pied & demi & nouvellement écorcée, & il continua à l'irriter jusqu'à ce qu'elle eût mordu à plusieurs reprises cette baguette. Aussi tôt après il vit de petites rayes vives s'élever le long de la baguette jusqu'à sa main, il jeta la baguette par terre, & dans un quart d'heure elle se fendit d'elle même en plusieurs endroits & se rompit d'un bout à l'autre.

4. Nous finirons cet Extrait par le 4<sup>me</sup> morceau d'Histoire Naturelle. C'est la 6<sup>me</sup> partie de l'Extrait de l'Essai sur l'Histoire Naturelle de la Caroline & des Isles de Bahama, par M. Catesby.

Cette 6<sup>me</sup> partie, qui est de M. Mortimer, ainsi que les précédentes, est uniquement destinée pour la description & les figures des poissons.

Ceux qui nous ont paru les plus singuliers sont 1<sup>o</sup>. le Rocher (*Percanarhencrosta punctata*), ce poisson qui passe pour le plus dangereux de ceux qui sont autour des Isles de Bahama est venimeux dans un endroit & ne l'est pas dans un

autre , ainsi que la plupart de ceux de cette espèce. 2°. Le Tang (*Turdus rhomboidalis*) , ce Poisson a de chaque côté de la queue une arête très-pointüe qu'il peut dresser pour se défendre. 3°. L'Aloë (*Turdus Cinerens Peltatus*) , ce Poisson porte sur le nez une corne

ovale qui ressemble à un petit bouclier. 4°. Enfin la Licorne de Bahama (*Un cornis P. cis Bahamensis*) : ce Poisson a deux ou trois pieds de long , & porte entre les deux yeux une corne mobile , longue d'environ neuf pouces. Il empoisonne quand on en mange.

*ORAISONS FUNEBRES , PRONONCEES PAR LE PERE de la Rue , de la Compagnie de Jesus. A Paris , chez Pierre Giffey , rue de la Vicille Bouclerie , à l'Aibre de Jessé. Et chez Marc Bordalet, rue S. Jacques , à S. Ignace , 1740. Avec Approbation & Privilège vol. in-12. pag. 358. sans un Avertissement.*

CE Recueil contient sept Oraisons Funébres , la première est la seule qui n'ait point encore été imprimée. C'est l'Editeur qui en fait l'observation dans un Avertissement. Ce n'est pas qu'elle n'ait bien mérité de l'être ainsi que les autres , & particulièrement par le sujet qu'elle embrasse : l'Oraison Funebre de *Henri de Bourbon Prince de Condé* ne pouvoit qu'exciter la curiosité des lecteurs. Ajoûtez encore que la juste opinion qu'on a de l'Orateur ne laissoit point de doute sur le mérite de l'Ouvrage.

Le Pere de la Rue prononça ce Discours dans l'Eglise de la maison Professe des Jesuites à Paris. (1) Le *Président Perault* qui avoit eu l'honneur d'être attaché à *Henri de Bourbon* , y avoit fondé pour ce Prince à perpétuité , un service annuel ainsi qu'un éloge funebre : témoignage de zèle qui prouve autant les vertus du Prince que l'attachement & le respect du ser-

viteur : il est rare que les Princes inspirent une reconnoissance qui se manifeste encore quand ils ne sont plus.

Pour donner d'abord une idée des vertus qui fondent l'éloge de *Henri de Bourbon* , le P. de la R. annonce qu'il ramene toutes ces mêmes vertus à celle qui caractérise dans ce Prince , le défenseur de la Religion. Nous allons rapporter ses termes : » comparable en quel- » que maniere dans le commen- » cement & dans la fin de sa vie , » à cet ange miséricieux que saint » Jean nous dépeint un pied sur » la mer & l'autre sur la terre , le » Prince de Condé d'un côté dans » l'agitation & de l'autre dans le » repos , a vû l'orgueil de l'here- » sie ; il en a vû l'abaissement. L'er- » reur , la politique , c'est-à-dire , » les considérations humaines , & » le libertinage , attaquoient la Re- » gion , *Henri de Bourbon* opposa à » ces trois dangereux ennemis la » fermeté de sa foi : l'aideur de son

(1) Le 2 de Septembre , 1685.

» zèle & l'éclat de sa piété. » C'est dans ces trois points de vue que l'Orateur le considère.

» *Henri* naîssoit dans les bras  
» de l'herésie , destiné cependant  
» à devenir le véritable appui de la  
» Religion . . . *Le Duc de Guise*  
» mourroit dans le sein de la Reli-  
» gion dont il avoit voulu être l'ap-  
» pui , mais par des moyens que la  
» Religion même condamne. Le 1<sup>er</sup>  
» usage que *Henri* fit de sa raison  
» fut de reconnoître l'Eglise. . .  
» devenu d'abord Catholique par  
» un enchaînement de conjoncti-  
» res favorables , il le fut par choix  
» dès qu'il fut capable d'en faire....  
» l'herésie en frémit . . . mais bien-  
» tôt une mort funeste ayant enlevé  
» *Henri le Grand* qui s'étoit réuni  
» à l'Eglise . . . du trouble & du  
» desespoir public : l'herésie sentit  
» renaître son espérance. . . Que  
» ne mit-elle point en œuvre pour  
» regagner le *Prince de Condé*.... elle  
» le tenta par ses passions & même  
» par ses vertus : par cet amour du  
» bien public dont il faisoit dès  
» ces premiers tems , profession  
» ouverte . . . Par l'exemple de  
» son *ayeul* expirant dans les plain-  
» es de *Jarnac*. Par celui de son  
» *pere* enlevé par une triste mort  
» après la victoire de *Courtras* ; tous  
» deux perdant la vie pour le parti  
» que *Henri* abandonnoit. . . Rien  
» ne pût lui faire illusion. . . Il con-  
» nut parfaitement que la Religion  
» de son *pere* & de son *ayeul* n'étoit  
» pas celle de ses *Ancêtres*. . . Il ne  
» crut pas devoir condamner dans  
» les uns onze siècles de vertus ,

» pour justifier dans les autres tren-  
» te ou quarante ans d'une gloire  
» qu'ils auroient pû se reprocher.»

Que d'avantages pouvoient en-  
gager le *Prince de Condé* à prote-  
ger les Protestans ! ç'eût été exer-  
cer des droits absolus sur la moitié  
du Royaume ; mais pour une gran-  
de ame , c'est-à-dire , pour une ame  
vraiment Chrétienne , une autori-  
té injuste n'est pas un objet d'am-  
bition. » Envain on fit envisager à  
» *Henri* qu'il n'y avoit plus à la  
» tête du parti ni des *Rois de Na-*  
» *varre* , ni des *Collignis* , qui par-  
» tageassent avec les *Condés* la gloi-  
» re des entreprises ni la puissance  
» du gouvernement. En vain dans  
» les villes qui lui servoient de  
» rampart , l'herésie reçut *Henri*  
» avec pompe « Piéges tendus inu-  
tilement. Dans le tumulte des  
passions qui égarent si souvent les  
Princes du moins pendant leurs  
premières années , » au milieu mê-  
» me des sujets de mécontentement  
» que lui donnoit *Louis le Juste* ,  
» tels en effet que le Monarque en  
» reconnut l'injustice , le *Prince de*  
» *Condé* tint toujours à son devoir ,  
» à sa patrie , par ce qu'il tenoit  
» à sa Religion.

Le P. de la R. passe ici de la foi  
inébranlable de *Henri* à l'ardeur  
de son zèle opposé à la lâcheté des  
politiques » La France n'avoit de-  
» puis long-tems d'autres ennemis  
» que ses enfans aveuglés par l'he-  
» résie : arbitres selon eux de  
» la parole de Dieu pouvoit-on  
» s'étonner qu'ils s'érigeassent en  
» censeurs de la parole & de la vo-

» l'onté des Princes. Enfin l'assemblée de la Rochelle ayant mis le comble à l'iniquité, il fallut attaquer par les armes ce principal rempart des Hérétiques » deux sortes de » personnes s'opposoient à cet entreprise, les uns par crainte & » les autres par une sorte de pitié... » Aux uns, la puissance du parti » sembloit trop formidable... c'é- » toient des furieux qu'il falloit » ménager : Aux autres, les Hérétiques paroissoient à plaindre... » On leur imposoit un joug de » Religion... Il valoit mieux disoit » on les tolérer. *Henri* par ses exemples détruisit la fausse crainte, & établit la juste compassion ; » on le vit » intrépide & même inexorable à » l'égard de l'hérésie rebelle ; tendre » & compatissant à l'égard de l'hérétique humiliée & soumise » deux genres de conduite qui servirent également à rétablir l'obéissance & la paix.

La sensibilité du Prince de *Condé* pour les misères de l'hérésie ne consista pas seulement à laisser déserter sa valeur, il ne négligea aucun des moyens de gagner les cœurs afin de ramener les esprits. Son extérieur & son langage inspiroient avec le respect qu'on porte si naturellement aux personnes de son rang un secret penchant à l'aimer ; Tribut qui doit les flatter davantage, & qu'il ne tient qu'à eux de s'attirer. A ce don de disposer les esprits en sa faveur, il joignoit les lumières qui servent à les convaincre. Quel usage salutaire n'en fit-il pas dans les conseils, dans les

disputes. Quelles ressources son zèle n'employa-t-il pas pour la Religion ! Il l'avoit défendue par les armes, il la soutint encore par ses Ecrits.

Dans la 3<sup>me</sup> Partie, la piété de *Henri* opposée aux scandales du libertinage, donne lieu à l'Orateur de démasquer les faux principes qui égarent les libertins. « Ils regardent (dit-il) les petits devoirs de la Religion comme au-dessous du caractère de leur esprit, & les grands comme au-dessus de leur force, d'où il arrive qu'ils n'en pratiquent aucun. » *Henri* dans le sein de la splendeur, au milieu des plus grandes occupations, environné de gloire, orné de cet esprit juste qui mérite seul le nom d'esprit fort ; *Henri* remplit toutes les obligations de la piété la plus exacte : l'éclat de son rang ne peut écarter de lui les gens les plus inférieurs qui ont besoin de ses largesses : toujours prêt à soumettre sa raison : » Il s'estime honoré de servir un Dieu assez grand pour se réserver des secrets où tout l'effort de l'esprit humain ne peut atteindre. Occupé des plus petits devoirs d'un Chrétien, il se félicite de servir un Dieu assez bon pour tenir compte des moindres services. » Il meurt enfin, & sa mort est digne de sa vie ; l'une & l'autre laissent à la postérité l'exemple de cette véritable grandeur, dont la source, selon le Texte de cet Eloge (2), est dans l'obéissance

(2) Dedit ipsi Dominus fortitudi-

ce rendu à Dieu.

Les autres Eloges qui forment ce Recueil sont celui de *François-Henri de Montmorancy*, Duc de *Luxembourg* : de *Jacques-Bénigne Bossuet*, Evêque de *Meaux* : De *Anne Jules*, Duc de *Noailles*, Pair & *Maréchal de France* : De *Monseigneur Louis Dauphin* : De *Louis François*, Duc de *Boufflers*, Pair & *Maréchal de France* : De *Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine* : Et la Traduction en Espagnol de l'Oraison Funèbre de *Monseigneur le Dauphin fils de Louis XIV.* & pere du Roi d'Espagne : par le *Pere Bernaudes* de la Compagnie de *Jésus*, Prédicateur de Sa Majesté Catholique, & Qualificateur du Saint Office.

Comme ces Discours ont paru imprimés des le tems qu'ils ont été prononcés, nous n'en donnerons point l'Extrait, nous nous contenterons de rapporter quelque morceau de chacun, non que ce soin nous paroisse nécessaire à l'égard des personnes qui aiment les Ouvrages des bons Orateurs, aucun de ceux du P. de la R. ne peut leur avoir échappé, mais afin d'en donner une idée aux gens qui moins occupés des Ecrits de ce genre pourroient ne pas connoître ceux-ci.

Dans l'Eloge de *M. de Luxembourg* (3), on le voit d'abord or-

nem, & u'que in senectutem permanfit illi virtus, ut viderent omnes Filii Israël, quia bonum est obsequi s' nro Deo.

(3) Personne ne n'ignore un trait principal de cet Eloge, c'est l'endroit où le

*Ena-*

né de toutes les vertus qui répandent un certain éclat ; c'est-à-dire de celles dans la pratique desquelles nous sommes soutenus, par la haute opinion qu'elles donnent de nous : par le tribut de loüanges qu'elles nous attirent. Cette peinture ne fait que la moindre partie du portrait, du moins aux yeux de ceux qui connoissent la véritable grandeur. L'Orateur expose ensuite *M. de Luxembourg* rempli de ces qualitez rares qui tiennent uniquement à la solide raison : de celles qu'on est d'autant plus loüable d'employer qu'elles sont à peine remarquées des autres hommes, & que toute notre reconnaissance est dans notre vertu même. C'est ainsi que le P. de la Rue s'exprime.

» *La Sagesse*, dit-il, *descendit avec*

» *lui dans la prison & ne l'abandon-*

» *na point dans la solitude* (4).

» Avec quel courage supporta-t-il

» l'adversité. Nul ressentiment, un

» oubli même entier des injures.

» On le voyoit d'un air tranquille

» recevoir ceux-même de ses infé-

» rieurs dont il venoit d'apprendre

» l'ingratitude : il les trouvoit plus

» dignes de pitié que de son indi-

» gnation. Facile à pardonner le

» mépris qu'on avoit fait de son

» amitié, il rendoit aussi aisément

P. de la R. applique si heureusement à *M. de Luxembourg*, au sujet de quatre Victoires par lui remportées, ces paroles du Prophete *Elisée*, adressées à un Prince qui avoit à soutenir tous les efforts de la Syrie. SI PERCUSSISSES SYRIAM USQUE AD CONSUMPTIONEM.

(4) Sap. 10.

» les offices à ceux qui l'avoient  
 » offensé. Qui jamais eut plus  
 » d'ennemis, plus de sujets appa-  
 » rens de repousser l'outrage par  
 » l'outrage, plus d'occasions & de  
 » moyens de se venger ? Sur qui  
 » s'est-il vengé ?

Dans l'Eloge de M. l'Evêque de  
*Meaux*, ce que l'étendue d'esprit  
 & les vûes de cet illustre Prelat eurent de plus respectable est exposé ainsi par l'Orateur : » Il médita  
 » les Livres Divins plus en esprit  
 » de priere que d'étude : Il regarda  
 » da comme un abus & comme  
 » une prophanation d'oser fôtiiller  
 » dans ces Trésors Sacrés pour  
 » enrichir son esprit plutôt que  
 » pour cultiver son ame : Pour se  
 » mettre en état d'enseigner la  
 » Religion plutôt que pour la pratiquer : « Eh quel fut le fruit de  
 cette étude dans le cours de sa vie !  
 Si son esprit établit les préceptes,  
 sa conduite offrit les exemples.

Voici dans l'Eloge du Maréchal  
 de Noailles le portrait des vertus  
 les plus désirables & malheureusement  
 les plus rares dans les hommes  
 élevés en dignitez & honorés  
 de la faveur de leur Prince. » Il  
 » étoit la voix de ceux qui n'o-  
 » soient parler de leurs besoins, ou  
 » que leur malheur écartoit trop  
 » loin du Trône pour pouvoir s'y  
 » faire écouter : Il sçavoit le mo-  
 » ment d'y porter avec succès  
 » leurs gémissemens & leurs prie-  
 » res ; toujours prêt d'appuyer  
 » l'innocence & la vérité, de rap-  
 » peller le souvenir des services pas-  
 » sés. Quel plus digne usage de la

» faveur, il s'efforçoit à la rendre  
 » utile & agréable à tout le  
 » monde : « Cette vertu l'accom-  
 pagna toute sa vie : En comment se  
 feroit-elle d'en être ? Elle avoit  
 pour but l'ame de toutes les ver-  
 tus, la solide pieté.

Le portrait de *Monseigneur Louis*  
*Dauphin* offre un exemple de ver-  
 tu que ne peuvent trop imiter les  
 enfans des Rois & les Princes de  
 leur Sang. Dôit de ce courage qui  
 fait les Conquerans, Monseigneur  
 le Dauphin n'eut aucune ambition  
 qui se rapportât uniquement à lui-  
 même. La gloire du Roi & par  
 conséquent le bonheur de la Pa-  
 trie, ce furent les seuls objets.

Les vertus qui caractérisèrent  
 principalement le Maréchal de  
 Boufflers sont bien dignes d'être  
 sans cesse retracées. On ne peut  
 trop souvent remettre sous les  
 yeux du public l'exemple de ceux  
 dont la plus ardente ambition fut  
 de se montrer bons citoyens.

» Etre parvenu aux honneurs,  
 » dit l'Orateur, & s'en faire aussi-  
 » tôt un azile d'oïveté contre la  
 » peine & le travail, d'indifféren-  
 » ce aux événemens, aux besoins  
 » & aux périls du public, c'est le-  
 » ver le masque de l'interêt, le  
 » voile de l'ambition, c'est mon-  
 » trer que sous les dehors de la  
 » pure valeur & du zèle pour l'E-  
 » tat, nous n'avons travaillé &  
 » combattu que pour nous : Que  
 » nous avons été l'Idole même à  
 » qui nous avons sacrifié nos tra-  
 » vaux & notre Sang ; & le public  
 » la dupe des louanges qu'il croioit :

» devoir à nos services , & qu'il  
» ne prodiguoit en effet qu'à de  
» vaines & fausses vertus.

» Le Maréchal de Boufflers s'é-  
» toit fait bien d'autres régles de  
» sagesse & de vertu : Les non-  
» veaux honneurs étoient pour lui  
» de nouveaux liens qui l'atta-  
» choient au service : & sans croire  
» se dégrader , quand du haut de  
» sa fortune il se rabaissoit aux de-  
» voirs qui avoient autrefois com-  
» mencé son élévation ; il étoit  
» convaincu qu'à l'égard du Prince  
» & de l'Etat , rien qui puisse tou-  
» cher leur intérêt capital ne doit  
» être au-dessous d'un sujet vrai-  
» ment fidèle.

Au commencement de l'Orai-  
son Funèbre de Monseigneur le  
*Dauphin* & de *Madame la Dau-  
phine* le P. de la R. expose ainsi les  
fausses impressions que les Princes  
reçoivent communément dans leur  
enfance sur la véritable grandeur ;  
écueil dont le *Duc de Bourgogne*  
scût se sauver par une supériorité  
de raison qui devança en lui l'âge  
& l'expérience.

» Le premier objet de leurs re-  
» gards est la foule de Courtisans  
» empressés à les servir , presque à  
» les adorer. Avant que d'être in-  
» struits qu'ils ne sont qu'une partie  
» du genre humain destinée à sou-  
» tenir l'autre , ils sont piévenus de  
» l'idée que le monde entier n'est  
» que pour eux : Ils sentent qu'ils  
» sont les maîtres de ceux qui sont  
» commis à les élever , & la rai-  
» son n'est pas plutôt éclosée dans  
» leur esprit qu'aussi-tôt elle trou-

» ve dans leur cœur des ennemis  
» puissans à combattre.

Plus loin l'Orateur commence  
ainsi le portrait de M<sup>me</sup> la *Duchesse  
de Bourgogne* : » Après les ennuis  
» d'une longue guerre elle vint à  
» la Cour comme le gage de la  
» paix : Elle en étoit même en  
» quelque façon l'image : Elle  
» avoit les mêmes traits , la séréni-  
» té sur le front , la joye & la  
» douceur dans les yeux. Les gra-  
» ces étoient répandues autour  
» d'elle & attachées à ses pas.

Dans un autre endroit les quali-  
tez de l'esprit & un certain charme  
dans le caractère d'*Adelaide* sont  
dépeints par l'Orateur : C'est dans  
une application qu'il fait au *Dau-  
phin* des sentimens que Salomon  
avoit eus pour la Sagesse ( 5 ). » Je  
» me suis proposé de vivre avec  
» elle dans une douce société, per-  
» suadé qu'elle m'aideroit de ses  
» conseils , & que dans ses entre-  
» tiens je trouverois le calme à mes  
» ennuis & à l'agitation de mes  
» pensées : J'étois même persuadé  
» que ses lumieres me seroient  
» d'un grand secours pour le gou-  
» vernement des peuples & pour  
» la gloire de mon nom.

Nous terminerons ici nos Re-  
marques , quelque penchant que  
nous ayons à les multiplier. Dans  
le peu d'étendue que nous sommes  
obligés de leur donner , elles ne  
peuvent que diminuer l'idée qu'on  
prend de l'Ouvrage dans l'Ouvra-  
ge même. Tel est la différence

( 5 ) Sciens quoniam mecum commu-  
nicaret de bonis. Sap. C. p. 8. v. 2.

des Ecrits d'un genre supérieur d'avec ceux qui tombent dans la médiocrité : l'extrait qui réduit les uns n'en est, pour ainsi dire, que l'annonce & retranche toujours de

leur mérite : au contraire l'exposition sommaire des autres est pour eux un jour favorable, on les embellit souvent à proportion de ce qu'on les ablige.

*HISTOIRE DE PHILIPPE DE MACEDOINE, PERE d'Alexandre, pour servir de suite aux Hommes Illustres de l'Europe.*  
A Paris, chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science, 1740. in-12. pp. 403. sans compter la Préface & la Table. Avec l'approbation & Privilege du Roi.

CETTE Histoire est divisée en trois Livres. Le premier fait connoître d'abord l'état foible de la *Macédoine* sous *Amintas*, pere de *Philippe*. On voit *Amintas* souvent opprimé par ses voisins, réduire enfin à donner l'un de ses fils en otage aux *Illyriens*. *Philippe* qui leur est livré, est, selon notre Auteur, envoyé par eux à *Thèbes*, où, sous la conduite d'*Epaminondas*, il est instruit dans les Sciences, dans les Belles-Lettres & dans l'Art de la guerre. L'Auteur n'explique pas quelle est en cela la politique des *Thébains* & des *Illyriens*. L'objet de ces Peuples, dit-il, est de tenir le Royaume de *Macédoine* dans l'abaissement, & ils mettent *Philippe* à portée de prendre toutes les connoissances qui peuvent lui servir un jour à le relever.

La mort d'*Amintas* ramène une première fois *Philippe* en *Macédoine*, *Alexandre* fils aîné d'*Amintas* lui succede : des oppositions qu'il trouve à ses justes prétentions sont terminées, continue notre Auteur, par l'entremise de *Pélopidas*, à qui *Philippe* est donné en

otage, & avec lequel il retourne à *Thèbes* (1).

Le second séjour de *Philippe* à *Thèbes* est rempli par des aventures galantes, peu importantes par elles-mêmes, mais qui servent à faire connoître le caractère de *Philippe* à cet égard; caractère qui n'a rien que d'assez ordinaire aux jeunes gens, & sur-tout à ceux qui sont nés dans l'elevation : moins amoureux qu'occupé de la gloire de plaire; jaloux uniquement par vanité & capable alors de mauvais procedez. Voilà quelle fut sa conduite avec ses maitresses.

Ses aventures sont interrompues par deux guerres des *Thébains*, l'une en *Thessalie* & l'autre à *Rhodus*; il suit *Epaminondas* dans la première, *Pélopidas* dans la seconde, & s'instruit sous les yeux & par les exemples de l'un & de l'autre.

Cette seconde guerre achevée, *Philippe* reprend des engagements du genre de ceux qu'il avoit laissés à *Thèbes*. Il est introduit à *Chio*,

(1) *Philippe*, selon l'Auteur, avoit alors près de 19 ans.



dans le Temple d'*Ifis*, où toutes les filles étoient rassemblées; il en voit un grand nombre de belles, mais par une coutume particulière à cette Nation, elles sont toutes vertueuses de mere en fille, depuis plus de mille ans: ce spectacle ne l'arrête pas long-tems, il retourne à *Rhodes*, où il trouve des beautés également fidèles à des usages qu'elles suivent vraisemblablement aussi de mere en fille, mais ces usages sont d'un genre tout-à-fait différent de ceux des filles de *Chio*. Et cela le fixe au point qu'après s'être absenté quelque tems pour suivre *Epanonondas* à une nouvelle guerre où ce Général périt, il revient à *Thèbes*, il y reste, quoique des raisons qui devoient le déterminer l'appellent dans sa patrie: de tels commencemens n'annoncent pas cette haute ambition que *Philippe* montra dans le cours de sa vie; il fallut la mort de *Perdiccas* son frere & l'esperance de lui succéder pour engager *Philippe* à retourner en *Macédoine*.

Nous avons ici une observation à faire. L'Auteur avertit dans sa Préface qu'il a tiré beaucoup de secours d'un petit Ouvrage du siècle passé intitulé *l'Education de Philippe*; il y a lieu de croire que c'est dans ce Traité qu'il a pris les aventures amoureuses de *Philippe*, d'autant plus qu'il avertit encore que dans ce même Ecrit, » l'histoire est souvent noyée dans le » Roman.

Reprenons le fil de notre extrait.

*Philippe* se rend en *Macédoine*

dans le dessein de recueillir les débris de la Monarchie de son pere, & d'en former un puissant Empire: Voyons, en rapportant ici le portrait que l'Auteur fait de *Philippe*, quelles sont les qualitez que ce Prince va employer pour parvenir à ses vûes: » Rempli de défauts essentiels, il les cachoit à » son gré sous les dehors des plus » grandes vertus... presque tous » jours vicieux lorsqu'il put l'être » impunément, toujours vertueux » en apparence lorsqu'il eut besoin » de le paroître: courageux jusqu'à la témérité, dissimulé, foble jusqu'à rougir des blessures » qui l'honoroient (2). Ennemi » toujours impénétrable, allié souvent dangereux, avide du mensonge & de l'adulation, plus ami » du vrai & de la sincérité: protecteur des talens, jaloux de ceux » qui possédoient les siens; grand » Capitaine, plus grand politique; » sçavant dans l'art de connoître » & de former de bons Officiers; » plus profond dans celui de démasquer & d'employer utilement des génies fourbes & artificieux; il se servoit également des » vertus & des vices des hommes » pour son élévation.

Nous laissons aux Lecteurs éclairés à concilier les qualitez opposées qui forment ce portrait avec

(2) L'Auteur, vraisemblablement, a ici en vûe la honte que *Philippe* témoigna d'être défiguré par la bledie qu'il reçut au siège de Methone. Il ne permettoit pas qu'on prononçât le mot de *Cyclope* devant lui.

les différens genres de conduite que *Philippe* embrasse dans le cours de cette Histoire ; nous remarquerons seulement que dans la peinture des vices ainsi que dans celles des vertus , l'Auteur a particulièrement en vûë de n'établir que d'excellens principes de morale.

Ce fut donc , suivant ce même portrait , par des qualitez incompatibles avec la véritable grandeur & qui forment cependant une sorte d'Héroïsme que *Philippe* parvint au Trône malgré les droits d'un légitime héritier ( 3 ) : Ce n'est proprement qu'ici , comme le remarque l'Auteur , que commence l'Histoire de *Philippe*.

Devenu Roi , il établit la discipline militaire , & forma ces troupes qui furent si célèbres sous son règne & sous celui d'*Alexandre* : après avoir défait deux concurrens qui lui avoient disputé le Trône , il châtie ceux de ses voisins qui avoient si long-tems désolé la *Macedoine* ; il devient possesseur de mines abondantes en or ; il divise le Royaume d'Epire & trouve ainsi le moyen de l'affoiblir ; c'étoit dans cette vûë , dit l'Historien , que *Philippe* avoit épousé *Olympias* fille de *Néoprolème* , le plus jeune des enfans d'*Alcétas* , Roi d'Epire. Tous ces événemens exposés dans un grand détail sont très-dignes de l'attention des Lecteurs.

Tant de prospérité , remarque notre Historien , furent suspectes à *Philippe* : envisageant par préju-

( 3 ) AMINTAS fils de l'ERDICAS.

gé plutôt que par prudence , l'instabilité du sort , il en craignit quelques grands revers & crut les prévenir en lui demandant des disgrâces : il en obtint : ce fut d'apprendre les déportemens d'*Olympias* sa femme. Il y a lieu de croire que ce n'étoit pas-là les sortes de disgrâces auxquelles il s'étoit préparé , elles lui parurent insupportables.

Le succès des armes de *Philippe* devint un objet d'allarmes pour *Démophilène* : Cet Orateur ne cessa d'annoncer aux *Athéniens* l'avenir que l'ambition de *Philippe* leur préparoit. Ses craintes persuadèrent peu & ne furent cependant que trop bien justifiées : *Philippe* prit l'Isle d'*Eubée* , vainquit les *Athéniens* dans un combat. Il attaque ensuite & soumet la *Thessalie* , ainsi que la *Thrace*. Dans le récit que l'Historien fait de ces guerres il peint l'habileté de *Philippe* à soutenir le courage de ses Soldats lorsqu'ils éprouvent des désavantages : Sa sévérité à punir les peuples qu'il a subjugués , quand ils cherchent à sortir de la dépendance : son art à donner pour prétexte à ses entreprises , la défense de la Religion ; les fausses vertus qu'il étale pour gagner ceux qu'il a soumis ; & sur-tout ses intelligences & ses largesses pour se faire des partisans chez ses ennemis : » Il sçavoit » ( dit l'Historien ) intéresser dans » son ambition tous les cœurs capables d'être corrompus.

Dans le second Livre , l'Auteur expose les divisions qui regnoient

entre les Nations *Gréques* & qui donnerent lieu à *Philippe* d'avancer le projet qu'il avoit formé de les subjuguier. *Philippe*, à titre de vengeur d'*Apollon*, rassemble sous ses drapeaux des troupes d'*Athènes*, de *Thèbes* & de quelques autres peuples qui lui avoient demandé du secours ; il ne sert que ses vûes en paroissant épouser leurs querelles, il s'empare des *Thermopyles* : nouvelles allarmes de la *Grèce* inspirées par *Démophilène*, mais qui sont presque sans effet. *Philippe* avance dans ses desseins ; il se fait nommer membre de ce Tribunal Souverain (4), qui se tenoit alternativement aux *Thermopyles* & à *Delphes* & devient par là arbitre des plus grandes affaires de la *Grèce*.

Retourné ensuite en *Macédoine*, il répudie *Olimpias* ; le songe qu'elle avoit fait & qui annonçoit, disoit-on, la grandeur future de son fils *Alexandre*, ne put la sauver de cet affront. *Cléopatre* (5) fut mise sur le Trône à sa place : *Philippe* eut la dureté d'exiger qu'*Alexandre* assistât au couronnement de celle qui détrônoit sa mère ; *Philippe* ne connoissoit pour règles & pour bienféances que ses volontez.

L'Historien fait ici mention de ce peuple de flatteurs dont *Philippe* aimoit à se voir environné : il peint avec des couleurs convenables les excès où *Philippe* & *Alexandre*, à son exemple, s'a-

bandonnerent à la fête de ce mariage.

On voit ensuite *Philippe* devenu médiateur entre les *Athéniens* & leurs ennemis, il feint d'épouser la querelle des uns & se déclare pour les autres. Les *Athéniens* se vengent de cette infidélité, ils font des incursions considérables dans la *Macédoine* : *Philippe* cependant, malgré ses désavantages, malgré la haine que *Démophilène* imprime contre lui dans les esprits, trouve le moyen de partager *Athènes* en deux factions, dont l'une est entièrement livrée à ses vûes. C'est dans cette situation qu'il laisse paroître le grand projet de soumettre la *Grèce* ; ses Soldats sont agguerris ; il a confié la garde de la personne aux fils de ses principaux sujets, & les a accoutumés à la discipline la plus sévère : il a amassé des trésors immenses. Il tourne d'abord ses vûes sur l'Isle d'*Eubée* où il regnoit déjà par ses brigues secretes ; il l'attaque : nouvelles instances de *Démophilène* : *Phocion* est envoyé à la tête d'une armée pour s'opposer au progrès des armes de *Philippe*. L'Historien fait ainsi le portrait de *Phocion*. » C'é-  
 » toit un homme d'une vie dure &  
 » retirée, d'un commerce doux &  
 » aimable, d'une sévérité inexora-  
 » ble pour la discipline : maître des  
 » *Athéniens* pendant la guerre &  
 » leur sujet le plus soumis durant  
 » la paix ; il étoit incapable de rien  
 » accorder à leur hauteur ou à  
 » leurs caprices, par aucun motif  
 » de crainte ou d'espérance, il

(4) Le Tribunal des Amphictions.

(5) Sœur d'*Attalus*.

» connoissoit à fond le génie de sa  
 » Nation, humble dans les périls,  
 » devant les Généraux qui mé-  
 » toient sa confiance, arrogante  
 » & orgueilleuse lorsque le danger  
 » étoit passé.

Ici l'Auteur, après avoir exposé  
 les avantages que *Phocion* rempor-  
 ta sur *Philippe* dans cette guerre,  
 & l'ingratitude des *Athéniens* en-  
 vers *Phocion*, fait ainsi le portrait  
 des Républiques. » L'esprit d'éga-  
 » lité qui est regardé (dit-il) com-  
 » me l'ame de leur gouvernement,  
 » se revolte même contre la supe-  
 » riorité que donnent infailible-  
 » ment les vertus; s'y distinguer,  
 » c'est cesser d'être innocent aux  
 » yeux des ambitieux qu'on efface.

Ce second Livre est terminé par  
 le récit d'une nouvelle guerre en  
*Eubée*, où les peuples rebutés du  
 joug trop pesant que leur impo-  
 soient les *Athéniens*, se soulevèrent  
 & se soumirent aux armes de  
*Philippe*: l'entreprise de *Philippe*  
 fut *Perinthe* secourue par les *Per-  
 ses*: le siège de *Bisance*, où, après  
 des succès, *Philippe* succombe en-  
 core: l'incursion qu'il fait chez les  
*Scythes*: la peinture des mœurs  
 & de la puissance de cette Nation.  
 Le combat contre les *Triballes*,  
 dans lequel *Philippe* est blessé, &  
 enfin les premiers éclats d'un cou-  
 rage supérieur qu'*Alexandre* fit pa-  
 roître dans cette même bataille,  
 tous ces faits méritent d'être lus  
 dans toute leur étendue.

Nous en sommes au Livre 3<sup>me</sup>.  
*Philippe* repare par sa politique les  
 disgrâces arrivées à ses armes.

Les *Théiens*, depuis qu'il les  
 avoit secourus, étoient restés dans  
 une étroite liaison avec lui: il avoit  
 à *Athènes* trois personnages célé-  
 bre (6), opposés en sa faveur  
 aux démarches de *Démosthène*; ses  
 largesses, secrètement répandues,  
 lui faisoient chaque jour de nou-  
 veaux partisans; il avoit gagné  
 jusqu'aux *Oracles*. Ainsi dans les  
 délibérations, son parti l'empor-  
 toit toujours.

L'Historien place ici l'odieuse  
 aventure d'*Alexandre* frère d'*Olin-  
 pius*, qui acheta au prix le plus  
 honteux le secours de *Philippe*  
 pour usurper le Royaume d'*Epire*:  
 notre Auteur marque que c'est  
 avec peine qu'il met au jour une  
 tache si grande dans la vie de *Phi-  
 lippe*: il avoit cependant déjà cité  
 la protection que *Philippe* avoit  
 accordée au crime detestable d'*At-  
 talus* malgré les plaintes reiterées  
 de *Causanius*: Tolérance presque  
 aussi condamnable dans un Souve-  
 rain que l'abandon au crime même.

*Philippe*, continue l'Historien,  
 attendoit une occasion de déclarer  
 la guerre aux *Athéniens*; il leur de-  
 mande justice des infractions qu'il  
 les accuse d'avoir faites à la paix;  
 & malgré tout l'ait de *Démosthé-  
 ne*, les *Athéniens* envoient des  
 Ambassadeurs en *Macédoine*, afin  
 de régler les différens à l'amiable.  
*Philippe*, entre autres conditions,  
 demande que de certains Orateurs  
 mal intentionnés soient bannis

(6) Etéchine & Déinade, tous deux  
 Orateurs, & Neoptolème, fameux Co-  
 médien.

d'*Athènes*.

d'*Athènes*, désignant ainsi *Démofthène* dont il ne croyoit pas devoir exiger l'exil plus ouvertement. Il n'obtient que des refus, & c'est ce qu'il avoit désiré. Tandis que les *Athéniens* se font des alliés, *Philippe* se forme une marine & exerce lui-même des pirateries dans les mers. Bien-tôt les *Athéniens* apprennent que *Philippe* a pénétré jusques dans la *Phocide*, ils s'alarmant & penchent à recommencer la guerre. *Phocion*, qui connoissoit l'affoiblissement de sa Nation, conseille la paix, & n'est point écouté. Les *Athéniens* portent plus loin l'imprudence; ils choisissent de mauvais Généraux, & malgré le secours des *Thébains*, qui s'étoient réunis avec eux, ils sont vaincus à *Cheronnée*.

Nous renvoyons ici les Lecteurs au récit que fait l'Historien des détails de cette journée, & de la joie indécente que *Philippe* témoigna de sa victoire. Nous remarquerons seulement qu'il souffrit, pour la première fois, qu'on ne le flattât point sur ses faiblesses : Il chargea même une personne du soin de les lui remontrer publiquement chaque jour, modestie fastueuse qu'on pouvoit regarder dans *Philippe* plutôt comme un trait de politique que comme un desir d'être vertueux. *Philippe* du moins usa d'une grande générosité envers les prisonniers qu'il avoit faits : il se comporta si bien qu'il se fit pardonner pour quelque tems, sa victoire : mais les *Athéniens* de retour dans leur patrie sentent leurs per-

Fev.

tes; ils en accusent leurs Généraux : *Lycurgue*, célèbre Orateur, parle & les fait condamner. Il possédoit au plus haut degré, dit l'Historien, » l'art d'exposer les » griefs qu'il imputoit à ceux qu'il » vouloit perdre : « espece d'éloquence qui ne s'est que trop perpétuée. Enfin cette guerre finit par un traité qu'*Alexandre* fait au nom de *Philippe* entre *Athènes* & la *Macédoine* : & pour assurer sa supériorité sur la Grèce, *Philippe* impose aux *Thébains* qui l'avoient abandonné, une punition digne de sa politique : il leur donne pour les gouverner ceux de leurs Citoyens qui en étoient le moins dignes.

La Grèce ainsi humiliée, *Philippe* qui, selon l'Auteur, ne découvroit ses desseins que lorsqu'il étoit tems de les exécuter; laissa paroître ceux qu'il avoit sur la *Perse*. Tous les ressorts qu'il employa dans la vûe de subjuguier cet Empire, remplissent le reste de ce 3<sup>me</sup> Livre jusqu'au moment où *Philippe* fut poignardé par ce même *Pausanias* à qui il avoit refusé justice contre *Attalus*. L'Auteur ajoute à la fin de cette Histoire un parallèle de *Philippe* avec *Alexandre*, & ensuite avec *César*, & il annonce avoir tiré ces parallèles de la Préface Historique du 11<sup>me</sup> Volume des Œuvres de M. Tourreil. Il donne ensuite une description de la Phalange Macédonienne extraite de l'Histoire Ancienne de M. Rollin, & qu'il a rapportée ici, pour ne point charger de Remar-

ques & de Dissertations le cours de son Histoire.

Il nous reste à prévenir les lecteurs sur le non-bien considérable de fautes d'impression qui se trouvent dans cet Ouvrage : presque tous les noms propres sont alte-

rés ; & le sens des phrases l'est si fréquemment, qu'on est réduit à consulter souvent l'*Errata* pendant le cours de la lecture. L'Auteur avertit dans sa Préface qu'il étoit malade, lorsqu'on a imprimé son Livre.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE VENISE.

**I**L a paru ici dans le courant de l'année dernière 1739. un petit Volume *in-f.* dont voici le titre : *Jani Planci Orimeneus de Conchis*, &c. c'est-à-dire : *Traité de Jean Plancus de Rimini sur les Coquillages les moins connus* : avec un Essai touchant le flux & reflux du Golfe de Venise, sur le rivage & dans le port de Rimini, avec quelques planches contenant plusieurs figures de Coquillages.

#### DE MILAN.

On a achevé d'imprimer & on débite présentement le 18<sup>me</sup> Volume du *Corpus omnium veterum Poëtarum Latinorum, cum eorumdem Italica versione*. Ce Volume, qui a été imprimé dans la même forme que les Volumes précédens, contient les Satyres de D. Jun. Juvenal, avec la Traduction Italienne de M. Co. Camill. Silvestri, laquelle accompagne par tout le Texte Latin. 1739. *in* 4<sup>o</sup>.

#### D'URBIN.

On trouve ici depuis quelques tems un Volume *in-8<sup>o</sup>*. sur la Passion de Notre-Seigneur. Il est intitulé : *Lezioni sopra la Passione del Signore*, &c. L'Auteur de cet Ouvrage est le sçavant M. Averani, Professeur ès Loix dans l'Université de Pise, qui a mis au jour plusieurs Ouvrages qui ont été reçus avec applaudissement des amateurs des bonnes Lettres. Celui que nous annonçons paroît digne de la réputation de son Auteur, soit par l'érudition choisie Sacrée & Profane, dont il est rempli, soit par les soins que l'Académie même de Pesaro, a pris de le recueillir & de le donner au Public. Il roule sur les principales circonstances de la Passion ; & celle que l'Auteur semble avoir traitée avec le plus d'étendue, est la fameuse Eclipse de Soleil, qui arriva au tems de la mort du Sauveur, que M. Averani soûtient avoir été & générale & contre le cours de la nature. 1739.

#### DE VERONE.

On a donné au public depuis

peu un abrégé de Théologie polémique , contenant un grand nombre d'allérations choisies dans lesquelles l'Auteur refute les erreurs de divers Hérétiques. Cet Ouvrage est intitulé : *Selectæ Assertiones Theologicae in Compendium redactæ , in quibus variorum Hæreticorum errores refelluntur.* 1739. in-4°.

On trouve aussi le *Breviarium Antiquitatum Romanarum* de M. Christ. Cellarius. 1739. in-8°.

Il paroît encore une nouvelle Edition de l'Ouvrage de Grotius , *De Veritate Religionis Christianæ.*

## S U I S S E.

## D E G E N E V E.

On publie ici depuis quelques jours le Tome 14<sup>me</sup> , ou la Partie 8<sup>me</sup> du *Magnum Bullarium Romanum* , in-folio.

M. Jean Jallabert , Professeur de Philosophie & de Mathématiques , &c. prononça sur la fin de l'année dernière une Harangue *inaugurale* dont le sujet est : *De Philosophiæ experimentalis utilitate , illiusque & Matheos concordia Oratio inauguralis.* M. Jallabert a dédié son Discours à M. de Mairan. Nous rapporterons les propres paroles de la dédicace : *Viro celeberrimo Joh. d'Ortous de Mairan illustrissimo Parisiensis Regiæ Scientiarum Academia Syderi splendidissimo , celeberrimarum Societatum , quæ florent Londini , Petropoli , Bononiæ Socio meritissimo hanc Orationem inauguralem in publicum*

*observantia , & grati animi signum offerebat Johannes Jallabert Geneva , Typis Batillor & filii.* 1740. in-4°.

## A N G L E T E R R E.

## D E L O N D R E S.

Il paroît ici depuis quelque tems un Ouvrage dont voici le titre : *The necessity of revelation ; or an inquiry in to extend of human powers With respect to matters of Religion , especially those two fundamental articles : the Being of God , and the immortality of the soul , &c.* c'est-à-dire : *La nécessité de la révélation , ou Examen de l'étendue des facultez de l'homme par rapport aux matieres de Religion , & particulièrement par rapport à ces deux articles fondamentaux : l'Existence de Dieu & l'immortalité de l'Ame , &c.* Par M. Archibald Champbell , Docteur en Théologie & Professeur Royal de Théologie & d'Histoire Ecclesiastique dans l'Université de S. André. Londres , 1739. in-8°. Le prix de ce Livre en feuilles est de 4 chelins & demi.

Jacques Buckland , Libraire , débite un Livre intitulé : *A treatise of Dissolvents of the Stone , and Gout by aliment , &c.* c'est-à-dire : *Traité des dissolvans propres contre la pierre , & sur la maniere de guerir la pierre & la goûte par le moyen des alimens.* On fait voir dans ce Traité par la raison & par l'expérience qu'il est très-possible de dissoudre

la pierre, soit dans les reins, soit dans la vèssie, & de prévenir le retour de la goûte par une nourriture convenable, & en suivant une diète particulière. Cet Ouvrage est entremêlé d'Observations, qui ont pour but d'apprendre aux personnes de constitutions ou de complexions différentes, comment elles doivent se conduire dans le choix & dans l'usage des alimens pour se conserver la santé. On y a joint des règles particulières sur le même sujet pour ceux qui sont atteints de rhume, de fièvre, de toux, d'asthme, de coliques, de douleurs d'estomach, de maladies des nerfs, d'hydropisies, de tumeurs, ou de scorbut. Publié à l'usage des familles. Par Théophile Lobh, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale, in-8°.

On débite ici depuis très-peu de tems un Ouvrage composé par un Gentilhomme Anglois, intitulé : *The great Duties of life*, &c. c'est-à-dire : *les grands devoirs de la vie par rapport à l'Etre Suprême, aux Loix de la Morale & à la Loi de Jesus-Christ contre les Déistes*, &c. On répond dans ce Traité aux objections qu'ils font contre l'origine du mal, contre la Providence, contre les peines & les récompenses à venir, contre l'immortalité de l'ame & la Divinité du Chrétiannisme, &c. chez les Innys, Manby, & autres, in-8°.

T. Astley, Libraire & Imprimeur, près S. Paul, a imprimé aussi depuis peu un Ouvrage inti-

ulé : *Improvements in Navigation and Philosophy*, &c. c'est-à-dire : *Nouvelles découvertes dans la Navigation & dans la Philosophie*, contenant une méthode aisée de trouver la longitude en mer à 10 ou 15 minutes près tout au plus; comme aussi une méthode plus aisée de trouver la latitude, que celle dont on s'est servi jusqu'ici, & cela par le moyen du même Instrument, à la faveur duquel on peut trouver la longitude avec la même précision, sans qu'il soit nécessaire que le Soleil luisse, & qu'on ait égard à sa déclinaison ou à quelque calcul que ce soit. Mais si le ciel est serein les Mariniers peuvent voir, par le moyen du même Instrument, le véritable nombre des degrez & des minutes de longitude & de latitude du lieu où ils sont. On y a joint aussi un Essai pour perfectionner certaines choses dans les explications modernes du Système & des principaux Phénomènes du monde visible. Par M. Guillaume Comine, M<sup>re</sup> ès Arts, &c. in-8°.

## F R A N C E.

## D E P O I T I E R S.

Jacques Faulcon, Imprimeur, débite une *Epître sur la pureté des mœurs Ecclesiastiques*. Les préceptes que cet Ouvrage renferme, sont présentés d'une manière d'autant plus persuasive, que l'Auteur fait connoître, qu'il les a puisés dans des exemples que M. l'Evê-



que de Poitiers donne à ses Diocésains. Le mérite de la Poësie aide encore à rendre la lecture de ce petit Poëme plus satisfaisante ; il est en vers Alexandrins : M. l'Abbé Nadal de l'Académie Royale des Belles-Lettres en est l'Auteur ; on sçait que dans ses principaux Ouvrages il s'est appliqué à ne traiter que des sujets sacrés, les Tragédies qu'il a données au Théâtre, au nombre de cinq, étant toutes prises dans la S<sup>te</sup> Ecriture.

## DE PARIS.

Il paroît une nouvelle Méthode d'apprendre l'Ecriture Sainte, qui a pour titre : *L'Histoire Sacrée de la Providence & de la conduite de Dieu sur les hommes, depuis le commencement du Monde jusqu'aux tems prédits dans l'Apocalypse, représentée en cinq cens Tableaux gravés d'après Raphaël & autres Maîtres, & expliquée en Latin & en François par les paroles mêmes de l'Ecriture Sainte, suivant le Texte de l'Ancien & du Nouveau Testament ; dédiée à la Reine. Par le Sr. de Marne, Architecte & Graveur ordinaire de Sa Majesté.* Cet Ouvrage, qui est en 3 Vol. in-fol. & qui parut dès l'année 1728. est corrigé & augmenté de plusieurs Tableaux, Vignettes & Sommaires Historiques pour l'intelligence de chaque Livre de l'Ancien & du Nouveau Testament. L'Auteur demeure à Paris, rue du Foin, au Heaume, Quartier de Sorbonne. 1740.

M. Le Fort de la Morinière vient de donner son troisième Tome du *Choix de Poësies Morales & Chrétiennes, dédié à M. le Duc d'Orléans.* Chez Briffon, rue S. Jacques, à la Science, 1740. in-8°. Parmi les Pièces qui composent ce nouveau Volume, on y trouve les Odes Sacrées de M. Rousseau, les Extraits du Poëme de M. Racine sur la Religion, & d'autres morceaux d'élite qui n'avoient pas encore paru. On parlera plus en détail de ce Volume dans le Journal suivant.

G. Lamefle, Imprimeur des Fermes du Roi au Bureau général des Aydes, a imprimé un nouveau Traité de Chirurgie intitulé : *Splanchnologie, suivie de l'Angiologie, & de la Neurologie. Par M\*\*\*, Chirurgien Juré à Paris.* 1739. in-12. L'Auteur, après une Introduction à l'Anatomie, dans laquelle il donne la définition & la division des différentes parties qui entrent dans la composition du corps humain, passe à son sujet principal, sçavoir le *Traité des Visceres*, qu'il divise en quatre Parties ; dans la première il parle de la division du corps humain & des tégumens ; dans la seconde, des viscères contenus dans le bas-ventre ; dans la troisième, de ceux de la poitrine ; dans la quatrième, de ceux de la tête & du col. Il vient ensuite à l'Angiologie : il n'entreprend pas de traiter cette matière dans toute son étendue, il la restreint aux artères & aux veines ; & il finit son Ouvrage par le *Traité des Nerfs* &

par une Table qui marque l'ordre qu'il suit dans les Démonstrations.

*Recherches sur la nature & l'étendue d'un ancien Ouvrage des Romains appelé communément Bique-tage de Marfal, avec un abrégé de l'Histoire de cette Ville & une Description de quelques Antiquitez qui se trouvent à Tarquimpole par M. d'Artezé de la Sauvagere, Officier au Régiment de Champagne & Ingénieur ordinaire du Roi.* Chez C. Ant. Jombert, Libraire, rue Saint Jacques, à l'Image Notre-Dame. 1746. in-8°. Le dessein de M. de la Sauvagere n'étoit d'abord que de faire voir ce que c'est que le Brique-tage de Marfal, sa figure, sa position, son épaisseur, le terrain qu'il occupe, & comment il se trouve entre deux marais l'un sur l'autre dont il fait la séparation; mais ces recherches ont conduit l'Auteur plus loin; il donne l'Histoire abrégée de Marfal. Il a ajouté une Carte Géographique des plans & des figures exactes & correctes, qui donnent encore un nouveau jour à ses recherches. On instruira le Public plus à fond dans le Journal de l'Ouvrage de M. de Sauvagere.

Il paroît ici depuis très-peu de tems une nouvelle Edition in-4°. des *Mémoires de M. du Guay-Trouin, Lieutenant Général des Armées Navales de France, & Commandeur de l'Ordre Royal &*

*Militaire de S. Louis.* 1746. On a mis au commencement de ces Mémoires un Avertissement dans lequel l'Auteur marque entre autres choses l'extrême différence de l'Edition de ces Mémoires qui parut il y a quelques années, avec celle que nous annonçons aujourd'hui, & les Pièces qui la composent; on trouve ensuite une Table alphabétique, qui contient l'explication de quelques termes de marine employés dans ces Mémoires; & tout l'Ouvrage finit par un état des Officiers, Majors, & équipage des Vaisseaux du Roi, commandés par M. du Guay-Trouin, depuis 1702. jusqu'en 1709. & une Liste des Officiers de Marine embarqués sur les Vaisseaux & Frigates de Sa Majesté, commandés par M. du Guay-Trouin pour l'expédition de Rio-Janciro en 1711. Au reste, cette Edition des Mémoires de M. du Guay-Trouin, soit pour le papier & pour les caractères, soit pour la composition Typographique, soit pour la beauté & l'élégance des planches & des vignettes, dont elle est enrichie, est un chef-d'œuvre en ce genre.

*Nouveau Théâtre François, ou Recueil des plus nouvelles Pièces représentées au Théâtre depuis quelques années* A Paris, chez Prault fils, Quai de Conty, à la Charité, in-8°. 3. vol.



# T A B L E

## DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE FEVRIER, 1740.

<b>B</b> ibliothèque Française , ou Histoire de la Littérature Française , p. 67	
Les Ouvrages en Prose & en Vers de M. l'Ab. Conti ,	74
Géographie des Enfans , &c.	88
Architecture Hydraulique , &c.	88
Les Déhors trompeurs . ou l'Homme du Jour , &c.	96
Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres , &c.	100
Oraisons Funèbres , &c.	110
Histoire de Philippe de Macédoine , &c.	116
Nouvelles Littéraires ,	122

Fin de la Table,



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.

M A R S.

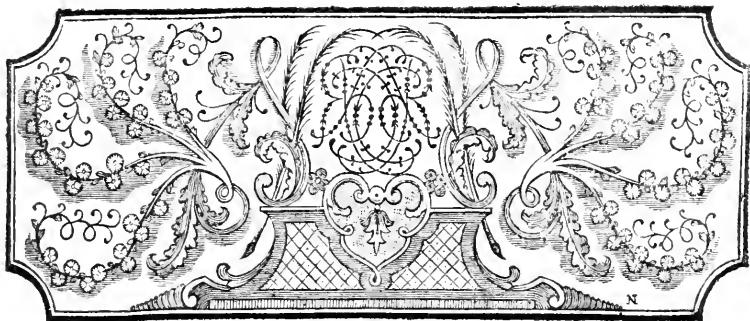


A P A R I S,  
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

MARS. M. DCC. \*XL.

GENEALOGIA DIPLOMATICA AUGUSTÆ GENTIS  
Habsburgicæ, quâ continentur vera Gentis hujus exordia, Antiqui-  
tates, propagationes, possessiones & prærogativæ, Chartis ac Di-  
plomatibus, n° cmliv. maximâ partè hætenus ineditis, asserta;  
adjectis sigillis, aliisque Monumentis æri incisus, Mappâ item Geo-  
graphicâ, & Indicibus locupletissimis. Hæc verò res non modò  
Habsburgicas universè corroborant, sed aliis etiam pluribus illu-  
strissimis Germaniæ nostræ Familiis, & patriæ mediæ ævi Historiæ  
lucem fœnerantur. Operâ & studio R. P. Marquardi Herrgott, Or-  
dinis S<sup>i</sup> Benedicti, Congregationis S<sup>i</sup> Blasii in Nigrâ Sylvâ Capitula-  
ris & Magni Cellerarii, nec-non Sacræ Cæsareæ Regiæque Ca-  
*Mars.* R ij

thefar Majestatis Confiliarii, & Historiographi, Ordinumque antea Aulicorum per Brisgoviam apud Aulam Carariam Delegati. Tom. I. in fol. Viennæ Austriae, ex Typographiâ Leopoldi Joannis Kaliwoda. M. DCC. XXXVII.

C'est-à-dire: *Généalogie Diplomatique de la Maison d'Habsbourg*, par le R. P. Marquard Herrgott, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Blaise dans la Forêt Noire, Conseiller & Historiographe de l'Empereur. A Vienne en Autriche, chez Léopold-Jean Kaliwoda, 1737. in-fol. 2. Tom. en 3. Vol. Tom. I. en un vol. pag. 337. outre l'Épître Dédicatoire, l'Avis au Lecteur, les Prolégomènes, les Cartes, les Planches & les Tables. Tom. II. en 2. Vol. pag. 811, sans les Tables.

Le Livre se trouve chez François de Bure, Libraire, sur le Quay des Augustins, à l'Image S. Germain.

**Q**UOIQUE la *Généalogie Diplomatique* de la Maison d'Habsbourg, ait été publiée à Vienne en 1737. & qu'on la trouve citée dans deux Livres imprimés à Paris, l'un en 1738. (a), l'autre en 1739. (b); ce n'est que depuis peu, qu'un Libraire de cette Ville en a reçu d'Allemagne quelques exemplaires.

L'Ouvrage est divisé en deux Parties, qui forment trois Volumes in-fol. La première, en un Volume, comprend l'Épître Dédicatoire, l'Avis au Lecteur ou la Préface, les Prolégomènes, & le tissu Généalogique. La seconde contient, en deux Volumes, les preuves de ce qui est avancé dans la première.

L'Épître Dédicatoire, adressée à l'Empereur, n'est pas tant un hommage rendu par un sujet à son Souverain, qu'un tribut de recon-

naissance offert par un Sçavant au protecteur de ses travaux. On y voit ce Prince mériter tout à tout le surnom d'*Auguste*, par la faveur qu'il accorde aux Lettrés; & le titre, peut-être encore moins commun, de *Monarque très lettré* (c), par le goût qu'il montre pour l'érudition la plus recherchée. Dans les entretiens familiers, où il admet avec bonté le P. Herrgott, on le voit se faire un amusement, de parcourir en curieux & d'examiner en Antiquaire, les Monumens Historiques, qui étoient destinés pour l'Ouvrage même, dont nous rendons compte: il se plaît, tantôt à démêler dans une ancienne Charte, les traits fugitifs d'une écriture presque effacée (d), tantôt à découvrir le sens d'un Texte que la barbarie de l'expression sembloit rendre inintelligible. L'Auteur, qui a été souvent témoin de ce spectacle, a dû y trouver la ré-

(a) *Généalog.* Hist. To. IV. p. 235.

(b) *Antiquit. de la Mais. de France*, p. 374.

(c) *Princeps Literatissime.*

(d) *Fugientes Literas.*



compense la plus flatteuse de ses veilles.

L'Avis au Lecteur roule sur deux chefs ; la difficulté de l'entreprise , & l'énumération des moyens qui en ont facilité l'exécution.

Si l'on tomboit d'accord qu'un sujet devient plus aisé à traiter , à proportion du nombre des Ecrits qui ont été composés pour l'éclaircir , l'Auteur ne seroit pas en droit d'insister sur le premier point. On compte vingt opinions différentes touchant l'origine de la Maison d'Habsbourg ; & peut-être auroit-on peine à compter les Volumes, qui ont été mis au jour, ou pour les établir , ou pour les défendre. Mais, comme une si grande diversité de sentimens ne scauroit avoir pour principe, que l'obscurité de la question qui les a fait naître ; on est obligé de convenir que la multiplicité des Ouvrages ne peut guères servir, qu'à prouver combien il est difficile d'en faire un bon.

Cependant , selon la pensée du P. Herrgott , ce n'est pas précisément à la difficulté de l'entreprise, qu'il faut imputer le peu de succès des Ecrivains qui l'ont tentée : on doit bien plutôt les en accuser eux-mêmes. Les uns , dit-il , n'étoient point assez versés dans la connoissance des Antiquitez de leur patrie ; les autres ont deshonoré l'Histoire qu'ils faisoient profession d'écrire , en la mêlant de fables ridicules ; plusieurs , en essayant d'aller au-delà de certaines bornes qu'une critique éclairée les

eût empêchés de franchir , ont abouti à d'épaisses ténèbres , & s'y sont perdus ; presque tous ont négligé d'avoir recours aux Diplomes & aux Chartes ; enfin , parmi ceux qui ont couru l'utilité des Chartes , il n'y en a point qui ait senti que ce sont les seuls fondemens solides , sur lesquels on puisse élever un édifice généalogique.

Telle est l'idée sommaire qu'il nous donne de ceux qui l'ont précédé dans la carrière , où il s'engage. Il se contente de les désigner par des traits vagues , dont il ne fait aucune application directe ; & ne cite par leur nom que François Guillimann & Jean - Georges Eccard , à qui il rend , à peu-près , ce témoignage ; que, s'ils n'ont pas atteint le but , ils ont eu la gloire de s'en écarter moins que les autres.

Qu'il nous soit permis d'observer , pour l'honneur de notre Nation , que sans faire tort à la sienne , le P. Herrgott eût pu nommer , à côté de ces deux Ecrivains, le P. Jérôme Vignier de l'Oratoire, dont le Système adopté autrefois par Chifflet , a été long-tems celui de toute l'Allemagne sçavante , & peut encore être regardé comme la base du sentiment , qui a prévalu dans la suite. Au reste , ce n'est pas la première fois que le P. Vignier a éprouvé cette espèce d'injustice , ou du moins cet oubli : Jean-Louis Schonleben , qui publia en 1680. dans une longue *Dissertation Polémique* , l'examen des

vingt opinions , dont nous avons parlé , n'a fait aucune mention de lui.

Revenons à la Préface. L'Auteur n'aura point à craindre , que l'on tourne contre lui le reproche qu'il fait à Guillimann & à Eccard, de n'avoir pas assez consulté les Diplomes & les Chartes. La difficulté de pénétrer dans les lieux , où l'on garde ces Trésors , & qui auroit pu être, pour tout autre que lui , un obstacle insurmontable , a été levée en sa faveur. Des ordres précis de S. M. I. lui ont ouvert l'entrée des Chartriers des Monastères & des Chapitres , des Archives des Villes & des Châteaux , en un mot, de tous les dépôts qui pouvoient lui fournir de quoi enrichir son Ouvrage. Si les affaires dont il est chargé à la Cour de Vienne , par sa fonction de *Député des Etats du Brisgaw* , ne lui ont laissé ni la liberté , ni le tems de faire toutes les recherches qui devoient préparer l'exécution de son projet ; deux de ses confreres, aussi habiles que zélés, l'ont heureusement remplacé à cet égard. Tandis qu'il tiroit de la Bibliothèque de l'Empereur , ou des Cabinets de quelques curieux , tout ce qui appartenait à son dessein ; & que celui qui est préposé à la garde du Trésor Archiducal d'Inspruck, lui en communiquoit les richesses ; les PP. *Stanilas Vullberts* & *Laurent Gump* formoient , dans les Provinces éloignées, un ample Recueil de Pièces , qui fait la portion la plus considérable des deux Vo-

lumes de *Preuves*. L'exactitude de ceux qui ont transcrit les originaux qu'il n'a point vus par lui-même , nous répond de la fidélité des copies ; comme l'attention qu'ils ont eue d'y joindre des modèles des anciens caractères & l'empreinte d'un grand nombre de Sceaux, nous en garantit l'authenticité.

Il ne lui restoit plus qu'à mettre en œuvre des matériaux amassés avec tant de soin. Si nous en croyons sa modestie ou sa reconnaissance , il a eu l'avantage de trouver encore , pour cette dernière partie de son travail , de nouveaux secours , dans les avis de plusieurs personnes illustres , qu'il cite avec éloge, à la fin de sa Préface.

Les *Prolégomènes* , qui suivent l'Avis au Lecteur , sont composés de huit Chapitres , ou plutôt de huit Dissertations , sur autant de points de critique, qui concernent, soit la matière généalogique en général , soit en particulier la Généalogie de la Maison d'Habsbourg.

Dans le premier Chap. l'Auteur traite principalement de la nature des preuves dont un Généalogiste doit se servir : il le réduit à ne pouvoir employer que les anciennes Chartes & les témoignages des Ecrivains contemporains. Mais , qui doit l'emporter, ou de ces Ecrivains, ou des Chartes , lorsque les uns se trouvent en contradiction avec les autres ? Il touche incidemment cette question , que les Maîtres de la Science Diplomatique ont déjà discutée avec tant de profondeur :

&, comme eux, il conclut pour les Chartres; en adoptant à la fois & les raisons qui les ont déterminés, & les règles qu'ils ont prescrites, sur l'art de discerner, en ce genre, le vrai d'avec le faux. Nous ne le suivrons point dans ce détail, dont il avoue que le fond est emprunté des grands Hommes, qui ont épuisé la matière. Nous remarquerons seulement qu'aux règles de critique, proposées par le P. Mabillon, par Fontanini, Leibnitz & les autres, il ajoute deux nouvelles observations qui appartiennent plus immédiatement à l'Histoire d'Allemagne.

La première, que les *Diplomes*, c'est-à-dire, dans le sens étroit, les Lettres-Patentes des Princes, ont commencé, du tems de Rodolphe I. à être écrits en Langue Allemande; non pas en 1286. comme on l'a pensé jusqu'à présent, mais au moins cinq ans plutôt; puisque le P. Herrgotten rapporte un exemple de 1281. Il faut se souvenir qu'il n'entend parler que des Diplomes, ainsi qu'il s'en explique: pour les Chartres des personnes privées (*e*), que Marculfe oppose dans ses *Formules* aux Chartres Royales (*f*); la date du changement doit être plus ancienne: il en a vu d'écrites en Allemand, des années 1260. & 1264.

La seconde, que Maximilien I. supprima dans les Diplomes l'usage du Monogramme, & y substitua en 1486. celui de la souscrip-

tion à la main.

De-la résultent deux principes diplomatiques: il s'ensuit d'une part, qu'un Diplôme rédigé en Allemand avant l'époque de Rodolphe, ne peut être plus, tout au plus, que pour une copie, faite d'après l'original Latin; de l'autre, qu'un Diplôme, signé avant le tems de Maximilien, sera justement suspect.

L'article des Chartres le conduit à parler des Sceaux: & parce que ceux-ci n'ont pas été plus respectés que ceux-là, par les faussaires; il indique pareillement quelques moyens généraux d'en reconnoître la supposition. Un Sceau, par exemple, qui se trouveroit chargé d'armoiries avant le *x<sup>me</sup>* siècle, porteroit, dit-il, un caractère évident de fausseté; parce que c'est en ce siècle, selon lui, qu'on vit naître l'institution des Armoiries.

Dans le reste du Chapitre, il parcourt les divers usages, qu'un Généalogiste peut faire des Chartres. Ce qu'elles ont de plus essentiel, c'est qu'elles l'éclairent sur le nom des Maisons nobles; sur les dénominations accessoi-res des branches qui partent d'une même tige; sur les appellations propres de chacun de ceux qui en sont issus; sur les dignitez & sur les titres, qui sont ordinairement toute la distinction de ces derniers; enfin, sur les degrés de parenté & d'affinité. Cependant il ne doit pas se flatter que les lumières qu'elles lui offrent, soient toujours également sûres.

(*e*) Chartæ Privatas.

(*f*) Chartæ Regales.

Les noms tantôt défigurés par les meprises des Copistes, tantôt altérés par l'injure des tems, quelquefois faciles à confondre avec d'autres, desquels ils ne diffèrent que par le changement de quelque lettre, d'une valeur à peu près égale, l'induiront sans cesse en erreur; si une attention continuelle ne le préserve pas de la surprise.

Les surnoms seront pour lui un nouvel écueil, s'il les regarde, sans exception, comme étant nécessairement le titre d'une Maison noble, & comme l'attribut incommunicable de ceux qui en descendoient. Il doit se rappeler que les surnoms ne désignent souvent que la patrie ou le domicile de ceux qui les ont portés; qu'assez communément, les principaux Officiers (g) d'un Comte, d'un Seigneur, pour exprimer leur attachement à son service, joignoient à leur propre nom celui de sa Seigneurie; & qu'ils usoient de ce privilège jusques dans leurs Sceaux, en retenant néanmoins quelque symbole de leur office. L'*Arnoldus de Habsburg*, du Nécrologe de Muri, étoit un Officier Domestique des Comtes, ainsi qu'on l'apprend d'ailleurs: *Quidam verò vir de familia Habsburg nomine Arnold*: & l'on a de lui un Sceau chargé d'une espèce de marmitte à aîse, avec cette légende autour, *S Arnoldi Daliffiris* (h) d. *Habsburg*. Que le mot *Daliffi-*

*ris* manquât dans la légende, soit qu'il n'y eût pas été inséré, soit qu'il y fût effacé; l'écueil dont nous parlons seroit presque inévitable. (C. 1. des *Prolég.* & C. 17. du L. 1.)

Il en est de même des degrez de parenté ou d'affinité, que l'on croit voir énoncés clairement dans les Chartres: parce que les termes qui semblent avoir été consacrés par l'usage, pour les marquer, *Patrens*, *Avunculus*, *Frater*, *Consanguineus*, sont équivoques dans le style des Monumens. (C. 1. des *Prol.* C. 1. du L. 1. & C. 1. du L. 6.)

Il n'y a peut-être qu'un seul cas, dans lequel une induction généalogique appuyée sur les Chartres, soit hors de toute atteinte: c'est celui, où le Texte de la Charte & le Sceau qui y pend, en les supposant tous deux exempts de soupçon, concourent à établir le même fait. Qu'à la tête d'un Diplôme, je lise ces mots, *Rudolphus Comes de Habsburg*; & que sur le Sceau j'apperçoive le Lion, affecté à l'Ecu de la Maison d'Habsbourg; je ne puis, sans tomber dans le Pyrrhonisme, me dispenser de compter Rodolphe entre les Seigneurs de cette Maison. (C. 1.)

Nous ne nous étendions pas davantage sur ce Chapitre, où tous les points que nous venons d'effleurer, sont traités avec autant de précision que de sçavoir: & nous renvoyons à l'Ouvrage même, ceux qui, dans un siècle peu au-delà de l'érudition, conservent quelque goût pour les Antiquitez  
du

(g) Maisteriales.

(h) Dapiferi.

du moyen âge.

Dans les Chapitres second & troisième que la ressemblance des matières nous invite à ne pas séparer, l'Auteur examine deux anciens Monumens, qui sont devenus célèbres par l'usage qu'en ont fait plusieurs Ecrivains, dans leurs recherches sur l'origine de la Maison d'Habsbourg; les Actes du Martyre de Saint Trutpert & ceux de la fondation de l'Abbaye de Muri ou Mure, en Suisse, *Acta Trutpertica*, *Acta Murensia*. Il montre que ces deux Pièces, quoique véritablement précieuses pour l'Histoire d'Allemagne, ne méritoient pas d'avoir toute l'autorité qu'on a jugé à propos de leur attribuer: la première, parce qu'elle n'a été connue avant lui, que par des copies interpolées, qui ont trompé, entre les autres, les PP. D. Gabriel Bucelin & D. Bernard Pez; la seconde, parce qu'elle est beaucoup moins ancienne qu'on ne l'a supposé.

De l'aveu de D. Bernard Pez, le Ms. des Actes de S. Trutpert, sur lequel on a travaillé jusqu'ici, est du XIII<sup>me</sup> siècle. Mais le P. Herrgott en a recouvré un du IX<sup>me</sup>, qui lui a été communiqué par ses confreres de S. Gal: & dans la comparaison qu'il a faite de celui-ci avec le premier, il a reconnu, à des signes certains, que l'un des deux étoit interpolé. Or le soupçon d'interpolation tombe naturellement sur le plus récent, qui se trouve d'ailleurs le moins exact & le moins complet. Afin que les

*Mars.*

Lecteurs soient en état de prononcer avec connoissance, tant sur l'âge, que sur la différence des deux Mss; il met d'abord sous leurs yeux une copie figurée des caractères de l'un & de l'autre: ensuite, il donne à la fin du Volume les deux Textes sur deux colonnes; & par surcroît, il y joint, sur une troisième colonne, le texte d'un troisième Ms. conservé à Bâle, dont la parfaite ressemblance avec celui de S. Gal y ajoute un nouveau degré d'authenticité.

Les Actes de S. Trutpert, ainsi purgés de ce qui pouvoit en affoiblir le témoignage, deviennent une source pure, où les Généalogistes pourront désormais puiser, avec une pleine sécurité. Il ne faut pas porter le même jugement d'une Epitaphe en prose, tirée du Monastère du même S. Trutpert, & qui est conforme à une autre Inscription en vers, qu'on lit au Frontispice d'un quatrième Ms. des Actes de ce Saint (h), où trois des premiers Auteurs de la Maison d'Habsbourg, *Otpert*, *Rampert*, *Luitfrid*, sont qualifiés *Comtes d'Halsbourg*, *Landgraves d'Alsace*, long-tems avant que le Château de ce nom fût construit, ou que les Landgraviats de cette Province fussent érigés.

Quant aux Actes de l'Abbaye de Muri, *Acta Murensia*, sur lesquels Eccard, sans parler des autres, a fondé son Système Généalogique, & qu'on a prétendu avoir été rédigés dans le XI<sup>me</sup> siècle ou dans le XII<sup>me</sup>

(h) Bolland. 26. d'Avril.

S

au plus tard ; il fait voir qu'ils sont au plûtôt de la fin du xiii<sup>me</sup>. Le papier (i), sur lequel ils sont écrits, ne commença, dit-il, d'être en usage, à la place du parchemin, qu'à la fin de ce siècle: la forme des lettres, l'i, sur-tout, marqué d'un accent aigu, annonce le même tems : & , ce qui est décisif, quelques endroits du Texte, qu'il discute, excluent nettement toute autre date plus ancienne : il ajoute que la Chronologie en est souvent vicieuse ; enfin, qu'ils sont quelquefois trop formellement contredits par les Chartes, pour que l'on puisse leur donner une entière confiance. La Généalogie qui est à la tête, continue-t-il, quoique vraisemblablement dressée par le même Ecrivain, ou transcrite par le même Copiste, ne remonte que jusqu'au commencement du xi<sup>me</sup> siècle : elle est, par conséquent, insuffisante pour éclaircir les Antiquitez de la Maison d'Habsbourg.

Malgré ces défauts, il convient que le secours des Actes de Muri n'en est pas moins nécessaire à quiconque veut approfondir l'Histoire de cette Maison. C'est à la critique à en régler l'usage. On les trouvera, dans le premier Volume, à la suite des *Actes de S. Trudpert*, imprimés sur une copie collationnée à l'original, & infiniment plus correcte que celle qui servit en 1618. à l'Edition de M. de Peiresc (k), assez rare aujourd'hui, dans laquelle l'Auteur aver-

tait qu'il a corrigé plus de 700 fautes.

Les Chapitres quatrième & cinquième contiennent une réfutation abrégée de l'opinion de Guili-mann, qui faisoit descendre la Maison d'Habsbourg, des Comtes de *Vindisch* (*Vindorffia*), nommés selon lui, après la destruction de Vinditch, Comtes d'*Altembourg* ; & pareux, des anciens Romains, qui ont été Gouverneurs de la Suisse. Le Pere Herrgott objecte à Guili-mann, que cette idée porte à faux ; parce qu'on n'a aucune preuve, ni que le prétendu Comte de Vindisch ait jamais existé, ni que les ancêtres des Comtes d'Habsbourg aient jamais pris la qualité de Comtes, soit de Vindisch, soit d'Altembourg. A la vérité, dit-il, ces deux places paroissent avoir été renfermées dans l'étendue de leur domaine patrimonial ; comme on l'infère d'une Charte de l'an 1027 donnée par l'un d'eux, Vernier Evêque de Strasbourg : mais, bien loin qu'elles fussent décorées du titre de Comté, elles étoient, probablement, suivant cette Charte, comprises sous le nom de celui de *Rore*, en *Engaw*, ou *Vernier* possédoit des domaines considérables : *In patrimonio meo . . . in pago Argoviâ, in Comitatu Rore*. Ce sont les termes de l'Evêque de Strasbourg, qui, en fixant la situation de son patrimoine dans le Comté de *Rore*, ne se dit pas lui-même Comte de ce district. Aussi, voit-on par une Charte de l'an 1036. que c'étoit alors un *Ulric*, qui y commandoit.

(i) Charta papyracea

(k) Origines Murensis Monasterii.

en qualité de Comte.

Cette observation , qui a un rapport plus prochain que les précédentes avec le sujet principal , demandoit à être développée : les Chapitres 6<sup>me</sup> & 7<sup>me</sup> l'exposent dans tout son jour.

Selon la Charte de Vernier , dit l'Auteur , & selon plusieurs autres Monumens , c'est dans l'ancienne Allemagne , c'est dans la Bourgogne Transjurane , au Canton de la Suisse nommé *Argoja* ( l'Ergaw ) , que se trouvent les domaines , en titre de Comté , qui appartenoient à la Maison d'Habsbourg , avant qu'elle eût pris ce nom : c'est donc aussi parmi les Comtes des deux mêmes Provinces , qu'il faut chercher ses Auteurs , pour les tems , où elle ne le portoit point encore. Car , puisqu'elle n'a commencé à être connue sous la dénomination d'Habsbourg , que dans le XII<sup>me</sup> siècle , où les Seigneurs commencèrent à s'approprier celle de leurs Seigneuries ; on ne peut découvrir son origine , qu'en remontant jusqu'à ceux qui ont ou gouverné en qualité de Comtes , avant que les Comtez fussent héréditaires , ou possédé depuis en toute propriété , les Cantons ( *Pagi* ) , que nous voyons passer entre les mains , dès que ces mêmes Comtez deviennent patrimoniaux ; & lui donner son nom , aussi-tôt que s'introduit la coutume de distinguer les Nobles par leurs possessions.

Une si importante découverte ne sçauroit se faire qu'à la faveur

des Chartes. Mais , avec ce secours même , doit-on espérer d'y parvenir ? Le P. Herrgott lève sur ce point tous nos doutes : & nous lui rendrons cette justice , que les principes qu'il a suivis dans sa recherche , paroissent les seuls , qui pussent en assurer le succès. Nous rapporterons celui de tous qui nous a semblé le plus fécond & le plus nouveau : le sçavant Auteur du *Prodromus Chronici Gottwicensis* , à qui il n'a point échappé , ne lui avoit pas donné toute l'extension dont il est susceptible : le voici.

Il étoit de style autrefois , particulièrement en matière de donations , d'échanges & de ventes , de nommer dans les Chartes le Comte du Pays , où se trouvoient situées les terres dont il s'agissoit : *Regnante Ludovico , sub Comite Berengario*. Or , quoique cette formule exprime simplement le nom du Comte , sans désigner le Comté ; ce dernier se présume , par la situation du fonds qui est l'objet de l'acte : parce qu'il n'est pas vraisemblable que le Comte , qui y étoit rappelé , comme l'autorisant par sa présence , ne fût pas celui de la Contrée , qui renfermoit le terrain qu'on alienoit. Quel autre que lui pouvoit prendre intérêt à l'aliénation ? quel autre eût été en droit de la ratifier ? Et , ce qui démontre la certitude du principe ; c'est que plusieurs Monumens du même tems , rédigés par des Notaires plus exacts , contiennent formellement l'énonciation , que

l'Auteur conjecture devoir être sous-entendue dans ceux où elle manque. Parmi les exemples qu'il cite, nous choisissons la Charte de 1130. à la fin de laquelle on lit, *in presentia Oldarici Comitis, in cujus Comitatu idem locus situs est.*

Le P. Henigott, en déposillant, avec attention, les Pièces qu'il a recueillies, est venu à bout de dresser une *Table générale*, qui représente la suite des Ducs & des Comtes, tant de l'Allemagne, que de la Bourgogne, depuis le VIII<sup>me</sup> siècle jusqu'au milieu du XIII<sup>me</sup>; & qui peut être considérée comme le berceau de la Maison d'Habsbourg: c'est en effet, dans cette Table, qu'il doit en trouver les premiers Auteurs. Si elle ne lui donne que des noms, sans l'instruire sur la filiation de ceux qui les ont portés; il y suppléera par tous les secours que peuvent fournir, soit les Textes des Historiens contemporains, soit les inductions qui se tirent de la possession non interrompue des mêmes dignitez & des mêmes Domaines. La continuité d'une possession suppose communément des rapports très-prochains, entre ceux qui se la transmettent: & l'ordre successif, au défaut de preuves littérales, atteste le droit héréditaire. Ce seroit nous désirer de l'intelligence des Lecteurs, que de leur faire sentir l'usage & l'application de cette méthode.

Avant que de passer au dernier Chapitre, nous avertirons que le 6<sup>me</sup> & le 7<sup>me</sup> sont remplis d'obser-

vations curieuses sur les Cantons, appellés *Pagi*, dans l'Histoire du moyen âge; sur les Comtez de l'ancienne Allemagne, & principalement sur les Comtes de la Bourgogne Transjurane, dont l'Auteur a soin, pour les raisons que l'on verra dans la suite, de relever les prérogatives. Telle est, entre les autres, la distinction dont ils jouissoient, d'être égaux, par leur titre même, aux Ducs des autres Provinces. Un Ecrivain du XI<sup>me</sup> siècle témoigne qu'en Bourgogne, de son tems, on n'appelloit Comte, que celui qui avoit les honneurs [ou qui exerçoit l'autorité] de Duc: (1) c'est-à-dire, apparemment, que contre l'esprit de l'ancienne institution des Duchez & des Comtez, qui avoit été de subordonner ceux-ci à ceux-là; les Comtes de la Bourgogne Transjurane ne reconnoissoient point de grade supérieur au leur. [Mais ne serions-nous pas fondés à soupçonner, que ce prétendu privilège avoit lieu, & hors de la Bourgogne, où l'Auteur la restraint, & avant le XI<sup>me</sup> siècle, auquel il en rapporte le commencement; puisque Frédégaire, sous le regne de Dagobert I. parle de plusieurs Comtes en France, qui n'ayant point de Ducs au dessus d'eux (m), doivent être réputés en avoir eu

(1) Ut nullus, in his partibus, vocaretur Comes, nisi is qui Ducis honorem possideret. Chron. Diemar.

(m) Exceptis Comitibus plurimis, qui Ducem super se non habebant. Chron. Frédég. n. 78.



le rang & la juridiction ? ] Quoi-  
qu'il en soit , les Comtes de la  
Bourgogne Transjurane étoient ,  
par excellence , qualifiés *Princes*.  
On sçait , & M. de Valbonnays l'a  
observé dans son Histoire du Dau-  
phiné , que la même marque  
d'honneur devint commune à tous  
les Evêques de l'ancien Royaume  
de Bourgogne , comme vassaux  
immédiats de l'Empire (n).

Le 8<sup>me</sup> Chapitre contient une  
Liste de plusieurs Ouvrages , en-  
core manuscrits , sur la Généalogie  
de la Maison d'Autriche , qui sont  
conservés en diverses Bibliothé-  
ques d'Allemagne ; & dont le

(n) Valbonnays , Hist. du Dauph.  
Tom. II. pag. 56.

Pere Herrgott déclare que la  
communication ne lui a été d'aucu-  
ne utilité , pour son travail. S'il a  
négligé de donner un pareil Cata-  
logue de ceux que l'impression a  
rendus publics ; c'est parce qu'il  
n'eût pû que copier Schonleben &  
l'Auteur du *Germania Princeps* , qui  
ne lui ont rien laissé à faire sur cet  
article.

Nous terminerons ici notre  
Extrait : & , pour ne pas fatiguer  
l'attention des Lecteurs , en les  
entretenant trop long-tems d'un  
même Ouvrage ; nous partager-  
ons ce qui nous reste à dire de ce-  
lui-ci , en plusieurs articles , que  
l'on trouvera de suite , dans les  
premiers Journaux.

#### EXPLICATION DE DIVERS MONUMENS SINGULIERS

*qui ont rapport à la Religion des plus anciens Peuples ; avec l'examen de  
la dernière Edition des Ouvrages de S. Jérôme , & un Traité sur l'As-  
trologie Judiciaire. Ouvrage enrichi de figures en taille-douce. Par le R.  
P. Dom \*\*\* , Religieux Bénédictin de la Congregation de S. Maur A  
Paris , rue S. Jacques , chez Lambert & Durant , Libraires , l'un à  
l'Enseigne de la Sagesse , & l'autre à celle de S. Landry. 1739. in-4°.   
pp. 487. non compris la Préface.*

P A R M I un grand nombre de  
Differtations contenues dans  
ce Volume , nous avons choisi ,  
pour en rendre compte au Public ,  
les deux qui ont pour titre , l'une :  
*Cérémonies observées dans les Fu-  
néraillles des Romains* , &c. l'autre :  
*Religion des Egyptiens*. Nous avons  
fait connoître la première dans no-  
tre Extrait du Journal de Janvier  
dernier , dans celui-ci nous entre-  
tiendrons nos Lecteurs de la secon-  
de.

Un vase d'airain , qui est dans le  
Cabinet de M. le Duc de Sulli , en  
a fourni le sujet. Ce morceau uni-  
que , dit notre Auteur , ressemble à  
*une poire & est divisé en cinq faces :*  
*la première est chargée d'hérogli-  
phes : les trois autres représentent les*  
*mystères les plus profonds de la Reli-  
gion des Egyptiens , enfin la dernie-  
re est couverte de feuilles de Persée*  
*(1) qui sortent avec le vase d'un*

(1) Le Persée est un arbre qui croît  
aux environs du grand Caire. ses feuilles

*bouton de cet arbre, & le vase n'a à autre base que ce bouton.*

Les Egyptiens, suivant notre Auteur, avoient trois sortes de lettres, les Epistolaires, les Sacerdotales, les Hyéroglyphiques. Les premières répondoient aux lettres de nos Alphabets, & on les traçoit de droite à gauche; les secondes étoient propres aux Prêtres & à ceux qui traitoient des matieres de la Religion, les dernières étoient symboliques & énigmatiques, & revenoient à ce que nous appellons emblèmes.

Ces emblèmes étoient aussi de trois sortes. Les simples, les figurés & les énigmatiques. Les simples marquoient une chose par une autre à laquelle elle ressembloit, par exemple, pour exprimer le Soleil on traçoit un cercle, pour représenter la Lune on décrivoit un croissant; pour marquer l'instabilité des choses du monde, un globe ou une rouë en mouvement.

Les emblèmes figurés étoient fondés sur de simples rapports que certaines choses avoient avec d'autres & ils servoient à consacrer les actions des Princes & des Héros.

La dernière sorte d'emblèmes consistoit, dit notre Auteur, en des énigmes tout pures. Ainsi, par exemple, un Serpent marquoit le cours oblique des Astres & un Es-

ressembloit à celles du Laurier, excepté qu'elles sont plus grandes. Son fruit, qui a la figure d'une poire, renferme une espece d'amande ou noyau qui a le goût d'une charaigne.

carbot le Soleil, parce que cet Insecte ne païoit que pendant six mois de l'année, passant les six autres caché en terre, & qu'au surplus (ajoute Dom Martin d'après Plutarque), pour perpétuer son espece, il forme de la fiente de bœuf une boule, la roule & jette dessus sa semence, d'où il ne vient que des Escabots mâles.

Voilà à peu-près, dit notre Auteur, en quoi consistoient les Hyéroglyphes célèbres des Egyptiens, c'est dans ces sortes de figures que cette Nation misterieuse renfermoit sa morale & sa Religion. Sa morale étoit composée de préceptes fort courts, semblables à ceux que Pythagore a laissés en ces termes : *ne mangez pas sur le char ! ne vous asseyez pas sur le boisseau ! ne plantez pas le palmier ; n'allumez pas le feu avec le glaive.*

A l'égard de la Religion, elle rouloit presque entierement sur Isis & sur Osiris. Voici l'Histoire abrégée que donne notre Auteur de ces deux Divinitez des Egyptiens.

Le Soleil ayant découvert que Rhée avoit accordé ses faveurs à Saturne, fit contre elle une imprecation dont l'effet étoit qu'elle ne pourroit accoucher dans aucun jour de l'année. Mercure épris d'amour pour Rhée, trouva un moyen de rendre l'imprecation inutile, dont cette Déesse le recompensa d'avance. Il joïa une partie d'échecs avec la Lune, & l'ayant gagnée, il obtint la soixante & dixième partie de chaque jour dont il

forma cinq jours nouveaux , qu'il ajoûta aux 360 qui composoient l'année auparavant , & ce fut pendant ces cinq jours que Rhée accoucha. Le premier jour elle mit au monde Osiris, le second Aruérís, le troisième Typhon, le quatrième Isis , & le cinquième Nephthys. Le Soleil étoit pere d'Osiris & d'Aruérís , Mercure l'étoit d'Isis , & Saturne de Typhon & de Nephthys. Isis & Osiris se marièrent ensemble & eurent Orus , qui est l'Apollon des Grecs. Osiris gouverna l'Egypte , où il fit regner l'abondance , les Sciences & les Arts. Il parcourut ensuite toute la terre & la soumit moins par ses armes que par ses bienfaits & par les excellentes loix qu'il y établit. La 29<sup>me</sup> année de son regne il revint en Egypte , mais ayant donné dans les embuches que Typhon lui avoit dressées il fut jeté dans la mer avec un coffre où son frere avoit trouvé moien de l'enfermer. Isis informée de ce malheur s'occupa uniquement du soin de recouvrer le corps de son mari. Elle découvrit , pendant cette recherche , qu'il avoit eu commerce , sans le sçavoir , avec Nephthys , & que Nephthys , craignant l'indignation de Typhon , avoit caché le fruit qui en étoit provenu. Isis , loin d'en être jalouse , chercha cet enfant , & l'ayant trouvé , par le secours des chiens qu'elle y employa , elle lui donna le nom d'*Amubis* , & il passa dans la suite pour être le gardien des Dieux. Isis continua ensuite à chercher le corps

d'Osiris , & elle apprit enfin que la mer avoit jetté le coffre , où il étoit renfermé , sur les rivages des environs de la Ville de Biblos , qu'un pied de bruyere l'ayant reçu comme dans son sein , avoit cru si promptement & poussé tant de branches qu'il le déroboit à tout le monde , & que le Roi du Pays l'avoit mis à couvert sous un toit , porté sur une colonne. Isis alors se transporta à Biblos , & pour s'introduire chez la Reine , elle s'assit auprès d'une fontaine , où les filles , qui servoient la Princesse , venoient puiser de l'eau. Là Isis s'occupoit , en versant des larmes , à accommoder la coëffure des filles de la Reine , & à répandre sur elles une odeur d'ambrosie , en gardant un profond silence. Le Roi & la Reine la firent alors venir dans leur Palais & la donnerent pour nourrice à un fils qu'ils avoient. Isis , au lieu de mammelle , lui mettoit le doigt dans la bouche , & par ce moyen & par d'autres qu'elle mettoit en œuvre , ( notre Auteur ne dit pas quels ils étoient ) elle consumoit tout ce qu'il y avoit de mortel dans cet enfant. Cependant elle se transformoit chaque nuit en hyrondelle & alloit se percher sur la colonne que le Roi avoit fait élever & elle s'y répandoit en gémissemens. Enfin ayant été reconnue , elle demanda au Roi la colonne , & l'ayant obtenue , elle la fit abbatre , après cela elle arracha le pied de bruyere , & l'ayant parfumé & enveloppé dans de la toile , elle le don-

na au Roi & à la Reine , qui le placèrent dans un Temple , où il fut exposé à la vénération du peuple jusqu'au tems de Plutarque. Ensuite Isis prit le coffre , le mit sur un bateau & l'emporta , mais étant entrée dans la Ville de Butis pour voir Orus son fils qu'on y élevait , Typhon qui l'observait , vint de nuit enlever le coffre , en tira le corps d'Osiris , le mit en 14 pieces & les dispersa. Isis ayant été aussi-tôt à leur recherche dans une barque de Papyrus , elle les trouva toutes , à l'exception d'une qui ayant été jetée dans le Nil , avait été dévorée par certains poissons. Cette partie , à laquelle Isis suppléa , dit notre Auteur , par un Phalle semblable qu'elle fit faire , fut consacrée comme les autres. Bien-tôt après Osiris apparut à Orus , & le chargea de venger sa mort. Ce jeune Prince leva des troupes , livra la bataille à Typhon , le défait , le prit & le mit entre les mains d'Isis. Cette Princesse lui fit grâce , ce qui irrita Orus à un tel point qu'il la maltraita & lui arracha son diadème , que Mercure remplaça par le crâne d'un bœuf , qu'elle porta toujours depuis.

C'est-là , suivant notre Auteur , le précis & le fond de la Religion des Egyptiens & la source de tant de Mystères & de Fêtes que ce peuple célébroit. Dom Martin prétend que ces Mystères sont représentés en partie sur le vase de M. de Sulli ; mais ce vase , ajoute-t-il , est un Mystère lui-même , qu'il est important de développer avant

que d'aller plus loin. C'est l'original ou plutôt la copie de celui dans lequel Isis rassembla les membres d'Osiris que Typhon avait dispersés ; c'est un van véritable & le van faisait partie des Mystères d'Isis ; mais il n'y avait que ceux qui y étoient initiés qui eussent droit de le porter , parce qu'il passait pour sacré & qu'il supposait une grande pureté dans ceux qui avoient cet honneur , ce que marquait aussi l'habit blanc dont ils étoient revêtus , & la tête qu'ils avoient si rasée qu'elle en étoit toute blanche.

Notre Auteur passe ensuite à une explication détaillée des différentes figures hiéroglyphiques représentées sur le vase. La première face est chargée de figures gravées , à la différence des autres bandes qui ne contiennent que des figures relevées en bœuf. Au reste , malgré la facilité de Dom Martin à expliquer les choses les plus obscures , il convient qu'il y en a beaucoup sur ce vase qu'on ne sçait déchiffrer , & il ne s'attache , dit-il , qu'à éclaircir les figures sur lesquelles les anciens nous ont laissé toutes les lumières que nous pouvions souhaiter.

La première qui se présente est un Sistré , c'est-à-dire , l'instrument de Musique qui étoit le plus en usage chez les Egyptiens & qui caractérise la plupart des Monumens qui en viennent. » Cet Instrument » étoit communément d'airain & » avoit la forme d'une raquette , » excepté la partie où étoit attaché

» le

» le manche qui étoit quarré &  
 » non pas ovale. Le Sifre , au lieu  
 » de maille , avoit tantôt trois ,  
 » tantôt quatre petites verges de  
 » bronze qui le traversoient , &  
 » formoient tout le son qu'on en  
 » pouvoit tirer en remuant la main  
 » qui le tenoit. Le haut du Sifre  
 » étoit quelquefois orné d'un chat  
 » accroupi , & le bas d'une tête  
 » d'Isis, vis-à-vis de celle de Neph-  
 » thys la sœur.

» Cet Instrument , dit Plutar-  
 » que , signifie que toute la nature  
 » doit être dans un perpétuel mou-  
 » vement , & qu'il y faut mettre  
 » les choses qui tendent au repos  
 » & à leur fin. Ainsi quand les  
 » Egyptiens enseignent que le Si-  
 » fre a la vertu de donner la chas-  
 » se à Typhon , ils veulent dire  
 » que la génération figurée par le  
 » mouvement remet en action les  
 » êtres que Typhon , c'est-à-dire ,  
 » la mort , tenoit liés & sans ope-  
 » ration. De même la rondeur de  
 » la partie supérieure du Sifre  
 » marque les quatre élémens qui  
 » sont toujours en mouvement ,  
 » parce que tout ce qui est sujet à  
 » la corruption & à la génération  
 » est contenu dans le globe de la  
 » Lune dont cette rondeur est la  
 » figure , & que c'est dans la ré-  
 » gion de la Lune que la terre ,  
 » l'air , l'eau & le feu se meuvent  
 » & s'alterent. Le chat , ajoute  
 » Plutarque , représente la Lune ,  
 » tant à cause de la diversité de ses  
 » couleurs & de l'instinct qu'il a  
 » d'agir pendant la nuit qu'à rai-  
 » son de sa fécondité ; car les 28

*Mars.*

» petits que la femelle met bas  
 » pendant sa vie marquent les 28  
 » jours que la Lune emploie à  
 » parcourir le Zodiaque. Quant  
 » aux têtes d'Isis & de Nephthys ,  
 » elles figurent cet état de vicissi-  
 » tude où sont toutes choses de  
 » commencer & de finir alternati-  
 » vement.

Le Sifre est suivi d'un Ibis. Il y  
 en avoit de deux sortes , de noirs  
 & de blancs , & qui étoient éga-  
 lement honorés par les Egyptiens.  
 Les noirs , dit notre Auteur , par-  
 ce qu'ils détruisoient les Serpens  
 ailés , qui , de l'Arabie , venoient  
 fondre en Egypte au Printems , les  
 blancs , parce que le noir de leur  
 tête , de leur col , de l'extrémité  
 de leurs ailes & de leur queue ex-  
 primoit les taches & les cavitez de  
 la Lune , & que par cette variété  
 ils étoient aussi le symbole du Zo-  
 diaque ; enfin les uns & les autres  
 en commun , ajoute Dom Martin ,  
 parce qu'ils avoient des proprié-  
 tez & des qualitez qui passoient  
 pour admirables dans l'esprit des  
 Egyptiens , comme de se serin-  
 guer eux-mêmes , & d'avoir ainsi  
 appris aux hommes l'usage des  
 Medecines , de ne porter jamais  
 aux hommes de coups de bec dont  
 il leur revint quelque mal , de ne  
 jeter aucune odeur après leur  
 mort , & d'exprimer par leur  
 corps , qui a la figure d'un cœur ,  
 la plus noble partie de l'homme.  
 Dom Martin cite , pour ses garans ,  
 Hérodote , Plutarque & plusieurs  
 autres Ecrivains Grecs & Latins  
 de l'Antiquité. Les bornes d'un

T

Extrait ne nous permettent pas de suivre notre Auteur & de parcourir avec lui toutes les diverses figures qui sont représentées sur le vase, mais nous choisissons dans la Dissertation un ou deux endroits encore qui nous paroissent les plus intéressans. Tel est celui qui regarde le pouvoir & les fonctions du Grand Prêtre, & auquel donne lieu la représentation d'un Prêtre sur le vase dont il s'agit.

Le Grand Prêtre en Egypte ne reconnoissoit que le Roi au-dessus de lui; encore, dit notre Auteur, le Roi lui étoit-il soumis en quelque sorte, puisqu'il avoit droit d'aller tous les matins lui montrer son devoir en présence de toute sa Cour, sous couleur de prier pour lui. En effet, ajoute-t-il, après avoir demandé en général aux Dieux, pour le Roi, la santé & tous les biens qui avoient pour objet la justice que le Prince doit à ses sujets, il faisoit l'énumération des vertus qui lui étoient les plus nécessaires, insistant particulièrement sur la piété envers les Dieux & sur l'affection pour tous les hommes. Il finissoit sa prière par des imprécations contre les fautes d'ignorance à quoi les Princes sont sujets, qu'il rejettoit pourtant sur ses ministres & sur les Courtisans qui lui donnoient de mauvais conseils. C'est par ce tour ingénieux que le Grand Prêtre tâchoit d'inspirer au Roi la crainte des Dieux & l'amour de la vertu. Quand le Grand Prêtre avoit fait sa prière, un autre Prêtre lisoit au

Roi, dans les Livres Sacrés, quelques maximes & certains traits d'Histoire, dont le Prince pourroit tirer d'grands avantages pour se bien conduire, en général & en particulier; car ces lectures ne regardent pas seulement le gouvernement & l'administration de la justice, mais encore les viandes dont il devoit user & la quantité le vin qu'il devoit boire & le tiers qu'il devoit donner à la femme, le, au ban, à sa femme & à ses autres exercices.

De trois parties égales en lesquelles l'Egypte étoit partagée, la première appartenoit aux Prêtres en entier, ils étoient à la tête du Conseil du Roi, ils avoient droit de le priver de la sépulture, s'il n'avoit pas bien gouverné l'Etat. Non seulement tout ce qui regardoit la Religion les concernoit, mais ils étoient encore chargés de la garde des Registres publics, du maintien de l'ordre, de l'éducation de la jeunesse, c'étoient eux enfin qui écrivoient les Annales du Royaume.

A la vérité, dit notre Auteur, ils ne pouvoient avoir qu'une femme, tandis que le commun des Egyptiens en avoient autant qu'ils vouloient, ils ne mangeoient jamais de poisson, ni de porc, ni d'oignon. Ils avoient les fèves en si grande horreur qu'ils ne jetoient jamais les yeux sur cette espèce de légume. Ils étoient circoncis comme tous ceux de leur Nation, ils lavoient leur corps deux fois le jour & avant la nuit. Ils buvoient du vin & se nourrissoient de viandes sacrées, consistant

*en bœuf & en oye.* Notre Auteur remarque dans un autre endroit que ces mêmes viandes étoient prescrites au Roi ; *mais c'est un problème*, ajoute-t-il, *s'ils ne s'en faisoient pas servir d'autres.*

Les Prêtres n'offroient jamais des vaches en sacrifice, mais seulement des bœufs, encore, dit notre Auteur, tous ne méritoient-ils pas de tomber sous le glaive sacré. *Pour avoir cet honneur*, ils devoient être sans tache, sans aucun poil noir ni blanc & avoir certaines marques. Un Prêtre étoit chargé de les examiner, & lorsqu'il en avoit trouvé qui eussent les conditions requises, il attachoit à leurs cornes du Biblos (2), & y apposoit un sceau sur lequel étoit gravé un homme à genoux qui avoit les mains liées derrière le dos & un glaive prêt à le frapper ; c'étoit, suivant Dom Martin, pour marquer qu'il y alloit de la vie d'immoler aucun bœuf qui n'auroit pas subi cet examen ou qui n'auroit pas eu le Cachet Sacerdotal.

Lorsqu'on faisoit un sacrifice, on conduisoit un de ces bœufs à l'autel, on allumoit le feu qui devoit le consumer, on répandoit du vin dessus en faisant des prières aux Dieux, le visage tourné vers le Temple, on égorgeoit ensuite la victime, on lui coupoit la tête, & on écorchoit le reste du corps. Si le sacrifice se faisoit un jour de marché, on portoit cette tête à la place publique & on la vendoit aux Grecs, si-non les Piètres la

(2) C'étoit le Papyrus.

jettoient dans la rivière, en prononçant cette imprecation : *S'il doit arriver quelque malheur aux Prêtres ou à l'Egypte, qu'il tombe sur cette tête.*

Quoiqu'en différens nomes on ne sacrifiât pas les mêmes animaux & que dans un endroit on adorat ceux qu'on immoloit dans un autre, on observoit néanmoins partout l'uniformité touchant la cérémonie de la libation du vin & celle de l'imprecation contre la tête de la victime.

On observoit la même uniformité dans le culte qu'on rendoit à Isis. C'étoit, dit notre Auteur, la Divinité favorite de la Nation. Les Prêtres passaient en jeûnes & en prières la veille du jour qu'ils devoient lui offrir un Sacrifice. L'heure du Sacrifice venue, ils immoloient un bœuf, l'écorchoient, lui coupoient le col, les épaules, les cuisses & l'extrémité des reins, & après en avoir ôté la panse, sans toucher à la graisse & aux entrailles, ils le remplissoient de pains de farine pure, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe & d'autres parfums. Alors ils faisoient brûler la victime, & tandis que le feu la consumoit ils se déchiroient à coups de follets & versaient de l'huile sur l'autel. Quand le Sacrifice étoit achevé, ils alloient rompre le jeûne qu'ils gardoient depuis la veille & mangeoient les parties du bœuf qu'ils avoient réservées.

Les Prêtres célébroient encore plusieurs grandes Fêtes pendant

l'année en différentes Villes où les Egyptiens se rendoient de toutes parts. On en célébroit à Bubastis en l'honneur de Diane , à Busris en l'honneur d'Iris , à Sais en l'honneur de Minerve , à Hélyopolis en l'honneur du Soleil , à Butis en l'honneur de Latone , à Paprémis enfin en l'honneur de Mars. La Fête de Minerve s'appelloit *la Fête des Lampes* , parce qu'on la célébroit la nuit & qu'on allumoit quantité de lampes pleines d'huile & de sel autour des Maisons. Ceux qui ne pouvoient pas se transporter à Sais , allumoient des lampes par-tout où ils se trouvoient. C'étoit ainsi une illumination générale dans toute l'Egypte.

Hérodote met l'institution de cette Fête au nombre des Mysteres qu'il n'osoit révéler , ce qui qu'à dire parfaitement bien , dit notre Auteur , avec l'Inscription de la Minerve de Sais , qui étoit conçue en ces termes : *Je suis tout ce qui a été , tout ce qui est . & tout ce qui sera , & nul mortel n'a encore relevé mon Pèple.*

Au reste , suivant les différentes marques qui se rencontroient sur un bœuf , les Egyptiens en faisoient une victime ou un Dieu. Il y avoit deux bœufs adorés dans toute l'Egypte sous les noms d'*Apis* & de *Mnévis*. Notre Auteur , qui croit les reconnoître sur une des faces du vase dont il s'agit , entre dans une explication de ce qui les regarde , qui nous a paru curieuse.

Les honneurs qu'on rendoit à

Apis l'emportoient sur ceux qui étoient rendus à *Mnévis* , parce que , dit notre Auteur , ce dernier ne representoit simplement qu'*Osfiris* , au lieu qu'*Apis* étoit en particulier le Sanctuaire de l'ame d'*Osfiris* & son image vivante , ainsi que d'*Iris*.

Celui - ci faisoit son séjour à Memphis , dans l'enceinte d'un Temple qui portoit son nom. Tout l'ordre des Prêtres étoit destiné à le servir. Lorsqu'ils vouloient lui faire prendre l'air ou le montrer aux étrangers , ils le faisoient passer dans une cour qui étoit au - devant de deux loges qu'on lui avoit ménagées & où ils le ramenoient quand il avoit fait quelques tours & bon-di certains tems. *L'Histoire ne dit pas* , remarque notre Auteur , *si sa mere , qu'on nourrissoit dans un réduit de cette cour , avoit alors permission de lui rendre visite , on sçait seulement que cette heureuse mere ne l'avoit pas eu par la voye ordinaire , mais qu'elle l'avoit conçu d'un éclair lumineux qui l'avoit pénétrée entièrement ; je dis d'un éclair , ajoute Dom Martin , & non pas de la foudre , comme l'ont dit quelques Antiquaires , pour n'avoir ni bien entendu Hérodote ni consulté Plutarque ; qui ôte toute équivoque.*

Tous les ans sept jours étoient consacrés à célébrer la naissance d'*Apis* , pendant lesquels on se rendoit en un endroit du Nil , qui étoit à Memphis , appelé *Phiole* , a cause de sa figure , & l'on y plongeoit deux vases , l'un d'or , l'autre d'argent. Cette immersion ,



*concourant avec la Fête, produisoit, dit notre Auteur, un miracle ; car il n'arrivoit jamais, pendant tout ce tems, que les Crocodiles fissent mal à personne, & ce n'étoit que le huitième jour, après midi, qu'ils reprenoient leur férocité naturelle.*

Le bœuf Apis avoit deux loges toujours ouvertes, en sorte qu'il étoit maître d'entrer dans l'une ou dans l'autre, mais il n'entroit jamais dans l'une qu'on n'en augurât quelque chose de funeste. On le consultoit, en lui présentant à manger avec la main, & l'on formoit des prédictions sur la manière dont il recevoit la nourriture. On remarqua, dit notre Auteur, qu'il se détourna quand Germanicus avança sa main pour lui offrir quelques herbes, & il arriva, ce que tout le monde sçait, que ce Prince fut empoisonné après.

On menoit le Bœuf Apis en procession certain jour de l'année, & on lui faisoit porter le joug cette fois seulement, afin de rappeler aux hommes le souvenir des besoins & des nécessités de la vie. Un Prêtre d'Isis le conduisoit ainsi dans la Ville d'Abidos. Certain autre jour de l'année on lui présentoit, au rapport de Pline, une vache qui avoit de certaines taches, & il passoit pour constant qu'elle ne paroïssoit que ce jour là, & qu'elle mouroit au retour de la visite qu'elle avoit rendue à ce Bœuf déifié.

Après tant d'honneurs qu'on rendoit à Apis, croitoit-on, dit notre Auteur, qu'il ne lui étoit

pas permis de vivre au-delà des années fixées par le Pontifical de ses propres adorateurs. Le jour de sa mort étoit marqué aussi bien que le genre, & les Prêtres le précipitoient dans la fontaine qui étoit destinée à leur usage, ou, selon Papinius, dans le Nil.

Cette mort jettoit l'Egypte dans une consternation générale. Tout le monde prenoit le deuil & se rassembloit la tête jusqu'à ce qu'on eût trouvé un Bœuf semblable au premier. Elien porte jusqu'à vingt-neuf les marques particulières qu'il devoit avoir ; Porphire, cité par Eusèbe de Césarée, se contente de dire qu'il réunissoit sur son corps les symboles du Soleil & de la Lune ; Les symboles du Soleil, en ce qu'il étoit noir, & qu'il avoit sous sa langue la forme d'un Escarbot ; les symboles de la Lune, parce que ses cornes représentoient cet Astre quand il étoit parvenu à son second quartier, comme son ventre exprimoit la rondeur de son globe.

Lorsqu'on avoit trouvé un pareil Bœuf, le deuil faisoit place à la joye, & après une Fête superbe, on conduisoit ce nouvel Apis à Nilopolis, où il demouroit 40 jours. Les femmes, à qui il n'étoit permis de le voir que dans cette Ville, & une fois en leur vie, s'y rendoient de toutes parts, & se découvroient devant lui. Les quarante jours expirés, on embarquoit Apis dans une Galiotte fort ornée, il y étoit servi dans une chambre dorée qu'on lui avoit

préparée exprès, & on le transportoit ainsi à Memphis. Des qu'il y étoit arrivé, on le conduisoit dans la cour où étoient les deux loges dont nous avons parlé, & dont tout le contour étoit un Péristyle que le Roi Psammithichus avoit fait faire. Ce Péristyle étoit si exhaussé que les Colosses, qui y tenoient lieu de colonnes, avoient 12 coudées de haut.

A l'égard de Mnévis, il n'étoit, comme nous l'avons dit, honoré qu'en second. Il faisoit sa résidence à Héliopolis, où il avoit un Temple, & surpassoit en grosseur tous ceux de son espèce.

On ne peut voir, sans étonnement, le peuple le plus sage de la terre, & qui a été, pour ainsi dire, le Précepteur du reste du monde, dégrader sa raison au point d'adorer un bœuf. On a beau chercher des allégories dans cette fable de Superstitions auxquelles les Egyptiens étoient en proie : ces allégories sont, pour la plupart, si ab-

surdes qu'elles servent elles-mêmes à prouver combien nos lumières naturelles sont foibles & impuissantes, quand elles servent seules à nous guider.

Nous finirons cet Extrait en remarquant qu'on trouve, dans l'Ouvrage de Dom Martin, des Observations sur la nouvelle Edition de S. Jérôme faite à Vérone, qui sont pleines d'une critique dure & amère, pour ne rien dire de plus fort. Plus de modération, dans une cause où l'on peut soupçonner Dom Martin de n'être pas tout-à-fait impartial, eut, sans doute, mieux convenu à ce qu'il se devoit à lui-même & aux deux Sçavans illustres qu'il attaque. A l'égard du fond des Critiques, nous renvoyons aux *Observations* mêmes ceux qui voudront s'en instruire. Les discussions de Textes auxquelles donnent lieu les différentes leçons des manuscrits, ne nous paroissant guères susceptibles d'un Extrait.

PANEGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL. PAR  
M<sup>ss</sup>re Edme Mongin, Evêque de Basas Imprimé à Bordeaux,  
chez Jean-Baptiste la Cornée, rue S. James. 1739. in-12. pp. 93.

**I**L est des Ecrits dont le nom de l'Auteur prévient les Lecteurs plus favorablement que nous ne saurions faire; celui-ci, comme on le voit, est de ce genre. Il ne nous reste qu'à le présenter dans son véritable jour, mais il est bien difficile qu'un Ouvrage d'Eloquence reflète dans les bornes d'un Extrait ne perde pas de ses beau-

tez principales.

Dans la division du sujet, l'idée générale des vertus qui caractérisent *S. Vincent de Paul* est comprise dans la comparaison que l'Orateur fait de ce Saint avec Jean-Baptiste le Précurseur. Suivant ce parallèle, » *Vincent de Paul* fut » véritablement une lumière tous » jours éclatante par l'activité de

» son zèle à instruire, & une lam-  
» pe ardente par le feu de sa cha-  
» rité pour les pauvres.

Né dans cet état d'obscurité qui condamne le commun des hommes à vivre ignorés, parce qu'ils ne sont dans la société que d'un secours que peuvent y apporter tous les autres hommes ; c'est de cet abaïssement, c'est de la condition de Pasteur qu'on voit *Vincent de Paul* passer aux plus importantes occupations, & cela par des degrez qui semblent ne se multiplier que pour développer en lui un plus grand nombre de vertus. Son zèle éclate d'abord en Affrique où des circonstances imprévûes le jettent dans l'esclavage. Il y apprend à souffrir, il y affermit sa foi, il fait plus, il la communique à ceux-mêmes qui cherchoient à l'ébranler. Mais il n'est pas seulement destiné à éclairer des Nations infidèles, son zèle ne devient que trop nécessaire à un peuple né dans le sein de la Catholicité. La Providence conduit *Vincent de P.* à Paris, » sur ce grand Théâtre, » dit *l'Orateur*, où il se fait tant » de bien & tant de mal, où l'on » voit tant de bonnes œuvres & » tant de scandales, tant de ri- » ches & tant de pauvres, tant » de luxe & tant de misère ; tant » de Prédicateurs de l'Evangile & » tant de partisans du vice & du » libertinage. « Ce qui afflige davan- » tage l'homme de Dieu est de voir le desordre des Parroisses voi- » sines de cette Capitale. Triste res- » te, ajoute M. de Bazas, des guer-

res que l'hérésie & la rebellion avoient récemment causées. *Vincent de P.* va dans les campagnes réveiller le zèle des Pasteurs endormis. Les préceptes sont souvent trop lents à persuader. Il n'emploie que des exemples. Il prêche, il fait naître la crainte, le repentir suit avec la confiance, & bien-tôt les fruits de cette mission volontaire donnent lieu à l'institution de plusieurs autres ; première origine de cette Congrégation qu'il établit enfin pour l'instruction des peuples & l'édification de l'Eglise.

En Bresse, où il est envoyé, si l'opiniâtreté des Calvinistes & les mœurs corrompues des Catholiques offrent à son zèle une carrière épineuse, les travaux qu'il embrasse ensuite à Marseille (1) sont peut-être encore plus difficiles. Ses devoirs sont de consoler, de convertir ce peuple de coupables tenus à la chaîne, & qui la plupart ne sont dignes encore de la vie que parce qu'elle sert de punition à leurs crimes & d'exemple à la Société. » Ils se voyent, dit » *l'Orateur*, le rebut de la terre & » la honte de leur famille, ils sça- » vent qu'ils ne sont là que parce » qu'ils ont abandonné Dieu, & » ils croient aisément que Dieu les » aura aussi abandonnés : les voilà » donc plongés dans l'abîme du » désespoir ; aussi la vie qu'ils men- » tent est-elle une véritable image » de l'enfer, où les tourmens sont

(1) Vincent de Paul devint Aumônier des Galères.

» sans fin & les pechez sans repen-  
 » tir. . . . *Vincent* ne leur parle pas  
 » d'abord du déplorable état de  
 » leur ame, il ne déplore que leurs  
 » miseres, il baise leurs chaînes, il  
 » les arrose de ses larmes. Il a ga-  
 » gné leurs cœurs, ils seront bien-  
 » tôt convertis. « *Marseille* ne pro-  
 » fite pas seule des effets de sa cha-  
 » rité, il parcourt les Diocèses. Les  
 » Evêques le consultent. *S. François*  
 » de Sales, cette grande lumière de  
 » l'Eglise, l'associe à ses travaux (2).  
 » Les Têtes Couronnées (3) ne ven-  
 » tent plus se conduire que par ses  
 » conseils, parce qu'ils sont dictés  
 » par l'amour de la Religion & par  
 » celui du bien public. Tous ces dé-  
 » tails que nous désirerions pouvoir  
 » rapporter ici sont exposés dans le  
 » plus beau jour.

A quel usage *Vincent de P* em-  
 ploye-t-il tant de considération &  
 de crédit à la seule gloire de la Re-  
 ligion : c'est alors qu'il établit sa  
 Congrégation; qu'il fonde ces Eco-  
 les du Sacerdoce (4), » d'où l'on  
 » a vu sortir tant d'Ouvriers Evan-  
 » géliques, tant de bons Pasteurs,  
 » tant de grands Evêques.

Dans la seconde Partie, *Vincent*

(2) *Vincent* est établi, par *S. François*  
 de Sales & par Madame de Chantal, Su-  
 perieur des Religieuses de la Visitation  
 de Sainte Marie.

(3) Louis XIII. voulut mourir entre  
 les bras de *S. Vincent*, la Reine, deve-  
 nuë Régente, le retient dans ses Con-  
 seils & se détermine sur ses lumières pour  
 la distribution des dignitez de l'Eglise.

(4) Les Séminaires. Il établit aussi  
 les Conférences Spirituelles pour les Ec-  
 clesiastiques, & les Retraites Spirituelles  
 pour toute sorte de personnes.

de *Paul*. » considéré par le feu de  
 » sa charité & de son amour pour  
 » les pauvres : « Etablit entre plu-  
 » sieurs Hôpitaux si nécessaires (5),  
 » celui qui conserve à l'Etat ces en-  
 » fans que le libertinage fait naître &  
 » que le crime avoit souvent détruits  
 » (6). Ne diroit-on pas, c'est l'O-  
 » rateur qui parle, » que tant de  
 » merveilles ne pouvoient être que  
 » l'ouvrage de la magnificence  
 » d'un Roi ? On le diroit, sans  
 » doute, & on ne diroit pas assez.  
 » Les Rois reconnoissent des bor-  
 » nes à leur Empire, la charité  
 » n'en connoît point, celle de *Vin-*  
 » cent a passé & a franchi les limi-  
 » tes de ce vaste Royaume. Mais  
 » que dira-t-on, quand on verra  
 » que tout cela s'est fait comme de  
 » rien, par un homme qui n'avoit  
 » rien, & qui sans rien avoir don-  
 » noit toujours, établisoit toujours  
 » sans jamais épuiser les sources  
 » d'où il tiroit ces secours. . . . .  
 » Quelle est donc cette main invi-  
 » sible qui fait de si grandes choses  
 » & qui les maintient dans l'ordre  
 » qu'elle les a faites ? Ce n'est pas  
 » la main de l'ambition qui, pour  
 » s'élever, commence par tout  
 » détruire. Ce n'est pas la main de  
 » la vanité, dont les productions  
 » stériles ne font que passer, de-  
 » viennent à rien. C'est donc la  
 » vôtre, fille du Ciel, divine Cha-  
 » rité, &c !

En effet, combien *Vincent* con-

(5) L'Hôpital des pauvres Vieillards,  
 qui a donné occasion à l'Hôpital Gé-  
 néral.

(6) Les Enfants trouvés.

coit de ressources , combien il en établit pour soulager la misère qui se manifeste , & celle que la honte augmente en l'engageant à se cacher. » Les Pasteurs les plus zélés n'y pouvoient suffire ; il n'y avoit point encore dans leurs Paroisses de fonds réglés pour subvenir à tant de nécessitez , & quand il y en auroit eu , la charité n'avoit point encore assez de mains pour les distribuer partout : & voilà l'origine subite & comme miraculeuse de ces assemblées si édifiantes & si nécessaires des Dames & des Filles de Charité.

On voit ces moyens , si féconds & si favorables , tantôt s'étendre jusqu'à nos frontieres ( 7 ) , tantôt offrir dans la retraite du Saint (8),

(7) La Picardie , la Champagne épuisées par les guerres , ainsi que le Duché de Bar , & autres lieux de la Lorraine.

(8) Saint Lazare.

à Paris , un azile à une nombreuse Noblesse qui fuyoit son Pays détolé par la famine ( 9 ).

M. de Basas , après avoir fait admettre le glorieux Saint , dans les Œuvres , considère ces mêmes Œuvres dans le point de vue qui peut les faire servir d'instruction ; il expose avec cette heurteuse éloquence qu'il emploie à son gré , la différence des établissemens que la charité seule a faits d'avec ceux qui ne sont que l'ouvrage de la vanité ; il exprime d'une manière aussi persuasive qu'interessante , & la nécessité & les effets admirables de l'aumône. C'est ainsi qu'est terminé l'excellent Panégyrique d'un Saint dont les vertus sont d'autant plus dignes d'être toujours présentées pour modèles , qu'elles produisent de grands biens dans la Société.

(9) La Lorraine.

*EXAMEN DESINTERESSE' DES DIFFERENS OUVRAGES  
qui ont été faits pour déterminer la figure de la Terre , avec l'Examen  
deux Dissertations de M. Desaguliers. A Oldenbourg , 1740.*

**A** VANT le siècle dernier , on s'étoit peu occupé de la figure de la Terre , on la regardoit comme sphérique ; mais une observation faite par M. Richer , envoyé par le Roi à Cayenne , fit naître l'idée de déterminer cette figure. Tout le monde sait qu'il trouva qu'il falloit raccourcir le Pendule pour battre les secondes sous l'Equateur. De cette observation M. Huygens déduisit par la loi des

forces centrifuges un sphéroïde applati. M. Newton , par la même loi & par des méthodes qui lui étoient propres , la reconnut pareillement applatie ; les mesures actuelles , c'est-à-dire la mesure de plusieurs degrez d'un méridien faite en France , obligèrent de donner à la Terre la figure d'un sphéroïde allongé. Un Géomètre (\*) distingué fit voir la possibilité de

(\*) M. de Mairan.

Mars.

V

concilier ces deux choses dans la supposition que toutes les deux fussent vraies. La question en étoit à ce point lorsqu'il survint de nouveaux doutes, qui ont fait faire de nouvelles observations, c'est ce que l'Auteur de la Dissertation, dont nous allons rendre compte, entend de mettre sous les yeux du public.

Le plan des matieres a obligé son Auteur de la partager en deux Sections principales, l'une regarde les mesures actuelles des deux parties qui sont en différend, l'autre consiste dans un examen des différentes théories que plusieurs Philosophes ont employées pour déterminer la figure de la Terre : il y a ajouté une Réponse à diverses Objections de M. Desaguliers contre M<sup>r</sup> Cassini & de Mairan. Nous parlerons de ces trois Parties, dont la troisième n'est pas de lui, selon l'Avertissement du Libraire. Il a divisé la première en quatorze Chapitres. Dans le premier, on trouve l'exposition de son Ouvrage, mais dans le second l'on entre dans l'état de la question, & l'Auteur explique d'une manière fort sensible comment on peut prouver que la Terre est allongée, *si les degr. 2 vont en diminuant vers les pôles, & pourquoi il s'ensuivra qu'elle est applatie par l'augmentation des degrez.*

Le 3<sup>me</sup> Chapitre est un recit des operations du Nord, dont voici la substance : on a mesuré une distance de 5523<sup>to</sup> & demi, depuis Torneao jusqu'à Kittis, à laquelle

répondoit un arc celeste de 57° 25'', d'où l'on a conclu le degre du méridien à cette latitude de 57° 49<sup>to</sup>. Cette valeur comparée au 49<sup>to</sup> degre de 5660<sup>to</sup> qu'avoit mesuré M. Picard donne la Terre applatie. Les précautions, dit l'Auteur, que M<sup>r</sup> du Nord ont apportées à leurs operations, tant à la base qui a servi de mesure commune à une petite suite de triangles, qu'à la verification de celle qu'on a mesurée, ne laissent rien à desirer. L'exactitude de l'Instrument, la manière avec laquelle l'Arc Celeste a été connu, la parfaite direction de la méridienne. Toutes ces raisons font dire à l'Auteur que cet Ouvrage a beaucoup de poids, & que s'il n'y avoit que ce degre & celui de M. Picard de mesure, on ne pourroit raisonnablement douter que la Terre ne fût applatie. Mais les observations qui appuient le sentiment contraire ne méritent pas moins d'attention : c'est ce que l'Auteur entreprend d'expliquer dans les Ch. suivans; il rapporte les operations de M. Cassini, qu'il réduit à cinq. Premièrement celle de 1701. où M. Cassini & M. Cassini son pere acheverent de mesurer l'arc du méridien entre Paris & Collioure & trouverent le degre au midi de Paris plus grand que celui de M. Picard. Donc la Terre doit être allongée : 2°. en 1718. M. Cassini prolongea la méridienne de Paris jusqu'à Dunkerque, il fit la comparaison de ces nouveaux degrez avec les anciens, & la Terre se trouva allongée : 3°. en 1733

& 1734. M. Cassini mesura la perpendiculaire, tant à l'Ouest qu'à l'Est, d'où l'on déduisit l'arc du parallèle entre S. Malo & Paris, & cette détermination donne toujours la Terre allongée.

Les réflexions de l'Auteur sur ces opérations se réduisent à celles-ci, qu'il n'est guères possible qu'un Ouvrage conduit par des mains si habiles, & si accoutumées à l'observation soient susceptibles d'erreur, & que le hazard ne peut avoir dirigé toutes ces erreurs à la même conclusion, & que ce n'est point par la comparaison de deux degrez voisins dont la différence peut échapper, mais par des sommes de plusieurs degrez comparés avec plusieurs autres que M. Cassini a conclu l'allongement de la Terre.

L'Auteur estime les erreurs qu'on peut avoir commises, & quelque grandes qu'on puisse les supposer, eu égard à l'adresse des observateurs, elles ne peuvent donner la Terre applatie. C'est-là en général l'exposition des faits dont il s'agit. Mais l'Auteur entre dans les preuves de chacune des opérations de M. Cassini, elles tendent toutes à faire connoître que ces mesures ont été prises & vérifiées exactement, que les observations des étoiles ont été bien faites. L'Auteur convient que les sentimens des Sçavans qui existent aujourd'hui se trouvent partagés sur cette matiere, & c'est par ce détail qu'il finit cette premiere Partie, en faisant sentir en même

tems l'avantage que l'Astronomie la Navigation & la Géographie doivent retirer de tous ces travaux.

### *Seconde Partie.*

Nous en sommes aux raisons physiques qu'ont apporté plusieurs Auteurs pour prouver l'allongement, ou l'applatillement. La Dissertation met au nombre des premiers, c'est-à-dire, de ceux qui prétendent que l'allongement de la Terre est incompatible avec les loix de la statique: M<sup>rs</sup> Huighens, Newton, Gregori, Herman, & au nombre des seconds, c'est-à-dire, ceux qui soutiennent le contraire: M<sup>rs</sup> Childrey, Brunet, Eisen Schmid & de Mairan. Quoique, selon l'Auteur même, ce dernier n'ait rien affirmé que conditionnellement & relativement à la validité des observations & des mesures actuelles sur l'une ou sur l'autre figure. Chaque Chapitre de cette seconde Partie contient le sentiment de chacun de ces Physiciens. Nous allons suivre notre Dissertation.

Le retardement du Pendule annoncé aux Sçavans par M. Richer fit conclure à M. Huighens que la Terre ne pouvoit être sphérique, il calcula quelle devoit être sa figure, & il trouva que le diamètre de l'Equateur devoit être plus grand que celui de l'axe de la Terre d'un  $\frac{1}{3}$ . Il se servit d'un principe que M. Newton avoit admis, c'est la supposition de l'équilibre dans les colonnes qui composent

la Terre : ainsi considérant la Terre comme fluide , & la supposant traversée d'un siphon en équerre , dont l'angle est au centre , il vit que les deux colonnes du fluide ne pouvoient demeurer en équilibre , si la matiere contenue dans la branche qui répondoit à l'Equateur n'étoit plus élevée , puisqu'elle seroit moins pesante à cause de la force centrifuge , donc il falloit qu'elle contint plus de matiere , & par conséquent l'axe de l'Equateur plus grand , donc la Terre devoit être aplatie.

Quand M. Newton a voulu déterminer la figure de la Terre , il a supposé une force dans la matiere qui fait que chacune de ses parties attire tout en raison renversée du carré de la distance au centre. L'homogénéité de la matiere qui compose la Terre , la diminution de la pesanteur vers l'Equateur , enfin la fluidité primitive. Avec ces suppositions que l'Auteur appelle *suppositions toutes gratuites* , M. Newton a déterminé le diamètre de l'Equateur plus grand que l'axe d'un deux cens trentième.

La solution de M. Gregori est pareillement fondée sur l'équilibre des colonnes , comme principe ; & il détermine la figure de la Terre par le rapport exact des différentes pesanteurs sous différentes latitudes ce qu'il suppose connu par le Pendule , puis décrivant l'ellipse dont les raions tirés du centre aux points de la circonférence qui répondent à ces latitudes soient en raison inverse des pe-

santeurs observées. Cette ellipse représentera les rayons de la Terre dont le grand axe sera le diamètre de l'Equateur , & le petit axe sera l'axe de la Terre qui se surpasseront d'une partie proportionnelle à celle dont la pesanteur aux pôles surpassera la pesanteur à l'Equateur.

M. Herman recherche cette figure de la Terre dans l'Hypothèse que toutes ses parties pesent vers le centre en raison directe de leurs distances avant que la force centrifuge y eut rien changé ; par cette supposition & par le principe de M. Huighens , il détermine encore la Terre aplatie.

Ce sont là les sentimens & les principes de ceux qui ont conclu l'applatissément. Voyons ceux qui sont pour l'allongement.

Le premier , selon l'Auteur , qui ait attribué cette figure à la Terre , c'est Childrey , dans son Histoire Naturelle de l'Angleterre , qui considérant la quantité de neige qui tombe chaque hiver vers les pôles dont il ne se fond qu'une partie , prétend que la Terre doit s'être allongée par l'amas qui se fera formé depuis le commencement du monde.

M. Brunet considère la Terre comme un globe d'eau qui tourne autour de son axe , il fait voir que les parties de ce globe étant plus agitées sous l'Equateur & aux environs où elles décrivent de plus grands cercles que vers les pôles où elles décrivent les plus petits , elles doivent donc chercher à se ré-



pandre vers les lieux où elles trouvent moins de résistance, c'est-à-dire, vers les pôles. Par conséquent la Terre a dû devenir un sphéroïde allongé.

M. Eifenchmid, sur quelques mesures de degréz dont la grandeur alloit en diminuant vers les pôles, avoit conclu en 1691. que la Terre étoit allongée : il remarque dans son Ouvrage que si au lieu des lignes concourantes au centre de la Terre que M. Newton prend pour les lignes de direction des corps graves, on prend les vraies lignes de direction, c'est-à-dire, les perpendiculaires à la surface de la Terre, tout ce qu'a dit M. Newton pour la figure aplatie se pourra dire de la figure allongée.

Nous sommes arrivés au sentiment de M. de Mairan sur la figure de la Terre. » Si j'avois pu me » flatter, dit l'Auteur, de rendre, » avec toute sa force, le Mémoire » de M. de Mairan, qu'on trouve » parmi ceux de l'Académie des » Sciences de l'année 1720. je me » serois exempté de rapporter les » autres, mais comme ce Mémoire » est rempli de Géométrie, je tâcherai d'en tirer seulement les principaux articles. « Cet illustre Académicien ne prétend pas prouver que les loix de la statique fassent la Terre allongée vers les pôles, mais il fait voir que ces loix sont aussi compatibles avec l'allongement de la Terre qu'avec l'applatissément, & que c'est aux seules mesures actuelles à décider. Dans

le Mémoire cité dans cette Dissertation, M. de Mairan démontre que toutes les expériences du Pendule que M<sup>rs</sup> Huighens, Newton & Gregori ont regardé comme décisives pour l'applatissément, s'accordent aussi-bien, & même mieux, avec l'allongement; il s'ensuit même des principes de ce Physicien que ceux qui prétendent que la diminution de la pesanteur vers l'Equateur prouve l'applatissément, doivent admettre cette diminution de pesanteur, plus grande à la même latitude sur une Terre allongée que sur une Terre aplatie, il accorde néanmoins que si la Terre, avant son mouvement de revolution autour de son axe, avoit été d'abord une masse fluide-sphérique, elle auroit dû prendre une figure aplatie en acquérant le mouvement journalier, ce qui ne s'ensuivroit pas si elle eut été primitivement d'une figure allongée.

C'est à cette seconde Partie que notre Auteur finit sa Dissertation : entrons dans l'examen de M. Desaguliers sur la figure de la Terre; il s'agit de trois Pièces insérées dans les Transactions Philosophiques, sous les n<sup>os</sup> 386. 387. 388. dans lesquels M. Desaguliers attaque M. Cassini sur la détermination de la figure de la Terre. Les principales objections ne sont que les répétitions du raisonnement de M. Huighens, que la figure de la Terre ne peut être allongée, parce que la ligne à plomb seroit à la latitude de  $51^{\circ} 46'$ , un angle de

5', avec la perpendiculaire à la surface de la Terre, ce qui ne prouve qu'autant que la pesanteur est uniforme & tend par-tout vers le même point. Hypothèse seulement possible entre une infinité d'autres qu'on peut admettre, un reproche que M. Defaguliers fait à M. Cassini, c'est de s'être servi dans ces observations d'une lunette de trois pieds, ajustée à un Instrument qui en avoit dix de rayon, prétendant que la Lunette doit être aussi longue que le Secteur : reproche inutile, car la Lunette pour lors surpasseroit en exactitude ce qu'on pourroit observer sur le limbe de l'Instrument. Une troisième objection, c'est que M. Cassini a conclu la figure de la Terre par la comparaison de deux degrez voisins. Ce que M. Cassini n'a point fait. Ce raisonnement de M. Defaguliers porte encore à faux lorsqu'il considère les distances mesurées, comme des assemblages de base de montagnes déterminées par leur hauteur, & par les angles que forment, avec l'horizon, les rayons visuels tirés de l'extrémité de ces bases au sommet des montagnes.

Ce n'est point ainsi qu'a opéré M. Cassini, c'est par des triangles horizontaux sur lesquels la réfrac-

tion ne produit pas d'effet sensible. On relève dans le même endroit M. Defaguliers qui s'étoit persuadé que M. Cassini admettoit l'allongement de la Terre, parce que dans cette hypothèse la plus grande différence entre deux degrez consécutifs tombent vers le 45<sup>e</sup> degré de latitude, & il ne fait pas attention que si le méridien de la Terre est une ellipse, le point ou la variation de la courbe est la plus grande, restera toujours au même point, soit que cette ellipse soit allongée ou applatie vers les pôles & que dans la Table de M. Newton la plus grande différence se trouve vers le 45<sup>e</sup> degré.

La seconde Piece de M. Defaguliers est une répétition des mêmes objections, & par conséquent ce sont les mêmes réponses.

La troisième consiste en quelques Remarques que fait M. Defaguliers sur le Mémoire de M. de Mairan, dont nous avons parlé ci-dessus; l'Auteur de la Dissertation ne fait point difficulté d'avancer que M. Defaguliers paroît n'avoir point entendu ce Mémoire, ce que nous pouvons assurer avec lui, c'est que tout ce qui part de cette main méritera toujours l'attention & l'estime des vrais Physiciens.



*AVIS SALUTAIRES D'UN PHILOSOPHE CHRETIEN, distribués pour chaque jour du mois, & traduits d'un Manuscrit Latin, qui a pour titre : CHRISTIANÆ PHILOSOPHIÆ MEDULLA OPUS ASCETICUM, Autore Théophilo Rauraco. A Paris, chez Fraulx pere, Quai de Gèvres, au Paradis, 1740. in-12. pag. 344. sans la Préface & la Table. Avec Approbation & Privilège.*

N O U S nous servirons, pour donner une première idée de cet Ouvrage, des termes employés à ce sujet dans la Préface qui le précède (\*), » le Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST est le modèle sur lequel il est composé. « A quel degré l'Auteur s'est-il approché de cet admirable modèle ? C'est ce que nous laisserons à décider aux Lecteurs éclairés.

Dans cette Traduction on a distribué la matière de l'Ouvrage en 30 Parties ou Journées, ainsi que le titre l'annonce ; & cela, » afin que les personnes qui aiment à trouver un certain ordre tout marqué pour leurs lectures, » en eussent une à faire tous les jours du mois.

Entre ces trente Chapitres nous allons en choisir trois, que nous exposerons sommairement ; l'un présente les avantages de la solitude, l'autre les erreurs & les préjugés du monde, & le troisième l'emploi du tems : objets qui suffisoient seuls pour diriger toute notre vie.

*De la Solitude interieure.*

PREMIER JOUR.

» Je me suis autrefois imaginé

(\*) Elle est écrite par une personne de piété, qui a examiné cet Ouvrage.

» (c'est le Philosophe qui parle à son Disciple) que la Solitude interieure ne se trouvoit que dans les deserts. Je croiois qu'on n'en goûtoit bien les douceurs qu'en fixant son séjour dans les forêts & dans les montagnes : il est vrai que j'aime encore aujourd'hui ces sombres retraites, mais en même tems je suis persuadé qu'elles ne sont pas les seuls endroits où l'on jouisse du repos, auquel je vous conseille d'aspérer.

» Il est une solitude encore plus profonde & plus paisible que celle que je concevois. C'est la solitude du cœur. Dieu la fait trouver quelquefois au milieu des plus grandes Villes. Il y construit, quand il lui plaît, une maison de refuge pour ceux qui l'aiment ; maison d'autant plus solide qu'elle porte sur le fondement de sa sagesse éternelle ; ainsi le d'autant plus assuré, qu'il est invisible, & qu'on y peut être environné d'une foule de créatures sans que le commerce qu'on y entretient avec le Créateur en soit troublé. . . . Pour être Solitaire, il n'est donc pas besoin que d'un lieu vous vous transportiez dans un autre ; il est seu-

» lement nécessaire que vous ren-  
» triez & que vous vous recuei-  
» liez en vous-même.

Le Disciple, à qui ces réflexions sont adressées, en paroît pénétré, il exprime d'une manière très-vive les sentimens qu'elles excitent en lui; ainsi l'on trouve l'exemple à la suite du précepte, moyen plus efficace de faire sentir l'importance de l'un & de l'autre. Ce Chapitre finit par une élévation de l'âme d'autant plus digne d'être rapportée qu'on y reconnoît l'esprit de S<sup>t</sup> Thérèse: « Passions terrestres,  
» vûes mondaines, sensibilité de  
» la nature, délicatesse de l'amour  
» propre, retirez-vous, éloignez-  
» vous & je meurs. Passions sur-  
» naturelles, feux célestes, soupirs  
» enflammés, transports sublimes  
» venez me pénétrer de vos plus  
» vives ardeurs & je ressuscite.

*Des erreurs & des préjugés du monde.* 23<sup>m</sup> & 24<sup>m</sup> Jours.

Après avoir, entre autres erreurs, fait connoître combien le siècle s'éloigne de l'esprit de simplicité, & combien les fausses vertus lui plaisent: « Il est (dit  
» notre Auteur) mille moyens  
» pour pillier nos défauts, il n'en  
» est qu'un pour en arracher la  
» racine: la politique du monde  
» sert à couvrir nos folies, la fau-  
» ble prudence Chrétienne nous  
» rend vraiment sages.

» J'ai vu des hommes (c'est no-  
» tre Auteur qui parle encore)  
» occuper les premiers rangs dans

» le monde; tout y sembloit fait  
» pour eux: mille créatures atten-  
» tives & soumises étoient en ac-  
» tion au moindre signe de leur vo-  
» lonté: la nature & l'art concou-  
» roient à l'envi pour augmenter  
» leurs plaisirs: rien ne leur man-  
» quoit en apparence, & tout leur  
» manquoit en effet. . . . privés  
» du sentiment délicieux de la vé-  
» rité, leur cœur ne trouvoit point  
» de repos; ils s'efforçoient, mais  
» en vain, de remplir le vuide  
» qu'y laissoit son absence. Oh la  
» déplorable condition que celle  
» des hommes qui ne cherchent  
» leur consolation que dans les  
» créatures, & qui s'imaginent  
» qu'en contentant leurs passions  
» ils combleront l'abîme de leurs  
» desirs!

*De l'emploi du tems, de la pensée de la mort, & du népris des vanitez du monde.*

L'Auteur peint d'abord « l'écou-  
» lement rapide du tems qui nous  
» emporte, nous & nos œuvres  
» dans le vaste abîme de l'éternité, «  
» comment le saisir dans cette cour-  
» se si rapide, » occupons-nous in-  
» cessamment de quelque chose  
» qui puisse contribuer, soit à no-  
» tre propre utilité, soit à celle de  
» nos freres . . . . Le tems alors,  
» comme un fleuve pacifique, nous  
» portera & il ne nous emportera  
» plus comme un torrent furieux.

La pensée de la mort est encore un moyen que l'Auteur propose pour songer à faire un bon usage  
de

de la vie , & cet usage salutaire il l'oppose à tant d'occupations inutiles ou funestes au salut & qui remplissent les jours de la plupart des hommes. Après avoir peint les agitations des Courtisans , la sujétion des personnes livrées aux affaires ; les veilles , la contention d'esprit , les contradictions , les dégoûts inséparables de la condition des gens de Lettres & des Sçavans. » Avoir pour objet ( continue-t-il ) dans tout ce qu'on » entreprend , son intérêt , son » élévation , sa réputation , son » plaisir : Tout ofer , tout souffrir , » tout digérer , jusqu'aux peines » les plus dures & les plus rebutantes , c'est en apparence être » fort occupé ; mais c'est en effet » pour plusieurs un état pire que » l'inaction . . . Sans l'intention , » sans le desir de plaire à Dieu toutes nos occupations sont vaines.

Plus loin , pour faire connoître que nous devons mettre toute notre confiance , toute notre espérance en celui qui ne nous manquera pas lorsque nous serons dans un abandon universel. L'Auteur s'exprime ainsi : » Mon fils , tous les

» enfans d'*Adam* sont nés foibles ,  
» pauvres , & qui pis est , portés  
» au mal ; que peuvent-ils donc  
» faire en faveur les uns des autres ? hélas ! moins que rien , si  
» ce n'est que vous comptiez pour  
» quelque chose l'art qu'ils ont de  
» se flatter , de se tromper , de se  
» tourner en ridicules , de se choquer , & de s'entredétruire. Que  
» les petits n'attendent rien des  
» Grands que des airs de hauteur  
» ou des caresses frivoles , accompagnées souvent de promesses  
» plus infructueuses que ces herbes que les flots de la mer poussent sur son rivage , &c.

Ce morceau , par lequel nous terminerons notre Extrait , nous donne lieu d'ajouter une remarque touchant l'esprit dans lequel l'Auteur a écrit cet Ouvrage. Ce Philosophe semble quelquefois un peu plus aigri contre les erreurs des hommes que porté à les en plaindre. Au surplus , cette observation ne diminue en rien le prix d'un Ouvrage très-digne de louange par le choix des matières , les pensées & la diction.

**NOUVEAU THEATRE FRANÇOIS**, ou **RECUEIL**  
de plusieurs nouvelles Pièces représentées au Théâtre François depuis quelques années. A Paris , chez *Prault* fils , Quai de Conty , à la Charité , 1739. in-12. 3. vol. Avec Approbation & Privilège.

**C**E Recueil contient dix-huit Pièces , celles qui forment le premier Tome sont :

Sabinus & Eponine , Tragédie  
( 1 ) , précédée d'une Préface ,

( 1 ) Mise au Théâtre en Décembre , 1734.

*Mars.*

où l'Auteur expose quelques principes qu'il a suivis dans la manière de traiter son sujet , & répond à plusieurs critiques qui lui ont été faites. Elle est de M. Richer.

Abenfaïde, Empereur des Mogols, Tragédie : cette Piece est du genre de celles qui honorent en même tems l'Auteur & le Théâtre; on y trouve beaucoup d'intérêt, & cet intérêt est causé par des exemples de vertus. L'Auteur, dans une Préface, parle avec une extrême modestie du succès qu'elle a obtenu, il l'attribue au choix heureux du sujet. » C'est une erreur (ajoute-t-il) de croire que tous les sujets » qui sont propres au Théâtre nous » ont été enlevés. « Il indique ensuite comme une source abondante l'Histoire Orientale, où il a puisé le sien. Elle est de M. l'Abbé le Blanc.

Les Amans déguisez, Comédie en trois Actes, par M. L. C. D. o. v. e. Cette Piece avoit été faite d'abord pour être jouée dans une Société particulière : Transportée ensuite au Théâtre public. On y a trouvé beaucoup de Comique. Elle y a même été reprise il n'y a pas long-tems.

Pharamond, Tragédie, par M. C. (M. de Cahusac), c'est le premier Ouvrage que l'Auteur ait donné au Théâtre : plusieurs endroits ont attiré de grands applaudissemens, & particulièrement une Scène du troisième Acte, où la Vertu des François, sur lesquels Pharamond établit son Empire, est peinte en opposition avec celle des Romains sous Honorius.

Le Retour de Mars, Comédie en vers, en un Acte, avec un Divertissement, représentée au Théâtre de la Comédie Italienne (2),

(2) En 1736.

la vérification en a été extrêmement applaudie, elle est de M. de la Noüe, Auteur de la Tragédie de Mahomet II. dont il va être parlé.

Le second Tome contient la Tragédie intitulée *Tégis* (3), M. Morand en est l'Auteur. Il a joint à cette Piece, outre une Préface, un Prologue en vers qu'il a fait à l'occasion d'une représentation de cette même Tragédie que Madame la Duchesse du Maine honora de sa présence, sur un Théâtre dressé dans une Salle de son Hôtel à l'Arsenal.

Childeric, Tragédie (4) : cette Piece est de M. Morand, elle est suivie d'une Lettre ou Dissertation Apologétique, sans nom d'Auteur.

Les Caractères de Thalie, Comédie en trois Actes, avec un Prologue. M. Fagan en est l'Auteur. Ces Caractères annoncés par le titre sont ainsi exposés dans le Prologue : » Une Piece d'Intrigue : » Une Piece de caractère & une Piece » à Scènes Episodiques. « La Piece d'Intrigue est intitulée *l'Etourderie*. Elle est regardée comme une des jolies Pieces de ce genre. La Piece de caractère a pour titre *l'Inquiet*, & ce caractère y est fort bien exposé. La Piece à Scènes Episodiques est intitulée *les Originaux*. Il s'agit d'un jeune homme né avec de l'esprit, & qu'une niere raisonnable veut corriger de certaines erreurs auxquelles le manque d'expérience l'entraîne. Elle craint que

(3) En Septemb. 1735.

(4) En Decemb. 1736.

Les préceptes ne le revoltent au lieu de le persuader. Elle imagine de le faire vivre avec des personnes qui ont d'une manière choquante les défauts qu'elle cherche à lui faire connoître pour tels. Ce genre de Leçons produit l'effet qu'elle en attend, le jeune homme reconnoît que ce qu'il avoit regardé comme des qualitez desirables n'est effectivement que des travers, & il se le persuade d'autant mieux qu'il croit n'avoir obligation de cette découverte qu'à sa propre raison.

Lyfimachus, Tragédie mise au Théâtre en Décemb. 1737. C'est un Ouvrage posthume de M. de Caux de Montlebert.

Le Fat puni, Comédie en un acte, avec un Divertissement. Cette Piece, dont l'Auteur ne s'est pas déclaré, est restée au Théâtre. Elle a réuni à la fois, le suffrage des gens du monde & celui des personnes d'un ordre inférieur. Les uns y ont reconnu leur langage & la conduite indiscrete de quelques uns de ces personnages que Molière appelle *les gens du bel air*. Les autres ont senti le mérite d'un genre de comique beaucoup plus noble que celui des petites Pieces qui les amusent ordinairement. Bien des personnes de goût ont cru reconnoître dans cet Ouvrage le caractère d'esprit & le style de l'Auteur du Complaissant (5).

Tome troisième, Médus, Tragédie (6), précédée d'une Préface:

(5) Comédie en cinq Actes en prose, mise au Théâtre en 1733.

(6) Mise au Théâtre en 1739.

l'Auteur est anonyme.

Le Somnambule (7), petite Piece d'un genre singulier, sans nom d'Auteur.

Mahomet II. Tragédie, par M. de la Noüe, Piece qui a réussi & qui est précédée d'une Préface très-modeste.

Bajazet I. Tragédie (8), par M. le Chevalier de P. avec une Préface.

Le Marié sans le sçavoir, Comédie en un Acte, par M. Fagan. Nous l'avons annoncée dans le Journal de Janvier.

Nous terminerons cet Extrait par une observation sur ce qu'en parlant de chacune des Pieces contenues dans ce Recueil. Nous n'avons touché que les côtez favorables. La critique doit sans doute entrer dans le jugement qu'on porte d'une Piece de Théâtre lorsqu'on l'examine en entier; mais quand on n'en donne, comme nous venons de faire, qu'une idée superficielle, choisir par préférence ce qui mériteroit d'être repûs, plutôt que ce qui est digne d'éloge. Ce seroit décrier les Ouvrages, sans instruire les Lecteurs. La critique, comme on le sçait, produit presque toujours son effet d'une manière plus étendue que ne fait la louange; recevons-nous une impression défavorable à une partie d'un Ouvrage, elle influe ordinairement sur le reste, la louange agit bien différemment sur nous, on n'a pas à craindre

(7) Représentée en 1739.

(8) Idem, en 1739.

qu'elle mène trop loin les Lecteurs  
qu'elle cherche à prévenir, elle  
ne les empêchera pas de découvrir

les défauts. On peut s'en rapporter  
sur cela à leur pénétration & même  
à leur zèle.

PROSE E POESIE DEL SIGNOR ABBATE ANTONIO CONTI,  
Patrizio Veneto. Tomo primo, Parteprima. In Venezia pressò,  
Giam-Battista Pasquali, 1739.

C'est-à-dire : *Les Ouvrages en prose & en vers de M l'Abbé Conti, Noble Vénitien. Tom. I. Part. I.* A Venise, chez Jean-Baptiste Pasquali, 1739. Vol. in-4°. pag. 362. sans la Préface & l'Épître Dédicatoire, en beau papier & en beau caractère. *III. Extrait.*

**A**PRÈS avoir donné une idée générale de la Préface de M. L. C. & des Ouvrages qu'il nous promet, il nous reste maintenant à rendre compte en particulier des différentes Pièces de prose & de vers qui composent son premier Volume.

On trouve d'abord un Poème intitulé : *Le Globe de Vénus, Sonnet*. Il est intitulé *le Globe de Vénus*, parce que l'action se passe dans cette Planète, & le *Sonnet*, parce que le Poète suppose qu'il a vu en songe tout ce qu'il raconte. Le Sonnet de Scipion & le Sonnet de Pétrarque peuvent servir de justification à l'Auteur contre ceux qui prétendroient qu'on ne fait point de rêves aussi suivis & aussi sçavans. Il est vrai que de tels rêves sont fort rares, mais ils ne sont pas impossibles, & cette possibilité suffit, selon M. L. C. pour leur donner la vraie blanche poétique.

Nous n'appréhendons pas de nous tromper, en exposant le sujet, le but, & tout l'artifice de cet Ouvrage : puisque l'Auteur ne nous a rien laissé à désirer sur tous

ces points, dans un Discours en prose, qu'il a mis à la tête de son Poème : il y développe toutes ses vues avec beaucoup de clarté, & dans un très-grand détail, & c'est d'après ce que nous en apprend M. L. C. lui-même, que nous allons parler.

La mort de Dona-Antonia-Anguisola en a été l'occasion : M. Paul Carrara son mari, a eu un tel regret de sa perte, que non content de lui avoir procuré les honneurs d'une magnifique Épitaphe, & d'une Oraison Funèbre, il a invité les Poètes de toutes les Villes d'Italie à la célébrer. M. Carrara est un excellent Poète lui-même, tous les autres Poètes ses confrères se sont fait un devoir de seconder ses pieuses intentions, on lui a envoyé des vers de toute part, & ces vers ont formé un Recueil considérable qui a été imprimé à Faënce, en 1733.

M. L. C. pour encherir sur tous les autres Poètes, & mettre le comble aux louanges que l'on a données à cette illustre morte, s'est proposé d'en faire l'Apothé-



se ; & c'est dans cette vûë qu'il a composé sa Fable. Transporté en songe dans un Globe inconnu , il y rencontre un grand nombre de Dames en habits de fête , qui s'avancoient en cérémonie, & au son des Instrumens , vers un Temple superbe. Il interroge une de ces Dames qui se nomme Eubulie : elle lui apprend qu'il est dans le Globe de Vénus : que toutes les personnes qui forment cette marche pompeuse, sont les femmes les plus aimables qui aient vécu, & que Vénus a transportées dans son Globe après leur mort : que ce qui les rassemble en ce jour, c'est l'apothéose de Dona Antonia-Anguissola, cette femme si chérie de son mari, & qui depuis peu est venue prendre sa place parmi celles qui habitent ce Globe. Eubulie instruit tout de suite le Poète de toutes les merveilles de ce beau séjour, & de tous les plaisirs que l'on y goûte. Elle s'étend sur les belles qualités de Dona Antonia, à qui Vénus a fait rendre les mêmes honneurs qu'à Béatrix & à Laure ; le Poète entre dans le Temple, y voit les peintures & les sculptures qui représentent les principales actions & toute la vie de Dona Antonia, il assiste à l'apothéose de cette Dame qui se fait avec beaucoup de pompe, & à laquelle préside Vénus elle-même, assistée de Béatrix & de Laure.

Telle est l'action générale qui embrasse toutes les parties de ce Poème, qui les réunit sous le même point de vûë, & qui en peut être

considérée comme le corps. La doctrine de Platon, ses idées poétiques, & ses allégories sont employées fort heureusement par l'Auteur, pour donner une ame à son Poème, pour le rendre moral & pour se procurer des personnages symboliques, qui y puissent agir & parler. Pour embellir le lieu de la Scène, M. L. C. s'est servi de tout ce que l'Astronomie, & la physique, pouvoient lui fournir d'idées nouvelles & agréables ; il a fait sur-tout un grand usage de cette partie du Système de Newton, qui regarde les Planètes ; partie étendue & perfectionnée d'abord par Wilsou, & en dernier lieu par M. de Maupertuis. M. L. C. a trouvé l'art d'exprimer ces différentes spéculations Métaphysiques, Astronomiques & Physiques, de manière que bien loin d'être déplacées dans son Poème, elles y font un effet tres-agréable. Il prétend au reste n'avoir fait que suivre l'exemple des anciens Poètes ; Emules des Philosophes, ils ne s'attachoient pas moins à instruire qu'à plaire, les doctrines les plus sublimes ne leur étoient point étrangères, & ils s'appliquoient à les faire goûter aux personnes les moins studieuses, par les idées riantes, par les fictions ingénieuses, & par tous les charmes de l'expression dont ils les accompagnoient : ce qui fait que l'admiration que l'on a pour leurs poésies s'augmente à mesure qu'on les approfondit, au lieu que la plupart de nos Poètes modernes ont

trop négligé l'instruction , & que leurs Ouvrages trop frivoles sont indignes d'occuper le loisir des personnes graves & sérieuses.

Nous allons parcourir ce Poème de M. L. C. & nous arrêter sur quelques endroits qui nous paroissent les plus propres à entrer dans un Extrait. Voici le début.

*Amour céleste ? Divinité plus ancienne que le Temps & que le Chaos : Toi qui enseignes à ta fille (\*) chérie à dispenser les récompenses éternelles , réservées à la beauté & à la vertu , dans cette brillante Sphère que la providence des Parques lui a confiée. Qu'il te plaise , ô Amour , de raconter par ma bouche les secrets du Ciel & des Etoiles que tu m'as révélés dans un songe mystérieux ; afin que je puisse chanter sur le ton lugubre , avec les cignes d'Italie , une tendre épouse , une mère pieuse , une femme sage & forte. Et toi nouvel Orphée , dont les tristes regrets se sont fait entendre aux montagnes & aux mers qui environnent l'Italie , écoute favorablement mes vers & reçois quelque consolation , &c.*

O del tempo & del chaos Nume più antico

C'este Amor , tu che nel Sole affiò  
Ordini e reggi il Planetario mondo ,  
E l'orni e accresci , e a la diletta figlia  
Insegni a dispensare i primi eterni  
A la beltade , a la virtù serbari  
Trà l'armonie de la splendente Sfera ,  
Che le provide Parche a lei fidato ,

(\*) C'est Vénus. M. L. C. la fait fille de l'Amour.

Piaciati di narrar per mia lingua  
I secreti del cielo & de le stelle  
Che nel m'ist. so figno a me svelasti ;  
Perchio potessi co gli etruschi cigni  
Febilmente cantar di sposa amante  
Di madre pia , di sagia Donna e forte  
I pregi ; e tu doiente sposo e vate  
Che de' dolci lamenti impietisti i regni  
Del lazio e Italia infino l'alpi , e a mari ,  
Accogli il canto , el'alma egra conforta.

Après cet exorde le Poète entre en matière , il raconte comment il arriva dans le Globe de Vénus , ce qu'il y vit , les questions qu'il fit à Eubulie , & les réponses qu'il reçut de cette Sibyle ; car ( selon M. L. C. ) Eubulie , dépositaire des secrets de la Vénus céleste , a été sur la Terre , tantôt la Sibyle de Cumès , tantôt la Sibyle Erithrée , c'est la même que Virgile appelle *Carmenta* . & l'Arioste *Logistille* , l'ennemie d'Alcine. Eubulie donc lui apprend l'origine physique de la Sphère où il se trouve , & comment elle est échûe en partage à Vénus la céleste. Elle lui explique ce que c'est que cette Divinité : comment elle naquit d'Uranie & de l'amour , & quelles prérogatives elle a reçues des Dieux , & enfin elle satisfait la curiosité du Poète au sujet des mythes que l'on va célébrer , c'est-à-dire , au sujet de l'apothéose de Dona Antonia , & elle lui parle à peu-près en ces termes.

*Quand une belle femme doit naître , je descends sur la terre , j'y ramasse les parties les plus déliées des éléments & de la lumière , je les pre-*

*sente à la Déesse , elle les arrose de Nectar & d'Ambrosie ; & leur inspire la chaleur & la vie en les paitrissant de sa main divine ; bien tôt on voit éclore un corps charmant , elle donne au visage les plus riantes couleurs de l'aurore , sous la sérénité & la douceur des paupières , elle fait briller dans les yeux les feux de son étoile. Elle introduit dans cette habitation enchantée l'ame toute renplie des idées de la beauté & de l'harmonie , dont elle a reçu l'impression dans le sein de Jupiter même. . . . . Cependant cet ouvrage de la Déesse parvient à son troisième lustre : ainsi que la lumière éclate à travers un pur cristal ; la beauté brille de toute part sur ce chef-d'œuvre de la nature. Alors j'en fais l'amie vertueuse ou l'épouse fidelle d'un Poëte choisi.*

Quando manifestar dessi a mortali  
Un raggio di belta tra mille eletto,  
Al cenno de la Dea descendo in terra  
E vo' de gli elementi , & de la fusa  
Luce cogliendo le più fine parti  
Ed alla Dea le pergo. Ella le asperge  
Di nettare e d'ambrosia e col calore  
De la divina man le stempra e stringe,  
Le allunga , le dirama , assoda , torce  
E forza e simmetria dando a l'ordite  
Membra il diletto simulacro avvolge  
Entro morbido vel ; gli tinge il volto  
Del più dolce color che abbia l'aurore ,  
E del feren de la tranquille Ciglia  
Fa folgorar de la sua stella il lume ;  
Benigna poi nel preparato albergo  
Infonde l'alme dolcemente assorto  
Ne l'idea de l'armonico e del bello  
Che portar seco ne lucir da Giove.

.....  
Et quando anno compiuto il terzo lustro  
In cui nel volto , e ne la membra il bello  
Come raggio di sol tra luce in vetro ,  
Jo le presento o quali caste amiche  
O quali fide spose ascelti vati.

Eubulie décrit ensuite les effets que produit la beauté dans l'ame d'un Poëte , elle peint fort bien les transports & les saintes fureurs qu'inspire l'anour de concert avec le Dieu des vers , elle paie des récompenses qui attendent après leur mort les femmes d'un rare mérite & les Poëtes excellens , mais elle observe que la récompense de la Dame surpassera de beaucoup celles de son Poëte , parce que ce dernier ne fait rien de bien qu'à l'aide de l'ardeur qu'elle lui inspire. Le Poëte place ici l'éloge de feu M<sup>me</sup> la Comtesse de Quelus : nous nous faisons un devoir de le rapporter en entier , c'est une louange donnée au mérite qu'il est bon de publier , c'est un témoignage du sincere attachement que M. L. C. conserve pour une illustre amie qui n'est plus , il nous sçauroit mauvais gré de l'avoir supprimé.

Eubulie dit que la nature féconde en mérites différens , n'a été la marâtre d'aucune nation , & que l'on voit dans le Globe de Vénus des femmes de tous les pays du monde , qui jouissent des honneurs de l'apothicose & qui ont eu chacune les qualitez qui convenoient à leur siècle & à leur Pays. *Alors le Poëte s'écrit , ne me dites point*

où regnent les beautés de l'Afrique  
ou de l'Asie, ni même des autres  
Contrées de l'Europe que je puisse  
seulement sçavoir l'heureux séjour  
qu'habitent les Dames Françaises,  
que je puisse rendre mes hommages à  
celle pour qui je conserverai une re-  
connoissance éternelle, à celle qui  
voulut bien pendant plusieurs années  
me recevoir au nombre de ses amis &  
me permettre de goûter les douceurs  
inexprimables de la plus aimable des  
sociétés. Depuis sa mort, ô France?  
quelque florissante que tu sois, je ne  
vois plus rien chez toi qui me puisse  
plaire? En même tems il se mit à  
verser un torrent de larmes. Enlulie  
le prit par la main & avec un visage  
où étoit peinte la compassion elle lui  
dit: en vain tu espères de flechir la  
destinée par tes prières, la Déesse el-  
le-même ne peut rien pour toi que de  
te faire arriver au Temple que Que-  
lus habite avec les Muses & les gra-  
ces; Béatrix & Laure sont encore  
ses amies, elle se plaît pendant sa  
vie à lire les vers qu'un chaste  
amour fit composer en leur honneur à  
deux célèbres amans; elle fait encore  
ses délices de leurs tendres poésies.

————— Io non agogno

Di saper, dissi, ov'han delizia e impero  
De l'Asia o de l'America le belle,  
Né tutte l'A'tre de l'Europa, io solo  
Cerco il regno de' Franchi, e per ingegno  
E per lingua si colti; ah lo m'integna,  
Egir mi lascia a vene ar colti  
Che con dolci accoglienze, oneste, e pie  
Tant'anni mi onorò, per me destato  
Dopo la morte sua le Gallie mute  
Con le loro bell'arti, e in così dire

Diretto pianto mi cadea dagli occhi.

Laman mi intrinse e con pietoso volto  
Mi rignardò la donna, e in vano, disse  
Sperai piangendo di placare il fato  
Concederti non puote altro la Dea  
Che di tanti cader vicino al Tempio  
Ove soggiorna con le Muse chelo  
E con le grazie. Beatrice e laura  
Le sono amiche, e delor vati i carmi  
Chelo ama ancor come gli amò vivendo;  
&c.

M. L. C. a craint qu'on ne  
l'entendit point assez en Italie, il  
a expliqué tout cet endroit dans  
son Discours préliminaire. Voici  
en quels termes il y parle de Ma-  
dame la Comtesse de Quelus. Cete  
Dame, niece de la célèbre M<sup>me</sup>  
de Maintenon, fut élevée à la  
Cour de France, dans le tems que  
cette Cour étoit dans son plus  
grand éclat sous le regne de Louis  
XIV. dans sa jeunesse elle fit beau-  
coup de bruit par sa beauté, dans  
un âge plus avancé, qui est le  
tems où je l'ai connue, elle avoit  
autant d'admirateurs qu'il y avoit  
à Paris & à Versailles de gens dis-  
tingués par leurs places & par  
leurs talens; chez elle se rassem-  
bloit tous les jours la plus grande  
& la meilleure compagnie du  
Royaume, elle entendoit & par-  
loit l'Espagnol, elle avoit appris  
l'Italien avec une facilité prodigieuse,  
elle entreprit de traduire le  
Livre de Gravina intitulé: *La Rag-  
gion Poetica*: on sçait que cet Ou-  
vrage demande, pour être enten-  
du, bien d'autres connoissances  
que celle de la Langue Italienne.

M<sup>me</sup>

M<sup>me</sup> de Quélus ne se contenta pas d'en donner une traduction fidelle, souvent elle donna de l'ordre & de la clarté aux endroits qui en manquoient dans l'original. Le fameux Racine l'avoit initiée dans les mysteres de la Poësie, sur-tout de la Poësie Dramatique, aussi personne ne connoissoit mieux qu'elle, toutes les beautés & tous les défauts des Pièces de Théâtre. Elle possédoit à fond l'Histoire de France, elle sçavoit assez bien l'Histoire Gréque & Romaine, il n'y avoit aucun Auteur ancien duquel nous ayons une traduction Françoisé dont elle ne fût en état de rendre compte, mais sans affecter l'érudition en aucune maniere, elle parloit à merveille, elle écrivoit comme elle parloit. Je garde plus de cent de ses Lettres, &c.

Le recit de la mort de Dona Antonia est encore un beau morceau & fort touchant, mais il perdrait trop à être traduit.

Ce que nous venons de dire ne fera connoître ce Poëme que bien imparfaitement, il faut le lire pour prendre une idée juste de toutes les fictions dont il est rempli, elles sont toutes fondées sur la Méta-physique, la Physique, la Morale, & sont comme des emblèmes qui voilent les plus secrets mysteres de ces différentes sciences; ce qui étonnera sans doute les connoisseurs, c'est le tour vraiment poétique avec lequel l'Auteur sçait exprimer les choses les plus abstraites, & qui paroissent moins susceptibles d'agréments.

*Mars.*

Le Globe de Vénus au reste, tel que M. L. C. se plaît à nous le décrire, est un vrai Pays de merveilles. Les montagnes y sont du plus beau & du plus pur cristal, & on voit à travers les objets les plus éloignés. Quelques-unes de ces montagnes en ayant d'autres obscures qui leur sont adossées, deviennent de grands miroirs qui réfléchissent tout ce qui les environne, ainsi les montagnes dans ce charmant pays au lieu de borner la vûe présentent toutes les plus beaux passages & les plus beaux lointains du monde. L'or & l'argent y sont liquides & coulent dans les prairies comme l'eau sur la terre, leurs bords sont embellis d'arbres & de plantes de toutes sortes d'espece qui semblent être aussi d'or & d'argent, & dont les fruits & les fleurs ont les couleurs & l'éclat des diamans & des différentes pierres précieuses: ces fruits cependant n'en sont pour cela ni moins tendres ni moins savoureux ni moins agréables au goût. Les exhalaisons de ces métaux liquides produisent des nuages qui ont le poli de nos glaces & qui représentent tout ce qui leur est opposé en sorte que lors qu'on leve les yeux en haut où l'on voit un ciel pur & serein, ou bien on voit une nouvelle terre, des campagnes, des Villes, des bois, des prairies qui flottent au-dessus des heureux habitans de cette Sphère. Pour donner quelque vraisemblance à cette fiction, M. L. C. rapporte une Lettre datée de Regio le 22 Aoust.

Y

1643. & écrite au Pere Kircker par le Pere Angeluci, au sujet d'un Phénomène fort extraordinaire, dont ce dernier avoit été témoin, & qui a en effet quelque rapport avec ce que M. L. C. raconte des nuées du Globe de Vénus. Nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs de produire cette Lettre & de l'intéresser ici.

*Lettre du Pere Ignace Angeluci au Pere Kircker, conservée par le Pere Scot dans son Livre de la Magie.*

Le matin de l'Assomption de la S<sup>te</sup> Vierge, étant seul à ma fenêtre, je vis des choses si extraordinaires & si nouvelles que je ne pus me lasser de les repasser dans ma mémoire : il semble que la S<sup>te</sup> Vierge ait voulu donner sur cette Côte un échantillon des beautés du Paradis le jour qu'elle y a fait son entrée, & si l'œil a encore là-haut, ainsi que l'intellect un miroir à volonté où il voit tout ce qu'il lui plaît, je peux appeler ce que j'ai vu le miroir de ce miroir.

La mer qui baigne la Sicile se gonfla & devint par l'espace d'environ dix mille pas en largeur comme une longue chaîne de montagnes noires, la mer de Calabre s'aplanit & parut en un moment un cristal clair & transparent comme un grand miroir dont la partie supérieure s'appuyoit sur la montagne noire, & la partie inférieure posoit sur le rivage de Calabre. Je vis tout d'un

coup dans ce miroir une suite de plus de dix mille colonnes en clair obscur, toutes d'un égal diamètre & d'une même hauteur, toutes à égale distance l'une de l'autre : les enfoncemens qui partageoient toutes ces colonnes avoient le même éclat & les mêmes ombres. En un moment ces mêmes colonnes devinrent d'une grandeur démesurée & se voulerent dans la forme des aqueducs de Rome, ou des arcades de Salomon. Le reste de l'eau demeura un simple miroir jusqu'à l'eau annoncelée vers le rivage de la Sicile. Mais ce ne fut que pour un peu de tems, car bientôt sur cette arcade se forma une grande corniche, & sur cette corniche je vis s'élever des Palais superbes en grand nombre, tous d'une même forme & d'un même travail. En peu de tems les Tours se changerent en une colonnade, & bien-tôt cette colonnade s'étendit & forma une double suite de colonnes ; un peu après cette suite de colonnes devint une longue façade de fenêtres en dix files. Cette façade se métamorphosa encore en forêts de Pins, de Cyprès, & d'autres arbres. Alors tout disparut & un souffle de vent rendit à cette mer son état naturel. C'est-là cette Fée Morgane dont on parle tant, & dont j'ai révoqué en doute l'existence pendant plus de vingt ans, mais que je viens de voir plus belle qu'on ne me l'avoit dépeinte. A présent je crois ce que l'on en raconte, je suis convaincu qu'elle paroît assez souvent &

avec des couleurs plus belles & plus vives que l'art & même la nature dans son état ordinaire n'a coûtume d'en produire. Car je n'ai vû de ma vie un pareil clair obscur. Je prie votre Reverence qui vit parmi les véritables magnificences de Rome & qui contemple sans cesse les grandeurs divines encore plus véritables , de me dire par quel art & avec quelle matiere, quel Architecte ou quel Ouvrier a pû, dans un moment, nous faire voir toutes ces magnificences. Je suis, &c.

*De Reggio , le 22 Août 1643.*

Le Pere Kircker entreprit d'expliquer ce Phénomène , il observe que la Côte de Sicile opposée à la Calabre & tout le fond de cette mer est composé d'une poussiere ou d'un sable mêlé de selenite , d'antimoine , de verre & d'autres matieres brillantes qui roulent des montagnes voisines : ces sables étant enlevés en l'air avec les vapeurs de la mer par l'ardeur du Soleil , forment plusieurs superficies , lesquelles étant ombragées par les vapeurs grossieres qui leur sont mêlées & par les montagnes qu'elles ont derriere elles, deviennent une espece de grand miroir à facette , dans ce grand miroir se peignent les images des différens objets qui lui sont opposés. Une seule colonne qui sera sur le rivage produira une suite d'une infinité de colonnes par la multiplicité & la variété des réflexions , &

comme on voit le même objet entre deux glaces opposées se reproduire en une multitude d'autres objets tous semblables au premier. Un seul homme réfléchi à l'infini sur la superficie de ces nuages fera voir une armée ; il en sera de même des animaux , des arbres , &c. L'œil étant successivement dans différentes positions avec cette superficie mobile : il est nécessaire , suivant les règles de l'incidence & de la réflexion des rayons que les objets nous paroissent différens à mesure que cette superficie se présentera à l'œil sous différens points de vûe différens. L'on ne doit point être surpris que ces sables & cette matiere brillante une fois échauffée soit enlevée en l'air : les Physiciens conviennent que le Soleil , en attirant les vapeurs , attire en même tems beaucoup d'autres corps étrangers, ce qui se voit évidemment dans la grêle où l'on trouve souvent des poils , de petites pailles & d'autres semblables matieres.

M.L.C. ajoute à ce Phénomène, une autre merveille à peu-près pareille, que le P. Déchales rapporte à la fin de sa Dioptrique. De son tems, à Vesélaï en Bourgogne, on vit dans les nuës un grand homme armé, qui tenoit une épée nue , & qui effraya beaucoup toute la Ville ; mais des gens de bon sens ayant examiné la chose avec attention , s'aperçurent que ce spectre n'étoit rien autre chose qu'une figure de S. Michel , posée sur le haut de l'Eglise qui étoit

réfclue par un nuage.

Quoiqu'il en foit de la vérité de ces Phénomènes & de l'explication du Pere Kircker , elles font plus que fuffifantes pour autorifer les fictions d'un Poëte. Les merveilles du Globe de Vénus , ne doivent rien avoir à démêler avec l'examen fèvre & l'exactitude fcrupuleufe d'un Phyficien éclairé.

L'aurore boréale étoit un autre Phénomène trop frappant pour n'en pas décorer le Globe de Vénus. Les descriptions qu'en a fait dans fon Poëme M. L. C. l'ont engagé à examiner cet effet de la nature , & des réflexions qu'il a faites fur cette matiere , il a composé une Differtation affez érudite qu'il a divifée en deux parties , dans la premiere il expofe toutes les cir-

conftances des aurores boréales-polaires & les compare avec les autres aurores boréales que nous connoiffons. Dans la feconde partie , il donne les principes généraux fur lesquels il fonde l'explication de ces Phénomènes , après avoir remarqué les diverfes analogies qui fe trouvent entre les autres météores ignés & les aurores boréales : il effaye de déterminer les qualitez , & les combinaifons de leurs matieres , leurs caufes , la région où ces Phénomènes fe produifent , & où ils fe font voir avec tant d'éclat.

Nous rendrons compte dans un dernier Extrait des autres Pieces qui compofent le 1<sup>er</sup> Vol. du Recueil de M. L. C.

#### SANCTI PAULINI PATRIARCHÆ AQUILEIENSIS OPERA EX.

Editis ineditisque primum collegit , notis & Differtationibus illustravit , addita duplici Actorum veterum appendice Joannes Franciscus-Madriſius Utinenſis , &c.

C'eſt-à-dire : *Les Œuvres de Saint Paulin , Patriarche d'Aquilée , imprimées pour la premiere fois dans un ſeul corps , tant ſur les anciennes Editions que ſur les manſcrits , enrichies de Notes & de Differtations avec deux Appendices d'Actes anciens. Par Jean François Madriſius d'Udine , Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire. A veniſe, 1737. in fol. pag. 303.*

**L**A plupart des Ouvrages que le P. Madriſius a rafſemblés dans cette Edition , ſi on en excepte quelques Pieces peu confiderables par elles-mêmes , & dont il n'eſt pas même ſur que ce Saint ſoit l'Auteur , avoient déjà paru imprimés dans différentes Collec-tions des Auteurs Eccleſiaſtiques ;

mais quelques-uns y étoient ſous un autre nom , ſans ordre de tems , ni de matiere , & défigurés , ſoit par le peu d'exactitude des Manuſcrits , ſoit même par la négligence de ceux qui les avoient publiés.

On les trouvera ici réunis dans un ſeul Volume , placés ſelon l'ordre chronologique , & corrigés.



autant qu'il a été possible, sur les anciennes Editions, & même sur les Manuscrits, lorsqu'il a été possible d'en découvrir, en quoi, malgré toutes les recherches qu'il a faites en Italie & dans les Pays étrangers; le Pere Madrilus convient qu'il n'a pas été heureux.

Comme on desire naturellement de connoître ceux dont on lit les Ecrits, il a mis la Vie de S. Paulin à la tête de ses Ouvrages. C'est un travail qui lui a beaucoup coûté. On ne trouve presque rien de ce Saint dans les anciens. C'est donc des Ecrits même de S. Paulin qu'il tire la plus grande partie de qu'il nous en apprend. Quoiqu'il se soit proposé de ne rien avancer que sur des témoignages, & des pieces authentiques, il avertit cependant qu'il n'a pas cru devoir supprimer des faits qui ne sont autorisés que par une tradition commune, mais sans les garantir, il en abandonne le jugement aux lumieres de ses Lecteurs.

Cette Vie est divisée en dix-sept Chapitres, pour la plupart assez longs, & plus remplis de raisonnemens que de faits, si elle lui en eut fourni de plus certains & en plus grand nombre, il y a grande apparence qu'elle eût été beaucoup plus courte. Mais comme les principales époques de la Vie de S. Paulin sont assez incertaines, l'Auteur, pour les fixer autant qu'il étoit possible, s'est cru dans la nécessité de se jeter dans de grands détails de Chronologie & de Critique, de

se livrer aux conjectures, & de suppléer à la sterilité de son sujet par tout ce que de longues recherches & une vaste érudition ont pu lui fournir de curieux & d'instructif.

En rendant compte des Ouvrages contenus dans cette nouvelle Edition, nous aurons occasion de faire connoître ce qu'on sçait de plus certain au sujet de S. Paulin. Ainsi nous ne nous étendrons point sur les particularitez de sa Vie, il nous suffira seulement d'observer, que l'Editeur y fait l'apologie du stile de ce Saint Patriarche contre M. du Pin, qui emporté, dit-il, par la vivacité Françoisé, *astro Francico raptus*, décide hardiment que son stile est fort simple & n'a rien d'élevé. Le P. Madrilus est forcé d'avouer que S. Paulin n'a ni le ton ni l'éloquence des Auteurs Ecclesiastiques qui ont écrit dans des siècles plus heureux. Mais pour en juger équitablement, il demande qu'on le compare avec les autres Ecrivains de son tems, & il ne craint point d'assurer qu'on n'en trouvera point qui lui soit préférable. C'est encore par le même principe qu'il soutient qu'Erasme a eu tort d'accuser S. Paulin de n'avoir point de lettres. Pour le prouver, notre Editeur, qui ne se pique pas d'être laconique, fait un long portrait de la prodigieuse ignorance qui regnoit au 8<sup>me</sup>. & au 9<sup>me</sup> siècle, & de la corruption que les différentes Nations barbares, qui avoient subjugué l'Italie, avoient

répandu dans la Langue Latine. Il soutient que , toute défigurée qu'elle étoit pour lors , S. Paulin étoit obligé de s'en servir pour se rendre intelligible , & qu'il y auroit de l'injustice à exiger que dans un siècle de fer , il se fût servi de paroles d'or ; si d'ailleurs on fait attention aux connoissances en tout genre que S. Paulin avoit acquises au milieu de la Barbarie dont il étoit enveloppé , aux liaisons qu'il avoit avec les plus habiles gens de son tems , & entre autres avec Alcuin , à la confiance que Charlemagne avoit en ses lumières , à l'autorité qu'il s'étoit acquise dans toutes les Eglises des Gaules & de la Germanie ; on ne pourra , continue-t-il , lui refuser la gloire de s'être élevé par la force de son génie au-dessus des ténèbres qui regnoient de son tems , & on verra que c'est avec justice qu'il fut choisi par les Peres du Concile de Francfort tenu en 794. pour exposer la doctrine de l'Eglise contre les erreurs de Félix d'Urgel.

Il la renferma dans un Ecrit intitulé , *Libellus Sacrosyllabus* , que Charlemagne de concert avec ces Prélats, adressa aux Evêques d'Espagne. Comme c'est le premier Ouvrage de S. Paulin , selon notre Editeur , aussi l'a-t-il placé le premier dans sa nouvelle Edition. Il y a joint les notes de Georges Barthius ; mais persuadé que ce fameux Critique y montrait quelquefois plus d'érudition que de discernement , & jugeant d'ailleurs qu'il n'avoit pas tout expliqué , ou

du moins qu'il ne l'avoit pas fait avec assez d'étendue , le P. Madrius a cru devoir y ajoûter ses remarques dans lesquelles on ne l'accusera point d'être tombé dans ces deux derniers défauts.

La plupart de ces remarques sont Grammaticales ou Philologiques , mais on ne laisse pas d'y en trouver plusieurs qui servent à éclaircir différens points qui regardent le dogme & la discipline de l'Eglise. Nous en citerons quelques-unes , afin de donner une idée du goût & du travail du P. M.

Voici celle qu'il fait sur ces mots : *in nomine Patris & Filii* , &c. *au nom du Pere , du Fils & du S. Esprit* , par lesquels Saint Paulin commence l'Ecrit dont il est question. Il dit donc que ce début est fort naturel , que les Pères même avoient coutume de commencer leurs discours par l'invocation de la Divinité. Ce qu'il prouve par un vers de Virgile , & par le Commentaire de Servius sur ce vers. Il montre par un passage de Cassien , par quatre vers de Saint Ambroise , & par un texte même de S. Paulin , que les Chrétiens se faisoient un point de Religion de ne rien faire , pas même les choses les plus communes , qu'après avoir préalablement invoqué le nom de Dieu , & que , selon le témoignage de S. Basile , de Tertullien , de Prudence & de plusieurs autres Ecrivains Ecclesiastiques , les Fidèles commençoient aussi toutes leurs actions par le Signe de la Croix , d'où il conclut , comme

il avoit entrepris de le prouver , qu'il est très - vraisemblable que S. Paulin , en lisant son Ecrit contre Félix , avoit ajouté le Signe de la Croix à l'invocation de la Sainte Trinité.

L'Ecrit contre Félix d'Urgel est suivi d'un autre beaucoup plus court. Il a été long-tems attribué à différens Auteurs , & même inséré dans le corps du Droit Canon sous le nom du Pape Etienne V. mais tous les Critiques modernes reconnoissent qu'il est incontestablement de S. Paulin; il est adressé à un nommé Heislulphe, qui avoit tué sa femme accusée , par un seul homme, d'avoir commis un adultère. S. Paulin représente à Heislulphe l'horreur de ce crime, & lui dit que pour l'expier , il n'a que deux partis à prendre, ou d'embrasser l'état Monastique , ou s'il veut rester dans le monde , ce qui lui sera , ajoute-t-il , plus dur , & moins salutaire , d'y passer toute sa vie dans une pénitence continuelle , d'y vivre dans une entière abstinence de vin , de toutes liqueurs agréables , & de viande , excepté les jours de Pâques & de Noël , de se contenter de pain , de sel , & en certains tems de légumes, de ne jamais porter les armes, de ne monter point à cheval, de ne soutenir aucun procès , de ne point se marier , de ne se trouver à aucuns festins , de ne point user du bain , de se tenir à la porte de l'Eglise en dehors , en se recommandant aux prières des Fidèles , & de s'abstenir de la communion tout le reste de sa vie ,

lui accordant cependant , mais par grace *venialiter* , & si on l'en trouve digne , de recevoir le Viatique à l'article de la mort ; on pourroit, dit-il , vous imposer encore des conditions plus rudes , mais j'espère de la miséricorde divine que si vous vous soumettez fidèlement à toutes ces pratiques , votre pardon vous sera accordé.

L'importance des points de l'ancienne discipline de l'Eglise sur la pénitence qui sont exposés dans cette Lettre , engage le P. Madrius à demander la permission de donner aux notes dont il l'accompagne un peu plus d'étendue , & on trouvera peut-être qu'il use un peu trop de la permission qu'il attend sur ce point de ses Lecteurs.

Il donne ensuite le Traité de Saint Paulin intitulé : *Exhortation à Henri Duc de Frioul*. Il avoit été long-tems attribué à S. Augustin , & même imprimé dans les Œuvres sous le titre de *Documentis salutaribus*. Mais les Bénédictins , dans l'Edition qu'ils ont donnée des Œuvres de ce Pere , ont solidement prouvé par plusieurs raisons , & sur - tout par l'autorité des Manuscrits que S. Paulin est réellement l'Auteur de ce Traité. Le P. Madrius s'étonne donc que le Pere Garnier qui a reconnu en donnant les Œuvres de S. Basile , que l'Œuvre connu sous le titre d'*Avertissement à son fils spirituel* , étoit faussement attribué à ce saint Docteur , n'ait pas été en même tems averti par quelques-uns de ses confreres , que cet Ecrit a été

tiré pour la plus grande partie de celui de S. Paulin à Henri Duc de Frioul, & que, selon toutes les apparences, quelque Moine en aura accommodé les Instructions à l'usage de ceux qui s'étoient consacrés à la vie ascétique.

Les conseils que S. Paulin donne au Duc de Frioul dans ce Traité roulent sur la manière dont un homme constitué en dignité, & livré aux affaires du siècle doit se conduire pour allier le soin de son salut avec les devoirs inséparables de l'état de Magistrat & de pere de famille. Du reste il n'y a aucun ordre, & le stile en est si simple & si négligé qu'il a donné lieu, comme nous l'avons remarqué, à Erasme d'accuser S. Paulin de n'avoir point de Lettres. Mais notre Editeur croit qu'il y a de l'art dans cette négligence-là même, & que le Saint Patriarche d'Aquilée n'a évité de donner trop d'arrangement à ses pensées que pour ne pas tomber dans cette ennuyeuse uniformité de stile que l'ordre produit quelquefois. Il excuse, à peu-près de même, les défauts qu'on trouve dans le stile de ce Traité. Il veut croire que Saint Paulin l'a proportionné au caractère de la personne pour laquelle il travailloit, & à la nature du sujet qu'il avoit à traiter.

Le Pere Madrilus, dans la vûe de se rendre utile aux Prédicateurs, & particulièrement à ceux de la Congrégation qui se destinent à cet emploi, ne s'est pas contenté d'accompagner ce Traité de notes

purement critiques, il a cru devoir s'étendre encore sur les traits de morale dont il est rempli, & rapporter les différens endroits des Peres, & même des Auteurs Profanes qui ont traité les mêmes matières.

Après l'exhortation à Henri Duc de Frioul, vient dans cette Edition le Discours que S. Paulin prononça dans le Concile d'Aquilée tenu en 796 il y déclare d'abord qu'il profite de la tranquillité dont l'Eglise & l'Etat jouissoient sous l'autorité & la protection de l'Empereur Charlemagne & du Roi Pepin, pour reprendre conformément aux saints Canons l'usage de tenir chaque année le Concile de la Province, usage que le tumulte des guerres avoit interrompu depuis long-tems. Il passe de-là aux avantages de la Foi, expose en particulier celle de l'Eglise sur la procession du S. Esprit, & sur l'Incarnation, deux dogmes qui étoient principalement attaqués par les Herétiques de ce siècle, & finit, en proposant quatorze Canons, qui tous ont pour but de soutenir la vigueur de la discipline Ecclesiastique. Ces Canons ne contiennent rien de bien particulier, ils ne sont, comme le Saint Patriarche le dit lui-même, *que les anciennes Règles de l'Eglise mises dans un stile plus nouveau*. Notre Editeur ne laisse pas cependant de déployer à son ordinaire beaucoup d'érudition dans les Remarques, qu'il fait sur ces Canons.

Il a mis immédiatement après  
ce

ce Discours, l'Ouvrage contre Félix d'Urgel, qu'il croit avoir été composé l'année même du Concile d'Aquilée : c'est le plus long & le plus considérable de tous les Ecrits de S. Paulin ; il est divisé en trois Livres, que le P. Madrius a partagés en Chapitres pour la commodité des Lecteurs. S. Paulin l'adresse à Charlemagne, de la maniere qui suit : *In triumphalibus largiente Domino gloriosus insignito coronis. Domino Carolo orthodoxæ strenuissimo fidei Cultori, Regi quæ altitudine sublimato, Paulinus licet indignus, servorum Domini servus, Catholice, sanctæque Aquilegensis Valucula sedis, rubicunda meracioris preciosis in sanguinis aspersione saluam.*

Le reste de l'Ouvrage est écrit dans le même goût, hérissé d'allusions, de métaphores & d'allégories, & tellement rempli de mots durs & barbares, comme ceux de *fellivomus, toxifluus, vanifluus*, & semblables, que de l'aveu même de notre Editeur, la lecture en devient extrêmement désagréable & si obscure, qu'on est obligé de revenir souvent plusieurs fois sur le même endroit pour l'entendre. Mais il donne deux moyens pour prévenir le désagrément que doit naturellement donner un stile si sauvage & si forcé ; le premier est de s'imaginer qu'on est contemporain du Saint Patriarche d'Aquilée, ou que c'est même à présent l'usage parmi les Ecrivains de notre siècle de se servir d'expressions & de tours semblables à ceux, qu'on

Mars.

employoit dans le sien. Ces deux expédiens n'ont rien, dit-il, de chimérique ; pour en convenir, il ne faut que se rappeler qu'il n'y a pas encore long-tems qu'en Toscane même, les Auteurs, pour se faire lire, les Orateurs pour se faire écouter, étoient obligés d'enfler & de bigarrer leurs Ecrits & leurs discours, d'un amas d'expressions outrées & de pensées plus brillantes que solides. Ce stile judicieux & naturel qui plaît tant aujourd'hui déplaisoit pour lors généralement à tout le monde. La même chose, continue-t-il, étoit arrivée du tems de S. Paulin, & malgré ses propres lumieres, il étoit contraint de se laisser entraîner comme les autres au torrent du mauvais goût.

Un Ouvrage si obscur offre, comme on peut le croire, un vaste champ à la pénétration & à l'habileté du Pere Madrius : voici de quelle maniere il la met en usage, lorsqu'il s'agit d'expliquer cet endroit du Liv. 2. C. 1. où S. Paulin dit que pour donner plus de force & d'autorité à ce qu'il va dire contre Félix d'Urgel, il s'appuyera sur le commencement des Epîtres de Saint Paul, & c'est ainsi qu'il s'exprime : *Quatenus verborum flamina disputationis radio Pauli edoctus Magisterii, fulsusque valeam discriminare praesidio, flagrae admodum effluentia, typico inserta liciatorio, sincere fidei suscepto pectine, celestibusque inspectis texere indicis non torpescam.*

Le P. Madrius montre premie-

Z

rement par quatre vers tirés des Métamorphoses d'Ovide & par un autre de Lucrèce que le *radius* étoit un des instrumens à l'usage des Tisserands. Il explique ensuite ce que c'est que cet instrument, & prouve enfin par différens endroits des anciens Auteurs Sacrés & Profanes, & même par celui des Poëtes Italiens modernes, que de tout-ten s les Ecrivains de toute espèce se sont servis, comme S. Paulin, de différentes métaphores tirées de l'art des Tisserands. Il n'oublie pas à ce propos la réponse qu'on attribue à l'Eunuque Narsés, & qui n'est ignorée de personne; mais il ajoute en même tems que Baronius soutient qu'elle porte à faux, en ce qu'il paroît certain que dans le tems qu'on suppose que l'Impératrice Sophie écrivoit à Narsés pour le rappeler d'Italie, ce célèbre Général étoit pour lors à CP. comblé de biens & d'honneurs. Notre Editeur renvoie au P. Pagi ceux qui voudront plus d'éclaircissémens sur ce point d'Histoire. Mais, pour revenir aux Ouvrages de S. Paulin, le P. Madrius a joint aux trois Livres contre Félix d'Urgel un petit Poëme de 150 vers, où S. Paulin, persuadé qu'à la faveur de la Poésie, le peuple goûte mieux la vérité, & qu'elle se grave plus aisément dans son esprit, a redit comme en abrégé toute la Doctrine Catholique. Le Saint Auteur avoue, & avec raison, qu'on trouvera dans cette petite Piece beaucoup de fautes contre les règles de la Grammai-

re & de la prosodie; il prie même ceux qui en seroient blessés de les corriger; mais il les avertit en même tems de se souvenir, que son but a été d'instruire les Lecteurs, & non pas de les amuser.

L'Editeur a rangé tout de suite les autres Poésies de S. Paulin. Ce sont sept Hymnes qu'on chante encore dans quelques Eglises de l'Etat de Venise, sur-tout dans les campagnes, où les peuples sont, dit-il, moins amis de la nouveauté. Il essaye de prouver que Fabritius & son Continuateur ont eu tort, en parlant des Ouvrages de S. Paulin, de ne point faire mention de ces Hymnes, & que Cave s'est trompé en croyant qu'ils avoient été perdus, aussi-bien que quelques Critiques, qui ont avancé que l'Hymne, qui est le second dans cette nouvelle Edition, étoit d'Elpis femme de Boèce. L'Hymne qui se trouve ici le cinquième n'avoit point encore été imprimé. L'Editeur apporte différentes conjectures pour montrer qu'il est véritablement de S. Paulin, & prétend que si les Critiques en eussent eu connoissance, ils ne se seroient pas si fort déchainés contre les Ecrivains qui assurent que S. Marc est venu dans l'Etat de Venise.

Quelques fragmens de différentes Lettres de S. Paulin, avec une Epître Synodale qui semble être écrite non seulement en son nom, mais en celui des Evêques de sa Métropole assemblés en Concile à Altinum en 803. sont les dernières Pieces par lesquelles le P. Madri-

lus termine le Recueil des Ouvrages de S. Paulin.

On croiroit , sans doute , après les notes & les observations dont il les a chargés , qu'il n'y resteroit plus rien qui demandât des éclaircissèmens ; notre Editeur ne l'a pas jugé ainsi , il a cru devoir encore faire imprimer ici six grandes Dissertations , dans lesquelles il se propose d'expliquer quelques difficultez qui résultent de la Vie & des Ecrits de S. Paulin.

La premiere regarde le Livre d'*Exhortation à Henri Duc de Frioul* , & contient des conjectures sur le tems auquel ce Traité a été écrit & sur la personne à laquelle il est adressé.

Il examine dans la seconde quels furent l'année & le lieu , où se tint un Concile de Frioul , où S. Paulin présida , quels étoient les Evêques qui s'y trouverent , & le nom de leurs Sièges. Mais il nous fait plutôt sentir les difficultez qu'on peut former sur tous ces points , qu'il ne les resout.

La troisième est appelée dogmatique , parce que l'Auteur y recherche à laquelle des anciennes hérésies celle de Félix d'Urgel devoit son origine , & il montre que c'étoit au Nestorianisme.

La quatrième est Historique & Chronologique. On y rapporte , selon l'ordre des tems , la naissance , le progrès , la condamnation , & la fin de l'Hérésie de Félix d'Urgel ; on y donne l'Histoire de ses principaux partisans , & on y fait l'apologie de la Foi de quelques

Evêques Espagnols que le Concile de Francfort , trompé par certains Impositeurs qui avoient falsifié leurs Ouvrages , avoit accusé de donner dans les erreurs de Félix & d'Elipand , erreur de fait , dit l'Editeur d'après le Cardinal d'Aguirre ( Préface du 3<sup>me</sup> Tome des Conciles d'Espagne ) , dans laquelle les Conciles Généraux & les Souverains Pontifes peuvent tomber , comme tous les Théologiens en conviennent avec les Cardinaux Bellarmin & Baronius :

Cette Dissertation est suivie d'un Ecrit critique , par lequel le Pere Madrius refuse avec autant de force que de vivacité , Jacques Basinage qui avoit avancé dans ses observations sur l'hérésie de Félix d'Urgel , qu'il étoit bien surprenant qu'on eût publié tant d'Ecrits & de censures à l'occasion de quelques légères inadvertences échappées à certains Théologiens de ce tems sur le jour de la célébration de la Pâques , & sur le terme de fils adoptif , tandis qu'on épargnoit des erreurs bien plus dangereuses sur la prédestination & le libre-arbitre , & qu'on toleroit une infinité d'abus & de scandales qui deshonoreroient alors l'Eglise.

Il s'agit dans la cinquième Dissertation du Symbole , considéré d'abord par rapport à S. Paulin , qui a été , selon quelques-uns , le premier qui y a ajouté en Italie ces mots *filioque* , & ensuite par rapport à l'Eglise d'Aquilée qui s'est long-tems servie d'un Symbole qui lui étoit particulier.

La dernière Dissertation a pour objet de rechercher, ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur le Concile d'Altinum, dont il est parlé dans une Lettre de S. Paulin à Chaulmagne. Quelle et fit cette Ville, comment un Concile a-t-il pu s'y assembler, puisqu'ayant été ruinée par Attila, son Siège Episcopal avoit été transporté à Torcellum dès l'an 608. Quelle a été l'occasion de ce Concile, en quelle année s'est-il tenu? Ce sont la autant de difficultez, qu'il est d'autant plus impossible de résoudre, que faute de Manuscrits l'Editeur a été obligé de nous donner la Lettre de S. Paulin dans un état si imparfait qu'on n'en peut rien conclure de précis ni de certain.

Enfin le P. Madrius, pour obéir à la coutume du siècle qui oblige les Auteurs à rapporter les Pieces justificatives de tout ce qu'ils avancent, donne ici un double Appendice de Pieces & d'Actes anciens qui ont rapport à la Vie, aux notes & aux Dissertations dont il a accompagné les Ouvrages du Saint Patriarche d'Aquilée. Toutes les Pieces contenues dans le premier Appendice ont déjà été imprimées, mais dans des Livres si rares, pour la plupart, que l'Editeur a cru faire plaisir au Lecteur de lui en épargner la recherche. Le plus grand nombre de ces Pieces sont des Lettres & des Poésies d'Alcuin adressées à S. Paulin, ou dans lesquelles il est parlé de lui, ou de l'hérésie de Félix d'Urgel, & en général des affaires auxquelles

S. Paulin a eu part, soit directement, soit indirectement. Il y a aussi fait entrer des Lettres d'Alcuin, écrites à un Evêque demeurant au-delà des Alpes, *ad Transalpinum Episcopum*. Le P. Madrius croit que cet Evêque ne peut être que S. Paulin; mais le P. Mabillon qui le premier a donné ces Lettres, dans les *Analecetes*, avoit qu'il n'y a rien trouvé qui put lui découvrir, quel étoit l'Evêque dont il y est question.

Dans le second Appendice sont renfermés quelques Actes qui n'ont point encore été publiés; quand je les appelle ainsi, dit l'Editeur, je ne pretends pas que tous ces Actes n'aient jamais vu le jour, mais seulement que quelques-uns d'entr'eux n'ont pas encore été imprimés, & que tous ceux qui l'ont été, reparoissent ici exactement corrigés sur les Manuscrits originaux. Ce sont différens Diplomes des Empereurs & autres Souverains en faveur de l'Eglise d'Aquilée, des Chaires de fondation d'Eglises, de Monasteres, d'affranchissement d'Esclaves, des Actes de serment de fidélité prêtés à divers Patriarches d'Aquilée par leurs suffragans, différentes Ordonnances de ces mêmes Patriarches, concernant les droits & la discipline de leur Eglise, & semblables Pieces.

L'Ouvrage finit par une Table des matieres très-ample, & qui mettra le Lecteur en état de profiter de tout ce que le P. Madrius a renfermé de curieux & d'instructif dans cette nouvelle Edition.



*TRAITE' DES MONITOIRES, DANS LEQUEL ON rapporte leur origine, leurs effets, les formalitez qui doivent y être observées & les cas dans lesquels on est obligé ou exempt de venir à révélation. Par M. Ronault, Curé de Saint Pair. A Paris, chez Giffey, rue de la Vieille Bouclerie; Bordelet & Ganeau, rue S. Jacques. 1740. in-12. pag. 384. sans la Préface.*

CET Ouvrage est une Compilation des points les plus intéressans & les plus d'usage touchant les Monitoires. L'Auteur ne s'est pas contenté de rapporter ce qu'en ont écrit les Canonistes & même plusieurs Souverains Pontifes, il y a joint avec raison les règles prescrites par les Ordonnances de nos Rois & les Arrêts des Parlemens. » Outre que les Canons ( c'est lui » qui parle ) disent fort peu de » chose des Monitoires qui n'ont » commencé à être connus que » vers le milieu du 12<sup>me</sup> siècle, c'est » qu'il arriveroit que l'on se trom- » peroit souvent si on se confor- » moit entièrement aux règles » qu'ils prescrivent dont plusieurs » n'ont pas de cours en France. Il a » donc été nécessaire d'y apporter » les exceptions & correctifs mar- » qués par la Jurisprudence du » Royaume qui a toujours été re- » gardée comme le maintien & la » conservatrice de la vraie disci- » pline, en laissant à la Jurisdic- » tion Ecclesiastique tous les droits » qui lui appartiennent, & en la » retenant dans ses justes bornes.

*Les Monitoires sont, suivant la définition de l'Auteur, des Avertissemens & Commandemens réitérés que l'Eglise fait aux Fidèles de ré-*

*vêler ce qu'ils savent sur les faits y mentionnés, sous peine d'encourir l'excommunication, s'ils refusent d'obéir dans le tems marqué.*

La fulmination en doit être précédée de trois monitions, entre chacune desquelles il y ait un intervalle raisonnable, autrement il y auroit abus, ainsi qu'il a été jugé par plusieurs Arrêts. Il faut néanmoins excepter les cas où il s'agiroit non de connoître les auteurs d'un crime commis, mais de prévenir ceux qui voudroient le commettre. Il n'est pas permis de nommer les personnes contre qui le Monitoire est obtenu, mais on peut nommer le lieu même particulier où le crime a été commis, pourvû qu'il soit à la connoissance du Public.

L'usage des Monitoires, tels que nous les avons aujourd'hui, ne s'est introduit que vers le milieu du 12<sup>me</sup> siècle sous le Pontificat d'Alexandre III. On séparoit bien auparavant de la communion des Fidèles ceux qui tomboient dans certains crimes & qui y perséveroient après avoir été plusieurs fois avertis. J. C. dit qu'il faut avertir son frere de son peché & l'en reprendre en particulier, & s'il refuse de s'en corriger, lui re-

montrer la faute devant un ou deux témoins , & enfin s'il méprise leur avis charitable , le dénoncer à l'Eglise , à laquelle s'il ne veut obéir , il ordonne de le regarder comme un Payen & un Publicain. S. Paul avertit plusieurs fois les Corinthiens & il les menaça de les punir s'ils ne retranchent au plutôt de leur communion un incestueux qui scandalisoit leur Eglise , & qu'il avoit livré à Satan. Mais jusqu'au Pontificat d'Alexandre III. on ne trouve aucun exemple qu'on ait obligé ceux qui avoient connoissance de quelque fait à venir le révéler sous peine d'excommunication. Il est le premier qui ait introduit cet usage dans la cause de l'Evêque de Preboste d'une part & de l'Abbé de Sablac de l'autre. Certains Clercs que l'on présumoit avoir connoissance des faits nécessaires pour terminer le procès refusoient de les révéler. Le Pape les avertit que s'ils persistoient à garder le secret & ne se presentoient pas devant lui pour rendre témoignage de ce qu'ils sçavoient , il les déclaroit interdits , suspens , & excommuniés.

Innocent III. qui fut élevé à la Chaire de S. Pierre environ 18 ans après la mort d'Alexandre , étant consulté par l'Evêque de Strigonie, de quelle maniere il devoit se conduire pour avoir des preuves contre des Laïques qui avoient proféré des injures atroces contre un Prêtre , répond qu'il faut tenter de faire venir les témoins par les

voyes ordinaires , & s'ils refusent d'obéir , les contraindre par censures Ecclesiastiques. La premiere formule des Monitoires , tels que nous les avons aujourd'hui , se trouve dans les Extravagantes de Jean XXII. promu au Pontificat en 1316. » Il arriva ( dit notre Aute » leur ) que Clément V. prédéces » seur immédiat de Jean , ayant » fait emporter les trésors de l'E » glise de Pérouse à Luques , ils » furent pillés & volés en la meil » leur partie. Jean voulant recou » vrer ces trésors , publia une ex » communication , tant contre les » auteurs , défenseurs , que contre » tous ceux qui en auroient con » noissance , à moins que les pre » miers ne fissent une entiere resti » tution dans quatre mois & qu'à » ce défaut les autres ne vinssent à » révélation dans le même terme. » Le même Pape ordonna à tous » les Evêques & Curez des lieux » où il appartenoit , de publier les » mêmes excommunications aux » jours de Fêtes & de Dimanches » pendant le même tems de quatre » mois à son de cloches & éteinte » de cierges & de déclarer excom » muniés les auteurs , receleurs & » ayans connoissance s'ils refu » soient d'obéir dans le tems mar » qué , & afin que personne n'en » pût pretendre cause d'ignorance , » les Lettres Monitoriales furent » affichées aux portes de l'Eglise » d'Avignon & autres lieux appa » rens.

L'usage des Monitoires devint depuis extrêmement familier , on

s'en servir dans presque tous les cas. La plupart des obligations portoient non seulement la contrainte par corps , mais encore par excommunication. L'abus fut porté au point de contraindre les Fideles par censure au payement de leurs dettes. L'Auteur en rapporte un exemple remarquable. » Odouart , Clerc de la Métropole » de Rheims , s'étoit obligé de » payer à un autre Clerc & à un » Laïque certaine somme , mais le » mauvais état de ses affaires » l'ayant empêché de remplir sa » promesse dans le tems marqué , » il fut cité devant l'Official pour » en être excommunié faute de » payement. Il avoue la dette & » dit qu'il est pour le présent dans » l'impossibilité de la payer , & » que tout ce qu'il pouvoit faire » étoit d'abandonner tous ses biens » à ses créanciers , mais non contents d'une offre si juste , ils sollicitèrent l'Official de suspendre » à *divinis* & d'excommunier Odouart jusqu'à ce qu'il eût entièrement payé. Ce Juge impitoyable ( continue l'Auteur ) sans avoir égard aux justes raisons de l'intimé , fulmine l'excommunication contre lui. Odouart se voyant ainsi opprimé porte ses plaintes au Pape à qui il expose la cruauté de ses créanciers & la dureté de son Juge. Sa Sainteté , après avoir fait examiner l'affaire , donna ordre à l'Official de révoquer les censures comme étant portées même contre le droit naturel.

L'abus des censures en dirait à l'impression & en détruisit la force ; la plupart de ceux qui étoient excommuniés pour dettes ne s'en faisoient pas relever. C'est pourquoi , dit notre Auteur , les Evêques de France supplient S. Louis de permettre que ses Officiers obligent les excommuniés par faillie de leurs biens , de se faire absoudre dans l'an , mais ce grand Roi qui joignoit beaucoup de lumieres à beaucoup de sainteté , répondit qu'il le vouloit bien , pourvu que les juges entrassent en connoissance de cause , leur faisant entendre par là , dit l'Auteur , qu'ils abusoient du pouvoir que Dieu leur avoit donné. Le P. Simond rapporte que dès le 13<sup>me</sup> siècle on étoit si peu effrayé des excommunications pour dettes que la Noblesse qui en étoit souvent frappée ne trouvoit pas mauvais qu'on en fit mention dans les Actes publics. Il en rapporte un exemple d'un Seigneur de Vitré , qui fut choisi pour arbitre dans un différend avec Hamelin Evêque de Rennes. La sentence d'arbitrage porte en tête : *Præsentibus nobis Hamelino Episcopo & Roberto Vitreensi tunc temporis excommunicato.*

Les excommunications pour dettes continuèrent néanmoins à avoir lieu jusqu'en 1560 que Charles IX. par l'Art. 8. de l'Ordonnance d'Orléans défendit de donner des Monitoires sinon pour crime & scandale public , & le Parlement de Paris en vérifiant cet article dé-

clara expressement qu'on ne pourroit être excommunié pour argent dû, sauf aux créanciers à procéder par voye d'exécution sur les biens - meubles & immeubles de leurs débiteurs.

L'Eglise n'a pas toujours observé les mêmes formalitez dans la fulmination des excommunications. On se contentoit du tems des Apôtres de s'assembler lorsqu'il s'agissoit d'excommunier quelqu'un & de le déclarer séparé de la communion des Fidèles.

Quelque tems apres celui des Apôtres, lorsqu'il étoit question d'excommunier quelqu'un, l'Evêque assembloit son Clergé & examinait avec lui la cause de l'accusé; s'il étoit convaincu on le déclaroit excommunié & on écrivoit une Lettre circulaire aux Evêques voisins qui leur donnoit avis de ce qui s'étoit passé, en les priant de refuser leur communion à ceux qui avoient été frappés d'anathême, dont on affichoit & publioit les noms avec la cause de leur excommunication.

Le Pape Zacharie, qui gouvernoit l'Eglise un peu avant le milieu du huitième siècle, ajouta une nouvelle formule d'excommunication à toutes celles qu'on avoit pratiquées avant lui. Voici comme il parle dans sa Lettre au Martyr Boniface insérée dans le Decret C. 11. Q. 3. Lorsqu'on sera obligé dans la suite de fulminer une sentence d'excommunication, nous voulons que l'Evêque, assisté de 12 Prêtres tous revêtus des habits

Sacerdotaux, tenans chacun à la main un cierge allumé, prononce publiquement la sentence d'excommunication, & ensuite que tous jettent leurs cierges contre terre & les foulent aux pieds, & defendent de s'en servir à quelque usage que ce puisse être, afin que le peuple intimidé par ces cérémonies effrayantes, sçache que le flambeau de la grace est éteint dans ceux qui sont frappés d'anathêmes, qu'ils sont retranches du corps mystique de J. C. méprisés comme sel insipide qu'on jette à la porte pour être foulé aux pieds des passans, & enfin qu'ils tombent dans une relle exécration qu'il n'est permis à personne de communiquer avec eux sans encourir l'indignation de toute l'Eglise.

On trouve dans d'autres Pontificaux des formules qui comprennent non seulement les peines spirituelles, mais encore les punitions corporelles les plus effrayantes & les malédictions les plus execrables, tel qu'est celui d'Angleterre. Nous chargeons, dit-il, ceux que nous excommunions d'une malédiction éternelle, & nous les frappons d'un anathême qui ne finira jamais s'ils refusent de faire pénitence. Nous prions le Souverain Juge de leur faire ressentir tout le poids de sa colère & de les priver du partage des Elus & de ne leur laisser sur la terre aucune communion avec les Fidèles, ni dans le Ciel avec les Saints, mais de les releguer dans les enfers pour y souffrir avec le démon & ses Anges  
tout

tout ce que les supplices ont de plus cruel ; nous souhaitions qu'ils soient maudits dans leurs maisons & dans leurs campagnes ; que la nourriture qu'ils prennent se change en malédiction , & que tout ce qu'ils possèdent devienne l'exécration du Ciel & de la terre ; que leur portion soit avec Coré , Dathan & Abiron qui furent engloutis tous vivans dans les enfers , avec Ananie & Saphira qui furent frappés de mort subite pour avoir menti aux Apôtres du Seigneur , avec Pilate & Judas qui livrèrent J. C. à la mort , & qu'ils n'ayent point d'autre sépulture que celle des bêtes & que leurs lampes s'éteignent au milieu des ténèbres. Ainsi soit-il.

Le Concile de Rheims assemblé en 900. au sujet du massacre de Foulque Archevêque de cette Ville , fulmina un Monitoire conçu à peu-près dans les mêmes termes contre les assassins de ce Prélat. Cette sentence , dit notre Auteur , fut d'autant plus terrible que l'imar, principal Auteur de ce crime , fut aussi tôt frappé d'un ulcère si effroyable que ses chairs étant toutes pourries & rongées de vers , elles répandoient une telle infection qu'elles empestoient tous les lieux d'alentour , ce qui empêchoit même ses meilleurs amis d'approcher de lui : de sorte que ses membres tombant par morceaux , il finit misérablement sa vie comme le malheureux Antiochus.

Il y avoit des Eglises où on ajoûtoit aux formules que nous avons rapportées des cérémonies peu con-

venables , dit notre Auteur , au respect dû au pouvoir des Clefs de l'Eglise : » Le Vicaire Général & » Official d'Ambrun ayant donné » des Aggraves & Réaggraves sur » un Monitoire , & voyant que » personne ne venoit à révélation , » proceda à la fulmination , & afin » d'intimider davantage , il fit ap- » porter dans l'Eglise un cercueil » convert du drap mortuaire , & » il alluma autour des cierges , & » là , accompagné du Clergé en habits Sacerdotaux , chacun tenant » à la main des cierges aussi allumés , il prononça , après plusieurs cérémonies peu régulières , » la sentence d'excommunication , » & aussi-tôt tous les cierges furent éteints , jetés avec indignation par terre & foulés aux pieds » avec défense de s'en servir , » comme d'une chose exécrable , » ensuite le cercueil fut porté hors » l'Eglise au son des cloches & » précédé de la Croix , de la Bannière & du Clergé , chantant » d'un ton lugubre le Pseaume 108 » & étant arrivé au lieu destiné , » chacun prit des pierres qu'il jeta contre le cercueil auquel on » mit le feu , & les cloches sonnèrent jusqu'à ce qu'il fût réduit en cendres. Ce qui étant fait , le Vicaire attacha la sentence d'excommunication avec le Monitoire & l'envoya au Curé voisin pour la publier aux Prônes des grandes Messes.

En d'autres lieux après la fulmination des Monitoires , on jetoit la Croix & le Rituel à terre , enui-

re les Prêtres en habits de cérémonie alloient à la maison de ceux que l'on soupçonnoit être excommuniés, & jettoient chacun trois pierres contre la porte ou sur le toit, ensuite tout le monde se retirait en grande tristesse.

A proportion que le Clergé est devenu plus éclairé, dit notre Auteur, ces sortes de cérémonies ajoutées à l'ancienne pratique de l'Eglise sont tombées peu à peu & les Parlemens toujours attentifs à

empêcher le progrès des abus qui pouvoient s'introduire dans la Discipline, ont défendu ces usages qui ne devoient leur invention qu'à l'ignorance des Prêtres & à la superstition des peuples. Voilà ce qui nous a paru de plus curieux dans l'Ouvrage dont nous rendons compte au Public. Nous renvoyons au Livre-même ceux qui voudront plus particulièrement s'instruire de la matiere.

## NOUVELLES LITTERAIRES.

### ITALIE.

#### DE PADOUE.

**E**xercitationes Viruviana. Patavii. 1739. in-4°. Cet Ouvrage, qui est de M. le Marquis *Poleni*, contient deux Parties: dans la première l'Auteur donne une connoissance exacte de toutes les Editions de Vitruve depuis le commencement de l'Imprimerie jusqu'à présent; de toutes les Traductions qui ont été faites de cet Auteur, en quelque Langue que ce soit, de tous les Editeurs, & de ceux qui l'ont enrichi par leurs Commentaires ou par leurs Observations. Dans la seconde Partie, on trouve premièrement une sçavante Lettre de M. *Morgagni* Professeur à Padoüe, sur un passage de Vitruve, ensuite la Vie de Vitruve même écrite par *Bernardin Baldi*, que M. *Poleni* éclaircit par un grand nombre d'excellentes remarques; enfin un Traité abrégé

d'Architecture d'un ancien Auteur, qui peut servir d'Introduction à la connoissance de cet Art.

On donna aussi l'année dernière une nouvelle Edition des Poésies de *Fraccastor*, &c. en voici le titre: *Hicronymi Fraccastorii, Adami Fumani, & Nicolai Archii Carmina. Edit. 2. Patavii. 1739. in-4°. 2 vol.* Cette nouvelle Collection, qui est beaucoup plus ample, & qui paroit avoir été faite encore avec plus de soin, que celle qui parut en 1718. contient d'abord les Œuvres de *Fraccastor*, soit en Latin, soit en Italien, soit en vers, soit en prose, ensuite la Logique d'*Adam Fumani* en vers Latins, avec plusieurs autres Ouvrages du même Auteur en Grec & en Latin, l'Editeur y a fait entrer les élégantes Poésies Latines du Comte *Nicolas d'Arco*, & il a terminé sa Collection par une Traduction en vers Italiens *della Siflide* de Fran-

castor. Ce dernier Ouvrage est de M. Vincent *Benini* Medecin distingué dans sa profession & célèbre par ses talens pour la Poésie.

Cette dernière piece de Fracastor *della Sifilide* a été traduite en Italien par plusieurs sçavans Auteurs presque en même tems. En effet elle parut à Naples *in-8°.* en 1731. traduite par M. Pierre *Belli* ; à Padouie *in-4°.* en 1737. par M. Vincent *Benini* ; à Boulogne en 1738. en même forme, par M. Sébastien d'*Antoni* ; & à Vérone en 1739. *in-4°.* par M. Antoine *Tirabosco*.

G R A N D E - R U S S I E.

D E P E T E R S B O U R G.

M. *Bayer*, Professeur à Pétersbourg, Membre de l'Académie des Sciences de cette Ville & de la Société Royale de Berlin, a donné depuis quelques tems une Histoire du Royaume Grec des Bactriens, &c. Cet Ouvrage est intitulé : *Historia Regni Græcorum Bactriani, in qua simul Græcorum in Indiâ Coloniarum vetus memoria excolitur. Auctore Theophilo Sigebrido Bayero Academico Petropolitano*, &c. On a ajouté à la fin de cette Histoire une espece de Calendrier Indien, dans lequel on trouve rapportées avec beaucoup d'exactitude les différentes divisions du tems qui sont en usage parmi ces peuples, depuis les minutes jusqu'aux plus grands cycles : par M. Christ. Théodor. *Walther*, Missionnaire Danois à Tranquebar. Ce Volume est terminé par une Piece de M. Léonard *Euler* sur l'année Solaire Astronomique des Indiens. *in-4°.*

On imprime ici présentement un *Traité Philosophique sur la Musique*, tant ancienne que moderne. Par le même M. *Euler*.

On achève d'imprimer des *Mémoires pour servir à l'Histoire & au progrès de l'Astronomie, de la Géographie & de la Physique*. Ce dernier Ouvrage est en François. M. de l'*Isle* en est l'Auteur.

A L L E M A G N E.

D E V I E N N E.

On vient de donner ici au public un *Recueil de Sermons*, qui ont été prononcés en Allemand devant Sa Majesté Impériale, par le P. François-Xavier *Brean*, de la Compagnie de Jesus, qui passe pour un des meilleurs Prédicateurs de l'Allemagne. Cet Ouvrage forme un vol. *in-4°.*

D'A U S B O U R G.

On trouve ici deux Brochures, que M. *Brucker* a fait imprimer depuis peu ; la première est sur la Vie & les Ouvrages du sçavant & célèbre *David Hoeschelius* : & la seconde sur la Vie de M. *Jerôme Wolfius*, si connu parmi les Sçavans.

Il paroît encore ici un Volume *in-4°.* contenant un Commentaire & une Paraphrase sur les Epîtres de S. Paul. Cet Ouvrage porte pour titre : *Paulus elucidatus*. Le P. Antoine *Remy*, de la Compagnie de Jesus, qui en est l'Auteur, a tiré sa Paraphrase principalement des Peres de l'Eglise.

D E B E R L I N.

On a imprimé ici un *Recueil de Sermons sur divers Textes de l'Ecri-*

A a ij

*ture Sainte*, qui ont été prêchés par M. Formey, ci-devant Pasteur à Berlin, ensuite Professeur d'Eloquence, & nommé depuis quelque tems par le Roi pour être Professeur de Philosophie en cette Ville. Cet Ouvrage contient plusieurs points de morale très-bien traités. Berlin. 1739. in 4°.

## A N G L E T E R R E.

## DE LONDRES.

*An inquiry of the Newtonian Argument for the emptiness of Space, and of the resistance of subtle fluids. London. Printed for T. Cooper at the Globe in Pater noster Row. 1740.* C'est-à-dire : *Examen de la preuve de M. Newton pour le vuide & de la resistance des fluides subtils*. Ce petit Ecrit est de M. le Docteur George Martin, habile Physicien Ecoissois, connu par d'excellentes Dissertations imprimées dans les *Transactions Philosophiques* & dans les *Observations de Medecine d'Edimbourg*, & nommé depuis peu premier Medecin des Flottes Britanniques, envoyées en Amérique contre les Espagnols. M. Martin prétend dans cet Ecrit que les preuves que M. Newton a apportées dans ses Principes de Mathématique contre le plein, ne sont ni justes, ni suffisantes. L'on sçait que cette Dissertation ayant été lûe dans la nouvelle Académie d'Edimbourg parut très-bien faite, & que le célèbre M. Mac Saurin, Professeur de Mathématiques à Edimbourg & ami de l'Auteur, se preparoit à y répondre.

*Nuevo Dictionario Español y In-*

*gles, y Ingles y Español, &c.* C'est le titre d'un *nouveau Dictionnaire* qu'on vient de publier ici en deux vol. in fol. l'un *Espagnol & Anglois*, & l'autre *Anglois & Espagnol*. On y donne l'etymologie & la signification propre & métaphorique des mots, les termes des Arts & des Sciences, les noms de familles des Royaumes & des Villes, qui sont dans les Etats du Roi d'Espagne; on y trouve aussi ceux des principales plantes qui croissent en Espagne & dans les Indes Occidentales, les mots Arabes ou Morelques communément reçus dans la Langue Espagnole, l'explication des mots difficiles, des proverbes & des phrases, qui se trouvent dans Don Quixotte & dans les plus célèbres Auteurs Espagnols. Ce Dictionnaire est plus ample de beaucoup que tous les Ouvrages qui ont paru dans ce genre. M. Pineda, qui enseigne ici la Langue Espagnole, & qui donne, il y a quelque tems, une Grammaire pour apprendre l'Espagnol, est Auteur de ce nouveau Dictionnaire.

On a donné au public depuis peu une troisième Edition des *Oeuvres du Duc de Buckingham*. Elle est en deux vol. in-8°.

Il paroît ici une Brochure curieuse, quoique peu considerable en apparence, elle est intitulée : *Letters concerning Poetical Translations, and Virgil's and Milton's Arts of verse, &c.* C'est-à-dire : *Lettres sur les Traductions en vers, & sur les beautés qui regnent dans*



*es vers de Virgile & de Milton, &c.* Cette Brochure, qui n'est que de 80 pag. in-8°. contient beaucoup d'Observations curieuses & nouvelles sur la versification de Virgile & de Milton & de quelques autres Poëtes. L'Auteur met les vers du P. Vaniere beaucoup au-dessus de ceux d'Ovide & de Lucain ; & il dit qu'il y en a dans son *Prædum rusticum*, qui sont dignes de Virgile.

## H O L L A N D E.

## D E L A H A Y E.

On imprime ici en grand & petit papier le *Rumphii Herbarium Amboinense*. Curâ Sigeberti Haverkamp. Il y aura 6 vol. in-fol. avec de très-belles figures.

On imprime aussi le *Dom Quixotte* en Espagnol, & on se sert de l'Édition de Londres de 1738. Cette Edition contiendra, comme celle de Londres, 4 vol. in-4°. avec des figures.

## D' A M S T E R D A M.

*Daniëlis Gerdesii Exercitationum Academicarum Libri 3. quibus, &c.* C'est-à-dire : *Dissertations Académiques, divisées en 3 Livres*, où l'on éclaircit plusieurs choses qui regardent ou l'Histoire des Patriarches, ou les Antiquitez Judaïques ou l'Histoire de J. C. des Apôtres & de l'Eglise, & l'on explique divers passages historiques, prophétiques & dogmatiques de l'Écriture Sainte, & des morceaux entiers de quelques endroits de la Bible. On trouve à la fin de ce Recueil de Dissertations deux Harangues, l'une sur une docte ignoran-

ce en matière de Théologie, l'autre sur l'onction qui enseigne toutes choses aux fidèles. 1738. in-4°.

*Mémoires de la Comtesse d'Hornenville, ou Réflexions sur l'inconstance des choses humaines.* Par M. Simon. 1739. in-12. 2 vol. & se trouve à Paris chez Sebastien Jorry.

*Libanii Sophistæ Epistola*, &c. C'est-à-dire : *Les Lettres de Libanius le Sophiste*, dont la plus grande partie paroissent pour la première fois publiées sur les Manuscrits, traduites en Latin, & accompagnées de Remarques par M. Jean-Christophe Wolfius. On a mis à la fin du Volume l'ancienne Traduction Latine de François Zambicari, imprimées pour la 1<sup>re</sup> fois à Cracovie, mais augmentées ici sur un Mss. de près d'une centaine de Lettres du même Libanius. 1738. in fol.

## D E B R U S S E L L E S.

M. J. Fr. Foppens, Chanoine de l'Eglise Métropolitaine & primatiale de Malines, a donné ici la Bibliothèque Belgique, ou le Catalogue des Ecrivains célèbres des Pays-Bas, avec la Nomenclature de leurs Ouvrages ; il a rassemblé avec soin tous les Auteurs dont Valère André, Aubert le Mire, François Swert & d'autres avoient donné des Catalogues, auxquels il a ajouté ses corrections & les Supplémens qu'il a cru nécessaires. Cette Bibliothèque va jusqu'en 1680. Voici le titre de l'Ouvrage : *Bibliotheca Belgica, sive Virorum in Belgio vita Scriptisque Illustrum Catalogus, Librorumque Nomen.*

*claustra, continens Scriptores à Clarissimis Viris Valerio Andraea, Alberto Mirzo, Francisco Swertio, aliisque recensitos usque ad annum 1685. Curâ & studio Jo. Fr. Foppens Bruxellensis S. T. L. Metropolitane & Primatialis Ecclesiæ Mechliniensis Canonici graduati ac Penitentiarii, &c. Bruxellis. 1733. in-4°. 2. vol.*

## F R A N C E.

## D E L Y O N.

Duplain & fils, Libraires, & Imprimeurs de cette Ville, mettront en vente incessamment un *Essai sur l'Histoire des Sciences, Arts & Belles-Lettres*. Par M. de Juvenel, connu dans la République des Lettres par des *Principes sur l'Histoire*, imprimés à Paris chez Alix en 1733. L'Ouvrage que nous annonçons a été approuvé par M. de Fontenelle.

## D E P A R I S.

Quillau, Libraire, rue Galande, près la Place Maubert, à l'Annonciation, & Saugrain Libraire, Grand-Salle du Palais, à la Providence, vendent deux Tables, dont la première a pour titre : *L'Arithmétique démonstrative, ou la Science des nombres, rendue sensible* : & la seconde : *L'Algèbre, ou Arithmétique Litterale démontrée & rendue sensible*. M. Gallimard, qui en est l'Auteur, a rangé dans la première sous différentes colonnes d'une façon abrégée, & cependant fort claire, les Principes des quatre Règles d'Arithmétique, & de celle de trois, avec des exemples. On apprend dans la seconde à fai-

re les mêmes opérations sur des grandeurs Algébriques ; & on y trouve aussi la résolution des Equations du premier degré, & la solution de quelques problèmes qui en dépendent. Les exemplaires sont paraphés par l'Auteur.

M. Fabregeon, M<sup>re</sup> ès Arts en l'Université de Paris, Botaniste & Démonstrateur, & exerçant la Médecine à Paris depuis 30 années, vient de donner les deux derniers Volumes de son Ouvrage, intitulé : *Description des Plantes qui naissent ou se renouvellent aux environs de Paris, avec leurs usages dans la Médecine & dans les Arts*, &c. Chez Giffey, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie, 6 vol. in-12. 1740. L'Auteur a mis au commencement du 1<sup>er</sup> Vol. un carton par lequel il donne avis, 1<sup>o</sup>. que ses premiers Tomes ont été contrefaits, & que pour prémunir le public contre le danger de l'erreur, il déclare que le premier Volume de cet Ouvrage, qui ne sera pas paraphé de sa main, ne doit point être regardé comme émané de lui. 2<sup>o</sup>. Qu'il fera des démonstrations publiques de ce que son Livre contient dans son Jardin de Botanique proche la porte de Gaillon, pendant l'été, & dans son appartement, rue Bourg-l'Abbé, pendant l'hiver. A l'égard du 5<sup>me</sup> & 6<sup>me</sup> Vol. que nous annonçons, nous observerons seulement que l'Auteur dit, pag. 5<sup>me</sup> du 5<sup>me</sup> Vol. qu'il y a plusieurs espèces de *Julienne*, & que M. l'Emery ne parle que de la *Julienne* des Jar-

dins; & pag. 8<sup>me</sup> il ajoûte que M. l'Emery pere, dans son Ouvrage de la dernière édition, revûe par M. Ant. Jussieu, premier Démonstrateur du Jardin du Roi, ne parle que d'une espece d'*Hieracium*, sans désigner laquelle espece il décrit; & qu'en marquant la propriété de cette plante, il étoit indispensable d'en marquer aussi les especes, parce qu'il y en a plusieurs qui portent le nom d'*Hieracium*, & qui ont différentes vertus. L'Auteur fait les mêmes observations à l'égard de l'*Hypericon*; & il termine son Ouvrage par une Histoire abrégée du commencement & du progrès de la Botanique, & des Auteurs dont il parle dans son Livre. Au reste ces deux Volumes, que M. Fabregeou donne presentement au public, sont remplis de choses nouvelles, utiles & curieuses, & si les 4 1<sup>ers</sup> Vol. ont été reçus avec applaudissement, on peut espérer avec raison que le 5<sup>me</sup> & le 6<sup>me</sup> auront un aussi bon succès.

Le Reverend P. Avrillon, Religieux Minime, connu par plusieurs Ouvrages de pieté qu'on a donnés ci-devant au public, en a laissé encore un qu'on vient d'imprimer, qui a pour titre: *Traité de l'Amour de Dieu à l'égard des Hommes & de l'Amour du Prochain*. Chez D. A. Pierres, Libraire, rue S. Jacq. à S. Ambroise. 1740. in-12.

Il paroît depuis peu chez André de la Cuetie, Libraire, rue S. Jacq. à S. Antoine, un Livre intitulé: *De l'Education des Filles*, Ouvrage distribué en plusieurs Instructions

sur les sujets les plus importants de la Morale. Avec cette Sentence de S. Paul au frontispice: *Que tout ce qui est véritable & sincere, tout ce qui est chaste, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint.... soit l'entretien de vos pensées*. Aux Phil. ch. 4. v. 8. 1740. in-12. On rendra compte au public de cet Ouvrage dans un des Journaux suivans.

*Astronomie Physique, ou Principes généraux de la nature, appliqués au Mécanisme Astronomique, & comparés aux principes de la Philosophie de M. Newton*. Par M. de Gamaches, Chanoine Régulier de S<sup>te</sup> Croix de la Bretonnerie, de l'Académie Royale des Sciences. Chez Ch. Ant. Jombert, Libraire, rue S. Jacq. à l'Image Notre-Dame. 1740. in-4<sup>o</sup>. On parlera incessamment de cet Ouvrage dans le Journal.

Voici encore un Ouvrage dont le public a vû paroître avec plaisir la nouvelle Edition que l'Auteur vient de donner, avec des augmentations considerables, il est intitulé: *La Religion prouvée par les faits*. Par M. l'Abbé d'Houteville, de l'Académie Française. Dédié à Monseigneur le Duc d'Orléans. Nouvelle Edition. Chez Greg. du Puis, à la Couronne d'or, près la Fontaine S. Severin. in-4<sup>o</sup>. 3. vol. dont le prix en blanc est de 24 liv. Les soins que l'Auteur s'est donnés pour le conduire au point de perfection où nous le voyons, sont trop importants pour ne pas mériter une place distinguée dans le Journal. C'est à quoi on ne man-

---

*Fautes à corriger dans le présent mois de Mars.*

- P** Ag. 136. col. 1. l. 17. incommunicable, *l.* incommunicable.  
 P. 138. col. 2. l. 11. & pareux, *l.* & par eux.  
 P. 139. col. 2. l. dern. l'énonciation, *l.* l'énonciation.  
 P. 140. col. 2. l. 29. *la* restraint, *l.* le.
- 

## T A B L E

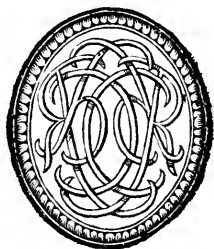
### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE FEVRIER, 1740.

<b>G</b> Enéalogie Diplomatique de la Maison d'Absbourg, &c. pag. 131. &c.	<i>suiv.</i>
Explication de divers Monumens singuliers, &c.	141
Panegyrique de S. Vincent de Paul, &c.	150
Examen desintéressé des differens Ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la Terre, &c.	153
Avis salutaires d'un Philosophe Chrétien, &c.	159
Nouveau Théâtre François, &c.	161
Les Ouvrages en Prose & en Vers de M. l'Abbé Conti,	164
Les Œuvres de S. Paulin, &c.	172
Traité des Monitoires, &c.	181
Nouvelles Littéraires,	186

Fin de la Table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.  
AVRIL.



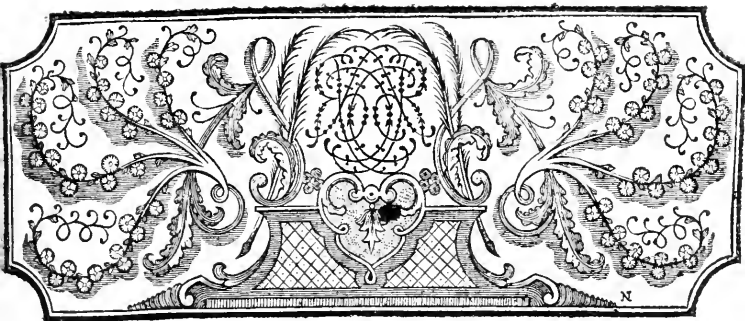
A PARIS;

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



AVRIL. M. DCC. XL.

*L'OPTIQUE DES COULEURS, FONDE'E SUR LES SIMPLES*

*Observations & tournées sur tout à la pratique de la Peinture & des autres Arts Coloristes. Par le R. P. Castel, Jesuite. 1740. A Paris, chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science. vol. in-12. pp. 487.*

CET Ouvrage a deux parties, dont la première consiste en 21 Observations sur les couleurs, & la seconde en quelques Mémoires pour l'Optique-Physique des couleurs, avec des Lettres adressées  
*Avril.*

au Pere Castel & des Réponses à ces mêmes Lettres. Il y a joint des Principes Physico-Mathématiques pour expliquer la réfraction de la lumière. Nous choisirons ce qui caractérise l'Ouvrage

B b ij

en employant les idées de l'Auteur.

Le noir & le blanc ont été le premier sujet des méditations du P. Castet, & sans s'arrêter trop long-temps à ce que les Philosophes ont pensé, il conclut que le noir est l'assemblage des couleurs sombres, & le blanc l'assemblage des couleurs vives; le noir n'étant produit que par le noir, & le blanc n'étant autre chose que la lumière vive. S'il y avoit, dit-il, un noir parfait un vrai noir, ce seroit les ténèbres pures, ainsi nos noirs ne sont que des gris plus ou moins, le blanc même absorbe les parties qui renvoient la lumière. Si l'on veut suivre l'analogie des sons dans les couleurs, l'Auteur comparera également le noir & le blanc d'un côté, au silence des sons de l'autre côté, & si l'on est surpris qu'*n montant au blanc on aboutisse à un silence des uns & des autres, on cessera de l'être lorsqu'on verra que le trop de vivacité produit le silence des sons comme le trop de lenteur.* Une lumière trop vive éblouit, ainsi que des sons trop vifs peuvent rendre sourd. Dans une seconde Observation le P. C. s'attache à mettre une distinction précise du coloris & du clair obscur. Ici il est défini par un mélange d'ombre & de lumière, de noir & de blanc, mais le coloris est toute autre chose, une couleur peut différer d'une autre en coloris & être la même par le clair obscur, ou être différente en clair obscur & la même par le coloris. Par exem-

ple mêlant du blanc avec du bleu de plus on fera des bleus de plus en plus clairs, différens en clair obscur, mais toujours bleus, & les mêmes pour le coloris; cette étendue jusqu'à présent sujette aux erreurs de nom a obligé l'Auteur de parler avec beaucoup de précaution, & de donner des noms généraux aux couleurs générales. Ainsi il appellera *faune* ce qu'on appelle au ore, *nacarat* ce qu'on appelle *orangé*, & *bleuatre* ce qui est céladon, l'équivoque étant venue, parce qu'il y a des degrés de coloris qui n'ont point de nom propre & que les noms particuliers consacrent trop à un certain degré de clair obscur.

Les Philosophes ont été assez partagés sur la nature générale & l'origine des couleurs. Notre Auteur les dérive du noir, & voici ses raisons: qu'on mette, dit-il, un fer au feu, d'une espèce de noir qui y paroît d'abord, il devient bleu, violet, rouge, jaune, & enfin blanc, qui est son dernier degré, après lequel il n'y a plus de nouvelles couleurs, à moins que le feu venant à se ralentir il ne retombe du blanc au jaune, du jaune au rouge, au violet, au bleu, au noir. Parmi les différentes nuances, il faut en distinguer trois, bleu, rouge & jaune, entre les deux extrêmes noir & blanc.

On commence ici à faire sentir qu'il faut reconnoître deux sortes de noirs, le noir noir, qui est produit par le mélange de la noix de galle & par la couperose, & le



noir couleur qui est un noir illuminé de diverses couleurs dont la bâte paroît être un bleu noirâtre. Le P. Castel admet le bleu pour la couleur niere & primitive & la bâte de toutes les couleurs, il fait remarquer que le bleu est de toutes les couleurs la plus noire soit à l'huile, soit à la détrempe, soit en peinture, car le rouge brun est clair auprès du bleu de Prusse; de même on ne peut faire passer le violet pour plus brun que le bleu. Si l'on objectoit que le violet fait de bâte au bleu, dans le le prisme, & qu'il est plus foncé, plus réfrangible, on répondroit que quelque foncé que puisse être un violet on peut faire un bleu plus foncé, au lieu que le bleu le plus foncé n'a point de violet plus foncé possible au-dessous de lui, non plus que de rouge ni de jaune; il faut appliquer ce même raisonnement aux autres couleurs, le verd étant composé de bleu & de jaune ne peut être plus foncé que le bleu, puisque tout son foncé lui vient du bleu & que le jaune l'éclaircit.

L'Auteur, dans la cinquième Observation, propose ses idées sur la génération harmonique des couleurs. Tout le monde connoît les huit sons qui composent la gamme de la Musique, il y en a trois que les Musiciens qualifient de sons essentiels. Le premier est *ut* appelé basse, parce qu'il donne le ton aux autres; le second est *mi*, appelé tierce ou médiane, parce qu'il est au milieu des deux

autres; *ut* & *sol*, qu'on nomme la quinte ou dominante, parce qu'elle a quelque chose de retentissant.

De ces trois sons dérivent les autres, dont *ut* est la bâte, puis-que la corde qui sonne *ut* renferme la tierce, & la quinte, ou plutôt la dix-septième, ou double octave du premier *mi*, & la douzième, ou l'octave de la quinte, l'harmoine part donc du grave & du bas, & va en montant à l'aigu, comme dans le fer chaud le coloris sort du noir en s'élevant toujours au clair. Le bleu foncé est la corde *ut* qui fait retentir la dominante *sol*, qui sera le rouge, couleur dominante dans la nature, le jaune étant de sa nature d'un degré encore plus clair que le rouge sera la médiane *mi*; c'est ici le fondement de ces trois couleurs primitives que le P. Castel établit comme un principe fondé dans la nature.

Il n'est pas si aisé de voir comment tous les sons dérivent des trois, *ut mi, sol*. mais il est fort aisé de dériver toutes les couleurs des trois, bleu, jaune, & rouge, il suffira de les mêler, & il n'y aura pas de couleur qu'on ne fasse résulter de ces mélanges. Le bleu avec le jaune fera les verds, le jaune avec le rouge fera les orangés, le rouge avec le bleu fera tous les violets. Toutes les couleurs peuvent se rapporter à celles-là comme les principales & les plus ou moins rouges, les plus ou moins jaunes, &c. seront des demi-teintes & des quarts de tein-

te, comme des demi-tons & des quarts de ton; il n'y a de belles & de vraies couleurs que les simples ou celles qui résultent du mélange de deux simples; dès qu'on y mêle une troisième couleur elle détruit absolument le coloris des deux autres. Ce mélange des trois premières couleurs, bleu, jaune, rouge, forme le blanc. Mais ce n'est rien faire, dit le P. Castel, d'avoir ramené toutes les couleurs à trois noms. Comment fera-t-on une couleur de vermillon sans un vrai vermillon, & avec quel jaune fera-t-on la propre couleur de l'orpin si ce n'est avec l'orpin. De plus il y a divers bleux, divers rouges, ils ne sont pas du même ton ou du même degré de coloris; il faut donc une couleur ou un ton fixe, or le beau bleu du ciel est le vrai bleu auquel nous rapportons tous nos jugemens à cet égard. La nature ne nous donnant rien de parfait, tous nos bleux seront des à peu-près; pareillement le feu donnera le vrai ton au rouge, c'est pourquoi les Peintres traitent de rouge la couleur du feu & le stile de grain ou l'ocre paroît le vrai jaune lorsqu'il est bien fait.

Si l'on veut suivre les mélanges divers qu'on peut faire de ces trois couleurs on verra qu'en prenant du bleu & du jaune, moitié de chacun, & les mêlant il résultera un verd, vrai verd, prenant du bleu & du verd par moitié, leur mélange donnera un bleu verdâtre qu'on nomme celadon dans le

clair, & verd canard dans le foncé, prenant moitié verd & moitié jaune, leur mélange donnera un jaune verdâtre qu'on peut appeler olive; l'aurore est composée à peu-près de deux parties, de jaune sur une de rouge, & l'orange de deux, de rouge sur une de jaune. Voilà donc huit nuances formées de trois couleurs, sçavoir, le bleu, le celadon, le verd, l'olive, le jaune, l'aurore, l'orangé, & le rouge.

Mais il y a plusieurs autres nuances, ou degrés de coloris; car entre le rouge & le bleu on peut interposer plusieurs nuances intermédiaires, de même entre les autres ce qui résultera du plus au moindre mélange des parties de l'un avec l'autre, & l'on trouvera, en passant par des nuances insensibles, bleu, celadon, verd, olive, jaune, fauve, nacarat, rouge, cramoisi, violet, agathe, bleu-violant & bleu. Il y a deux manières de mêler les couleurs premières, en doses égales ou en doses inégales; ce mélange en dose égale est unique, & ne peut former qu'une nuance, si les doses sont inégales il se formera une fausse couleur qui ne peut trouver place parmi les douze couleurs précédentes, elles sont nommées couleurs sales, ce sont les plus ordinaires dans la nature.

On voit ici que ces couleurs sont tellement usuelles que les Peintres n'employent guères que des couleurs mêlées de presque toutes sortes de couleurs, car la plupart des

couleurs simples sont mal assurées & sujettes à tourner. Une couleur bien assurée, assure celle avec laquelle elle est mêlée, on peut appliquer la même idée aux fleurs qui sont dans la nature, aux cordes, dont on assure le ton, qu'on rend plus harmonieuses par l'accompagnement de quelques autres cordes.

Dans l'onzième Observation le P. Castel établit l'analogie des couleurs avec les tons de la Musique, il appelle cercle des sons la gamme ordinaire, laquelle contient douze sons possibles, car quoiqu'on monte ces octaves plus haut ou plus bas on roule toujours dans le même cercle ou dans la même révolution des douze demi-tons. On a vu pareillement qu'y ayant trois couleurs essentielles comme trois sons essentiels, il résulte de ces trois couleurs primitives douze couleurs ou douze degrez de coloris, formant le cercle des couleurs. *La circularité des couleurs est fort sensible & l'ordre des nuances n'est pas arbitraire plus que celui des sons.* Comme l'*ut* ne peut mener qu'à *re* en dessus, ou à *si* en dessous. Le bleu ne peut mener qu'au verd en dessus ou au violet en dessous; chaque couleur mène à celle dont elle est le germe, quoiqu'on puisse renverser l'ordre, comme de sauter du violet à l'orangé, de l'orangé au verd, du verd au cramoisi, ainsi qu'on passe de l'*ut* à *sol*, de *sol* à *mi*, de *mi* à *la*, & comme on peut commencer dans la Musique par quel ton l'on voudra, soit

*re*, soit *ut*, &c. on achèvera le cercle des sons en finissant par *re*, *mi*, &c. de même de quelque couleur qu'on parte on peut y revenir comme si l'on vouloit nuancer du rouge, on mettra rouge, cramoisi, violet, agathe, violant-bleu, céladon verd, olive jaune aurore, orangé & rouge.

Si l'on veut pousser au-delà des demi teintes ou demi nuances, la règle se tirera des mêmes principes; qu'on mêle du bleu avec du céladon l'on aura le quart de nuances entre ces deux couleurs, on pousseroit la chose jusqu'au demi quart de teinte, en mêlant le bleu avec le demi céladon, le céladon avec le demi verd, & le demi verd avec le verd. L'Auteur, sur cette règle, a composé un ruban de sept à huit pieds de longueur, qui étoit un cercle de couleurs, nuancé non seulement par les demis & les quarts de teintes, mais par les centièmes de teintes, les deux bouts étoient violets, l'entre deux de toutes couleurs. On y en avoit fait entrer mille, l'on auroit poussé cette division beaucoup plus loin; quand on voyoit ce ruban rouler sur une carte on s'imagineroit voir toujours la même couleur, cependant après plusieurs tours l'œil étoit transposé sur des nuances bien différentes; l'Auteur enseigne la méthode qu'il a suivie pour y arriver, & donne une Table en conséquence pour cette composition. Le P. C. tourne ses observations spéculatives à la pratique. Il en fait une application à

la teinture avec des vûes qu'il propose pour la perfectionner.

Selon l'aveu de l'Auteur, il ne lui a pas été aussi aisé de constituer les degrez du clair obscur que de constituer ceux du coloris; les couleurs, quoique par leur mélange elles se rapprochent, ont néanmoins un caractère distinctif. Mais le clair-obscur n'est bien décidé que dans ses extrémités noir & blanc, ou tout au plus dans son milieu qui est le gris résultant d'ombre & de lumière, le noir est la base du clair obscur, de ce noir sort le blanc par voye de développement; enfin du noir & du blanc réunis sort le gris par voye de mélange: ce sont-là les trois degrez les plus marqués du clair obscur, tout ce qui sera au-dessous de ce gris moien est gris noir, tout ce qui est au-dessus est gris-blanc, ce qui constitue cinq degrez de clair obscur, noir, gris-noir, gris, gris-blanc, blanc, & si l'on combine toutes ces especes, cela en donne quatre nouvelles, ce qui fait neuf en tout: toutes ces especes sont sensibles, mais l'œil ne peut les distinguer si l'on va plus loin, néanmoins par l'analogie du coloris & par celle du son l'Auteur détermine cette subdivision jusqu'à douze: en voici la liste.

*Noir, noir noir gris, noir noir gris-noir, gris-noir, gris noir, gris-gris, gris-noir, gris-gris gris blanc-gris, gris-gris blanc, gris blanc, gris-blanc, blanc blanc gris blanc-blanc, & blanc pur.*

Comme l'on a employé le co-

loris aux arts, on peut pareillement faire une application de la théorie du clair obscur à la peinture, à la teinture, & aux Manufactures, c'est-à-dire, qu'on peut nuancer en différens degrez de clair-obscur dont la diminution échappe aux yeux les plus fins. Le P. C. marche pour ceci par les mêmes voyes qu'il a déjà indiquées & dont il fait un grand détail; il conjecture même que des étoffes comme des rideaux, des canapés, des habits mêmes feroient un coup d'œil charmant.

On voit donc par tout ceci qu'on peut réunir le coloris & le clair-obscur; le coloris a été fixé d'après la nature à douze degrez, le clair-obscur a douze ou treize degrez: mais il n'y a pas de degré de coloris qu'on ne puisse faire monter ou descendre à un tel degré de clair-obscur, ni de degré de clair-obscur qu'on ne puisse affecter de tel degré de coloris. L'Auteur a donc cherché le clair-obscur de chaque couleur, du bleu, du céladon, du verd, &c. ce qui l'a mené insensiblement à résoudre un problème qu'il avoüe avoir picqué sa curiosité plus que toutes les solutions des autres questions Physico-Mathématiques & Géométriques, c'est de déterminer le nombre possible des couleurs que la nature a produit, & il a trouvé que toutes ces couleurs qui diffèrent par le coloris & par le clair-obscur ne sont qu'au nombre de cent quarante-cinq ou cent quarante-six tout au plus. La démonstration

stration est courte ; douze fois douze font 144 , or il y a douze degrez de coloris comme douze degrez de clair-obscur , le nombre des couleurs n'est donc pas innombrable , quoique cela paroisse au commun des personnes. On peut confirmer cette résolution par le moyen de l'orgue ( car l'analogie des sons & des couleurs doit toujours marcher côte à côte & s'entraider ) , l'orgue peut monter jusqu'à douze octaves , ce qui donne le nombre de sons possibles depuis le plus grave jusqu'au plus aigu , il comprend 144 tuyaux & autant de sons & même 145 , en comptant le dernier qui commenceroit la treizième octave.

Après une telle analogie du nombre des sons avec celui des couleurs possibles , l'Auteur a voulu former le plan d'un cabinet universel de coloris & de clair-obscur , & voici comme il s'y prend. Il faut former douze bandes en clair-obscur de tous les degrez de coloris de bleu , de céladon , de verd , &c. on met toutes ces cartes de suite par ordre de coloris & de clair-obscur de la maniere suivante : on prend la carte du bleu le plus foncé , on la détache de sa bande pour la coller sur la grande bande , où l'on veut les transporter toutes ; il faut prendre ensuite le céladon le plus foncé , & le détacher de sa bande pour le coller sur la grande à côté du bleu , on colle de même le verd le plus foncé à côté du céladon , l'olive foncé à côté du verd , le jaune foncé à côté de

l'olive , & tout de suite le fauve , le nacarat , le rouge , le cramoisi , le violet , l'agathe , le violant le plus foncé , & l'on aura un premier degré de coloris , ce qu'il faut recommencer pour les secondes cartes , & cela donnera une seconde octave , ainsi dans le même ordre pour le reste , comme l'Auteur l'explique fort au long : par ce moyen on obtient cette suite de degrez de coloris & de clair-obscur , il ne s'agira plus que d'accorder le clavecin par octaves , par quintes , par tierces , par tons , & demi-tons , les principes de l'accord & de temperamment seront les mêmes que dans le clavecin musical , ce que l'Auteur ajoute devoir former quelque chose de sçavant & de fort agréable à l'esprit. Le P.C. avertit qu'après avoir » satisfait son amour naturel pour » le vrai il ne pourra se dispenser de » donner à cette chromatique une » seconde partie philosophique où » il se livrera à la conjecture & à » l'hypothèse sur les pas de Descartes & de Newton.

Nous n'entretiendrons point nos Lecteurs de la seconde partie , ce sont différentes pieces tirées des Mémoires de Trevoux , où le P. Castel attaque les experiences d'optique du célèbre M. Newton , nous dirons seulement que M. Newton ayant trouvé septaions primitifs qui sortent réfractés du prisme , le P. Castel n'en compte que quatre , il faut lire ces experiences & ce détail dans l'Auteur même.

*Avril.*

C c

BIBLIOTHEQUE FRANCOISE, OU HISTOIRE DE LA  
*Litterature Francoise. Par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital. 1710. A Paris, chez Pierre - Jean Mariette, & Louis-Hyppolite Guvrin, rue S. Jacques: in-12. Tom. II. pag. 539.*

L'ACCUEIL favorable que le public a fait a cet Ouvrage, semble justifier l'idée avantageuse que nous nous en étions formée, & nous presse d'en achever l'Extrait. Ainsi après avoir parlé dans celui du mois de Fevrier dernier de la premiere partie de cette Bibliothèque, où il est question des *Traitez sur la Langue Francoise*. Nous allons rendre compte de la 2<sup>me</sup> & 3<sup>me</sup> Partie, dans lesquelles on s'attache a faire connoître les Livres qui traitent de la *Rhetorique*, ou de l'*Art de l'Eloquence*.

Comme il ne fust pas de sçavoir parler correctement, exactement & avec pureté, & qu'il faut être encore en état de donner au discours de la force & de l'ornement, ce qu'on appelle éloquence, l'ordre naturel demandoit que M. l'Abbé Goujet passât des Livres qui nous donnent les préceptes de notre Langue a ceux dans lesquels on peut puiser l'art de l'éloquence. Il fait sentir la beauté & l'utilité de cet art, qu'on ne peut, selon lui, bien apprendre qu'a force de lire & de méditer les Ouvrages qu'Aristote, Cicéron, & Quintilien nous ont laissés sur cette matiere; il convient qu'on perd beaucoup à ne pas les lire dans leur Langue originale, mais il fait voir en même tems, qu'il

reste à ceux qui ne sont pas en état de le faire, la ressource que leur offrent les Traductions Francoises qu'on a faites des Ecrits des anciens sur la Rhétorique.

Il commence donc par les différentes Traductions qu'on a publiées de la Rhétorique d'Aristote, des Traitez de Cicéron qui se rapportent au même sujet & de celui de Quintilien qui est intitulé: de *l'institution de l'Orateur*. Non seulement Monsieur l'Abbé Goujet apprécie le mérite de chacune de ces Traductions, mais il nous donne encore une courte analyse des Ouvrages mêmes, & rapporte les differens jugemens que les meilleurs Critiques en ont portés.

Il observe qu'on auroit obligé ceux qui, sans posséder les Langues sçavantes, ont néanmoins du goût pour l'éloquence, si on eut traduit avec le même soin ce qui nous reste de Denis d'Halicarnasse sur ce sujet. » Ces Ecrits n'ayant » point, dit-il, été mis en notre » Langue, on peut recourir aux » Analyses que M. Gibert en a » données. Elles suffisent, continue-t-il, pour nous donner une » idée de la doctrine & des sentimens de Denis, qui y paroît un » Critique exact, mais trop austere, donnant à l'éloquence des » loix si pleines de sévérité, met-

» tant cet art tellement à l'étroit ,  
 » qu'il semble en ôter presque tou-  
 » re la réalité , & le réduire à la  
 » simple idée sans esperance d'être  
 » pratiqué.

Comme on n'a point aussi tra-  
 duit en François ce qui nous reste  
 d'Hermogène, d'Aristide, d'Aphtho-  
 ne, d'Ulpien & de plusieurs autres  
 anciens Rhéteurs, dont notre Au-  
 teur estime qu'il est bon de con-  
 noître la doctrine, il renvoie en-  
 core ceux qui désireront s'en in-  
 struire au premier Tome des Juge-  
 mens des Sçavans par M. Gibert.

Il n'y a rien ou presque rien à  
 négliger, selon notre Auteur,  
 dans les Ecrits qu'il a indiqués  
 dans ce Chapitre, mais il avoue  
 qu'il n'en est pas de même de ceux  
 dont il parle dans le Chapitre 2<sup>me</sup>,  
 où il s'agit des *Rhétoriques faites  
 par les Modernes*. Il avertit que s'il  
 n'est pas inutile de les connoître  
 pour être au fait de leurs travaux  
 en ce genre, il ne seroit pas con-  
 venable de les lire tous, mais qu'il  
 faut seulement s'attacher aux  
 meilleurs. Cependant pour suivre  
 son plan, il nous donne la notice  
 des uns & des autres, & met en  
 tête le Traité de Pierre Fabri, ou  
 le Fevre natif de Roüen, Curé de  
 Méray, imprimé en 1521. sous le  
 titre de *grand & vrai Art de pleine  
 Rhétorique*. Ouvrage qui, quoi-  
 qu'il ait été réimprimé à Paris en  
 1539. est, selon Monsieur l'Abbé  
 Goujet, fort mal écrit & souvent  
 aussi bizarre dans ses principes,  
 que peu juste dans ses définitions.  
 C'est peut-être par cette raison,

ajoute-t-il, que M. Gibert a négligé  
 d'en parler dans ses *Jugemens  
 des Sçavans sur les Rhéteurs*. Mais  
 il remarque en même tems, & il  
 en donne dans la suite plus d'une  
 preuve, qu'il est arrivé quelque-  
 fois à M. Gibert de faire mention  
 de certains Ouvrages qui avoient  
 eu peu de reputation lors même  
 qu'ils avoient paru, tandis qu'il  
 en a omis plusieurs autres, qui mé-  
 ritaient à juste titre de passer à la po-  
 stérité.

Il n'oublie pas la Rhétorique  
 que cet ancien Professeur donna  
 en 1730.

Les Régles & les principes qu'il  
 y établit, il les avoit déjà défen-  
 dus dans plusieurs Ecrits contre le  
 P. Lamy Bénédictin, & contre M.  
 Pourchot. M. l'Abbé Goujet se  
 contente d'indiquer ces différens  
 Ecrits, parce qu'il trouve avec  
 raison qu'ils peuvent amuser quel-  
 ques momens, mais sans beaucoup  
 instruire.

Des Rhétoriques faites par les  
 modernes, M. l'Abbé Goujet vient  
 dans le 3<sup>me</sup> Chapitre aux *Ecrits  
 François sur l'Eloquence en général*.  
 Il reconnoît que même depuis le  
 renouvellement des Belles-Lettres  
 l'éloquence a été long-tems dans  
 un état déplorable, soit parmi  
 les Orateurs de la Chaire, soit  
 parmi ceux du Barreau, quoique  
 les premiers, selon le célèbre M.  
 du Vair, Garde des Sceaux de  
 France, ayent de plus grands  
 avantages pour devenir éloquens  
 que les seconds. C'est ce qu'il  
 soutient dans son *Traité de l'Elo-*

*quence Françoisse*, & des raisons pourquoy elle est demeurée si basse. Ce Traité qui a été imprimé en 1624. est le premier dont notre Auteur fasse ici mention. Il sert comme de Préface à la Traduction que M. du Vair a donnée des deux fameuses Harangues d'Eschines & de Démosthènes, auxquelles il a joint celle de Cicéron pour Milon. On y trouve des Règles & des Préceptes dignes de la grande réputation de ce sçavant Magistrat. M. l'Abbé Goujet parle aussi avec éloge du Livre intitulé : *considérations sur l'Eloquence Françoisse*, publiées en 1648. par M. la Motte le Vayer. Cet Auteur y prétend que les Orateurs de son tems, quoique soit inférieurs aux anciens pour la force & pour la beauté du stile, les avoient égalé pour le nombre & l'harmonie des périodes.

Il faut voir dans l'Ouvrage même les jugemens, que M. l'Abbé Goujet fondé sans doute sur la maxime, qui veut, que *chacun en soit cru dans son Art*, porte presque toujours d'après M. Gibert sur le Livre du P. Rapin qui a pour titre, *Réflexions sur l'usage de l'Eloquence de ce tems en général*, sur celui de la *manière de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, par le P. Bouhours, sur les Ecrits qui ont été composés à l'occasion de cet Ouvrage; sur celui des *arrêns du langage réduits à leurs principes*, par M. de Ganaches Chanoine de S<sup>e</sup> Croix de la Bretonnerie, & enfin sur les *Dialogues de l'Eloquence*, Ouvrage posthume de M. de

Fenelon Archevêque de Cambrai.

M. l'Abbé Goujet ne trouve à la vérité rien de neuf dans ce que M. Rollin a écrit sur l'éloquence dans le second Tome de *la manière d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres*. Mais il reconnoît que tout y est exprimé avec une élégance, une netteté, & pour l'ordinaire une précision qui charment le lecteur. Il ne veut pas cependant qu'on se croie toujours obligé à suivre ses préceptes. On doit se souvenir que les Maîtres mêmes, qui comme M. Rollin, méritent ce nom à si juste titre, ne sont point infaillibles, & que les erreurs des Grands Hommes n'en sont pas moins des erreurs. Or si l'on en croit M. Gibert, autre Rhéteur, dit-il, dont l'habileté n'est ignorée de personne, ces erreurs ne sont pas en petit nombre, dans ce que M. Rollin a écrit sur l'éloquence; c'est ce que le seul amour de la vérité plus fort que toute autre considération humaine, ainsi que M. Gibert l'assure lui-même, l'a obligé de montrer dans des observations qu'il a adressées à M. Rollin même, & qu'il a cru devoir rendre publiques en 1727.

Cependant M. l'Abbé Goujet pense, qu'en les lisant avec attention, on trouvera peut-être que ces deux Auteurs ne sont pas aussi éloignés de sentimens, qu'on pourroit le croire d'abord. Il touche même plusieurs points sur lesquels il lui semble qu'il seroit facile de les concilier. Il juge cependant que M. Gibert a raison de repro-



cher à M. Rollin de conseiller comme de bons Ouvrages, les Dialogues sur l'éloquence attribués à feu M. de Fenelon, les réflexions du P. Rapin sur le même sujet, & la manière de bien penser du P. Bouhours, sans avertir des erreurs & des faux raisonnemens qui sont échappés à ces Auteurs, de citer aussi trop fréquemment Sénèque, qui n'est point assurément, dit M. Gibert, un modèle à suivre. Nous laissons au Lecteur à juger si M. Rollin a ignoré cette vérité & s'il l'a laissée ignorer aux autres.

Quoiqu'il y eut un grand nombre de bonnes observations dans cette critique, M. Rollin, continue notre Auteur, qui crut n'y voir presque que des raisonnemens peu solides, ou des Critiques qui n'avoient pour objet que quelques méprises sur des sujets même peu intéressans pour le public, d'ailleurs occupé à des travaux, qu'il jugeoit plus importans, & dont les fruits nous sont en effet si utiles, se contenta de répondre au Volume de M. Gibert, qui contenoit 476 pages par une Lettre qui n'en a que vingt. Mais c'est en vain que M. Gibert y a répliqué, M. Rollin, persuadé qu'il devoit laisser au public le soin de faire l'apologie d'un Ouvrage qu'il avoit si bien reçu, est demeuré dans le silence, & par-là du moins a trouvé le moyen d'y réduire son adversaire.

Il s'agit dans le Chapitre quatrième des *Ecrits faits sur l'Eloquence du Barreau*. Peu d'Auteurs

ont traité ce sujet en particulier, mais M. l'Abbé Goujet assure, que dans ce peu d'Auteurs, on ne laisse pas de trouver de bons préceptes qu'on ne doit point négliger. Il met dans ce nombre Gabriel Gueret, célèbre Avocat au Parlement de Paris. Nous observerons en passant que dans son Livre qui est intitulé : *Réflexions sur l'Eloquence de la Chaire & du Barreau*, Gueret soutient fortement que l'Avocat ne doit point employer le pathétique, qu'il prétend être le distinctif des Sophistes, & il entreprend de prouver que selon Aristote, l'art d'exciter les passions doit être banni des plaidoyers, que de s'en servir, c'est chercher à corrompre le Juge, & fausser, pour ainsi dire, la règle, enfin que l'Aréopage l'avoit pros crit. Notre Auteur prend le parti du pathétique, & montre qu'il n'en faut condamner que le mauvais usage.

*Les Ecrits sur l'Eloquence de la Chaire*, qui remplissent le 15<sup>me</sup> Chapitre, sont en bien plus grand nombre, & par l'analyse exacte qu'en fait M. l'Abbé Goujet sont très-propres, joints ensemble, à former ceux qui se destinent aux travaux de la Chaire; ce Chapitre peut même être regardé comme un corps complet de tout ce qu'on a dit de mieux jusqu'ici sur ce genre d'éloquence.

Il y faudra joindre ce qu'il ajoute dans le Chapitre 6<sup>me</sup> des *Ecrits qui ont été faits sur l'action de l'Orateur*, c'est-à-dire, la pronon-

citation & le geste.

M. l'Abbé Goujet ayant épuisé dans cette seconde Partie ce qui regarde les Auteurs anciens & modernes qui ont donné des préceptes d'éloquence, traite dans la 3<sup>me</sup> & dernière de ceux qui ont mis ces préceptes en pratique, ou autrement des Orateurs. Dans le premier Chapitre qui roule sur les *Traductions Françaises des Ecrits des anciens Orateurs*, il commence par celles que nous avons d'Isocrate, dont Quintilien disoit, qu'il étoit plus propre à former un jeune Athlète, qu'à combattre lui-même. De vingt & un Discours, qui nous restent de cet Orateur, on n'en a traduit que quelques-uns, encore au jugement de notre Auteur, l'ont-ils été assez mal, si l'on en excepte le Discours à Démonique, dont la Traduction est dûe aux soins de M. l'Abbé Régnier Desmarais. On s'est, dit-il, plus attaché à nous faire connoître Démosthène, & avec d'autant plus de raison qu'il est le Prince des Orateurs Grecs. Parmi les différentes Traductions qu'on en connoît, il insiste particulièrement sur celles de M. de Toureil & de M. l'Abbé d'Olivet, & s'étend sur ce qu'on a dit pour & contre ces deux célèbres Traducteurs. Avant eux, comme nous l'avons insinué, Démosthène en avoit en un aussi distingué par sa science que par la dignité de la place qu'il occupoit. C'étoit M. du Vair qui a publié la Harangue sur la Couronne, avec celle d'Eschines sur le même sujet.

J'admire, dit M. de Toureil, qu'un Magistrat de ce rang ait pu & voulu l'entreprendre. Mais il n'est pas possible de dissimuler, qu'assez souvent, pour ne rien dire de pis, elle se ressent du peu de loisir que lui laissoient ses importantes occupations.

Selon M. l'Abbé Goujet, Cicéron n'a pas été aussi heureux en Traducteurs que Démosthènes, au moins, dir-il, pour le plus grand nombre de ses Harangues; il ne laisse pas cependant de rendre justice aux Traductions que M. l'Abbé d'Olivet a données des Catilinaires, & il les préfère avec raison à toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Nous supprimons, pour abréger, ce qu'il dit des Traductions qu'on a faites des controverses de Sénèque, du Panégyrique de Trajan par Pline & de quelques Harangues tirées de l'Histoire de Tite-Live, & nous passons au Chapitre second où notre Auteur se propose de nous faire connoître les Orateurs de la Chaire anciens & modernes. Comme la plupart des Homélies des SS. PP. sont extrêmement connues par les différentes Traductions qu'on en a données, il ne croit pas devoir s'y arrêter, mais il demande seulement qu'il lui soit permis de remarquer en passant, que quoique les Orateurs Profanes soient en possession d'être regardés comme les modèles de l'éloquence, ce ne seroit pas rendre justice aux Peres tels que S. Chrysostome, S. Basile, & S. Gregoire de Naziance, de

ne les regarder comme de grands Hommes , que parce qu'ils étoient de grands Saints.

Il ne peut s'empêcher néanmoins de rendre compte des Traductions de certains Ouvrages des Peres , où l'éloquence du stile se fait autant admirer que la solidité des choses. Et ce qu'il en dit mérite d'être lû. Il en est de même de la peinture qu'il nous fait du mauvais goût qui regnoit parmi les Prédicateurs qui , dans le 15<sup>me</sup> & 16<sup>me</sup> siècle ont paru en France. Ces mêmes pieces qui étoient pour lors entendues avec admiration , & ce qu'il y a de plus étonnant avec édification , nous paroissent aujourd'hui réellement , & sont aussi méprisables que ridicules. Dans les Discours de Menot , d'Olivier Maillard , de Meyllier , & semblables , on ne voit rien de l'Orateur & sur-tout de l'Orateur Chrétien.

Mais sans remonter si haut , il prétend qu'on ne trouve guères plus de goût , de choix dans les expressions , de méthode & de solidité dans la plupart des Prédicateurs qui ont fleuri dans le commencement du 17<sup>me</sup> siècle. Il met de ce nombre André Valladier , Abbé de S. Arnoul , de Metz , M. le Camus Evêque du Bellay , & plusieurs autres , dont l'énumération , dit-il , seroit d'autant plus inutile , qu'on ne les lit plus , & que l'on a raison de ne point les lire. Il en excepte cependant Saint François de Sales , & il convient qu'il a commencé à s'élever au-dessus des défauts de son siècle , &

à traiter les vérités de la Religion avec la dignité & la gravité qui leur convenoient.

Cependant la Chaire ne fut entièrement purgée de tout ce qui la déshonoroit souvent autant qu'il la prophanoit , que par les exemples que donnerent le Pere de Lingendes Jesuite , le Pere Senaut qui depuis fut Général de l'Oratoire , & le Pere d'Audifret Général de la Congregation de la Doctrine Chrétienne. Ils apprirent aux Prédicateurs à donner un ordre régulier à leurs discours , & à substituer la doctrine de l'Evangile & des Peres à des traits d'érudition prophane , presque toujours aussi ennuyeux que mal placés. En un mot on leur est redevable du bon goût qu'on a vû regner depuis dans les Sermons des PP. Giroust , Cheminai , de la Ruë , & Bourdaloue , des Peres Hubert , de la Roche & Massillon de l'Oratoire , & des Abbez Fléchier , Bossuet , Anselme & quelques autres que notre Auteur nomme encore , sans prétendre néanmoins qu'il n'y ait point d'autres modèles de l'éloquence de la Chaire , que ceux dont il a fait mention ; mais son dessein n'est point , dit-il , de faire le dénombrement de tous ceux dont on a imprimé les Sermons , ni moins encore de juger de ceux que nous entendons aujourd'hui avec satisfaction. Il n'oublie pas ici les principaux de ceux qui se sont distingués par leur talent à composer des Panegyriques ou des Oraisons Funébres , & il fait sentir en quoi

consistoit principalement le genre d'éloquence qui dominoit dans chacun de ces Orateurs.

L'éloquence du Barreau a eu le même sort que l'éloquence de la Chaire, comme notre Auteur le montre dans le 3<sup>me</sup> Chapitre. Guillaume du Vair, dans son Traité de l'Eloquence Françoisé, demandoit quelles étoient les causes qui avoient retardé jusqu'alors les progrès de notre éloquence; & cette demande, dit M. l'Abbé Goujet, étoit alors raisonnable. Il montre par quels degrez elle s'est insensiblement élevée à ce point de perfection, où nous la voyons aujourd'hui. Ce ne fut guères cependant que depuis le milieu du dernier siècle, que la Magistrature & le Barreau produisirent de célèbres Orateurs. Malheureusement peu d'entr'eux ont donné leurs Discours au public. » Si nous avions, dit notre » Auteur, ceux que les premiers » Magistrats, & les Gens du Roi » prononcent chaque année à la » rentrée des Cours, nous aurions » de parfaits modèles d'une élo- » quence noble, grave, judicieu- » se, capable de maintenir le bon » goût, & de servir de rempart » contre cette éloquence éblouif- » sante, fardée, pleine de pointes » & de jeux d'esprit, que quelques » Ecrivains tâchent d'introduire » parmi nous, & qui n'a déjà trou- » vé que trop d'imitateurs.

Pour ce qui regarde les Avocats, il regrette encore que nous n'ayons presque rien de Pucelle, de Fourcroy, de Nivelles & de

plusieurs autres qui se sont fait un nom très-célèbre dans cette profession. Ainsi il se trouve presque obligé de se borner aux Discours d'Antoine Arnauld, d'Antoine le Maître, d'Olivier Patu, de Gauthier, de Gillet, & de Marhiu Terrallon. Il montre particulièrement en quoi chacun de ces Orateurs ont excellé, & conseille aux jeunes gens qui veulent se former à l'éloquence du Barreau d'écouter avec attention les plaidoyers des illustres Avocats qui sont aujourd'hui tant d'honneur à la Nation, les Chevalier, les Cochin, les le Normant, les Quillet de Blaru, avec quelques autres, & de lire avec soin celles de leurs pièces imprimées qui ont un objet intéressant.

Enfin M. l'Abbé Goujet dans le 13<sup>me</sup> Chapitre de cette dernière partie a cru devoir parler des *Ouvrages Académiques par rapport à l'Eloquence*; quoiqu'ils soient éloignés du stile ordinaire de la Chaire & du Barreau, il est persuadé qu'ils peuvent être d'un grand secours à l'Orateur, veiller en lui le goût des bonnes choses, & lui rendre l'esprit plus fécond & plus orné. Cette matière l'engage naturellement à parler de l'origine des diverses Académies qui ont été établies à Paris, & dans quelques Villes du Royaume pour perfectionner l'éloquence; il entre là-dessus dans un détail curieux, qui est suivi à l'ordinaire d'un jugement critique sur les différentes pièces d'éloquence, qui sont sorties de ces sçavantes assemblées.

Pour

Pour ne rien laisser à desirer au Lecteur de tout ce qui peut le mettre au fait de la Littérature Françoisë. M. l'Abbë Goujet a placé à la fin de ce second Tome un Catalogue des Livres François qui ont été composés sur la Langue & sur l'Eloquence Françoisë , & il les a rangés suivant l'ordre des matieres

qu'il a traitées dans ces deux Volumes. Nous ne doutons pas que le public n'apprenne avec plaisir qu'on imprime actuellement la suite de cet Ouvrage , où l'Auteur traite des *Ecrits Didactiques sur la Poësie* , des *Traductions Françoises des anciens Poëtes* , & de nos *Poëtes François*.

GENEALOGIA DIPLOMATICA AUGUSTÆ GENTIS

Habsburgicæ , quâ continentur vera Gentis hujus exordia , Antiquitates , propagationes , possessiones & prærogativæ , Chartis ac Diplomatis , n° CMLIV. maximâ parte hæcenus ineditis , asserta ; adjunctis sigillis , aliisque Monumentis æri incisis , Mappâ item Geographicâ , & Indicibus locupletissimis. Hæc verò res non modò Habsburgicas universè corroborant , sed aliis etiam pluribus illustrissimis Germaniæ nostræ Familiis , & patriæ mediæ ævi Historiæ lucem sœnerantur. Operâ & studio R. P. Marquardi Herrgott , Ordinis S<sup>ti</sup> Benedicti , Congregationis S<sup>ti</sup> Blasii in Nigrâ Sylvâ Capitularis & Magni Cellarii , nec-non Sacræ Cæsareæ Regiæque Catholice Majestatis Consiliarii , & Historiographi , Ordinumque anterioris Aultriæ per Brisgoviam apud Aulam Cæsaream Deputati. Tom. I. in fol. Viennæ Austriæ , ex Typographiâ Leopoldi Joannis Kaliwoda. M. DCC. XXXVII.

C'est-à-dire : *Généalogie Diplématique de la Maison d'Habsbourg* , par le R. P. Marquard Herrgott , Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Blaise dans la Forêt Noire , Conseiller & Historiographe de l'Empereur A Vienne en Autriche , chez Léopold - Jean Kaliwoda. 1737. in fol. 2. Tom. en 3. vol. Tom. I. en un vol. pag. 337. outre l'Épître Dédicatoire , l'Avis au Lecteur , les Prolégomènes , les Cartes , les Planches & les Tables. Tom. II. en 2. vol. pp. 811. sans les Tables. Le Livre se trouve chez François de Bure , Libraire , sur le Quai des Augustins , à l'Image S. Germain.

SECOND EXTRAIT. (a)

**L**A Généalogie Diplématique de la Maison d'Habsbourg , est divisée en six Livres. Le pre-

(a) Le premier est dans le Journal du mois de Mars.

Avril.

mier , à la tête duquel on trouve un Recueil de Cartes , de Plans , & de Sceaux , peut être regardé comme une suite des Prolégomènes ; parce que les dix-huit Chapitres , dont il est composé , sont

D d

autant de Dissertations, qui présentent le développement du Système Généalogique. Dans les unes, l'Auteur fixe la véritable origine des Comtes d'Habsbourg, en déterminant le Siège de leurs établissemens primitifs : il montre dans les autres que cette même origine, également illustre & ancienne, réunit tous les traits qui caractérisent les Maisons du premier ordre. Nous rapporterons notre Extrait à ces deux chefs : l'impossibilité où nous sommes d'y comprendre tout ce qui pourroit intéresser la curiosité des Lecteurs, nous réduit à décomposer l'Ouvrage, pour tâcher d'en saisir l'esprit, & de le faire connoître, sinon par un détail exact de ses parties, au moins par ses principes.

On a dû remarquer que le Pere Herrgort plaçoit indistinctement dans l'ancienne Allemagne & dans la Bourgogne Trans-jurane, l'origine de la Maison d'Habsbourg. Il s'explique ici avec plus de précision ; & prétend qu'on découvre, par le moyen des Chartes, qu'elle eut des établissemens dans la première de ces deux Provinces, avant qu'elle paroît en avoir eu dans la 2<sup>me</sup> ; mais que depuis la réunion qui se fit peu après de l'Alsace, où les uns étoient situés en partie, avec la Bourgogne Trans-jurane, où étoient les autres, on a pû s'accoutumer à ne les pas distinguer. De-là il conclut qu'à parler proprement, l'origine de la Maison d'Habsbourg est *mixte* ; c'est-à-dire, pour me servir de son

expression, Bourguignonne-Allemande, *L. 1. C. 1. - Alemanica.* (C. 1. 2. 1.)

Il faut donc dans l'ancienne Allemagne, en Souabe, soit parmi les premiers Comtes du Brisgaw ; s'il est vrai qu'il faille la confondre, dans sa source, avec celle de Zaringen (b), soit de *Birtilons* ou *Bertoldes*, à qui ce Comté fut soumis dès le 7<sup>me</sup> siècle ; soit parmi les Seigneurs, qui au 9<sup>me</sup> y possédèrent des Domaines *Alloiaux - héréditaires*. En effet, Albert d'Habsbourg vinda & ratifia en 1186. une Charte de Luitfrid, *l'un de ses Ayeux* (c), qui avoit confirmé en 903. la donation faite *par ses Auteurs* (d), au Monastère de S. Trutpert, de plusieurs fonds dépendans de leur patrimoine, situés dans le Brisgaw. (*L. 1. C. 2. & L. 11. C. 10. 11. 12.*)

Il la trouve parmi les Ducs & parmi les Comtes de l'Alsace, pour les tems où cette Province fut partagée en Duchez & en Comtez ; & depuis l'érection des Landgraviats qui succédèrent aux titres précédens (e), parmi les Landgraves de l'Alsace supérieure.

(b) L'Auteur renvoie à un autre Livre l'examen de cette question. On peut voir ce qu'il en dit, pag. 145. 146. 153. & 271.

(c) *Progenitor noster.*

(d) *Antecessores mei.* L'Auteur fixe la vraie signification de ce mot, Liv. II pag. 173.

(e) Il seroit peut-être à désirer que l'Auteur fût entré dans un plus grand détail, sur ce changement d'administration ; & qu'il eût déterminé plus nettement

Il ajoute, qu'indépendamment des *Comtez d'Office*, elle avoit dans cette Province, comme dans le Brisgaw, des possessions patrimoniales, dont l'étenduë se peut encore estimer par les donations de Luitfrid, en faveur de S. Trutpert: *Ex alia meâ hereditate... in Alsatiâ quoque... hac ego donavi de parte meâ*, dit expressément le Donateur dans la Charte de 903. La qualité de *Comte d'une partie de l'Alsace*, Luitfridus Comes, suppléeroit même à ce témoignage, s'il nous manquoit : parce que, suivant une observation importante que nous empruntons du Livre II. il étoit d'usage autrefois d'accorder, par préférence, les *Comtez d'Office*, ou les gouvernemens des Cantons particuliers, à ceux qui avoient déjà la propriété d'une portion considérable des mêmes Cantons : en sorte que, quiconque se trouve dans les Chartres qualifié *Comte* d'un tel district, est naturellement présumé avoir possédé dans ce territoire des Seigneuries allodiales. (L. 11. C. 9. p. 150.). A l'égard de la dénomination de Landgrave; Adelbert ou Albert III. qui la prend dans une Charte de 1186. & dans un Sceau attaché à une autre Charte de 1199. est le premier qui l'aît

ment l'époque de l'érection des Landgraviats : ces deux points, dont il a senti l'importance (pag. 19.) n'étoient pas étrangers à son sujet. Ceux qui voudront connoître l'état de la question, peuvent lire le Ch. XII. du *Prodromus Rerum Alsaticarum*, de M. Obrecht.

portée (f) : & l'on ne peut guères douter qu'elle n'ait commencé d'être héréditaire en sa personne ; puisque dans une transaction de 1217. Rodolphe fils d'Albert, est nommé par les habitans du pays,

(f) Guillimann, après Geoffroi de Ramminge, selon la remarque du Pere Herrgott, (& M. Obrecht après Guillimann) ont observé la même chose. Néanmoins, l'Auteur des *Généalogies Historiques* (Tom. IV. pag. 230.) avance que le titre de Landgrave d'Alsace n'a point été connu avant l'an 1210. & il s'appuie de l'autorité du même M. Obrecht, à qui il dit que celle de Ramminge étoit suspecte. Mais cet Ecrivain, dont le travail mérite d'ailleurs beaucoup d'éloges, aura sans doute été trompé par sa mémoire : voici ce qu'on lit dans le *Prodromus Rerum Alsaticarum*, pag. 255. & 256.

„Itaque ante Albertum, quem Rodolphi Imp. Proavum indicavimus, Familia Habsburgensi titulum Landgraviatus Alsatie hactenus nullo idoneo testimonio assertum vidi. De hoc verò, tradit Guillimannus affirmasse Gotfridum à Ramminge... vidisse... instrumentum datum... anno... 1186. Cum sigillo Adelberti, cujus circumscriptio erat : S. Adelberti Comitis de Habesburch & Landgravis Alsatie.“ M. Obrecht adopte sans restriction, sur la foi de Guillimann, le témoignage de Ramminge : & nous ne voyons rien qui justifie le soupçon qu'on lui impute.

Le même Ecrivain ne nous paroît pas plus exact dans ce qu'il ajoute : „Ce qui prouve que Ramminge n'a jamais eu ce titre (de Landgrave) sur un sceau d'Albert le Riche ; c'est que dans un titre de l'an 1259. Rodolphe qui fut depuis Empereur, y nomme cet Albert, son Bisayeul ; sans lui donner cette qualité de Landgrave, qu'il prend lui-même, & qu'il donne à son pere & à son ayeul.“ Ce titre de 1259. qui est cité d'après Stumpf, Auteur d'une Chronique Allemande que nous n'avons pas consultée, doit être la Charte

*hereditarius Tutor & Praefectus* (g). Aussi, continue l'Auteur, voyons-nous qu'elle se perpétue dans les Actes de ses Descendans, jusqu'à l'Empereur Rodolphe, dont la Femme Gertrude se qualifioit, l'année même de l'élection de son mari, *Alfons Landgravia*. (Co. 3. 17. & L. 11. C. 3.)

Enfin, il la trouve parmi les Contes de la Bourgogne Transjurane, au Canton de la Suisse dit l'*Ergaw*, *Argoja*. Le Comté de *Rore*, qu'elle y possédoit, comme nous avons eu occasion de le marquer (h), disparoit, à la vérité, dans les Chartes, presque au même temps qu'on l'y a vû naître : mais il se reproduit aussitôt, sous une autre appellation. Pendant que le nom de *Rore*, qu'on ne rencontre plus, se perdoit, vraisemblablement, dans celui d'*Araw*, petite Ville sur la rivière d'Aar; le titre de Comté passoit au Château d'Habsbourg, que Vernier fit bâtir, au plus tard,

du 17. Octob. de la même année, que le P. Herrgott rapporte au premier Vol. des *Preuves*, pag. 351. Rodolphe y nomme de suite son pere, son ayeul, & son bisayeul, sans donner aux deux premiers, comme on le suppose, la qualité de *Landgrave* : » *Progenitores nostri, Comites videlicet Albertus mibi Landgravia Pater, ... Rudolphus Avus, Albricus Proavus.* » Il est inutile d'observer que, sans la supposition même de l'Auteur, argument négatif prouveroit peu de chose.

(g) La Transcription est en Allemand; nous citons la traduction de l'Auteur.

(h) Premier Extrait, Journ. de Mars, pag. 499.

en 1027, & qu'il nomma ainsi, selon la conjecture du P. Hanfius Jésuite, adoptée par l'Auteur, *quasi Castrum Almale* : r)

La date de 1027. ne souleve aucune difficulté; des que l'on sait que la construction d'Habsbourg est rappelée dans l'Acte de la fondation de Muri, qui est de cette année (k). Pourquoi donc s'écoulet-il près d'un siècle, avant que ce Château, devenu le Chef-lieu d'un Comté célèbre, communique son nom à ceux que l'on prétend en avoir été les Seigneurs? Car Adalbert ou Albert II. est le premier qui en ait formé le sien : *Adalbert de Haversborch*; c'est la souscription qu'on lit au bas d'un Diplôme de l'an 1114. (l). Le P. Herrgott se fait cette objection; & il y répond que, suivant la pra-

(i) *Hab, habes, haben, dominium denotat. ... Burg verò. ... Castrum significat.* Pag. 34.

(k) V. au T. II. p. 107. la Charte de Vernier Eveque de Strasbourg.

(l) Cependant, comme l'Auteur lui-même le remarque, (L. 11. pag. 142. 143.) Vernier mourut en 1096. est qualifié *Comte d'Habsbourg*, dans un Diplôme de l'an 1114. dans le Nécrologe de Muri, & dans un privilège accordé en 1099 au même Monastère de Muri par le Sacré Collège, le S. Siège étant vacant. Il est aisé d'expliquer le Diplôme & le Nécrologe : l'un, de même date que le Scellu d'Albert, l'autre, rédigé postérieurement, ont pu parler par anticipation. Mais il ne paroit pas aussi facile de sauver le privilège, qui se trouve antérieur de 15 ans à la date du Scellu. Un simple Anachronisme de cette nature suffit quelquefois pour rendre suspecte l'authenticité d'un titre.



tique du temps, les Seigneurs d'Habsbourg qui ont vécu entre Vernier & Albert, aussi-bien que ceux qui ont précédé Vernier, empruntèrent leurs dénominations des Comtez d'office qu'ils gouvernoient : que, par exemple, Rareboton frere de Vernier est appelé dans les Chartes, *Comte de Cleg-gow*, Otton fils de Rareboton, *Comte de Sunttgaw*; & qu'ils n'ont pu prendre celle de *Comte d'Habsbourg*, qu'après l'introduction de l'usage de se distinguer par les domaines patrimoniaux. L'Auteur avoit déjà placé cette observation, dans les Prolégomènes : il en fait ici un emploi différent. (Cc. 4. 5. 6. 17. 18. & L. 11. p. 144.)

C'est ainsi que, par la liaison des deux objets qu'il s'étoit proposés, en remplissant le premier, il entame nécessairement le second : il ne pouvoit constater les établissemens primitifs de la Maison d'Habsbourg, sans faire voir en même temps que l'origine de cette Maison touche aux siècles les plus reculés ; & que dès le commencement ceux à qui il la rapporte, étoient décorés du titre de Comte. Il va plus loin. On convient assez que ce titre suppose une noblesse éminente, dans ceux qui en furent revêtus : mais, comme les Capitulaires nous enseignent qu'il y avoit, sous le règne de Charlemagne, trois ordres de Comtes, *Comites Majores*, ou *Fortiores*, *Comites Mediocres*, *Comites Minores* ; il reste à savoir auquel des trois ordres appartenoient les an-

cêtres des Comtes d'Habsbourg. Le P. Herrgott décide encore cette question par les Chartes : & telle est, à peu-près, sa méthode.

Il pose d'abord pour principe, que les Comtes de la première classe, suivant la valeur du mot *Fortiores*, étoient ceux qui, relativement aux autres, commandoient dans un plus grand pays : ensuite, pour nous mettre à portée de juger, sur cette règle, les Seigneurs dont il s'agit ; il donne une description historique des Cantons, des Comtez, des Villes & des Châteaux, qui ont été sous leur obéissance, en tout ou en partie : puis, il nous montre, dans une Carte générale, les limites de ces différens pays, & la position respective de toutes les places : enfin, dans une Table Chorographique, qui est le dépouillement de la Carte, il marque à côté du nom de chaque lieu particulier, la date du monument où le lieu même se trouve énoncé, comme ayant été soumis à la Jurisdiction des anciens Comtes, de qui il fait descendre ceux d'Habsbourg.

On sent, à la fois, & que la Table est la preuve de la Carte, & que cette façon de prouver est aussi solide, qu'elle a dû coûter de travail à son auteur. Plusieurs Chapitres du même Livre servent d'ailleurs de Commentaire à l'une & à l'autre ; par une infinité de détails, qui regardent soit l'étendue & les dépendances de certains Cantons, soit les changemens arrivés aux noms des lieux & les di-

veries mutations de Seigneurs. C'est sur ce plan que le Chapitre second traite du Brisgaw ; le 3<sup>me</sup> de l'Alsace ; les 4<sup>me</sup>, 5<sup>me</sup>, & 6<sup>me</sup> de l'Ergaw, du Comté d'Habibourg en général, & en particulier du Chateau, dont les différentes vûes sont représentées dans autant de planches ; les septième & huitième des deux Comtez de Lenzburg & de Baden, démembrés originairement de celui de Rore, quand il s'éteignit, & réunis, quelque temps après, à celui d'Habibourg. Pour abrégé nous ne dirons rien des autres.

Si la brièveté de notre Extrait laisse quelque chose à désirer, sur la question qu'il importoit d'éclaircir ; que l'on se souvienne des prérogatives singulières dont jouissoient, en vertu de leur titre seul, les Comtes de la Bourgogne Trans-jurane, au moins, dit le P. Herrgott, depuis le partage de la Monarchie de Charlemagne : nous les avons touchées, en parlant des *Prolégomenes*. Il y revient une seconde fois au Ch. 18 : & ses nouvelles observations tendent à établir que, pour assurer aux ancêtres des Seigneurs d'Habsbourg une place entre les Comtes *Majeurs*, il suffisoit de les montrer parmi ceux de cette Province.

Mais il est superflu, ajoute-t-il au même endroit, de recourir aux inductions éloignées, où les preuves directes s'offrent en abondance. Luitfrid, l'un des premiers ayeux de Rodolphe, est appelé dans un Diplôme Impérial de l'an

850. *Comes illustris* : & , à remonter plus haut, les peres de Luitfrid, Adelbert & Adelric ou Ethic, que l'on verra commencer la Généalogie, se qualifioient *Ducs de l'ancienne Allemagne*. Si les neveux de ceux-ci ont pris plus ordinairement la qualité de *Comte* ; si quelques-uns d'entre eux ont été simplement désignés par celles de *Nobilis*, *Homo nobilis*, *Ex nobilibus personis* ; on ne doit pas conclure de la différence de ces formules, qu'il y en ait jamais eu dans leur dignité. Le titre de *Noble* annonçoit la splendeur de la naissance ; le titre de *Comte*, l'importance de l'office ; & le dernier se confondit, au ix<sup>me</sup> siècle, avec celui de *Duc* : ce n'est pas dire assez ; avec celui de *Prince* : ainsi que les Princes, les Comtes étoient traités, par tous les ordres de l'Empire, de *Nobilissimes*, de *Vénérables* ; & de *Freres*, par les Souverains. ( C. 18. & L. 11. C. 13. pp. 180-81-82. )

Quelle que fût l'excellence du rang qu'ils tenoient dans l'Etat ; nous doutons qu'on doive, avec l'Auteur, inférer du xx<sup>me</sup> Canon du Concile de Châlons, tenu sous Charlemagne en 813, que la dignité de Comte étoit alors la seconde de l'Empire, inférieure uniquement à celle d'Empereur : *Dignatio Comitum ab Imperiali secunda habita est* ( p. 114. Il ne désapprouvera pas que nous comparions la citation avec le texte même du Concile. Voici le Canon, tel qu'il se lit dans l'Edition du P. Sirmond, T. II. p. 312. » *Si inter omnes fide-*

*les pax & concordia habenda est. . . multò magis inter Episcopos & Comites esse debet, qui post Imperialis apicis dignitatem, populum Dei regunt.* » Le P. Herrgott, pour appuyer sa pensée, choisit dans ce passage les mots qui la favorisent; & sans nous prévenir sur les retranchemens qu'il a cru pouvoir y faire, il le réduit en maxime : *Quod Comites, post Imperialis apicis dignitatem populum Dei regunt.* Où l'on voit, qu'en restraignant aux seuls Comites ce qui est dit, & d'eux & des Evêques indistinctement, il nous fait perdre de vûe le vrai sens du Canon, qui est, que *les Evêques & les Comtes sont destinés à gouverner les peuples, sous l'autorité du Souverain*: en sorte qu'ici la préposition, *post*, ne détermine point, comme il le suppose, une infériorité immédiate; mais indique simplement une dépendance générale, une subordination quelconque : autrement, il faudroit dire que *la dignité d'Evêque étoit aussi la seconde de l'Empire*. Heureusement, il n'avoit pas besoin de cette preuve : on peut la lui enlever, sans faire tort à son opinion. Nous ne dissimulerons pas néanmoins qu'il ne fixe point assez nettement, pour le commun des Lecteurs, la signification primordiale des noms de *Duc* & de *Comte* ; dont la principale différence, consistoit d'abord en ce que le premier commandoit dans une Province, le second dans une Ville; & que celui-ci étoit subordonné à celui-là ( *m* ).

( *m* ) Sur cette différence, & sur les *Avril*.

Nous rapprocherons de cet endroit, comme un supplément à ce qui précède, quelques-unes de ses observations sur les Sceaux des Comtes d'Habsbourg; sans entrer dans l'examen, ni du temps où l'usage des Sceaux a commencé, ni de la diversité de leurs formes. ( *C. 17.* )

Le plus ancien qu'il produise est celui d'Albert II. duquel nous avons déjà parlé, & qu'il rapporte avec beaucoup de vraisemblance, au commencement du XII<sup>me</sup> siècle, entre 1114. & 1125. Albert est à cheval, sans selle, sans étriers, sans éperons ( ce sont autant de caractères d'ancienneté ); tenant de la main droite, dans une attitude menaçante, une épée nue; & portant de la gauche un Bouclier triangulaire, chargé, au milieu, de l'image d'un Lion. La figure équestre d'un personnage laïc désigne toujours, dit l'Auteur, la plus haute noblesse; & l'épée nue, la Jurisdiction territoriale. C'est par la *tradition* de l'épée, que les Comtes recevoient l'Investiture de leur dignité : devenus dans la suite propriétaires de leurs Com-

changemens que la suite des tems y apporta, on peut consulter le Traité de Hauteferre de *Ducibus & Comitibus Provincialibus*, sur-tout le quatrième Ch. en y joignant les pag. 260. 261. du *Prodrômus Rer. Alsat.* où M. Obrecht explique, par rapport à l'Allemagne, une partie de la Doctrine de Hauteferre sur les Duchez & sur les Comtez en général. Ce que l'Auteur a dit sur cette matière, au Chap. 6. des Prolég. ne nous paroit pas suffisant pour l'éclaircir.

D d iiii \*

tez, ils la prirent pour la marque de leur Seigneurie.

Les Sceaux postérieurs, jusqu'à l'an 1259. ne diffèrent de celui-ci que par de légers changemens dans leur forme ou dans les harnois des chevaux : du reste, & c'est la seule circonstance importante, ils se ressembloient tous, quant à la figure équestre & à l'épée : tous s'accordent à fonder la même induction en faveur des Comtes d'Habsbourg. Celui d'Albert III. qui est attaché à une Charte de l'an 1213. la confirme encore d'une manière plus positive. Albert y porte sur la tête, au lieu de casque, une espèce de toque ou de bonnet, *Birretum*, qui est appelée ailleurs, *Couronne de Comte* : parce qu'elle étoit propre à cette dignité, suivant la formule de l'institution d'un Comte, citée par Chifflet : *cum potestate . . . utendi Birreto . . . vel Coronâ Comitum* (n).

Rodolphe I. fit en 1259. des changemens plus considérables. Il substitua la lance à l'épée ; il mit au-dessus de son casque, le Lion d'Habsbourg, orné de plumes de Paon ; & ce qui mérite encore plus d'attention de notre part, il garnit de cinq fleurs de Lis, trois en haut, deux en bas, le champ de son Sceau. Cette singularité donne lieu à deux conjectures. (pp. 104. 105.)

Rodolphe vouloit-il par-là, comme l'ont soupçonné quelques Ecrivains, déclarer qu'il reconnoissoit

les Rois de France, de l'une des deux premières Races, pour les auteurs de son origine ? Mais les fleurs de Lis, que les Rois de la troisième ne paroissent pas avoir employées dans leurs Sceaux, avant Philippe Auguste [selon le P. Mabillon (o)], ou avant Louis VII. selon le Pere Ménétrier (p)], n'ont rien de commun avec les Princes Mérovingiens & Carlovingiens, sur qui seuls il eût pû vouloir enter sa Maison.

Prétendoit-il, suivant la pensée du P. Herrgort, en s'appropriant les Armoiries des Rois Capétiens, égaler sa Maison à la leur ; & donner à entendre, quatorze ans avant son couronnement, que dès lors ne voyant point de degré d'élevation, où il ne se crût en droit d'aspirer, il pouvoit aussi affecter, par anticipation, les symboles les plus augustes ? *Additamentum illud Liliorum, imitationi, dicam, an emulationi, fortè tribuendum erit.* Et plus bas : *Rudolpho Habsburgensi . . . potestate animoque Regibus hand impari, ulictum quoque à Gallie Regibus adfiscere forsitan placuerit* (p. 105.). [ Mais, outre que la supposition est purement gratuite, Rodolphe devoit sçavoir que la ressemblance des Armoiries n'étoit point un préjugé d'égalité entre les Maisons ; & que dans le même temps plusieurs familles nobles d'Allemagne, d'Italie, de Savoye, de France, avoient pris

(n) Anastas. Childer. p. 135.

(o) Diplom. p. 151.

(p) Usage des Armoir. T. 1. p. 308.  
les

les fleurs de Lis , sans en tirer cet avantage. Eudes Alleman , selon le P. Ménétrier ( 9 ) , portoit en 1265. une bande cotoyée de six fleurs de Lis : & , pour trancher en un mot la difficulté ; parmi les Sceaux des Comtesses du XII<sup>me</sup> & du XIII<sup>me</sup> siècles , où se trouve la fleur de Lis , au rapport du P. Mabillon ( r ) , il y en a un de 1151. plus ancien de 29 années que celui de Philippe Auguste , le premier , dit l'Auteur , qui ait commencé en 1180. à la mettre dans le sien ; & qu'on ne peut conséquemment attribuer , selon lui-même , ni à imitation , ni à émulation. » Le P. Herrgott a entrevû le fond de cette réponse , que nous avons seulement fortifiée de quelques exemples : mais il ne paroit pas s'être apperçu qu'elle combat ce qu'il propose.

S'il nous étoit permis de hazarder une nouvelle solution ; nous dirions que Rodolphe a pu n'introduire les Lis dans son Sceau , que comme des ornemens arbitraires , uniquement destinés à en remplir les vuides. On les voit , en effet , rangés avec une sorte de symétrie , dans le champ sphérique du Sceau , où ils sont séparés de l'écu triangulaire qui tient au bras gauche du Chevalier : car , suivant la remarque du P. Herrgott , ils n'ont jamais été admis dans l'Ecu Armorial ; & celui-ci a toujours continué de représenter le

Lion , sans aucun mélange d'autres piéces. Dans cette opinion , que l'on jugera peut-être aussi plausible qu'elle est simple , nous pouvons nous dispenser de prendre pour des Lis empruntés de l'Ecu des Rois de France , ceux du Sceau de Rodolphe. Ce seront des fleurons , tels qu'on en trouve au sommet des Sceptres , aux cercles des Couronnes , & quelquefois aux frises de certains Edifices des siècles antérieurs : ornemens connus long-temps avant l'institution des Armoiries ; qui furent familiers aux Empereurs de C. P. & à d'autres Souverains ( f ) ; que l'on a improprement appellés du nom de *Fleurs de Lis* ; & dont les Antiquaires ont souvent abusé , dans leurs recherches sur l'époque du Lis symbolique ou armorial de nos Rois.

Quoiqu'il en soit de ces trois conjectures ; Rodolphe conserva jusqu'à l'année 1273. qui fut celle de son éléction , les cinq fleurs de Lis dans son Sceau ; & il en reste un de sa femme Gertrude , au bas d'une Charte de la même année , sur lequel on en compte treize. Ce champ , semé de Lis , ajoute l'Auteur , plaisoit extrêmement à Gertrude : *Quod ipsum etiam (Lilietum) uxori ejus Gertrudi summis in deliciis erat : si quidem illa tredecim Lilia Gallica in arca quoque scuti sui diffeminavit*. On seroit presque tenté de soupçonner qu'il rentre ici dans notre sentiment : cette ex-

( 9 ) De l'orig. des Armoir. p. 88.

( r ) Diplom. L. II. C. 18. §. 2.

( f ) D. Bern. de Montfaucon , Monum. de la Monar. Franç. T. 1.

pression, *Gertrudi liliatum summis in deliciis erat*, donne bien moins l'idée d'une prétention politique, que d'un choix de pure fantaisie. Continuons.

Le P. Herrgott a montré jusqu'ici que les deux premiers caractères de grandeur qui élèvent certaines Maisons au-dessus des autres, l'ancienneté de l'origine, l'ancienneté de l'illustration, se trouvent réunis dans celle d'Habsbourg. On compte ordinairement pour le troisième, la possession des grands Fiefs : & celui-ci n'est pas le moins essentiel ; parce que, si l'étendue de la Jurisdiction fait l'importance de l'office, celle de la mouvance fait la noblesse de la Seigneurie. Pour se persuader que les Comtes d'Habsbourg ont les mêmes avantages de ce côté-là ; il suffit de parcourir le xvi<sup>me</sup> Chapitre, qui contient un dénombrement de leurs Vassaux ; & qui est terminé par une Table Alphabétique des Fiefs mouvans de leurs Comtes, justifiée par les Chartres, comme celle des noms des lieux. (C. 16.) Une pareille Table des Officiers (*Ministeriales*) qui étoient attachés à leur service, nous peint le plus avantageusement l'état de leur Maison, & la figure qu'ils faisoient en Allemagne. Nous nous contenterons d'observer que depuis l'an 1207. jusqu'à la fin du xiv<sup>me</sup> siècle, on leur voit des Echançons, *Pincerna* ; des Sénéchaux, pris apparemment dans le sens de Maîtres d'Hôtel, *Dapiferi* ; des Chambriers ou

Chambellans, *Camerarii* ; des Conseillers & des Secrétaires, *Consiliarii*, *Notarii* ; & qu'il y a des noms fort nobles dans la Liste de ceux qui remplirent ces diverses fonctions. (C. 16.)

Au Tableau que forme l'assemblage de ces différens traits, que pouvoient donc opposer les Ecrivains, qui, bien loin d'accorder aux Comtes d'Habsbourg des commencemens si brillans, ont avancé que Rodolphe, élu Roi des Romains en 1273, avoit tenu quelques-fois un rang peu considérable entre les Comtes ? C'étoit l'opinion de Blondel : il s'appuyoit sur le témoignage d'un ancien Annaliste, *Bartholomæus Lucensis*, qu'il cite, par une méprise commune à plusieurs Savans, sous le nom de *Protholæus* (t) ; & dans lequel on lit, à l'année 1273. *Eodem anno, Comes Rodolphus de Habsbourg in Imperatorem eligitur, qui quidem fuit parvi Domini & Comitatus* : & ailleurs, *Hic, quamvis fuerit parvus Comes*. [Quoique Barthélémi de Luca fût contemporain, puisqu'il prenoit à Rome les leçons de S. Thomas en 1271. (u) ;] le P. Herrgott détruit sans peine l'argument qu'on a voulu tirer de ces deux passages. Quel fond, dit-il, peut-on faire, par rapport à l'Histoire d'Allemagne, sur un Chroniqueur qui écrivoit en Italie, où il étoit né ; qui, après

(t) Voyez le Pere Echard, Script. Ord. Prædicar. T. 1. p. 541. (le Pere Herrgott ne corrige point Blondel.)

(u) Script. Ord. Præd. ut suprà.

avoir traité Rodolphe de *Parvus Comes*, supposé au même endroit, par une contradiction manifeste, que son Comté s'étendoit depuis Bale jusqu'à la Savoye; enfin, qui est démenti par les textes formels des Diplomes & des Chartes?

(C. 1.)

Nous avons détaché cette réponse, du Chapitre premier où elle est placée; pour en faire la conclusion de cette partie de notre Extraire.

*DISSERTATION SUR CETTE QUESTION, SI L'AIR DE LA respiration passe dans le sang. A Bordeaux, 1739. vol. m-12.*

**N**OUS sommes portés naturellement à penser, qu'il nous seroit avantageux que l'air de la respiration ne pûssent point dans le sang. En effet si l'air que nous respirons s'introduit dans le torrent de la circulation, quelle sera la ressource de ceux que le devoir de leur état, ou le malheur des circonstances forceront à vivre dans des lieux infectés, soit par des maladies contagieuses, soit par des exhalaisons putrides de quelque part qu'elles viennent. Il ne leur restera que de braver courageusement un péril presque inévitable. Car enfin la vie dépend de la respiration, & ce même air, le principal agent de la vie, ou plutôt son unique soutien, sera le véhicule du levain mortel qui ira l'éteindre jusques dans ses sources. Si au contraire l'air de la respiration ne s'introduit pas dans le sang, il est clair que la contagion ne peut pénétrer jusqu'à nous que par la voye de l'attouchement immédiat, ou par la déglutition de cette partie d'air qui est contenue dans nos alimens ou dans notre salive: & dans ces cas la prudence ordinaire secondée

des conseils de la Médecine suffira toujours pour nous dérober aux atteintes que la contagion pourroit faire craindre.

Ces conséquences si différentes en elles-mêmes, & si intéressantes pour notre conservation, ont engagé dans tous les tems les Médecins & les Physiciens aux recherches les plus pénibles pour pouvoir enfin décider si l'air de la respiration passe ou ne passe point dans le sang. Mais comme ces recherches n'ont produit qu'un conflit d'opinions qui nous a presque laissés dans la même incertitude; l'Académie de Bordeaux a eu devoir proposer la même question pour le sujet de son prix: & l'Ouvrage qu'elle a honoré de ses suffrages est celui dont nous allons donner le précis. L'Auteur se détermine pour le passage de l'air dans le sang; si ce n'est pas sur de nouvelles expériences qu'il s'appuie, c'est sur de nouvelles conséquences qu'il fait tirer d'une partie de celles qui sont connues. Sa Dissertation est composée de quatre propositions, suivies de plusieurs Corollaires importans.

Le passage de l'air dans le sang, & la cause qui l'y pousse, la sortie de ce même air chassé hors des vaisseaux sanguins & la cause qui l'en chasse; voilà la matière des quatre Propositions: les Corollaires qui sont à la suite contiennent l'explication des Phénomènes les plus importants de l'économie animale par le seul passage de l'air dans le sang.

#### PREMIERE PROPOSITION.

*Une partie de l'air de chaque inspiration passe en globules dans les vaisseaux sanguins & se mêle avec le sang.*

L'Auteur pour prouver sa Proposition, fait d'abord usage d'une double observation qu'il appuie du témoignage d'un des plus habiles Anatomistes de nos jours. On observe, dit-il, *primò* que si l'on souffle dans le poumon par la trachée-artère, les vessicules bronchiques s'enflent d'abord & ensuite celles du tissu interlobulaire. 2°. Que si l'on souffle, dans les vessicules du tissu interlobulaire, celles-ci s'enflent & les bronchiques s'affaissent. On ne peut reconnoître la vérité de ces deux observations sans reconnoître aussi, 1°. que l'air passe des vessicules bronchiques dans les interlobulaires: 2°. que le retour de ces dernières vessicules dans les premières lui est absolument interdit. Sur ce fondement l'Auteur se croit en droit de conclure de la manière

suivante pour le passage de l'air de la respiration dans le sang.

Dans les inspirations naturelles, du moins dans celles dont la force égale celle du souffle, l'air doit passer dans les vessicules interlobulaires & s'y distribuer en une infinité de petits globules (1), mais que devient cet air introduit à chaque inspiration; il ne reste point, poursuit notre Auteur, l'ouverture des cadavres le justifie; il ne peut retourner par les mêmes voyes par lesquelles il est entré: & cela est démontré par la seconde observation, il faut donc qu'il passe nécessairement dans les vaisseaux qui s'ouvrent dans ces petites cavitez interlobulaires. C'est-à-dire, dans les vaisseaux sanguins à l'exclusion des nerfs qui au sentiment de l'Auteur ne sont que des cordons solides, & même à l'exclusion des vaisseaux lymphatiques qui paroissent en trop petit nombre, & de plus trop pleins de limphe pour pouvoir admettre les globules de l'air.

Cette conséquence générale que l'air doit entrer dans les vaisseaux qui s'ouvrent dans les vessicules interlobulaires, semble incontestable, dès qu'on suppose la vérité des deux observations précédentes. Mais ne se trouvera-t-il pas des Anatomistes qui contestent la première, & qui soutiendront que l'air ne passe point des vessicules bronchiques dans les interlobulaires, à moins que la violence du

(1) Cela est prouvé par la première Observation.



souffle ne lui ouvre un passage que la nature lui a refusé.

Quoiqu'il en puisse être, l'Auteur n'aura point à regretter cette première preuve si celles qu'il appelle au secours sont justes : il les prend ces preuves, 1°. de la prompte communication des maladies contagieuses, ou ce qui revient au même de la prompte infection du sang par le seul air de la respiration. 2°. Du besoin que nous sentons de faire une forte inspiration après une forte expiration. 3°. De cette prodigieuse quantité d'air qui sort du lait & du sang dans certaines expériences, & qui paroît surpasser de beaucoup celui que contiennent les alimens dont ces liqueurs sont formées. 4°. De la manière dont on peut, à son gré, soit par le seul souffle dans la trachée-artère, soit au moyen d'un peu d'eau injectée par les vaisseaux sanguins, ressusciter le mouvement du cœur d'un animal mort, lors même qu'on a coupé le nerf qui aboutissoit à ce vilcère, & qu'on a épuisé l'animal de sang. Le premier de ces phénomènes favorise évidemment le passage de l'air dans les poumons. Le second ne peut être expliqué à moins qu'on ne dise que ce besoin d'une inspiration plus forte après une longue expiration vient de la nécessité de refournir d'un nouvel air les vessicules interlobulaires qui pendant la longue inspiration ont été épuisées par les vaisseaux sanguins de tout celui qu'elles contenoient. Dans le troisième cette grande

quantité d'air qui se remarque dans le lait & le sang & qui paroît n'avoir pu être fournie par les alimens, où auroit-elle sa source ? si ce n'est dans l'air de la respiration. Dans le quatrième il est clair par les circonstances mêmes du phénomène que si l'eau injectée par les vaisseaux sanguins reproduit le mouvement du cœur ; ce n'est que parce qu'elle s'introduit jusqu'à ce vilcère. Donc puisque dans ces mêmes circonstances l'air du souffle poussé par la trachée-artère produit le même effet ; il faut aussi que cet air pénètre jusqu'au cœur.

Enfin l'Auteur met à profit pour son opinion les différens phénomènes qui prouvent la connexion qu'il y a entre la respiration & la circulation : cette connexion lui paroît telle qu'il faut essentielle-ment qu'il y ait une liaison de cause à effet, entre ces deux choses. Supposant cela démontré par la seule dépendance mutuelle & constante qu'on remarque entre ces deux fonctions, l'Auteur soutient d'abord que la respiration est la cause de la circulation, & il le prouve, 1°. par la reproduction du mouvement du cœur au moyen du souffle, c'est l'expérience dont on vient déjà de parler, 2°. Par ce qu'on observe dans le fœtus chez qui la respiration vient remplacer aussi-tôt ce qui causoit la circulation de son sang dans le sein de la mère, c'est-à-dire, au sentiment de l'Auteur, l'action & le commerce du sang de cette même mère. 3°. Par quelques réflexions

fondées sur la sagesse & sur l'économie de la nature qui semble interressée à produire plutôt la circulation par la respiration, que la respiration par la circulation. Mais comment l'Auteur conclut-il de ce que la respiration est la cause de la circulation, que l'air doit nécessairement passer dans le sang: c'est qu'il est constant d'autre part que si la respiration produit la circulation: elle ne la produit pas immédiatement, puisqu'ainsi que l'expérience le justifie, le mouvement du cœur subsiste après la cessation de la respiration; d'où il s'ensuit qu'il faudra trouver une cause qui vienne de la respiration & qui soit dans les vaisseaux sanguins pour pousser le sang lors même que la respiration a cessé. Or le seul air de la respiration introduit dans le sang réunit ces deux conditions.

## SECONDE PROPOSITION.

*La cause qui pousse l'air extérieur dans le poulmon & dans les vaisseaux sanguins, est l'élasticité de cet air plus grande que celle de l'air mêlé avec le sang dans la veine pulmonaire le cœur & les artères, attendu que les deux ventricules du cœur ont pompé ces vaisseaux pendant l'expiration, & rendu l'air contenu dedans moins dense & moins élastique que l'extérieur.*

Telle est, dit notre Auteur, la construction du cœur, qu'en se

dilatant il ne peut manquer d'exercer l'office de pompe aspirante, non seulement à l'égard des veines qui lui rapportent le sang, mais encore à l'égard des vaisseaux artériels qui répondent à ces veines. Le cœur pompe donc nécessairement le sang, comme un soufflet dont on écarte les païois pompe l'air, ou tout autre liquide qui l'environne: mais si jamais cette action du cœur s'exerce avec violence, c'est, poursuit l'Auteur, dans cet instant de repos qui se trouve entre l'inspiration & l'expiration, c'est-à-dire, dans ce moment où l'affaîssement des poulmons suspend ou interrompt le cours du sang & empêche ainsi que ce liquide ne suive d'un fil continu l'action du piston qui l'attire. C'est ainsi qu'après le dernier soupir, lors de l'affaîssement entier des poulmons, l'action du cœur qu'on sçait survivre de quelques momens à la respiration éteinte suffit encore, toute mourante qu'elle est, pour épuffer les artères de sang & l'attirer tout entier dans les veines: mais si le cœur pompe le sang, il pompera donc aussi l'air contenu dans ce liquide, & le pompera sur-tout dans l'instant de repos qui se trouve entre l'inspiration & l'expiration: donc dans ce même moment l'air extérieur dont nécessairement l'élasticité sera devenue respectivement plus forte, pénétrera aussi nécessairement dans les vaisseaux par les voyes qui lui sont ouvertes, & il y pénétrera de la même ma-

niere & par la même raison qu'il entre dans la machine pneumatique après un coup de piston, c'est-à-dire, à raison de sa plus grande élasticité. L'éteuflément que nous sentons dans un air auquel la dilatation a enlevé son ressort & l'aïlance que nous éprouvons à respirer ce même air, lorsque la condensation lui a rendu sa première élasticité paroissent à l'Auteur une confirmation très-forte de cette proposition.

TROISIEME PROPOSITION.

*Une partie de l'air qui sort des poumons dans l'expiration, vient des vaisseaux sanguins, & s'est séparée du sang avec lequel il étoit mêlé.*

L'Auteur prouve cette proposition par une suite de phénomènes qu'il croit ne pouvoir être expliqués que par cette partie de l'air intérieur qui des vaisseaux sanguins jaillit dans l'air extérieur. C'est à cet air que celui que nous expirons doit sa chaleur & son humidité : 1°. parce que cet air intérieur est extrêmement chaud lui-même ; 2°. parce que par cette raison même, il se change facilement en vapeur. C'est ce même air qui retenu au dedans par quelque cause que ce puisse être, cause l'enflure de la timpanité, & le ralement, où ce bruit d'un air bouillonnant qu'on entend dans les mourans. C'est encore ce même air qui, en temperant celui que l'inspiration introduit,

défend nos poumons des atteintes du froid, lors n'en e que nous respirons sous les zones glacées. Au fonds pour quoi cet air intérieur ne jaillit-il pas au dehors : les voies lui sont ouvertes ; cela est prouvé par ces hémorragies mortelles où l'on crache tout son sang, quoiqu'il n'y ait ni lésion, ni déchirure dans les vaisseaux du perron. Il faut sans doute que le sang sorte alors par les ouvertures naturelles qui se trouvent dans les vaisseaux sanguins : mais ces ouvertures qui ne sont point faites pour le sang, qui ne laissent passer ce liquide que lorsque sa violence les force ; pour quel usage ont-elles été préparées par la nature ? ce ne peut-être que pour le passage de l'air intérieur dans l'air extérieur.

Enfin comment expliquer cette diminution de volume que le sang souffre dans son passage dans le poumon, & cet accroissement de densité & d'élasticité qu'il y prend & qu'on remarque si bien dans ce liquide lorsqu'on ouvre la veine pulmonaire ? Si nous en croyons notre Auteur, on ne peut rendre raison de ces phénomènes, à moins qu'on ne dise que dans l'artere pulmonaire le sang se dépouille d'un air raréfié, ce qui fait la diminution de son volume, & qu'au contraire dans la veine pulmonaire il se resournt d'un nouvel air qui nécessairement plus dense & plus élastique, ne fût-ce que parce que son expansion est plus contenue par les parois plus fortes de ce vaisseau, rend aussi

plus dense & plus élastique le sang qui roule avec lui. Cette explication, comme on le voit, ne prouveroit pas moins pour la première proposition que pour la troisième. Nous ne suivrons point l'Auteur dans la réfutation qu'il fait des explications différentes qu'on donne ordinairement aux phénomènes dont on vient de parler : nous remarquerons seulement que celles qu'il substitué devront toujours leur plus grand poids à la vérité de la première proposition ; si l'air entre par l'inspiration dans le sang, il est naturel qu'il en sorte par l'expiration.

#### QUATRIEME PROPOSITION.

1°. *La cause qui fait sortir l'air mêlé dans le sang dans l'expiration, est l'élasticité de cet air plus grande que celle de l'air extérieur : 2°. & celle qui pousse l'air qui est dans les poumons hors des poumons, est l'affaissement des poumons : c'est-à-dire, le poids & l'élasticité de leurs vessicules.*

On voit par l'énoncé de cette dernière proposition & par celui de la précédente, qu'au sentiment de l'Auteur, l'expiration complete est composée de deux airs. 1°. De cette partie de l'air inspiré qui n'a point passé dans les vaisseaux sanguins, & c'est cette partie qui est chassée par le poids & par l'élasticité des vessicules pulmonaires ; ce qu'il prouve par le simple exemple de ce qui arrive

dans les cadavres dont les poumons, quand on les enfle par le soufflet, s'affaissent aussi-tôt par la seule force du poids & du ressort de leurs vessicules. 2°. De cette partie d'air intérieur qui sort de l'artere pulmonaire & qui se mêle au premier ; c'est cette partie d'air qu'il va prouver devoir être chassée au dehors par la force de son élasticité supérieure à celle de l'air extérieur.

Notre Auteur avance d'abord comme un principe certain que l'élasticité de deux airs est en raison composée de leur densité & de leur chaleur : c'est ce qu'il explique assez au long, & de ce principe il conclut que l'élasticité de l'air intérieur doit surpasser de beaucoup celle de l'air extérieur ( 2 ), tandis que d'autre part la densité de ce même air ne sauroit diminuer proportionnellement à l'accroissement de sa chaleur, sa dilatation étant nécessairement reprimée ou contenuë par la résistance des vaisseaux dans lesquels il est renfermé.

Cette supériorité d'élasticité étant reconnue dans l'air intérieur, rien ne l'empêchera de jaillir dans l'air extérieur, de la même manière que rejaille l'air dans un Thermomètre, lorsqu'on l'a échauffé, ou bien, poursuit notre Auteur, de la même manière & par la même raison que le sang est poussé

( 2 ) Parce que la chaleur de l'air intérieur doit être beaucoup plus grande que celle de l'air extérieur.

Hors des vaisseaux dans les cas d'hémorragies dont on a parlé.

## COROLLAIRES

### DES PROPOSITIONS PRÉCÉDENTES.

Si la nature a préparé des voyes pour le passage de l'air dans le sang, c'est sans doute pour quelque but. Quelle est donc l'utilité de cet air qui vient se mêler dans nos humeurs? toutes les fonctions de l'économie animale en dépendent, selon notre Auteur, puisque cet air est le principal ou plutôt l'unique agent par qui ces fonctions s'exécutent.

D'abord si l'air se précipite dans les poumons pour passer dans le sang, il dilatera les vésicules pulmonaires qu'il trouve dans son passage, & par cela même, il dilatera aussi la cavité du Thorax: & comme toutes ces parties retomberont ensuite & s'affaîsseront nécessairement par leur propre poids & par leur ressort; il s'ensuit que tout le jeu de la respiration s'exécutera ou par l'action de cet air, ou par les suites de cette action, sans que cet appareil des muscles qu'on remarque dans la poitrine y contribue en rien, du moins dans l'inspiration volontaire, toutes les fonctions de ces muscles se bornant aux respirations volontaires. Et si on s'obstine à soutenir que l'usage de ces muscles est le même dans les inspirations involontaires, c'est-à-dire que c'est leur action qui en dilate

*Avril.*

tant la poitrine force l'air à entrer dans les poumons & à les dilater; l'Auteur réfute cette prétention par cette seule expérience: la respiration ne celle point quoiqu'on ouvre la poitrine, ce qui néanmoins, poursuit-il, arriveroit nécessairement si la dilatation des poumons dépendoit de celle de la poitrine.

L'air mêlé dans le sang sera encore une des causes de la chaleur; telle est, au sentiment de l'Auteur, la suite nécessaire de l'inégale pesanteur des parties différentes qui composeront la masse totale de ce liquide: celles de l'air plus légères seront forcées à remonter, tandis que les autres descendront par l'excès de leur pesanteur; ainsi toutes ces parties se frotteront ensemble & ne pourront manquer de s'échauffer mutuellement par ce frottement.

Un autre effet de l'air de la respiration introduit dans le sang, c'est la circulation du sang lui-même. L'air de la respiration, qui par les dilatations alternatives du poumon pressé par intervalles les vaisseaux du tronc, contribue sans doute à la circulation; c'est ce qu'on avouera dans tout Système, mais ce n'est là qu'un secours extérieur. Selon notre Auteur, la véritable force, la force intérieure de la circulation dépend encore de l'air que nous respirons, non de cet air qui gonfle les vésicules pulmonaires, mais de celui qui passe dans le sang. C'est cet air qui introduit dans nos vaisseaux s'y

F f

échauffé de plus en plus chaque instant & s'y dilate de même, ce qu'il ne peut faire sans avancer dans les artères par toute la force de sa dilatation, & par conséquent aussi sans entraîner avec lui le sang avec lequel il est mêlé, puisqu'il ne peut les soupapes ne lui permettent ni de s'étendre, ni de pousser le sang dans un sens contraire.

Mais un des plus grands bienfaits, dont nous soyons redevables à l'air intérieur, c'est le mouvement du cœur & le mouvement musculaire; parce qu'ils dépendent l'un & l'autre de la circulation, qui, comme on vient de le voir, dépend elle-même de cet air intérieur. Pour expliquer ses idées sur ce dernier point, notre Auteur observe d'abord que le cœur, lorsqu'il est contracté, ou ce qui revient au même lorsque sa pointe est rapprochée de sa base, est dans son état naturel, parce qu'alors les fibres de ce viscère sont dans leur extension naturelle, soit en longueur, soit en largeur, au lieu que dans la dilatation il est dans un état violent, parce que dans cette situation, où sa pointe se trouve éloignée de sa base, ses fibres sont portées beaucoup au-delà de leur extension naturelle: d'où il s'ensuit que dès que la force qui fait la dilatation, se relâchera, il suffira de la seule élasticité des fibres du cœur pour le ramener à son état de contraction, de sorte qu'il ne faut chercher la cause qui contracte le cœur que dans ce viscère lui-même. Il reste donc

maintenant à déterminer la cause qui fait sa dilatation: l'Auteur la trouve, 1<sup>o</sup>. dans le sang de la veine-cave & de la veine-pulmonaire qui se précipitant dans les ventricules du cœur les dilatent nécessairement. 2<sup>o</sup>. Dans le sang des artères coronaires qui pénétrant jusqu'aux fibres charnues & les remplissant ne peut manquer de les tendre & de les allonger par toute la force de la circulation.

Ainsi donc, selon notre Auteur, le sang cause doublement la dilatation; mais ce n'est point assez: on ne peut connoître l'entier système du mouvement du cœur, à moins qu'on ne connoisse encore pourquoi le sang qui se précipite dans les ventricules du cœur & celui qui coule dans les artères coronaires, ne l'emportent pas constamment & sans interruption sur la force de la contraction, ou ce qui revient au même, pourquoi ce même sang ne tient pas constamment le cœur dans l'état de la dilatation. Le sang des gros vaisseaux, répond notre Auteur, ne doit pas tenir toujours le cœur dilaté, parce que ce sang, par une suite nécessaire de la construction du cœur ne peut manquer de se refouler sur lui-même en remontant de la pointe à la base, c'est ainsi qu'interrompant lui-même son cours, il donnera occasion à la force de contraction de se déployer, de sorte qu'elle l'emportera à son tour, mais ce ne sera que pour être vaincu de nouveau.

parce que cette force de contraction, qui n'est autre chose que l'élasticité, est une force constante, incapable de tout accroissement, & qu'au contraire celle de la dilatation où de la circulation est une force qui de moment en moment s'accroît, & qui par conséquent doit reprendre nécessairement le dessus. Par une raison semblable, le sang des artères coronaires n'inondera pas toujours les fibres du cœur. Les nerfs qui comme autant de cordons solides embrassent & serrent les vaisseaux sanguins, peuvent bien arrêter le cours du sang des artères coronaires par la force de leur tension : mais cette tension, comme nous l'avons dit de l'élasticité des fibres, est une force constante qui ne peut s'accroître, lorsqu'au contraire celle du sang augmente de moment en moment. Donc quelque considérable qu'on suppose la force de cette tension, elle sera contrainte de céder à son tour à la force de la circulation : l'abord d'un nouveau sang, qui plus foible au commencement sera vaincu, mais qui devenu plus fort vaincra dans l'instant suivant, fera recommencer le jeu & ce jeu se répètera toujours de même. Telles sont les causes de cette succession alternative de dilatation & de contraction dont l'usage est de régler & de retarder le mouvement de la circulation : usage important, puisqu'il prévient les grands inconvéniens que la précipitation du sang pourroit faire craindre.

(Quant aux muscles tout s'y passera de la même manière. Les muscles sont dans leur état naturel lorsqu'ils sont contractés, & ils sont ramenés à cet état par la seule élasticité ; dans leur allongement au contraire ou dans leur dilatation en longueur, les muscles sont dans un état violent, parce qu'alors ils sont portés beaucoup au-delà de leur extension naturelle : & cet effet est dû à la seule force de la circulation, qui forçant les obstacles opposés par les nerfs, fait pénétrer le sang jusqu'aux fibres charnues & les allonge en y affluant : les nerfs, comme on le voit encore ici, ont les mêmes fonctions que dans le cœur, à l'exception toute fois que dans les muscles leur force est naturellement moindre que celle de la circulation : d'où suit qu'elle ne pourra jamais l'emporter sur l'effort du sang, à moins qu'elle ne soit augmentée ou par l'action des corps extérieurs qui par leurs qualités sensibles font impression sur les nerfs, ou par le sang du cerveau qui agit sur les mêmes nerfs, comme pourroit agir la lumière, le son, &c.

De toute cette doctrine l'Auteur conclut enfin qu'il n'y a point d'esprits animaux ; & il faut convenir que si toutes les fonctions de l'économie animale s'exécutent, ou par la seule action de l'air ou par la suite de cette action qui met en jeu le ressort des parties, la conclusion ne sçauroit être plus juste : cependant l'Auteur combat

encore l'existence de ces esprits animaux, 1°. par la réfutation des différens Systèmes qu'on a imaginés pour en expliquer l'action, mais dont le peu de solidité prouveroit encore mieux notre témérité, & notre ignorance que la non existence de ces agens invisibles. 2°. Par des preuves métaphysiques sur lesquelles sans doute l'Auteur fait peu de fond, du moins pour la conviction des Philosophes qui dans les matieres physiques ne reconnoissent d'autres preuves que l'expérience ou les conséquences qui en naissent. Du reste nous ne prévoirons pas le jugement du

Lecteur sur le plus ou le moins de mérite de cet Ouvrage quant à la solidité : mais de quelque maniere qu'on puisse décider sur ce point, nous croyons qu'on ne disputera pas à l'Auteur l'éloge d'avoir seu mettre a profit de la maniere la plus ingénieuse des phénomènes déjà connus : l'esprit d'ordre se fait sentir par-tout dans cette Dissertation; d'ailleurs le stile en est clair & l'Auteur qui ne dit rien qui ne tende a son but s'annonce avec une précision si grande, qu'il est difficile qu'un extrait quelqu'exact qu'il soit ne fasse perdre quelque chose à l'Ouvrage.

*MEMOIRES DE M. DU GUAY-TROUIN, LIEUTENANT Général des Armées Navales de France & Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis. in-4°. 1740. Ce Livre se débite à Paris, chez Prault le fils, Quai de Conti, vis-à-vis le Pont-Neuf.*

**L**A Vie d'un Homme illustre, quelque intéressante qu'elle soit par les faits, le devient encore davantage quand c'est par lui qu'elle est écrite. On aime à voir comment un homme qui a fait de grandes choses les raconte lui-même. On reconnoitra ici que M. du Guay-Trouin est aussi estimable par l'esprit dans lequel il rend compte des actions qui l'ont fait connoître, que par le nombre & le genre de ces mêmes actions : » Je » crois (disoit-il à ses amis) que » les Mémoires d'un homme qui » n'a percé les ténèbres que par » une suite assez longue d'entre- » prises hazardées, pourront » être quelque jour une puissante

» exhortation à bien servir le Roi. » & l'Etat. La jeunesse destinée à » suivre le parti des armes apprendra de bonne heure en les lisant, qu'une véritable ardeur à » s'acquies de ses devoirs mene » souvent plus loin qu'on n'auroit. » osé le prétendre; que l'honneur redouble le courage dans les » dangers pressans; qu'il inspire l'adresse & la force de les sur- » monter; que le plus sûr moyen » de conserver la vie & l'honneur, » est de compter pour rien la vie » quand l'honneur parle; & » qu'enfin la Cour plus attentive » que bien des gens ne le croient » à démêler la conduite des parti- » culiers, sçait les récompenser



» quand leur zèle est aussi grand  
 » qu'il doit être fidèle & définite-  
 » relle.

Voilà les motifs loüables qui ont engagé M. du G. T. à écrire les événemens de sa vie pour n'être mis au jour qu'après sa mort. Ce sont ici ses Mémoires dans la forme où il les a laissés à un neveu (1) d'autant plus digne de la confiance & de l'amitié d'un tel oncle, qu'il marche, comme on le sçait, sur ses traces. L'avertissement dont ces Mémoires sont précédés instruit de plusieurs circonstances qu'il est nécessaire de lire. On y trouve entre autres éclaircissemens dignes de curiosité, des actes qui exposent dans son vrai jour un des plus glorieux combats que M. du G. T. ait rendus (2). On a joint encore à ces Mémoires quelques Lettres des Ministres & d'autres personnes respectables écrites à M. du G. T. Elles servent à faire connoître l'importance & l'éclat de plusieurs de ses entreprises ; & sa gloire paroît si bien acquise qu'on voit avec plaisir tout ce qui a pû contribuer à l'en faire jouir. Exposons en substance ce que contiennent ses Mémoires.

M. du G. T. né en 1673. à Saint Malo , étoit d'une de ces familles recommandables , moins par les

(1) M. de La Cardé Jaster, Nous avons rendu compte dans le Journal du mois de Juin dernier de l'expédition de Moka, dans laquelle il a donné de grandes marques de courage & de prudence.

(2) La prise célèbre des Vaisseaux Anglois le Cumberlan, le Chester & le Rubi.

grandes richesses que plusieurs d'entr'elles possèdent , que par les moyens honorables qui les leur font acquérir. L'intelligence pour le commerce, l'habileté dans l'art de la navigation & le courage dans les combats de mer. Voilà les sources de leur fortune. Il n'avoit que quinze ans lorsqu'il commença une carrière dans laquelle son pere s'étoit fait une grande réputation. Embarqué en qualité de volontaire sur un Navire qui alloit en course contre les ennemis de l'état , la conduite qu'il garda dans cette campagne & dans celle qu'il fit l'année suivante déterminèrent sa famille à lui donner le commandement d'une Frégate. De grandes qualitez s'étoient développées en lui d'une manière éclairante. Toutes , excepté le courage, se perfectionnerent : celle-ci, dès la première campagne n'avoit plus de progrès à faire.

Ce fut en 1691. que M. du G. T. eut ce premier commandement ; deux ans étoient à peine expirés qu'il avoit déjà mérité un honneur marqué que le feu Roi daigna lui faire , c'étoit le présent d'une épée. Cette distinction donne sans doute une grande idée des actions qui l'en avoient rendu digne ; cependant les lecteurs ne pourront voir sans étonnement le nombre & le genre de ces mêmes actions. Ils reconnoîtront dans M. du G. T. des lumières & des verrus qui partagées à differens hommes , en auroient fait autant d'hommes distingués.

Les campagnes suivantes , c'est-

à-dire , depuis 1694. jufques en 1697. les succès de M. du G. T. fe multiplierent fans cefle : il reffentit alors ( & il auroit dû l'éprouver plutôt ) l'inconvénient attaché à la fupériorité du mérite. On chercha à diminuer l'idée que la Cour & la marine avoient conçue du fien. Il n'oppofa à la malignité de l'envie que la conduite par laquelle il l'avoit excitée. Il accumula fes victoires : & il reçut de Louis XIV. à qui il eut l'honneur d'être prefente , le prix qui pouvoit flatter davantage une ame comme la fienne. Sa Majefté l'affura elle-même qu'elle étoit contente de fes fervices. Bien-tôt de nouvelles entreprifes toujours heureufes & plus éclatantes les unes que les autres ayant donné lieu à une nouvelle recompénfe , le Roi prit M. du G. T. dans fa marine en qualité de Capitaine de Frégate.

C'eft donc ici que M. du G. T. commence une nouvelle carrière , fi l'on peut appeller commencement l'état d'un homme qui avoit déjà rendu fur mer un grand nombre de combats tous à fon avantage , pris plusieurs Vailfeaux de guerre , enlevé aux ennemis & conduit dans nos ports une quantité étonnante de Navires chargés de marchandifes. C'eft du moins en 1697. que M. du G. T. reçoit un titre qu'il regarde avec juftice comme la recompénfe de toutes les actions dont nous venons de faire l'énumération , & qui va le mener aux grades les plus éminens. Tout ce qu'il entreprend afin d'y parvenir

ajoute toujours , comme on le verra , à la haute idée qu'on s'eft faite de fa capacité & de fa valeur. Les faits font en trop grand nombre & remplis de trop de circonftances remarquables pour pouvoir les renfermer dans les bornes prefrites à nos Extraits. C'eft dans fes Memoires mêmes qu'il faut voir M. du G. T. au milieu d'une Flotte Angloife trouver dans fon audace & dans l'habileté de fes manœuvres des reffources pour faver le Navire qu'il monte , fans que les armes ni le pavillon du Roi ayent un moment de défavantage. Un fimple Extrait ne feroit pas affez connoître toute la gloire qu'il acquiert dans un combat qu'il rend à l'entrée de la Manche contre cinq gros Vailfeaux Anglois , ni le merite de la prife de *Riojaneiro* : ni celui de plusieurs autres actions auffi honorables , quoique moins importantes.

Il eft vrai qu'on ne peut voir qu'avec étonnement l'énumération des avantages remportés par M. du G. T. depuis fa premiere courfe en 1689. jufques en 1709. le détail en eft rappellé dans fes Lettres d'ennobliffement qu'on a jointes à fes Mémoires. Jamais peut-être n'eft-on parvenu à la noblefté par des titres plus dignes de l'honorer. Suivant ces mêmes preuves M. du G. T. en 1709. avoit pris plus de 300 Navires marchands & 20 Vailfeaux de guerre ou Corfaires ennemis , & c'eft depuis cette même année qu'il a achevé l'importante entreprife fur *Riojaneiro* ,

& une grande quantité d'autres qui remplissent le reste de ces Mémoires.

Le cours de tant de succès (& cette singularité est très-remarquable) n'a été interrompu qu'une fois. Conclure de-là que M. du Guay Trouin étoit heureux, ce seroit mal connoître ce que peuvent les hommes supérieurs. Leurs succès sont presque toujours l'ouvrage de leur génie. Pour sentir la vérité de cette proposition il ne faut qu'examiner un des principes par lesquels M. du G. T. se conduit dans ses combats. La manière d'attaquer la plus périlleuse lui paroît toujours préférable, parce qu'elle est toujours moins prévue par l'ennemi : & l'événement a prouvé la justesse de ce principe. Il faut convenir que des victoires auxquelles l'élevation du courage concoure si manifestement ne laissent guères de part à ce qu'on appelle la fortune.

Les seuls revers sensibles que M. du G. T. eut à éprouver furent la perte de deux de ses frères qui avoient mérité son estime & qui furent tués en combattant sous ses

ordres.

Ces Mémoires sont terminés par une peinture très-intéressante de la personne & du caractère de M. du G. T. C'est un de ces portraits marqués à un coin de force & de vérité qui frappe & qui imprime une idée de leur ressemblance dans l'imagination de ceux mêmes qui n'ont point connu la personne qui est représentée. Nous renverrons les Lecteurs au portrait même, parce que pour en sentir toute la fidélité il faut être instruit de plusieurs circonstances que nous n'avons pu rapporter.

Nous ne devons pas finir notre Extrait sans rendre aussi justice à ce Livre par rapport à l'impression: il est regardé comme un Chef-d'œuvre de l'art. Tout ce qui peut contribuer à former une Edition digne d'être recherchée se trouvant dans celle-ci. Cet objet d'émulation pour les autres Imprimeurs a été récompensé dans celui qui a imprimé ces Mémoires (3), le Gouvernement l'ayant honoré du présent d'une Médaille d'or.

(3) Simon le fils.

*TRAITE DES FINANCES ET DE LA FAUSSE MONNOYE des Romains, auquel on a joint une Dissertation sur la maniere de discerner les Médailles antiques d'avec les contrefaites. A Paris, chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science. in-12. pp. 345. sans une Préface Historique. 1740.*

L'ADMINISTRATION des Finances est, sans doute, l'objet le plus important qu'un homme d'Etat puisse avoir en vûe. C'est

par la circulation continuelle qu'il doit se faire des sujets au Prince & du Prince aux sujets que s'entretient la force des Etats. Il en est de

cette circulation, par rapport au corps politique, comme de la circulation du sang par rapport au corps animal. Il ne peut subsister qu'autant qu'elle n'y est point interrompue. M. Colbert, un des plus grands Ministres que la France ait eu, & qui sçavoit que c'étoit en multiplier les richesses que de les faire circuler, s'est, comme on sçait, particulièrement appliqué à perfectionner cette partie du Ministère qui lui étoit confiée. Occupé de ce grand objet, il cherchoit sans cesse à se procurer de nouvelles lumières. L'Auteur de la Préface Historique, qui est à la tête de ce Volume, nous apprend qu'il avoit chargé *une personne habile de lui dresser un Mémoire sur les Finances des Romains. C'est ce Mémoire, ajoute-t-il, qu'on publie aujourd'hui.* Nous allons essayer d'en donner une légère idée.

Romulus distribua le territoire de Rome en trois parties. Il partagea la première par portions égales aux trente curies, il destina la seconde à l'entretien des Temples, & la troisième aux besoins de l'Etat. Depuis, les Romains ne firent point de conquêtes qui ne servissent à étendre leur domaine & à grossir leur trésor. Les peuples vaincus étoient obligés de céder une partie de leurs terres, & le vainqueur enrichi des dépouilles qu'il leur avoit enlevées, les obligeoit souvent encore à payer des sommes considérables. *Quiconque,* dit notre Auteur, *survra les progrès des armes des Romains, remar-*

*quera les progrès du Domaine & de l'épargne, soit sous le gouvernement des Rois, soit sous l'autorité des Consuls & du Sénat, soit sous le gouvernement populaire, soit enfin sous la domination des Empereurs. C'est ce que l'Editeur de cet Ouvrage a développé dans une Préface Historique qu'il a mise à la tête, & dans laquelle il suit ces différens progrès que l'Auteur du Traité ne fait guères qu'indiquer.*

Le Domaine Impérial n'étoit pas sacré & inaliénable comme celui de nos Rois qui ne peut être engagé qu'à faculté de rachat perpétuelle, & qui, s'il est constitué en appanage, est réversible au défaut de mâle. Le Domaine Impérial se vendoit à perpétuité, & lorsqu'il se donnoit, moyennant une redevance annuelle, il ne pouvoit être retiré du preneur ni de ses successeurs, pourvu qu'ils payassent la rente. Les deniers provenans du Domaine étoient mis dans une épargne particulière qu'on appelloit le *fic* & les autres à l'épargne ordinaire nommée simplement *Aerarium*. Les confiscations, les droits de déshérence, d'aubaine & de bâtardise faisoient partie du *fic*. L'Auteur dit que les confiscations étoient une source de finance très-considérable, *vû l'étendue de l'Empire, le nombre des condamnés, la défense rigoureuse de demander les confiscations des criminels de Lèze Majesté & la disposition par laquelle il étoit dérogé pour les autres criminels aux d'ns que les Empereurs en pouvoient faire, à moins*

moins qu'ils ne les fissent de leur propre mouvement. Heureux sont les États où une pareille source est la moins féconde.

Les biens caducs appartenoient encore au fisc. Auguste déclara tels par la Loi Poppæa 1°. tout ce qui étoit laissé par testament à titre d'hérédité, *fidei commiss*, donation à cause de mort, ou à quelqu'autre titre que ce fût à personnes vivantes & capables lors de la confection du testament, mais qui venoient à décéder pendant la vie du Testateur, ou même après sa mort, mais avant l'ouverture du Testament.

2°. Tout ce qui étoit légué sous quelque condition qui venoit à manquer, & les legs ou héritages abandonnés par ceux qui devoient les recueillir.

3°. Tout ce qui étoit laissé par Testament à quelque titre que ce fût à ceux qui vivoient dans le célibat, à moins qu'ils ne se mariassent dans les cent jours après la mort du Testateur. Ce droit qu'on appelloit la peine du célibat avoit été introduit, dit l'Auteur, *premierement pour avoir de l'argent, en second lieu pour obliger les hommes à se marier afin de repeupler la République épuisée par les guerres civiles de Marius & de Silla, de Pompée & de César, du Triumvirat d'Antoine, d'Auguste & Lépidé.*

Ceux qui étoient mariés, mais qui n'avoient point d'enfans perdoient la moitié de ce qui leur étoit laissé par testament, l'autre

*Avril.*

moitié étoit dévoluë au fisc. Tout ce qui étoit laissé à des personnes indignes lui appartenoit encore.

La plupart de ces droits, qui avoient pris naissance dans les guerres civiles, ont depuis été abolis dans des tems plus heureux.

La taille réelle & la taille personnelle avoient lieu chez les Romains, mais la première se levoit sur tous les sujets de l'Empire qui possédoient des fonds, & la seconde n'étoit imposée que sur les Pays conquis. Nulles terres n'étoient exemptes de la taille réelle, pas mêmes celles qui appartenoient à l'Empereur ou à l'Eglise.

Cette taille étoit imposée par des Officiers appelés *Censitores*, *Peraquatores*, *Inspectores*. Ils inscrivoient dans le Censier ou papier terrier le nom du propriétaire & du fermier du territoire ou finage, les tenans & aboutissans, le nombre des arpens, la qualité. Ces impositions se faisoient tous les ans & s'appelloient *Indictiones*, mais Théodose le Grand, au rapport de Cédrenus, ou Constantin, selon Onuphre, ordonna qu'elles ne se feroient que tous les 15 ans.

Cette taille ne se levoit que sur les fonds, & les personnes n'y étoient obligées que jusqu'à concurrence des héritages qu'elles possédoient. Lorsque quelqu'un ne paioit pas, on procedoit à la vente du fonds, le fisc étoit colloqué avant les autres créanciers sur les deniers qui en provenoient.

Il étoit défendu d'exiger plus qu'il ne falloit sur peine de restitu-

tion du double & du dernier suppli-  
ce en cas de recidive : avant cette  
Ordonnance d'Arcadius & d'Ho-  
norius , Constantin & Julien  
avoient condamné les Exaeteurs  
au quadruple.

Outre l'imposition de la taille ,  
les possesseurs du fonds étoient  
obligés de fournir tous les ans une  
certaine quantité de bled pour les  
Magasins , les gens de guerre & les  
étapes. Ce droit se nommoit *An-  
nona militaris*. On faisoit aussi des  
impositions de lard , de mouton ,  
de vinaigre & de vin pour les Sol-  
dats. On leur donnoit pendant  
deux jours consécutifs du biseuit  
appelle *Panis-Bucellatus* , & le 3<sup>me</sup>  
jour du pain ordinaire , un jour  
du vin & l'autre jour du vinaigre ,  
un jour du lard & deux jours de  
suite du mouton. Cette distribu-  
tion fut ainsi réglée par l'Empereur  
Constance. Tous les fonds étoient  
sujets à cette charge , & ceux-mê-  
me de l'Empereur n'en étoient pas  
exempts.

Les sujets des Provinces four-  
nissoient outre cela des habits aux  
Soldats & des logemens aux gens  
de guerre.

La taille personnelle étoit impo-  
sée sur les pays conquis , mais elle  
n'étoit pas uniforme.

Joseph parlant de l'Égypte , dit  
que chaque personne y payoit la  
capitation , & qu'il paroïssoit par  
le Rôle de cette taille, qu'il y avoit  
750 mille habitans , sans y com-  
prendre ceux d'Alexandrie , qui  
pouvoient bien monter à 100 mille.

Sttaben remarque que l'Égypte

seule payoit sept millions cinq-  
cens mille au pere de Cléopatre &  
environ deux fois autant à Augus-  
te.

Notre Auteur dit que Juste-Lip-  
se estime que la taille personnelle  
produisoit 150 millions par an.

Les habitans des Villes furent  
affranchis de ce tribut par Con-  
stantin le Grand , pourvu néan-  
moins qu'ils fussent Citoyens Ro-  
mains.

Les Provinces de l'Empire étoient,  
outre cela , obligées de fournir  
plusieurs choses , telles que des  
chevaux , des armes , du bled , &c.  
L'Égypte , la Sicile & l'Afrique ,  
entr'autres , fournissoient une  
grande quantité de bleds. Ces  
bleds s'appelloient *Annona Civilis*,  
parce qu'ils étoient destinés à la  
subsistance des Citoyens. Aurelius  
Victor dit qu'Auguste tiroit d'Egy-  
pte plus de 80 mille muids de bled.  
Et Egéippe rapporte que ce Pays  
seul nourrissoit tout le peuple de  
Rome un tiers de l'année. Les au-  
tres Provinces de l'Afrique contri-  
buoient le double de l'Égypte. Jo-  
sephe fait dire à Agrippa que l'A-  
frique nourrissoit le peuple Ro-  
main neuf mois de l'année. Il y  
avoit des compagnies de Mariniers  
pour voiturier ces grains. Ils é-  
toient punis de mort quand ils ne  
suivoient pas la route ordinaire ,  
les Juges des lieux qui ne tenoient  
pas la main à les faire partir en  
tems & lieu étoient punis par la  
confiscation de leurs biens , & les  
maîtres des vaisseaux par le banis-  
sement.

Quand ces bleds étoient dans les magasins de Rome on en distribuoit gratuitement une partie aux Citoyens les plus pauvres , & on donnoit l'autre à un prix modique. Asconius Pedianus dit que Clodius étant Tribun pour s'acquiescer la faveur du peuple contre Cicéron , ordonna que la quantité de grains qui étoit ainsi abonnée fut livrée gratuitement.

Les Empereurs ne se contentoient pas de tirer des secours considérables des Provinces de l'Empire , ils les surchargeoient d'impôts & fermoient souvent les yeux aux exactions horribles qui s'exerçoient sur elles.

Licinius affranchi de Jules-César & son Procureur dans les Gaules , fit l'année de 14 mois , parce que les Gaulois payoient aux Romains un certain tribut tous les mois. Ce même Licinius ayant été accusé de concussion , représenta à Auguste que s'il avoit pillé les Gaules , ce n'avoit été que pour lui fournir plus d'argent & ôter en même tems aux Gaulois les moyens de se révolter. L'Empereur , loin de le punir , regarda son exaction comme un service important qu'il avoit rendu à l'Etat.

Xiphilin écrit que Tibère ayant fait venir Baton Roi de Dalmatie , lui demanda pourquoi cette Province s'étoit soulevée ; & qu'il lui répondit : *Pourquoi envoyez-vous pour garder vos troupeaux des loups & des animaux ravissans , au lieu de Pasteurs & de chiens.* Tacite , dans la Vie d'Agricola son beau-

pere , attribue la révolte des Anglois aux charges excessives dont ils étoient accablés par les Romains. *Ce qu'ils appellent gouverner* , disoient-ils , *est de piller , d'égorger les peuples , & lorsque d'un pays fort peuplé ils en ont fait une affreuse solitude , ils se vantent de l'avoir pacifié.*

Nous ne rendrons point compte des impositions qu'on mettoit sur les denrées , non plus que de ce qu'on tiroit des mines , salines & rivières. Nous renvoyons à l'Ouvrage même ceux qui voudront s'en instruire. L'Auteur y fait aussi mention de plusieurs impôts extraordinaires que la nécessité des guerres civiles & la tyrannie de quelques Empereurs donnerent lieu d'établir. Voici à cet égard ce qui nous a paru de plus singulier.

Néron , dit notre Auteur , exigeoit la quarantième partie de la valeur du bien ou de la somme pour laquelle on plaidoit , & il y avoit peine contre ceux qui étoient convaincus de s'être accommodés ou même d'avoir remis leurs droits. De plus ce monstre de cruauté eut la malice de ne point faire afficher ses Edits , afin qu'il y eût plus de contraventions , & par conséquent de confiscations , & quand le peuple le pressa de les publier , il les fit graver en caractères si menus qu'il étoit impossible de les lire.

L'Auteur , après avoir expliqué les différentes sources où les Empereurs puisoient leurs finances , rend compte des Officiers qui étoient préposés pour les admini-

strer, ou pour les percevoir. C'est par-là qu'il termine son Traité.

Il feroit à souhaiter que l'Auteur eût donné à sa matière plus d'ordre, de netteté & d'étendue, & qu'il eût distingué les tems, en sorte qu'on pût voir les progrès de la finance & ses variations sous les différens gouvernemens auxquels Rome a été soumise. Ce Traité ne peut être regardé que comme extrêmement imparfait à bien des égards, la matière en est néanmoins curieuse & intéressante.

On trouve, dans le même Volume, deux autres petits Traitez. Le premier a pour objet le crime

de fausse monnoye. L'Auteur y expose les Loix qui ont été portées chez les Romains en différens tems contre les faux Monnoyeurs & leurs complices. Le second a pour titre : *La manière de discerner les Médailles antiques de celles qui sont contrefaites*. L'Auteur de ce Traité, qui ne paroît pas être le même que celui des deux Mémoires, y dévoile les différens tours d'adresse qui ont été mis en usage pour donner un air antique ou précieux à des Médailles contrefaites ou communes, & il enseigne les marques auxquelles on peut les reconnoître.

*LA RELIGION CHRETIENNE, PROUVEE PAR LES FAITS.*

Par M. l'Abbé Houtteville de l'Académie Française. Nouvelle Edition. A Paris, chez Gregoire Dupuis, rue S. Jacques, 1740. 3. vol. in-4°. Tom. I. pag. 590. dont 55 pour la Préface, & 248 pour le Discours Historique & Critique. Tom. II. pag. 577. Tom. III. pag. 379. dont 48 pour la Table des matières.

CETTE nouvelle Edition est dédiée à M. le Duc d'Orléans, Prince, dont l'auguste nom étoit d'autant plus digne de paroître à la tête d'un pareil Ouvrage, que toute sa vie est une preuve continuelle de la grandeur & de la vérité de la Religion. Aussi c'est la principale raison qui a déterminé M. l'Abbé Houtteville à lui rendre cet hommage. Il sçavoit, & il le remarque même dans son Epître Dédicatoire, » qu'un Apo- » logiste de la Foi doit être délicat » sur le choix des éloges, qu'il ne » doit sortir de sa bouche que ceux » dont l'objet est saint, ceux que

» l'Evangile avoüe, & que la Re- » ligion a consacrés.

Il est triste pour un Auteur qui entreprend d'écrire pour la défense de la Foi, d'être obligé de commencer par faire lui-même son apologie sur l'exécution d'un semblable dessein. Tel est cependant le sort de M. l'Ab. H. Deux sortes de faux sages, ainsi qu'il les appelle dans sa Préface, se persuadent, les uns, qu'il est désormais inutile d'écrire en faveur de la Religion; & les autres, qu'il est peut-être même dangereux de le faire. Les premiers croient, qu'essayer d'en applanir les difficultez, c'est les



faire naître ; le silence est, si on les en croit , le seul hommage qui convienne aux vérités de la Religion , & pourvu que les peuples la respectent , il importe peu qu'ils la croient. Les seconds vont même jusqu'à dire, que tous les Ecrits qu'on fait sur une pareille matière, troublent ou scandalisent les foibles , & que loin de servir à ramener les impies , ils en prennent occasion de faire de nouveaux outrages à la Vérité.

Mais M. l'Ab. H. demande » à  
 » ces politiques superficiels , à ces  
 » zélés sans science , où en seroit  
 » la Religion , si dans son commen-  
 » cement nos premiers Apologi-  
 » stes , contens de croire, n'avoient  
 pas eu le courage de défendre  
 leur foi contre les attaques de l'I-  
 dolâtre , du Juif & du Novateur ?  
 Aujourd'hui que les ennemis de  
 l'Evangile ne sont ni moins nom-  
 breux , ni moins superbes qu'au-  
 trefois , » s'engager à le défendre,  
 » n'est donc pas , dit-il , un soin  
 » superflu , moins encore un projet  
 » condamnable ; ce n'est point re-  
 » nouvellier avec danger des que-  
 » relles assoupies , c'est travailler  
 » à terminer , s'il se peut , celles  
 » que l'impiété ne cesse de nous  
 » faire. . . . . Ce n'est pas enfin  
 » troubler la paix des simples , ni  
 » leur préparer des pièges , c'est  
 » éclairer , consoler , fortifier leur  
 » foi .

M. l'Ab. H. montre même , qu'il n'a jamais été plus nécessaire d'écrire pour la défense de la Religion. Il prétend que ses ennemis ,

pour être plus cachés , n'en sont que plus dangereux. Les ménagemens que la crainte des Loix les oblige de garder , les empêchant de se déclarer ouvertement , sont cause en même tems qu'on n'est ni effrayé de leur obstination , ni touché de leur aveuglement. On va même jusqu'à s'accoutûmer insensiblement à ne faire plus d'attention à la croyance des personnes avec qui l'on est lié , & à n'exiger d'elles qu'une probité mondaine , des vertus philosophiques & des mœurs sociables. » On n'a pas » adopté formellement le mon- » strueux dogme de la *Tolérance* , » mais sans y penser , on est arrivé » enfin à n'en plus avoir d'horreur » & à le suivre dans la pratique..... » On se permet aujourd'hui pour » l'impiété même des complaisan- » ces , que nos Peres se seroient » défendues pour les plus foibles » écarts de la doctrine.

Notre Auteur déclare néanmoins , qu'en s'élevant contre certains excès d'indifférence pour les incrédules , son dessein n'est pas de troubler la paix extérieure dont ils jouissent parmi nous. Loin de songer à inspirer contre eux rien de violent , il voudroit , que pour les ramener , on joignît aux moyens de persuasion , tout ce que la charité Chétienne a de plus puissant & de plus tendre : parce qu'il n'y a , dit-il , de soumission , ni par conséquent de Religion véritable que celle qui est volontaire , & que nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement in-

pénétrable de la liberté.

Mais tandis que, pour me servir de ses termes, il condamne ce zèle amer, qui seroit tenté de dire comme autrefois ces Disciples véhémens, *voulez vous que nous disions au feu de descendre des Cieux, pour consumer ces rebelles*, il voudroit qu'on gémit de l'exces opposé, & de cette prodigieuse indifférence, où l'on vit sur les progrès, que l'impiété fait dans le monde? contents de penser, qu'il n'y a point à craindre qu'elle trouble la tranquillité de l'Etat, ni la nôtre; on voit, sans se le reprocher, pètir ceux qu'on autoit peut-être sauvés en leur prêtant une main secourable.

M. l'Ab. H. sensible aux intérêts de la Religion, & touché d'une indifférence si peu chrétienne, entreprit par ces raisons, il y a quelques années, l'Ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui une nouvelle Edition.

Il arriva à ce Livre, ce qui est ordinaire à tous ceux qui sont écrits de génie, & dont les Auteurs donnent du neuf, ou du moins un air de nouveauté à tous les sujets qu'ils traitent. Il eut un grand succès: mais les grands succès, pour ne rien dire de plus, attirent l'attention des Critiques. Aussi M. l'Ab. H. n'en manqua-t-il pas. Cependant, loin d'en être blessé, il nous assure qu'il se félicita de recevoir un secours de la part de ceux qui ne lui en devoient aucun; & il se fit un devoir d'écouter tout avec docilité, & même de recevoir sans aucune peine de cœur

les avis déguisés quelquefois sous la forme des reproches les plus amers. Ainsi il ne craint point d'exposer naïvement les fautes de quelque importance, dont on l'a repris; & voici l'usage qu'il a fait dans cette nouvelle Edition des diverses critiques qu'on a formées contre son Ouvrage.

1°. Quelques-uns se sont recriés sur ce qu'il avoit dit (Liv. I. ch. 5.) pour refuter l'opinion de Spinoza contre la possibilité de tout miracle en général. M. l'Ab. H. proteste d'abord, que si comme ils le prétendent, il avoit par sa réponse donné atteinte à la notion correcte du prodige & fourni des armes à l'impie même, il ne rougiroit point d'une rétractation, qui effaceroit sa faute, s'il en étoit coupable; je sçai, dit-il, qu'il reste encore une ressource même glorieuse à qui s'est trompé, le courage d'en convenir.

Dès qu'on eut intenté contre lui cette accusation, comme il vit qu'on n'avoit pas bien pris sa pensée, il déclara dans une Lettre qu'on retrouvera à la fin de cette Préface, » qu'en supposant les » miracles liés à l'action des Loix » générales inconnues à tout es- » prit borné, il ne prétendoit par » cette hypothèse qu'opposer Spi- » nosa à lui-même & emprunter » pour un moment ses principes, » afin de le refuter par ses princi- » pes-mêmes. Il montre que pour supposer le contraire, il faudroit lui imputer d'être tombé dans la plus absurde des contradictions, &

d'avoir placé à côté l'une de l'autre les deux propositions les plus incompatibles. Il avoit dit que » les » Miracles sont des interruptions » à l'harmonie des loix générales , » & l'on voudroit , qu'oubliant » tout aussi-tôt des paroles si précises , & renversant sa première supposition ; il eût dit , les Miracles sont compris dans l'action des loix naturelles qui nous sont connues : « ainsi ton prétendu Système, continue-t-il , loin d'être insinué avec adresse , n'auroit pas même été un piège. Quand on veut tromper , on ne met pas ainsi les contradictions ensemble.

Mais il va plus loin , & ne craint pas de dire que quand même il auroit osé n'être pas de l'opinion commune , qu'il n'auroit offert que sa seconde explication , & qu'il l'auroit constamment soutenue dans tout son Livre , il n'auroit fait en cela que suivre un sentiment qui n'intéresse en rien la saine doctrine ; sentiment pour lequel S. Augustin s'est déclaré , & qui a trouvé de nos jours des défenseurs dans les Ecoles Catholiques , & sous nos yeux dans une des plus respectables , & des plus précautionnées contre l'erreur.

Après même le grand éclat qui se fit à cette occasion contre son Livre , il nous apprend que divers Théologiens habiles , qu'il consulta , le pressèrent de se borner à sa seconde explication sur la nature du Miracle , & l'assurèrent qu'ils la protégeroient ouvertement. Mais malgré cet appui , il est demeuré

ferme dans sa première explication , & a jugé très-sensément , que dans un Ecrit sur la matière la plus capitale , rien n'est moins convenable , que d'établir le fonds de ses preuves sur une opinion contestable , à la prendre en général , & qui n'est démonstrative que dans le cas précis , où il en avoit fait usage.

Il avouera cependant , s'il le faut , c'est l'Auteur même qui parle , qu'il regnoit dans cet article , qu'on lui a tant & trop reproché , quelque défaut de précaution , mais il a confiance que les correctifs qu'il a pris soin de mettre à ce premier objet de la censure , n'y laisseront plus de prise , pourvu néanmoins , ajoute-t-il , qu'on le lise avec un esprit entièrement libre de tout préjugé.

2°. Une autre querelle qu'on lui a faite , roule non sur les articles qu'il a traités , mais sur ceux qu'il a omis. Comme il est question dans tout son Livre de prouver la vérité des faits rapportés dans l'Evangile , il falloit , lui a-t-on dit , prouver avant tout , que les Evangiles sont incontestablement l'Ouvrage de ceux dont ils portent le nom.

Quoique M. l'Ab. H. ait touché cet article , il convient cependant avec candeur , qu'il l'avoit trop peu approfondi , & qu'il y indiquoit plutôt ce qu'il falloit prouver , qu'il ne le prouvoit en effet. Il remercie donc & sincèrement , dit-il , les Critiques qui ont si judicieusement relevé sa faute ; s'il l'a bien réparée , comme il a tâché

de le faire , c'est un mérite qu'il reconnoît leur devoir.

Par la même raison que la preuve de l'authenticité des Evangiles étoit un préalable nécessaire dans la seconde partie de son Livre , il importoit d'insister dans la seconde sur la nature & sur la possibilité d'une inspiration divine , de montrer que les Prophètes Hébreux étoient inspirés dans tout ce qu'ils ont écrit , & de faire voir que leurs prédictions ont passé jusqu'à nous dans leur intégrité. M. l'Ab. H. s'est donc fait un devoir d'employer cinq Chapitres nouveaux à l'éclaircissement de tous ces points ; & il se flatte que ceux qu'il donne dissipent tous les doutes ; j'entens, ajoute-t-il , ceux qui seroient fondés sur quelque motif raisonnable.

On a demandé encore à notre Auteur , pourquoi il s'étoit si peu étendu sur l'explication de la Prophétie de Jacob ? pourquoi il ne parloit point de celle d'Isaïe sur l'enfantement d'une Vierge , pourquoi enfin parmi ses autres preuves , il n'avoit point employé celle que nous fournit la dispersion des Juifs , & celle qui se tire de la descente du S. Esprit sur les Apôtres , selon la promesse que J. C. leur en avoit faite ?

Sans s'arrêter à répondre que les preuves de la Religion Chrétienne sont inépuisables , qu'un Auteur n'est comptable que des articles qu'il discute , & qu'on ne doit exiger de lui que ce qu'il promet à ses Lecteurs , M. l'Ab. H. n'a pas

hésité à entrer dans les vûes qu'on lui ouvroit , quoiqu'elles demandassent de pénibles recherches. Et pour l'y engager , il lui a suffi de croire qu'elles seroient utiles à la cause de l'Evangile.

Aussi ne s'est-il pas renfermé seulement dans ce qu'on a paru souhaiter de lui ; il a été beaucoup au-delà. Pour n'avoir plus dans la suite à revenir sur ce premier Ouvrage , & afin de réserver tout son loisir à ceux qu'il prepare , il a augmenté son discours d'Analyses de plusieurs Auteurs , dont il n'avoit point parlé d'abord ; il a étendu divers Chapitres dont le fonds avoit besoin d'être mieux développé ; il a refondu ceux où ses dernières idées lui ont paru préférables aux anciennes ; il a discuté différens points de critique qui ne l'avoient point été encore , ou qui ne l'avoient été qu'imparfaitement ; il a appuyé par de nouvelles raisons ce qui pouvoit laisser un reste d'inquietude dans l'esprit ; il a enfin terminé le troisième Volume par une Dissertation sur les faux principes des Déistes , dont il combat les divers Systèmes. Accessoire qui lui a paru essentiel au sujet qu'il traite , mais sur-tout à la troisième partie de son Ouvrage où il détruit les objections qu'on oppose à ses preuves de fait.

Il ne dissimule pas que c'est précisément cette dernière partie qui lui a attiré le plus de contradictions. A quel propos ont dit ses adversaires , rassembler sous le même point de vûe tant d'objets pro-

pres

pres-seulement à effrayer les foibles ou à les scandaliser. M. l'Ab. H. avoüe, qu'il ne peut assez s'étonner, qu'on lui ait fait une pareille question. Il demande à son tour, si c'eût été bien défendre la Foi Chrétienne, & lui faire honneur, que de cacher avec adresse les raisons de ceux qui se vantent de la détruire. « Si j'ai dit (car nous » empruntons ses paroles) qu'à » ces difficultez déjà faites, j'en » ajoutois, qu'on ne lit point ail- » leurs, & les plus fortes que j'ai » pû me faire en méditant sur la » Religion, cela même est inno- » cent, & marque non seulement » que je ne déguise rien, mais que » je me tiens si fort de mes preu- » ves, que je cours au-devant de » ce qui sembleroit devoir les » ébranler. « Loin donc qu'il se croie inexcusable pour avoir placé sous les yeux du Lecteur tant d'objections contre la Foi, il pretend qu'il n'a rempli que le devoir essentiel à tout controversiste équitable; & c'est pour cela qu'il n'a pas craint d'en produire de nouvelles, qu'on l'a prié de refondre.

Mais pourquoi, du moins, lui a-t-on dit encore, avoir mis ces objections dans leur plus grand jour? Pourquoi les avoir ornées avec complaisance des tours les plus imposans, & des plus vives couleurs? C'est-là, reprend M. l'Ab. H. une accusation où je n'ai pû encore découvrir que de la malignité sans ombre de vraisemblance, même en voulant me juger dans la plus grande rigueur. Quoi!

*Avril.*

parce qu'on affoiblit, quand on veut, les plus fortes raisons, en les dépoüillant d'un accessoire qui aide à les faire mieux sentir, mes adversaires auroient-ils voulu que j'eusse employé ce lâche artifice en rapportant les difficultez des incrédules? Les anciens Apologistes de notre Foi en ont-ils usé ainsi? ont-ils exténué, ont-ils supprimé ce que le Payen, ce que le Juif avoient de plus apparent à nous opposer? Ils ont été plus loin, continue M. l'Ab. H. souvent pour mieux triompher de nos ennemis, ils leur ont ouvert des moyens de nous combattre que ceux-ci n'employoient ou ne connoissoient pas. Tertullien, Arnobe & Lactance ont montré mille fois dans la dispute, & cette candeur, & cette noble fierté. Une conduite qui étoit loisible dans ces grands hommes, seroit-elle blamable dans notre Auteur?

Nous convenons, lui ont répondu quelques-uns de ses critiques, qu'un Controversiste ne peut se dispenser de rapporter religieusement toutes les difficultez que ses adversaires opposent, & même peuvent opposer à la cause qu'il soutient, mais aussi on ne peut disconvenir qu'il est obligé de mettre du moins autant de force dans ses réponses que dans leurs objections, & cependant, lui ont-ils dit, vos *Réponses* laissent à votre adversaire tous ses avantages. Ils l'ont dit, je le sçai, répond M. l'Ab. H. mais l'ont-ils prouvé. D'autres Critiques, & il

Il h

le taistroit, si l'extrême nécessité ne le contraignoit à le dire, d'autres Critiques & en plus grand nombre, qui assûrent, ainsi qu'il s'en explique, ne l'épargneront pas sur différens articles, n'ont-ils pas contesté qu'il étoit inattaquable sur celui-là. Il nous apprend même que des étrangers célèbres par leur sçavoir, d'illustres Metaphysiciens d'une communion différente de la nôtre, ont applaudi à ces mêmes *Réponses*, si dédaigneusement rejetées ici par quelques Critiques.

Mais pour vuider, dit-il, cette querelle en peu de mots, il réduit à trois especes les différentes personnes qui trouvent les *Réponses* foibles & insuffisantes; ou ce sont des Théologiens, ou des incrédules, ou enfin ces Lecteurs superficiels qui ne lisent que pour dire, qu'ils ont vu ce qui fait quelque bruit dans le monde. Il a conjuré les premiers dans la lettre que nous avons déjà citée, il leur en a fait même le défi, de lui marquer ce qu'il eut fallu dire dans ses *Réponses*, qu'il n'eut pas dit. Cependant, qu'ont-ils répondu? rien de positif. Rien qui ne fut pas déjà dans ces mêmes *Réponses*, ou dans les principes qu'il avoit établis auparavant. En parlant ainsi, il déclare qu'il ne veut pas dire néanmoins qu'on ne puisse employer pour la défense du Christianisme, d'autres raisons que celles dont il se sert. Ce qu'il a prétendu & ce qu'il ose prétendre encore, c'est que dans l'ordre où il se renferme,

dans le plan qu'il s'est tracé, il a produit ce qu'il y a de plus décisif contre les difficultés qu'il refuse.

A l'égard des Déistes qui voudroient échapper à ses preuves par de vagues declamations, il n'a qu'un mot à leur dire. Ils conviennent qu'il a proposé leurs objections dans toute leur force, & se retranchent à dire, qu'elles ne sont pas détruites. Mais s'il est vrai qu'elles ne le soient pas, il est donc aisé d'attaquer ses *Réponses* & de les renverser. L'ont-ils fait, l'ont-ils même tenté? M. l'Ab. H. en appelle au public.

S'ils répondent qu'il a tort de se prévaloir de leur silence, parce que la crainte du ministère public les force à le garder.

Notre Auteur demande s'il doit se croire solidement réfuté par des argumens mystérieux dont la connoissance n'est jamais venue jusqu'à lui. Il prétend d'ailleurs que ce défaut de liberté qui les empêche de produire ces raisons prétendues victorieuses, n'est pas vrai, & que ce n'est qu'un prétexte dont ils se servent pour en imposer aux simples, pour décrier un Ouvrage qui convainc plus qu'on ne voudroit, & par-là cacher son impuissance à le refuter.

Pour ce grand nombre d'hommes qui ne lisent qu'à la hâte & sans attention, il n'est pas surpris que les *Rép.* ne leur paroissent pas démonstratives. Comment pourroient-ils en ressentir la force? Elle consiste principalement dans la liaison des principes, dans l'enchaîne-

ment des conséquences , dans la combinaison des différentes parties du tout , & assurément ce n'est pas une vue distraite , qui embrasse tant d'objets & de rapports. D'ailleurs quelque simple , que soit une objection , ce n'est souvent qu'à l'aide d'un grand nombre de raisonnemens , & en quelque sorte par des Dissertations qu'on arrive à la détruire ; il faut donc presque toujours pour sentir la justice d'une réponse , beaucoup plus d'attention , que pour sentir la force d'une objection. Or le commun des Lecteurs est-il capable de cette attention ?

Il reste encore un dernier reproche qu'on a fait à M. l'Ab. H. mais ce n'est qu'à avec peine qu'il a pu se refondre à en parler , car il voudroit bien , dit-il , passer sur ce qui regarde la personne , & sur ce qui ne concerne que les talens. On veut donc , après avoir tout épuisé contre le fonds de son Ouvrage , y reprendre encore jusqu'au stile , soutenir qu'il est mal assorti à des questions de controverse , l'accuser tantôt d'être trop étudié , tantôt de pécher grossièrement , & presque par-tout contre les règles , car sur ce point mes critiques ne sont pas , dit-il , trop unanimes. » Mais quoi donc ( répond-il ) est-ce des mots dont il s'agit dans un sujet de cette nature , & n'est-ce plus des choses ? convient-il dans une dispute si digne du plus profond sérieux , dans l'affaire la plus & la seule grave qui puisse occuper la raison ,

» d'incider par ces puéiles & » frivoles contestations de Rhé- » teur ? Qu'importe par où vien- » ne la lumière , il n'est question » que de la source , non du canal » qui la transmet. . . des armes » pour n'être ni polies ni brillantes » en sont-elles moins capables de » porter des coups certains ? Pour- » vû que mes preuves soient clai- » res & convaincantes , qu'im- » porte que mon langage soit dé- » sectueux ? je ne défends que les » uns & j'abandonne l'autre sans » peine. « Cessez donc , dit-il à ses Critiques , en se servant des paroles de S. Augustin , *cessez tous ces vains discours , il s'agit de la cause de l'Eglise , non de la mienne , & l'Eglise instruite à ne point mettre son espérance dans les talens humains , ne reçoit aucun préjudice par les défauts de ceux qui combattent pour elle.*

Enfin quoiqu'il se flatte de n'avoir rien omis dans cette nouvelle Edition de tout ce qui pouvoit rendre son Ouvrage plus solide , & d'y avoir même porté les preuves de la Religion Chrétienne jusqu'à la dernière évidence , il avertit cependant que la foi véritable , celle qui caractérise le Chrétien , doit , en soumettant l'esprit , assujettir le cœur , & que cette foi n'est point le fruit des efforts humains. Ainsi tout ce qu'on peut attendre de ses Apologistes est d'en établir les vérités préliminaires , de préparer les esprits à les recevoir , & de les convaincre , que si l'on ne voit pas évidemment ce qu'on croit ,

» on voit clairement qu'il fetoit dé-  
 » raisonnable de ne le pas croire. «  
 Mais il ne fust pas d'avoir éclairé  
 l'esprit, malheureusement c'est,  
 dit-il, le cœur seul qui nous décide,  
 & il n'y a que celui qui a formé  
 l'homme qui puille efficacement  
 agir sur le cœur de l'homme, en  
 domptant toutes ses résistances.

Cette Préface, qui étoit un pré-  
 liminaire nécessaire à cette nouvel-  
 le Edition, & qui par cette raison  
 ne paroitra point trop longue,  
 quoiqu'elle soit fort étendue, est  
 suivie d'un *Discours Historique &  
 Critique sur la méthode des princi-  
 paux Auteurs, qui ont écrit pour &  
 contre le Christianisme depuis son  
 origine*. Comme on en a rendu  
 compte dans le Journal du  
 mois de Février 1722. & que nous  
 n'avons remarqué dans les deux  
 premières parties de ce Discours,  
 que quelques changemens peu  
 considérables, & même en petit  
 nombre, qui ne tombent guères  
 que sur le stile, nous ne nous ar-  
 rêterons qu'à la 3<sup>me</sup> partie, qui  
 comprend les Auteurs qui ont  
 écrit depuis le 15<sup>me</sup> siècle, & dans  
 laquelle M. l'Ab. H. a cru devoir  
 ajouter Gastrell, Jacquelot, Bo-  
 din, & Orobio à ceux dont il avoit  
 parlé dans sa première Edition.

Le premier a composé en An-  
 glois deux Traitez, dont l'un est  
 intitulé : *De la nécessité de la Reli-  
 gion en général*, & l'autre : *De la  
 certitude de la révélation Chrétienne*.  
 Tous deux, selon M. l'Abbé  
 Houteville, sont écrits avec  
 force, il y regne une métaphysi-

que sage, soigneuse d'éviter tout  
 affectation de sentimens propres  
 & singuliers. Ce qui les distingue  
 sur-tout, c'est l'ordre & la métho-  
 de. On a souvent, continue-t-il,  
 accusé la Nation Angloise de les  
 négliger, si elle avoit besoin de se  
 défendre de ce reproche, il lui  
 suffiroit de citer M. Gastrell » & la  
 » France, où l'on se flatte de sça-  
 » voir mieux qu'ailleurs, mettre  
 » un bel ordre dans les Ouvrages,  
 » n'en a peut-être point eu (dit-il)  
 » où cette sorte de beauté brille  
 davantage que dans celui-là.

Mais les quatre Discours de M.  
 Jacquelot sur l'existence de Dieu,  
 sont, au jugement de M. l'Ab. H.  
 ce qui a jamais été fait de plus so-  
 lide sur cette matière. La méthode  
 que suit cet Auteur dans la discus-  
 sion d'un sujet déjà manié tant de  
 fois, lui a paru si neuve & si heu-  
 reuse, qu'il a cru ne pouvoir omet-  
 tre d'en exposer le plan. L'analyse,  
 qu'il donne de la première Dissert-  
 ation de M. Jacquelot, sur la-  
 quelle il paroît s'être étendu avec  
 plaisir, montre, comme il le dit,  
 qu'il y a eu peu d'Auteurs dans le  
 dernier siècle, qui aient réuni plus  
 de sçavoir & de raisonnement,  
 peu qui aient mieux fondu ensen-  
 ble la Philosophie & la Critique.

Il nous fait encore connoître  
 deux autres Dissertations de M.  
 Jacquelot, où cet Auteur entre-  
 prend de prouver que J. C. est le  
 Messie : quoiqu'en général il y ait  
 en vûe de confirmer la foi des  
 Chrétiens, il paroît cependant à  
 notre Auteur, que les Juifs y ont



été son principal objet.

Il s'en faut bien qu'il porre un jugement aussi avantageux de Jean Bodin, Jurisconsulte célèbre, & du Juif Orobio, les deux Auteurs qui dans le dernier siècle se sont élevés le plus fortement contre nous. » L'un & l'autre avoient » (dit-il) du sçavoir, il ne veut » pas leur en contester le mérite, » mais aussi l'un & l'autre avoient » très-peu de justice dans l'esprit, » & il ne paroît pas que l'art de » raisonner fût leur principal ni » même un de leurs talens. M. » l'Ab. H. supplie le Lecteur de » croire qu'en jugeant ainsi, il par- » le sans prévention de Contro- » versiste; c'est une justice (dit-il) » qu'il n'auroit pas besoin de de- » mander, si les Ouvrages de ces » Auteurs étoient publics, & si » chacun, comme lui, pouvoit » en décider, après les avoir lus » dans les copies manuscrites, que » quelques Cabinets ont conser- » vées.

L'Ecrit de Bodin est partagé en six Dialogues, dans lesquels il essaye de renverser tous les Mystères du Christianisme. M. l'Ab. H. nous avertit que dans son Ouvrage il a pris soin d'exposer & de réfuter les plus fortes objections de ce Jurisconsulte, non qu'elles soient importantes, mais seulement pour ne pas laisser soupçonner qu'elles le soient; car comme des 6 Dialogues de Bodin, on n'a imprimé que le premier qui est

le moins scandaleux, on a fait plusieurs fois à notre Auteur ce faux raisonnement. *Le Livre de Bodin n'a jamais paru, donc c'est à dessein qu'on l'a tenu caché si soigneusement, & pour conserver à la Religion l'autorité qu'il lui feroit perdre.*

M. Limborck, dans sa *Conférence amiable avec un Juif*, est le seul qui nous ait exposé les principales objections d'Orobio; quoiqu'en général il y ferre son adversaire de si près, qu'il le réduit à ne pouvoir plus faire un pas sans trouver un précipice devant lui, cependant comme M. l'Ab. H. pense qu'il pouvoit être encore plus pressant, il nous assure que quand l'occasion s'en est offerte, il n'a pas oublié de suppléer à ce que M. Limborck n'a pas dit, toujours bien persuadé, ajoute-t-il, que ces mêmes additions auroient eu dans les mains de cet Auteur incomparablement plus de force que dans les siennes.

Celles que M. l'Ab. H. a faites, dans cette nouvelle Edition, au corps de son Ouvrage, n'étant pas moins considérables par l'importance de la matière que par l'étendue qu'il leur a donnée, nous ne manquerons pas d'en parler dans le Journal suivant.

*Nous venons d'apprendre que cet Ouvrage se vend aussi chez P. G. le Mercier, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, au Livre d'or,*



LES ŒUVRES SPIRITUELLES DU PERE FRANÇOIS  
*Arias de la Comp. gne de Jesus, traduites de l'Espagnol* A Lyon, chez  
 la Veuve de la Roche, & fils, rue Merciere, a l'Occasion : 2. vol.  
 in-12. Tom. I. pp. 362. Tom. II. pp. 368. sans la Préface.

**L**E Pere *Arias*, suivant la Préface qu'on trouve à la tête de cette Edition, vivoit en Espagne dans le seizième siècle, il y est mort vers le commencement du dix-septième, après avoir donné à sa patrie, par ses exemples & par ses Ecrits, une grande idée de ses vertus & de ses lumières. Le Pere *Belon* (\*), à qui le Public est redevable de cette Traduction, expose d'abord dans cette même Préface combien il est important que les Ouvrages propres à faire naître ou à nourrir la Piété Chrétienne, se répandent & soient opposés aux Ecrits où la Philosophie Payenne, » enrichie des beautés du Langage, donne insensiblement du goût pour ses opinions » & pour ses maximes ; « moi-même, ajoute le P. *B* » de nuire à la Religion, sous prétexte de servir la » raison. . . & de réduire toute la » perfection d'un Chrétien au mérite & à la qualité d'honnête homme.

Les Œuvres que le P. *Belon* met au jour en notre Langue comme un antidote contre les maux que nous venons de citer ont pour objet la perfection du Chrétien &

consistent dans quatre Traitez.

Dans le premier, l'Auteur expose la nécessité d'aller de vertu en vertu, & les routes qui peuvent conduire à cet état de perfection. Dans le second examinant le cœur de l'homme, il fait connoître sa misère, sa bassesse, sa dépravation. Il peint le danger de compter sur notre raison, sur notre volonté, sur nos penchans & sur les créatures. Il fait voir comment cette défiance nous mène à la félicité.

Dans le troisième, il trace à l'homme juste les moyens de se maintenir dans la voye de la justice. Dans le quatrième, il peint un état plus heureux encore, c'est cette joye inéfaible dont se remplissent ceux qui se font un perpétuel objet de la présence de Dieu.

Au reste, le Traducteur occupé à faire sentir » ce que l'Auteur a eu » dessein de graver dans l'esprit & » dans le cœur de ses Lecteurs, » ne s'est point borné à faire une Traduction servile : telle est la différence d'un Traducteur qui pense, à celui dont tout le mérite consiste dans la science des mots. Le premier compose un Ouvrage, le second ne donne qu'une version.

(\*) De la Compagnie de Jesus.



PROSE E POESIE DEL SIGNOR ABATE ANTONIO CONTI ,  
 Patrizio Veneto. Tomo primo, Parte prima. In Venezia pressò ,  
 Giam - Baptista Pasquali , 1739.

C'est-à-dire : *Les Ouvrages en prose & en vers de M. l'Abbé Conti, Noble Vénitien. Tom. I. Part. I.* A Venise , chez Jean-Baptiste Pasquali ,  
 1739. vol. in-4°. pag. 362. sans la Préface & l'Épître Dédicatoire , en  
 beau papier & en beau caractère. *IV. Extrait.*

## P R O T É E ,

## I D Y L L E.

**H**ORACE , dans une de ses Odes , introduit Nérée , qui prédit à Pâris la ruine de Troye & les victoires des Grecs. M. l'Abbé Conti , à son exemple , voulant représenter poétiquement les événemens les plus considérables de l'Histoire de Venise , introduit un Dieu Prophète qui annonce tout ce qui doit arriver à cette puissante République , il a choisi Protée à cause des prodiges que Virgile raconte de ce Dieu , & qui peuvent fournir un merveilleux que M. l'Ab. C. a jugé propre à embellir son Ouvrage.

Le Poète fixe l'époque de la fondation de Venise à la descente d'Atrila en Italie , & croit que les habitans d'un grand nombre de Villes détruites en Lombardie , comme Padoüe , Aquilée , &c. vinrent se réfugier au haut du Golfe Adriatique , dans de petites Isles qui , dans la suite , ayant été jointes par des ponts , ont formé la Ville de Venise ; il décrit les guerres que les Vénitiens ont eu à soutenir contre les François , les Sa-

razins , les Lombards , les Normands , les Allemands , & celles qu'ils ont faites & en faveur de Rome & de la Grèce , ou contre l'une & l'autre. Guerres qui les ont rendus enfin les Maîtres de la Mer Adriatique. Il passe ensuite à la conquête de la Terre Sainte , à laquelle la République a eu tant de part. Il décrit la prise de Constantinople , la division de l'Empire Grec , ensuite les guerres contre les Génois , l'acquisition de la terre ferme , la Ligue de Cambrai , la conquête & la perte de la Morée , le Siège de Corfou , & enfin les dernières guerres que se sont faites en Italie , les unes aux autres , plusieurs Nations étrangères. Parmi les Hommes illustres par leurs victoires , il en choisit trois , savoir , Victor-Pisani qui délivra Venise des armes des Génois ; le Doge Henry Dandolo qui dirigea l'entreprise de Constantinople ; & le Doge François Morosini , qui , pendant la Ligue faite avec l'Allemagne & la Pologne , enleva la Morée aux Turcs. Il parle avec complaisance des progrès que les beaux arts ont faits à Venise , & il donne au Cardinal Bembo les louanges qu'il mérite pour avoir

rétabli l'étude des trois Langues. M. l'Ab. C. a tiré tout son sujet de de l'Histoire, mais de même que Virgile abandonne l'ordre chronologique en racontant la descente d'Énée en Italie, M. l'Ab. C. a cru, à plus forte raison, avoir le même droit de transporter les événemens; parce qu'il a dû suivre, dans cet Idylle, l'Enthousiasme Lyrique, & soutenir le stile prophétique qui demande de plus grands mouvemens, & par conséquent moins d'ordre; il a eu cependant soin de faire appercevoir la suite des faits à travers le tumulte des imaginations du Dieu Prophète. Cet Ouvrage est considérable, & contient 72 pages d'impression.

Nous aurions fort souhaité de faire un peu mieux connoître ce Poème, nous en aurions même donné ici quelques morceaux que nous avons traduits & qui auroient sans doute fait plaisir à nos Lecteurs, mais le peu d'espace qui nous reste dans ce Journal ne nous permet pas de nous étendre autant que nous le voudrions, & nous sommes obligés de nous borner à indiquer simplement le reste des Pièces qui composent ce Volume.

#### CANTATES.

Les Cantates sont au nombre de trois. Draide, célèbre Poète Anglois, introduit dans une Ode Timothée qui, en présence d'Alexandre, chantant tour à tour des guerres, des victoires, des fêtes galantes, des amours, des morts,

des spectres, &c. reveille dans l'ame de ce Héros les différentes passions qui ont rapport à ces différens objets. Cette imagination a plu à M. l'Ab. C. & il a traduit cette Pièce Angloise en vers Italiens, mais au lieu d'une Ode il a composé un Drame qu'il a fait mettre en musique par le S<sup>r</sup> Benedetto-Marcello. Et c'est-la la première Cantate.

Le même S<sup>r</sup> Benedetto-Marcello, extrêmement satisfait de cette première Pièce, souhaite que M. l'Ab. C. en composât une autre, dans laquelle, par le moyen d'une Histoire ou d'une Fable, une voix seule peut exécuter tous les différens caractères de Musique exprimés dans la Cantate de Timothée. M. l'Ab. C. se souvint qu'Euripide & ensuite Lycophron introduisent Cassandre, qui prédit les malheurs qui doivent arriver aux Grecs & aux Troyens. Il resolut d'imiter l'un & l'autre Poète, & pour donner un air de magnificence à ces imaginations poétiques, il a mis dans la bouche de Cassandre, en forme de prophéties, les principaux recits de l'Iliade: & c'est la seconde Canrate.

La troisième Cantate est intitulée *Orphée*, le sujet est la descente d'Orphée aux enfers pour redemander Euidice, qu'il obtient & qu'il perd aussi-tôt après, par son imprudence.

#### LES SONNETS.

Après les Cantates on trouve  
les

les Sonnets , au nombre de quarante-deux.

Six Théologiques , qui roulent tous sur des matieres de Religion , ainsi que leur titre l'annonce.

Huit Philosophiques , qui de même ont tous rapport à quelque idée de Philosophie , & vingt-quatre Héroïques dont chacun est l'éloge de quelque personne illustre.

#### POESIES DIVERSES.

Ces Pieces sont au nombre de dix , ce sont differens petits Ouvrages qui sont échappés à l'Auteur par occasion , l'un est un Epithalame , l'autre une Ode , quelques-uns sont des Descriptions , d'autres des Lettres , d'autres enfin des vers où l'Auteur déplore quelques accidens fâcheux. Il y en a une fort belle de cette dernière espece sur la mort de Madame la Comtesse de Quéhus.

Au reste , il est bon d'avertir nos Lecteurs que M. l'Ab. C. est lui-même son propre Scoliaſte , & qu'il fait toujours marcher de compagnie la Piece de vers & le Commentaire , de sorte que jamais on est en peine de ſçavoir quelles ont été les vûes de l'Auteur.

#### LES TRADUCTIONS.

Les Traductions occupent la fin du Volume , la première & la plus

considérable des Traductions de M. l'Ab. C. est celle qu'il a faite en vers Italiens de l'Athalie de M. Racine , elle est précédée d'une Dissertation dans laquelle l'Auteur développe avec beaucoup de capacité , l'artifice admirable qui regne dans ce chef-d'œuvre de notre Théâtre.

Les Traductions de quelques Pieces Grèques viennent ensuite , on trouve d'abord une Traduction complete de toutes les Odes d'Anacréon , une Traduction de l'Ode de Sapho à Vénus , celle d'un fragment d'une Ode de Simonine intitulée , *Perſée*. La Traduction de l'Hymne de Callimaque sur les bains de Pallas.

Les Traductions de quelques Poésies Latines anciennes terminent tout le Volume. Ces Pieces traduites sont la seconde du 2<sup>m</sup>e Livre des Odes d'Horace , & la douzième du premier Livre ; la sixième Eclogue de Virgile. Le Poeme de Catulle sur la Chevelure de Bérénice. Toutes ces Traductions sont en vers Italiens & sont accompagnées de beaucoup de notes historiques & critiques que M. l'Ab. C. a , pour la plupart , judicieusement recueillies des Critiques & des Commentateurs les plus estimés.

### NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.  
DE LEIPSICK.

**I**L paroît ici depuis peu deux Traitez de Droit : l'un des *Lettres d'Investiture* , par le Docteur *Avril*.

Jean Gottlieb - Siegel , Professeur en Droit Féodal : l'autre , du droit de battre Monnoye , possédé & exercé par les Evêques d'Allemagne , & de la Mitre à deux pointes qui ma-

*que ce droit sur quelques Monnoyes: de regali Monetâ, in specie de Mitrà bicornî in Episcopis Germania hujus regalis criterio, ex rariori quodam nummo bracteato, ac variis Diplomatis illustrata: par M. Boerfius, Docteur & Professeur en Droit, &c. Ces deux Ouvrages sont in-4°.*

*Herrn Heinrichs von Bunau Genau und unstandliche Teutsche Kayser und Reichs Historie: c'est-à-dire: Histoire exacte & circonstanciée des Empereurs & de l'Empire d'Allemagne, tirée des meilleurs Historiens & des Monumens anciens. Par M. Henry de Bunau. Tome troisième. Chez Gaspar. Fritsch. 1739. in-4°. Ce Volume contient les regnes de Louis le Débonnaire, de Lothaire, de Louis II. & de Louis le Germanique, c'est-à-dire, le tems qui s'est écoulé depuis 813. jusqu'à l'année 876. Le quatrième Volume est sous la Presse. Le premier parut en 1728. Le second en 1732. Cet Ouvrage est toujours fort estimé, & il est à souhaiter que quelqu'un en donne une Traduction Française..*

## DE BERLIN.

*Chronologie de l'Histoire Sainte & des Histoires étrangères qui lui concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la Captivité de Babylone. Par Alphonse Des Vignoles. Chez Ambroise Haude 1738. in-4°. 2. vol. M. Des Vignoles a divisé son Livre en deux Parties; la première regarde uniquement la Chronologie*

*de l'Histoire Sainte; la seconde a pour objet les Histoires étrangères qui ont du rapport avec l'Ecriture Sainte. L'Auteur commence à la sortie des Israélites de la terre d'Egypte, il finit à la Captivité de Babylone, & il ajoute à la fin une sçavante Dissertation touchant la forme de l'année ancienne. Tel est en général le plan de l'Ouvrage de M. Des Vignoles; on en parlera plus amplement dans un des Journaux suivans.*

## DE BRESLEAU.

Il vient de paroître ici une Brochure en Latin sur la Vie & les Œuvres du sçavant & célèbre M. Wolfius: elle porte pour titre: *Vita, Fata, & Scripta Christiani Wolfii Philosophi.*

## DE LUXEMBOURG.

André Chevalier, Imprimeur de Sa Majesté Impériale & Catholique, & Marchand Libraire, a imprimé sur la fin de l'année dernière un Ouvrage contenant une question de Droit Canon assez importante, mais qui n'est pas nouvelle: il s'y agit de sçavoir si un Abbé Régulier, lorsqu'il est élevé à l'Ordre & à la dignité de l'Episcopat, cesse d'être Religieux, & s'il perd sa Jurisdiction sur ceux de son Abbaye & sur ses dépendances. Voici le titre de l'Ouvrage: *L'Abbé Régulier Sacré Evêque in partibus Infidelium, ou Traité dans lequel on examine l'état d'un*

*Abbé Régulier après sa consécration Episcopale.* Par le R. P. Albert Marion, Chanoine Régulier de l'Ordre de Prémontré, Prieur de Senzey, au Diocèse de Toul. in-4°.

## S U I S S E.

## DE GENEVE.

*La Traduction Françoisse de l'Histoire Civile du Royaume de Naples:* par Giannone, avec des augmentations considerables & des Remarques, est sous la Presse depuis quelque tems; elle contiendra 4 vol. in-4°.

On a imprimé depuis peu un *Recueil de Fables choisies d'Esopé* en pur Grec, & un autre *Recueil des Fables de Phèdre*, en Latin, à l'usage de la Jeunesse. Ces deux Recueils sont imprimés très-correctement; c'est ce qui nous a engagés à les annoncer ici l'un & l'autre.

## A N G L E T E R R E.

## DE LONDRES.

L'Ouvrage que M. *Algaroti* fit imprimer à Naples en 1737. sous ce titre : *Il Newtonianismo per le Dame, ovvero Dialoghi sopra la luce e i colori*, vient d'être traduit en Anglois. Cette Traduction, qui est intitulée : *Sir Isaac Newton's Philosophy explained for the use of the Ladies*. En 2. vol. in-8°. est de M<sup>lle</sup> Carter, fort connue par ses talens pour la Poésie, par les connoissances qu'elle a des Langues

anciennes & modernes, & par la délicatesse & la justesse de son esprit.

M. *Richardson*, Chanoine de l'Eglise de Lincoln, se propose de publier par Souscription une nouvelle Edition de l'*Histoire des Evénements d'Angleterre de Godwin* : *Fr. Godwini Episcopi de Prasulibus Angliæ Commentarius* : . . . *quem ad fidem Monumentorum in Archivis Regiis & Lambethanis recognovit*, plurimis in locis ad veritatem reduxit, & perpetuâ demum serie ad præsens usque sæculum continuavit *Guillelmus Richardson* Cette nouvelle Edition sera in fol. elle contiendra plus de 2000 pag. avec près de 60 planches. Le prix est de deux guinées : on en payera une d'avance, & l'autre en recevant l'Ouvrage imprimé. Le prix des exemplaires en grand papier est de trois guinées : on en payera deux d'avance, & la troisième en recevant l'Ouvrage.

Voici encore un autre Ouvrage, qui n'est pas moins important pour l'Histoire, & qu'on se prepare à imprimer aussi par Souscription; c'est un *Recueil de Papiers d'Etat* de Jean *Thurloe*, premierement Secrétaire du Conseil d'Etat, & ensuite des deux Protecteurs *Olivier* & *Richard-Cromwel*, contenant des Mémoires authentiques des affaires d'Angleterre, depuis l'an 1638. jusqu'au rétablissement de Charles II. il est intitulé : *A Collection of the state papers of John Thurloe Esq. Secretary first to the Council of State, and afterwards to*

*the two Protectors Oliver and Richard-Cromwel.* Tous les Mémoires qui composeront ce Recueil, seront publiés sur les originaux & mis dans l'ordre chronologique. On trouvera à la tête la Vie de M. *Thurlo.* avec son efflampe gravée d'après un portrait original, & à la fin une ample Table des matières. Par M. Thomas *Birch*, Membre de la Société Royale. On compte que ce Recueil contiendra environ 900 feuilles & fera 5 vol. fol. Le prix de la Souscription sera de cinq guinées; on en payera trois en souscrivant, & les deux autres en recevant les 5 vol. en feuilles. Les exemplaires en grand papier seront de 8 guinées, dont on en payera 5 en souscrivant, & les 3 autres en recevant un exemplaire complet. Tout l'Ouvrage paroîtra au mois de Mars 1741.

Un Gentilhomme du Temple a donné depuis peu un Volume contenant, *A Short critical review of the political life of Oliver Cromwel &c.* c'est-à-dire: Une courte revue critique de la Vie politique d'Oliver Cromwel - Lord, Protecteur de la République d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande. in-8°.

*Académiques de Ciceron, avec le Texte Latin de l'Edition de Cambridge & des Remarques, outre les conjectures de Davies & de Bentley, & le Commentaire Philosophique de Pierre Valantia, Jurisconsulte Espagnol, dédiées à la Société Royale.* Par M. Durand, de la même Société. 1740. in-8°. Cette Edition est correcte, sur de beau papier & en

beaux caractères. M. Durand a joint à cet Ouvrage un Projet de Souscription d'une Edition complète de toutes les Œuvres Philosophiques de Ciceron. Comme on parlera dans le Journal suivant de la Traduction des Académiques & de ce projet: nous nous contenterons de rapporter ici les conditions de la souscription. L'Edition sera in-4°. belle, exacte & en beau papier: elle contiendra 120 feuilles environ; le prix sera de 25 Shillings, dont on payera une guinée d'avance; & en souscrivant on recevra un exemplaire des Académiques avec le Latin & le Commentaire de Valentia en reconnaissance de la Souscription. Ceux qui souscriront pour 6 exemplaires, en auront un septième gratis, y compris les Académiques. On en tirera 50 exemplaires en grand papier, dont le prix sera de deux guinées; auquel cas, on payera une guinée & demie d'avance; les Académiques qu'on donnera serviront de reçu. Les Souscriptions seront reçues chez M. Vauillant, Libraire dans le Strand, & chez l'Editeur en Threadneedle-Hatton-Court.

*Lyfie Orationes & Fragmenta, Gr. Lat. &c.* c'est-à-dire: Discours & Fragments de Lyfias, en Grec & en Latin. M. Jean Taylor, qui a pris soin de donner au Public cette nouvelle Edition, a revû le Texte sur les Manuscrits, il l'a enrichi de Notes-Critiques & d'une nouvelle Interprétation. On a ajouté les conjectures de M. Cl. Jer.



*Markland* : la Vie de Lyfias tirée de Plutarque , avec des Remarques : une autre Vie du même Lyfias avec un Jugement touchant le génie de l'Orateur & le caractère de fes Harangues , tirés de Denys d'Halicarnaffe. *Ex Officina Guillelmi Rowger , in Aedibus olim Carmeliticiis.* 1739. in-4°. On ne manquera pas de parler de cette Edition de Lyfias dans un des Journaux fuivans.

*An Essay towards demonftrating the immateriality and free-agency of the Soul* , &c. c'eft-à-dire : *Effai tendant à démontrer l'immatérialité & la liberté de l'ame* , pour fervir de réponfe à deux Ecrits , dont l'un eft intitulé : *A Philofophical Enquiry in to the Physical fpring of human actions* , &c. c'eft-à-dire : *Recherches Philofophiques fur la caufe phyfique de l'action humaine* , &c. attribué à M. Samuel Strutt : & l'autre a pour titre : *A Philofophical Enquiry concerning human liberty* , &c. ou *Recherches Philofophiques fur la liberté de l'homme* , &c. attribué à M. Antoine Collins, Ecuyer. Lond. chez S. Shuckburgh , dans le Fleet-Street. in-8°. 1740.

*An Historical account of the life and reign of David King of Ifraël , interspersed With Various conjectures , digreffions , and difquifitions , in Which ( among other things ) M. Bayle's criticisms upon the conduct and charaâter of chat Prince are fully confidered , by the Authour of revelation examined With candour.* C'eft-à-dire : *Recit Historique de la Vie & du Regne de David Roi d'If-*

*raël* , entremêlé de diverfes conjectures , de digreffions , & de recherches , où l'on examine , entre autres chofes , la critique que M. Bayle a faite de la conduite & du caractère de ce Prince. Par l'Auteur de l'Examen déintereffé de la Révélation. Chez Innys & Mambly , proche S. Paul. in-8°. 1740.

## H O L L A N D E.

## D'UTRECHT.

On trouve chez Herman Besseling , Imprimeur & Libraire , un Ouvrage intitulé : *Jani Verrii examen Juris Canonici & praxis fori Ecclesiastici Protestantum in causâ raptûs & affinibus* , &c. C'eft-à-dire : *Examen du Droit Canon & de la Pratique du Droit Ecclesiastique des Protestans* , au fujet du rapt & des caufes qui y ont du rapport. Par Janus Verrius. in-8°.

On trouve encore chez le même Libraire un autre Ouvrage dont voici le titre : *Joh Eberhardi Rau Theologiae Professoris Monumenta Vetustatis Germanica* , ut puta de *Arâ Obiorum* , &c. tum de *Tunnulo Honorario Caii & Lucii Cæsaris* , &c. C'eft-à-dire : *Mónumens des Antiquitez d'Allemagne* , &c. Par M. Rau , Professeur en Théologie à Uttecht , in-8°.

Le même Libraire a auffi imprimé & débite une nouvelle Edition , corrigée du fçavant Ouvrage de M. Van-der-Meulen , fur l'origine & la fin de l'Empire Romain : *De ortu & interitu Imperii Romani* ,

avec une Dissertation de *Sanctitate Summi Imperii Civilis*.

DE LA HAYE.

On imprime ici actuellement la grande *Histoire de M. de Thou*, THUANI HISTORIA, in-8°. On se sert pour cela de l'Edition de Londres, & on se flatte que la commodité de la forme & la beauté du papier & des caracteres feront rechercher cette Edition & la rendront précieuse.

L'Ouvrage de M. Pessfingier intitulé : *Fortification nouvelle*, ou *Recueil de différentes manieres de fortifier en Europe*, paroît depuis quelque tems. C'est un in-8°. avec des figures, 1740.

DE LEYDE.

Voici le titre de quelques Livres nouveaux, qui ont été imprimés & qui paroissent ici depuis peu.

1°. Un Ouvrage posthume de M. Jean-Marie Lancisius touchant le mouvement du cœur & les anévrismes, &c. Jo. Mariae Lancisii de motu cordis & anevrismatibus, opus posthumum in duas partes divisum, in-4°. 1740.

2°. *Excursus secundus & tertius ad Editionem primam & secundam Dissertationis Historicae de Lingua primavâ*, &c. Auctore Alberto Schultens, in-4°. 1739.

3°. Un Ouvrage de M. J. Nicolai, qui n'avoit point encore paru, touchant les cérémonies qui regardent la sépulture des Chrétiens,

&c. Jo. Nicolai Libellus de *Lutis Christianorum*, seu de Ritibus ad sepulturam pertinentibus, nunc primum editus ex Bibliotheca Siebertii Havercampi, in-8°. 1739.

4°. Une nouvelle Edition des Commentaires de Jul. César, de *Hirtius*, &c. de la Guerre civile, d'Alexandrie, d'Afrique & d'Espagne. Par M. Fr. Oudendorpius. C. Jul. Caesaris, Hirtii & aliorum de Civili, Alexandrino, Africano, & Hispanensi bello ad vetustissimarum membranarum fidem denuo castigati à Francisco Oudendorpio. in-8°. 1740.

FRANCE.

DE PARIS.

Piget, Libraire, sur le Quai des Augustins, à l'Image S. Jacq. a mis en vente un Ouvrage intitulé : *Recueil d'Experiences & de Recherches Physiques sur la Pierre*, & en particulier sur les effets du remede de M<sup>lle</sup> Stephens, pour dissoudre la Pierre. Par M<sup>rs</sup> Morand & de Bremond de l'Académie Royale des Sciences. Il y a presentement sous la Presse un autre Volume d'*Experiences & d'Observations* sur la même matiere.

*Le Plan de la Ville & des Faubourgs de Paris*, dessiné & gravé en perspective sous les ordres de M. Turgot, Prevôt des Marchands, & de M<sup>rs</sup> les Echevins de Paris, paroît depuis peu de tems. Nous avions déjà plusieurs Plans de cette Ville, & même de fort exacts, en

particulier de celui qui fut publié en 1728. dressé sur la Méridienne de l'Observatoire & levé géométriquement par M. l'Abbé de la Grive ; mais il n'en avoit point encore paru qui représentât Paris même au naturel, & qui transporté en quelqu'endroit de la terre que ce soit, pût y faire voir & l'étendue & les principales beautés de cette Ville. Tel est le plan que nous annonçons ; on y fait voir d'un seul coup d'œil tous les Edifices & toutes les rues que cette Ville renferme ; & si on a été contraint de négliger quelques-unes des règles de la Géométrie & de la Perspective, ce n'a été que parce que sans cette licence, on auroit perdu une partie des objets les plus intéressans, qui se seroient trouvé cachés par d'autres, ou entièrement défigurés. On n'a pû même faire entrer dans ce Plan quelques-uns des Faubourgs qu'en partie, parce qu'il seroit devenu trop étendu, si on les y avoit fait voir en entier ; & quoiqu'on ait cherché à donner par cet Ouvrage une juste idée de la Ville de Paris, il faut cependant convenir qu'on a été obligé d'omettre encore beaucoup de choses ; il n'étoit pas possible de rendre parfaitement à la fois & l'immensité de cette Ville, & la magnificence de toutes les parties qui la composent.

Ce Plan en perspective a été gravé en 20 planches, qui rassemblées forment une grande Carte de dix pieds de cours sur 7 pieds & demi de haut. Mais ces 20 planches peu-

vent être reliées en un vol. comme elles l'ont été effectivement ; & pour en faciliter l'usage & suppléer la grande Carte, on a fait graver une 21<sup>me</sup> planche, dans laquelle le plan est réduit en petit, suivant le même trait de la perspective qu'on a observée dans le grand. Ce Plan réduit est divisé par des lignes, qui forment vingt carrez égaux, dont chacun renferme l'espace juste & les différentes parties de la planche à laquelle il a rapport. Le chiffre qui se trouve dans un des coins de chaque carré du Plan réduit, indique la planche qu'il représente, où l'on trouvera le même chiffre. Ce nouveau plan en perspective a été levé & dessiné par M. Bretez, gravé par M. Lucas, & écrit par M. Aubin.

*Grammatica nueva Española, &c.* c'est-à-dire : *Grammaire Espagnole & Française*, par le S<sup>r</sup> François Sobrino, corrigée & augmentée considérablement. Cinquième Edition. Chez Pierre W<sup>itte</sup>, Libraire, rue S. Jacq. à l'Ange - Gardien, in 12. 1740. Cette nouvelle Edition, qui est imprimée correctement, a été faite sur l'Edition la plus ample & la plus correcte que l'Auteur ait publiée lui-même. On y trouve le petit Dictionnaire de mots Espagnols, qu'on a accoutumé de joindre à cette Grammaire, & on a mis à la fin un petit Catalogue des Livres Espagnols qui se vendent chez le même Libraire.

Montalant, Libraire, Quai des Augustins, à la Ville de Montpel-

lier, débite un *Plan du Système Solaire, avec les Orbites des Planètes & des Comètes connues*, dressé sur la Carte Angloise de M. *Wiston*, & sur les Tables des Comètes de M. *Halley*, suivant les principes de M. *Newton*. Cette Carte représente le Système général des Planètes & des Comètes; chaque Orbite conserve ici la même proportion

qu'elle a dans la nature. Les distances de la Terre au Soleil, & des autres Planètes à cet Astre y sont marquées, ainsi que le rapport de leurs densitez à celle de la Terre. On y trouve encore une explication générale du Système de l'Univers, suivant les principes de M. *Newton*. Le prix est d'un livre seize sols.

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL D'AVRIL, 1740.

<b>L'</b> Optique des Couleurs, &c.	pag. 195
Bibliothèque Française, &c.	202
Généalogie Diplomatique de la Maison d'Autriche, &c.	209
Dissertation sur cette Question, si l'air de la respiration passe dans le sang,	219
Mémoires de M. du Guay Trouin, &c.	228
Traité des Finances, &c.	231
La Religion Chrétienne prouvée par les faits, &c.	236
Les Œuvres Spirituelles du P. Fr. Arias, Jésuite, &c.	735
Les Ouvrages en Prose & en Vers de M. l'Abbé Conti,	738
Nouvelles Littéraires.	242

Fin de la Table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.

M A Y.



A P A R I S,

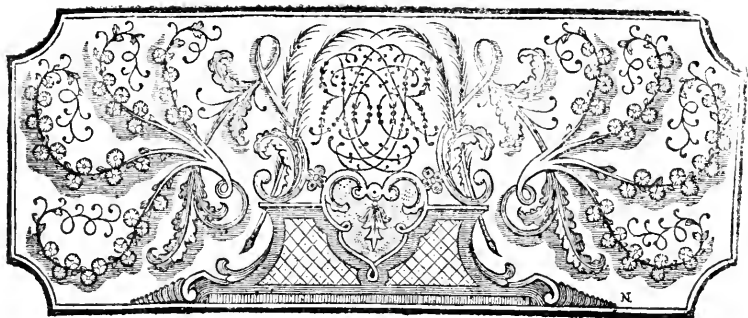
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augullins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS



MAY. M. DCC. XL.

*HISTOIRE ECCLESIASTIQUE, POUR SERVIR DE  
Continuation à celle de M. l'abbé Fleury. Tom. XXXV. depuis l'an  
1570. jusqu'à l'an 1584. A Paris, chez Pierre-Jean Mariette, rue S.  
Jacq. 1737. in-4°. pp. 668. non compris la Table des Matieres.*

COMME dans les Journaux  
précédens on a donné l'Ex-  
trait de la *Continuation de l'Histoire  
Ecclesiastique de M. Fleury*, &  
notamment celui du 34<sup>me</sup> Volume  
dans le Journal du mois de Fevrier  
May.

1735. Nous allons reprendre la  
suite de cet Ouvrage, & nous  
parlerons aujourd'hui du 35<sup>me</sup> vol.  
Il comprend un espace de 14 ans,  
que l'Auteur a divisé, à son or-  
dinaire, en 5 Livres. Ils roulent  
K k ij

principalement sur les troubles que les Protestans de France, d'Angleterre, & des autres Pays continuèrent d'y causer, & sur les nouvelles que les Puissances temporelles & spirituelles prirent pour en arrêter le progrès.

Le Pape, après avoir essayé inutilement toutes les voyes de douceur & de charité pour faire rentrer la Reine Elizabeth dans le sein de l'Eglise, lança enfin contre elle une sentence d'excommunication, & déclara tous ses sujets absous du serment de fidélité. Mais la sévérité des Loix que cette Princesse fit publier contre les Catholiques arrêta les suites de cette sentence : Charles IX. & Henri III. ne furent guères plus heureux dans tout ce qu'ils entreprirent contre les Calvinistes de France.

Comme la celebre négociation qui mit la Couronne de Pologne sur la tête du Duc d'Anjou, fut traversée par les Protestans de ce Royaume qui vouloient avoir un Prince de leur Religion, l'Auteur persuadé sans doute que cet événement tenoit, du moins par cet endroit, à l'Histoire Ecclesiastique, le raconte dans un assez grand détail. Ce n'est pas la seule occasion où il semble quelquefois perdre son titre de vûc, & grossir un peu son Ouvrage de differens événemens qui n'y ont pas un rapport bien direct.

Il n'en est pas ainsi de tout ce qu'il a rassemblé dans ce Volume, au sujet de plusieurs censures faites par la Faculté de Théologie de

Paris. Une des plus célèbres fut celle qu'elle porta contre la Traduction François de la Bible par René Benoît Cusé de S. Eustache. Quoique cet Ouvrage eût été approuvé par Pierre de Gondy Evêque de Paris, & par plusieurs Docteurs de Sorbonne. Cependant le plus grand nombre d'entre eux le proscrivit, comme favorable aux nouvelles Hérésies, & cette censure fut approuvée par un Bref que le Pape écrivit à la Faculté, où il marquoit qu'il y avoit en effet, tant dans le Texte de cette Traduction que dans les Notes dont elle étoit accompagnée, plusieurs hérésies & blasphêmes, & en conséquence faisoit défense de la lire sous peine d'excommunication.

Il s'éleva encore une autre affaire qui ne causa pas moins de division parmi les Théologiens de ce tems. Ce fut à l'occasion d'un Traité sur l'Incarnation que le Jésuite Maldonat, le plus celebre Professeur de Théologie qu'il y eut pour lors, avoit dicté à ses Ecoliers, & dans lequel il parloit de l'immaculée Conception de la S<sup>te</sup> Vierge, comme d'une opinion problématique. Il fut cité plusieurs fois par l'Université, mais ayant refusé de comparoitre, l'affaire fut renvoyée à l'Evêque de Paris. L'Université, dans la dénonciation qu'elle fit du Traité de Maldonat, & qui fut dressée dans une assemblée des quatre Facultez, représenta à ce Prélat, que quoiqu'il fût notoire, que l'Eglise de Fran-



ce , principalement depuis le Decret du Concile de Bale , avoit toujours cru & tenu que Marie avoit été exempte de la tache du peché originel , cependant Maldonat , sans égard aux raisons de prudence , aux motifs de pieté & aux loix de la charité , enseignoit le contraire , & ouvroit par cette doctrine la porte au Schisme , & inspiroit du mépris pour les Statuts de l'Université.

Mais Pierre de Gondy , déjà mécontent de la Faculté , parce qu'elle s'étoit élevée contre la Traduction de René Benoît qu'il avoit approuvée , prit la défense de Maldonat , & après avoir examiné ses Ecrits , l'avoir interrogé lui-même , & recueilli les suffrages de huit ou neuf Docteurs , rendit une sentence par laquelle il déclara que ce Jésuite n'avoit rien avancé de contraire à la foi & qui contint la moindre erreur. En effet , dit le Continuateur , » Maldonat n'avoit point » combattu le sentiment de l'immaculée Conception qui est si » autorisé dans l'Eglise , & qui est » le sentiment de presque toutes » les Eglises Catholiques , il s'étoit contenté d'avancer que ce » n'étoit pas un dogme de foi.

L'Université appella de cette Sentence au Parlement, Maldonat de son côté presenta une Requête à l'Evêque de Paris pour se plaindre de ce que par ce procédé , l'Université blessoit la dignité Episcopale en ce qu'elle s'ingeroit de porter son jugement sur la doctrine , & de condamner des Ecrits

& des Livres : ce Prélat faisant droit sur cette Requête , menaça le Recteur & les Docteurs en Théologie de les excommunier , s'ils continuoient leurs procédures contre Maldonat. Ceux-ci n'ayant eu aucun égard à cette défense , il les déclara en effet excommuniés. Ils en appelèrent comme d'abus au Parlement. L'affaire y fut plaidée , les portes fermées. L'Université y fut maintenue dans ses privilèges , & la Sentence de l'Evêque de Paris fut déclarée abusive , comme contraire aux privilèges de l'Université. Depuis cet Arrêt Maldonat s'abstint d'enseigner à Paris , & se retira à Bourges , où il s'occupa à travailler sur l'Ecriture Sainte , & à mettre en ordre une partie des Ouvrages que nous avons de lui.

Les contestations qu'exciterent dans les Pays-Bas les sentimens de Michel Baius sur le Libre-arbitre & sur la Grace , eurent des suites plus considerables , aussi repañoient-elles souvent dans ce Volume. On y voit l'Acte de soumission que Baius donna à la Bulle de Gregoire XIII. qui confirmoit celle que Pie V. avoit déjà publiée contre ce Docteur , qui étoit pour lors Chancelier de l'Université de Douay , il y déclare que plusieurs des propositions condamnées par le Pape sont contenues dans quelques Livres qu'il avoit composés , qu'elles y sont dans le même sens auquel elles ont été proscrites , & qu'il acquiesce pleinement à leur condamnation. Mais Baius oublia

bien-tôt ses engagemens , & dans une dispute publique touchant le mérite des œuvres , il avança » que » l'homme avoit été créé pour faire de bonnes œuvres , comme » l'oiseau pour voler ; mais que de » même que l'oiseau ne peut voler , » s'il a les ailes rompues , ainsi » l'homme ne peut faire le bien , » parce que depuis la chute les forces sont brisées , « cette Proposition renouvela les anciennes disputes , & donna encore lieu à de nouvelles censures.

Le Continuateur donne , à son ordinaire , une idée de la Vie des Hommes Illustres , des Cardinaux & des Sçavans , soit Catholiques , soit Protestans , qui sont morts dans l'année dont il écrit l'Histoire. Parmi ceux dont il parle sous l'année 1581. il y en a peu qui se soient rendus plus célèbres , ni qui aient peut-être plus abusé de l'esprit & de la Science que Guillaume Postel. Mais , selon notre Auteur , Postel étoit plus fou que méchant & plus extravagant qu'impie ; après n'être sorti des prisons de l'Inquisition de Venise que parce qu'il y fut regardé réellement comme un insensé , après avoir de-là été obligé de sortir de Paris , où ses visions sur la Mere Jeanne lui avoient suscité de nouvelles affaires , & s'être retiré en Allemagne à la Cour de l'Empereur Ferdinand ; il abjura ou fit semblant d'abjurer ses erreurs , & revint en France. Il y fut retabli dans la Chaire de Professeur Royal en Mathématiques & en Langues Orientales ,

qu'il avoit déjà remplie. Mais plusieurs années avant sa mort , il la quitta sans qu'on en sçache bien la raison , & se retira au Monastère de S. Martin des Champs de Paris ; car il y a d'autant moins lieu de croire , comme quelques-uns l'ont écrit , qu'il y eut été renfermé par autorité , qu'il étoit dans cette Maison , lorsque Cathérine de Médicis lui offrit la place de Précepteur d'un de ses enfans , il ne l'accepta pas , & mourut dans sa retraite à l'âge de 71 ans.

Le Continuateur justifie Postel de l'accusation d'athéisme & d'hérésie que plusieurs Théologiens avoient intentée contre lui , & rapporte les erreurs dans lesquelles il lui paroît que ce Sçavant étoit véritablement tombé. La principale & la source de toutes les autres , étoit qu'il prétendoit démontrer par la raison & par la Philosophie tous les Dogmes de la Religion Chrétienne , les Mystères mêmes de la Trinité & de l'Incarnation. Entre autres folies , il se figuroit qu'on pouvoit lire dans les Cieux tout ce qui est dans la nature , & que les merveilles qu'elle renferme , étoient écrites en caractères hébreux , formés par l'arrangement des étoiles.

Il finit ce qui regarde cet homme extraordinaire en donnant une courte analyse des Livres qu'il a faits sur *la réunion de toute la terre*, Postel s'y propose de ramener tous les Peuples de l'Univers à la Religion Chrétienne , & y tourne principalement ses armes contre

les Payens , les Mahométans & les Juifs.

L'Histoire de la réformation du Calendrier n'est pas un des articles les moins curieux de ce Livre; on y voit les mesures que Grégoire XIII prit pour le purger des erreurs qui s'y étoient glissées , & pour le faire recevoir dans les différens Etats de la Chrétienté.

Comme le Pape avoit demandé à la Faculté de Théologie de Paris son sentiment sur la réformation du Calendrier , il parut sous le nom de cette Faculté une réponse

au Pape dans laquelle on combat son projet ; mais le stile en est si mauvais & les raisons si frivoles , qu'on ne croit pas , dit le Continuateur , qu'elle soit de ce corps. Il paroît sûr au moins , ajoute-t-il , qu'elle fût publiée sans son aveu : on prétend même que la Faculté ne délibéra point sur cette matière & l'on n'en trouve rien dans les Actes de ses Assemblées.

C'en est assez pour faire connoître ce Volume , nous parlerons du suivant dans le Journal prochain.

**LEÇONS DE PHYSIQUE , CONTENANT LES ELEMENS**  
*de la Physique déterminés par les seules loix des Méchaniques, expliquées au Collège Royal de France. Par Joseph Privat de Molieres , Professeur Royal en Philosophie , de l'Académie des Sciences & Membre de la Société Royale de Londres. 1739. A Paris , chez la Veuve Brocas , rue S. Jacq. au Chef S. Jean : chez Musnier , à l'entrée du Quai des Augustins , du côté du Pont S. Michel , à l'Olivier : & chez Joseph Bullot , Imprimeur-Libraire , rue des Prêtres , près S. Severin , à l'Image Saint Joseph. Tome IV<sup>me</sup>. vol. in-12. pag. 594.*

C E Volume est la suite des trois autres dont nous avons parlé dans les Journaux précédens, six Leçons principales en font le sujet. 1°. L'Astronomie-Physique, ou l'explication méchanique des mouvemens des Astres.

2°. Les Phénomènes des corps à ressort , déduits de la loi générale du choc.

3°. Le détail des loix générales du choc , soit direct , soit oblique.

4°. L'explication méchanique de la propagation , direction , réflexion , inflexion & réfraction de la lumière.

5°. La cause méchanique des couleurs , tant de celles qu'on obtient par le prisme que de celles des corps sensibles.

6°. Une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu.

Plus on est instruit , plus on est frappé de cette régularité qu'on remarque dans les Astres , qui part nécessairement de quelques loix ; ce sont ces mêmes loix que les Philosophes ont cherchées & cherchent encore avec tant de soin. On convient assez aujourd'hui de la distance des Planètes , du tems de leur révolution , de leur inclinaison

son sur le plan des orbites qu'elles parcourent, de leur rotation sur elles-mêmes : mais ce ne sont-là que des faits ou des phénomènes qui ont certaines causes. M. de Molieres entreprend d'expliquer dans sa premiere Leçon le mouvement des Astres par le seul principe des mécaniques. L'Auteur qui a senti que le Systême de Descartes ne pouvoit, à cet égard, subsister tel que ce grand homme l'avoit imaginé, a songé à le rectifier, & il est persuadé, avec ce changement, que c'est le seul qu'il faille admettre.

L'Auteur veut donc faire voir ici comment les Planètes ont dû être avant leur formation des étoiles fixes. Il paroît assez difficile d'expliquer pourquoi & comment les Planètes se sont arrêtées à une certaine distance du centre du tourbillon dans lequel elles sont placées ; il n'est pas plus aisé de sçavoir pourquoi ces mêmes Planètes déclinent du plan de l'Equateur du tourbillon. Mais M. de Molieres cherche à faire connoître qu'une Planète entraînée par le tourbillon solaire a dû s'arrêter à une certaine distance, telle que les observations nous l'indiquent, & qu'une Planète, en quelque endroit du tourbillon qu'elle se trouve, sera poussée vers l'Equateur de la couche de ce tourbillon, & qu'elle y circulera continuellement, s'il ne survient de nouvelles causes. Pour satisfaire à toutes ces explications l'Auteur rejette les tourbillons cylindriques & sphériques, &

conclut que pour le mouvement des Planètes il suffit que le tourbillon soit un peu moins comprimé d'un certain côté que d'un autre, ce qui obligera ces mêmes Planètes à décrire des Ellipses dont le Soleil sera un des foyers, & dont les plans passeront tous par le centre de cet Astre. Voilà le précis de ces loix astronomiques que notre Physicien donne dans un grand détail.

La Leçon 16<sup>me</sup> est une suite du même sujet, il s'agit de rendre raison pourquoi l'axe d'une Planète peut être inclinée sur l'orbite qu'elle décrit autour du Soleil, car l'on n'ignore pas que l'axe de la Terre fait un angle de 23° & demi environ, avec l'axe de l'Ecliptique, celui de Saturne de 30° 30', celui de Jupiter de 2°. La Terre ayant deux mouvemens particuliers, l'un autour de son centre qu'on appelle le mouvement journalier, l'autre un mouvement annuel contre l'ordre des Signes, il a fallu en déduire les causes de la forme de ces tourbillons. Les étoiles fixes ne sont pas exemptes d'un mouvement particulier, quoique fort lent, elles nous paroissent se mouvoir selon l'ordre des Signes, & décrivent des cercles parallèles à l'Ecliptique. Tous ces mouvemens sont connus & constatés, mais les explications souffrent beaucoup d'embarras. Notre Auteur les tire toutes du fonds du même Systême. Il ne reconnoît point d'autre loi qui soit mécanique que celle qui part de ses principes. Les règles de Kepler, qui, selon

selon les Newtoniens, ne peuvent subsister dans l'hypothèse du plein & des tourbillons, sont, selon M. de Molières, une nouvelle démonstration de la solidité du Système Cartésien rectifié par cet Auteur.

Le mouvement de la Lune, dont l'irrégularité est assez connue, a coûté un tems considerable aux Astronomes, il a d'abord fallu s'assurer d'une exacte observation. Mais la certitude n'en a pas facilité l'explication physique; les mouvemens » d'oscillation d'occident en orient d'environ deux degrez & demi de part & d'autre, ainsi que celui du Septentrion qui suit le mouvement des nœuds & qui est d'environ  $18^{\circ}$  de part & d'autre, « ont exercé les plus grands Physiciens. D'où peut provenir la cause générale de ces mouvemens? quel peut en être le principe, ainsi que du flux & reflux de la mer, ce sont autant de questions auxquelles M. de M. prétend satisfaire par ses propres hypothèses & remporter la victoire sur les Newtoniens qui paroissent ici les plus invincibles.

» Il n'y a, *dit-il*, dans le mouvement irrégulier de la Lune aucune circonstance tant soit peu remarquable dont on ne puisse découvrir la cause mécanique dans le Système du tourbillon rectifié, sans l'aide d'aucune nouvelle supposition, ni physique ni mécanique.

La 17<sup>me</sup> Leçon est partagée en 14 propositions. Le sujet est le

*Alay.*

choc des corps; on en distingue de trois sortes, les corps mous, les corps durs, & les corps à ressort. Quoiqu'on considère ces corps comme parfaitement durs ou parfaitement mous, on sçait néanmoins qu'il n'en existe point de tels, & ce n'est que pour une plus grande facilité qu'on les examine dans cette supposition. Une question de Physique qu'on peut regarder comme peu connue, est la cause qui occasionne le ressort des corps. M. de M. soupçonne que les petits tourbillons dont les corps sensibles sont formés, pourroient être le principe de cette roideur, qui augmente à mesure qu'ils sont comprimés, & de cet effort que les mobiles font pour reprendre leur figure. Il attribue le ressort imparfait à la séparation de leurs parties insensibles qui font cesser l'action du milieu comprimant.

Lorsqu'on entre dans le détail de ces loix du choc, il se présente une difficulté considerable. Que l'on imagine deux boules homogènes de jaspé ou d'ivoire se mouvoir dans la ligne droite qui passe par leurs centres, dont l'un A. avec 1 de masse & 11 de vitesse choquel'autre B. en repos avec 10 de masse, on trouve par l'opération que le corps A. réjaillira avec 9 de vitesse, & le corps B avec deux degrez de vitesse, ce qui en tout fait une quantité de mouvement, 29.

L 1

( A. 1 m 11	( B. 10 m 0
+ 1 m 1	+ 10 m 1
— 1 m 10	+ 10 m 1
—————	—————
= 1 m 9	+ 10 m 2

Il s'agit de concevoir comment le corps choquant A. qui n'avoit que 11 degrés de force avant le choc & qui n'en a pu perdre que 10 durant le bandement du ressort, a produit deux effets égaux, dont chacun demande une force de 10 degrés double de celle que le corps choquant perd, d'où peut provenir cette augmentation de mouvement qui paroît d'abord ne pas s'accorder avec la conservation perpétuelle d'une même quantité de force dans l'Univers.

M. Leibnitz avoit été si frappé de cette difficulté qu'il avoit distingué deux sortes de forces, l'une qu'il appelloit force morte dont la mesure est la masse multipliée par la vitesse, & qu'il laissoit à la statique; il avoit nommé l'autre force vive qui est le produit de la masse par le carré de la vitesse. Dans cette hypothèse il arrive que la quantité de mouvement, après le choc, est toujours la même qu'auparavant, tel qu'on peut voir dans l'exemple proposé ou quarant 11, qui est la vitesse du corps choquant A. on aura 121, & quarant pareillement 9 & 2, qui sont les vitesses résultantes du choc qu'on multipliera par les masses, on aura aussi 121, qui est la totalité du mouvement qui existoit avant le

choc. Mais n'est-ce pas plutôt une conséquence à déduire qu'un principe à admettre, quand un illustre Académicien (\*), si accoutumé à traiter les questions épineuses de la Physique, n'en auroit pas démontré la fausseté, il est visible que cet effet réel procède de la cause du ressort, & par conséquent la force vive n'est pas le fondement de la cause du ressort : de plus, dans le cas du choc des corps durs il n'y a ni augmentation ni diminution de vitesse, il se fait dans toute la masse des mobiles une distribution égale de la vitesse que le corps choquant a avant le choc. Cette augmentation de vitesse ne vient donc qu'après le choc, cette multiplication de force n'existoit donc pas auparavant, la force vive n'est donc pas une explication de la cause du ressort.

Pour expliquer avec soin cette matière, il a fallu poser des lemmes ou propositions préparatoires, nous y arriverons en abrégant les idées de notre Auteur. On voit clairement que dans le choc des corps durs le mouvement doit se faire dès le premier instant du choc sans aucune succession de tems ni de lieu, puisque les corps durs ne peuvent changer de figure par le choc, & que l'intervalle qui est entre leurs centres doit demeurer le même; ainsi le corps choquant perdra, dès le premier instant, toute sa force, & le corps choqué l'acquerra sans aucune

(\*) M. de Mairan

succession , la chose ne se passe pas ainsi dans les corps mous , les parties peuvent s'approcher les unes des autres , & doivent s'applatisir ; mais cette approche mutuelle des parties de ce corps ne peut augmenter ni diminuer leurs forces dans le choc : d'où l'on voit que la compression ne contribue en rien à l'augmentation de leur mouvement : voyons l'application que nous ferons de ces idées pour les corps à ressorts , ils participent de tous les deux en quelque chose , & s'éloignent en quelques autres ; ici la communication ne peut se faire que peu à peu & en s'applatisissant , elle est la suite infinie de petits chocs : le corps choquant parcourant un petit espace le corps choqué en parcourera un autre pendant un tems égal.

Pour mieux concevoir la difficulté qui survient dans l'effet d'un corps à ressort , qu'on imagine une boule d'ivoire tomber sur un plan avec 10 degrez de vitesse qu'elle aura acquise par sa chute ; l'expérience apprend qu'elle remontera , à peu de chose près , jusqu'au point d'où on la fait tomber , or ce corps ne peut bander le ressort qu'il ne perde de sa vitesse , d'un autre côté , il ne peut le comprimer qu'en passant par tous les degrez de cette vitesse , comme 1 , 2 , 3 , &c. jusqu'au point où le ressort se trouvera tendu avec une force égale à celle que le corps aura perdue , c'est-à-dire ici avec 5 degrez : ce sera le terme où la réaction sera égale à l'action , & alors

comment arrive-t-il que le mobile rejaille aussi haut que le point d'où il est descendu , car nous concevons le corps comme inébranlable , il faudroit que le ressort eût été comprimé avec 10 degrez , c'est-à-dire avec une vitesse égale à celle du corps choquant , ce qu'on ne conçoit pas facilement.

M. Huguens qui avoit senti la nécessité que la compression fût égale à la somme des forces avoit adopté ce principe qu'il prouvoit par l'exemple de deux corps à ressort qui se choquent en sens contraires avec des masses réciproques aux vitesses. Mais avec cette supposition la difficulté reste toujours , & cette extrême facilité à rendre raison du Phénomène dans ce cas n'a rendu à notre Auteur l'explication que plus suspecte , ne pouvant s'appliquer aux autres cas du choc , comme d'un corps en mouvement qui en choque un autre en repos , où l'on ne peut dire que le ressort soit tendu avec la somme des forces , mais au contraire le ressort ne s'est bandé qu'avec la seule force d'un des mobiles. Comment faire pour découvrir quel est le mystère ? il faut se représenter le ressort comme un fil d'acier trempé , qui , à mesure qu'on le comprime , acquiert une roideur capable de soutenir tout l'effort du corps choquant , alors à mesure que le fil se roidira , le mobile choquant perdra peu à peu de sa vitesse , & la résistance du ressort peut être telle qu'elle soit égale à chaque instant au degré de

force que le corps choquant perdra.

Pendant que ces tentions s'exercent il s'écoule un certain tems, si l'on considère ce qui arrive dans cet instant qu'il faut regarder comme divisible en une infinité de petits tems égaux, on verra que dans chacun de ces petits choes le corps choquant perdra des quantitez de forces égales, & que le ressort s'y bande avec les memes quantitez infiniment petites de forces perdues, ce qui lui fait acquerir cette roideur toujours égale au degré de force infiniment petit que le choquant perd. Ce que nous faisons appercevoir pour le premier tems, il faut l'appliquer au second, au troisieme, &c. jusqu'à la fin du choc, & la proposition fondamentale qu'établit M. l'Abbé de Molières sera donc prouvée, sçavoir que malgré la diminution dans les vitesses absolues & dans les compressions du ressort, quoique moindres de plus en plus, elles ont dû produire chacune le même effet sur le ressort, & les dernieres ont dû être aussi fortes que les premieres; car quoique le corps choquant n'ait plus au commencement du second instant la même vitesse qu'il avoit au commencement du premier, il suffit qu'il parcoure pendant ce second tems un moindre espace, pour que le ressort se trouve tendu avec une quantité de force égale à la premiere, puisqu'il n'est pas contraire aux loix mécaniques que la resistance de ce ressort soit telle

que le corps choquant ne parcoure dans le second instant qu'un espace moindre que le premier, & il procurera à cette lame le même degré de roideur que dans le premier tems. Le ressort aura donc augmenté & se fera bandé à la fin du dernier tems, avec la même quantité de force que le mobile aura perdué, d'où il faut conclure que le ressort se debandera lorsque le corps choquant aura employé toute sa force, c'est ainsi que cette compression toujours égale fait acquerir au ressort une certaine roideur d'où naît l'augmentation du mouvement que nous cherchions.

Tout ceci tire sa démonstration des principes du mouvement accéléré. On sçait qu'une force capable d'imprimer à un corps une certaine vitesse peut agir uniformément, ou poursuivre le corps en lui donnant toujours plus de vitesse. De cette seconde maniere, elle ne lui fait parcourir dans le même tems que la moitié de l'espace dont elle seroit capable si elle étoit uniforme. Or dans le choc du corps à ressort, le corps choquant poursuivra l'autre en l'applatissant, il comprime le ressort: mais si la vitesse qu'il doit lui imprimer est d'un pied par seconde, il suffira qu'il le poursuive pendant une seconde, de maniere qu'il ne parcoure par un mouvement uniformément retardé qu'un demi-pied moitié de l'espace qu'il auroit parcouru uniformément avant le choc, il lui restera par conséquent



la moitié pour comprimer le ressort. La vitesse du choquant est donc toujours décroissante, mais la vitesse respective demeurera la même, pourvu que celle du choqué croisse d'autant moins dans chaque instant que l'autre décroît, d'où naîtra une force constante, semblable à celle du mouvement accéléré, la moitié de cette force donnera ici par degrez une vitesse que les corps durs prennent en un instant, & l'autre est employée à la compression du ressort. C'est ainsi que le Phénomène du ressort s'explique par les méthodes de M. l'Abbé de Molieres.

Ce sera donc une suite nécessaire que dans tous les cas du choc des corps a ressort parfait, le corps choquant perd, pendant la compression, la force qu'il doit perdre selon la loi générale, le ressort se bande avec une force égale à celle que le corps choquant perd, le corps choqué acquere dans ce tems la force qu'il doit acquérir selon la même loi générale, enfin le ressort en se débandant donne en arriere au corps choquant la même force qu'il a perdue en avant, & au corps choqué une force parallèle à celle-ci.

Pour résoudre la difficulté que l'Auteur se propose d'éclaircir sur la destruction ou l'augmentation du mouvement général : nous ajouterons que notre Auteur l'attribue à la force centrifuge dont la destinée est de se détruire a mesure qu'elle s'engendre, mais la matiere fait d'un autre côté un gain perpétuel de force, parce qu'il peut arriver que cette force centrifuge augmente la force de la circulation, & que l'une acquiere ce qu'elle fait perdre à l'autre, en sorte que l'Univers demeure sans cesse dans le même état.

Nous ne parlerons point des leçons 18 & 19 qui ne sont qu'une application des principes que nous venons d'exposer, elles consistent en plusieurs exemples numériques, sur les chocs des corps avec des formules algébriques qui embrassent tous les différens cas. L'Auteur ne diffère point des autres qui ont traité cette matiere quant au resultat des operations dont l'expérience confirme la certitude. On y trouve encore la résolution des chocs obliques.

On rendra compte des dernières Leçons dans les Journaux suivans.



*LA MYTHOLOGIE, OU LES FABLES EXPLIQUÉES PAR l'Histoire : par M. l'Abbé Banier. de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Tome II. A Paris, chez Briasson, Libraire, rue Saint Jacq. à la Science : vol. in-4<sup>o</sup>.*

**L**ORSQUE le premier Volume de cet Ouvrage parut en 1738. nous en donnâmes l'Extrait dans nos Journaux des mois de Mai & de Novembre de la même année. Depuis ce tems-là M. l'Ab. Banier a donné au Public un second & un troisième Volume dont nous nous proposons aujourd'hui de rendre compte. Comme cet Ouvrage embrasse une matière immense, & que pour le suivre dans tous ses détails il faudroit qu'il occupât trop de place dans nos Journaux, nous nous bornâmes à deux Extraits pour le premier Volume, & nous tâchâmes d'y exposer dans une étendue raisonnable ce que ce Volume contenoit de plus essentiel, en donnant une idée générale du reste. Nous suivrons aujourd'hui la même méthode : nous donnerons dans ce Journal & dans les suivans deux Extraits de chacun des deux derniers Volumes, observant toujours de nous arrêter un peu davantage sur ce qui fait l'objet principal de l'Auteur, & de passer plus légèrement sur ce qu'il n'a traité que par occasion.

M. l'Ab. B. avoit parlé dans son premier Volume de la Religion des Peuples de l'Asie, chez qui l'Idolâtrie prit naissance, dans le second Volume il suit les faux Dieux dans l'Europe & traite de la

Religion des occidentaux. Ce Volume, ainsi que le premier, est divisé en sept Livres, dans les cinq premiers Livres l'Auteur parle des Divinités adorées par les Grecs & par les Romains, dans le sixième & dans le septième Livre il fait l'Histoire des Dieux des autres Peuples de l'Occident.

Avant que d'entrer en matière, M. l'Ab. B. fait quelques Remarques générales que nous avons cru dignes d'attention. Selon ce sçavant Auteur, pour avoir une connoissance un peu exacte de la Religion des Grecs Payens, il faut l'envisager par différens côtés. 1<sup>o</sup>. Il faut la considérer telle qu'elle étoit du tems de ses premiers habitans, ou du moins du tems que les Pélasges vinrent s'établir dans la Grèce. 2<sup>o</sup>. Par rapport aux changemens qu'y firent les Colonies d'Egypte & de Phénicie. 3<sup>o</sup>. Eu égard à ceux qu'y purent faire Homère & Hésiode. 4<sup>o</sup>. Enfin à ceux qui y furent réellement faits depuis le tems de Pythagore & des Philosophes Platoniciens jusqu'à l'entier établissement du Christianisme.

1<sup>o</sup>. Dit M. l'Ab. B. une partie de l'Asie Mineure, les Isles de l'Archipel & la Grèce ont été peuples d'abord par les descendans de Japhet, connu sous le nom d'*Japet* ;

mais en quel tems y arriverent-ils ? Quelle fut la Religion qu'ils y établirent ? Ce sont des questions qu'on ne sçauroit décider aujourd'hui ; il nous reste de ces anciens Peuples de la Grèce des idées trop vagues & trop confuses. Nous sçavons seulement par Diodore de Sicile , que les premiers Grecs étoient très-grossiers , qu'ils vivoient sans loix , sans police , & presque sans Religion , errans & vagabonds ils n'avoient pour demeure que les antres & les forêts , & pour nourriture que le glan , ou pour parler plus juste , que quelques herbes ou quelques fruits que la terre produisoit sans culture. Il n'est pas étonnant qu'un Peuple si grossier & si barbare ne nous ait laissé aucun monument de sa Religion , & que nous ne soyons bien instruits du culte qu'il a rendu aux Dieux que par rapport à des tems bien postérieurs , & lorsqu'il se fut poli par le commerce des autres Nations & par les Arts & par les Sciences qu'il cultiva avec tant d'éclat.

Hérodote est le seul Auteur qui nous donne quelque éclaircissement sur la Religion de la Grèce , lorsque les Pélasges y arriverent & s'y établirent. » Les Pélasges , *dit-il* , honoroient leurs Dieux sans les connoître , & sans leur avoir donné de noms , ils les appelloient du nom général de Dieux , parce qu'ils croient qu'ils gouvernoient toute chose. Mais ils ne sçurent que fort tard les noms de ces Dieux qui leur

» furent apportés de l'Egypte. Ils » allerent consulter l'Oracle de » Dodone qu'on croit être le plus » ancien de ceux de la Grèce , & » lui demanderent s'ils recevroient » les noms des Dieux qui venoient des Barbares , il leur fut répondu qu'ils les reçussent & qu'ils s'en servissent ; ainsi ils sacrifierent depuis ce tems là en invoquant les Dieux par leurs noms ; & les Grecs prirent ensuite ces mêmes noms des Pélasges ; mais de sçavoir l'origine de ces Dieux & quelle est leur forme , c'est une chose qu'on a ignorée jusqu'ici.

Le même Auteur avoit dit un peu auparavant que les mêmes Pélasges , avant que de venir dans la Grèce , où ils se mêlerent avec les Athéniens , avoient demeuré dans l'Isle de Samothrace , & avoient appris à ces Insulaires à honorer les Cabires , & dans un autre endroit du même Livre , il assure que presque tous les noms des Dieux sont venus d'Egypte dans la Grèce , » en effet , *ajoute-t-il* , j'ai trouvé que la chose étoit ainsi après m'en être informé sur ce que j'avois oui dire , qu'on les renoit des Barbares. Pour-moi je crois qu'ils sont venus véritablement d'Egypte : mais si l'on n'y trouve point les noms ni de Neptune , ni de Castor , ni de Vesta , ni de Thémis , ni des Graces , ni des Néréides , je répondrai ce que répondent les Egyptiens , qu'ils n'ont jamais ouï parler d'eux .

Voilà donc les anciens Pélasges instruits par les Barbares des noms qu'ils devoient donner aux Dieux ; ces mêmes Pélasges en instruisent les Grecs , alors très-ignorans , & leur apprennent les mystères des Cabires qu'ils avoient auparavant enseignés aux Samothraces. C'est là tout ce que l'on sçait de la Religion de la Grèce au tems de l'arrivée des Pélasges & de leur établissement à Athènes.

2°. Les Colonies qui changerent la Religion de la Grèce n'y arrivèrent pas dans le même tems, & par conséquent les changemens qu'elles causèrent furent successifs. Nous avons déjà dit que, selon Hérodote , tous les Dieux , hors ceux qu'il a exceptés , étoient venus d'Egypte en Grèce. Cet Auteur entre ensuite dans quelque détail par rapport à Bacchus ; » ce fut , *dit-il* , » Mélampus, fils d'Amymon, qui » a fait connoître aux Grecs le » nom de Bacchus , & qui leur a » enseigné les cérémonies des sacrifices qu'on lui offre , & à faire la représentation de ce Dieu : » véritablement il ne leur a pas » enseigné tout le reste de ces Mystères. Mais les sages qui sont venus après lui en ont donné plus de connoissance. Ce Mélampus, » *ajoute-t-il* , étoit un homme sçavant , qui s'étoit instruit dans l'Art de la Divination. Il enseigna aux Grecs plusieurs choses qu'il avoit apprises des Egyptiens , & sur-tout le culte de Bacchus , en y apportant toutes fois quelque changement.

On sçait par d'autres Auteurs que Cécrops avoit porté à Athènes , où il s'établit , le culte de Minerve , honorée dans la Ville de Sais d'où il étoit parti. Le même Prince , si nous en croyons Pausanias , régla le culte des Dieux & les cérémonies de la Religion avec beaucoup de sagesse , il fut le premier qui appella Jupiter *le Très-Haut* , il défendit que l'on sacrifiat aux Dieux rien qui fût animé , & régla les cérémonies du mariage. Il ne faut pas douter non plus qu'Inachus , Danaüs & les autres Chefs de Colonies n'aient apporté bien des nouveautez dans la Grèce.

Platon nous apprend qu'anciennement les Grecs , à l'exemple des autres Nations , honoroient les Astres & les Planètes , ce culte étoit entièrement aboli du tems de Platon , & il y avoit plusieurs siècles que l'on n'adoroit plus que les Divinités d'Hésiode & d'Homère. Voici , selon M. l'Ab. B. de quelle manière s'étoit faite cette grande innovation. De toute antiquité les Egyptiens adoroient les Astres , mais ayant publié de quelques-uns de leurs Rois , qu'après leur mort leurs ames étoient allées habiter le Ciel , ou pour parler plus juste quelqu'une des Planètes , dès lors ils adressèrent également leur culte à la Planète & au Héros qui l'habitoit , bien-tôt après oubliant le Dieu Physique & naturel qui étoit la Planète , ils n'adressèrent plus leurs vœux qu'au Dieu animé , c'est-à-dire au Roi ou au Héros qu'il

qu'il supposoit habiter la Planète. Il en fut de même chez les Grecs, ils placèrent dans les Astres les âmes des Grands Hommes dont ils révéroient la mémoire, ils confondirent ensuite l'Astre & le Héros, & enfin ils ne connurent plus que le Héros qu'ils avoient désiré. Une autre observation qu'il faut faire encore, c'est qu'en recevant les Dieux étrangers les Grecs leur donnoient d'autres noms, c'est de quoi nous ont averti les Auteurs anciens, & sans cela nous ne pourrions connoître aujourd'hui l'origine de ces Dieux. Suivant Hérodote, l'Apollon des Grecs étoit l'Orus des Egyptiens, Bacchus ou Dionysius leur Osiris, Hermès ou Mercure, leur Taut ou Thot, Pan leur Mendès, Diane leur Bubaste, Démeter leur Isis, Zeus ou Jupiter leur Ammon, Vénus ou Aphrodite leur Astarté, &c. Mais non seulement les Grecs changeoient les noms des Dieux étrangers en recevant leur culte, ils changeoient encore leurs rangs, leurs emplois, leurs généalogies. Vulcain tenoit le premier rang parmi les Dieux d'Egypte; les Grecs en firent un fils de Jupiter & de Junon, qui précipité du Ciel à cause de sa difformité se cassa la jambe en tombant & fut obligé, pour gagner sa vie, d'exercer dans l'île de Lemnos le métier de Forgeron: en Egypte, il étoit le mari de Minerve, en Grèce on lui donna Vénus pour femme.

3°. Quoique M. l'Ab. B. soit persuadé que Hésiode & Homère,

May.

n'ont point inventé toutes les Fables qu'ils racontent des Dieux, & qu'il croye qu'ils n'ont fait que suivre la Religion établie de leurs tems; il est convaincu néanmoins que les Ouvrages de ces deux grands Poètes, sur-tout ceux d'Homère, firent connoître ces Dieux plus généralement qu'ils ne l'étoient, & contribuèrent à augmenter la vénération que l'on avoit déjà pour eux & à étendre leur culte.

Les Poètes postérieurs à Hésiode & à Homère, inventèrent de nouvelles Fables, changerent à leur gré les anciennes, & par le trop grand penchant qu'on eut à les croire, le Système de la Religion se trouva chargé d'une infinité d'articles nouveaux. C'est ce que M. l'Ab. B. justifie dans la suite de son Livre par une foule d'exemples.

4°. Les Philosophes Pythagoriciens & Platoniciens pour rendre supportable la Théologie Gréque l'interpréterent par des allégories ingénieuses qui en diminueient le ridicule: or ces allégories firent en différens siècles de grands changemens dans la Religion. Elles eurent cours sur-tout vers les commencemens du Christianisme. Les premiers Chrétiens réussissoient aisément à faire sentir l'absurdité des faux Dieux: pour échapper à leurs raisonnemens & à leurs railleries, il fallut allégoriser toutes les Fables, & essayer par toutes sortes d'imaginations de leur donner quelque apparence de vérité: or

M m

en voulant les rectifier on les défigura entierement , & tous ces adouciffemens & ces interprétations ne produisirent d'autres effets que de hâter la chute d'opinions qui ne pouvoient soutenir le moindre examen.

Après ces observations générales & préliminaires M. l'Ab. B. entre en matiere. Voici quel est l'ordre & la suite des cinq premiers Livres, qui composent la premiere partie & qui feront l'objet de ce troisieme Extrait, il traite,

Dans le premier Livre, *des Dieux du Ciel.*

Dans le second, *des Dieux de la Mer, des Fleuves & des Fontaines.*

Dans le troisieme, *des Dieux de la Terre.*

Dans le quatrieme, *des Dieux des Enfers.*

Enfin dans le cinquieme, *de quelques autres Dieux a l'ors par les Grecs & par les Romains.*

Cette matiere immente d'elle-même se trouve traitée dans le Livre de M. l'Ab. B. avec beaucoup de solidité, il est aussi extrêmement agréable par le grand nombre de recherches curieuses dont il est rempli. Mais, comme nous l'avons déjà dit, les bornes d'un Extrait, ne nous permettant pas de faire connoître cet Ouvrage, dans un aussi grand détail qu'il le méritoit & que nous le souhaiterions; nous allons, suivant le plan que nous nous sommes fait, toucher quelques articles principaux, renvoyant au Livre même ceux qui

desireront s'instruire plus à fond.

Le premier des Dieux du Ciel, & le pere de tous les autres est Jupiter; les Payens qui vouloient qu'il fût le maître absolu des hommes & des Dieux, qui le representoient comme une Divinité toute-puissante, qui du seul mouvement d'un de ses sourcils faisoit trembler l'Olympe, le dégradèrent ensuite en lui attribuant les actions les plus indignes & les crimes les plus énormes: c'étoit, selon eux, un adultere, un incestueux, un fils ingrat, un mari infidele, emporté, vindicatif. Où des hommes raisonnables pouvoient-ils avoir puisé toutes ces contradictions?

M. l'Ab. B. après avoir exposé les Fables qu'on a débitées au sujet de Jupiter, remonte autant qu'on peut le faire en une matiere si obscure à la source de toutes ces extravagances. Après avoir distingué un grand nombre de Jupiters, qui ont vécu en differens tems & en differens Pays, il fait voir qu'on a attribué à un seul les actions d'une infinité d'autres. Il rapporte les événemens naturels qui ont donné lieu à toutes ces fictions dont les Poëtes & les Mythologues sont remplis; il fait l'Histoire véritable de Jupiter, suivant le recit des plus graves Auteurs de l'antiquité; celui qui lui paroît mériter le plus de croyance est Diodore de Sicile, qui a puisé lui-même dans Evemere, & qui represente Jupiter comme le maître d'un grand Empire. Suivant cette idée, confirmée par plusieurs autoritez, & entre autres par celle

de Sanchoniaton , & mise dans un très-beau jour par le Pere Pezron , les Scythies descendans de Magog II, fils de Japhet , s'établirent d'abord dans les Provinces Septentrionales de la haute Asie : partagés dans la suite en différentes branches , il y en eut qui habiterent la Margiane , la Bactriane , & la partie la plus orientale de la Sogdiane , pendant que d'autres firent leur séjour dans l'Iberie & dans l'Albanie , entre la mer Caspienne & le Pont Euxin. Chargés d'une multitude d'habitans plus grande que le Pays qu'ils habitoient n'en pouvoit contenir , ils se mirent en devoir de chercher de nouvelles demeures. L'Arménie , selon Strabon , fut la premiere Province sur laquelle ils se jetterent , ils s'avancerent ensuite vers la Capadoce , & tirant toujours du côté de l'occident , ils s'établirent dans les Contrées arrosées par le Thermodon & l'Iris , où , selon Stephanus , ils bâtirent la Ville d'Acmonia , du nom d'Acmon qui étoit leur Chef ; l'humeur inquiète d'Acmon le porta à entrer dans la Phrygie où il batit aussi une Ville à laquelle il donna encore le nom d'Acmonie , & apres s'être rendu maître de la Phénicie & de la Syrie , il mourut & fut mis au rang des Dieux sous le nom de *Très Haut* , c'est l'Uplistos de Sanchoniaton.

Urane fils & successeur d'Acmon épousa Tirée ou la Terre & en eut plusieurs enfans , qui prirent de leur mere le nom de Titans , nom

si célèbre dans toutes les anciennes Histoires , qui les appellent fils de Saturne , comme ces Princes étoient plus grands & plus robustes que les autres hommes de leur tems , ou peut-être parce qu'ils ménoient une vie plus déréglée , ils furent aussi appelés Géans , & depuis ce tems-là les noms de Titans ou de Géans ont souvent été confondus.

Urane surpassa tellement ce que son pere avoit fait de remarquable qu'il semble avoir presque effacé dans le souvenir de la posterité , les noms de ceux dont il descendoit. Ce Prince passa le Bosphore , porta les armes dans la Thrace & conquit plusieurs Isles , entre autres celle de Crète , dont il donna le gouvernement à un de ses freres , qui eut des enfans mâles qu'on nomma Curetes , il passa en Espagne , s'en rendit maître , passa le détroit , se soumit toute la côte d'Afrique , puis revenant sur ses pas il alla s'assujettir tout le nord de l'Europe.

Ce Prince eut plusieurs enfans , Titan , Oceanus , Hyperion , Japet , Kronos ou Saturne , qui devenus grands cabalerent contre leur pere ; Urane informé de leurs menées , les fit tous arrêter , à l'exception d'Océanus qui lui fut toujours soumis , Saturne ou trop jeune pour avoir été mis en prison avec ses freres , ou délivré par sa mere , rendit la liberté à ses freres , qui s'étant saisis à leur tour de la personne de leur pere , defererent par reconnoissance l'Empire à

leur libérateur, tout reconnut Saturne pour Souverain. Urane réduit à la condition de particulier, mourut de chagrin, ou, selon Sanchoniaton, de la suite d'une opération violente qui le mettoit hors d'état d'avoir des enfans.

Saturne devenu le maître, d'un vaste Empire, épousa sa sœur Rhéa; on lui avoit annoncé que ses enfans le traiteroient comme il avoit lui-même traité son pere; pour aller au-devant de cette prédiction, il les fit tous enfermer, mais Rhéa eut l'adresse de sauver Jupiter, & de l'envoyer de l'Arcadie où elle étoit alors dans l'Isle de Crète, où les curetes ses oncles l'éleverent dans les antres du mont Ida. Cependant les autres Titans, qui ne voyoient qu'avec chagrin la grandeur de Saturne se reveilleroient contre lui, & s'étant saisis de sa personne, l'enfermerent dans une étroite prison. Jupiter jeune alors & plein de courage, ayant appris cette nouvelle, sortit de l'Isle de Crète, défit les Titans, délivra son pere & le rétablit sur le Trône; mais dans la suite Saturne en ayant mal agi avec Jupiter, celui-ci lui fit la guerre, le vainquit & l'obligea d'aller chercher un asile en Italie, où il fut reçu par Janus; ces démelez du pere & du fils engagerent les Titans à une seconde révolte, mais ayant été défaits, ils allerent se cacher dans le fond de l'Espagne, où Saturne les suivit. Jupiter alla les chercher dans le lieu de leur retraite, les batit aux environs

du Tartèse, & ce fut par cette bataille qu'il termina cette guerre. qui avoit duré dix ans. Saturne ne se croyant point en sûreté dans un Pays, dont son fils étoit le maître, passa en Sicile, où il mourut de chagrin, ou bien de la même opération qu'il avoit fait faire à son pere.

Comme il étoit difficile de gouverner seul des Etats d'une si vaste étendue, Jupiter les distribua en différens gouvernemens. Atlas fils de Japet, & par conséquent cousin germain de Jupiter gouverna toute la Côte d'Afrique. Pluton fut établi gouverneur des parties occidentales de l'Empire des Tirans, c'est-à-dire des Gaules & de l'Espagne. après la mort de Pluton son gouvernement fut donné à Mercure, qui s'y rendit très-célebre, & devint la grande Divinité des Celtes. Jupiter se reserva tout l'Orient, c'est-à-dire la Grèce, les Isles & cette partie de l'Asie, d'où venoient ses ancêtres. Il fut non seulement un grand conquérant, mais encore un Législateur célèbre, & maintint la justice avec beaucoup de sévérité; il extermina les brigands qui s'étoient cantonnés dans les montagnes de la Thessalie; son grand foible fut l'amour des femmes. Jupiter mourut accablé de vieillesse dans l'Isle de Crète; après sa mort son Empire fut partagé en un grand nombre de petites Monarchies. Son fils Crès regna en Crète, Deucalion fils de Prométhée, de la Race des Titans, s'établit dans la Thessalie.



A la faveur de ce recit , dont j'ai beaucoup abrégé les circonstances , M. l'Ab. B. donne l'explication de toutes les Fables, dont les peuples & ensuite les Poëtes ont composé leur Histoire religieuse de Jupiter , & de tous les autres Dieux de la même famille.

On peut juger par ce seul article de la méthode de M. l'Ab. B. d'abord il rapporte avec une exactitude infinie, toutes les Fables que l'on trouve au sujet de chaque Divinité ; il rapproche ensuite tout ce qu'il a pu rencontrer d'histoire, qui a quelque rapport à cette Divinité & à ces Fables ; & de la combinaison de l'un & de l'autre, il forme un Systême d'explication souvent très-vraisemblable , mais toujours très-ingénieux & très-instructif. Les Fables y sont détaillées comme s'il n'avoit à instruire que des Poëtes , des Peintres , des Sculpteurs & des Antiquaires ; & l'Histoire y est approfondi de maniere que son Ouvrage peut être regardé comme une excellente compilation de tout ce qui s'est dit de probable sur les premiers âges du monde ; il est d'ailleurs varié par le mélange agréable d'une infinité de questions incidentes , qui y sont traitées avec beaucoup d'érudition.

Outre les Dieux du Ciel , de la Mer , de la Terre & des Enfers, les Grecs & les Romains reconnoissoient un grand nombre d'autres Divinités ; voici ce que dit Cicéron à ce sujet : outre les Dieux naturels , comme le Ciel , la Ter-

re , les Astres, &c. » il y en a bien » d'autres qui ont été divinifiés par » les Sages de la Grèce , & par nos » ancêtres dans la persuasion que » tout ce qui procure une grande » utilité aux hommes , leur vient » d'une bonté divine . . . On a fait » aussi un Dieu d'une chose qui a » quelque vertu singulière , par » exemple la Foi , l'Intelligence , » &c. . . . Parlerai-je des Temples » dédiés au secours , au salut , à » la liberté , à la concorde , à la » victoire , qui sont des choses que » l'on a déifiées , parce que ces » Êtres ne sçauroient être que » les effets d'une puissance divine.

Cette espece de Dieux surnuméraires , s'il m'est permis de me servir de ce terme , peuvent , selon M. l'Ab. B. se diviser en six classes différentes , 1°. les Vertus , 2°. les Vices , 3°. les affections de l'ame , comme la peur , l'horreur, &c. 4°. Les actions ordinaires de la vie , comme le boire , le manger , le sommeil , &c. 5°. La bonne & la mauvaise santé , 6°. La bonne & la mauvaise fortune. Et en effet il n'y a guères de ces sortes de Dieux qu'on ne puisse rappeler à quelqu'un de ces six chefs.

M. l'Ab. B. les parcourt tous avec beaucoup d'exactitude , il remonte à l'origine de leur culte , & entre dans de grands détails sur les honneurs qu'on leur rendoit ; en un mot il ne traite pas moins sçavamment cette partie du Paganisme , qu'il a fait les précédentes ; nous allons parler d'après lui de quelques-uns de ces êtres imaginaires,

Suivant M. l'Ab. B. la Vertu , en général fut regardée à Rome comme une Divinité particulière. Scipion l'Africain fut le premier qui lui consacra un Temple. Marcellus voulant en faire bâtir un , des dépouilles des Siciliens , à la même Déesse , & à l'Honneur ; les Pontifes l'en empêchèrent , sous prétexte qu'un même Temple ne pouvoit contenir deux Divinités , ainsi il en fit construire deux proches l'un de l'autre , de manière , qu'on passoit par le Temple de la Vertu , pour aller à celui de l'Honneur. La Vertu étoit ordinairement représentée sous la figure d'une Dame vénérable , appuyée contre un Cippé ou une colonne ; on la trouve cependant sur quelques Médailles de Gordien & de Numérien sous la figure d'un homme barbu. Ne seroit-ce pas que la Vertu chez les Romains n'étoit autre chose que la valeur guerrière ?

Les Romains ont fait trois Déeses différentes de la concorde , de la paix & de la tranquillité. La première avoit plusieurs Temples à Rome , un au Capitole , que le Dictateur M. Furius - Camillus avoit fait bâtir , & où les Sénateurs , au rapport de Plin , s'assembloient souvent pour délibérer des affaires de la République. Le même Auteur nous apprend que Flavius avoit fait élever une Chapelle d'airain en l'honneur de cette même Déesse , de l'argent provenu d'une taxe sur les gens d'affaires. On invoquoit la Concorde pour

obtenir l'union dans les familles ; entre les époux , & entre les Citoyens.

Comme le pouvoir de la Concorde étoit , pour ainsi dire , renfermé dans la Ville & dans les maisons , celui de la paix s'étendoit dans tout l'Empire , aussi avoit-elle des Temples magnifiques , & celui qu'elle avoit à Rome , que Vespasien fit achever , ne le cedit en magnificence à aucun autre. Il l'enrichit des dépouilles de celui de Jérusalem , c'étoit dans ce Temple que s'assembloient ceux qui professoient les beaux Arts pour en disputer. La Paix avoit aussi à Rome un autel fort fréquenté. Les Monumens nous représentent cette Déesse sous la figure d'une femme couronnée de laurier , d'olivier , ou de bouquets de roses , tenant d'une main un caducée & de l'autre des épis , symbole de l'abondance qu'elle procure.

La Tranquillité , *Quies* , avoit son Temple vers la porte coline ; on donnoit à Orcus , Dieu des morts , l'épithète de *Quertalis* , à cause de la tranquillité qui regne parmi les ombres , & de sçavans Auteurs prétendent que le culte de la Déesse Tranquillité n'étoit pas différent de celui des morts.

M. l'Ab. B. parle d'un grand nombre d'autres Vertus érigées en Divinités , telles que la Fidélité , la Pudicité , la Justice & l'Équité , la Persuasion ou la Consolation , la Clémence , la Miséricorde , le Silence ou l'art de se taire. Cette

dernière vertu étoit connue des Romains sous le nom d'*Ageronia* ou *Angeronia*. La fête qu'on avoit instituée en son honneur étoit célébrée tous les ans le 21 Décembre dans le Temple de la Déesse *Volupta* ou de la Volupté. M. l'Ab. B. fait quelques remarques sur ce que les anciens avoient réuni ces deux Divinités dans un même Temple.

Nous sçavons encore que les Grecs avoient érigé des autels à l'Impudence, à la Calomnie, à la Violence; au rapport de S. Augustin, il y avoit à Rome un Temple de la Déesse *Murcia*, qui est la Paresse.

Dans un combat que donna Tullus-Hostilius, les Albains qui s'étoient déclarés pour lui tournèrent le dos, & passèrent du côté de ses ennemis; d'abord la frayeur

s'empara du cœur des Soldats, & tout étoit perdu, lorsque ce Prince voula un Temple à la Crainte & à la Paleur; ce vœu eut son effet, le Soldat reprit courage & Tullus remporta une victoire complète.

La Renommée, la Fortune, la Tempête ont été autant de Divinités qui ont eu leurs Temples & leurs autels.

Il y avoit encore une infinité de Dieux & de Déeses qui présidoient à la bonne & à la mauvaise santé des hommes: Esculape étoit un des principaux. M. l'Ab. B. en a fait un article fort étendu, & qui ne laisse rien à désirer: enfin, où l'Antiquité Payenne n'a-t-elle pas imaginé des Dieux? puisqu'elle en faisoit intervenir aux moindres actions des hommes, & à celles même qu'ils ont cru devoir se cacher les uns aux autres.

*DE L'EDUCATION CHRETIENNE DES FILLES*, distribuée en plusieurs Instructions sur les sujets les plus importants de la Morale. Chez André de la Guette, rue S. Jacques, au-dessous de la rue des Noyers, au bon Pasteur, & à S. Antoine. 1740. in-12. pag. 350. sans une Préface & la Table. Avec Approbation & Privilège.

ENTRE un grand nombre d'Ecrits sur l'éducation des Filles, il y en a bien peu qui puissent remplir leur objet. La plupart ne sont que des répétitions de quelques principes de morale que personne n'ignore, & qui, n'étant point accompagnés d'une méthode pour les employer, ne sont presque d'aucune utilité. Parmi ceux qu'on recherche avec justice (1), il en est

un dont on ne peut trop faire usage. C'est à la fois l'Ouvrage de la Philosophie & de la piété. Il fait connoître la nature de l'ame & les moyens de la rendre vertueuse,

personne n'ignore le mérite de celui de M. Rollin, on estime aussi le Traité dont Milord Halifax est l'Auteur, & celui de l'illustre Madame de Lambert intitulé: *AVIS D'UNE MERE A SA FILLE*, il y en a quelques autres encore qui peuvent être employés par les personnes chargées de l'éducation des Filles.

(1) Parmi les Ouvrages de ce genre,

on voit que nous parlons du Traité fait par M. de Fénelon (2).

Celui dont nous allons rendre compte est appuyé sur des principes puisés dans les meilleures sources, & qui donnent lieu de croire, par le zèle avec lequel l'Auteur les expose, qu'il en est pénétré lui-même. Si le plan qu'il trace n'embrasse pas tout ce qui doit entrer dans l'éducation, du moins les vûes qu'il se propose sont-elles, ainsi que son titre l'annonce, vraiment chrétiennes. On voit qu'il a pour objet un état de perfection bien desirable, mais qui peut-être ne sçauroit être embrassé de la manière dont il le demande que par les personnes qui prennent le parti de la retraite, soit en renonçant absolument au monde, soit en vivant dans le monde comme si elles en étoient séparées. On ne peut mieux leur tracer qu'il fait les maximes dont elles doivent se pénétrer pour se livrer entièrement à la vie austère qu'il leur prescrit.

Après avoir exposé d'abord d'une manière générale combien il est du devoir des parens d'affermir dans l'ame des filles ce caractère de pureté & d'innocence, ordinaire partage de la première jeunesse, il passe aux écueils qui lui paroissent le plus à craindre pour elles, lorsqu'elles commencent à vivre dans le monde. Il emploie plusieurs

Chapitres à peindre ces écueils dans toute l'horreur où il les envisage. Il distingue entre autres, les spectacles, qui, selon ses principes, ne peuvent jamais être un amusement innocent. Sentiment que n'avoit pas M. de Fénelon: on voit qu'il ne deseroit pas que le Théâtre pût parvenir à un état de perfection, tel que la Religion n'en seroit point alarmée, parce qu'il n'inspireroit que l'amour des vertus & l'horreur des crimes (3).

Notre Auteur condamne encore absolument comme une lecture pernicieuse celle des Romans. Mais il ne parle que de ceux dont la morale est licencieuse. C'est ainsi qu'il les caractérise. Il n'a point, sans doute, en vûe ceux dont deux sçavans & respectables Prélats ont enrichi la Littérature (4), Ouvrages propres à former l'esprit & le cœur par les exemples de vertu qu'ils présentent, de manière à faire impression sur l'imagination.

Notre Auteur donne ensuite des instructions très-judicieuses sur l'abus des modes, plus loin il s'explique sur les dangers du com-

(3) Dans son Traité intitulé: REFLEXIONS SUR LA GRAMMAIRE, LA RHÉTORIQUE, LA POÉTIQUE, &c pag. 93.

(4) Le faux Yncas, par M. Huet, Evêque d'Avranch; Télémaque & plusieurs Contes & Fables, composés par M. l'Archevêque de Cambrai, pour l'éducation de M. le Dauphin. On peut mettre encore au rang des Romans, qui renferment une morale épurée, Séthos par M. l'Ab. Terrasson; les Contes des Fées, qui sont à la fin des Essais sur la nécessité de plaire, & quelques autres de différents Auteurs.

(2) Se vend rue S. Jacq. chez Marquette, aux Colonnes d'Hercule, & chez Pierre Martin, Quai des Augustins, à l'Ecu de France.

merce du monde , sur les divertissemens & sur le choix d'un état. Ces deux dernières instructions rentrent dans le plan d'éducation convenable , particulièrement , comme nous l'avons remarqué , aux personnes qui sont à portée de mener une vie extrêmement retirée. A l'égard des dangers auxquels le commerce du monde expose , la peinture effrayante qu'il en fait & qui est vraie , étant prise dans l'idée générale , ne pourroit-elle pas être adoucie ; s'il envisageoit la société par de certains côtez. Le monde , selon lui , n'offre que des écueils & des précipices : & la fuite , est le seul moyen qu'il propose pour nous en garantir. L'éducation ne scauroit-elle nous préparer d'autres ressources ? Ces inpres-

sions de vertu qui ne s'effacent presque jamais , quand elles ont été gravées bien vivement en nous dès notre enfance ; l'exemple des gens vertueux ( car malgré la corruption on en trouve dans la société , quand on s'applique à les connaître ) , ces secours & tant d'autres que M. de Cambray enseigne ne peuvent-ils pas nous rendre bons & sages , meme dans le tumulte du monde ?

Au surplus , les observations que nous venons de faire n'ôtent rien au mérite d'un Ouvrage qui donne une haute opinion de la vertu de l'Auteur , lors même qu'on ne se rend pas à toute la sévérité de quelques-unes des règles qu'il propose.

*ACADEMIQUES DE CICERON, AVEC LE TEXTE LATIN de l'Edition de Cambrige , & des Remarques nouvelles , outre les conjectures de Davies , & de Bentley , & le Commentaire Philosophique de Pierre Valentia , Jurisconsulte Espagnol. Par un des Membres de la S. R. A Londres , chez Paul Vaillant , dans le Strand , vis-à-vis de Southampton-Street , vol. in-12. pag. 475. sans une Préface , 1740.*

CICERON étoit persuadé qu'on ne pouvoit devenir bon Orateur sans joindre l'étude de la Philosophie à celle de la Rhétorique , & il assure que s'il a fait quelque progrès dans l'Eloquence , il en est beaucoup moins redevable aux leçons des Rheteurs , qu'aux secours de la Philosophie Académicienne. Le fameux Périclès avoit été disciple d'Anaxagore , & c'est dans les leçons de Platon que Démosthène avoit puisé cet-

te sublime Eloquence qui le rendoit redoutable à Philippe au point d'être appelé par ce Prince *l'unique rempart de la Grèce*. Il semble en effet , dit notre Auteur dans une Préface qu'on trouve à la tête de sa traduction des Académiques , *qu'il est naturel d'apprendre à penser avant que d'apprendre à bien dire*. Cette même Philosophie dont l'étude avoit fortifié & nourri pour ainsi dire les talens admirables que Cicéron avoit reçus de

May.

N n

la nature, lui servit de consolation dans les malheurs de sa Patrie. Eloigné des affaires & inutile à la République qu'il avoit si bien servie, la Philosophie fut son azile. Elle n'étoit guere alors cultivée que par les Grecs, c'étoit chez eux que Cicéron l'avoit puisée, mais pendant son loisir, il entreprit d'en rendre la connoissance familiere à ses Concitoyens, en faisant passer ses trésors dans leur langue. » Il » destina, dit notre Auteur, deux » Dialogues à ce coup d'essai, l'un » qu'il intitula *Catulus* du principal interlocuteur homme illustre » & son ami, mais grand Académicien, & l'autre *Lucullus*, personnage encore plus célèbre que » le précédent, mais d'un sentiment tout contraire, du reste déja morts l'un & l'autre, & choisis tels comme il le dit lui-même » pour n'exciter la jalousie d'aucun » de ses amis vivans. Ces deux volumes qui formoient ensemble » un Traité assez complet sur la » matiere, il les indique quelquefois sous le titre general de ses » Académiques ou du sujet même » qui est tout à l'honneur de la » secte, ou s'il en faut croire le naturaliste, du lieu où ils avoient » été médités & composés : sçavoir » dans la campagne de Cumès, » Retraite où il avoit ménagé & » embelli une espèce de Portique » qu'il nommoit encore pour platoniser son Académie. Il avoit » pris ce goût à Athenes où il avoit » étudié dans sa jeunesse, & il » avoue à Atticus, ou pour le flatter

» sur le surnom qu'il avoit pris ; » ou pour se faire honneur de cette nouvelle conformité, qu'il aimoit à la passion tout ce qui » pouvoit lui rappeler le séjour délicieux & philosophique de cette » sçavante Ville. »

Cicéron ne publia pas d'abord ces deux entretiens, il se dégoûta même de ce premier essai, soit dit notre Auteur, que les interlocuteurs, qu'on avoit trop bien connus pour les croire dignes d'approfondir de tels sujets ne fussent pas approuvés, soit qu'on lui eut fait de nouvelles objections ou qu'il eut imaginé de meilleures réponses. » Un génie du premier Ordre se » satisfait difficilement, & quoique Cicéron fût assez porté de lui-même à se rendre justice ; cependant comme il avoit autant de » pénétration que de sincérité, il » convint de bonne foi de la faiblesse de ses premiers essais en » Philosophie, comme il étoit déja convenu de l'imperfection de » ses premiers Ouvrages de Rhétorique. »

Cicéron entreprit alors un nouvel Ouvrage sur la même matiere, & au lieu de deux entretiens, il en fit quatre qu'il dédia à Varron. Ce second Ouvrage eut toute son affection, mais le public n'en porta pas le même jugement & les premières Académiques dont il s'étoit répandu un grand nombre de copies obtinrent la préférence sur les dernières. Le goût du public reveilla la tendresse de Cicéron pour une production qu'il avoit prof-

écrite, il la retoucha & la publia avec quelques légers changemens. On eut donc les grandes & les petites Académiques, les grandes dédiées à Varron en quatre Livres, les petites en deux Dialogues, dont Catulus & Lucullus étoient les principaux interlocuteurs.

Il ne nous reste que des fragmens de ces deux Ouvrages; la barbarie des tems en a détruit la plus grande partie. Ce qui est échappé des grandes Académiques se réduit aux 12. ou 13. premiers chapitres du Livre premier, ce qui ne fait pas en tout la seizième partie de l'Ouvrage. Les petites Académiques ont éprouvé un sort moins cruel; le Catulus a péri, mais nous avons le Lucullus en entier. « Un Lecteur éclairé comprendra sans peine, dit notre Auteur, que n'ayant plus aujourd'hui que ces deux fragmens & sur un sujet si épineux, il doit y avoir pour nous & dans l'un & dans l'autre bien des choses obscures, qui ne le seroient pas ou le seroient infiniment moins, si nous avions encore l'un ou l'autre Ouvrage en entier. Ajoutés par rapport à ce qui nous reste la négligence ou l'ignorance même des copistes sans parler ici de leur audace & de leurs interpolations perpétuelles; car il y en a d'incontestables dans ces fragmens. Envain les Mss. de Rome, de Florence, de Milan, de Paris & d'Angleterre sont appelés au secours, il paroît par les Variantes de Victorius, de Camerarius, de Lambin,

» de Gruter & enfin de Davifius  
 » que le mal est trop ancien &  
 » trop inveteré pour se flatter de  
 » beaucoup de succès avec un pa-  
 » reil remède. Quelques petits adoucissemens par ci, par là, c'est tout ce qu'on en peut tirer. Reste la ressource des conjectures qui véritablement ne sont pas à mépriser lorsqu'à l'aide de quelques lettres, de quelques syllabes de plus ou de moins ou de quelques témoignages étrangers, on peut arriver à un sens raisonnable digne du sujet, du lieu & de l'Auteur, & à cet égard nous en avons ce me semble, de Victorius qui sont heureuses, de Lambin qui sont excellentes, de Guyet qui sont subtiles, de Davifius & de M. Walker qui sont ingénieuses; & enfin de l'illustre M. Bentley le Prince à mon avis des Critiques de ce siècle, qui sont surprenantes. »

L'Auteur a fait usage dans sa traduction de celles de ces notes qui lui ont paru les meilleures, & il y en a joint plusieurs de sa façon. Et dans le Texte Latin, qui est à la suite de sa traduction, il a indiqué fidèlement au bas des pages toutes celles qui avoient été faites, mais en peu de mots renvoyant pour les détails à l'Édition de Cambridge si belle, si correcte, si complète, si instructive pour les notes; & d'ailleurs si bien reçue du Public qu'il a fallu la réimprimer immédiatement après la mort de l'Auteur. Toutes ces différentes notes ont été d'un grand secours à notre Auteur pour l'é-

claircissement du Texte, mais selon lui la plus grande obscurité n'est pas dans les termes, elle est dans les choses. Elle est dans les principes des anciens Philosophes qui ne sont pas toujours fort évidens, dans les correctifs de Zenon, tantôt bizarres, tantôt sublimes, dans les dogmes d'Epictète toujours si mal entendus ou si infidèlement déguisés, dans les idées de Platon souvent inconcevables. Dans celles de l'Académie qui reconnoît en général des vérités par milliers, mais qui n'est assurée d'aucune. Joignés à cela, continue notre Auteur, que chaque Philosophe pris à part dans cette nouvelle secte, ayant voulu se distinguer par quelque idée singulière, cette idée se trouve quelquefois si subtile qu'elle nous échappe.

L'Auteur avoue qu'à cet égard il a trouvé la plupart des éclaircissemens dont il avoit besoin dans un Ouvrage excellent qui a pour titre : PETRI VALENTII ACADEMICA, Académiques de Pierre de Valentia. Cet Ecrivain est un Jurisconsulte Espagnol natif de Zafra, à l'extrémité de l'Andalousie : en donnant ses Académiques, il avoit promis un Traité sur la morale des Stoïciens, c'est dommage, dit notre Auteur, qu'on n'en ait point ouï parler depuis, au moins que nous sçachions ; car avec sa profondeur & sa netteté, il nous eut développé bien des choses tout autrement utiles que la contestation des deux Académies : sur-tout pour les entretiens de *finibus* encore aujourd'hui si obscurs. Mais quoiqu'il en soit ce que nous en

avons est excellent en lui-même ; nécessaire pour bien comprendre Cicéron, & particulièrement ces deux fragmens. Notre Auteur en reconnoissance des secours qu'il en a tirés & pour obliger les curieux, a fait réimprimer les Académiques de Pierre de Valentia qui étoient devenues fort rares, à la suite de celles de Cicéron, se souvenant toujours, dit-il, du précepte de Pline, qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus digne de la modestie d'un honnête homme que d'avouer ingénument à qui on est redevable de ses progrès, quoiqu'il y ait, ajoute-t-il, bien des Auteurs qui en agissent différemment.

Notre Auteur avoit dessein d'opposer à l'Ouvrage de Cicéron une *Anti-Académique* où ses plus spécieuses objections seroient réfutées, mais il renvoie cette réponse aussi bien qu'une traduction qu'il a faite du Dialogue de *Fato* à une édition complète des Oeuvres Philosophiques de Cicéron dont il donne l'ordre & le projet.

On placeroit à la tête de cette édition la vie de Cicéron écrite par Plutarque & traduite par M. Dacier. On pourroit seulement y ajouter dans les notes quelques éclaircissemens tirés des Ouvrages mêmes de Cicéron ; & sur-tout de ses Lettres à Atticus pour qui il n'avoit rien de secret.

» Après cela suivroit une Préface générale sur l'ancienne Philosophie, sur celle de Cicéron en particulier & sur tous les Traités qui nous en restent ou que



» nous n'avons plus ; car dans ceux  
» là il parle souvent de ceux-ci.

» Ensuite viendroient les Acadé-  
» miques premier fruit de sa retrai-  
» te , précédées d'un petit Extrait  
» du Livre de Valentia & suivies  
» des petits fragmens. »

» Les cinq Livres de *finibus* ou  
» des vrais biens & des vrais maux  
» de la traduction de M. l'Abbé  
» Regnier. On pourroit y ajouter  
» quelques correctifs dans les no-  
» tes par rapport à certaines ma-  
» nières de lire dans l'original dont  
» cet illustre Auteur n'a pû avoir  
» connoissance. «

» Les cinq *Tusculanes* de la tra-  
» duction de deux Académiciens  
» célèbres , avec un examen des  
» conjectures du sieur Bentley qui  
» peuvent éclaircir le Texte. C'est  
» ici encore où le Traité de Valen-  
» tia de la morale de Zenon seroit  
» venu fort à propos : On y pour-  
» roit suppléer par un Ouvrage  
» du Président du Vair ou par un  
» Extrait de Stanley. «

» Les trois Livres de la *Nature*  
» des Dieux de la traduction de M.  
» l'Abbé d'Olivet , précédée de sa  
» Dissertation sur la Théologie des  
» anciens Philosophes , & suivie  
» de quelques remarques sur cer-  
» tains endroits difficiles ; sans les  
» fragmens «

» Les deux Livres de la *Divina-*  
» tion , qui n'en font qu'une suite  
» de la traduction de M. l'Abbé  
» Regnier. «

» Le Livre ou le fragment de *Fa-*  
» to du *Deffin* , qui avec les préce-  
» dens acheve selon Cicéron d'é-

» claircir tout ce qui regarde la  
» nature des Dieux avec les supplé-  
» mens de l'éditeur. «

» Les trois Livres de *Legibus* ou  
» des loix de la traduction de M.  
» Morabin avec les fragmens , &  
» sur - tout des remarques sur la  
» grande opposition qui paroît en-  
» tre les idées de ce Livre & les  
» doutes répandus dans tous ceux  
» qui le précédent.

» Les trois Livres des Offices ou  
» des Devoirs de la vie , dédiés à  
» son fils de la traduction de M.  
» Dubois , avec des remarques  
» Critiques sur les endroits où  
» l'Auteur s'éloigne d'Aristote l'un  
» de ses heros.

» Caton le *Majeur* ou de la *Vieil-*  
» leffe , dédié à Atticus de la tra-  
» duction de M. Dubois avec des  
» remarques.

» Le Traité de l'Amitié par le  
» même , avec les supplémens de  
» M. le Clerc.

» Les Paradoxes des Stoïciens de  
» la traduction du même avec des  
» remarques sur certains endroits ,  
» par l'illustre M. Bentley , & d'au-  
» tres par un Traducteur plus mo-  
» derne.

» Une Lettre de *Quintus Cice-*  
» ron à son frere , sur la demande  
» du *Consulat* de la traduction de  
» M.

» Le Songe de Scipion ou frag-  
» ment du sixième Livre de sa Ré-  
» publique de la traduction de M.  
» l'Abbé d'Olivet , comparée avec  
» une autre , & suivie de quelques  
» fragmens moins considérables.

» Tous ces Traités ne seroient

» gueres qu'un *m-4<sup>o</sup>*. assez médio-  
 » cre , qui pourroit être suivi d'un  
 » autre pour le Latin , à moins  
 » qu'on ne préférât de mettre l'o-  
 » riginal *è regione* dans un même  
 » volume , mais en caractères dif-  
 » ferens comme on l'a exécuté dans

» les *Livres à l'ancien* , & à la fin  
 » une Table des matieres qui fut  
 » exacte.

Tel est le projet de notre Auteur  
*qu'un plus habile*, dit-il, *pourra re-*  
*former & exécuter même s'il le juge*  
*à propos.*

*USAGE DE L'ANALYSE DE DESCARTES , POUR*  
*découvrir sans le secours du Calcul différentiel les propriétés ou affections*  
*principales des lignes Géométriques de tous les Ordres , par M. l'Abbé*  
*de Gua de Malves , Trésorier du Chapitre de Menigoute , Académicien*  
*de l'Académie Royale de Bordeaux.* A Paris, chez de Bure l'aîné, Quai  
 des August. à S. Paul; & chez Piget, Quai des Augustins, à l'Image  
 saint Jacques, pages 497. volume *m-12*.

**L**Es bons Livres sont aussi ra-  
 res en matiere de Science  
 qu'en tout autre genre, mais les  
 Ouvrages véritablement nouveaux  
 le sont encore davantage. Dans la  
 Géométrie en particulier, il seroit  
 facile de compter combien il a pa-  
 ru depuis Descartes de ces Livres  
 originaux qu'on peut regarder com-  
 me la source & le modèle de tous  
 les autres. Ce n'est pas que cette  
 Science ne s'enrichisse tous les  
 jours de nouvelles découvertes;  
 mais la plupart applicables seule-  
 ment à un objet particulier, ne  
 tiennent d'ailleurs à rien: elles  
 sont pour ainsi dire isolées; &  
 quelque estimables qu'elles puis-  
 sent être en elles-mêmes, elles  
 sont sans doute bien inférieures à  
 un Ouvrage de génie, ou d'un  
 principe simple mais fécond, on  
 voit naître en foule une infinité de  
 méthodes qui conduisent plus aisé-  
 ment que les anciennes à des vé-  
 rités déjà connues, & qui s'ap-

pliquent outre cela à plusieurs re-  
 cherches auxquelles les anciennes  
 ne pourroient servir, enfin cet Ou-  
 vrage deviendra utile au progrès  
 des Mathématiques, en même tems  
 qu'il sera si honorable à son Auteur  
 & à la nation.

Tel est, le caractère de l'excel-  
 lent Livre dont nous allons rendre  
 compte. M. l'Abbé de Gua se pro-  
 pose de démontrer dans cet Ou-  
 vrage, que l'Analyse de Descartes  
 peut-être employée avec plus de  
 succès que le Calcul différentiel à  
 la plupart des recherches que l'on  
 peut faire sur les courbes géométri-  
 ques: il réserve ce Calcul pour la  
 solution des Problèmes de Calcul  
 integral, & de ceux qui concernent  
 les courbes mécaniques. Ce sont  
 en effet les seuls pour lesquels il  
 paroît impossible de s'en passer,  
 & ce sont même les seuls que M.  
 Newton ait résolus par cette voye.

Tout le monde connoît la mé-  
 thode des Indéterminées de Des-

cartes, l'une des plus précieuses découvertes qu'ait faites en Géométrie ce génie du premier Ordre né pour apprendre aux hommes à penser, & pour être en quelque façon législateur dans les Sciences. Le Livre de M. l'Abbé de Gua ne contient presque autre chose que cette méthode, mais beaucoup plus étendue, & portée à un point de perfection dont on ne l'auroit peut-être pas cru susceptible. L'Auteur se sert des Indéterminées pour transformer de différentes manières nouvelles les équations des Courbes. Afin d'abréger le Calcul de ces transformations, il fait un usage très-ingénieux d'une belle proposition de Messieurs Saurin & Bernoulli, que ces deux illustres Géomètres n'avoient démontrée que pour des cas particuliers, & dont on trouve dans une addition qui est à la fin de l'Ouvrage, une démonstration générale très-belle & très-exacte, quoique peut-être un peu trop serrée : Par le moyen de cette proposition qui contient les rapports les plus secrets de l'Analyse ordinaire & du Calcul de l'Infini, M. l'Abbé de Gua prouve que la somme des différentielles d'une équation, si l'on y néglige les différences secondes, troisièmes, &c. & si on divise les différentes parties par les produits, 1, 1, 2, 1, 2, 3, 1, 2, 3, 4, représente la transformée qu'on auroit en ajoutant une indéterminée à chacune des coordonnées; & qu'enfin, si on regarde dans la différentiation une des coordon-

nées comme constante, par exemple, l'abscisse, la somme des différentielles représente alors la transformée qu'on auroit en ajoutant une indéterminée à l'ordonnée seule. Les expressions différentielles qui se trouvent dans ces transformations, n'y désignent donc que des indéterminées finies que l'Auteur auroit pu aisément leur substituer, s'il n'avoit craint d'être trop long; & il ne s'écarte point par conséquent en cela du but qu'il s'étoit proposé, de ne point se servir dans son Ouvrage des méthodes du Calcul différentiel.

Pour faire usage de ces transformations, l'Auteur examine d'abord quels simpômes pour ainsi dire il doit paroître dans l'équation d'une courbe, lorsque les différens points singuliers ou remarquables que peut avoir cette courbe, ou ses différentes branches infinies y sont considérées de la façon la plus simple; & il n'est dans l'équation aucun terme, aucune partie de terme, aucun rang, aucune partie de rang, dont le manquement ou réel ou supposé, ne lui serve à découvrir quelque propriété particulière; il suppose ensuite que les simpômes qu'il a indiqués, aient lieu dans les transformations qu'il a trouvées, & qui conviennent toujours à la courbe, mais considérée dans un état moins simple & plus général; de ces différentes suppositions résultent autant d'équations qui déterminent le point ou la branche qu'il cherche, & les conditions de son existence.

Voilà le plan de tout l'Ouvrage.

La première section offre un es-  
sai de la Méthode dont nous ve-  
nons de parler. L'Auteur s'y pro-  
pose de trouver les centres gé-  
néraux des lignes Géométriques de  
tous les ordres. Il appelle centre  
général d'une ligne courbe , un  
point de son plan dans lequel tou-  
tes les droites qui y pourront pas-  
ser seront coupées de manière que  
leurs parties comprises entre ce  
point & les différentes branches  
de courbe qu'elles rencontreront  
d'un côté , soient égales aux par-  
ties comprises entre ce même point  
& les différentes branches qu'elles  
rencontreront de l'autre ; d'où il  
suit d'abord sans aucune démon-  
stration , que l'origine étant placée  
dans ce centre , & supposant l'ab-  
scisse nulle , l'ordonnée doit être  
telle que dans une situation quel-  
conque chacune de ses valeurs po-  
sitives en ait une négative qui lui  
soit égale. Il faut donc pour trou-  
ver ce centre. 1°. Transporter l'ori-  
gine dans un lieu quelconque en  
ajoutant une indéterminée à l'ab-  
scisse & une autre à l'ordonnée. 2°.  
Changer ensuite la direction de  
l'ordonnée , en sorte que sa situa-  
tion devienne quelconque. 3°.  
Faire dans l'équation de la courbe  
transformée par ce changement ,  
l'abscisse égale à zero , ce qui pro-  
duira une équation où il ne se trou-  
vera plus que l'ordonnée seule.  
4°. On supposera égaux à zero tou-  
tes les parties des Coefficiens des  
termes pairs de cette équation ;  
on aura par-là & la valeur des deux

indéterminées qui portent au cen-  
tre général , & les conditions par-  
ticulières auxquelles son existence  
est attachée. M. l'Abbé de Gua  
abregeant le Calcul à sa manière ;  
c'est - à - dire , par le moyen des  
differentiations résout le problème  
très - simplement & très - élegam-  
ment ; les exemples auxquelles il  
l'applique , lui donnent occasion  
d'observer dans une remarque ,  
qu'il se trouve quelque différence  
entre sa définition des centres gé-  
néraux , & celle que M. Newton  
en a donnée. M. Newton a pour-  
tant assigné les mêmes conditions  
que lui pour les lignes du troisième  
ordre qui ont un centre général ;  
& il paroît résulter de-là , que ce  
grand Géomètre a eu en vûe la dé-  
finition de notre Auteur , & non  
la sienne propre , quand il a déter-  
miné ces centres. Au reste , quoi-  
que le Problème dont il s'agit &  
la Méthode que l'Auteur emploie  
pour le résoudre , aient le mérite  
de la nouveauté , ce Problème  
néanmoins n'a d'autre liaison avec  
le reste de l'Ouvrage , que de ren-  
fermer à la fois le plus grand nom-  
bre des principes sur lesquels tou-  
tes les autres méthodes sont fon-  
dées : c'est aussi la seule raison pour  
laquelle M. l'Abbé de Gua l'a mis  
à la tête de son Livre.

La seconde section qui n'est que  
l'application des principes dont  
nous venons de parler , contient  
quatre Lemmes ou propositions  
principales. Le premier de ces Lem-  
mes donne le moyen de connoître  
par la seule inspection des termes  
d'une

d'une équation, si les ordonnées de la courbe qui en est le lieu, sont parallèles à la dernière direction de quelques branches infinies, en quel nombre, & de quelle espèce ces branches peuvent être, &c. par exemple, une équation du 3<sup>e</sup> degré étant ordonnée par rapport à l'une de ses indéterminées, si on suppose que le premier terme manque, la partie toute connue du coefficient du second terme divisée par le coefficient de l'autre partie du même terme, donne la distance de l'origine à l'Asymptote; d'où il suit. 1<sup>o</sup>. Que l'origine est dans l'Asymptote même, si cette partie toute connue, manque seule dans le coefficient. 2<sup>o</sup>. Que si cette partie toute connue se trouve au contraire seule dans le coefficient, la distance de l'origine à l'Asymptote devient alors infinie, & la courbe a par conséquent des branches paraboliques qui auront pour asymptote courbe, ou la parabole conique, ou l'une des deux paraboles cubiques, suivant la forme de l'équation.

Dans une remarque qui suit ce Lemme, l'Auteur démontre d'une manière fort simple. 1<sup>o</sup>. Que les branches infinies hyperboliques & paraboliques ne peuvent se trouver que deux à deux dans les courbes. 2<sup>o</sup>. Que les branches conjuguées hyperboliques ne peuvent dans les courbes être situées l'une par rapport à l'autre que de trois façons différentes; savoir qu'elles doivent être, ou divergentes, & de différents côtés de leur asymptote com-

*Moy.*

mune, comme celles de l'hyperbole conique; ou divergentes & de même côté de leur asymptote commune comme on en voit dans l'hyperbole cubique, ou convergentes & de différents côtés de l'asymptote commune, comme on en voit encore dans l'hyperbole cubique. 3<sup>o</sup>. Il démontre de même que deux branches paraboliques d'une courbe ne peuvent être situées l'une par rapport à l'autre, que comme les deux branches de la parabole conique, ou comme celles de l'une des deux paraboles cubiques. Cette énumération qui est nouvelle, est d'autant plus remarquable, qu'on va voir bientôt une semblable analogie dans la manière dont peuvent s'unir les différentes parties d'une même branche de courbe.

Dans le second Lemme il s'agit de trouver les sommets d'une courbe; c'est-à-dire les points où elle rencontre la ligne de l'une de ses coordonnées, par exemple de ses abscisses. On y prouve qu'en faisant égal à zéro le dernier terme de l'équation qui ne contient que les puissances de l'abscisse avec un terme constant, les racines de cette équation donneront les distances de l'origine aux sommets. Si quelques-unes de ces racines sont égales, plusieurs sommets se réuniront en un même point. Si quelques-unes sont outre cela racines du pénultième terme qui contient les puissances de l'abscisse multipliées par l'ordonnée linéaire, on a dans un même point plusieurs

O o

valeurs de l'abscisse & de l'ordonnée égales à la fois à zero. Et le sommet ne peut alors manquer d'être un point double. De cette proposition naît une démonstration fort simple d'une propriété des lignes du troisième ordre, énoncée par M. Newton ; sçavoir, que si deux droites qui rencontrent chacune en 3. points une ligne du troisième ordre, se coupent en un point quelconque, le parallélogramme des trois parties de l'une, prise entre ce point & la rencontre de la courbe, est en raison constante avec le parallélogramme des trois parties de l'autre prises depuis ce même point. La démonstration peut s'appliquer aisément aux propriétés analogues des courbes d'un ordre plus élevé.

C'est ici que l'Auteur démontre la proposition dont nous avons parlé plus haut sur les différentes manières dont peuvent s'unir les parties d'une même branche. Il prouve que ce ne peut être que par des points semblables de figure ou aux points ordinaires, ou aux inflexions ou aux rebroussements ordinaires ; par conséquent les deux parties d'une même branche de courbe ne peuvent être unies, de façon que la convexité de l'une regarde la concavité de l'autre. Donc ce point singulier que M. le Marquis de l'Hôpital, a nommé *rebroussement de la seconde espèce*, & qu'il a fait naître du développement d'une courbe à inflexion, ne peut avoir lieu dans les courbes. M. de Maupertuis, célèbre Acadé-

micien de l'Académie Royale des Sciences, dans un mémoire de l'année 1729. a imaginé ce point comme formé par la réunion d'une inflexion avec un rebroussement ordinaire, formation très-ingénieuse, & qui lui conviendrait en effet, ajoute l'auteur, si un rebroussement & une inflexion, pouvoient se réunir dans un même point & une même branche de courbe. M. l'Abbé de Gua démontre d'une manière directe l'impossibilité de la formation de M. de Maupertuis & de celle de M. de l'Hôpital, & il résulte de toutes ses preuves que le prétendu rebroussement de la seconde espèce, n'est autre chose qu'une *demi-osculation* de deux branches situées de façon que la concavité de l'une regarde la convexité de l'autre.

Le troisième lemme enseigne à trouver dans une situation quelconque la valeur de l'ordonnée primitive ; c'est-à-dire de celle qui répond à une abscisse nulle. L'Auteur en vient à bout en changeant la situation de l'ordonnée, & en effaçant dans la transformée qui en provient tous les termes où se trouve l'abscisse. On a par-là une équation qui ne contient plus d'inconnue que l'ordonnée nouvelle, & dont les racines font connoître la valeur de l'ordonnée à l'origine. Or si l'origine est par exemple un point triple, il y aura donc trois valeurs de l'ordonnée égales à zero dans cette équation, par conséquent ses trois derniers termes devront manquer, & l'Equation

s'abaîssera de 3. degrés. Le terme devenu le dernier ne contient plus alors que des constantes avec les deux indéterminées dont le rapport exprime la situation de l'ordonnée nouvelle. Or si en égalant ce dernier terme à zero, on cherche la valeur de ce rapport, on aura, par ce moyen, les tangentes des différentes branches du point multiple. Si ce rapport a quelques valeurs égales, plusieurs branches auront la même direction; s'il a des valeurs imaginaires, quelques branches s'évanouiront & se réduiront à un ou plusieurs points conjugués; si toutes les valeurs sont inégales, que l'une d'elles substituée dans le pénultième terme le rende égal à zero, la branche dont la tangente sera donnée par cette valeur, subira inflexion dans l'origine. Si cette valeur annule encore l'ante-pénultième terme, il y aura serpentelement infiniment petit; & si les valeurs communes à plusieurs termes sont imaginaires, on pourra concevoir à l'origine des branches pour ainsi dire *imaginaires*, chargées d'inflexions & de serpentelements infiniment petits *imaginaires*, &c. A l'aide de ce seul principe, & de la regle de M. Newton connue sous le nom de Regle du Parallelograme que l'Auteur applique ici & dans plusieurs autres endroits avec beaucoup d'adresse, il détermine dans un long corollaire toutes les especes de points qui peuvent se trouver dans les lignes du cinquième inclusivement. On sçavoit déjà qu'il n'y

en avoit que d'une espee dans les sections coniques, & de cinq dans les lignes du 3<sup>e</sup>. ordre. Il retrouve tout cela par ses principes, & en compte de plus 14. pour les lignes du 4<sup>e</sup>. ordre, & 40. pour celles du 5<sup>e</sup>.

De même qu'on vient de voir que les manquemens des derniers termes d'une équation, & les différentes hypotheses qu'on peut faire sur les autres, donnent les différens points multiples & l'espee de ces points, de même aussi avons nous déjà remarqué que le manquement des premiers termes d'une équation indiquoit, que la courbe qui en étoit le lieu, avoit des branches hyperboliques, ou paraboliques. De cela seul l'Auteur conclut une analogie singuliere entre les differens points multiples, & les différentes branches infinies peuvent se trouver dans les courbes. Nous ne le suivons point dans le détail qu'il en donne, non plus que dans l'énumération qu'il fait ensuite de toutes les formes que peuvent recevoir dans les cinq premiers ordres des lignes, leurs branches infinies hyperboliques ou paraboliques qui auroient une même dernière, & dont le nombre passe de beaucoup celui des points. Cette énumération outre qu'elle est neuve, nous a paru très-exacte, & à dû coûter bien de la peine à l'Auteur.

L'analogie qu'il avoit observée ci-dessus entre les points & les branches, il l'a démontrée *à priori* par la théorie des ombres. Pour cela il

exposé une courbe quelconque à un point lumineux situé de façon que la ligne droite menée par ce point & par l'origine de la courbe, soit parallèle au plan qui doit recevoir l'ombre. Cela posé, il fait voir. 1°. Que la courbe formée par la projection, est du même degré que celle qui forme l'ombre. 2°. Que l'équation de la première forme ses différens termes, des *rangs* différens de la proposée; c'est-à-dire, de la somme des *monomes*, où la dimension des inconnues est la même. 3°. Il prouve sans calcul & par les principes les plus simples que les points dont il a parlé, placés ou dans l'origine ou dans une ligne menée par l'origine parallèlement à la commune section des deux plans, ont toujours pour ombre dans l'infini les différentes branches qui leur ont été démontrées analogues; d'où l'Auteur conclut que cette analogie est absolument nécessaire pour que le Calcul réponde, ainsi qu'il le doit faire, à ce que demande la nature de la projection. En conséquence de cette théorie, on peut démontrer sur les branches des propriétés analogues à toutes celles que l'on connoît sur les points; & réciproquement sur les points, des propriétés analogues à toutes celles que l'on connoît sur les branches. M. l'Abbé de Gua en donne un exemple, en déduisant de la proposition de M. Nevvton sur le nombre de diamètres que peuvent avoir les ordonnées parallèles aux branches infinies

hyperboliques des lignes du 3<sup>e</sup> ordre, une autre propriété très-singulière des points d'inflexion de ces mêmes lignes, propriété jusqu'ici inconnue, & qui paroît l'avoir été à M. Nevvton même.

Nous passons quelques remarques, quoiqu'affés intéressantes qui suivent ce lemme pour arriver au lemme quatrième. Jusqu'ici tout s'est passé de la façon la plus simple: les points multiples ont été supposés dans l'origine, les asymptotes des branches hyperboliques étoient aussi dans l'origine, & parallèles à l'une des coordonnées. Or en premier lieu pour trouver les points multiples, lorsqu'ils sont situés par-tout ailleurs, il ne faut que transporter l'origine dans un lieu quelconque, en ajoutant au moyen des différentiations une indéterminée à l'abscisse, & une autre à l'ordonnée, & supposer ensuite que le point multiple passe par cette nouvelle origine. On tirera de ces suppositions & des principes établis ci-dessus, la valeur des deux indéterminées propres à porter au point cherché, & les conditions de son existence. L'Auteur attaque à cette occasion la méthode de M. l'Abbé de Bragelongne pour les points multiples, il en fait voir l'insuffisance; & nous observerons à ce sujet, que si d'un côté il est difficile de ne pas souferir aux observations qu'il fait dans tout le cours de son Livre contre l'illustre Académicien, & dans lesquelles au reste il ne s'est écarté nulle part des re-



gés de la politesse & de la moderation, on ne peut s'empêcher aussi de remarquer qu'il paroît une espece d'affectation à attaquer cet habile Géometre aussi souvent qu'il le fait.

L'Auteur donne ici ses Méthodes pour les *maxima* & *minima*, pour les points d'inflexion & de rebroussement; points singuliers qui sont les seuls dont l'Analyse des infiniment petits ait parlé. Il en donne outre cela pour les serpentemens infiniment petits, pour les osculations, &c. Ces méthodes sont si simples, que non-seulement elles paroissent les meilleures qu'on puisse imaginer pour trouver ces points, mais qu'elles peuvent aussi s'appliquer comme d'elles-mêmes à toutes les especes des points singuliers ou multiples. Il est vrai que sa méthode pour les *maxima* & *minima*, ne peut s'appliquer aux *maxima* donnés par un rebroussement, mais il répond à cela qu'au point de rebroussement il n'y a point à proprement parler de *maximum* ni de *minimum*, puisque ce n'est pas une même ordonnée qui de réelle croissante y devient réelle décroissante, ou au contraire. Il feroit à souhaiter que l'Auteur eut donné plus d'étendue à cette remarque qui paroît neuve & exacte.

M. l'Abbé de Gua fait ensuite le parallèle de ses méthodes avec celles que fournit le Calcul différentiel. La regle prescrite par M. le Marquis de l'Hôpital pour les points d'inflexion & de rebroussement est de faire la difference se-

conde de l'ordonnée égale à zero ou à l'infini. Sur cela notre Auteur observe. 1°. Que la démonstration que M. de l'Hôpital donne de cette regle, ne s'appliqueroit qu'avec beaucoup de peine au cas où le point d'inflexion est parallele à l'axe. 2°. Que la regle ne détermine ni quand il faut faire la difference seconde égale à zero plutôt qu'à l'infini ou plutôt à l'infini qu'à zero, ni si cette supposition donne un point de rebroussement ou un point d'inflexion. Que cette regle convient non-seulement aux inflexions & aux rebroussemens de tous les ordres, mais même à tous les serpentemens infiniment petits de tous les ordres, & à toutes les especes de points multiples à directions coincidentes. L'Auteur essaye néanmoins de corriger cette méthode & de lui donner plus d'étendue. Il l'applique par exemple aux *serpentemens* & aux *lemnisceros infiniment petits*, & il fait voir en conséquence que pour avoir ces points, il faut faire à la fois la difference seconde & la difference troisième de l'ordonnée égales à zero ou à l'infini, quoique M. de Maupertuis, le seul qui jusqu'à présent ait parlé de ces points, ait cru suffisant de faire la difference troisième égales à zero ou à l'infini.

Pour transporter l'origine à un point multiple, nous avons ajouté une quantité constante & indéterminée à chacune des inconnues. Pour la transporter dans l'asymptote, il ne faut qu'en ajouter à l'u-

ne des deux ; & si l'asymptote ne devoit pas être parallèle aux ordonnées , on en changeroit la situation de façon qu'elle le devint. Cela se peut faire aisément par les principes de l'Auteur qui démontre analytiquement par le moyen de ces deux méthodes , & la propriété des lignes du troisième ordre jusqu'ici inconnue dont nous avons déjà parlé , & les conditions que M. Nevvton a assignées pour que les ordonnées parallèles aux branches infinies des hyperboles redondantes du troisième ordre puissent avoir un diamètre. Nous ne pouvons ici passer sous silence la remarque que fait M. l'Ab. de Gua à l'occasion de sa méthode pour changer à la fois les directions des deux coordonnées & transporter l'origine à un point quelconque , c'est que les Auteurs qui ont écrit sur les lieux Géométriques, n'ayant construit les équations des sections coniques qu'en changeant la direction de l'une des deux coordonnées , ils n'ont pu réduire aux asymptotes de l'hyperbole , l'équation qui contient le carré des deux inconnues , parce qu'en effet il auroit fallu pour cela changer la direction de chacune des coordonnées. Aussi ont-ils donné pour l'équation la plus composée des asymptotes , celle où il n'y a que le carré de l'une des inconnues.

A juger de la troisième section par son titre , on s'attendoit à n'y trouver que la solution de quelques problèmes par les méthodes de l'Auteur ; mais elle contient

outre cela des observations très-intéressantes qui naissent pour la plupart de ces solutions. La solution du premier problème , par exemple donne occasion à une remarque sur l'énumération des lignes du troisième ordre. M. Nevvton a fixé le nombre de ces lignes à 72 especes. M. l'Ab. de Gua montre qu'en prenant le mot d'espece dans un sens plus étendu que M. Nevvton , ce que rien n'empêche de faire , plusieurs des especes de M. Nevvton pourroient encore se subdiviser , & en restant même dans les principes de ce grand Géometre il en ajoute encore deux autres aux quatre que M. Stirling y avoit déjà ajoutées. Dans le second problème il donne les propriétés de la Cassinoïde & ses différens états , & il prouve que dans l'un de ces états , sans avoir ni inflexion ni serpentemens infiniment petits , cette courbe qui est du quatrième degré ne peut cependant être coupée qu'en deux points par une ligne droite. Nous passons sous silence une propriété fort singulière des Cassinoïdes lemniscates , quelques méthodes pour trouver de quel côté se tourne la concavité ou la convexité des branches d'un point multiple , de quel côté des asymptotes doivent être placées les différentes branches infinies auxquelles ces asymptotes appartiennent , & nous venons au dernier problème. L'Auteur y fait par ses méthodes les divisions générales des lignes du deuxième ordre , il remarque en passant qu'il pour-

roit résulter de-là un traité entièrement neuf des sections coniques. Il donne aussi par ses principes non-seulement la démonstration des quatre cas généraux auxquels M. Nevvton a appelé toutes les lignes du troisième ordre, mais encore la manière de trouver auquel de ces 4 cas, & auxquelles de leurs divisions ou subdivisions générales, se doit rapporter une courbe du troisième ordre dont l'équation est donnée telle qu'on voudra. Ses méthodes pour tout cela sont si simples, & si élégantes, qu'il y a toute apparence que M. Nevvton en a suivi d'à peu-près semblables. Enfin dans une remarque qui termine l'Ouvrage, l'Auteur fait entrevoir un usage qu'on pourroit quelquefois tirer de ses transformations pour le calcul intégral.

Voilà, quel est en gros le Livre de M. l'Abbé de Gua, il est si plein & si neuf que cet Extrait tout long qu'il est, ne peut en donner qu'une idée très-légère. Mais après avoir rendu à l'Ouvrage & aux talens de l'Auteur toute la justice qu'ils méritent; il ne trouvera pas mauvais sans doute que nous finissions par quelques légères remarques. Nous observerons donc. 1<sup>o</sup>. Que dans sa méthode des centres, & dans sa recherche de l'ordonnée primitive pour une situation quelconque, il prescrit de faire l'abscisse égale à zero avant que de transformer la proposée, ce qui reviendrait au même que d'effacer dans la trans-

formée tous les termes ou l'abscisse se trouveroit. Cet abrégé, ce me semble, n'a point lieu quand l'ordonnée est infinie à l'origine, & ainsi l'énoncé de la règle paroît un peu trop général. 2<sup>o</sup>. Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût donné plus d'étendue à sa remarque sur la définition des centres généraux donnée par M. Nevvton. On y trouve quelques propositions qu'il est difficile de se démontrer. 3<sup>o</sup>. L'Auteur regarde dans tout son Ouvrage, le rebroussement comme un point double; il paroît cependant le mettre au nombre des points qui peuvent unir les parties d'une même branche. 4<sup>o</sup>. Après avoir donné une seule figure pour trois espèces de point double d'intersection, il en donne deux pour une seule espèce de point triple, & il n'en explique la raison que longtemps après, lorsqu'il donne la manière de trouver la disposition des différentes branches d'un point multiple. 5<sup>o</sup>. Plusieurs personnes se plaignent, & ce reproche n'est peut-être que trop fondé, que dans la crainte sans doute de grossir son Livre, il a laissé sans éclaircissement plusieurs endroits qui pouvoient en avoir besoin. On ne voit point par exemple bien clairement la raison des deux excellentes méthodes qu'il donne aux pag. 60. 119. pour connoître les conditions qui donneroient un Diviseur commun à deux ou plusieurs équations qui ont la même inconnue. 6<sup>o</sup>. Enfin, on pourroit se plaindre encore, mais il y auroit

de la petitesse & de l'injustice à faire tomber ces plaintes sur l'Auteur, de quelques fautes d'impression qui se trouvent répandues dans son Ouvrage, capables quelquefois d'arrêter d'autres personnes que des commençans. Par exemple pag. 21. lig. 1. & 6. au lieu de  $c = e$ , il faut  $c = e \sqrt{a}$ . ibid. lig. 3. au lieu de 38<sup>me</sup>. *espece*, lisez 38<sup>me</sup>. *figure du Traité de M. Newton*. pag. 197. lig. 4. *la lign. des x ou ly*, lisez *ly ou la ligne. des x*. pag.

395. lign. 9. au lieu de 4<sup>bb</sup>. il faut 8<sup>bb</sup>. Nous espérons que l'Auteur prendra en bonne part ces legeres remarques qui touchent moins au fonds qu'à la forme de son Ouvrage ; & nous finirons par l'exhorter à enrichir la Géométrie le plutôt qu'il lui sera possible, du Traité de Calcul integral qu'il nous annonce, & qui ne manquera pas sans doute de contenir des choses aussi neuves que celui-ci.

**LA RELIGION CHRETIENNE, PROUVÉE PAR LES FAITS.**

Par M. l'Abbé Houtteville de l'Académie Française. Nouvelle Edition. A Paris, rue S. Jacques, chez Gregoire Dupuis, & P. G. le Mercier, Imprimeur de la Ville, au Livre d'or : 1740. 3. vol. in-4°. Tom. I. pag. 590. dont 55 pour la Préface, & 248 pour le Discours Historique & Critique. Tom. II. pag. 577. Tom. III. pag. 379. dont 48. pour la Table des matieres.

**A**PRE'S avoir rendu compte dans notre Journal du mois d'Avril dernier de la Préface de cet important Ouvrage, & des différentes additions que l'Auteur a faites au Discours Historique & Critique qui le précède, il nous reste à parler aujourd'hui de celles qu'il a jugé à propos d'insérer dans le corps de l'Ouvrage même.

Ses propres Réflexions jointes aux avis de quelques Critiques, l'ayant convaincu qu'il n'y avoit pas donné assez d'étendue à quelques articles, & entre autres à celui où il est question de montrer que les Evangiles sont incontestablement l'Ouvrage de ceux dont ils portent les noms, & cette vérité étant comme la baze sur la-

quelle portent toutes ses preuves, il n'a rien oublié dans la premiere partie de cette nouv. Ed. pour dissiper, ou même pour prévenir les doutes que l'incrédulité peut former sur un point si essentiel.

Ainsi non content d'avoir prouvé que les faits de l'Evangile sont annoncés par des témoins oculaires ou contemporains, il approfondit toutes les difficultez qu'on peut opposer contre cette vérité, & il les expose, à son ordinaire, avec une force qui étonne d'abord, mais dont on cesse d'être surpris, lorsqu'on voit la solidité de ses réponses.

Pour en donner une idée, nous rapporterons une des principales difficultez que les incrédules forment

ment contre l'authenticité des Evangiles : nous voulons bien croire , disent - ils , que l'ancienne Eglise avoit les véritables Evangiles écrits par les Apôtres , mais nous trouvons dans les Auteurs de ce tems différens Textes extraits , selon eux , des Evangiles , qui cependant ne sont point dans vos Livres , donc ils ne sont pas venus jusqu'à vous dans toute leur pureté. Si vous répondez , que les passages que nous n'y lisons plus , ont été retranchés par les Hérétiques , ou simplement omis par l'inadvertance , ou les préjugez des Copistes , vous ébranlerez par-là toute la vérité de vos Ecritures. Si au contraire vous répliquez que vos Peres ont extrait des Livres Apocryphes les Textes qui vous manquent , les Peres auront donc confondu les vrais & les faux actes ; ils auront donc puisé indistinctement & sans choix dans les uns & les autres. Par - là vous ruinerez évidemment toute l'autorité de la Tradition. Donc la conséquence qui sort naturellement de ces variétés , est que nous n'avons plus les Evangiles de l'ancienne Eglise.

M. l'Abbé Houteville répond , 1°. que ces Textes qu'on peut voir dans ses notes , ne sont ni des régle essentielles aux mœurs , ni des dogmes fondamentaux , & qui importent au fond de la Religion , & que la plupart de ces passages sont réellement tirés du Texte même des Evangiles , mais simplement avec quelques légers changemens de mots , parce

*May.*

que les Peres les ont cités de mémoire. 2°. Qu'ils ne sont presque jamais que de simples allusions à quelque trait de l'Evangile auquel les Peres ont joint leurs propres expressions , pour les faire quadrer au sujet qu'ils traitoient ; innocente liberté , dit-il , qu'il est permis de prendre , & qu'encore aujourd'hui nous prenons nous-mêmes , lorsqu'il ne s'agit pas d'une dispute réglée , mais seulement d'une instruction morale. 3°. Ces Textes sont quelquefois des paroles de J. C. que la tradition orale avoit conservées. Il y auroit de l'extravagance à penser , que J. C. durant le cours de sa Mission , n'ait dit précisément que ce qui est rapporté par ses quatre Historiens. S. Jean soutient formellement le contraire. Les Textes cités par quelques anciens Auteurs Ecclesiastiques , qui ne se trouvent plus aujourd'hui dans les Livres Sacrés , ne sont donc pas , comme on le prétend , une preuve qu'ils soient différens de ce qu'ils étoient dans leur origine.

Il faut voir dans le Ch. suivant ( 8<sup>me</sup> ) les additions considérables que M. l'Ab. H. a faites dans l'endroit où il réfute l'opinion de Dodwel , qui seul a soutenu contre tous les Auteurs , que les Evangiles demeurèrent long-tems inconnus dans les lieux mêmes où ils avoient été composés , & qu'ils ne commencèrent à se répandre dans l'Eglise qu'après la ruine des Juifs sous le regne de Trajan , ou même sous celui d'Adrien. Ce Sça-

P p

vant, qui aimoit les opinions singulieres, n'avoit avancé celle-ci que pour rétablir l'autorité de la tradition contre les Pretbiteriens. Mais, selon notre Auteur, il employoit un remede aussi dangereux que le mal même qu'il vouloit guerir, & d'ailleurs le sentiment de Dodwel est faux & insoutenable dans les principes mêmes qu'il établit pour l'accréditer.

On ne trouvera pas moins d'érudition ni de critique dans tout ce qui est ajoûté ( Chap. xi. ) pour soutenir contre Casaubon, que Lampride a rapporté sur des témoignages non suspects qu'Adrien, dans le dessein d'établir des Autels à J. C. & de le mettre au nombre de ses Dieux, avoit fait bâtir des Temples dans toutes les Villes, sans y placer aucune statue. Mais ce projet demeura sans exécution, parce que les Oracles consultés répondirent que s'il réussissoit, toute la terre deviendroit Chrétienne, & que les anciens Dieux seroient abandonnés.

Il en est de même des nouveaux éclaircissemens que notre Auteur donne sur le fameux miracle de la Légion fulminante, il répond à toutes les raisons par lesquelles de célèbres Critiques dont la Religion n'étoit nullement suspecte, avoient essayé d'infirmer la vérité de ce prodige. Mais il s'étend surtout, dans cette nouvelle Edition, sur ce qui regarde le célèbre témoignage que Joseph rend à J. C. dans ses Antiquitez Judaïques. Comme il y a encore quelques

Sçavans qui, avec Cappel, Blondel & le Fevre, croient qu'il y a été inferé par une fraude pieuse, il a cru devoir éclaircir ici le fonds de la difficulté. Cependant quoique ce morceau, qu'on peut regarder comme une Dissertation dans les formes, soit rempli des discussions les plus profondes & les plus épineuses, notre Auteur a trouvé l'art d'y répandre tant d'agremens que, suivant toutes les apparences, le commun même des Lecteurs le lira avec plaisir.

Nous passons sous silence plusieurs autres additions qui, quoique plus courtes, ne sont ni moins remarquables, ni moins travaillées pour le fonds, & nous venons à celles dont il a enrichi la seconde partie de son Ouvrage: elles consistent principalement en cinq Chapitres nouveaux, dans lesquels il insiste sur la nature & la possibilité d'une inspiration divine; il y montre que les Prophetes Hébreux étoient inspirés dans tout ce qu'ils ont écrit, & que leurs prédictions ont passé jusqu'à nous dans leur intégrité originale.

Il définit la révélation ou l'inspiration surnaturelle & proprement dite, » l'action de Dieu, par laquelle, en conséquence d'une » volonté particulière, il communique immédiatement à sa créature les vérités qu'il lui plaît de lui révéler, & qu'elle ne pourroit découvrir par les seules lumières naturelles. « Or il montre que la révélation prise même en ce sens est possible,

qu'elle ne renferme rien d'absurde ni de contradictoire. L'Etre infini n'est pas moins le Dieu des esprits qu'il l'est des corps ; il regne également sur le monde spirituel & sur le monde visible.

Mais de quelle maniere l'esprit de Dieu agissoit-il dans les Prophetes pour diriger leurs paroles ou leurs Ecrits , & quelle est l'étendue des forces de la raison sur une matiere si obscure ? M. l'Ab. H. conçoit , 1°. que les Ecrivains Sacrés ont dû recevoir immédiatement de Dieu les vérités transmises par leurs Ouvrages. 2°. Que l'inspiration de ces vérités étoit une impulsion puissante , qui , sans contraindre la liberté du Prophete au milieu des plus grands saisissements & des extases mêmes , faisoit redire au Prophete ce qu'elle lui disoit elle-même intérieurement. » Alors , dit-il , c'est » moins lui qui parle que l'esprit » saint , & s'il écrit , c'est qu'il se » prête docilement à l'impulsion » étrangère & surnaturelle qui le » meut.

Il suit évidemment de ce principe , que le premier effet de l'inspiration doit être d'éloigner l'Ecrivain Sacré de toute espece de mensonge , d'erreur & de mécompte ; en second lieu , que le choix & la mesure des vérités révélées dépend de Dieu , qui les inspire ; en troisième lieu , qu'il n'importe pas essentiellement à la Divinité de l'inspiration que ceux qu'elle guide , ayent toujours besoin d'elle pour toutes les circonstan-

ces de ce qu'ils racontent. Mais si elle laisse à celui qu'elle dirige , ce que sa raison , ce que son experience , ce que son étude lui avoient appris déjà , elle enrichit ce premier fonds , elle éclaire de plus de lumieres ces premières connoissances & les préserve de tout mélange d'erreur.

Enfin , & c'est sa dernière observation , comme les idées dépendent souvent des termes qui les représentent , & qui en sont une espece de traduction , il est nécessaire que dans les choses importantes , l'inspiration préside encore sur ce point , car dans celles qui ne le sont pas jusqu'à un certain degré , il suffit que la vérité s'y trouve , sans qu'il soit besoin que les termes qui l'expriment , soient révélés. L'inspiration s'accommode alors au caractère particulier de l'Ecrivain.

Après avoir ainsi éclairci par ces remarques , qui sont développées avec étendue , la nature & les caractères de l'inspiration , notre Auteur en démontre la certitude ; il la fait voir en particulier à l'égard des Livres de Moïse , & ce qu'il en dit doit suffire , selon lui , pour établir sans réplique la vérité de l'inspiration de tous les Prophetes , qui lui ont succédé.

Les Auteurs Prophanes conviennent avec les Juifs & les Chrétiens , que les Livres de Moïse sont les plus anciens de tous ceux qui existent ou qui ont existé. Quel témoignage plus sincere & plus certain de leur vérité que celui de

la Nation Juive , qui conserve pour eux un zèle & une foi qu'une si longue suite de siècles n'a pu encore détruire ou affoiblir ?

Ce respect, dira-t-on peut-être, n'est que la suite d'un premier préjugé. Le point unique & capital seroit de démontrer, que dans l'origine il y avoit certitude pour l'inspiration de Moïse.

Et c'est aussi ce que notre Auteur entreprend de prouver. Moïse s'est dit inspiré de Dieu , son Prophète , son Envoyé , il faut donc qu'il l'ait été , ou que s'il ne l'étoit pas , il ait avancé le mensonge le plus grossier & le plus impie. Or il est impossible , dit-il , à moins qu'on ne veuille éteindre toutes les lumières de soupçonner Moïse d'imposture & de fraude , par conséquent il a dit vrai dans tout ce qu'il rapporte de lui-même & de ses Ecrits. Or pour prouver le principe sur lequel il appuie cette conséquence , il employe trois moyens qu'il croit invincibles.

1°. Tout Livre est certainement inspiré , lorsque celui qui le donne sous ce titre , en assure la vérité par des miracles , & que ces miracles portent tous les caractères qui rendent un fait incontestable. Or l'Auteur montre en détail que Moïse a fait des prodiges de cette nature. L'exposition que M. l'Ab. H. en fait mérite d'être lûe , il semble qu'il s'y soit proposé d'égaliser la grandeur des faits par celle du stile & de l'expression. Une seconde preuve de l'inspiration de Moïse , ce sont les Propheties qu'ils

contiennent & que l'événement a vérifiées. Une troisième , c'est qu'aux raisons de croire que les Livres de Moïse sont dictés par l'esprit de Dieu , se joignent des témoignages postérieurs , qu'on ne peut attribuer qu'à Dieu seul , tel est entre autres celui de Josué , qui , après avoir fait un grand nombre de miracles , a parlé de ceux de Moïse comme de faits certains , de sa Loi comme d'une Loi divine , & qui sans cesse y a rappelé le Peuple Hébreu.

Pour qui raisonne , l'inspiration des Livres de Moïse , démontre , selon notre Auteur , celle de toutes les anciennes Ecritures , comme celle du reste des Ecritures , démontre la divinité des Livres de Moïse. Cependant comme cet article est le plus ferme appui de la Religion , on ne laisse pas d'entrer ici (Ch. 4.) dans quelque détail sur l'inspiration des principaux Prophetes d'entre les Hébreux , c'est-à-dire , Isaïe , Jeremie , Daniel , & Ezéchiel.

Mais , après avoir prouvé que les Ecritures qui composent le Canon des Juifs ne sont pas un Ouvrage humain , M. l'Ab. H. montre (Ch. 5.) que le corps des anciennes Ecritures , & en particulier celui des Propheties , non seulement n'a point été altéré , mais même qu'il n'a pu l'être ; & répond aux objections qu'on pourroit alléguer pour détruire la force de ses preuves.

Dans le septième Chapitre , qui roule sur la Prophétie de Jacob ,



où il est dit que le *Sceptre ne sera point ôté de Juda ju qu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé*, &c. M. l'Ab. H. a cru devoir mettre au-dessus de toute contradiction l'explication qu'on donne communément à cette Prophétie. Il fait donc voir aux Juifs & aux incrédules qu'elle a eu véritablement son accomplissement en ce que Juda n'a cessé d'avoir des Capiraines & des Magistrats nés dans sa Tribu, qu'au tems de l'avènement du Messie.

Le neuvième Chapitre est entièrement neuf. Notre Auteur montre que J. C. est né d'une Vierge, selon la célèbre prédiction d'Isaïe, & que J. C. a rempli toutes les circonstances, toute l'étendue, & tout le merveilleux de cette Prophétie. Il ne dissimule cependant pas, qu'il a ici à combattre, non seulement les Juifs, dont les difficultés sont spécieuses. » Mais même des Chrétiens habiles, à » qui cette prophétie n'a pas sem- » blé décisive pour la cause de l'E- » vangile. Il convient encore, car » à quoi bon le raïre (dit-il) qu'il » avoit omis à dessein d'en parler » dans la première Edition de cet » Ouvrage, rerenu par la crainte » de ne rien dire d'assez tranchant » sur une matière de cette impor- » tance. Mais aujourd'hui qu'il l'a » approfondie davantage, & qu'il » se flatte de la posséder mieux, il » ne feint point d'avancer que ni les » Juifs, ni les Sçavans Chrétiens » dont il rapporte les sentimens, » n'ont rien opposé, qui infirme

» tant soit peu la force de la pro- » phétie dont il est question.

Il prouve donc que loin qu'elle se puisse entendre à la lettre de l'épouse du Prophète Isaïe, cette prédiction ne regarde que J. C. seul, & que toute autre application se contredit, ou souffre des difficultés insurmontables. Sans vouloir, dir-il, plus qu'il ne lui convient, se faire honneur d'une érudition Rabinique sur la valeur des termes, il se croit dans la nécessité de prouver fort au long par d'autres endroits de l'Ecriture, que le mot Hébreu *Alma*, quoi- qu'en disent les Juifs, & même quelques Chrétiens, n'a presque jamais signifié dans la Langue originale qu'une *Vierge*, en prenant ce dernier mot dans toute la rigueur, & qu'il ne peut avoir d'autre sens dans le passage, dont il s'agit.

L'article de la mission du S. Esprit étoit encore un de ceux dont on avoit reproché l'omission à notre Auteur; il a profité de cet avis, & donné un Chap. entier (14.) à prouver que J. C. a envoyé le S. Esprit à ses Apôtres & à son Eglise, selon que les Prophètes & lui-même l'avoient prédit. Il rapporte ces prophéties, il en fait voir l'accomplissement dans la manière miraculeuse dont le S. Esprit descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, dans le prodigieux changement qui se fit en eux depuis ce moment, dans le don des langues, & de prophétie, dans le pouvoir de faire des miracles qu'ils

requerent , & qui se répandirent sur les fideles. Il fait voir par une foule de preuves qui se présentent mutuellement une nouvelle évidence , qu'on ne peut soupçonner les Ecrivains Sacrés, ni de s'être trompés eux-mêmes , ni d'avoir voulu tromper les autres dans tout ce qu'il nous ont dit de ces dons surnaturels, si communs dans les jours Apostoliques.

Il va plus loin , il suppose que l'esprit de fanatisme se fera emparé des Apôtres , jusqu'à leur persuader qu'ils faisoient des miracles qu'ils ne faisoient pas. Mais ce même esprit aura-t-il donc aussi tellement abusé cette multitude de Chrétiens , à qui ils pretendoient par la seule imposition de leurs mains, communiquer cette même puissance ?

Peut-on croire enfin , poursuit Monsieur l'Abbé Houteville , que la Resurrection de JESUS-CHRIST & son Ascension eussent paru des faits démontrés , si ceux qui attestoient ces prodiges , & qui en persuadoient les peuples , n'en eussent donné pour preuves que la communication d'un pouvoir chimérique, qu'ils attachoient à l'imposition des mains après le Baptême ?

Il montre ensuite par surabondance de preuves dans un article séparé , que la grace des dons surnaturels a subsisté dans l'Eglise durant plus de trois siècles. Donc il n'y a plus à disputer sur la vérité de ce prodige dans les tems Apostoliques. Loin d'être embarrassé à

prouver cette assertion, il n'est en » peine, *dit il* que d'obtenir l'attention du Lecteur pour une suite de » faits, où il aura souvent à lui redire les mêmes choses & presque » dans les mêmes termes. Mais je ne » songe point, *continue t il* , & le » Lecteur ne doit pas songer lui-même aux graces du discours. » Nous traitons un sujet bien au » dessus de ces petits soins. Il doit » à la Vérité , qu'il cherche de ne » rien omettre pour la découvrir , » & je dois à ma Religion d'exposer » tout ce qui sert à la confirmer , » ou à la défendre au péril de quel- » que secheresse inévitable , dans » un long détail ; les ornemens ne » sont pas faits pour de si hautes » matieres. « Cependant ils se présentent si naturellement à M. l'Ab. H. qu'il nous a paru que la lecture de ce Chapitre n'avoit rien d'ennuyeux ; il est , comme tout ce qui sort de sa plume , écrit de maniere à soutenir l'attention & à la reveiller même dans les esprits les plus distraits.

Le Ch. 15 est encore un nouveau fruit du zèle qui a porté l'Auteur à rassembler dans cette nouvelle Edition tout ce qui peut servir à défendre la cause de la Religion ; il y montre que Jerusalem a été détruite , & qu'en punition de leur incrédulité les Juifs ont été dispersés par toute la terre , ainsi que les Prophetes l'avoient annoncé. Il observe d'abord que le monde a vu d'étonnantes révolutions se succéder les unes aux autres, des peuples paroître avec éclat , des Mo-

narchies puissantes s'accroître ,  
s'affermir & disparoître ensuite ,  
sans presque laisser de vestiges , &  
de même des Sectes , des Reli-  
gions , des Divinités sans nombre  
tomber dans l'oubli , après avoir  
long-tems surpris les respects & la  
crédulité des peuples.

» Mais ce qui n'avoit pas encore  
» paru , ce qui sembloit , *dit il* , ne  
» pouvoir jamais paroître , le Juif  
» l'a fait voir à la Terre , un peu-  
» ple aussi ancien qu'elle , & com-  
» me le pere de tous les autres ,  
» favorisé de Dieu jusqu'à en être  
» appelé le fils , dépositaire uni-  
» que de ses préceptes , objet prin-  
» cipal de ses promesses , déchoir  
» néanmoins de tant de privilèges ,  
» mais sans les perdre tout-à-fait ;  
» périr , mais sans cesser d'être ; gar-  
» der religieusement ses Livres , mais  
» sans les comprendre , sa Loi ,  
» mais sans la pouvoir observer ,  
» ses esperances , mais sans sça-  
» voir quand elles s'accompli-  
» roient ; se multiplier , mais sans  
» s'étendre ; se conserver , mais  
» sans faire corps ; dispersé par-  
» tout , & par-tout méprisé , prof-  
» crit , détesté ; portant un nom  
» jadis sa gloire , aujourd'hui son  
» opprobre ; misérable , & ce qui  
» est le comble de l'infortune , re-  
» gardé de toutes parts , & traité  
» comme digne de l'être autant chez  
» les Nations les plus ennemies ,  
» que dans les Religions les plus

» opposées & les plus irrécónci-  
» liables.

Quelle peut être la cause de ce  
prodige toujours subsistant depuis  
une si longue suite de siècles ? M.  
l'Ab. H. nous en fait voir le prin-  
cipe & les suites dans ce que l'E-  
criture nous apprend des Juifs. Il  
remarque trois Prophéties éviden-  
tes qui regardent ce peuple. L'une  
apprend que le Temple sera dé-  
truit pour ne se relever jamais , &  
que les Juifs chassés de leur patrie  
seront relégués dans toutes les  
parties de l'Univers , l'autre qu'ils  
seront toujours conservés malgré  
leur dispersion , la dernière que la  
fin de leur incrédulité sera le ter-  
me de leurs disgraces ; il expose  
dans un grand jour chacun de ces  
articles , & en conclut que les  
Juifs dispersés , les Juifs conser-  
vés , les Juifs rappelés sont une  
preuve toujours subsistante de la  
vérité & de l'harmonie qui re-  
gnent dans l'Ancien & le Nou-  
veau Testament.

Nous finirons dans le Journal  
suivant l'Extrait de cet Ouvrage ,  
sur lequel nous nous sommes  
étendus avec d'autant plus de plai-  
sir , que nous avons cru qu'il étoit  
de l'intérêt de la Religion de le  
faire connoître.

Le prix est de 24 liv. relié , &  
20 liv. en blanc : on s'étoit mépris  
en fixant le prix de cet Ouvrage à  
24 liv. en blanc.



ŒUVRES SPIRITUELLES DE FEU M. FRANÇOIS DE Salignac de la Mothe Fenelon , Précepteur de Messieurs les Enfans de France , & depuis Archevêque & Duc de Cambray , Prince du S. Empire , &c. Nouvelle Edition , revue & considérablement enrichie : Se vend à Paris , chez Jean-Baptiste Coignard , rue S. Jacq. in-12. 4. vol. 1740.

C E nouveau Recueil des Ouvrages de Spiritualité d'un Prélat qui a laissé, en différens genres d'Ecrits, tant de preuves de la pureté de son ame, des lumieres & des graces de son esprit, est copié exactement sur l'Edition in-folio qui a paru récemment : on y a seulement ajouté un Avis de l'Imprimeur, qui mérite une attention particulière ; il sert à prévenir les Lecteurs sur l'esprit avec lequel ils doivent juger de certains endroits, & sur-tout dans la premiere Partie de ces mêmes Œuvres, où de certaines expressions semblent se rapprocher des sentimens condamnés dans le Livre des *Maximes des Saints*. On doit se souvenir, ainsi qu'il est marqué dans ce même Avis, que cette premiere partie de tout l'Ouvrage a été écrite avant que l'Auteur eut condamné lui-même avec l'Eglise ces termes & ces expressions : & que quelques purs qu'ayent toujours été ses sentimens, comme il le proteste dans ses Lettres, il est pourtant convenu qu'il ne les avoit pas exprimés avec assez d'exactitude. Ainsi, pour connoître les véritables pensées de l'Auteur. . . on doit peu s'arrêter aux termes

» qui sont trop forts & dignes de  
» censure ; mais on doit les prendre dans les Lettres qu'il a écrites sur la fin de sa vie, & dans lesquelles il s'explique sur cette matiere. Comme son vrai sentiment est clairement développé dans l'Avertissement mis à la tête de l'Edition qui a servi de modèle à celle-ci : « On a rappelé dans ce même Avis les termes employés dans l'Avertissement, en y joignant des Réflexions qui servent encore à justifier la véritable pensée de M. Fenelon.

S'il étoit nécessaire d'ajouter à des Remarques qui sont clairement connoître la pureté des intentions d'un Prélat si digne de servir de modèle, les Lecteurs n'auroient qu'à considérer la sincérité, on peut même dire le zèle avec lequel M. l'Ev. de Cambray annonça lui-même publiquement sa condamnation dès qu'elle eut été prononcée. Sorte d'héroïsme dont on peut dire que la Religion seule nous rend capables à un degré si éminent. Est-il question de matieres qui n'intéressent que l'esprit, il arrive souvent qu'on se trouve convaincu sans avoir le courage de le paroître ; on dispute encore, même après qu'on est persuadé.

L'Avertissement

L'Avertissement qui vient ensuite renferme donc , comme nous venons de le dire , une explication de la doctrine de M. de Fenelon : on y trouve aussi quelques observations sur le tems & la forme des Editions de ses Ouvrages , soit par rapport à des alterations que quelques-unes de ses Pieces avoient souffertes , & qu'on a corrigées , soit à l'égard de quelques autres Traitez qu'on a mieux aimé supprimer que de les employer, deffigurés au point qu'ils ont paru l'être ( 1 ). On y lit encore des anecdotes de sa vie, des remarques sur les principes qu'il se forma pour l'éducation des Princes : des éclaircissemens sur les tribulations que lui firent éprouver la liaison que la pieté & l'amitié avoient formée entre M<sup>me</sup> Guion & lui , & enfin sur les troubles excités à l'occasion de son Livre des *Maximes des Saints* : moyens préparés par la Providence , comme le remarque l'Auteur de l'Avertissement , pour faire connoître qu'un des fruits le plus heureux qu'un Prélat distingué par l'élevation de son génie & par l'étendue de ses lumières puisse retirer de tant d'avantages , c'est l'esprit de docilité & d'obéissance. L'Auteur expose à ce sujet les dispositions dans lesquelles M. L. de C. attendit la décision de Rome ( 2 ), & la sou-

mission avec laquelle il la reçut : le caractère de douceur & de modération qu'il garda dans toute la suite de la dispute avec M. Bossuet Evêque de Meaux. Tous ces détails méritent d'être lûs dans l'Avertissement même , dont la fin est employée à des éclaircissemens qui concernent M<sup>me</sup> Guion. Nous nous contenterons de citer au sujet de ce dernier article ce que M. l'Ev. de Meaux avoit écrit lui-même de cette Dame , » Que quel-  
» que chose qu'on reprît dans les  
» Ecrits , il ne pouvoit s'empêcher  
» d'estimer l'intégrité des mœurs,  
» & la sainteté de vie de leur Au-  
» teur.

Nous en sommes aux Traitez contenus dans le premier Tome ; ils sont au nombre de 29 , & renferment divers sentimens & divers avis sur des matieres importantes pour la pieté , les mœurs & la vie intérieure. Ne pouvant , sans passer de beaucoup les bornes d'un Extrait , nous étendre autant que nous le desirerions sur des sujets si intéressans par eux-mêmes & par l'onction avec laquelle ils sont présentés , nous allons parcourir les principaux chapitres , & nous en rapporterons quelques fragmens.

Dans les deux premiers Traitez M. de Fenelon expose d'abord : Que Dieu n'est pas assez connu ; il établit ensuite la nécessité de le connoître & de l'aimer : il propose ces deux principes d'une manie-

tée dans l'Avertissement.

Q 9

( 1 ) Ces Pieces supprimées se trouvent dans l'Edition de 1718.

( 2 ) Le Mandement par lequel M. de Fenelon publia sa condamnation est une Piece très-intéressante , elle est rappor-

re également propre à saisir l'esprit & à toucher le cœur. Ces deux moyens de persuader concourent presque toujours, comme on le sçait, dans tout ce qu'il écrit. La nécessité de cet amour, établie comme un devoir indispensable, conduit notre illustre Auteur à examiner comment les âmes qui tendent à l'état de perfection doivent aimer plus parfaitement que les autres, & afin de démêler d'une manière sensible l'élevation de sentiment de ces mêmes âmes, il propose pour exemple l'idée sublime que *Socrate*, *Platon*, *Cicéron* & quelques autres hommes célèbres de l'Antiquité se sont faite de l'amitié, quoiqu'ils fussent privés de cette lumière dont nous sommes éclairés, & sans laquelle » l'amitié n'est qu'un amour propre » subtilement déguisé : « Selon Cicéron, dont il rapporte le passage, » il faut rechercher l'amitié, non » par l'espérance des avantages » qu'on en retire, mais parce que » tout le fruit de l'amitié est dans » l'amitié même. Cicéron avoit » puisé cette idée de l'amitié pure » dans la doctrine de Socrate, expliquée dans les Livres de *Platon*. Ces deux grands Philosophes... veulent qu'on s'attache » à ce qu'ils appellent *le beau & le bon*, c'est-à-dire, *le parfait par le seul amour du beau, du bon, du parfait* en lui-même... Image, » continue M. de Fénelon, de cette » amitié pure qui sçait aimer sans » retour sur soi ; « de cette vertu désintéressée à laquelle l'amour

propre même rend hommage par les subtilitez qu'il emploie pour en prendre les apparences... aux yeux de tous les Payens, continue l'illustre Auteur, *ce qu'il y a de plus divin dans l'homme est de s'oublier pour ce qu'on aime.*

Il est vrai que cet oubli de soi-même, comme le remarque encore M. de Fénelon (3), est rarement aussi déintéressé qu'il semble l'être... » On voit, *dit-il*, une » personne qui paroît toute aux » autres;... Qui fait les délices » des honnêtes gens ; qui se modère ; qui semble s'oublier ; mais » cette modération, & ce détachement de soi... n'est quelquefois que l'aliment le plus » subtil & le plus imperceptible » d'un orgueil qui méprise tous les » moyens ordinaires de s'élever, » & qui veut fouler aux pieds tous » les sujets de vanité grossiers qui » élèvent le reste des hommes....

Entre les illusions que nous fait notre amour propre, M. de Fénelon démêle avec le plus d'attention & de délicatesse celles qui sont compatibles avec l'attachement à nos devoirs. » On est, *dit-il*, pour » sa sagesse & pour sa vertu, comme une jeune femme mondaine » est pour sa beauté ; on s'y complait ; on se sçait bon gré d'être sage, modéré, préservé de l'envie des autres... On renonce, » ce, il est vrai, à la jouissance de tout ce que le monde a de plus flatteur, mais on veut jouir de

(3) C'est dans le Traité sur le renoncement à soi-même.

» sa modération même.

La dévotion affectée, quoique sincère, paroît encore à M. de Fenelon un des pièges que nous tend notre amour propre. Une personne qu'il connoît susceptible de cette affectation, le consulte sur la manière dont elle vivra à la Cour, voici ce qu'il lui répond : » Vous ferez tout ce que font les autres, » excepté le péché.

Dans un autre Chapitre M. de Fenelon parle des dégoûts de la tristesse, de l'humeur fâcheuse dont quelques personnes vertueuses sont souvent susceptibles : il fait voir que presque toujours certains reproches secrets que nous

avons à nous faire & que notre orgueil n'aperçoit qu'avec dépit sont l'unique cause de ce mécontentement de nous-mêmes qui se tourne en sévérité & en aigreur contre les autres hommes, foible plus étrange encore que la première, nos fautes sont notre propre ouvrage & nous associons le prochain à la pénitence.

Il est tems de terminer nos Remarques ; si nous nous arrêtons sur-tout ce qui mérite attention & louange, l'Extrait seroit presque aussi étendu que l'Ouvrage.

Nous rendrons compte des trois autres Volumes dans le Journal suivant.

*CHOIX DE POESIES MORALES ET CHRETIENNES DES Poëtes de nos jours. Dédié à Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang. Tom. III. A Paris, chez Briasson, rue S. Jacq. à la Science. 1740. in-12. pag. 329. sans un Avertissement & la Table. Avec Approbation & Privilège du Roi.*

DANS le Journal du mois de Février dernier, & dans celui de Juillet de l'année dernière, nous avons parlé des premières Parties de ce Recueil, ainsi que des motifs qui rendent l'Auteur excusable de n'avoir pas observé toujours l'ordre des tems dans la distribution des Pièces qu'il emploie : celles que ce 3<sup>me</sup> Tome rassemble ne peuvent que justifier encore l'accueil favorable que le Public a fait aux deux Tomes qui l'ont précédé : dans ce dernier, qui est composé de cinq Livres, la moitié environ est remplie par des Ouvrages de nos plus célèbres

Poëtes. Le premier Livre entièrement & une grande partie du second sont composés des Poésies Sacrées ou Morales de M. Rousséau. On trouve ensuite quelques Pièces d'un Auteur aussi estimé par sa vertu que par ses grands talens, c'est le *Pere Porté*. Le reste de ce Livre contient des Poésies de M. de Caux & d'un Auteur qui n'est pas nommé. Le 3<sup>me</sup> Livre, à deux morceaux près, qui sont de M. de S. Didier, est formé par un grand nombre de Pièces de M. Racine le fils, dont la plupart, telles que plusieurs fragmens de son Poëme sur la Religion, n'avoient point

encore été imprimées. Les Auteurs dont on trouve des Œuvres dans le 4<sup>me</sup> Livre sont le Pere Brunoi Jésuite , M. Fuselier , M. le Brun , M. l'Abbé Nadal , le Pere Moiras de la Doctrine Chrétienne , M. l'Abbé Affelm & deux Auteurs qui ne sont point nommés. M. de Voltaire occupe une grande partie du 5<sup>me</sup> Livre ; les autres Auteurs sont M. de Bologne , M. le Franc , M. Piron , M. l'Abbé Isnard , M. l'Abbé Poncey de Neuville , M. l'Abbé de Pontbrian , M. R. de l'Oratoire , M. Gresset , & M<sup>lle</sup> Bernard. Ce 3<sup>me</sup> Tome finit le Recueil.

Quelques soins que se soit donnés l'Auteur de ce Recueil , il n'est pas étonnant que plusieurs Pièces qui l'auroient orné aient échappé à ses recherches, nous venons d'en recueillir une de ce genre que nous allons ajoûter à cet Extrait. C'est le Prologue en vers d'une Comédie intitulée : *Les Vocations forcées*, ou *l'Ecole des Peres* (\*). On voit par ce Prologue que le dessein du Pere Poëe , dans cette Pièce , est de faire sentir qu'il est d'une extrême conséquence de laisser aux jeunes gens la liberté de choisir le genre de vie auquel la Providence les appelle , soit par un certain attrait , soit par le secours de la raison , ou enfin par l'un & par l'autre. Voici cette Pièce de Poésie , nous n'en ferons point l'éloge , il suffit d'avoir nommé l'Auteur.

(\*) Cette Pièce a été représentée , pour la première fois , au Collège des Jésuites au mois de Février 1730.

## P R O L O G U E.

*Le Ciel , en nous donnant la vie ;  
Nous asservit aux mêmes loix ,  
Mais , pour le bien de la Patrie ,  
Il nous forme à durs emplois.*



*L'un doit , à couvrir des allarmes ,  
Diâler les arrêts de Thémis ,  
L'autre , par la force des armes ,  
Repousser nos fiers ennemis.*



*Celui-ci , pour donner exemple ,  
Revêtu d'un honneur sacré ,  
Doit faire révéler le Temple ,  
Où lui-même il est révéré.*



*Celui-là , dans la solitude ,  
Où l'amour de Dieu l'a conduit ,  
Doit mettre toute son étude  
A fuir le monde qui le suit.*



*En marquant ces routes diverses ,  
Le Ciel nous y veut faire entrer ,  
Mais que nos volontés perverses ,  
Font d'efforts pour nous égarer !*



*Nous entrons souvent par caprice ,  
Dans le chemin le plus battu ,  
Et nous commençons par le vice  
Pour arriver à la vertu.*



*Souvent une force étrangère  
Captive notre liberté ,  
Et l'on est , par le choix d'un Pere ,*



*Ce qu'on n'auroit jamais été.*



*Encor si ce choix étoit sage ,  
Mais hélas , que consulte-t-on !  
Le hazard , l'intérêt , l'usage ,  
Et presque jamais la raison.*



*En vain le Ciel & la nature  
Condamnent cet aveugle choix ,  
En vain notre cœur en murmure ,  
On n'en écoute point la voix.*



*Ainsi voit on l'enfant timide ,  
Qui sur les lys devoit s'asseoir ,  
Forcé par un ordre homicide ,  
Porter la main à l'encensoir.*



*Ainsi l'on voit croupir sans gloire  
Dans le crime ou dans le repos ,  
Le Magistrat que la victoire  
Eut comblé parmi ses Héros.*



*ICI j'aperçois l'innocence  
Qu'on arrache aux sacrés autels ,  
Et qu'une injuste violence  
Immole à des Dieux criminels.*



*Là je vois marcher la victime  
Qu'on sacrifie à l'intérêt ,  
Une autorité légitime  
Porte un illégitime arrêt.*



*Pères cruels , parricides ;  
Suspendez un coupable effort ,  
Songez que vous êtes nos guides ,  
Non les maîtres de notre sort.*



*Vous pouvez nous montrer la route  
Où nous devons porter nos pas ,  
La raison veut qu'on vous écoute ,  
Conduisez , mais ne forcez pas.*



*Un choix dont les périls extrêmes  
Nous menacent bien plus que vous ,  
Un choix qui se fait pour nous-mêmes  
Ne doit pas se faire sans nous.*



*Tels sont les avis salutaires  
Que nous allons donner ici ,  
Est-ce à nous d'instruire nos Pères ?  
Ils s'instruiront & nous aussi.*



METHODE POUR APPRENDRE LA LANGUE  
 & l'Orthographe Françoisse : premiere Partie contenant les Regles de  
 l'Orthographe. Par M. Jaquier. A Paris, chez la Veuve Fiffu, Quai  
 de Conty, à la descente du Pont-Neuf. 1740. in 8 pag. 96. Avec  
 Approbation & Privilège du Roi.

**B**IEN des Auteurs ont essayé d'introduire des changemens dans l'Orthographe Françoisse, les uns en donnant des Méthodes raisonnées, les autres en faisant réimprimer des Ouvrages estimés, dont ils changeoient l'orthographe, y substituant celle qu'ils avoient dessein d'établir. Toutes ces tentatives n'ont presque pas produit d'effets sensibles. Les changemens marqués qui sont arrivés depuis quelques années dans l'Orthographe Françoisse se sont formés & accrédités, pour ainsi dire, par eux-mêmes. Ce n'est pas qu'on ne puisse donner quelques principes propres à perfectionner l'orthographe à bien des égards, mais la difficulté est de trouver des principes qui ne servent qu'à la rendre plus facile. Si la plupart des Méthodes nouvelles rémédient à un certain nombre d'inconvéniens elles entraînent d'autres en plus grand nombre. Elles apportent de nouvelles contradictions, de nouvelles incertitudes, de manière que c'est changer seulement de labyrinthe.

M. Jaquier a pour objet de rendre l'orthographe aisée. Dans cette vue il propose deux principes qui contiennent tout son Systême : » il » faudroit (dit-il) qu'il y eût dans

» chaque mot *conformité de son*, ou  
 » du moins : *ou conformité de principes*.

Voici ce qu'il entend par *conformité de son* : » Dans *mouton*, » (continue-t-il) l'orthographe est » conforme au son, car *mon* fait » *mou*, comme *son* fait *so* ; on » assemble ensuite & dit *mouton*. « Il n'explique point dans quel cas l'assemblage des lettres qui forment une syllabe ne produisent pas *conformité de son*. Cependant cette différence marquée pourroit rendre la proposition plus claire.

Quant à ce qu'il entend par *conformité de principes*, il s'explique aussi par des exemples seulement. Rapportons ses termes. » Si je dis, » *nos moutons*, il y a la *conformité* » de sons & de principes : dans *no* » *mouton* sans ; il y a *conformité* » de sons, & en y ajoutant l'*s* il y » a *conformité de sons & de prin-* » *cipes* ; car l'*s* ne se met là que » pour marquer le pluriel : de même dans la dernière syllabe du » mot *orthographe*, il y a *conformité de principes* en parlant, parce » qu'on est convenu que le *p* devant l'*h* se prononceroit comme » une *f* ; mais il n'y en a pas en » écrivant, c'est à-dire, on ne sçait » pas par quelle règle il faut préférer le *ph* à l'*f*.

Ces deux définitions sont-elles

satisfaisantes? De plus, est-il vrai qu'on ne sçache pas par quelle règle il faut, en écrivant, préférer le *ph* à l'*f*? Nous nous en rapportons aux personnes qui ont réfléchi sur les principes de l'ortographe Françoisé.

La conformité de sons & de pncipes exposée par M. Jaquier comme les deux bases de son Système : il passe à différentes observations : il explique la division des lettres ; le son simple ou composé qu'elles peuvent avoir : ce que c'est que syllabe, accent. Il examine les propriétés de chaque voyelle, le rapport de son que les voyelles ont avec de certaines consonnes ; il remarque aussi les propriétés de ces dernières.

M. Jaquier fait ensuite des observations sur l'origine & la for-

mation des mots, & après avoir parlé de certaines formations douteuses ; des lettres doubles, de celles qu'il faut supprimer, il propose un projet qui consiste en deux courtes remarques, pour ortographe conformément au son & aux principes, & il finit par des règles à portée de ceux qui sçavent la Langue Latine. Comme toutes ces remarques & ces règles sont extrêmement abrégées. C'est aux Lecteurs intelligens à décider s'il en résulte cette facilité que l'Auteur desire dans l'ortographe. En ce cas le peu d'étendue qu'il donne à ses observations sera un mérite de plus dans l'Ouvrage : cette Méthode, d'ailleurs, supposant dans celui qui la propose bien des connoissances & des vûes dignes d'estime.

#### MARMORA PISAURENSIA, NOTIS ILLUSTRATA.

Pisauri, 1738. è Typographiâ Nicolai Gavelli.

C'est-à-dire : *Les Marbres de Pésaro, avec des Eclaircissemens & des Explications.* A Pésaro, 1738. de l'Imprimerie de Nicolas Gavelli, vol. in-fol. pag. 206.

**P**ESARO, Ville d'Italie dans le Duché d'Urbin, située sur le bord de la Mer, dans une plaine qui est arrosée par la rivière de Foglia, est une ville très-ancienne, elle étoit colonie Romaine, & il en est beaucoup parlé dans les Auteurs Latins. On y voit encore aujourd'hui un grand nombre d'Inscriptions antiques qui prouvent ce qu'elle a été autrefois. Une grande partie de ces monumens étoient comme abandonnés au

premier venu, & exposés à toutes les injures de l'air dans un marché de Pésaro, M. Olivier-Abati, grand amateur de tout ce qui a rapport à l'antiquité, n'a pu voir tranquillement piller & dégrader ces précieux restes de l'ancienne grandeur de sa patrie. Sur ses remontrances le Senat de Pésaro, a nommé deux Magistrats, & leur a donné commission de faire transporter toutes ces monumens dans un lieu sûr, & où

on pût aisément les consulter; ils ont été placés dans la salle où l'on rend la justice. M. Abati a poussé son zèle encore plus loin, pour faire connoître aux nations étrangères les richesses littéraires que possède Pesaro, il a transcrit fidèlement toutes ces Inscriptions, il les a suppléées quand il a été nécessaire, & il les a accompagnées de notes sçavantes qui en éclaircissent toutes les obscurités, & en donnent une parfaite intelligence.

On avoit fait il y a déjà longtemps des descriptions des monumens publics de Pesaro. M. Abati a profité de ces anciennes descriptions, qui sont d'autant plus précieuses, que par la négligence des Magistrats & par l'avidité des particuliers, plusieurs de ces anciens monumens ne se retrouvent plus. Il a ouïrte cela parcouru toutes les maisons de Pesaro, y a copié toutes les Inscriptions qu'il a pu y rencontrer & les a ajoutées à son Recueil. Il a partagé toutes ces Inscriptions en deux classes. Les premières sont les Inscriptions qui ont été trouvées à Pesaro même; les secondes sont celles qui sont à la vérité à Pesaro, mais qui y ont été apportées d'ailleurs.

Les Senateurs de Pesaro persuadés avec raison, qu'un pareil Ouvrage ne pouvoit être que fort honorable à leur ville, ont fourni

une partie des frais de l'impression. Ce bon exemple des Magistrats n'a pas fait impression sur tous les Citoyens. M. Abati se plaint de plusieurs qui ont refusé de lui communiquer des Manuscrits qu'ils possèdent, & qui auroient rendu son Recueil beaucoup plus ample. Ces sortes de collections sont peu susceptibles d'extraits, ainsi nous nous contenterons d'indiquer les principales matières sur lesquelles on peut trouver quelques éclaircissemens, soit dans les Inscriptions même, soit dans les notes qui les accompagnent: on y trouve donc des noms & des surnoms de Dieux & de Déeses, des titres d'honneur, des noms d'offices & de Magistratures, beaucoup de particularités concernant la guerre & les Arts. On y rencontre les noms de différens Colèges, de différens corps & ordres. Plusieurs détails sur la Géographie, sur l'Histoire & sur le Droit, particulièrement sur l'Histoire & le Droit Romain, sur les honneurs funebres; car pour le dire en passant, la plus grande partie de ces Inscriptions sont des Epitaphes dont quelques-unes sont de Chrétiens. Il nous a paru que l'Auteur étoit un homme laborieux & sçavant, & qui avoit un grand zèle pour cette partie de la Littérature ancienne qu'il cultive.

## NOUVELLES LITTERAIRES.

## H O L L A N D E.

## D E L A H A Y E.

**H**ENRY Schuurleer, Libraire, imprime l'*Histoire universelle* de M. de Thou, avec la *Continuation* de M. Nic. Rigault, les *Mémoires* de la Vie de l'Auteur, un *Recueil de Traitez* qui regardent sa personne & ses Œuvres; les Notes & les principales variantes, les corrections & les restitutions qui se trouvent dans les Mss de la Bibliothèque du Roi de France, & de M<sup>rs</sup> Dupuy, Rigault, & de Sainte Marthe. Le tout a été traduit en François sur la nouvelle Edition Latine de Londres, augmentée des observations historiques & critiques de Casaubon, de Dupleffis-Mornay, de G. Laurent, de Ch. de l'Ecluse, de Guy-Patin, de P. Royal, de J. le Duchat, & d'autres. xi. vol. On fait espérer que cette nouvelle Edition sera entièrement achevée dans le courant de l'année 1740.

De Hondt a achevé d'imprimer le 6<sup>me</sup> & dernier Volume *in folio* des *Discours Historiques, Critiques, Théologiques & Moraux* sur les *Evénemens* les plus mémorables du *Vieux & du Nouveau Testament* Par M<sup>rs</sup> Saurin, Roques, & de Beausobre, avec de belles figures.

Le même Libraire a réimprimé le même Ouvrage en xi vol. in-8<sup>o</sup>.

May.

Le 3<sup>me</sup> Volume de l'*Etat politique de l'Europe*, paroît ici depuis peu in-8<sup>o</sup>. 1740. Le premier avoit été donné en 1738. Celui-ci contient d'abord une Préface, dans laquelle l'Auteur explique son dessein, & le plan entier de l'Ouvrage, puis une Introduction à son sujet, laquelle comprend une *Histoire abrégée* de l'Europe jusqu'à présent. Le second Volume a paru en 1739.

## D E B R U S S E L L E S.

*Histoire de Jacques II Roi de la Grande-Bretagne*, avec un *Recueil* contenant les *Sentimens* de piété & de Religion de ce Prince, & un autre *Recueil* de pensées détachées sur le même sujet & en particulier sur sa conduite personnelle. On trouve à la fin de ce Volume sept planches qui contiennent la *Généalogie* de la Maison Royale d'Angleterre, depuis Jacques I. c'est-à-dire, depuis 1566. jusqu'à présent.

## D'UTRECHT.

Etienne Néaulme, Libraire, vient d'achever d'imprimer un Ouvrage qui regarde l'*Histoire Ecclesiastique*, & qui contient principalement une Recherche Chronologique touchant la succession des Evêques de Rome depuis S.

R r

Pierre jusqu'au Pape Victor. En voici le titre : *Disquisitio Chronologica de successione antiquissima Episcoporum Romanorum inde à Petro usque ad Victorem, ubi occasione data de pluribus aliis ad Historiam Ecclesiasticam pertinentibus agitur. Accedunt quatuor Dissertationes, duæ de annis æ græpæ Junioris Judæorum Regis. Auctore Jo. Ph. Barattino. in-4°. 1740.*

## S U I S S E.

## DE GENEVE.

Barillot & fils vont publier le second Volume, contenant le second Livre de l'Ouvrage intitulé : *Philosophiæ naturalis Principia Mathematica, Auctore Isaaco Newtono perpetuis Commentariis illustrata, communi studio PP. Thomæ le Seur & Francisci Jacquier ex Gallicanâ Minorum Familiâ Matheseos Professorum.* Ces Libraires assurent sur le témoignage de sçavans Mathématiciens, que si le premier Tome que nous annonçâmes l'année dernière, a mérité l'approbation de ces Sçavans ; le second, qui paroît, la méritera encore plus. Les mêmes Libraires mettront incessamment sous la Presse le 3<sup>me</sup> Volume, qui comprend le 3<sup>me</sup> Livre, dont le Commentaire satisfera les Lecteurs sur cette portion la plus épineuse des principes de M. Newton. Les Commentateurs ajoutent à la fin de ce Volume divers éclaircissemens sur plusieurs choses qui méritoient d'être éclaircies, & qui

ne pouvoient trouver leur place parmi les Notes.

## A N G L E T E R R E.

## DE LONDRES.

On a imprimé ici par voye de Souscription en deux Volumes in-folio les Œuvres Théologiques du célèbre & sçavant Docteur Pocock, en son vivant, Professeur d'Hébreu & d'Arabe dans le Collège d'Oxford, & Chanoine de l'Eglise de Christ. Cette Collection contient entre autres choses le *Porta Mosis* du Doct. Pocock, son Commentaire Anglois sur les Prophetes Osée, Joël, Michée, & Malachie. On a mis au commencement l'Histoire de la Vie de l'Auteur & celle de ses Ecrits qui n'avoit point encore paru ; & on a ajouté à la fin une Table générale des matieres pour les Commentaires. Cet Ouvrage est intitulé : *The Theological Works of the late Learned Dr. Pocock, &c.* Par M. Léonard Twells, Maître ès Arts, Recteur des Parroisses de S. Matthieu & de S. Pierre à Londres, & Prébendier de S. Paul. Chez *Gosling*, dans le Fleet-Street.

Il paroît une Brochure in-8°. contenant une Lettre de M. Edouard Milward, Docteur en Medecine. Elle porte pour titre : *A circular invitatory Letter to all Orders of Learned men, but more especially to the Possessors of Physick and Surgery, &c.* C'est-à-dire : *Lettre circulaire aux Sçavans de*

*tout Ordre , & spécialement aux Professeurs en Medecine & en Chirurgie de la Grande Bretagne , &c.* Cette Lettre contient un Projet très-vaste , mais utile , s'il étoit bien exécuté ; il consiste à donner une Histoire de la Vie , des Ecrits , des opinions & du caractère des plus célèbres Auteurs Anglois , qui ont traité de la Medecine & de la Chirurgie , à rapporter les progrès & les découvertes qu'on a faites dans l'une & dans l'autre , dans la Botanique , la Pharmacie & la Chimie , depuis les tems les plus reculés jusqu'à présent. L'Auteur invite les Sçavans de tous les Pais à lui fournir des Mémoires relativement à ces differens objets. Cette Lettre se débite chez les *Innys & Mamby*.

On trouve chez *S. Austen*, Libraire , près le Cimetiere de Saint Paul , une Histoire en deux Volumes *in-folio*, dont voici le titre : *A new History of the Bible from the beginning of the World to the Establishment of Christianity*, &c. c'est-à-dire : *Nouvelle Histoire de la Bible*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'établissement du Christianisme , &c. Par *M. T. Stackhouse*, Maître ès Arts , &c. Dans cet Ouvrage la narration dans laquelle on voit une liaison continuelle de l'Histoire Profane avec la Sacrée , est entremêlée de Dissertations sur les passages les plus remarquables , & de Réponses , que l'Auteur donne avec étendue aux questions controversées. Il y joint des Remarques pour expli-

quer les Textes difficiles , & pour lever les contradictions apparentes , & même pour corriger les Versions défectueuses. Cet Ouvrage est plein de sçavantes Recherches , & est bien imprimé.

*Travels into the inland parts of Africa*, &c. c'est-à-dire : *Voyages en divers lieux du Continent d'Afrique*. Cet Ouvaage , qu'Edouard *Cave* vient d'imprimer & qu'il débite presentement , contient une Description du Pays , des mœurs , du Langage , du commerce , de la Religion & du gouvernement des differens peuples qui habitent le long de la riviere de Gambia. Toute cette Relation est tirée du Journal de François *Moore*, qui a été pendant plusieurs années Facteur de la Compagnie Angloise d'Afrique ; & qui y a joint le Voyage , que le Capitaine *Stibbs* fit en 1723. sur la Riviere de Gambia , une Carte exacte levée & dessinée sur les lieux , divers passages tirés des anciens Géographes , & des observations sur ce fleuve ; un Vocabulaire Anglois & Mundingo qui est la Langue la plus usitée des Négies. On y a joint aussi un Appendice , qui contient , 1°. le Contrat de l'Auteur avec la Compagnie d'Afrique. 2°. Plusieurs Lettres , Mémoires & instructions touchant le commerce de cette Compagnie , & en particulier du trafic de la Gomme. 3°. Le voyage d'un Avanturier qui découvrir du sable & des morceaux de mine d'or le long de la riviere de Gambia. Ce Recueil forme en tout un Volume *in-8°*.

qui fait honneur à l'exaétitude & à la fidélité de son Auteur.

ces générales & essentielles, qui ont passé pour constantes, & qui ont déterminé les Arrêts.

## FRANCE.

## DE RENNES.

*Journal des Audiences & Arrêts du Parlement de Bretagne, rendus sur les questions les plus importantes de Droit Civil, de Coutume, de Matières Criminelles, Bénéficiales, & de Droit Public.* Tom. II<sup>m</sup> contenant les Arrêts rendus depuis la Saint Martin 1735. jusqu'à Pâques 1738. & plusieurs Actes de Notoriété, avec une Table des matières. A Rennes, chez Guillaume Vatar, Imprimeur ordinaire du Roi, du Parlement & du Droit, au coin du Palais, à la Palme d'or. in-4<sup>o</sup>. 1740. Le premier Volume de ce Recueil a paru en 1737. L'Auteur y assure dans une courte Préface, mise à la tête, qu'il a eu attention à ne rapporter aucun Arrêt, que sur des Mémoires, dont la fidélité ne pouvoit lui être suspecte. Ces Mémoires sont, dit-il, les Plaidoyers, les Ecritures des Procès, ou les Extraits de Messieurs les Rapporteurs. L'Auteur a eu soin de s'étendre sur les questions dont la discussion pouvoit faciliter l'intelligence de la Coutume de Bretagne, ou des Maximes Canoniques du Royaume. Il s'est renfermé dans des bornes plus étroites, lorsqu'il ne s'est agi que de cas particuliers, où le fait a déterminé le droit; il n'a, dit-il, rapporté alors que les circonstan-

## D'ORLEANS.

François Rouzeau, Imprimeur-Libraire, a imprimé ici depuis peu une nouvelle Edition de la *Coutume des Duché, Bailliage & Prévôté d'Orléans*, avec les notes de M. Henry Fornier, Conseiller au Présidial d'Orléans (qui étoient devenues très-rares), les notes de M. Charles du Moulin sur l'ancienne Coutume d'Orléans, & des Observations nouvelles, où l'on a renfermé tout ce qui a paru nécessaire pour faire connoître le sens & l'application des articles; les maximes autorisées par l'usage du Palais & les derniers progrès de la Jurisprudence. On y a joint un Discours Préliminaire sur la Coutume d'Orléans, un Traité des profits & droits Seigneuriaux, l'Eloge de M. de la Lande avec des Observations sur son Commentaire; le Procès verbal de cette Coutume, la Conférence des Coutumes voisines & de quelques autres qui servent d'explication à celle-ci. Il n'avoit point encore paru d'Edition de cette Coutume qui fût plus complète & plus correcte. On en rendra compte incessamment dans le Journal. 1740. in-12. deux Volumes.

## DE PARIS.

*L'Histoire de Philippe Roi de*



*Macédoine*, composée par M. Olivier de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, & que nous avons annoncée dans nos Nouvelles du mois de Juin 1739. paroît depuis peu en deux Volumes in-12. Chez de Fure l'aîné, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, à S. Paul. Nous pouvons assurer que le public ne perdra rien pour avoir un peu attendu ce morceau de l'Histoire Ancienne. Il sera bien dédommagé par la bonté de l'Ouvrage, dont l'Auteur a trop peu reçu pour le bien de l'Ouvrage même, & pour celui de la République des Lettres. C'est ce qu'on fera voir avec l'étendue convenable dans un des Journaux suivans.

Voici le cinquième & dernier Volume du *Commentaire Littéral sur la Sainte Bible*, contenant l'Ancien & le Nouveau Testament, inséré dans la Traduction Française. Par le R. P. de Carrières, Prêtre de l'Oratoire de JESUS. A Paris, chez Jean-François Moreau, rue Galande, à la Toison d'or. 1740. in-8°. 5 vol. Ce cinquième & dernier Volume, qui contient le *Nouveau Testament*, est toujours dans le même goût & le même esprit que les quatre Volumes précédens. L'Auteur a mis au commencement de celui-ci une courte Préface, dans laquelle il avertit, qu'il donne ce *Commentaire sur le Nouveau Testament dans la vue d'entretenir les Fidèles dans l'amour de la Parole de Dieu, de leur en applanir les difficultés de leur en rendre la lecture agréable & l'intelligen-*

*ce facile, & de leur faire trouver un goût toujours nouveau dans cette céleste nourriture, en la leur présentant sous des formes nouvelles & proportionnées à la foiblesse du commun des Fidèles.* Ce Commentaire ne consiste qu'en de courtes explications, le plus souvent tirées de l'Ecriture Sainte, & insérées dans la version du Texte pour en expliquer le sens & marquer la liaison.

*Œuvres de Mathématiques*, où l'on trouvera les premiers Principes du Calcul numérique & Algèbrique, la Géométrie Élémentaire des anciens & des modernes, avec les planches & les figures nécessaires. Par M. Blaise. Chez Gabriel-François Quillau, rue Galande, près de la Place Maubert, à l'Annonciation. 1740. in-12.

*Histoire des Empires & des Républiques, depuis le Déluge jusqu'à Jesus-Christ*, où l'on voit dans celle d'Egypte & d'Asie la liaison de l'Histoire Sainte avec la Profane; & dans celle de la Grèce, le rapport de la Fable avec l'Histoire. Par M. l'Abbé Guyon. Tom. 5<sup>me</sup> & 6<sup>me</sup>. Le 5<sup>me</sup> pour l'Histoire des Macédoniens, & le 6<sup>me</sup> pour les Ptolémées. in-12. 1740. Chez Louis-Hippolyte Guérin, à S. Thomas d'Aquin; Jean Villette, à S. Bernard & à la Croix d'or; Jean-Baptiste Desespine, à la Victoire & au Palmier, rue S. Jacques.

Il paroît depuis peu un *Abrégé des Elémens de Mathématique*. Par M. Rivard, Professeur de Philosophie en l'Université. Le même Auteur donne il y a quelques an-

nées des *Elémens de Géométrie*, précédés du Calcul numérique & littéral, avec la résolution des Problèmes du premier degré. Ces premiers Elémens ont eu du succès ; cependant l'Auteur, qui est dans l'usage d'enseigner, & par conséquent plus à portée de discerner les propositions qu'il faut choisir, a jugé à propos de ne mettre que celles qui sont les plus nécessaires pour l'usage qu'on fait de la Géométrie dans la Physique. Cet Abrégé est composé sur la dernière Edition de son Ouvrage ; il se vend chez *Desaint & Saillant*, Libraires, rue S. Jean de Beauvais. Il est à présumer qu'on se servira aussi volontiers de ces derniers Elémens que des premiers que le Public a reçus avec plaisir à cause de la facilité que M. *Rivard* a su mettre dans des Sciences, qui demanderont toujours de l'application de la part de ceux qui veulent les apprendre. L'Auteur nous promet un Traité de la Sphère & des Cadrans, avec un abrégé des Sections coniques.

L'Ouvrage Posthume de M. *Hecquet* intitulé : *la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie des Pauvres*, paroît en 3 vol. in-12. chez la veuve *Alix*, rue S. Jacques, au Griffon. 1740. On trouve à la fin du 3<sup>m</sup>. Volume la Vie de l'Auteur, contenant principalement un Catalogue raisonné des Ouvrages imprimés & de quelques Manuscrits de M. *Hecquet*, une Table étendue des termes de Médecine avec leur explication, & un détail clair &

succinct de tout ce qui est contenu dans les trois Volumes. Cet Ouvrage est dédié à M<sup>rs</sup> les Doyen & Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine.

Le P. de la Sante Jésuite, ancien & célèbre Professeur de Rhétorique au Collège de Louis le Grand, prononça au mois de Mars dernier dans ce Collège une Harangue Latine, dont le sujet est l'Empire de l'Opinion, de *Opinionis Imperio Oratio* Chez *Barbou*. 1740. vol. in-4°.

Il paroît une seconde Edition de l'*Oraison Funèbre de M. Louis-François de Beauveau, Archevêque & Primat de Narbonne, Président né des Etats de Languedoc, Commandeur de l'Ordre du S. Esprit*, prononcée à Montpellier le 23 Janvier 1740. dans l'Eglise de Notre-Dame des Taïles devant l'Assemblée des Etats généraux de Languedoc. Par M. l'Abbé *Guerguil*, Professeur Royal de Théologie dans l'Université de Toulouse, &c. Chez *Jacques Vincent*, rue S. Severin, à l'Ange, 1740. in-4°.

*Histoire suivie des voyages de Jesus Christ*, avec des Remarques pour en faciliter l'intelligence. Par M. *Picard de saint Adon*, Docteur de Sorbonne, Doyen-Chanoine de l'Eglise Royale de Sainte-Croix d'Etampes. Chez J. J. de la Roche fils, Quai de Augustins, près la rue Giff-le-Cœur à l'Espérance, in-12. pag. 188.

Le dessein de cet Ouvrage, ainsi qu'il est annoncé dans un Avertissement, est d'exposer, se-

lon l'ordre des tems. » Tous les  
 » divers endroits que le *Fils de*  
 » *Dieu* a parcourus dans la Judée,  
 » c'est-à-dire ceux dont les Evan-  
 » gelistes font mention. On voit  
 combien l'Auteur est rempli de  
 son sujet par le sens étendu qu'il  
 donne au mot de voyage, com-  
 prenant parmi les voyages de *Je-*  
*sus-Christ*, non-seulement sa Mis-  
 sion & sa naissance sur la terre,  
 mais encore ses différentes appa-  
 ritions depuis sa mort; ce qui for-  
 me en tout deux cent voyages.

Cette division donne lieu à l'é-  
 numération d'un grand nombre  
 de circonstances de la vie de *Je-*  
*sus-Christ*, telles que ses Prédica-  
 tions; ses Retraites dans le De-  
 sert; ses miracles; le choix de ses  
 Disciples. L'élection de ses Apô-  
 tres; les Mystères de sa Passion;  
 objets de foi présentés d'une ma-  
 nière d'autant plus édifiante, qu'é-  
 tant extrêmement abrégés ils peu-  
 vent aisément se fixer dans la mé-  
 moire.

L'Auteur s'appuie toujours des  
 citations de l'Ecriture, tant par  
 rapport aux faits que par rapport  
 aux observations dont il les ac-  
 compagne: il fait aussi des Re-  
 marques Géographiques » con-  
 » cernant la situation des Villes,  
 » bourgs & autres lieux de la *Ju-*  
*dée* proprement dite, de la *Ga-*  
*lilée*, de la *Samarie* & des Pro-  
 » vinces adjacentes.

Quand à la Chronologie, il  
 observe que suivant les Chrono-  
 logistes qu'il regarde comme les  
 meilleurs, » il suppose que l'Ere

» vulgaire que l'on a suivie dans  
 » l'Eglise Latine depuis *Denis le*  
 » *Peu*, c'est - à - dire, depuis le  
 » sixième siècle; est de trois ans  
 » plus tard que la vraie époque de  
 » la naissance de notre Seigneur.  
 » C'est pour éviter l'équivoque,  
 continue-t-il, qu'en marquant les  
 années, il donne toujours une dou-  
 ble époque, sçavoir la vulgaire &  
 la véritable, c'est le mot dont il se  
 fert.

*Catalogue des Livres de la Bi-*  
*bliothèque de M. le Maréchal Duc*  
*d'Etrées, premier Maréchal & Vi-*  
*ce-Amiral de France, &c. imprimé à Paris, chez Jacques Guerin,*  
*Libraire-Imprimeur, Quai des Au-*  
*gustins, 1740. 8°. 2. vol.*

» La vente de cette Bibliothé-  
 » que commencera à l'Hôtel de  
 » Louvois, rue de Richelieu, le  
 » Lundi 1<sup>er</sup> Août 1740. à deux  
 » heures de relevée & se continue-  
 » ra les jours suivans.

» Cette Bibliothèque est com-  
 » posée de plus de quarante-cinq  
 » mille Volumes de Livres en tout  
 » genre, des plus rares & des  
 » plus singuliers.

» On y exposera aussi en vente  
 » une Collection considérable de  
 » Cartes Géographiques & Mariti-  
 » mes, dont plusieurs ont été des-  
 » sinées à grands frais sur les lieux,  
 » & sous les yeux de M. le Maré-  
 » chal d'Etrées.

» Un très-beau Recueil d'E-  
 » stampes également précieuses, &  
 » par le choix & par la beauté des  
 » épreuves. Une suite de Médailles  
 » antiques Consulaires & Impé-

20	JOURNAL DES SÇAVANS;	
» riales d'argent , grand & moyen	» bleaux originaux des premiers	
» bronze : une fuite de Monnoyes	» Maîtres,	
» de France : deux Globes Sphéri-	» Le Catalogue de la Bibliothé-	
» ques de quatre à cinq pieds de	» que se distribue chez Mérigot ,	
» diamètre , avec une Sphère en	» Libraire , Quai des Augustins ,	
» cuivre du Systême de Copernic ,	» avec une Liste des N <sup>os</sup> des Livres	
» & un grand nombre de Ta-	» qui se vendront chaque Semaine.	

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE MAY, 1740.

<b>H</b> <i>Histoire Ecclesiastique</i> , &c.	pag. 259
<i>Leçons de Physique</i> , &c.	263
<i>La Mythologie</i> , &c.	270
<i>De l'Education Chrétienne des Filles</i> , &c.	279
<i>Académiques de Cicéron</i> . &c.	281
<i>Usage de l'Analyse de Descartes</i> , &c.	286
<i>La Religion Chrétienne prouvée par les faits</i> , &c.	296
<i>Œuvres Spirituelles de M. de Salignac de Fenelon</i> , &c.	304
<i>Choix de Poésies Morales &amp; Chrétiennes</i> , &c.	307
<i>Méthode pour apprendre la Langue &amp; l'Orthographe Française</i> , &c.	310
<i>Les Marbres de Pesaro</i> , &c.	311
<i>Nouvelles Littéraires</i> ,	313

Fin de la Table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.  
J U I N.



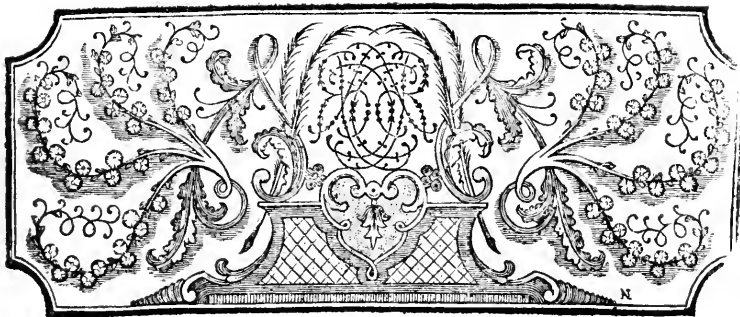
A P A R I S ;

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

5  
\*\*\*\*\*  
JUN. M. DCC. XL.

GENEALOGIA DIPLOMATICA AUGUSTÆ GENTIS

Habsburgicæ, quâ continentur vera Gentis hujus exordia, Antiquitates, propagationes, possessiones & prærogativæ, Chartis ac Diplomatis, n° CMLIV. maximâ parte hætenus ineditis, asserta; adjectis sigillis, aliisque Monumentis æti incisis, Mappâ item Geographicâ, & Indicibus locupletissimis. Hæc verò res non modò Habsburgicas universè corroborant, sed aliis etiam pluribus illustrissimis Germaniæ nostræ Familiis, & patriæ mediæ ævi Historiæ lucem fœnerantur. Operâ & studio R. P. Marquardi Herrgott, Ordinis S<sup>ti</sup> Benedicti, Congregationis S<sup>ti</sup> Blasii in Nigrâ Sylâ Capitularis & Magni Cellerarii, nec - non Sacræ Cæsareæ Regiæque Catholicæ

*Juin.*

S l ij

Majestatis Consiliarii, & Historiographi, Ordinumque anterioris Austriae per Buisgoviam apud Aulam Caesaream Deputati. Tom. I. in fol. Viennae Austriae, ex Typographia Leopoldi Joannis Kaliwoda. M. DCC. XXXVII.

C'est-à-dire : *Généalogie Diplomatique de la Maison d'Habsbourg*, par le R. P. Marquard Herrgott, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Blaise dans la Forêt Noire, Conseiller & Historiographe de l'Empereur A Vienne en Autriche, chez Léopold - Jean Kaliwoda, 1737. in - fol. 2. Tom. en 3. vol. Tom. I. en un vol. pag. 337. outre l'Épître Dédicatoire, l'Avis au Lecteur, les Prolégomenes, les Cartes, les Planches & les Tables. Tom. II. en 2. vol. pp. 811. sans les Tableaux. Le Livre se trouve chez François de Bure, Libraire, sur le Quai des Augustins, à l'Image S. Germain.

### III<sup>me</sup> ET DERNIER EXTRAIT.

N O s deux premiers Extraits (a) ne sont proprement qu'une Introduction à celui-ci. Dans le II<sup>me</sup> Livre, qui en sera l'objet, l'Auteur commence à élever l'Edifice, dont nous lui avons vu jetter les fondemens, dans ses Dissertations préliminaires. (L. 11. C. 1. p. 118.

» Suivant la pratique des Philosophes, dont la méthode est » de poser d'abord quelque principe évident qu'on ne puisse » leur disputer, & de passer de » là, successivement, d'un terme connu à un autre qui l'est moins » (b) ; « C'est - à - dire, de se servir des vérités qu'ils découvrent, comme d'autant de degrez qui les approchent de celles qu'ils ignorent ; le Pere Herrgott prend pour l'époque de ses recherches

généalogiques, l'Empereur Rodolphe I, en qui la qualité de Comte d'Habsbourg est aussi incontestable, que la suite de ses descendans est certaine : & remontant de proche en proche du fils au pere, il conduit, dans l'ordre rétrograde, la ligne ascendante de ce Prince, jusqu'au Duc d'Allemagne, Adelphe ou Ethic, son xviii<sup>me</sup> ayeul ; telle que la représente la Table qui suit. On y remarquera que nous joignons à chaque nom le titre dont il se trouve accompagné dans les Chartres & sur les Sceaux ; afin que du même coup d'œil on puisse distinguer, entre les ancêtres de Rodolphe, ceux qui ont eu la dénomination d'Habsbourg, d'avec ceux qui sont ou désignés par d'autres Comtez, ou appelés Comtes absolument, ou enfin qualifiés, Ducs

RODOLPHE Empereur, Comte d'Habsbourg, fils d'

ALBER<sup>te</sup> IV, Comte d'Habsbourg, fils de

(a) Ils sont dans les Journaux de Mars & d'Avril.

(b) Liv. I. Ch. 18. pag. 116.



RODOLPHE, Comte d'Habsbourg, fils d'

ALBERT III, Comte d'Habsbourg, fils de

VERNIER III, Comte d'Habsbourg, fils d'

OTTON II, Comte d'Habsbourg, fils de

VERNIER II, Comte d'Habsbourg, fils de

RADEBOTON, Comte du Clegow, fils de

LANCELIN, Comte du Turgow, fils de

GONTRAN, Comte, surnommé *le Riches*, fils d'

HUNFRID ou HUNFROI, fils de

LUITFRID VI, Comte Illustre, fils de

LUITFRID V, Comte Illustre, fils d'

HUGUES, Comte, fils de

LUITFRID IV, Comte, fils de

LUITFRID III, Duc d'Allemagne, fils de

LUITFRID II, Duc d'Allemagne, fils d'

ADALBERT, Duc d'Allemagne, fils d'

ETHIC ou ADELRIC, Duc d'Allemagne.

Quel'on ne s'étonne point si, dans la comparaison qu'on pourra faire de cette Table Généalogique avec celles qui résultent des Ouvrages de quelques autres Ecrivains, on s'aperçoit que le Pere Herrgott ne porte pas aussi loin que ceux-ci, l'origine des Comtes d'Habsbourg. Les Princes de cette Maison, *en qui la candeur*, selon l'expression de Cuspinien citée dans les Prolégomènes, *sur*

*toujours héréditaire*, souffriroient impatiemment que l'on tendit des pièges à leur bonne foi, en cherchant à les flatter : *Austriaci, quia sunt candidi Principes, seduci nolunt (c)* : satisfaits des témoignages que la vérité est force de leur rendre ; sans doute, ils dédaignent ceux que l'adulation voudroit fonder sur d'ingénieuses probabilités. Pour se conformer à des vices si pures ; l'Auteur s'est fait un devoir de ne rien avancer que sur le témoignage des Monumens les plus authentiques, & de s'arrêter où ce secours lui manqueroit *d*). Le détail dans lequel nous allons entrer, mettra les Lecteurs en état de juger par eux-mêmes de sa fidélité à observer la loi qu'il s'impose.

RODOLPHE D'HABSBOURG ELU  
EMPEREUR EN MCCLXXXIII.

Que l'Empereur Rodolphe fût issu des anciens Comtes d'Habsbourg ; c'est un point qui ne peut être mis en question, que par ceux à qui l'Histoire d'Allemagne seroit tout-à-fait étrangère. En leur faveur, il suffira de dire que Rodolphe, avant & après son couronnement, s'est toujours qualifié *Comte d'Habsbourg*, dans les Actes publics & dans son Sceau ; qu'aucun Empereur, de toute autre

(c) Prolég. Ch. 1. à la fin.  
(d) *Admuniculis Moruentorum..... quæ ubi nos deficiunt, oportebit in ædificatione cessare.* Liv. II. C. 1. p. 120.  
& Prolég. C. 1.

Maïson, n'a pris le même titre; que l'Impératrice Gertrude sa femme le partageoit avec lui; enfin qu'il l'a transmis à ses descendans, qui, pour perpétuer la trace de leur origine, l'ont conservé sans interruption jusqu'à nos jours.

Rodolphe né au plus tard en 1218, désigné seul Landgrave héréditaire d'Alsace, par un partage de 1239, entre son pere & son oncle (e), qualifié *Vir nobilis* dans une Bulle de 1249, *Vir illustris* dans des Lettres de 1267, *Comte de Kibourg*, par une donation ou par la mort de son oncle *Hartmannus*, en 1265; prenoit, des l'année 1253, la qualité de *Comte & de Landgrave par la grace de Dieu*; traitoit en 1268. de *Très cher ami, Dilectissimi amici*, Meynard Comte du Tirol, & d'oncle, *Avunculi*, les plus grands Seigneurs de l'Empire. Dans le style des *Formules*, l'appellation *avunculus*, qui répond à l'Allemand *Onkel*, sert à marquer une sorte d'égalité entre ceux qui la donnent & ceux qui la reçoivent.

Rodolphe jouissoit de toutes ces distinctions, lorsqu'il fut élevé à

(e) Par ce partage, qui est rapporté au To. II. n. 311. le Landgraviat d'Alsace devoit appartenir par indivis aux deux freres Albert & Rodolphe, sur-nommé le *Taciturne*, celui-ci oncle, celui-là pere de l'Empereur Rodolphe, tant qu'ils vivoient tous deux; mais sans tirer à conséquence pour l'avenir. L'oncle étant mort, le neveu resta seul en possession du titre de Landgrave: & de-là vient que depuis ce temps, la Branche de Lauffembourg-Habsbourg, issuë de Rodolphe le Taciturne, a cessé de le porter.

l'Empire en 1273. Nous ne nous arrêterons point sur les circonstances de son Histoire personnelle, dont l'Auteur éclaircit les principaux événemens par les Chartes, & surtout par les Lettres manuscrites, connues sous le nom d'*Epistole Rudolfinae* (f). Cependant nous placerons ici une observation qu'on lit dans l'article, où il examine si Rodolphe eut plusieurs femmes, & si celle qui se trouve nommée *Anne* dans quelques Monumens, n'est pas la même que *Gertrude*. Cette opinion, dit-il, ne peut avoir de vraisemblance, qu'autant qu'on adoptera un principe diplomatique avancé par Crusius (*Annal. Suvv. L. 6 p. 1.*) savoir, que les Reines, à leur couronnement & à leur sacre, changeoient quelquefois de nom. Il est certain que cette maxime seroit d'un grand usage, si elle étoit bien prouvée: mais, selon la remarque du P. Herrgott, elle ne l'est point. Peut-être mériteroit-elle que les Savans se rendissent attentifs, dans leurs lectures, à ce qui peut ou la justifier ou la détruire. Ce n'est qu'afin de ne pas perdre l'occasion de la mettre sous leurs yeux, que nous avons cru

(f) C'est un Recueil de Lettres russes de l'Empereur Rodolphe, conservées dans la Bibliothèque de l'Empereur, & qui contiennent plusieurs particularitez de l'Histoire de ce temps-là. Le P. Herrgott nous apprend que le ms. est en état d'être imprimé, par le soin que M. Genillotti a pris de revoir le texte & de mettre un argument à la tête de chaque Lettre.

pouvoir, pour un moment, nous écarter de notre objet. ( L. 11. C. 1.)

Rodolphe mourut en 1291. il étoit fils d'ALBERT IV, que les Chartres nomment indifféremment *Alalbert*, *Adelbert* & *Adilbert*. Celle d'où l'on tire la descendance de Rodolphe, nous donne en même temps les trois degrez supérieurs : c'est un contrat de vente, fait en 1259, au profit du Monastère de Wettingen, par le Comte Rodolphe Landgrave d'Alsace, & les trois freres Rodolphe Chanoine de Bâle, Gotfroi, Eberhard, les cousins germains; où ces quatre Seigneurs, parlant en commun, rappellent l'un son pere, les autres leur oncle, tous ensemble leur ayeul & leur bisayeul: *Bona recortationis progenitores nostri Comites, videlicet Albertus mihi Landgravius pater, nobis tribus fratribus patruus, Rudolphus avus, Albertus proavus.* (g).

Ce Monument n'avoit échappé ni à Guillimann, ni à Eccard : mais, par la précaution que le P. Herrgott a prise d'y joindre une copie figurée des caractères du manuscrit original & l'empreinte des Sceaux, il paroît ici pour la première fois accompagné de tout ce qui peut en assurer l'authenticité.

Albert, qui est nommé *Comte d'Halsbourg & Avoué de Muri*, dans un Acte de 1210; qui avoit en 1211. son Sceau particulier, c'est-à-dire, qui dès-lors étoit Cheva-

(g) C'est la même Charte que nous avons citée dans le II. Extrait, Journ. d'Avril, p. 212.

lier (h); & qui se servoit en 1215, de la formule *par la grace de Dieu*; mourut en 1240. ( L. 11. C. 1. )

Il étoit fils de RODOLPHE, ainsi que le prouvent le contrat de vente de 1259, un échange de 1210, où on lit *Rudolfus Comes & filius ejus Adellertus de Halsburch*, & un autre Acte de 1265, où l'Empereur Rodolphe appelle celui-ci, *son ayeul*. *Rudolfi avi nostri*. Rodolphe est connu dans les Chartres, depuis 1199 jusqu'en 1232, sous la dénomination de *Comte d'Halsbourg*, suivie constamment de celle de *Landgrave d'Alsace*, & quelquefois du titre d'*Avoué*, tantôt de *Murbach*, comme dans une donation de 1199 (i), tantôt de *Muri*, comme dans l'échange de 1210; il est traité de *Prince* dans le même échange; enfin il usoit en 1227, de la formule *par la grace de Dieu*. C'est de lui qu'est sortie, par son fils Rodolphe le Taciturne, la Branche de Lauffembourg-Halsbourg, ainsi nommée du territoire de Lauffembourg, qu'il avoit réuni à son Domaine, selon une Charte de 1207. Il mourut en 1232 (k). ( L. 11. C. 2. )

(h) Les Nobles n'avoient droit de Sceau, *ius sigilli*, qu'après avoir atteint la majorité, ou l'âge de 21 ans accomplis, auquel ils pouvoient recevoir l'Ordre de Chevalerie : jusques-là ils se servoient du Sceau de leur pere, de leur frere, de leur Tuteur, &c. d'où est venue cette façon de parler, si commune dans les Chartres, *quia sigillum proprium non habeo*. Voyez la nouv. Edit. du Gloss. de du Cange, au mot *Sigillum*.

(i) *Castaldus Murbachensis.*

(k) L'Auteur avertit, pag. 135. qu'il

Il étoit fils d'ALBERT ou Adalbert, surnommé *le Riche* dans le Nécrologe de Muri, & le 111<sup>me</sup> du nom, par Eccard. La *Généalogie* qui précède les *Actes de Muri*, & qui commence ici à être de quelque poids, parce que nous touchons au temps où vivoit l'Ecrivain qui l'a rédigée, est conforme au titre de 1259, sur ce degré, le dernier qui s'insère du Monument de Wettingen: *Albertus per Itam Comitissam de Pfullendorf . . . genuit Rudolphum* Albert est distingué dans le Nécrologe, par les deux dénominations de *Comte d'Haßbourg* & de *Landgrave d'Alface*, qu'il prend aussi lui-même à la tête d'une Charte de 1186, comme dans le Sceau qui y pend (1): enfin une autre Charte de 1168. le qualifie *Avoûé de Muri*, *petit. one advocati* (Murentis) *Comitis Adelbert.* (L. 11. C. 3.)

Il est le premier, ainsi que nous l'avons observé dans le 11<sup>me</sup> Extrait (m) à qui les Chartres attribuent la qualité de *Landgrave d'Alface*: & suivant ce que nous avons dit au même endroit, c'est en sa personne qu'elle paroît être devenue héréditaire.

[A la preuve que nous en avons

faut corriger le P. Vignier qui place, dit-il, la mort de Rodolphe en 1223. Il doit y avoir là une fautive d'impression: le P. Vignier a écrit 1233.

(1) *Albertus Comes de Habesburch Landgravius Alsaie . . . Signum Adelberti Comitis de Habesburch & Landgravi Alsaie.*

(m) Journ. d'Avril, p. 211.

donnée d'après le P. Herrgott, & que l'on a pu ne pas trouver convaincante, oserions-nous en ajouter une nouvelle, fondée sur les mêmes Monumens que nous venons de citer? Selon les Chartres, Albert IV, mort en 1240, & Rodolphe son pere, mort en 1232, ont pris concurremment le titre de *Landgrave*, le 1<sup>er</sup> des 1215, le 2<sup>me</sup> en 1227: & pour dire quelque chose de plus précis; cette dernière année 1227, tous deux le prennent dans les Donations corréées 281, 282. Il étoit donc commun à l'un & à l'autre, de même que celui de *Comte d'Haßbourg*; lequel, en effet, quoique devenu l'attribut distinctif de leur Maison, ne leur étoit pas plus invariablement affecté, que celui de *Landgrave*. Or, ce n'est gueres que d'un Domaine ou d'un Office, l'un & l'autre héréditaires de leur nature, que le pere & celui de ses fils qui est présumé son héritier, peuvent emprunter à la fois une dénomination commune. Le partage de 1239, que nous avons allégué plus haut, donne une nouvelle force à ce raisonnement: les deux freres, Albert & Rodolphe, y sont maintenant dans la possession où ils étoient, de porter ensemble la qualité de *Landgrave*; qui ne devoit, aux termes de l'Acte, demeurer attachée individuellement à la Branche aînée, qu'après la mort de Rodolphe. Jusques-là on l'avoit donc regardée comme une sorte de bien patrimonial, qui appartenoit par indivis à tous les cohéritiers.]

Nous

Nous n'insistons pas sur la formule *par la grace de Dieu*, que le P. Herrgott, après Chifflet, croit avoir été réservée aux Souverains, comme l'expression de leur indépendance : *Neque veritus est ipse Eudolfus in instrumentis a se datus formulam adhibere regnantium* (n). Blondel a prouvé contre Chifflet, que ces façons de parler, *Dei gratia*, *Dei dono*, *per Dei gratiam*, qui ont été long-temps employées par des Seigneurs d'un certain ordre, quoique vassaux eux-mêmes d'autres Seigneurs, étoient dans l'origine des formules purement religieuses, & qu'elles renfermoient bien plutôt un humble aveu de la dépendance générale de toute creature, par rapport à l'Être Souverain, qu'une profession fastueuse de Souveraineté (o).

Albert III mourut en 1199. Il étoit fils de VERNIER III : *Vernerus genuit Adalbertum* : ce sont les termes de la *Généalogie de Marn*, dont l'Auteur n'adopte le témoignage que parce qu'il s'accorde avec les autres Monumens. Plusieurs Chartres, données entre 1141 & 1161, font mention d'un Vernier Comte d'Habibourg ; à la vérité, sans parler de ses enfans : mais, comme le pere d'Albert a vécu nécessairement durant cet intervalle ; si l'on ne reconnoissoit pas Vernier en cette qualité, il faudroit suppo-

ser, ou, contre toute vraisemblance, qu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, il y avoit deux Maisons du nom d'Habibourg ; ou, contre la foi de l'Histoire, que la même Maison étoit déjà partagée en deux Branches.

Le P. Herrgott s'éloigne ici du P. Vignier & d'Eccard son guide ordinaire, qui ont admis deux Verniers, l'un IV<sup>es</sup>, l'autre III<sup>es</sup> du nom. Suivant le Pere Vignier, Vernier IV étoit fils de Vernier III & pere d'Albert : suivant Eccard, Albert & Vernier IV étoient freres, fils de Vernier III, mais de meres différentes. Des deux Verniers le P. Herrgott n'en fait qu'un seul, qu'il nomme aussi Vernier III.

[ De ces divers sentimens celui du P. Vignier est peut-être encore le plus probable : il a pour garant la *Généalogie de Marn*, qu'on nomme *la première*, pour la distinguer d'une autre qui a été rédigée long-temps depuis, & qu'on appelle *la seconde* ; au lieu que le Pere Herrgott est obligé de faire violence au même texte, pour le ramener à son opinion. Il n'y auroit point de difficulté, si les Critiques étoient d'accord sur la *seconde Généalogie*, où les deux degrés d'Albert fils de Vernier IV, & de Vernier IV fils de Vernier III, sont énoncés très-clairement : *Vernerus Comes, Ottomus & Helle filius, genuit Vernerum... ex liba Comitum de Havelberg... Vernerus ex liba de Havelberg genuit... Adalbertum*. Mais ce qui peut nous mettre en défiance contre cette pièce,

(n) Liv. II. p. 131. & ailleurs.

(o) Blondel, *Généal. Franc. plénier affirm.*, pp. 344. 345. voyez aussi le Glott. de ou Cerge au mot *Dei gratia*.

malgré les efforts que Chifflet (p) a faits pour la soutenir ; c'est que le P. Herrgott & avant lui Eccard n'ont pas daigné la citer ; que le Pere Herrgott, dans le Chapitre des Prolegomènes où il examine la première Généalogie avec beaucoup d'exactitude, ne nomme pas même la seconde ; & que Théodore Godefroi n'a publié celle-ci, qu'en avertissant qu'il la soupçonnoit d'être corrompue & falsifiée (q). On ne peut, au moins, se dispenser de reconnoître, en la lisant, qu'elle n'est point ancienne : cependant, sa conformité avec l'autre, dont elle semble n'être qu'une paraphrase, ne lui donne-t-elle pas quelque autorité ; & toutes deux ensemble ne doivent-elles pas en avoir un peu plus, que les conjectures qu'on leur oppose ?]

Au reste, un Ecrivain de nos jours, qui paroît extrêmement versé dans la science Généalogique, & dont l'Ouvrage, plein de recherches curieuses, peut être aussi utile, que la matière en est intéressante (r), a remarqué que la difficulté d'éclaircir parfaitement le degré de Vernier III, avoit déterminé plusieurs Auteurs à commencer la Généalogie des Comtes d'Habsbourg par Adelbert ou Albert, depuis lequel, ajoute-t-il, la suite est incontestable, & au dessus duquel il n'y a point de certitude.

(p) *Lumina Prærog.* p. 324.

(q) *De la vraie origine de la Maison d'Autriche*, p. 35.

(r) *Généal. Histor.* To. IV. pp. 240. 247.

Avant que de passer au Chapitre 5<sup>me</sup>, nous remarquerons que dans le 4<sup>me</sup>, dont nous rendons compte actuellement, l'Imprimeur a fait une faute considérable, qui rend inintelligible la pensée du Pere Herrgott : il a omis une ligne entière du passage de la Généalogie de Muri, que l'Auteur cite comme le fondement de son opinion. Au lieu de ces mots de la pag. 137, *Ita de Thierstein sive Homberg genuit Adelbertum* ; il faut lire, conformément aux Actes de Muri, *Ita de Thierstein sive Homberg genuit [Vernherum & Ruodolfum de Habsburg. Idem Vernherus genuit] Adelbertum*. La répétition de *genuit* aura causé la méprise. (L. II. C. 1.)

Vernier III mourut en 1163. Il étoit fils d'OTTON II, surnommé le Savant. *Comes Otto pater Vernheri Comitis de Habsburg*, dit une Charte de 1145 : *Otto genuit Vernherum*, dit la Généalogie de Muri. Quand on n'auroit pas des textes aussi formels pour établir ce degré ; il seroit encore facile de l'inférer de la possession constante où l'on voit Otton, 1<sup>o</sup>. d'être qualifié *Comte d'Habsbourg*, 2<sup>o</sup>. d'être connu pour le fils des Fondateurs de Muri, 3<sup>o</sup>. d'exercer l'Avouerie de ce Monastère. Ce qui se prouve, quant aux deux 1<sup>ers</sup> chefs, par deux Actes, l'un de 1168, l'autre de 1171, où on lit, *gloriosissimus, [illustris] Comes Otto de Habsburg, nobile Monasterium Mure olim à parentibus suis constructum* ; & quant au 3<sup>me</sup>, par les Actes de Muri où on lit, *Comes... Otto cum...*

*advocatiam ( Murensis Monasterii ) teneret. ( L. II. C. 5. )*

On a dû observer , dans les degrez précédens , que les Seigneurs d'Habsbourg joignoient au nom de leur Maison , la qualité d'*Avoué de Muri*. Comme c'est ici la première fois que l'Auteur fait , de la possession de ce titre , une preuve de leur filiation ; & que nous serons obligés de la rappeler souvent dans les degrez qui suivent , où elle deviendra plus nécessaire ; il est à propos , pour la rendre insensible , de remonter jusqu'au principe d'où elle tire sa force.

Vernier Evêque de Strasbourg , celui-là même qui fit bâtir le Château d'Habsbourg , fonda vers l'an 1027 , le Monastère de Muri en Suisse , sur son terrain *patrimonial* ; & le dota de ses biens *héréditaires* ( *f* ). En accordant aux *Frères* qu'il établissoit sous la Règle de S. Benoît , la Faculté d'élire leur Abbé ; il réserva pour l'aîné des mâles de sa Maison , qui posséderoient le Château d'Habsbourg , & , au défaut des mâles , pour les filles du même sang , à qui la même Seigneurie seroit échue par voye d'hérédité , l'*Avouerie* du Monastère ; c'est-à-dire , le droit de garde & de défense sur les biens des Moines , avec celui de justice ,

( *f* ) *Ego vernherus , Strasburgenfis Episcopus , & Castri quod dicitur Habesbur , Fundator , Monasterium in patrimonio meo , in loco qui MUERE dicitur , construxi ; cui prædixi quæ hæreditario jure mihi contingerent . . . . contradiidi. Char. Fundat. Tom. II. n. 163.*

tant sur leurs vassaux , que sur les hommes sujets à leurs *plûts* ( *t* ). Dans le cas où l'Avoué , au lieu d'être le défenseur & le gardien de l'Abbaye , s'en rendroit le Tyran ; l'Abbé pouvoit le déposer , après trois monitions : mais sous l'obligation indispensable de lui donner pour successeur un autre Seigneur d'Habsbourg , issu ( *u* ) de la même lignée. Tout ceci est tiré de la Charte de fondation. Les dispositions qu'elle contient furent exactement observées : & ce qui prouve sans réplique , conformément à une remarque qui a déjà été faite , que l'*Avouerie* étoit héréditaire ; c'est que , dans une autre Charte , on trouve le *pere* & le *fils* désignés ensemble par l'appellation commune d'*Avoué de Muri* ( *x* ). Si , de l'ordre établi par le Fondateur & de la pratique uniforme des générations suivantes , il s'ensuit que le titre d'*Avoué* supposoit nécessairement ceux & de Seigneur d'Habsbourg & de neveu ou d'arrière - neveu de l'Evêque Vernier , auteur du nom ainsi que

( *t* ) *Ut ipse Abbas advocatum de meâ posteritate , quæ præfato Castro dommetur , qui majoratus fuerit . . eligat . . hoc adjello , ut si masculinus sexus in nostrâ generatione defecerit , mulier ejusdem generis , quæ eidem Castro Habesburch hæreditario jure præsideat , advocatum suscipiat. Ibid.*

( *u* ) *Ut eo adjello , alius de eadem progenie , qui in eodem sit Castro Habesburch . . subrogetur. Ibid.*

( *x* ) *Coram Petro Abbate Murensi publice tradente prædictum . . in manus Comitum Rudolphi & filii sui , suorum advocatorum. Tom. II. n. 262.*

Fondateur du Château, d'où le nom a été formé; il s'ensuivra aussi que la possession constante de ce titre, doit être mise au rang des preuves les plus décisives de la filiation (7).

Otton mourut vers 1109. il étoit fils des VERNIER II, surnommé le Pieux: *Vernherus genuit Ottonem*, dit la Généalogie de Muri: *Otto vero Comes, filius ejusdem Vernharri*, disent les Actes. On le trouve sous le nom de *Comte d'Habsbourg*, dans un privilège de 1199, avec l'épithète, *Egregius*, & dans un Diplôme de 1114, où, de plus, Vernier Evêque de Strasbourg est appelé son parent; à *Vernharrio Strassburgensi Episcopo*, parente scilicet *Vernharri Comitis de Habsburg*: il est aisé de juger, dit l'Auteur, qu'ici *parentis* ne signifie point père, mais oncle ou parent, en général. Enfin, continue-t-il, Vernier fut *Avoué* de Muri. Au commencement, Vernier abusa des droits qu'il croyoit attachés à ce titre; & voulut convertir l'*Avouerie* en Domination absolue: mais reconnoissant ensuite son injustice, il se renferma dans les bornes qui avoient été prescrites, par le Fondateur; & convint, par une trans-

action qu'il passa avec les Moines, que son fils aîné lui succéderoit, aux mêmes conditions qu'il s'imposoit lui-même (2). (L. II. C. 6.)

Vernier II. étoit fils du Comte RADEBOTON, suivant les Actes de Muri, qui n'enoncent point le titre de son Comté: *mortuo Comite Radeboto. . . corpus ejus translatum est huc . . . post cujus obitum filius ejus Otto & Albertus & Vernharrius dividerunt sibi locum istum: & plus bas; Vernharrius Comes, filius Radebotonis*. Un Manuscrit, cité par Chifflet & par Guillimann, l'appelle *Comte de l'in louisse ou l'indisch*: mais le P. Herrgotta a prouvé, dans les Prolegomènes (aa), que ce prétendu Comté n'exista jamais. Il étoient donc que Radeboton étoit Comte dans le Cleggow, ainsi que le porte un Diplôme de 1023, *in pago Cleggeuwe, in Comitatu vero Radebotonis Comitis*: & il ne sauroit y avoir, selon lui, d'équivoque dans l'application; parce que les Chartes de ce temps-là ne nous donnent, soit dans l'Ergaw, soit dans l'Alsace, qu'un seul Comte de ce nom, qui doit être, par conséquent, celui que les Actes de Muri font pere de Vernier. Cependant, comment parvient-il à lier le Comte du Cleggow avec les Seigneurs de qui ceux d'Habsbourg sont issus; & a prouver que c'est dans Radeboton,

(7) Ceux qui voudront approfondir la matière des *Avoueries*, consultent le Gloss. de du Cange au mot *Advocatus*, & l'Usage des Fiefs de M. Bruffet; en y joignant deux Ouvrages connus expressément sur ce sujet, intitulés, l'un *Advocatus armatus*, l'autre de *Advocatus Imperialibus*, que l'on ne trouve cités, autant qu'il nous a paru, ni dans *l'Orig. des Fiefs*, ni dans le *Glossaire*.

(2) *Recepit Advocatiam . . . Constituitque . . . ut qui sen. i sit missus sine advocatiam ab Abbate accipiat . . . secundum seu privilegium*, &c. Acta Murenf. p. 38.

(aa) Journ. de Mars, p. 138.



qu'il faut chercher le fil de leurs ancêtres ? La suite des Landgraves ne s'étend pas au - delà d'Albert III : le secours des Sceaux lui manque dans Albert II (*bb*) : la dénomination d'*Halsbourg* n'a pu le conduire que jusqu'à Vernier II. (*cc*). Il supplée à toutes ces preuves , 1°. par la qualité d'*Avoüé* , que les Actes de Muri donnent à Radeboton : *ipse advocatus Radeboton* : 2°. par une Chronique citée dans Eccard , suivant laquelle Radeboton étoit frere de l'Evêque Vernier , que l'on doit regarder , ainsi que nous l'avons insinué plusieurs fois , comme l'auteur du nom d'*Halsbourg* , puisqu'il avoit fait bâtir le Château d'où ce nom a été emprunté : (*Vernherus*) *fratri suo Radebotoni Comiti de Habesburc* , *Curtes Episcopatus sui in beneficia concessit* (*dd*). (L. 2. C. 7.)

[Nous ne dissimulerons pas que, pour donner à Radeboton & à Vernier une origine commune, le P. Herrgott abandonne les *Actes de Muri*, qui contredisent la Chronique ; & qui portent en termes formels que Radeboton épousa la

sœur de Vernier , nommée *Ite* : *Radeboton accepit uxorem nomine Itam* , *sororem Theodorici Ducis ac Vernharrii Argentine Civitatis Episcopi* (*ce*) : d'où il s'ensuit que Radeboton & Vernier ne pouvoient être que beaux-freres. Guillimann, en citant ce passage , ne s'est pas fait un scrupule de retrancher les mots essentiels, qui devoient , en effet , lui paroître embarrassans , *sororem Vernharrii* (*ff*). L'Auteur , de meilleure foi que Guillimann , les a conservés ; & pour résoudre la difficulté qu'ils font naître , il prétend , après Eccard , que le mot *soror* doit s'interpréter par celui de *belle-sœur* : *Ite* , dit-il , en épousant Radeboton , devint belle-sœur de Vernier ; & de-là , par un abus très - ordinaire dans les siècles d'ignorance , on aura pu l'appeller improprement , *sa sœur*.

Mais nous sommes en droit de lui demander , pour quelles raisons il applique plutôt cette interprétation au texte des *Actes de Muri* , qu'à la Chronique , qui en est pareillement susceptible : le mot *frater* , qu'on lit dans celle-ci , *Vernherus concessit fratri suo Radebotoni* , peut aussi bien être traduit par *beau frere* , que le mot *soror* , qui se lit dans ceux-la , par *belle-sœur* , *accepit uxorem sororem Vernharrii*. Eccard nous laisse ignorer l'âge , & l'autorité de la Chronique. Si , renonçant à l'avantage que nous pourrions tirer

(*bb*) Cet Albert ou Adelbert dont nous avons cité le Sceau de l'année 1114. dans le Journal d'Avril , pag. 215 , n'est point de la ligne directe : il étoit frere d'Otton II. & fils de Vernier II. Eccard l'a mal nommé de *Halsenbourg*.

(*cc*) Nous avons expliqué dans le Journal d'Avril , pag. 212. Comment le titre de *Comte d'Halsbourg* , que Vernier II. ne put prendre de son vivant, lui a été donné dans des monumens postérieurs à sa mort.

(*dd*) Eccard , p. 70.

(*ce*) *Acta Mur.* Tom. I. p. 300.

(*ff*) *Habsburg.* p. 175.

de son silence , nous voulons bien supposer les deux pièces écrites dans le même tems ; il en faudra toujours conclurre que nous devons une égale indulgence au style des deux Ecrivains. Allons plus loin. Quand deux témoignages , d'un poids à peu - près égal , se trouvent en contradiction ; & que l'on ne peut les concilier qu'à la faveur d'une interprétation conjecturale , qui ramène l'un au sens de l'autre ; il est , ce semble , de la bonne critique , de choisir pour l'objet de la conjecture que les circonstances rendent nécessaire , celui des deux où il y a moins de violence à faire au texte , & où le nouveau sens que l'explication doit introduire , souffrira moins de difficulté. Or , si l'on veut y faire attention , rien n'est plus naturel que de rendre le *frater* de la Chronique , par *beau frere* ; & rien ne sera plus simple que l'énoncé de la phrase : *Vernier donna des terres en bénéfice à son beau frère Radeboton*. Rien , au contraire , de plus forcé , que d'expliquer le *soror* des Actes par *belle-sœur* ; car c'est ainsi qu'il faudra traduire : *Radeboton épousa Ite, sœur de Thierry, & belle-sœur de Vernier*. Le mot *soror* , sera donc pris , à la fois , pour *sœur* & pour *belle sœur* ; pour *sœur* , par rapport à Thierry , pour *belle-sœur* , par rapport à Vernier ; *sororem Theodorici ac Vernarii*. N'est-on pas blessé , de voir cette double relation exprimée par un même terme ? D'ailleurs , l'Ecrivain de Muri aura donc traité Ite , de belle - sœur de

Vernier , avant qu'elle eût épousé celui par qui elle devoit l'être : *accepit uxorem nomine Ite, sororem Vernarii*.

Sur ces réflexions , que nous soumettons néanmoins aux lumières des Lecteurs , nous serions d'autant plus portés à préférer l'autorité des Actes de Muri ; que l'opinion qu'ils établissent ne cause aucun changement dans la suite des degrez généalogiques. Il est vrai que , suivant cette hypothèse , la Seigneurie d'Halsbourg n'aura passé dans la Maison , qui depuis en a tiré son nom , que par un mariage : mais cette illustre Maison ne cesseroit pas pour cela d'être la véritable , ou plutôt la seule Maison d'Halsbourg ; parce qu'elle seroit toujours & la première & la seule qui eût été connue sous ce nom. *Halsbourg* n'étoit originairement que la dénomination d'un Château , que la sœur de Vernier , Donataire ou héritière de son frere , porta dans la maison de Radeboton , avec les Domaines qui en dépendoient : lorsque la Noblesse introduisit l'usage de se distinguer par le titre de ses possessions , *Halsbourg* devint dénomination personnelle en Vernier II , & par lui , celle de tous ses descendants. Les ancêtres masculins de l'Evêque de Strasbourg ne seront plus ceux de Radeboton : mais Vernier II , fils de Radeboton & d'Ite , continuera d'être , par sa mere , neveu de l'Evêque , conformément au Diplôme de 1114 , qui a fait une des preuves du degré de Vernier II ;

&, en cette qualité, il aura recueilli, du chef de sa mere, avec la propriété d'Habsbourg, l'*Avouerie* de Muri qui y étoit attachée. Enfin, les peres de Radeboton seront toujours, exclusivement à tous autres, les ayeux des Comtes d'Habsbourg; puisque celui qui le premier a eu ce titre, & qui l'a transmis à sa posterité, étoit fils de Radeboton. Il nous a paru que les Actes de Muri pourroient encore fournir de quoi fortifier ce sentiment: mais nous passerions les bornes prescrites à un Journal, si nous donnions plus d'étendue à cette discussion, que l'on trouvera peut-être déjà trop longue.]

Radeboton mort en 1027, étoit fils du Comte LANCELIN ou KANZELIN, *Comte d'Altembourg*, selon les Actes de Muri: *Jussu Radebotonis filii ipsius Kanzelini*; & dans un autre endroit, *Kanzelinum Comitem de Altemburg*. L'Auteur divise ce témoignage: il l'admet pour la filiation & le rejette pour le titre du Comté; prétendant, comme nous l'avons dit dans l'Extrait des Prolégomènes (gg), que les Comtez de *Vindonisse* & d'*Altembourg* sont également chimériques. Mais il retrouve Lancelin, sous le nom de *Lantolde*, qu'il croit être une même chose, parmi les Comtes du *Turgow*: c'est au moins ce qu'il conclut de deux Actes, l'un de donation en 976, l'autre d'échange en 981, concernant des terres situées dans ce *Canton*; & qui sont

terminées par la formule, *Lantol-do Comite*. Nous avons exposé ailleurs (hh) le principe diplomatique sur lequel porte cette conséquence. (L. 11. C. 8.)

Lancelin mourut en 990. Il étoit fils de GONTRAN, qui n'est désigné dans les Actes de Muri, que par le surnom de *Riche*: *Kanzelinum Comitem de Altemburg filium Guntranni Divitis*. C'est le même Gontran, dit le P. Herrgott, que l'on voit souvent rappellé dans les Chartres depuis 952. jusqu'en 973, & qu'un Diplôme de l'an 959 qualifie *Comte* absolument, sans marquer son *District*. A l'égard du surnom de *Riche*; probablement, il lui fut donné à cause des grands Domaines qu'il possédoit, non seulement dans le *Turgow*, mais encore dans le *Brigaw* & dans l'*Alsace*; Provinces, continue l'Auteur, où étoient situés les Comtez que les Seigneurs d'Habsbourg ont possédés depuis. De cette circonstance, suivant un autre principe diplomatique dont il a été parlé dans le premier Extrait (ii), naît une nouvelle induction, en faveur du sentiment qui fait descendre les Comtes d'Habsbourg, de Gontran le *Riche*. (L. 11. C. 9.)

Les *Actes de Muri*, dont le P. Herrgott s'est si utilement servi jusqu'à présent, malgré l'idée peu avantageuse qu'il avoit paru nous en donner dans ses Prolégomènes

(gg) Journ. de Mars, p. 138.

(hh) Journ. de Mars, p. 139.

(ii) Journ. de Mars, p. 140.

(*4*), ne s'étendent pas au-delà de *Gontran le Riche* : & il n'a plus de Monument du même genre , qui reprenant le fil de la Généalogie , où finissent les *Actes* , puisse conduire aussi sûrement les recherches. Tel est le caractère des Maisons du premier ordre , particulièrement de celles qui ont mérité de commander aux autres : leur origine se perd dans la nuit des temps. Mais cette obscurité même dépose de leur grandeur. Elles ont commencé d'être , avant qu'il y eût des Ecrivains capables de rendre témoignage à leur existence ; ou du moins , avant que l'on eût prévu qu'il importeroit un jour à la postérité , de savoir l'Histoire de leurs commencemens : d'où il arrive que plus on pénètre dans l'Antiquité , pour tâcher d'y découvrir le principe d'où elles partent ; plus on éprouve , que les ténèbres s'épaississent ; que la lumière qui pouvoit les dissiper , s'éclipse ; que le nombre des guides diminue.

Jusqu'au degré de *Gontran* , presque tous les Généalogistes , suivent de concert la même route. Là, ils se séparent , pour s'ouvrir des sentiers qui leur soient propres ; on les voit marcher long-temps , écartés les uns des autres ; se rencontrer quelquefois dans un point qui les réunit ; se quitter de nouveau bien-tôt après ; & parvenir enfin à des termes aussi différens , que le sont les chemins qu'ils

avoient pris. Cependant on ne doit pas s'étonner de les trouver si peu d'accord entre eux ; quoique la plupart aient puisé aux mêmes sources. De tous les monumens , qui peuvent suppléer au manque d'Historiens , ou à la sècheresse des Chroniqueurs , les plus précieux , sans contredit , sont les Diplomes & les Chartes. Mais comme il est rare , ( nous l'avons dit ailleurs ) (*II*) , que les Chartes , sur-tout les plus anciennes , renferment des énonciations précises qui fixent avec certitude un degré généalogique ; ce que l'on en recueille communément , soit touchant la ressemblance des noms & le rapport des temps , soit touchant la continuité des possessions , ne sauroit guères servir qu'à fonder des probabilités , plus ou moins heureuses : & l'entière liberté qu'elles laissent à l'esprit , de se livrer aux conjectures , produit nécessairement la diversité des opinions.

Nous devons cette justice au P. Herrgott ; qu'il n'a rien omis de tout ce qui pouvoit contribuer à justifier la science & à la mettre dans le plus beau jour. C'étoit peu d'avoir formé une Collection immense de titres de toute espèce : il falloit encore apprécier ces titres , suivant les règles de la critique ; en tirer des conséquences avec justesse , disposer avec méthode & déduire avec netteté les preuves qu'ils fournissent. Le P. Herrgott a rempli sur tous ces points , ce

que sa réputation nous mettoit en droit d'attendre de lui. Mais aussi, plus il y a de recherches dans cette partie de son Ouvrage, & d'art dans la composition; moins il nous est facile de la faire connoître par un simple Extrait. Chacune de ses inductions, ( nous ne pouvons nommer autrement les preuves des derniers degrez ) est, pour l'ordinaire, le résultat d'une combinaison, souvent très - vraisemblable, toujours ingénieuse, de plusieurs passages de différentes Chartes, qui se soutiennent mutuellement, & dont l'union fait toute la force: les diviser ce seroit les affaiblir. Plûtôt que de copier, presque en entier, les dix derniers Chapitres, comme le demanderoit peut-être l'instruction du Lecteur; nous les renvoyons, pour abrégé, à la *Table Généalogique*, qui représente toute la suite des degrez; & à ce que nous avons dit, dans le Journal d'Avril ( *nm* ), de la Charte de *Luitfrid*, ratifiée en 1186, par Albert d'Habsbourg. Cet Acte est un des principaux fondemens de l'opinion du P. Herrgott: il en infère la liaison des Comtes d'Habsbourg avec les anciens Comtes d'Alsace.

Nous aurions essayé de remplacer le détail que nous supprimons, par un parallèle du nouveau Système avec celui d'Eccard; si nous n'eussions craint encore, que cette discussion ne nous menât trop loin. Cependant, pour ne pas frustrer entièrement l'attente du public;

nous choisirons; entre les différences essentielles des deux *Généalogies*, celles qui paroissent devoir le plus intéresser la curiosité.

Nous remarquerons, 1<sup>o</sup>. que le P. Herrgott & Eccard, reconnoissant également Gontran le *Riché*, pour la tige de la Maison d'Habsbourg, varient sur la filiation de ce Gontran même, qui est né d'Hunfroï, selon le 1<sup>er</sup>; d'Hugues Comte de Ferrette, selon le 2<sup>me</sup>; & que rapportant tous deux l'origine de leur Gontran, au même Ethic Duc d'Allemagne ou d'Alsace, ils remontent néanmoins, jusqu'à ce terme qui leur est commun, par des degrez tout différens; l'un par Hunfroï & les Luitfrids, l'autre par Hugues & les Eberhards.

Nous remarquerons, en second lieu, que s'accordant de même tous deux à donner une origine commune aux Maisons d'Habsbourg & de Lorraine, il s'en faut beaucoup qu'ils conviennent sur le degre, où l'on doit placer la séparation des deux Branches. Le P. Herrgott les sépare dès le premier degre des fils d'Ethic Duc d'Allemagne. D'Ethic, dit-il, naquirent Adalbert, fils aîné, de qui est issue la Maison d'Habsbourg; & Ethic II, fils puîné, de qui est issue la Maison de Lorraine. Eccard, au contraire, & avant lui le P. Vignier, continuent la ligne des ayeux communs jusqu'à Hugues Comte de Ferrette, de qui sont nés, selon eux, Eberhard Comte d'Alsace fils aîné, tige de la Maison de Lorraine; Hugues fils puîné Comte

( *nm* ) Pag. 110.

d'Engisheim, ayeul du Pape Saint Léon IX; Gontran le Riche III<sup>me</sup> fils, tige de la Maison d'Habsbourg.

Nous remarquerons, en dernier lieu, que le Duc Ethic XVIII<sup>me</sup> ayeul de l'Empereur Rodolphe, suivant le P. Herrgott, vivoit au milieu du VII<sup>me</sup> siècle; pendant que Childeric II, dont on place la mort vers l'an 674, regnoit en France (nn). Quant à Eccard; il nous montre de plus, le pere, l'ayeul & le bis-ayeul d'Ethic; & il nomme celui-ci *Leuthaire* Duc d'Allemagne, mort en 554.

Des six Livres, dont l'Ouvrage du P. Herrgott est composé, le II<sup>me</sup> a fixé toute notre attention. Nous nous contenterons d'indiquer, en peu de mots, la matière des Livres suivans.

Le III<sup>me</sup> continue la Généalogie, en descendant de l'Empereur Rodolphe à l'Empereur Maximilien I. La postérité de Rodolphe est si connue, par la figure qu'elle a faite en Allemagne, & la part qu'elle eut toujours aux affaires générales de l'Europe; que les degrez, qui remplissent cet intervalle, ne peuvent souffrir aucune difficulté. Nous dirons la même chose des deux Branches de la Maison d'Habsbourg, issuë de Rodolphe le Taciturne, oncle de l'Empereur Rodolphe, & toutes deux éteintes; savoir Lauffembourg-Habsbourg, & Kibourg-Habsbourg, qui sont

l'objet des Livres IV<sup>me</sup> & V<sup>me</sup>. Le VI<sup>me</sup> comprend quelques Recherches Généalogiques, peu étendues, mais accompagnées de Tables, sur l'origine de plusieurs grandes Maisons d'Allemagne, qui tiennent à celle d'Habsbourg, par le Sang ou par des alliances.

Les *Actes du Martyre de Saint Trupert*, & les *Actes de Muri*, sont imprimés, comme nous l'avons dit, à la fin du Volume: il est terminé par une Table générale des matières que nous ne pourrions, sans injustice, passer sous silence.

Les gens de Lettres, principalement ceux de qui les études exigent de fréquentes comparaisons de textes, éprouvent tous les jours combien il leur seroit avantageux & commode, mais combien il est rare, de trouver des Tables faites avec soin, à la fin des Livres qu'ils sont obligés de consulter dans le cours de leur travail. Nous n'hésitons point à proposer pour modèle, celle du P. Herrgott. Ce que le Volume, dont nous venons de rendre compte, renferme d'important ou de curieux, par rapport aux divers points de critique qui y sont traités, soit expressément, soit par occasion, y est rappelé avec une telle méthode; que, pour rassembler d'excellens matériaux sur chacun de ces points, il suffiroit presque de suivre les chiffres de la Table, & de réunir les morceaux épars auxquels elle renvoie. En un mot, elle nous paroît également

(nn) Une ancienne Vie de Sainte Odile, fille du Duc Ethic, fixe clairement le temps où il vécut.

propre à servir de récapitulation de l'Ouvrage , pour ceux qui l'auront lû ; & pour les autres , d'indication sommaire de ce qu'ils doivent y chercher. Nous nous sommes apperçus trop tard que ; si nous l'avions parcourue en composant notre Extrait , elle nous eût infiniment aidés à rapprocher certains endroits qui s'éclaircissent ou se fortifient les uns les autres ; & qui nous ont échappé , faute d'en avoir senti la liaison avec ceux dont nous avons parlé.

LE II<sup>me</sup> TOME , divisé en deux Volumes , contient les Pièces qui servent de *preuves* à la Généalogie : Bulles de Papes , Diplomes d'Empereurs , Privilèges , Lettres , Fondations d'Eglises ou de Monastères , Donations , Confirmations , Echanges , Ventes , & autres Actes de cette nature , au nombre de 945 ( 00 ), dont plusieurs n'avoient point encore été imprimés. Le 1<sup>er</sup> est de l'an 744 , & le dernier de 1471.

Le fréquent usage que l'Auteur a fait de toutes ces Pièces , ainsi qu'on l'a vû dans nos Extraits , justifie pleinement le titre de *Généalogie Diplomatique* , qu'il donne à son Ouvrage. Nous ne craignons pas d'ajouter , qu'indépen-

( 00 ) Quelques-unes de ces Pièces sont en Allemand. Ceux qui ne savent point la Langue Allemande , desireroient que l'Auteur les eût traduites en Latin : c'est ainsi qu'il en a usé à l'égard de quelques citations d'Ouvrages écrits en François.

damment de leur application directe à la Généalogie de la Maison d'Habsbourg , le Recueil où elles se trouvent rassemblées , sera toujours précieux pour quiconque se plaît à la recherche des Antiquitez du moyen âge , & en particulier pour les Savans qui veulent approfondir celles de notre Monarchie. Depuis l'élévation de Charlemagne à l'Empire , jusqu'à l'extinction de la Race masculine de ce Prince , l'Histoire d'Allemagne est tellement liée à celle de notre Pays ; que les Monumens qui restent de l'une & de l'autre , sont des sources communes aux deux Nations. On trouvera donc dans la vaste Collection du P. Herrgott , ( nous osons l'assurer d'après notre expérience ) de quoi déterminer tantôt la position d'un grand nombre de lieux , tantôt la date d'un grand nombre de faits , qui nous intéressent ; de quoi apprendre à distinguer des personnes que la ressemblance des noms nous portoit à confondre ; de quoi éclaircir plusieurs de nos anciens usages. Les *notes* qui sont jointes au texte des Pièces , roulent ordinairement sur ces différens chefs , & avertissent le Lecteur de ce qu'il doit y remarquer : elles indiquent de plus en quel dépôt chaque Pièce est conservée ; elles en fixent la Chronologie ; elles en établissent l'authenticité.

A la suite des Chartes , sont neuf *Extraits de Cartulaires* , de *Nécrologes* , & de *Calendriers* , qui , avec les 945 Pièces précédentes ,

font le total de 954, annoncé dans le frontispice.

Le dernier Volume est terminé par cinq Tables : la 1<sup>re</sup>, des lieux, la 2<sup>me</sup> & la 3<sup>me</sup> des personnes, soit Ecclésiastiques, soit Laïques, qui se trouvent nommées dans les Chartes. La 1<sup>re</sup> est alphabétique : les deux autres sont rédigées suivant l'ordre des conditions : en sorte que la 2<sup>me</sup>, qui commence par les Papes, finit par les Clercs ; & la 3<sup>me</sup>, qui commence par les Souverains, finit par les simples Particuliers. La 4<sup>me</sup> & la 5<sup>me</sup> contiennent les expressions *barbares*, soit Latines, soit Allemandes, qui se rencontrent dans les mêmes Chartes. Si le mérite de la nouvelle Edition du *Glossaire* de du Cange étoit moins universellement connu ; nous chercherions à la faire valoir, en observant, comme une preuve de sa perfection, que dans le prodigieux nombre de Monumens, qui a été recueilli par le Pere Herrgott, à peine il y a quatre notés qui aient échappé aux sçavans & laborieux Editeurs. En faveur de ceux qui, n'ayant point la *Généalogie Diplomatique*, voudroient enrichir de ce peu de termes, leur exemplaire du *Glossaire*, nous les placerons ici, avec une courte explication.

SCHAFFINARIUS, *Officialis* ; c'est-à-dire, Officier Domestique d'un Seigneur. *Nullus Cellerarius Domini Episcopi, nullus prædictorum Comitum Schaffinarius, de faciendâ justitiâ intrmittere debent.* (To. II. p. 248. & p. 249. not. 7.) *Schaffi-*

*narius*, qui manque dans le *Glossaire*, est apparemment la même chose que *Scafswardus*, qui s'y lit à son rang, & qui est expliqué, par *Æcononus, Procurator*.

VIERDENCELLA, *Quadrans* ; sorte de mesure. *Redius unius Vierdencella Spelta & trium Quartalium Avena... præfato Monasterio contulimus.* (Tom. III. p. 489, & not. 2.) *Spelta* ou *Zea*, est une espèce de grain que l'on nomme *Epeautre*.

VALLUM ou VAL. *Mortuarium, Jus Caduci* ; le droit du Seigneur sur le bien de ses hommes, après leur mort. *Omnes homines... ad me pertinentes qui... de hac vitâ migraverint, cum jure quod dicitur Val, Abbati & Fratribus... decrevi donare.* (T. II. p. 215.) & dans la Charte suivante, *Valla sua... seu mortuaria.* (Chart. 265. 266.)

YPODYAC, *Subdiaconus*. *Ego itaque Cozpreht immerens Ypodyac.* (Tom. II. p. 20.)

A ces quatre mots nous en joindrons un cinquième, qu'on lit, à la vérité, dans du Cange, mais avec une acception différente de celle que lui donne le Pere Herrgott. *FRUSTUM*, dans le *Glossaire* s'entend d'une sorte de monnoye, *quarta pars talenti* : c'est un sac de bled, *saccus frumenti*, dans le P. Herrgott. *Solventes... xxv. frusta.* (T. II. p. 300.) Il faut avouer que la plupart des exemples cités dans le *Glossaire*, sont assez susceptibles de cette dernière interprétation.

Nous ne faisons point entrer dans cette Liste quatre ou cinq



autres mots de la *Table Onomastique* de l'Auteur, qui ne paroissent manquer dans le Glossaire, que parce qu'ils y sont écrits un peu différemment (pp). Par exemple; *ALMENDA* ; *Res ad publicum pertinenens*, s'y retrouve dans *Amenda* ; *EMUNITATUS* ; *immunitate donatus*, dans *Emunitatus* ; *MADIAS* ; *mensis Maius*, dans *Madius* ; *Poscho* ; *Silva*, *nemus*, dans *Boscho*, &c. Nous profiterons, en passant, de cette occasion pour faire observer à ceux qui, dans le cours de leurs études, consultent quelquefois le *Glossaire*, que s'ils n'y trouvent pas d'abord le mot qu'ils y cherchent, ils ne doivent pas toujours conclure que ce mot soit omis ; & que souvent c'est une très-légère différence dans la manière de l'écrire, qui les empêche de l'appercevoir. Avec un peu de réflexion sur l'espèce d'identité de certaines lettres, que l'on peut nommer *équiva-*

lentes ; ils prévienront aisément l'embarras qui naît quelquefois de la liberté que les Copistes se sont donnée de les substituer réciproquement les unes aux autres.

Le dernier feuillet du III<sup>me</sup> Volume contient des *additions* & des *corrections* ; dont quelques-unes sont assez importantes pour mériter que le Lecteur les rapporte à leur place. Les autres sont de courtes réponses aux observations d'un Auteur Allemand, qui paroît avoir attaqué le P. Herrgott.

Nous ne sçaurions nous dispenser, en finissant, de rendre à l'Imprimeur de Vienne le témoignage qui lui est dû. De sa part, l'exécution répond parfaitement à l'importance de l'Ouvrage & à la dignité du sujet. Choix du papier, netteté des caractères, correction du texte, goût & variété dans les ornemens, vignettes, culs de lampe, lettres grises ; tout ce qui contribue à la beauté d'une Edition, est réuni dans celle-ci, l'une des plus achevées qui soient sorties des Presses d'Allemagne.

(pp) Peut-être même, ceux que nous marquons, comme n'y étant pas, s'y rencontrent-ils en quelque endroit. Pour ce que nous prétendons dire, c'est qu'après les avoir cherchés sous différentes lettres, nous ne les avons pas trouvés.

*RECUEIL D'EXPERIENCES ET D'OBSERVATIONS SUR LA Pierre, & en particulier sur les effets des Remedes de Mademoiselle Stephens, pour dissoudre la Pierre. Exposition des preuves pour & contre les Remedes de Mademoiselle Stephens, pour dissoudre la Pierre contenant 155. cas sur cette matiere, avec quelques Experiences & Observations par David Hanley. Acte du Parlement d'Angleterre, pour assûrer une recompense à Mademoiselle Stephens ; afin qu'elle rende publique la préparation de ses Remedes. Recette des Remedes de Mademoiselle Stephens, pour guérir la Pierre & la gravelle. Leures écrites de France & d'Angleterre, au sujet de ces Remedes. A Paris, chez Pigei, Quai des Augustins, à l'Image saint Jacques. in-12. pag. 382. 1740.*

IL y a peu de personnes qui n'ayent entendu parler du Remede de Mademoiselle Stephens , de la somme considérable qui lui a été assurée par un Acte du Parlement d'Angleterre, en cas que les Expériences confirmassent la bonté de ce Remede. Il paroît résulter de celles qu'on a faites jusques ici , que s'il n'est pas toujours efficace , il n'est du moins presque jamais dangereux , ce qui est beaucoup , il y a peu de remedes universels , & les meilleurs de tous sont ceux qui produisant souvent de bons effets , n'en ont que rarement de mauvais.

Ce volume est un Recueil d'Expériences & d'Observations faites sur les effets de celui-ci. Il y en a actuellement un second sous presse , qui contiendra des Observations & des Expériences Physiques sur la Pierre.

La partie la plus considérable de ce premier volume est la traduction d'un Ouvrage de M. Hartley écrit en Anglois , & qui a pour titre , en François , *Exposition des preuves pour & contre les Remedes de Mademoiselle Stephens , pour dissoudre la Pierre contenant 155. cas sur cette matiere avec quelques Expériences & Observations.*

Cet Ouvrage de M. H. contient , 1°. Un court préambule. 2°. 155. Observations sur les Remedes. 3°. Des Expériences. 4°. Les conséquences générales qu'on peut tirer des unes & des autres. 5°. La proposition de Mademoiselle Stephens

par Sousscription pour rendre les Remedes publics. 6°. Enfin la liste des contributions fournies pour remplir la Sousscription.

M. Hartley dans son préambule réduit les recherches qui ont rapport aux Remedes de Mademoiselle Stephens a deux objets principaux , sçavoir. 1°. Si ces Remedes sont en general utiles ou dangereux à ceux qui sont affligés de la Pierre ou de la Gravelle. 2°. Si l'urine de ceux qui ont usé du Remede , a vraiment le pouvoir de dissoudre & entraîner la Pierre , & si au contraire elle n'auroit pas acquis la vertu d'engendrer la Pierre ou de l'augmenter plus vite que l'urine naturelle de ceux qui ont la Pierre , & n'employent pas le Remede.

Ce préambule est suivi de 155 Observations , au nombre desquelles il y en a 91. qui ne nous paroissent offrir rien d'assés précis , pour qu'elles puissent servir à fonder un jugement.

Une roule sur l'Expérience du Remede faite pour la goûte , dont le malade ne s'est ni bien ni mal trouvé. Observ. 121 On remarque pourtant dans une autre ( 65 ) qu'un malade qui prenoit le Remede pour la Pierre étoit moins sujet à la goûte depuis qu'il prenoit les Remedes.

Une Observation fait l'Histoire d'un homme qui avoit les urines mauvaises , & qui a été soulagé par le Remede. Observ. 110.

Trois Observations contiennent des remerciemens à Mademoiselle

Stephens , sans aucun détail 153.

154. 155.

Vingt-six roulent sur des maladies simplement attaqués de la gravelle , & guéris ou soulagés par les Remedes. 5. 6. 7. 8. 14. 16. 26. 31. 47. 57. 63. 68. 69. 72. 73. 74. 83. 85. 92. 96. 102. 112. 114. 124. 129. 138.

Sept éclaircissent rien , il s'agit d'un homme qui les a pris trop peu de tems , & ne les a pas pris regulierement 133. & de six qui ne s'en sont trouvés ni bien ni mal 12. 40. 46. 61. 91. 135.

Cinquante-trois ne sont pas achevées & les malades non guéris , continuoient de prendre les Remedes lors de l'impression ; sçavoir , 13. qui ont la gravelle 33. 49. 54. 55. 56. 58. 62. 65. 84. 106. 120. 146. sept qui ont des soupçons de Pierre dans les reins 17. 20. 89. 98. 99. 119. 141. vingt-cinq qui ont des soupçons de Pierre dans la vessie , 4. 15. 19. 36. 37. 38. 70. 71. 79. 88. 93. 107. 109. 117. 127. 128. 136. 122. 130. 131. 132. 143. 145. 150. huit enfin dont la Pierre est constatée par la sonde & dont la guérison n'est point faite , soulagés cependant par le Remede.

Des soixante-quatre Observations qui restent , il y en a vingt-quatre qui ne sont point favorables aux Remedes ; vingt-huit en faveur , mais qui laissent quelque chose à desirer , les malades n'ayant point été sondés.

Neuf dont la Pierre a été constatée par la sonde , sçavoir sept

qui sont soulagés , mais n'ont pas été sondés de nouveau & deux qui se trouvant soulagés , ont été sondés de nouveau & ont encore la Pierre.

Enfin trois en qui la Pierre est bien constatée par la sonde qui ayant usé du Remede , & étant resondés de nouveau n'ont plus la Pierre.

Telles sont en général ces 64 Observations , nous allons essayer d'en donner une idée plus particuliere.

*Observations non favorables aux Remedes.*

Un malade a des soupçons de Pierre dans les reins , prend des poudres pendant une semaine , en est constipé d'une façon incommode , obligé de les quitter , est plus malade qu'il n'étoit. *Obsrv. 19.*

Un autre dans le même cas jette avec ses urines des morceaux d'une substance charnue , il prend les Remedes , ses douleurs augmentent , il est obligé de quitter les Remedes , & meurt dans un grand dépérissement. *Obsrv. 23.*

Un malade ayant les symptomes de la Pierre , prend les Remedes cinq mois & en est soulagé ; attaqué de nouveau , il les reprend & les continue trois mois. Son mal augmente & il meurt : à l'ouverture du cadavre , on lui trouve quatre Pierres grosses chacune comme une petite chataigne , une petite pierre dans le rein droit & un ulcere dans le gauche. *Obsrv.*

Un dans le même cas meurt dans les douleurs de la pierre & n'est point ouvert. *Observ.* 45.

Un homme ayant les symptômes de la Pierre prend les Remedes, ils l'incommodent, il est obligé de les quitter. *Observ.* 90.

Un homme a les symptômes de la Pierre, il en a trois attaques vives, il prend les Remedes chaque fois, la troisiéme attaque est si violente, que Mademoiselle *Sirphen* juge à propos d'ajouter le laudanum liquide à ses Remedes, un dévotement le prend, meurt. *Observ.* 101.

Un homme sujet à jeter des Pierres prend les Remedes, il ne jette plus de pierre & meurt de la pierre. *Observ.* 87.

Un autre dans le même cas prend les Remedes, ses douleurs augmentent, la fièvre le prend, il est obligé de quitter les Remedes après en avoir pris trois mois. *Observ.* 75.

Un homme ayant les symptômes de la Pierre prend les Remedes & ne s'en trouve pas bien. *Observ.* 152.

Quatre les quittent, parce qu'ils augmentent trop leurs douleurs. *Observ.* 48. 67. 134. & 140.

Un les quitte après 5. mois ne pouvant plus les supporter. *Observ.* 137.

Deux quoique soulagés trouvent le Remede désagréable, les doses si fortes & si réitérées qu'ils ne peuvent continuer. *Observ.* 115. 116.

Un homme ayant les symptômes

de la Pierre a de la fièvre au bout de cinq jours de Remedes, les douleurs augmentent, les Remedes lui paroissent trop diuretiques, il est obligé de les quitter. *Observ.* 113.

Un homme jetoit des écailles de pierre avant que de prendre les Remedes, il les commence le 5. Novembre 1737. & vers la fin du même mois une pierre engagée au col de la vessie le fait mourir. *Observ.* 104.

Un malade sondé par M. *Chefelden* a la Pierre, il prend les Remedes unan & ses jambes enflent, il quitte les Remedes, ses jambes délenflent & il se trouve comme il étoit. *Observ.* 17.

Un autre se trouve enflé dans l'usage des Remedes & les quitte. *Observ.* 52.

Un homme de 75. ans est sondé & a la Pierre: il commence les Remedes en Septembre 1737. ses douleurs augmentent, il a de la fièvre & meurt en Janvier 1738. Il y a néanmoins d'avantageux pour le Remede qu'à l'ouverture du corps on a trouvé une pierre dont l'écorce se rompoit aisément en morceaux pareils à ceux qu'il rendoit dans l'usage du Remede; en quelques endroits de sa surface elle étoit recouverte de morceaux détachés d'autres endroits. *Observ.* 28.

Un malade sondé a la Pierre, prend la poudre six mois & la quitte deux mois après, obligé d'être taillé. *Observ.* 53.

Un malade taillé par M. *Chefelden* est de nouveau attaqué de la pierre,

pierre, prend les Remedes quatre mois inclufivement & les quitte. *Obferv.* 78.

Un autre en a pris fept mois, mais fans aucun foulagement. *Obferv.* 86.

On voit par ces 24. Observations que les Remedes de Mademoifelle *Stephens* ne font pas toujours efficaces, quelques-unes même pourroient faire croire qu'ils ne font pas toujours fans danger.

*Observations favorables aux Remedes.*

Premiere classe dans laquelle les malades n'ont point été fondés.

Un homme de 66 ans a les fimp-  
tomes de la Pierre, prend les Re-  
medes pendant 15. mois, jette des  
morceaux de pierre qui s'écrasent  
entre les doigts & une entiere, se  
porte bien depuis trois ans. *Obferv.*

3.

*Obferv.* 9. Pierre foupçonnée  
dans un homme taillé autrefois.  
Prend des Remedes trois mois,  
jette deux pierres, ne souffroit plus  
depuis un an lors de l'impreffion  
l'ouvrage.

*Obferv.* 10. Symptomes de pier-  
re. Prend les Remedes depuis  
Avril 1737. jufqu'au milieu de l'E-  
té, jette des fragmens de pierre,  
quitte de fes douleurs.

*Obferv.* 11. Dans le même cas  
commence en Février 1737. quitte  
de fon mal en deux mois, conti-  
nue les Remedes jufqu'en Août  
1737. se foutient en fanté en Fé-  
vrier 1738.

*Obferv.* 18. Symptomes de pier-  
re.

re. Prend les Remedes huit mois,  
rend des morceaux de pierre con-  
vexes & concaves.

*Obferv.* 21. Symptomes de pier-  
re. Use du Remede, jette des pier-  
res & n'avoit plus les fimp-  
tomes en Oâobre 1738.

*Obferv.* 25. Symptomes de pierre.  
Prend les Remedes quatre mois,  
rend des pierres & ne sent plus de  
mal.

*Obferv.* 30. Symptomes de pier-  
re. Prend les Remedes deux mois,  
rend une pierre & ne souffre plus.

*Obferv.* 35. Symptomes de pi-  
re. Prend les Remedes trois mois,  
rend deux pierres ufées, a une  
deuxième attaque, les reprend &  
se trouve foulagé.

*Obferv.* 39. Symptomes de la  
pierre. Prend le Remede, rend des  
écaillés & retient mieux fes uri-  
nes.

*Obferv.* 44. Symptomes de la  
pierre. Prend les Remedes huit  
mois, foulagé.

*Obferv.* 51. Symptomes & enflu-  
re. Prend la poudre il y a fept ans  
jette des pierres & est guéri.

*Obferv.* 59. & 60. Soupçons de  
pierre dans les reins, foulagés par  
les Remedes.

*Obferv.* 63. Symptomes de pierre.  
Prend les Remedes 15. mois, fou-  
lagé, la fanté d'ailleurs mauvaife  
rétablie.

*Obferv.* 66. Symptomes. Prend  
les Remedes, jette des fâbles, est  
foulagé.

*Obferv.* 76. Symptomes. Prend  
les Remedes quatre mois, rend  
des fragmens de pierre & ne sent  
plus de mal.

*Observ.* 81. Soupçon de pierre. Prend le Remede , jette des écailles ensuite une pierre rongée à la surface , est guéri.

*Observ.* 97. Soupçon de pierre. Prend le Remede six mois , jette des écailles , quitte le Remede , meurt , on l'ouvre & on trouve une pierre dont l'écoice étoit détruite & creusée en dedans comme un os carié.

*Observ.* 100. Soupçon de pierre. Prend les Remedes deux à trois mois , rend la pierre par morceaux , guéri.

*Observ.* 101. Symptomes il y a onze ans , a pris les Remedes , jetté des écailles convexes & concaves & fragmens solides , n'a plus senti de mal pendant 8. ans qu'il a vécu depuis , est morrâgé de 84 ans.

*Observ.* 105. Soupçons. Prend les Remedes 4. mois , s'en est bien trouvé.

*Observ.* 142. Symptomes. Prend les Remedes deux ans , jette des morceaux & des écailles , est guéri.

*Observ.* 108. Symptomes. Prend les Remedes trois mois , jette des glaires , du sable & des morceaux , guéri.

*Observ.* 147. Soupçon, Prend les Remedes trois mois , jette des graviers & morceaux , guéri.

*Observ.* 149. Soupçons. Prend les Remedes 15 jours , rend des morceaux , guéri.

*Observ.* 150. Soupçon. Prend les Remedes pendant dix semaines il y a 5 ans , guéri.

*Observ.* 95. Soupçon de pierre. Prend le Remede près de deux

ans , soulagé & se croit guéri.

Quoique dans les 28. Observations qu'on vient de rapporter les malades n'ayent pas été sondés , il y en a beaucoup néanmoins qui sont d'un grand poids , ce sont celles où les malades ayant les symptômes de la Pierre avant que de prendre les Remedes , ont jetté des pierres ou des fragmens en en faisant usage , & se sont trouvés guéris.

*Dixième Classe , dans laquelle les malades ont été sondés avant que de prendre le remede , mais ne l'ont pas été depuis.*

Un homme a des symptômes de pierre. On est même obligé de le sonder deux fois pour repousser la pierre. Il prend les Remedes sept mois , jette des écailles , & se dit guéri. *Observ.* 1. Un autre prend les Remedes dix mois , jette des graviers & des morceaux de pierre. Guéri en Janvier 1739. *Observ.* 2. Un autre prend les poudres un mois , est soulagé , meurt deux mois après de la fièvre , pas ouvert. *Observ.* 13.

Un autre sondé par M. Cheselden prend les Remedes dix mois , jette des écailles , plusieurs petites pierres & une que Mademoiselle Stephens appelle le noyau , guéri depuis Octobre 1738. *Observ.* 22.

Un prend le Remede neuf semaines , rend des morceaux de pierre & une entiere , guéri. *Observ.* 41.

Un a commencé en Janvier

1739. soulagé lors de l'impression.

*Observ.* 125.

Un prend les Remedes six mois, jette du gravier, des écailles, des morceaux de pierre & se trouve bien. *Observ.* 144.

*Troisième Classe où les malades ont été fondés avant & après.*

Les deux premières Observations ne sont pas concluantes.

*Observ.* 111. Sondé par Monsieur Chefelden & la pierre reconnue, prend les Remedes pendant huit mois & demi, jette des morceaux de pierre, est refondé en Octobre 1738. on lui trouve encore la pierre, cependant se croit guéri en Février 1739.

*Observ.* 32. Est dans le même cas après deux mois de Remedes.

Les trois Observations qui suivent sont d'un grand poids en faveur du Remede.

*Observ.* 34. M. Holland sondé, on lui trouve la pierre. commence en Octobre 1737. rend des écailles, ensuite une grosse pierre. On le sonde trois fois différentes, on ne lui trouve plus de pierre. Meurt quelques tems après d'une fièvre érisipelateuse quitte de ses douleurs, on va pour l'ouvrir à la réquisition de Mademoiselle Stephen. Il étoit enterré.

*Observ.* 42. Sondé souvent pour uriner, les Chirurgiens croyent qu'il a une grosse pierre. Prend les Remedes pendant environ cinq semaines. Refondé, on ne lui trouve plus de pierre & se porte bien

en Février 1739. âgé de 73. ans.

*Observ.* 118. Taillé à 10. ans & de nouveau les symptômes de la pierre, fondé en Janvier 1738. on lui trouve une petite pierre. Prend le Remede, jette des écailles qui ont depuis 2. jusqu'à 6. couches, refondé en Mai, on ne lui trouve plus de pierre. Guérison confirmée du 17. Février 1739.

Des 64. personnes dont on vient de voir les Observations : trois ont trouvé les Remedes désagréables, douze ont eu de la peine à les supporter, trente-deux ont eu leurs douleurs plus violentes dans les commencemens, un les a senties diminuées : quatre se plaignent d'une constipation, un en a été purgé, deux s'en loient pour le reste de la santé. A l'égard de ce que le remede leur a fait jeter, plusieurs ont jetté un sédiment blanc qui desséché devient une masse calculeuse. D'autres ont jetté des écailles, quelques-uns en ont rendu de convexes d'un côté & concaves de l'autre. On y compte depuis 2. jusqu'à 6. couches. Beaucoup ont jetté des graviers. Un remarque que durs en sortant, ils s'amolissoient dans son urine. Quatorze ont rendu des pierres entieres & deux noyaux de pierre. D'autres en ont jetté des morceaux, les uns solides, les autres qui s'écrasient entre les doigts. Ils y en a un qui observe que pendant le Remede il a jetté des écailles, & que l'ayant cessé il n'en a plus rendu, mais du gravier.

Les Observations dont nous ve-

neus de rendre compte, sont suivies de plusieurs expériences que M. Hartley a faites, & pour lesquelles nous renvoyons à l'ouvrage même. Les conséquences générales qu'il en tire aussi bien que des Observations, & qu'il appuie de raisonnemens sont.

- 1°. *Que les Remedes de Mademoiselle Stephens doivent être en général incapables de nuire.*
- 2°. *Qu'ils ont pu grand bien dans la pierre & dans la graville.*
- 3°. *Qu'ils ne font point les écailles & les fragmens de pierre rendus par ceux qui en ont usé.*
- 4°. *Que ce qui est arrivé à ceux qui ont pris ces Remedes, ne peut être expliqué par quelque accident ou effet du hazard.*
- 5°. *Enfin que l'urine de ceux qui ont pris ces Remedes a le pouvoir de dissoudre la pierre.*

La traduction de l'Ouvrage de M. Hartley est suivie de celle de l'Acte du Parlement d'Angleterre, en faveur de la Demoiselle Ste-

phens, on trouve ensuite la recette du Remede, & plusieurs lettres sur la matière écrites en France & en Angleterre. Il y a entr'autre l'extrait d'une lettre de M. Geoffroy, à M. Hartley, où cet illustre Cliniste de l'Académie Royale des Sciences lui rend un compte abrégé de quelques-unes des Observations qu'il a faites sur les effets du Remede de Mademoiselle Stephens, de l'examen chimique qu'il en a donné à l'Académie, de plusieurs expériences qu'il a commencées sur la pierre de la vessie; & enfin de la manière dont il prépare le Remede.

Il paroît par les Observations de M. Geoffroy, qu'il pratique le Remede avec succès excepté sur les enfans, ce qui joint, dit-il, aux Observations faites en Angleterre depuis la publication de la recette seroit soupçonner que le Remede, n'est salutaire qu'aux adultes.

#### ORAI SON FUNEBRE DE MONSIEUR

*René-François de Beauvau, Archevêque & Primat de Narbonne, Président né des Etats de Languedoc, Commandeur de l'Ordre du saint Esprit. Prononcée à Montpellier le 23. Janvier 1740. dans l'Eglise de Notre-Dame des Tables, devant l'Assemblée des Etats Généraux de Languedoc. Par M. l'Abbé Guerguil, Professeur Royal de Théologie dans l'Université de Toulouse, seconde édition. A Paris, chez Jacques Vincent, Imprimeur des Etats Généraux de la Province de Languedoc, rue saint Severin, à l'Ange, in-4°. pag. 27. 1740.*

**L**Es Archevêques de Narbonne sont Présidens nés des Etats de la Province de Languedoc. Cela donne lieu à M. l'Abbé Guerguil d'envisager l'illustre Brélat, dont il fait l'éloge sous

ces deux faces différentes, & de là naît une division très-naturelle de son Discours en deux parties.

Dans la première, il présente M. de Beauvau, remplissant avec sagesse & avec douceur les devoirs de l'Episcopat.



» Il ſçavoit dit l'Orateur , que  
 » pour exercer ſur les hommes les  
 » droits de J. C. il ne faut pas  
 » oublier la douceur de J. C. ni  
 » les loix de la prudence. Il ſça-  
 » voit qu'on ne doit préparer des  
 » triomphes à la vérité que par les  
 » moyens qu'elle avoue , & dont  
 » la charité ne puiſſe rougir ; & le  
 » zèle amer lui paroifſoit incon-  
 » patible avec l'eſprit de l'Egliſe ,  
 » qui eſt de vaincre l'obſtination  
 » au mal en inſpirant le goût du  
 » bien , & de ſoumettre à ſes loix  
 » en faiſant aimer & non craindre  
 » la néceſſité de la ſoumiſſion.

M. de Beauvau a ſucceſſivement  
 occupé les ſièges de Bayonne , de  
 Tournay , de Toulouſe & de Nar-  
 bonne , & en paſſant des uns aux  
 autres , il a toujours emporté les  
 regrets des peuples.

Ses vertus recevoient un nou-  
 vel éclat de la grandeur de ſa naiſ-  
 ſance. Le peu d'orgueil qu'elle lui  
 inſpiroit donne lieu à M. l'Abbé  
 Guerguil de la relever mais en  
 Orateur Chrétien.

» Je n'en parlerois pas , dit-il ,  
 » ſi je n'y vois pour lui d'autre  
 » gloire que celle d'un grand nom ;  
 » je rougirois d'étaler les titres  
 » pompeux d'une grandeur hu-  
 » maine devant l'Aurel d'un Dieu  
 » humilié, ſi M. de Beauvau s'étoit  
 » énorcuiſſi de cet honorable a-  
 » vantage. Je ne vous dirois pas  
 » que le ſang qui couloit dans ſes  
 » veines le faiſoit remonter par  
 » une longue ſuite de heros juſ-  
 » qu'aux anciens Comtes Souve-  
 » rains d'Anjou. Je n'ouvrerois pas

» l'Histoire ancienne pour vous y  
 » montrer les arxux , tantôt ap-  
 » pellés au Conſeil de nos Rois  
 » pour le bonheur des peuples ,  
 » tantôt portant la gloire de nos  
 » armes avec Charles d'Anjou ſic-  
 » re du Roi ſaint Louis dans le  
 » Royaume de Naples , où ils ont  
 » poſſédé les plus éminentes digni-  
 » tés ; ici affrontant les plus grands  
 » périls dans les guerres contre les  
 » Infidèles , là ſe diſtinguant par  
 » leur valeur dans les ſièges &  
 » dans les batailles en Italie , en  
 » Allemagne & dans les Etats que  
 » l'Ange qui veille ſur cet Empi-  
 » re vient de conquérir pour ainſi  
 » dire , par la paix ; je ne rappel-  
 » lerois pas enfin que par le ma-  
 » riage d'Iſabeau de Beauvau avec  
 » Jean de Bourbon Comte de  
 » Vendôme (\*), triſayeul du Roi  
 » Henri IV. les ancêtres de M. de  
 » Beauvau le ſont auſſi de notre  
 » Auguſte Monarque , & de preſ-  
 » que toutes les têtes couronnées  
 » de l'Europe. Non , Meſſieurs ,  
 » quelque éclatante que ſoit une  
 » telle extraction , je n'en aurois  
 » rien dit , mais quand je vois  
 » M. de Beauvau doux & affable ,  
 » humain & modéré dans une  
 » condition où l'orgueil ſeroit lé-  
 » gitime , ſ'il pouvoit jamais être  
 » permis , il faut que je l'en loue  
 » & que je vous propoſe l'exemple

(\*) C'eſt pour cette raiſon que le  
 Roi l'honoroit du traitement de couſin ,  
 comme il eſt exprimé dans le Brevet de  
 Sa Maieſté du 12 Mai 1739. Cette même  
 qualité lui eſt donnée dans le privilège  
 qui eſt à la fin de cette Oraſon Funèbre.

» de la modération.

M. l'Abbé Guerguil après avoir montré dans la première partie de son Discours , combien M. de Beauvau a été fidèle aux devoirs de l'Episcopat , fait voir dans la seconde qu'il a rempli également bien les devoirs de l'administration politique attachée à sa place. Il présente un Tableau des différentes qualités qui étoient nécessaires pour s'en bien acquitter. M. de Beauvau les réunissoit. On voit ce Prélat pressé à soulager les peuples , prévenant la disette , secourant la misère, arrêtant l'oppression , veillant à l'administration des Finances de la Province , ani-

nant le commerce , & ne connoissant jamais de plaisir plus sensible que celui de faire du bien. Monsieur l'Abbé Guerguil termine ce morceau qu'il traite en Orateur par cet apostrophe à l'assemblée :  
 » mais vous sçavez mieux que moi  
 » ce que la Province lui doit, vous,  
 » Messieurs, qui assis à ses côtés en  
 » délibérant sur les moyens de  
 » servir l'Etat & de soulager les  
 » peuples , avez toujours uni vos  
 » cœurs & vos suffrages au sien ,  
 » & qui avez partagé avec lui la  
 » gloire qu'il eut toujours d'être  
 » l'homme du Roi sans cesser d'être  
 » l'homme des peuples.

*DISSERTATION, DANS LAQUELLE ON EXAMINE LES preuves sur lesquelles le R. P. B. établit le Passage de l'Air de la respiration dans le Sang , & où l'on prouve que cet Air ne peut s'introduire par les Vaisseaux du Pôimon dans le torrent de la circulation.*

**T**OUTE opinion qui est fautive en soi , & dont les conséquences peuvent favoriser des préjugés vulgaires qu'il est important de déraciner , mérite d'être réfutée autant de fois qu'elle reparoit. C'est ce seul motif qui m'a engagé à examiner l'Ouvrage qui a remporté le prix de cette année dans l'Académie de Bordeaux , & dans lequel l'ingénieux Physicien à qui nous le devons , tâche d'établir le Passage de l'Air de la respiration dans le sang.

Cette Dissertation sera divisée en deux parties. Dans la première je ferai voir que les preuves sur les-

quelles le R. P. B. se fonde pour assurer l'introduction de l'Air de la respiration dans le sang ne sont point concluantes. Dans la seconde , je prouverai que si l'on consulte les expériences & les observations , l'on ne peut s'empêcher de prononcer contre l'introduction de l'Air de la respiration dans le sang. J'établirai de plus dans cette même partie par quelles voyes la contagion peut pénétrer jusqu'à nous , & je finirai par le détail de quelques précautions que les connoissances physiques suggerent pour se mettre à l'abri de l'infection.

## PREMIERE PARTIE.

*Dans laquelle on réfute les preuves sur lesquelles le R. P. B. établit le Passage de l'Air de la respiration dans le sang.*

Nous suivrons les preuves de l'Auteur dans le même ordre qu'il les a données, & si quelquefois nous nous épargnons la peine de les transcrire mot pour mot, ce sera sans leur faire rien perdre de leur force.

*Première preuve de l'Auteur.*

Si avec une force égale à celle de l'inspiration, l'on souffle dans le pœumon par la trachée artère, les vésicules bronchiques s'enflent d'abord; & en suite celles du tissu interlobulaire: & si l'on souffle dans les vésicules interlobulaires, celles-ci s'enflent, & les bronchiques s'affaissent. De cette double expérience: l'Auteur se croit en droit de former le raisonnement suivant. La première expérience prouve nous dit-il, que dans les respirations ordinaires l'Air passe jusques dans les vésicules interlobulaires; la seconde démontre que ce même air ne sçauroit repasser par les mêmes voyes par lesquelles il est entré; d'autre part l'ouverture des cadavres justifie que cet air ne reste point. Il faut donc qu'une fois introduit dans les vésicules bronchiques, il sorte par les vaisseaux qui s'ou-

vrent dans leurs cavités, c'est-à-dire par les vaisseaux sanguins; car si nous en croyons l'Auteur, les nerfs ne sont que des cordons solides & les vaisseaux lymphatiques sont en trop petit nombre, & d'ailleurs trop pleins de lympe pour pouvoir admettre l'air.

Nous n'examinerons point la justesse de cette conséquence, il nous seroit aisé de démontrer que les vaisseaux lymphatiques offriroient au moins un passage aussi facile que les vaisseaux sanguins, mais cette discussion seroit inutile; ce qu'il nous importe uniquement de sçavoir, c'est si l'air inspiré passe effectivement dans le sang quels que puissent être les vaisseaux qui lui livrent passage.

Arrêtons nous donc au fond du raisonnement de l'Auteur; on conviendra aisément avec lui que si dans les inspirations naturelles l'air passoit des vésicules bronchiques dans les interlobulaires, il faudroit nécessairement que cet air trouvât quelque issue par les vaisseaux qui s'ouvrent dans les cavités interlobulaires, puisqu'encore une fois il est constant qu'il ne reste pas, & que d'autre part il ne sçauroit s'en retourner par les mêmes voyes par lesquelles il seroit entré. Mais malheureusement ce raisonnement porte sur une expérience où l'on suppose faux. Il est si peu vrai que l'air entre naturellement des vésicules bronchiques dans les interlobulaires, que le contraire est précisément constaté par les observa-

tions des plus fameux Anatomistes : si l'on veut s'épargner la peine de consulter les Auteurs originaux, on peut lire leurs témoignages rassemblés dans un Ouvrage excellent que nous citerons plus bas. Il résulte de ces témoignages, que ni l'air, ni l'eau, ni toute autre liqueur qu'on souffle, ou qu'on injecte par la trachée artère ne pénètre jamais au-delà des vesicules bronchiques, à moins que la violence avec laquelle on pousse ces liquides, ne force, ne livise, ne déchire le tissu des vesicules bronchiques, & n'ouvre ainsi par leur passage des routes que la nature avoit refusées; mais certainement c'est ce qu'on ne dira point de l'air de la respiration donc, &c.

Nous verrons ailleurs combien il s'en faut que la seconde expérience considérée en elle-même, prouve en aucune manière l'introduction de l'air dans le sang.

#### *Seconde preuve de l'Auteur.*

Si l'on respire l'air d'un malade attaqué de la peste, de la petite verole, &c. Cet air corrompt le sang aussi vite qu'un poison pris dans le boire, ou le manger, ou qu'un venin inséré dans le sang par une morsure : & de ce phénomène l'Auteur conclut que l'air de la respiration passe dans le sang, parce que comme ce venin ou ce poison ne nuisent qu'en se mêlant dans le sang, de même l'air contagieux ne peut nuire qu'en s'insinuant

aussi dans le sang.

Bien des observateurs du premier Ordre contesteroient la vérité de ce phénomène, mais en la supposant qu'en peut-on conclure ? Que l'air infecté infecte le sang, mais delà sensuit-il que l'infecté passe par le poulmon ? la conséquence est purement gratuite, nous verrons plus bas combien elle est démentie par l'expérience.

#### *Troisième preuve de l'Auteur.*

Lorsqu'on a suspendu long-tems la respiration après une expiration, on fait ensuite une grande inspiration. Il entre donc conclut notre Auteur une plus grande quantité d'air, lorsqu'on a suspendu long-tems son inspiration que lorsqu'on a fait une expiration ordinaire ; mais s'il étoit vrai que les poulmons ne se vuidassent pas par les vaisseaux sanguins ; quelle raison y auroit-il pour qu'il entrât une plus grande quantité d'air quand on a arrêté long-tems son inspiration ? L'Auteur n'en entrevoit aucune, & c pendant il y en a une si palpable & si mécanique qu'il suffit de l'envisager pour l'admettre.

En effet il est clair, que pendant le tems d'une longue expiration, c'est à dire pendant que les poulmons ont été long-tems affaiblis, le sang poussé par le ventricule droit dans l'artere pulmonaire n'a pu passer jusques au cœur : il faut donc que ce viscere soit alors plus gorgé

gorgé de sang ; & par conséquent il faut aussi une inspiration beaucoup plus forte pour que ce sang ainsi accumulé , exprimé , & chassé des rameaux de l'artere pulmonaire dans ceux de la veine du même nom , soit ainsi rendu au ventricule gauche ; en un mot après une longue expiration , les poumons sont plus chargés de sang , il faut donc une grande force pour exprimer ce sang. Voilà tout le mystère.

*Quatrième preuve de l'Auteur.*

L'Auteur prend cette quatrième preuve. 1°. Du plus grand mouvement, de la plus grande élasticité , & du moindre volume qu'on remarque dans le sang du ventricule gauche , dans celui des arteres , & de la veine pulmonaire , quand on le compare à celui du ventricule droit , des veines & de l'artere pulmonaire. 2°. Dans le soin que la nature a pris de donner aux premiers vaisseaux une moindre amplitude avec des parois plus forts.

Il paroît à l'Auteur qu'on ne peut raisonnablement attribuer ces phénomènes qu'à l'air de la respiration. C'est cet air qui mêlé avec le sang arteriel lui fait occuper un moindre espace , parce qu'il en occupe lui-même un moins grand dans les arteres où son expansion est plus contrainte que dans les veines , soit à cause de la moindre amplitude , soit à cause des parois plus forts des canaux

arteriels : il suit encore de ces raisons selon notre Auteur , que l'air ainsi contraint , doit avoir plus d'élasticité dans ces derniers canaux que dans les autres , & par conséquent que le sang avec lequel il est mêlé doit être aussi plus jaillissant , plus élastique , & plus vif qu'il ne l'est dans les autres vaisseaux.

Ceux qui connoissent les vraies causes , soit efficientes , soit auxiliaires de la circulation. Ceux qui sçavent d'ailleurs la diminution que nos liqueurs souffrent par la copieuse transpiration qui se fait par la voye du poumon. Ceux enfin qui sont instruits du changement qui arrive au sang , lorsque déformé & écharpi par tout ce qu'il a souffert dans le cours de la circulation , il vient reprendre dans les filieres du poumon sa premiere forme , sa premiere compaction , sa premiere solidité , sa premiere élasticité ; ceux-là n'auront point recours à l'air pour expliquer pourquoi le sang du ventricule gauche du cœur , des arteres & de la veine pulmonaire a plus de vitesse , plus d'élasticité & moins de volume que le sang des veines du ventricule droit , & de l'artere pulmonaire. Quant à la moindre capacité & aux parois plus forts qu'on remarque dans les arteres , comparés avec les veines ; les fonctions différentes de ces deux genres de vaisseaux , fournissent une raison si palpable de cette différente construction , que nous croyons inutile d'insis-

ter sur ce dernier point.

*Cinquième preuve de l'Auteur.*

Si l'on met du lait sur le feu, on le voit s'enfler considérablement, & si l'on met le sang d'un animal qu'on saigne il écume beaucoup, en un mot le sang & le lait paroissent plus aériens que les alimens dont ils sont formés, donc il est probable, conclut notre Auteur, que ce surplus d'air qui se remarque dans le lait, & dans le sang vient de la respiration.

Mais pourquoi l'air étranger que la mastication mêle aux alimens? pourquoi celui qui est propre aux alimens même, qui s'introduit avec eux par la voye de la déglutition, & qui peut-être ne sort pas en même quantité qu'il est entré? pourquoi cet air ne suffit-il pas pour l'explication du phénomène? Dailleurs quel est le Physicien qui ignore que l'air absorbé dans les liquides, ou fixé & consolidé pour ainsi dire dans les mixtes, ne peut donner aucun signe sensible de sa présence qu'autant que par la fermentation, la putréfaction, ou quelque autre mouvement équivalent, il s'échappe des liens qui le retiennent: Que par cette raison le chile, & le lait qui sont le produit immédiat de la fermentation & de la putréfaction, & où par conséquent l'air doit être entièrement déagré peuvent paroître ainsi que le sang, dont le chile fait la matière prochaine, beaucoup plus

aériens que les substances dont ces liqueurs sont formées; quoique néanmoins dans la réalité ces mêmes liqueurs puissent contenir beaucoup moins d'air. Mais ce qui tranche net la difficulté, c'est qu'il s'en faut bien que le chile & le lait tout écumeux qu'ils paroissent, soient aussi aériens que les alimens dont ils sont formés, & pour cela nous en appellons aux expériences connues de tous les Physiciens, en particulier à celles de M. Hales. On trouvera dans le chapitre troisième de son Livre l'immense disproportion qui se trouve entre l'air contenu dans le sang, & celui que rendent les substances végétales, qui sont la nourriture ordinaire des animaux.

*Sixième preuve de l'Auteur.*

Si vous injectez de l'eau ou que vous souffliez par la trachée artère dans le poumon d'un animal mort, mais encore chaud; le mouvement du cœur qui a cessé revient de nouveau: & de même si vous insérez de l'air ou de l'eau tiède dans le cœur par la veine cave, le battement recommence. Mais continue notre Auteur, dans ce dernier phénomène le mouvement du cœur n'est reproduit que parce que l'air & l'eau pénètrent jusqu'au cœur; car il faut remarquer que le mouvement ne recommence pas moins, quoiqu'on ait coupé les nerfs qui abourent au cœur, & même qu'on ait vidé le sang des gros vaisseaux

de l'animal , donc conclud enfin l'ingénieux Physicien , si dans les deux premières expériences , c'est-à-dire , lorsqu'on injecte de l'eau dans la trachée artère ou qu'on y souffle de l'air , le mouvement du cœur est également reproduit , parce que l'air , & l'eau pénètrent de la trachée artère jusques au cœur, donc , &c.

On pourroit douter dans les derniers phénomènes , c'est-à-dire lorsqu'on pousse de l'air , ou de l'eau dans la veine cave , si c'est par leur introduction dans le cœur que ces liquides y reproduisent le mouvement , ou si c'est simplement par la seule secousse que leur abord donne à ce viscere , ou le principe de la vie n'est pas encore entierement éteint.

En second lieu , quand l'eau ou l'air poussés par la veine cave ne ressusciteroient le mouvement du cœur que parce qu'ils s'introduiroient dans ce viscere , l'Auteur ne seroit pas plus en droit d'en conclure que le souffle doit aussi pénétrer jusques au cœur , pour y reproduire le même mouvement , parce qu'il est de toute évidence qu'il suffiroit que la force du souffle en gonflant les vesicules pulmonaires exprimât du poumon encore chaud , quelque portion de liquide qui pénétrât jusques au cœur , & qui produisît le même effet que l'eau injectée par la veine cave ; enfin & c'est ici notre réponse décisive. Quand il seroit vrai que l'air qu'on souffle dans la trachée artère devroit pénétrer jus-

ques au fond du cœur , pour y reproduire le mouvement , cela ne concluroit rien pour l'introduction de l'air de la respiration dans le sang : parce qu'ainsi que nous l'avons dit , il est clairement démontré , que ni l'air , ni l'eau ne peuvent pénétrer de la trachée artère jusques au cœur , qu'en forçant le tissu pulmonaire. Mais certainement l'air de la respiration ne le force pas , donc , &c.

*Septième & dernière preuve de l'Auteur.*

La respiration, soutient d'abord notre Auteur, est la cause de la circulation: mais comme d'autre part il est constant quelle n'agit pas immédiatement sur le sang, puisque la circulation subsiste quelque tems encore après la respiration éteinte, il faut donc poursuivre l'Auteur trouver une cause qui vienne de la respiration, & qui soit dans les vaisseaux sanguins pour pousser le sang lorsque la respiration a cessé; or il n'y a que l'air de la respiration qui ait cette condition, donc, &c.

On voit aisément que la force de ce dernier raisonnement dépend uniquement de ce point, sçavoir: Que la respiration est la cause de la circulation, aussi l'Auteur fait-il ses efforts pour établir cette première proposition: Il la prouve, 1°. Par la reproduction du mouvement du cœur au moyen de l'air soufflé par la trachée artère. nous avons déjà vu ce qu'on peut

conclure de ce phénomène. 2°. De ce qui se passe dans le fœtus ou la respiration remplace ce qui causeroit la circulation dans le sein de la mere ; nous démontrerons dans un instant que l'expérience dément cette idée , & même que ce qui se passe dans le fœtus établit la proposition contraire à celle de l'Auteur. 3°. Enfin l'Auteur termine ses preuves par quelques réflexions fondées sur l'économie de la nature , qui met à profit jusqu'au moindre degré de mouvement & à qui néanmoins on pourroit reprocher d'avoir produit presque en vain celui de la respiration , si elle ne l'eût rendu cause de la circulation : remarquons en passant sur ce dernier point, que cette maniere de raisonner ne sauroit être d'aucun poids en Physique d'où elle mériteroit d'ailleurs d'être à jamais rejetée, ne fut-ce que parce qu'elle supposeroit en nous comme il seroit aisé de le démontrer, une étendue de connoissances qui surpasse infiniment l'étroite capacité de notre esprit , & qui peut être ne sauroit être le partage d'aucune substance créée. Mais pour enlever toute apparence de fondement aux réflexions dont on vient de parler , il suffit de faire la plus légère attention sur les utilités presque infinies de la respiration. Elle facilite & seconde les excrétiens & les sécrétions , le diaphragme descendant dans l'inspiration & comprimant ainsi tous les viscères de l'abdo-

men (\*), elle aide par cette compression l'expulsion des excréments , du fœtus, de l'artere faix, &c. Les usages de la respiration sont sans nombre. Elle sert au mouvement péristaltique du ventricule des intestins , elle favorise l'entrée du chile dans les vaisseaux lactés , sans la respiration point d'odorat , point de succion , point de voix , point de chant, &c. Tous ces usages , dont nous n'avons décrit que la plus petite portion , ne sont cependant que des usages secondaires ; le grand but , le but primitif de la nature lorsqu'elle nous assujettit à la nécessité de respirer , c'est la formation du sang qui seul fait le trésor de la vie ; c'est la restauration de ce même liquide , lorsqu'ainsi que nous l'avons dit, altéré , déformé , il revient dans les filieres du pœumon pour y reprendre sa première forme , tel est le prix de ce liquide ; & d'ailleurs il coute tant à former , que la nature ne sauroit prendre trop de soin pour le conserver : en est-ce assez pour justifier sa sagesse, lors même que la respiration ne produira point la circulation mais qu'avons-nous besoin de ces réflexions quand nous avons d'ailleurs des preuves précises pour démontrer que la respiration n'est point la cause de la circulation.

(\*) Voyez tous les Auteurs qui ont traité de l'économie animale , & en particulier Hoffman dans le Chap. septieme de sa Médecine Raisonnée.



En premier lieu, puisque la fièvre n'est autre chose qu'une circulation accélérée, si la respiration produit d'elle-même la circulation; la respiration accélérée produira donc aussi la fièvre, mais qui jamais a pensé cela.

En second lieu, il est constant que le sang circule dans le fœtus, & le fœtus ne respire point, comment donc la respiration seroit-elle cause de la circulation; dira-t-on que la circulation du sang de la mere cause celle du sang du fœtus; & que par conséquent cette dernière est dûe primitivement à l'air? mais malheureusement les observations Anatomiques enlèvent ce dernier subterfuge; car il est constant que le sang de la mere ne passe point dans le fœtus, & qu'il n'y a qu'une espee de lait qui de la matrice s'insinue dans le placenta. C'est un point de fait constaté par des observations décisives, & qui par conséquent ne laissent aucune ressource à ceux qui sur le fondement de la communication du sang de la mere avec le fœtus soutiendroient l'opinion contraire.

Enfin quelque harmonie qui régne entre le mouvement de la respiration & celui de la circulation, il est démontré par des expériences décisives que la respiration n'est essentiellement liée à la circulation que comme une condition peut l'être à un effet qui a d'ailleurs sa cause efficiente. Qu'on ouvre le thorax d'un animal, alors les vaisseaux du pœumon affaissés, & repliés sur eux-mêmes refusent

le passage au sang, & la circulation étant ainsi interrompue, l'animal tombe en défaillance, & est suffoqué. Mais veut-on rendre la vie à cet animal, il ne faut qu'au moyen du soufflet étendre ses vaisseaux au paravant repliez, & pour lors la circulation va son train. Nous ne parlons ici que d'après l'expérience. Si dans la trachée artère de l'animal qu'on vient de supposer, auquel on a ouvert la poitrine, & qui dans cet état est suffoqué, on adapte un soufflet, qui par un soufflet non interrompu pousse continuellement l'air dans le pœumon, de sorte néanmoins qu'au moyen de quelques incisions faites sur la surface de ce viscere, l'air puisse toujours s'échapper sans que le pœumon s'affaisse, alors on voit la circulation renaître & suivre sa marche de la même maniere qu'elle la suivoit avant l'ouverture de la poitrine. Or il est clair que dans l'expérience qu'on vient de décrire le pœumon ne fait autre chose que prêter passage au sang. Il ne se dilate ni se contracte alternativement, il demeure dans un état purement passif par rapport au sang qui circule dans ses vaisseaux. Il est donc par rapport au sang, ce qu'est le lit d'une riviere par rapport à l'eau qui coule dans ce lit, c'est-à-dire qu'au moyen du développement des vaisseaux qui s'étendent par le soufflet, le passage est ouvert au sang qui circule d'ailleurs par une force indépendante de ses vaisseaux, comme la riviere fait son cours.

par une force indépendante de son lit. On vient de voir à quoi se réduisent les preuves de l'Auteur : on peut assurer qu'à l'exception de la première qui comme nous l'avons dit porte sur une fausse supposition, toutes les autres ne sont qu'autant d'explications des différens phénomènes auxquels l'Auteur a sçu ajuster de la manière la plus ingénieuse son hypothèse du passage de l'air dans le sang. Mais quand il seroit moins certain que ces phénomènes dépendissent d'autres causes, ces explications suffiroient-elles pour autoriser l'Auteur à assurer l'introduction de l'air que nous respirons dans le sang ? nous sommes assurés qu'il est trop sage, & trop judicieux pour le penser ; nous permettra-t-on à cette occasion d'ajouter ici quelques réflexions qui n'intéressent en rien la manière de philosopher de l'Auteur, mais qui nous sont dictées par l'intérêt qu'il nous sied de prendre au progrès d'une Science qui est liée de si près à l'Art dont nous faisons profession.

Si à l'exemple de notre Auteur, après avoir établi l'existence d'une cause par des expériences qu'on a eu raison de croire certaines, on emploioit comme une confirmation raisonnable des premières preuves l'explication facile des phénomènes par cette cause, cela seroit à sa place ; mais qu'il fût d'imaginer une cause qui donne le dénouement de quelque phénomène pour se croire en droit d'en

assurer l'existence, c'est le moyen d'introduire toutes les fictions en physique, c'est le moyen d'y mettre même à la place de la réalité tous les délires de l'imagination & de faire ainsi de la science la plus solide ; de la science qui devroit uniquement résulter de la vérité des faits ; de la science la plus intéressante pour la conservation de la vie, un vrai roman d'idées, un tissu de chimères, & la source des erreurs les plus meurtrières : ce devroit donc être une espèce de religion du moins en médecine, de bannir toutes ces folles hypothèses qu'on honore du nom de système, & qui n'ont d'autre étay que la hardiesse & la témérité de l'imagination.

Nous terminerons ici cette première partie, sans passer à l'examen des autres propositions de l'Auteur qui supposent nécessairement la première, & qui, par conséquent, tombent par cela seul qu'on leur enlève ce fondement. Quant aux Corollaires qu'on lit à la suite de ces propositions, & dans lesquels l'Auteur explique toutes les fonctions de l'économie animale par la seule action de l'air mêlé avec le sang, la manière la plus solide de les réfuter seroit de développer ici le véritable mécanisme par lequel ces mêmes fonctions s'exécutent, mais que pourrions nous ajouter à ce que chacun peut lire dans l'excellent Traité que nous connoissons sous le titre d'Anatomie d'Heister, avec des Essais de Physique, &c. C'est

à cet Ouvrage , où les connoissances les plus profondes de l'Anatomie sont éclairées par ce que la Physique , la Géometrie & la mé-

chanique ont de plus brillant , qu'il nous fuffit de renvoyer nos Lecteurs.

LE THEATRE DE M. QUINAULT, CONTENANT SES  
*Tragédies, Comédies & Opéra : nouvelle édition; cinq volumes*  
in-12. A Paris, chez Prault fils , & compagnie.

CETTE édition , à quelques fautes d'impression près , est faite sans aucun changement sur celle qui parut en 1715. Il auroit été à fouhaiter qu'à l'exemple de l'Editeur , qui a donné la dernière édition de *Pierre & de Thomas Corneille* , on eut ajouté aux Pièces contenues dans ce Théâtre ci , les Préfaces & les Epitres Dédicatoires que M. *Quinault* avoit mises à la tête de chacune de ces mêmes Pièces. On découvre ordinairement dans ce qu'un Auteur Dramatique a dit de ses propres Ouvrages l'étendue de ses connoissances sur l'Art : on démêle sur-tout quel est son caractère en qualité d'Auteur , c'est-à-dire , son genre d'amour propre plus ou moins raisonnable. Toutes ces circonstances sont d'autant plus dignes de curiosité dans M. *Quinault* , qu'il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il donna sa première Pièce. On sçait que cet Ouvrage , & ceux qu'il composa presque aussitôt lui firent éprouver tous les genres de succès , l'applaudissement du public & la haine des Auteurs , c'est-à-dire , de ceux qui lui étoient inférieurs ; car Pierre Corneille ne balançoit pas à rendre justice au mé-

rite du jeune Auteur dont les Pièces concouroient alors avec les siennes.

Encore une augmentation dont il seroit à désirer que cette édition eut été enrichie , c'est une Poétique du Poème intitulé *Opera*. Il n'est pas étonnant que M. *Quinault* né aussi modeste que le peint M. *Pelisson* ne se soit pas permis de réduire en règles les vûes qu'il avoit employées pour la composition d'un genre d'Ouvrage dont il étoit créateur : mais comment parmi les Auteurs qui lui ont succédé sur la Scène Lirique , aucun de ceux qui y ont eu des succès constants (1) n'a-t-il traité des règles d'un Théâtre où il a acquis de la gloire. Indépendamment des différences sensibles qu'il y a d'un Poème fait pour être mis en musique à un Poème du genre de ceux de M. *Corneille* & de M. *Racine* , soit par le manque d'observation d'unité de lieu , ce qui fournit de la variété au spectacle ; soit par le peu d'étendue que doit avoir ce Poème , parce que la Musique en rend l'exécution beaucoup plus lente que ne seroit la déclamation ;

(1) M. de la Mothe , M. Danchet.

on peut indiquer d'autres regles très-fines , très-ingénieuses & qui font essentielles à la construction d'un Opéra. Presque toutes ces regles se trouvent observées dans les Opéra de M. Quinault, on en découvrira encore d'autres dans des Opéra faits depuis , il ne faudroit que les y démêler , ce qui seroit facile aux Auteurs qui ont fait un si bon usage des unes & donné lieu aux autres. Ce seroit marquer au public une sorte de reconnaissance qui ajouterait à leur gloire , que de lui découvrir l'art qu'on peut employer avec succès pour lui plaire. Nous les invitons donc à ce travail : l'objet de notre Journal étant principalement de rendre compte des bons Ouvrages , nous avons un intérêt particulier à les voir se multiplier.

Au surplus , il auroit été aisé à ceux qui ont fait cette édition-ci , de retrouver les morceaux dont nous venons de parler , & qui l'auroient rendue plus complete. C'est particulièrement dans les cabinets de quelques personnes du monde

qu'on suit avoir une Collection très-curieuse des Pièces de Théâtre (2), qu'on auroit pu recueillir ces Epîtres , ces Préfaces dont quelques-unes sont mêlées de vers : mais c'est ordinairement le sort des Ouvrages accrédités , que d'être imprimés avec le plus de négligence ; sur-tout quand ils appartiennent à une Compagnie de Libraires ; comme le débit en est sûr on se dispense de donner à l'édition d'autre mérite que celui des Ouvrages mêmes. Il seroit très-désirable , qu'entre bien des personnes connues par le goût qu'elles ont pour les Arts, quelques-unes s'occupassent à perfectionner l'impression ; en faisant faire de belles éditions des bons Auteurs, telles que l'édition du choix de Poésies Morales & Chrésiennes. (3) Les frais par l'événement ne resteroient point à leur charge , & ils auroient le plaisir de concourir à la gloire des Lettres , & d'acquiescer le titre le plus flatteur pour tout homme qui pense bien , le titre de bon Citoyen.

(2) M. le Duc de la Vallière , M. de Bombarde. (3) Imprimé par Pault le pere :

*HISTOIRE DE PHILIPPE , ROI DE MACEDOINE , & pere d'Alexandre le Grand. Par Monsieur Olivier de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille. A Paris , chez de Bure l'aîné , Quai des Augustins , à S. Paul. 1740. 2 vol. in-12. le premier , pp. 280. sans l'Avertissement , l'Eloge de M. Olivier , qui est de 46 pag. un Discours préliminaire de 78 pag. & une Table des matieres pour les deux Volumes. Le 2<sup>me</sup> vol. pag. 447.*

CETTE Histoire de Philippe est précédée de l'Eloge de M. Olivier , lu à une Assemblée publi-

que de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille , par M. Chalamont de la Viscède , Secrétaire perpétuel

perpétuel de la même Académie.

Voici en peu de mots le précis de cet Eloge : Claude Matthieu Olivier , Avocat au Parlement d'Aix , Ecrivain du Roi sur les Galères , & l'un des Membres de l'Académie de Marseille , naquit à Marseille le 21 Septembre 1701. de Jean-Baptiste Olivier Négociant , & de Madelaine Granot. Après ses études d'humanitez & de Philosophie , il alla à Aix pour y faire son cours de Droit ; la maladie contagieuse , qui ravagea la Province en 1720, interrompit ses études & le retint , malgré lui , à Aix sans rien faire pendant plus d'un an. Cependant il apprit que son pere , qui étoit à Marseille , étoit attaqué de la peste ; ni les barrières , qui séparaient les deux Villes , ni la peine de mort assurée pour ceux qui seroient surpris en passant de l'une à l'autre , ne purent l'arrêter , il surmonta tous les obstacles & arriva à Marseille , mais son pere venoit de mourir : la peste étant cessée , il retourna à Aix , il y prit ses degrez & revint à Marseille exercer la profession d'Avocat. M. Olivier étoit né avec beaucoup de génie , mais son génie l'emportoit , & il ne sçavoit pas le gouverner , il ne se livroit au travail que par accès , & pour ainsi dire , que par caprice ; il avoit d'ailleurs beaucoup de goût pour le plaisir. Il n'est pas difficile de concevoir , qu'avec ces qualitez , il ne put réussir au Barreau : ce n'est pas qu'il n'ait plaidé quelquefois avec beaucoup d'applaudisse-

*Juin.*

mens , mais il arrivoit presque toujours qu'il n'avoit pas assez étudié ses causes , que ses plaidoyers n'étoient point assez travaillés , & sa dissipation empêchoit ses parties de le voir & de le consulter comme ils auroient voulu.

Rebuté du Palais , il se livra entièrement aux Lettres , il n'embrassa aucun genre exclusivement aux autres. Il étudia l'Histoire ancienne & moderne , Sacrée & Profane , la Chronologie , la Critique , l'Eloquence & la Poésie , il sçavoit parfaitement le Latin , & assez bien le Grec , & peu de tems avant sa mort il avoit commencé à apprendre l'Hébreu ; il n'avoit pas négligé les Sciences , il étoit très-versé dans la Physique , & sur-tout dans la Physique expérimentale , il étoit encore grand Métaphysicien , & Malbranchiste déclaré.

Sa passion pour l'étude le lia avec ce qu'il y avoit à Marseille de gens de Lettres , ils formerent d'abord une société libre elle fut érigée ensuite en Académie ; M. Olivier en fut un des premiers Membres , & un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur.

En lisant ses Ouvrages , on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'ait point habité la Capitale , où il eût trouvé des objets dignes de son émulation & des secours proportionnés à ses talens.

Il avoit hérité de son pere un bien assez honnête , le Systême lui en enleva une bonne partie , il acheva bien-tôt de dissiper le reste , son amour pour le plaisir , sa né-

*Z z*

gligence pour ses affaires, une générosité peut-être mal entendue, le réduisirent bien-tôt dans un état qui faisoit peine à tout le monde, & qu'il ne sentoît pas lui-même. Heureusement M. d'Héricourt fut nommé Intendant des Galères à Marseille, il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il connut M. Olivier; il ne put voir, sans s'y intéresser, un homme de Lettres dans une situation si triste, il prit soin de l'en tirer, il le logea à l'Arsenal, & obtint pour lui un Brevet d'Ecrivain du Roi sur les Galères.

Cet emploi laissoit beaucoup de tems de reste à M. Olivier & lui procura une tranquillité que le dérangement de ses affaires ne lui avoit pas permis de goûter jusqu'alors. Il résolut de profiter de son loisir pour la composition de quelque Ouvrage qui pût mériter l'attention du public, après avoir formé & rejeté plusieurs projets, il se fixa enfin à l'Histoire de Philippe pere d'Alexandre le Grand, & il y a travaillé avec une application & une assiduité infinie jusqu'à sa mort, qui arriva le 24 Octobre 1736.

Quoique la vie de M. Olivier ait été assez courte, il n'a pas failli de composer un grand nombre d'Ouvrages. M. de la Visclède en donne une Liste exacte. Quelques-uns ont déjà été imprimés, d'autres sont dans les Registres de l'Académie de Marseille, mais un grand nombre sont malheureusement dissipés. M. de la Visclède invite ceux entre les mains de qui

il s'en trouve quelque copie de vouloir bien les lui communiquer pour en faire part au public.

Quant à son Histoire de Philippe, le Manuscrit qu'il en a laissé n'étoit en aucune manière en état d'être imprimé: ce fut d'abord une opération assez difficile de le déchiffrer seulement & de le faire transcrire; les noms d'hommes, de Villes & de Pays étoient surtout si défigurés que ce n'est point sans peine qu'on est venu à bout de le donner au public dans l'état où l'on le lit aujourd'hui: M. Olivier reconnoissoit lui-même le besoin qu'avoit cet Ouvrage d'être revu à l'égard de la diction: cependant tous les changemens qu'on s'est permis d'y faire se réduisent à peu de choses & ne portent guères que sur la liaison ou la clarté du discours; on a scrupuleusement conservé son style, qui, quoique négligé, ne manque ni de précision ni d'énergie, ni même d'une sorte d'agrément, parce que l'homme d'esprit s'y fait sentir par-tout. Son Discours préliminaire prévient avantageusement en sa faveur. Voici comme il débute:

» L'Histoire n'est ordinairement  
 » qu'un tissu de faits dont on ne pé-  
 » netre ni les causes ni la liaison,  
 » & qui sont enchainés entre eux  
 » par un ordre supérieur à toutes  
 » les vues de la prudence humaine..  
 » Plus les événemens sont brillans,  
 » plus les révolutions qu'ils occa-  
 » sionnent sont frappantes, moins  
 » on apperçoit de proportion en-

» tre la cause & l'effet. Ciceron  
 » regardoit ce qui s'étoit passé dans  
 » le siècle où il vivoit, comme des  
 » objections contre les principes  
 » de l'art de gouverner.

» On pourroit conclure de là  
 » que l'étude de l'Histoire n'a pas  
 » toute l'utilité qu'on s'y propose;  
 » hé quel principe de conduite  
 » peut-on tirer de ces succès bizar-  
 » rement distribués, de ces revers  
 » destinés aux plus forts & aux  
 » plus sages? Les hommes sont in-  
 » égaux, la fortune est aveugle &  
 » inconstante; que peut-il résulter  
 » de la combinaison de leurs dif-  
 » férentes opérations? On ne de-  
 » vient guères plus habile au jeu,  
 » en voyant celui d'un homme qui  
 » ne joue que par caprice.

» Il n'en n'est pas de même de  
 » l'Histoire de Philippe, c'est l'Hi-  
 » stoire d'un Prince habile & heu-  
 » reux, qui n'est heureux que par-  
 » ce qu'il est habile; il paroît en  
 » quelque façon faire lui-même sa  
 » destinée, ou plutôt sa destinée  
 » étoit de choisir & d'arranger ses  
 » moyens d'une manière qui le  
 » menât sûrement à ses fins; ne  
 » lui voyant jamais former que des  
 » projets sages, on peut toujours  
 » trouver la raison de leur réussite.

» On distingue dans la Vie de  
 » Philippe trois desseins différens  
 » pendant vingt-cinq années de  
 » regne; mais le premier étoit le  
 » fondement du second, & le se-  
 » cond n'étoit qu'un degré pour  
 » arriver au troisième. Il paroît  
 » avoir songé d'abord à s'affermir  
 » dans ses Etats, ensuite à les

» agrandir, & à les rendre confi-  
 » dérables dans la Grèce, & enfin  
 » à déterminer cette même Grèce  
 » à le nommer Général pour aller  
 » attaquer l'Empire des Perses.  
 » Quand il auroit conçu en même  
 » tems ces trois projets, toutes ses  
 » démarches n'auroient pas plus  
 » de liaisons entre elles, & si l'on  
 » n'ose pas lui attribuer de si gran-  
 » des vûes, au moment qu'il  
 » monta sur le Trône, c'est que  
 » l'on pense qu'il auroit dû les  
 » regarder alors comme une chi-  
 » mère.

» En effet la possession tranquil-  
 » le de la Macédoine, telle que  
 » ses ancêtres l'avoient eue, a dû  
 » lui paroître d'abord le fruit de la  
 » prudence la plus consommée.  
 » Quand il voulut ensuite donner à  
 » son Royaume ce degré de consi-  
 » dération & de gloire, qui le  
 » fit reconnoître aux autres Grecs  
 » pour une portion du corps de  
 » leurs Etats, il ne lui fallut pas  
 » moins de conduite & de dexte-  
 » rité; les mêmes obstacles subsi-  
 » stoient & se trouvoient insui-  
 » vent plus forts, quand il fut que-  
 » stion d'engager ces mêmes Grecs  
 » si fiers de la gloire de leurs ancê-  
 » tres, à marcher sous les ordres  
 » des Macédoniens, qu'ils jugeoient  
 » autrefois à peine dignes d'être  
 » leurs esclaves.

M. Olivier essaye ensuite de ju-  
 stifier Philippe de plusieurs repro-  
 ches qu'on lui a faits. Le plus con-  
 siderable est ce qu'on a dit de son  
 peu de bonne foi: on veut qu'une  
 de ses maximes favorites ait été

qu'il falloit an user les enfans avec des joüiers, & les hommes avec des sermens. Out.e que ce reproche n'est appuyé sur le témoignage d'aucun Auteur contemporain, M. Olivier fait voir qu'il ne s'accorde point avec les précautions que Philippe prenoit pour paroître toujours fidèle à ses engagements. Ses Ambassadeurs ont défilé plusieurs fois les Athéniens de citer une seule occasion où ce Prince eut manqué à la parole qu'il avoit donnée; & les Athéniens n'ont jamais pu alléguer que des espérances qu'ils avoient conçues légèrement & que l'événement avoit démenties. Voici, ajoute M. Olivier, le seul artifice qu'on puisse reprocher à Philippe, il faisoit diverses démarches utiles à quelques desseins cachés & avoit soin de leur faire donner par ses Emissaires des interprétations qui cachotent leur véritable but; la-dessus ses ennemis lui prêtoient les vûes que leur crédulité leur faisoit présumer, ils se recroient après sur sa mauvaise foi, quand l'événement n'avoit pas répondu à leurs présomptions. Sa mémoire doit-elle être en horreur, poursuit M. Oliv. parce qu'il ne défabuloit pas ses ennemis des fausses idées où ils étoient par rapport à lui. Il lui suffit, pour être entièrement justifié, qu'il ait toujours observé religieusement ses promesses & qu'il ait même donné aux Athéniens, après les avoir vaincus & défamés, non seulement tout ce qu'il leur avoit jamais offert, mais même

ce que des gens sans aveu & sans million leur avoient fait espérer de sa part.

M. O. après avoir nommé & apprécié les principaux Auteurs de l'Antiquité qui lui ont fourni ses matériaux, dit un mot des modernes, qui avant lui ont écrit sur le même sujet, il s'exprime de cette sorte à l'égard de M. Rollin.

» M. Rollin nous a donné ce  
» que nous avons de plus suivi sur  
» la Vie de Philippe, & je me sè-  
» rois bien gardé de l'entreprendre  
» après lui, s'il s'étoit proposé de  
» traiter la matière à fond: mais  
» comme il n'a eu d'autre but que  
» d'en donner une idée à ceux qui  
» ne font pas à portée d'étudier  
» l'Histoire dans ses sources, j'ai  
» taché de faire ce qu'il souhaite  
» dans sa Préface que quelqu'un  
» entreprenne, c'est-à-dire de ra-  
» masser avec soin toutes les cir-  
» constances répandues de côté &  
» d'autre.

» Au reste, quoique M. Rollin  
» n'ait pas toujours observé de  
» mettre une égale exactitude dans  
» les faits, cela ne doit pas empê-  
» cher que la diction, les mœurs  
» & les maximes qui regnent dans  
» cette partie de son Histoire An-  
» cienne, ne le rendent un Ou-  
» vrage précieux. Si j'ai donc osé  
» en quelques endroits m'écarter  
» de la route qu'il a suivie, je ne  
» l'ai fait qu'après avoir murement  
» examiné si celle que je préférerois  
» étoit la plus sûre. J'ai cru devoir  
» rendre compte à mes Lecteurs  
» de cette conduite, de peur que



» les méprises même d'un Ecrivain  
» célèbre, ne devinssent des objec-  
» tions contre moi.

» Quant aux omissions, M. Rol-  
» lin en a fait de considérables, &  
» a négligé des morceaux qui au-  
» roient gagné infiniment à passer  
» par ses mains, on pourra s'en  
» appercevoir en lisant cette vie de  
» Philippe, & il en resultera de  
» nouvelles raisons d'être fâché  
» que ces morceaux aient échap-  
» pé à M. Rollin.

Dans notre Journal du mois de  
Fevrier dernier, en rendant compte  
d'une autre Vie de Philippe,  
qui parut en l'année 1739, nous  
parcourûmes les principaux événe-  
mens de la Vie de ce Prince, nous  
nous dispenserons aujourd'hui de  
répéter les mêmes faits. Nous nous  
contenterons de remarquer que  
la Vie de Philippe, composée par  
M. Olivier, est estimable par plu-  
sieurs endroits.

1°. Il paroît que M. O. ne s'est  
point borné à extraire les Auteurs  
modernes qui ont parlé de Philip-  
pe, mais qu'il a remonté aux sour-  
ces : on trouve dans son Livre tout  
ce que les anciens ont rapporté de  
ce Prince ou au moins tout ce qu'ils  
en ont dit d'un peu important. On  
voit qu'il a consulté tous leurs  
Ouvrages, même ceux qui sem-  
bloient tout-à-fait étrangers à son  
sujet, & il a sçu y trouver une  
infinité de circonstances intéressan-  
tes qui auroient infailliblement  
échappé à un homme moins at-  
tentif ou moins clair-voyant que  
lui.

2°. On voit aussi que M. Olivier  
s'étoit familiarisé de longue main  
avec l'antiquité, il n'avoit pas  
commencé à lire les Auteurs an-  
ciens lorsqu'il en avoit eu besoin  
pour la composition de son Ou-  
vrage; quand il l'entreprit il avoit  
de grandes avances, il sçavoit la  
Caite de la Grèce, il étoit au fait  
de l'Histoire, du Gouvernement &  
des mœurs de ses différens peu-  
ples, & connoissoit toute leur Lit-  
terature.

3°. C'est ce qui l'a mis en état  
d'accompagner son Texte de no-  
tes marginales, qui jettent ordi-  
nairement un grand jour sur sa  
narration, ou au moins qui amu-  
sent agréablement un Lecteur cu-  
rieux; c'est souvent ou le portrait  
en raccourci ou un bon mot de  
quelque Homme illustre.

4°. M. O. a eu soin encore de  
dresser une Table Chronologique  
en trois colonnes, par le moyen  
de laquelle il détermine au juste  
la date des événemens les plus  
considérables de la Vie de son Hé-  
ros, & les rapporte à telle année  
de telle Olympiade, & à telle an-  
née avant J. C. Cette Table est sui-  
vie de l'Arbre Généalogique des  
Rois Macédoniens dont Philippe  
tiroit son origine.

5°. Son Ouvrage est terminé par  
une comparaison de Philippe avec  
Alexandre à peu-près dans le goût  
de Plutarque.

On ne juge ordinairement, dit  
M. Olivier, du mérite des Héros  
que par le nombre de leurs ex-  
ploits, ou par l'étendue de leurs

conquêtes : Alexandre gagne à être vû de ce côté-là ; les Perses lui ont opposé des millions d'hommes. Il a poussé ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Univers. Philippe n'a jamais eu à combattre plus de trente mille hommes à la fois. Il ne s'est jamais écarté plus de deux cens lieues de ses États. Cependant Cicéron préfère le dernier ; il trouve que Philippe est un plus grand homme , & Alexandre un plus grand Conquerant. C'est que Cicéron remontoit jusqu'aux principes des actions & se déterminoit par le mérite de l'Acteur plutôt que par l'éclat du Rôle. Il ne faut, ajoute M. Olivier, pour être du sentiment de Cicéron , que comparer ces deux Princes , par rapport aux grandes qualités qui leur sont communes. 1°. Pour la valeur , Philippe n'a point été inférieur à Alexandre : si ce que Monsieur Olivier a raconté de ce Prince ne suffisoit pas , il ne faut qu'écouter Démosthène , qui représente par-tout Philippe comme le guerrier le plus hardi qu'il y ait jamais eu. Il est vrai que la valeur d'Alexandre a eu quelque chose de plus éclatant , mais celle de Philippe étoit plus éclairée ; selon notre Auteur , cette vertu sublime étoit presque tout le mérite militaire d'Alexandre , & excepté la bataille d'Issus , où il parut véritablement Général , par la manière dont il disposa son armée , il ne connoissoit guères d'autre méthode de faire la guerre que de charger à la tête de l'élite de ses trou-

pes. Encore rougit-il d'avoir profité des défilés de la Cilicie , & alla-t-il ensuite offrir à Darius sa revanche dans les plaines d'Arbelles. Philippe au contraire poussa la science de la guerre plus loin qu'aucun autre Général de son siècle. Polyen & Frontin ont emprunté de lui la plupart de leurs stratagèmes & tous les Tactiques anciens donnent pour modèle ses marches , ses campemens & ses dispositions. M. Olivier fait ensuite l'énumération de toutes les Nations vaillantes & aggueries , contre lesquelles Philippe eut à combattre , & qu'il vint à bout de soumettre ; il les compare aux Asiatiques qu'Alexandre a subjugués , & après avoir remarqué que l'expédition contre les Perses avoit été conçue & préparée par Philippe , il conclut qu'Alexandre ne fit qu'exécuter le plan que son pere avoit formé & que Philippe auroit pû exécuter lui-même par des opérations peut-être moins rapides , mais plus sûres ; & dont les avantages auroient été plus durables.

Pour ce qui est du mérite de l'esprit , M. Olivier veut encore que Philippe ait été supérieur à Alexandre , il en rappelle les preuves qui se trouvent en foule dans la suite de son Histoire : l'esprit du fils étoit fougueux & inégal , celui du pere au contraire étoit souple & également propre à tout , toujours bien réglé & ayant une marche assurée. Les hommes distingués , à qui , l'un & l'autre , ont fait du bien , font voir que Phi-

lippe connoissoit mieux qu'Alexandre le vrai mérite littéraire. Alexandre combla de ses bienfaits un Clétilus, Poëte ridicule ; un Anaxarque, Philosophe de mauvaise foi, qui lui vendoient des loüanges mal assaisonnées ; un Calisthène, assez mauvais Historien ; Platon, Xénocrate, Isocrate, Aristote, Eschine, eurent part à la faveur de Philippe, & il ne tint pas à lui que Démosthène ne fût aussi de ses amis.

M. Olivier, après avoir encore comparé Philippe à Alexandre par rapport à d'autres qualitez, soit du cœur, soit de l'esprit, & avoir toujours donné la supériorité au premier, conclut de cette sorte son parallèle.

» Enfin, & c'est ce qui décide

» la supériorité de Héros à Heros,  
 » Philippe paroît avoir eu plus de  
 » connoissance de la véritable gloire  
 » re qu'Alexandre, celui-ci met-  
 » toit la gloire à détoler des Pro-  
 » vinces & à détrôner des Rois,  
 » qui n'auroient jamais entendu  
 » parler de lui s'il se fût renfermé  
 » dans les bornes de la justice, & si  
 » semblable à Erostrate, il n'eut  
 » cherché à se faire un nom par  
 » les ravages & les incendies.  
 » Philippe au contraire n'eut d'au-  
 » tre but que de rendre les Macé-  
 » doniens arbitres de la Grèce &  
 » redoutables à l'ennemi commun.  
 » Il y a plus de grandeur à fonder  
 » la supériorité d'une Nation, qu'à  
 » pousser cette supériorité une  
 » fois établie, jusqu'à la conquête  
 » de l'Univers.



*GENEALOGIES HISTORIQUES DES MAISONS Souveraines Tome III contenant la Maison Royale de France , exposée dans des Cartes Généalogiques & Chronologiques , tirées des meilleurs Auteurs , avec des explications historiques & les Armes différentes de chaque Branche. A Paris , chez Briasson . rue S. Jacques , à la Science ; haubert ; la Veuve Piffot , & autres Libraires : 1738. in-4°. pag. 545.*

**D**IFFERENTES raisons, dont il importe peu au Public d'être instruit, ne nous ayant pas permis de parler de ce 3<sup>m</sup> Tome, aussi-tôt que nous l'aurions souhaité, nous croyons d'autant moins devoir nous en dispenser aujourd'hui, qu'il nous a paru beaucoup plus intéressant & d'un usage plus ordinaire que les deux premiers Volumes dont on peut voir l'Extrait dans notre journal du mois de Nov. 1736, & dans celui de Fevrier de l'année suivante.

Nous remarquerons cependant, à la gloire de l'Auteur, que son premier Volume a déjà été traduit en Allemand, ce qui forme un préjugé avantageux pour ce Livre. On sçait que de tous les peuples, il y en a peu qui soient plus habiles dans les matieres de Généalogie que les Allemands; les preuves qu'on exige pour entrer dans la plûpart des Chapitres d'hommes & de femmes de leur pays, les mettent plus que tous les autres dans la nécessité de faire une étude particulière de cette Science.

Le 3<sup>m</sup> Volume, dont il est ici question, est écrit dans le même goût, & sur le même plan que les

deux Volumes qui l'ont précédé: on peut dire qu'il est, par rapport à l'Histoire de France, ce qu'est le premier, par rapport à l'Histoire Ancienne, c'est-à-dire un abrégé très-utile à ceux qui ont déjà puisé dans Mézerai & dans le P. Daniel quelque connoissance de notre Histoire, mais en quelque façon nécessaire à ceux qui n'en ont aucune teinture. Les premiers verront d'un coup d'œil dans des Cartes très-méthodiques, & gravées avec beaucoup de netteté, les filiations, les alliances, & la proximité, ou l'éloignement des degrez: & les seconds trouveront dans les Discours Historiques, qui accompagnent ces Cartes, une Introduction à l'Histoire de France & à celle de toutes les branches issues des trois Races Royales.

Ce ne seroit donc pas avoir une idée juste de l'Ouvrage de M. de C. que de ne le regarder que comme un exact, mais ennuyeux Recueil de noms, de dates & de filiations, il a senti qu'il ne pourroit se rendre véritablement utile à ses Lecteurs, qu'en s'efforçant de leur devenir agréable. Dans cette vûe, il a pris un soin extrême pour lier les Généalogies des Maisons Souveraineté,

veraines , avec l'Histoire des Etats sur lesquels ces Maisons ont régné , & avec les principales actions des Princes qui ont gouverné ces Etats.

Ce Volume est partagé en trois parties , qui répondent aux trois Races Royales de la Maison de France. La premiere partie est divisée en trois Livres , dont chacun est partagé en plusieurs Chapitres , à la tête desquels l'Auteur a placé une Table Généalogique de tous les Rois de France. Il rapporte , dans le premier Livre , ce qu'on a dit de plus certain sur l'origine des Francs & sur leurs Rois avant & depuis l'établissement de la Monarchie Françoisé jusqu'à Childeric III. Il traite dans le second des Rois d'Austrasie , & dans le troisiéme des Rois & des Ducs d'Aquitaine.

Celui-ci est d'autant plus curieux , que profitant de la découverte , qui est dûe à la sagacité des sçavans Auteurs de l'Histoire de Langue-doc. M. de C. nous donne la Généalogie , jusques alors inconnüe , des fameux Eudes & Vaïffre Ducs d'Aquitaine , & nous développe la politique de Pepin & de Charlemagne à l'égard de ces Princes infortunés. Ils avoient des droits incontestables à la Couronne , étant issus de Charibert Roi de Toulouse & second fils de Clotaire II. comme le prouve clairement une Charte donnée l'an 845. par Charles le Chauve en faveur du Monastere d'Alazon Diocèse d'Urgel. Mais il fut d'autant

*juin.*

plus facile à un Ministre ambitieux d'effacer ces droits dans l'esprit des peuples , qu'ils étoient accoutumés , depuis long-tems , à ne reconnoître réellement d'autre autorité que celles des Maires du Palais , & que les derniers Rois de la Race Mérovingienne sembloient s'être déclarés eux-mêmes indignes de la Souveraine Puissance , & ne s'être réservé qu'une vaine ombre de Royauté.

De la posterité de Vaïffre sortiront trois Branches principales , dont la dernière , sur-tout , qui fut celle des Vicomtes de Bearn , fut en quelque façon dédommée de l'injustice qu'elle avoit soufferte par l'usurpation de Pepin. Enéco-Arista , un des descendans de Vaïffre ayant été appelé au-delà des Pyrenées , y fonda un Royaume , qui réunit enfin sous sa domination tous les Etats Chrétiens d'Espagne. *Une partie de ces Etats , sçavoir le Portugal vint par alliance à une branche cadette de la Maison de nos Rois , qui le possède encore ,* & l'autre partie après avoir été successivement gouvernée par les Maisons de Bourgogne-Comté , de Barcelonne & d'Autriche est tombée enfin dans une des Branches de la Race Capétienne , de sorte , dit M. de C. » que par une » révolution admirable d'événemens , la 3<sup>me</sup> Race Royale de » France se trouve aujourd'hui en » possession de tous les Etats au-delà des Pyrenées , qu'avoit eu » la premiere Race , dont elle » descend d'ailleurs par femmes.

A a a

Il a placé à la fin de ce Livre une Table fort instructive, qui fait voir comment les trois Races Royales se trouvoient réunies en la personne d'Henri IV. trisayen de Philippe V<sup>m</sup>, qui regne en Espagne.

La seconde partie de ce Volume traite de la Race Carlienne. On la trouvera ici augmentée d'une Branche, qui avoit jusqu'à présent échappé aux recherches des Généalogistes ; c'est celle des Ducs d'Andechs & de Méranie. M. de C. en rapporte l'origine à Rarbod, fils naturel de l'Empereur Arnoul, & il reconnoît qu'il a emprunté d'une Dissertation de M. Coeler, Professeur en Histoire à Gottingue, tant ce qu'il dit sur l'origine & la suite des Ducs de Méranie, que sur la situation de ce Duché, dont les Auteurs ont parlé si diversément.

Les Ducs de Méranie ont pris ce nom d'une petite Ville appelée *Méran* qui est située dans le Comté de Frioul sur l'Adige, assez près de l'ancien Château de Tirol, qui dans la suite a donné son nom au Pays. Méran est mise aujourd'hui parmi les Villes les plus considérables de ce Comté. L'Auteur nous fait connoître d'après la Dissertation du sçavant Professeur, la véritable origine, la suite généalogique, & même les principales actions des Ducs de Méranie, autrefois si considérables, & par leurs alliances, & par leur puissance, tant dans l'Empire qu'en France, où ils ont possédé le Comté de Bourgogne.

La troisième Race de nos Rois remplit la troisième partie de ce Volume. Après avoir réfuté l'imposture grossière du Dante qui introduit dans son Purgatoire Hugues-Capet, convenant de bonne foi qu'il étoit fils d'un Boucher de Paris, & l'opinion non moins singulière du P. Hardouin, adoptée cependant depuis par un autre Auteur dans un Ouvrage intitulé, *Événemens de France*, M. de C. dans deux Cartes Généalogiques, & dans le second Discours Historique, qui, selon sa méthode, leur sert, pour ainsi dire, de Commentaire, expose les différens Systèmes des meilleurs Auteurs sur l'origine de cette Race, & se déclare pour celui qui ne donne point d'autre tige à la Maison de France que Robert le Fort, bisayen de Hugues-Capet. » Cette » auguste Maison ne sera-t-elle pas » encore, dit-il, la plus illustre » qui soit au monde ? elle regne » depuis près de huit siècles sur un » des plus florissans Etats de l'Eu- » rope, exemple unique dans l'His- » toire, & pendant ce tems-là » elle a donné des Souverains au » Portugal, à Naples, à la Sicile, » à la Hongrie, à la Pologne, à la » Navarre, à l'Espagne, & des » Empereurs à C. P. Au-dessus de » ce terme, elle tient un des pre- » miers rangs dans le Royaume » durant un siècle & demi, elle » s'y fait par deux fois de la Cou- » ronne, & une de ses branches, » ( si l'on adopte le sentiment de » Chifflet ) fonde même le Royau-

me de Bourgogne Transjurane.

Le surnom de *Fort* & de *Grand* que les Auteurs donnent à Robert font son éloge. Sa valeur lui attira le premier, ses exploits lui méritèrent le second, & justifiaient le choix que Charles le Chauve fit de lui au Parlement tenu à Compiègne en 867, où, après lui avoir conféré le titre de Duc & de Marquis de France, il lui confia la défense du Pays situé entre la Seine & la Loire, contre les courses des Normans.

Il eut, comme on le sçait, pour fils Robert II, Duc de France, couronné Roi, & pere de Hugues le Grand, qui eut pour fils Hugues Capet, élevé sur le Trône l'an 987; de sa postérité sont sorties quinze Branches principales, qui sont ici mises sous les yeux dans une Table générale, & qui font le sujet des quinze Livres dans lesquels cette troisième partie est divisée. Il a représenté aussi dans des Cartes particulieres les Bran-

ches mêmes qui se sont divisées en plusieurs, comme celles de Bourbon, de Dreux & de Courtenay, dont sans cela il seroit difficile de reconnoître les différentes tiges.

On verra à la page 429 une Table Généalogique qui montre comment Louis XV. descend de Henri IV. par sept côrez différens. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet Ouvrage, nous ajouterons simplement à ce que nous en avons dit jusqu'ici, que sur-tout dans la dernière partie qui regarde la Race Royale, & les diverses Branches qui en sont sorties, il nous a paru que notre Auteur s'est tenu également éloigné de la flatterie, & de la malignité, deux écueils contre lesquels les Généalogistes courent souvent risque d'échoier.

Ce Volume se vend séparément, aussi-bien que le quatrième, dont nous parlerons dans le Journal suivant.

## DE MORBIS VENEREIS, AUCTORE JOANNE ASTRUC :

Editio altera.

C'est-à-dire : *Traité des Maladies Veneriennes par M. Astruc, Médecin Consul:ant du Roi.* A Paris, chez Guillaume Cavelier, rue saint Jacques, près la Fontaine saint Severin, au Lys d'Or, 1740. nouvelle Edition. 2. vol. in-4°.

**V**OICI une seconde édition du fameux Traité de M. Astruc sur les Maladies Veneriennes; comme nous avons déjà donné l'Extrait de cet Ouvrage (\*), tel qu'il a

paru dans sa première impression; nous ne rendrons compte ici que des additions, dont l'Auteur vient de l'enrichir dans cette édition nouvelle.

(\*) Dans le Journal du mois de Janvier de cette année.

Ces additions regardent la partie Historique de l'Ouvrage, la Table

A a a ij

Chronologique des Auteurs , & enfin la partie médicale.

C'est comme on le sçait dans l'Histoire même de la maladie sur laquelle M. Astruc écrit qu'il puise ses preuves pour établir que cette espèce de contagion est nouvelle dans l'Europe : Qu'elle nous a été apportée des Isles Antilles ; Qu'elle est entièrement différente de la lèpre ; qu'enfin ce siècle , après avoir eu divers périodes qui ont été tous remarquables par l'apparition & la disparition des différens symptômes , paroît tendre aujourd'hui , mais lentement , vers sa fin. Ce que l'illustre Auteur ajoute à cette partie de son Ouvrage , fortifie les preuves qu'il avoit déjà employées à ces différens égards , ainsi que les réponses qu'il avoit faites aux objections de ceux qui sont d'un avis opposé au sien sur l'origine nouvelle de la maladie : il emploie en particulier tout un chapitre à l'explication de quelques endroits de l'Ecriture que les partisans de l'opinion contraire tournent en leur faveur , comme autant de preuves de l'ancienneté de la maladie dont il s'agit. On trouve ensuite plusieurs discussions critiques , historiques , quelques déterminations plus précises de certaines dates intéressantes , voilà sommairement ce que contiennent les additions que l'Auteur a faites à cette première partie de son Traité.

Quant à la Table Chronologique des Auteurs , elle est très-considérablement augmentée dans cette

nouvelle édition.

Le cinquième & le sixième Livre qui sont les deux premiers du second volume , traitent des Auteurs qui ont écrit depuis l'invasion de la maladie jusques en l'année 1660. Les deux suivans concernent tous les Ouvrages publiés dans tout le cours du dernier siècle. Enfin on trouve dans le dernier Livre , les Auteurs dont les Ecrits ont paru depuis le commencement du siècle présent jusqu'à aujourd'hui. On peut dire que c'est ici une Bibliothèque fort étendue des Ouvrages de ce genre. Mais combien de peines & de soins n'a-t-elle pas dû coûter à M. Astruc ? Il ne lui a pas suffi de fouiller dans toutes les Bibliothèques de Paris , il a fallu qu'il ait eu recours aux Bibliothèques étrangères ; à celles d'Italie , à celles d'Angleterre , de Hollande , &c. Il ne falloit pas moins que le zèle & le courage qu'inspire l'amour du travail qui a pour objet le bien public , pour soutenir la lecture de tant d'Ouvrages , où presque tout n'est qu'ineptie , & dont le style est grossier & rebutant.

On sent assez combien cette partie du Traité de M. Astruc mérite l'estime & la reconnaissance de tous ceux qui cherchent à s'instruire pleinement sur ces matières : ils y verront comme d'un coup d'œil tout ce qu'on peut recueillir d'utile & de remarquable de la lecture de ces Ouvrages , & c'est ainsi que sans rien perdre du côté de l'instruction , ils s'épargneront non-



seulement les frais d'une Bibliothèque immense, mais encore le dégoût qu'il auroit fallu essuyer pour lire tant de mauvais Livres. Les Philosophes ne seront pas moins satisfaits de cette partie du Traité de M. Alstruc, ils pourront y voir combien d'erreurs il a fallu écarter pour parvenir à la vérité; par quels progrès de connoissances, on a enfin réussi à la reconnoître, à la saisir, à la fixer. Les amateurs de l'Histoire Littéraire trouveront également de quoi s'occuper: le nom de chaque Auteur, sa patrie, les lieux où il a étudié, où il a exercé sa profession: le tems où les Ecrits ont paru; tous ces détails sont très dignes de curiosité. M. Alstruc ajoute à la fin de ce volume une Dissertation, dans laquelle il examine ce qui manqueroit encore pour avoir une connoissance parfaite de tous les Ecrits qui ont paru sur les maladies vénériennes. On y trouvera. 1°. Une liste de quelques Ouvrages indiqués par les Bibliographes, mais que l'Auteur a inutilement recherchés. 2°. Une autre liste de plusieurs Traités dont on ignore la première édition, ou plutôt la date précise de leur première impression. Enfin une troisième liste de quelques Auteurs qui se sont déguisés sous un faux nom, ou qui n'ont désigné leur nom véritable que par des lettres initiales: Quant aux anonymes, l'Auteur renvoie à la Table de son Livre, où on les trouvera tous rassemblés sous le mot anonyme; & comme Monsieur Alstruc ne néglige aucun moyen

d'embrasser tout son objet, il invite les Sçavans qui peuvent avoir quelque'un des Ouvrages qu'il a inutilement recherchés, ou quelque'autre qui auroit pû lui échapper, à vouloir bien lui en faire part. Il les prie d'en faire l'analyse, & de la lui envoyer, sans oublier ni l'histoire de l'Ouvrage ni celle de l'Auteur. Il demande avec la même instance à ceux qui auront quelque connoissance sur la première édition des Ouvrages qu'il a indiqués, & à ceux qui auront quelques lumières sur le vrai nom des Auteurs, soit pseudonymes, soit anonymes de vouloir bien les lui communiquer; s'engageant à publier les sujets de la reconnoissance qu'il devra à chacun d'eux. Nous croyons devoir indiquer ici les moyens que M. Alstruc propose aux Sçavans, pour lui faire tenir ce qu'ils voudront lui communiquer: ils pourroient choisir la voye des Banquiers; ou celle des jeunes Medecins, qui de toutes parts viennent à Paris, ou celle de Messieurs les Ambassadeurs, qui se prêtent volontiers à tout ce qui peut contribuer au progrès des lettres. On lui seroit cependant plûtoit de préférer tout simplement la voye du Courier, à moins toutefois que le volume qu'on voudroit lui envoyer n'excédât celui d'un paquet ordinaire; en ce cas d's qu'on auroit la bonté de l'avertir, il auroit soin de chercher lui-même un moyen moins coûteux, par lequel on lui pourroit faire tenir ces paquets.

Nous voici arrivés aux additions les plus importantes de cet Ouvrage , c'est-à-dire à celles qui concernent la partie thérapeutique, ou la cure de la maladie & de ses symptômes. Ces additions se bornent à trois. Nous ne rendrons ici compte que des deux premières, réservant pour le Journal suivant l'Extrait de la troisième.

*Sur l'Ophthalmie Venerienne.*

La première des deux additions, dont nous allons donner le précis, a pour objet cette espèce d'Ophthalmie Venerienne, qui est principalement caractérisée par l'écoulement d'une matière semblable à celle de la gonorrhée. M. Astruc décrit d'abord la maladie : il fait voir que la perte de l'œil en est presque la suite certaine, si on ne prévient ce danger par les remèdes les plus prompts. Il pense que cette maladie n'est qu'un symptôme de la gonorrhée, soit dit-il, parce qu'il n'y a point d'observation certaine par laquelle on puisse prouver que cet accident ait jamais paru, si ce n'est à la suite d'une gonorrhée supprimée, ou qui couloit trop peu ; soit parce qu'on a toujours vu cette ophthalmie se dissiper aussi-tôt qu'on a rappelé le cours de la gonorrhée, ou que la matière virulente s'est jetée sur quelqu'autre partie. L'excellent Observateur entre dans un grand nombre d'autres détails que nous désirerions pouvoir rapporter, mais que les bornes d'un Extrait nous obligent de sacrifier

pour passer au point encore plus important, c'est-à-dire à la méthode que l'Auteur propose pour la cure de cette cruelle maladie, qu'un coup d'œil peut bien nous faire discerner, mais qui ne se guérit que fort difficilement, pour peu qu'on lui ait laissé faire des progrès.

Si l'Ophthalmie en question est naissante ; si elle est légère ; si après une attention exacte à la virulence de la gonorrhée & à la cause qui l'a supprimée, on peut se flatter de rappeler le cours des matières vers les parties inférieures, ou si enfin quelque autre maladie venerienne peut faire une diversion favorable ; alors il faut s'en tenir, selon M. Astruc, aux remèdes ordinaires, c'est-à-dire aux fréquentes & copieuses saignées secondées de l'usage des boissons, & des Topiques convenables ; & à l'administration très-prompote, ou des préparations mercurielles, ou des frictions. Mais si l'usage de ces remèdes dans ce premier degré de la maladie peut suffire, il n'en est pas de même, lorsque la maladie est ancienne, lorsqu'elle est confirmée, lorsqu'elle rassemble ou tous les symptômes que l'Auteur a décrits, ou même une partie de ces symptômes ; alors ce seroit inutilement qu'on s'obstineroit à suivre la méthode qu'on vient de prescrire : ce seroit en vain même, qu'on emploieroit & les scarifications & les frictions : l'expérience justifie que ces secours alors ne peuvent tout au plus que retarder la per-

re de l'œil , mais non pas l'empêcher : A quels moyens faudra-t-il donc avoir recours ? Le seul qui reste , c'est l'amputation , c'est l'extirpation de toute la surface de la conjonctive enflammée , qu'on emportera avec la pointe des ciseaux , après avoir saisi & fixé la tumeur au moyen d'une aiguille , dont on l'aura horizontalement traversée : sans cette operation , poursuit notre Auteur , point d'espérance de sauver l'œil : au lieu que par ce moyen on est très-assuré de le sauver , sans qu'on ait à craindre aucune difformité , ni du côté de la conjonctive , qui reprend sa même blancheur , ni du côté des paupieres , si l'inflammation qui de la conjonctive peut s'étendre jusqu'à leur membrane interne exige qu'on fasse sur ces parties la même operation. Telle est la méthode que l'Auteur propose d'après la pratique de feu M. S. Yves à qui il fait honneur de l'operation que nous venons de décrire.

*Sur la Méthode de la Fumigation.*

On sçait que la méthode de la Fumigation vient de reparoître à Paris , comme une méthode nouvelle & salutaire , quoique aussi ancienne pour ainsi dire que le mal même : quoique décrite dans un grand nombre d'Ouvrages , quoique sçetie par le cri commun de tous les praticiens. C'est à cette occasion que M. Astruc s'élève de nouveau contre les fumigations & que pour confirmer la condamnation qu'il en avoit déjà prononcée,

il rappelle d'abord le malheureux succès des nouvelles épreuves qu'on vient de tenter.

Parmis ces épreuves , dont notre Auteur rend un compte exact , il en est trois qui ont été faites dans l'Hôpital de Bissêtre , mais d'une manière si autentique & si solennelle , qu'il est impossible de former le moindre soupçon contre la fidélité des registres de l'Hôpital où se trouvent marqués l'état des malades , lorsqu'ils sont entrés dans les remèdes , & les differens changemens qui sont survenus dans chacun d'eux , pendant le cours du traitement ; & enfin les differens événemens qu'ont eus les fumigations. C'est la vérité résultante de ces registres , ou plutôt ce sont ces registres mêmes , que M. Astruc nous présente , après les avoir redigés en autant de tables qu'il y a eu d'épreuves ; & après avoir ajouté l'Histoire exacte de trois particuliers qui hors des Hôpitaux ont été traités par les mêmes voyes. Il démontre calcul fait.

1°. Que de 38. ou 39. malades qui ont été soumis aux fumigations , il en est mort 4. c'est-à-dire plus de la douzième partie , quoique la maladie dont ils étoient attaqués , fut à peine confirmée ; qu'ils fussent dans la fleur de leur âge , & d'une constitution fort robuste.

2°. Que généralement dans tous les malades , le traitement a été aussi long , aussi laborieux , & peut être plus difficile qu'il ne l'eût été par les frictions.

3°. Qu'il y en a eu plus de la moitié qui n'ont re-

ou aucun soulagement des fumigations. 4°. Que le nombre de ceux qu'on a cru guéris, monte à peine au riers, encore est il certain que le mal a reparu avec tous les symptômes dans quelques-uns, quoiqu'ils aient protesté sous la religion du serment, que depuis le traitement ils ne se sont exposés en aucune manière au péril de contracter de nouveau la maladie.

Après ce simple exposé, si l'on s'en tient du moins à l'autorité de l'expérience, il ne restera plus aucun doute, sur l'insuffisance, ni sur le danger de la méthode des fumigations.

Mais la théorie s'accorde-t-elle avec l'expérience, pour bannir la fumigation, & assurer la préférence à la méthode des frictions? c'est

ce que M. A. doit en; il appuie son sentiment sur des raisons très-profondes, très-ingénieuses, & auxquelles, pour ne les point affaiblir, nous sommes contrains de renvoyer les lecteurs; nous dirons seulement qu'il résulte de ses Observations, que toutes les conditions qui pourroient concourir à rendre le mercure efficace, manquent nécessairement à celui que la fumigation introduit & le rendent dangereux. Nous remettrons au Journal suivant, à rendre compte d'une dernière partie qui forme un Traité à part extrêmement curieux, c'est l'Histoire & la description de cette même maladie, telle qu'elle existe chez les Chinois avec leur manière de la traiter.

#### OUVRAGES DE BOURSULT:

*Le Marquis de Chavigny.* A Paris, chez *Didot*, Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Bible d'or. 1739. Avec Approbation & Privilège du Roi. pag. 288. sans compter l'Épître Dédicatoire, adressée à M. *Pérault*, & l'Avis au Lecteur.

(\*) *Le Prince de Condé.* Chez le même: pp. 158. sans compter l'Avis au Lecteur.

*Ne pas croire ce qu'on voit, Histoire Espagnole:* pp. 314. sans compter l'Épître Dédicatoire, qui est adressée à M. *Pidou* de S. Olan.

*Artemise & Poliante Nouvelle.* pp. 242. sans compter l'Épître Dédicatoire adressée à M. *Charlot de Bretigny.* Chez le même *Didot*: in-12.

CETTE Edition a été faite avec plus de soin que la précédente, & elle mérite d'être re-

(\*) Ce Roman se trouve dans une Edition des Œuvres de Madame de Villiers; mais on sçait que dans son original il a paru sous le nom de *Boursault*.

cherchée. Comme les Ouvrages qu'elle contient sont connus depuis long-tems, nous n'en donnerons point d'Extrait; mais il est bon d'observer qu'on trouve au commencement du Roman intitulé, *Artemise & Poliante*, des endroits

endroits qui peuvent servir à l'Histoire Anecdote du Théâtre François : ils font connoître quelle étoit la disposition d'esprit des Auteurs contemporains de Racine au sujet des Ouvrages de ce grand Poëte. Boursault rend compte de ce qui se passa à la première représentation de *Britannicus* sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Il rappelle d'abord avec une complaisance très-aisée à appercevoir, tout ce que de prétendus connoisseurs, auprès de qui il se trouva, découvrirent de défauts essentiels, dans cette Piece : le détail où il entre à ce sujet méritant plutôt le nom de Parodie que celui de critique de la Piece. Après ce déchaînement il annonce qu'il rendit bien plus de justice à M. Racine, & tout de suite il expose le jugement qu'il avoit porté de cette Tragédie : & ce jugement est au moins aussi aigre, aussi injuste, aussi méprisant que celui qu'il sembloit avoir déshonouré le moment d'uparavant. Au mérite près de Versificateur, qu'il reconnoît dans M. Racine, il ne lui accorde aucun talent pour le Théâtre. La Piece d'ailleurs a

été représentée à merveille, & cette circonstance qui n'est pas rappelée pour obliger l'Auteur fournit du moins quelques détails, qui pourroit paroître curieux aux amateurs du Théâtre, c'est le nom des Acteurs qui remplissoient les Rôles. La *Désailliers*, dit-il, jouoit Agrippine. Cette Actrice qui, selon lui, avoit accoutumé de charmer le public, s'étoit surpassée ce jour-là : la *Dennebault*, qui représentoit *Junie*, avoit fait aussi des miracles.

Enfin, Boursault voit & décide en Auteur, c'est-à-dire, avec la jalousie & la mauvaise foi que quelques Auteurs se permettent en pareil cas, & dont ils sont punis par ce même public qu'ils veulent séduire. La Piece, quand elle est bonne, reste & la critique tombe. On peut dire que Boursault méritoit de penser mieux qu'il ne faisoit à cet égard. Plusieurs de ses Comédies qu'on reprend souvent encore au Théâtre François, étant remplies d'une très-bonne morale & de beaucoup de traits d'esprit.

## NOUVELLES LITTERAIRES.

### ITALIE. DE ROME.

**I**L paroît que les Belles-Lettres accompagnent M. le Cardinal Quirini par-tout où il porte ses pas, & qu'au milieu des soins les plus graves & les plus importans, elles

*fin.*

le font jouir de toutes les douceurs de la retraite la plus tranquille. Il a sçu mettre à profit tous les momens de loisir que la tenné & la longueur du Conclave lui donnent ; & un tems que d'autres regarderoient comme un délasse-

B b b

ment nécessaire, ce respectable Cardinal en a fait usage pour enrichir la République des Lettres d'un Ouvrage utile, & digne de lui. Il ne pouvoit continuer les occupations Litteraires auxquelles il s'appliquoit avant la tenue de cette auguste Assemblée, parce qu'il ne pouvoit s'y procurer les secours dont il avoit besoin pour cela; mais il y en a substitué une autre encore plus convenable à la dignité & au caractère de cette Assemblée n'en e. Il a donc entrepris de donner au public, & il a donné en effet la *Vie du Pape Paul II*. Ce choix convenoit d'autant mieux à M. le Card. *Quirini*, que ce Pape étoit Noble Vénitien comme lui, & qu'il étoit revêtu de presque toutes les noblesses dignitez Ecclesiastiques. Cette Vie avoit déjà paru; M. *Muratori* l'avoit insérée dans la 2<sup>me</sup> partie du 3<sup>me</sup> Tome de sa *Coll. Etion des Historiens d'Italie*; mais elle étoit si défectueuse, qu'il étoit indispensable de la retoucher, & d'en donner une nouvelle Edition plus travaillée & plus correcte. M. le C. *Quirini* a mis à la tête de la Vie de *Paul II* une Préface, avec une Défense de ce Pape contre Platine, & contre quelques autres Ecrivains, qui n'ont pas épargné sa mémoire. Nous n'en tiendrons point dans le détail de cet Ouvrage, & nous nous contenterons d'en rapporter le titre, en attendant qu'on en rende compte au public dans un de nos Journaux: *Pauli II Veneris Pontificis Maximi Vita ex eademe manuscripto*

*Anglice Augustinensium Bibliotheca descripta, praemissis ipsius Sanctissimi Pontificis vindexibus adversus Platinam, aliosque obrectatores. Romae, Typis Antonii de Rubis, apud Pantheon 1740. in-4°.*

*Antique Numismata Maximimoduli aurea, argentea, aerea, ex Museo Alexandri S. R. Ecclesiae Cardinalis Albani in Vaticanam Bibliothecam à Clemente XII Pont. Opt. Max. translata, & à Rodolpho Veneto Cortonesi notis illustrata. Volumen I Romae, impressis Calcographi Cameralis Typis Bernardi 1739. in fol. C'est-à-dire: Médailles anciennes d'or, d'argent & de bronze, de la première grandeur, transportées du Cabinet du Cardinal Albani dans la Bibliothèque du Vatican par les soins du Pape Clement XII avec les Remarques de M. Rod. Venuti, &c. On ne peut douter que ce Recueil de Médailles ne soit exquis, & que le présent que M. le Card. Albani a fait à la Bibliothèque du Vatican, ne soit très-précieux; on en doit juger par les soins que ce Cardinal s'est donnés, & les dépenses qu'il a faites pour le composer. Les connoissances de M. Venuti, dans les Antiquitez Grèques & Latines, sa pénétration, soit à faire le discernement des Médailles, soit à marquer les tems & les circonstances des événemens qui y ont rapport, soit à choisir parmi les différentes opinions des Sçavans, celles qui sont le plus autorisées, répondent par avance de la bonté de son Commentaire sur ce*

Recueil de Médailles. C'est aussi ce que nous ferons voir avec l'étendue convenable dans un de nos Journaux suivans.

DE MILAN.

Voici enfin le second Volume des *Antiquitez d'Italie du moyen âge*, composé par M. Muratori, qui paroît depuis peu. Ce Volume s'est fait attendre plus long-tems que l'Auteur n'avoit crû. Différentes raisons, dans lesquelles nous n'entrerons point, en ont retardé l'impression. Avant qu'on rende compte de ce 2<sup>m</sup> vol. dans le Journal, il nous suffit d'avertir qu'il n'est pas moins digne de son Auteur & de la curiosité du public, que le premier, qui renferme beaucoup de choses importantes touchant notre Histoire, & dont on parlera aussi dans un des Journaux suivans.

*Novus Thesaurus veterum Inscriptionum in prapicuis earumdem Collectionibus hætenus prætermisissarum*, Collectore L. Ant. Muratorio. Tome II Mediolani. Ex Aedibus Palatinis 740. in-fol. C'est-à-dire: *Nouveau Trésor des Inscriptions ci-devant omises dans les principales Collections qui en ont été faites*, recueillies par M. L. A. Muratori, &c. En attendant que nous entretenions le public de ce qui est contenu dans ce Volume, nous nous contenterons d'avertir, que comme il s'étoit glissé un grand nombre de fautes dans les Dissertations que M. de la Bastie avoit envoyées à M. Muratori pour être insérées dans le premier Volume

des Inscriptions, & dont il s'étoit plaint plus d'une fois à trop juste titre, on a mis au commencement de celui-ci un Avertissement sur ce sujet, avec une courte Préface de M. de la Bastie touchant ce qu'il veut qu'on ajoute, qu'on change & qu'on corrige dans ses Dissertations, & avec une Table étendue des fautes, des omissions, & des corrections; c'est le seul moyen possible de reparer le mal, en attendant qu'on réimprime ce premier Volume.

ALLEMAGNE.

DE LEIPSICK.

Voici quelques Ouvrages qui ont été imprimés sur la fin de l'année dernière & dans le courant de celle-ci, dont le débit se fait ici présentement, & dont quelques-uns de nos Lecteurs seront peut-être bien aises d'avoir connoissance :

1°. *Biblia Hebraïca, cum notis Massorethicis & numeris distinctionum in Parascchas, & Capita & versus. Accurante Christiano Reineccio. Lipsia 1739. in 4°.*

2°. Une nouvelle Edition, avec des augmentations considérables de l'Ouvrage de M. Samuel Cocceius intitulé : *Samuelis Cocceii Jus Civile controversum*, Editio altera, &c. *Lipsia, 1740 in-4°.* 2 vol. Cette dernière Edition se trouve aussi à Francfort.

3°. Le Volume des nouveaux Actes des Sçavans de Leipsick, contenant l'année 1739. *Nova Acta Eruditorum anni 1739. Lipsia. 1740. in-4°.*

4°. Un Ouvrage contenant ce

qu'on a pû recueillir de l'Histoire des Danois hors du Dannemarck. Ce Recueil est intitulé : *Gesta & res gesta Danorum extra Daniam, præcipuè in Oriente, Italia, Hispania, Gallia, Scythia, Hibernia, Belgio, Germaniæ & Sclavonia.* Lipsiæ 1746. in-8°.

## AN G L E T E R R E.

DE CAMBRIDGE.

M. Taylor, Membre du Collège de S. Jean, & Aide des Registres de l'Université, se propose de faire imprimer par Souscription une nouvelle Edition des *Franciques & des Epîtres de Démosthènes & d'Eschines*, avec tout ce qui nous reste de ces deux anciens Orateurs. Cette Edition sera exactement revûe sur les précédentes, & sur les meilleurs Mss. qui n'ont point encore été collationnés. On publiera le Texte d'après l'Edition de Jérôme Wolfius, imprimée à Francfort en 1606, & immédiatement au-dessous on mettra la Version Latine du même Jér. Wolfius. On trouvera à la fin de chaque Harangue ou Epître les Scholies Grèques qui s'y rapportent. On donnera sur Démosthènes non-seulement les Scholies d'Ulpian, revûes & corrigées, mais aussi celles de Zozius Afsalonite, qui sont en Mss. dans la Bibliothèque du Vatican, & dans celle du Roi de France; & sur Eschines, celles d'Apollonius qui sont entre les mains de l'Editeur. Les notes que M. Taylor ajoutera aux Scholies, seront tirées des meilleurs Commentateurs & Traducteurs de ces

deux anciens Ecrivains, & serviront ou à défendre la véritable leçon du Texte, ou à expliquer quelque point particulier du Gouvernement d'Athènes. A la tête de tout l'Ouvrage on donnera la Vie de Démosthènes & d'Eschines, recueillie avec soin des meilleurs Auteurs, & des autres Monumens de l'Antiquité. Cet Ouvrage contiendra 4 vol. in-4°. On mettra à la fin du dernier, un Indice étendu des mots & des phrases Attiques qui se trouvent dans ces deux Auteurs. Le prix de la Souscription est de 3 guinées, dont on payera deux en souscrivant, & l'autre en recevant un exemplaire complet de l'Ouvrage. L'exemplaire en papier royal sera de cinq guinées; on en payera 3 en souscrivant, & les 2 autres en recevant l'exemplaire.

DE LONDRES.

*The Works of Francis Bacon, Baron of Verulam, Viscount S. Alban, and Lord Chancellor of England, &c.* C'est-à-dire: *Les Œuvres de François Bacon, Baron de Verulam, Vicomte de S. Alban & grand Chancelier d'Angleterre, contenant plusieurs Pièces qui ne se trouvent dans aucune Edition précédente de ses Œuvres, avec une nouvelle Vie de l'Auteur.* Par M. Malles. 1740 in fol. 4. vol.

Les Pièces qu'on a ajoutées à la nouvelle Edition des *Œuvres du Chancelier Bacon* se vendent séparément, ainsi que la nouvelle Vie, qui a été aussi réimprimée in-8°.

*Exodus, the first book of Moses called Genesis translated from*



*the original*, &c. C'est-à-dire : *Le premier Livre de Moïse appelé la Genèse, traduit sur l'original*, &c. Par *Jean Lookup Echnyer* Chez *Roberts*, Libraire, aux Armes d'Oxford, dans *W'arwick-lane*. in-8°. L'Auteur de cette nouvelle Traduction, qui donna, il y a quelque tems, un Traité sur les fautes, qui se trouvent dans les Traductions de l'Ecriture Sainte en Langue vulgaire, » remarque que les » véritables Livres de l'Ancien Testament sont ceux que les Juifs » ont conservés dans leurs Synagogues, & tels qu'ils les ont » conservés, c'est - à - dire, sans » points & sans accens, & que » c'est à ceux-là seuls qu'on doit » avoir recours ; il remarque aussi » que s'étant proposé d'exprimer » le véritable sens literal de l'Ecriture, il a été obligé de s'éloigner » en plusieurs endroits des Traductions vulgaires. Il traduit par » exemple le mot *Elohim* par les » *Dieux*, &c. » Cet Ouvrage est dédié à M. l'Archevêque de *Canterbury*, Primat d'Angleterre.

H O L L A N D E.

D E L A H A Y E.

*Histoire de la Vie & du Règne de Louis XIV. Roi de France & de Navarre enrichie de Médailles, redigée sur les Mémoires de feu M. le Comte de \*\*\**, publiée par *M. Bruzen de la Martiniere*, premier Géographe de Sa Majesté Catholique, Secrétaire du Roi des deux Siciles, & du Conseil de Sa Majesté. Chez *J. an Van Duren* Avec Privilège 1740. in-4°. premier vol. Cet Ouvrage

s'est fait attendre long-tems, mais l'Auteur se flatte que » le public » sera bien dédommagé de sa longue attente par la promptitude » avec laquelle il en donnera la » suite, & par les soins qu'il a pris » pour que la beauté de l'Edition » réponde à l'importance de l'Ouvrage, & à la dignité du sujet. » Nous pouvons aussi, de notre part, assurer le public que la beauté du caractère, du papier, & de l'impression du premier vol. acquise à cet égard dès à présent la promet de *M. Bruzen de la Martiniere*.

Le même Libraire a mis en vente un Ouvrage composé par *M. Bardet de Vulturne*, Capitaine & Ingénieur au service du Roi des deux Siciles ; en voici le titre : *Cours de la Science Militaire à l'usage de l'Infanterie, de la Cavalerie, de l'Artillerie, du Génie, & de la Marine, avec les plans & les figures nécessaires*. 17 ; c. 4 vol. in-8°.

F R A N C E.

D E P A R I S.

*Fr. de Bure* le jeune, Libraire, Quai des Augustins, à l'Image S. Germain, a fait venir depuis peu d'Allemagne un nombre considérable de Livres imprimés en différentes Villes, & en différentes années, & dont on n'a presque point entendu parler en France. Quoique parmi ces Livres il y en ait qui commencent à n'être plus d'une date d'impression assez récente pour être insérés dans nos Nouvelles, suivant notre usage ; cependant nous en donnerons les titres dans ce Journal, & dans

quelques-uns des Journaux suivans, pour les faire connoître davantage, & porter à s'en pourvoir ceux dont le goût & les études se feroient tournés du côté du genre de connoissance que ces Ouvrages concernent; & pour faciliter, par ce moyen, au *S. de Bure* le jeune le débit qu'il a entrepris d'en faire.

1°. Le *Recueil des Ouvrages de S. François d'Assise*. Instituteur de l'Ordre des Freres Mineurs, avec ceux de *S. Antoine de Padue*, du même Ordre. Ces deux Ouvrages avoient été imprimés à Lyon en 1653. Mais outre que cette dernière Edition est plus ample & plus correcte, le *P. de la Haye* Religieux du même Ordre, qui en est l'Editeur, l'a accompagnée d'annotations, avec des argumens & des observations pour défendre & pour éclaircir plusieurs sentimens de ces deux Saints contre quelques Ecrivains qui les avoient attaqués. Voici le titre: *Sancti Francisci Assisiensis Minorum Patriarcha, necnon S. Antonii Paduani, ejusdem Ordinis, Opera omnia, postillis... illustrata: opera & labore R. P. Joannis de la Haye, FF. Minorum Procuratoris Generalis in Gallia. Adj. et utrisque Una & Elogia; cum Indicibus amplissimis, primò rerum memorabilium; aliter Sacra Scriptura Augusta Sumptibus Martini Veith Bibliopole. 1739. in-fol.* deux Tom. en un vol.

2°. Un Commentaire des Textes de l'Ecriture Sainte, tiré des Ouvrages de *S. Gregoire Pape*, de

l'Edition des Bénédictins, & rangé selon l'ordre des Livres de la Bible, pour en expliquer le sens moral & mystique. Cet Ouvrage porte pour titre: *Biblia Gregoriana, seu Commentaria Textuum Scripturae Sacrae Sancti. regum Papae I. Cognomento Magni, collecta ex omnibus ejusdem operibus anno 1705. impressis. studio Monachorum Ordinis S. Benedicti & Congregatione S. Mauri: ... in quibus partim mystica, partim literalis sacra pagina hujus sacri Doctoris continetur explanatio, cum copioso rerum & verborum Indice Labore Fr. Toile à Navvitate B. V. Mariae Auspiciis Augusti Vindelictorum, & Gracii &c. in-fol.*

3°. La *Vie de Jesus-Christ*, ou un Commentaire sur les quatre Evangiles, distribués en quinze Livres: dans lesquels l'Auteur, sans s'attacher à l'ordre des Evangiles, suit la vie & les actions de *Jesus-Christ*, selon l'ordre & le tems où chaque chose est arrivée: dans le premier Livre l'Auteur parle de *Mysteriis verbi increati*, & *incarnati*; dans le second, de *virgine Maire* atque *ejus gestis*; dans le troisième, de *parentibus*, de *ortu* & *processu praecursoris*; dans le 4<sup>me</sup> & suivans, de *Vita*, de *Miraculis*, de *Sermonibus*, de *Vita assione*, de *Testamento dilectionis*, de *Morte*, de *Resurrectione*, de *Gloria* J. C. & *fine hominum*: l'Auteur a soin de rapporter à chaque sujet, suivant sa division, tout ce qu'il y a dans les quatre Evangiles qui le regarde: voici le titre de cet Ouvrage,

qui peut passer à juste titre pour une Concorde : *Beati Simonis Fidiati de Cassia Ordinis Eremitarum S. Augustini, Gesta Salvatoris Domini nostri Jesus-Christi : seu Commentaria super quatuor Evangelia in quindecim Libros in duobus Tomis distributa*, &c. Ratisbonæ. Typis Hieronymi Lenzii. in-folio. 2. Tom. Cet Ouvrage, où il paroît de l'ordre, du jugement & de l'érudition, ne sauroit manquer d'être utile à ceux qui s'appliquent particulièrement à l'étude de l'Écriture Sainte, & au ministère de la Chaire.

4°. Un abrégé de Théologie intitulé : *Scholasticum personæ Ecclesiasticæ pro foro Poli & Soli Breviarium exhibens universam Theologiam moralem controversas fidei & juris Canonici permixtam*, &c. Auctore Francisco Abbate Major-Engense, &c. Augusta Vindelicorum in-4°.

5°. Une explication de la Doctrine Chrétienne, ou un Catéchisme raisonné, & étendu, composé d'abord en Italien par le Pere Ardia Jésuite, & depuis traduit en Latin par le Pere Robert Lenga du Monastere de Waldassen, de l'Ordre de Cîteaux. En voici le titre : *Tuba Catechetica, idest explicatio doctrinæ Christianæ A. R. P. Ardia Soc. J. Italicè primum edita, & in tres partes divisa, . . . à quodam Religioso Cisterciensi in Latinum sermonem versa*. Augustæ Vindelicorum, & Pedeponti, &c. fol.

6°. La par suite Grammaire Royale Française & Allemande. Par M.

des Pepliers. Leipzig. 1737. in-8°.

7°. Une Méthode avec divers Sujets de Méditations tirés de l'Écriture Sainte, & des Peres de l'Eglise, intitulée : *Varidarium Sacrarum Meditationum, in quo ex floribus Scripturæ Sacræ & Sanctorum Patrum decerpæ veritates proponuntur*, &c. in lucem datum à P. Alphonso Wenzel abbae Congregationis Benedictino Bavaricæ. Augustæ Vindelicorum & Pedeponti, &c. in-8°.

8°. La Traduction Latine d'un des Ouvrages du P. Bouhours Jésuite, intitulée : *Methodus recte cogitandi in Scriptis eruditis & ingeniosis à Gallico in Latinum translata*. Per P. Franciscum Wagner Soc. J. Augustæ Vindelicorum. in-8°.

9°. Un abrégé de Théologie Scholastique suivant la méthode du Docteur Scot, disposé selon l'ordre alphabétique : *Compendium Alphabeticum - Scotisticum Tractatum Theologicum polemicorum de Sacramentis*, &c. auctore M. V. P. Hagkhoffer Ordinis FF. Minorum. Lin-cii. 1739. in 8°.

13°. Une Collection de Pieces manuscrites, ou plusieurs Recueils de Diplômes *Diplomataria*, concernant l'Histoire d'Allemagne & de France, qui n'avoient point encore paru, il y en a xi Volumes imprimés en différentes années. Cet Ouvrage est intitulé : *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi Diplomatum, ac monumentorum ineditorum adhuc*. Ex Museo Joannis Petri Ludewig. Francofurti & Lipsiæ in-8°.

Le quatrième Volume de l'*Histoire Romaine*, composée par M. Rollin, paroît depuis quelques jours; nous en parlerons incessamment dans le Journal.

*Parallèle des Romains & des François, par rapport au gouvernement* Chez Didot Libraire, Quai des Augustins, du côté du Pont

S. Michel, à la Bible d'or, 1740. in-12. 2. vol.

*La Méthode des Fluxions & des suites infinies.* Par M. le Chevalier N. de Bernoulli. Chez le 3<sup>e</sup> Libraire, Quai des Augustins, à Saint Paul. 1740. in-4<sup>o</sup>. Nous en avons compte au public de ces deux Ouvrages dans un des Journaux suivans.

## T A B L E

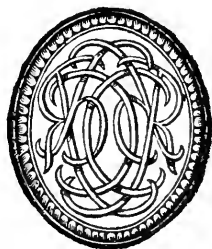
### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE JUIN, 1740.

<b>G</b> énéalogie Diplomatique de la Maison d'Halshourg, &c.	pag. 323
Recueil d'Experiences & d'Observations sur la Pierre, &c.	341
Oraison Funèbre de M. de Beauvau, &c.	348
Dissertation sur le passage de l'air de la respiration dans le sang, &c.	350
Le Théâtre de M. Quinault, &c.	359
Histoire de Philippe, Roi de Macédoine, &c.	360
Généalogie Historique des Maisons Souveraines, &c.	368
Tratté des Maladies Vénériennes, &c.	371
Ouvrages de Boursault, &c.	376
Nouvelles Littéraires,	377.

Fin de la Table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL:  
JUILLET.

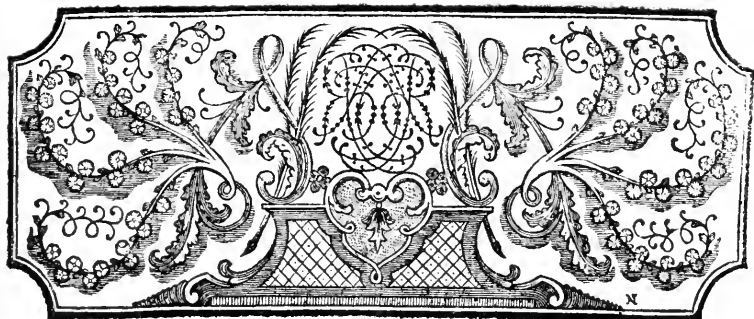


A PARIS;  
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





# LE JOURNAL DES SCAVANS.



JUILLET. M. DCC. XL.

**LEÇONS DE PHYSIQUE , CONTENANT LES ELEMENS**  
*de la Physique déterminés par les seules loix des Méchaniques, expliquées  
 au Collège Royal de France. Par Joseph Privat de Molières , Professeur  
 Royal en Philosophie , de l'Académie des Sciences & Membre de la So-  
 ciété Royale de Londres. 1739. A Paris , chez la Veuve Brocas , rue  
 S. Jacq. au Chef S. Jean : chez Musier , à l'entrée du Quai des Au-  
 gustins , du côté du Pont S. Michel , à l'Olivier : & chez Joseph  
 Bullot , Imprimeur - Libraire , rue des Prêtres , près S. Severin , à  
 l'Image S. Joseph. Tome IV<sup>me</sup>. vol. in-12. pag. 594.*

Juil.

C c c ij

**L**ORSQUE nous rendîmes compte du quatrième Volume de M. l'Abbé de Molières, nous en restâmes à la vingtième Leçon, qui traite du Son, de la Lumière, & des Couleurs.

L'Auteur a partagé ce dernier Discours en 12 Propositions, ce sont autant de Théorèmes desquels dérivent comme par corollaires ce qu'il veut établir. Le son & la lumière ont plusieurs effets communs, la lumière s'étend de toutes parts depuis le point lumineux jusqu'au fond de nos yeux, qui reçoivent par ce mouvement une impression qui occasionne le sentiment de lumière. Le son est pareillement l'effet des frémissemens des parties du corps sonore, & dont l'action se fait entendre jusqu'à certaines distances. On sçait que les rayons de lumière qui partent de divers points se croisent en tout sens sans recevoir aucune alteration sensible; il en est de même du son: plusieurs voix se font entendre, & la propagation n'en est pas interrompue. Les rayons de lumière rencontrant quelque obstacle qu'ils ne peuvent pénétrer, se réfléchissent en faisant les angles de réflexion égaux aux angles d'incidence; cela est encore commun au son. Mais voici d'autres propriétés qui sont particulières à la lumière. Si un rayon de lumière tend à passer obliquement d'un milieu dans un autre plus ou moins dense, il se rompra à la superficie qui sépare ces deux milieux en

s'approchant ou s'éloignant de la perpendiculaire, selon la densité ou la rareté du milieu qu'il a à pénétrer. On a remarqué que les rayons les plus refringibles, sont aussi les plus réfléchibles, c'est-à-dire, que ceux qui s'approchent plus de la perpendiculaire, se réfléchissent sous une moindre obliquité. On sçait encore que la lumière blanche telle qu'elle nous vient du Soleil est composée de différens rayons qui ont chacun leur couleur propre, c'est-à-dire, qu'étant séparés, ils excitent une couleur que nous appellons rouge, jaune, &c. Lorsqu'un rayon tombe sur un milieu qu'il a à pénétrer, son inclinaison & la densité du milieu, peuvent être telles que s'il sort d'un milieu plus dense pour entrer dans un plus rare, il y a une inclinaison qu'il est facile de connoître sous laquelle il se réfléchira toujours, de là il s'ensuit qu'un rayon entre sous une plus grande obliquité en passant de l'eau dans l'air, que du verre dans l'air. La Géométrie détermine toutes ces positions avec facilité.

M. de M. voulant expliquer tous ces phénomènes dont la Géométrie éclaire les conséquences, & non les principes, il a fallu faire un système général qui puisse produire toutes ces variations. Il croit que dans le système du plein, la lumière ne peut se communiquer par un transport de matière, c'est-à-dire, se détacher de l'objet lumineux pour parvenir jusqu'à nous,



parce qu'il ne conçoit pas que toutes les parties jointes à celles qui nous viennent des étoiles fixes puissent n'être pas détournées dans leurs directions. La maniere dont l'Auteur imagine que la lumiere se transmet dans la matiere étherée est à peu près semblable à celle dont le son se transmet dans l'air, admettant plus volontiers que c'est la molécule qui est actuellement contre le fond de nos yeux, qui nous fait sentir son impression, que celle qui est voisine du Soleil qu'on a voulu supposer se transporter jusqu'à la retine.

Il falloit étendre l'idée de cette propagation, il y a tant de manieres de concevoir cette communication, & en même tems, tant de difficultés dans toutes celles qu'on propose que M. de M. n'a pu se dispenser d'expliquer sa pensée sur ce sujet. Selon lui la matiere étherée est composée d'une infinité de petites boules égales, & toutes à ressort dont le diametre sera si petit qu'on voudra l'imaginer, suivant le besoin. Dès là leur force centrifuge sera prodigieuse, les particules de ce fluide infiniment élastique, étant frappées par le corps lumineux exciteront dans ce milieu des ondes semblables à celles d'une pierre jetée dans l'eau, ou à celles que les vibrations continuelles d'un corps frappé excite dans l'air, & selon les loix du choc, la premiere communiquera son mouvement sans qu'il soit réfléchi à cause de l'égalité de ces globules; ce même mouvement ne sera

pas plus interrompu que celui des ondes sphériques, formées dans l'eau qui s'entre-mêlent, & se croisent les unes dans les autres, lorsqu'on y jette plusieurs pierres. Ces pressions de la lumiere seront isochrones, & cette propagation sera comme instantanée à cause du prompt ressort des globules de l'éther, & les centres ne changeront point de place. C'est ainsi qu'on conçoit la communication du choc dans une suite de boules égales frappées, & dont la dernière reçoit le mouvement de la premiere.

Comme cette maniere d'expliquer la propagation de la lumiere n'est pas sans difficulté; notre Auteur ne veut pas que ces ondes de lumiere se forment précisément comme celles de l'eau qui procedent d'un mouvement local des filets perpendiculaires de l'eau qui haussent & baissent, & qui se forment par l'adherence mutuelle des particules d'eau, ce qui leur occasionne une séparation totale, quand elles rencontrent quelqu'obstacle; car alors elles se detachent, & font de nouvelles ondes qui n'ont plus pour centre le même lieu d'où elles étoient parties. On peut dire la même chose du son dont l'air est le vehicule, dont les parties changent continuellement de place. Mais dans les ondes de lumiere, il n'y a point de mouvement local, ce n'est point l'avancement des particules qui contribue à leur production, c'est uniquement le ressort des globules de la matiere

étherée qui ne sortent pas de leur place : elles sont mises en mouvement par le corps lumineux ; si les ondes de la lumière se forment précisément comme celles de l'eau, elles seroient trop faibles , pour que l'action d'une seule de ses parties pussent faire impression sur nos sens , il faut penser que c'est un résultat d'impressions d'un grand nombre de ces points, dont l'effet se réunit dans une tangente commune à la dernière ondulation ; la matière étherée n'étant pas susceptible de cette grande compression & dilatation , les particules ne peuvent se rompre , se replier , se couder & changer de place pour transmettre l'action du corps lumineux , l'on ne pourra par conséquent appercevoir son effet qu'en lignes droites.

Tout ceci nous conduit à l'explication de la refraction , voyons comment notre Auteur conçoit cet effet qui a été le sujet des méditations des plus grands Physiciens. Jusqu'à présent M. de M. n'a adopté le système de Descartes qu'autant qu'il pouvoit convenir à ses propres idées ; on ne sera donc pas étonné de voir qu'il s'en éloigne encore ici , voici ses suppositions.

Les pores des corps transparens sont remplis de petits tourbillons de la matière étherée, plus denses, lorsque la densité de ces corps est plus grande : les ondes de lumière se transmettront dans ces milieux plus lentement à cause de la densité qui leur fera un obstacle , il s'ensuivra donc que la vitesse d'un

rayon de lumière passant de l'air dans l'eau sera rallentié. Avec ses suppositions on auroit soupçonné qu'un rayon tombant sous une inclinaison quelconque , & passant de l'air dans l'eau , l'angle de refraction auroit été plus grand que celui d'incidence , & voici sur quel principe on se seroit fondé. Le rayon de lumière qui tombe obliquement peut-être décomposé : or la force parallèle restant la même , & la directe étant retardée, la diagonale qui marque la direction du rayon de lumière s'éloignera de la perpendiculaire & cependant il faut qu'elle s'en approche. M. de Fermat qui pendant long-tems avoit combattu le système Carthésien, avoit cédé & s'étoit rendu lorsqu'il se retrancha sur la propriété , que tout rayon qui pénètre un autre milieu plus dense doit aller par le plus court chemin , & avec cette propriété on démontre qu'il doit s'approcher de la perpendiculaire ; mais il faut faire attention que pour diminuer le tems il faut racourcir le chemin dans un milieu qui sera plus difficile , & l'allonger dans un milieu qui sera plus aisé , & alors on n'aura plus la direction que l'expérience indique pour la refraction (\*). Ces raisons n'ont point frappé M. de M. qui d'après M. Huguens a expliqué la refraction par le moyen des ondes en supposant qu'un corps va du côté , où il trouve le plus de ré-

(\*) On peut consulter les Lettres de Descartes , & le M. 1723. de M. de Mairan.

sistance , ce qui n'est pas facile à admettre.

L'inflexion que les rayons de lumière souffrent , soit à la rencontre des corps opaques , soit à l'entrée & à la sortie des corps transparens est une connoissance dûe aux nouvelles observations. Cette propriété a fait naître divers systèmes , & si l'attraction merite ce nom ; elle semble la favoriser. Rapportons les principaux faits , & nous les expliquerons en suivant M. de Molieres. Il faut supposer que tous les corps soient entourés d'une petite atmosphère dont la densité va en augmentant à mesure qu'on s'approche du corps ; dès-lors le rayon qui se présentera pour changer de milieu , doit changer de détermination avant d'arriver au second milieu qu'il a à traverser , il se formera une petite déviation qui fera une petite courbe , & lorsque le rayon se préparera à sortir du milieu qui lui avoit été présenté , la courbe sera tournée dans un sens contraire à la première , puis que l'atmosphère est plus rare en densité , en s'éloignant du milieu qu'elle environne. Avec cette même hypothèse , notre Auteur prétend trouver la solution d'une expérience dont on a tenté plusieurs fois l'explication. On expose un prisme de verre sous une certaine inclinaison , on y voit le rayon de lumière , qui après avoir traversé le prisme , & être entré dans l'air , interrompt sa direction & retourne dans le prisme en faisant l'angle de réflexion égal à l'angle d'inci-

dence , après avoir décrit une petite courbe. Pourquoi la chose arrive-t-elle ainsi , c'est dit l'Auteur parce que le rayon a perdu toute sa vitesse perpendiculaire , il ne lui reste plus que la vitesse parallèle , de manière qu'il ne peut sortir de la petite atmosphère , & la dernière couche élastique le renvoye , & l'oblige de rentrer dans le prisme.

On ne peut trouver à cela qu'un embarras , c'est d'imaginer que la vitesse du rayon soit retardée en s'approchant des dernières couches qui s'affoiblissent en densité , puisqu'ailleurs M. de M nous a appris que ces couches diminuant en densité augmentoient la vitesse des rayons. De plus peut-être ne concevra-t-on pas encore aisément que les dernières couches ayent assez d'élasticité pour renvoyer les rayons , car si les dernières sont assez élastiques pour cet effet , lors même qu'elles sont plus rares , les plus voisines du prisme doivent l'être davantage étant plus denses ; & par conséquent le rayon sembleroit devoir ne point sortir du verre. On explique encore ici une autre observation de M. Newton , qui a reconnu qu'un rayon de lumière tombant sur la superficie d'un cheveu se détournoit peu à peu , & décrivait une courbe qui tourne sa convexité au cheveu. Cela a fait imaginer à notre Auteur une atmosphère autour de ce cheveu , mais d'une autre nature que celle dont nous venons de parler. Les molécules de celle-ci diminuent en densité à mesure qu'elles

s'approchent du corps ; il falloit que notre Philicien la conçut ainsi ; parce que l'inflexion s'éloigne de la perpendiculaire. Mais avec cette dégradation de densité , ne paroît-il pas que la vitesse du rayon devoit augmenter suivant ses principes , & par conséquent la courbe sera concave au lieu d'être convexe , ce qui ne s'accorderoit pas avec l'expérience. Il faut qu'il soit bien difficile de concilier les hypothèses que l'on fait en Physique ; car dans quelques endroits notre Auteur demande une atmosphère répandue sur les corps dont la densité augmente à mesure qu'elle s'en approche , & dans d'autres , il en imagine dont les densités vont en diminuant. C'est ce qui fait sans doute dire à M. de M. que l'esprit de l'homme est borné , & qu'on doit se ressouvenir qu'on ne peut jamais répondre d'avoir tout vu & tout examiné dans les tentatives qu'on a formées pour donner un système général.

Après tout ce que nous avons dit , l'ordre naturel demandoit qu'on traitât des couleurs , & c'est ce qu'a fait M. de Mol. elles appartiennent à la lumière dont elles sont une décomposition : on connoît sur cette manière les expériences de M. Newton que nous ne rapporterons pas , elles sont reçues de tous les Philiciens & de tous les observateurs , de ce côté nulle difficulté , il ne s'agit que des explications. On a recours ici aux ondulations dont il a été parlé dans la propagation de la lumière , c'est

une suite du même principe. L'hétérogénéité de la lumière s'attribuera à la force & à la vitesse des vibrations des particules du corps lumineux ; ainsi les secousses plus fortes produiront des ondulations dans la matière étherée qui exciteront le sentiment de la couleur rouge. Les parties qui les composent étant plus fortes deviendront moins perdre de leur vitesse en traversant le verre , mais comment accorder cette plus grande vitesse du rayon rouge avec sa moindre réfrangibilité , n'y auroit-il pas quelque contradiction dans les principes de M. de Molieres.

Quoique la découverte des différentes réfrangibilités de la lumière méritât beaucoup d'attention , il ne falloit pas en rester là , & ce n'étoit qu'une route ouverte pour chercher la cause des couleurs dans les divers corps sensibles. On reconnoît ici que ces mêmes corps contiennent dans leurs pores , & dans l'atmosphère qui les environne de petites particules capables de recevoir certains ébranlemens occasionnés les uns par les rouges , les autres par les jaunes , avec cette condition que les analogues seuls puissent agir les uns sur les autres. comme les ondulations d'une corde d'un instrument n'ébranlent la corde d'un autre instrument que lorsqu'elle est à l'unisson , & lui procure la faculté de faire les mêmes vibrations , & par conséquent le même son ; de même on concevra que les particules renfermées dans les

Les corps ou dans les liquides remués par les ondes analogues, seront mis en vibration pour procurer le sentiment de couleur ; le grand nombre fera la couleur dominante , & le mélange des particules fera les couleurs mêlées. Quant aux corps solides , ils peuvent contenir dans leurs pores des parties convenables à ces mêmes impressions , & de plus on aura recours à l'atmosphère qui suppléera à ce qui leur manqueroit de leur chef.

Voici ce qu'ajoute l'Auteur pour expliquer la transparence & l'opacité : » lorsqu'un corps rouge ne » contient que fort peu de particules capables d'être mises en » vibration par les rayons rouges , » & qu'il n'en contient aucunes ou » très-peu de celles que les rayons » jaunes , bleus , violets , &c. peuvent exciter , alors ce corps soit » dur , soit fluide sera rouge & » transparent , parce que la plus » grande partie de l'action directe » de la lumière se transmettra à » l'ordinaire.

Quant à l'opacité des corps M. de M. dit. » Si ces particules capables d'être ébranlées par l'action des rayons rouges de la lumière sont en très-grand nombre , alors la grande quantité des vibrations pourra interrompre l'action de la lumière , & le corps deviendra opaque.

On trouve à la suite de ceci

l'explication de l'Iris ou l'Arc-en-ciel. Nous n'en dirons rien , parce que M. de M. n'a sur cette matière aucune idée particulière , & la Géométrie sur ce point a tellement fait son devoir qu'elle a satisfait à tout ce qu'on pouvoit désirer , nous n'avons point parlé d'un petit traité des rapports des tons qui se trouve dans cette vingtième Leçon , & on ne peut qu'exhorter ceux qui aiment la Musique théorique à l'étudier , ils y trouveront en peu de mots l'explication du monochorde.

M. l'Abbé de M. n'a pas seulement pensé à prouver des vérités de Philosophie , mais une vérité plus importante & supérieure à toutes celles que nous pouvons connoître ; il termine son ouvrage par une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu. L'Auteur a senti avec tous les Philosophes éclairés , que s'il est permis aux hommes de s'appliquer aux connoissances naturelles , le terme & le but où elles doivent toute aboutir , c'est de reconnoître cette main puissante , qui a dirigé tous ces mouvemens dont la plus parfaite Philosophie ne nous donne jamais que des idées très-superficielles , mais toujours utiles lorsqu'elles nous menent à admirer la souveraine sagesse & l'intelligence du vrai constructeur de la machine de l'Univers.



*HISTOIRE ECCLESIASTIQUE, POUR SERVIR DE*  
*Continuation à celle de M. Vellé Fleury. Tom. XXXVI depuis l'an*  
*1555. jusqu'à l'an 1585. A Paris, chez Pierre - Jean Maritte, rue S.*  
*Jacq. 1738. in 4° pp. 633. non compris la Table des Matieres.*

C E 36<sup>m</sup> & dernier Volume s'étend depuis l'an 1585 jusqu'à l'an 1595, & renferme principalement la suite de l'Histoire de la Ligue. » Ce parti, dit le Continuateur, qui avoit commencé à se former des l'année 1576. s'étoit, ce semble, conduit jusques ici avec assez de sagesse. Il paroît qu'il n'avoit eu d'autre but que de s'opposer au progrès de l'Érésie en France, & de mettre la Religion Catholique & ceux qui la professoient à couvert des insultes des Hérétiques, mais des motifs purement humains détruisirent dans la suite ce projet, & la Ligue ne servit presque plus, que de voile à l'ambition des Guises, qui n'avoient d'autre vûe que celle de regner souverainement en France.

C'est ce que l'Auteur s'est attaché à développer dans le 177<sup>m</sup> Livre, qui est le premier de ce Volume, où l'on trouvera aussi un détail très-circonstancié du jugement & de la mort de Marie Stuart, Reine d'Ecosse. Il rapporte que lorsque la nouvelle de cette sanglante tragédie fut portée à Rome, comme on s'y emportoit publiquement contre la Reine-Elizabeth, qu'on y debitoit tous les jours des Satyres & des Libelles, qui la traitoient de barbare, de

cruelle, de sacrilège, & que les Auteurs de ces Libelles s'attachoient principalement à la donner feinte & hypocrite, que cette Princesse fit paroître pour un crime qu'elle avoit fait commettre, le Pape Sixte V. défendit, sous peine de galère, qu'on continuât à déchirer cette Princesse par des Ecrits outrageans; il disoit que quoiqu'elle fût hérétique, on devoit toujours avoir du respect pour sa dignité, & de la considération pour son mérite; ce qui étoit vrai, ajoute le Continuateur.

Mais ces égards ne lui firent pas oublier ce qu'il croyoit devoir à la conservation de la Foi Catholique, que la Reine Elizabeth persécutoit cruellement en Angleterre. Ce Pape engagea sous main Philippe II. à prendre les armes contre cette Reine, & il offrit même de contribuer aux frais de la guerre. Ses sollicitations eurent leur effet, Philippe fit armer contre l'Angleterre une des plus formidables flottes qui eussent encore paru sur l'Océan; il se flattoit de faire la conquête de ce Royaume, & s'étoit engagé à le tenir à foi & hommage du S. Siège. Mais le Ciel en disposa autrement. Cette flotte, ayant été battue par les Anglois & encore plus par les vents, fut entièrement dissipée, & obligée de

reprendre honteusement la route d'Espagne.

L'Auteur donne aussi , & dans un grand détail , la suite des troubles , que les disputes sur les matieres de la Grace & de la prédestination continuerent de causer dans les Pays-bas. La soumission à la Bulle de Pie V. & le corps de doctrine que l'Université de Louvain avoit signé en conséquence de cette Bulle , sembloient avoir établi une paix durable parmi les Théologiens Flamans , lorsque la Doctrine que Lessius & Hamélius Jesuites , & tous deux Professeurs en Théologie à Louvain , enseignèrent , renouvella les anciennes disputes , & les rendit plus vives , qu'elles n'avoient été jusqu'alors.

» Rien ( pour emprunter les » termes de notre Auteur ) ne pa- » roît en effet plus opposé aux er- » reurs de Baius que les principes » de Lessius , & comme la Faculté » de Louvain , malgré sa soumis- » sion à la Bulle , conservoit tou- » jours beaucoup de penchant » pour les opinions du premier , » il n'est pas étonnant que la doc- » trine du second l'ait revoltée , » sur-tout si on suppose , comme » il est vraisemblable , que Baius » fut l'agent secret de toute cette » affaire.

On fit donc quelques extraits de la Doctrine de Lessius qu'on lui lut en présence de tous les Docteurs ; il répondit par écrit , qu'il reconnoissoit en général , que la doctrine qu'ils contenoient avoit été tirée de ses Ecrits , que quelques propo-

sitions en étoient fidèlement extraites , d'autres tronquées , & détachées de ce qui en fixoit le sens ; dans le même tems il dressa un petit Ecrit dans lequel il exposa les sentimens sur les 34 articles qu'on lui avoit présentés , pria la Faculté de l'examiner , & de trouver bon que les propositions qu'on lui objectoit fussent discutées amiablement en présence d'arbitres agréés de part & d'autres.

» C'étoit ( reprend ici le Conti- » nuateur ) un moyen naturel d'é- » claircir la vérité , & de prévenir » les suites fâcheuses qui ne pou- » voient manquer de naître d'une » pareille contestation , . . . Mais » toutes les instances des Jesuites » furent inutiles , la Faculté étoit » déterminée à porter une censu- » re , & pour le faire avec plus » d'avantage , au lieu de censurer » les propositions que Lessius avoit » avouées lui-même , & présentées » à la Faculté , elle conclut qu'on » s'en tiendrait à l'extrait que » quelques - uns de ses Docteurs » avoient fait des Ecrits de ce Pere » & de ceux d'Hamélius , & dans » lequel , comme nous l'avons dit , » ils prétendoient avoir réduit leur » doctrine à 34 propositions.

On les trouva ici entier avec les qualifications que les censeurs y attachèrent. Ils y accusent en général Lessius & Hamélius de renouveler toutes les erreurs des Sémi-Pélagiens , & ils réfutent chacune de ces propositions par des autorités tirées de l'Ecriture Sainte , de S. Augustin , de S. Prosper ,

de S. Fulgence & d'autres.

Cette censure fut envoyée à tous les Evêques des Pays-bas & aux Universitez de Paris & de Douay, mais la premier refusa positivement d'y souscrire, & on voit une apologie de Lessius dans laquelle il assure que les Docteurs de la Faculté de Théologie y enseignoient ses opinions. Celle de Douay adhéra aux sentimens de l'Université de Louvain, qu'elle regardoit comme sa mere. Le célèbre Estius qui professoit pour lors la Théologie à Douay, composa la censure; elle est plus longue & plus raisonnée que celle de Louvain, & conçue en termes beaucoup plus forts.

Les Jesuites prévoyant les suites fâcheuses que pouvoient avoir toutes ces contestations, les portèrent au Tribunal de Sixte V. Ce Pape, qui étoit habile Théologien, ayant fait examiner dans une Congrégation de Cardinaux les propositions de Lessius & tout ce qui avoit été écrit de part & d'autre à cette occasion, approuva la Doctrine de ce Jesuite, & ordonna à Frangipani son Nonce à Cologne de le transporter à Louvain pour assoupir cette affaire.

Ce Prélat, après avoir écouté les deux partis & reçu tous les Ecrits qu'ils jugerent à propos de lui donner, les fit consentir à renvoyer cette affaire au Saint Siège, pour en attendre un jugement définitif, & rendit un Decret par lequel il défendoit, sous peine d'anathême, d'agiter, soit par écrit,

soit même de vive voix, aucune des matières controversées entre les deux partis, & ce Decret suspendit pour un tems toutes les disputes.

Michel Baus, qui en avoit été le premier Auteur, ne survécut pas long-tems à la paix que la prudence du Légat Frangipani avoit établie dans les Universitez de Douay & de Louvain. Il mourut âgé de 77 ans le 16 Septembre de l'année 1589.

Sa mort avoit été précédée de celle de Jean-Etienne Duranti, premier Président au Parlement de Toulouse; ce Magistrat voulant s'opposer à la fureur des Ligueurs de cette Ville, qui, conformément à la décision de quelques Docteurs de Sorbonne, confirmée par un Decret de l'Université de Toulouse, soutenoient qu'Henri III. étoit déchû de la Couronne, & qui, à l'exemple du Parlement de Paris, vouloient que celui d'Aix déclarât que toute l'autorité résidoit dans les chefs de la Ligue, fut assassiné à l'âge de 6 ans par une troupe de Factieux qui le percerent de mille coups, traînèrent son corps par les rues, & l'attachèrent à une potence.

Il étoit tres-sçavant & prétendoit sans preuves être parent de Guillaume Durand Evêque de Mendes, si connu par son *Traité des Divins Offices*; quelques-uns, dit notre Auteur, ont avancé que pour mieux ressembler à ce Prélat, qu'il avoit pris pour modèle autant que la différence des occupations le



permettoit , il avoit composé le *Traité Latin des Futes sacrées* . qui est entre les mains de tout le monde. Mais il y a lieu de croire, ajoûte-t-il , que cet Ouvrage est de Pierre Danés Evêque de Lavaur , & que Duranti n'en fut que le reviseur. Le stile & l'érudition qui regnent dans plusieurs Livres de Droit qu'il a composés , marquent assez qu'ils sont d'une autre main que le Livre de *Rubus*. Cet illustre Magistrat qui périt par la main des Catholiques , fut toujours néanmoins très-attaché à la Religion , & le protecteur déclaré de tous les Ordres Religieux ; il introduisit les Jésuites à Toulouse, y institua diverses Confréries , & y fit venir les Capucins d'Italie.

Duranti ne fut pas la seule victime de la fureur & de l'aveuglement des Ligueurs ; ce Volume n'est presque rempli que de leurs excès , & jamais Histoire ne montrera mieux que de tous les instrumens dont la politique abusé si sou-

vent , il n'y en a point dont l'abus soit plus dangereux , que celui de la Religion. Mais comme la plupart de ces funestes scènes qu'il seroit à souhaiter qu'en fut effacer de nos Histoires , sont assez connues , nous nous contenterons de dire , qu'on les trouvera ici exposées avec sagesse , & peintes de toutes les couleurs qui en peuvent donner une juste horreur.

Il paroît sur-tout que le Continuateur a travaillé avec soin tout ce qui regarde la longue & difficile négociation qu'Henri IV. après son retour à la foi de ses peres , fut obligé d'essuyer , pour obtenir l'absolution du Pape. C'est par cet heureux événement qui arriva le dix-septième Septembre , 1595 , par le commencement des disputes qui s'élevèrent à l'occasion du Livre de Molina , qui fut imprimé cette même année , que finit ce Volume , & c'est le dernier de cette Continuation de l'Histoire de M. l'Abbé Fleury.

#### COÛTUMES DES ROCHE , BAILLIAGE , ET PREVOSTE'

*d'Orleans , avec les notes de Monsieur Henri Formier , Conseiller au Présidial d'Orleans : Les notes de Damoulin sur l'ancienne Coutume d'Orleans , & des Observations nouvelles , où l'on a renfermé tout ce qui a paru nécessaire pour faire connaître le sens & l'application des Articles, les Maximes autorisées par l'usage au Palais , & les derniers progrès de la Jurisprudence. On y a joint un Discours Préliminaire sur la Coutume d'Orleans , un Traité des Profus & Droits Seigneuriaux , l'Eloge de M. de la Lande & des Observations sur son Commentaire Tom. I. p. 46. Tom. II. p. 231. sans un Discours Historique , une Table des matieres , une Table parallèle des Articles de la Coutume de Paris , avec ceux de la Coutume d'Orleans , & une Table Alphabetique de toutes les Paroisses qui suivent cette dernière Coutume , & qui dépendent en entier ou en partie du Bailliage & des différens Sièges qui le composent. A Orleans , chez Fran-*

çois Rouzeau, Imprimeur du Roi, de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orleans & de la Ville, in-12. 1740.

**N**ous ne pouvons mieux faire connoître cet Ouvrage qu'en rendant compte d'un Discours Historique qui se trouve à la tête du second volume, & dans lequel on explique l'origine des Coutumes en général, l'Histoire de la Coutume d'Orleans en particulier, le Jugement qu'on doit porter sur les Auteurs qui l'ont commentée & le dessein de l'Ouvrage.

Suivant l'Auteur de ce Discours Historique avant que les Romains eussent conquis les Gaules, elles suivoient des Coutumes si semblables aux nôtres, qu'on seroit tenté de rapporter à cette source l'origine de notre Jurisprudence, mais on ne s'arrêtera gueres à cette pensée, ajoute-t-il, si l'on fait réflexions que les Romains, ainsi que tous les monumens de l'Histoire nous l'apprennent, firent bien-tôt passer dans les Gaules leur langue, leurs mœurs, leur politesse, leur gouvernement & leurs loix. *Art illustre d'un peuple né pour être le maître des autres, d'assurer son Empire par les avantages qu'il procuroit aux nations vaincues, & de sçavoir les dédommager de leur défaite.*

Les Francs, les Gots, les Bourguignons en s'emparant des Gaules y détruisirent la domination des Romains, mais se soumirent à leur Droit qu'ils y trouverent établi. Il est vrai qu'ils publièrent aussi leurs loix particulieres que

nous avons encore sous les titres de loi Salique, Gombette, Ripuaire, &c. Mais outre que les anciens habitans du pays qu'on distinguoit alors des Barbares par le nom de Romains ne furent jamais assujettis à ces loix, elles étoient d'ailleurs si informes & si bornées que les peuples mêmes pour qui elles avoient été faites, étoient obligés d'avoir recours au Droit Romain sur ce qui concernoit les mariages, les Contrats, les Testamens, & même les Successions.

Sous la premiere & la seconde race de nos Rois le Droit Romain fut le droit commun de la France. Il ne cessa de l'être vers la troisième, que parce que dans les desordres du dixième siècle toutes les loix indistinctement s'éteignirent. » Au commencement de » la seconde race, dit notre Au- » teur, les habitans des villes & » campagnes à l'ombre des loix » jouissoient tranquillement en » France de leur liberté & de leurs » biens, ils avoient à la maniere » des Romains sous leur puissance » les esclaves qu'ils avoient acquis. » Sur la fin de la seconde race ou » tout au plus à la naissance de la » troisième, on voit avec surprise » toutes les personnes, à la réserve » des nobles, devenues comme esclaves des Seigneurs, réduites même dans les grandes villes, à la » condition de mainmortes &

» soumises à la servitude de corps  
 » ou d'héritage. Par une suite de  
 » la même révolution , les terres  
 » auparavant possédées librement  
 » pour la plus grande partie se  
 » trouvent toutes assujetties au  
 » droit , ou de fief , ou de main-  
 » morte.

» La foiblesse de l'autorité roya-  
 » le presque anéantie , la tyrannie  
 » des grands qui de gouverneurs  
 » devinrent comme souverains de  
 » leurs Provinces ; les sermens de  
 » fidélité qu'ils exigèrent des villes  
 » & de tous ceux qui d'pendoient  
 » de leur gouvernemens , l'effroya-  
 » ble misère des peuples & l'abat-  
 » tement qui en est une suite , les  
 » guerres , la violence & les bri-  
 » gandages continuels ; cet esprit  
 » de licence , de desordre & de  
 » confusion , qui régnoit dans ces  
 » tems affreux , furent apparem-  
 » ment les degrés par lesquels les  
 » Seigneurs parvinrent à cet affer-  
 » vissement général des personnes  
 » & des biens.

» De-là l'oubli des anciennes loix  
 » qui devenoient également inuti-  
 » les & pour les nobles & pour  
 » les roturiers. Pour les nobles pos-  
 » seurs des fiefs, parce que pleins  
 » de cette licence feroce qui carac-  
 » terisa les mœurs de ce siècle , ils  
 » ne vouloient plus reconnoître  
 » d'autres loix que le Droit des  
 » Fiefs & les conditions établies  
 » dans les investitures & les con-  
 » cessions. Pour les roturiers , par-  
 » ce qu'étant tous de condition  
 » servile , ils n'avoient plus d'au-  
 » tre loi que la volonté de leurs

» seigneurs qui les jugeoient eux-  
 » mêmes , ni d'autres règles que  
 » les charges imposées par ceux ci  
 » dans l'établissement des mains-  
 » mortes , & dans l'abandon des  
 » terres dont ils leur accorderoient la  
 » jouissance.

Les anciennes loix étant éteintes ,  
 de nouvelles loix prirent leur pla-  
 ce , ou plutôt différens usages s'in-  
 troduisirent qui en tinrent lieu. Les  
 Coutumes des Fiefs se formèrent  
 d'abord , ensuite ou à peu près dans  
 le même tems , nos Rois établirent  
 des communes dans plusieurs vil-  
 les du Royaume , or comme les  
 Chartes qui portoient concession  
 de ces Droits de commune , con-  
 tenoient par une suite nécessaire  
 divers réglemens pour la Police ,  
 le Commerce & la sûreté des ha-  
 bitans qu'on réunissoit en commu-  
 nes , ces Chartes ont été regardées  
 comme les premiers originaux de  
 nos Coutumes.

Les Seigneurs ayant affranchi  
 dans la suite la plupart des gens  
 de la campagne qui dépendoient  
 d'eux en main-morte , les condi-  
 tions de l'affranchissement donne-  
 rent lieu aux droits de cens , de  
 Champart , de Corvée , de Banna-  
 lité , de Justice.

» On sçait aussi , dit notre Au-  
 » teur , que les François & les an-  
 » ciens Gaulois étoient dans l'usa-  
 » ge de vivre avec leurs femmes , non  
 » seulement dans cette société de  
 » vie qu'exige la nature de l'union  
 » conjugale , mais encore dans une  
 » espèce de société des biens acquis  
 » par les travaux & les vœux com-

» muns , avantage par lequel ils les  
 » dédommageoient de cette puif-  
 » fance abfolue que les mœurs de  
 » ces nations , mais non pas l'ordre  
 » de la nature leur avoit donné fur  
 » leurs femmes. Les traces qui s'é-  
 » toient apparemment confervées  
 » de cet ancien ufage , ont été la  
 » fource de toutes les difpofitions  
 » des Coutumes fur la Commu-  
 » nauté de bien entre le mari & la  
 » femme , fur l'autorifation , fur le  
 » douaire & le don mutuel.

» Enfin , continue notre Auteur ,  
 » les fiefs & les heritages mains-  
 » mortables , attachés & confacrés  
 » en quelque forte par une efpece  
 » de fubftitution à la famille de  
 » ceux auxquels ils avoient été ac-  
 » cordés fous ces charges , ont  
 » donné lieu à l'introduction du  
 » retrait lignager , à la diftinction  
 » des propres en paternels & ma-  
 » ternels , à leur affectation à la  
 » ligne d'où ils étoient fortis , aux  
 » prérogatives des aînés.

Tels font les degrés par lesquels  
 fe font infenfiblement formées nos  
 Coutumes : Fruits de l'ignorance  
 & de la groffiereté , elles prirent les  
 mêmes caractères ; mais un événe-  
 ment heureux pour l'Europe con-  
 tribua bien-tôt à les perfectionner.  
 On en fut redevable à la connoif-  
 fance du Droit Romain , tel qu'il  
 avoit été recueilli par les ordres de  
 l'Empereur Juftinien. Cet Ouvra-  
 ge étoit perdu. Un Allemand qui avoit  
 étudié à Conftantinople alors le feul afile des bonnes lettres le  
 retrouva , en connut le prix , l'en-  
 feigna publiquement en Italie &

mérita par li à jamais , dit notre  
 Auteur , la reconnoiffance du genre  
 humain.

Après avoir donné un idée gé-  
 nérale & abrégée de l'origine de  
 nos Coutumes , l'Auteur paffe à  
 ce qui regarde en particulier la  
 Coutume d'Orleans.

Parmi un grand nombre de Cou-  
 tumes affez femblables , dit-il ,  
 pour faire reconnoître qu'elles é-  
 toient nées dans le même Royau-  
 me , & affez différentes pour ju-  
 ger qu'elles ne s'étoient pas for-  
 mées dans la même Province , cel-  
 le d'Orleans fe distingua avanta-  
 geufement. Elle fervit en partie de  
*modèle aux établiffemens de S. Louis :*  
*Réglemens fur la juftice que ce Prin-*  
*ce également pieux & éclairé donna*  
*vers l'an 1270.* On ne peut donc  
 gueres douter , fuivant notre Au-  
 teur , que cette Coutume n'eut été  
 déjà rédigée par écrit par des Pra-  
 ticiens habiles qu'on appelloit al-  
 lors *Coutumiers*. Elle le fut au  
 moins, ajoute-t-il , & d'une maniere  
 encore plus autentique fous le ré-  
 gne de Philippe le Bel , fi nous nous  
 en rapportons à la tradition con-  
 ftante de nos Peres , qui avancent  
 ce fait comme indubitable dans  
 l'opposition folemnelle qu'ils firent  
 à la réduction de la Coutume de  
 Montargis en 1531. ces rédactions  
 ne fubfiftent plus.

Tout le monde fçait que Char-  
 les VII. ordonna par fon Edit de  
 Montis-les-Tours de l'an 1452. que  
 les Coutumes de chaque Province  
 feroient rédigées par écrit & arrê-  
 tées en l'affemblée des Etats de la  
 Province

Province pour servir désormais aux habitans du pays de loi fixe & invariable. Ses vûes & celles de Louis XI. s'étendoient plus loin suivant que notre Auteur le remarque d'après Philippe de Comines & Dumoulin, ces deux Princes avoient dit-il, formé le dessein de donner aux François un corps uniforme de Jurisprudence puisé dans cet esprit commun qui règne dans toutes les Coutumes, & tiré de ce qu'il y avoit en chacune d'elles de meilleur, de plus sage, de plus judicieux, de plus assorti au génie & aux mœurs générales de la nation. La rédaction particulière des Coutumes ne fut donc ordonnée, que parce qu'elle étoit un moyen nécessaire pour parvenir à l'établissement d'une loi simple & universelle, mais malheureusement, continue l'Auteur, ce qui n'étoit qu'un moyen est devenu l'objet seul de l'exécution & le but si naturel, & si desirable où tendoit ce moyen, seroit peut-être encore aujourd'hui regardé comme un projet plus brillant que praticable, destiné tout au plus à flatter les vœux & charmer le loisir d'un spéculatif outré, si M. le Chancelier sous les auspices d'un Prince né pour être l'arbitre de l'Europe & le pere de ses peuples, n'avoit donné les premières de l'exécution dans l'ordonnance des donations & celle des testamens.

L'Ordonnance de Charles VII. pour la rédaction des Coutumes ne s'exécuta que bien lentement, & la rédaction de la Coutume

*Jul.*

d'Orléans ne fut commencée qu'en 1494. On s'assembla à l'ortis, parce qu'Orléans étoit alors tenu en appanage. L'Ouvrage fut discontinué, on le reprit en 1509. l'Assemblée des Etats de la Province se tint à Orléans, où les Commissaires du Roi se rendirent. Ce fut alors que Montargis & les Baillages qui en dépendoient se séparèrent d'Orléans. D'une seule Coutume, dit notre Auteur, il s'en forma deux, mais si ressemblantes qu'on peut les regarder comme deux sœurs qui lasses de vivre en commun conservent toujours après leur séparation les heureuses marques d'une même origine & le caractère d'une étroite liaison.

Cette première rédaction de la Coutume d'Orléans se trouva si imparfaite, qu'à peine fût-elle achevée qu'on s'aperçut qu'il étoit nécessaire d'en faire une nouvelle. On n'y travailla néanmoins qu'en 1583. les Avocats du Baillage d'Orléans au nombre de 34. furent alors nommés pour dresser sous la direction des gens du Roi, les cahiers de la nouvelle Coutume. Le célèbre Achille de Harlay, Premier Président du Parlement de Paris, Jacques Viole, & Nicolas Perrot qui en étoient Conseillers, & qui venoient de présider à la réformation de la Coutume de Paris, furent encore rommés pour présider à la réformation de celle d'Orléans. On y inséra la plupart des articles qui avoient été ajoutés à celle de Paris, mais elle lui resta néanmoins beaucoup inférieure & pour la forme &

E e e

pour le fond, *comme si*, dit notre Auteur, *on insuffisance & une imperfection eussent été une espèce de tribut que la Province en paye à la capitale, & le respectueux vœu de sa supériorité.*

Notre Auteur entre ensuite dans le détail des défauts de la Coutume d'Orléans : à l'égard de la forme, il fit voir qu'il n'y a nul ordre dans l'arrangement des matières, nulle précision dans la façon dont les articles sont conçus ; à l'égard du fond, il prétend que plusieurs de ses dispositions sont bizarres ou injustes, & il en rapporte différents exemples. Plus la Coutume d'Orléans est imparfaite & plus elle a besoin d'un bon Commentaire. Pyrrhus Erlebermercus entreprit le premier d'en donner un. Il vivoit au commencement du 16<sup>me</sup> siècle, & professoit le Droit Romain dans l'Université d'Orléans. Cet Auteur suivant le témoignage même de Dumoulin, avoit de l'esprit & du sçavoir, mais peu versé dans le Droit Coutumier, il ne connut point le véritable esprit de la Coutume d'Orléans ; & il se contenta d'appliquer superficiellement à chaque article différents textes de loix qui leur sont étrangers pour la plupart. Il étoit sans doute réservé, dit notre Auteur, à Dumoulin d'être le premier de ce siècle qui eût réuni une connoissance également parfaite des deux Droits. Poussé par la force d'un génie à qui rien n'étoit difficile, il entreprit de former la Jurisprudence Française qui n'étoit

alors qu'un espèce de cahos informe & ténébreux & il l'exécuta ; il établit des principes, il tira des conséquences, démêla le véritable esprit de nos Coutumes & dans ses sçavans écrits, il fit voir à la France étonnée qu'inventer l'art & le perfectionner, sont quelquefois la même chose pour les grands hommes. Le Barreau prit alors une nouvelle face & pendant que les Cujas, les Duaren, les Horman travailloient si heureusement pour le Droit Romain, les Dargentré, les Lemaitre, les Mornac, les Coquille n'établissoient pas avec moins de succès les vraies maximes de notre Droit François. Près d'un siècle néanmoins s'écoula depuis l'Erlebermercus, sans qu'il parut de nouveau Commentaire de la Coutume d'Orléans. Leon Tripaud Avocat, en donna bien une nouvelle édition en 1570. mais seulement avec quelques notes marginales, si succinctes & en si petit nombre qu'elles ne peuvent être d'une grande utilité. Enfin vers le commencement du siècle passé il se trouva, dit notre Auteur, dans le Présidial d'Orléans un homme laborieux, appliqué, paisible, ami de la retraite, uniquement partagé entre les fonctions de sa charge & l'étude assidue de la Jurisprudence ; c'étoit Henri Fornier, le second fils de Guillaume Fornier célèbre par ses écrits, le rival de Cujas, si quelqu'un eût pu l'être, & l'un des plus grands ornemens de l'Université d'Orléans dont il étoit Professeur. Henri For-

nier laissant à son frere aîné le Droit Romain comme une espece de fief dans cette famille illustre par le sçavoir, s'attacha particulièrement à approfondir la Coutume d'Orleans & à en pénétrer l'esprit. Il renferma tout son travail dans des notes courtes à la vérité, mais qui paroissent, dit notre Auteur, le fruit d'une méditation profonde & de l'intelligence la plus parfaite de la Coutume. *Ecrivain modeste, exact, judicieux, un seul mot lui suffit pour ouvrir un champ fécond en conséquences. Il semble qu'il ne soit avare des mots que pour enrichir la pensée, semblable à ces grains d'essence qui sous une petite masse renferment beaucoup de substance & de vertu.* Notre Auteur convient néanmoins que l'Ouvrage d'Henri Fornier laissoit desirer un Commentaire plus étendu & où les matieres fussent plus développées, cela le conduisit à celui de M. Delalande. Voici comme il en parle. Dans ce Commentaire le bon sens, la solidité, l'érudition, la clarté, l'intelligence vive & lumineuse de l'esprit de notre Coutume & des principes de la Jurisprudence Française par-tout caractérisent l'Auteur; une des plus grandes beautés de son Ouvrage, & par laquelle il est vraiment original, c'est le parallèle continuel qui y régit entre le Droit Romain & le Droit François, & l'art judicieux avec lequel il sçait appliquer les plus beaux textes des loix à l'éclaircissement & l'interprétation des dispositions de la Coutume. On diroit dans ses écrits

que le Droit Romain n'auroit été fait que pour servir heureusement le nôtre, tant il lui prête de jour & de beautés. Son style négligé, le tour antique de son expression & son vieux langage presque digne du siècle d'Henri III. plaisent cependant toujours par l'énergie, la naïveté, la force & la netteté qui accompagnent son discours. En le lisant on seroit tenté de penser que nous avons assoupli notre langue en la polissant. Enfin le Commentaire de M. Delalande seroit parfait sans quelques fautes qui lui sont échappées sur les points qui dépendent particulièrement de l'usage du palais & de ces maximes, qui se forment & s'épurent par l'agitation & la discussion tumultueuse du Barreau. Dans le temps que le Commentaire de M. Delalande parut, M. de Givès Avocat du Roi à Orleans travailloit à en faire un, il en laissa le manuscrit à sa famille, elle en avoit fait présent, dit notre Auteur, à un Magistrat destiné à devenir un jour dans le Royaume le chef de la Justice; dont malgré sa jeunesse il étoit déjà l'oracle. M. Daguesseau toujours zélé pour l'avancement des Lettres confia l'Ouvrage à M. de Lauriere qui travailloit au grand projet d'un Coutumier Général, & dans les papiers duquel il n'a pas été possible de retrouver le manuscrit après sa mort.

En 1711. il parut une nouvelle édition de la Coutume d'Orleans. L'Auteur y apprend qu'il avoit eu communication de l'Ouvrage de

M. de Givès, & qu'il avoit enrichi ses notes de ce qu'il y avoit trouvé de plus beau & de plus intéressant; il s'appropriera encore les notes de Fornier qu'il refondra à sa manière. De tout cela, dit notre Auteur, il composera un ouvrage utile quoiqu'il eut un des plus grands défauts que puisse avoir un bon Livre, celui de n'être point entendu. Cette objection n'est néanmoins si recherchée qu'au bout de 25 ans il ne s'en trouvoit presque plus d'exemplaires. Sa forme commode & les notes où l'on apprenoit bien des choses essentielles qui avoient échappé aux recherches de M. Delalande la rendoient nécessaire au public. Il falloit donc réimprimer l'Ouvrage tel qu'il étoit ou le perfectionner sans diminuer la commodité du volume, il falloit joindre aux articles les notes de l'Auteur, ou en substituer de nouvelles plus pleines, s'il étoit possible, plus claires, plus exactes, plus utiles en un mot & dans lesquelles on put fonder ce qu'il y avoit de bon dans les anciennes, sans y faire entrer les défauts. C'est ce dernier parti qu'on a pris, comme plus avantageux au public, ou pour mieux dire, c'est le dessein qu'on a eu en vue, mais dans lequel on n'ose se flatter d'avoir réussi.

Les nouvelles notes au surplus,

dit modestement notre Auteur, ne font pas la partie la plus intéressante de l'Ouvrage qu'on offre au public, on lui a fait un présent plus précieux en lui redonnant les notes de Fornier si estimées & si rares, & l'on espère mériter par-là son indulgence pour le reste; c'est donc proprement, ajoute-t-il, de l'Ouvrage du célèbre Fornier, qu'il s'agit ici, le reste ne peut être regardé que comme l'accessoire, & si l'on y a ajouté de nouvelles Observations, ce n'est que pour développer l'Ouvrage du sçavant Magistrat, pour y joindre les découvertes & les maximes que le tems a fait naître ou a éclaircies. On trouve encore dans cet Ouvrage des Observations sur les fautes qui sont échappées à M. Delalande, les Remarques de Dumoulin sur quelques articles de l'ancienne Coutume, on a même eu soin de les citer en marge des articles de la nouvelle auxquels elles ont rapport. Enfin on y a inséré une table parallèle de la Coutume de Paris & de celle d'Orléans, & une Conférence de la Coutume d'Orléans avec les Coutumes voisines, & particulièrement celle de Montargis. Cette table & cette Conférence faisoient partie de l'édition de 1711.





*ŒUVRES SPIRITUELLES DE FEU M. FRANÇOIS DE Salignac de la Mothe Fenelon, Précepteur de M. le Duc de Bourgogne, & depuis Archevêque & Duc de Cambray, Prince du S. Empire, &c. Nouvelle Edition, revue & considérablement enrichie. Se vend à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, rue S. Jacq. 1740. m-12. 4. vol. Avec Approbation & Privilège du Roi.*

**N**OUS avons rendu compte dans le Journal du mois de Mai dernier, du premier des quatre volumes qui composent ce Recueil, nous allons exposer en substance ce que renferment les trois autres.

Le second volume est divisé en quatre parties. La première est une suite des *Traitéss Spirituels* au nombre de vingt-deux. La seconde contient des *Entretiens affectifs* pour de saints tems de l'année. La troisième consiste dans des *Méditations sur différens sujets*, & la dernière dans des *Reflexions Saintes pour tous les jours du mois*; ce volume est terminé par des Prieres du matin & des prieres du soir.

Le troisième volume contient des Lettres sur différentes matieres de spiritualité. Quelques-unes adressées à feu Monseigneur le Duc de Bourgogne, d'autres concernant les moyens de remplir les devoirs de la Religion en vivant dans le monde, & un grand nombre d'autres sur la conduite de l'esprit, sur les peines, sur les consolations, sur les écueils de la vie intérieure. De pareilles lettres dont quelques-unes sont en même tems dogmatiques, forment le quatrième volume.

Comme ces Traités & ces Lettres sont en très-grand nombre, nous sommes obligés de nous restreindre à rendre compte seulement de quelques endroits que nous allons choisir.

Faisons connoître d'abord comment M. de Fenelon développe le fond de son ame, ainsi que la franchise & la candeur avec laquelle il expose ses faiblesses aux regards d'autrui: c'est dans une réponse à une personne qui a besoin de consolation. » Mon cœur » souffre, dit-il, dans ce moment » sur ce que vous m'avez mandé » & votre souffrance augmente la » mienne: il y a en moi ce me » semble un fond d'intérêt propre » & une legereté dont je suis honteux: la moindre chose triste » pour moi, m'accable; la moindre » qui me flatte un peu, me relève » sans mesure: rien n'est si humiliant que de se trouver si tendre » pour soi, si dur pour autrui, si poltron à la vue de l'ombre d'une » croix, & si léger pour secouer » tout à la première lueur flatteuse » .... Dieu nous ouvre un étrange » Livre pour nous instruire, » quand il nous fait lire dans notre » propre cœur.

Et dans une autre Lettre, » Je

» viens de faire une Mission à  
 » Tournai , tout c la s'est bien  
 » passé & l'amour propre même y  
 » pourroit avoir quelque petite  
 » douceur : mais dans le fond le  
 » bien que nous faisons est peu de  
 » chose : si on n'étoit soutenu par  
 » l'esprit de foi pour travailler  
 » sans voir le fruit de son travail ,  
 » on se décourageroit ; car on ne  
 » gagne presque rien , ni sur les  
 » hommes pour les persuader , ni  
 » sur soi-même pour se corriger.  
 » O qu'il y a loin depuis le mé-  
 » pris & la lassitude de soi-même  
 » jusques à la véritable correction.  
 » Je suis à moi-même tout un  
 » grand Diocèse plus accablant que  
 » celui du dehors , & que je ne sçau-  
 » rois réformer ; mais il faut se  
 » supporter sans se flatter comme  
 » on doit le faire pour son pro-  
 » chain.

C'est particulièrement dans les  
 portraits opposés que M. de Fenelon  
 fait des amertumes & des consola-  
 tions attachées à la vie intérieure,  
 qu'on découvre mieux le caractère  
 de son ame , & la connoissance  
 profonde qu'il a du cœur humain.  
 » Il ne faut point demander ce  
 » qu'on fait avec Dieu , quand on  
 » l'aime , dit M. de Fenelon : on l'a  
 » point de peine à s'entretenir avec  
 » son ami. On a toujours à lui ou-  
 » vrir son cœur : on ne cherche  
 » jamais ce qu'on lui dira , mais on  
 » le dit sans réflexion. On ne peut  
 » lui rien réserver : quand même  
 » on n'auroit rien à lui dire on est  
 » content d'être avec lui. O que l'a-  
 » mour est bien plus propre à soute-

» nir que la crainte ! la crainte capi-  
 » tive & contrainte pendant qu'il-  
 » le trouble , mais l'amour per-  
 » suade , & soie l'ame , possède  
 » toute l'ame , & fait vouloir le  
 » bien pour le bien même.

» Il y a des ames qui tombent  
 » dans un état de dégout , de fê-  
 » cheresse & de langueur où tout  
 » leur est à charge. Une ame en cet  
 » état sent que Dieu & tous les  
 » dons se retirent d'elle ; c'est pour  
 » elle un état d'agonie , une espece  
 » de desespoir ; on ne peut se suppor-  
 » ter soi-même. On ne sait plus où  
 » on en est , le cœur est flétri & pres-  
 » que éteint , il ne sçauroit rien ai-  
 » mer : L'amertume d'avoir perdu  
 » Dieu qu'on avoit senti si doux  
 » dans sa ferveur est un absynthe  
 » répandu sur-tout ce qu'on avoit  
 » aimé parmi les Créatures. . .  
 » Alors ne parlés point d'amitié , le  
 » nom même en est affligeant , &  
 » fait venir les larmes aux yeux :  
 » tout vous surmonte , vous ne  
 » sçavez ce que vous voulez ; vous  
 » avez des amitiés & des peines  
 » comme un enfant , dont vous ne  
 » sçauriez dire de raison , & qui  
 » s'évanouissent comme un songe.  
 » Dans le moment que vous par-  
 » lez , ce que vous dites de votre  
 » disposition , vous paroît tou-  
 » jours un mensonge , parce qu'il  
 » cesse d'être vrai dès que vous  
 » commencez à le dire : rien ne  
 » subsiste en vous. Mais attendez que  
 » l'hiver soit passé , & que Dieu  
 » ait fait mourir tout ce qui doit  
 » mourir ; alors le printemps renai-  
 » me tout , Dieu rend l'amitié avec

» tous les autres dons jusqu'au  
 » centuple, on sent naître au de-  
 » dans de soi ses anciennes inclina-  
 » tions pour les vrais amis ; on ne  
 » les aime plus en soi & pour soi,  
 » on les aime en Dieu & pour  
 » Dieu, mais d'un amour vif &  
 » rendre, accompagné de goût &  
 » de sensibilité, car Dieu fait ren-  
 » dre la sensibilité pure. Ce n'est  
 » pas la sensibilité ; mais l'amour  
 » propre qui corrompt nos ami-  
 » tiés.

Les Lettres à Monseigneur le  
 Duc de Bourgogne sont remplies  
 d'Instructions, qui peuvent être  
 également utiles au Chrétien, au  
 Prince & au Citoyen. Les conseils,  
 les louanges mêmes ne tiennent  
 jamais en rien à la flatterie, ni  
 à la complaisance. C'est un ami  
 tendre, éclairé, mais sévère qui ou-  
 vre son cœur à un Prince digne  
 d'entendre la vérité, & par consé-  
 quent d'être aimé : » Enfant de S.  
 » Louis (\*) (c'est M. de Fenelon qui  
 » parle) imitez votre pere, soyez  
 » comme lui doux humain, acces-  
 » sible, comparissant & liberal.  
 » Que votre grandeur ne vous em-  
 » pêche jamais de descendre avec  
 » bonté jusqu'aux petits pour vous  
 » mettre à leur place, & que cet-  
 » te bonté n'affoiblisse jamais, ni  
 » votre autorité ni leur respect...  
 » Etudiez sans cesse les hommes,  
 » apprenés à vous en servir sans  
 » vous livrer à eux. Allés chercher  
 » le vrai mérite jusqu'au bout du  
 » monde, d'ordinaire il demeure  
 » modeste & reculé. Ne vous lais-

(\*) Lettre 3. p. 14. 15. & 16. Tom. 3.

» sez point obséder par des esprits  
 » flatteurs & insinuans, faites sen-  
 » tir que vous n'aimez les louan-  
 » ges ni les bassesses. Ne montrez  
 » de la confiance qu'à ceux qui ont  
 » le courage de vous contredire  
 » dans le besoin avec respect, &  
 » qui aiment mieux votre résura-  
 » tion que votre faveur. Il faut  
 » que les bons vous aiment, que  
 » les méchans vous craignent, & que  
 » tous vous estiment... « Plus loin il  
 lui trace ainsi le caractère de la  
 piété, qui est convenable aux  
 Princes. » La piété n'a rien de soi-  
 » ble ni de triste ni de gêné... Le  
 » Royaume de Dieu ne consiste  
 » point dans une scrupuleuse obser-  
 » vation de petites formalités, il  
 » consiste pour chacun dans les  
 » vertus propres à son état. Un  
 » grand Prince ne doit point servir  
 » Dieu de la même façon qu'un  
 » Solitaire ou qu'un simple parti-  
 » culier. « M. de Fenelon, dans un  
 autre endroit, parle des fruits que  
 les Princes peuvent retirer de  
 l'adversité. » Les plus grands Prin-  
 » ces, dit-il, ont besoin de contra-  
 » diction pour apprendre à se mo-  
 » derer, comme les gens d'une mé-  
 » diocre condition ont besoin d'ap-  
 » pui. « Considérant toujours les  
 vertus d'un Prince par le rapport  
 qu'elles ont avec le bonheur des peu-  
 ples, M. de Fenelon fait connoître  
 de la manière dont nous allons  
 le rapporter comment les Princes  
 doivent penser sur l'opinion que les  
 autres hommes ont conçue d'eux.

» Il faut avoir un grand égard à  
 » l'improbation du public. Ceux

» qui doivent commander aux autres  
 » ne sçauroient le faire utilement  
 » dès qu'ils ont perdu l'estime &  
 » la confiance des peuples. Rien  
 » ne seroit plus dur & plus insup-  
 » portable pour les peuples , rien  
 » ne seroit plus dangereux & plus  
 » deshonorant pour un Prince  
 » qu'un gouvernement de pure au-  
 » torité sans l'adoucissement de  
 » l'estime, de la confiance & de l'af-  
 » fection réciproque.

On voit que M. de Fenelon étoit ennemi de toute affectation & de toute singularité dans les exercices de piété , il ne faut que lire les règles de conduite qu'il donne à une personne qui étant dans le monde vouloit se convertir à Dieu.

» Vous ne devez point dit-il ,  
 » donner au public une scène de  
 » conversion qui fasse discourir avec  
 » malinice ; la vraie piété ne  
 » demande point ces démonstra-  
 » tions , il suffit de faire deux cho-  
 » ses , l'une est de ne donner au-  
 » cun mauvais exemple. L'autre  
 » est de faire sans affectation & sans  
 » éclat , tout ce que le sincère  
 » amour de Dieu demande.

» Les extrémités sont de votre  
 » goût : une entière magnificence  
 » peut seule contenter votre déli-  
 » cateffe & votre hauteur raffinée.  
 » Une simplicité austère est un au-  
 » tre raffinement d'amour propre ,  
 » alors on ne renonce à la gran-  
 » deur que par une manière écla-  
 » tante d'y renoncer. Le milieu  
 » est insupportable à l'orgueil. Un  
 » extérieur modéré vous coûtera  
 » bien davantage au fond de votre

» cœur. Toutes les extrémités mê-  
 » me en bien , ont leur affecta-  
 » tion raffinée.

C'est vraisemblablement à la même personne que M. de Fenelon dévoile dans les termes que nous allons rapporter les foiblesses que la plupart de ceux qui recherchent l'état de perfection , nourrissent en eux sans les y appercevoir. » Ma-  
 » chere fille souffrez que je vous  
 » représente ce qu'il me semble  
 » que Dieu veut que je vous met-  
 » te devant les yeux. Le fond que  
 » vous avez nourri dans votre  
 » cœur depuis l'enfance , en vous  
 » trompant vous-même , est un a-  
 » mour propre effrené & déguisé  
 » sous l'apparence d'une délica-  
 » tesse & d'une générosité héroï-  
 » que : c'est un goût de Roman  
 » dont personne ne vous a mon-  
 » tré l'illusion , vous l'avez dans le  
 » monde , & vous l'avez porté  
 » jusques dans les choses les plus  
 » pieuses. Je vous trouve toujours  
 » un goût pour l'esprit , pour les  
 » choses gracieuses & pour la dé-  
 » licatesse profane , qui me fait  
 » peur.... Vous êtes d'un excellent  
 » conseil pour les autres , mais  
 » pour vous-même les moindres  
 » bagatelles vous surmontent : vous  
 » n'êtes occupée que de la crainte  
 » de faire des fautes ou du dépit  
 » d'en avoir fait ; vous vous les  
 » grossissez par un excès de viva-  
 » cité d'imagination , & c'est tou-  
 » jours quelque bien qui vous ré-  
 » duit au désespoir .... Vous Vou-  
 » drez toujours vous oublier vous  
 » même pour vous donner aux  
 » autres,

„ autres ; mais cet oubli tend à  
 „ vous faire l'idole & de vous-  
 „ même , & de tous ceux pour qui  
 „ vous paroissez vous oublier. Voi-  
 „ là le fonds d'idolâtrie de vous-  
 „ même que Dieu veut arracher.

„ Que vos lectures & vos orai-  
 „ sons soient simples : que l'esprit  
 „ cherche moins , & que le cœur  
 „ se livre davantage. Tout ce qui  
 „ paroît remplir votre esprit ne fait  
 „ que l'enfler, vous croyez nourrir  
 „ votre zèle & vous nourrissez  
 „ votre hauteur....désirez-vous de  
 „ votre esprit. Désirez-vous des  
 „ grands raisonneurs , ils feront  
 „ toujours un piège pour vous ,  
 „ & vous feront plus de mal que  
 „ vous ne sçauriez leur faire de  
 „ bien. Ils languissent autour des  
 „ questions , & ne parviennent ja-  
 „ mais à la science de la vérité....  
 „ Ils sont comme les Conquerans  
 „ qui ravagent le monde sans le  
 „ posséder.

„ tigue ; le service d'armée trou-  
 „ ble ses plaisirs , l'assiduité même  
 „ à la cour le gêne. Il faudroit  
 „ lui faire passer sa vie sur un lit  
 „ de repos. Travaille-t-il ? Les mo-  
 „ mens lui paroissent des heures :  
 „ s'amuse-t-il ? Les heures ne lui  
 „ sont plus que des momens ; tout  
 „ son tems lui échape , il ne sçait  
 „ ce qu'il en fait : il le laisse cou-  
 „ ler comme l'eau sous les ponts.  
 „ Demandés lui ce qu'il a fait de sa  
 „ matinée : il n'en sçait rien ; car il  
 „ a vécu sans songer s'il vivoit. Il  
 „ a dormi le plutard qu'il a pû ;  
 „ s'est habillé fort lentement , a  
 „ parlé au premier venu & fait  
 „ plusieurs tours dans sa chambre :  
 „ le dîner est venu : l'après dînée  
 „ se passera comme le matin , &  
 „ toute la vie comme cette jour-  
 „ née....Il ne faudroit que de l'or-  
 „ gueil pour ne pouvoir se suppor-  
 „ ter soi-même dans un état si in-  
 „ digne d'un homme.

### *Portrait de la Moleffe.*

„ La moleffe est une langueur  
 „ de l'ame qui l'engourdit , & qui  
 „ lui ôte toute vie pour le bien.  
 „ Une homme livré à la moleffe  
 „ n'est pas un homme , c'est une  
 „ demi-femme....C'est le paresseux  
 „ de l'Ecriture qui veut & ne veut  
 „ pas ; qui veut de loin ce qu'il  
 „ faut vouloir , mais à qui les  
 „ mains tombent de langueur dès  
 „ qu'il regarde le travail de près.  
 „ Que faire d'un tel homme , il  
 „ n'est bon à rien : les affaires l'en-  
 „ nuient, la lecture sérieuse le fa-

*Jul.*

### *De la Simplicité.*

„ La simplicité est une droiture  
 „ de l'ame qui retranche tout re-  
 „ tour inutile sur elle-même & sur  
 „ ses actions. Elle est différente de  
 „ la sincérité. La sincérité est une  
 „ vertu au-dessous de la simplicité.  
 „ On voit beaucoup de gens qui  
 „ sont sinceres sans être simples.

„ La simplicité consiste en un  
 „ juste milieu , où l'on n'est ni dis-  
 „ sipé ni trop composé , l'ame n'est  
 „ point entraînée par l'extérieur ,  
 „ en sorte qu'elle ne puisse plus fai-  
 „ re les réflexions nécessaires , mais

F f f

» aussi elle retranche les retours sur  
 » soi, qu'un amour propre inquiet  
 » jaloux de sa propre excellence  
 » multiplie à l'infini. Cette liberté  
 » d'ame qui voit immédiatement  
 » devant elle, pendant qu'elle mar-  
 » che, mais qui ne perd point  
 » son tems à raisonner sur ses pas,  
 » à les étudier, à regarder sans  
 » cesse ceux qu'elle a déjà faits,  
 » est la véritable simplicité.

» Une personne pleine de défauts  
 » qui n'en veut cacher aucun, qui  
 » ne cherche jamais à éblouir, qui  
 » n'affecte jamais, ni talens, ni ver-  
 » tu, ni bonne grace, qui paroît ne  
 » songer pas plus à elle même qu'à  
 » autrui, qui semble avoir perdu le  
 » moi dont on est si jaloux, & qui  
 » est comme étrangère à l'égard de  
 » soi-même, est une personne qui  
 » plaît infiniment malgré ses dé-  
 » fauts.

» La simplicité consiste à n'avoir  
 » point de mauvaises hontes ni de  
 » fausses modesties, non plus que  
 » d'ostentations, de complaisances  
 » vaines & d'attentions inquiètes  
 » sur soi-même. Quand la pensée  
 » vient d'en parler par vanité, il  
 » n'y a qu'à laisser tomber tout  
 » court ce vain retour sur soi.  
 » Quand au contraire on a la pen-  
 » sée d'en parler pour quelque be-  
 » soin ; c'est alors qu'il ne faut  
 » point trop raisonner, il n'y a qu'à  
 » aller droit au but. Mais que pen-  
 » sera-t-on de moi ! on croira que  
 » je me vante forttement ! mais je  
 » me rendrai suspect en parlant li-  
 » brement sur mon propre inte-  
 » rêt. Toutes ces réflexions in-

» quietes ne méritent pas de nous  
 » occuper un seul moment. Par-  
 » lons généreusement & simple-  
 » ment de nous comme d'autrui.

» Mais communément le plus  
 » simple & le plus sûr, est de ne  
 » parler jamais de soi, ni en bien  
 » ni en mal sans besoin. L'amour  
 » propre aime mieux les injures  
 » que l'oubli & le silence.

» Quand on ne peut s'empêcher  
 » de mal parler de soi, on est bien  
 » prêt de se raccommode avec  
 » soi-même : comme les amans in-  
 » sensés qui sont prêts à recommen-  
 » cer leurs folies lorsqu'ils paroîs-  
 » sent dans le plus horrible desef-  
 » poir contre la personne dont ils  
 » sont passionnés.

Les Lettres que nous venons  
 de parcourir nous menroient bien  
 loin encore, si nous ne consul-  
 tions que le plaisir qu'on trouve  
 à se les rappeler. Mais les bornes  
 prescrites à nos Extraits nous ar-  
 rêtent. Nous ajouterons seulement  
 ici un portrait qui semble fait ex-  
 près pour y être inséré. On y trou-  
 ve dépeint, avec une extrême dé-  
 licatesse, le caractère d'esprit ré-  
 pandu dans les Ecrits de M. de  
 Fenelon. Voici comment s'exprime  
 le célèbre Académicien Au-  
 teur de ce Portrait. (\*)

» La vérité que M. de Fenelon  
 » représente, il la rend aimable,  
 » il persuade & contre l'ordinaire  
 » on est ravi d'être convaincu : on

(\*) M. l'Abbé Houtteville ; dans son  
 Discours Histor. & Critiq. de la dern. é-  
 dition de son Traité de la Religion.  
 prouvée par les faits.

« est charmé d'un tel guide , on  
 « voudroit ne le quitter jamais. Il  
 « n'employe ni les grands mouve-  
 « mens ni les figures passionnées  
 « & fortes , il fait bien mieux , il  
 « suit la naïve & pure simplicité  
 « de la nature. Ce n'est point un  
 « maître qui nous parle avec un ton  
 « d'autorité , quoiqu'il pût le pren-  
 « dre ; c'est un moniteur qui mena-  
 « ge notre délicatesse , & qui ne nous  
 « fait obéir qu'à nous-mêmes , il  
 « doute avec nous , il nous fait rai-  
 « sonner avec lui pour éclaircir  
 « nos doutes. Ce que nous au-

» rions peine à comprendre d'a-  
 » bord ou ce que nous com-  
 » prendrions imparfaitement ; il a  
 » des secrets pour le faire passer  
 » par tant d'images , que nous  
 » voyons l'objet , & toutes les  
 » faces de l'objet. Avec lui , on  
 » ne sent presque plus ses propres  
 » bornes ; je ne sçai comment il  
 » semble nous donner de son es-  
 » prit pour étendre le nôtre : il  
 » n'étale point ses connoissances ,  
 » il en fait part ; il ne veut que  
 » nous instruire , & s'il se peut s'es-  
 » facer aussi-tôt de notre esprit.

*DISSERTATION, DANS LAQUELLE ON EXAMINE LES  
 preuves sur lesquelles le R. P. B. établit le Passage de l'Air de la respira-  
 tion dans le Sang , & où l'on prouve que cet Air ne peut s'introduire par  
 les Vaisseaux du Poïmon dans le torrent de la circulation.*

SECONDE PARTIE ,  
*Dans laquelle on démontre que l'air  
 de la respiration ne passe point  
 dans le sang.*

QUAND, dans les matieres  
 de Physique , & telle est la  
 question du passage de l'air dans le  
 sang , on ne peut avoir des expe-  
 riences immédiates pour se déter-  
 miner , l'erreur paroît toujours à  
 craindre , parce qu'en effet la na-  
 ture semble se plaire à démentir ce  
 que la raison nous conduiroit à  
 penser ; il est néanmoins deux  
 voyes qui au défaut des experien-  
 ces immédiates peuvent nous as-  
 surer des vérités physiques : la pre-  
 miere ressemble assez à l'analyse  
 des Géomètres , & l'on en fait  
 usage , lorsqu'en supposant une  
 cause qui nécessairement doit pro-

duire un tel effet , on trouve néan-  
 moins , en consultant l'experien-  
 ce , que cet effet ne subsiste point ;  
 certainement alors on est en droit  
 de conclure la non-existence de  
 la cause qu'on a supposée.

La seconde maniere de s'assurer  
 des vérités physiques , quand les  
 experiences immédiates nous man-  
 quent , est encore par voye de  
 conséquence , & nous nous en ser-  
 vons , quand , des vérités révélées  
 par l'expérience même , nous con-  
 cluons d'autres vérités qui en  
 naissent nécessairement : cette se-  
 conde maniere seroit aussi certaine  
 que l'expérience immédiate elle-  
 même , si nous avions la sagesse  
 de ne faire dire aux faits que ce  
 qu'ils disent réellement ; mais  
 malheureusement il est ordinaire

que le contraire arrive ; chacun envisage les différens phénomènes du côté qu'ils semblent le plus favoriser la prévention : de sorte qu'il y voit ce qu'il a intérêt d'y voir, mais non pas ce qui est en effet ; tâchons de nous éloigner de ces extrémités, & raisonnons ici, non sur ce que notre opinion pourroit nous faire présumer des faits, mais sur les conséquences qui en naissent nécessairement. Premièrement s'il y avoit dans les vaisseaux sanguins des ouvertures qui offrissent passage à l'air, que devroit-il arriver, lorsqu'on gonfle les vésicules interlobulaires? Certainement en les gonflant avec douceur, en introduisant une petite quantité d'air, les vésicules bronchiques ne devroient point s'affaïssir, ou du moins rester affaïssées ; cette conséquence paroît invincible, car l'air introduit dans les cavités interlobulaires devroient alors se faire jour dans les vaisseaux sanguins : rien ne sçauroit l'empêcher, les passages sont ouverts par supposition : d'autre part la cause qui pourroit pousser l'air dans ces passages s'y trouve ; car enfin cet air introduit dans les vésicules interlobulaires est plus comprimé, & par la force du souffle, & par le poids & l'élasticité des vésicules mêmes ; donc il a plus d'élasticité, donc il devroit pénétrer, puisque encore une fois les passages sont ouverts, & cependant l'expérience justifie le contraire ; cet air reste & tient toujours dans le même gonflement les vésicules interlobu-

laires, sans qu'il s'en échappe la plus légère partie par les vaisseaux sanguins ; donc il faut qu'il n'y ait point de passage dans ces vaisseaux pour cet air.

Le second lieu si l'on suppose que l'air de la respiration ne passe point dans les vaisseaux du sang, quel peut être l'effet de l'air poussé par la trachée-artère ? il est clair que si l'on souffle d'une manière assez légère, assez douce pour ne point altérer le tissu du poulmon, ces vésicules doivent simplement se remplir d'un air que leur affaïssissement chassera aussi-tôt : qu'au contraire si l'on souffle avec assez de violence pour forcer le tissu des vésicules bronchiques, l'air doit passer à l'instant dans la substance du poulmon, & percer même d'une manière sensible par les vaisseaux sanguins jusqu'au cœur, si toutefois la violence du souffle a été poussée jusqu'à rompre, jusqu'à déchirer tout ; or ces effets que nous croyons pouvoir regarder comme la suite nécessaire de la supposition que nous avons faite, sont précisément ceux que l'expérience soumet aux yeux ; réunissant cette dernière observation à la précédente, n'est-on pas autorisé à former ce raisonnement tout simple ? Ce qui arriveroit nécessairement dans la supposition du passage de l'air de la respiration dans les vaisseaux sanguins, n'arrive point, & ce qui devroit nécessairement arriver dans la supposition contraire, arrive très-certainement ; donc on ne peut s'empê-



cher de conclurre que l'air de la respiration ne passe point dans le sang.

Mais défrions-nous du raisonnement & allons à des expériences si prochainement liées aux conséquences que nous en tirerons, qu'il soit impossible de s'y refuser. Gonflez le poumon & exposez-le en cet état dans l'air extérieur, le poumon demeurera également gonflé, donc l'air n'en sort point; dira-t-on que ce n'est pas faute de passage; mais seulement parce-qu'il n'y a point de cause qui le pousse? Nous avons démontré le contraire, puisque nous avons déjà fait voir que cet air nécessairement plus comprimé que l'air extérieur est aussi nécessairement plus élastique; mais peut-être que cet excès d'élasticité ne suffit pas? Et bien soit, veut-on une cause équivalente au prétendu pompage exercé par le cœur? Transportons le poumon ainsi gonflé dans la machine du vuide, qu'arrivera-t-il? C'est que l'air n'en sortira point davantage que dans l'air extérieur; on a beau laisser le poumon gonflé en expérience, le mercure que le coup de piston a fait baisser ne remontera point de la moindre quantité sensible; donc il est clair que l'air ne sauroit passer par les vaisseaux sanguins: si cette expérience n'est pas décisive, je ne sçache rien de décisif en Physique.

Mais d'autres preuves plus palpables, plus sensibles, soumises aux yeux du vulgaire comme à

ceux du Physicien, méritent surtout de fixer notre attention, parce qu'elles sont extrêmement intéressantes pour nous. Si l'air de la respiration s'introduisoit dans les vaisseaux sanguins, aucun de ceux qui sont obligés de vivre dans les lieux infectés par la contagion, n'échapperoit aux atteintes du Miasme pestilentiel; on a beau faire pour éluder cette conséquence, il faut essentiellement qu'elle soit avouée: il est aussi nécessaire dans cette supposition que la contagion passe dans le torrent de la circulation, qu'il est nécessaire qu'on respire, & cependant l'expérience justifie qu'il est une infinité de gens qui ont vécu au milieu des Hôpitaux les plus infectés, sans que néanmoins le poison de la contagion ait eu tant soit peu de prise sur eux. Veut-on pousser l'examen plus loin, on sent assez que si la contagion étoit jamais à craindre par la voye de la respiration, ce seroit sur-tout lorsque par le malheur des circonstances on se trouveroit dans l'occasion, ou plutôt dans la nécessité de respirer dans le centre même de l'infection; car il est clair que les parties du miasme, qui divisées dans une grande masse d'air auroient été peut-être fort peu à craindre, rassemblées pour lors dans la petite portion d'air qu'on respire devroient par leur collection porter leurs plus cruelles atteintes sur le principe vital; cependant quel est l'effet qu'on a remarqué dans ce cas? c'est que les parties contagieuses

ont fait uniquement sentir leur impression sur la surface du poumon qui a été enflammé, ou mis en convulsion de la même manière & par la même raison que des matières inflammantes ou capables d'exciter des mouvemens spasmodiques auroient enflammé ou mis en convulsion toute autre partie à laquelle elles auroient été appliquées : voilà donc tout ce que peut la malignité de l'air introduit dans le poumon ; ses impressions sont différentes à proportion que le miasme dont il est chargé est plus copieux, plus irritant, plus inflammant, plus caustique ; mais encore une fois la malignité de ses impressions se borne au poumon lui-même, sans que les parties infectées passent jusqu'au sang : c'est ainsi qu'Ambroise Paré, en découvrant un bubon pestilentiel déjà ouvert pensa être suffoqué par l'exhalaison qui s'en éleva & qu'il respira. C'est ainsi qu'au rapport de Boerhaave, un autre Chirurgien fut attaqué d'une inflammation au poumon, pour avoir respiré de trop près l'air d'une vessie qu'il fendoit, ou plutôt la vapeur infectée de l'urine qui s'y étoit entièrement corrompue. Il est rare, sans doute, qu'on se trouve dans le cas des expériences dont nous venons de parler, mais ces faits n'en sont pas moins certains ; il en résultera toujours que l'air infecté qu'on peut respirer ne passe point jusqu'au sang, puisqu'ainsi que nous l'avons dit tant de fois dans ces circonstances mêmes où

la malignité seroit la plus active ; la plus pénétrante, ses effets ne se font sentir que sur la surface du poumon & trop peu de fêdne contre de pareilles atteintes par la mucosité qui l'entuit, sans que néanmoins nous ayons à nous plaindre de la nature, qui comme la loi n'a pris de précautions que pour les cas qui arrivent ordinairement, & non pour les cas extraordinaires. Reprenons en deux mots les deux preuves que nous venons de déduire : si l'air de la respiration passoit dans le sang la contagion seroit universelle, ce qui n'est point : si l'air de la respiration passoit dans le sang, la contagion, lorsqu'on respire dans le centre de l'infection, porteroit les coups les plus cruels au principe vital ; au lieu que l'expérience démontre dans ce cas que l'impression du miasme se borne au poumon, donc il est démontré que l'air de la respiration ne passe point dans le sang.

Objectera-t-on qu'il arrive non seulement quelquefois, mais même souvent que l'air infecté infecte le sang, lors même qu'on respire dans les lieux où l'éloignement du principe de la contagion sembleroit devoir nous rassurer contre les atteintes. Ce fait, à un peu d'exagération près, est très-vrai ; mais que s'ensuit-il de-là, c'est précisément que l'air de la contagion passe non par la voye de la respiration, mais par une voye qui est telle que quelquefois on peut échapper au feu de la contagion, & que d'autre fois on y doit succom-

ber dans les lieux mêmes où l'infection est beaucoup moins grande : quelle est donc cette voye, on va souvent chercher bien loin ce qui est bien près de soi, l'air infecté se mêle avec notre salive, avec nos alimens, & la salive & les alimens passent par les voyes connus jusques au sang, voilà comme le venin s'introduit par la déglutition jusqu'aux sources de la vie : ce que nous avançons ici ne souffre point de contestation, rien n'y est supposé, tout y est constant ; pourquoi donc aller imaginer d'autres voyes, lorsque malheureusement celle-ci n'est que trop ouverte.

Mais s'il est aisé de reconnoître la déglutition, comme la véritable, comme l'unique voye par laquelle la contagion puisse s'introduire, peut-on déterminer avec la même facilité pourquoi cette route étant également ouverte dans chacun de nous à l'entrée de la contagion ; on voit néanmoins ceux-ci se dérober à la malignité de l'infection, tandis que d'autres y succombent, lors même qu'ils sembleroient moins exposés au péril de la contagion ; pour cela interrogeons l'expérience & examinons ce qui est arrivé dans les Hôpitaux les plus infectés de maladies contagieuses. Quels sont les ministres de santé qui dans ces lieux ont été les victimes de la contagion, est-ce ceux dont l'assiduité étoit plus grande auprès des malades ? Non, mais ceux qui avoient l'imprudence de charger leur estomac d'alimens avant que d'entrer dans les

Hôpitaux : c'est ainsi que nous avons vu périr un jeune Géomètre d'une grande espérance, qui dans moins de 15 heures de tems passa de l'état de la santé la plus brillante dans le tombeau, pour avoir voulu imprudemment satisfaire sa curiosité en visitant après un dîner assez ample, un Hôpital infecté de maladies extrêmement malignes. Mais pourquoi ceux qui commettent une pareille imprudence, c'est-à-dire qui fréquentent les lieux infectés après avoir mangé, pourquoi ceux-là n'échappent-ils point à la contagion ; la raison en est simple ; est on a jeun, on crache tout naturellement sa salive ; a-t-on mangé, tout naturellement au contraire on avale cette même salive, & on l'avale en quantité pour détremper la masse des alimens, pour en avancer la macération & pour achever ainsi l'ouvrage de la digestion ; la conséquence est facile à tirer, il faut nécessairement que ceux qui sont dans les derniers cas, c'est-à-dire, ceux qui a cause de la plénitude de leur estomac avalent ainsi leur salive soient attaqués de la contagion, lorsque ceux qui sont à jeun s'y déborent, puisqu'il est clair que la salive doit être infectée de l'air contagieux, & que les premiers, comme nous l'avons dit, l'avalent en quantité, tandis que les autres ne l'avalent point : mais ce n'est pas par cette unique raison que ceux qui abordent dans les lieux contagieux avec un estomac chargé d'alimens risquent de payer au prix de leur vie une

pareille imprudence : quand on accable l'estomach d'alimens , de sorte que sa force ne puisse suffire à leur coction, quand sur tout ces alimens sont par eux-mêmes putrescens ( tels sont les chairs des animaux & spécialement les chairs grasses , telles sont encore parmi les substances végétales celles qui ont peu de sel essentiel , ou dont le sel tend à l'acalésifation ) alors il est naturel qu'une indigestion putride punisse presque aussi tôt cette intemperance : le péril seroit sans doute , par cela seul , assez grand , sans qu'il fut accru de celui de la contagion , mais qu'arrive-t-il malheureusement dans cette situation ? c'est que le miasme contagieux par la vertu concoctive qu'il a & par la grande affinité qu'il trouve dans les particules putrides , fruit de l'indigestion ; consume la putresfaction de ces mêmes parties & les tourne en une substance d'une malignité parfaitement égale à la sienne , de sorte que nous ne sommes plus environnés simplement du petit extérieur de la contagion , mais que le foyer de l'infection même se trouve transporté dans notre sein ; comment pourrions nous ne point succomber ? telles sont donc les vraies raisons pour lesquelles ceux qui s'approchent des lieux infectés , sur tout s'ils ont porté l'intemperance jusqu'au point que nous l'avons dit , sont si fort exposés aux coups de la contagion , tandis que tant d'autres s'en sauvent , ils avalent en grande quantité la salive nécessairement in-

fectée : & d plus le poison ainsi introduit possède au foyer un degré la force de se multiplier , se multiplie en effet avec une promptitude extrême par la disposition qu'il trouve dans les parties déjà atteintes d'un mouvement de putresfaction ; c'est ainsi qu'un peu de levain , tourne en levain de même espèce toute la masse de la pâte à laquelle on le mêle. Disons cependant que parmi ces intempérans , il en est un assez grand nombre qui non-seulement peuvent , mais même qui doivent échaper au sort des autres ; en effet il est impossible que dans plusieurs d'entr'eux l'indigestion ne se tourne en acide , & alors mille fois plus heureux qu'ils ne méritent de l'être , ils trouvent dans le vice même de leur digestion le préservatif le plus puissant contre le venin de la contagion : car on sçait qu'il n'est point de frein si puissant pour contenir la maligne activité des parties putrides & pour arrêter leur propagation , que les substances où l'acide domine. Ce que nous disons ici s'accorde avec la conduite qu'ont suivie pour leur propre sûreté les Médecins les plus éclairés. Diemer Broeck n'entroit jamais dans les Hôpitaux infectés qu'après avoir pris la précaution d'avalier une cuillerée de bon vinaigre , on connoît d'ailleurs les heureux succès du vinaigre thérapeuticacal & du fameux vinaigre des trois voleurs.

Il nous reste à expliquer pourquoi le feu de la contagion s'étendant sur tout un pays , l'infection néanmoins

néanmoins n'est pas universelle : car enfin il faut bien quoiqu'on fasse avaler sa salive & se nourrir d'alimens pénétrés par l'air qui est infecté : mais ceux qui concluroient de là pour l'universalité de l'infection , outre qu'ils iroient contre la vérité du fait , n'auroient pas allés réfléchi sur les différentes ressources que la nature & l'art fournissent contre la contagion , dès qu'il est vrai qu'elle ne peut pénétrer jusqu'à nous que par la voye de la déglutition.

D'abord il est constant que ceux qui sont nés avec un courage ferme peu susceptible de ces terreur qui abattent le principe vital , & qui répandent une langueur mortelle sur toutes les fonctions : Que ceux encore que la nature a pourvus d'un estomach fort & vigoureux , chez qui la coction des alimens se fait d'une maniere aussi prompte que facile , ou chez qui du moins l'indigestion ne se tourne jamais qu'en acide ; il est clair , dis-je , que ceux-là sont plus à l'abri de la contagion par le seul bienfait de la nature ; le principe vital qui se soutient dans toute sa vigueur se défend contre les atteintes du miasme contagieux , la digestion prompte & aisée ne laisse pas au venin le tems de se mêler aux alimens en assez grande quantité pour les infecter ; & si la digestion tourne en acide , il y trouve un correctif contre sa malignité : Par les raisons contraires , ceux qui ont l'ame foible & craintive , qui ont un estomach lent , foible ,

*Juil.*

pareilleux & tellement disposé qu'une indigestion putride s'empare ordinairement de leurs alimens , ceux-là certainement ont plus à craindre de la contagion : c'est ce qu'on comprend assez par ce que nous avons dit , mais s'ils savent sagement tourner à leur profit , & leur timidité même , & leur foible complexion , ils trouveront dans les précautions que la Physique enseigne , & que l'Art prescrit des ressources assurées pour vivre impunément au milieu même de la plus cruelle contagion.

En premier lieu , ils auront soin de ne manger jamais que dans des lieux purifiés par le feu d'un bois neuf , ou par les fumigations d'huile essentielles & aromatiques , ou de liqueurs acides. En second lieu ils ne se nourriront que des alimens cuits à feu ouvert : la raison de cette précaution est assez connue des Physiciens qui savent que la coction est ce qui s'oppose le plus à la putrefaction ; & que si quelque chose peut dissiper les particules contagieuses , c'est sur-tout l'activité d'un feu ouvert. En troisième lieu , ils choisiront pour leur nourriture des alimens de la plus prompte digestion , & sur-tout des alimens acescens , & ils trouveront dans cette précaution un double avantage ; les alimens seront moins long-tems exposés à la contagion du miasme pestilentiel , & sa malignité sera puissamment reprimée par la qualité des suc acescens , qui de toutes les substances sont le plus antiputrides. En quatrième

G g g

lien, ils feront sur-tout extrêmement sobres dans leurs repas, la raison de ce précepte est palpable par-tout ce que nous venons de dire. En cinquième lieu, ils useront, avec sagesse des liqueurs acides, mais non ardentes, parce que celles-ci sont fébrifuges, & favorisent par-là le feu de la contagion qu'elles repriment d'ailleurs par leur acidité. Enfin à ces précautions que les connoissances Physiques suggerent, ils ajouteront celles que les sages Médecins ont prescrites conséquemment aux observations, & on peut assurer que s'ils sont fidèles à ces maximes, ils auront peu à craindre, lors même qu'ils vivront dans les lieux les plus empestés : Une double raison suffiroit pour les rassurer : il seroit difficile qu'avec ces précautions, ils avalassent quelque particule du miasme contagieux : s'il leur arrivoit, malgré tout d'en avaler, ce poison trouveroit son correctif dans le caractère des alimens & des

boissons, & des antidotes dont il useroient. Nous ne pousserons point ces réflexions plus loin ; notre but a été uniquement dans cette dissertation de rassurer contre les vaines terreurs de la contagion en exposant au vrai les voyes qui lui sont ouvertes, s'il est certain que l'air de la respiration ne passe point dans le sang, & que la contagion ne puisse parvenir jusqu'à nous que par la voye de la digestion, il suit nécessairement de tout ce que nous avons dit que ceux qui vivent dans les lieux infectés ont leur sort entre leurs mains : que par conséquent rien ne peut autoriser ces folles craintes qui refroidissent la charité, qui intimident le devoir, qui éloignent le secours des malades, qui portent le trouble dans toutes les fonctions de la société civile, enfin qui en abattent le principe vital, appellent le péril même qu'on veut éviter, ou causent des maux encore plus à craindre que la contagion même.

*LA RELIGION CHRETIENNE, PROUVE'E PAR LES FAITS.*

*Par M. l'Abbé Houterville de l'Académie Française. Troisième & dernier Livre, où l'on détruit les difficultez générales que les Déistes opposent aux vérités de l'Evangile, avec une Dissertation sur les faux principes des incrédules. Nouvelle Edition. A Paris, rue S. Jacq. chez G. Dupuis, & P. G. le Mercier, Imprimeur de la Ville, au Livre d'or : 1740. 3. vol. in-4°. Tom. I. pag. 590. dont 55 pour la Préface, & 248 pour le Discours Historique & Critique. Tom. II. pag. 577. Tom. III. pag. 379. dont 48. pour la Table des matieres.*

**M**ONSIEUR l'Abbé H. avant que de rapporter les difficultés, que les incrédules alleguent contre la Religion, demande une

grace d'autant plus juste, que si on la lui avoit accordée, il n'auroit pas essuyé une partie des reproches, qu'on lui a faits sur la pre-

miere édition de cette dernière partie de son Ouvrage. » Il demande « donc, plus encore pour l'intérêt » de la vérité que pour le sien, qu'on » ne décide sur ce qui va suivre, » qu'après avoir lu sérieusement » tout ce qui précède; nul Ouvrage » de raisonnement n'est solide dit- » il, qu'autant qu'il a cette unité, » qui le rend tout entier, simple » & indivisible. . . . C'est le tissu » qui fait le véritable esprit d'un » livre, & c'est cet esprit répan- » du par-tout, qui concilie, qui » éclaire, qui unit toutes les par- » ties pour en faire un tout régulier; » car il est impossible de dire toutes » choses en chaque endroit; par » cette méthode qui seroit moins » une méthode qu'une confusion » perpétuelle, un Ecrivain tombe- » roit dans des rédigés qui par leur » nombre, l'accableroient bien- » tôt lui-même, & le lecteur tout » ensemble.

Comme dans cet Extrait aussi- bien que dans les deux que nous avons déjà donnés, notre dessein n'est que de parler des additions considérables dont l'Auteur a enrichi cette nouvelle édition, nous remarquerons, qu'en répondant à la première difficulté de l'incrédulité fondée sur l'incertitude, que l'éloignement où nous sommes des tems de l'Evangile, répand sur les faits qui y sont contenus, il expose le système de M. Craig, célèbre Mathématicien Anglois, qui s'est imaginé de trouver par le calcul, en quelle quantité Géométrique décroît la certitude des faits à pro-

portion, qu'ils s'éloignent de leur source. Or il résulte de ses supputations, que dans 1500 ans d'ici la certitude des faits de l'Evangile ne fera pas même égale à celle, qui résulte du témoignage d'un homme seul, c'est-à-dire, qu'elle sera presque égale à zero. D'où il conclut, qu'il n'y aura plus alors de foi sur la terre; & par conséquent que selon la parole de J. C. la fin du monde arrivera, & qu'ainsi la durée du monde ne devoit plus être que de quinze siècles. Monsieur l'Abbé H. fait sentir l'abus que ce sçavant a fait des Mathématiques, en transportant les principes qui lui sont propres à des matières qui lui sont étrangères, & montre que l'Histoire & la Critique ont leurs preuves d'un autre genre, mais dont la certitude équivaloit cependant à celle des Géomètres.

Mais venons aux deux nouvelles difficultés, qui ont été proposées à l'Auteur, & qu'on l'a prié de résoudre. La première qui dans l'Ouvrage est la quatrième, est établie sur l'impossibilité qu'il y auroit eu, que les Juifs eussent méconnu J.C. supposé que les Miracles arrivés selon les Evangelistes au tems de sa naissance, & dans les premières années de sa vie eussent été véritables. Comment, disent les incrédules, la naissance miraculeuse de S. Jean-Baptiste, l'apparition des Anges aux Pasteurs, celle d'une Etoile aux Mages, l'adoration de ces mêmes Mages, la Prophétie du saint Vieillard Simeon, les cruelles frayeurs d'Herode, &c. comment

tous ces prodiges de son enfance furent-ils oubliés au point, que lorsqu'âgé de 30 ans, il ouvre la carrière de sa Mission, les Juifs se demandoient, *si ce n'étoit pas ce Charpentier fils de Marie, & s'ils n'avoient pas vu parmi eux ses frères & ses sœurs ?* » Ces prodiges ne sont donc apparemment qu'une fiction des Apôtres, qui pour donner quelque éclat à leur maître, l'ont fait pour ainsi dire, jouer avec les Miracles dès son enfance.

Il montre que quelque impossible, que paroisse cette objection, ce n'est cependant qu'un Paralogisme fondé sur un principe si faux, que nulle dialectique ne permet de l'employer. Ce principe est, qu'un fait prouvé d'ailleurs n'est pas vrai, parce qu'il n'a pas eues les suites, qu'il semble, que naturellement il devoit avoir. Il faut bien distinguer les suites de nécessité d'avec les suites de convenance, les premières sont tellement liées avec un fait, que si elles manquent, elles entraînent nécessairement la fausseté de ce fait ; mais il n'en est pas de même des suites de convenance ; comme elles ne lui sont point essentielles, ce fait peut absolument subsister sans elles. Notre Auteur applique ensuite ce raisonnement à chacun des prodiges qui signalerent la naissance de J. C. Quoique très-constans il prouve qu'en égard à la disposition, où les Juifs étoient alors, & sur-tout les principaux de la nation, ces prodiges n'ont pas dû nécessairement le faire reconnoître

pour le Messie, lorsqu'il commença l'exercice de sa Mission ; d'où il suit que si la Religion doit avoir pour objet des choses *certaines*, il n'est pas nécessaire qu'elles soient toujours vraisemblables ; & que quoique nous devions être pleinement assurés des faits que nous croyons, il n'est pas nécessaire, que ces faits soient toujours liés aux circonstances que nous souhaiterions trouver.

La deuxième difficulté que l'Auteur a ajoutée ici à celles, qu'il avoit déjà résolues dans sa première édition, roule sur l'autorité divine du ministère public, & sur l'infailibilité de la Synagogue au temps de J. C. On ne pouvoit, & on ne peut encore aujourd'hui dire l'incrédule, contester la décision d'un Tribunal dont les Arrêts en fait de doctrine, étoient infailibles & divins. Ceux de la Synagogue jouissoient de ce privilège, donc il falloit y déférer en tout ; or la Synagogue a condamné J. C. donc il donnoit en sa faveur une fausse interprétation aux Prophetes, donc il n'est pas le Christ promis, donc enfin la Religion Chrétienne porte dans ses principes mêmes celui de sa propre destruction.

M. H. convient, que cette difficulté est du nombre de celles, qui ne manquent presque jamais de faire impression, parce que le faux y est caché sous les dehors du vrai, ou ce qui est plus séduisant, parce que le faux y est confondu avec le vrai même. Il entreprend donc de les démêler & d'en rendre le discernement aisé aux yeux de



la multitude. Et pour le faire avec méthode, il examine d'abord en quoi consistoit l'infailibilité de la Synagogue, & jusqu'à elle s'étendait; il montre qu'on ne peut la mettre en parallèle avec celle, qui est promise à l'Eglise; pour y supposer quelque égalité entre elles, il faudroit que dans nos principes la nécessité d'une Eglise visible fut établie, non sur ce que Dieu ne donne aux simples, que ce moyen pour s'assurer de la vérité, mais sur l'impossibilité de leur en fournir un autre, quel qu'il soit. Or il faut que le Diste avoue, que Dieu n'est pas astringé à faire connoître ses volontés par telle voye plutôt que par telle autre; & quand même l'idée que nous avons de sa puissance ne le décideroit pas, on en trouveroit la preuve dans la maniere dont il a gouverné le monde sous la Loi de nature, sous la Loi de Moïse, & enfin sous la Loi de Grace. Comme dans ces trois états les Loix ont été différentes, aussi sous chacun d'eux le moyen de discerner ces Loix a été différent. D'où il conclut, que vainement on nous oppose, que la Synagogue a décidé contre J.C. que l'objection seroit raisonnable, si la Synagogue avoit eu des promesses d'une éternelle indéfectibilité; si dans son déclin il n'y avoit pas eu pour les simples un autre moyen extérieur & sûr pour éclairer leurs doutes; si l'n'y avoit pas eu un autre guide visible, qui pût les préserver de l'erreur, si l'n'y avoit pas eu une autorité certaine,

prédite, attenduë, & présente enfin à qui il falloit céder, & qu'on ne pouvoit contredire sans résister à l'évidence, celle de J. C. c'est-à-dire, celle de la vérité même, qui s'étoit rendue sensible au milieu des hommes.

Il faut voir encore ce que notre Auteur a ajouté, pour fortifier la réponse qu'il donne à la 1<sup>re</sup> difficulté, fondée sur ce que la vérité des faits produits en faveur de l'Evangile a moins d'évidence que n'en a la prétendue absurdité des dogmes qu'il propose à notre foi. Nous avons encore remarqué dans cette 3<sup>me</sup> partie plusieurs autres augmentations en tout genre. Mais sur-tout sur des points de critique & d'érudition, tant sacrée que Prophane, dont la lecture ne peut être que très-instructive, & sur lesquels nous insisterions avec plaisir, si les bornes d'un extrait nous permettoient d'entrer dans un si long détail.

Nous nous pressons de venir à la Dissertation sur les faux principes des incrédules. Morceau entierement neuf, par lequel l'Auteur finit cette nouvelle Edition, & dans lequel il examine les divers Systèmes, que les incrédules opposent à la Religion Chrétienne.

» Jusqu'à présent je m'étois,  
» dit-il, renfermé dans la seule  
» question de fait, car au fond  
» c'est toujours à ce point, qu'il  
» en faut revenir, c'est - là qu'est  
» le vrai nœud de la controverse;  
» le reste n'est qu'allongement,  
» écart & superfluité. Je veux bien

» cependant sortir une fois de la  
 » methode que je m'étois prescri-  
 » te , & par la m'accommoder à  
 » un certain ordre d'esprits, le plus  
 » rebelle de tous , & le plus diffi-  
 » cile à reduire ; ce sont ces pré-  
 » tendus Métaphysiciens , cette  
 » espece superbe de méditatifs ,  
 » qui dédaignant toute critique ,  
 » toute science de faits , toute au-  
 » torité , se flattent de ne marcher  
 » qu'à la lumiere des démonstra-  
 » tions. . . « Il entreprend de leur  
 » montrer , » que de toutes les voies  
 » où ils s'engagent pour nous fuir ,  
 » il n'y en a pas une qui ne se ter-  
 » mine à l'erreur la plus évidente ,  
 » & qui n'aboutisse enfin à la con-  
 » tradition la plus sensible.

Mais comme tous ces Systèmes  
 n'ont entre eux aucune liaison , il  
 espere que par cette raison , on n'e-  
 xigera pas qu'il en mette beaucoup  
 dans tout ce qu'il dit pour les  
 combattre.

D'abord M. l'Ab. H. rappelle  
 les incrédules à un principe dont  
 on ne peut contester la vérité. Or  
 ce principe est qu'on ne doit juger  
 que sur des idées claires , & lors-  
 qu'il y a une évidente proportion  
 entre la faculté qui juge en nous ,  
 & l'objet dont elle juge. Or cette  
 proportion se trouve-t-elle entre  
 les Mysteres de la Religion , & un  
 esprit essentiellement borné , tel  
 qu'est celui de l'homme ? Sur quel  
 fondement donc juge-t-il que nos  
 mysteres sont absurdes , parce  
 qu'ils sont incompréhensibles , &  
 qu'il n'en peut fonder toutes les  
 profondeurs ? Ce qui paroît faux

à l'homme , quand il juge de ce  
 qui ne lui est pas clairement & dis-  
 tinctement connu , ne peut-il pas  
 être vrai aux yeux de Dieu , qui  
 connoît tout l'objet , & tous les  
 rapports que renferment les pro-  
 prietez de l'objet ? Donc le mepris  
 que l'incrédule fait de nos myste-  
 res ne vient , que de ce qu'il oublie  
 dans une occasion si importante , un  
 principe , dont il fait usage en tou-  
 te autre matiere , où il ne se  
 permet de juger , que de ce qu'il  
 voit. Non content de l'évidence  
 des motifs , qui pressent de se sou-  
 mettre aux dogmes , qui est la seule  
 qu'il doit demander , il voudroit  
 encore voir avec l'évidence le  
 fond des dogmes mêmes , & les  
 comprendre distinctement , au  
 lieu de le croire avec la soumission ,  
 qui est due à l'autorité infaillible  
 qui les atteste.

Les hommes sont foibles , mais  
 en mêmes tems ils sont raisonna-  
 bles. Comme foibles , ils sont  
 presque tous incapables de discer-  
 ner même les vérités , qui les in-  
 teressent le plus. Mais aussi com-  
 me raisonnables , ils sentent que  
 sur-tout en matiere de Religion ,  
 il seroit insensé d'abandonner au  
 hazard le choix de leurs sentimens.  
 » Or de toutes les Religions nulle  
 » n'a eu d'égard à ces deux caracte-  
 » res ensemble , quoique tous  
 » deux réunis dans l'homme. Ou  
 » elles ont voulu lui faire chercher  
 » & trouver la vérité par de longs  
 » examens , comme s'il n'eût pas  
 » été foible , ou elles ont voulu le  
 » conduire par une autorité desti-

» tuée de preuves , comme s'il  
» n'eût pas été raisonnable. La seule Religion Chrétienne s'est proportionnée tout ensemble à nos lumières & à nos ténèbres , à la dignité de notre être & à son infirmité. D'un côté si Dieu n'a pas soumis ses dogmes à nos recherches , de l'autre , il en a garanti la divinité par d'innombrables prodiges.

Mais , replique l'incrédule , les preuves de l'autorité divine de J.C. ne sont pas évidentes. Pour juger si des faits naturels tels que la mort de César sont arrivés , on a des règles sûres. En a-t-on de même pour les événemens extraordinaires , tels que les miracles , comme par exemple celui de la Résurrection de Lazare ? Ainsi la Religion que l'évidence ne démontre pas , est donc encore à notre égard déstituée des preuves mêmes de l'autorité.

M. l'Ab. H. montre que rien n'est plus frivole , que la distinction entre les miracles & les événemens naturels , quant à la certitude du fait. La différence du principe dont ils partent ne détruit point ce qu'ils ont de commun ; & ce qu'ils ont de commun , c'est que les preuves de leur certitude ou de leur fausseté , sont soumises à l'évidence , & aux loix ordinaires du raisonnement. Les règles de critique dont je fais usage pour m'assurer des conquêtes de César sont les mêmes , que j'emploie pour me convaincre de la résurrection de Lazare.

Mais , disent certains Philoso-

phes , Dieu ne peut exiger de l'homme , que ce que l'homme peut lui donner ; or malgré tous nos efforts les preuves de la Religion n'ont pu encore nous toucher ; nous sommes donc excusables de ne pas les croire ; c'est donc à tort , qu'on nous reproche notre incrédulité ; dès qu'elle est involontaire elle est innocente , & les hommes sont injustes de nous refuser une indulgence , que Dieu lui-même accorde aux méprises d'une conscience errante.

M. l'Ab. H. prétend avec raison , que cette impossibilité de croire est imaginaire. Elle ne pourroit être réelle , que lorsqu'il s'agiroit de croire ce qui est démontré faux ; mais il n'en est pas ainsi de ce qui n'étant pas évident par soi-même , n'est qu'au-dessus du sens humain ; la sagesse infinie peut exiger avec justice une pareille soumission , d'autant plus , qu'elle ne vous oblige de croire que sur une autorité , qui elle-même vous fournit les preuves claires & constantes , qu'elle est infaillible.

Notre Auteur étend beaucoup ce raisonnement ; il y jette même du pathétique , ainsi que dans plusieurs endroits de cette Dissertation , qui par cette raison a beaucoup moins de sécheresse & d'air de Dialectique , que ce titre ne sembloit le promettre , & conclut que ni la bonne foi qui se trompe , ni la conscience qui égare , ne justifient point l'erreur , quand elle n'est pas la suite d'une ignorance invincible ; en établissant une fois

le principe contraire , toute distinction entre la vérité & la fausseté seroit anéantie , & même entre les vices & les vertus. D'ailleurs pour qu'un homme fût en droit de dire , qu'il lui est impossible d'être persuadé des preuves de la Religion, il seroit nécessaire qu'il pût dire, qu'il a approfondi toutes ces preuves. Mais » cet examen , » dit-il, qui l'a fait , & qui ne croit » pas , je défie qu'on le nomme , » ou qu'il se présente.

D'autres veulent réduire tout le Christianisme à la simple règle des mœurs. Qu'importe, disent-ils, de croire les Mystères de l'Evangile , pourvu qu'on en suive la morale? C'est à quiconque aime Dieu, c'est à la charité que le Ciel est promis, c'est donc à cet unique point que la Religion se borne , le reste n'est qu'une matière inutile de controverses & de raisonnemens interminables.

Mais la morale de l'Evangile , ainsi que ses dogmes a souvent ses profondeurs & les obscuritez ; qui est-ce qui les dévoilera , qui est-ce qui les expliquera , si chaque homme en particulier s'en arroe le droit ? La règle des mœurs dépendra donc des caprices , des passions , & des intérêts des hommes , & il n'y aura ni folies ni extravagances qu'on ne puisse justifier , par ce principe commode de bien vivre , comme si de bien croire n'en étoit pas l'unique fondement ?

Les incrédules insistent encore , & disent qu'il suffit d'aimer Dieu ,

de s'unir à lui , que cette maxime comprend tout , & qu'elle est avouée de tous. Mais , répond le sçavant Apologiste , qu'est-ce qu'aimer Dieu ? n'est-ce pas l'aimer , tel qu'il a voulu se faire connoître à nous , & par ce qu'il nous a révélé de sa nature & de ses volontez ? Qu'est-ce que s'unir à lui ? n'est-ce pas se conformer aux règles qu'il nous a prescrites , & se soumettre aux vérités qu'il nous a découvertes ? Ne pas croire ce qu'il révèle , & toutefois prétendre l'aimer , est donc le comble de l'absurdité.

Il faut voir dans l'Auteur même la manière dont il combat une autre espèce d'incrédulité , qui prétendent qu'au milieu de cette grande diversité de sentimens, qui regnent parmi une infinité de Sectaires , qui reconnoissant tous les mêmes Ecritures , sont cependant divisés sur les principaux articles de la Religion , il leur est impossible de se déterminer , & qu'ainsi il leur suffit de croire les Mystères d'une manière vague & implicite , & de réduire toute leur foi à la soumission générale au vrai sens des Ecritures , tel que Dieu le connoît , & qu'ils espèrent de le connoître un jour.

Il ne fait pas moins bien voir l'illusion de ceux, qui soutiennent que toutes les Religions , & en particulier la Religion Chrétienne, doivent leur origine à la politique des Souverains & des Législateurs.

» On compteroit , dit-il , l'infinité » ni plutôt que les paradoxes , les » absurditez ,

« absurdez , les ignorances mê-  
 « me dont ils appuyent cette opi-  
 « nion. Est-ce donc, *continuez* t-il.,  
 « que tout est permis en attaquant  
 « la Religion , que dans ce genre  
 « de controverse, il ne s'agit point  
 « de raisonner , & qu'enfin l'on se  
 « croit quitte de tout , pourvu  
 « qu'on érige en fait positif la plus  
 « frivole conjecture ; s'il en est  
 « ainsi , raisonnons-nous : jamais nous  
 « n'épuiserons les folles pensées ,  
 « qui peuvent monter au cœur de  
 « l'homme. Cependant , *ajoutez* t-  
 « il, il faut vous répondre, puisque  
 « nous avons commencé de vous  
 « entendre.

Il soutient donc 1°. qu'il seroit facile de faire voir que la racine , dont les fausses Religions mêmes sont toutes sorties est l'idée ineffaçable d'un être parfait , & la forte, autant que naturelle conviction de sa providence ; mais pour se renfermer dans le Christianisme , il prouve fort au long , que de lui imputer d'être né de la politique , c'est ne savoir ni ce que c'est que Christianisme , ni ce que c'est que politique.

Quelques - uns , pour trancher par la racine toutes ces grandes difficultés , qui agitent les hommes sur le choix d'une Religion ; veulent nous obliger à convenir , que tous les cultes , sans excepter le nôtre , n'ont d'autre source , que l'orgueil , & que prétendre , que Dieu exige de nous quelque Acte de Religion ou de foi , c'est connoître aussi peu la nature de notre propre être, que celle de l'E-  
*juil.*

tre Suprême.

Pour répondre à cette objection , il s'agit d'examiner si indépendamment de l'infinie disproportion , qui est entre le Créateur & la créature , Dieu a daigné faire part aux hommes de sa volonté sur eux. Or la révélation est invinciblement prouvée par les miracles innombrables , que les Chrétiens rapportent en témoignage que Dieu leur a parlé , donc on ne doit & on ne peut plus écouter aucun argument contre l'existence actuelle de la Religion. De-là passant à la nécessité du culte intérieur & extérieur , il prouve , qu'elle est également fondée sur la nature de Dieu & sur celle même de l'homme ; mais c'est un raisonnement qu'il faut voir dans l'Auteur même & dont un simple extrait ne pourroit faire sentir toute la force, ainsi que de la plupart de ceux que l'Auteur emploie dans cette Dissertation.

Cependant , repliquent les Déistes , si Dieu , comme vous l'affurez , avoit voulu manifester sa volonté aux hommes , il la leur auroit fait connoître à tous également. Il se seroit annoncé lui-même & le même dans tous les tems comme dans tous les lieux ; or , sans entrer dans de plus grands détails , combien de siècles se sont écoulés avant que la Religion Chrétienne se soit établie , combien de peuples nombreux se sont éteints , qu'elle n'a point éclairés. » Pourquoi cette distinction entre  
 « des êtres également sortis de sa

» main ? Est-ce qu'il auroit pour  
 » les uns un amour qu'il refuseroit  
 » aux autres ? Il faut donc en con-  
 » clure, qu'il n'abaisse pas les re-  
 » gards jusqu'à nos frivoles senti-  
 » mens, & que toutes les Reli-  
 » gions n'ont leur source que  
 » dans l'orgueil de l'homme, qui  
 » ne craint pas de s'imposer de  
 » pénibles devoirs, pourvu qu'il  
 » en puisse conclure, que Dieu  
 » s'occupe assez de lui, pour les lui  
 » prescrire.

M. l'Ab. H. répond, que cet argument peut être retourné contre les Déistes. Un Athée pourroit dire, que s'il y avoit un Dieu, toutes ses créatures seroient également heureuses, & que le mal physique seroit inconnu, parce que la Souveraine puissance ne seroit pas ce que la souveraine bonté ne sauroit permettre.

J'entens votre réponse, reprend notre Auteur, vous diriez à l'Athée, je ne connois pas tous les desseins de Dieu, & l'ignorance où je suis de ses voyes, ne me peut être une raison de les condamner. Il m'est évident qu'elles ne sauroient être qu'infinitement sages, quoiqu'elles me soient incompréhensibles. Au surplus les biens, qu'il répand sur les uns avec profusion, ne lui sont pas une Loi rigoureuse, qu'il s'impose, pour en faire aux autres la même largesse; dès qu'il est bon à tous, il est libre de l'être à divers degrez; en faisant à ceux-là plus de grâces, il n'est point injuste pour ceux-ci; & pour ce qui regarde les maux physiques

dont les hommes sont affligés, il sçait en tirer une plus grande abondance de biens pour eux, & de gloire pour lui.

Ainsi le Dêiste se trouve réfuté par ses propres principes; notre Auteur ajoute d'ailleurs, que s'il y a eu des Nations où la foi de l'Evangile n'ait pas été portée, elles n'ont point été abandonnées sans ressource; que comme Dieu ne commande point l'impossible, aussi qu'il n'impute point aux hommes l'ignorance de ce qu'ils n'ont pu connoître; qu'au défaut de la Loi révélée, les peuples à qui elle n'a point été annoncée, portent une Loi naturelle écrite dans leurs cœurs; & que c'est par elle, que Dieu jugera sans grace & dans la rigueur de sa justice, ceux qui n'ont point connu d'autre Loi. » Il est » vrai, dit-il, qu'il auroit pu faire » d'avantage pour ce grand nombre de peuples, & les éclairer » comme nous des lumières de la » révélation; il est vrai encore, » qu'il ne l'a point voulu, » mais il a voulu tout ce qu'il fal- » loit pour n'être point chargé de » leur perte. « Par conséquent dès qu'il y a d'autres Loix données à ceux qui ne connoissent point la révélation, de ce qu'elle n'est pas universelle, on ne peut en conclure que ceux qui l'ont reçue, ne soient point dans l'indispensable obligation de la suivre.

Enfin si l'on demande à notre Auteur, d'où vient, malgré la multitude & la certitude des preuves, qui établissent la Religion

Chrétienne , qu'on fait tant de vains efforts , pour en contester, la vérité, il répond nettement que la source de ces oppositions est le défaut de sincérité des contradicteurs. Il les prie de lui pardonner ce reproche ; mais la force de la vérité le lui arrache ; on a pû voir jusqu'ici , dit-il , où j'ai porté les égards dans le cours de ma dispute avec eux , & je ne voudrois pas, quand je la finis , démentir ce caractère de modération ; mais je trahirois, ajoute-t-il , la cause que je soutiens , je trahirois les incrédules mêmes.

Il prouve donc, que l'infidélité ne commence pas d'abord en eux par une évidente conviction de la fausseté du Christianisme , & que tous lui seroient fidèles , s'il ne prétendoit soumettre que l'esprit , sans

rien entreprendre sur la liberté du cœur, mais ce cœur qui se sent gêné dans tous les penchans , entraîne insensiblement l'esprit dans la révolte , & le ferme aux démonstrations les plus fortes & aux témoignages les plus authentiques.

Nous ne pouvons nous empêcher de dire, en finissant cet Extrait, que l'Auteur n'a rien oublié pour rassembler dans le cours de son Ouvrage tout ce qu'il y a de plus constant dans les témoignages & de plus fort dans les démonstrations qu'on peut apporter en faveur de la Religion , & qu'il y a lieu de croire que ceux qui le liront avec une volonté sincère d'en profiter , y trouveront la lumière & cette heureuse tranquillité d'esprit , qui est toujours la récompense de la droiture & de la simplicité du cœur.



*PARALLELE DES ROMAINS ET DES FRANÇOIS ,  
par rapport au Gouvernement.* A Paris , chez Didot , Quai des Augu-  
stins , près le Port S. Michel , a la Bible d'or. 1740. deux Volumes  
in-2. le premier pp. 346. le second pp. 369.

**O**N trouve à la tête de cet  
Ouvrage une Préface , dans  
laquelle l'Auteur expose en peu de  
mots son dessein. Après avoir fait  
quelques réflexions , sur les grands  
avantages que chaque particulier  
retire de la Société politique dans  
laquelle il vit ; il observe judicieu-  
sement que si tous les hommes  
étoient raisonnables , chaque ci-  
toyen regarderoit le bien public  
comme le sien propre , qu'il pré-  
viendrait les Loix , & qu'il se ser-  
viroit à lui-même de Magistrats.  
Mais il s'en faut bien que ce soit  
par la raison que la plupart des  
gens se conduisent , il a donc été  
nécessaire , que ceux qui sont char-  
gés de gouverner les autres , trou-  
vassent l'art de faire servir au bien  
général , la folie même & les éga-  
remens des particuliers. » L'Hi-  
» stoire , dit notre Auteur , seroit  
» d'un grand secours pour se per-  
» fectionner dans cet art , si elle  
» avoit été écrite par des Philoso-  
» phes qui eussent développé les  
» ressorts qui font mouvoir la socie-  
» té & qui y entretiennent la vie ;  
» mais quel que soit d'ailleurs le  
» mérite des Historiens anciens &  
» modernes , faute de s'être élevés  
» au-dessus des préjugés de la  
» Nation dont ils parlent , ou  
» soit qu'ils aient cru qu'ils de-  
» voient ne mettre sous les yeux ,

» qu'un tableau des siècles passés ,  
» leurs Ouvrages égarent souvent  
» les Lecteurs au lieu de les in-  
» struire , ou du moins ne leur  
» offrent qu'un spectacle inutile.  
» On se charge de dates & de noms  
» propres , & l'on s'accoutume à ne  
» regarder les événemens qui ont  
» changé à tant de reprises la face  
» du monde , que comme des jeux  
» & des caprices de la fortune.  
» C'est à la Philosophie qu'il ap-  
» partient d'éclairer l'Histoire ,  
» mais elle ne peut agir avec trop  
» de circonspection , il faut qu'elle  
» se débarrasse de ses forces , & tou-  
» jours des prestiges de l'imagina-  
» tion : toujours esclave de l'ex-  
» perience , elle ne doit que mé-  
» diter les faits , & ce n'est qu'avec  
» leur secours qu'elle peut re-  
» monter jusques aux principes  
» fondamentaux de la Société , &  
» aux vérités qui lui sont utiles.

» C'est avec ces vûes , poursuit  
» notre Auteur , que j'ai entrepris  
» l'examen de l'Histoire des Ro-  
» mains & des François. J'ai mis  
» ces deux peuples en parallèle.  
» J'ai cru que cette méthode ren-  
» droit mon Ouvrage plus interes-  
» sant ; j'ai cru même qu'il me  
» conduiroit plus sûrement à la vé-  
» rité en me donnant occasion de  
» considérer la Société dans des cir-  
» constances toutes différentes.



» J'examine les Romains & les  
 » François au dedans & au dehors :  
 » ce plan embrasse tout ce que les  
 » Législateurs eux-mêmes se sont  
 » proposé en donnant des Loix  
 » à une Nation. Ainsi dans ma  
 » premiere Partie je tâche de dé-  
 » couvrir les maximes que je crois  
 » les plus certaines pour la tran-  
 » quillité & le bonheur du dedans  
 » d'un Etat : & dans la seconde  
 » Partie, je fais mes efforts pour  
 » pénétrer les causes, qui le rendent  
 » redoutable au dehors.

Tout l'Ouvrage est partagé en six Livres, trois pour la premiere Partie & trois pour la seconde. La méthode de l'Auteur consiste à suivre l'Histoire de siècle en siècle, & à rappeler les principaux événements de l'Histoire Romaine & de l'Histoire de France, à peu près dans l'ordre dans lequel ils se sont passés. Il est vrai néanmoins qu'il ne s'est pas attaché si scrupuleusement à cette méthode qu'il ne s'en écarte quelquefois quand les questions qu'il examine le demandent. Il ne se borne pas non plus tellement à l'Histoire Romaine & à l'Histoire de France qu'il ne fasse quelques excursions dans l'Histoire des Peuples avec qui les Romains & les François ont eu affaire.

## PREMIERE PARTIE.

### LIVRE PREMIER.

Vers le commencement de son premier Livre l'Auteur examine quelle est la meilleure forme de

gouvernement. Il ne veut pas qu'on décide absolument que tel gouvernement, en tous Pays, en tous tems, en toutes circonstances est le meilleur. Il soutient que la bonté d'un gouvernement n'est jamais que relative, & que les différentes conjonctures dans lesquelles se trouve une Nation, rendent préférable pour cette Nation, quelquefois l'Etat Démocratique, quelquefois l'Aristocratique, quelquefois le Monarchique, & quelquefois le gouvernement mixte : car, par exemple, un Etat d'une grande étendue ne doit point avoir les mêmes principes de gouvernement, qu'un Etat qui se borne à une seule Ville & à son territoire : L'un & l'autre ont des besoins differens, dans tous les deux les hommes ont des vûes, des passions différentes. Cette maxime est d'un grand usage pour notre Auteur, c'est pour lui un principe sur lequel il fonde tout son Systeme politique. Elle lui sert à déterminer le terme où les Romains & les François devoient arriver, pour avoir un Gouvernement également sage, quoiqu'établi sur des principes differens. Les Romains obéirent d'abord à des Rois : mais quoique le Gouvernement Monarchique ait par sa nature plusieurs avantages sur les autres especes de Gouvernement, il étoit vicieux par rapport à la situation des Romains ; cette police n'est point faite pour un peuple pauvre & qui n'a qu'une Ville. Les François, en entrant dans les Gaules, obéis-

foient auſſi à des Rois, mais ces Rois n'étoient que les premiers Magistrats de la République, Gouvernement vicieux dans les principes de l'Auteur qui examine dans quelles circonstances il est avantageux pour un peuple, de conserver la liberté, ou de reconnoître un Suprême Législateur; les Romains, selon lui, étoient dans le premier cas, & les François se trouvoient dans le cas opposé.

De ces réflexions qui sont accompagnées de beaucoup de raisonnemens & de preuves, l'Auteur tire des conséquences qui développent son Système, il approuve tout ce qui conduit les Romains à la liberté, & tout ce qui établit chez les François un pouvoir absolu. L'exil des Tarquins fait place à l'Aristocratie; ce Gouvernement qui étoit méprisé des anciens, & qui, selon l'Auteur, ne fait que multiplier les abus de la Monarchie, ne pouvoit subsister avec les préjugés que Brutus avoit donnés aux Romains. Ce peuple à qui son premier Consul avoit persuadé, que le peuple étoit le maître des Loix, mais qui s'aperçut qu'il demeurait sous la puissance des Nobles, se souleva contre la Noblesse. La création des Tribuns changea la forme du Gouvernement, le peuple partagea avec le Sénat la suprême puissance.

Cette forme de Gouvernement étoit fort vicieuse. Cette autorité ainsi partagée étoit contraire aux premiers principes de la politique qui ne veut qu'un seul premier

mobile dans la Société. Il en naquit des divisions perpétuelles dans la République. Cette agitation de la Noblesse & du peuple qui pouvoit les perdre, grâce à des circonstances particulières dont l'Auteur fait un grand détail, fut utile aux Romains, elle perfectionna leur Gouvernement. Le peuple, qui devenoit de jour en jour plus puissant, soumit la Noblesse, ou plutôt le peuple s'éleva assez, pour qu'il n'y eût plus de distinction entre la Noblesse & lui. Tout Citoyen entra au Sénat & parvint à la Magistrature. Le Gouvernement fut une Démocratie, mais tempérée, comme le dit l'Auteur après Polybe, par l'Aristocratie & la Monarchie qui lui ôtoient tous ses défauts.

Ce Gouvernement est toujours, selon notre Auteur, sans difficulté le plus sage que puisse avoir un peuple, qui se trouve dans des circonstances qui lui rendent la liberté utile, parce que rassemblant tous les avantages des trois polices les plus connues, il n'a aucun de leurs défauts. Mais les circonstances ne sont pas toujours également favorables à l'établissement du Gouvernement Mixte, dès que ce Gouvernement n'est pas le plus parfait, il est le plus vicieux, & ce sont les circonstances dans lesquelles une Nation se trouve qui en décident.

L'Auteur, après avoir fait voir les obstacles qui s'opposoient au progrès du Gouvernement sous les Rois Mérovingiens, vient à l'exa-

men du regne de Charlemagne. Ce Prince, par le retablissement du champs de Mars, sous le nom de Parlement, forma un Gouvernement *Aristo-Monarchique*. L'Auteur examine à ce sujet la nature du Gouvernement mixte, non-seulement il pretend faire voir que le mélange (\*) des Gouvernemens n'étoit point établi en France sur les mêmes principes & avec les mêmes proportions qu'à Sparte & qu'à Rome, mais il veut prouver même qu'il est impossible de l'établir exactement le même dans un grand Etat, où la Police mixte doit nécessairement faire naître autant d'inconvéniens qu'il peut rassembler d'avantages dans une République telle que Sparte ou que Rome naissante.

L'Auteur, pour prouver cette doctrine, rappelle les principaux événemens de l'Histoire Romaine & de l'Histoire de France. Le Gouvernement mixte des Romains ne donna à tous les Citoyens qu'un même intérêt, & leur inspira une émulation qui les rendit à la fin les maîtres du monde entier. Le Gouvernement mixte des François produisit au contraire parmi eux les plus cruelles divisions. Leur vaste Monarchie plus puissante que l'Empire d'Occident fut démembrée; le Prince tomba dans le dernier abaissement; enfin la Police mixte donna naissance au Gouvernement barbare des Fiefs, dont l'Auteur, à la fin de son premier Livre, recherche soigneusement

(\*) Pag. 91.

les défauts.

Au commencement du second Livre, l'Auteur nous peint Rome triomphante & maîtresse des Rois & la France déchûe de sa grandeur & dont la Capitale se souvient à peine, contre les entreprises des Seigneurs des Places voisines. L'une cependant, dit l'Auteur, marche à sa ruine que hâtent ses victoires, & l'autre est prête à devenir la Société la plus sage de l'Europe. Les Loix qui avoient servi à agrandir la République Romaine, deviennent incapables de la gouverner après son agrandissement. La liberté qui convenoit à un Etat borné ne peut plus subsister avec un Empire immense, & la puissance que possédoit le corps de la République, doit passer entre les mains d'un seul Citoyen, si les Romains veulent recouvrer quelque tranquillité.

Le Gouvernement des Fiefs menaçoit ruine de tous côtez, mais sa chute devoit procurer autant de biens aux François que la décadence des Loix de la République devoit produire de maux aux Romains. La Supériorité que la Police des Fiefs accordoit au Prince, sembloit établir une véritable subordination, mais d'un autre côté l'indépendance dont les vassaux jouissoient par le droit des armes ruinoit entierement cette subordination apparente. Le Prince & ses vassaux n'étoient rapprochés les uns des autres par des Loix frivoles, que pour être mieux divisés. Avec un Gouvernement si vicieux,

il n'étoit pas possible que la paix pût subsister, il devoit regner en France, la même agitation, qui troubla si long-tems les Romains depuis la mort de Tarquin. Mais les suites en devoient être bien plus terribles : Il ne falloit pas s'attendre que les François pussent s'en tenir à de simples querelles : Ils devoient décider leurs différens les armes à la main : il falloit nécessairement que les vassaux détrussissent la Royauté pour se rendre indépendans, ou que le Prince, en ruinant ses vassaux, acquit l'autorité qui lui est propre dans une sage Monarchie.

Après nous avoir fait un portrait des desordres dont la décadence des Loix fut suivie chez les Romains : l'Auteur nous parle de la ruine des Fiefs, laquelle doit être attribuée en partie à la politique peu éclairée des vassaux, qui n'affermirent point leur liberté sur les mêmes fondemens que les Princes d'Allemagne. Il examine la conduite de plusieurs de nos Rois, il condamne les premiers Capétiens, il donne de grands éloges à Philippe-Auguste, il désapprouve S. Louis & le Roi Jean, il entre enfin dans un examen très-détaillé du regne de Louis XI. Dès ce regne on découvre que les François vont faire des progrès rapides ; il forme en quelque sorte, dit l'Auteur, une époque dans notre Histoire, comme la dictature de Sylla en a été une pour les Romains, & il ne fut plus douteux que le Gouvernement des deux

peuples alloit devenir purement Monarchique.

» La Dictature perpétuelle de  
» Sylla, dit notre Auteur, fut le  
» premier fondement de la Mo-  
» narchie. Souvent ce qui est capa-  
» ble d'effrayer & d'arrêter le plus  
» grand courage, paroît facile à  
» des hommes d'un génie médio-  
» cre, après que l'exemple les a en-  
» hardis. Sylla donna une vaste  
» ambition à tous ceux qui le sui-  
» virent. Louis XI. l'éteignit dans  
» les François ; l'un par son usur-  
» pation découvrit toute la foi-  
» blesse de la République, & l'au-  
» tre en affermissant le Trône de  
» ses successeurs fit sentir toute la  
» force du nouveau Gouverne-  
» ment.

» Tous les Romains voulurent  
» marcher sur les traces de Sylla.  
» En France l'indocilité de la No-  
» blesse jeta un dernier éclat dans  
» la guerre du bien public. L'on  
» fut d'abord sage par nécessité, &  
» la Noblesse ensuite plus heureuse,  
» en suivant son devoir, se fit une  
» habitude de son bonheur. Char-  
» les VIII. & Louis XII. furent  
» aussi puissans que Louis XI. &  
» François I. parvint à exiger de  
» nouveaux impôts sans assembler  
» les Etats. On ne jouit à Rome  
» de quelque apparence de liberté,  
» que parce que aucun Citoyen  
» n'étoit encore en état d'usurper  
» la Dictature. Il se forma chaque  
» jour de nouvelles conjurations,  
» & les consuls Q. Lutatius-Catu-  
» lus, & M. Emilius-Lépidus après  
» la mort de Sylla, auroient replon-

» gé la République , dans les mal-  
 » heurs dont elle croyoit fausse-  
 » ment être délivrée , si l'un ou  
 » l'autre eut eu quelqu'une des  
 » qualitez de Pompée & de César.

Les Guerres Civiles des Romains & des François remplissent la fin du second Livre. L'Auteur y fait voir , ce qu'elles ont eu de commun ou de différent , chez ces deux peuples ; Pourquoi elles ont eu aussi des succès différens. On y voit les causes de la ruine de la Ligue. Ce morceau nous offre les portraits des Guises , de l'Amiral de Coligny , de Cathérine de Médicis , d'Alexandre Farnèze & de Henri IV. qui en triomphant de la Ligue , rétablit la paix dans l'Etat. Ce grand Prince alloit affermir le Gouvernement , mais cet Ouvrage étoit réservé à son fils. Les guerres civiles des Romains leur ôtent leur liberté. L'Auteur considère la conduite du Sénat & de Ciceron après la mort de César , il en relève les fautes. Le Triumvirat ne subsiste pas long-tems , & la Bataille d'Actium établit la Monarchie chez les Romains.

L'Apologie des Rois Capetiens , par laquelle l'Auteur ouvre le 3<sup>me</sup> Livre est une refutation de plusieurs opinions de M. de Boulainvilliers. Après avoir rapporté en peu de mots ce que les anciens ont pensé de la Royauté , l'Auteur recherche quelle doit être la puissance du Prince. Les deux inconvéniens les plus redoutables dans les Societez , sont la désobéissance aux Loix par le défaut d'une

*juil.*

autorité supérieure qui les protège , & l'indifférence du Citoyen pour le bien de l'Etat. Ce dernier malheur est une suite du Despotisme , lorsque le Prince , au lieu de sujets , n'a que des esclaves ; & l'autre inconvénient est une suite de l'Anarchie , qui regne dans tout Etat , où le Prince n'a pas une autorité qui lui soit propre , & indépendante des Loix.

Pour remédier à ces deux vices , la politique exige , selon notre Auteur , que la puissance du Prince s'étende jusqu'au point où elle commenceroit à être Despotique , & elle est parvenue à ce degré quand le peuple jouit d'une liberté dont il ne peut abuser : ce milieu , poursuit toujours notre Auteur , dont j'expose le sentiment dépoüillé des preuves & des raisonnemens qui l'accompagnent ; ce milieu , dis-je , qui a été généralement ignoré dans les Monarchies anciennes , & dont il paroît d'abord si difficile de démontrer qu'un Prince , qu'on suppose tout-puissant , ne se puisse éloigner , n'est point une vaine Théorie qu'il soit impossible de réduire en pratique.

En effet l'Auteur , après avoir peint le caractère d'Auguste , & fait un parallèle des conjonctures où se trouvoit Auguste & Louis XIV. & de l'administration de ces deux Princes , fait voir qu'il ne pouvoit point s'établir dans le Gouvernement des Romains , une barrière contre le Despotisme , & que le Gouvernement François ne peut point dégénérer en Despotisme.

rie. Cet endroit est curieux & intéressant pour des François, mais il faut le voir dans le Livre même, nous craindrions de le gâter en l'abrégeant, & il est trop long pour pouvoir être copié ici tout entier.

L'Auteur fait ensuite la peinture des premiers Successeurs d'Auguste; il se demande pourquoi l'Empire Romain, ne souffre pas les mêmes malheurs, que la Monarchie Française, qui, après la mort de Charlemagne, se vit partagée en mille Souverainetés différentes, au lieu qu'une Démocratie militaire succéda au Despotisme des Empereurs: l'Auteur fait encore un parallèle, de l'âge & du Gouvernement des premiers Romains, avec notre âge & le Gouvernement présent de la Monarchie Française. Il ne balance point à décider, que le Gouvernement présent des François, est plus parfait que celui des premiers Romains. Il fait voir que quand les Romains, auroient eu une police particulière, aussi-bien assortie avec les principes fondamentaux de leur Gouvernement, que l'étoit la police des Spartiates avec leurs Loix, leur Gouvernement ne seroit point encore aussi sage que celui des François; cet endroit est encore un de ceux que nous regrettons de ne pouvoir présenter en entier à nos Lecteurs, c'est une suite de raisonnemens fort serrés dont il est impossible de faire un Extrait.

L'Auteur finit cette première partie par exposer, les changemens qui arriverent dans le Gouverne-

ment de l'Empire. Pour n'être plus les esclaves des Légions, les Empereurs consentirent à se dépouiller d'une partie de leur autorité: l'usage des associations fut établi, & l'Empire eut deux Empereurs & deux Césars; ce partage de la puissance devoit naturellement conduire les Empereurs à un partage de leurs Provinces. L'Auteur conjecture que ces circonstances, auroient été favorables à l'établissement d'une sage Monarchie, mais selon lui, les interruptions des peuples du nord empêchèrent ce bon effet, & l'Empire fut accablé.

Après avoir exposé, avec le plus d'ordre qu'il nous a été possible, les principaux articles du Système politique de notre Auteur pour le dedans d'un Etat, nous allons donner quelques échantillons des portraits & des parallèles, dont il a enrichi cette première Partie.

#### *Caractère d'Auguste.*

» Octave, à qui les Romains  
» donnerent depuis par reconnois-  
» sance le nom d'Auguste, étoit  
» encore dans sa première jeunesse,  
» quand il vint à Rome, pour y re-  
» cueillir la succession de son pere  
» adoptif. Il avoit autant d'ambi-  
» tion que César, mais ce qui pa-  
» roitra peut-être un paradoxe à  
» quelques personnes, il avoit en-  
» core plus de talens pour gouver-  
» ner. C'est un spectacle assez sur-  
» prenant, que de voir conquérir  
» l'Univers à un homme, qui n'a  
» pas le courage de se trouver à

» une bataille, après avoir affronté  
 » avec témérité, de plus grands  
 » dangers au milieu de Rome. Cet-  
 » te espèce de contradiction dans  
 » le caractère d'Auguste a pendant  
 » long-tems embarrassé tous les  
 » Écrivains. Dire en effet qu'il fut  
 » tour à tour brave & lâche, ce se-  
 » roit le connoître mal : Auguste  
 » craignoit toujours constamment  
 » les périls & la mort; sa prudence,  
 » qui dans un jour de combat, le  
 » laissoit exposé à l'épée & au dard  
 » de l'ennemi, l'abandonnoit tout  
 » entier à la crainte; mais dans les  
 » autres especes de dangers, sa ti-  
 » midité naturelle disparoissoit, de-  
 » vant la foule infinie de ressources  
 » & d'expediens, que lui prodiguoit  
 » le génie le plus heureusement  
 » formé, pour l'intrigue, la politi-  
 » que & le commandement.

» Né avec une ambition, qui  
 » occupoit toutes ses pensées, il  
 » ne fut point partagé par d'au-  
 » tres passions, du moins elles  
 » obéissoient toutes à celle-là dont  
 » elles sembloient naître. Il prit  
 » sans effort & par l'effort naturel  
 » d'une lumiere supérieure, toutes  
 » les formes qu'exigeoit l'état de ses  
 » affaires. Il n'avoit aucune des  
 » vertus qui font l'honnête hom-  
 » me, il n'avoit aucun des vices  
 » qui le dégradent. Toujours prêt  
 » à se revêtir de la vertu, ou du vi-  
 » ce, que le tems & les circonstan-  
 » ces, lui rendoient utiles, il est  
 » tour à tour l'ami & l'ennemi  
 » d'Antoine, de Cicéron, de Lé-  
 » pidus & des Conjurés. Il est  
 » cruel sans aimer le sang, s'il ces-

» se de le répandre, ce n'est ni par  
 » lassitude ni par remord, & il  
 » pardonne, quand il lui est aussi  
 » utile de pardonner, qu'il auroit  
 » été auparavant dangereux pour  
 » lui, de ne pas punir. Auguste,  
 » qu'on me pardonne cette com-  
 » paraison, fut en politique ce  
 » que Socrate avoit été en morale;  
 » Ni l'un ni l'autre ne peignit ja-  
 » mais dans ses actions, ce qu'on  
 » appelle, humeur ou temperam-  
 » ment. Le premier n'étoit attaché  
 » à aucune vertu en particulier; le  
 » tems seul & les circonstances dé-  
 » ciderent de la politique du se-  
 » cond, comme ils avoient décidé  
 » du choix des vertus dans Socra-  
 » te : celui-ci prit toujours le parti  
 » le plus honnête & l'autre le plus  
 » utile.

» Un homme d'un caractère  
 » aussi odieux du côté du cœur,  
 » mais dont le génie étendu, pé-  
 » nétrant, fécond & juste for-  
 » moit tous les desseins, avec d'au-  
 » tant plus de précision & d'exac-  
 » titude, que sa timidité, en le dé-  
 » livrant de ces fougues souvent  
 » trop familières aux grands hom-  
 » mes, l'entretenoit dans cette  
 » espèce de calme, & de modéra-  
 » tion, si utiles aux ambitieux, pour  
 » tracer & faire mourir les plus  
 » grands projets; un homme,  
 » dis-je, de ce caractère étoit  
 » dans ce tems là nécessaire au  
 » bonheur des Romains. Ce que  
 » Sylla & César eurent de vertus,  
 » fut précisément, ce qui fit renai-  
 » tre dans la République, tous les  
 » maux que leurs vices & ceux du

» gouvernement y avoient déjà  
 » produits. Parce que le premier  
 » ne fut pas aussi ambitieux que  
 » vindicatif, il ouvrit une seconde  
 » fois la barrière aux guerres civi-  
 » les, en abdiquant la Dictature ;  
 » l'humanité & le courage du se-  
 » cond, ne lui permirent pas de  
 » suivre les conseils terribles, mais  
 » nécessaires, d'Artius & de Pan-  
 » sa; ou de descendre enfin dans les  
 » détours politiques auxquels Au-  
 » guste dut son salut, &c.

*Parallèle de l'Amiral de Coligny, &  
 de François de Lorraine  
 Duc de Guise.*

» Coligny étoit le plus grand  
 » Capitaine de son tems ; aussi  
 » courageux que le Duc de Guise,  
 » mais moins hardi, parce qu'il  
 » avoit toujours été moins heu-  
 » reux, il étoit plus propre à for-  
 » mer de grands projets & plus  
 » sage dans le détail de l'exécution.  
 » Guise, par un courage plus  
 » brillant, & qui étonnoit les en-  
 » nemis, ramenoit les conjonctu-  
 » res à son génie, & s'en rendoit  
 » pour ainsi dire le maître. Coli-  
 » gny leur obéissoit, mais en Ca-  
 » pitaine qui leur étoit supérieur.  
 » Dans les mêmes circonstances,  
 » les hommes ordinaires, n'au-  
 » roient remarqué dans la condui-  
 » te de l'un, que du courage, & dans  
 » celle de l'autre, que de la pru-  
 » dence, quoiqu'ils eussent l'un &  
 » l'autre ces deux qualités, mais  
 » différemment subordonnées.

» Guise plus heureux, eut moins

» d'occasions de développer les  
 » ressources de son génie. Son am-  
 » bition adroite & fondée en ap-  
 » patience comme celle de Pom-  
 » pée, sur les intérêts du Prince,  
 » qu'elle ruinoit en seignant de le  
 » servir, se vit appuyée de son  
 » nom, jusqu'à ce qu'elle eût acquis  
 » assez de force, pour se soutenir  
 » par elle-même. Coligny moins  
 » coupable, quoiqu'il le parut  
 » davantage, fit comme César,  
 » ouvertement la guerre à son  
 » Prince & à toute la France. Gui-  
 » se sçut vaincre & profiter de la  
 » victoire. Coligny perdit quatre  
 » batailles, & fut toujours l'es-  
 » froi de ses vainqueurs, qu'il sem-  
 » bloit avoir vaincus. On ignore ce  
 » qu'auroit été le premier dans les  
 » malheurs qui accablèrent Coli-  
 » gny, mais il est aisé de conjectu-  
 » rer que celui-ci auroit paru en-  
 » core plus grand, si la fortune lui  
 » avoit été aussi favorable.

» On le vit partir dans une li-  
 » tière, & pour ainsi dire, entre  
 » les bras de la mort, ordonner  
 » & conduire les marches les plus  
 » longues, traverser la France au  
 » milieu de ses ennemis, rendre  
 » par ses conseils le jeune courage  
 » du Prince de Navarre plus re-  
 » doutable, & le former à ces gran-  
 » des qualités, qui en devoient fai-  
 » re un Roi bon, généreux, popu-  
 » laire, & capable de gouverner  
 » l'Europe entière ; après en avoir  
 » fait un Héros sçavant, terrible,  
 » & clément dans les combats.  
 » L'union qu'il maintint, entre les  
 » François, & les Allemands de son



» armée, que l'intérêt de la Religion seule ne lioit pas assez ; la prudence avec laquelle il sçut tirer des secours d'Angleterre, où tout n'étoit pas tranquille ; son art à ébranler la lenteur des Princes d'Allemagne, qui n'ayant pas tant de génie que lui, desespéroient plus aisément du salut des Protestans de France, & diseroient d'envoyer des secours, dont l'espoir du butin ne hâtoit plus la marche, dans un Pays ravagé, sont les chefs-d'œuvre de

» la politique.

» Coligny étoit honnête homme, Guise avoit le masque d'un plus grand nombre de vertus, mais toutes étoient empoisonnées par son ambition ; Il avoit toutes les qualitez qui gagnent le cœur de la multitude. Coligny plus renfermé en soi-même, étoit estimé de ses ennemis & respecté par les siens. Il aimoit l'ordre & la patrie. L'ambition put bien le soutenir, mais elle ne le fit point commencer à agir.

### GENEALOGIES HISTORIQUES DES MAISONS

*Souveraines, contenant les Maisons qui ont possédé les différentes parties des Royaumes de Bourgogne, & d'Arles ; exposées dans des Cartes Généalogiques & Chronologiques, tirées des meilleurs Auteurs, avec des explications historiques & les Armes différentes de chaque Branche. Tome IV. A Paris, chez Briasson, rue Saint Jacques, à la Science; Chabert ; la Veuve Piffot, & autres Libraires : 1738. in-4°. pp. 557.*

C E Volume est une suite nécessaire de celui que nous avons annoncé dans notre Journal du mois de Juin dernier. Pour bien posséder notre Histoire, il ne suffit pas de sçavoir celle de la Maison Royale, il faut y joindre la connoissance de plusieurs autres Maisons, que les différens changemens arrivés dans la Monarchie Françoisé ont rendu souveraines, & voir, pour ainsi dire, d'un coup d'œil, comment plusieurs grandes Provinces du Royaume en ont été détachées, & par quelles voyes elles y ont été enfin réunies.

C'est ce que M. de C. entreprend d'expliquer dans ce Volume,

& ce que dans un tems où le mérite de son Livre n'est plus douteux, nous ne craignons pas de dire qu'il a exécuté fort heureusement. Il commence par le Royaume de Bourgogne sous lequel sont comprises toutes les Provinces renfermées entre le Rhone & les Alpes, depuis la source de la Seine jusqu'à la Méditerranée.

Pour ce qui regarde l'origine des Bourguignons, notre Auteur embrasse le sentiment de M. Duod dans son Histoire des Séquanais. C'étoit, selon lui, des peuples de la Germanie, qui au commencement du 5<sup>me</sup> siècle, ayant passé le Rhin, s'établirent dans les Provinces des Gaules voisines de :

ce Fleuve, d'où ils se répandirent insensiblement dans la Viennoise, la première Lyonnaise, & la 2<sup>e</sup> Narbonnoise. Le Royaume qu'ils y fondèrent ne dura environ que 122 ans sous sept Rois, & fut conquis par les fils de Clovis, qui conferverent a cet Etat le titre de Royaume.

Mais il le perdit sous les Rois Carlovingiens, & fut confondu dans le reste de la Monarchie Francoise. Par le partage qu'en firent entr'eux les enfans de Louis le Debonnaire, tout le Pays situé entre la Saone, le Rhone jusqu'à la Méditerranée, & la riviere de Ruis, tomba dans le partage de l'Empereur Lothaire, le reste de l'ancien Royaume de Bourgogne jusqu'à la Saone entra dans celui de Charles le Chauve, & fut annexé a la Couronne de France, dont il fut ensuite détaché, & il devint une Souveraineté particuliere, comme l'Auteur le montre dans le second Livre.

Après nous y avoir donné l'Histoire & la suite des Ducs de Bourgogne, il passe a celle des Comtes de Dijon, de Sens, d'Autun, de Châlons, de Maçon, de Nevers, d'Auxerre, & de Tonnerre, tous compris sous le Duché de Bourgogne, & qui par différens événemens qui sont rapportés ici, furent par succession de tems réunis à la Couronne.

Le Comté de Sens y rentra le premier, & c'est dans les anciens Comtes que M. de C. trouve le premier Auteur des Sires de

Courtenay, dont Pierre de France, fils aîné de Louis le Gros, épousa l'héritiere.

Dans le Chapitre qui traite des Comtes de Châlons, on découvre les erreurs dans lesquelles Duchêne & le P. Chifflet lui-même, qui avoit voulu redresser le premier, sont tombés dans la Généalogie, qu'ils nous ont donnée des Comtes de Châlons, successeurs du Comte Lambert. On nous fait voir le droit qu'avoient à ce Comté Hervé de Donzi, & Scavarie de Vergi, sortis l'un & l'autre de la Maison de Semur, mais que le dernier ayant épousé l'héritiere de Vergi en prit le nom, & le transmit à sa postérité, ce qui montre clairement qu'il y a eu deux Maisons de Vergi, que du Chêne a confonduës en une.

Le partage de l'Empereur Lothaire en Bourgogne fait la matiere du troisième Livre. La partie de cet Etat qui échut à Lothaire II. son fils fut nommée Bourgogne Transjurane, & celle qui tomba à Charles son cadet, fut appelée Bourgogne Cisjurane. Après la mort de ces deux Princes, qui aussi-bien que l'Empereur Louis II. leur aîné, ne laisserent point de postérité, leur succession fut partagée entre Louis le Germanique, & Charles le Chauve leurs oncles. Celui-ci eut la Bourgogne Cisjurane, & l'autre la Bourgogne Transjurane. Le Comte Boson que Charles le Chauve avoit établi Gouverneur de Provence profita des troubles qui suivirent la mort de

ce Prince , & celle de Louis le Begue son fils , pour se rendre indépendant , & forma l'an 879. un nouveau Royaume , connu sous le nom de Royaume d'Arles.

Quelques années après la Bourgogne Transjurane éprouva un pareil changement. Cet exemple revêtit l'ambition de Rodolphe qui en étoit gouverneur , & qui selon notre Auteur étoit neveu de Robert le Fort , & fils de Conrad d'Altorf Comte de Paris ; Rodolphe ayant usurpé sur les descendans de Charlemagne les Provinces renfermées dans la Bourgogne Transjurane , en forma le Royaume de Bourgogne , auquel fut peu après uni celui d'Arles.

Rodolphe III. surnommé le Fainéant , le dernier de la postérité masculine de Rodolphe I. étant mort sans enfans laissa la Bourgogne à l'Empereur Conrad le Salique ; elle resta dans sa postérité , jusqu'à l'Empereur Henri V. qui mourut sans enfans mâles , & dans lui fut éteinte la Maison de Franconie , & la deuxième Race des Rois de Bourgogne.

Ses États héréditaires au nombre desquels étoit le Royaume de Bourgogne , appartenoient de plein droit à la Maison de Souabe , qui descendoit par femmes de celle de Franconie , mais Lothaire qui succéda à l'Empereur Henri V. s'en empara , prétendant qu'ils étoient unis à l'Empire , & ils ne rentrent dans la Maison de Franconie , que par l'élevation de Frideric de Souabe à l'Empire.

„ Ce Prince jugeant qu'il lui se-  
 „ roit difficile , par les affaires , qui  
 „ l'empêchoient de résider en Bour-  
 „ gogne , de réunir toutes les par-  
 „ ties que les Comtes , & les gour-  
 „ verneurs avoient usurpées en ren-  
 „ dant leurs gouvernemens here-  
 „ ditaires , crut , que pour en con-  
 „ server les débris , il ne pouvoit  
 „ mieux faire , que de laisser aux  
 „ usurpateurs ce que chacun d'eux  
 „ avoit pris , à condition de lui rendre  
 „ hommage , & de lui prêter ser-  
 „ ment de fidélité. . . . ce fut-là  
 „ l'occasion de tant de Bulles d'or  
 „ données par cet Empereur. L'u-  
 „ ne des plus solennelles est celle ,  
 „ qu'il donna en faveur d'Hera-  
 „ clius de Montboissier , Arche-  
 „ vêque de Lyon , & frere de Pier-  
 „ re le venerable... par cette Bulle  
 „ il le créa *glorieux Exarque* du  
 „ Royaume de Bourgogne , & le  
 „ le chef suprême de son Conseil ,  
 „ en lui donnant pour lui & pour  
 „ ses successeurs dans l'Archevê-  
 „ ché de Lyon , l'investiture de  
 „ tout le corps de la Communauté  
 „ de cette ville , & tous les droits  
 „ de Régale dans son Archevêché  
 „ en deçà de la Saone.

Il faut voir dans l'Auteur com-  
 ment insensiblement les Empereurs  
 d'Allemagne perdirent toute l'au-  
 torité qu'ils avoient en Bourgogne.  
 Ce qui leur y porta le dernier  
 coup , fut la Sentence d'excom-  
 munication , que le Pape Innocent  
 IV. lança contre Frideric II. dans  
 le Concile de Lyon ; ce Prince y  
 fut déclaré déchu de l'Empire &  
 de tous ses États.

„ Quoique , pour me servir des  
 „ termes de M. de C. le Concile  
 „ & le Pape eussent outre-passé  
 „ leurs pouvoirs , n'ayant aucun  
 „ droit de disposer des Couronnes  
 „ que les Souverains tiennent de  
 „ Dieu seul , cependant les Arche-  
 „ vêques , & les Evêques , sur tout  
 „ ceux du Royaume de Bourgo-  
 „ gne , prirent occasion de ces ex-  
 „ communications , aussi-bien que  
 „ la plupart des Comtes , de ne plus  
 „ reconnoître l'autorité de l'Em-  
 „ pereur , pour se l'attribuer à eux-  
 „ mêmes.

L'Auteur s'étend dans le quatrième Livre sur les Comtés principales , qui sortirent des débris du Royaume de la Bourgogne Transjurane , & comprise dans le district de la petite Bourgogne ou Helvétie.

Nous nous contenterons de remarquer , qu'on y trouvera rassemblés en plusieurs Cartes les seize Systèmes différens auxquels on peut réduire cette étonnante diversité d'opinions , que l'ignorance ou l'adulation ont enfantées sur l'origine des Comtes d'Hapsbourg , dont la Maison d'Autriche est sortie ; il expose & discute le sentiment du P. Marquard Herrgott dans sa Généalogie Diplomatique de la Maison d'Hapsbourg , Ouvrage dont nous avons rendu un compte très-détaillé dans nos Journaux des mois de Mars , Avril & Juin derniers. Monsieur de C. peu satisfait des preuves que ce Pere apporte pour faire remonter l'origine de cette Maison au Duc Ethicon ou Adelic , croit qu'on peut

la rapporter à Gontram le Riche dont le P. Herrgott place la mort vers l'an 990. „ On lui donne com-  
 „ munément trois fils dit notre  
 „ Auteur , sçavoir , Landule , ou  
 „ Lanzelin duquel sont descendus  
 „ les Comtes d'Hapsbourg , Bezi-  
 „ lon , ou Gebhard & Berchtillon ,  
 „ duquel on a cru jusqu'à présent ,  
 „ qu'étoient sortis les Ducs de  
 „ Zeringhen & la Maison de Ba-  
 „ de. Mais le P. Herrgott dans sa  
 „ nouvelle Généalogie en retranche  
 „ ces deux derniers , & prétend que  
 „ la Maison de Zeringen , & celle  
 „ de Bade qui en est sortie , n'ont  
 „ rien de commun avec celle  
 „ d'Hapsbourg ; sçavoir , ajoute-  
 „ t-il , si des raisons de politique  
 „ n'ont pas quelque part dans ce  
 „ nouveau changement. Parmi les  
 „ différentes branches de la Maison  
 „ d'Hapsbourg , il compte celle de  
 „ l'Autsembourg , dont on prétend  
 „ que sont descendus les Comtes de  
 „ Denbigh & Desmonde du surnom  
 „ de Felding , qui subsistent encore  
 „ en Angleterre , & dont il rapporte  
 „ la Généalogie avec les preuves ti-  
 „ rées de Dugdal , qu'on peut regarder  
 „ selon lui , comme le Duchefne  
 „ d'Angleterre.

On trouvera dans le cinquième Livre l'Histoire des Comtes de Bourgogne , des Maisons de Châlon , & d'Oiselet , ou Oiselay , qui en étoient issus ; celle des Comtes d'Ferrete , & de Montbenard , des Comtes de Neuchatel , &c.

Le Comté de Neuchatel passa par alliance à différentes Maisons , & entr'autres à celles de Fribourg.

De

De cette dernière il entra dans la Maison de Bade-Hochberg Rodolphe Marquis d'Hochberg qui succéda à son cousin Jean Comte de Fribourg, eut pour successeur son fils nommé Philippe, dont la fille unique épousa Louis d'Orléans Duc de Longueville, auquel elle apporta la Comté de Neuchâtel. Elle avoit une tante nommée Barbe d'Hochberg, qui épousa Philippe Seigneur de Chatelus, de Baserne, de Coulanges, & Vicomte d'Avalon, petit fils de Claude de Beauvoir, Seigneur de Chatelus, Maréchal de France. Cette Barbe Hochberg est la quatrième ayeule de Guillaume-Antoine Comte de Chatelus Vicomte d'Avalon. L'Auteur à cette occasion, nous apprend dans une note l'origine du privilège qu'ont les Seigneurs de Chatelus d'entrer dans l'Eglise Cathédrale d'Auxerre, d'y prendre séance, avec les Chanoines & d'assister aux assemblées du Chapitre l'épée au côté, revêtus d'un surplis, & l'Aumusse sur le bras.

Nous n'oublierions pas d'avertir ici que M. de C. a répandu dans son Ouvrage grand nombre de notes toujours fort instructives, & quelquefois extrêmement curieuses.

Il est parlé dans le sixième Livre des Seigneurs de la Bresse, qui étoit partagée entre les sires de Baugé, de Coligni, de Thoire-Villars & de Montluel, &c.

L'Auteur a renfermé dans le septième Livre ce qui concerne l'Histoire des Comtes d'Albon & de Viennois, dont Guigue IV. du nom

prit celui de Dauphin, qui passa à sa postérité, sans que les Auteurs aient pu nous rien dire de certain sur l'origine, ou la vraie signification de ce titre ou surnom. On y voit aussi la Généalogie d'Amédée fils naturel d'Humbert dernier Dauphin, dont la postérité subsiste encore en Dauphiné sous le nom de Viennois.

Enfin le huitième & dernier Livre roule sur les Maisons de Provence, qui tirent leur origine de celle de Bourgogne; il est divisé en 5 Chapitres. Dans le premier l'Auteur traite des Comtes d'Arles, dans le second des Marquis de Provence, & des Comtes Venaissins, dans le quatrième du Comté de Forcalquier, qui passa par alliance dans la Maison de Sabran. A cette occasion l'Auteur donne la Généalogie de cette illustre Maison, & observe que non-seulement les deux sœurs Garfonde, & Beatrix de Sabran Forcalquier furent mariées, la cadette à André de Bourgogne Dauphin de Viennois; & l'aînée à Alphonse d'Aragon Comte de Provence; mais encore que celle-ci fut ayeule de quatre Reines, sçavoir, de Marguerite femme de S. Louis Roi de France, d'Eleonore Reine d'Angleterre, de Sancie, mariée à Richard d'Angleterre Roi des Romains, & de Beatrix Comtesse de Provence, qui épousa Charles de France Comte d'Anjou & Roi de Naples.

Dans le quatrième Chapitre sont les Vicomtes héréditaires de Marfeille, & enfin dans le cinquième

Les anciens Comtes & Princes d'Orange, avec la Généalogie de la Maison de Baux, à laquelle cette principauté passa par Alliance, aussi bien qu'à une branche de la Maison de Nassau; il nous en fait même connoître une autre qu'on avoit ignorée jusqu'à présent, & qu'il appelle Nassau Corroy; il lui donne pour tige Alexis bâtard de Nassau, & frère naturel de René de Nassau Prince d'Orange, tué d'un coup de canon au siège de S. Dizier l'an 1544.

C'est par cette déconverte, que l'Auteur termine ce quatrième volume, qui doit être encore suivi

de deux autres. Nous ajoûterons à ce que nous avons déjà dit de cet important Ouvrage, que la manière avec laquelle la partie historique, s'y trouve continuellement liée avec la partie Généalogique, qui en est le principal objet, adoucit non seulement la sécheresse ordinairement inséparable de ces sortes de matières, mais qu'elle sert encore à graver plus facilement dans l'esprit les Généalogies des Maisons, soit souveraines, soit particulières, qu'on y verra représentées avec autant d'ordre, que de netteté, dans plus de cent quinze Tables.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE VENISE.

ON a publié ici depuis peu le Catalogue des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque de Saint Marc, sous ce titre : *Græca D. Marci Bibliotheca Codicum Manuscriptorum per titulos Digesta, Præsede & Moderatore Laurentio Teupolo Equite ac D. Marci Procuratore; jussu Senatus. Apud Simonem Occhi, Bibliopolam. 1740. in-fol.* Il y a au commencement une Préface, composée par M. Ant. Mar. Zanotti, Garde de la Bibliothèque de S. Marc, & M. Ant. Buon-giornanni, dans laquelle on explique avec étendue de quelle manière s'est formé ce précieux

Recueil de Manuscrits, les différentes classes dans lesquelles il a été rangé, & les matières contenues dans chaque classe.

Jean-Baptiste Pasquali, Libraire, avoit répandu, il y a quelques tems, un projet de l'Édition qu'il avoit dessein de faire des divers Ouvrages qui se trouvent épars dans le Recueil des Actes des Sçavans de Lipsick, touchant les Arts & les Sciences; en conséquence il vient d'en publier le premier Volume sous ce titre : *Opuscula omnia Actis Eruditorum Lipsiensibus inserta, quæ ad universam Mathematicam, Physicam, Medicinam, Anatomiam, Chirurgiam, & Philosophiam pertinent; nec non Epitoma si quæ materia vel criticis ammaduersionibus celebrioris. Tom. I.*

*ab anno 1682. ad annum 1687. P'ectus 1740. in-4°. Ce premier vol. est dédié à M. Bernardin Zendrini, Mathématicien, & Inspecteur Général des Eaux qui sont dans l'étendue de la domination de la Sérénissime République de Venise. Les Pièces, qui sont contenues dans ce premier Tome, regardent l'Analyse & l'Arithmétique, l'Anatomie, l'Astronomie, la Chirurgie, la Chimie, la Géographie, la Géométrie, l'Histoire naturelle, les Mécaniques, les différentes Machines, la Statique, la Médecine, la Métaphysique, les Météores, l'art de construire les Navires, l'Optique, la Dioptrique, la Catoptrique, la Physique : cet Ouvrage, dont l'impression est très-belle, est aussi enrichie de figures bien dessinées & bien gravées.*

DE PALERME.

Il paroît ici depuis quelque tems un Recueil d'Opuscules *Philosophiques*, intitulé : *Opuscoli Filosofici del Signor Tommaso Campanilla Patrizio Modicano, Accademico Arcade, de gli Afforduti di Urbini, &c. in Palermo. 1738. in-4°. Ce Recueil contient premièrement un Discours de l'Auteur sur les feux qui s'élevent du Mont Etna, dell'incendio del Monte Etna; e come s'accende. 2°. Un autre Discours du même adressé à M. Muratori, dont le sujet est : come la mente umana e delusa a sentire discorrere, e giudicare pazzamente. 3°. Deux Dialogues contenant des*

Réflexions sur la Physique de M. Newton : en voici le titre : *Considerazioni sopra la Fisica de Signor Isaco Newton, nella sua opera de Principi di Filosofia Matematica. &c. Dédiés au Sieur D. Nic. di Martino, Professeur de Mathématique à Naples. Ce Recueil est terminé par quatre Problèmes, dont nous avons cru devoir rapporter le titre & le sujet en entier : Pro lemi Naturali Spiegati con nuovi penseri secondo i principi della Filosofia corpuscolare del Signor T. Campanilla.*

1. Problem de Giorni critici : come insfluiscono le Stelle.

2. Probl. de Morbi Epidemici.

3. Probl. come s'imprimono ne Bambini le note delle Voglie Maternali.

4. Probl. della trasformazione de gli umori nelle glandole del corpo animale. l'orche lo stesso cibo fa in diverse specie di animali carne di diversa specie. Perche lo stesso cibo nell'uomo nutrisce parti si differenti. Perche son piu v gorosi, e virili gli animali interi, de Castrati.

A L L E M A G N E.

DE LEIPSICK.

On a donné depuis peu une nouvelle Edition de la Bible Hébraïque sur celle d'Everard Hooght, & revûe de nouveau sur de bons Manuscrits, avec la version Latine de Sebast. Smith ; voici le titre : *Biblia Hebraica secundum Editionem Belgicam Everardi van Hooght,*

K k k ij

*colatis aliis longæ notæ Codicibus, una cum versione Latina Sebasti. Schmidii Lysia. 1710 in-4°.*

On a réimprimé ici en deux vol. in-8°. l'Ouvrage de M. de Leibnitz qui porte pour titre : *Tentamina Theodicæ de bonitate Dei, libertate hominis, & origine mali.*

## ANGLETERRE.

### DE LONDRES.

M. Arthur-Collins a donné depuis quelque tems deux Ouvrages : le premier contient, *The life and glorious actions of Edward Prince of Wales commonly call'd the black Prince, eldest son of King Edward the Third*, &c. c'est-à-dire : *La Vie & les actions glorieuses d'Edouard Prince de Gales, surnommé le Prince Noir fils aîné d'Edouard III. Roi d'Angleterre*, &c. le second intitulé : *The History of John of Gaunt*, &c. c'est-à-dire : *l'Histoire de Jean de Gand, frere du Prince Edouard & Roi de Castille, & de Leon, Duc de Lauchestre & frere de Henri IV. Roi d'Angleterre.* in-8°. deux vol.

Il paroît aussi depuis peu un autre Ouvrage, dont voici le titre : *A new Memoirs of the life and Poetical Works of M. John Milton*, &c. c'est-à-dire : *nouveaux Mémoires de la Vie & des Ouvrages Poétiques des M. Jean Milton*, » avec les Pièces suivantes : 1°. » Examen du style de Milton. 2°. » Remarques critiques sur divers

» passages de Milton & de Keſpeard  
» 3°. *Tajstif*, Poeme Dramati-  
» que Sacré de Buchanan, traduit  
» du Latin en Anglois par Milton.  
» 4°. Parallele de l'Archevêque  
» Laud & du Cardinal Wolley,  
» par Milton. 5°. Légende du Che-  
» valier Nic. Trockmorton, Poë-  
» me Historique écrit par le Che-  
» valier Thomas Trockmorton son  
» neveu, le tout accompagné de  
» notes & de Préfaces, « par M.  
» Peck, in-4°.

Le même Auteur a encore publié depuis peu : *Memoirs of the life, and actions of Oliver Cromwel*, &c. c'est-à-dire : *Mémoires de la vie & des actions d'Oliver Cromwel, contenus dans trois Panégyriques de Cromwel*, écrits en Latin, (qu'on croit avoir été composés par Milton) avec une version Angloise, & une Préface Historique. L'Auteur a ajouté un Recueil de plusieurs Pièces Historiques, qui contiennent des Anecdotes & des particularitez curieuses touchant Cromwel, & plusieurs autres personnes de marque : in-4°.

## HOLLANDE.

### DE LA HAYE.

Examen du Livre intitulé : *Réflexions politiques sur les Finances & le Commerce.* Chez les Freres Vaillant, & Nic. Prevôt. 1740. in-12. 2. vol.

*Le Procès entre la Grande Bretagne & l'Espagne, ou Recueil des Traitez, Conventions, Mémoires*



Et autres Pièces touchant les démêlez entre ces deux Couronnes. Par M. Rouffet de l'Académie des Sciences de Pétersbourg & de Berlin. Chez P. Goffe. 1740. 8°. Ce Volume est écrit dans le même goût que le 13<sup>me</sup> vol. du Recueil Historique d'Actes & de Négociations, &c. & pourroit y servir de suite ou de Supplément. L'Auteur avertit qu'il a observé la plus exacte impartialité, mais il ne répond pas qu'il n'y ait eu de la partialité dans les Auteurs des Pièces qu'il rapporte. Il ajoute qu'il n'en rapporte que d'authentiques, dont il donne la Table au commencement. Il a mis à la fin les Traitez sur lesquels chaque parti fonde ses prétentions & ses plaintes, pour épargner aux Lecteurs la peine de les chercher ailleurs.

*Le Gouvernement admirable, ou la République des Abeilles, avec les moyens d'en tirer une grande utilité, imprimé en Hollande. 1740. in-12. On trouve cette Inscription au frontispice de ce Livre : Gens virtutis, belli, pacis, laborisque perita, nescia quietis.* L'Auteur de cet Ouvrage a négligé les agrémens du stile ; il s'est renfermé uniquement dans la description de la manœuvre des Abeilles, & de la manière de tirer le meilleur parti d'une chose que la nature offre d'elle-même, qui ne coûte rien, & qui ne demande que de l'attention & de la vigilance.

Cet Ouvrage se débite à Paris, chez Lambert & l'urand, Libraires, à la Sagette & à S. Landry, rue S. Jacq.

## SUISSE.

## DE GENEVE.

*Défense du Christianisme, ou Précuratif contre un Ouvrage intitulé : Lettres sur la Religion essentielle à l'homme, par François de Roches Pasteur de l'Eglise de Genève.* Chez Marc - Michel Bousquet & Compag. 1740. in-12. 2 vol.

Le même Ouvrage se trouve aussi à Lausanne.

## FRANCE.

## DE PARIS.

Pierre Clément, Libraire, Quai de Gèvres, du côté du Pont Notre-Dame, vend un Recueil intitulé : *Heures de récréation, contenant les Poésies amusantes sérieuses & badines, Critiques & Morales de M. \*\*\* (Dreux Duradier).* Imprimé avec Approbation & Privilège. 1740. in-12. Ces Poésies qui forment 97 pag. sans comprendre une Epître Dédicatoire, sont divisées en trois parties : la première, qui a pour titre : *Heures amusantes*, renferme 32 Fables ; la seconde, que l'Auteur appelle *Heure sérieuse*, contient quelques Poésies Sacrées, & une traduction de la 5<sup>me</sup> Satyre de Perse ; la 3<sup>me</sup> partie intitulée : *Heure badine*, consiste en quelques Odes, Rondeaux & autres petits Ouvrages de Poésie. On trouve ensuite un Dialogue mêlé de prose & de vers entre

Lucrèce & Dominique, ancien Arlequin de la Comédie Italienne, ce qui termine le Recueil.

*Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes* : par M. de Réaumur de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres & des Académies de Petersbourg, & de l'Institut de Boulogne, Commandeur & Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis. Tom. V. suite de l'Histoire des Mouches à deux ailes, & l'Histoire de plusieurs Mouches à quatre ailes, savoir des Mouches à scies, des Cigales & des Abeilles. De l'Imprimerie Royale. 1740. in-4°.

*Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & des Lettres depuis son établissement : avec les Éloges des Académiciens morts depuis son renouvellement, & le Catalogue de leurs Ouvrages.* On y a rassemblé aussi & disposé par ordre de matières les titres & tous les articles littéraires contenus dans les 12 vol. que l'Académie a déjà publiés. Ce Recueil est divisé en 3 Tom. i. - 12. & se vend à Paris chez Louis-Hypolite Guvry, rue S. Jacq. à Saint Thomas d'Aquin. 1740. Le papier, le caractère, & la distribution en font d'une beauté parfaite.

*Degré du Méridien entre Paris & Amiens, déterminé par la mesure de M. Picard & par les Observations de Messieurs de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier de l'Académie Royale des Sciences ; d'où l'on déduit la figure de la Terre, par la comparaison de ce degré avec celui qui a été mesuré au cer-*

*cle polaire.* Chez G. Martin J. B. Coignard, H. L. Guerin, Libraires. 1740. in-8°.

On trouve encore dans le même Volume cette addition : *Mesure de la Terre*, par M. l'Abbé Picard. Et *Observations sur l'aberration des Étoiles fixes faites à Paris depuis 1738. jusqu'en 1740 par M. le Monnier.*

*L'Histoire des Empires & des Républiques, depuis le Déluge jusqu'à Jésus Christ* : composée par M. l'Abbé Guyon, dont nous avons annoncé le 5<sup>me</sup> & le 6<sup>me</sup> Tomes dans nos Nouvelles du mois de Mai dernier, est parvenue maintenant jusqu'au nombre de 8 vol. Nous avons cru que nous ferions plaisir à plusieurs de nos Lecteurs en leur en tetractant de nouveau la distribution : Les Egyptiens, Tom. I. les Assyriens, les Mèdes, & les Babyloniens, Tom. II. les Perses, Tom. III. Les Macédoniens, première Part. ou la Vie de Philippe & d'Alexandre, Tom. IV. les Macédoniens, 2<sup>me</sup> partie, ou les Successeurs d'Alexandre, Tom. V. Les Ptolomées Rois d'Égypte, To. VI. Lacédémone, 1<sup>re</sup> part. & Thèbes & Athènes, 1<sup>re</sup> part. Tous ces Volumes reliés se vendent 50 sols pièce. Il doit y en avoir 12 ; l'Auteur les a achevés & travaillés avec soin. Chez Hipolyte - Louis Guvry, à Saint Thomas d'Aquin, rue Saint Jacques ; Jean Villet, vis-à-vis les Michurins, à la Croix d'or & à S. Bernard ; & Charles-Jean-Baptiste Delcospine, à la Victoire & au Palmier, Librai-

res, qui débitent présentement le 5<sup>me</sup> & le 6<sup>me</sup> vol. ils ont mis depuis peu sous la Presse les Séleucides Rois de Syrie, Tom. VII<sup>me</sup>, les Thraces & les Parthes, T. VIII<sup>me</sup>; & après ils mettront au jour les secondes parties des Lacedémoniens & des Athéniens.

*Chaubert, Osmont, Huart, & Clouffer* ont mis depuis peu en vente le 5<sup>me</sup> vol. de l'*Histoire Littéraire de la France*, où l'on traite de l'origine & du progrès, de la décadence & du retablissement des Sciences parmi les Gaulois & parmi les François; du goût & du génie des uns & des autres pour les Lettres en chaque siècle, de leurs anciennes Ecoles, de l'établissement des Universitez en France, des principaux Colléges, des Académies des Sciences & des Belles-Lettres, des meilleurs Bibliothèques anciennes & modernes, des plus célèbres Imprimeries, & de tout ce qui a un rapport particulier à la Litterature, avec les Eloges Historiques des Gaulois & des François qui s'y sont fait quelque reputation, le Catalogue & la Chronologie de leurs Ecrits, des Remarques Historiques & Critiques sur les principaux Ouvrages, le dénombrement des différentes Editions: le tout justifié par les citations des Auteurs originaux. Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Ce 5<sup>me</sup> vol. dont nous rendrons incessamment compte, comprend la suite du ix<sup>me</sup> siècle de l'Eglise jusqu'à la fin: le 6<sup>me</sup> vol.

de cet important Ouvrage est actuellement sous la Presse.

*Catalogue des Livres de feu M. Bellanger, Thésorier Général du Secau de France.* Par G. Martin. Chez Gabriel & Claude Martin, rue S. Jacq. à l'Etoile: 1740. in-8°. On a mis à la tête une courte Préface, ou un Avis, où nous apprenons, que » ce Catalogue a été » imprimé tel que M. Bellanger » l'avoit fait faire pour son usage » particulier; il est extrêmement » détaillé, & même raisonné; il » contient un choix de Livres sur » toutes les matieres, bons par » eux-mêmes, & par leurs Editions, très-bien conditionnés, » reliés pour la plupart en maroquin, ou en veau doré sur tranche, de la relieure du célèbre » Boyer, Relieur du Roi. On n'a » point changé l'ordre des N<sup>os</sup>; on » a laissé celui dans lequel les Livres étoient rangés dans les Tablettes; c'est pour cette raison » qu'on prie ceux qui donneront » des commissions pour la vente, » de marquer exactement les N<sup>os</sup>, » & d'indiquer aussi les pages du Catalogue. On a ajouté à la fin » le Catalogue des Estampes qui » font partie du Cabinet de M. Bellanger. On y trouvera des » Œuvres de grands Maîtres, anciens & modernes, François & étrangers; un grand nombre de » Pieces choisies en portraits & autres sujets; l'ancien Cabinet » du Roi presque entier: le tout » de bonnes épreuves, & très- » proprement recueilli, disposé &

468 JOURNAL DES SÇAVANS,  
 » collé à chassis sur du grand pa- » ra chaque Semaine des Listes  
 » pier, dans des Volumes reliés » pour marquer l'ordre des arti-  
 » expres. La vente sera indiquée » cles qui seront exposés chaque  
 » par des affiches, & on distribue- » joui.

## T A B L E

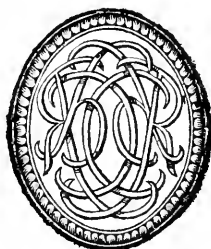
DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
 DE JUILLET, 1740.

<b>L</b> Eçons de Physique, &c.	pag. 377
<i>Histoire Ecclesiastique</i> &c.	304
<i>Coutumes des Duché, Bailliage, &amp; Prévôté d'Orléans</i> , &c.	397
<i>Œuvres Spirituelles de M. de Salinas de Fenelon</i> , &c.	411
<i>Dissertation sur le passage de l'air de la respiration dans le sang</i> , &c.	123
<i>La Religion Chrétienne prouvée par les faits</i> , &c.	418
<i>Parallèle des Romains &amp; des François</i> , &c.	448
<i>Généalogies Historiques des Maisons Souveraines</i> , &c.	457
<i>Nouvelles Littéraires</i> .	462

Fin de la Table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.  
A O U S T.

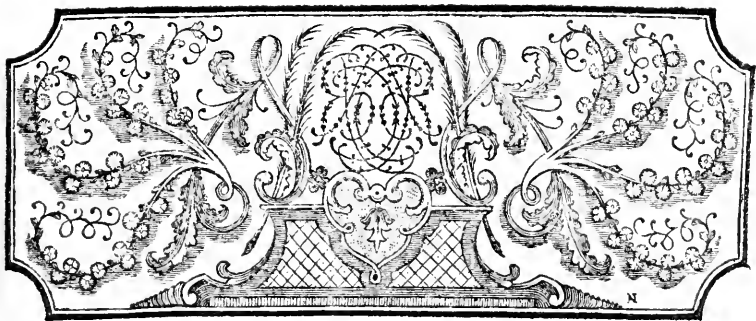


A P A R I S,  
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



AOUST. M. DCC. XL.

*MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES INSECT.*

*Par M. de Réaumur, de l'Académie R. des Sciences, de la Soc. R. de Londres & des Acad. de Petersbourg, & de l'Inst de Bologne, Command. & Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de S. Loïs's. Tome V Suite de l'Histoire des Mouches à deux ailes, & l'Histoire de plusieurs Mouches à quatre ailes, sçavoir des Mouches à scie, des Cigales, & des Abeilles A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1740. in-4°. pp. 728. sans une Préface, planch. dét. 38. Et se vend chez Lambert, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.*

*Aoust.*

L l l ij

**V**OICI le cinquième volume d'un Ouvrage dont l'objet infiniment curieux par lui-même, le devient encore davantage par la façon dont il est rempli. M. de Réaumur ne se contente pas de nous faire voir qu'il y a peu d'êtres dans la nature aussi admirables que les Insectes, en nous les faisant connoître il les fait agir, il leur prête des vûes, nous les suivons avec lui dans toutes leurs opérations, & ils en deviennent plus intéressans pour nous. Nous sommes étonnés de voir des êtres auxquels la plupart des hommes n'accordent qu'une demie-vie, pour ainsi dire, pourvoir plus habilement que nous à tous leurs differens besoins, & employer à se loger, à se nourrir & à se perpétuer un art non-seulement supérieur à celui des hommes grossiers, mais que l'industrie des villes les plus policées ne sauroit égaler. Cette industrie naît avec les Insectes, & la Providence en leur donnant un instinct propre à leur conservation, les fournit encore de tous les instrumens nécessaires pour le mettre en œuvre.

Au reste la sagacité avec laquelle M. de R. assujettit à ses Observations des opérations délicates qui semblent se dérober aux recherches les plus fines, offre un spectacle qui ne fait gueres moins de plaisir que les opérations mêmes. Non-seulement on s'instruit par ses observations, mais on apprend encore à observer soi-même, & le compte qu'il rend de ses proc-

dés ingénieux suffit pour lui former des élèves de ceux que leur goût porteroit à cultiver les mêmes connoissances.

Le quatrième volume dont nous avons donné l'Extrait dans les Journaux des mois d'Avril, de Juin & de Novembre dernier, finit par l'Histoire des Cousins; M. de R. observa alors que plusieurs Auteurs célèbres avoient confondu avec ces Insectes les Mouches Tipules qui en effet leur ressemblent beaucoup à plusieurs égards, c'est par l'Histoire de ces Mouches Tipules que commence le nouveau volume dont nous allons donner l'Extrait. On trouve à la tête une Préface dans laquelle l'Auteur donne une idée générale des differens Mémoires qui composent ce volume. Le premier Mémoire a pour objet de nous faire connoître les Mouches Tipules, dans le second il est question des Mouches de S. Marc, on y trouve encore quelques supplémens au quatrième & au deuxième Mémoire du quatrième volume. Ce second Mémoire termine l'Histoire des Mouches à deux ailes; M. de Réaumur commence dans le troisième, celle des Mouches à quatre ailes; celles qui s'offrent d'abord sont les Mouches à Scie auxquelles M. de R. a donné ce nom, parce que toutes les femelles de cette espece ont un instrument au derrière qui ressemble à une scie. Les Cigales viennent après les Mouches à Scie, elles sont le sujet du quatrième.



Mémoire ; le cinquième & les suivans qui sont au nombre de huit contiennent l'Histoire des Abeilles

Voilà en gros ce qui fait la matière des 13. Mémoires dont ce nouveau volume est composé. Nous allons essayer d'en donner une idée moins générale. M. de R. dans le précédent volume à divisé les Mouches en deux classes générales. La première, de celles qui ont deux ailes ; la seconde, de celles qui en ont quatre. Les Observations qu'il a faites sur les différens organes dont les Mouches se servent pour prendre leurs alimens, lui ont fourni une seconde division des Mouches en quatre classes, savoir, la première des Mouches qui ont une trompe, & qui n'ont point de dents ; la seconde des Mouches qui ont une bouche sans avoir de dents du moins sensibles, la troisième des Mouches qui ont une bouche & des dents, la quatrième enfin des Mouches qui ont une trompe & des dents.

Toutes les Mouches à deux ailes que l'Auteur a observées appartiennent aux deux premières de ces classes, c'est à-dire qu'elles ont une trompe ou une bouche, mais qu'elles n'ont point de dents. Ainsi les Cousins, par exemple, ont une trompe sans dents, mais munie de plusieurs aiguillons au lieu que les Mouches Tipules ont une bouche, & c'est ce qui fait la différence des Cousins, aux Tipules ; d'ailleurs ces deux especes de Mouches ont une très-grande res-

semblance. Elles ont l'une & l'autre le corps allongé, leurs jambes sont longues, elles les portent de même manière, la figure de leurs ailes & la forme de leur corcelet sont les mêmes, c'est ce qui a induit en erreur d'illustres Observateurs qui ont confondu l'une avec l'autre. Les Tipules different donc des Cousins, en ce qu'elles n'ont pas une trompe, mais une bouche, & elles different des autres Mouches qui ont une bouche par la ressemblance qu'elles ont avec les Cousins, & parce que d'ailleurs leur bouche n'est pas conformée comme celle des autres. Au reste les Tipules n'ont pas la même origine que les Cousins. On a vu que ceux-ci étoient dans leur premier état des vers aquatiques, l'eau est pour ainsi dire leur berceau, mais autant elle est nécessaire à leur conservation lorsqu'ils sont sous la forme de vers, autant leur deviendrait-elle funeste lorsqu'ils prennent celle de Cousins, s'ils n'avoient l'adresse de quitter leur dépouille sans se mouiller. M. de R. a observé que c'étoit de leur part un tour d'équilibre & de force très-difficile. Les Tipules n'ont pas routes été des vers aquatiques comme les Cousins, il y en a un grand nombre d'especes provenues de vers qui se sont nourris sous terre ou sur des plantes, elles ont toutes de commun d'avoir une bouche, un corps long & de grandes jambes. Quelques-unes, qu'on trouve sur-tout dans les prairies pendant l'Automne, surpassent beaucoup,

les Cousins en grandeur, elles sont si haut montées qu'elles semblent l'être sur des échelles, aulli M. de R. dit-il que leur longues jambes leur servent à passer sur les herbes comme les Echelles servent aux habitans des pays inondés & mirécaugeux, pour marcher dans l'eau & dans la fange.

La grande espèce de Tipules n'a rien d'agréable dans les couleurs, leur corps est d'un gris blanchâtre, leur corcelet qui est ondé par dessus y est de la même couleur, il est en dessous d'une nuance plus claire.

Il s'élève d'une manière qui fait paroître l'Insecte bossu. La tête qui tient au corcelet par une espèce de col très-court est petite & couverte en grande partie par deux grands yeux à réseau d'un verd changeant dans lequel on apperçoit du pourpre mêlé lorsqu'on les regarde en certain sens. M. de R. dit qu'il a inutilement cherché des yeux lisses sur cette tête, il a bien découvert avec une loupe une tubercule à l'origine de chaque antenne, mais ces tubercules n'ont pas le luisant ordinaire aux yeux lisses. Il ajoute qu'on seroit plus tenté de prendre pour deux yeux de cette espèce deux petits grains arrondis d'un brun presque noir, mais très-brillans, que la loupe fait appercevoir à chaque côté de la partie antérieure du corcelet, ce seroit à la vérité des yeux placés bien singulièrement, mais d'autres Insectes, les Faucheurs par exemple en ont qui nous doivent paroître aulli bizarrement placés. Les

aîles des grandes Tipules quoique transparentes laissent appercevoir une teinte de brun plus forte sur les extrémités & sur les grosses nervures, elles sont étroites par rapport à la grandeur de l'Insecte, on n'y découvre point de ces écailles qui ornent le dessus des aîles des Cousins, & qui forment une jolie frange à leurs extrémités, il y a d'autres espèces de Tipules qui ont des franges, mais il n'y en a point qui aient d'écailles. La grande espèce n'a ni frange ni écailles, mais seulement un duvet sur le corcelet & sur les anneaux qu'on ne découvre qu'à la loupe. Elle n'a pas non plus de ces coquilles ou aîlerons qu'on trouve à tant de Mouches à deux aîles, mais elle est pourvue de deux balanciers ou maillets qu'on apperçoit fort aisément. Chacun d'eux est posé au-dessus d'un très-grand stigmat vers la partie postérieure du corcelet. Ces deux stigmates sont fort sensibles, les deux antérieurs le sont beaucoup moins, mais cependant on les trouve sans peine quand on sçait que chacun d'eux est placé au-dessus de l'origine d'une des jambes de la première paire, & qu'il s'étend jusqu'auprès de l'origine de la jambe suivante. Les Tipules portent deux antennes qui n'ont rien de remarquable que quatre à cinq grands poils placés à l'origine de chaque articulation, du reste les antennes des mâles ne sont pas plus brillantes que celles des femelles, si ce n'est dans quelques autres espèces que la grande.

Toutes les especes de Tipules que l'Auteur connoît ont été d'es vers sans jambes & à tête constante, mais nous avons observé que les uns vivoient sous terre ou sur des plantes, & que les autres étoient aquatiques.

La grande espece de Tipules vient de vers à qui la terre sert de logement & de nourriture. Toute terre qui n'est pas sujette à être trop fréquemment remuée leur est bonne. On les trouve sur-tout dans celle des prairies basses & humides, ils ne sont pas quelquefois à un pouce ou deux de sa surface. M. de R. dit qu'il connoît dans le Poitou de grands cantons de marais deséchés qui en certaines années n'ont pas fourni l'herbe nécessaire pour nourrir les bestiaux à cause du desordre que ces vers y avoient causé. Dans les mêmes cantons & dans les mêmes années ils ont fait beaucoup de tort à la récolte des bleds; ces vers ne se nourrissent néanmoins ni des plantes ni de leurs racines, la terre est leur unique aliment & la meilleure pour eux est celle qui n'est encore que du terreau. Quelle peut donc être la cause du dégât qu'ils font? M. de Réaumur en adopte une qui lui a été indiquée par M. Baron Médecin de Luçon; ces vers ne demeurent pas tranquilles, ils changent de place, il labourent la terre qui est auprès des racines, ils détachent celles-ci, les soulèvent & les exposent par-là à être deséchées lorsque le soleil devient ardent: Peut-être aussi, ajoute no-

tre Auteur, qu'ils en coupent plusieurs pour se faire des chemins.

Quoiqu'il en soit, ces vers avant que de prendre la forme de mouches doivent passer par celle de nimphes, & c'est sous terre que se fait cette premiere transformation. Le corps du ver étoit lisse, mais celui de la nimphe est tout hérissé de tuberosités & de piquans, tous ses anneaux en sont garnis, mais principalement les postérieurs, il y en a plus aussi du côté du dos que du côté du ventre. Ces piquans les uns simples, les autres fourchus sont inclinés vers le derriere. Ce n'est pas inutilement que la nimphe en a été revêtue, elle est sans jambes & il faut néanmoins qu'elle perce, & qu'elle souleve la terre lorsque sa métamorphose en mouche est prête de se faire, c'est à quoi lui servent ses piquans, elle s'en sert pour s'élever peu à peu jusqu'à ce que son cercelet soit au dessus de la terre. Alors il se fend & la Tipule tire successivement toutes ses parties de son fourreau qu'elle laisse à moitié engagé dans la terre.

Le corps des Tipules femelles se termine par une pointe écailleuse. Elle leur sert pour déposer leurs œufs en terre. Lorsqu'elles sont prêtes à pondre elles marchent en tenant leur corps droit, la pointe écailleuse qui est au bout leur sert comme un plantoir à un Jardinier, elles font plusieurs trous dans la terre où elles mettent leurs œufs. Chacun de ces œufs est un petit grain noir comme un grain de poudre

à canon , mais bien plus luisant , il est un peu oblong , & un peu recourbé en forme de croissant.

M. de R. parle ensuite de différentes especes de *Tipules* plus petites que celles de la grande especes dont les vers vivent sur des plantes dont ils se nourrissent. Le plus singulier de tous est celui qui vit sur l'*Agaric* du chêne; ces vers n'ont point de jambes , ils rampent , mais ils ne rampent pas immédiatement sur l'*Agaric* , lorsqu'ils se fixent en un endroit , ils ont soin de se faire un lit & de se construire une tente & lorsqu'ils vont en avant , ils tapissent le chemin sur lequel ils vont ramper d'une matiere semblable à celle dont ils ont formé leur lit. Cette matiere est une liqueur gluante qui sort de la bouche de notre ver , & qui n'est pas comme dans les *Limaces* une humeur visqueuse qui s'attache sans dessein aux endroits par où il passe & les rendent luisans ; il ne faut que voir agir notre ver pour se convaincre qu'il n'agit pas sans dessein ; lorsqu'il veut reposer en quelque endroit , il fait sortir de sa bouche la liqueur dont nous avons parlé , il l'applique contre un des points de l'endroit qu'il veut enduire , & retirant ensuite sa tête en arriere , il file cette liqueur gluante , non en un fil délié tel que celui des chenilles ou des *Araignées* , mais en une especes de ruban quelquefois aussi large que de la nompaille. Continuant ainsi de faire sortir à différentes reprises de la liqueur gluante & de

l'étendre en lames minces , il parvient à se faire une especes de lit bien lisse , & assez grand pour qu'il s'y puisse aisément retourner. Quand il ne veut pas seulement se reposer dans un endroit , mais y fixer quelque tems sa demeure , il choisit un enfoncement & tirant des lames d'une figure irréguliere d'une élévation à l'autre , il se forme une tente de la même matiere qu'il a formé son lit. Il se trouve ainsi à couvert sous un toit qui , quoique mince & transparent , suffit néanmoins pour dérober son corps aux grandes impressions de l'air qui pourroit en le desséchant lui ôter une humidité nécessaire à sa conservation. Lorsqu'il veut se mettre en marche , il tapisse son chemin ainsi que nous l'avons dit , il porte sa tête en avant , forme en la retirant un ruban sur lequel il s'avance & continue ce manège jusqu'à ce qu'il juge à propos de s'arrêter. M. de R. n'a jamais trouvé plus de huit à 10. de ces vers sur les plus grands *Agarics*. Ces *Agarics* étoient sains , mais très-humides ; de sorte qu'il y a grande apparence , suivant notre Auteur , que les vers se nourrissent de l'eau que l'*Agaric* leur fournit. Cette conjecture est appuyée de l'expérience. Ces vers ont péri sur l'*Agaric* que M. de Réaumur a laissé trop dessécher , ils ont vécu sur celui qu'il a eu soin de tenir humide.

Lorsque ces vers sont prêts à se transformer , ils se construisent une coque de la même liqueur dont ils tapissent leur chemin , mais cette coque

coque est moins luisante. La Nimphe dans laquelle ils se métamorphosent est blanche & si tendre que pour la prendre il faut la coler contre un doigt mouillé, on la contrefait autrement. M. de R. nous apprend dans sa Préface qu'un autre ver qu'il ne connoissoit pas lors de l'impression de son premier Mémoire pousse l'industrie encore plus loin que celui dont nous venons de parler. Ce ver se nourrit de truffes qui pourrissent. M. le Marquis de Gouvernet qui pense, suivant notre Auteur, que malgré une très-grande naissance, que quoique possesseur de terres très-considérables, on peut vivre sans être dévoré par l'ambition, qu'on peut mener une vie douce & tranquille, celle d'un Philosophe, admirer les productions de la nature, la forcer à étaler ses plus rares beautés dans les jardins qu'on prend plaisir à cultiver soi-même, M. le Marquis de Gouvernet, disons-nous, ayant envoyé des truffes à M. de Réaumur dans le mauvais état, où il sçait que notre Auteur aime à les voir, M. de Réaumur a découvert dans quelques-unes le ver dont il s'agit. Il se sert comme le précédent d'une liqueur visqueuse pour se préparer un chemin, mais il s'en fait un tuyau dans lequel il marche enveloppé, prolongeant ce tuyau à mesure qu'il avance. La portion que le corps vient de quitter en allant en avant s'affaîsse & devient une lame plate, si le ver juge à propos de reculer, cette lame reprend la forme cylindri-

*Aoust.*

que, enfin ce tuyau se laisse élargir autant qu'il est nécessaire quand le ver veut se retourner dedans M. de Réaumur n'a pas vu la mouche dans laquelle ce ver se transforme, mais selon lui, l'analogie veut que nous la croyons une Tipule.

Nous ne parlerons point de plusieurs especes de Tipules qui proviennent de vers aquatiques, nous renvoyons au mémoire ceux qui voudront faire connoissance avec elles.

Le second mémoire de ce volume contient l'Histoire des Mouches de S. Marc, & quelques suppléments au neuvième & douzième Mémoires du quatrième volume. Les Mouches de S. Marc ont été ainsi appellées en Poitou & en Touraine où on les a traitées, dit notre Auteur, avec une distinction dont elles ne sont pas trop dignes. Elles n'ont rien de plus remarquables qu'un grand nombre d'autres especes de mouches qu'on n'a pas honorées d'un nom particulier; mais elles paroissent des premières au printems, d'ailleurs il est probable, suivant M. de R. qu'il y a eu quelque année ou vers la fête de la S. Marc, elles ont paru en prodigieuse quantité & qu'elles ont causé quelque mal, ou qu'on leur en a attribué la cause. Les paysans qui se croient les mieux instruits prétendent qu'elles étoient autrefois comme les Guefpes armées d'un éguillon que S. Marc leur a fait perdre. Ce sont des Mouches de grandeur médiocre qui ont une bouche sans dents, mais avec la-

M m m

quelle néanmoins elles peuvent exprimer le suc des bourgeons & des fleurs qui ne sont pas épanouies, & peut-être y occasionner un dessèchement qui les fait périr. Nous ne nous arrêterons pas à ces Mouches qui n'offrent rien de singulier non plus que quelques autres petites & communes dont notre Auteur n'a pas cru devoir laisser ignorer l'origine quoique peu merveilleuse. A l'égard des suppléments qui font partie de ce Mémoire, nous n'entreprendrons nos lecteurs que d'un seul qui est le plus curieux.

On a vu dans le douzième Mémoire du précédent volume que plusieurs Mouches à deux ailes qui ont la forme de Bourdons déposent leurs œufs dans l'anus d'un cheval, que d'autres percent la chair de nos grandes bêtes à cornes & des cerfs entr'autres, & fument leurs œufs dans la chair de ces animaux, que de chaque œuf il sort un ver qui fait élever une tumeur dans laquelle il croît & du fond de laquelle il sçait se conserver une communication avec l'air extérieur. Ces tumeurs sont connues des chasseurs, ils appellent Taons les vers dont ils les sçavent habitées, quelques-uns même pensent que la chute du bois du cerf est leur ouvrage : M. de Réaumur a découvert depuis un ver qui se loge encore plus singulièrement que les premiers. Dans le fond de la bouche du Cerf à chaque côté du larynx, il y a deux bourses charnues qui semblent n'avoir été faites que

pour servir de berceau à ce Ver ; c'est là du moins qu'il naît & qu'il croît. Les Cerfs n'ont pas de ces Vers dans toutes les saisons ; le tems qui précède, & celui qui suit de près la chute du bois, sont ceux où il lui est le plus ordinaire d'en avoir. En voilà plus qu'il ne faut pour faire imaginer encore que ces vers ont grande part à la chute du bois des Cerfs, d'autant plus qu'ils ont un avantage qui manque aux vers des tumeurs, ceux-ci ont des dents en crochets, mais M. de R. qui avoit déjà fait voir que les premiers sont fort innocens de ce dont on les accuse, prouve que ces derniers n'en sont pas plus coupables. Leurs dents qui ne sont pas plus dures que la corne du cerf ne peuvent agir qu'en piochant ; & il leur faudroit d'ailleurs un tems plus long peut-être que celui de la vie du cerf pour creuser jusqu'au centre une masse aussi grosse & aussi dure que son bois. Au reste ceux qui seroient fâchés que M. de R. détruisît cette prétendue merveille, peuvent s'en consoler par une autre qui n'est pas moins grande, & qui est réelle. Ces Vers doivent leur origine à une mouche qui sçait ou semble sçavoir, dit notre Auteur, que pour perpétuer son espèce, elle doit entrer dans les narines du cerf, cheminer tout le long de son nez, se rendre auprès de son gosier, que là se trouvent deux cavités charnues destinées à loger & à nourrir les Vers auxquels elle se prépare à donner naissance, que

ces Vers parvenus à une grosseur assez considérable sçauront qu'ils doivent abandonner leur cavité charnuë, & que pour sortir du gossier du cerf, ils sçauront trouver la même route que leur mere a suivie pour y arriver.

Nous voici parvenus au troisième Mémoire, l'Auteur commence l'Histoire des Mouches à quatre aîles. Celles qu'il offre les premières à notre curiosité sont les Mouches à scies, M. de R. leur a donné ce nom, parce que les femelles de cette espece portent toutes au derrière un instrument semblable à nos scies, mais plus parfait & plus composé. Elles doivent leur origine à un ver que sa ressemblance avec les Chenilles a fait confondre avec ces Insectes par d'habiles observateurs, c'est pourquoi l'Auteur lui a donné le nom de fausse Chenille : Ce Ver a le corps oblong & couvert d'une peau de la consistance de celle des Chenilles, on voit sur plusieurs des couleurs différentes & différemment distribuées comme sur la peau des Chenilles rases, enfin leur corps est porté comme celui des Chenilles par des jambes de deux especes différentes, par des jambes écailleuses & par des jambes membraneuses. Malgré ces traits de ressemblance il y a une différence très-réelle entre les Chenilles & les fausses Chenilles, elle n'est pas même difficile à appercevoir lorsqu'on ne se contente pas d'un léger examen. Les fausses Chenilles ont bien plus de jambes membraneuses que les Chenilles. Les Chenilles

qui en sont les mieux pourvûes n'en ont que dix, les fausses Chenilles en ont pour le moins 12. il y en a qui en ont 14. 16. je ne sçai pas, dit M. de R. si quelques-unes n'en ont pas dix-huit. D'ailleurs les jambes membraneuses des fausses Chenilles ne sont point armées de crochets, comme celles des Chenilles le sont, mais la tête de ces Insectes est ce qui les distingue le plus. Toutes les fausses Chenilles ont la tête courte & arrondie, les Chenilles l'ont allongée, les fausses Chenilles n'ont qu'un œil de chaque côté de la tête, & il est assez gros pour être distingué à la vue simple, les Chenilles en ont cinq ou six arrangés sur une portion de cercle plus grande que la moitié, & on ne les apperçoit gueres, si on ne les cherche avec la loupe. Les fausses Chenilles d'une certaine espece sont sujettes à une variation de couleur très-remarquable, elles changent de peau comme les Chenilles & plusieurs fois, mais à chaque mue leur nouvelle peau est d'une nouvelle couleur, elles changent d'habit en changeant de peau, on dirait même que leur goût pour la parure se conforme à ce qui convient aux différens âges. Leurs premiers habillemens sont très-recherchés, ils le sont moins ensuite, ils finissent par être extrêmement simples : Il y a des fausses Chenilles que leur dernière mue rend méconnoissables. Telle qui jusques-là avoit été rayée ou tachetée de jaune ou de noir ou de quelque autre couleur est entièrement blanchâtre, après

avoir quitté sa vieille peau. Quelques-unes qui avoient le corps couvert d'épines ou de tubercules chargés de poils prennent une dernière peau qui est absolument rase. Entre ces fausses Chenilles, il y en a plusieurs qui se font remarquer par leurs attitudes bizarres en apparence. Les unes ont le corps couronné en S & tiennent leur derrière en l'air & plus élevé que leur tête, d'autres se roulent en pain de bougie, d'autres se roulent simplement en cercle, une de celles-ci se tient sur le chevreseuille & a de particulier que lorsqu'on la prend le matin, elle fait suinter de petites gouttelettes d'eau de toutes les parties de son corps. M. de R. conjecture que les trous nécessaires pour laisser des issues à une partie de l'air que l'insecte respire, sont les mêmes qui laissent sortir l'eau dont les vaisseaux se trouvent trop remplis. Il a, d'ailleurs, fait voir à l'occasion des chenilles que leur peau étoit criblée de trous destinés à laisser échapper l'air des petites trachées. Les fausses chenilles se construisent une coque dans laquelle elles se métamorphosent en Nymphes. La coque d'une espèce est double. L'intérieure où l'insecte est logé est d'un tissu serré, mais mince & flexible, l'extérieure est à réseau, elle est formée de grosses fibres qui par rapport aux fils de la coque intérieure sont ce que les cordes d'une Raquette sont par rapport aux fils d'une toile ordinaire. Cette coque leur est nécessaire pour les défendre d'une espe-

ce de fourmis qui est très-friande de la leur, c'est pourquoi ces fausses chenilles la font très-forte, l'intérieure est d'un tissu plus délicat & plus doux, parce qu'elle est destinée à loger la Nympe qui est extrêmement molle & tendre.

Les fausses Chenilles passent de l'état de Nymphes à celui de mouches sans sortir de leur coque. La mouche dans laquelle elles se transforment sont de celles qui n'ont point de trompe, mais qui ont une forte dent à chaque côté de la tête. C'est un instrument dont elle se sert pour fendre sa coque & sortir de prison, mais la femelle de cette mouche porte à son derrière une instrument beaucoup plus admirable. Ce sont deux scies appliquées l'une contre l'autre, & qui peuvent jouer alternativement. Ces scies dont les dents sont elles-mêmes dentelées ont l'avantage d'être des limes ou des rapés par le plat. Elles sont nécessaires aux femelles pour faire des entailles dans le bois de differens arbutus où elles doivent déposer leurs œufs. On voit que ces deux scies qui sont minces & destinées à déchirer des fibres ligneux, ont besoin d'être maintenues pendant qu'elles agissent pour qu'elles ne puissent se courber ni s'écarter, la nature y a pourvu, le dos de chacune est logé tout du long dans une coulisse formée par deux pièces écailleuses, comme l'est souvent la coulisse des lames de couteaux à ressort. Ces mouches ne sont point farouches, & on peut aisément se donner le plaisir de les



voir travailler & pondre. Il n'y a gueres de jardins où il n'y ait quelque rosier, & il n'y a presque point de rosier dont les branches ne ferveut à loger bon nombre d'œufs de mouches à scies. M. de R. y en a vû pondre au printems vers la mi-Mai, en Été dans tout le mois d'Août & les premiers jours de Septembre. Celle de ces mouches qu'il y a le plus & le mieux observée a la tête & le corceler noir, le côté extérieur de chacune de ses aîles, est aussi bordé de noir dans presque toute sa longueur, son corps est d'un jaune qui tire sur l'orangé, ses jambes sont du même jaune, elles ont seulement deux jarretieres, ou points noirs. Les œufs des mouches à scies sont oblongs & enveloppés d'une forte membrane, comme ceux des autres Insectes, mais ils ont une propriété bien singuliere : c'est de croître de jour en jour, & d'acquies des dimensions en tout sens jusqu'à ce que le petit ver en sorte,

M. de Réaumur passe des mouches à scies aux Cigales: elles sont l'objet de son quatrième Mémoire.

Les environs de Paris ne nourrissent point de Cigales, M. de R. ne s'est trouvé dans aucun pays où il ait été à portée d'en voir. Il nous apprend que les soins officieux & éclairés de M. le Marquis de Caumont y ont suppléé, & il ajoute qu'il ne croit pas qu'il eût été en état de donner plus d'observations sur les Cigales, quand il auroit été exposé plusieurs mois de différentes années à être fatigué de les enten-

dre chanter. Aristote & ceux qui sont venus après lui ont réduit les Cigales à deux especes, l'une plus grande, l'autre plus petite, M. de R. en fait connoître une troisième qui tient le milieu entre les deux premières. Il y a des gens qui prétendent que la Cigale ne vit que de rosée, mais la trompe dont elle est munie, prouve qu'elle a besoin d'un aliment plus solide. Cette trompe est composée de deux pieces dentelées, capables de pénétrer dans les corps les plus durs. Tout le monde a entendu parler du chant de la Cigale, il n'est pas agréable, mais l'organe en est placé très-singulierement. La Cigale chante d'un ventre au pied de la lettre, l'organe dont elle tire les sons est placé près de l'origine du ventre en dessous & sur les côtés. Cet organe n'a été accordé qu'aux mâles, les femelles sont muettes. Il est étonnant, dit M. de R. combien d'appareil a été employé par la nature pour mettre la Cigale mâle en état de former des sons qui peuvent nous déplaire, mais qui sont apparemment touchans pour sa femelle. Il y a à chaque côté du ventre dans l'intérieur une espece de timbale faite d'une membrane plus roide que le parchemin le plus sec, dont toute la convexité est pleine de plis qui se touchent: L'air agité par ces timbales trouve en sortant de la cellule qui les contient une voûte plate, un voler écailleux qui le réfléchit dans une grande cavité où il est modifié & rendu plus sonore. Cette cavité est divisée par

une espèce de cloison en deux parties au fond de chacune desquelles est une membrane mince, si lisse, si tendue, si transparente & si brillante qu'elle paroît un miroir, & qu'en effet le nom lui en a été donné par les enfans.

Cet organe ne se trouve point dans la femelle, mais elle a de son côté un instrument qui ne se trouve point au mâle. Elle porte à son derrière une tariere de cinq lignes de long. Cette tariere qui est cachée dans une coulisse où elle est conservée par un double étui ne ressemble pas à la nôtre. C'est un instrument composé de deux pieces qui peuvent jouer alternativement, mais toujours parallèlement l'une à l'autre, parce qu'elles sont assemblées avec la plus grande précision à coulisse & à languette dans

un support commun. Cette tariere sert à la Cigale femelle pour percer les trous dans lesquels les œufs doivent être déposés. Ils le doivent être dans l'intérieur de très-menues branches de bois sec & remplies de moëlle, la Cigale les y range par file, de façon qu'ils soient à l'abri de la pluie & des injures de l'air. La circonstance d'un bois plein de moëlle est essentielle; c'est la première nourriture de l'Insecte au sortir de l'œuf. Une femelle peut pondre quatre ou cinq cents œufs.

L'Histoire des Cigales est suivie de celle des Abeilles : nous remettons au Journal suivant ce qui regarde ces Insectes, que leur utilité & les merveilles fausses & vraies qu'on leur attribue ne peuvent que rendre extrêmement intéressant.

**SPECIMEN VARIÆ LITTERATURÆ QUÆ IN URBE BRIxia,**  
ejusque ditione paulò post Typographiæ incunabula florebat, scilicet vergente ad finem sæculo decimo-quinto, usque ad medietatem sæculi decimi-sexti. Undè præter ingenii Brixiani gloriam, tam Annalium Typographicorum series, quàm Historia Litteraria temporis illius quo bonarum artium renata sunt studia, illustrantur. Pars prima. Poëtæ Latinos Auræ & Argenteæ ætatis quos Brixiani Scriptores illustrarunt, complectitur, &c. in-4°. pag. 172. Pars secunda, Grammatica, Oratoria, Poëtica, Philosophica complectitur, in-4°. pag. 348. Brixia, excudebat Joannes Maria Rizzardi, ann. 1739. cum Superiorum permissu.

*Etat des Belles-Lettres dans la Ville de Bresse & dans son territoire, à la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième, tems qui suivit immédiatement celui où l'Art de l'Imprimerie avoit été inventé. L'on trouvera, dans cet Ouvrage, outre le Catalogue des Livres sortis de la Presse de Bresse, l'Histoire Littéraire de l'âge où l'on vit renaitre les Arts & les Sciences. Première Partie qui traite des Poëtes Latins de l'âge d'or & de l'âge d'argent, commentés par des Ecrivains Bressans : in-4°. pp. 172. Seconde Partie qui traite des Grammairiens, des Orateurs,*

*des Poëtes, & des Philosophes Bressans : in-4°. pp. 348. A Bresse, chez Jean-Marie Rizzardi, 1739. Avec l'permission des Supérieurs.*

L'ÉDITEUR du Livre dont nous allons rendre compte, nous apprend que le motif qui a engagé l'Auteur à le composer, est le peu de justice qu'on a jusques ici renduë aux Ecrivains Bressans du quinziesme & du seiziesme siècle. Son intention est donc de les faire un peu mieux connoître qu'ils ne le sont par ce qu'en dit la Bibliothèque Bressane de Léonard Cozzandi. Dans ce dessein l'Auteur du Livre dont nous rendons compte a fait une infinité de recherches, & sur-tout il a eu soin de ramasser les Epîtres Dédicatoires, & tous les Avis au Lecteur mis à la tête des premieres Editions des Livres composés par les Ecrivains dont il veut faire revivre la mémoire, & qui avoient été supprimés dans les Editions posterieures. On trouve souvent dans ces Monumens Littéraires des particularitez curieuses de la vie & des Ouvrages des Sçavans, lesquelles ne se rencontrent point ailleurs. Comme il est impossible d'écrire l'Histoire d'une Province sans faire souvent mention de ce qui se passoit au tems dont on parle, dans les Provinces limitrophes; notre Auteur se trouve quelquefois dans l'obligation de sortir du Bressan pour parcourir les Pays voisins, & d'entretenir son Lecteur de ce qui s'y passoit. C'est de quoi l'Editeur nous avertit. Il nous informe encore que le

Catalogue des Livres imprimés, soit à Bresse, soit dans le Bressan, depuis l'invention de la Presse jusqu'au milieu du seiziesme siècle, & que l'on promet de donner dans la suite, sera beaucoup plus ample qu'on ne le croiroit. La plus grande partie de ces Livres ne se trouve plus communément en Italie. Mais les recherches que l'Auteur a fait faire dans les Bibliothèques du Bressan, lui ont fait déterrer plusieurs Livres sortis des Presses de la Ville de Bresse ou de celles qui étoient établies dans d'autres lieux de son territoire, & dont on n'avoit presque plus de connoissance. La Préface cite entr'autres Imprimeries celle de *Valle-tropia*, lieu du Bressan, & qui donna au public, en mil cinq cens trois, une Edition du Pontifical Romain, beaucoup plus conforme à celle du Pape Innocent VIII, que beaucoup des Editions posterieures.

L'Editeur n'a pas jugé à propos de nous dire le nom de l'Auteur dont il publioit l'Ouvrage. Mais il trouvera bon que nous informions ceux des lecteurs qui pourroient l'ignorer, que la voix publique le donne à Monsieur le Cardinal Quirini Evêque de Bresse. Ce qu'on lit à la fin de la Préface donne encore plus de crédit à ce bruit-là. *Autor cujus nomen lectori minimè proditur, is est cui semper arrisist Ciceronis sententia de studiis quæ nobis.*

*cum pernoctant , peregrinantur , & rustificantur , quique addere de suo solet , & nobiscum episcopantur.* C'est-à-dire : l'Auteur dont nous raïsons ici le nom , est une personne qui a souvent à la bouche le passage de Cicéron où il loue les Muses de la bonne Compagnie qu'elles tiennent dans les insomnies, dans les voyages, & durant les séjours à la campagne. Cette personne ajoute encore au Texte de Cicéron , dans une partie des fonctions Episcopales. Elle pourroit y joindre encore aujourd'hui, & pendant les Conclaves. D'ailleurs, les curieux croyent voir dans la lettre grise de la Préface, les armes que porte aujourd'hui la Maison Quirini, l'une des premières familles de Venise. Peut-être le nom de cet Auteur respectable, paroïtroit-il à la tête de son Livre qui n'est pas certainement indigne de le porter, si l'ordre public du lieu où il a été imprimé, n'avoit point exigé que ce Livre ne pût paroître que sur l'approbation des Nobles Vénitiens nommés par leur République, *Réformateurs des Etudes.*

Nous avons déjà dit que la première partie de l'Ouvrage dont nous rendons compte, contenoit l'éloge des Bressans qui dans les tems dont on donne l'Histoire Littéraire, ont commenté les Poëtes Latins du siècle d'or & du siècle d'argent.

Le premier dont il soit fait mention est Plaute. Ce fut à Venise & en mil quatre cens soixante & douze que parut la première

Edition de ses Ouvrages, donnée au public par George Mérula. Elle fut suivie de quelques autres. Py-lade Buccardi Bressan, peu content de ces Editions & des critiques qui les avoient données, travailla à une nouvelle qu'il ne vit point paroître. Elle ne fut imprimée qu'après sa mort. Son ami Jean Britannico, Bressan, la fit imprimer dans sa patrie en mil cinq cens six. Mais tous ces détails qui cessent d'être intéressans dès qu'ils sont abrégés, demandent d'être lus dans le Livre même.

Les autres Poëtes Latins commentés par des Bressans sont Terence, Catulle, Horace, Ovide, Lucain, Perse, Stace, Juvenal, Martial. Nous ne rapportons point les noms de ces Editeurs & de ces Commentateurs, parce que ceux qui sont venus depuis, soit en Italie, soit ailleurs, ont fait presque oublier ces premiers Sçavans, dont la réputation interello plus les Bressans en particulier, que la République des Lettres en général.

Le second Tome de notre Ouvrage est subdivisé en trois parties, la première traite des Grammairiens illustres, la seconde des Poëtes, & la troisième des Orateurs qui ont illustré le Bressan, où ils étoient nés : on compte jusqu'à douze Grammairiens célèbres de leur tems, six Orateurs & vingt-sept Poëtes Latins, outre plusieurs Poëtes Italiens.

Le plus connu des Latins est Quintianus Stoa, qui fut couronné

à Poète par les mains de notre Roi Louis XII. Personne n'ignore qu'il a été long-tems en usage de couronner solennellement ceux des Poètes qui par des talens supérieurs se distinguoient de tous les autres. C'est sur quoi l'on peut consulter la Dissertation de M. l'Abbé du Resnel concernant les Poètes couronnés, & qui se trouve dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1). Pour revenir à Stoa, il s'étoit attaché à Louis XII, dans le tems que ce Prince se trouvoit le maître de Bresse. Tout le monde sçait qu'après la conclusion de la Ligue de Cambrai Louis XII passa en Italie, & qu'après y avoir gagné en per-

(1) Tom. X. p. 507.

sonne la bataille d'Agnadel contre les Vénitiens (2), il s'étoit emparé de Bresse, qui devoit lui appartenir suivant le Traité de la Ligue.

L'Auteur rapporte les Lettres-Patentes que Louis XII donna à Quintianus-Stoa, quand il l'eut couronné. Comme nous ne sçavons point qu'elles se trouvent ailleurs, nous croyons rendre un service agréable au public en insérant ici le contenu de cet Acte, dont l'original se trouve être en Latin, apparemment parce qu'il fut expédié par la Chancellerie de Milan. D'ailleurs Stoa est peut-être le seul Poète qu'un Roi de France ait couronné avec solennité.

(2) Le 14. Mai, 1509.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DUC DE MILAN: A tous, présens & à venir: les hommes peuvent se rendre illustres & recommandables aussi-bien par les travaux de l'esprit que par ceux du corps, puisque nous sommes des êtres composés de l'une & de l'autre substance. Aussi la Providence a daigné permettre que dans notre Royaume, comme dans les autres Pays de notre obéissance, il se rencontre, tant parmi nos sujets naturels que parmi les étrangers qui sont venus pour s'y instruire ou pour y chercher de l'Emploi, un grand nombre de personnes qui méritent, soit par leurs talens militaires, soit par leurs Ouvrages d'esprit, les distinctions les plus honorables.

*August.*

LUDOVICUS, Dei Gratia; Francorum Rex & Mediolani Dux, &c. Ad perpetuam rei memoriam: Quoniam sicut ex animâ & corpore constamus, sic duplex querenda gloria via fit patens, & aperta mortalibus; quarum altera mentis, corporis altera viribus præcipuè peragenda est: utriusque rei omnipotens in Regno nostro, & universali dominio gratiam constituit ab aeterno, ex quo quidem innumerabiles tam ingeni dotibus quam bellicis artibus memorandos hoc idem Regnum nostrum, totumque dominium progenit, alibi gentes erudit, & illustravit. Inter multa nimirum, quæ animi viribus geruntur, & impressarum corporis artibus tentantur, florentissimum, atque omni laude dignissimum in Dominio nostro Histo-

N N N

On voit sur-tout fleurir dans nos Etats, l'étude de l'Histoire & celle de la Poësie, dont les productions sont également capables d'éterniser la réputation des Guerriers dignes de cette gloire immortelle que les nôtres & nous, nous tâchons de mériter. Sans le secours de l'Histoire & de la Poësie, les plus beaux faits d'armes tombent bien-tôt dans l'oubli. Voilà ce qui a donné lieu à l'usage introduit chez les peuples polis, de couronner de laurier les grands Poëtes & les grands Historiens. En effet, n'est-il pas juste qu'ils aient quelque part à la gloire des belles actions, dont ils empêchent la mémoire de s'éteindre. C'est ce que l'ancienne Rome nous a si bien enseigné, lorsqu'elle a décoré aux Poëtes illustres pour la récompense de leurs travaux, une couronne de laurier, une couronne pareille à celle dont elle ceignoit le front de ses Généraux & de ses Empereurs, lorsqu'ils avoient terminé avec avantage quelque guerre importante. A ces causes & d'autant qu'il nous auroit apparu, par le bruit public & spécialement par le rapport, de très-sçavant & très-révéré personnage, notre très-cher Jacques Evrard Evêque d'Autun, ainsi que par la lecture de divers Ouvrages de Jean-François Quintianus-Stoa, & notamment par celle du Poëme qu'il a composé sur la guerre contre les Vénitiens, laquelle vient d'être heureusement terminée, que cet Auteur est l'un des plus

riarum, & maxime Poëtarum studium efflorescit : quorum industria & labor tam sibi ipsis, quam aliis præclarus viris, suis limitibusque, & memoria dignis operibus carminibus suis tribuunt immortalitatem. Et sanè sicut Poëtarum Historicorumve copia multis inclinat, & diuturnam, perpetuamque præbet memoriam : sic eorum defectu, labentibus annis, multis æternitate nominis non indignis fama oblivione involuta demitur ac eripitur. Hinc est quod propter gloriam, quam (ut diximus) sibi, & alius olim quærebant, præmio quodam, & studiorum proprio ornamento laurea corona quondam donari capere. Tanti enim honoris illos urbs olim censuit, ut unum atque idem lauri decus indicaret Caesaribus, atque Poëtis, & quidem Casares, Ducesque victores post bellorum discrimina, Poëtas pariter post studiorum labores lauro insignibat. Ideò circumspicientes inter subditos nostros quam plures & dignos extare Poëtas, inter quos non solum fama, & nomine accepimus Joannem - Franciscum Quintianum Stoam egregium Poëtam excellere : verum etiam approbatione, relatione, certificatione reverendi, eruditissimi, ac bene dilecti nostri D. Jacobi Evraldi Episcopi : prætereaque rerum experientia ob plurima Poëmata multi vago stilo composita, quæ jam sub omnium literatorum judicio edidisse, videre est, & maxime per novissimum Heroicum opus de bello Veneto per nos Deo favente confecto, aliæque innumera-bilia ejus Poëmata certò demonstrant.

excellens Poètes qui se trouvent aujourd'hui dans nos Erats, nous avons resolu à ce portés singulièrement par l'affection que nous avons toujours eue pour les amateurs des Lettres qui ne sçauoient être trop honorées, & qui ont toujours fait notre délassement le plus agréable, comme par le desir de recompenser les talens du susdit Stoa, & son attachement à nos interêts, de déferer aux sollicitations de plusieurs grands & notables personages, & qui nous ont requis de le couronner. Nous lui avous, de notre main propre, mis sur la tête une couronne de laurier, dont nous voulons que la figure soit destinée sur les présentes. En conséquence de quoi nous avons octroyé & octroyons au susdit Stoa tout pouvoir d'écrire, d'enseigner, & d'expliquer, ainsi qu'il le trouvera bon, tous les Ouvrages des anciens & des modernes en matiere d'Histoire & de Poésie, esperant que les Livres qu'il composera sur ces matieres mériteront de passer à la dernière posterité. Nous ordonnons encore qu'en vertu des présentes le susnommé pourra porter dans tous les lieux d'assemblée tel habillement qu'il jugera le plus propre & le plus convenable à un Poete couronné, & qu'il y paroitra couronné de laurier, de lierre ou de myrthe, suivant que le cas lui paroitra le demander. Nous approuvons au surplus tous les Ouvrages qu'il a publiés jusqu'ici, dignes productions d'un homme

*Quum igitur semper litterarum cultores dilexerimus, virtutesque animum exilarent nostrum; animadvertentes insuper divinam litterarum eminentiam laurea corona, omniumque laude dignissimam, ac fidem erga nos, atque devotionem, nec non & benemerita prædicti Quintiani, & cum à nobis per eundem, aliosque nostri benedictos reverenter petita fuerit, Quintianum nostrum laurea coronari, verumque Poëtam constitui; nos igitur hujusmodi honesta petitioni annuere volentes, coronam lauream manibus nostris ejus capiti apposuimus, præsentibusque etiam imprimi jussimus: dantes eidem tam in dicta arte poëtica atque Historiis, & in omnibus ad easdem spectantibus auctoritatem componendi, legendi, disputandi, auspicandi & interpretandi veterum & neotericorum volumina, ut libet, atque suos Libros omnibus seculis, auxiliante Deo, mansuros, ac Poëmata componendi, liberam tenore præsentium potestatem, nec non ubi, & quotiens sibi placuerit, possit hujusmodi, atque alios actus poëticos quoscunque laureatus seu myrto, vel hedera, si id genus ei gerit coronatus, & in actu atque habitu quolibet poëtico privatum, & publico solemniter exerceri. Adhuc scripta per cum hætenus, velut per virum in talibus expertum, ac verum Poëtam, illis in scriptis approbamus. Reliqua verò, que scripturus erit in posterum, atque etiam ab eodem jam promulgata & in lucem edita fuerunt, simili modo approbandi censuimus, decernentes isdem privilegiis, honoribus, im-*

doûté du génie poétique, & nous nous flattons que ceux qu'il publicia dans la suite mériteront une semblable approbation. Declairons en outre, qu'en conséquence des motifs qui viennent d'être exposés, nous voulons que Jean Quintianus-Stoa jouisse de toutes les innunitez, marques d'honneur & privilèges dont jouissent les Professeurs des Arts Libéraux, & dont son rare mérite le rend très-digne de jouir. Nous entendons qu'il jouisse aussi du droit d'être applaudi lorsqu'il paroîtra dans quelqu'Assemblée publique, ainsi que de tous ceux dont jusqu'ici ont joui les Poètes couronnés. Si mandons à tous nos Officiers dans notre Royaume & autres Etats, tant en deçà qu'au-delà des Monts, qu'ils aient à faire jouir le susdit Stoa du droit à lui accordé de porter publiquement une couronne de laurier, ainsi que de tous les privilèges & honneurs à lui octroyés par les présentes. Donné dans notre Châteaude Milan le quatorzième Juillet de l'an de grace mil cinq cent-neuf, & de notre regne le 12<sup>me</sup>.

On peut bien croire que Stoa ne demeura point à Bresse lorsque les Vénitiens rentrèrent en possession de cette Ville trois ou quatre ans après l'expédition des Lettres-Parentes dont on vient de lire le contenu. Il se terita en France, où l'on imprima ses principaux Ouvrages, qui sont des Poésies Saintes, ou des Eloges. Plusieurs personnes ont même cru qu'il y avoit été Recteur de l'Université

*munitatibus, & insignibus perfrui debere, & iis omnibus, quibus ubique terrarum uti possunt, aut posse sibi sum liberalium, & honestarum artium professores, eoque magis, quia eminentia sue raritas uberioribus eum favoribus, & ampliori benevolentia dignum facit. Insuper eundem Quintianum - Stoa propter ingenii sui dotes, ac propter indubitatam devotionem, qua nos statumque nostrum afficit, ut communis omnium fama, & actus, ejusque verba testantur publicis acclamationibus collaudari omnibus etiam privilegiis quibus Poeta laureatu perantia usi sunt, & fuisse, uti, & gaudere jussimus; mandantes omnibus judicibus & justiciariis, tam Regni nostri & Ducatus Mediolani, ceterarumque terrarum & Dominiorum nostrorum tam citra Montem quam ultra, quatenus prefatum Quintianum prefatus insignis, lauro & privilegiis uti & gaudere faciant & permittant. Datum in Castro nostro Mediolanensi die decima - quarta mensis Julii, anno Domini millesimo quingentesimo-nono, & regni nostri duodecimo.*

de Paris, mais quelque recherche qu'on ait faite dans les Archives de ce Corps, on n'y a rien trouvé qui justifie cette croyance.

Les bornes d'un Extrait ne nous permettent point de nous étendre davantage sur le Livre dont nous parlons. Il est à souhaiter que la troisième partie de cet Ouvrage que les deux premières donnent impatience de voir, ne se fasse point attendre long-tems.



## DE MORBIS VENEREIS, AUCTORE JOANNE ASTRUC :

Editio altera.

C'est-à-dire : *Traité des Maladies Veneriennes par M. Astruc, Médecin Consultant du Roi.* A Paris , chez Guillaume Cavelier , rue saint Jacques , près la Fontaine saint Severin , au Lys d'Or , 1740. Nouvelle Edition. 2. vol. in-4°.

**I**L nous reste à rendre compte de la Dissertation par laquelle M. Astruc termine son premier volume ; elle a principalement pour objet de faire connoître la maniere dont les Chinois traitent la maladie vénérienne qu'on sçait être répandue chez eux , comme parmi les autres peuples. Cette nation que des intervalles immenses séparent de nous , a de tout temps cultivé les Lettres & la Médecine , elle n'a rien emprunté des autres peuples ; & comme elle est pour ainsi dire éclairée par un autre soleil , elle a de même sa doctrine , sa méthode , ses regles propres ; il étoit donc très-intéressant pour la Médecine de découvrir , s'il étoit possible , ce que les Chinois pensoient sur la nature & le traitement du mal vénérien ; il n'y avoit qu'un seul moyen pour y réussir , & M. Astruc a su le saisir. Après avoir rédigé en un certain nombre de questions , ce qu'il souhaitoit sçavoir sur la dénomination , sur l'origine , sur les causes , sur la nature , sur les symptômes , & sur les différentes méthodes curatives de cette espece de contagion , il a envoyé ces questions au Révérend Pere Fourreau Jesuite , Missionnaire à la Chine , & l'a prié instam-

ment de vouloir bien consulter avec soin quelque habile Médecin Chinois sur chacun des points contenus dans ces questions ; le P. F. qui joint à beaucoup d'esprit & de lumieres , un caractère extrêmement officieux , s'est si bien acquitté de cette commission , que le succès a surpassé de beaucoup les espérances de M. Astruc ; d'abord le P. Fourreau s'est adressé à un Médecin Chinois son ami , & fort sçavant , à qui il a proposé en langage Chinois tout ce qui étoit contenu dans les questions de M. Astruc : le Médecin ayant donné ses réponses les plus détaillées & les plus précises sur chaque article ; le Pere Fourreau les a traduites en François avec une fidélité scrupuleuse , & après s'être assuré par des entretiens réitérés qu'il avoit rendu parfaitement la pensée de celui qu'il consultoit , il a envoyé à M. Astruc , & les réponses mêmes du Médecin en langage Chinois , & la traduction qu'il en avoit faite ; l'attention du sçavant Missionnaire ne s'est pas bornée-là , il avoit obtenu du Médecin Chinois les formules des differens remedes qu'on employe à la Chine pour la Cure de la maladie en question ; mais les especes qui entroient dans ces compositions ,

étoient dénommées en Chinois , & les poids y étoient designés selon la maniere de peser , qui est en usage à la Chine ; le Pere Fourreau auroit bien pû réduire les poids Chinois aux poids usités dans l'Europe ; mais peu familiarisé avec la matiere médicale & la Botanique , il avoit à craindre de se tromper , s'il avoit entrepris de rendre , ou en François ou en Latin , les dénominations Chinoises ; il a donc pris le parti d'envoyer les formules telles qu'il les avoit reçues , marquant d'un côté avec exactitude la proportion entre les poids Chinois & les poids dont nous nous servons , & joignant outre cela à chaque nom Chinois la meilleure interprétation qu'il a été possible d'en donner , c'est-à-dire , l'espece même enfermée dans un paquet à part , bien étiqueté avec le nom au-dessus ; par ce moyen M. Astruc s'est vu en état de rendre les formules Chinoises dans le langage ordinaire de notre Médecine , & avec la designation des poids qui nous sont connus : ceux que ces matieres intéressent par état pourront lire à la fin de cet Extrait la traduction dont nous parlons , & il dépendra d'eux de lire à côté les formules mêmes auxquelles cette traduction répond.

Venons au fonds de la Dissertation ; M. Astruc après avoir détaillé les questions qu'il a faites & qu'il a envoyées au P. Fourreau , expose les réponses qu'il en a reçues suivies de l'interprétation des formules dont nous venons de parler , & il joint à cela différen-

tes remarques , tant sur la théorie des Chinois , que sur leur pratique , qu'il compare avec la nôtre. Nous avons déjà dit sur quoi rouloient les questions de M. Astruc , & de plus nous avons averti qu'on trouvoit à la fin de cet Extrait les formules Chinoises avec leur interprétation ; il ne reste donc plus qu'à donner ici en substance & les réponses du Pere Fourreau & les remarques de M. Astruc.

*Réponses du Pere Fourreau aux questions de M. Astruc sur la dénomination , l'origine , la nature , &c. des Maladies Vénériennes.*

Le Pere Fourreau suit dans ses réponses l'ordre des questions de M. Astruc , il lui marque d'abord que la maladie vénérienne est en effet aussi commune à la Chine qu'ailleurs , & qu'elle y est appelée de plusieurs noms qui tous sont dérivés de langue Chinoise ; entre ces noms , que nous renvoyons à la fin de cet Extrait , on doit en remarquer trois , dont l'un signifie *ulcere du tems* , l'autre *ulcere de Canton* ; & le troisiéme enfin *ulcere qui ressemble au fruit Yang-mei* ; ce fruit , qui est égal en grosseur à une petite noix , & dont la couleur tire du blanc au rouge , ne croit , ou du moins meurt , que dans les Provinces Méridionales de la Chine.

En second lieu , qu'on pense communément à la Chine que le mal vénérien y a fait sentir les ravages de tous les tems ; que les livres Chinois , qui passent pour

fort anciens, en parlent comme d'une maladie très-ancienne elle-même, dans le remède qu'ils ont été écrits; que néanmoins ces livres n'en traitent qu'à part & hors de la classe des autres maladies, que par la dénomination d'*Ulcère de Canton*, qu'on a donnée à celle-ci, on pourroit conjecturer (cette remarque est du Pere Foureau & non du Medecin Chinois) qu'elle s'est faite plutôt sentir dans cette Ville, l'une des plus méridionales de la Chine, que dans les autres Contrées de cet Empire, qu'au reste on n'a aucune connoissance que cette maladie ait paru jamais s'adoucir, mais qu'on peut assurer, d'après les remarques du Pere Parenin (1) & du Frere Roussel (2), qui tous deux ont fait d'utiles observations sur les maladies de l'Europe & sur celles de la Chine, que ce mal est en général beaucoup plus cruel parmi les Européens que chez les Chinois.

3°. Quant aux sources du mal vénérien; que les Chinois en reconnoissent trois, premièrement le commerce qu'on peut avoir avec les femmes débauchées, & cette source est la plus commune; secondement l'inspiration de l'air d'un malade infecté, sur-tout quand l'odeur empestée qui exhale de ce malade vient à frapper fortement l'organe de l'odorat; mais si la contagion pénètre aussi certainement par cette seconde voye que par la première, les effets ce-

pendant n'en sont point les mêmes; la contracte-t-on par la débauche avec les femmes? alors elle attaque les parties inférieures, & elle s'annonce, tant par des taches rouges qui paroissent sur la peau, que par de cruelles douleurs qu'on sent dans les os & dans les nerfs; se communique-t-elle par la voye de la respiration? pour lors ce sont au contraire les parties supérieures qui sont frappées, sur-tout la tête & la face.

La troisième maniere dont les Chinois pensent qu'on peut contracter cette maladie. C'est le mauvais régime. L'excès du manger & du boire, par exemple, s'échauffer beaucoup après avoir trop bû, ou quand on est encore trempé de pluie, ou enfin quand le tems est tout à la fois chaud & pluvieux, tel qu'il est ordinairement, lorsque le vent de midi souffle; dans tous ces cas il peut bien arriver qu'on ne soit puni de son imprudence que par une légère incommodité; mais aussi il arrive souvent que la maladie vénérienne en est la suite, & les exemples en sont fréquens dans les parties méridionales de la Chine, où les terres sont beaucoup plus basses, & l'air beaucoup plus humide que dans les parties septentrionales. Au reste quand ces trois especes de maladie sont recentes & légères, on les guerit assez aisément, & elles ne sont point accompagnées de symptômes bien graves, mais si on les laisse vieillir & faire des progrès, elles sont suivies d'acci-

(1) Savant Missionnaire Jesuite.

(2) Aussi Missionnaire Jesuite.

dens très-fâcheux.

Pour ce qui regarde les méthodes que suivent les Chinois, elles se réduisent à deux, ils employent la première quand ils veulent chasser le virus peu à peu par la voye des sueurs; & la seconde, quand ils veulent l'attaquer de vive force; les remèdes par lesquels ils croient remplir la première intention, se réduisent à des *Tiz mnes su torifiques*, dans lesquelles ils font entrer l'*Esquine*, la *sars-pareille*, ou quelq. autre plante congenerie le *Sassafras*; ou un autre bois de la même espèce. enfin les racines de quantité d'autres plantes, toutes de la classe des *vulnéraires* & des *su torifiques*; voyez les formules ci-après.

Mais pour remplir la seconde intention, les Chinois employent les *pilules mercurielles*, dans lesquelles ils font entrer, outre le *Mercur*, le *Carbou*, les *fleurs de Genest*, l'*écaille de Tortue brûlée*, & beaucoup de *farine de froment*; ces pilules excitent souvent une forte salivation; mais quelle que soit leur vertu, la maladie, lorsqu'on l'a traitée par ce remède, est sujette à retours, & dans ce cas, non seulement les douleurs des os & des nerfs se font sentir de nouveau, mais le mal se porte encore d'une manière très-vive vers les parties supérieures, de sorte que quelquefois les narines & l'intérieur de la bouche tombent en pourriture; alors les Chinois ne connoissent point de remède plus efficace pour exterminer le virus

que l'usage d'un vin préparé qu'ils croient rendre alexipharmaque, en y faisant cuire un *crapaut en vie*, voyez encore les formules.

Outre ces remèdes, que les Chinois employent pour la cure universelle de la maladie, ils ont encore des *emplâtres mercuriels*, dont ils font usage, pour la cure particulière des ulcères vénériens, qui roagent la peau; ces emplâtres sont composés non seulement de *mercure* & de *matieres grasses* comme la *graisse de cochon* & la *cire*, mais encore d'*encens*, de *myrrhe*, de *sang dragon*, de *Camphre*, & même d'*orpiment*.

Par le détail de ces remèdes, on voit que les Chinois employent contre la maladie vénérienne le mercure, de même que les Européens, mais ils ne le font entrer (poursuit le Pere Fourreau) dans leurs compositions, que lorsqu'il est préparé, alors ils l'appellent (Kin-sen). L'art de cette préparation (ajoute encore le Pere Fourreau) n'est connu que d'une seule famille dans tout l'Empire de la Chine; ce qu'il y a de vrai, c'est que le mercure préparé des Chinois est un mercure très-beau & très-blanc, fixé, à ce qu'on croit, par simple sublimation.

Si l'on veut sçavoir le procédé, que les Chinois suivent, pour la composition des remèdes, dont nous avons parlé, les doses qu'ils prescrivent, la manière enfin dont ils les employent, on pourra s'instruire de tout cela dans les formules, auxquelles nous avons déjà renvoyé. comme

Comme ce que nous avons dit suffit pour faire connoître ce qui donne lieu aux remarques que fait M. Astruc, nous allons présentement rendre compte des remarques mêmes.

*Remarques de M. Astruc sur la Théorie & sur la Pratique des Chinois.*

Notre Auteur observe d'abord sur la théorie des Chinois, que quoiqu'on croye généralement à la Chine que la maladie vénérienne s'y est fait sentir de tout tems, il est néanmoins très-probable que les Chinois se trompent sur cet article; en effet on vient de voir que le mal vénérien est appelé dans la Chine de plusieurs noms différens, ou ce qui revient au même, que ce mal n'y a pas un nom spécial, un nom déterminé; or une pareille indétermination de langage semble ne pouvoir subsister avec la supposition de l'ancienneté de la maladie; d'ailleurs parmi les noms différens par lesquels on désigne le mal vénérien, il en est un qui veut dire *ulcère* du tems, comme qui diroit, *ulcère* du tems présent; cette dénomination ne paroît-elle pas prouver la nouveauté de la maladie? Qu'on se souvienne de plus que les Livres Chinois ne traitent de la maladie vénérienne que dans une classe à part, & hors du rang des autres maladies; on sentira que pour rendre raison de cette singularité, il est naturel de soupçonner que lors

*Ainsi.*

de l'invasion de la maladie, la collection, le corps de Medecine des Chinois étoit déjà arrêté & comme fermé, de sorte que les Medecins qui ont vécu alors, & qui ont été les témoins des ravages de ce cruel mal, n'en ont pu traiter dans la classe où il auroit convenu de le faire, sans condamner, pour ainsi dire, en même tems les bornes, que leurs peres avoient mises à la Medecine; entreprise qui auroit été regardée parmi eux comme une espece de sacrilège, car on sçait jusqu'à quel excès de superstition, les Chinois poussent le respect pour tout ce qui vient de leurs peres. Enfin la préparation du mercure qu'on employe si heureusement, pour combattre la maladie, est renfermée dans l'enceinte d'une seule famille. Mais si le mal vénérien est aussi ancien que les Chinois le prétendent, peut-on penser que depuis si long-tems, ce secret n'eût point échappé? Peut-on penser que l'imprudence ne l'eût point trahi? Que l'intérêt ou la curiosité ne l'eussent point arraché? Rien de tout cela ne paroît probable.

M. Astruc soutient ensuite que le mal s'est répandu des Provinces méridionales, dans les septentrionales; c'est ce qui paroît évidemment prouvé par deux des dénominations qu'on lui donne, & que nous avons remarquées plus haut; on l'appelle *ulcère de Canton*, *ulcère qui ressemble au fruit Yang mei*, mais Canton est une des Villes des plus méridionales de la Chine, &

O o o

le fruit *Tang-mei* ne croît aussi que dans les Provinces méridionales ; on sent con-bien l'Auteur peut faire valoir ces observations en faveur de son opinion , il pousse ses conjectures encore plus loin , il pense pouvoir assurer non seulement que la maladie est nouvelle chez les Chinois , mais encore que cette maladie n'a été répandue parmi eux que par voye de contagion ; elle leur a été apportée , selon lui , par les Portugais , qui sont les premiers des Européens qui aient pénétré jusqu'à la Chine , & qui aborderent au port de Canton vers l'année 1517. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans les discussions historiques, sur lesquelles il appuie son opinion ; nous remarquerons seulement avec lui qu'en supposant la vérité de ses conjectures, il n'est pas surprenant qu'on ne se soit pas aperçu de l'invasion d'un mal qui , apporté par une petite troupe de Pirates dans les extrémités d'un grand Empire , n'a été d'abord communiqué qu'à quelques femmes de la lie du peuple , & ne s'est ensuite répandu plus loin , que par des progrès lents , sourds , & cachés.

Les Chinois ne paroissent pas plus éclairés sur la cause , que sur l'origine de la maladie ; il est vrai sans doute qu'à la Chine , comme par-tout ailleurs, cette cruelle maladie se contracte par le commerce avec les femmes débauchées ; mais se peut-elle contracter aussi par la seule voye de la respiration ? Nous

n'en avons point vu d'exemple en Europe , & il paroît naturel de penser que la maladie, que les Chinois disent se communiquer par la seule respiration, n'est point le mal vénérien même , mais quelque autre mal , qu'ils n'ont pas assez bien distingué de la maladie vénérienne.

Quant à ce que disent les Chinois sur la troisième maniere dont la maladie en question peut être produite , c'est-à-dire par le vice , ou par le mauvais usage des choses non naturelles ; on peut assurer , selon notre Auteur , que cette opinion est fautive en toute supposition ; cela est d'abord évident , si cette maladie est transportée à la Chine , & cela n'est pas moins sûr , selon notre Auteur , si elle s'y produit naturellement, car, poursuit-il , dans les lieux mêmes, où cette maladie est endémique , elle n'est jamais la suite que du commerce impur avec ces femmes prostituées , chez qui la débauche porte le principe d'une corruption certaine.

Pour ce qui regarde les symptômes de la maladie vénérienne , M. Astruc fait observer que le Médecin Chinois garde un profond silence sur plusieurs de ceux qui ne sont malheureusement que trop connus en Europe , & particulièrement sur la gonorrhée ; d'où notre Auteur conclut qu'il faut que ce dernier symptôme ne soit pas chez les Chinois , comme il l'est parmi nous, l'avancateur le plus ordinaire du mal vénérien ; ce qui confirme admirablement bien ce que

L'Auteur a déjà dit dans son premier Livre des différentes vicissitudes que ce mal a essuyées dans l'Europe.

Les observations de M. Astruc sur la pratique des Chinois, ne sont ni moins judicieuses, ni moins intéressantes, que celles qu'il vient de faire sur leur Théorie. Ce qui frappe d'abord notre Auteur, c'est la conformité singulière qui se trouve entre la Médecine Chinoise & la nôtre ; on sçait que les différentes méthodes qu'on a suivies en Europe pour la cure de la maladie vénérienne, peuvent se réduire à trois : 1°. à la méthode rationnelle, qui n'employoit que les purgatifs & les alterans ; 2°. à la méthode bornée à l'usage de certains sudorifiques, sur-tout de l'*Esquine*, de la *sarsé pareille*, du *sassafras*, & spécialement du *Gayac* ; enfin à la méthode mercurielle, méthode de toutes la plus sûre, la plus efficace ; or les Chinois ont ces trois méthodes, ou du moins des méthodes parfaitement analogues. Il est vrai que dans les réponses envoyées de *Pequin*, on lit peu de chose sur la méthode rationnelle ; le Medecin qui a répondu au Pere Foureau, ne fait aucune mention, ni des remedes purgatifs, ni des remedes alterans ; peut-être cela vient-il de ce que ces remedes ne font qu'aux indications générales, & non aux indications particulieres, ou bien de ce que l'inutilité de ces remedes a été aussi-bien reconnuë à la Chine, que parmi nous. Quoiqu'il en soit, ce

vin alexipharmaque, c'est-à-dire ce vin, où l'on a fait cuire un crapaud en vie, ne peut avoir rapport qu'à la méthode rationnelle ; c'est ainsi que nous employions autrefois nous-mêmes contre la maladie vénérienne, un vin dans lequel on auroit fait mourir & fait cuire plusieurs vipères.

Quant à la méthode qui attaque la maladie par la voye des sueurs, il est clair par la description que nous avons donnée des pituites sudorifiques des Chinois, que cette méthode est en usage parmi eux, comme elle l'a été autrefois parmi nous, & comme elle l'est encore en plusieurs endroits de l'Europe ; il n'est pas moins constant qu'ils font entrer dans leurs décoctions les mêmes bois que nous faisons entrer dans les nôtres, à l'exception toutefois du *Gayac*, le plus puissant des bois sudorifiques, qui peut-être ne croit pas à la Chine, ou dont la vertu y est ignorée. Enfin les Chinois ont aussi leur méthode mercurielle, & s'ils ne connoissent point l'art d'administrer le mercure par les frictions, en quoi ils sont à plaindre, au moins ont-ils, comme nous, & leurs pilules mercurielles, & leurs emplâtres mercuriels, & même leurs fumigations mercurielles. Il est vrai que le Medecin Chinois, que le Pere Foureau a consulté, ne fait aucune mention de cette dernière maniere d'administrer le mercure, mais elle n'en est pas moins en usage dans la Chine ; cela est démontré par une formule extraite

d'un fameux Ouvrage Chinois qui s'appelle ( Pen-tsao-cang-n ou ) où la quantité du mercure & les autres especes, qui doivent entrer dans les matieres de la fumigation, sont décrites ; on trouvera à la fin de cet Extrait cette formule à la suite des autres.

Une si grande conformité de pratique, entre des peuples séparés par des intervalles immenses, qui ne paroissent avoir entre eux aucun commerce, aucune société de lumieres, a sans doute de quoi surprendre, sur-tout quand on réfléchit à l'usage du mercure, qui est également employé & chez les Chinois & dans notre Europe. Si cette conformité se bornoit à la méthode rationnelle, ou même à la méthode des sueurs, on auroit moins lieu d'en être surpris ; car enfin les mêmes besoins & la même analogie qui nous a conduits à employer les purgatifs, les alterans, les sudorifiques, a dû conduire aussi les Chinois à faire usage des mêmes remedes ; mais comment se peut-il que le mercure, dont rien, ce semble, ne pouvoit faire soupçonner la vertu antivénérienne, ait été également employé, & chez les Chinois & dans notre Europe ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous devons l'usage du mercure aux Arabes. Les Chinois leur en feroient-ils aussi redevables ? Où les Arabes l'auroient-ils reçu des Chinois ? C'est ce qu'il seroit difficile de décider.

Après toutes ces observations, M. Astruc passé au parallèle de la

pratique des Chinois avec la nôtre, & comparant remede à remede, il conclut que les Chinois doivent se féliciter de ce que la maladie vénérienne est chez eux moins grave, moins difficile à déraciner, que parmi nous. En effet si ce mal avoit le même degré de malignité dans la Chine, qu'en Europe, comment les Chinois pourroient-ils venir à bout de le combattre efficacement, au moins dans tous les cas ? Ils ne connoissent point l'usage des frictions mercurielles, par lesquelles seules nous avons pu réussir à dompter cette maladie, quand elle est confirmée ; seroit-ce donc de leur vin alexipharmaque, de leurs boissons sudorifiques, de leurs pilules mercurielles, de leurs emplâtres mercuriels, de leurs fumigations mercurielles, qu'ils espereroient les mêmes effets ? Mais le mal vénérien a toujours éludé chez nous la force de ces remedes, ou des remedes analogues, dont la force étoit même plus grande ; c'est ce que M. Astruc prouve par un détail qu'il faut lire dans l'Ouvrage même.

*Les differens noms par lesquels les Chinois désignent la maladie vénérienne, sont les suivans.*

1. Yang - mei - Tchouang :
2. Tien - Pao - Tchouang :
3. Mien - hoa - Tchouang :
4. Kouang - Tong - Tchouang :
5. Chi - Tchouang :



Le mot *Tchouang*, qui se trouve dans toutes ces dénominations, veut dire playe, ulcère; reste à sçavoir la signification des autres mots, qui avec celui-là entrent dans ces dénominations; *Yang mei*, est cette espece de fruit dont on a déjà parlé, & qui croît dans les Provinces méridionales de la Chine; *Tien pao*, signifie une grande ampoule, une ampoule dont la grandeur égale celle du Ciel; *Mien-hoa* signifie du coton; *Kouang-Tong* est le nom Chinois de la fameuse Ville que les Européens appellent *Canton*; *Chi* veut dire le tems; de sorte qu'on peut rendre ces dénominations Chinoises par les expressions suivantes:

1°. Ulcère qui ressemble au fruit *Yang mei*:

2°. Ulcère où il y a de grandes ampoules, ou des pustules. Le Pere Parenin & M. Fourmon veulent qu'on rende autrement la seconde dénomination, voyez l'Ouvrage.

3°. Ulcère opiniâtre dont la ténacité égale celle des petits flammens de Cotton, lorsqu'ils s'attachent aux habits.

4°. Ulcère de Canton.

5°. Ulcère du tems.

Formules telles qu'elles ont été envoyées par le P. Fourreau, où les especes sont dénommées en Chinois, & où les poids sont

Les mêmes Formules rendues par M. Astruc à la forme des nôtres, soit pour la dénomination des especes, soit pour les poids.

aussi désignés à la maniere des Chinois.

## FORMULA I.

Pilulæ quæ luem veneream curant, morbum vi exterminando.

℞. *Ex Kinsfen*,  
Mas iij.

Hæc species in tenuissimum pulverem conterenda est, donec atomi nullæ conspicuæ sint, quæ micent.

Ex Eul Techia,  
Mas iij.

Genus est lapidis cujusdam mollioris, qui ad Sinas foris deferitur, sed unde deferatur, nondum compertum habeo; species illa tenuissimè quoque & seorsum conterenda est.

## FORMULA I.

Pilulæ quæ luem veneream persanare dicuntur.

℞. Mercurii dulcis ʒi. gr. LVII.

Terræ Japoniæ ʒii gr. L.  $\frac{2}{5}$ .  
Florum Genistæ torrefactorum  
Corticis ustulati Testudinis, Ana  
ʒ B. gr. xxxvi.

Conterantur seorsum species illæ in pulverem tenuissimum. Adde farinæ tritici ʒiii. ʒiii.

Misceantur omnia accuratissimè & affusâ aquâ communi, pinstantur in pastam submollem, ex quâ fiant pilulæ magnitudinis pisi; dosis harumce pilularum ad ʒii. gr. L.  $\frac{2}{5}$ .

Ex hoac-hoa-mi,  
*Mas V.*

Torretur illa  
species super  
batillo & in pul-  
verem tenuissi-  
mum extenua-  
tur.

Bis in die ma-  
nè & serò , per  
dies 6 vel 7 imò,  
si morbus gra-  
vior sit, per dies  
11 vel 12 illa-  
rum usu prae-  
lissimus plerum-  
que movetur ,  
cum oris fœrore  
& dolore dentium.

quantur , ponderosior fuerit , per  
dies undecim vel duodecim, veran-  
do per id temporis sparium cali-  
diores cibos , maxime carneem ver-  
vecinam ; ab usu harumce pilula-  
rum dentes plerumque dolent , &  
fluit ab ore saliva uber & valdè  
fœrens , quod celeris curationis  
signum est.

Ex Kouei-Pan , *Mas V.*

Ea species est cortex inferior  
Testudinis vulgaris , seu Cortex  
quo venter obtegitur , lineam  
unam circiter crassus , qui prunis  
impositus leviter torretur , vinum  
vel acerum guttatim instillando ,  
quod plumâ diffunditur in omnem  
superficiem , ut altius penetret ,  
ubi primùm eâ ustulatione Testudo  
flavum colorem contraxit & fragi-  
lis evasit , in subtilem pulverem  
comminuitur.

Ex Farinâ Triticis Taëlos , ij.

Misceantur omnia accuratissimè  
guttatim affundendo aquæ com-  
munis Q. S. & massa versetur at-  
que pinsatur , dùm in pastam coeat  
neque duram , neque mollem , seu  
ut Sinæ aiunt , neque humidam ,  
neque siccam , ex quâ fiant pilulæ  
magnitudinis pisi.

Agroto exhibentur harumce pi-  
lularum , Mas iij , bis in die manè  
& serò per dies continuos sex ,  
septemve , si morbus levior sit ; si  
verò gravior , seu , ut Sinæ lo-

FORMULA II.

Vinum efficax  
ad curationem  
luis recidivæ &  
inveteratæ.

℞. Vini optimi  
libras Sinicas V.

Infunde in ca-  
tinum , in quem  
immitte Bufonem  
magnum ,  
validumque , su-  
perimposito ca-  
tino altero , com-  
missuras argillâ  
cum sale mari-  
no diluta obdu-  
ce , seu luta , ne  
quid exhalari  
possit. Coque  
balneo mariæ  
per horas duas  
cum mediâ , vel  
per horas tres ,  
& deinde nocte  
totâ decoctum  
refrigescat.

Mune sequente  
agro tantum vi-  
ni illius medica-

FORMULA II.

Vinum efficax  
ad curationem  
luis venereæ re-  
cidivæ & inve-  
teratæ.

℞. Vini optimi  
lib. V 3 X.

Infunde in ca-  
tinum , in quem  
immitte Bufonem  
vivum ma-  
gnum validum-  
que.

Superimposito  
catino altero , &  
lutatis commis-  
suris ; coque bal-  
neo mariæ per  
horas ij vel iij.

Dosis vini il-  
lius est ad sarietatem  
primâ die ,  
sed tamen citra  
ebrietatem , die  
sequente duplo  
minor , & sic  
deinceps semper  
decrecendo  
ad dimidias.

ri leviter calidi, quantum bibere poterit citra ebrietatem, ministrabitur in lecto jacenti, ut sudet, quâcumque anni tempestate, seu hyemali, seu æstiva remedium adhibeatur. Manè altero bibet æger ex eodem vino dosim minorem, & quæ sit hesternæ pars dimidia; sudabitque pariter, nisi hesternæ sudatio uberrima fuerit. Sic deinceps die quovis dosis ex eodem vino, sed præcedente dimidio minor exhibetur, donec virus exhaustum sit, ægrum sedulo admonendo ut sibi caveat ab aere per dies octo, cibos adhibeat leviores per dies quindecim, & à venere se absteineat per dies centum.

## FORMULA III.

## FORMULA III

Decoctum probatissimum & præsentis operæ:

R. Ex hoa-fen, *Mas j*;

Ex Fang-fong, *Mas j*;

Ex Fang - ki, *Mas j*;

Ex Tiao - kio-Tchin, *Mas j*;

Ex Pe-sien-pi, *Mas j*;

Ex Lien - kiao, *Mas j*;

Ex Tchouen-

Decoctum probatissimum quo morbus paulatim depelli creditur:

R. Mechocannæ albæ 3l. gr. LVII.  $\frac{1}{2}$ .

Radiciſ Dauci vulgaris Aristolochiæ longæ;

Ligni Sassafras, vel certè laurini cujusdam;

Radiciſ Fraxinellæ;

Capſularum ſeminum Adatodæ;

Radiciſ Contrayervæ luſonis;

Radiciſ plantæ

hiong, *Mas j*; cujusdam umbelli-feræ, de cujus specie non satis liquet;  
Ex Tang-kouei, *Mas j*; Sarſæ parilliæ, vel plantæ maximè affinis;

Ex Fong-Teng, *Mas j*; Mali Cydonici;

Ex Mou-koua, *Mas j*; Summitatum Caprifolii;

Ex Kin-yn-hoa, *Mas j*; Exuviarum Cicadarum;

Ex Tchan-Toui, *Mas j*; Seminum desquamatorum

lacrimæ Jobi, Ana, gr. LXIV  $\frac{4}{5}$ .

Ex Y - mi - gin, *Mas j*;

Ex Kan - Tiao-fen V; Radiciſ Glycyrrhiſæ, gr. xxxij.  $\frac{2}{3}$ .

Ex Tou-fou-lin, *Taelos ij*; Radiciſ Chinæ 3 ij. 3 ij.

Si morbus partes corporis inferiores occupet, adjice

Ex Nieou - ſi, *Mas j*; Nieou - ſi, de quâ nihil compertum habeo, gr. LXIV.  $\frac{4}{5}$ .

Indantur omnia in ollam terream non vitreatam, & superaffusâ aquâ communi circiter ad libras j3,

seu Taelos xxiv. f. decoctio ad consumptionem

Taclorum jv. 3 xj. fiat decoctio ad consumptionem.

3 IV B.

Affunde tunc  
Cyathum unum  
vini optimi, &  
decoctum ægro-  
to ministra jeju-  
no quidem ven-  
triculo, sed per-  
missâ post duas  
horas comedendi  
licentiâ; quo-  
tidie iterando  
per dies 20, si morbus gravior sit;  
per dies tantum 10, si levior.

## FORMULA IV.

Decoctum aliud,  
quod facit ad  
venenum expel-  
lendum, sive  
recens, sive in-  
veteratum sit :

R. Ex Tou-fou-  
lin, *Taelosij*;  
Ex Tang-kouei,  
*Mas j.* & fen v;

Ex Pe - Tchi,  
*Mas IB*;  
Ex Tloa - kio-  
Tchin *sive* Tlao-  
kio - Tse, nam  
utrumque nomen  
idem sonat,  
*Mas IB.*

Ex Y - mi - gin,  
*Mas j fen v*;  
Ex Mou-koua,  
*Mas j*;

Caveto opus est ne cultro, vel  
instrumento quovis ferreo species  
illa attingatur.

Adde Cyathum  
unum vini opti-  
mi; exhibe de-  
coctum totum,  
ægroto manè  
jejuno ventricu-  
lo, per dies x, si  
morbus levior;  
per dies xx, si  
gravior sit.

## FORMULA IV.

Decoctum alte-  
rius, quod cre-  
ditur facere  
contra vene-  
num, sive re-  
cens, sive inve-  
teratum:

R. Radicis Chi-  
næ 3i. 3ii;  
Radicis Plantæ  
cujusdam um-  
belliferæ;

Radicis Impera-  
toriæ majoris;  
Ligni Sassafras,  
*vel* Ligni cufus-  
dam Laurini;

Seminis desqua-  
mati Lachrymæ  
Jobi, Ana 3I.  
gr. XXV.  $\frac{1}{2}$ .

Mali Cotonei;

Ex Pe - sien-pi,  
*Mas j*;  
Ex Mou-Tong,  
*Mas j*;

Ex Kin-yn-hoa,  
*Mas j*;

Ex Kan - Tlao,  
*fen v*;

Coque in aquæ  
communis lib.ij.  
ad quartam par-  
tem, idest, ad  
libram dimi-  
diam, quæ æ-  
groto quotidie,  
manè jejuno  
ventriculo exhi-  
benda est, dies  
continuos undecim  
vel duodecim.

## FORMULA V.

Emplastrum  
quod valet ad-  
versus ulcera  
venerea dyssep-  
lota, ex albo ru-  
bentia, sive me-  
dicina quædam  
alia, ut par est,  
prius intus adhibi-  
ta fuerit, sive non.

R. Ex Jou-hiang,  
*Mas j*;  
Exprimatur o-  
leum ex Thure  
calefacto, & in-  
ter chartas duas  
crassiores fortiter compresso.

Radicis Fraxi-  
nellæ;  
Radicis plantæ  
quæ videtur ex  
aquaticarum familiâ;  
Summitatum  
Caprifolii Ger-  
manici, Ana gr. LXLV.  $\frac{1}{2}$ .  
Radicis Glycyrrhizæ gr. xxxij.  
 $\frac{1}{2}$ .

Coque in aquæ  
communis lib.ij.  
3 IV. ad quar-  
tam partem, hoc  
est ad 3 IX. quæ  
ægroto manè jeju-  
no ventriculo  
quotidie exhi-  
beantur per dies  
continuos 11.  
vel 12.

## FORMULA V.

Emplastrum  
Mercuriale  
quod valet ad-  
versus ulcera  
venerea dyssep-  
lota.

R. Thuris, ex  
quo Oleum ex-  
pressum fuerit;

Myrrhæ;

Ex

Ex Mei - yo , Auripigmenti ;  
*Mas j* ;  
 Ex Ziong- Sanguinis Dra-  
 hoang, *Mas j* ; conis , Ana gr.  
 LXIV.  $\frac{4}{7}$ .  
 Ex Zuce - kic , Camphoræ gr.  
*Mas j* ; XIX.  $\frac{11}{21}$ .  
 Ex Ping - pien , Mercurii dulcis  
*fen iij* ; 3 III. gr. XLIII.  
 $\frac{1}{4}$ . vel 3 IVB.  
 Ex Kin - fen , Adipis suillæ  
*Mas iij* ; 3 III. gr. XLIII.  
 $\frac{1}{4}$ . vel 3 IVB.

Conterantur omnia seorsum in pulverem subtilissimum. Adde

Ex Pe - la , *Mas iij* ;

Ex Adipe Suillæ, *Mas iv*. vel *v* ;  
 Liquatis simul Liquatis simul  
 ceræ & adipi ceræ & adipi cæ-  
 ceteras species teras species  
 adde , & una commisce om-  
 nia accuratè per-  
 misce & subige  
 in Empla- in emplastrum  
 strum satis fir- satis firmum ,  
 mum , quod su- quod supra car-  
 pra cartham tham crassio-  
 crassio-rem , vel lin-  
 tenditur , vel teum , vel alu-  
 supra linteum & min-  
 ulcero- partem tam extenditur ,  
 admovetur. & ulcero- partem  
 admovetur.

On a vû que , si on en croit le Medecin Chinois , il n'est qu'une seule famille dans toute la Chine qui sçache l'art de préparer le mercure : on croit , ajoute le Medecin , que cette préparation se fait de la maniere suivante.

Mettez telle quantité de mercure qu'il vous plaira dans un vase  
*Aonst.*

que vous couvrirez avec un couvercle bien ajusté , ayant soin d'ailleurs de luter exactement les jointures , de sorte que rien n'en puisse échapper , & que tout accès soit fermé à l'air extérieur. Mettez ce vase ainsi préparé sur le feu , & vous verrez que le mercure qui s'élèvera en vapeur par la force de la chaleur , s'attachera au couvercle en forme de neige ; & c'est-là la matiere qu'on appelle , *Kin-fen*. Voici cependant trois autres procedez extraits du fameux Ouvrage Chinois dont nous avons parlé.

# PROCESSUS I.

℞. Mercurii crudi 3 I.  
 Aluminis 3 II.  
 Salis Marini 3 I.

Conterantur hæc in pulverem , donec nullæ micæ splendeant , & contrita indantur in vas ferreum , cui superimponatur vas alterum ferreum , quod cum priore conveniat. Obductis commissuris luto ex cineribus & sale communi ; ignis supponatur per tres horas. Finita operatione , reperietur in parte superiore vasis , *Kin fen* , seu mercurius sublimatus dulcis , candidissimus.

# PROCESSUS II.

℞. Mercurii crudi , 3 I.  
 Vitrioli viridis 3 VII.  
 Salis Marini , 3 V.

Contre, & deinde te gere, ut suprâ.

PROCESSUS III.

Vel R. Vitrioli viridis 3 IV.

Salis Marini 3 I.

Nitri purificati, 3 V.

Quæ contrita in pulverem, & una commixta exponantur igni, donec materies flavescat.

Ex hac effinge pilulas, sive globos, & deinde :

R. Mercurii crudi 3 I.

Globulorum de quibus modo 3 II.

Aluminis 3 I.

Contere, misce & te gere ut suprâ.

*Preparation du Mercure pour les  
Lunigations, extraite du même  
Ouvrage.*

R. Mercurii 3 IV.

Plumbi & Stanni Ana gr. L.

*Zoangian, quod lithargirii genus  
est.*

Cinnabaris Anagr. XXIV.

Singula in pulverem contrita misceantur & dividantur in partes æquales duodecim, ex parte qualibet in tubi speciem conformata fiant, velut ellychnia, quæ oleo immersa accedantur : æger si fumum quem exhalant, in loco clauso exhauriat, convalescet provocatâ salivatione.

EXAMEN DU LIVRE INTITULÉ : REFLEXIONS

Politiques sur les Finances & le Commerce. *À la Haye, chez les frères Vaillant, & Nicolas Prévôt, 1740. in-12. 2. volumes. Tom. I. pag. 404. sans la Table. Tom. II. pag. 462.*

**N**OUS avons rendu compte de l'*Essai Politique sur le Commerce* dans le Journal du mois d'Août 1736. & des *Réflexions Politiques sur les Finances & le Commerce* dans le Journal du mois d'Août 1738 ; le Livre dont nous allons donner l'Extrait, a rapport à ces deux Ouvrages, & principalement au dernier. L'Auteur paroît persuadé que le sien rendra plus circonspects les Ecrivains dont la plume attaque la conduite & tend à flétrir la réputation des Ministres, & de ceux qui ont participé au

manement des affaires. Il développe, en effet, les plus grandes opérations de finances depuis l'année 1709. jusqu'en 1726. & les motifs qui les ont déterminées : motifs juteux dans la nécessité des conjonctures, & appuyez de raisonnemens solides & de monumens authentiques ainsi l'Ouvrage peut beaucoup servir à la postérité, ne fut ce que par la certitude des faits. Historiques qu'il expose ; & il ne fera pas moins utile à nos contemporains, en ce qu'il porte un grand jour sur des matières dont on est d'autant

plus avide, qu'on les ignore d'avantage.

Ce Livre roule sur plusieurs point importans, que nous indiquerons tous, en donnant seulement un peu plus d'étendue à ceux que nous croirons les plus intéressans.

*Sur la maxime qu'il ne faut point toucher aux Monnoyes.* Feu M. Melon avoit avancé que le prix des Monnoyes étoit indifférent, & que souvent il étoit avantageux de l'augmenter. Le but de M. Melon en posant ce principe étoit de justifier le système de M. Law, qui avoit eu pour base l'augmentation des Monnoyes & pour tout soutien, leur variation continuelle.

L'Auteur des Réflexions Politiques, quoiqu'Apologiste de ce Système, avoit combattu le sentiment de M. Melon sur les Monnoyes, & soutenu que la saine politique ne permet pas que l'on touche à leur valeur numéraire, une fois bien établie. Dans l'Examen des Réflexions Politiques, on admet cette dernière proposition, dans toute la force que lui donne la manière dont elle est conçue. Mais on soutient que l'Auteur ne devoit pas en faire une maxime générale qui domine dans tout son Livre, ni la pousser jusqu'à proscrire toute mutation de Monnoye. On prétend qu'il a lui-même senti que ce principe étoit insoutenable dans un sens absolu qui n'admet aucune exception, qu'il a été obligé d'y mettre quelques restrictions, & de

déclarer même que le moyen de procurer au Roi du secours par les mutations d'Espèces, ne doit jamais être tenté, qu'après avoir épuisé tous les autres. » Il est donc justifié, ( telle est la conclusion de l'Examen ) par ces divers passages de l'Auteur, qu'après avoir posé pour maxime qu'il ne faut jamais toucher aux Monnoyes, il adoucit sa proposition générale, & la réduit à un sens plus limité, qui est de ne jamais y toucher sans un besoin si pressant, qu'il n'y ait point d'autre expédient praticable pour sauver le Royaume en péril. C'est pourquoi il ne s'agit plus que d'examiner s'il étoit possible de trouver d'autres ressources, lorsque l'on a eu recours aux mutations de Monnoye qu'il condamne avec tant de force : car s'il n'y avoit pas d'autre moyen pour soutenir les dépenses qui sont de toute nécessité pour la conservation de l'Etat, il s'ensuit que ces opérations forcées par la fatalité des conjonctures, doivent être plaintes comme des malheurs attachés au tems, & qu'il seroit injuste d'en faire un reproche aux Ministres qui les ont ordonnées. » C'est la règle dont l'Auteur de l'Examen se sert pour en juger.

Il établit cette maxime constante, que le droit de battre monnoye & d'en fixer le prix, est inséparable de la Couronne ; il prouve que tous nos Rois en ont joui depuis l'Origine de la Monarchie, & qu'ils y ont trouvé plus ou moins

de secours, suivant les occasions, que l'on payoit tous les trois ans une Taille aux premiers Rois de la de la troisième Race, afin qu'ils ne changeassent ni n'affoiblissent les Monnoyes; que par un droit si bien établi, ils engageoient souvent les Etats du Royaume à leur accorder des subsides, à condition que les Monnoyes seroient réduites, & que faire de continuation de subsides, les Rois se réservoient le droit de mettre aux Espèces tel prix qu'ils jugeroient à propos. Il cite ceux qui se sont trouvez le plus souvent dans la nécessité de changer les Monnoyes. Tous ces Princes (continue-t-il) étoient bien persuadés que c'étoit un mal que de toucher aux Monnoyes, mais ils sçavoient aussi que c'en eût été un plus grand encore de laisser périr le Royaume. Et une preuve de la violence qu'ils se faisoient à eux-mêmes dans les augmentations & altérations d'Espèces, c'est qu'ils revenoient à la monnoye forte, dès que la tranquillité de l'Etat le leur permettoit.

Il ajoute un peu plus bas, que si l'on examine avec des dispositions judicieuses, la conduite des Ministres de la Finance depuis 1709. jusqu'en 1726. on trouvera qu'excepté M. Law, dont il ne parle point encore, ils ont tous été dans une conjoncture si fâcheuse, que tout autre expédient étant épuisé, il ne leur restoit que celui du bénéfice des Monnoyes.

Il est surpris que l'Auteur des

Réflexions ait entrepris à la fois de justifier le Système de M. Law, & de condamner sévèrement les augmentations de Monnoyes. Il montre que ces deux idées sont contradictoires, que M. Melon en avoit ulé avec plus de franchise, qu'ayant fait son Essai politique sur le commerce pour défendre le Système, il n'en avoit pas déguisé le principe fondamental, qui étoit l'indifférence du prix des Monnoyes, qu'il avoit seulement fait tous ses efforts pour établir ce principe, & que s'il y avoit réussi, la plupart des opérations du Système, qui en découlaient naturellement, étoient justifiées. Passons à une autre matière.

*Sur la Confirmer de la Maxime établie par M. Melon: QUE TOUT LE RESTE E'GAL EN MATIERE D'ETAT, C'EST LE DE'BITEUR QUI DOIT ESTRE FAVORISE'. L'Auteur des Réflexions Politiques avoit condamné vivement cette maxime, & il avoit fait tous ses efforts pour en établir une contraire, qu'il n'y a pas plus de raison à favoriser le Débiteur que le Créancier. On lui observe qu'en combattant la maxime de M. Melon, qui fut un des moyens les plus réduisans pour autoriser le Système & lui donner du relief, il semble qu'il prenne à tâche de détruire tout ce qui fait pour sa cause. Après cela, on compare les égards que mérite le Débiteur avec les droits du Créancier, & on conclut ainsi. Cette maxime de favoriser le débiteur est donc également conforme à la politique & à l'humanité; elle*



» est uitée parai nous de tems im-  
 » mémorial , & M. Melon a eu  
 » droit de l'admettre ; mais il n'a-  
 » voir pas celui de l'étendre au de-  
 » là de ses justes bornes. Autant elle  
 » est excellente quand elle est mo-  
 » difiée , autant elle est pernicieuse  
 » quand elle est poussée trop loin.  
 » Le Système nous a montré l'a-  
 » bus que l'on en peut faire , &c.

*Sur l'augmentation & la resente  
 des Monnoyes en 1709.* On re-  
 proche d'abord à l'Auteur des  
 Réflexions son inattention à décou-  
 vrir la suite , la liaison & le véri-  
 table sens du Mémoire Apologéti-  
 que de M. Desmaretz , & son er-  
 reur dans le calcul qu'il fait du pro-  
 duit des revenus du feu Roi en  
 1709. ensuite on expose la triste si-  
 tuation , où la continuation d'une  
 guerre malheureuse avoit mis  
 les Finances , & combien la con-  
 joncture devint encore plus difficile  
 par l'extrême calamité où l'hiver  
 de 1709. plongea le Royaume. Ce  
 tableau est conduit jusqu'en 1721.  
 & l'Auteur en conclut que la con-  
 duite de M. Desmaretz est pleine-  
 ment justifiée.

L'article qui suit regarde les Di-  
 minutions de Monnoyes , qui furent  
 faites en exécution de l'Arrêt du Con-  
 seil du 30. Septembre 1713. & de  
 quelques autres Arrêts postérieurs. On  
 oppose à la Censure que l'Auteur  
 fait de ces diminutions , les vûtes  
 que M. Desmaretz eut pour les or-  
 donner , & on laisse au public à  
 juger la question. On trouve ici la  
 solution d'un problème de Finance  
 sur les diminutions d'Espèces , &

plusieurs particularités sur le chan-  
 ge , sur le commerce & sur la con-  
 duite des Finances.

Un autre article digne d'atten-  
 tion , est celui qui a pour titre ces  
 mots : *sur le fil de l'Auteur* ( des  
 Réflexions Politiques ) *contre ce  
 qu'il appelle l'ancienne Finance , &  
 sur les efforts qu'il fait pour la dé-  
 grader.* Cet Auteur avoit absolu-  
 ment condamné la manière dont les  
 Finances avoient été administrées  
 depuis la guerre de 1688. jusqu'au  
 tems du Système de M. Law ; il  
 avoit pros crit toutes les ressour ces  
 ordinaires dont les Ministres avoient  
 usé dans la nécessité de l'Etat , & il  
 avoit indiqué pour expédient capa-  
 ble de fournir à tous les besoins ,  
 un établissement de crédit tel que  
 celui des billets de Banque. On prou-  
 ve dans cet article , que son opi-  
 nion est illusoire , & que sa Criti-  
 que du Gouvernement de Louis  
 XIV. tomberoit également sur le  
 Gouvernement de Louis XV. dont  
 les Finances sont conduites par les  
 mêmes principes.

*Sur le Visa de 1715.* On soutient  
 contre le sentiment de l'Auteur  
 des Réflexions , que cette opéra-  
 tion n'avoit point été fautive ni mal  
 faisante , comme il l'a prétendu , &  
 qu'au contraire , elle a rempli tout  
 son objet ; l'on rapporte à ce sujet  
 des calculs tout opposés à ceux de  
 l'Auteur.

*Sur la Chambre de Justice de 1716.*  
 On distingue dans cette opération  
 la forme & le fond : On convient  
 que la forme fut trop rigoureuse ,  
 mais on observe que le motif en ,

étoit juste , puisqu'il s'agissoit de libérer l'Etat par le secours de ceux que l'Etat avoit enrichis. L'Auteur de l'Examen ajoute , qu'il est possible d'employer des voyes plus douces pour recouvrer dans les grands besoins, une partie de ce que les gens d'affaires auront pu gagner dans des conjonctures trop favorables pour eux : mais qu'il y faut apporter des tempéramens si mesurez que leur honneur n'y soit pas compromis , que la vexation ne s'y fasse pas seulement soupçonner , que le commerce & la circulation n'en soient pas troublez , qu'au lieu de causer leur ruine , on leur laisse pour prix de leurs travaux , une fortune qui y soit proportionnée, & qu'enfin le recouvrement paroisse venir plutôt d'une contribution volontaire que d'une restitution forcée.

*Sur l'augmentation & la remarque des Monnoyes , ordonnées par Edit du mois de Décembre 1715.* L'Auteur de l'examen n'approuve pas les augmentations de Monnoyes ; il croit seulement que l'on peut les admettre pour sauver l'Etat , lorsqu'il n'y a pas d'autre ressource dans les grands besoins. Il expose ceux de l'année 1716. & il en conclut qu'il ne restoit point d'autre expédient que la mutation de Monnoyes avec bénéfice pour S. M. il répond ensuite à toutes les objections de l'Auteur des Réflexions , & il trouve plusieurs contradictions dans ses principes comme dans ses raisonnemens , & des erreurs considérables dans les calculs sur lesquels la Critique étoit fondée.

*Sur le Système de M. Law.* L'examen de cette opération célèbre , occupe près de la moitié du Livre dont nous rendons compte. On observe que le Système est le véritable but des Réflexions Politiques , & que tous les efforts de l'Auteur de ces Réflexions , toutes les Critiques qu'il fait pour dégrader les opérations de Finance qui ont précédé & suivi celles de M. Law , ne tendent qu'à justifier le fameux Système. On attribue à l'Apologiste d'en avoir coupé la narration , & d'avoir changé l'ordre des faits , pour ne pas donner à connoître que la chute du Système émanoit de la foiblesse de ses fondemens ; & l'on promet non-seulement de rétablir l'ordre qu'il a renversé , mais encore de suppléer les faits qu'il a passés sous silence , & de réformer ceux qu'il a changés.

L'Auteur de l'examen relève d'abord les erreurs qu'il y a , selon lui , dans les principes généraux du crédit public , établis par l'Apologiste ; il fait sentir , par exemple , qu'un crédit fixé au montant des des Espèces du Royaume , seroit un crédit exorbitant , outré , chimérique & insoutenable , & il montre les inconvéniens d'un pareil crédit.

Ensuite , il développe toutes les opérations du Système depuis son origine jusqu'à sa chute entière , & il les divise en trois parties suivant l'ordre des tems. Il analyse tout , il découvre la cause & le but , l'harmonie ou la dissonance , enfin l'avantage ou l'inconvénient de

chaque opération particulière ; il en tire des conséquences naturelles , & par-là , il prétend porter jusqu'à l'évidence le vice radical du Système. Il combat les raisons de l'Apologiste , il distingue le vrai de ce qui n'est , selon lui , que spécieux ; il trouve de l'illusion dans les calculs rapportez en preuve par son adversaire , & il en établit de contraires sur des titres plus certains. On ne s'attend par qu'astreints à des bornes étroites , nous puissions suivre l'Auteur de l'examen dans un si grand détail. Nous nous contenterons d'observer que l'on ne sçauroit bien connoître le système , cette matière qui est encore si intéressante , que l'on n'ait pris la peine de lire l'Ouvrage dont nous parlons ; & pour donner seulement une idée de la manière dont elle y est traitée , nous en rapporterons un fragment.

L'Auteur de l'examen , après avoir conclu des faits qu'il a développés , que le Système avoit préparé la ruine des anciens créanciers de l'Etat , & qu'il n'est pas étonnant qu'une opération aussi injuste ait trouvé des adversaires , pousse beaucoup plus loin son argument.

» La force du raisonnement , *du-il* ,  
 » nous entraîne à des conséquences  
 » encore plus profondes , & nous  
 » met en état de montrer que les  
 » parties du Système étoient mal  
 » assorties , & que l'édifice entier de-  
 » voit s'écrouler de lui-même. N'est-  
 » il pas vrai (poursuit l'Auteur) que  
 » M. Lavv ne pouvoit donner de  
 » la confiance aux Actions qu'en

» les faisant monter ? N'est-il pas vrai  
 » que plus les Actions acquéroient  
 » de valeur , & plus il se trouvoit  
 » de dettes de l'Etat absorbées dans  
 » une Action ? Donc , le prix excessif où les actions furent portées ,  
 » étoit dans le plan de M. Lavv.  
 » Toute sa conduite en fournit une  
 » preuve sans réplique. Après cela ,  
 » comparons avec le montant des  
 » dettes de l'Etat le prix de 624  
 » mille Actions porté à 10 mille  
 » livres , il en résulte que pour con-  
 » sommer 1500 millions d'ancien-  
 » nes dettes , il a donné cours à 6.  
 » milliards , 240 millions de va-  
 » leurs fictives de la Compagnie  
 » des Indes , sans compter celles  
 » de la Banque. Donc , il n'y avoit  
 » pas de mesure entre ces deux  
 » objets ; donc , le plan de M. Lavv  
 » étoit outré.

» De la haute élévation du prix  
 » des Actions , naissoit encore un  
 » inconvénient qui seul devoit en-  
 » traîner la chute du Système : C'est  
 » le gain prodigieux des premiers  
 » Actionnaires. Il étoit naturel  
 » qu'ils songeassent à réaliser les  
 » présens de la fortune , & c'est ce  
 » qui est arrivé. Rien de plus facile  
 » à prévoir , & M. Lavv ne l'a pas  
 » prévu. En voici toute la gradation.

» Du desir de réaliser est venuë  
 » la vente des Actions. De la vente  
 » des Actions , la diminution de  
 » leur prix , & la traite de l'or & de  
 » l'argent des Caisses de la Banque.  
 » De la diminution du prix des  
 » Actions , la multiplication infi-  
 » nie des Billets de Banque pour

» soutenir l'Action. Du vuide de la  
 » Banque, les Opérations forcées  
 » que fit M. Lavy pour le réparer  
 » & pour faire circuler sa Monnoye  
 » de papier.

» Et de ces opérations forcées,  
 » aussi-bien que de la multiplicité  
 » des Actions & des Billets de Ban-  
 » que, le discredit général des uns  
 » & des autres.

» Donc, il suit que le Système é-  
 » toit vicieux dans ses fondemens,  
 » dans son application, dans son  
 » but & dans ses effets. Donc, il  
 » portoit en lui même les princi-  
 » pes de sa destruction.

Après que l'Auteur de l'examen  
 a exposé tout le Système, & qu'il  
 en a discuté & éclairci tous les  
 points, il rapproche les principaux  
 objets par une courte récapitula-  
 tion qu'il faut lire dans le Livre  
 même, aussi bien que le tableau  
 de la situation du Royaume au pre-  
 mier Janvier 1721.

Il montre enfin par des calculs  
 positifs, que les dettes publiques,  
 qui pouvoient être remboursées a-  
 vec 1500 millions au commence-  
 ment du Système, & qui avoient  
 été portées à plus de six milliards  
 pendant le cours de cette opéra-  
 tion, montoient encore, en y com-  
 prenant le prix de 125 mille, 24  
 Actions, à 3 milliards, 189 mil-  
 lions, 401 mille, 704 livres, lors-  
 que M. Lavy quitta le Royaume :  
 d'où il suit qu'elles avoient été plus  
 que doublées par ses opérations.  
 Dans la supputation des arrérages  
 qu'il fait ensuite, on trouve pareil-  
 lement que les arrérages des det-

tes publiques après le Système,  
 en y employant le Dividende fixé  
 pour les Actions, montoient à 99  
 millions, 588 mille, 375 livres,  
 au lieu qu'auparavant il n'y en avoit  
 que pour 60 millions, qu'il  
 étoit même facile de réduire à 37  
 millions, 500 mille livres par la  
 diminution du denier d'intérêt à  
 2 & demi pour cent. » Donc,  
 » (telle est sa conclusion) le Système  
 » en doublant d'un côté les capi-  
 » taux, a de l'autre, augmenté des  
 » deux tiers en sus, les arrérages,  
 » nonobstant la réduction du denier  
 » d'intérêt; donc, il est démontré  
 » que cette opération n'a pas été  
 » moins ruineuse dans ses effets, que  
 » fautive dans ses principes. Achevons  
 d'indiquer les autres matières qui  
 font l'objet de l'examen des Réflexions Politiques.

*Des suites du Système, qui comprennent le Visa de 1721, avec la décharge, libération, & seconde fondation de la Compagnie des Indes.* Le but de l'opération de ce Visa fut de réduire les dettes publiques proportionnellement aux forces du Royaume & aux règles de la Justice, en conservant les privilèges des créanciers légitimes, & en faisant tomber la réduction plus ou moins forte sur les autres, suivant les circonstances plus ou moins favorables dont il seroit justifié. L'Auteur, en développant la manière dont le Visa fut exécuté, indique l'accomplissement de ce projet, tant à l'égard des particuliers, que de la masse entière des effets publics, dont il ne resta ensuite, conformément

conformément à ce qui avoit été réglé auparavant par le Conseil de Régence, que 55316 Actions, & que 1613 millions, 911 mille, 681 livres de dettes reconnues par S. M. Sur quoi il observe, que dans la vûe de les diminuer encore, pour alléger un jour le poids des impositions, il en fut admis 400 millions en rentes viagères, dont l'extinction doit être bien avancée.

Il s'ensuit encore selon lui, que la Compagnie des Indes doit au Visa l'appurement de toutes ses dettes, & la solidité de l'état heureux dont elle jouit, & que cette opération lui a procuré les moyens de retirer la grande quantité de ses effets & des billets de Banque qui étoient encore dans le public, & de faire rendre le compte de la Banque, faute de quoi cette Compagnie auroit succombé à la demande qui, tôt ou tard, lui en auroit été faite.

*Réponse à la Critique amère que l'Auteur ( des Réflexions Politiques ) fait du visa de 1721.* La Censure du visa est suivie & discutée sur chaque point, les reproches personnels aux Auteurs de cette opération y sont réfutés; on y expose les avantages qu'elle a procurés à l'Etat & aux particuliers, & cela par des calculs qui rectifient ceux que l'Apologiste du Système avoit ajustés à sa manière, pour dégrader le visa. On combat le sentiment de l'Apologiste qui préfère hautement au visa la réduction de la valeur des billets de Banque à la moitié, telle que l'Arrêt du

*Août.*

21 Mai 1720. l'avoit ordonnée; & l'on remarque à ce sujet. 1°. Que si cette réduction avoit eu lieu, les effets publics n'en auroient pas été moins décrédités. 2°. Que les anciens créanciers, tant de l'Etat que des particuliers, auroient été les principales victimes de cette réduction qui leur eut enlevé d'abord la moitié de leurs capitaux, & ne leur eut pas assuré la jouissance de l'autre moitié, qui n'en auroit pas acquis plus de solidité; au lieu que le visa en distinguant les possesseurs légitimes, a donné la préférence aux anciens créanciers dans la répartition des effets conservés, & en a constaté la valeur. On rapporte sur cela deux exemples dignes d'attention. » L'ancien créancier (c'est le premier exemple) » qui a » conservé par le visa mille livres » de rente sur la ville, n'en auroit » eu que 500 livres, si la réduction du 21 Mai avoit subsisté; » & sa perte de 500 livres de rente, » aussi-bien que de la moitié du » capital, auroit été la proie de » celui à qui l'Etat ne devoit rien » & que le Système avoit enrichi. Le second exemple est tel: » L'ancien créancier qui a rapporté dix » Actions au Visa, & qui en a retiré sept, n'auroit eu que 450 » livres de dividende pour ses dix » Actions, & il reçoit actuellement » 1050 liv. pour celui des 7 Actions qui lui ont été conservées; parce que les Actions conservées ont profité du dividende de celles qui ont été retranchées, ce qui ne seroit pas arrivé sans les réductions.

Q q q

faites au vif dans le nombre des Actions. On observe que dans les classes au dessous de 5 Actions, le traitement fut encore plus avantageux pour les anciens créanciers, que celui qu'on vient de citer.

Enfin, la conclusion de l'*Examen* est que le vif a remédié autant que les conjonctures pouvoient le permettre, aux maux de l'Etat que le Système seul avoit causez. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière : il est impossible de l'approfondir dans un Extrait.

*Sur les diminutions d'Espèces de l'année 1724.* On reproche au défendeur du Système, non seulement d'avoir glissé sur les grandes & continuelles mutations de Monnoyes, qui furent les principaux ressorts de M. Lavo, mais encore d'avoir censuré vivement les diminutions que l'on fit pour remettre nos Espèces au prix qu'elles avoient avant que M. Lavo en porta si haut la valeur, & d'avoir supprimé les motifs de ces diminutions. On y supplée, pour mettre les gens éclairés en état de juger, s'il convenoit ou non, de les faire. On observe que l'on a suivi dans cette conduite, la maxime pratiquée dans tous les tems de la Monarchie, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de faire baisser le prix exorbitant des denrées, des Marchandises & de la main d'œuvre, & que si le marc d'argent, qui est depuis l'année 1724, à 49 liv. 16 s. étoit demeuré à 75 liv. on payeroit 3 liv. 15 s. ce que l'on a pour 50 sols. Il faut voir dans le livre même l'exposi-

tion de tous ces motifs, & la manière dont on attaque l'argument le plus spécieux de l'Auteur des Réflexions sur la perte de 34 millions 828 mille 81 liv. que ces diminutions causèrent au Roi.

Le dernier article est, *sur la ressource générale des Monnoyes, ordonnée par l'Edit du mois de Janvier 1726, qui fut précédée de deux diminutions, accompagnée & suivie d'augmentations d'Espèces.*

Les premiers mois de l'année 1725; faisoient espérer que le Royaume jouiroit d'un état florissant. Le Tableau que l'on en donne fait voir que les affaires commençoient en effet à se rétablir. L'Auteur ajoute qu'il existoit néanmoins deux maux intérieurs; 1°. La perte entière de la confiance depuis l'époque des remboursemens forcez en billets de Banque; mais la régularité du paiement des dettes publiques & le rétablissement de la liberté des Constitutions au denier 20 devoient y remédier selon lui. 2°. La masse des dettes du Roi, dont les arrérages consommoient de grands fonds chaque année : ce qui obligeroit de lever sans cesse de fortes impositions sur les sujets, qui par conséquent se trouveroient épuisés avec le tems, sans que les dettes fussent diminuées, (c'est encore une observation de l'Auteur) Le Ministère crut qu'il devoit travailler efficacement à l'extinction des crépites pendant un certain nombre d'années, afin que dans la suite les revenus de l'Etat se trouvant libres, il fût possible de soulager les peu-

ples, & que le Royaume pût se soutenir & se défendre même s'il étoit attaqué, sans le secours toujours onéreux des ressources extraordinaires.

L'intempérie des saisons déconcerta les projets du Gouvernement. La famine, ce fléau du Ciel, déranger toutes ces dispositions, & replongea le Royaume dans la calamité. L'Auteur peint la disette de l'année 1725, causée par les pluies qui durèrent sans interruption depuis le premier Avril jusqu'au 5. Septembre, & qui firent périr la récolte toute entière, sans qu'il fût au pouvoir des hommes de la sauver. Il retrace la misère publique, les efforts extraordinaires que fit le Gouvernement pour la soulager, les soins qu'il eut de pourvoir à la subsistance de Paris & des Provinces, par des bleds tirez de tous les pays de l'Europe, & distribuez dans les marchez par ordre des Magistrats. » Malgré » tant de précautions ( c'est l'Au- » teur qui parle ) que jamais on » n'avoit prises dans aucun tems de » disette, combien de bruits inju- » rieux au Ministère & à ceux qui » n'étoient occupez que du soin de » secourir le Royaume ! Combien » d'accusations odieuses dont les » Magistrats connoissoient toute » l'injustice, &c. Dans une aussi » funeste conjoncture, on n'avoit » pas épargné M. Desmaretz ni » Louis XIV même: il y auroit eu » du prodige si le Ministère de » 1725. avoit été ménagé.

Les malheurs de 1725. & 1726.

font connoître le besoin que l'on avoit d'une ressource extraordinaire; c'est pourquoi le Gouvernement, nonobstant la résolution qu'il avoit prise de ne point toucher aux Monnoyes, & la Déclaration portée par l'Arrêt du 22. Septembre 1724. que le prix en seroit invariable, se trouva forcé de mettre en œuvre l'expédient d'une refonte & d'une mutation d'Espèces. Ensuite, l'Auteur fait voir qu'il n'y avoit pas d'autre ressource. Il répond après cela aux objections que le Censeur fait contre la refonte; il montre que la différence du prix des anciennes & des nouvelles Espèces n'a pas, à beaucoup près, causé tant de pertes à l'Etat qu'il le prétend; il conclut enfin que l'opération du Chevalier Bernard, chargé de remonter & de soutenir les Changes, à remédié efficacement au passage de l'argent du Royaume chez l'étranger, & sa conclusion est tirée des principes & des raisonnemens mêmes du Censeur.

Par l'Arrêt du 26. Mai 1726. les Monnoyes furent remontées d'un sixième & fixées au prix actuel de 49 liv. 16 s. le marc d'argent. L'Auteur de l'examen expose, pour justifier cette opération, la nécessité qu'il y avoit de remettre dans la circulation un plus grand nombre de valeurs numéraires, d'autant plus que la langueur du Commerce causée par la disette & la cherté des grains, fit sentir que le Royaume étoit encore privé de la plus grande partie des matières d'Or & d'Argent que le Système lui

avoit enlevées. » Le surhaussement  
 » & la fixation de notre argent à 49  
 » liv. 16 s. le marc (ajoute-t-il) é-  
 » roient si nécessaires & si bien me-  
 » surez que le Gouvernement actuel  
 » à qui l'Auteur des Réflexions  
 » donne de si justes loüanges pour  
 » avoir laissé la valeur de nos mon-  
 » noyes invariable, n'y a rien chan-  
 » gé. On trouve à la suite de l'Ou-  
 » vrage un Appendice où l'on relève  
 l'Auteur des Réflexions Politiques  
 sur quatre propositions.

1°. *Sur l'augmentation du prix des  
 Fermes des terres, & des denrées.*  
 On établit contre son sentiment,  
 en détachant des Fermes des Terres  
 les redevances en argent qui ne font  
 plus un objet dans le revenu, que  
 le progrès ou augmentation des  
 valeurs numéraires & l'abondance  
 ou multiplication des matières d'Or  
 & d'Argent, ont produit le même  
 progrès & la même augmentation  
 dans les Fermes des Terres & dans  
 toutes sortes de marchandises; qu'il  
 y a entre ces valeurs un rapport si  
 essentiel qu'elles ne peuvent jamais  
 s'écarter l'une de l'autre pour long-  
 tems; & qu'après quelques petits  
 mouvemens irréguliers, il faut tou-  
 jours qu'elles se remettent d'elles-  
 même en équilibre.

2°. *Sur la comparaison des revenus  
 de Louis XII avec ceux de Louis  
 XV.* L'Auteur des Réflexions avoit  
 posé différents principes & employé  
 divers calculs, pour conclure que  
 Louis XV, est moins riche que ne  
 l'étoit Louis XII. On discute les  
 preuves de cet Auteur, on les  
 trouve presque toutes insuffisantes

& peu solides, & l'on prétend éle-  
 ver sur les ruines de son Paradoxe,  
 une proposition toute contraire à  
 la sienne, & conforme à l'opinion  
 commune.

3°. *Sur le Commerce.* On dispu-  
 te à l'Auteur des Réflexions la vé-  
 rité de ces deux maximes, qu'il  
 faudroit donner au Commerce du  
 Royaume toute protection & aide  
 par préférence à la Finance, &  
 même à son préjudice; & que l'on  
 devroit aussi éгалer par des préro-  
 gatives & des distinctions pareilles,  
 le Corps des Négotians au Corps  
 de la Noblesse. Sur la première ma-  
 xime, on répond que le Commer-  
 ce & la Finance doivent être si bien  
 dirigés qu'ils puissent se prêter un  
 secours mutuel; & que l'objet d'un  
 gouvernement éclairé, est de main-  
 tenir l'équilibre & l'harmonie dans  
 toutes les parties de l'Etat, sans  
 sacrifier l'une à l'autre. Sur la se-  
 conde maxime, on remarque que  
 les Armes & le Commerce sont l'u-  
 tile occupation de deux Ordres  
 qu'il faut bien se garder de con-  
 fondre, si l'on veut en tirer le mê-  
 me concours de services qui ren-  
 dent la Nation guerrière & opulen-  
 te; qu'il est important de les laisser  
 jouir l'un & l'autre de leurs privi-  
 lèges, & que ce seroit rompre  
 l'harmonie de l'Etat que de leur re-  
 corder les mêmes honneurs & im-  
 munités.

4°. *Sur le Change étranger.* On  
 fait connoître ici qu'il ne faut pas  
 s'en tenir au témoignage seul du  
 change, comme le prétend l'Au-  
 teur des Réflexions Politiques,



pour conduire le Commerce à l'avantage de la Nation, & qu'il y faut joindre l'examen de la balance des quantités & des prix des marchandises & denrées qui entrent

dans le Royaume & qui en sortent. La discussion de cet article est fort importante pour le Commerce, & elle mérite d'être lûe dans l'Ouvrage même.

# **HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS**

ET BELLES-LETTRES, depuis son établissement, avec les Eloges des Académiciens morts depuis son renouvellement. 3 vol. in-12. Premier vol. pages 23 pour la Préface, 150 pour l'Histoire, & 251 pour les Eloges. Second vol. p. 471. Troisième vol. p. 468, y compris les Titres des Ouvrages contenus dans l'Histoire & les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez Hipolyte-Louis Guérin, rue saint Jacques, 1740.

**L**A plupart des morceaux qu'on a rassemblez dans ces trois volumes, si on en excepte les trois derniers Eloges, se trouvent déjà, à peu de choses près, dans les Mémoires que l'Académie a publiés en différens temps. Mais ils y sont répandus parmi divers Ouvrages de littérature, & coupez selon les années auxquelles ces Ouvrages répondent.

La difficulté de se procurer un nombre considérable de volumes, dont les matières même ne sont pas toujours à la portée de tout le monde, la nécessité fatigante, où l'on étoit de passer incessamment d'un volume à l'autre pour y trouver la partie historique, faisoient désirer depuis long-temps de la voir réunie en un seul corps.

Mais la crainte de redonner en quelque façon deux fois la même chose, avoit jusqu'ici empêché M. de Boze de répondre sur ce point à l'empressement du public; enfin le desir de lui être utile, l'a empor-

té sur une crainte que la seule modestie de l'illustre Auteur pouvoit lui suggérer. Et nous ne doutons point que cette nouvelle édition, soit par le mérite & l'agrément des pièces qui y sont rassemblées, soit même par la beauté de l'impression, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de l'Art, ne soit très-recherchée par tous ceux qui cultivent les Lettres, & qui s'intéressent à leur gloire.

Une Préface qui a déjà paru à la tête du premier volume de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie, est la première pièce qui se présente dans ce Recueil. On a eu, dit M. de Boze dans un court avertissement, devoir y rappeler cette Préface, parce qu'on y voit les divers genres d'occupations de l'Académie, & qu'on y rend compte du choix & de l'arrangement des pièces qu'elle fait imprimer, soit en entier, soit par Extraits.

L'Histoire proprement dite vient ensuite. C'est un tissu de ces diffé-

rens morceaux , qui , comme nous venons de le dire , se trouvoient détachés & épars dans tous les volumes. On n'y a ajouté , que ce qui étoit absolument nécessaire pour la liaison des faits ou du discours. Nous ne nous arrêterons point sur ces deux pièces ; outre qu'elles sont déjà fort connues, on en trouvera l'Extrait dans nos Journaux ; mais comme on s'est contenté d'y indiquer les Eloges, & qu'ils remplissent la plus grande partie des trois volumes dont il est ici question, nous essayerons d'en donner quelque idée.

Nous observerons d'abord , que quoique la qualité d'homme de Lettres, soit celle que l'Académie considère principalement dans les Eloges dont elle honore la mémoire des Membres qu'elle a le malheur de perdre ; cependant comme ils sont tirés de tous les Ordres de l'Etat, & quelquefois de tout ce qu'il y a de plus grand dans ces Ordres, il ne faut pas croire que ces Eloges ne soient remplis que de faits & de discussions purement littéraires. Ils offrent au contraire de temps en temps, des exemples éclatans de vertu ; & en tout genre , des actions brillantes , des traits dignes de l'Antiquité , & quelquefois même, qui tiennent de ce merveilleux que la vie d'un sçavant sembleroit ne devoir pas comporter. On en trouvera sur-tout de ces derniers dans les Eloges de MM. Vaillant Gilland, du Cardinal Guatrèrio , de l'Abbé Couture , du Président de Valbonnays , de M.

l'Evêque de Castres , &c.

Ce qu'il y a de plus grand dans la vie de ces Académiciens qui se sont fait un nom dans l'Eglise , dans l'épée, ou dans la robe , loin de paroître étranger dans l'Eloge qu'on en fait comme gens de Lettres, y entre naturellement. Les uns ont été redevables de leur élévation aux Lettres, ou du moins de la réputation qu'ils se sont acquise dans les différens emplois dont ils ont été revêtus, & les autres se sont distingués par les établissemens qu'ils ont faits en faveur des Lettres, ou par la protection qu'ils leur ont accordée. Nous renvoyons pour cela aux Eloges du Président de Lamoignon , du P. de la Chaise , de M. de Sillery Evêque de Soissons , de MM. Foucault , Bignon, & le Peletier de Souzy , de M. le Duc de Coislin Evêque de Metz , du Maréchal d'Etrées , &c.

Le premier de tous ces Eloges ; qui est celui de M. Charpentier , n'a point été prononcé. Il a été suppléé par M. de Boze sur les Mémoires du tems , & sur les Ouvrages mêmes de M. Charpentier. Il mourut peu de temps après le renouvellement de l'Académie , & dans un temps où l'on n'étoit point encore dans l'usage de faire l'Eloge des Académiciens après leur mort.

Les cinq Eloges qui suivent celui que nous venons d'annoncer , ont été lus dans les assemblées publiques de l'Académie, par M. l'Ab. Tallemant , qui y a rempli quelque tems les fonctions de Secrétaire. » e » fut alors , dit M. de Boze , que

« sous le nom d'éloge on comença  
 » à donner au public une idée de  
 » la vie & de Ouvrages de chaque  
 » Académicien , que la mort nous  
 » enlevoit ; & peut-être , « ajoute-  
 » t-il dans l'éloge qu'il en a fait , &  
 » qu'on trouvera dans le premier  
 » volume , » que la manière ingé-  
 » nieuse, dont il décrivait nos per-  
 » tes , a souvent fait souhaiter ,  
 » qu'elles fussent plus fréquentes.  
 Mais comme M. l'Abbé Tallemant  
 étoit déjà avancé en âge , les fonc-  
 tions du Secrétariat , dont celle de  
 faire ces sortes d'éloges , n'est pas  
 assurément la plus aisée , lui  
 ayant paru trop fatigantes , il s'en  
 démit en 1706. & M. de Boze qui  
 dès-lors s'étoit fait un grand Nom  
 dans la République des Lettres ,  
 fut choisi pour lui succéder. Ainsi  
 le reste des Eloges que renferme  
 ce Recueil , est de cet illustre Aca-  
 démicien , assez heureux pour s'é-  
 tre immortalisé lui-même , tandis  
 qu'il n'étoit occupé que du desir  
 d'immortaliser ses Confrères.

Le premier qui lui fut redevable  
 de cet avantage , presque le seul  
 que les véritables sçavans se pro-  
 posent , fut M. Vaillant célèbre  
 Antiquaire, dont, comme on le ver-  
 ra dans son Eloge , le talent se dé-  
 velopa tout d'un coup par un de  
 ces heureux hazards qui n'arrivent  
 qu'à des gens de génie , ou du moins  
 dont eux seuls sçavent profiter L'Hi-  
 stoire de sa Captivité à Alger , y  
 paroît d'autant plus intéressante ,  
 qu'on ne s'attend pas à trouver de  
 pareilles aventures dans l'Eloge  
 d'un sçavant : la crainte d'en es-

uyer de nouvelles , ne l'empêcha  
 pas cependant d'entreprendre en-  
 core différens voyages dans le Le-  
 vant , & jusque dans la Perse. » Ces  
 » voyages enrichirent tellement le  
 » Cabinet du Roi , qu'à voir cet  
 » amas prodigieux de Médailles ,  
 » on eût dit , que la Terre avoit  
 » exprès restitué tous ses dépôts  
 » en faveur d'un Prince, qui se plai-  
 » soit à consulter ces restes de l'An-  
 » tiquité sçavante.

La plupart des gens du monde  
 qui ne connoissent guères le P. de  
 la Chaîse , que par sa qualité de  
 Confesseur du Roi , apprendront  
 dans son Eloge , qu'une érudition  
 fort variée , jointe à une grande  
 connoissance de ce que la belle An-  
 tiquité a de plus curieux , lui avoit  
 procuré une place d'Académicien  
 honoraire. M. de Boze après nous  
 l'avoir fait connoître comme hom-  
 me de lettres , s'exprime ainsi.

» Le public attend peut-être en-  
 » core , que nous lui représentions  
 » le P. de la Chaîse remplissant les  
 » délicates & sacrées fonctions de  
 » son ministère. Les uns voudroient  
 » qu'on leur dit tout ce que sa pié-  
 » té & son zèle pour la Religion  
 » lui ont fait entreprendre : com-  
 » bien il a contribué à la destruc-  
 » tion de l'hérésie en France , &  
 » ce que lui doivent les Millions  
 » Apostoliques dans les Pays les  
 » plus éloignez. D'autres souhaite-  
 » roient qu'on le leur peignît au-  
 » dessus du travail & des con-  
 » trariétés , toujours occupé sans  
 » le paroître jamais , toujours  
 » affable , & tranquille ; juste

» & exact dans la décision des af-  
 » faire qui lui étoient renvoyées ,  
 » persuasif , pressant , actif dans  
 » celles qui dépendoient de la né-  
 » gociation ou du mouvement , &  
 » toujours incapable d'une fausse  
 » démarche.

» Mais , continue t-il , la société  
 » qui le forma dans son sein , ne  
 » manque ni d'Historiens , ni d'O-  
 » rateurs , pour transmettre à la  
 » postérité un détail si intéressant.  
 » Nous, dont les Eloges sont moins  
 » des Histoires & des Panégyriques,  
 » que de simples Mémoires sur la  
 » vie des Académiciens , nous  
 » croyons qu'il suffit presque d'y  
 » rapporter ce qu'ils ont fait pour  
 » les lettres , & ce que les lettres  
 » ont fait pour eux.

Nous avons copié ce morceau, bien  
 moins par ce qu'il peint parfaite-  
 ment le caractère du P. de la Chai-  
 se , que parce qu'on y trouve le  
 caractère qui régné dans ces sortes  
 d'Eloges , & ce que, sans trop s'ar-  
 rêter à ce nom même , on doit par-  
 ticulièrement y chercher.

L'endroit que nous allons rap-  
 porter fera voir avec quel art M.  
 de Boze sçait développer les replis  
 les plus secrets du cœur humain ;  
 ce morceau est tiré de l'Eloge de  
 Thomas Corneille ; il roule sur  
 l'extrême douleur qu'il ressentit à  
 la perte de Pierre Corneille son  
 frere aîné , & sur la parfaite intel-  
 ligence qui régnoit entr'eux.

» La mort d'un frere , quand el-  
 » le n'est pas prématurée , ne tou-  
 » che, dit M. de Boze , la plupart  
 » des hommes que par un triste re-

» tour sur eux-mêmes. Ils mesurent  
 » l'intervalle , ils supputent les  
 » momens qu'ils croient leur  
 » rester ; ce calcul les effraye ; &  
 » la nature qui suit toujours ses  
 » foiblesses , mais qui est souvent  
 » habile à les couvrir , met sur le  
 » compte de la tendresse une dou-  
 » leur causée par l'amour propre.  
 » Il n'en étoit pas ainsi de ceux  
 » dont nous parlons. Outre que  
 » Pierre Corneille étoit de 20 ans  
 » plus âgé que son frere , il y avoit  
 » entr'eux la plus parfaite union  
 » que l'on puisse imaginer.

» Nous en rapporterons un  
 » exemple qui paroîtra peut-être  
 » singulier. Ils avoient épousé les  
 » deux sœurs , en qui se trouvoit  
 » la même différence d'âge qui  
 » étoit entr'eux ; il y avoit des  
 » enfans de part & d'autre , & en  
 » pareil nombre. Ce n'étoit qu'une  
 » même maison , un même domes-  
 » tique. Enfin, après plus de vingt-  
 » cinq ans de mariage , les deux  
 » freres n'avoient pas encore songé  
 » à faire le partage des biens de leurs  
 » femmes ; biens situés en Nor-  
 » mandie , dont elles étoient ori-  
 » ginaires comme eux ; & ce par-  
 » tage ne fut fait , que par une né-  
 » cessité indispensable à la mort de  
 » Pierre Corneille.

L'Eloge de M. Despréaux a ce-  
 la de particulier , que M. de Boze ,  
 y montre toujours dans cet illustre  
 satyrique » l'homme de bien in-  
 » séparable de l'homme d'esprit ,  
 » & le sage toujours uni avec le  
 » Poète.

Ceux qui regardent la connoissan-  
 ce

ce de l'antiquité comme une étude plus curieuse qu'utile , apprendront dans l'Eloge de M. Oudinet, combien cette connoissance est quelquefois nécessaire pour éclairer les esprits sur plusieurs restes de l'Histoire & de la Religion Payennes , que la simplicité de nos Peres nous a transmis comme de très - anciens monumens de notre Religion.

On conservoit sous ce titre , depuis plus de sept cens ans dans une Eglise célèbre, deux Agathes.

» La première, qui représente Jupiter & Minerve aux deux côtés  
» d'un Olivier avec une Chouette ,  
» un Serpent & quelques autres animaux , passoit avant que M. Oudinet eût ouvert les yeux de ceux qui la gardoient depuis si long-tems , pour une description du Paradis Terrestre, & l'Histoire du péché d'Adam .... une pieuse ignorance avoit achevé de consacrer ce monument , en écrivant sur le biseau de la pierre ces mots  
» tirez de la Genèse , *la femme considéra que le fruit de cet Arbre étoit bon à manger , qu'il étoit beau & agréable à la vue.*

L'autre Agathe qui, suivant l'opinion commune, représentoit S. Jean l'Evangéliste enlevé par un Aigle , & couronné par un Ange , est comme M. Oudinet l'a prouvé, un monument de l'Apothéose de Germanicus que couronne la victoire ; il tient de la main droite le Bâton Augural , que le peuple prenoit pour une Croix ; & de la gauche , il soutient une corne d'abondance , que l'on disoit être un symbole de

*Aoust.*

l'Evangile prêt à se répandre sur toute la terre. Ces deux Agathes ont passé dans le Cabinet du Roi.

Quoique nous ayons déjà donné un échantillon de la force & de la vérité qui regnent dans les portraits de M. de Boze , nous croyons devoir encore rapporter celui qu'il fait de M. de Tourville. » Il pensoit, » dit-il , & aimoit à s'exprimer d'une façon non commune ; il osoit » heureusement en ce genre il aimoit si finement une pensée , il » savoit si adroitement une expression, qu'il venoit enfin à bout de » faire passer avec grace les idées les plus singulières , & les plus hardies Métaphores. Les faillies , » la promptitude & la force de ses réparties ne lui donnoient pas seulement quelque supériorité , elles alloient jusqu'à le rendre redoutable dans la conversation.

» Zélé partisan de la vérité , il la cherchoit, avec obstination, jusque dans les choses les plus indifférentes. Il vouloit blâmer impitoyablement ce qui lui paroissoit blâmable, & louer, même en public & malgré les plus sévères détestations, ceux qui méritoient ses Eloges , &c. Ce portrait comme tous ceux qui sont sortis de la même main , n'est pas flatté, mais quiconque peindra parfaitement les hommes , ne les peindra jamais parfaits.

Donnons maintenant un exemple de l'élégante simplicité, qui caractérise les narrations de l'illustre Auteur. C'est ainsi qu'il raconte comment M. Galland dans un troi-

R r r

sième voyage au Levant, qu'il avoit entrepris par ordre de M. de Louvois, pour y continuer ses recherches sur les Médailles & les autres monumens de l'Antiquité, pensa périr à Smyrne par un prodigieux tremblement de terre. » La grande & première secousse, dit M. de Boze, vint sur le midi, » tems où il y a communément du feu dans toutes les maisons, & » cette circonstance joignit au bouleversement général un incendie épouvantable. Plus de quinze mille habitans furent ensevelis sous les ruines, ou dévorés par les flammes. Monsieur Galland fut préservé du feu par un privilège assez ordinaire aux cuisines des Philosophes, & les décombres d'un toit léger l'enterrèrent de manière, que par des espèces de petits canaux interrompus, il jouissoit encore de quelque respiration; c'est ce qui le sauva, car il n'en fut retiré que le lendemain.

C'est ce même M. Galland, qui a fait l'immense traduction de ces Contes Arabes, si connus sous le nom de *Mille & une Nuits*.

L'Eloge de M. Cuper Académicien honoraire étranger, fustrois sans parler de plusieurs autres, pour désabuser le commun des hommes du préjugé où ils sont, que les sçavans ne sont bons qu'à être renfermez dans leur cabinet, & que la société civile & politique n'en peut tirer aucune utilité. M. de Boze, après s'être étendu sur les différens écrits de M. Cuper, ajoute

» qu'au récit de tant d'Ouvrages, & d'Ouvrages remplis de la plus profonde érudition, il seroit naturel de se représenter M. Cuper comme un sçavant toujours enfoncé dans son cabinet, toujours collé sur les livres; & le portrait ne seroit point du tout ressemblant: c'étoit un Républicain, affable, poli, répandu dans le monde, sage, occupé de sa famille.

» Il avoit été élevé aux premières Magistratures de sa ville (Deventer); il avoit été ensuite Député de la Province d'Overijssel aux Etats Généraux, puis Délégué de ces mêmes Etats à la grande armée des Pays-Bas; chargé enfin dans les dernières années de sa vie, de diverses commissions importantes. Mais, au milieu de tous ces emplois, il étoit demeuré fidèle aux lettres, & si fidèle, que le Roi Guillaume III. disoit ordinairement de lui, qu'il avoit fait leur fortune, & que par reconnaissance elles le soulageoient dans l'exécution des affaires.

Nous souhaiterions pouvoir nous étendre sur la manière dont M. de Boze rend compte de tout ce qui regarde les travaux littéraires des Académiciens, sur la netteté qui regne dans les courtes analyses qu'il donne de leurs Ouvrages, & sur la précision avec laquelle il expose les matières qui y sont traitées. On sent à l'élégance & à la clarté qu'il répand sur ce qu'il y a de plus profond & de plus obscur dans l'Antiquité,

qu'il n'est pas moins versé dans tout ce que les Belles-Lettres ont de plus délicat & de plus poli. Aussi, quoique la vie de plusieurs Académiciens, comme celle de presque tous les sçavans de profession, paroisse d'abord n'avoir rien que d'uniforme; les Eloges qu'il en fait n'ont entr'eux aucune uniformité. Tous sont remplis d'une variété d'autant plus agréable, qu'elle est naturelle, ce qu'il y a même de sec en apparence dans certains détails, où M. de Boze ne pouvoit se dispenser d'entrer, est adouci par des réflexions fines, par des vûes philosophiques, & par des tours heureux, qui sans avoir la moindre teinture d'affectation, offrent tous les charmes de la nouveauté. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire les Eloges de Messieurs Custer, Renaudot, Galland, Boivin freres, &c.

Les deux derniers Eloges renfermez dans ce Recueil, sont ceux du Maréchal d'Etrées, & de Monsieur de la Barre mort en 1738. M. de Boze observe dans l'éloge du premier » que ceux dont il » a été le moins connu, s'imaginent bien qu'une personne de sa naissance, de son caractère, & dont la Maison avoit toujours respiré le goût des Lettres, & l'amour des Arts, n'a pû leur être indifférent, mais il y auroit, ajoute-t-il, plus que de l'injustice à penser, que c'en eût été assez pour orner de son nom la liste de trois célèbres Académies; il leur a appartenu en propre comme à l'Heroïsme

» même. C'est ce qu'il montre en détail, & sur-tout par rapport aux connoissances sur lesquelles l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres s'exerce principalement.

On trouve ensuite, dans une addition aux Eloges qui ont été prononcez dans l'Académie, ceux de Messieurs Morin & Moreau de Mautour, qui en étoient tous deux Pensionnaires. M. de Boze avertit, qu'il n'a pas cru que les raisons particulières, qui empêchèrent de leur donner dans le temps cette marque publique d'une estime, & d'une attention qu'ils méritoient, dûssent le dispenser de la leur donner ici plus sommairement, & d'y joindre à l'ordinaire une liste de leurs Ouvrages. C'est ainsi qu'il en a mis à la suite de l'Eloge de chaque Académicien. Elles renferment un détail très-exact des différentes éditions de leurs Ouvrages, & sont connoître, ceux même qu'ils ont laissez en manuscrit, & qui ne sont point encore imprimez.

Enfin, pour ne rien laisser à désirer de tout ce qui pouvoit rendre ce Recueil plus utile au public, M. de Boze y a rassemblé à la fin, & disposé par ordre de matières le titre de tous les articles littéraires contenus dans les douze volumes, que l'Académie a déjà publiez. Il est aisé de voir tout l'avantage que l'on peut retirer de ce travail, & combien il pourra servir à ceux qui voudront écrire, ou simplement même s'instruire sur les différentes matières qui ont fait l'objet des recherches de l'Académie depuis son établissement.

## NOUVELLES LITTERAIRES.

## I T A L I E.

## DE ROME.

**J**OSEPH Colin , Imprimeur-Libraire , publiera incessamment une nouvelle Edition d'une Dissertation touchant les anciens *Hymnographes* de l'Eglise Gréque , considérablement augmentée par M. le Card. *Querini*. Cet Ouvrage est intitulé : *De prisceis Hymnographis Græce Ecclesiæ diatriba post Romanam Editionem anni 1722. nuperrimè aucta ; adjectoque ad calcem Græcorum Enchiridio , Benvenantii Typis ann. 1727. primum edito ; nunc verò secundis curis recognito. Romæ 1740 in-4°.*

On continue de débiter ici avec succès le 3<sup>me</sup> vol. de l'*Histoire de M. Vincent Lucchesini* , intitulé : *Joannis Vincentii Lucchesini Patricii Luccensis Pontif. Maxim. à Brevilius ad Principes Historiarum sui temporis. Tom. 3. Romæ in-4°. &c.* Cette Histoire , qui est fort estimée par beaucoup d'endroits , & principalement par le caractère de vérité & d'impartialité qui regne dans la narration , commence à l'année 1678. après la paix de Nimègue , & le 3<sup>me</sup> vol. va jusqu'au commencement de ce siècle. L'Auteur espère qu'il la continuera , autant néanmoins que ses autres occupations le lui permettront.

Sur la fin de l'année dernière M.

l'Abbé *Gaïtan - Cenni* donna un Recueil de *Canons de l'Eglise d'Espagne* , sous ce titre : *Codex veterum Canonum Ecclesiæ Hispanæ , & de Antiquitate Ecclesiæ , præsertim Occidentalis. Romæ 1739. in-4°.*

Il a paru aussi à peu-près dans le même tems une sçavante Dissertation sur deux anciennes Pierres gravées ; elle porte pour titre : *Dissertatio Glyptographica ; sive Gemma duæ Græco artificis nomine insignita , quæ extant Romæ in Museo Vitorio , explicata & illustrata. Romæ 1739 in-4°.* Cet Ouvrage est sans nom d'Auteur , mais on l'attribue à M. le Chevalier François *Vittori* , qui donna ici en 1737. un autre Ouvrage également estimé sous ce titre : *Nummus æreus veterum Christianorum. Rom. in-4°.*

## DE BOULOGNE.

Voici deux Ouvrages de piété ; imprimés tout récemment à Boulogne ; l'un & l'autre de M. le Card. *Prosper-Lambertini* , Archevêque de Boulogne , élevé depuis quelques jours sur la Chaire de S. Pierre. Le premier est intitulé : *Annotazioni sopra le Feste di nostro Signore , della B. Virgine. In Bologna , 1740.*

Le second : *Annotazioni sopra gli Atti d'alcuni santi di Bologna ; e sopra il Sacrificio della Missa. In Bologna , 1740.*



Le quatrième vol. du Recueil , *delle Notificazioni , Editi , e Istruzioni dal Signor Cardinale Lambertini Arcivescovo di Bologna* , avoit été publié quelque tems auparavant. Ces 4 vol. composent un Trésor de connoissances Ecclesiastiques excellentes , & d'avertissemens très-utiles pour la conduite de tous les Diocèses de la Chrétienté.

On a publié aussi dans le même tems le 4<sup>me</sup> vol. du grand Ouvrage du même Auteur , *de Servorum Dei Beatificatione , & Beatorum Canonizatione Liber 4.* in-fol.

## DE FLORENCE.

Pierre Gaëtan - Viviani , Imprimeur - Libraire , a publié depuis peu un vol. contenant les Actes du Chapitre général des FF. Mineurs , tenu cette année à Florence dans le Couvent de S. Joseph; le premier qui ait été tenu dans cette Ville , & le 51<sup>me</sup> depuis la fondation de l'Ordre par S. François de Paule : *Capitulum generale LI. Ordinis Minorum , Florentiae primo celebratum in Conventu S. Josephi anno Domini 1740. à die 29 Maii addiem 6 Junii.* 1740. in-4°.

Il paroît ici depuis peu une traduction en Italien du Livre des Caractères de la Charité ( que tout le monde sçait être de M. l'Abbé du Guet ) intitulé : *Spiegazione delle qualità , o de i caratteri , che S. Paolo attribuisce alla Carità , in Firenze. Ant. Mar. Albizini ,* 1740. Cette Traduction est dédiée

à M. Franç. Mar. Ginori , Evêque de Fiesoli , Assistant du Trône Pontifical & Comte de Turicchi. Le Traducteur ne s'est point nommé , & il a mis sous le nom de l'Imprimeur la Préface qui est à la tête de sa Traduction. Au reste , cette Traduction passe pour être fidèle & élégante.

## DE VENISE.

Jean-Baptiste Pasquali , Imprimeur - Libraire , a publié depuis peu l'*Histoire d'Aquilée*, composée par le R. P. Bernard de Rubis, Dominicain. Cette Histoire a été reçue du public avec applaudissement.

Il a encore paru ici depuis peu un autre Ouvrage : *Sotto il nome d'Academico intronato* , intitulé : *Trattato de gli Studii delle Donne in due parti diviso.* In Venezia. 1740.

*La Relazione di una nuova Isola Scoperta nel nuovo Mondo sopra le Coste dell'Isola Caribbi in America , tradotta dallo Spanolo in Venezia ,* 1739. Cette Relation est de D. Louis Campo-Bello , Capitaine du Vaisseau la Stella.

## ALLEMAGNE.

## DE GOTTINGUE.

*Hermanni Boërhaave Praelectiones Academicae in proprias Institutiones rei Medicae. Edidit & notas addidit D. Albertus Halles.* Gottingae. 1740. in 8°. 2 vol. C'est-à-dire : *Diſcours Académiques de M. Herm. Boërhaave*

de sur ses Institutions de Medecine , &c. M. Albert Halles , Docteur & Professeur en Medecine , qui a entendu & reçu ces Dictées , a pris soin de les donner au public , il y a ajouté ses remarques , & les citations exactes des Auteurs , qui n'avoient été qu'indiquées par M. Boërhaave.

On a encore donné ici depuis peu un Recueil de divers morceaux de Litterature ancienne , sous ce titre : *Mulierum Græcarum , quæ oratione prosa usæ sunt , fragmenta & elogia , græcè & latinè. Curante Jo. Christ. Wolfio. Gottingæ 1740. in-4°.*

## DE LEIPSICK.

*Joh. Georg. Wachteri Archaeologia Nummaria , continens præcognita nobilissimæ Artis , quæ Nummos antiquos interpretatur. Lipsiæ. 1740. in-4°.*

*Sacramentorum in veteris Romæ Juticiis solemnium Antiquitates. Auctore Joanne-Friderico Schreiter. Lipsiæ : 1740. in-4°.*

## ANGLETERRE.

## DE LONDRES.

Guillaume Parker a réimprimé depuis peu les *Sermons au Docteur Shorp , Archevêque d'York* , en 7 vol. in 8°.

Whiston , Imprimeur-Libraire , a imprimé aussi depuis peu par voye de Souscription , *A collection of State papers relating to the affairs*

*in the Reign of King Henry VIII. Edward VI. &c. C'est-a-dire : Une Collection de Mémoires d'Etat , qui ont rapport aux affaires arrivées sous le regne de Henri VIII , d'Edouard VI , de la Reine Marie , & de la Reine Elizabeth , depuis l'année 1542. jusqu'à l'année 1570 tirés des Manuscrits originaux laissés par Guillaume Cecil Lord Burghley , qui n'ont jamais été publiés , & que l'on conserve dans la Bibliothèque du present Comte de Salisbury , &c. Par M. Samuel Haynes , Ministre de Hatfield , 1740. in folio.*

*Supplément aux Essais de Montagne* , contenant la Vie de Montagne , par le Prédident Bouhier , avec le caractère & la comparaison d'Epictète & de Montagne , par Pascal , & plusieurs autres Pièces. Londres , 1740. in-4°.

*Histoire de la Pairie de France & du Parlement de Paris* , où l'on traite aussi des Electeurs de l'Empire , & du Cardinalat. Par M. D. B. On y a joint des Traitez touchant les Pairies d'Angleterre , & les Pairies femelles d'Angleterre : par M.G. & touchant l'origine des Grands d'Espagne , aussi par M.G. Londres , chez Samuel Harding , 1740. in-12. L'Auteur de cet Ouvrage a non seulement écrit l'Histoire de la Pairie de France , mais il a encore discuté avec beaucoup d'étendue & d'érudition les privilèges , les prérogatives , les droits & les marques d'honneur & de distinction qui appartiennent , selon lui , aux Pairs de France & les fonctions attachées à leur dignité.

*The Negotiations of Sir Thomas Roe in his Embassy to the Ottoman Porte from the year 1621. to 1628. &c.* C'est-à-dire : *Les Négociations du Chevalier Thomas Roe pendant son Ambassade à la Porte, depuis l'an 1621. jusqu'à l'année 1628. inclusivement,* » lesquelles contiennent un grand nombre de faits » curieux & importans, qui ont » rapport non seulement aux affaires de l'Empire Ottoman, mais » encore à celles des Etats de » l'Europe pendant cet espace de » tems, sa correspondance avec » les personnes les plus illustres, » comme la Reine de Bohême, » Bethlem Gabor, Prince de Transylvanie, & plusieurs autres. « Le tout entremêlé de particularitez instructives touchant le Commerce, & de divers sujets de Littérature, comme d'anciens Mss, de Médailles, d'Inscriptions, & autres Antiquitez, in fol. Cet Ouvrage se trouve chez Straban, Revington, Vaillant, Brindley, &c.

*A Musical Dictionary; being a Collection of terms and Characters, &c.* C'est-à-dire : *Dictionnaire de Musique, ou Recueil de termes & de caractères, tant anciens que modernes, comprenant les parties Historique, Théorique & Pratique de la Musique, avec l'explication de quelques parties de la Doctrine des anciens, & des remarques sur leur méthode & leur pratique, & des observations curieuses sur les Phénomènes du son considéré mathématiquement en tant que ses Rela-*

*tions & proportions constituent les intervalles, & ceux-ci les accords & les desaccords.* Le tout tiré des meilleurs Auteurs Grecs, Latins, Italiens, François, Anglois, &c.

## H O L L A N D E.

## D'AMSTERDAM.

*Histoire de Thamas Kouli-kan Sophi de Perse.* Amsterdam. 1740. in-12. Cette Histoire, qui contient deux parties, commence par une Description Géographique du Royaume de Perse, & un Abrégé Chronologique de la plûpart des Rois qui y ont régné. L'Auteur rapporte ensuite les principales Révolutions, qui sont arrivées dans ce Royaume, & principalement celle qui a placé Thamas Kouli-kan sur le Thrône des Sophis : ce n'est proprement qu'après ce long préambule que l'Auteur entre en matière; il termine la première partie de cette Histoire par le caractère de son Guerrier; & il promet qu'aussitôt qu'il aura des Mémoires, sur lesquels il puisse compter, il passera à la seconde partie qui regardera la guerre que Thamas Kouli-kan a déclarée au grand Mogol.

Cet Ouvrage se trouve aussi à Leipshick, in-12.

*Mémoires, ou Essai pour servir à l'Histoire de M. le Tillier, Marquis de Louvois, Ministre & Secrétaire d'Etat de la Guerre sous le regne de Louis XIV.* Amsterdam, 1740. in-8°.

## FRANCE.

## DE BORDEAUX.

Outre le *Cours de la Science Militaire*, &c. par M. *Bardet de Villeneuve*, que nous annonçâmes dans nos *Nouvelles* du mois de Juin dernier; voici encore une suite d'Ouvrages sortis de la même plume touchant la même matière, c'est-à-dire, l'Art de la Guerre, imprimés ici chez *Van-Duren*, tous avec figures.

1<sup>o</sup>. *La Tactique, ou l'Art de ranger des Bataillons, & de faire faire à une Armée en campagne, tous les mouvemens, qui conviennent suivant les différentes occasions*, 1740. in-8<sup>o</sup>.

2<sup>o</sup>. *Fonctions & devoirs des Officiers, tant d'Infanterie que de Cavalerie*: 1740. in-8<sup>o</sup>.

3<sup>o</sup>. *Géométrie - pratique à l'usage des Officiers, qui enseignent toutes les opérations les plus nécessaires, tant sur le papier que sur le terrain*: 1740. in-8<sup>o</sup>.

4<sup>o</sup>. *Traité de l'Architecture Civile, à l'usage des Officiers*: 1740. in-8<sup>o</sup>.

La Veuve *Levier*, Imprimeur-Libraire, a achevé d'imprimer l'*Histoire de l'origine & des premiers progrès de l'Imprimerie*: composée par M. *Prosper Marchand*: 1740. in-4<sup>o</sup>.

On trouve ici la *Physique Sacrée*, ou l'*Histoire Naturelle des Plantes & des animaux, connus dans les Saintes Ecritures*, avec plus de 700 figures, in fol. 8 vol.

On trouve aussi les 11<sup>me</sup>, 12<sup>me</sup>,

*Programme de l'Académie Royale des Belles - Lettres, Sciences & Arts.*

L'Académie propose à tous les Sçavans un prix fondé à perpétuité par feu M. le Duc de la *Force*. C'est une Médaille d'or de la valeur de trois cens livres.

Cette Compagnie a déjà averti que le sujet du prix de l'année suivante 1741. sera la cause physique de la couleur des Nègres, de la qualité de leurs cheveux, & de la dégénération de l'un & de l'autre.

Elle annonce aujourd'hui, qu'elle destine le prix de l'année 1742. à celui qui donnera l'Explication la plus probable de la cause & des effets de l'Électricité des corps.

Les Dissertations sur la couleur des Nègres, ne seront reçues pour le concours, que jusqu'au premier du mois de Mai de l'année 1741. & les Dissertations sur l'Électricité, ne seront reçues que jusqu'au premier de Mai de l'année 1742. Elles peuvent être en François ou en Latin: on demande qu'elles soient écrites en caractères bien lisibles.

Au bas des Dissertations il y aura une Sentence, & l'Auteur mettra dans un billet séparé & cacheté, la même Sentence, avec son nom, son adresse & les qualitez, d'une façon qui ne puisse pas former

mer d'équivoque.

Les paquets seront affranchis de port, & adressés à M. le Président Barbot, Secrétaire de l'Académie, sur les Fossés du Chapeau rouge; ou au Sieur le Brun, Imprimeur & Aggrégé de l'Académie, rue S. James.

Les deux prix de cette année, l'un sur l'origine des Fontaines & des Rivières; l'autre, sur la cause de la fertilité des Terres, ont été remportés: le premier, par M. Cuhn, Docteur en Droit & Professeur de Mathématiques à Dantzick; le second, par M. Kulbel, Médecin du Roi de Pologne, à la Forteresse de Konigstein.

On trouve chez le Sieur le Brun, Imprimeur, le Recueil de toutes les Dissertations de ceux qui ont remporté ce prix depuis l'établissement de l'Académie, en 6 vol. in-12.

#### D E P A R I S.

*Description Géographique & Historique de la Haute Normandie, divisée en deux parties, dont la première comprend le Pays de Caux, & la seconde le Vexin.* On y a joint un Dictionnaire complet, & les Cartes Géographiques de ces deux Provinces. Chez Nyon pere, Place de Conty, à Sainte Monique; Didot, Quai des Augustins, à la Bible d'or; Giffart, rue Saint Jacques, à Sainte Thérèse; Nyon fils, Quai des Augustins, à l'Occasion: 1740. 2 vol. in-4°.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres vient de

*Annst.*

donner son douzième Volume contenant l'Histoire de cette Compagnie, avec les Mémoires de Littérature, tirés de ses Registres, depuis l'année 1734. jusques & compris 1737. De l'Imprimerie Royale 1740. in-4°. & le Volume 13<sup>me</sup> contenant les Mémoires de Littérature, tirés des Registres de la même Académie, depuis l'année 1734. jusques & compris 1737. de l'Imprimerie Royale. 1740. in-4°.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres a voulu ajouter à l'Histoire & aux Pièces de Littérature, dont elle a enrichi jusques à présent le public, une Table ample, exacte & détaillée de toutes les matières qui ont été traitées dans les dix premiers Volumes, & dont la plupart ne font point annoncées par le titre des Ouvrages. Cette Table est alphabétique; & elle forme un Volume semblable à ceux des Mémoires mêmes, aussi de l'Imprimerie Royale, 1740. La même Académie se propose d'en user ainsi dans la suite de dix en dix Volumes.

*Panegyriques, Sermons, Harangues & autres Pièces d'Eloquence.* Par feu M. de la Parisiere, Evêque de Nîmes. A Paris, chez Giffart, rue de la vieille Bouclerie, Bordalet, Lambert, & Durand, rue S. Jacq. 1740. in-12. 2 vol.

Ce sont ici les Œuvres posthumes d'un Auteur dont les talens Littéraires sont connus des Sçavans. M. de la Parisiere, Evêque de Nîmes, avoit cultivé les Belles-Lettres des sa plus tendre jeu-

§ 11

nelle, & on sçait qu'il a continué toute sa vie à en faire, dans les momens de loisir, le délassément de ses travaux : il seroit à souhaiter qu'il eût été moins indifférent à conserver les productions de ce genre que la beauté de son génie faisoit éclore de tems en tems ; la République des Lettres y auroit gagné, sans qu'il en eût rien coûté à l'Épiscopat.

Les deux Volumes que nous annonçons contiennent un Recueil de Panégyriques, d'Oraisons Funèbres & de beaucoup de Pièces d'Eloquence : nous ne doutons point que le Public ne voye & ne reçoive avec plaisir des Ouvrages qui respirent le goût des bonnes Lettres, les saintes maximes de la Religion, & dans lesquels on voit revivre l'esprit & les talens de l'illustre M. Flécher, prédécesseur de M. de la Parlière.

On trouve au commencement du premier Volume un Avertissement ou une Préface sur le caractère de M. de la Parlière, sur son style & sur le goût qui regne dans tous ses Ouvrages, de quelque nature qu'ils soient : on a mis à la fin de cet Avertissement l'Eloge du même Prélat, composé par M. Menard, Conseiller au Présidial de Nîmes, & Associé à l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, qui se trouve à la fin de l'histoire des Evêques de Nîmes, qu'il vient de donner.

Ces deux premiers Volumes nous ont paru imprimés correctement & avec soin. L'Éditeur pro-

met qu'il donnera encore au Public plusieurs autres Ouvrages du même Auteur.

*Observations sur l'Art de faire la guerre, suivant les maximes des plus grands Généraux, en trois parties, par le Sieur Kauter, Lieutenant d'Artillerie.* Chez la Veuve de Laulne, rue S. Jacques, à l'Empereur. 1740. in-12. La première partie, dont cet Ouvrage, est composé, a pour objet les opérations de campagne, c'est-à-dire, les campemens, & les marches ; la seconde, l'art de défendre une Place ; & la troisième, dans laquelle l'Auteur a réduit ses observations à un exemple, contient un état des munitions de bouche & de guerre nécessaires pendant trois mois de siège, pour la défense d'une Place, où il y a huit mille hommes de garnison. Ce n'est point ici une tactique générale, mais un Recueil d'Observations d'autant plus utiles, dans ce qu'elles renferment, qu'elles sont toutes puisées par un homme de l'Art, dans la conduite de M. le Maréchal de Luxembourg, & dans la fidélité des calculs, & des supputations.

*Causés Célèbres, Tomes XV. & XVI.* Chez Nully, dans la Grand-Salle du Palais, du côté de la Cour des Aydes, à l'Écu de France, & à la Palme. A la tête du Tome, 1<sup>re</sup> est une Lettre de l'Auteur, servant de défense aux Causés célèbres & de réponse à deux Ecrivains périodiques. Voici les titres des différens morceaux qui y sont contenus.

1<sup>o</sup>. Filiation vainement réclamée,

malgré la preuve admise par le premier Juge.

2°. Histoire d'une Coquette de l'O-péra.

3°. Mariage de la belle Tour-neuse.

4°. L'Histoire d'une Comédienne célèbre, qui se pourvoit contre son mariage.

5°. Copie d'un Testament Militaire confirmé.

6°. Si après trente ans la mort civile est prescrite, & l'accusé quelle a proscriit, est censé revivré civilement, & les effets qu'elle a éreints peuvent renâître.

7°. Des Peines parmi les Romains.

Les morceaux contenus dans le 16<sup>m</sup> Tom. ont pour titre :

1°. Histoire du différend de Furesiere avec l'Académie Française.

2°. Avocats & Medecins de Lyon attaqués pour avoir pris le titre de Nobles.

3°. Histoire d'un Parricide commis par deux enfans, où leur mere a participé.

4°. Charles I. Roi de la Grande-Bretagne, condamné à mort par ses Sujets.

Voici la suite des Livres que de Bure le jeune, Libraire, Quai des Augustins, a l'Image S. Germain, a fait venir d'Allemagne, & dont nous annonçames une partie dans nos Nouvelles du mois de Juin dernier.

1°. *Gyges - Gallus sive Petri Firmiani ingeniosa in mores juve gentis Quæstio & amnadvrsio, Opus politius, Comicis, Sacris & Profanis Oratoribus utilissimum, omnibus*

*eruditis jucundissimum, quod in hac nova Editione summarius, notis sicubi visum & Indice copioso illustravit P. Gabriel Liebbau. . . . in Liceo Frisingensi Rhetorices Professor. Ratibonæ: in 8°. L'Auteur de cet Ouvrage est un Capucin de Lizieux appelé le Pere Zacharie, qui a caché son nom sous celui de Petrus Firmianus. Ce Livre a été imprimé in-4°. à Paris en 1658. chez Denys Thierry, & en 1659. in-12. chez le même, & en Allemagne en 1663. in 12. Le nouvel Editeur, dans une courte Préface qu'il a mise au commencement de cet Ouvrage, & dans laquelle il en porte son jugement en peu de mots, le regarde comme un chef-d'œuvre de bon sens, de jugement & de Latinité, & il dit que l'Auteur a mérité par cet Ouvrage l'honneur & la gloire des bons Ecrivains de l'Antiquité. Il s'est contenté d'ajouter quelques notes succintes, non pas, dit-il, pour les Sçavans, mais pour ceux qui veulent le devenir: Pontes non avibus, sed viatoribus sterni. Ce sont ses paroles.*

2°. Un Recueil de Chartes de fondations d'Eglises Collégiales & d'Abbayes, de Statuts & de Constitutions d'Ordres & d'autres Pièces, dont plusieurs n'avoient point encore été imprimées. En voici le titre: *Raimundi Duallii Regul. S. Aug. Canon. & Bibliothecarii Sand-Hippolytensis Miscellaneorum, quæ ex Codicibus Mss collegit. Lib. I. Augusta Vindeliciorum & Græcii* in-4°.

3°. Une seconde Edition d'un

Ouvrage estimé par les sentimens de piété, qu'il respire, par l'élégance du Latin, par la justesse des allégories, & des peintures des SS. PP. que l'Auteur a recueillies avec goût, & dont il fait une heureuse application à la Vierge; ce Livre est intitulé: *Mater amoris & doloris quam Christus in Cruce moriens omnibus ac singulis suis fidelibus in Matrem legavit: ecce Mater tua, nunc explicata per sacra emblemata, figuræ Scripturæ Sacræ & quam plurimas Sanctorum Patrum Sententias*, &c. Autore A. R. D. Antonio Ginthir. Augustæ Vindeliciorum: in-4°.

4°. Un Corps entier de Théologie morale, ou un Recueil de matériaux tiré de l'Ecriture Sainte, des Peres de l'Eglise, & des meilleurs Auteurs Ecclesiastiques, & mis en ordre en faveur de ceux qui s'appliquent au ministère de la Chaire, & qui n'ont pas de fonds suffisans pour se procurer une nombreuse Bibliothèque, imprimé pour la 1<sup>me</sup> fois d'abord en Italien, & ensuite traduit en Latin. Cet Ouvrage est intitulé: *Locupletissima Bibliotheca moralis prædicabilis; hoc est discursus varii exquisiti, in quibus per tractatus ordine digestos ad Verbum Dei prædicandum de virtutibus & vitiiis materia copiosissima morales subministratur* . . . Opera & studio P. Josephi Mansi Congregationis Oratoris Romani, &c. Augustæ & Græci: in fol. Edit. 4°.

5°. R. P. Justi Federici Ord. Min. Reformati Provincie Tyrolis. . . . Opus canonico politico de Electio-

ne & electionis principe . . . ex principii Juris canonico civilis, Regularis, publici, statuarii & consuetudinarii compositum. Augustæ Vindeliciorum: in-fol. 3 vol.

6°. *Monita ad continentios Sacrorum mores ex Sacris Conciliis, & Ecclesiæ Patribus* . . . &c. Augustæ, 1738. in-8°. Cet Ouvrage, qui est tout compilé des paroles des Conciles & des Peres, mérite d'être recherché, si on en juge par les Editions qui en ont été faites sans nombre en Italie, en Allemagne & en Suisse.

7°. *Ludi Epigrammatici festivis salubris à rupe Parrassii decedens ad jocum aspersi* . . . & in gratiam studiorum primum juris nuntius luce publica donati, &c. Augustæ: 1732. in-8°.

8°. Un Recueil de Pièces, principalement touchant la Vie de S. Otton Evêque de Ban berg, Apôtre de la Poméranie, mort au commencement du 12<sup>me</sup> siècle, dont une bonne partie n'avoit point encore paru. En voici le titre: *Mundi Miraculum, seu Sanctus Otto Episcopus Bambergensis, Pomeranie Apostolus, & Monasterii Landsdorsensis præcipuus Doctor, cum ejusdem Monasterii Fundatorum Ottonis Com. Palat. de Wittelpach ac Helicæ Coniugum, eorumque filiorum Historia, cum Abbatum serie & Actis, Pontificum Bullis, Imperatorum Regum . . . Diplomatum, &c. Collectore Fr. Anselmo Meibler, Abbate, &c. Pedeponti: 1739. in-4°.* L'Editeur a joint à ce Recueil d'Actes les Estampes &



les Epitaphes dessinées & gravées d'Otton, Evêque de Bamberg, & du Comte Otton de d'Helcia.

9°. *Universa prudentia & politico-consiliaria; Opus materiis d. versis difficillimis & intricatis repletum . . . . Canonum legumque auctoritate munitum. Auctore P. Francisco Schmier. Augustæ Vindeliciorum: 1737. in-4°. L'Auteur de cet Ouvrage, publié après sa mort, étoit Professeur Emérite & Recteur de l'Université de Salzbourg, Conseiller de l'Archevêque de Salzbourg, & de l'Evêque de Frisingue.*

10°. *Resolutiones Morales de Matrimonio, hujus impedimentis, & istorum dispensatione, à R. P. Antonio Hesli ger, Soc. J. Doctore & in Universitate Ingolstadtiana, & Frilurgensi Brisgoia Professore Emérito Augustæ Vindeliciorum. 1739. in-4°.*

11°. Un Traité de Controverse intitulé: *Tuba magna Ecclesiæ Romano-Catholicæ antiquissima ad Heterodoxos clangens sonum; seu universa Theologia Scholastica Dogmatica in 18 Libros distributa, auctoritate Scripturæ, Sanctorum Patrum & Conciliorum ex quinque primis Seculis petita contra omnes Hæreses defensa & vindicata per R. P. Amid Mariam Maikel, &c. Augustæ Vindeliciorum: 1739. in-4°. 2 vol. L'Auteur de cet Ouvrage entreprend de prouver deux choses: premierement, que les Hérésies des derniers tems ne sont pas nouvelles, qu'elles ne sont que les fruits honteux des anciennes; secondement, que la Doctri-*

ne de la Foi & des mœurs étant aujourd'hui dans l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine la même, qu'elle étoit dans la même Eglise pendant les cinq premiers siècles, qui sont, suivant nos frères séparés, les siècles d'or, les beaux jours de l'Eglise, les tems, où la Foi étoit pure & sans tache, les preuves qu'on tire des Conciles, des Ecrits des Saints Pères & des autres Monumens des cinq premiers siècles, pour la défense de l'Eglise, sont également victorieuses & contre les Hérétiques de ces anciens tems, & contre ceux de nos jours.

12°. *Libri quatuor de Imitatione Christi Joannis Gersenii de Canabao Abbatis Vercellensis, in versibus distributi, una cum novis concordantiis. Studio R. P. Thomæ Ag. Erhard, &c. Augustæ Vindeliciorum: in-8°. Cette Edition contient d'abord le Texte de l'Imitation; ensuite une concordance de toutes les expressions qui se trouvent dans les quatre Livres, & enfin le Texte même mis en vers Latins hexamètres & pentamètres.*

13°. *Annus politicus, per 12 Discursus, tum Critico-politicos, tum Politico-Historicos evolutus, quibus explicantur principia Principi Regnum auspiciat necessaria, &c. Autore Ignatio Franc. Xav. Wilhelmi, Ser. Electoris Bavariæ Consiliario intimo & actuali. &c. Monachii, in-fol. Cet Ouvrage, qui a été fait pour l'usage du Prince Electoral Maximilien-Joseph, Duc de Bavière, consiste en douze*

Discours Historiques & Politiques, chacun de deux ou de trois parties, pris de la Vie & des principales actions d'un pareil nombre de douze Empereurs, ou Rois, dont M. Wilhelm veut faire connoître l'Histoire, & proposer l'exemple au Prince de Baviere. Chaque Discours est accompagné d'une estampe, représentant un Empereur ou un Roi, & ornée de tous les attributs, qui marquent les vertus & les actions, qui font le plus d'honneur à leur mémoire, & dont l'Auteur veut pareillement inspirer le goût à celui qu'il a entrepris d'instruire. Au reste, cet Ouvrage est bien imprimé, en beau papier & beaux caractères, & les estampes en sont très-bien gravées.

14°. *Mo lus utilis concionandi*, &c. à R. P. Fr. Gelasio Hochenlutter. Augustæ Vindelliciorum: in-8°. C'est une Rhétorique de la Chaire; on trouve à la fin, *Explicatio propriæ Lingue Hebræicæ & Græcæ, quæ sæpius in Scripturis occurrunt desumpta ex Tom. I. Comment. Tirini in Vetus & Novum Testam.*

15°. Une autre Rhétorique sous ce titre: *Farrus mellis, Composita Verba; idest Rhetorica major & minor*, &c. Opera R. P. Petri Gisehl August. Vindel. 1740. in-8°. Cet Ouvrage est divisé en deux Parties, que l'Auteur appelle la petite & la grande Rhétorique; la petite, est la Rhétorique ordinaire; & la grande est, selon lui, la même, mais enrichie d'exemples tirés de l'Ecriture & des Peres de l'Eglise.

16°. Un Recueil de Sujets de Méditations, intitulé: *Verba Vitæ æterna ex quatuor Evangelistis deprompta, atque in argumenta quotidiana meditationis digesta* à R. P. Jacobo Illung Soc. J. Pedeponti: 1738. in-8°. Il y a eu plusieurs Editions de ce Livre.

17°. *De humanis affectibus cendis & coercendis ad hominem de eorumdem servitute manumittendum...* Opus trius Tomis Digestum... Auctore R. P. D. Cayetano felice Verani, &c. Monachii: 1738. in fol. 3 vol. L'Auteur n'a pas traité son sujet seulement en Philosophie, mais principalement en Théologien, qui a eu vûe de former en même tems l'honnête homme & le Chrétien.

18°. Le Recueil des Œuvres du Card. Casini, de l'Ordre des Capucins, intitulé: *Francisci-Maria de Aretio Ord. Capueinorum Em. S. R. E. tituli S. Priscæ Cardinalis Opera omnia*, à Petro Paulo Capello Sacra Theologia Doctore, &c. ex Italico in Latinum sermonem translata Tomi tres, quorum primus orationes sacras adventuales omnes; alter quadragesimales quinquaginta unam; tertius quadragesimales reliquis, Panegyres, & opus asceticum completitur &c. Augustæ Vindelliciorum & Græci in fol. 3. vol.

19°. *Candidatus Jurisprudentiæ Sacre seu Juris Can. secundum regulam IX. hape Decretalium titulos explanati Liber I. exhibens brevem, clarum & solidam methodo copiosam Sanctorum Canonum doctrinam. Candidatus...* per speciem, &c. Aucto-

re P. Fito-Fichler, Soc. Jesu Doctore, & in Universitate Ingolstadtensi Professor ordinario. Editio quinta, in-8°.

20°. *Thesaurus Parochorum, seu Vita ac Monumenta Parochorum, qui Sanctitate, Martyrio. . . Scriptis . . . Catholicam illustrarunt Ecclesiam: Tomus I. in quo agitur de origine, dignitate, nobilitate ac variis titulis Parochorum SS. D. N. Benedicto Papæ XIII. à Joanne Marangoni Presbytero Anagnina Canonico dictus. Colonia Munatiana, in-4°. On ne sçait pas si cet Ouvrage est continué.*

21°. Une nouvelle Edit. considérablement augmentée du Droit Ecclesiastique des Protestans, selon l'usage présent, par M. Boëhmer, intitulée: *Iusti Henning Bochmeri Jus Ecclesiasticum Protestantium, usum hodiernum Juris Canonici juxta seriem Libri tertii Decretalium, quo Jura Capitulorum traduntur, ostendens, & argumentis illustrans. Halæ Magdeburgicæ. in-4°. 12. vol.*

22°. Une Trad. Latine de l'Ouvrage Anglois de M. Joseph Bingham, Membre du Collège d'Oxford, & Pasteur de l'Eglise Anglicane, touchant la Discipline & les Coutumes anciennes de l'E-

glise, intitulée: *Origines, sive Antiquitates Ecclesie. Ex Lingua Anglicana in Latinum vertit Joannes Henricus Grischovius Halberstadenfis. Halæ: in-4°. 10 vol. M. Bingham en avoit donné de son vivant plusieurs Editions Angloises, & il les augmentoit toujours considérablement à mesure qu'il les donnoit. La dernière qu'il a publiée, aussi en Anglois, & beaucoup augmentée, parut en 1722. en 10 vol. in-8°. C'est sur cette dernière que la Traduction a été faite; si elle est fidelle, & qu'elle réponde à la bonté de l'original, elle mérite d'être recherchée. L'Ouvrage de M. Bingham a toujours été beaucoup estimé; & cet Auteur a mérité cet éloge parmi un grand nombre de ceux de sa Communion, qu'en lisant son Traité, on eût dit qu'il auroit vécu & qu'il auroit écrit du tems de S. Cyprien, ou même de S. Ignace Martyr.*

23°. Divers autres Ouvrages, soit de Théologie, soit de Philosophie, qui méritent qu'on les estime, si on en juge par le nombre des Editions qu'on en a faites, ou par le nom de ceux qui en sont les Auteurs.



---

# T A B L E

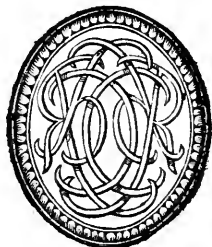
## DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL D'Aoust, 1740.

<b>M</b> emoires pour servir à l'Histoire des Insectes , &c.	pag. 471
Etat des Belles Lettres dans la Ville de Bresse , &c.	482
Traité des Maladies Vénériennes , &c.	489
Examen du Livre : Réflexions Politiques sur les Finances & le Commerce , &c.	502
Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres , &c.	513
Nouvelles Littéraires ,	520

Fin de la Table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.  
SEPTEMBRE.

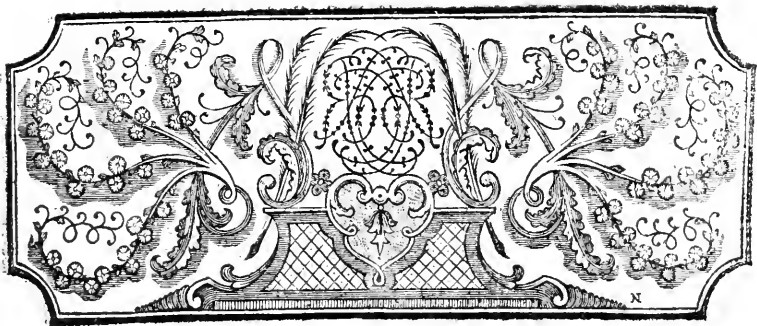


A PARIS,  
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

SEPTEMB. M. DCC. XL.

*HISTOIRE ROMAINE, DEPUIS LA FONDATION de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium, c'est à-dire, jusqu'à la fin de la République. Par Monsieur Rollin, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Tom. IV. A Paris, chez la Veuve Etienne, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la vertu, 1740. in-12. pag. 552. sans deux Avertisse-  
mens & une Table des matieres.*

**O**N trouve, à la tête de ce nou-  
veau volume, deux Avertisse-  
mens de l'Auteur. Dans le premier,  
*Sepr.*

M. Rollin expose la crainte mo-  
deste où il est qu'on ne s'apperçoi-  
ve. Que Tite - Live a cellé de le  
T t t ij

guider dans la fin de son dernier volume & dans le commencement de celui-ci. La seconde Decade de cet Historien est perdue, cela laisse un vuide considerable qui a donné lieu aux supplémens de Freinshémus. M. Rollin donne au travail & au discernement de cet Auteur les éloges qu'ils méritent, mais il ajoute que ce n'est point Tite-Live. Rien n'est au-dessus, dit-il, du mérite de cet illustre Historien. Il a égalé, par la beauté & par la noblesse de son style, la grandeur & la gloire du peuple dont il a écrit l'Histoire. Il est par-tout clair, intelligible, agréable; mais quand il entre dans des matieres importantes, il s'élève en quelque maniere au-dessus de lui-même pour les traiter avec un soin particulier & avec une espece de complaisance. Il rend presente l'action qu'il décrit, il la met sous les yeux, il ne la raconte pas, il la montre, il peint d'après nature le génie & le caractère des personnages qu'il fait paroître sur la scene & leur met dans la bouche des paroles toujours conformes à leurs sentimens & à leurs différentes situations. Sur-tout il a l'art merveilleux de tenir tellement les lecteurs en suspens par la variété des événemens, & d'intéresser si vivement leur curiosité, qu'ils ne peuvent quitter le récit d'une Histoire avant qu'elle soit entierement terminée.

De l'Eloge de Tite Live, M. Rollin passe à celui de la traduction de cet Auteur & des supplémens de Freinshémus dont M. Guérin, an-

cien Professeur de Rhétorique au College de Beauvais, a déjà donné plusieurs volumes au public: Il ne me convient pas, dit-il, d'en faire ici un grand éloge qui pourroit être suspect, parce qu'il part de la main d'un de mes disciples; je me contente de dire, ce qui fait la louange parfaite d'une traduction, que celle-ci n'en a point l'air: on y trouvera peut-être quelques négligences qu'une seconde édition fera aisément disparoître. Il n'est pas étonnant qu'il s'en glisse dans un Ouvrage d'aussi longue haleine que celui-ci. Au reste, dit M. Rollin à la fin de ce premier avertissement, je dois me féliciter moi-même d'avoir formé des disciples qui sont devenus mes maîtres; ou du moins, pour ne pas blesser leur modestie, qui me sont d'un grand secours dans la composition de mon Ouvrage: l'un (M. Crever), par sa nouvelle édition de Tite-Live, accompagnée de notes qui m'éclairent & me guident; l'autre (M. Guérin,) par la traduction du même Auteur à laquelle il travaille encore actuellement.

Cet Avertissement est suivi d'un second au sujet d'un Livre imprimé en Hollande, & qui a pour titre: *Essais de Critique I. sur les Ecrits de M. Rollin. II. sur les traductions d'Herodote. III. sur le Dictionnaire Géographique & Critique de M. Bruzen de la Martiniere.* M. Rollin n'a eu connoissance de cette Critique que lorsque son nouveau volume prêt à paroître étoit déjà entre les mains des Relieurs,



on ne la lui a laissé que pendant 24. heures , & il n'en a lû que la Préface & la premiere lettre. Elle est intitulée : *Lettre sur un passage de Tite-Live , où l'on réfute une interprétation de deux Ecrivains modernes.* Ces deux Ecrivains sont M. Rollin & M. Crevier : voici le passage de Tite-Live qui donne lieu à la contestation. *Consules in sedem processere suam , missique lictores adsumenatum supplicium nudatos virgis cadunt , securique feriunt : cum inter omne tempus pater vulnusque & os ejus spectaculo essent : eminente animo patrio inter publica pœna ministerium.* M. Rollin dans son Traité des Etudes , a marqué qu'on donnoit deux sens opposés à ces mots *animo patrio* , les uns entendant l'amour de la Patrie , les autres l'amour paternel. M. Rollin est du dernier sentiment , & en consequence il a ainsi rapporté le fait dans le premier volume de son Histoire Romaine. *Les Consuls parurent alors sur leur Tribunal, & pendant qu'on exécutoit les deux criminels , toute la multitude ne détournait point la vue de dessus le pere , examinant ses mouvemens , son maintien , sa contenance , qui malgré sa fermeté laisse voir entrevoir les sentimens de la nature qu'il sacrifioit à la nécessité de son ministère , mais qu'il ne pouvoit étouffer.* L'interprétation de M. Rollin qui est plus conforme que l'autre à la nature en général , ne paroît pas bonne à l'Auteur de la Critique , il ne s'est pas contenté de s'efforcer de faire voir qu'elle étoit contraire au caractère particulier que tous

les Historiens & Tite-Live lui même donnent à Brutus , il a cherché à la tourner en ridicule en supposant en plusieurs endroits que M. Rollin & M. Crevier faisoient dire à Tite-Live , que Brutus avoit versé des larmes , *ils le font* , dit-il , *pleurer comme un imbécille.* Monsieur Rollin qui n'a pas été touché des raisons de l'Auteur de la Critique , dit qu'il persiste dans son sentiment ; sans condamner ceux qui pensent autrement j mais il ajoute que M. Crevier ni lui n'ont jamais parlé de larmes , qu'ils n'ont jamais fait dire à Tite - Live que Brutus en ait versé , M. Rollin en un mot ne trouve pas mauvais que l'Auteur de la Critique soit d'un autre sentiment que le sien , mais il se plaint que pour le tourner en ridicule il ait eu recours à une fautive supposition.

Cette premiere Lettre Critique est suivie d'une seconde dont Monsieur Rollin n'a lû que le titre. Elle est intitulée : *Seconde Lettre sur quelques méprises de M. Rollin dans son Histoire ancienne.* Ces méprises roulent sur plusieurs passages Grecs dont on accuse M. R. d'avoir mal rendu le sens ; M. Rollin dit que l'Auteur de la Critique laisse même entrevoir dans sa Préface qu'il le soupçonne d'ignorance grossiere dans la Langue Gréque ; j'avoue franchement (c'est M. Rollin qui parle) qu'après une étude suivie que j'ai faite de cette langue depuis ma premiere jeunesse jusqu'à présent dont je pourrois citer bien des témoins , je ne m'attendois pas à ce

reproche. J'ajoute moins pour ma propre réputation que pour celle des compagnies dont j'ai l'honneur d'être membre, qu'un pareil soupçon ne trouvera guères de crédit auprès de ceux qui me connoissent particulièrement, & que mon Critique lui-même auroit pû reconnoître combien ce soupçon est mal fondé par un assez grand nombre de fautes des traductions d'Auteurs Grecs, soit Latines, soit Françoises que j'ai souvent corrigées dans mon Ouvrage sans en faire la remarque.

Je ne nie pas néanmoins, dit encore M. R. avec sa modestie ordinaire, qu'il ne me soit échappé peut-être un assez grand nombre de méprises sur le sens des Auteurs Grecs dont j'ai fait usage, je n'ai pas eu le tems d'examiner, ni même de lire les Observations de mon Censeur, & je n'ai point de peine à me persuader qu'elles soient solides. Je souhaiterois seulement qu'elles ne fussent pas accompagnées d'une vivacité & d'une aigreur qui semblent montrer un dessein formé de décrier l'Auteur qu'il critique. Monsieur Rollin n'a rien à craindre à cet égard, quand il seroit vrai que dans le cours d'un long Ouvrage il lui fût échappé quelques légères méprises, c'est un tribut qu'il auroit payé à l'humanité, & il n'en mériteroit pas moins les éloges d'homme sçavant, d'Ecrivain élégant & de Citoyen vertueux, qui le caractérisent dans son Histoire ancienne. Au reste toute critique devoit être accompagnée de poli-

tesse, d'égard & de modestie : faut-il que le flambeau de la vérité devienne les armes de la malignité & de l'envie. Entre Auteurs qui forment tous ensemble une espece de société & de République commune, il conviendrait, dit M. Rollin que l'on s'aïdât, & que l'on se soutint mutuellement ; & sur-tout que ceux qui se croient plus habiles que les autres eussent pour eux plus d'indulgence. Il y auroit dans cette maniere d'agir une modération & une noblesse qui marqueroient un mérite supérieur, & qui certainement attireroient aux gens de Lettres & aux lettres mêmes une estime générale. Quoique l'Auteur de la Critique n'ait pas eu pour M. Rollin tous les ménagemens qu'il lui devoit & qu'il se devoit peut-être à lui-même. M. Rollin finit néanmoins cet avertissement par lui faire des remerciemens. Je lui en dois, dit-il, de la peine qu'il s'est donnée de relever mes fautes par où il m'a mis en état de rendre mon Ouvrage moins défectueux. Je lui suis encore plus obligé, ajoute M. Rollin, du service considérable qu'il me rend par sa Critique, bien capable de mortifier l'amour propre & de servir de contre-poids contre les louanges & les applaudissemens, bien plus à craindre pour moi, & bien plus dangereux que ne le seroient les Critiques les plus vives. Nous croyons néanmoins que le prétendu amour propre de M. Rollin n'avoit pas besoin de cette mortification, si c'en est une ; quelques

grands qu'ayent été ses succès , il ne paroît pas qu'ils l'ayent enivré , & qu'il ait rien perdu de cette modestie qui rend le mérite si aimable.

Après avoir rendu compte des Avertissemens, nous venons à l'Ouvrage: La premiere guerre punique & les commencemens de la seconde sont la principale matiere de ce nouveau volume , c'est pourquoy M. Rollin a jugé utile de mettre à la tête un *Avant-propos* dans lequel il donne une idée du gouvernement, du caractère, des mœurs des Carthaginois. Il y rapporte aussi les differens Traités passés entr'eux & les Romains avant les guerres puniques.

Carthage étoit une colonie de Tir , la Ville du monde la plus renommée pour le commerce. Les Auteurs varient sur l'époque de l'établissement de cette colonie en Afrique. M. Rollin dit qu'on la peut fixer treize ans avant que Rome fût bâtie. La fondation de Carthage est attribuée à Elissa , Princesse Tirienne, plus connue sous le nom de Didon; Pigmalion son frere étoit Roi de Tir. L'avarice de ce Prince lui fit tremper les mains dans le sang de son beau-frere , il fit périr Sicharbas ou Sichée mari de Didon, pour s'emparer des grands biens qu'il avoit; Didon trouva le moien de se sauver , elle emporta tous les trésors de Sichée & ne laissa à Pigmalion que le remors d'un crime infructueux: Après plusieurs courses elle aborda sur les côtes d'Afrique près d'Utique, qui étoit une co-

lonie de Tir , & ayant acheté un terrain des habitans du pays , elle s'y établit avec une petite troupe qui s'étoit attachée à son sort. Quelque temps après elle y bâtit Carthage , *Carthada* nom qui dans la langue Phénicienne & dans la langue Hébraïque , qui sont fort semblables, signifie la ville neuve.

Carthage s'accrut d'abord peu à peu dans le pays même , mais sa domination ne demeura pas longtemps resserrée dans les bornes de l'Afrique; elle porta ses Conquêtes au dehors , envahit la Sardaigne , s'empara d'une grande partie de la Sicile , se soumit presque toute l'Espagne & envoya de tous côtés de puissantes colonies. Reine de la mer & maîtresse de tous les trésors que le commerce apporte , elle se fit un état qui pouvoit le disputer aux plus grands Empires. Elle étoit au plus haut point de sa grandeur , lorsque les Romains lui déclarerent la guerre.

Le gouvernement de Carthage étoit fondé, dit M. Rollin sur des principes d'une profonde sagesse. Aristote, quoiqu'il pense, comme on verra, que son gouvernement pêchoit par deux endroits considérables, met néanmoins cette République au nombre de celles qui étoient le plus estimées dans l'Antiquité , & qui pouvoient servir de modèle aux autres. Il remarque que jusqu'à son tems , c'est-à-dire , pendant plus de 500 ans , elle n'étoit tombée dans aucun des inconveniens des Gouvernemens mixtes; tel qu'étoit celui de Carthage. Il

n'y avoit eu aucune sédition considérable qui en eût troublé le repos, ni aucun tyran qui en eût opprimé la liberté.

Le gouvernement de Carthage réunissoit, comme celui de Sparte & de Rome, trois autorités différentes qui se balançoient l'une l'autre, & se prêtoient un mutuel secours : celle de deux Magistrats suprêmes appellés Suffetes, celle du Senat & celle du peuple, on y ajouta ensuite le tribunal des Cent qui eut beaucoup de crédit dans la République.

Le pouvoir des Suffetes étoit annuel comme celui des Consuls à Rome, auquel il ressembloit beaucoup. Ils présidoient aux Juge-mens, ils avoient le droit de proposer & de porter de nouvelles loix, ils faisoient rendre compte à ceux qui étoient chargés du recouvrement des deniers publics.

Le Senat formoit le Conseil de l'Etat, & étoit comme l'ame de toutes les délibérations publiques. Quand les sentimens étoient uniformes, & que les suffrages se réunissoient, il décidoit souverainement, lorsqu'il y avoit partage les affaires étoient portées devant le peuple à qui le droit de décider appartenait alors.

Le Tribunal des Cent étoit une Compagnie de cent quatre personnes. Elle tenoit lieu à Carthage de ce qu'étoient les Ephores à Sparte, c'est-à-dire, qu'elle servoit à balancer le pouvoir des Grands. Leur magistrature fut long-tems perpétuelle ; Annibal la rendit annuelle environ 200 ans après sa création.

Les Généraux dont l'autorité étoit absolue lorsqu'ils se trouvoient à la tête des armées, étoient obligés, quand la campagne étoit finie, de rendre compte au Tribunal des Cent de leur conduite & de leur administration.

Telles étoient les différentes parties qui formoient le corps politique de la République de Carthage, Aristote qui en loue le gouvernement, pense néanmoins qu'il y avoit deux grands défauts. Le premier consistoit en ce qu'on mettoit sur la tête d'un même homme plusieurs Charges, ce qui étoit regardé à Carthage comme la preuve d'un mérite non commun. Cette coutume étoit au sentiment d'Aristote très-préjudiciable au bien public ; en effet selon lui, lorsqu'un homme n'est chargé que d'un seul emploi il est beaucoup plus en état de s'en bien acquitter, les affaires pour lors étant examinées avec plus de soin & expédiées avec plus de promptitude. On ne voit pas, ajoute-t-il, que ni dans les troupes, ni dans la Marine, on en use de la sorte. Un même Officier ne commande pas deux corps différens, un même Pilote ne conduit pas deux vaisseaux. D'ailleurs le bien de l'Etat demande que pour exciter de l'émulation parmi les gens de mérite, les Charges & les faveurs soient partagées, au lieu que lorsqu'on les accumule sur un même sujet, souvent elles produisent en lui une sorte d'éblouissement par une distinction si marquée, & excitent dans les autres la jalousie ; les mécontentemens, les murmures.

Voilà

Voilà les raisons dont Aristote se sert pour prouver que le bien d'un Etat ne veut pas qu'un même homme soit chargé de plusieurs emplois, mais ce sont des considérations qui, quoique généralement vraies, doivent peut-être néanmoins céder souvent à des considérations particulières. En fait de gouvernement, il y a peu de maximes générales qui ne reçoivent de continuelles restrictions.

Le second défaut qu'Aristote relève dans le gouvernement de Carthage, c'est que le mérite & la naissance ne suffisoient pas pour parvenir aux premiers postes, il falloit que la richesse y fût jointe. La pauvreté étoit un titre d'exclusion, ce qu'Aristote regarde comme un très-grand mal dans un Etat; car alors, dit-il, la vertu n'étant comptée pour rien & l'argent tenoit lieu de tout, parce qu'il conduisoit à tout, l'admiration & la soif des richesses faisoit toute une ville & la corrompoit.

M. R. observe à ce sujet que si Aristote prétendoit, comme il semble l'insinuer, qu'on dût mettre également dans les premières dignités les riches & les pauvres, son sentiment seroit réfuté par la pratique générale des Républiques les plus sages, qui, sans avilir ni deshonorer la pauvreté, ont cru devoir, sur ce point, donner la préférence aux richesses, parce qu'on a lieu de présumer que ceux qui ont du bien ont reçu une meilleure éducation, pensent plus noblement, sont moins exposés à se laisser corrom-

*Sepr.*

pre & à faire des bassesses, & que la situation même de leurs affaires les rend plus affectionnés à l'Etat, plus disposés à y maintenir la paix & le bon ordre, plus intéressés à en écarter toute sédition & toute révolte.

Carthage doit être considérée comme une République marchande de tout ensemble & guerrière. Elle étoit marchande par inclination & par état, elle devint guerrière d'abord par la nécessité de se défendre contre les peuples voisins, & ensuite par le desir d'étendre son commerce & d'agrandir son Empire.

Le Commerce de Carthage étoit pour elle une source inépuisable de richesses. Située au centre de la Méditerranée, & prêtant une main à l'Orient & l'autre à l'Occident, elle embrassoit, par l'étendue de son Commerce, toutes les régions connues. Les Carthaginois en se rendant les facteurs & les négocians de tous les peuples étoient devenus les Princes de la Mer, le lien de l'Orient, de l'Occident & du Midi, & le Canal nécessaire de leur communication.

Outre les trésors que le Commerce apportoit continuellement à Carthage, elle en trouva une nouvelle source dans les mines d'or & d'argent d'Espagne : les naturels du pays en avoient long-tems ignoré ou méprisé l'usage. Les Phéniciens furent les premiers qui les fouillèrent, les Carthaginois & en suite les Romains en tirent un profit immense. Polibe cité par Strabon, dit

V v v

que de son tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux mines qui étoient dans le voisinage de Carthage, & qu'ils fournissoient chaque jour au peuple Romain vingt cinq mille dragmes, c'est-à-dire, 12500 liv.

La richesse de Carthage faisoit toute sa force. Il y n'y avoit qu'un très-petit nombre de ses Citoyens qui portassent les armes. Ses armées étoient composées de troupes mercenaires qu'elle achetoit dans les Etats voisins, ayant soin de choisir celles qui avoient le plus de mérite & de réputation. Elle tiroit de la Numidie une Cavalerie, legere, hardie, impétueuse, infatigable, qui faisoit la principale force de ses armées, des Isles Baléares les plus habiles frondeurs de l'univers; de l'Espagne & de l'Afrique une Infanterie ferme & invincible; des côtes de Genes & des Gaules des troupes d'une valeur reconnue & de la Grece même des soldats également bons pour toutes les opérations de la guerre, propres à servir en campagne ou dans les villes, à faire des sièges ou à les soutenir.

Ainsi les Carthaginois mettoient sur pied des armées composées de l'élite des différens peuples. Elle ne dépeuploit ni ses villes, ni ses campagnes, elle n'interrompoit point son commerce, les Arts ne cessent pas d'y fleurir, sa marine n'étoit point affoiblie, & si elle recevoit quelque échec ses pertes étoient promptement réparées par les sommes que lui fournissoit son commerce. Ces avantages étoient balancés par

des inconvéniens au moins aussi grands. Toutes ces parties (dit M. R. en parlant des différentes troupes qui composoient les armées Carthaginoises, ne tenoient ensemble par aucun lien naturel intime & nécessaire. Comme nul intérêt commun & réciproque ne les unissoit pour en former un corps solide & inalterable, aucune ne s'affectionnoit sincèrement au succès des affaires & à la prospérité de l'Etat. On n'agissoit pas avec le même zèle, & on ne s'exposoit pas au danger avec le même courage pour une République qu'on regardoit comme étrangere & par là comme indifférente, que l'on auroit fait pour sa propre patrie dont le bonheur fait celui des Citoyens qui la composent. Il y a plus, ces troupes mercenaires qui rendoient Carthage redoutable aux autres nations lui devenoient quelquefois redoutables à elle-même, & elle a plus d'une fois manqué d'en être la proie. Carthage avoit néanmoins un corps de troupes composé de ses propres Citoyens, mais peu nombreux. C'étoit l'école où la principale noblesse & ceux qui se sentoient le plus d'élevation, de talens & d'ambition pour aspirer aux premières dignités, se formoient à la guerre. On tiroit de ce corps tous les Officiers Généraux.

La grandeur de Carthage n'étoit donc fondée que sur des appuis extérieurs souvent dangereux, toujours foibles; & ils venoient à lui manquer, & que son commerce fût interrompu par la perte de quelque

bataille navale , si ruine lui paroif-  
foit néceffaire , & elle se livroit au  
découragement & au defefpoir.

M. Rollin fait voir qu'il n'en é-  
toit pas ainfi de la République Ro-  
maine : comme elle étoit fans com-  
merce & fans argent , elle ne pou-  
voit acheter des fecours capables de  
l'aider à pouffer fes conquêtes aufli  
rapidement que Carthage , mais  
aufli comme elle tiroit tout d'elle-  
même , & que toutes les parties de  
l'état étoient intimement unies en-  
semble , elle avoit des reffources  
plus fûres dans fes grands malheurs  
que n'en avoit Carthage dans les  
fiens , & de là vient qu'elle ne songea  
point du tout à demander la paix  
après la bataille de Cannes , com-  
me celle-ci l'avoit demandée après  
la victoire navale remportée par  
Lutatius dans une conjoncture où  
le danger étoit beaucoup moins  
preffant.

A l'égard des mœurs Cicéron  
dans le dénombrement des différen-  
tes qualités qui diftinguent les dif-  
férentes nations , donne aux Cartha-  
ginois pour caractère dominant la  
fineffe , l'habileté , l'adrefle , l'in-  
duffrie ; la rufe ( *Calliditas* ). La  
rufe & la fineffe , dit M. Rollin ,  
conduifent naturellement au men-  
fonge , à la duplicité , à la mauvai-  
fe foi & en accoutumant infenfible-  
ment l'esprit à devenir moins dé-  
licat fur le choix des moyens pour  
parvenir à fes fins , elles le prépa-  
rent à la fourberie & à la perfidie.  
C'étoit aufli un des caractères des  
Carthaginois , & il étoit fi connu  
qu'il avoit paffé en proverbe. Le

defir extrême des richesses produi-  
foit en eux un amour defordonné  
du gain qui étoit une fource fré-  
quente d'injuftice & de mauvais  
procedés. M. R. en cite un exem-  
ple bien frappant. Pendant une trê-  
ve que Scipion avoit accordée à  
leurs inflantes prières , des vaif-  
feaux Romains battus par la tem-  
pête étant arrivés à la vûe de Car-  
thage , furent arrêtés & faifis par or-  
dre du Senat & du peuple , qui ne  
purent luffer échapper une fi belle  
proye.

Le Caractère des Carthaginois é-  
toit feroce , hautain , impérieux. Le  
peuple timide & rampant dans la  
crainte , fier & cruel dans fes em-  
portemens , en même tems qu'il  
trembloit fous fes Magiftrats , fai-  
foit trembler à fon tour tous ceux  
qui étoient dans fa dépendance. Un  
mauvais fuccès étoit puni à Car-  
thage comme un crime d'Etat. Lorſ-  
que Terentius Varo rentra dans  
Rome après la perte de la bataille  
de Cannes , tous les ordres de la  
République allèrent au-devant de  
lui & le remercierent de ce qu'il  
n'avoit pas defefpéré du falut de  
l'Etat ; à Carthage on l'auroit puni  
du dernier fupplice.

Les Carthaginois portoient leur  
caractère de feroce té jufques dans  
le culte des Dieux qui fembleroit ,  
dit notre Auteur , devoir adoucir  
les mœurs les plus fâuvages & in-  
fpirer des fentimens de bonté &  
d'humanité. Diodore en rapporte un  
exemple qu'on ne peut lire fans  
horreur : dans le tems qu'Agathoc-  
les étoit prêt de mettre le fiége de-

vant Carthage, les habitans de cette ville se voyant réduits à la dernière extrémité, imputerent leur malheur à la colere de Saturne contre eux, parce qu'au lieu des enfans de la premiere qualité qu'on avoit coutume de lui sacrifier, on avoit mis frauduleusement à leur place des enfans d'esclaves & d'étrangers. Pour réparer cette prétendue faute, ils immolerent à Saturne 200 enfans des meilleures maisons de Carthage, & outre cela plus de trois cent Citoyens qui se sentoient coupables de ce crime, s'offrirent volontairement en sacrifice.

Ces sacrifices impies qui n'ont été que trop communs parmi presque toutes les nations idolâtres font voir combien Dieu les avoit abandonnées à leur sens reprouvé. Jesus-Christ n'avoit pas détruit l'Empire du démon, & c'étoit à lui sous le nom de leurs différentes divinités que les Payens offroient les malheureuses victimes d'un culte détestable.

Avant la premiere guerre Punique, les Carthaginois & les Romains avoient faits plusieurs Traités ensemble. Il paroît par le dernier conclu du tems de Pirrus & par le silence des Historiens sur la Marine des Romains avant les guerres Puniques, que jusques là les Romains n'avoient guères tourné leurs soins du côté de la mer, quoiqu'ils ne l'eussent pas entièrement négligé.

Nous venons à l'Histoire.

Le Livre onzième qui est le pre-

mier de ce nouveau volume, contient l'Histoire de la premiere guerre Punique. Elle a duré depuis l'an de Rome 488. jusqu'à l'année 509. ce Livre renferme par conséquent un espace de 24 ans. Cette premiere guerre est principalement célèbre par les rapides progrès que les Romains firent dans la Marine, & par la constance de Régulus. Elle fut terminée par un Traité dans lequel entr'autres avantages les Romains enleverent la Sicile aux Carthaginois.

Le Livre douzième remplit l'intervalle qui s'est écoulé entre la fin de la premiere guerre Punique & le commencement de la seconde. Cela forme un espace de 23 ans. Les principaux événemens sont le Traité par lequel les Romains firent les Carthaginois de leur abandonner la Sardaigne, ce qui fut par la suite une des causes de la seconde guerre Punique, l'irruption des Gaulois en Italie, qui après avoir gagné une premiere bataille, furent ensuite successivement & entièrement défaits dans plusieurs autres. L'occasion de cette guerre fut le partage que les Romains sept ou huit ans auparavant avoient fait à l'insoligation de Cæus-Flaminius Tribun du peuple, des terres du Picenum dont ils avoient chassé les Senonois : Plusieurs peuples de la nation Gauloise entrerent dans la querelle des Senonois, les Boyens sur-tout qui étoient limitrophes aux Romains & les Insubriens. Ils envoyerent même au delà des Alpes solliciter les peuples Gaulois



qui habitoient le long du Rhône.

Tous ces préparatifs allarmerent extrêmement les Romains qui avoient déjà éprouvé le courage des Gaulois. La superstition augmentoit encore leur frayeur. On avoit trouvé dans les Livres Sibillins un prétendu oracle qui portoit que les Grecs & les Gaulois prendroient possession de Rome ; *Romam occupaturos*. Pour en détourner l'effet les Pontifes imaginèrent un moyen aussi cruel que pueril. Ce fut d'enfouir tout vivans en terre deux Grecs & deux Gaulois hommes & femmes , ce qu'on renouvella au commencement de la seconde guerre Punique. Les Gaulois furent vaincus & l'Italie entière fut soumise aux Romains depuis l'Occident jusqu'à l'Orient , c'est-à-dire , depuis les Alpes jusqu'à la Mer Jonnienne. Ils fournirent encore l'Égypte & l'Illyrie à leur domination.

Le Livre XIII , qui est le dernier de ce volume , comprend le commencement de la seconde guerre Punique jusqu'à la bataille de Trasimène inclusivement. La prise de Sagonte , le passage d'Annibal en Italie , le combat du Tésin , les batailles de la Trebie & du Lac Trasimène en sont les principaux faits aussi connus qu'intéressans. On trouve dans ce volume plusieurs digressions curieuses sur les Gladiateurs , sur les Tribus , sur les Saturnales , sur les vœux , sur les Publicains , sur les habits des Romains. Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de les faire toutes connoître , nous nous bor-

nerons à donner une idée très-abrégée de ce qui regarde les Gladiateurs & les Saturnales.

L'usage des Gladiateurs fut introduit à Rome l'an 488. les deux frères M. & D. Brutus s'en servirent pour célébrer les funérailles de leur pere. Tite Live remarque qu'ils étoient déjà en usage chez d'autres peuples d'Italie. On ne les employa d'abord à Rome que dans les funérailles des hommes illustres ; dans la suite l'usage en devint si commun que les particuliers marquoient par leur testament combien ils vouloient qu'il y eût de couples de Gladiateurs à leurs funérailles , on les appelloit *Busuvarii* , parce qu'ils combattoient autour du bucher. Le nombre n'en fut pas d'abord excessif , mais il alla toujours en augmentant. L'an 578. de Rome 74 Gladiateurs combattirent à des funérailles.

Ce spectacle , qui dans son origine étoit une cérémonie de deuil , devint par la suite un des divertissemens les plus agréables aux peuples Romains. La profession de Gladiateur fut un Art enseigné par des Maîtres qu'on appelloit *Lanista*. Il n'étoit point permis aux Gladiateurs de donner en combattant la moindre marque de foiblesse ou de crainte , c'étoit un crime pour eux que de faire entendre la moindre plainte quand ils étoient blessés ou de demander quartier quand ils étoient vaincus. Leurs maîtres leur faisoient jurer qu'ils combattraient jusqu'à la mort. Ils étoient différemment armés & étoient en

consequence différemment nommés, ceux qu'on appelloit *Retiarii* avoient pour arme un Trident avec un Rets ou filet qu'ils jettoient sur la tête de leur antagoniste pour l'embarrasser dans ce filet & le mettre hors d'état de se défendre.

On appelloit *Thraces* ceux qui avoient une armure semblable à celle des Thraces, c'est-à-dire une espee de dague avec une rondache & ainsi des autres.

Les Athéniens dont le caractère étoit la douceur & l'humanité n'admirent jamais dans leur ville ces spectacles plus dignes de réjouir des bêtes féroces, que des hommes qui devoient se regarder tous comme freres. Comme on leur proposoit d'y établir un combat de Gladiateurs pour ne pas ceder en ce point à ceux de Corinthe: Renversés donc auparavant, s'écria un Athénien du milieu de l'assemblée, renversez l'Autel que nos peres, il y a plus de mille ans, ont élevé à la miséricorde.

Il fallut bien des efforts pour déraciner à Rome cette coutume barbare. Quelques Empereurs Payens y apportèrent des remèdemens, Marc-Aurele ne permit de combattre qu'avec des épées émoussées; il étoit réservé au Christianisme d'abolir ces spectacles sanglans. Constantin le Grand défendit les combats de Gladiateurs; sa défense n'eut pas apparemment un grand effet, puisqu'Honorius fut obligé de la renouveler dans l'occasion que nous allons rapporter. Un saint Solitaire d'Orient, nommé Telemaque, vint à

Rome, où la fureur des spectacles regnoit encore, il se rendit à l'Amphithéâtre comme les autres, mais dans une intention bien différente. Quand le combat fut commencé il descendit dans l'Arene & fit son possible pour empêcher les Gladiateurs de s'entre-tuer. Ce fut un spectacle auquel on ne s'attendoit point, & qui au lieu de toucher les spectateurs les révolta; ils se jetterent sur le saint Solitaire & le tuèrent à coup de pierre. Honorius ayant sçu cette horrible action, défendit absolument le combat des Gladiateurs & le sang du martyr, dit M. Rollin, obtint de Dieu ce que les loix de Constantin n'avoient pu faire. Il ne fut plus parlé depuis à Rome de combats de Gladiateurs.

Les Saturnales étoient une fête instituée en l'honneur de Saturne. Elle avoit pour objet de représenter cette égalité que les hommes apportent en naissant, & qu'on supposoit avoir subsisté pendant le règne de Saturne.

Cette fête se célébroit dans le mois de Decembre, les Romains quittoient la Toge & paroissoient en public en habit de table. Ils s'envoyoient des présens comme aux étrennes qui s'appelloient *Apophoreta*. Les jeux de hazard défendus en un autre tems étoient alors permis. Le senat vaquoit, les affaires du Bureau cessoient. Les Ecoles étoient fermées.

Les enfans annonçoient cette fête en courant dans les rues dès la veille & criant *io Saturnalia*. On voit encore des Medailles sur

lesquelles ces mots sont gravés. C'est le fondement de la raillerie piquante que le fameux Narcisse affranchi de Claude essuya, lorsque cet Empereur l'envoya dans les Gaules pour appaiser une sédition qui s'étoit élevée parmi les troupes. Il fut monté sur le Tribunal pour haranguer l'armée à la place du Général, les soldats se mirent à crier *Jo Saturnalia* voulant dire que c'étoit la fête des Saturnales, où les esclaves faisoient les maîtres. C'étoit en effet ce qui s'y pratiquoit de plus remarquable. Les maîtres changeoient d'état & d'habit avec leurs esclaves, ils leur donnoient autorité sur toute la maison qui leur devenoit soumise comme une petite République. Ils vouloient qu'on leur rendît les mêmes respects & les mêmes devoirs qu'à eux. Non seulement ils les admettoient à leur table, mais selon A-

thénée ils les y servoient; enfin ils leur donnoient la liberté de dire & de faire tout ce qu'il leur plaisoit. M. Rollin remarque que cette coutume avoit été sagement établie pour faire souvenir les maîtres que les esclaves étoient hommes comme eux, & devoient être par conséquent traités avec humanité & regardés par eux comme des espèces de commençaux & d'amis d'un ordre inférieur. C'est par la même raison, ajoute-t'il, qu'à Rome dans la cérémonie la plus capable d'inspirer des sentimens de complaisance & d'orgueil, c'est-à-dire dans le triomphe où le vainqueur du haut d'un char pompeux étoit donné en spectacle à tout un peuple, on avoit soin de placer derrière lui un esclave qui l'avertissoit de se souvenir qu'il étoit homme.

*ASTRONOMIE PHYSIQUE, OU PRINCIPES GÉNÉRAUX de la Nature, appliqués au Mécanisme Astronomique, & comparés aux principes de la Philosophie de M. Newton. Par M. de Gamaches, Chanoine Régulier de Sainte Croix de la Bretonnerie, de l'Académie Royale des Sciences* A Paris, chez Charles - Antoine Jombert, rue S. Jacques, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, à l'Image Notre-Dame: 1740. vol. in-4°. pag. 410. & 22 planches.

**A**VANT l'illustre Descartes, on pensoit peu au mécanisme des Cieux. Il falloit un génie tel que ce grand Philosophe pour embrasser d'une vue générale l'arrangement de l'Univers; il faut néanmoins convenir qu'il est tombé en défaut. Mais à travers ses erreurs on aperçoit un génie va-

ste & fécond, tel qu'il le falloit pour découvrir les vérités qu'il nous a transmises. Depuis ce Philosophe, la Physique s'est fort enrichie, les expériences, les observations, la Géométrie même que ce grand Homme avoit conduite si loin, s'est fort augmentée. Il semble cependant que les con-

noissances n'ont fait qu'accroître les doutes. Les Philosophes toujours embarrassés à allier différentes observations ont eu recours à diverses hypothèses ; il seroit heureux de rencontrer un Système qui pût les concilier & se trouver indépendant de nouvelles suppositions qu'on fait presque toujours suivant l'exigence des cas que la nature peut nous présenter. C'est sans doute une telle considération, & peut-être l'honneur de la Nation qui a engagé M. de Gamaches à composer l'excellent Ouvrage dont nous allons rendre compte. Newton, ce célèbre Géomètre, est devenu redoutable ; on ne pénètre qu'avec peine dans les secrets de la Géométrie, dont il a eu soin d'orner la Physique. Quelques illustres modernes ont osé attaquer plusieurs de ces principes. Mais ces principes tiennent à une espèce de Métaphysique toujours susceptible de détours & de faux-fuyans. Il falloit plus que de la hardiesse pour examiner Newton dans ses calculs & le suivre dans les conséquences qu'on déduit de cette fine Geometrie. Une erreur dans la Géométrie commise par Newton pouvoit devenir une vérité, ou du moins en imposer à bien des Géomètres. Rien n'a arrêté M. de Gamaches en reconnoissant la supériorité de Newton, il a sçu profiter de ses propres armes pour le combattre.

L'Ouvrage dont nous allons parler est partagé en neuf Dissertations, auxquelles on a joint quel-

ques éclaircissemens. Elles sont précédées d'un Discours préliminaire. M. de Gamaches, à l'imitation de plusieurs célèbres Auteurs, a voulu mettre ici les phénomènes généraux de la Nature, tels que les inclinaisons des orbites des Planètes rapportées à l'Ecliptique. Car les orbites des Planètes sont différemment inclinées les unes sur les autres, & leurs nœuds, c'est-à-dire, l'intersection de ces plans répond à différens points du Ciel ; ce n'est plus qu'une question de Trigonométrie sphérique d'avoir les positions respectives sur toute autre orbite à laquelle on veut les rapporter, lorsqu'on a la position des Planètes par rapport à l'Ecliptique : c'est par ce moyen qu'on sçait l'inclinaison des Planètes par rapport à l'Equateur du Soleil. Mais ces nœuds, soit les ascendans, soit les descendans, ne peuvent être marqués que pour un certain tems limité, puisqu'ils sont variables à cause de leur propre mouvement, & celui de l'axe de la Terre autour des pôles de l'Ecliptique, c'est de la différence de ces deux mouvemens, d'où naît le direct & le rétrograde dont l'on a donné ici la Table.

Il y a quelque chose de plus difficile à déterminer, c'est l'apparence que chaque orbite a avec son plan particulier, relativement à celui avec lequel elle change régulièrement de situation ; & ce changement de position influe sur les mouvemens des apides : on trouve ici une Table des mouvemens

mens annuels des aphides rapportés au point équinoxial du printemps, & au ciel des étoiles fixes avec le lieu des aphides rapportées à l'Ecliptique.

Dans un Ouvrage si important il étoit nécessaire, pour déduire d'exactes conséquences, d'évaluer les plus grandes, les moindres, & les plus petites distances de la Terre à ces Planètes, ainsi que leurs excentricitez. Quiconque connoît la liaison & les loix immuables qui sont établies entre les distances & les tems des révolutions, sentira qu'on ne pouvoit se dispenser de mettre ces tems marqués ici suivant les Tables de M. de la Hire. Les densitez des Planètes, leurs rotations autour de leur propre centre, le rapport de leurs diamètres entre dans le Système Astronomique, elles y sont même d'un grand poids, ainsi que les différentes inclinaisons de la Lune, le mouvement de ses aphides, les inégalitez de ses mouvemens y devoient être exposées, puisque ce sont ces phénomènes dont notre Auteur entreprend de rendre raison.

La première Dissertation traite du mouvement, nous n'en parlerons point. Nous avons un si grand nombre de choses sur lesquelles nous souhaitons entretenir le Lecteur qu'il nous permettra de le renvoyer à l'Ouvrage même, d'autant plus qu'on peut regarder cette partie comme étrangère aux questions qui font le sujet de celles que M. de Gamaches a entrepris

*Sept.*

d'éclaircir.

*Seconde Dissertation.*

Les loix du mouvement sont le fondement de toute la mécanique. Cette question, qui bien connue, quant au résultat des opérations, tient à une question purement métaphysique. On a disputé longtemps s'il y a un espace, c'est-à-dire quelque chose vuide de toute matière, ou si la matière elle-même occupant son propre lieu remplit exactement celui que l'Auteur de la nature lui a destiné. Cette question a fait demander nécessairement si le mouvement est relatif ou absolu. En conservant les anciennes manières de raisonner, il est assez difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer, s'il y a du vuide dans la nature ou un plein universel, il falloit donc se tourner d'un autre côté & remonter à des principes dont tout le monde convint, tels que la sagesse de Dieu. Or M. de Gamaches fait sentir que l'Auteur de la nature qui suit toujours les voyes les plus simples, a dû nécessairement établir la communication des loix telles qu'elles existent pour que nous ne fussions pas abandonnés à une illusion perpétuelle dans laquelle nous serions tombés s'il avoit établi toutes autres loix que celles qu'exigeoit la nature du mouvement relatif. Car dans ce cas les apparences ne seroient jamais les mêmes, elles seroient variables pour deux spectateurs. Au

X x x

contraire dans le mouvement relatif les apparences seront toujours fixes, ce qui convient infiniment à la Sagesse du Créateur.

Entrons dans la troisiéme Dissertation :

C'est le principe de l'attraction qu'on trouve ici expliqué & plein de toute la Géométrie que peut demander cette matiere. M. Newton fait servir ce principe, comme l'on sçait, de fondement au fameux Ouvrage qu'il nous a laissé sur le Système du Monde. Voici comme s'exprime M. de Gama-ches : » Ce nouveau Philosophe, » déjà illustré par les rares connois- » sances qu'il avoit puisées dans la » Géométrie, souffroit impatiem- » ment qu'une Nation étrangère pût » se prévaloir de la possession où elle » étoit d'enseigner les autres, excité » par une noble émulation, & gui- » dé par la supériorité de son génie, » il ne songea plus qu'à affranchir » sa patrie de la nécessité où elle » croyoit être d'emprunter de nous » l'art d'éclairer les démarches de la » Nature & de la suivre dans ses » opérations. Ce ne fut point enco- » re assez pour lui, ennemi de tou- » te contrainte, & sentant que la » Physique le gêneroit sans cesse, » il la bannit de sa Philosophie, & » de peur d'être forcé de reclamer » quelquefois son secours, il eut » soin d'ériger en loix primordiales » les causes intimes de chaque Phé- » nomène particulier. Par-là toute » difficulté fut applanie, son travail » ne roula plus que sur des sujets » traitables qu'il sçut assujettir à ses

» calculs. Un phénomène analysé » géométriquement devint pour lui » un phénomène expliqué. Ainsi cet » illustre rival de M. Descartes eut » bien-tôt la satisfaction singulière » de se trouver grand Philosophe, » par cela seul qu'il étoit grand » Géomètre.

Les Règles de Kepler sont les loix de l'Astronomie. Voyons-les exactement. Car cet Ouvrage ne tire toute sa force que de sa parfaite conformité avec l'harmonie de ces loix, & ne renverse le Système Cartésien que par un accord perpétuel avec ces mêmes loix que la nature a rendues invariables. Avant que d'entrer en matiere nous placerons quelques définitions dont nous avons besoin pour rendre notre Extrait plus utile à ceux qui voudront s'en servir pour comprendre un Ouvrage qui mérite toute l'attention du lecteur.

Lorsqu'une Planète décrit une orbite telle qu'une ellipse, on distingue quatre mouvemens.

Le mouvement absolu de la Planète,

Le mouvement translatif de la Planète,

Le mouvement de la matiere éthérée, & le mouvement angulaire de l'une & de l'autre.

Par le mouvement absolu on entend le mouvement suivant la tangente qui est le petit élément de la courbe.

Le mouvement translatif est celui dont la direction est perpendiculaire au rayon vecteur.

Le mouvement de la matiere est

pris suivant la même direction perpendiculaire au rayon, mais quelquefois il se trouve plus grand, & quelquefois plus petit que celui du mouvement translatif des Planètes.

Le mouvement angulaire est l'arc par lequel on juge du mouvement d'une Planète.

Dans les cercles les vitesses absolues, les translatives & les angulaires seront les mêmes, elles sont toujours en raison inverse des racines quarrées des distances, & les tems des révolutions sont comme les racines des cubes des distances ou rayons vecteurs. Mais si les Planètes décrivent des ellipses, leurs vitesses absolues seront comme les racines des paramètres des sections qu'elles décrivent divisées par les perpendiculaires menées du foyer sur les tangentes aux différens points par où passent successivement ces Planètes. Aux moyennes distances arithmétiques ou à l'extrémité du petit axe de l'orbite que décrit une Planète, leurs vitesses absolues sont égales à celles de la matière, & par conséquent en raison inverse des racines de leurs distances. Les tems des révolutions des Planètes sont comme ceux de la matière prise aux moyennes distances, d'où il suit que les quarrés des tems sont comme les cubes des distances moyennes. Par ceci on peut toujours comparer la vitesse de deux Planètes ensemble, en les imaginant circuler dans des cercles qui auroient pour rayon la ligne tirée

du foyer à l'extrémité du petit axe, car elles employent autant de tems à parcourir leur vraie orbite que celui qu'elles mettroient à parcourir ce cercle dont nous avons assigné le rayon.

Imaginons présentement avec M. de Gamaches (qui, dans cette troisième Dissertation, parle le langage des Astronomes & des Newtoniens) un corps en mouvement, continuellement détourné de son chemin par une force, soit uniforme, soit variable vers un certain point fixe, il décrira une courbe; donc les aires seront toujours proportionnelles aux tems. La converse de cette proposition est également vraie. Dès-là on peut assigner les vitesses absolues des Planètes, & on trouve que dans une orbite quelconque elles sont en raison renversée des perpendiculaires abaissées du foyer sur les tangentes, mais les mouvemens translatifs des couches sphériques qu'on voudroit supposer pousser ou agir sur la Planète, seront en raison renversée des racines des distances, alors il est démontré que si les mouvemens translatifs des Planètes suivoient cette proportion, les tems seroient comme les quarrés des distances, ce qui troubleroit la loi de Kepler; on ne peut donc recevoir cette action de matière sur la Planète, sans tomber en contradiction avec soi-même, puisque si, d'une part, l'on veut que les vitesses translatives de la matière soient en raison renversée des distances, on aura

$$X \propto x^2$$

les aires proportionnelles aux quarrés des tems. Mais les tems ne suivront plus la proportion des racines quarrées des cubes des distances, si de l'autre, on prend ces vitesses en raison inverse des racines quarrées des distances on aura les quarrés des tems proportionnels aux cubes des distances, mais les aires ne suivront plus la proportion des tems.

M. Newton explique toutes ces loix avec facilité, il supprime la matiere, donc il n'y aura point d'altération dans le mouvement circulaire de la Planète, & pour qu'elle puisse être perpétuellement détournée de sa premiere détermination, il suppose les Planetes attirées par le Soleil. Voila comme; dit M. de Gamaches, la difficulté levée, & le phénomène expliqué: un autre principe qu'a adopté M. Newton, & qui devient tres-probable en admettant les idées de l'attraction, c'est que les chûtes initiales sont en raison directe des masses, en même tems qu'elles sont en raison renversée des quarrés des distances, puisque plus il y a de masse attirante, plus le corps doit être attiré. Ainsi l'attraction ne peut pas s'admettre sans une mutualité. Car toute action est jointe à une réaction. C'est pourquoi la Lune & la Terre doivent nécessairement tendre à s'approcher avec des vitesses qui soient en raison renversée de leurs masses. Ce sont-là les principes du célèbre Newton. Des cette Dissertation notre Auteur donne à penser

combien ce Systême est sujet à l'arbitraire. Pourquoi, par exemple, les Planetes circulent-elles toutes dans le même sens? Pourquoi tournent-elles sur leurs centres dans le même sens qu'elles tournent autour du Soleil? Pourquoi le centre commun de gravité du Soleil & des Planetes reste-t-il immobile? Pourquoi les corps célestes ne se réduisent-ils pas en un seul point s'il arrive quelque déplacement, comme on ne peut en douter? Puisqu'alors ils ne doivent cesser de s'approcher à cause de l'augmentation des forces attractives qui sont toujours en raison renversée des quarrés des distances. Pourquoi enfin la différence de la force qu'a la Terre pour attirer la Lune, étant à celle qu'a le Soleil pour les séparer dans le cas des Sizigies, comme 178 à 1, a peu-près? Pourquoi, dis-je, la Lune ne tournera-t-elle pas contre l'ordre des Signes dans le tems que son centre de gravité décrira son orbire autour du Soleil; car, suivant la loi de Kepler, les deux Planetes ayant commencé à se mouvoir avec des vitesses reciproquement proportionnelles aux racines de leurs distances au Soleil, les forces qu'elles auront eu pour s'attirer, l'auront emporté sur celle qu'avoit le Soleil pour les séparer. Il est clair qu'en les regardant alors comme attachées aux extrémités des bras d'un levier, l'excès de la vitesse de la Planète inférieure, sur celle de la Planète supérieure auroit dû déterminer



l'une & l'autre masse à circuler autour de leur centre commun de gravité, suivant une direction contraire à celle de la circulation de ce centre commun autour du Soleil.

*Quatrième Dissertation.*

Une partie des plus beaux Théorèmes de M. Newton se trouve dans cette Section. M. de Gamaches a choisi ceux qui pouvoient lui être utiles, & que le sçavant Anglois a employés pour déterminer les différentes especes d'attractions; on y trouve, par exemple, comment deux corps égaux, placés à une certaine distance, sont toujours attirés par deux autres dans la raison renversée des quarrés des distances. On y cherche dans quel rapport s'attireront ceux dont les distances seroient proportionnelles aux rayons de deux globes attirans, on y découvre comment un corpuscule placé dans une sphère vuide sera attiré également, & que l'attraction de celui qui est placé dans une sphère pleine suit le rapport des rayons. On peut appliquer ces raisonnemens à tous les corps qui sont semblables. Mais Newton n'en est pas resté à ces seules considérations, il lui falloit trouver la somme de ces attractions, & notre Auteur n'a pas manqué de le suivre. Il cherche, avec le secours de la même Géométrie qu'a employé Newton, la somme des attractions d'un corps qui en attire un autre;

or, si l'on y fait attention, on voit que les lignes qui expriment le rapport de ces attractions doivent être dans la raison renversée des quarrés des distances, & par conséquent inégales, donc elles doivent terminer une courbe dont l'intégrale fera l'aire de la courbe ou la somme des attractions. On est mené par-là insensiblement à la comparaison d'un corpuscule attiré par une sphère & par un cylindre: les Géomètres sentiront bien le but de cette comparaison. On veut connoître le rapport de l'attraction d'un corps au sphéroïde applati & à la sphère, d'où, par quelques conclusions que M. Newton a adoptés lui-même, on arrive à prouver que la pesanteur absolue au pôle est à la pesanteur sur l'Equateur, comme 501 à 500.

Une suite de l'attraction est la facilité avec laquelle on compare la masse du Soleil avec celle de la Terre, Jupiter, Saturne, c'est-à-dire, les Planètes qui ont des Satellites; ces rapports sont susceptibles de différentes expressions qu'on trouvera dans la suite, le premier que notre Auteur enseigne est qu'une masse centrale est égale à la chute initiale d'un de ses Satellites, multipliée par le quarré de sa distance à ce même Satellite; or cette masse, divisée par son volume, donnera la densité du Soleil, de Jupiter, de Saturne, &c. M. de Gamaches recherche encore quel rapport il y a entre les tems de la révolution d'un Satellite & sa distance au centre commun.

de gravité des deux masses, & ce tems est toujours proportionnel à la racine de cette distance au centre commun de gravité des deux masses : on fera dans la suite un grand usage de ce théorème pour rendre l'attraction plus que parfaite.

L'Auteur finit cette Dissertation par examiner la tendance respective d'un Satellite vers la Planète à laquelle il est associé, & de la Planète vers le Satellite. Un calcul fort aisé démontre que la pesanteur d'un Satellite augmente dans ses quadratures, & diminue du double de son augmentation dans le tems des Szigies. Il est vrai que ces problèmes appartiennent à Newton, mais les démonstrations appartiennent à M. de Gamaches, & elles sont présentées avec tant de clarté & de méthode, que c'est un nouveau mérite d'avoir su expliquer ces vérités abstraites qu'on n'entend qu'avec peine chez celui de qui notre Auteur les a tirées.

La cinquième Dissertation traite du mouvement des corps dans les fluides. Ceux qui connoissent le fameux Ouvrage de M. Newton n'ignorent pas qu'il a employé dans cette partie la plus subtile Géométrie. M. de Gamaches, toujours attentif à placer les théorèmes dont M. Newton s'est servi, ne le perd point de vue. Il nous donne par analyse les propositions nécessaires pour calculer les différentes résistances qu'éprouve un corps en traversant divers milieux. Mais avant que de les rapporter,

notre Auteur annonce une proposition qui devient importante, & qui se trouve le fondement de presque tout son Système.

Lorsqu'un corps solide reçoit du mouvement, toutes ces parties entrent en partage, & le mouvement se communique à toutes celles qui le composent. Mais un fluide est une masse composée de parties infiniment déliées, & détachées les unes des autres, il peut donc recevoir plusieurs impressions, & celles qui ne sont pas immédiatement appliquées au corps frappant, s'écartent & se dérobent à l'impression du choc. Il suit de-là qu'un corps placé dans un fluide comprimé, déplace les parties par une circulation perpétuelle, c'est-à-dire, que les couches de ce fluide conçues infiniment minces s'échapperont latéralement avec une grande facilité, & cela parce qu'il est démontré que dans un fluide les mouvemens latéraux occasionnés par un mobile, ne prennent rien sur le mouvement direct du mobile, la vitesse du corps diminuera à peine d'une infinitième de sa force, puisque son action ne consiste pas à pousser chacune des surfaces qui lui est présentée, mais à déranger seulement les parties de la couche infiniment mince qui lui cède & s'échappe par les côtes avec une telle vitesse qu'elle peut même augmenter à l'infini, si l'on imagine ce fluide entre deux plans parallèles, dont l'un iroit à la rencontre de l'autre.

Les résistances qu'éprouvent les

corps dans les fluides sont proportionnelles , non seulement aux couches qu'ils font circuler par leur mouvement , mais à la densité des milieux. Elles sont encore relatives à la densité de ces corps , & à leurs vitesses ainsi qu'à leurs figures. On trouve donc le rapport de ces résistances par le rapport composé de tous ces rapports particuliers.

On peut , avec la Géométrie , déterminer les vitesses résidues d'un corps qui se meut dans un fluide. A chaque instant il trouve de nouvelles résistances , mais on connoît sa masse , sa vitesse , & la quantité de parties de ce fluide qu'il déplace ; il est donc facile d'assigner les pertes. Ces suites de vitesses résidues forment une progression harmonique. Or si l'on imagine une hyperbole équilatère dont la puissance égalera le carré de la force primitive , & que ses abscisses soient partagées en parties égales , les ordonnées élevées à ces points seront en progression , & chaque ordonnée sera proportionnelle à la vitesse résidue dont l'abscisse correspondante signifie le tems écoulé , & les espaces mixtilignes exprimeront l'espace total parcouru , par conséquent la somme de ces vitesses résidues. On s'apperoit bien des différentes hypothèses qu'on pourroit faire sur les résistances , mais on a supposé ici qu'elles décroissent comme les carrés des vitesses , d'autant plus qu'elles suivent ce rapport dans un milieu infiniment fluide.

Il faut encore voir quelles sont les différentes faces ou côtés par lesquels un corps est mû dans un fluide , ce qui fait examiner à M. de Gamaches quel est le rapport de l'impression que feroit un fluide sur la superficie d'un solide engendré par une courbe quelconque à celui qu'il éprouveroit sur sa base. Mais il est à remarquer que les parties de ce fluide se dérangeant par le mouvement qui lui sera imprimé , les particules voisines de l'espace que le corps mû vient de quitter sont remplacées avec une vitesse proportionnelle à la racine de la hauteur du fluide. Les vuides qu'il plairoit d'imaginer deviendroient un obstacle au mouvement , puisque dans cette supposition il faudroit que les particules se ramassassent pour être poussées , & pour lors elles ne s'échapperoient plus latéralement , le corps supporteroit toute la colonne qui lui seroit exposée , & dès-là tout mouvement s'anéantiroit. La perpétuité du mouvement n'est donc admissible que dans l'hypothèse de la plénitude universelle.

Lorsqu'un corps est poussé vers les parties d'un fluide , on peut attribuer cette même vitesse aux particules du fluide , & laisser le corps mû en repos ; la colonne alors qui s'appuie sur la face qui lui est présentée est réagie par celle de derrière , que nous appellons la *postérieure* ; mais si , par la pensée , on supprime cette postérieure , il est évident que l'antérieure s'appuyera sur le côté qu'on lui

a exposé, & qu'il la supportera toute entière. Remettons présentement cette colonne que nous avions supprimée, l'équilibre renaîtra & le corps n'éprouvera plus aucune résistance, il ne portera aucun poids. La communication entre les parties supérieures & inférieures se rétablira. Le mouvement qui fait l'essence du fluide remet l'équilibre. Si l'on transporte maintenant le mouvement au corps, il n'aura que les particules à déplacer, qui, comme nous l'avons dit, s'échapperont, & celles de derrière venant à succéder, l'équilibre ne sera point troublé, & le corps mu n'aura point de poids à supporter. Cela posé, qu'on conçoive que ce même corps mis en mouvement soit exposé au courant d'un fleuve. Il recevra pour lors deux impressions, la première qui lui viendra des particules qu'il obligera de s'écarter, & la seconde du poids d'une colonne d'eau qui aura pour hauteur celle de sa chute, & qu'il est obligé de soutenir; car pour lors chaque couche du fluide est conçue couler le long d'un plan incliné, & avoir acquis une vitesse égale à la racine quadrée de sa hauteur. C'est ainsi qu'un poisson, en nageant dans une eau tranquille, n'éprouve qu'une seule impression, mais que s'il remonte un courant il éprouvera deux résistances, l'une de la part des parties à déplacer, & la seconde de la part d'une colonne d'eau égale au poids de cette masse multipliée par la racine quadrée de la chute du courant.

C'est, suivant notre Auteur, pour n'avoir pas fait cette distinction que M. Newton avoit démontré l'impossibilité du plein en démontrant qu'une sphère d'une densité égale à celle du fluide dans lequel on la feroit mouvoir, perdroit la moitié de sa vitesse en moins de tems qu'elle n'en emploieroit à parcourir d'un mouvement uniforme un espace égal à trois fois son diamètre. M. de Gamaches rapporte la démonstration de Newton telle qu'elle se trouve chez cet illustre Géomètre, il le suit dans tout son calcul, & il fait voir que son parallogisme vient de n'avoir pas fait attention à ces deux résistances, puisque l'Ether n'est pas un fluide tombant. Voilà donc le plein rétabli dans l'Univers. On a prouvé la non résistance de l'Ether, & son inaction sur les corps célestes, ils se mouvront donc comme s'ils étoient dans le vuide. Les règles de Kepler se trouveront observées, une première direction & le mouvement de pesanteur les fera circuler autour d'un centre commun; restera seulement à faire connoître d'où vient ce dernier phénomène, & pourquoi il suit toujours le rapport renversé des carrés des distances, c'est ce que M. de Gamaches explique dans sa sixième Dissertation.

#### *Sixième Dissertation.*

Ceci est un morceau qui appartient en entier à M. de Gamaches. Après quelques définitions nécessai-

res de la force centrifuge & de ses augmentations , comme de ses pertes , on vient à un Théorème essentiel.

Lorsqu'un tourbillon se meut, chaque corpuscule a nécessairement deux tendances , l'une vers le centre du cercle qu'il décrit, & l'autre vers le centre de la masse totale; on démontre que le rapport de ces deux forces centrifuges, ou de ces deux efforts qu'il fait pour s'échapper est en raison renversée des rayons qui se terminent au point où est placé le corpuscule. Mais en supposant que ce même corpuscule pût pénétrer la matiere qui lui fait obstacle, il décrirait un grand cercle qui aurait une tangente commune avec ce petit cercle, puisq'ue le mouvement réfléchi est toujours dans le plan où se trouve la perpendiculaire tirée au point de contact qui est ici le rayon de la sphère; il n'est donc retenu dans son plan que par la résistance que lui fait la couche sphérique.

Toutes les couches sphériques dont la sphère est formée ont nécessairement des forces centrifuges égales , puisqu'elles sont en équilibre. Si l'une l'emportoit sur l'autre, elles se dissiperoient ou se comprimeroient de maniere à réduire le tout en une masse impénétrable. De l'égalité de ces forces centrifuges on tire donc la figure du tourbillon, qui ne peut être que sphérique, puisque c'est la seule figure qui puisse donner une pression & une réaction égale dans la matiere environnante. Avec tout ceci qu'on

*Sept.*

ne peut refuser on déduit aisément par de simples analogies que tous les points d'une même couche ont des vitesses égales; mais que les vitesses de deux points quelconques pris dans des couches différentes sont dans la raison renversée des racines des rayons. On conclura encore que les forces centrifuges de deux points pris dans les couches différentes d'une même masse fluide sont en raison renversée des quarrés des rayons, nonobstant l'égalité des forces centrifuges de deux couches prises en total. Enfin on déduira des mêmes proportions que les tems des révolutions de deux points pris dans des plans concentriques sont comme les racines quarrées des cubes des distances.

Voilà donc les règles de Kepler déduites dans le tourbillon, mais il est important de faire attention qu'il implique contradiction que les Planètes qui parcourent des ellipses soient emportées par la matiere qui circule autour du Soleil; car si d'un côté il suit, du principe de l'équilibre des tourbillons que les vitesses translatives de la matiere sont par tout en raison inverse des racines des distances, & que les tems soient proportionnels aux cubes des distances, on démontre de l'autre que les aires étant proportionnelles aux tems employés à les décrire; il faut que les mouvemens translatifs de la Planète, pris suivant la direction de ceux de la matiere, soient en raison inverse des distances. Il est

*Y y*

vrai qu'aux moyennes distances des Planètes , leurs vitesses absolues sont égales à celles de la matière , comme nous l'avons dit au commencement de notre Extraît. Mais à cause de la direction oblique du mouvement des Planètes à cette distance , leur mouvement translatif est plus petit que celui de la matière. Ces mouvemens translatifs ne deviennent égaux à ceux de la matière qu'aux extrémités des rayons moyens proportionnels géométriques entre la moitié du petit & du grand axe. Mais alors la vitesse absolue de la Planète l'emporte sur celle de la matière. .

Il est encore à propos de sçavoir ( pour comprendre ce que l'Auteur dit dans son Ouvrage ) que nous ne pouvons juger du mouvement d'une Planète que par l'arc qu'elle nous paroît décrire : ce qu'on appelle son mouvement angulaire : or ces mouvemens angulaires vont toujours en augmentant depuis l'aphélie jusqu'au périhélie , ce qui est de nécessité , puisqu'il est de fait que les aires sont proportionnelles aux tems , & que la Planète décrit une ellipse. Or la somme de tous ces arcs sont égaux à deux droits , si donc on partage l'aire totale depuis l'aphélie jusqu'au périhélie en 180 parties on aura le mouvement angulaire moyen égal à la 180<sup>me</sup> partie du cercle. On peut imaginer un cercle tel que ces arcs soient égaux à ces mouvemens moyens , & ce sera celui qui aura pour rayon vecteur une ligne moyenne , proportionnelle

entre la moitié du petit & du grand axe , & c'est de ce point dont nous avons parlé , & auquel nous avons dit que les mouvemens translatifs de la Planète & ceux de la matière étoient égaux. Ceci est le principe dont l'Astronomie tire l'équation du tems vrai au tems moyen.

Le sujet des forces centrifuges traité ici avec grand soin nous fera ajouter ce qui se tire naturellement des principes qu'on y explique. On prend quelquefois les forces centrifuges égales aux forces centripètes ; cela mérite distinction ; cela est vrai dans le mouvement circulaire , mais dans le mouvement elliptique on apperçoit qu'à l'aphélie la force centrifuge de la matière est plus grande que la force centrifuge de la Planète , & la force centrifuge de la matière étant égale à la force centripète de la Planète , il s'ensuit que la force centripète de la Planète est plus grande que la force centrifuge , ce qui doit être , puisqu'elle doit s'approcher du centre des tendances. Ce sera le contraire pour le périhélie.

L'Hypothèse des tourbillons tient nécessairement à celle de la plénitude universelle , car dans cette hypothèse il implique contradiction que le centre commun de gravité de tous les corps se dérange , puisqu'il est démontré qu'il ne pourroit se dérouter sans continuer de se mouvoir en ligne droite d'un mouvement uniforme, donc on est forcé de reconnoître

qu'à tout mouvement imprimé dans la matiere, doit répondre un mouvement égal, mais contraire. Aussi, les tourbillons supposés, la somme de tous les mouvemens de la nature, pris de même part, sont égaux. Ce n'est peut-être pas toutes ces considérations qui les ont suggerés à son inventeur, mais il a vu les Planètes tourner toutes du même sens autour du Soleil, & avoir un mouvement autour de leur propre centre, & cela lui a suffi.

Au reste, il est possible qu'à travers ces grands courans de matiere il s'en forme de subalternes; ce qui pourra arriver lorsqu'un courant, au lieu de suivre la masse totale, avancera par son mouvement particulier dans un sens contraire. Alors les couches inférieures ayant plus de vitesse que les supérieures, la matiere propre du courant éprouvera plus de résistance vers l'endroit le plus voisin du centre total, elle fera donc contrainte de se détourner. Il faut encore, pour leur formation, qu'ils puissent parcourir des tangentes assez grandes, & pendant un assez long-tems, ce qui ne peut se rencontrer que vers les cercles des couches, proche de l'Equateur, à une petite latitude, ou vers les couches fort élevées, si la latitude est fort grande. Ce premier cas peut expliquer l'inclinaison des orbites à l'Ecliptique, & le dernier celles de quelques Comètes. Nous avons déjà vu qu'il étoit nécessaire, pour l'équilibre total, que

chaque couche du tourbillon fût en équilibre les unes avec les autres. Ce n'est donc pas une nouvelle supposition que de vouloir que les grands, & les petits tourbillons tendent pareillement à se mettre en équilibre les uns avec les autres, & l'on tire de là que leurs dernières couches sphériques ont des vitesses égales. C'est le principe dont M. de Gama-ches déduit qu'un tourbillon est continuellement obligé de rentrer dans ses bornes à cause de la réaction de la matiere qui s'oppose à sa dilatation, & parce que cette réaction est égale à la force avec laquelle il tend à se dilater, ce qui fait dire à notre Auteur, » qu'il » est aisé de prouver que c'est un » fluide qui pèse alternativement » du centre à la circonférence, & » de la circonférence au centre. » C'est par ces deux mouvemens » d'oscillation que les couches d'u- » ne part se dilatent, & s'appla- » tissent, & de l'autre qu'elles re- » prennent leur premiere sphérici- » té. « Mais cette matiere éthérée ne refluera pas vers l'axe, ce sera vers le centre de la masse, puisque la compression des ressorts ne se fait que suivant des perpendiculaires aux surfaces, dont les actions doivent suivre le même rapport que ces surfaces, & par conséquent la raison renversée des quarez de leurs distances au centre.

Ce flux & reflux de matiere a fait penser à notre Auteur que pesant du centre à la circonférence, cette matiere » devoit bien éprou-

» ver une réaction égale à son action , mais qu'en pesant de la cir-  
 » conférence au centre, elle n'a  
 » nul besoin d'être appuyée, elle  
 » se soutient par l'efficace de la for-  
 » ce centrifuge, « d'où il suit que  
 les tourbillons particuliers des Pla-  
 nètes portent alors tout le poids  
 des colonnes supérieures auxquelles  
 ils servent de base. Par cette nou-  
 velle idée M. de Gamaches expli-  
 que la pesanteur d'un corps qui est  
 obligé de céder à cette réaction &  
 de tomber par les mêmes loix  
 qu'un morceau de liège est con-  
 traint de s'élever sur l'eau, les  
 colonnes ne peuvent lui servir  
 d'appui. C'est ainsi que l'impulsion  
 est le principe d'un phénomène qui  
 a arrêté tous les Physiciens, ce  
 qui avoit engagé les Disciples de  
 Newton à le regarder comme un  
 effet de l'attraction.

On trouve encore dans cette  
 sixième Dissertation plusieurs re-  
 marques importantes, & qu'on  
 peut appeler des corollaires. Car  
 ce ne sont plus de nouvelles suppo-  
 sitions ou de nouveaux principes.  
 M. de Gamaches explique cette  
 multitude de phénomènes embar-  
 rassans avec simplicité, appanage  
 assez ordinaire de la vérité. C'est  
 un grand avantage dans le  
 Système général du Monde. Une  
 difficulté que nous ne devons pas  
 passer sous silence & qui tomboit  
 sur le mécanisme des tourbillons  
 est celle que M. Newton avoit tirée  
 des vitesses angulaires plus  
 promptes dans les couches infé-  
 rieures que celles des couches su-

périeures. Mais l'ordre des circula-  
 tions ne pouvoit être conservé,  
 à moins que le mouvement qu'ac-  
 queroit chacune de ces couches  
 par le frottement de sa surface  
 concave, elle ne le perdit par ce-  
 lui de sa surface convexe, afin que  
 le tout restât comme s'il n'y avoit  
 point de frottement, mais de cer-  
 te supposition M. Newton tiroit  
 par le calcul que les tems des cir-  
 culations n'étoient plus comme  
 les racines quarrées des cubes des  
 distances; il auroit fallu en con-  
 venir si les frottemens de ces deux  
 surfaces étoient entr'eux comme  
 les surfaces multipliées par les vi-  
 tesses angulaires - relatives. Si au  
 contraire les frottemens sont (tels  
 que nous l'apprennent les expé-  
 riences) comme les poids multi-  
 pliés par les vitesses angulaires,  
 alors l'ordre des circulations ne  
 suivra plus le rapport renversé  
 des quarrés des rayons, comme le  
 démontreroit M. Newton. Ainsi,  
 bien loin que les loix de Kepler  
 soient troublées, M. de Gamache  
 les confirme & son calcul le con-  
 duit à rétablir les anciennes véri-  
 tés.

Avant que de finir ce premier  
 Extrait, que nous avons souhaité  
 composer de manière qu'il pût  
 expliquer les principales difficul-  
 tés à ceux qui voudront étudier  
 cet Ouvrage avec utilité. Nous  
 croyons faire plaisir d'étendre un  
 peu la démonstration de M. de  
 Gamaches, qui a écrit pour des  
 Géomètres & des Physiciens con-  
 formés en Géométrie. On fait



allusion à la démonstration qui se trouve , page 186.

Les frottemens des couches doivent être par-tout égaux. Cherchons quelle doit être l'impression de ces frottemens. Qu'on nomme ( $f$ ) cette impression générale. Il est clair que dans tout frottement qui se fait en tourbillon ; on doit faire attention à cinq choses ;

*Sçavoir :*

A la masse ,

A la pesanteur de cette masse ,

A la longueur du levier à laquelle on conçoit cette masse attachée ,

A la vitesse respective , ou , ce qui est la même chose , à la différence des vitesses & à la quantité des engrenemens des surfaces ; puisqu'on suppose les masses agir l'une contre l'autre. Donc l'impression générale des frottemens doit être en raison composée de ces cinq choses ; ainsi , si l'on nomme , dans le tourbillon , le rayon ,

La masse sera ,

Puisque les Sphères sont comme les cubes des rayons ,

La pesanteur égale à

La quantité des engrenemens,  $\kappa$  ,  
Que la différence des vitesses des couches inférieures à la vitesse d'une des couches supérieures , soit nommée ,

On aura l'impression ( $f = vpr^3 \times \kappa$ ) , mais qu'on se rappelle que ( $p$ ) , où la pesanteur est proportionnelle à la chute initiale , c'est-à-dire , à ( $\frac{vv}{r}$ ) , en nommant ( $v$ )

la vitesse absolue , puisque la pesanteur est toujours égale au quarté de la vitesse divisée par le rayon. De plus , la masse est la quantité de matiere contenue sous un certain volume , & le poids est la masse multipliée par la chute initiale. Si dans la formule ( $f = vpr^3 \times \kappa$ ) on substitue à la place de ( $p$ ) sa valeur ( $\frac{vv}{r}$ ) , on aura

$$\left( \frac{vvvr^3}{r} \times \kappa = vvvr^3 \kappa \right) , \& (\kappa)$$

qui exprime la quantité des engrenemens , est en raison directe de la pesanteur , & en raison inverse de la vitesse respective , car plus un corps est pesant plus il s'engraine de fois , & plus il a de vitesse , moins il se fait d'engrenemens ; donc ( $\kappa$ ) égalera ( $\frac{p}{v}$ ) qui exprime

la raison directe de la pesanteur , & la raison inverse de la vitesse respective. Cette valeur substituée dans la formule ( $vvvr^3 \kappa$ ) , l'on aura ( $vvvr^3 \times \frac{p}{v}$ ) , & au lieu de ( $p$ )

qu'on mette ( $\frac{vv}{r}$ ) , la formule se

changera en ( $vvvr^3 \times \frac{vv}{r}$ ) , qui

étant reduite , vous aurez ( $v^4 r^2 = f$ ) pour l'expression du frottement qu'on cherchoit , ou ( $v^4 r^2 = 1$ ) , puisque c'est une grandeur constante. Donc ( $v^4 = \frac{1}{r^2}$ ) , & tirant la racine ( $v = \frac{1}{r}$ ) , c'est-à-

dire , que les vitesses des couches sont entre elles en raison renversée des racines des distances , ce que

demande la loi de Kepler.

Cette formule est d'autant plus remarquable qu'on en tire la règle établie par M. Amontons & confirmée par l'expérience que les frottemens sont toujours proportionnels aux poids, & non aux surfaces. Car sur la terre les poids sont proportionnels aux masses, puisque les pesanteurs sont égales aux mêmes distances du centre des tendances, la longueur du levier est la même, les vitesses respectives multiplient les autres quantitez de la formule, & divisent en même tems, ainsi ( $vpr^2k$ ) ou ( $vpr^2x \times p$ )

se reduira à ( $r^2$ ), qui est la masse, puisqu'il en faut faire évanouir ( $p, r$ ), qui sont des grandeurs constantes, & que ( $v$ ) se détruit. Cette nouvelle certitude qu'acquiere la démonstration de M. de Gamaches, en se rencontrant avec M. Amontons, fait sentir en même tems que cet illustre Académicien a été heureux d'avoir trouvé une vérité, qui par-tout ailleurs auroit été démentie, si l'on n'avoit fait les mêmes attentions que notre Auteur.

Nous allons encore tâcher de simplifier la démonstration de Newton, rapportée par M. de Gamaches, pag. 180, par laquelle cet illustre Géomètre, voulant déterminer l'impression des frottemens dans le tourbillon, raisonne ainsi : on nomme toute vitesse respective ( $= v$ ).

Le rayon indéterminé de chaque couche ou de chaque surface

( $= x$ ). La densité des parties, si l'on y fait attention, sera nommée ( $= \kappa$ ), l'impression ( $f$ ) des frottemens ou la raison composée égalera donc ( $v \times \kappa$ ), en admettant que les frottemens suivent le rapport des surfaces, ou celui des quarrés des rayons. Il faut presentement chercher la valeur de cette vitesse respective ( $v$ ), on fera donc ( $v = \frac{f}{\kappa} = \frac{1}{\kappa}$ ), & k

l'on suppose les densitez, les mêmes, ce sera ( $v = \frac{1}{x^2}$ ). Mais,

pour convertir cette vitesse respective en mouvement angulaire, on sçaura qu'il faut, pour cela, la diviser par le rayon : ainsi les deux membres divisés par ( $x$ ) donnent

( $\frac{v}{x} = \frac{1}{x^3}$ ), & par conséquent

( $\frac{1}{x^3}$ ) ou ( $x^{-3}$ ) sera proportionnel à ce mouvement angulaire : que l'on imagine, que les ordonnées d'une courbe représentent ces différences angulaires des différentes couches, la somme de ces ordonnées, ou de ces différences sera égale à l'aire de la courbe. Il faut donc différentier, pour en avoir le petit élé-

ment ; ainsi ( $x^{-3}$ ), exprimant une ordonnée quelconque, son élé-

ment différentiel sera ( $x^{-3} dx$ ),

& son intégrale est ( $\frac{x^{-2}}{-2}$  ou  $-\frac{x^{-2}}{2}$ );

ce qui avertit que cette intégrale, étant accompagnée du signe moins, n'est pas complete, ou que l'on n'est pas à l'origine. On ajoutera

donc la constante ( $a$ ), & on aura

( $-\frac{x^2}{2} + a$ ), égale à l'aire de

la courbe : mais en faisant ( $x$ ), qui est indéterminée, égale au rayon ( $r$ ) de la première couche; cette formule n'exprimera plus qu'un élément infiniment petit,

donc alors on pourra faire ( $-\frac{r^2}{2}$

$+ a = 0$ ) ou ( $a = \frac{r^2}{2}$ ). En re-

mettant cette valeur de ( $a$ ) dans la première équation, on aura

( $-\frac{x^2}{2} + \frac{r^2}{2}$ ) ou ( $-\frac{x^2}{2} + r^2$ ) ou

( $\frac{r^2}{2} - \frac{x^2}{2}$ ), pour une portion

quelconque de l'aire de la courbe, où la somme des mouvemens angulaires a un point indéterminé.

Mais il faut faire ( $x$ ) infinie pour avoir toute l'aire, & la formule se réduira à ( $\frac{r^2}{2}$ ), égal à

tout le mouvement angulaire de la couche qui aura ( $r$ ) pour rayon,

égal à la somme de toutes les différences angulaires, prises depuis l'extrémité de ce rayon ( $r$ ) jus-

qu'à l'extrémité du tourbillon, qu'on suppose infiniment étendu,

c'est ainsi que les mouvemens angulaires sont en raison renversée

des quarrés des rayons, & puis-

que les tems des circulations sont en raison inverse des vitesses an-

gulaires on aura ( $T = r^2$ ), ce qui

détruit la loi de Kepler. C'est ainsi que M. Newton raisonnoit; car, suivant cette loi, on a vu que les tems doivent être comme les racines quarrées des cubes des distan-

ces, c'est-à-dire ( $T = r^{\frac{3}{2}}$ ). Nous ajouterons que pour retrouver la loi de Kepler dans la formule de M. Newton, il faudroit que les densitez exprimées ici par ( $\kappa$ ), fussent en raison renversée des racines quarrées des distances, c'est-

à-dire ( $\kappa = \sqrt{\frac{1}{r}}$ ) ou ( $r^{\frac{1}{2}}$ ), alors le mouvement angulaire deviendroit, en faisant entrer ( $\kappa$ )

dans la formule ( $r^{\frac{1}{2} - \frac{1}{2}}$ ) ou ( $r^0$ );

pour lors les tems qui sont, comme nous avons dit, en raison renversée de ces vitesses, donneront

( $T = r^{\frac{3}{2}}$ ), c'est-à-dire, les tems comme les racines quarrées des cubes des distances; mais l'on sent bien qu'une telle supposition est forcée, puisqu'il est visible que les masses les plus solides doivent s'éloigner du centre à cause de leur force centrifuge.

Que l'on compare ce qu'a démontré notre Auteur avec ce qu'a avancé M. Newton, il sera aisé de s'appercevoir que ce grand Hommen'avoit pas pris les vraisélemens pour trouver l'impression du frottement. Nous donnerons le second Extrait dans les Journaux suivans.



## MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES INSECTES.

Par M. de Réaumur, de l'Académie R. des Sciences, de la Soc. R. de Londres & des Acad. de Petersburg, & de l'Institut de Bologne, Commandeur & Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis. Tome V. Suite de l'Histoire des Mouches à deux ailes, & l'Histoire de plusieurs Mouches à quatre ailes, savoir des Mouches à scie, des Cigales, & des Abeilles. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1740. in-4°. pp. 728. sans une Préface, planch. det. 38. Et se vend chez Lambert, rue S. Jacq. vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

## SECONDE EXTRAIT.

**L**A plupart des Insectes ont une industrie, qui pour être merveilleuse, ne nous en est que plus nuisible, ils l'exercent à nos dépens, & nous serions doublement obligés à ceux qui nous apprennent à l'admirer, s'ils nous apprenoient en même tems à nous en garantir. Il n'en est pas de même des Abeilles, ce sont d'excellentes ouvrières qui, sans être à nos frais, travaillent incessamment pour nous, quoique ce ne soit apparemment pas leur intention. Nous ne sommes pas plus l'objet des peines qu'elles se donnent que d'autres Insectes le sont de celles de nos laboureurs & de nos vigneron, à qui ces Insectes enlèvent néanmoins quelquefois tout le fruit de leurs travaux. Ce n'est pas pour nous que les Abeilles font leur cire & leur miel, mais c'est nous qui en profitons. Quoique le miel soit aujourd'hui moins estimé que quand le sucre étoit moins commun, on l'emploie néanmoins à des usages auquel le sucre ne pourroit convenir : à l'égard de la cire, c'est un objet très - considérable,

la consommation qu'on en fait augmente tous les jours, & on ne peut par conséquent trop multiplier les seuls Artistes à qui la nature en a montré la composition. On peut dire que les Abeilles sont dignes à la fois de l'attention d'un Philosophe & de celle d'un politique, l'une les envisagera par ce qu'elles ont d'admirable, l'autre par ce qu'elles ont d'utile. L'Auteur qui a réuni ces deux objets commence l'Histoire des Abeilles dans le cinquième Mémoire de son nouveau volume, c'est à ce cinquième Mémoire que nous en sommes demeurés dans notre premier Extrait. Une infinité d'Auteurs ont parlé des Abeilles, mais ils ont mêlé beaucoup de fables aux faits véritables qu'ils en ont raconté ; suivant M. de Réaumur, ils ne nous ont pas donné plus de preuves de la réalité de ce qu'ils en débitent que les Auteurs des Romans ne nous en donnent de la vérité des événemens par lesquels ils prétendent nous intéresser ; Virgile, en qualité de Poète, n'a pas dû être exact, aussi ne l'a-t'il pas été, mais son quatrième livre des Georgiques n'en est

est pas moins un morceau admirable & infiniment précieux pour tous ceux qui ne sont pas insensibles aux charmes de la belle Poësie.

Le tems qui nous a laissé beaucoup de mauvais ouvrages sur les Abeilles , nous en a fait perdre deux qui doivent être regretés ; l'un, du Philosophe Aristomachus, qui , au rapport de Ciceron & de Pline , n'avoit fait autre chose, pendant 58 ans , que d'étudier les Abeilles ; & l'autre , du Philosophe Hyliscus, qui, suivant Pline & Elien, fut épris d'une si forte passion pour ces Insectes qu'il se retira dans les deserts pour les observer plus à son aise.

Ce qu'en avoient écrit ces deux Philosophes est perdu. On n'a d'observations, sur lesquelles on puisse compter, que des observations très-modernes. Telles sont celles qui ont été imprimées dans les Mémoires de l'Académie de 1712. dont M. Maraldi est l'Auteur. Plusieurs années auparavant M. Svammerdam, qui a toute sa vie étudié les Insectes , avoit composé une Histoire de Abeilles en Hollandois , mais il s'est passé un tems considérable avant qu'elle ait été imprimée, elle ne l'étoit pas lorsqu'il mourut. M. Svammerdam légua ses manuscrits à M. Thevenot , qui mourut aussi sans les avoir fait imprimer , par la négligence des heritiers de M. Svammerdam qui ne les lui remirent pas assez tôt. Les heritiers des Sçavans sont quelquefois des gens très - barbares , ceux de

*Sept.*

M. Thevenot ne connurent pas le prix des Manuscrits de Svammerdam , ils alloient leur faire esfuyer le sort des Ecrits les plus méprisables , si M. du Verney ne les y eut dérochés pour une somme modique. L'intention de M. du Verney étoit de les publier, il est néanmoins mort sans le faire. On doit être indulgent , dit M. de R. pour quelqu'un qui ne fait pas paroître au jour les découvertes d'autrui lorsqu'il néglige de publier les siennes propres. L'ardeur des recherches nouvelles ne laissoit pas le tems à M. du Verney de faire part au public du fruit de ses précédentes recherches. Enfin l'illustre M. Boerhaave ( c'est M. de R. qui parle ) dont nous ne serions pas réduits à pleurer la perte , si la durée de la vie de chaque homme étoit proportionnée à l'utilité dont elle est au public ; M. Boerhaave , que plusieurs des plus grands Médecins de l'Europe se font gloire de reconnoître pour leur maître , qui a donné tant d'excellens ouvrages de Médecine & de Physique , M. Boerhaave , dit M. de R. crut rendre un grand service à tous ceux qui aiment l'Histoire Naturelle, s'il pouvoit parvenir à leur procurer les Observations de Svammerdam. Il les acquit de du Verney & engagea M. Gobius, sçavant Professeur à Leyde , de se charger de les traduire en Latin , & de les faire imprimer en Hollandois & en Latin ; ce qu'il a exécuté. Cela forme deux volumes in-fol. dont le second n'a paru que depuis un an. C'est celui

Z z z

qui contient l'Histoire des Abeilles.

Malgré le grand cas que je fais, dit M. de R. de cette Histoire, & quoique celle que M. Maraldi a publiée me paroisse estimable par bien des endroits, j'ai cru cependant que je devois laisser voir le jour à celle pour laquelle j'avois rassemblé des matériaux pendant une longue suite d'années. Nous avons plusieurs Histoires des Peuples dont les exploits ont mérité de passer à la postérité, tels que les Romains, par exemple; or suivant notre Auteur les Abeilles sont au moins parmi les Insectes, ce qu'ont été les Romains par rapport aux peuples qui ont donné les plus grands spectacles à l'Univers.

Svammerdam & M. Maraldi ont observé bien des particularités dans l'Histoire des Abeilles qui avoient échappé aux anciens; des circonstances favorables, dit M. de R. m'en ont montrées aussi & même d'essentielles que Svammerdam & M. Maraldi ne se sont pas trouvés à portée de voir. Je suis pourtant persuadé, ajoute-t-il, que ces Mouches admirables ne m'ont pas tout montré à beaucoup près, qu'elles se sont encore réservé des mystères qu'elles pourront découvrir à quelqu'un qui les observera dans de nouvelles circonstances & avec une nouvelle assiduité.

Il n'est pas aisé de bien voir ce qui se passe dans les ruches des Abeilles; pour y parvenir il faut avoir recours à des expédiens particuliers, & sçavoir profiter des

circonstances heureuses qui sont rares, autrement on est aussi peu en état de reconnoître à quoi tendent les actions des Abeilles d'une ruche qu'on est de démêler les motifs de celles des hommes distribués par pelotons dans une place qu'ils remplissent presque, & où on ne les voit que du haut d'une Tour.

Pour admirer les Abeilles, il ne faut néanmoins que se trouver dans un jardin auprès des ruches qui y ont été placées. » L'on ne s'accoutume point, dit M. de R. à regarder sans surprise ces habitations remplies » par un petit peuple si actif, si laborieux, remplies par un nombre d'habitans qui surpasse le nombre de ceux d'une grande Ville. » Si dans les belles heures du jour on fixe ses regards sur les dehors d'une de ces ruches, on voit au tour des ouvertures qui donnent entrée dans son intérieur à un concours de mouches plus grand que celui des hommes que nous pouvons voir dans les lieux les plus fréquentés. On voit les unes arriver de la campagne chargées de matériaux & de provisions pendant que d'autres prennent l'essor pour aller faire des récoltes semblables à celles que les premières rapportent. On en voit de celles-ci qui n'attendent pas qu'elles soient rentrées dans la ruche pour faire part à d'autres mouches du miel qu'elles ont recueilli ou de la matière propre à devenir cire qu'elles y ont amassée. Dans tel instant on n'en verra plus sortir aucune; celles

» qui sont dehors arrivent en foule,  
 » les portes ne fussent pas pour  
 » laisser rentrer toutes celles qui  
 » s'y présentent. Qu'on regarde en  
 » l'air & on sera bien-tôt au fait  
 » de la cause qui les détermine à  
 » revenir chez elles. On verra quel-  
 » que nuée noire de celles qui dès  
 » qu'elles sont arrivées sur nos têtes  
 » y laissent tomber de la pluye.  
 » Soit que les Abeilles jugent com-  
 » me nous de ces nuées par leurs  
 » yeux , soit qu'elles soient inf-  
 » truites de leur approche par quel-  
 » que autre sens dont nous n'avons  
 » aucune idée , elles savent ordi-  
 » nairement se mettre à l'abri , il  
 » n'y a que les foibles & celles qui  
 » ont été très-au loin qui se laissent  
 » surprendre par une grande pluye.

Aristote & Pline ont cru que les Abeilles sçavoient se mettre en état de n'être point trop emportées par les vents impétueux , & qu'à cet effet elles se lestoient , pour ainsi dire, d'une petite pierre qu'elles tenoient entre leurs jambes. C'est une erreur dont Svammerdam a deviné le principe: Il y a des mouches du genre des Abeilles qui bâtissent avec de gros gravier , on les a confondues avec les Abeilles ordinaires , & on a imaginé que les petites pierres dont elles se chargeoient étoient destinées à leur donner plus de poids dans l'air.

Les dehors d'une ruche offrent encore d'autres faits à la curiosité. On voit quelquefois des Abeilles qui emploient toutes leurs forces pour entraîner une Abeille morte hors de la ruche & l'emporter fort

loin: la plupart des Auteurs qui ont ornés les Abeilles de toutes les vertus morales présentent ce fait comme une action de charité, mais lorsqu'on les voit entraîner hors de la ruche & avec autant de peine des ordures de différentes especes , on voit bien que tout ce qu'on doit conclure , c'est qu'elles veulent que leurs ruches soient nettes. On prétend que les mouches jeunes & vigoureuses tuent celles qui sont vieilles & usées par le travail , seroit-ce aussi par charité & par un motif semblable à celui qui détermine certains peuples sauvages à ôter aux vieillards un reste de vie qu'ils ne pourroient passer que dans les souffrances.

Au reste , on peut faire ces observations générales & extérieures sans aucun danger ; qu'on demeure tranquille auprès des ruches , & l'on ne sera point piqué : il ne faudroit néanmoins en approcher suivant certains Auteurs , qu'après avoir fait son examen de conscience , il prétendent que les Abeilles ne peuvent souffrir les hommes impurs , les adulteres , qu'elles font une guerre mortelle aux voleurs ; Aristote a cru qu'elles attaquoient ceux qui avoient des odeurs , d'autres on dit qu'il y avoit un tems où les dames devoient s'en éloigner , ce sont des fables qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de ceux qui les ont inventées.

Il n'est pas aussi aisé d'observer ce qui se passe dans l'intérieur d'une ruche , que de voir ce qui se passe au dehors. M. de R. a été obligé

de donner différentes formes aux ruches suivant les différentes observations qu'il vouloit faire. Il en donne la description dans ce cinquième Mémoire, il faut la voir dans l'Auteur même.

Pendant la plus grande partie de l'année, on ne voit dans les ruches que des Mouches parfaitement semblables entre elles à quelques légères différences près de grandeur & de couleur. Mais depuis le commencement, ou le milieu de Mai, jusques vers la fin de Juillet, on y découvre d'autres Abeilles sensiblement plus grandes que les premières, & dont la tête est plus grosse & plus ronde proportionnellement à leur grandeur. Ce sont les mâles que les anciens appelloient *fuci*, en François *Bourdons*, mais l'Auteur leur donne le nom de *faux Bourdons*, afin de ne les pas confondre avec les *Bourbons* qui sont une espèce de mouche à miel différente des Abeilles. Lorsque les mâles commencent à paroître, on n'en voit d'abord que fort peu, le nombre en augmente chaque jour, & il n'y en a jamais tant que lorsqu'il doit incessamment n'y en plus avoir. Leur nombre est néanmoins toujours fort inférieur à celui des Abeilles ordinaires, elles sont au moins sept ou huit contre un. Aussi n'est-ce point pour elles que ces mâles sont destinés. Les Abeilles ordinaires que notre Auteur appelle ouvrières n'ont point de sexe; uniquement occupées du travail, la multiplication de leur espèce ne les regarde point. Mais

il y a dans chaque ruche une mouche unique à laquelle les anciens ont mal-à-propos donné le nom de roi des Abeilles; on sçait par des observations faites depuis plus de cent ans que cette mouche est une femelle, c'est en elle seule qu'est renfermée toute la postérité des Abeilles de son empire. Il y a des souverains qui ont de nombreux serails de femmes, la reine des Abeilles a un serail au moins aussi nombreux des mâles de son espèce. Ils sont tous destinés à son usage, & il n'y a point de ruche où il n'y en ait plusieurs centaines, leur nombre va quelquefois jusqu'à mille, la mere Abeille succomberoit bien-tôt aux soins qu'elle prendroit de sa postérité, si l'empressement des mâles répondoit à leur nombre, mais on verra qu'ils sont peu ardents, & que par un renversement de l'ordre ordinaire c'est la mere Abeille qui est obligée de faire les avances. La mere Abeille est plus longue mais moins grosse que les mâles, ses ailes sont très-courtes proportionnellement à sa longueur, elles finissent vers le troisième anneau au lieu que chez les mâles elles ont toute la longueur de leur corps. Il n'est pas aisé d'apercevoir une mere Abeille, sur-tout dans les ruches ordinaires parce qu'elle se tient ordinairement au centre, il faut voir dans l'Auteur comment il est parvenu à la bien voir.

Toutes les autres Abeilles non-seulement ont un respect extraordinaire pour la mere Abeille, mais



elles cherchent continuellement à lui être utiles , sans cesse elles lui offrent du miel , elles la lechent , elles la brossent , par-tout où elle va quelques-unes lui font cortège ; enfin elles ne comptent pour rien la vie de toutes leurs compagnes auprès de la sienne. L'Auteur en rapporte un trait remarquable. On sçait que souvent des mouches paroissent noyées sans être mortes , & que si on les retire de l'eau , qu'on les essuye , qu'on les réchauffe , elles reprennent le mouvement qu'elles avoient perdu. M. de R. retira de l'eau une mere Abeille qui ne donnoit plus le moindre signe de vie , & qui avoit même une jambe estropiée. Il la mit dans un poudrier de verre & avec elle sept ou huit Abeilles ouvrières qui paroissoient mortes aussi. Il faut observer que ces Abeilles n'étoient point des sujettes de la mere Abeille , n'ayant point été prises dans sa ruche. M. de R. approcha le poudrier du feu. La mere Abeille resta quelque tems morte en apparence , quelques-unes des autres mouches qui se ranimerent avant elle vinrent aussi tôt se ranger autour d'elle & lui rendre tous les secours dont elles étoient capables. Elles ne cessèrent de la lecher avec leur trompe , & cela successivement en differens endroits de son corps , de son corcelet & de sa tête. Tandis qu'elles prenoient tous ces soins pour une mere Abeille qui leur étoit étrangere , elles ne tenoient aucun compte de leurs anciennes compagnes qui étoient tout auprès

mortes ou mourantes. Au bout d'un quart d'heure , ou un peu plus , la mere Abeille fit un léger mouvement , un second le suivit bientôt , aussi-tôt en entendit un bourdonnement dans le poudrier ou jusqu'alors on n'avoit pas entendu le moindre bruit ; plusieurs personnes qui étoient avec l'Auteur furent frappées comme lui de ce bourdonnement qui sembloit plus aigu qu'à l'ordinaire & toutes , dit-il , lui donnerent le nom de chant de jouissance , les Abeilles eurent lieu de le continuer ; la mere Abeille reprit ses forces peu à peu & malgré sa jambe estropiée elle devint en état de marcher , & marcha ; la nature a mis dans les Abeilles ouvrières , un amour dominant de leur posterité ; quoiqu'elles ne contribuent en rien , à la faire naître , c'est pour elle seule qu'elles travaillent ; ces mêmes Abeilles si laborieuses lorsqu'elles ont dans leur ruche une mere Abeille tombent dans l'inaction s'il arrive qu'elle leur soit enlevée , les travaux languissent , elles languissent elles-mêmes & se laissent périr par la faim ; si on leur rend une mere Abeille elles reprennent l'ouvrage , tout se ranime : ce qu'il y a de plus singulier c'est que non-seulement elles ne sont laborieuses que quand elles ont une mere , mais qu'elles ne le sont que proportionnellement à sa fécondité. C'est ce dont M. de R. s'est assuré par des expériences répétées : il a entr'autres partagé un essain en deux ruches ; la mere Abeille s'est trouvée dans la

plus petite : aussi-tôt que les Abeilles ouvrières y ont été arrangées , elles se font occupées de leurs travaux ordinaires , au lieu que celles de l'autre ruche qui étoient en plus grand nombre sont demeurées dans une inaction totale & sont toutes peries. Au reste la fécondité d'une mere Abeille est prodigieuse , elle peut dans un an mettre au jour 30 à quarante mille mouches , les ouvrières , les mâles & les femelles toutes lui doivent leur naissance.

*Sixième Mémoire.*

Dans le sixième Mémoire l'Auteur donne la description des parties extérieures des Abeilles, & rend compte de la manière dont elles vont faire dans les campagnes leur récolte de cire & de miel.

Les Abeilles sont de la seconde classe des Mouches à quatre aîles, c'est-à-dire qu'elles ont une trompe & des dents. Elles ont des yeux à réseau, placés sur le côté de la tête & remplis de poils comme tout le reste de leur corps.

M. de R. a observé que les Papillons & beaucoup d'autres Insectes ont des yeux à réseau pareillement chargés de poils qui peuvent nous paroître mal placés. M. Valisnieri a pensé que ce n'étoit point des yeux, parce qu'ils seroient inutiles, les poils empêchant, selon lui, l'action de la lumière. Il est vrai, dit M. de R. qu'au moyen des poils il n'y a que les rayons qui viennent dans certaines directions qui puissent parvenir sur cha-

que facette , mais il ne convenoit pas apparemment que les rayons de lumière pussent agir à la fois sur tous les petits yeux de certains Insectes. Quoiqu'il en soit on ne sauroit douter que ce réseau ne soit un prodigieux amas de petits yeux; indépendamment de leur structure qui ne permet guères d'en douter, Hook rapporte dans sa Micographie des expériences qui le prouvent. Il a coupé ou percé à des mouches les parties que M. Valisnieri prétend n'être pas des yeux , & les mouches se sont conduites en aveugles. Svammerdam a eu recours , dit notre Auteur , à un moyen plus doux & moins équivoque , il a enduit de noir détrempé à l'huile les yeux de certaines mouches , mais des yeux qui ne sont pas vélus. Il a observé que les mouches sur les yeux desquels il avoit mis un pareil bandeau, voloient à l'aventure, qu'elles étoient comme imbecilles, que lorsque elles étoient postées quelque part, elles ne fuyoient point la main qui vouloit les prendre. M. de R. a repeté ces expériences sur les mouches bleues de la viande avec le même succès ; il en a fait d'autres sur les Abeilles mêmes qui nous paroissent plus décisives encore. Il a couvert d'un vernis rouge sans transparence, les yeux à réseau de plusieurs Abeilles toutes prises dans la même ruche , il les a renfermées dans un poudrier avec d'autres Abeilles de la ruche aux yeux desquelles il n'avoit pas touché ; il a ensuite levé le couvercle du poudrier ; les Abeilles

qui n'avoient point eu de vernis prirent sur le champ l'effor & se rendirent à leur habitation, les autres n'avoient aucun empressement à sortir du poudrier, elles avoient peine à se déterminer à voler, & la plupart dirigeoient leur vol indifféremment & n'alloient pas loin. Quelques-unes qu'il a jettées en l'air s'y sont élevées presque verticalement à perte de vue, & il n'a sçu ce qu'elles sont devenues. On a imaginé, dit M. de R. une espece de chasse aux Corneilles assez plaisante, on leur met de l'appât dans un Cornet de papier rempli en partie ou du moins enduit de glu; la Corneille, attirée par l'appât, en voulant le prendre, se fait une coëffe du cornet qui lui couvre les yeux, elle s'élève alors en l'air à perte de vue, & on assure qu'elle s'élève jusqu'à ce qu'elle tombe sans force & presque morte; mes Abeilles dont les yeux étoient vernis me présentoient une image de cette chasse aux Corneilles. Nous renvoyons au Mémoire même ceux qui voudront connoître toutes les parties extérieures des Abeilles, & sur-tout la construction de leur trompe qui exige une longue description avec des figures. M. de R. fait voir que cette trompe n'agit point à la maniere des pompes comme Svammerdam l'avoit cru, mais que c'est une espece de langue velue & très-longue qui, en léchant, se charge d'une liqueur qu'elle conduit dans la bouche de l'Insecte: cette bouche est, comme nous l'avons dit, munie de dents,

ce sont les outils dont les Abeilles se servent pour façonner la cire.

Les Abeilles recueillent la matière dont elles forment la cire sur les fleurs des plantes. Il n'est pas nécessaire d'avoir étudié la structure des fleurs pour sçavoir qu'elles contiennent des filets différemment colorés, & chargés d'une poudre de même couleur que celle des filets. Tout le monde sçait que dans un Lys, par exemple, il y a des filets jaunes, dans une Tulippe des filets bruns, &c. Et que quand on les touche ils laissent sur les doigts une poudre jaune ou brune. Ces filets en langage de Botaniste s'appellent des étamines, & leurs poudres les poussieres des étamines. M. de Tournefort ne regardoit ces poussieres que comme des excréments qui devoient être tirés de la fleur par une espece de secretion: le sentiment qui a prévalu veut qu'on les regarde comme destinées par la nature, à féconder les plantes. M. Geoffroy a fait voir dans un mémoire publié parmi ceux de l'Académie de l'année 1711. que chaque grain de ces poussieres avoit une figure constante & différente dans les différentes plantes. Quoiqu'il en soit ces poussieres sont la matière dont les Abeilles composent leur cire; ces Insectes ont le corps couvert de poils propres à se charger de ces poussieres; la pénultième partie de chacune de leurs jambes est faite en brosse, cette brosse leur sert pour ramasser les poussieres dont leurs poils se sont chargés, & ils les serrent dans

deux especes de corbeilles que la nature a placées sur chacune de leurs jambes de la dernière paire. Ce sont deux petites cavités bordées de poils qui en ferment l'ouverture. Les Abeilles vont ainsi de fleur en fleur jusqu'à ce qu'elles aient formé de leurs poussieres, deux petits grains à peu près égaux à un grain de poivre un peu aplati. Plusieurs Plantes ont chacune de leurs étamines terminée par un petit corps souvent oblong que les Botanistes ont appelé le sommet de l'étamine, ce sommet est une capsule dans lequel les poussieres sont renfermées, & d'où elles ne sortent que quand la capsule s'entrouvre. Les Abeilles tâtent avec leurs dents ces capsules & forcent celles qui sont mures de s'ouvrir, & de leur livrer les poussieres qui y sont cachées.

La plupart des Abeilles se brosent avant que de rentrer, mais quelques-unes aussi rentrent sans s'être brossées. Cela les fait paroître jaunes, vertes, rouges, brunes suivant la différente couleur des poussieres dont elles se sont chargées. Un Gentilhomme d'un Canton de Poitou, où les Abeilles rencontrent à la fin du Printemps beaucoup de fleurs dont les étamines sont bien fournies de poussieres, croioit avoir en ce tems-là des ruches remplies en partie d'Abeilles jaunes, on en parla à M. de R. comme d'une singularité, on lui promit de lui en faire avoir ; le fait observé avec soin par M. de Villars, Docteur en Méde-

cine, il s'est trouvé comme M. de R. l'avoit pensé que c'étoit des Abeilles qui ne s'étoient pas brossées.

A l'égard du miel les Abeilles vont le puiser dans une espece de réservoir que les Plantes ont, & que ces Insectes ont su découvrir avant nous. M. Lineus, dit notre Auteur, a mieux observé qu'on ne l'avoit fait avant lui, que les fleurs ont des especes de vesicles ou plutôt des glandes qui sont des réservoirs pleins d'une liqueur miellée qu'il a nommé en Latin *Nectaria*, il leur a trouvé des figures & des positions si différentes dans les fleurs des différentes Plantes, qu'il a cru qu'on devoit faire entrer ces *Nectaria* dans les caractères des genres des Plantes. Les Abeilles auroient pû nous instruire il y a long-tems de la position de ces réservoirs, car elles savent très-bien où il faut les aller chercher. C'est dans ces glandes qu'elles vont prendre le miel ou la liqueur propre à le devenir. Elles le font sur le champ passer dans leur corps où elles le conservent jusqu'à ce qu'elles puissent le déposer dans les endroits destinés à le recevoir.

#### *Septième Mémoire.*

Dans le septième Mémoire l'Auteur entretient ses lecteurs de l'aiguillon des Abeilles, de leurs combats & des différences remarquables entre les parties extérieures des Abeilles ordinaires & les parties extérieures des mâles & des meres.

La trompe des Abeilles n'est point une arme comme celle des Cousins & de beaucoup d'Insectes , mais elles portent au derriere un aiguillon plus redoutable que la trompe des Cousins, ce n'est cependant par rapport à nous qu'une arme défensive, les Cousins cherchent à nous piquer , au lieu que nous n'avons rien à craindre des Abeilles , si nous ne cherchons pas nous mêmes à les attaquer ou du moins à troubler leurs travaux. Ce qu'on appelle vulgairement l'aiguillon des Abeilles est une pointe écaillée extrêmement fine , & qui n'est cependant que l'étrui de deux dards beaucoup plus fins. Ces deux dards sont dentelés sur leur côté extérieur & près de la pointe , la blessure qu'ils font seroit néanmoins peu considerable, s'il n'y couloit pas en même tems une liqueur empoisonnée. Dans l'interieur des Abeilles près de la base de leur aiguillon, il y a une vessie pleine d'une liqueur transparente & caustique , cette liqueur est portée par un canal dans l'étrui des dards au bout desquels on en voit paroître des gouttes successivement toutes les fois qu'on serre une Abeille entre ses doigts. La moindre goutte de cette liqueur mise sur la langue y fait naître de la chaleur. M. de R. s'est assuré par plusieurs expériences , que c'est cette liqueur qui rend la piqueure des Abeilles douloureuse, il s'est piqué avec un épingle, & ayant introduit de la liqueur dans la playe , il a senti une douleur semblable à celle qu'on éprouve quand

*Sept.*

on a été piqué par une Abeille.

Un Académicien qui doutoit de l'expérience ou du moins du degré de son effet ayant voulu s'en assurer par lui-même , M. de Réaumur, pour le mieux convaincre, ne lui épargna pas la liqueur ; l'Académicien se repentit bien-tôt de son doute , & la douleur qu'il éprouva lui en fit faire une pénitence qu'il trouva très-rude. Une autre expérience qui prouve que la liqueur fait tout le mal de la playe , c'est que si on se fait piquer par une Abeille après lui avoir fait épuiser cette liqueur par plusieurs piqueures successives , cette dernière piqueure n'est presque pas sensible.

L'aiguillon des Abeilles est une arme qui leur est nécessaire pour défendre le fruit de leurs travaux & pour se défendre elles mêmes. Il y a des Insectes avides & paresseux qui laissant aux Abeilles le soin de la récolte ne se chargent que de la leur enlever , il y en a d'autres qui peu friandes de miel le font des Abeilles mêmes & en font de très-bon repas quand ils peuvent. Que les Abeilles se servent de leur aiguillon pour mettre à couvert leur miel ou leur vie , cela paroît très-naturel , mais elles en font d'ailleurs un usage qu'on ne peut regarder que comme très-barbare. Après un certain tems , lorsque la mere a été fécondée les mâles deviennent des bouches inutiles , qui sans plus contribuer au bien de la Société , profitent néanmoins de ses avantages. Alors les Abeilles ouvrières qui jusques-là

A a a

les avoient élevés & nourris, font un carnage épouvantable de ces pauvres mâles, ils n'ont point d'aiguillons pour se défendre, tous sont massacrés, & il n'en reste pas un seul dans la ruche. Nous ignorons les raisons que les Abeilles ouvrières pourroient alléguer pour justifier une si cruelle exécution, & sur quoi elles fondent leur droit de vie & de mort sur les mâles; M. de R. dit qu'il leur a été accordé par la nature qui les a mises en état de l'exercer.

Il s'éleve assez souvent des querelles entre les Abeilles ouvrières elles-mêmes qui se vuident par des combats particuliers. Il n'est pas rare de voir de ces espèces de duels; semblables aux anciens guerriers qui étoient tous couverts de fer, elles ont leur corps cuirassé & couvert d'écailles, tous leurs efforts tendent réciproquement à faire passer leur aiguillon entre deux écailles, la blessure en est mortelle, celle qui est piquée expire, mais la victoire est quelquefois fatale à celle qui la remporte, son aiguillon reste dans la playe & sa mort est alors inévitable. Souvent trois ou quatre Abeilles en attaquent une seule, mais elles n'en veulent point alors à sa vie, elles la forcent à dégorger du miel & la laissent ensuite tranquille.

Outre les combats particuliers il y a des actions générales. Comme autrefois de nombreux peuples, mettant un chef à leur tête, sortoient du Nord & venoient chercher un établissement dans d'autres pays; de

même les Abeilles d'une ruche devenues trop nombreuses en font sortir des essaims qui ayant chacun une reine à leur tête vont former un nouvel établissement. Si ces essaims s'avisent d'entrer dans une ruche déjà habitée, il se livre un cruel combat entre celles qui défendent leurs foyers & les nouvelles qui veulent s'en rendre maîtresses. M. de R. a été témoin d'un combat de cette nature, nous croyons qu'on ne fera pas fâché d'en voir le détail. » La ruche (c'est » M. de R. qui parle) n'étoit pas » construite de manière à me laisser voir ce qui se passoit dans » l'intérieur, mais les dehors m'offroient un spectacle meurtrier & » très-varié. Je voyois sortir deux » Mouches, dont l'une étoit entraînée par l'autre, qui la saisissoit » par où elle pouvoit, & qui tenoit » à lui monter sur le corps. » Quand elle y étoit parvenue, » bien-tôt celle qui avoit du dessous étoit égorgée, je dis égorgée, & » peut-être le puis-je dire dans son sens propre; la mouche supérieure saisissoit l'autre & la ferroit avec ses dents près de la tête, & » je ne sçais si ce n'étoit pas au col » ou au corcelet. Il m'a paru que » quelquefois c'étoit auprès des stigmates. Ce qui est certain, » c'est que dès que la mouche vaincue avoit été serrée près de » sa partie antérieure, elle étoit morte ou mourante. La victorieuse se la laissoit sans vie sur la poussière ou prête d'y expirer: elle l'abandonnoit alors, mais elle

» restoit posée auprès d'elle com-  
 » me pour jouir de sa victoire ou  
 » pour se délasser de ses fatigues.  
 » Les Mouches victorieuses fai-  
 » soient constamment la même  
 » manœuvre. Dès que le combat  
 » étoit fini par la mort de leur en-  
 » nemie, posées sur leurs quatre pre-  
 » mieres jambes , elles frottoient  
 » les deux postérieures l'une con-  
 » tre l'autre. Quelquefois l'affaire  
 » étoit décidée dès l'interieur de la  
 » ruche , quelquefois c'étoit en de-  
 » hors à quelque distance qu'elle  
 » se terminoit. Dans le premier  
 » cas une mouche sortoit triom-  
 » phante de la ruche tenant sous  
 » son ventre & entre ses jambes  
 » celle à laquelle elle avoit ôté la  
 » vie & sortoit en volant. Elle pre-  
 » noit, tantôt un plus grand &  
 » tantôt un plus petit essor ; quel-  
 » quefois ce n'étoit qu'à quelques  
 » pieds de la ruche qu'elle alloit  
 » s'appuyer à terre & y déposer le  
 » cadavre dont elle étoit chargée ,  
 » quelquefois elle s'élevoit à perte  
 » de vûe. Souvent je remarquois  
 » l'endroit où alloient se poser cel-  
 » les que je pouvois suivre des  
 » yeux , & lorsque je me rendois  
 » où j'en avois vû une s'arrêter, si  
 » l'Abeille pleine de vie & de vi-  
 » gueur en étoit partie , j'y trou-  
 » vois au moins la morte. Dans le  
 » second cas, dans celui où l'Abeil-  
 » le n'avoit pas encore mis à mort  
 » l'Abeille qu'elle tenoit saisie &  
 » qu'elle portoit en volant hors de  
 » la ruche , elle ne la portoit qu'à  
 » quelques pas & achevoit de la  
 » tuer. Nous ne viendrions pas auf-

» si vite à bout de tuer une mou-  
 » che , si nous ne voulions pas  
 » l'écraser, que chaque Abeille ve-  
 » noit à bout de tuer celle qu'elle  
 » avoit transportée hors de la ru-  
 » che. Elles savent mieux que  
 » nous où les coups mortels doi-  
 » vent être portés. Je ne les vois  
 » pas se servir alors de leur aiguil-  
 » lon, mais il y a apparence que les  
 » blessures empoisonnées faites à  
 » la mouche vaincuë avoient valu  
 » la supériorité à la victorieuse. Il  
 » ne restoit plus à celle-ci qu'à don-  
 » ner pour ainsi dire le coup de  
 » grace , & elle le faisoit avec ses  
 » dents. Hors de la ruche tous les  
 » combats à mort n'étoient que de  
 » seule à seule , peut-être que tout  
 » ne se passoit pas aussi généreuse-  
 » ment dans l'interieur. Celles qui  
 » étoient massacrées en dehors a-  
 » voient déjà été mises hors de  
 » combat dans la ruche même.

M. de Réaumur ramassa plus de  
 150 des Abeilles qui périrent dans  
 ce combat , & il auroit pû en ra-  
 masser beaucoup davantage s'il en  
 avoit eu besoin.

La mere Abeille a un aiguillon  
 plus grand que celle des autres  
 Mouches , quoique quelques an-  
 ciens aient assuré le contraire , &  
 que quelques devises les en suppo-  
 sent privées , mais cette reine a en  
 cela le modèle des rois avec  
 plus de pouvoir que les autres A-  
 beilles , a en même tems plus de  
 modération , elle est née avec un  
 naturel pacifique , on peut même  
 la tenir entre ses doigts sans qu'elle  
 cherche à piquer.

*Huitième Mémoire.*

Dans le huitième Mémoire il est question de gâteaux de cire, M. de R. y explique comment les Abeilles parviennent à les construire & changent en véritable cire les poussières des étamines, il y parle de la récolte que les Abeilles font de la propolis; enfin de la façon dont elles remplissent les alvéoles de miel & l'y conservent.

Chaque gâteau de cire est composé de deux rangs de cellules exagones opposés l'un à l'autre, l'un étant sur une face & l'autre sur le revers. De toutes les cellules de capacité égale, qui peuvent être ajustées les unes contre les autres sans laisser de vuide entre elles, les exagones sont celles qui peuvent être faites avec le moins de matière; par cette raison Pappus Géometre célèbre parmi les anciens regardoit les Abeilles comme de grands Géometres, mais il eût eu, dit M. de R. une bien plus haute idée de leur Géometrie, s'il eût su que la construction du fond de chacune de leurs cellules sembloit supposer qu'elles avoient résolu un problème qu'il n'auroit pas su résoudre lui-même, la solution dépendant de l'Analyse des infiniens-petits, inconnue du tems de Pappus. Le fond de chaque cellule n'est pas plat, il est pyramidal & formé par trois petits lozanges ou rhombes de cire semblables & égaux. Cette figure pyramidale permet au fond des cellules des

deux faces opposées de s'ajuster les uns contre les autres aussi exactement que les corps des cellules s'ajustent, c'est à-dire sans laisser de vuide, mais les Abeilles avoient à choisir entre une infinité de rhombes différents qui peuvent former des pyramides plus écartées ou plus allongées, & également propres à s'appliquer les unes contre les autres sans laisser de vuide. Les rhombes pour lesquels elles se sont déterminées, ont deux angles opposés chacun d'environ 110 degrés & les deux autres chacun d'environ 70. Quelles sont, dit M. de R. les raisons de la préférence donnée à ces rhombes? J'ai soupçonné, répond-t-il, que l'épargne de la cire en pouvoit être une, & j'ai proposé à M. Kœnig, capable de résoudre les problèmes les plus difficiles, de déterminer entre les cellules exagones de même capacité & à fond pyramidal composé de trois rhombes égaux & semblables, quels devoient être les angles des rhombes au moyen desquels la quantité de matière ou de cire employée seroit la plus petite qu'il est possible, & il a trouvé que les rhombes demandés sont précisément ceux que les Abeilles ont choisis.

Les gâteaux que font les Abeilles sont de cire; mais cette cire la trouvent-elles toute faite sur les plantes, ne font-elles que l'y recueillir, ou bien n'y recueillent-elles qu'une matière propre à devenir de la cire? certaines parties des plantes & des arbres donnent de la résine toute faite, d'autres



fournissent de la gomme , enfin nous connoissons un arbrisseau commun au M.issipi des graines duquel on tire de la cire au moyen de l'eau bouillante. M. de R. fait voir par un grand nombre d'expériences , que les poussières des étamines dont se chargent les Abeilles ne sont point une cire toute faite , mais seulement une matiere propre à le devenir. Il rapporte d'autres expériences par lesquelles il a tenté de convertir ces poussières en cire ou du moins de l'en extraire , ce seroit une opération très-utile , la cire que les Abeilles nous font ne nous coûte rien , à la vérité , ce sont des ouvrières que nous n'avons pas la peine de nourrir , mais leur nombre n'est pas assez grand , & il seroit heureux qu'on pût y suppléer ; les expériences de M. de R. prouvent qu'il ne nous est pas plus aisé de convertir la poussière des étamines en cire , qu'il nous le seroit de convertir nos alimens en chile sans le secours de la digestion. En effet , il ne suffit pas aux Abeilles de pénétrer ces poussières avec leurs jambes après les avoir humectées de quelque liqueur , comme Svammerdam & M. Maraldy ont paru disposés à le croire , il faut qu'elles passent dans les intestins des Abeilles & dans un de leurs estomacs , car elles en ont deux , c'est-là que se forme la cire. M. de R. s'est assuré par des observations certaines que les Abeilles mangent ces poussières après les avoir paîtries , que lorsqu'elles les ont digérées , elles sont retourner vers leur bouche la véritable cire qui en a été extraite ,

elle en sort en forme & consistance d'une bouillie claire & quelquefois moussueuse : la langue de l'Abeille aide à la conduire hors de la bouche & à la placer où elle doit être mise en œuvre par les dents pour former une partie du gâteau. Cette bouillie de cire se durcit en un instant.

L'habitation des Abeilles ne doit avoir d'ouvertures que celles qui leur permettent d'entrer & de sortir librement. D'ailleurs elle ne sauroit être trop bien close ; les Abeilles emploient à la boucher une espèce de résine qu'elles trouvent toute faite sur certains arbres , & qui a plus de ténacité que la cire ; cette résine , qui n'a besoin d'aucune préparation , a une odeur aromatique assez agréable ; les anciens lui ont donné le nom de *Propolis* , elle est molle lorsque les Abeilles l'emploient , mais elle prend de jour en jour plus de consistance. Les Abeilles en font encore un usage. Il s'introduit quelquefois dans les ruches des limaces , des limaçons , ces insectes ne sont pas difficiles à détruire , mais il ne seroit pas aisé de les transporter hors de la ruche ; pour prévenir les effets de la corruption de ces Insectes les Abeilles les embaument de propolis. A l'égard du miel que les Abeilles recueillent , il est déposé dans les cellules destinées à le recevoir , partie est consommée journellement , partie est réservée pour les tems de famine ; des cellules converties en sont les magasins. Nous donnerons dans la suite l'Extrait des Mémoires 9, 10, 11, 12 & 13.

*ESSAIS ET OBSERVATIONS DE MEDECINE DE LA Société d'Edinbourg. Ouvrage traduit de l'Anglois & augmenté par le Traducteur d'Observations concernant l'Histoire Naturelle & les Maladies des yeux. Par Monsieur P. de Mours Médecin de Paris, Tome premier. A Paris, chez Hypolite Louis Guerin, Libraire rue S. Jacques, vis-à-vis la rue des Mathurins, à saint Thomas d'Aquin, 1740. avec Approbation & Privilège, pag. 431. sans l'Avertissement du traducteur, la Préface, la Table des Matieres, plusieurs Planches & les Observations concernant l'Histoire Naturelle & les Maladies des yeux.*

**M**onsieur de Mours à qui le public est redevable de cette traduction, étoit déjà connu par un autre Ouvrage de ce genre. On sçait qu'il est élève du célèbre M. Duverney, & qu'il a rempli long-tems, la place de Garde & Démonstrateur du Cabinet d'Histoire Naturelle du Jardin du Roi.

Dans un Avertissement que M. de Mours a mis à la tête de sa traduction, il nous apprend d'abord, comment la Société d'Edinbourg est composée. » La place de Secrétaire » est remplie par le sçavant & l'ingénieur M. Monro Professeur d'Anatomie dans l'Université d'Edinbourg & membre de la Société Royale de Londres.

M. de Mours parle ensuite de l'objet principal que la Société d'Edinbourg se propose dans la collection des Mémoires dont elle a déjà donné 4 volumes. Ce n'est ici que la traduction du premier, mais le zélé Traducteur annonce qu'il donnera successivement la Traduction des trois autres; & celle des Recueils que cette Société publiera dans la suite.

Il avertit encore qu'ayant fait

cette Traduction-ci sur la première édition qui a paru de ces mêmes Essais; comme il vient récemment d'en être imprimée en Angleterre une nouvelle, il a eu lieu de retourner cette même Traduction & d'y faire quelques additions qu'il indique.

A cette Traduction, qu'il s'est attaché sur-tout à rendre fidèle, il a joint quelques Observations dont il est l'Auteur, sur l'Histoire Naturelle, & sur les maladies des yeux: les connoissances qu'il marque lui avoir été communiquées par Monsieur Petit le Médecin, concernant ces mêmes Maladies: l'habitude où il est depuis quelques années de traiter ces Maladies: toutes ces circonstances qu'il expose, l'ont mis à portée de faire des recherches Anatomiques très-curieuses, sur certains organes de la vûe: la structure & le mécanisme de ces organes donneront lieu dit-il, à une Description du Globe de l'œil très-détaillée, & qu'il compte de publier lorsqu'il la jugera digne de paroître.

Nous ne devons point passer sous silence le caractère de modestie qui

se découvre dans tout ce que M. de Mours ; dit de ses propres Ouvrages ; ni la reconnoissance qu'il marque des lumieres que quelques personnes lui ont communiquées.

A la suite de l'Avertissement du Traducteur , on trouve la Préface traduite de l'Anglois. Ce sont d'abord des Réflexions sur l'utilité de recueillir les Observations de Médecine qui se font journellement : il s'en faut bien , selon le sentiment de la Société d'*Edinbourg*, que d'anciennes Observations puissent être aussi instructives à l'égard des maladies actuelles , que le seroient des observations plus récentes. 1°. Parce que le nom des maladies & celui des remèdes changent. 2°. Parce qu'il naît de nouvelles maladies. 3°. Parce que la différence des climats & des alimens , donnent lieu à des différentes manieres de traiter les maladies. L'Auteur fait ensuite des remarques très-judicieuses, sur la nécessité & sur les moyens de bien observer les maladies. Il examine quelle est la meilleure forme qu'on puisse donner à une Collection de Mémoires qui contiendroient de telles observations : il parcourt à cet effet , les Mémoires des différentes Académies & Sociétés des Sciences de l'Europe : ce qui le mène à expliquer quelles matieres la Société d'*Edinbourg* a jugé devoir entrer dans ses Recueils : il rend compte des motifs qui ont déterminé cette Société à cet égard ; & les avantages qui doivent naître des travaux dont elle s'occupe dans la vue du bien public : détails rem-

plis de vues très-étendues , très-réfléchies & qui demandent d'être lus dans la Préface même.

Voici quels sont les Mémoires contenus dans ce premier volume au nombre de quarante ; le choix des matieres sert à faire connoître l'esprit dans lequel la Société d'*Edinbourg* dirige ses travaux & profite des Mémoires que des Auteurs étrangers lui envoient. Nous ne rapporterons ici que les noms des Auteurs , suprimant leurs qualités qui tiendroient trop de place dans ces Extraits.

Les cinq premiers Mémoires ont pour objet d'éclaircir si les maladies épidémiques, ou celles qui ont été les plus fréquentes ; sont causées par les variations sensibles de l'air ; la disposition des lieux : la nature des alimens , &c. Dans cette vue on donne une Description d'*Edinbourg* ; une Description des instrumens qui servent aux Observations Météorologiques : une exposition des maladies qui ont été plus fréquentes à *Edinbourg* pendant l'année qui a précédé celle où ce Recueil a été imprimé ; & un Extrait des Registres publics des enterremens d'*Edinbourg*.

Les Mémoires qui viennent ensuite sont :

Remede Mercurial altérant par M. A. *Plummer*.

Propriété & usage des Eaux Minérales de *Moffat* , par M. G. *Mil-ligen*.

Expériences sur les Eaux Minérales de *Moffat* par M. *Plummer*.

Essai sur l'Art d'injecter les vais-

seaux des animaux par M. *Alexandre Monro*.

Démonstration de la force qu'ont les os pour résister aux Agens qui tendent à les rompre transversalement par M. *Guil. Poterfield*.

Remarques sur l'articulation, les muscles & la luxation de la mâchoire inférieure par M. *A. Monro*.

Essai sur le mouvement alternatif du Thorax & des Poumons dans la respiration, par Monsieur *Georges Martin*.

Essai sur la Nutrition du Fœtus dans la Matrice, par M. *Joseph Gibson*.

Deux Observations sur des enfans nés avec des conformations contre nature, des intestins, par M. *Jac. Calder le jeune*.

Observation sur une playe au col accompagnée de symptômes peu ordinaires, par Monsieur *Jean Kénedy*.

Observation sur un os considérable tiré de la partie intérieure de l'œsophage, par Monsieur *Jean Stedeman*.

Observation sur une tumeur rare à la mamelle, par Monsieur *P. Paron*.

Reflexion sur l'opération de la Paracenthèse, par M. *Monro*.

Observation sur des vers sortis d'un ulcère dans l'aîne, par M. *Jac. Douglas*.

Observation sur une mortification des intestins dans une hernie guérie, par M. *Jac. Jamieson*.

Observation sur des Pierres trouvées dans le Rein, avec des remarques sur l'opération de la Nephro-

tomie, par M. *Douglas*.

Observation sur une Tumeur Anomale de la jambe, traitée sans succès, par M. \*\*\*

Observation sur une grande partie du Tibia enlevée & réparée ensuite par le Cal, par Monsieur *David Laing*.

Remarque concernant M. Garangeot par un *Anonyme*.

Essai sur les moyens de perfectionner la Médecine, par M. *J. Drummond l'aîné*.

Observation sur un ulcère des poumons qui avoit percé le Diaphragme, & qui s'étendoit jusques dans le foye, par M. *Edouard*.

Observation sur une Tumeur dans l'œsophage & provenant d'une cause extraordinaire, par M. *G. Waugh*.

Observation sur des mouvemens convulsifs de l'œsophage, par M. *J. Aird*.

Observation sur une inflammation d'estomac accompagnée d'ydrophobie, & d'autres symptômes extraordinaires, par Monsieur *James Innes*.

Observation sur un dégoût & sur une atrophie causée par le déplacement de l'estomac, par M. *Robert Lewis*.

Observation sur une Tympanite, par M. *Monro*.

Observation sur une colique de six ans causée par une concrétion formée sur un noyau de prune qui s'étoit arrêté dans les intestins, par M. *Thomas Simson*.

Essai sur la Jaunisse, par M. \*\*\*

Observation sur une vessie devenue

nue Squirreuse , par Monsieur *Ed. Barry*.

Observation sur une rétention de la liqueur féminale dans l'acte venérien , par M. *Guillaume Cockburn*.

Observation sur une paralysie des extrémités inférieures accompagnée de mortifications , par Monsieur *Drummond*.

Exposition des découvertes les plus remarquables , & des progrès faits en Médecine ou proposés depuis l'année 1731.

Liste des Ouvrages de Médecine publiés , depuis le commencement de l'année 1731.

Livres annoncés & qui doivent bien-tôt paroître.

Sociétés nouvellement établies pour le progrès de la Médecine.

Ne pouvant dans un Extrait nous étendre sur chacun de ces Mémoires , nous allons en choisir deux seulement dont nous donnerons le précis.

M. *Drummond l'aîné* , ci-devant Président du Collège Royal des Médecins à *Edinbourg* dans un *essai sur le moyen de perfectionner la Médecine* , propose ainsi ses vûes.

Il seroit utile pour les étudiants en Médecine & pour les jeunes Praticiens , de s'attacher d'abord , non à retenir comme les Livres l'enseignent , les noms & les distinctions subtiles & multipliées , presqu' gratuitement , pour chaque maladie , mais à se former des idées distinctes de ce que les maladies ont de plus général. L'hémorragie , ( c'est l'exemple qu'il donne ) est divisée par les Auteurs en un nom-  
*Sepr.*

bre d'Espèces dont la distinction est peu importante ( 1 ). Il seroit bien plus avantageux , dit-il , pour les commençans , de considérer simplement l'hémorragie comme un écoulement de sang contre nature , & de rassembler en une même classe les hémorragies qui dépendent de la même cause ; telles que l'hémorragie par le nez , le vomissement de sang , &c.

Les fièvres sont dans le même cas ;  
» la considération de ce qui cons-  
» titue la fièvre avec ses vraies cau-  
» ses & ses effets naturels , peut  
» donner une idée plus juste &  
» plus claire de la maladie , & sug-  
» gerer une pratique plus métho-  
» dique , que tout ce qui a été écrit  
» fort au long sur les distinctions  
» subtiles & peu nécessaires que  
» *Riviere* & *Sidenham* ( ce sont les  
termes de l'Auteur ) ont recon-  
nues.

M. *Drummond* fait encore l'application de son principe à plusieurs autres maladies qu'il regarde comme appartenant à la même cause : Il prescrit en même tems , les bornes qu'il convient de donner à ce même principe dans le traitement des maladies ; il emploie à ce sujet , plusieurs exemples de maladies communes , qui , en général , demandent un traitement particulier ; soit à cause de la conduite opposée qu'auront gardé en santé deux personnes qui se trouvent atteintes de la même maladie ; soit à cause de la différence

( 1 ) Telles que *Anastomosis*, *Diairesis*,  
*Diapedesis*, *Rixis* & *Diabrosis*.

d'âge , de sexe , &c. Un grand nombre de réflexions que nous sommes obligés de passer sous silence , concourent très-heureusement à faire valoir les opinions de M. Drummont. Nous renvoyons donc les lecteurs au mémoire même.

Le second Mémoire, dont nous parlerons en particulier , contient l'exposition des Découvertes les plus remarquables , & des progrès faits en Médecine , ou proposés depuis le commencement de l'année 1731. donnons-en l'énumération.

Une Description exacte de la plante dont on tire le *Contragerva*, &c. par M. Houlton.

Expérience faite par M. Jusſieu des bons effets que produit dans la dysſenterie le *Simarouba*.

Accidens causés par l'eau de laurier distillée, & par la seule infusion de laurier.

Préparation d'un sel de lait faite par M. Gaubius différente de celle que *Valencini* (2) dit être le célèbre *suc de lait* si fort vanté par *Ludovicus Testi*. (3) & recommandé par d'autres comme un remède infaillible pour la goûte.

Les nouvelles expériences Chimiques de M. *Sthal*, &c.

Remarques sur les propriétés de l'eau-de-vie de grain pour conserver les préparations Anatomiques , mieux que ne le fait l'eau-de-vie tirée du vin , par M. *Trew*.

Remarques sur les vaisseaux de l'humour cristalline de l'œil , &c.

Observations curieuses sur la ves-

ſie par M. *Albrecht*.

Conjectures sur ce que la cire passe à travers les Tuniques des artères & des veines , loſqu'on les injecte , &c. par M. J. H. *Schulze*.

Nouvelle Description de la structure du Diaphragme & remarques très-ingénieuses & très-instructives sur l'action de ce muscle par M. *Senac*.

Additions considérables au traité des os & des nerfs, par Monsieur *Monro*, &c.

Additions très-importantes faites par M. *Winflow*, à son Traité de l'Exposition Anatomique de la structure du corps humain.

Réfutation des opinions de M. *Newton* touchant les différentes parties de l'économie animale, par le Docteur *B. Robinson*.

Moyens de perfectionner la méthode ordinaire pour le traitement de certaines *Hernies* par Monsieur *Winflow*.

L'opération de l'appareil lateral pratiquée & perfectionnée , par M. *Chéfelden*.

Augmentations considérables dans le Traité des Observations Chirurgiques , par M. *Garangeot*.

Remarques sur l'inoculation de la petite verole pratiquée à la Chine long-tems avant qu'elle l'ait été en Europe; Extrait d'une Lettre du P. *Dentrecolle* Jésuite Missionnaire.

Que l'humour de la Goûte est plutôt d'une nature Alkaline que d'une nature Acide , par le Docteur *Sveveno*.

Description & recherches sur les causes d'une espèce de Colique

(2) *Meſcina Nov. Antiq.*

(3) *In Epistol.*

dangereuse , & qui est commune à *Amsterdam* pendant l'hyver , par un Anonyme.

Traité de la petite verole , où l'Auteur désapprouve la saignée hors dans un seul cas , &c. par le Docteur *Lobb* , avec des remarques sur ce qu'on peut prévenir ou guérir cette maladie sans éruption.

Les fréquentes saignées recommandées dans le traitement de la petite verole , par M. *Loeber*.

Il nous reste à rendre compte des Observations de M. de *Mours* , concernant l'Histoire naturelle & les maladies des yeux.

Son premier Mémoire a pour objet des recherches » qui peuvent » servir d'éclaircissens au phénomène de la propagation des » animaux. « Il s'agit de la fécondation de la *Salamandre femelle*. Il avertit d'abord , qu'il ne parle point de la Salamandre de terre qu'on appelle communément aujourd'hui le *Sourd* , ou le *Mouron* , mais de cette espèce de Salamandre qu'on trouve communément autour de *Paris* dans des bassins négligés & dans les Marres de la Campagne, animal à quatre pieds , dont le mâle est distingué par une crête ou membrane florante , découpée en dent de scie ; & qui s'étend sur le dos , depuis le milieu de la tête jusqu'au commencement de la queue. M. de *Mours* , quand à la Description des différentes espèces de Salamandres , & à quelques autres particularités qui ne rentrent point dans l'objet de son Mémoire , renvoie à celui de M.

*Dufay* qu'on trouve dans le Recueil de l'Académie des Sciences de l'année 1729.

Voici ce qui se passe entre les Salamandres , c'est dans un bassin du Jardin du Roi que M. de *Mours* a fait cette observation. Le mâle , après avoir poursuivi quelque tems la femelle , passe au-devant d'elle & lui barre le chemin. Alors sa crête relevée , il se soutient sur deux patres d'un même côté seulement ; il courbe son corps en relevant le dos , & forme ainsi une espèce d'arcade sous laquelle la femelle passe , continuant son chemin : le mâle se remet & les yeux tournés du côté de la femelle , dès qu'il la voit s'arrêter , il court vers elle , il vient la regarder fixement de très-près & reprend la même posture qu'auparavant ; ce qu'ils répètent plusieurs fois de suite. Tout ce jeu , remarque l'observateur , n'est point encore ce qui doit procurer la fécondation de la femelle.

Ce manège fini , la femelle reste sur la vase , & le mâle se tient au-dessus à un pouce environ de distance d'elle , & de la vase . . . C'est dans cette situation que sa crête flottant nonchalamment , il frappe de tems en tems la femelle de sa queue , & c'est dans cet éloignement que ce qui sert à féconder la femelle s'échappant du mâle , se mêle avec l'eau & se répand sur les flancs de la femelle qui est alors immobile. Pour éclaircir , si la femelle , après ce qui vient d'être décrit , étoit fécondée , l'observateur

l'ayant mise seule dans une cuvette de fayance , elle y pondit du frai dont les embryons subirent divers changemens avant que de prendre la forme de Salamandre.

Seroit-il permis de conjecturer de cette observation , ajoute M. *de Mours* , » que l'esprit féminin » passant à travers les pores de la » peau de la femelle , porte la vie » & le mouvement aux embryons » contenus dans le bas ventre.

Dans l'observation qui suit , M. *de Mours* , rend compte d'une maladie des yeux au traitement & à la guérison de laquelle il a concouru , ayant été appelé par M. *Silva* ; c'étoit une dilatation de la prunelle accompagnée de circonstances singulieres. Après une explication très-curieuse de l'état , des causes & des effets de cette maladie , notre Auteur remarque entr'autres singularités que la personne malade , voyoit » les objets beaucoup » plus petits lorsqu'elle les regardoit avec l'œil affecté , qu'il » que la prunelle en fût très-dilatée , que lorsqu'elle les regardoit avec l'œil sain dont la prunelle étoit bien plus rétrécie : » symptôme contraire , ajoute-t-il , » à ce qu'on connoît des loix de » de la vision.

Quoique les Observations de M. *de Mours* sur cette circonstance & sur toutes celles qui lui paroissent remarquables , soient très-dignes d'être rapportées ici ; pour ne point étendre les bornes d'un Extrait , nous passerons aux moyens employés pour la curacion de cette

maladie. Notre Auteur rappelle d'abord avec une fidélité qui doit donner plus de confiance encore en ses lumieres , une précaution qu'il auroit dû prendre & dont il n'apperçut l'utilité qu'après la guérison du malade ; c'étoit de le faire coucher sur le côté opposé à celui de l'œil affecté. Aux secours des saignées employées précédemment , M. *Silva* joignit l'usage du petit lait avec du fumeterre & du sel sedatif ; & cela dans une quantité différente , selon que l'état du malade le requeroit : on y joignit les Eaux dépurées de Passi : auxquelles on substitua ensuite , une légère tisane d'esquine dont on continua l'usage pendant tout le reste du traitement , & le malade fut purgé mollement de loin à loin.

Quand aux remèdes externes ; M. *de Mours* fut d'avis d'employer des douches d'eau commune , de décoction de pavot , on mit aussi en usage des douches d'infusion de racine de Guimauve ou de semence de coing comme remèdes adoucissans. Lorsqu'il fut tems d'user des douches résolutives & astringentes , on eut recours à la décoction d'hyssope , à laquelle on ajouta par degrés , les fleurs de Camomille & de Mélilot , l'Eau-de-vie & les Roses rouges. On faisoit encore couler dans l'œil du malade , plusieurs fois le jour , une goutte d'un Collyre adoucissant fait avec le mucilage de semence de coing & une préparation de *croute de sucre* , c'est le terme dont on se sert dans les raffineries.



Cette conduite opera la guérison complète , mais c'est dans le Mémoire même de M. de Mours qu'il faut lire les différentes circonstances de cette curation ; & sur-tout les remarques qu'il fait sur les remèdes qui produisirent un mauvais effet , tels que celui des collyres astringens qui ne réussirent jamais en aucun tems de cette maladie : avec d'autant plus louable dans M. de Mours , qu'il ne cherche pas même à se faire honneur de sa sincérité. J'agis ainsi , dit-il , persuadé avec les sçavans Editeurs des Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edinbourg ; qu'on retire souvent plus d'avantage des erreurs qui se commettent dans la pratique de la Médecine , que des observations où l'on ne rapporte que des guérisons des plus heureuses ;

» guérisons quelquefois équivoques  
» ou dont l'Histoire devient souvent inutile , par ce que leurs Auteurs écrivant moins pour le public que pour eux , négligent les circonstances nécessaires pour instruire les autres ; où se réservent la connoissance des remèdes qu'ils ont employés.

Monsieur de Mours comme nous l'avons dit , annonce qu'il continuera la traduction des Recueils que la Société d'Edinbourg a donnés , & de ceux qu'elle fera paroître dans la suite. Il promet aussi de faire part de ses observations sur l'Histoire naturelle & sur les maladies des yeux : on a d'autant plus lieu de croire qu'il sera fidèle à cet engagement , qu'il trouvera de nouveaux motifs de le remplir dans le jugement que les personnes instruites ont porté de ce premier Recueil.



ANTIQUA NUMISMATA MAXIMI MODULI, AUREA ; argentea , ærea , ex Museo Alexandri S. R. E. Card. Albani in Vaticanam Bibliothecam , à Clemente XII. Pont. Opt. Max. translata , & à Rodulphino Venuto Cortonenſi notis illustrata. Volumen I. Romæ , impenſus Calcographiei Cameratis. Typis Bernabò. 1739.

C'eſt-à-dire : *Médailles Antiques , d'or , d'argent , & de bronze ; qui ; du Cabinet du Cardinal Alexandre Albani , ont paſſé dans la Bibliothèque du Pape , par ordre du Pape Clément XII. avec les Remarques de M. l'Abbé Rodulphino Venuti de Cortone. A Rome , chez Bernabò , 1739. I<sup>r</sup> vol. in-fol. pag. 125 pour les Remarques ; 12 pour le titre , la Préface & les Approbations , & 62 pour les planches.*

**L**es Médaillons ſont des Pièces de métal d'un plus grand module , ou d'une épaiſſeur plus conſidérable que les Médailles ordinaires , & les Antiquaires croient communément qu'elles ont été frappées , non pour avoir cours dans le commerce ordinaire , comme monnoyes , mais pour être diſtribuees gratuitement dans certaines occaſions d'éclat , & pour conſerver la mémoire des événemens les plus remarquables. De-là il eſt aisé de conclure que ces Pièces ſont & plus rares & frappées encore avec plus de ſoin que toutes les autres Médailles antiques. Peu de particuliers ont oſé juſqu'à preſent entreprendre d'en former des ſuites. C'eſt un deſſein , pour l'ordinaire , au-deſſus de leurs forces , & qui ne peut guères convenir qu'à des Souverains ou à des grands Seigneurs. Mais plus il eſt difficile d'aſſembler un certain nombre de Médaillons , plus auſſi doit-on être obligé à ceux qui veulent bien prendre la peine de faire part au public des Collections que les

grands Cabinets nous offrent en ce genre.

Le ſçavant Auteur des Remarques ſur la Science des Médailles du P. Robert , a fait mention de la plûpart des Recueils de Médaillons qui ont paru juſqu'à preſent : & ſi l'Ouvrage , dont nous avons à rendre compte , avoit été publié lorsque cet Antiquaire écrivoit ſes Remarques , on ne peut douter qu'il ne lui eût donné une place diſtinguée dans ſon Catalogue.

Le Recueil de Médaillons dont M. l'Abbé Venuti donne le premier Volume , a été formé avec beaucoup de ſoin & de dépense par le Cardinal Albani. Le feu Pape Clément XII. toujours perſuadé que l'attention qu'il donnoit aux Lettres , faiſoit partie de celle qu'il devoit au bien public , acquit ce précieux Recueil , le fit paſſer dans la Bibliothèque du Vatican , dont il fait aujourd'hui un des ornemens le plus conſidérable.

Ce premier Volume contient cent cinquante-ſept Médaillons ,

dont le dernier est celui d'Annia-Faustina, femme d'Elagabale. Le second Volume comprendra tous les autres Médaillons jusqu'au bas Empire, ce qui en tout forme une suite d'un peu plus de 300. Ce nombre est, à la vérité, très-considérable en ce genre ; mais qu'il nous soit permis de dire que M. l'Abbé Venuti n'a pas été bien informé, lorsqu'il a dit dans sa Préface, qu'il n'y a en Europe ni Prince, ni particulier qui en possède une suite plus nombreuse. On en compte près de mille dans le Cabinet du Roi, ce qui donne à la Collection qu'il renferme une supériorité qui la met hors de toute comparaison.

Le principal avantage du Recueil formé par le Cardinal Albani, consiste dans la parfaite conservation de toutes les Pièces qui le composent. Il s'y en trouve bien peu qui ne soient à fleur de coin. Ce qui doit particulièrement faire estimer l'Edition de M. l'Abbé Venuti, c'est qu'il nous assure qu'on n'y a fait entrer aucun Médaillon qui n'ait été plus d'une fois examiné par les plus fins connoisseurs, & dont l'Antiquité n'ait été unanimement reconnue. On sçait qu'il est aussi commun dans ce genre d'érudition de voir des gens qui cherchent à tromper les autres que d'en trouver qui veuillent se tromper eux-mêmes.

L'ordre dans lequel on a fait graver ces Médaillons est l'ordre chronologique des Empereurs, des Imperatrices, & des Césars. Cet

ordre a été communément suivi par tous ceux qui nous ont donné des suites de Médaillons Impériaux. Nous sommes persuadés que c'est par une simple inadvertance du Graveur, qu'on y trouve un Médaillon d'Ælius - Caracalla après ceux de Faustine la mère, & immédiatement avant M. Aurele. La place de ce Médaillon auroit dû être entre Sabine & Antinoüs, ou du moins immédiatement avant Antonin-Pie.

Les Médaillons sont tous gravés de la grandeur de l'original, on ne peut s'empêcher de rendre justice à la beauté des gravures, & en général à leur exactitude. On auroit seulement pu souhaiter, qu'on eût laissé moins de contours vuides de Médaillons dans les planches, & qu'on eût plutôt employé dans les vignettes, qui terminent les remarques, des desseins de différens Monumens Antiques qui eussent quelque rapport au dessein de l'Ouvrage, que des paysages, des marines & autres sujets de pure imagination. C'est sur-tout dans ces sortes d'Ouvrages qu'on peut dire que tout ornement, qui n'est précisément qu'ornement, est de trop. Le Sénateur Buonarroti, sur les Médaillons du Cardinal Carpegna, a donné la - dessus un modèle qui devrait être suivi par tous ceux qui publient des Livres de Médaillons & d'Antiquité. Il a été effectivement imité plus d'une fois en Italie, & en particulier dans le Recueil des Pierres gravées du Cabinet du grand Duc, dont

nous avons donné l'Extrait dans notre Journal du mois de Juillet, 1733.

M. l'Abbé Venuti, dont les remarques occupent plus de la moitié de ce Volume, expose dans une Préface judicieuse & modeste, l'arrangement qu'il a cru devoir donner aux Médallons, & la méthode qu'il a suivie dans ses notes. Quoiqu'il soit persuadé que les Grecs n'ont frappé de Médallons que sous les Empereurs, l'exemple des Antiquaires qui l'ont précédé, l'a déterminé à mettre au nombre des Médallons quelques Monnoyes d'or d'Alexandre le Grand, de Lyfimachus & de Protémée, dont le volume & le poids excèdent de beaucoup celui des Pièces ordinaires.

C'est encore, pour s'affujettir à l'usage, qu'il a fait entrer dans cette Collection les Tétradragesmes d'argent, qui n'étoient cependant que des Monnoyes, & qui avoient un libre cours dans le commerce.

Quant aux Médallons de bronze, M. l'Abbé Venuti, après s'être plaint des abus que la vanité, ou l'avarice ont introduit dans la Science des Médailles, dit que les Antiquaires désespérant de pouvoir jamais faire des suites complètes de Médallons, se sont avisés d'y faire entrer des Médailles de grand & de moyen bronze des premiers Césars, & que cet usage est devenu si général, qu'il a été forcé de le suivre. Il ne l'a fait cependant que rarement, & seulement, lorsque ces Médailles se

trouvoient entourées d'un cercle d'autre métal, ou quand elles étoient d'une épaisseur considérable.

Une remarque importante, c'est que l'Editeur assure qu'il a reconnu par une longue expérience, qu'il n'y avoit point de véritable Médaille antique Latine, frappée avant Hadrien, & que s'il s'en trouve quelques-uns qui paroissent avoir été frappés à Rome avant ce tems-là, pour peu qu'on y fasse attention, on s'apercevra que ce sont des Médailles de grand bronze desquelles on a eu soin d'effacer, avec le burin, les lettres S. C. qui ne manquent jamais de s'y trouver, lorsque la Pièce n'a pas été retouchée.

M. l'Abbé Venuti retranche encore du nombre des Médallons ces Médailles de Trajan, de Déce, d'Etruscille, & de quelques autres Princes, où l'on trouve les mêmes lettres S. C.; il croit qu'elles sont de même fabrique que le grand bronze des mêmes Empereurs, & qu'elles ont eu la même valeur dans le commerce. Mais il reconnoît pour vrais Médallons ces Pièces qui n'ont pas la marque de l'autorité du Sénat, & dont la fabrique ne ressemble point à celle des monnoyes ordinaires, quoiqu'elles ne paroissent être que de la seconde grandeur. Il y a beaucoup de ces Médallons, la plupart en deux métaux dans le Cabinet de M. le Cardinal Albani, & suivant le docte Editeur, la mode de fabriquer des espèces de deux métaux,

métaux , c'est - à - dire , dont le champ est de cuivre jaune , & le cercle ou les bords de cuivre rouge n'a commencé que sous Comode.

Plusieurs Antiquaires avoient cru devoir mettre les Contorniates au rang des Médaillons. Mais comme les Sçavans conviennent aujourd'hui que ces Pieces , loin d'avoir été frappées du tems de ceux dont elles portent le nom ou l'image , ne sont que des productions grossieres du siecle de Théodose , & de celui d'Honorius. M. l'Abbé Venuti a jugé à propos de ne les point admettre dans son Ouvrage.

A l'égard des notes , l'Editeur a suivi l'exemple de M. Vaillant , dans le Livre qu'il a publié sur les Médailles frappées dans les Colonies , & de M. Havercamp sur les Médailles des Familles Romaines. Les notes dont il accompagne chaque Médaillon sont courtes , & il ne leur a donné un peu plus d'étendue que lorsqu'il s'agissoit d'une Piece entierement nouvelle. Une attention dont on doit sçavoir gré à M. l'Abbé Venuti, c'est qu'il a marqué très-exactement le poids de chacun des Médaillons , & qu'il a eu soin d'indiquer ceux qui avoient déjà été publiés , & les Livres où ils avoient paru.

Nous passerions les bornes d'un Extrait , quand même nous nous contenterions de rendre compte seulement de ce qu'il y a de rare parmi ces Médaillons , & de curieux dans les remarques. Nous

Sept.

ne ferons qu'indiquer en passant ce qui nous y a paru le plus digne d'attention.

Le premier Médaillon de toute la Collection est un Alexandre en or , & M. l'Abbé Venuti observe que son poids excède celui du Starter Attique , des Dariques , des Philippes d'or. C'est cette seule singularité qui lui a fait donner place dans ce Recueil , car du reste il n'a rien qui mérite l'attention des connoisseurs.

Le Médaillon de Néron en bronze , qui est gravé à la sixieme planche , au revers duquel l'Empereur paroît en *Toge* sur un petit Tribunal , accompagné de ses Officiers , haranguant les Cohortes Préto-riennes , avec la légende ( ADLOCUT. COH. ) , donne lieu au sçavant Editeur d'observer les varietez qui se trouvent dans les descriptions que divers Antiquaires en avoient données , soit pour le type , soit pour la légende.

Pour donner une idée des marques de M. l'Abbé Venuti , nous traduirons celle qu'il a jointe au Médaillon dont il s'agit ici.  
 » On rapporte , *dit-il* , que Néron  
 » harangua deux fois ses Soldats ,  
 » la premiere , lorsqu'accompagné  
 » de Burrhus , il fut salué Empe-  
 » reur , & qu'il reçut encore d'au-  
 » tres honneurs , outre le titre de  
 » pere de la patrie , dont il est qua-  
 » lifié sur notre Médaillon ; titre  
 » qu'il prit avant la fin de la pre-  
 » miere ou de la seconde année de  
 » son regne , l'autre après avoir  
 » découvert & puni de mort diver-

C c c c

» les personnes qui avoient confi-  
 » piré contre sa vie , comme le  
 » prouve un passage de Tacite. Je  
 » n'ometrai point encore la haran-  
 » gue qu'il fit aux Soldats Préto-  
 » riens pour les engager à travail-  
 » ler à l'isthme de Corinthe , qu'il  
 » avoit entrepris de couper. Pour  
 » moi , dit-il , je ne déterminerai  
 » point à laquelle de ces différen-  
 » tes occasions cette Médaille a  
 » rapport , quoique j'eussé beau-  
 » coup à dire sur ce sujet , parce  
 » que je suis persuadé qu'il est trop  
 » peu connu , pour me flatter de  
 » pouvoir bien l'éclaircir.

On connoissoit déjà des Médail-  
 les avec les têtes de Domitien , &  
 de sa femme Domitia , mais on en  
 voit ici une ( planche 9 ) , où on  
 lit du côté de la tête de cette Impe-  
 ratrice ( DOMITI. DOMITIAN.  
 AUG. P. M. COS. VII. ) , & c'est la  
 seule Médaille avec la tête de Do-  
 mitia , sur laquelle il soit fait men-  
 tion du septième Consulat de Do-  
 mitien. L'Éditeur , dans sa note  
 sur cette Médaille , adopte le sen-  
 timent de Mezzabarba & de Græ-  
 vius , qui ont placé ce Consulat  
 en l'an de Rome 833 , de J. C. 80.  
 contre le sentiment de M. de Til-  
 lemont & du P. Pagi , qui trompés  
 par un passage de Suétone , pla-  
 çoient en cette même année le  
 second Consulat de cet Empereur.

Au revers d'un Médillon d'Ha-  
 dien ( planche 12 , n° 3 ) on voit  
 Apollon avec sa lyre , & Bacchus  
 avec son Thyrsè dans un char tiré  
 par une Panthère & une Chevre  
 sauvage. Cupidon jouant de la flûte

te est monté sur la Chevre. Le re-  
 vers d'un Médillon d'Antonin-Pie  
 pour faire sans doute allusion à la  
 paix & à la tranquillité que ce  
 Prince faisoit regner dans son Em-  
 pire , nous représente Hercule  
 vainqueur de Cacus , environné de  
 peuples , qui paroissent lui témoi-  
 gner leur reconnoissance de ce  
 qu'il les avoit délivrés des brigan-  
 dages de ce monstre. C'est sans  
 doute encore par le même motif  
 que sur un Médillon de ce même  
 Prince , on voit Jupiter dans un  
 char traîné par quatre chevaux ,  
 qui paroît foudroyer un homme  
 dont les deux cuisses se terminent  
 en deux serpens.

On met au rang des Médillons  
 qui n'ont jamais été publiés le se-  
 cond de la planche 23 , le premier  
 de la planche 24 , le second de la  
 planche 25 , &c. Nous nous con-  
 tenterons de les indiquer ici , par-  
 ce qu'ils n'ont guères d'autre mé-  
 rite que celui d'être uniques , d'a-  
 voir jusqu'ici échappé aux recher-  
 ches des curieux , & qu'il faut l'être  
 réellement pour en sentir le  
 prix.

Nous ne finissons point , si nous  
 voulions marquer toutes les singu-  
 laritez qui rendent plusieurs de ces  
 Médillons dignes de la curiosité  
 des Antiquaires , & principale-  
 ment toutes les lumières qu'on en  
 peut tirer pour la correction de  
 ceux qui ont été décrits peu exacte-  
 ment dans les précédentes Collec-  
 tions. Nous ne doutons point que  
 tous les amateurs de cette partie  
 de la belle Antiquité , n'attendent

avec impatience le second Volume de cet Ouvrage , & que la manière dont celui-ci est reçu du public, n'engage le sçavant Éditeur à sa-

tisfaire bien-tôt à l'espèce d'engagement qu'il a pris avec lui en publiant ce premier Volume.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE VENISE.

J E A N - B A P T I S T E *Albrizzi*, Imprimeur - Libraire, a achevé d'imprimer & débite actuellement le 9<sup>m</sup> vol. de la *Traduction Italienne de l'Histoire Ancienne de M. Rollin*, 1740 in-12.

Simon *Archi* vient aussi d'imprimer en un vol. in-8°. un *Recueil d'Observations Critiques sur la Langue Latine moderne*, composé par M. Paul *Zambaldi*, Gentilhomme Feltrin. Cet Ouvrage porte pour titre :  *Osservazioni Critiche intorno la moderna Lingua Latina dal Sign. Paolo Zambaldi, Gentiluomo Feltrino*, 1740.

#### DE FLORENCE.

Voici une Dissertation qui , quoique fort courte, a été bien reçue du Public; l'Auteur s'y est proposé de déterminer le tems où a commencé l'Université de Pise , & il le fixe à l'année 1340. environ : elle est intitulée : *Stephani-Marie Fabruccii Florentini in Pisana Academia Civilium Legum Professoris Dissertatio Historico Critica, quâ certius quam antea Pisana Universitatis initium constituitur.* 1739.

in-12. Il paroît que ce petit Ouvrage est le prélude de l'Histoire de cette Université que l'Auteur nous prépare.

On a donné ici depuis peu de tems une nouvelle Edition du *Recueil des Conférences Ecclesiastiques*, composées par M. le Cardinal Jean-Casimir *Denhoff*, Evêque de Cefena, pour l'usage des Ecclesiastiques de son Diocèse. L'Ouvrage porte pour titre : *Ragionamenti agli Ecclesiastici adattatissimi a far loro comprendere la dignità del loro stato e a dimostrarne le obbligazioni*, &c. Ces Conférences, qui respirent l'esprit de l'état Ecclesiastique, & qui sont destinées à servir de sujet de méditation & de conférences spirituelles aux Ecclesiastiques de ce Diocèse pour tous les mois de l'année, sont au nombre d'onze ; auxquelles on a ajouté, pour tenir lieu d'une douzième, une Lettre de S. Vincent de Paul, Fondateur de la Congrégation de la Mission, à un Ecclesiastique de ses amis, qui l'avoit consulté sur le dessein qu'il avoit de donner l'habit ecclesiastique à son neveu.

#### DE PALERME.

Il s'étoit élevé ici une dispute,  
C c c c ij

il y a quelques années, sur la question de sçavoir en quel tems on a commencé d'annoncer la Foi en Sicile, & à Palerme en particulier. Dom François *cenio - Mongitore* vient de donner un Ouvrage solide & étendu sur ce sujet : en voici le titre : *Dissertazioni Istoriche, Apologetiche, e critiche, in difesa della dottissima apologia del canonico Decano e Dottore Dom Antonio Mongitore, scritta a favore dell'antiche glorie sì sacre come profane della Città di Palermo, &c. In Palermo, 1739. in fol.*

## H O L L A N D E.

## D' A M S T E R D A M.

*Mémoires de Maximilien Emmanuel Duc de Wirtemberg, Colonel d'un Régiment de Dragons au service du Roi de Suède, contenant plusieurs particularitez de la Vie de Charles XII. Roi de Suède, depuis 1703. jusqu'en 1709. après la Bataille de Pultowa. Par M. F. P. Amsterdam, 1740. in-12.* Cet Ouvrage, outre l'abrégé de la Vie & des principales actions du Duc de Wirtemberg, contient plusieurs Anecdotes curieuses & intéressantes touchant la Vie de Charles XII : & ce n'est pas ce que le Lecteur y trouvera de moins digne de son attention.

Cet Ouvrage se trouve aussi à Leipzig.

## S U I S S E.

## D E G E N E V E.

On prepare ici une nouvelle Edition Latine des *Origines & Antiquitez Ecclesiastiques* de M. Joseph Bingham, revue & corrigée sur l'original Anglois. *Cramer & Philiberti*, Libraires, qui ont entrepris de l'imprimer, l'enrichiront encore de nouvelles remarques & observations critiques de quelque Sçavant : in-4°. 10 vol.

On trouve encore ici un Ouvrage nouveau, intitulé : *Ecclaircissements & réflexions sur les Prophéties & Avertissemens de N. S. J. contenus dans les Chapitres XXII<sup>me</sup> de S. Mathieu, XIII<sup>me</sup> de S. Marc, & XXI<sup>me</sup> de S. Luc.*

## F R A N C E.

## D E L Y O N.

*Essais sur l'Histoire des Belles-Lettres, des Sciences & des Arts. Par M. Juv. nel de Carleueas. Chez Duplain, pere & fils, 1740. in-12.* On rendra compte de cet Ouvrage dans un des Journaux suivans.

*Décisions du Droit Civil, Canonique & François, par ordre alphabetique, avec des Observations sur l'ancienne & la nouvelle Jurisprudence des Pays qui se régissent par le Droit-Ecrit. Par M. Gabriel Berthou, Seigneur de Fromental, Conseiller du Roi & son Procureur au Sénéchal & Présidial du Puy. Chez*



le même *Duplain*, pere & fils, 1740. *in folio*.

L'Auteur nous apprend, dans une courte Préface, qui est à la tête de son Ouvrage, que le plan qu'il s'y est proposé a été de donner dans un Volume *in-folio*, rédigé par ordre alphabétique, une petite Bibliothèque où l'on trouveroit les principaux Textes du Droit Civil, Canonique, & François, les sentimens des Auteurs, les changemens qu'il y a eu dans la Jurisprudence des Parlemens qui se régissent par le Droit-Ecrit, & quelle est celle qui doit à present y être observée. *Les Juges Laïques & Ecclesiastiques, les Avocats & Gens d'affaires y trouveront des ressources pour décider ou pour consulter; les Seigneurs Hauts-Justiciers, les Bénéficiers, & même les Chefs de Famille y apprendront à prévenir ou à terminer de mauvais procès.* C'est ce qui a engagé l'Auteur à se servir de la Langue François, non seulement parce qu'elle est la plus noble, dit-il, mais encore parce qu'elle est de la Nation à qui il fait part du fruit de ses veilles; trop heureux, ajoute-t-il, si le public, ayant égard aux difficultés infinies de son entreprise & à l'utilité de son dessein, veut bien excuser les défauts dont il peut être susceptible.

## DE MARSEILLE.

On trouve chez la Veuve J. P. Brebion, Imprimeur du Roi, de M. l'Evêque, de la Ville, & du

Collège de Belzunce, une Piece de Théâtre intitulée : *Abalon*, composée par le R. P. Pierre-Xavier Marion, de la Compagnie de Jesus, 1740. *in-8°*.

## DE MENDE.

*Statuts Synodaux publiés dans le Synode général tenu à Mende les 22 & 23 Octobre 1738. par Monseigneur Gabriel Florent de Choiseuil-Beaupré, Evêque de Mende.* Chez F. Bergeron, Imprimeur de M. l'Evêque, du Clergé & du Collège, 1739. *in-8°*.

Cet Ouvrage si utile pour l'instruction des Ministres de l'Eglise, & pour l'uniformité & la conservation de la Discipline Ecclesiastique, que M. de Mende vient de publier, contient les Régles que chaque Ministre est obligé de suivre, les sources d'où elles ont été puisées, & les fondemens sur lesquels elles sont appuyées, mais ce qu'on doit encore priser davantage, ces régles sont accompagnées d'Instructions courtes, solides & pleines d'onction qui en ôtent la secheresse qui leur est ordinaire, & les persuade bien mieux.

## DE TOURNAY.

*L'Accord de la Grace & de la Liberté*, Poëme accompagné de Remarques-Critiques & Historiques, par le R. P. le Vaillant de la Bassadries, de la Compagnie de Jesus, Théologien de son Excellence le Comte de Salmé, Evêque.

de Tournay & Examinateur Synodal du Diocèse. Chez Louis *Varlé*, Imprimeur Juré, au Marché aux Poteries, à l'Enseigne de la Bibliothèque Royale, avec approbation de M. l'Evêque de Tournay, du Pere Provincial des Jésuites, & la permission de M. le *Couvreur Delville*, Conseiller, Procureur Général de Sa Majesté I. & C. Cet Ouvrage est composé de XII Chants, l'Auteur a mis des Sommaires à la tête de chacun de ces Chants, & une Dédicace à M. l'Evêque au commencement de l'Ouvrage.

## D E P A R I S.

*Description des Fêtes données par la Ville de Paris à l'occasion du Mariage de Madame Louise-Elisabeth de France & de Don Philippe Infant & grand Amiral d'Espagne, les 29 & 30 Aoust 1739.* De l'Imprimerie de P. G. le *Mercier*, Imprimeur-Libraire de la Ville, rue S. Jacques, au Livre d'or.

Les Fêtes que la Ville de Paris a données à l'occasion du Mariage de Madame Louise - Elisabeth de France avec l'Infant Dom Philippe méritoient qu'on en conservât la mémoire. Le zele & le bon goût de M. *Turgot* s'y sont signalés, & on peut dire que par l'un & par l'autre il a fait autant d'honneur à la Ville, qu'il lui a d'ailleurs procuré d'avantages par l'utilité des ouvrages qu'il y a fait faire pendant sa Prévôté : c'est renouveler le plaisir de ceux qui ont vu ces Fê-

tes que d'en faire la description, & elle fera connoître à ceux qui n'y ont pas assisté que les applaudissemens qu'elles ont eu ont été aussi justes qu'ils étoient unanimes; cette Description, outre deux vignettes qui sont au commencement, & dont le dessein de la première est de *Bouchardon*, est suivie de treize planches où l'on a parfaitement exposé aux yeux ce que la Description n'exposoit pas moins bien à l'esprit. Il paroît qu'il y a eu dans ces Fêtes plusieurs choses de l'invention de M. *Salley*, Secrétaire de M. le Comte de *Maurepas*; telle est, entr'autres, la Salle du Bal dont tout le monde a admiré la disposition, l'élégance & la noblesse.

Le troisiéme Volume de la grande Collection des *Historiens de France* paroît depuis peu.

Le *Dictionnaire de l'Académie Française* paroît aussi avec des augmentations & des changemens considérables. On rendra compte au Public, dans un des Journaux suivans, de l'un & de l'autre de ces Ouvrages.

On a mis en vente depuis peu de jours chez *Cavelier*, rue S. Jacq. *Giffey*, rue de la Vieille Bouclerie, & *David* fils, rue S. Jacques, à la Plume d'or, une nouvelle Edition del' *Histoire Militaire de Charles XII Roi de Suede*, depuis l'an 1700. jusqu'à la Bataille de Pultowa en 1709. écrite par ordre exprès de Sa Majesté: par M. *Gustave Adlerfeld*, Chambellan du Roi. On y a joint une Relation exacte de la Bataille

de Pultowa , avec un Journal de la retraite du Roi à Bender. Trois vol. in-12.

Cet Ouvrage est enrichi d'un nombre de planches , & du portrait de Charles XII. Il nous a paru que les Libraires n'ont rien épargné pour faire une belle Edition , tant pour le papier que pour

l'impression.

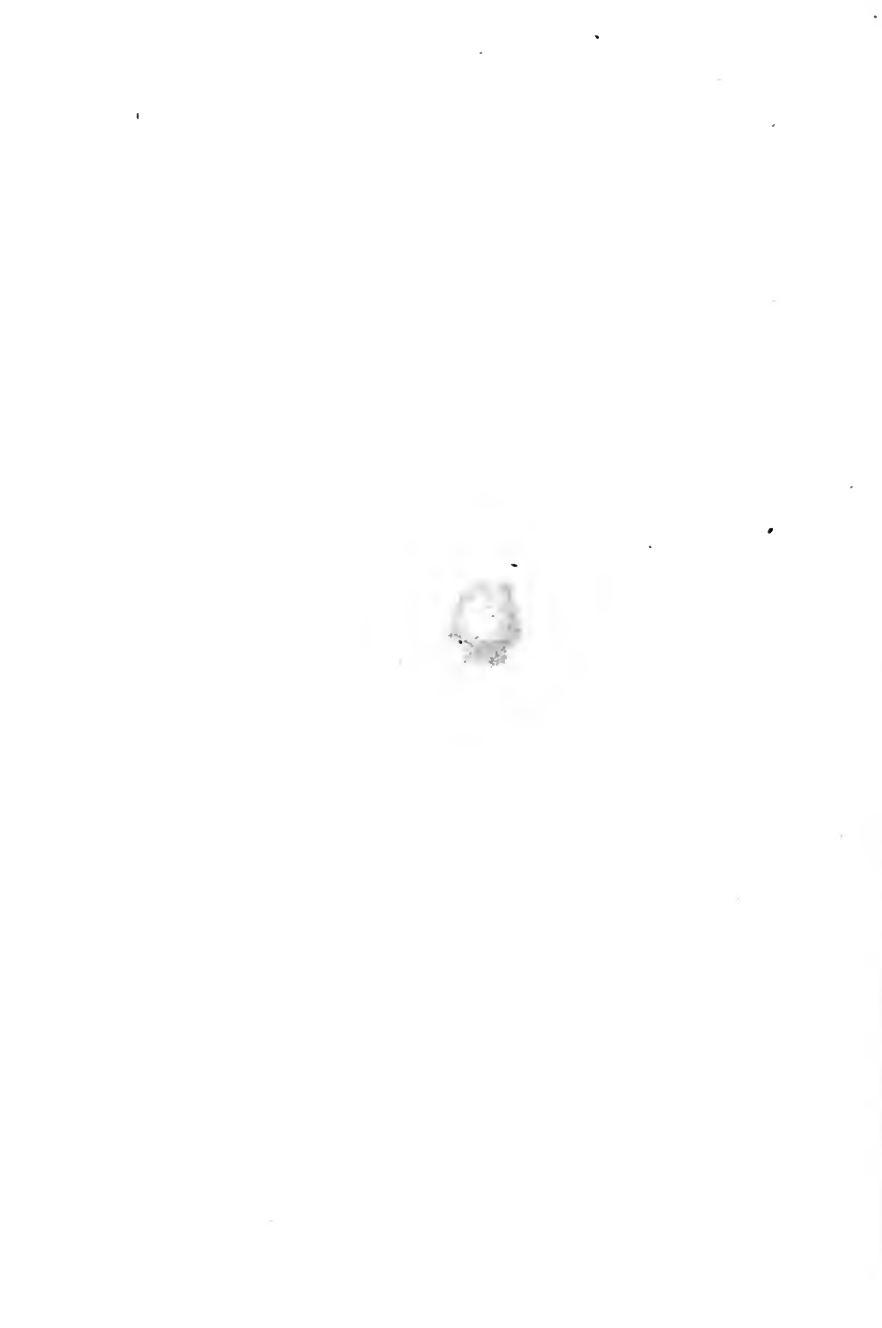
On trouve ici , chez *Montalant*, Quai des Augustins , des exemplaires d'un Ouvrage important , imprimé cette année à la Haye chez la veuve *Levier* & *Pierre Paupie* , intitulé : *Histoire de l'origine & des premiers progrès de l'Imprimerie* , in-4°.

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE SEPTEMBRE, 1740.

<b>H</b> <i>Istoire Romaine , depuis la fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium , &amp;c.</i>	pag. 535
<i>Astronomie Physique , ou Principes généraux de la Nature , &amp;c.</i>	547
<i>Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes , &amp;c.</i>	564
<i>Essais &amp; Observations de Medecine de la Société d'Edinbourg , &amp;c.</i>	578
<i>Médailles Antiques , d'or , d'argent , &amp; de bronze , &amp;c.</i>	586
<i>Nouvelles Littéraires ,</i>	591

Fin de la Table.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.

OCTOBRE.



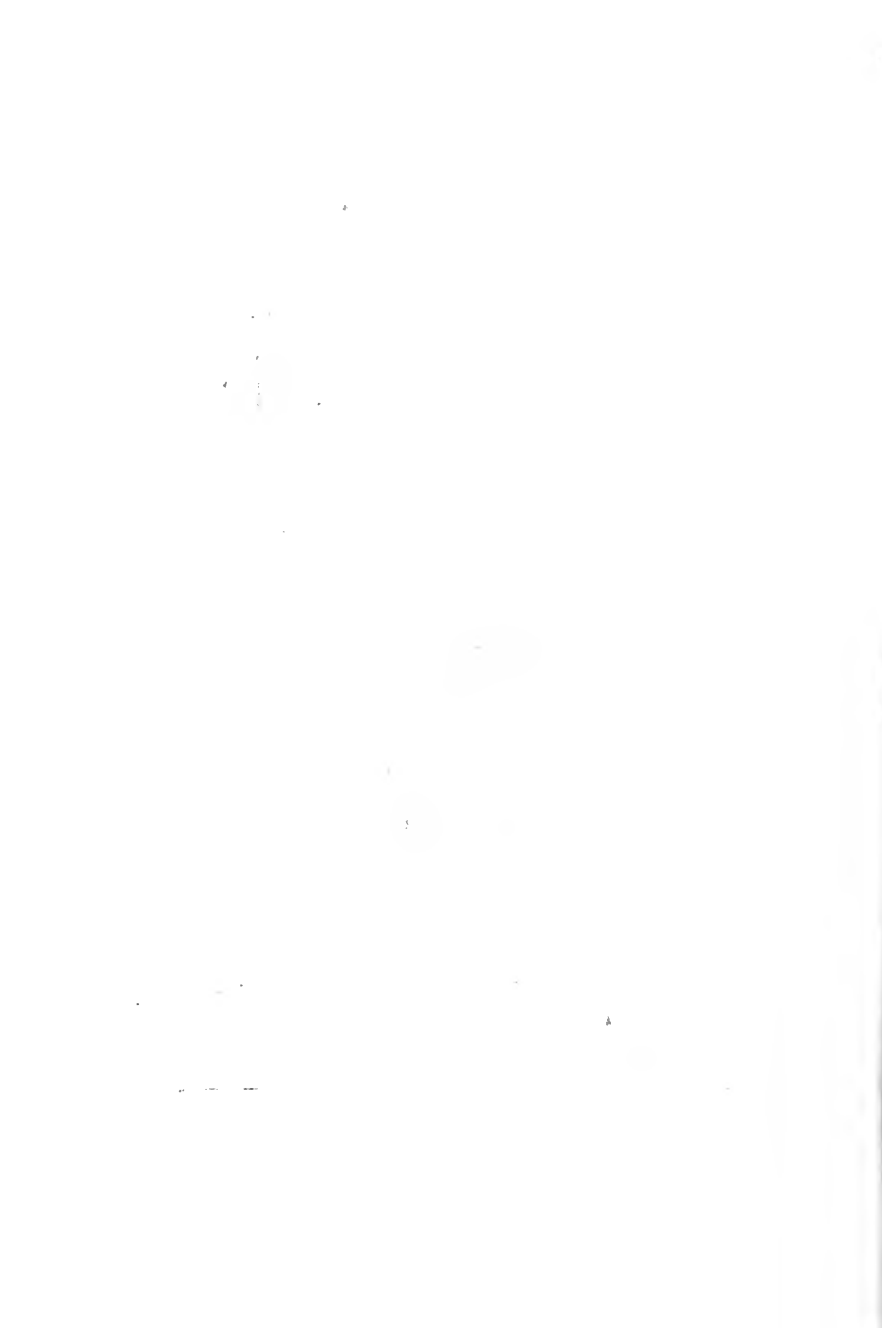
A PARIS;

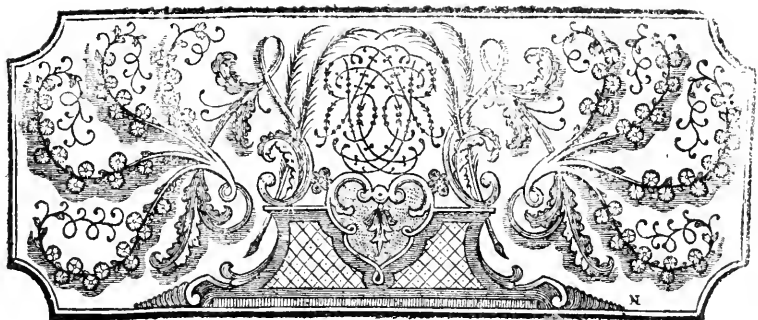
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





# LE JOURNAL DES SCAVANS.

OCTOB. M. DCC. XL.

DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.  
*Troisième Edition. Tome I. contenant A. K. pag. 905. Tome II. contenant  
L. Z. pag. 898. in-fol. A Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, Im-  
primeur du Roi & de l'Académie Françoisé. Avec Privilège de Sa Ma-  
jesté, 1740.*

**L**E Dictionnaire d'une Langue  
vivante n'est guères moins  
nécessaire aux personnes qui veu-  
lent la sçavoir parfaitement, que  
le Dictionnaire d'une Langue  
Octob.

morte le peut être à ceux qui la  
veulent apprendre. Sans ce secours  
il est comme impossible de con-  
noître jamais précisément les di-  
verses significations des termes,

D d d d ij

quels sont les mots qui peuvent entrer dans le style soutenu, quels sont ceux qu'il faut se contenter d'employer dans le langage familier, & quels sont enfin ceux qui doivent demeurer relegués dans la bouche du bas peuple. Voilà pourquoi le Cardinal de Richelieu, dont les vûes s'étendoient à tout, engagea l'Académie Françoisë, aussi-tôt après son établissement, à travailler à un nouveau Dictionnaire de notre Langue comme à l'ouvrage le plus utile au public qu'elle pût exécuter. Voilà aussi pourquoi la Compagnie entra avec zèle dans les desseins de son premier Protecteur. Les raisons qui les lui avoient fait concevoir & qui déterminèrent l'Académie Françoisë à se charger de l'exécution, sont véritablement si solides. Elles sont si sensibles, qu'elles avoient déjà engagé l'Académie de la Crusca d'employer une partie de ses premiers travaux à la composition d'un Dictionnaire Italien, & qu'elles ont encore dans la suite porté l'Académie Castillane, établie à Madrid par les soins du Roi Catholique Philippe V, à donner incessamment un Dictionnaire de la Langue Espagnole plus parfait que ceux que l'on avoit déjà. Le premier Livre qui est sorti de l'Imprimerie que le Grand Seigneur établit, il y a quinze ans, dans la Capitale de ses Etats, où l'on n'avoit point souffert jusqu'alors l'Art de l'impression, c'est un Dictionnaire Turc. Il est à souhaiter qu'il se trouve dans tous les

Pays des Compagnies de Gens de Lettres qui veuillent bien prendre la peine nécessaire pour nous donner des Dictionnaires de leur Langue.

En effet, comme le dit l'Académie, en commençant la Préface du Livre dont nous rendons compte au Public, » s'il est un Ouvrage » qui demande d'être exécuté par » une Compagnie, c'est le Dictionnaire d'une Langue vivante. » Comme il doit donner l'explication des sens différens des mots » qui sont en usage, il faut que » ceux qui entreprennent d'y travailler ayent une multitude & » une variété de connoissances, » qu'il est comme impossible de » trouver rassemblées dans une » même personne. L'Académie a » donc pensé dans tous les tems » que le plus grand service qu'elle » pût rendre au Public, c'étoit de » composer & de perfectionner un » Dictionnaire de la Langue Françoisë. Elle s'en est occupée sans » discontinuation depuis son établissement, & toutes les personnes qui ont été successivement » Membres de la Compagnie, ont » eu part à cet Ouvrage. Les Poëtes, les Orateurs & les autres » Ecrivains célèbres qui ont vécu » dans le dix-septième siècle & » dans le dix-huitième, tems où » les Lettres Françoisës ont fleuri » davantage & donné les meilleurs » fruits, en sont les Auteurs.

La Préface donne ensuite un crayon du plan que l'Académie s'est proposé de suivre dans tous



les tems où elle a travaillé , soit à la composition , soit à la perfection de son Dictionnaire. Dans cette vûe , elle nous informe en premier lieu qu'elle s'est restraite à la Langue commune, telle qu'on la parle dans le monde , & telle que les Poëtes & les Orateurs l'employent. Si l'on a introduit dans le Dictionnaire quelques vieux mots qui peuvent être encore de quelqu'usage , ou qui se trouvent dans des Livres qui se lisent encore , ce n'a été qu'avec la précaution de les qualifier de termes vieux ou qui vieillissent.

» A l'égard des expressions de  
 » la Langue commune , *ajoute la*  
 » *Préface* , qui paroissent affectées  
 » à un certain genre de style , on a  
 » eu soin de dire auquel elles sont  
 » propres , si c'est au style poétique ,  
 » que , au style soutenu , ou bien  
 » au style familier . . . . . Comme les honnêtes gens évitent de  
 » se servir des termes que dicte  
 » l'emportement ou qui blessent la  
 » pudeur , on les a exclus du Dictionnaire. L'Académie a jugé encore à propos de n'y faire entrer que ceux des termes d'art & de science que l'usage a introduits dans la Langue commune , ou ceux qui sont amenés par quelque mot de cette même Langue. Ainsi à la suite de *parabole* , qui signifie une allégorie , sous laquelle on cache quelque vérité importante ; on trouve la *parabole* , qui signifie une certaine ligne courbe.

En second lieu , l'Académie in-

struit avec netteté comme avec exactitude de routes les précautions & de tous les soins qu'elle a pris pour donner une ~~les~~ distinction de la signification propre de chaque mot , & des sens métaphoriques que plusieurs termes reçoivent en vertu d'un usage généralement établi , mais sans faire mention des sens figurés que les Poëtes & les Orateurs leur donnent quelquefois , & qui ne sont point autorisés par un pareil usage. L'Académie rend compte ensuite des instructions qu'elle donne , dans le cours du Livre , concernant les verbes.

Elle auroit bien souhaité de pouvoir donner les règles de la prononciation en faveur des étrangers , mais elle a jugé plus convenable de s'en dispenser sur la réflexion , qu'il faudroit entrer à ce sujet dans des détails très-longes & qui n'auroient point encore été suffisans. » Véritablement , qui conque veut sçavoir la prononciation d'une Langue étrangère , doit l'apprendre dans le commerce de ceux dont elle est la Langue naturelle ; toute autre voye égare trop souvent.

La premiere Edition du Dictionnaire dont nous parlons vit le jour en mil six cents quarante-deux. L'Académie crut , lorsqu'elle y travailloit , qu'il seroit instructif d'y ranger les mots par racines , c'est-à-dire , de placer les mots dérivés ou composés à la suite des mots primitifs d'où ils viennent. Elle crut encore devoir

s'attacher à l'ortographe , qui pour lors étoit généralement reçuë , & qui servoit beaucoup à faire reconnoître l'étymologie des mots. Mais en travaillant à la seconde Edition , à celle qui parut en mil sept cens dix-huit , elle jugea convenable de changer plusieurs choses à son premier plan. L'arrangement des mots par racines , qui , dans la spéculation , avoit paru le meilleur ordre , suivant lequel on pût les placer , s'étoit trouvé fort incommode dans l'usage. Les mots furent donc rangés , suivant l'ordre alphabétique , dans la seconde Edition , en sorte qu'il n'y en eut aucun qu'on ne pût trouver sans peine : ce qui n'étoit point lorsqu'ils étoient rangés par racines. L'on y changea aussi quelque chose à l'ortographe , où l'on supprima plusieurs lettres devenues inutiles.

» Les changemens , dit la Préface , faits dans la troisième que nous donnons aujourd'hui , ne sont guères moins importans. Nous y avons perfectionné les définitions des mots , & nous avons tâché de marquer encore plus précisément l'étendue de leur signification , en ajoutant de nouveaux exemples. Quant à l'ordre alphabétique , il y a été observé comme dans la précédente ; & si quelques mots ont changé de place , c'est que la manière de les écrire ayant été changée , il étoit devenu nécessaire de les tirer du rang où ils étoient pour les mettre dans un autre.

L'Académie ayant toujours fait profession de se conformer à l'usage généralement reçu , aussi-bien en écrivant les mots qu'en les qualifiant , elle s'est vuë comme forcée d'admettre dans son ortographe les changemens que le public avoit déjà faits dans la sienne. Il faut être uniforme avec lui. Or , comme le dit la Préface :

» On entreprendroit en vain » de l'assujettir à une ortographe » systématique , & dont les règles , » fondées sur des principes inva- » riabiles , demeurassent toujours » les mêmes. L'usage , qui , en ma- » tière de Langue , est plus fort » que la raison , auroit bien-tôt » transgressé ces loix. Il est comme » impossible que , dans une Lan- » gue vivante , la prononciation » des mots reste toujours la même. » Cependant le changement qui » survient dans la prononciation » d'un terme , en opere un autre » dans la manière de l'écrire ; par » exemple , après avoir cessé de » prononcer le ( *b* ) dans *obmettre* , » & le ( *d* ) dans *ajouter* , on les a » supprimés en écrivant. En effet » l'on ne pourroit apprendre qu'a- » vec peine à lire dans les Livres » écrits dans la Langue naturelle , si » l'usage ne changeoit pas quelque » chose dans l'ortographe des mots , » dont il a changé la prononciation. » Toute variable qu'elle est , elle » ne laisse donc pas de donner , en » quelques rencontres , la loi à » l'ortographe. Il est vrai que cela » n'arrive que par degrez. Voici , » suivant les apparences , la cause

» de la lenteur du progrès dont  
» nous parlons.

» Dès qu'une nouvelle maniere  
» de prononcer un mot s'est g  n  -  
» ralement établie , on est obligé  
» de se conformer , en le pronon-  
»   ant , à l'usage reçu dans le mon-  
» de. On auroit l'air antique , on  
» s'exposeroit à de fréquens re-  
» proches, si l'on s'obstinoit    con-  
» server la prononciation qui a  
» vieilli. Il n'en est pas de même  
» des changemens que l'usage in-  
» troduit dans l'orthographe. On  
» peut garder l'ancienne sans de  
» grands inconvéniens , & les  
» hommes faits ont de la repu-  
» gnance à changer quelque chose  
» dans celle qu'ils se sont formée  
» dès leur premiere jeunesse , soit  
» sur les leçons d'un mètre plus  
» âgé qu'eux , soit par la lecture  
» de Livres imprimés depuis plu-  
» sieurs années. D'ailleurs , il leur  
» en co  teroit une attention p  ni-  
» ble , pour être toujours confor-  
» mes aux règles d'une orthogra-  
» phe qu'ils n'auroient adoptée que  
» dans un âge avancé. Ils pren-  
» nent donc le parti de conserver  
» celle à laquelle ils sont acco  tu-  
» m  s , & ils la gardent , quoique  
» la génération qui vient après eux  
» en suive déjà une différente. Ce  
» n'est qu'après qu'ils ne sont plus  
» que les changemens dont nous  
» parlons , & qu'ils avoient r  fus    
» d'adopter , se trouvent générale-  
» ment reçus.

» D'autres motifs introduisent  
» aussi divers changemens dans  
» l'orthographe. Si l'ignorance & la

» paresse mettent en vogue quel-  
» quefois certaines manieres d'  -  
» crire , quelquefois c'est la raison  
» qui les établit. On les admet ,  
» soit pour adoucir la prononcia-  
» tion de quelques mots , soit afin  
» de n'être pas réduit à se servir  
» d'un même caractère pour ex-  
» primer des sons différens , ou de  
» caractères différens pour expri-  
» mer le même son.

Voilà ce qui a contrain  t l'Académie à faire à son orthographe , dans cette nouvelle Edition de son Dictionnaire , plusieurs changemens qu'elle ne jugea point à propos d'adopter , lorsqu'elle donna l'Edition précédente. Il n'y a guères moins d'inconvéniens à retenir obstinément l'ancienne orthographe qu'à l'abandonner légèrement pour suivre de nouvelles manieres d'écrire , qui ne sont encore que commencer à s'introduire. En effet si l'Académie avoit persévéré dans sa premiere résolution , les étrangers & même les François auroient-ils p   se servir commodément d'un Dictionnaire , où plusieurs mots auroient été écrits autrement qu'ils ne s'écrivent communément aujourd'hui , & par conséquent placés ailleurs que dans les endroits où l'on iroit naturellement les chercher. Nous renvoyons à la Préface même ceux qui voudront apprendre en quoi consistent ces changemens.

Si l'on ne trouve pas une entiere uniformité dans ces changemens , par exemple, si l'on a conservé dans *Méchanique* l'*h* inutile que l'on a à-

tée de *Monaca'*, c'est que l'usage le plus commun l'a laissée dans *Méchanique*, en l'ôtant de *Monacal*.

On a ajouté dans la nouvelle Edition du Dictionnaire les tems des verbes irréguliers qui sont en usage, afin d'épargner, à ceux qui se serviront du Livre, la peine d'aller les chercher dans les Grammaires.

Quoique, dans cette troisième Edition, il se trouve un bien plus grand nombre de termes d'art & de science que dans les deux précédentes ; l'Académie ne s'est point, pour cela, écartée de la règle qu'elle s'est toujours faite de n'admettre, comme elle dit elle-même : » Que ceux de ces termes, » qui sont d'un usage si général, » qu'ils peuvent être regardés comme faisant partie de la Langue » commune, ou qui sont amenés

» par un mot de cette Langue. » Mais depuis environ soixante ans qu'il est ordinaire d'écrire en François sur les Arts & sur les Sciences, plusieurs termes qui leur sont propres, & qui n'étoient connus autrefois que d'un petit nombre de personnes, ont passé dans la Langue commune. Auroit-il été raisonnable de refuser place, dans notre Dictionnaire, à des mots qui sont aujourd'hui dans la bouche de tout le monde ?

L'Académie, qui avoit dédié la première Edition de son Dictionnaire à Louis XIV. son *Protecteur*, & qui dédia, il y a vingt-deux ans, la seconde Edition au Roi régnant, lui a encore dédié la troisième. Si les vœux des Nations sont exaucés, ce Prince recevra encore bien des fois le même hommage.

*PARALLELE DES ROMAINS ET DES FRANÇOIS, par rapport au Gouvernement.* A Paris, chez *Didot*, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, à la Bible d'or. 1740. deux Volumes in-12. le premier pp. 346. sans la Préface de 10 pag. le second vol. pp. 369.

## SECONDE EXTRAIT.

### SECONDE PARTIE.

**I**L est indispensible que les Loix lient les Citoyens les uns aux autres, & les mettent en sûreté contre les violences mutuelles qu'ils peuvent se faire, mais il n'est pas moins nécessaire qu'un peuple soit à l'abri des insultes des Etrangers : ces deux grands objets

de la politique sont comme nous l'avons déjà dit, la matière du Livre dont nous rendons compte ; l'Auteur s'est attaché dans sa première Partie, à comparer les Loix des Romains & des François par rapport à l'intérieur de ces deux Etats ; dans sa seconde Partie il examine la conduite de ces deux Peuples, par rapport à ceux avec qui ils ont eu la guerre. Il y traite fort au long du génie guerrier & de la discipline Militaire en vigueur

gueur chez les Romains & chez les François dans les différens siècles. Il rappelle toutes les guerres que ces deux Nations ont eues à soutenir, & il parle des ennemis qu'ils ont eus à combattre en particulier, des Carthaginois & des Anglois, des Saxons, des Grecs, des Italiens, &c. Il examine la forme du Gouvernement de tous ces Peuples, & fait sans cesse des parallèles, opposant Etats à Etats, & par toutes ces comparaisons, il découvre les causes qui ont rendu successivement les uns supérieurs aux autres.

Dans les trois derniers Livres qui composent cette seconde Partie, les idées ne sont pas aussi liées qu'elles le sont dans les trois premiers, c'est pourquoi nous ne nous attacherons pas à suivre exactement notre Auteur, nous choisirons plutôt dans son Livre quelques endroits qui nous paroîtront mériter l'attention de nos Lecteurs, & être plus propres à leur donner une juste idée de l'Ouvrage.

Nous ferons remarquer d'abord qu'on retrouve souvent dans cette seconde Partie des preuves de ce qui est avancé dans la première. Par exemple quand l'Auteur au commencement du quatrième Livre explique son sentiment sur la Police Militaire des Romains & des François, ou qu'il établit quelques principes sur la distribution des Citoyens en différentes classes, il le fait de sorte qu'il en tire une nouvelle preuve de la préférence qu'on doit donner à notre

*Octob.*

police présente sur celle des premiers Romains. Si l'Auteur dans le parallèle qu'il fait des Romains & des Carthaginois, prouve que la République de ces derniers ne pouvoit avoir toutes les parties nécessaires à une Société pour se soutenir, les raisons qu'il emploie prouvent en même tems que le Gouvernement Monarchique a par sa nature de grands avantages sur le Gouvernement libre. Enfin pour n'en plus donner qu'un exemple, lorsque l'Auteur en finissant son Ouvrage demande, si en rendant aujourd'hui l'Italie à la République Romaine, on devroit s'attendre qu'elle fit un rôle considérable parmi les Puissances de l'Europe, il confirme de nouveau ce qu'il avoit déjà établi sur la distinction d'une bonté absolue & d'une bonté relative, qu'on doit reconnoître dans tout Gouvernement.

En second lieu, l'Auteur parlant de la discipline Militaire des Romains, voudroit qu'à leur exemple nos Soldats fussent mariés; comme ce sentiment pourroit avoir l'air d'un paradoxe pour bien des gens, nous avons cru devoir transcrire ici les raisons sur lesquelles on l'appuie.

» Si le Soldat, dit notre Auteur,  
» pag. 44. n'est pas intéressé au  
» bien de l'Etat par sa fortune do-  
» mestique, on peut dans une na-  
» tion, à qui la nature d'ailleurs a  
» donné les qualités propres à la  
» guerre, trouver de nouveaux rap-  
» ports qui le lient à sa patrie. C'est  
» une erreur que de croire que le

E e e e

» mariage amortisse le courage , on  
 » voit au contraire que les armées  
 » de l'Antiquité étoient composées  
 » de peres de familles. Vous ne dé-  
 » fendés pas seulement , leur disoient  
 » leurs Généraux, votre liberté , vos  
 » Loix & votre fortune ; mais vos  
 » femmes & vos enfans , à qui l'en-  
 » nemí prépare des chaînes , & que  
 » la victoire seule peut vous conser-  
 » ver. Pourquoi la politique n'em-  
 » ploieroit elle plus le même ressort ?  
 » La nature & le cœur de l'hom-  
 » me sont-ils changés ? On ne sçait-  
 » on plus que la Patrie , n'est plus  
 » ou moins chere , que par le nom-  
 » bre inégal des liens par lesquels  
 » on lui est attaché.

» Outre que le mariage donne-  
 » roit une nouvelle force à la dis-  
 » cipline en rendant la Patrie plus  
 » chere au soldat , & empêcheroit par  
 » conséquent , ou rendroit du moins  
 » plus rares ces désertions nom-  
 » breuses , qui ont quelquefois obli-  
 » gé les Princes à accorder des am-  
 » nisties qui les rendent encore plus  
 » fréquentes ; il se formeroit dans  
 » les armées mêmes de nouvelles  
 » générations , & sans qu'on fût  
 » obligé de faire languir l'agricul-  
 » ture , qu'on doit regarder comme  
 » une partie sacrée dans la politi-  
 » que , & d'effrayer les habitans de  
 » la campagne par la levée des mi-  
 » lices , les armées fe recruteroient  
 » elles-mêmes. Les fils des soldats  
 » destinés par leur naissance à la  
 » guerre , recevroient une éducation  
 » Militaire comme les Romains.  
 » L'état qui y gagneroit des Ci-  
 » toyens & des soldats dont la

» condition seroit plus heureuse , y  
 » trouveroit un double avantage  
 » & pour faire réussir ce dessein , il  
 » ne faudroit que former en fa-  
 » veur de la jeunesse militaire quel-  
 » qu'établissement , à peu près sem-  
 » blable à celui que la sagesse du  
 » feu Roi , a fait pour les soldats à  
 » qui la vieillesse ou les malheurs  
 » de la guerre n'ont laissé qu'un  
 » courage inutile.

» On verroit bien-tôt une mili-  
 » ce aussi invincible dans les fati-  
 » gues de la guerre que dans les  
 » dangers : que ne peuvent point  
 » l'habitude & l'éducation sur l'es-  
 » prit de l'homme : Le soldat au-  
 » roit naturellement & sans effort  
 » cette obéissance & ce courage ,  
 » auquel l'Art le plus profond , ne  
 » peut point accoutumer des hom-  
 » mes élevés dans les villes , & que  
 » leur profession a souvent amolis.  
 » On les ménage par une fausse  
 » pitié pendant la paix , l'on y est  
 » même forcé ; ils succombent en-  
 » suite sous les fatigues indispen-  
 » sables de la guerre , une armée est  
 » ruinée sans avoir reçu d'échec.

» Les désertions quelquefois si  
 » dangereuses pour une armée de-  
 » viendroient plus rares , ce n'est  
 » jamais sans quelque regret &  
 » sans crainte qu'un soldat passe  
 » chez l'ennemi : mais comme ce  
 » n'est jamais que par débauche ou  
 » par lassitude de son premier mé-  
 » tier , qu'il prend le parti des ar-  
 » mes , qui est beaucoup plus pénible ,  
 » il se laisse bien tôt aveugler  
 » par son desespoir , sur une démar-  
 » che périlleuse qui ne change point  
 » sa situation.

Annibal a toujours été regardé comme un des plus grands Capitaines de l'Antiquité, notre Auteur nous le représente encore comme le Politique dont les pensées ont été les plus profondes. „ Car, „ thage, dit-il ou plutôt Annibal, „ forme des desseins, dignes du „ courage & de la grandeur des „ Romains. Ce Capitaine ne se laisse „ point effrayer par la puissance de „ ses ennemis, il ose sagement porter la guerre en Italie; la marche „ d'Annibal depuis Carthagène jusques dans l'Insubrie, aujourd'hui „ appelée le Milanéz, fait connoître quel terrible ennemi s'avançoit aux portes de Rome. Jamais Rome même ne médita de plus grands projets. Ce grand homme fait trois cent lieues dans des pays couverts d'ennemis; traverse des rivières rapides & profondes; passe des défilés dangereux; achète le passage par des combats continuels, par des ruses toujours nouvelles ou par des travaux immenses. Il se rend enfin malgré les saisons, & avec une armée de soldats sans Patrie, dans une Province pleine du nom Romain, & où il faut vaincre sans cesse, pour retirer les Peuples de l'Italie de leur aveuglement, & leur apprendre leurs vrais intérêts.

Ce projet d'Annibal a souvent été traité de téméraire, notre Auteur en fait voir au contraire la sagesse, en prouvant combien la puissance des Romains étoit établie peu solidement sur leurs Conquêtes;

le Gouvernement populaire de la République Romaine, ne lui permettoit pas d'incorporer les vaincus, à la Nation victorieuse sans perdre toute son autorité. Par là les Romains, quelle que fût leur conduite avec les Peuples d'Italie, ne composoient point un seul corps avec eux. Annibal eut donc raison de compter sur le peu d'attachement de ces peuples, pour les intérêts de Rome; il dut même se flatter qu'il pourroit aisément leur persuader, que leur salut étoit attaché à la ruine de cette République ambitieuse; il comprit d'ailleurs, que toutes les forces de Rome étoient renfermées dans cette seule Ville, & que Rome détruite il n'y avoit plus de République Romaine; au lieu qu'en n'attaquant que ses Conquêtes ou ses Alliés, on ne l'affoiblissoit que bien peu, & on lui laissoit toujours mille ressources.

Il n'en est pas de même aujourd'hui, une Ville conquise par la France, devient dès le moment même une Ville Française, & qui a le même intérêt que toutes les autres Villes du Royaume; & le salut de l'Etat ne dépend de la conservation d'aucune Ville en particulier.

Notre Auteur prétend justifier Annibal, de ce qu'après la bataille de Cannes, il n'alla pas droit à Rome. „ Annibal, „ dit-il, auroit conduit son armée „ des Champs de Cannes aux portes de Rome, sans avoir le même bonheur que les Gaulois, a-

» près la Bataille d'Alia. Les Ro-  
 » mains avoient pris d'autres sen-  
 » timens en augmentant leurs for-  
 » ces. Rome étoit une place forte  
 » dont l'armée Carthaginoise n'au-  
 » roit pû former l'enceinte, & elle  
 » n'étoit point vuide d'habitans, ni  
 » par conséquent de soldats. An-  
 » nibal manquoit de toutes les ma-  
 » chins nécessaires à un siège; après  
 » la Bataille de Trafimene, il avoit  
 » échoué devant une place de peu  
 » d'importance; en un mot le Sé-  
 » nat qui félicite Varron de n'avoir  
 » pas désespéré du salut de la Ré-  
 » publique, n'a pas perdu lui même  
 » toute espérance. Après l'abausse-  
 » ment de Carthage & de Philippe,  
 » Annibal, ne montra pas moins de  
 » fermeté, il publia que les Romains  
 » ne régnoient que par une espèce de  
 » prestige. Quand toute la terre déses-  
 » péroit de son salut, lui seul obser-  
 » ve, que jamais les circonstances ne  
 » pouvoient être plus favorables pour  
 » abaisser les Romains, il va com-  
 » munique ses pensées à la Cour  
 » d'Antiochus, mais c'est inutile-  
 » ment, si ce Prince avoit pû sui-  
 » vre les conseils d'Annibal, les Ro-  
 » mains auroient vû toutes les na-  
 » tions se soulever contre eux : les  
 » raisons qu'en apporte l'Auteur sont  
 » trop étendues pour pouvoir être  
 » rapportées dans un Extrait. Que Mi-  
 » thridate, ajoute-t-il, en finissant  
 » cet article eut régné en la place  
 » d'Antiochus, les Romains étoient  
 » détruits. Qu'il eût été beau de voir  
 » un Mithridate & un Annibal unis  
 » ensemble. La République Romai-  
 » ne ne croignit jamais que ces deux

hommes. Mais Annibal naquit  
 dans une République qui trahit ses  
 espérances, & Mithridate régna  
 dans un tems où les peuples, gou-  
 vernés par des Officiers Romains,  
 étoient déjà accoutumés à obéir.

Notre Auteur a encore répandu  
 dans ce second Volume un grand  
 nombre de portraits qui jettent  
 une variété agréable dans son Li-  
 vre. Voici celui de Charles-Cinq  
 dit *le Sage*. Charles le Sage ne pa-  
 » rut point à la tête de ses armées,  
 » & força cependant son ennemi à  
 » le regarder comme un grand Ca-  
 » pitaine. Il en avoit en effet les  
 » principales parties, jamais Géné-  
 » ral n'établit avec plus de préci-  
 » sion l'état de la guerre. De son  
 » Palais il en régloit toutes les ope-  
 » rations, il étoit l'ami du fameux  
 » du Guetclin, qui n'agissoit que par  
 » ses ordres. Ses projets étoient for-  
 » més sur une connoissance exacte  
 » de ses forces & de celles de ses en-  
 » nemis, & malgré l'ignorance où  
 » l'on étoit encore de la Science  
 » militaire, les guerres qu'il fit  
 » présentent un spectacle aussi in-  
 » structif qu'intéressant.

Charles avoit un génie vaste  
 » & intrépide, conduit, mais ja-  
 » mais borné par la prudence. Iné-  
 » branlable dans ses résolutions,  
 » après avoir été sage dans ses  
 » conseils, modéré dans ses espe-  
 » rances, plein du passé, attentif à  
 » toutes les démarches de ses en-  
 » nemis, & pour ainsi dire, pre-  
 » sent dans l'avenir, il se désa tou-  
 » jours de la fortune pour l'atta-  
 » cher plus sûrement à ses armes.



» Il avoit temperé l'impétuosité de  
 » la valeur Françoisë. Comme un  
 » autre Fabius, il voyoit sans  
 » émotion les incursions de ses en-  
 » nemis, & les armées nombreu-  
 » ses des Anglois, qui se répandant  
 » dans la France par la Picardie, y  
 » étoient, pour ainsi dire, assié-  
 » gées; elles n'osoient insulter une  
 » seule forteresse, ou se répandre  
 » dans un autre pays, que celui que  
 » Charles leur avoit abandonné, &  
 » elles fuyoient à Bordeaux, plus  
 » ruinées par leurs marches & par  
 » la disette qui les avoit suivies,  
 » que nos Soldats ne le furent  
 » après les batailles du Créci & de  
 » Mauvertuis.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet Ouvrage, c'est l'immensité même de la matière, & le nombre infini des questions qui y sont traitées, qui nous force à nous borner à ce que nous en

avons dit. On ne sçauroit nier que ce ne soit la production d'un homme de beaucoup d'esprit, qui n'a point étudié l'Histoire seulement pour se mettre dans la tête des noms & des dates, mais qui a cherché à remonter en Philosophe aux causes des événemens, à dévoiler les caractères & les passions des principaux Acteurs, qui ont paru sur la Scène du monde, & à démêler les véritables motifs de leur conduite, & les raisons de leurs prosperitez ou de leurs chûtes. Ce Livre, d'ailleurs, est écrit noblement; on pourroit peut-être y souhaiter un peu plus d'ordre & de liaison dans les matieres & plus de précision dans le style. Au reste, ce n'est qu'un coup d'essai, & on ne peut que concevoir de très-grandes esperances d'un homme qui débute aussi-bien & qui montre tant de talens.

#### LA MYTHOLOGIE, OU LES FABLES EXPLIQUÉES PAR

*l'Histoire: par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Tome II. A Paris, chez Briasson, Libraire, rue Saint-Jacq. à la Science: vol. in-4°. 1739. Second Extrait.*

**M**L'Abbé Banier, dans les 5 premiers Livres de son second Volume, a traité des Dieux des Grecs & des Romains, dans son sixième & dans son septième Livre, il traite des Dieux des autres Peuples de l'Europe, il commence par les Gaulois.

Pour donner une idée exacte de la Religion de ces Peuples, il faut la considérer dans deux tems différents; c'est-à-dire, il faut exa-

miner ce qu'elle étoit avant la conquête des Gaules par les Romains, & ce qu'elle devint après que les Romains les eurent soumises à leur Empire.

On peut assurer que les Gaules ont été fort peu connues avant Jules-César: ce n'est pas qu'avant ce tems-là les Gaulois n'eussent fait plusieurs expéditions fameuses, ils avoient traversé & saccagé la Grèce, ils s'étoient même une fois

rendu maîtres de Rome : mais comme ces expéditions avoient été subites & passagères , & qu'elles ne leur avoient produit aucun établissement fixe , on ne les regardoit que comme des Barbares formidables par leur férocité , ou si l'on veut , par leur bravoure , mais peu considérables d'ailleurs , & qui ne méritoient pas qu'on se mît en peine de les connoître a fond.

Jules-César les ayant conquis , & ayant fait un long séjour parmi eux , a pû sçavoir mieux que tout autre , quels étoient , de toute antiquité , leurs mœurs & leur Religion. Voici de quelle manière il en parle.

» Les Gaulois , *dit-il* , sont fort  
 » superstitieux , ceux qui sont dan-  
 » gereusement malades , ceux qui  
 » se trouvent en péril immolent  
 » des victimes ( \* ) , ou font vœu  
 » d'en immoler , & se servent , pour  
 » s'en acquitter , du ministère des  
 » Druides. Persuadés qu'on ne  
 » peut obtenir des Dieux la vie  
 » d'un homme , qu'en en immolant  
 » un autre à sa place , voici de quelle  
 » manière ils font leurs Sacrifices  
 » publics. Ils font des représenta-  
 » tions humaines d'une grandeur  
 » énorme avec de l'osier , ils les  
 » remplissent d'hommes vivans ,  
 » qu'ils font brûler ensemble.  
 » Comme ils croient que le sup-  
 » plice des voleurs & des autres  
 » scélérats , est agréable aux Dieux ,  
 » c'est parmi eux qu'ils choisissent  
 » leurs victimes , mais quand ils  
 » n'ont point de coupables , ils im-

» molent des innocens.

» De tous les Dieux , celui qu'ils  
 » honorent le plus particulière-  
 » ment , & dont ils ont le plus de  
 » Statues , c'est Mercure , qu'ils  
 » croient être l'inventeur de tous  
 » les Arts , le guide des Voyageurs ,  
 » & celui qui aide le plus à négocier  
 » heureusement , & à amasser  
 » par-là des richesses. A Mercure  
 » ils joignent encore d'autres  
 » Dieux , tels qu'Apollon , Mars ,  
 » Jupiter & Minerve , dont ils  
 » ont presque la même opinion  
 » que les autres peuples : ils  
 » croient , par exemple , qu'Apol-  
 » lon éloigne les maladies ; que  
 » Minerve a donné naissance aux  
 » Manufactures & aux Arts ; que  
 » Jupiter a pour son partage l'Em-  
 » pire du Ciel ; que Mars fait la  
 » guerre : d'où vient que quand ils  
 » vont au combat , ils font vœu de  
 » lui offrir tout ce qu'ils pourront  
 » prendre. Tous les Gaulois se van-  
 » tent de descendre de Pluton ; ce  
 » qu'ils ont , disent-ils , appris des  
 » Druides.

Il s'en faut bien que César ait nommé tous les Dieux des Gaulois , il en a omis dont les autres Historiens font mention. Selon Clément d'Alexandrie , la Religion des Gaulois étoit une Religion de Philosophes comme celle des Perses des premiers tems ; ce qui fait dire à Pline , que nonobstant l'éloignement des Pays & l'impossibilité de se connoître , les Perses & les Gaulois , pratiquoient si bien les mêmes cérémonies , qu'on eût dit que les uns les avoient pris des autres

Voici le parallèle que M. l'Ab. B. fait des Mages & des Druides. Ils étoient les uns & les autres en grande estime dans leurs Pays, on les consultoit dans toutes les occasions importantes. Seuls Ministres de la Religion, il étoit défendu à toute autre personne de s'en mêler. Enfin les uns & les autres menoient une vie fort austère & fort retirée.

Les Mages s'opposoient de tout leur pouvoir à l'opinion qui donnoit aux Dieux une origine humaine; & qui les partageoit en Dieux mâles & en Dieux femelles; il en étoit de même des Druides, sur-tout dans les commencemens les uns & les autres gouvernoient l'Etat. Habillés de même, c'est-à-dire, de blanc, du moins dans les cérémonies religieuses: les ornemens d'or leur étoient interdits. Grands amateurs de la justice, ils la rendoient eux-mêmes, ou veilloient sur la conduite de ceux qui étoient chargés de la rendre. L'immortalité de l'ame faisoit un des points de leur croyance. Anciennement les uns & les autres n'avoient ni Temples ni Statuës; & on croit même que cet usage, d'ailleurs encore parmi les Gaulois, lorsque César en fit la conquête, & que les Temples, dont il reste encore quelques vestiges en plusieurs endroits, ne sont que du second tems de la Religion des Gaulois. Les Gaulois n'avoient donc d'autres Temples que les bois & les forêts. Les Perses

honoroient le Feu comme le symbole de leur première Divinité. Les Gaulois, au rapport de Polyhistor, cité par Solin, entretenoient sur leurs Autels un feu éternel; & Mithras étoit un Dieu également respecté chez les uns & chez les autres: les Perses rendoient un culte particulier à l'Eau, les Gaulois rendoient les mêmes honneurs à cet Élément.

M. l'Ab. B. recherche la cause de toutes ces conformitez entre la Religion des Gaulois & la Religion des Perses; il est persuadé qu'elles venoient l'une & l'autre de la même origine. Au commencement, dit-il, le monde étoit réduit à une seule famille & à une seule croyance. Tous les cultes qui ont eu cours dans la suite ne sont qu'une corruption du véritable. Les hommes se sont éloignés peu à peu du lieu de leur origine, les uns sont venus par terre du côté du nord, & sous le nom de Scythes, de Celto-Scythes & de Celtes ont peuplé ces vastes Contrées, qui nous séparent de l'Asie: les autres plus hardis ont tenté les périls de la mer, & nous avons cent preuves qui attestent, que les Phéniciens & ensuite les Carthaginois, ont pénétré jusqu'au fond de l'Occident. De-là, sans doute, cette ressemblance de culte & de cérémonies religieuses, entre des peuples séparés par tant de mers & par tant de terres.

Cette ancienne Religion des Gaulois étoit d'abord assez pure , mais cette première simplicité ne dura pas long-tems , & les Gaulois , avant que d'être soumis aux Romains , avoient beaucoup altéré leur Religion : les Druides , ces Sages si renommés , s'étoient adonnés à la Divination , à la Magie & à mille autres Pratiques superstitieuses , dont la plus abominable , sans doute , est la coutume qui s'étoit introduite parmi eux d'immoler des hommes à leurs Dieux Esus , Teutates & Saturne.

Le second tems de la Religion Gauloise , est celui qui s'écoula depuis la conquête de Jules-César , jusqu'à l'établissement du Christianisme dans les Gaules , d'abord les Gaulois adoptèrent la plupart des Dieux des Romains , comme Vulcain , Jupiter , Hercule , Castor & Pollux : ce fut alors qu'ils commencèrent à bâtir des Temples , à élever des Statues , & à se conformer presque en tout aux Pratiques religieuses de leurs vainqueurs.

M. l'Ab. B. après avoir donné une idée générale de la Religion des Gaulois , avant & après César , entre dans un plus grand détail. Il parle dans des Chapitres différens & assez au long de leurs Temples , des Ministres de la Religion & de leurs Dieux. Nous allons parcourir , après lui , tous ces objets , disant de chacun , en peu de mots ce que nous croirons mériter davantage l'attention de nos Lecteurs.

Les Gaulois n'avoient anciennement d'autres Temples que les bois & les forêts , ni d'autres Statues de leurs Dieux , ni d'autres Autels que les arbres ; rien n'égalait le respect qu'ils portoient à ces arbres consacrés , il n'étoit pas permis de les abattre , & on n'en n'approchoit que pour les orner de fleurs & de trophées , & y suspendre les restes des victimes immolées aux Dieux qu'ils représentoient. C'étoit au milieu de ces bois qu'on offroit les Sacrifices & que se faisoient toutes les assemblées , soit religieuses , soit politiques. Ce ne fut que fort tard & après qu'ils eurent été conquis par les Romains que les Gaulois commencèrent à bâtir des Temples ; ainsi lorsque nous lisons dans Suétone & dans d'autres Auteurs , que César pillait les Temples des Gaulois , il faut supposer que ces Auteurs s'expriment , suivant leurs usages & non pas suivant l'exakte vérité , & que ces Temples que César pillait n'étoient autre chose que des Bois consacrés , dans lesquels en effet les Gaulois déposaient de grandes richesses.

Rien n'est si célèbre dans leur Histoire que les Bois du Pays Chartrain , où se faisoient régulièrement les assemblées de toute la Nation ; après qu'ils eurent été conquis & qu'ils se furent soumis à la Religion aussi-bien qu'à l'Empire des Romains , ils bâtirent des Temples en grand nombre & y élevèrent les Statues de leurs Dieux , tant anciens que nouveaux ;

on peut voir dans les Antiquaires, & sur-tout dans le Livre du P. de Montfaucon, les desseins de plusieurs de ces Temples: on remarque qu'ils sont presque tous de figure ronde ou octogone. Ces Temples n'empêchèrent pas que le culte rendu aux arbres ne continuât: la Religion Chrétienne même ne l'abolit pas d'abord. L'Histoire Ecclesiastique fait souvent mention d'arbres qui étoient l'objet de la vénération publique, & que de Saints Evêques faisoient abatre; S. Séver de Vienne en fit déraciner un qui representoit cent Dieux tout à la fois. Quelques Sçavans ont cru que le Chêne de Mambré, sous lequel Abraham avoit invoqué le Nom du Seigneur, & qui a été depuis très-révéré, pouvoit bien avoir fait regarder cette espece d'arbre comme quelque chose de sacré. M. l'Ab. B. n'est pas de ce sentiment, & il pense que les premiers hommes, ayant habité les forêts, & ayant fait d'abord tous leurs actes de Religion sous des arbres, cette coutume a passé à leur posterité comme une pratique religieuse, de laquelle on ne devoit point se dispenser.

Les Ministres de la Religion des Gaulois étoient les Bardes, les Sarronides, les Eubages, les Vates & les Druydes. Les Bardes, dont le nom, en Langue Celtique, veut dire un Chantre; célébroient envers les actions des grands Hommes, & les chantoient en accompagnant leurs chants de quelque Instrument: ils se mêloient aussi

*Ostob.*

de censurer & de reprendre les particuliers qui se conduisoient mal. Les Sarronides instruisoient la jeunesse, & s'étudioient à lui inspirer la vertu. Les Vates ou Eubages avoient soin des Sacrifices, & s'appliquoient à la recherche des choses naturelles, mais tous ces différens Ministres étoient inférieurs en tout & soumis aux Druydes. Ce nom, suivant M. l'Ab. B. vient du mot Celtique *Deu*, qui signifie un Chêne. Les Druydes menaient une vie fort retirée & fort austere, du moins en apparence. Cachés dans le fond des forêts, ils n'en sortoient que rarement, & c'étoit là que la Nation alloit les consulter; ils avoient une autorité infinie, on n'entreprendoit aucune affaire importante sans leurs avis; ils avoient le droit de créer tous les ans dans chaque Cité, le Magistrat qui devoit la gouverner, ce Magistrat ne pouvoit rien faire que par leurs conseils, ils veilloient à l'observation des Loix, ils en établissoient de nouvelles, ils rendoient la justice, & ils excommunioient ceux qui ne vouloient pas se soumettre à leurs décisions. Mais leur principal emploi étoit la Religion, c'étoient eux qui offroient les Sacrifices, qui consultoient les Dieux & qui prédisoient l'avenir. Ils étoient dispensés d'aller à la guerre, & exempts de toute sorte de tributs, ils faisoient un noviciat très-long, pendant lequel ils apprennoient un nombre infini de vers, qui contenoient toute leur Religion & leur

F f f f

politique ; ils n'écrivoient rien, de peur que leur doctrine ne se divulgât, & ne devint par-là moins respectée. Cette doctrine se réduisoit à trois points principaux, à adorer les Dieux, à ne faire tort à personne, & à être braves & courageux. Ils croyoient les ames immortelles.

Outre la Science de la Religion & celle de la Philosophie, les Druydes cultivoient encore la Médecine, mais c'étoit une Médecine qui ne consistoit presque qu'en pratiques superstitieuses, & s'ils faisoient quelque usage de la Botanique, ils l'accompagnoient toujours d'une infinité de cérémonies mystérieuses, auxquelles ils attribuoient l'efficacité des remèdes, encore plus qu'à la vertu des simples. M. l'Ab. B. rapporte plusieurs de leurs Superstitions, il s'étend beaucoup sur l'œuf qu'ils nommoient *Anguinum*, qu'ils disoient formé de la bave des Serpens & auquel ils attribuoient un grand pouvoir. Il parle aussi fort au long de la plus solennelle & de la plus célèbre de toutes leurs Cérémonies, qui étoit celle du Guy de Chêne. Voici comment il la décrit.

» Le tems de cueillir le Guy de  
» chêne n'étoit pas indifférent, il  
» n'y avoit qu'au mois de Décembre,  
» bre, qui étoit parmi eux un mois  
» sacré, & au fixième de la Lune,  
» qu'il fût permis de l'arracher.  
» Lorsqu'on avoit découvert cette  
» plante avec toutes les qualitez  
» requises : ce qui n'étoit pas aisé,  
» on alloit la chercher en grande

» pompe : les Devins marchoient  
» les premiers, chantans des Hym-  
» nes & des Cantiques en l'hon-  
» neur des Dieux, un Heraut mar-  
» choit ensuite le Caducée en  
» main, suivi de trois Druydes,  
» portant les choses nécessaires  
» pour le Sacrifice ; enfin paroissoit  
» le chef de ces Prêtres, vêtu d'une  
» robe blanche, & suivi d'une  
» foule de peuple. Lorsqu'on étoit  
» arrivé à l'endroit marqué, le  
» chef des Druydes montoit sur le  
» Chêne & coupoit le Guy avec  
» une faucille d'or, les autres  
» Druydes le recevoient avec grand  
» respect dans le *Sagum* ou une  
» robe blanche. On faisoit ensuite  
» le Sacrifice de deux Taureaux  
» blancs, qui étoit suivi d'un festin ; on prioit les Dieux d'attacher à cette plante un bonheur  
» qui suivit ceux à qui on la distribuoit. Au premier jour de l'an,  
» après avoir benî & sacré ce Guy,  
» on en faisoit la distribution au  
» peuple, en lui annonçant la nouvelle année & en la lui souhaitant  
» tant heureuse.

Les femmes des Druydes partageoient avec leurs maris l'autorité & les fonctions de la Prêtrise. Comme il y avoit dans les Gaules des Temples dont l'entrée étoit interdite aux hommes, c'étoient les *Druydesse*s qui y ordonnoient & y régloient tout ce qui concernoit les Sacrifices & les autres cérémonies de la Religion. Mais leur principal emploi étoit de prédire l'avenir. M. l'Ab. B. rapporte de ces Prêtresses quelques prédictions

que leur accomplissement a rendus célèbres. Outre les *Druydes* mariés il y en avoit d'autres qui vivoient dans le célibat comme celles de l'Isle de Sain. Les *Druydes* ont subsisté dans les Gaules, selon M. l'Ab. B. non-seulement long-tems après la conquête des Romains, mais encore après l'établissement du Christianisme; il y en avoit encore du tems d'Enlêbe de Césarée & du tems d'Aufone, qui en loïe quelques-uns qui étoient ses contemporains: enfin on peut prouver qu'il s'en trouvoit encore, du moins dans le Pays Chartrain, vers le milieu du cinquième siècle, & il y a bien de l'apparence que leur Ordre ne fut entièrement aboli, que lorsque le Christianisme triompha entièrement dans les Gaules du Paganisme, ce qui n'arriva que tard, au moins dans quelques Provinces.

Quoique le Paganisme fût entièrement détruit, quoiqu'il n'y eût plus de *Druydes*, les Gaulois conserverent encore long-tems un grand nombre de leurs Superstitions. Plusieurs Conciles tenus dans les Gaules & les Historiens Ecclesiastiques nous apprennent que les Gaulois, après avoir embrassé le Christianisme, étoient encore fort entêtés de la Magie & de ses prestiges: qu'ils consultoient encore les Augures, qu'ils étoient attentifs à observer le vol des oiseaux, & les jours heureux & malheureux; ils se masquoient encore au premier jour de Janvier, se revêtoient de la peau de quel-

que animal, & le contrefaisoient dans des courtes extravagantes, ils chantoient aux Solstices, des Chansons dissolues, & invoquoient les noms de quelques Divinités Payennes, ils chômoient les jours de la dédicace des Villes, ils juroient par les noms & les surnoms du Soleil & de la Lune, qu'ils appelloient le Seigneur & la Dame, & dans les maladies ils avoient moins de foi aux Medecins qu'aux Sortilèges & aux Talismans.

M. l'Ab. B. après avoir parlé en général de la Religion des Gaulois, de leurs Temples, de leurs Prêtres & de leurs Superstitions, traite en particulier des Dieux qu'ils adoroient. Le passage de César que nous avons rapporté d'abord, aussi-bien que les bas-reliefs qu'on déterra en 1711, lorsqu'on travailloit à l'Autel de l'Eglise de Paris, sont ici d'un grand secours à M. l'Ab. B. Ce sont comme deux textes qu'il développe & qu'il explique avec beaucoup de sagacité & d'érudition, il les compare avec tous les autres Monumens connus qui peuvent avoir quelque rapport à son sujet. Médailles, Inscriptions, Statues, Bas-reliefs, passages détournés des anciens Auteurs, Dissertations des plus sçavans modernes, rien n'est oublié pour donner à une matière, si obscure aujourd'hui, toute la clarté dont elle est susceptible. Il ne nous est pas possible de suivre M. l'Ab. B. dans tous les détails dans lesquels il entre au sujet de chaque Dieu. Nous renvoyons au Li-

vre même, ou aux Auteurs qui s'y trouvent compilés ou extraits, ceux qui voudront s'instruire un peu sérieusement ; nous nous contenterons de rapporter ici les noms des Dieux que les Gaulois adoroient, & qui ont été l'objet des recherches de M. l'Ab. B. Ces Dieux, selon César, étoient, comme nous l'avons déjà dit, Mercure, Apollon, Mars, Jupiter, & Minerve ; sur des bas-reliefs trouvés dans l'Eglise de Paris, qui sont du tems de Tibère, on voit les Dieux Jupiter, Vulcain, Castor, & Pollux : Hésus, que M. l'Ab. B. croit être le même que le Dieu Mars, Cernunnos, & Hercule. M. l'Ab. B. appuyé de l'autorité des anciens Auteurs, & des Monumens particuliers trouvés en différens tems & en différens lieux, compte encore parmi les Dieux des Gaulois, Penin, Abelio, Dolichenus & Mythras, Bérécynthia, Saturne, Pluton, Proserpine, Bacchus, Cérés, Diane, Isis, & Thésélphore : il parle ensuite des Villes déifiées, & finit tout ce qu'il avoit à dire sur la Religion des Gaulois par les Déeses meres ; il avoit déjà fait sur ces Déeses, une Dissertation très-sçavante imprimée dans le septième Volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres..

*Religion des Espagnols.*

Soit par le défaut d'Historiens anciens, soit par le peu de curiosité des Espagnols, il y a peu de Pays

au monde, dont la Religion nous soit moins connue que celle des anciens habitans de l'Espagne ; aussi tout ce que nous en dit M. l'Ab. B. le réduit à fort peu de chose ; il observe d'abord, que les anciens Espagnols tenoient leur Religion des Phéniciens & des Carthaginois, & que de-là leur venoit, sans doute, leur Hercule Phénicien, qui avoit un Temple très-célèbre à Gades ou Cadix. Les Sçavans tombent tous d'accord qu'Endovelicus a été un Dieu particulier à l'Espagne, mais étoit-il le même qu'Hercule ? étoit-ce le Dieu Mars ou quelqu'autre Dieu ? C'est sur quoi il y a une grande diversité d'opinions : les Espagnols honoroient Pluton, ou plutôt Mouth ou la mort, ainsi que les Phéniciens. Mercure, ou Teutates étoit, en Espagne comme dans les Gaules, un Dieu fort respecté. C'est-là à peu-près tout ce que l'on sçait de la Religion des anciens Espagnols..

*Religion des Germains.*

Soit que les Gaulois aient peuplé la Germanie, soit que les Germains, venus du nord, se soient étendus peu à peu du côté du Midi, & se soient répandus dans les Gaules & dans l'Espagne ; il est sûr que ces deux Peuples étoient Celtes & qu'ils avoient la même origine, & de-là vient, sans doute, la conformité qui se trouve entre la Religion des uns & des autres.

Strabon & Méla, ainsi que la



plùpart des Auteurs anciens qui traitent des Germains , ne nous disent rien de leur Religion, César en parle aussi fort succinctement : Tacite , dans son Livre *des mœurs des Germains* , nous fait un peu mieux connoître ces peuples : de tout ce que cet Historien nous apprend , & de tout ce que M. l'Ab. B. a pû ramasser d'ailleurs : il résulte , 1°. que les Germains , surtout dans les premiers tems , adoroient d'abord le Soleil , la Lune , la Terre & tous les Erres Physiques, qui furent les premiers Dieux de tous les Peuples. Idolâtres. 2°. Qu'ils n'écrivoient rien , se contentant de faire apprendre par cœur à leurs Prêtres une grande quantité de vers , qui contenoit leur Religion & leur Histoire. 3°. Qu'ils n'avoient , non plus que les Gaulois , aucun Temple , ni aucune représentation des Dieux , mais que les bois leur en tenoient lieu. 4°. Que dans leurs Sacrifices ils offroient des victimes & des animaux , & que dans leurs assemblées ils immoloient des victimes humaines , sur-tout à Mercure. 5°. Que leurs principaux Dieux , outre le Soleil & la Lune , étoient Mercure ou plutôt Teurates , Vulcain , Tuis-ton fils de la Terre , Mars ou le Dieu de la Guerre , Cybèle ou plutôt la Terre , Isis , Hercule , Castor & Pollux , &c. 6°. Qu'ils étoient très-adonnés à la Science des Augures , à la Divination & à plusieurs autres Superstitions qui leur étoient particulières. 7°. Que les Germains n'avoient point de

Druides ainfi que les Gaulois , mais qu'ils avoient des Prêtres auxquels ils portoit un grand respect. Selon Tacite , il n'étoit permis qu'à ces seuls Prêtres de reprendre quelqu'un , de le lier , & de le battre : il n'étoit pas même nécessaire que quelqu'un fût coupable , pour qu'ils pussent le traiter de la sorte , il leur suffisoit de déclarer que telle étoit la volonré des Dieux. C'étoit ces Prêtres qui tiroient des Bois sacrés les représentations des Dieux qu'ils portoit dans les combats : ces représentations étoient apparemment quelques symboles informes ; tels que l'Épée qui , chez les Scythes , représentoit le Dieu Mars.

M. l'Ab. B. observe encore que les Germains , ainfi que les Gaulois , avoient une considération infinie pour leurs femmes , dans lesquelles ils croyoient appercevoir quelque chose de saint & de divin. Ils leur communiquoient leurs affaires les plus importantes & les plus secrètes.

M. l'Ab. B. traite , dans un Chapitre particulier , des Pratiques Superstitieuses des Germains ; il s'étend sur-tout sur ces petites Images magiques , qu'ils appelloient *Abrunes* , & auxquelles ils attribuoient de grandes vertus : il rappelle à ce sujet une infinité de choses , que nous nous ferions un grand plaisir de pouvoir copier ici , aussi-bien que ce qu'il dit d'*Irmisul* , Déesse des Saxons ; de la Déesse *Nehalennia* , de l'*Isis* adorée chez les Suèves , de *Tuis-ton* , &c.

Mais les bornes prescrites à nos Extraits nous obligent de finir, nous avertirons seulement nos Lecteurs que le Livre de M. l'Ab. B. renferme, presque tout ce que les

différens Auteurs ont dit de plus curieux & de plus sçeu sur ces matieres, & que par-tout l'érudition y est accompagnée d'une saine & judicieuse critique.

*METHODE POUR APPRENDRE LA LANGUE & l'Orthographe Française, à la portée de toutes personnes de l'un & de l'autre sexe. Par M. Jaquier A Paris, chez la Veuve Piffot (\*), Quai de Conty, à la descente du Pont-Neuf: in-8°. pag. 400. Avec Approbation & Privilège.*

## SECOND EXTRAIT.

**D**A NS le Journal du mois de Mai dernier nous avons parlé de la premiere Partie de cet Ouvrage, c'est-à-dire, de celle qui concerne l'Orthographe; il nous reste à rendre compte des Régles que l'Auteur propose pour apprendre la Langue Française.

Avant de passer à ces Régles, M. Jaquier donne une Méthode pour lire comme on parle: il explique, par exemple, ce que c'est que l'Élision: il distingue les *Élisions* négligées qui sont souffertes, ou plutôt qui sont du commun usage dans la conversation, & celles qui sont de nécessité dans le discours soutenu, & dans la Poésie: Il ajoute d'autres principes qui peuvent être extrêmement utiles, particulièrement aux étrangers, quand même quelques-uns de ces

principes n'auroient pas toute la justesse que l'Auteur leur attribue.

Quand aux Régles générales de la Langue, M. J. expose d'abord l'usage des *Articles*. Il définit ensuite les *Noms*: il parle de leur genre, de leur nombre, de leur déclinaison, de leur terminaison, des rapports qu'ils ont entr'eux, des exceptions concernant ces rapports: appliquant toujours à chaque explication qu'il donne, les principes qu'il a précédemment posés concernant la prononciation & l'orthographe.

Il s'agit ensuite des *Pronoms*: on voit ce qu'ils sont en eux-mêmes, ce qu'ils ont de commun avec les articles: l'Auteur les divise, les définit & remarque les distinctions particulieres dont ils sont susceptibles, & enfin la différente position où ils peuvent alors se trouver.

L'article des *Verbes* est aussi très-étendu & rempli de réflexions ingénieuses: M. J. après avoir expliqué ce qu'il entend par le mot *Verbe*, fait connoître combien la conjugaison d'un Verbe François a

(\*) Ce Livre se vend aussi chez le Clerc, rue de la Vieille Bouclerie, près le Pont S. Michel; chez le Gras, Grand'Salle du Palais, à l'E. couronnée; & chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science.

un objet différent de celle d'un Verbe Latin. Il propose une manière de prononcer le verbe pour le bien orthographier. » Quand on » a, *dit-il*, écrit du verbe tout ce » qui sonne, il faut, pour bien » orthographier le reste, avoir recours à l'*origine*, à la *terminaison*, » & à la *personne*. « Employons ici un de ses exemples.

» Je diminue... sans e... c'est ce » qui sonne.

» Diminuer... c'est l'origine.

» Je diminue... avec un e... c'est » la terminaison.

» Tu diminues... avec une s... c'est » la personne. «

D'où l'on conclut, avec le secours des autres principes déjà proposés par l'Auteur, que (diminuer) doit faire au présent de l'indicatif (diminue), & ainsi des autres tems.

On trouve ensuite une formule qui peut être employée à la conjugaison de tous les verbes. Cette méthode consiste en des mots qui amènent les *modes* & les *tems* d'un verbe dont l'infinitif & le participe sont donnés. Les *Modes*, c'est-à-dire, les différentes manières d'être conjugué qui sont propres à un verbe sont divisés en quatre ; & ces divisions que l'Auteur appelle *tems*, sont encore subdivisées. L'indicatif, par exemple, qui est le second mode du verbe, se trouve, selon M. J. avoir dix tems, & c'est pour trouver tous ces tems qu'il employe la Méthode dont nous venons de parler. C'est, comme nous l'avons dit, certains

mots qui déterminent la Conjugaison. Voici quels ils sont, & comment il en fait usage.

Pour trouver dans le Verbe *lire* le tems que M. J. appelle le *passé éloigné*, qui est, *je lus* ; il met ces mots : *ce matin-là*. Le sens de ces mots amène naturellement, *je lus*, qui est le tems qu'on cherche.

Pour le tems qu'il appelle le *passé antérieur*, qui est, *j'eus lu* ; il met, *si-tôt que* : ce qui conduit à penser que le tems qu'on cherche est, *j'eus lu*. Au surplus on ne sauroit bien juger du mérite de ces observations que par les observations-mêmes, à cause des relations qu'elles ont entr'elles ; ainsi nous y renvoyons les Lecteurs.

Quant aux différentes sortes de *Verbes*, M. J. en reconnoît cinq. L'*Actif*, le *Passif*, le *Neutre*, le *Réciproque*, & l'*Impersonnel*. Il examine les propriétés de chacun de ces Verbes, & les détails où il entre sont très-réfléchis. Ce qu'il dit de l'*Adverbe*, des *Propositions*, &c. la méthode qu'il donne ensuite pour connoître les différens *que* qui, selon lui, sont ou *Nom* ou *Pronom*, ou *Adverbe*, ou *Conjonction* ; tous ces Chapitres ne méritent pas moins que les précédens l'attention des Lecteurs.

A la suite des Chapitres que M. J. intitule, *Règles générales de la Langue Française*. Il donne une Syntaxe propre à instruire ceux qui voudront apprendre la Langue Française, soit qu'ils aient fait une partie de leurs classes, soit qu'ils n'aient aucune idée de la

Grammaire. Il propose cette Méthode aux Maîtres-mêmes, & sur-tout aux parens qui voudront enseigner la Langue Françoisé sans avoir recours aux Méthodes employées pour la Langue Latine. Comme en décomposant cette Syntaxe pour la resserier dans les bornes d'un Extrait, nous craignons d'en donner une trop foible idée ;

nous nous contenterons ici d'exhorter les Lecteurs à consulter la Syntaxe-même, mais avant de finir, nous rendrons du moins cette justice à M. Jaquier : Son Ouvrage renferme un travail qui doit faire honneur à l'Auteur dans l'esprit de ceux mêmes qui pourroient ne pas admettre quelques-uns de ses Principes.

*ASTRONOMIE PHYSIQUE, OU PRINCIPES GÉNÉRAUX de la Nature, appliqués au Mécanisme Astronomique, & comparés aux principes de la Philosophie de M. Newton. Par M. de Gamaches, Chanoine Régulier de Sainte Croix de la Bretonnerie, de l'Académie Royale des Sciences* A Paris, chez Charles-Antoine Jombert, rue S. Jacques, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, à l'Image Notre-Dame : 1740. vol. in-4°. pag. 410. & 22 planches.

**N**OUS avons laissé M. de Gamaches à la septième Dissertation, qui traite de la Théorie générale des Planètes. Cette partie est purement géométrique, elle n'en est ni moins belle, ni moins curieuse. Nous allons énoncer les principales vérités que notre Physicien a démontrées. M. de G. a mis tant d'ordre dans son Ouvrage qu'il n'a point voulu laisser à son Lecteur la peine de chercher quelques théorèmes qui auroient pû être trop difficiles ; il a mis tous ses soins à éviter cette obscurité dont les plus célèbres Auteurs ne sont pas toujours exempts. Il a démontré ces propositions avec une clarté qui fera plaisir à tous ceux qui aiment une Géométrie claire & élégante ; car la Géométrie a ses délicatesses ; c'est dans cette vûe qu'il a placé plu-

ieurs théorèmes dont il a besoin pour la suite. Nous les passons sous silence, quoique nous les ayons trouvés démontrés par des voyes simples & nouvelles. Il cherche l'expression algébrique de plusieurs lignes dont on a besoin pour en déterminer les rapports & les valeurs. Par ces détails on découvre, par exemple, que les lignes menées du foyer d'une courbe perpendiculairement sur les tangentes sont dans la parabole à tous les points dans le même rapport que les racines des rayons vecteurs ; que dans l'ellipse elles croissent dans un moindre rapport, & que dans l'hyperbole elles augmentent davantage.

Nous avons trouvé une méthode générale pour avoir la développée de toutes les sections coniques qui nous a paru fort aisée & nouvelle ;

me distance, & la direction de son mouvement.

Cette septième Dissertation renferme encore le moyen de déterminer le lieu géométrique d'où il faudroit qu'un corps tombât pour avoir dans tous les points d'une courbe la même vitesse que celle qu'il auroit en tombant le long d'une ligne droite à chaque point correspondant de la courbe & de la ligne droite, d'où se tire la loi de Galilée, c'est-à-dire, la pesanteur uniforme. C'est par où M. de G. termine cette théorie des Planètes. On ne peut trop exciter ceux qui voudront se rendre profonds dans l'Astronomie-Physique & géométrisée, à méditer cette Dissertation. Quiconque prendra la peine de comparer les résolutions de ces problèmes avec celles qu'ont employé de célèbres Géomètres sera également satisfait du travail de l'Auteur, & de l'avantage qu'il lui procure, en lui épargnant bien des peines & des calculs qu'il n'auroit pû éviter dans la lecture des autres.

#### HUITIÈME DISSERTATION.

##### *Figure des Planètes.*

Le morceau que nous allons rapporter est encore aussi sçavant que profond. Il est des questions de Physique où il faut que la Géométrie déploie toutes ses richesses. C'est par nécessité & non pour un pompeux étalage. Notre Auteur commence dans un petit nombre

d'articles par déduire plusieurs propositions dont il avoit posé les fondemens dans la sixième & la septième Dissertation, elles sont fécondes ( quoiqu'exprimées assez brièvement ) pour l'explication de plusieurs questions, ou effets physiques. Une des plus remarquables consiste à examiner quel est le choc des particules hétérogènes qui se rencontrent vers le centre d'un tourbillon, & à établir que celles qui se rassemblent autour du centre d'un tourbillon subalterne ont bien moins de vitesse que celles qui en forment un plus grand. M. de G. prouve, par exemple, que les molécules qui se sont rassemblées autour du corps du Soleil ont bien plus de vitesse que ceux qui auront servi à composer la matière de Saturne, de Jupiter, & des autres Planètes. La résolution de cette question sert à notre Auteur à répondre à une objection qu'on a coutume de proposer contre le Systême de Copernic, sçavoir, qu'admettant le mouvement de la Terre autour du Soleil, le diamètre de son orbite, quoique fort grand, n'est pas suffisant néanmoins pour déterminer la paralaxe des Étoiles fixes; il paroît donc que les espaces immenses qui séparent le Soleil, & les Planètes les plus éloignées, sont insensibles. Or quelle est cette nécessité & quelle est l'utilité que l'Auteur de la Nature a prétendu nous en faire retirer, car rien d'inutile dans ses Ouvrages. On répond à l'objection, en faisant voir que si le tourbillon,

du Soleil eût eu moins d'étendue qu'il n'en a, le choc des corpuscules qui ont servi à former la masse du Soleil eût été moins violent, par conséquent moins d'action, moins de chaleur, moins de lumière qu'il ne seroit convenu pour le besoin des Planètes.

Comme il s'agit dans cette section principalement de la figure de la Terre; nous posérons avec notre Auteur les principes nécessaires pour faire sentir comment il s'y est pris pour déterminer cette figure. Rappelons-nous que la force centripète est l'action d'un corps qui tend vers un certain point, & la force centrifuge l'effort que ce même corps fait pour s'en éloigner. Tout corps qui circule autour d'un point satisfait nécessairement à ces deux impressions. Mais lorsque ces parties circulent, on n'a pas la pesanteur réelle de ce corps, cet effort qu'ils font pour s'échapper par la tangente leur en enlève une partie, ainsi pour avoir cette pesanteur réelle telle qu'elle existe, ou telle que nous la connoissons, il faut soustraire la force centrifuge de la force centripète; ce n'est que la différence de ces deux forces qui se trouve dans les corps qui sont sur notre horizon, & par la raison contraire on a la pesanteur absolue en prenant la somme de cette pesanteur réduite & de la force centrifuge. Si la chute des corps devient importante dans cet examen, la longueur du Pendule a avec elle une affinité qui ne peut en être séparée. Ces

longueurs sont toujours comme les chûtes réelles; ce rapport mutuel a donc fait chercher les longueurs qu'il falloit donner à un Pendule pour faire une vibration entière dans une seconde. Personne n'a fait avec plus de soin un si grand nombre d'expériences sur cette matière que M. de Mairan; c'est d'après cet illustre Académicien que M. de G. prend la longueur du Pendule de 440 lignes &  $\frac{17}{100}$ , cette longueur une fois connue, une fort belle démonstration nous apprend de quelle hauteur il faut qu'un corps tombe pour parcourir une ligne ou une chute verticale dans le même tems que le Pendule est à faire une de ses vibrations toujours isochrones, & il est prouvé que les longueurs des pendules suivent toujours la proportion ou le même rapport que celui des chûtes verticales. Or ces chûtes ou ces espaces sont comme les pesanteurs réduites (en supposant les tems les mêmes), de manière que les longueurs des Pendules suivent l'inégalité des pesanteurs, si donc les pesanteurs deviennent inégales aux différentes latitudes de la Terre, les longueurs des Pendules deviendront inégales; ou par la converse, si un Pendule ne fait pas la même quantité de vibrations dans le même tems déterminé à deux latitudes différentes, les longueurs des Pendules doivent être changées, donc les chûtes verticales varieront, donc les pesanteurs ne sont pas constantes.

velle : à cela succede un problème important, c'est que si l'on donne le rayon d'une section conique avec l'angle qu'il forme avec la tangente & le paramètre, on peut toujours déterminer à quelle section appartiendra ce paramètre. L'expression de la développée qu'a trouvée M. de G. lui a servi à donner une formule générale pour les différentes pesanteurs d'un corps qui parcourt une courbe quelconque, en pesant toujours vers un certain point déterminé. Lorsqu'on a une fois cette formule, il est aisé d'examiner quelles doivent être les différentes forces, c'est-à-dire quel doit être leur rapport en supposant qu'elles changent de détermination ou de nouveau centre des tendances. C'est par ce moyen qu'on démontre que les forces centripètes doivent être en raison renversée des quarrés des distances, si le centre des tendances est le foyer d'une des sections coniques. D'un autre côté on est certain que les Planètes décrivent des ellipses ; on peut donc assurer que leurs pesanteurs sont en raison inverse des quarrés des distances à ce foyer. Si au contraire les forces centrales sont données, & qu'il faille chercher la courbe que décrit le mobile, on les trouvera avec la même facilité.

Mais il ne suffisoit pas de déterminer le rapport de ces pesanteurs, il falloit encore avoir la pesanteur même, ou la pesanteur absolue ; aussi est-il démontré que dans toutes les sections coniques, elle est

*Octob.*

égale au quarré de la vitesse divisée par le paramètre de la section que le mobile décrit. M. de G. n'a pas oublié la démonstration de la fameuse règle de Kepler, sçavoir que si deux ou plusieurs Planètes décrivent des ellipses autour d'un foyer commun, les quarrés des tems de leurs révolutions sont entr'eux comme les cubes des grands diamètres de l'ellipse, ou comme les cubes des distances moyennes moitiés de ces grands diamètres, d'où il est aisé d'appercevoir que si une Planète décrivait un cercle qui eût pour rayon cette moyenne distance, le tems de la circulation seroit égal à celui qu'elle mettroit à parcourir son orbite elliptique, puisque les quarrés des tems de leurs circulations dans ces cercles, seroient aussi comme les cubes de leurs rayons qui sont ici les moyennes distances.

L'esprit exact est toujours révolté contre l'arbitraire, & il ne paroît satisfait que lorsqu'il se trouve resserré dans les limites que lui prescrit sa propre exactitude. En voici un exemple bien sensible. Les quarrés des tems étant comme les cubes des distances, il est nécessaire par la même loi qu'elles tendent à un même point, ce même point est le foyer d'une courbe qui n'est plus arbitraire, si au contraire on veut changer le rapport des pesanteurs, comme supposer qu'elles soient proportionnelles aux distances, on détermine les courbes & le centre des tendances, mais on trouvera un rapport

G g g g

entre les tems & les distances différencient de celui que la nature elle-même nous a indiqué.

Si avec ces démonstrations rigoureuses, on veut trouver les différentes vitesses des Planètes dans tous les points de leurs orbites, on en donne facilement la méthode; car on a les vitesses absolues aux moyennes distances, donc elles sont connues aux autres points; on fait plus, on cherche quelles doivent être les vitesses d'une Planète à laquelle on voudroit faire décrire quelques-unes des sections coniques relativement à la force qui lui seroit nécessaire pour décrire un cercle. Lorsqu'on a ainsi établi le rapport convenable pour faire parcourir à une Planète telle ou telle courbe, on peut aisément examiner quel sera le rapport de la vitesse d'une Planète prise à un point quelconque de la courbe dans laquelle elle se meut, pour la comparer avec celle qu'elle auroit à la même distance du foyer si elle décriroit des cercles. On apperçoit, par exemple, qu'une Planète, dérivant une parabole, a une vitesse dans tous ses points qui est dans la même raison que celle des cercles pris à la même distance, de sorte qu'elles sont toujours dans un rapport constant. Mais dans l'ellipse ces vitesses varient continuellement, elles approchent plus de celles des cercles à mesure qu'elles s'éloignent de l'aphélie, en sorte même qu'elles deviennent égales à celles des cercles, lorsque la Planète arrive à

un certain point, d'où tirant un rayon au foyer, il est moyen proportionnel entre la moitié du petit axe & du grand axe, comme nous l'avons dit dans notre premier Extrait.

On déduira de tous ces rapports que la vitesse dans la parabole est égale à la vitesse dans le cercle à la moitié de la distance, ou qui a pour rayon la moitié de la distance du centre à la Planète. Mais puisque dans l'ellipse la Planète a une moindre vitesse que celle qu'il lui faudroit pour parcourir une parabole, il faudra que la vitesse dans le cercle qui lui sera égale, soit à une plus grande distance que cette moitié, & comme il faut une plus grande vitesse à la Planète pour décrire une hyperbole, celle qui lui sera égale dans le cercle sera à une distance moindre que la moitié du rayon du cercle. Qu'on se rappelle que celles du cercle sont plus grandes à mesure qu'elles approchent du centre, étant toujours en raison inverse des racines des distances. Nous avons déjà dit que les Planètes décriroient nécessairement quelques-unes des sections coniques dans la supposition que les chûtes initiales tendissent vers un certain point déterminé, & qu'elles fussent par-tout en raison renversée des quarrés des distances, mais on peut déterminer quelle espèce de section la Planète doit décrire, pourvu qu'on connoisse la vitesse de la matière à un point quelconque, celle de la Planète à la mê-



l'Auteur de voir quelle figure naîtroit de l'impression de la force attractive. C'est ce que fait notre Physicien. Nous avons dit dans notre premier Extrait que cette force agit en raison directe des masses & en raison inverse des quarrés des distances. Voyons quelle figure il faudroit donner à la Terre, en supposant que la pesanteur fût une dépendance de l'attraction mutuelle. Dans cette Hypothèse M. Newton a trouvé que le diamètre de l'Equateur seroit à l'axe comme 230 à 229. Or les pesanteurs absolues prises dans un même rayon, étant comme les distances, ainsi que les forces centrifuges; les pesanteurs réduites suivront le même rapport. Mais comme il faut qu'il y ait équilibre elles doivent être en raison renversée des distances au centre, ce qui donnera, comme M. Newton l'a démontré, & après lui M. de G. les augmentations de ces pesanteurs réduites dans le même rapport que celui des quarrés des sinus des latitudes. C'est par cette proportion que M. Newton a déterminé les différens diamètres de la Terre. Mais on a vû qu'on avoit établi une analogie nécessaire entre les différens longueurs du Pendule & les chûtes réelles qui sont dans la raison renversée des rayons; donc la longueur du Pendule au pôle sera à la longueur du Pendule pris à l'Equateur comme 230 à 229.

Par le même principe la lon-

gueur du Pendule à l'Equateur comparée à celle de notre latitude se trouve plus longue que les observations n'indiquent. C'est pour remédier à cet inconvénient que M. Newton croit que la matière qui forme la Terre est plus dense vers le centre que vers la superficie. C'est ici que M. de G. dit qu'un Système qui a recours à tant de suppositions n'est pas avantageux. Au contraire ces mêmes observations justifient la formule que notre Auteur a trouvée par les principes de l'impulsion.

Nous ajouterons que le rapport de la pesanteur dans deux endroits différens est toujours exprimé par les quarrés du nombre des oscillations d'un Pendule qui marque en ces deux lieux une révolution des fixes, d'où, si l'on veut avoir la longueur d'un Pendule à seconde pour un certain lieu, il n'y aura qu'à comparer les quarrés des nombres d'oscillations faites en même tems dans les deux régions.

M. de G. finit cette Dissertation par comparer le rapport des deux diamètres dans Jupiter. Son axe est sensiblement plus petit que le diamètre de son Equateur. L'Auteur substitue dans la formule de M. Newton les grandeurs qui doivent donner le rapport de ses diamètres, mais il en résulte un bien différent de celui que donnent les observations, & le contraire arrive dans les principes de notre Auteur.

*Neuvième & dernière Dissertation.*

Dans les explications que M. de Gamaches a données des Phénomènes généraux, il a fait trois suppositions qu'il est essentiel de limiter ; le Lecteur sera surpris avec plaisir de voir que c'est de ces limitations que se déduisent les explications des autres Phénomènes particuliers, toujours plus embarrassans à mesure que nous en connoissons plus les irrégularitez. Ces suppositions consistoient à regarder l'*Ether parfaitement fluide, les Tourbillons infiniment grands, & ces mêmes Tourbillons parfaitement sphériques*. Au reste si la nature se comportoit d'une manière toujours régulière, ses démarches n'échapperoient pas si aisément, & l'habile Physicien en développeroit bien-tôt le mécanisme ; il n'est difficile que de connoître jusqu'à quels degrez se terminent ces espèces d'imperfections ; reconnoissons donc que l'*Ether* n'est pas d'une infinie fluidité, mais d'une fluidité assez sensible. Donc en supposant que le tourbillon d'une Planète aille moins vite que la matière éthérée, l'hémisphère inférieur de ce tourbillon sera plus frappé que l'hémisphère supérieur, au contraire si la Planète va plus vite que les couches du tourbillon du Soleil, l'hémisphère supérieur de la Planète ou de son tourbillon, éprouvera la plus grande résistance ; ainsi dans l'un & dans l'autre cas, la masse tota-

le sera obligée de tourner contre l'ordre des Signes sur un axe perpendiculaire au rayon vecteur de la Planète ; donc les nœuds communs de l'Equateur de la Planète, & de l'orbite qu'elle décrira auront alors un mouvement rétrograde, d'où naîtra la précession des équinoxes connue & observée depuis long-tems par les Astronomes.

De cette fluidité non infinie notre Auteur tire l'explication d'un effet encore bien plus compliqué, c'est le mouvement des pôles autour de l'Ecliptique, ou plutôt comment il peut arriver que les pôles de la Terre tournent successivement autour de différens points pris dans le Ciel, ce qui fait que son mouvement annuel doit la faire balancer tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Expliquons plus en détail ce mouvement, qui par lui-même peut faire quelque difficulté au commun des Lecteurs. La couche sphérique a un pôle. L'Ecliptique a son axe perpendiculaire au plan de l'orbite que décrit la Terre. Toute la masse entière tourne lentement autour de différens axes, dont les extrémités décrivent la périsérie d'une ellipse étroite, qui a pour grand diamètre la distance du pôle de la couche au pôle de l'Ecliptique, & cela parce qu'il est démontré que l'axe changeant, autour duquel la Terre, conjointement avec ses pôles, tourne d'orient en occident, est toujours perpendiculaire au rayon vecteur de la Planète qui forme continuellement

L'expérience a justifié toutes ces inégalitez, mais le calcul doit venir aux secours, & notre Auteur nous donne la méthode de trouver la force centrifuge d'un point quelconque, pris dans une masse centrale qui circule sur un axe, soit qu'on cherche cette force par rapport à son centre particulier de circulation, ou à celui du centre de la masse totale. Il n'est pas plus difficile d'arriver à avoir la somme des forces centrifuges d'un rayon pris dans sa totalité. Si l'on fait attention à ces forces centrifuges, elles doivent non seulement alterer les pesanteurs, elles doivent encore en changer la direction, puisque par la tendance supposée toujours vers le même point, il résulte une première direction, & par la force centrifuge le corps en acquiert une autre. Voilà deux causes qui agissent en même tems sur le même molécule, il faut donc qu'il prenne une ligne moyenne qui sera nommée la déviation, ou la vraie ligne de direction que le corps suivroit s'il étoit abandonné à lui-même. Au reste ce lieu doit changer selon les différentes latitudes, & c'est toujours, suivant la direction des rayons, des développées de chacun de ces petits arcs parcourus que le corps a sa tendance; par conséquent on voit, qu'en supposant la Terre sphérique, les corps ne peuvent tomber perpendiculairement sur la superficie, excepté aux pôles & à l'Equateur; sur le dernier la force centrifuge agit en son entier,

& sur l'autre elle s'évanouit; car à ces deux points ces deux actions ne font plus d'angle, les corps étant perpendiculaires à l'horizon, ou bien les développées tombent sur les axes mêmes.

Il est nécessaire que la Terre prenne la figure d'un sphéroïde, mais de quelle espece? ce ne peut être celle d'un sphéroïde allongé; car l'obliquité des chûtes sur les tangentes aux différens points de la masse, seroit encore plus grande; il ne restera plus que la figure d'un sphéroïde applati vers les pôles pour que les pesanteurs réduites soient perpendiculaires à la surface de la Terre, en supposant cependant que les pesanteurs absolues soient toujours dirigées vers le centre de la masse qui tourne sur son axe.

Après toutes ces préparations, M. de G. considère un méridien d'une masse applatie dont les pesanteurs soient dirigées vers le centre, & il démontre quel rapport doit avoir la pesanteur absolue & la force centrifuge pour que les directions des pesanteurs réduites soient toujours perpendiculaires à chaque surface. Cette figure a été examinée dans toutes les suppositions; en sorte que quand la masse deviendrait entièrement fluide; la masse centrale ne changeroit point de figure, pourvu que les pesanteurs absolues prises à égale distance du centre fussent égales. La généralité à cet avantage qu'on y apperçoit tous les cas possibles. On est libre de supposer que les

densitez ne soient pas par-tout les mêmes, mais les pesanteurs absolues des rayons egaux, ne seront plus égales, & alors les directions des pesanteurs réduites ne se trouveroient plus perpendiculaires. Il en seroit de même, si, supposant la matiere également dense, on vouloit que les pesanteurs absolues fussent inégales dans les rayons également éloignés du centre de la Terre. C'est pour toutes ces raisons qu'il faut que la forme de la Terre soit celle qu'elle auroit prise si elle étoit entièrement fluide, & que les densitez fussent égales aux mêmes distances du centre.

Notre Auteur, ainsi que plusieurs Géomètres, recherche quel sera le rapport des axes d'une masse centrale dans la supposition que les pesanteurs absolues augmentent, ou diminuent suivant tel rapport désiré. L'Algèbre seule est susceptible de toutes ces expressions, elle renferme dans ses équations la nature des courbes qui satisfont à ce que l'on cherche; ce sont elles qui conduisent jusqu'aux cas impossibles, & imaginaires, c'est ce dont les Lecteurs pourront s'apercevoir en méditant la nature de la courbe que M. de G. nous donne ici (\*). Il est beaucoup plus naturel de supposer que les pesanteurs agissent dans la raison ren-

versée des quarrés des distances au foyer. Comme il a été dit que les Planètes suivoient ce même rapport dans leurs chûtes initiales, la loi deviendra universelle, & n'aura pour cause que l'impulsion. C'est dans cette supposition que notre Auteur trouve quelle est la longueur du diamètre de l'Equateur comparée à celle de l'axe, ainsi qu'à celle du rayon qui aboutit à notre latitude, il s'est réglé dans sa formule sur le degré de M. Picard pour déterminer ces trois lignes principales. Enfin par les mêmes analogies que donne la formule, on peut trouver la valeur de tout autre rayon pris à différentes latitudes, ainsi que les développées à ces mêmes points, en regardant cependant la courbe des méridiens comme approchant de celle de l'ellipse, & dont M. de G. a soin d'avertir.

Après avoir considéré tout ce qu'on pouvoit déduire du Système de l'impulsion, & en avoir tiré tout l'avantage qu'on pouvoit désirer, comme l'explication des mouvemens des Planètes, & celle de la pesanteur; après avoir trouvé que les observations justifioient la formule d'où l'on a déduit la figure de la Terre, il étoit de l'équité de

La détermination des différentes branches de la courbe se trouve à la suite, donnée par une autre personne qui paroît versée dans la fine Géométrie. On ne doit point lui imputer quelques erreurs qui s'y sont glissées, si nous en prevenons le Lecteur, ce n'est que pour l'avertir que cette même personne a fait les corrections nécessaires.

(\*) On pourra lire un Problème curieux qui se trouve à la fin de cet Ouvrage, résolu par M. de Gamaches, frere de l'Auteur; nous en avons été fort satisfaits. On verra que le sang a uni la Géométrie avec la Physique.

continuellement des angles différens avec le plan de l'Equateur de la couche sphérique, dans l'épaisseur de laquelle la Terre a son aphélie & son périhélie.

Nous avons expliqué dans l'Extrait que nous avons fait de la sixième Dissertation, pourquoi les Planètes décrivoient de grands cercles, & peu inclinées à l'Equateur. Il ne s'agit plus que du mouvement de leurs nœuds, c'est une suite nécessaire des principes que notre Auteur dérive de la correction qu'il a faite à sa première supposition. Il faut sçavoir que les nœuds des Planètes supérieures sont toujours directs, c'est-à-dire que les cercles ou les ellipses qu'elles décrivent ne coupent pas l'Ecliptique toujours dans les mêmes points; elles le coupent en avançant suivant l'ordre des Signes; or on a vu que pour peu que la masse d'un tourbillon particulier se trouvât abaissée ou élevée au-dessus de l'Equateur du grand Tourbillon, les filets tangents de la matière étoient fort inégaux, & à cause de cette différence de force procurée par les filets plus longs, une moitié de l'hémisphère la plus voisine de l'Equateur sera toujours plus frappée que l'autre qui en est plus éloignée. Le centre des forces qui ne peut être alors au centre de volume obligera la Planète à s'élever au-dessus du plan de son orbite, & à sortir du côté opposé au plan de l'Equateur; ainsi le nœud de la Planète avancera, soit que la Planète s'éloigne ou qu'elle

*Osob.*

s'approche de l'Equateur. De-là il est aisé de remarquer que plus la Planète s'élèvera au-dessus du plan de l'Equateur, plus les nœuds doivent avancer, ou doivent s'écarter du plan qu'elle parcourt, puisqu'il est dans ce cas les impressions que reçoivent les deux moitiés de chaque hémisphère sont plus inégales, & ce sera toujours du côté opposé à celui qui regarde l'Equateur du tourbillon que s'élèvera la Planète. Il ne reste plus que la variation de l'inclinaison des plans dans leurs orbites, car il y a une plus grande & une moindre latitude dans ces orbites déterminées par rapport à l'Ecliptique, mais entre l'une & l'autre il y a des points intermédiaires, & c'est ce qu'on appelle la variation de l'inclinaison. Or le même mécanisme qui faisoit sortir la Planète de son orbite du côté opposé à l'Equateur du tourbillon, lui fera tantôt plus ouvrir, tantôt plus resserrer l'angle que forment les deux plans, suivant que la Planète s'approchera de son nœud, ou qu'elle s'en éloignera.

On vient de voir que c'est en limitant la première supposition, c'est-à-dire en supposant la fluidité de l'Ether non infinie que nous avons dit avec M. de G. que la matière doit faire varier la position des axes, & celles des plans de leurs orbites; on va découvrir qu'en restreignant les bornes du tourbillon au lieu de le considérer infini, la proportion des tems & des aires que décrivent les racons

H h h h

vecteurs des Planètes est altérée. Par cette limitation qu'on donne au tourbillon, on doit appercevoir qu'il n'a plus (quelque grand qu'il soit) qu'un rapport fini avec les tourbillons particuliers auxquels il donne la loi, & cela supposé, les Planètes ne peuvent recevoir toute la vitesse réactive des colonnes qui les poussent vers le centre commun des tendances; donc il suit de-la que le rapport des différentes pesanteurs d'une même planète en s'approchant ou en s'éloignant du centre vers lequel elle est poussée, est toujours plus grand que le rapport renversé des quarrés des distances, ce qui déroge au principe de la seconde partie de la loi de Kepler; de ce que les chûtes initiales d'une Planète ne sont point en raison renversée des quarrés des distances au centre commun des circulations, il suit que la Planète est continuellement sollicitée à décrire des sections différentes dont on peut même trouver par le calcul les paramètres: il est donc impossible que les apsidés des orbites qu'elles décrivent ne se meuvent pas, en avançant suivant l'ordre des Signes, puisque les colonnes s'allongent continuellement en allant depuis l'aphélie jusqu'au périhélie, & par une conséquence mutuelle les apsidés tourneroient dans un sens contraire à l'ordre des Signes si le rapport des différentes pesanteurs étoit plus petit que le rapport renversé des quarrés des distances.

Les mouvemens de ces apsidés sont plus ou moins grands dans le tems d'une révolution entière de la Planète à mesure que les colonnes qui s'appuyent sur différens points de l'orbite que décrit la Planète s'éloignent plus ou moins du rapport d'égalité, comme il arrive dans Saturne & Mercure, l'une fort distante du Soleil, & l'autre fort près. Les apsidés de l'orbite de la Lune doivent beaucoup avancer à cause de son excentricité considérable à la Terre qui fera que les colonnes seront fort inégales. De ce rapport fini que les colonnes ont avec les masses des tourbillons particuliers des Planètes, l'Auteur fait voir que les tems de leurs révolutions seront plus longs que ceux de la matière. Le même calcul qui prouve cette alteration des tems, sur-tout pour les Planètes qui sont éloignées du centre commun, prouve encore que les tems des révolutions de celles qui sont plus voisines du Soleil doivent moins différer, & se rapprocher du rapport de l'égalité des révolutions de la matière qui suivent exactement la loi de Kepler. La voye la plus sûre dans la Physique est l'expérience, cela est sans difficulté, mais il y a des sujets qui n'en sont pas susceptibles; ils ont leurs vérifications d'un autre genre. Les Phénomènes sont dans l'Astronomie ce que les expériences sont dans la Physique expérimentale: quelle est donc la ressource d'un habile Physicien, toujours soutenu par le calcul, pour

reconnoître la vérité de ses Hypothèses, c'est lorsque son calcul, qui a été son guide, se trouve d'accord avec les observations. Telle est la manière dont M. de G. a procédé dans ses opérations. Par exemple, la colonne qui pèse sur Mercure est la plus élevée, on pourra donc supposer que les chûtes initiales de ce tourbillon sont égales aux réactions de la matière; ainsi le tems de la révolution de la matière, & celui de la Planète doivent être presque le même, comme il est prouvé par la loi de Kepler, dont l'exacte application ne convient qu'aux tems des révolutions de la matière.

Ces preuves ne sont pas indifférentes dans le Système de notre Auteur. Car dans l'Hypothèse de l'attraction mutuelle, les tems qu'emploieront les Planètes supérieures à décrire leurs orbites, devroient suivre au moins le rapport des racines cubes des distances, puisque les pesanteurs sont toujours en raison renversée des carrés des distances. Cependant, en supposant l'attraction, le calcul qui suit de cette théorie fait arriver à un tems beaucoup plus court; mais on fait une autre comparaison qui doit paroître, dit M. de G. bien plus défavantageuse aux Newtoniens : la voici : l'Auteur compare le tems de la révolution de la Lune avec celui de la matière. On se servoit ordinairement du tems de la révolution de cette Planète pour démontrer que les pesanteurs agissoient en raison renversée

des carrés des distances, parce qu'on prétendoit trouver que la chute initiale de la Lune étoit précisément celle qu'elle devoit avoir pour être soutenue dans son orbite, jointe à la force centrifuge. Néanmoins le calcul de notre Physicien fait voir que le tems de la révolution de la matière est plus court que le tems de la révolution de la Lune, donc les chûtes initiales ou le sinus versé de la Lune est plus petit que le sinus versé de la matière. La Lune ne recevra donc qu'une partie de la réaction de la matière à la même distance, donc les chûtes des corps qui sont voisins de nous sont aux chûtes de la Lune dans un plus grand rapport que le rapport renversé des carrés de leurs distances au centre de la Terre. De plus, s'il étoit vrai que les chûtes des corps proche la surface de la Terre répondissent à celle de la Lune, on trouveroit qu'à notre latitude le Pendule qu'on sçait être de 3 piés 8 l. devroit être raccourci de 8 lignes, ce qu'on vérifie par le calcul, fondé sur ce que nous avons dit plusieurs fois, que nous connoissons ici quelle doit être la pesanteur réduite, & on sçait son rapport à la longueur du Pendule. M. de G. donne dans cet endroit un calcul où il examine celui de M. Newton, par lequel ce célèbre Géomètre a admis l'attraction mutuelle de ces deux Planètes, nous voulons dire la Terre & la Lune. Notre Auteur en a senti toute la force, aussi l'a-t-il examiné avec soin, on en conclut ce

H h h ij

que nous avons rapporté. Cela lui a occasionné quatre Problèmes, qui sont autant de formules tout-à-fait faciles pour découvrir ce qu'on peut désirer sur ces sortes de questions. Nous allons les rapporter, c'est-à-dire, en donner l'énoncé avec les résultats, tel qu'il se trouve dans le Livre même.

» La loi de Kepler, & la longueur du Pendule supposés, trouver quelle devroit être la moyenne distance de la Lune =  $60 : 15$  demi diamètres de la Terre.

» L'attraction & la longueur du Pendule supposées, trouver quelle devroit être la moyenne distance de la Lune =  $60 : 54$  demi diamètres de la Terre.

» La loi de Kepler, la pesanteur totale, & la moyenne distance de la Lune étant supposées, trouver quel devroit être le tems de la révolution de la Planète = 27 jours 1 heure plus court que le tems réel.

» L'attraction mutuelle, la pesanteur totale, & la distance de la Lune étant supposées, trouver quel devroit être le tems de la révolution de la Planète = 26 jours 19 heures plus court que le tems réel.

L'Auteur a mis ces formules pour faire sentir tout d'un coup à quoi tendent les conclusions qu'il a déduites sur l'attraction, car veut-on recevoir la loi de Kepler, & la longueur du Pendule, on trouve qu'il faudroit donner  $60 : 15$  demi diamètres de la Terre, à la moyenne distance de la Lune.

Cela conviendrait à M. Newton, mais cette distance est déclarée trop grande par les observations. Veut-on avoir égard à l'attraction, cette distance égalerait  $60 : 54$  demi diamètres de la Terre, distance qui s'éloignera encore plus de celle qu'ont déterminée les Astronomes. Par le quatrième on veut montrer qu'on ne peut admettre l'attraction, puisqu'elle fait trouver le tems plus court que le réel, & par le troisième, il suit que les pesanteurs ne sont pas exactement dans la raison renversée des carrés des distances.

Les irrégularités de la Lune sont en grand nombre, c'est une opération considérable dans l'Astronomie que de les connoître toutes. Rappelions quelques-uns de ces Phénomènes que nous allons tirer de notre Auteur. La Lune va plus vite dans son périégée que dans son apogée. Son mouvement (toutes choses supposées égales) s'accélère des quadratures aux sizigies, & se ralentit des sizigies aux quadratures. Les nœuds & les apsidés changeant promptement de position, peuvent être supposés avoir leurs sizigies propres & leurs quadratures propres. Les nœuds de l'orbite rétrogradent plus dans leurs quadratures que dans leurs sizigies, ses apsidés avancent plus dans leurs sizigies que dans leurs quadratures. Plus la Lune s'approche des sizigies, plus (toutes choses égales) les mouvemens des nœuds & des apsidés de son orbite s'accélèrent. L'orbite de la Lune a sa



plus grande inclinaison lorsque les nœuds sont dans les sizigies & que la Planète est dans les quadratures, & cet orbite a sa moindre inclinaison, lorsque les nœuds étant dans les quadratures, la Planète se trouve dans les sizigies : montrons en peu de mots d'où dépend l'explication de ces Phénomènes en conservant la substance & les principes de l'Auteur.

M. de G. explique ces variations par la correction qu'il apporte à sa troisième supposition, c'est-à-dire, il laisse le tourbillon du Soleil sphérique, ainsi que ceux des Etoiles fixes; supposition qu'il a justifiée en démontrant par la loi de l'équilibre que les tourbillons qui se touchent ont tous des forces égales, mais il applatit les tourbillons des Planètes, ils prennent à peu-près la forme d'un sphéroïde applati; il attribue cet applatissement aux rayons du Soleil, qui ayant une force impulsive, opposée à celle des colonnes auxquelles l'hémisphère supérieur du tourbillon de la Planète sert d'appui, doivent faire céder ou comprimer les colonnes environnantes, cette nouvelle compression rompra nécessairement l'équilibre, & fera prendre la figure applatie au tourbillon planétaire. On sent bien que dans cette figure sphéroïdale les directions des pesanteurs ne peuvent concourir, comme elles concoureroient dans un tourbillon sphérique, elles formeroient, en se rencontrant, une nouvelle courbe qui seroit la dé-

veloppée, les vitesses de la matière suivront le rapport renversé des rayons, les forces réactives aux extrémités de ces rayons seront au contraire dans le rapport direct de ces mêmes rayons. Les différentes couches devront être en équilibre, & leurs forces centrifuges ou réactives des tranches entières, seront en raison renversée des quarrés des rayons. C'est avec ces suppositions qui naissent de la figure sphéroïdale que notre Auteur fait voir que toutes les irrégularités que nous avons rapportées sont des suites nécessaires de l'applatissement du tourbillon de la Terre.

L'Auteur termine son Ouvrage par l'explication du flux & reflux de la mer, en voici l'abrégé. La Lune comprise dans le tourbillon terrestre reçoit ou interceppe une partie de l'action de la colonne agissante sur le Globe terrestre, & cela parce qu'en supposant la loi de la communication du mouvement, la Lune, dont la masse a un rapport fini avec celle de la colonne à laquelle elle sert d'appui, ne doit recevoir qu'une partie de la vitesse réactive de cette colonne. Les colonnes latérales qu'on regarde comme des pyramides, conservant alors leurs forces, & celle qui se trouve entre la Lune & la Terre, étant plus foible, est obligée de céder, par conséquent les eaux sont contraintes de s'élever pour mettre le tout en équilibre. A l'égard des eaux qui se trouveront vers la partie opposée, l'action des mêmes colonnes latérales

les empêchera de s'élever autant que la Terre, il se formera donc deux promontoires d'eaux des deux côtez qui donneront à la mer une figure approchant de la figure d'un sphéroïde allongé. Dès-là on appercevra que quand les deux promontoires, en tournant conjointement avec la Terre, viendront à s'écarter du méridien où se trouve la Lune, leurs eaux doivent nécessairement retomber par leurs propres poids : c'est pour cela que les marées suivent le retour de la Lune dans un même méridien, & que la mer flue & reflue deux fois dans l'espace de 24 h. 49' environ. Si l'on joint à cette explication les variations qui doivent être procurées par l'applatissment du tourbillon, on verra naître les raisons des plus grandes & des moindres marées avec toutes les circonstances, & inégalités qui ont coûtume de les accompagner.

Qu'il nous soit permis, en finissant l'analyse de cet Ouvrage, de dire que M. de Gamaches vient de rendre un vrai service aux amateurs de la belle Physique. On trouve par-tout un Auteur clair & net, scrupuleux dans ses calculs, cherchant la vérité pour l'amour de la vérité, & modeste, quand il paroît l'avoir trouvée. Son Livre, indépendamment des excellentes choses qu'il contient, deviendra la meilleure route qu'on puisse tenir pour étudier son célèbre antagoniste. Nous nous sommes fait un devoir de parler le même langage que cet Académicien pour ne point affoiblir ses raisons ; malgré les coups redoublés qu'il a portés à la mutualité de l'attraction, ses adversaires ne pourront s'empêcher de lui accorder une mutualité d'estime & de le regarder comme un homme aussi profond que sçavant.



**DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE DE LA**  
*haute Normandie , divisée en deux parties , dont la premiere comprend*  
*le Pays de Caux , & la seconde le Vexin. On y a joint un Dictionnaire*  
*Géographique complet , & les Cartes Géographiques de ces deux Provin-*  
*ces 2 vol. in 4°. Tom. I. pag. 752. Tom. II. pag. 825. A Paris chez*  
*Nyon pere , Place de Conty , à Sainte Monique ; chez Didot , Quay*  
*des Augustins , à la Bible d'or ; chez Giffart , rue S. Jacques , à*  
*Sainte Thérèse ; chez Nyon fils , Quay des Augustins , près le Pont*  
*S. Michel , 1740.*

**R** IEN ne seroit plus utile qu'une Notice exacte de la France , à remonter depuis les premiers tems où l'Histoire commence à parler des Gaulois jusqu'au siècle où nous sommes. Un pareil Ouvrage répandroit sans doute de grandes lumieres sur toutes les parties de notre Histoire. Adrien le Valois l'avoit entrepris. Après avoir publié en 1658. le troisième Volume de l'excellent Ouvrage intitulé *Res Franciæ* , il s'appliqua à composer une Notice qu'il fit imprimer en 1676. » Cet Homme » Illustre , dit notre Auteur , le » premier qui ait débrouillé le cahos de nos Antiquitez , étoit , » sans contredit , le seul de son » siècle qui pût remplir avec honneur le Projet d'une Notice des » Gaules. Quel trésor pour les » Géographes que sa précieuse Notice ! Néanmoins outre les omissions , qui composeroient plus » d'un juste Volume , combien de » fautes réelles n'y rencontre-t-on » pas , malgré le sçavoir & la sagacité de l'Auteur ? Si l'Ouvrage de » M. de Valois est un prodige pour » le siècle où il a paru , il faut a-

» voir que de son tems l'ancienne » Géographie de la France n'étoit » point encore assez éclaircie pour » qu'il lui fût possible de satisfaire » pleinement l'attente de son lecteur.

Nous avons d'ailleurs aujourd'hui une infinité de matériaux qui lui manquoient , les laborieuses recherches de plusieurs sçavans Compilateurs ont tiré de l'obscurité un grand nombre de Monumens Historiques , on en découvre même tous les jours de nouveaux , & les sources où on peut les puiser n'ont jamais été si ouvertes qu'elles le sont à présent. On est donc aujourd'hui beaucoup plus à portée de remplir le projet de M. de Valois , qu'il ne pouvoit l'être lorsqu'il en conçut l'idée , mais néanmoins cette entreprise qui demanderoit des recherches immenses , un travail infatigable , souvent sec & rebutant , un discernement juste , une critique sûre , est peut-être au-dessus des forces & de la vie d'un seul homme. Il seroit à souhaiter que plusieurs Sçavans se partageassent l'Ouvrage & fissent en particulier , pour les

différentes Provinces de la France, ce que notre Auteur vient de faire pour la haute Normandie. De toutes ces Notices particulières on en formeroit une Notice générale d'autant plus parfaite que chacun de ceux qui y auroient travaillé, ayant embrassé un plan moins étendu, auroit été d'autant plus en état de le remplir.

Notre Auteur dit qu'en donnant son Ouvrage, il a eu en vûe d'animer les gens de Lettres au même genre de travail, & il ajoute (ce qui n'est qu'une modestie de sa part) que l'on doit d'autant plus s'empresse de le suivre qu'il paroîtra plus aisé de le surpasser.

Cet Ouvrage est divisé en deux parties. La première contient la Description du Pays de Caux, la seconde contient la Description du Vexin.

Le Pays de Caux étoit anciennement occupé par les peuples des Gaules que César nomme *Caleti* ou *Caletes*, il est à l'extrémité septentrionale de la partie la plus orientale de la Normandie, entre la petite rivière de Brêle qui sépare cette Province de la Picardie vers l'Orient, & l'embouchure de la Seine vers l'Occident. Le nom de *Caux*, que ce Pays porte à présent, doit par conséquent son origine à celui de *Caleti* ou *Caletes*; & celui-ci vient, suivant notre Auteur, du mot Celtique *Calt* ou *Kelt*, qui s'est conservé dans la Langue Tudesque, dans laquelle il signifie *froid* ou *durci par le froid*. Lorsque César entreprit la con-

quête des Gaules, le Pays de Caux étoit sous la domination des Belges, & faisoit partie de la *Belgique*, il continua d'en faire partie jusqu'à la mort de César, mais Auguste l'en détacha pour l'unir à la *Celtique*. La *Celtique* perdit alors son ancien nom pour prendre ceux de *Lyonnoise première* & de *Lyonnoise seconde*, deux parties dont l'Empereur la composa. Le Pays de Caux fut renfermé dans la *Lyonnoise seconde*, & il en a toujours fait partie jusqu'au tems où il a passé sous la domination Française. Ce ne fut qu'au commencement de l'an 497, lorsqu'après le baptême de Clovis, les Provinces Armoriques des Gaules dont la seconde *Lyonnoise* faisoit partie, se soumirent de plein gré à l'autorité de ce Prince. Les François distinguèrent bien-tôt par de nouveaux noms les différentes parties qui composoient leur nouvel Empire. Pendant que l'Aquitaine retint son ancien nom, & que la Bourgogne conserva celui qu'elle venoit d'acquiescer depuis assez peu de tems, les autres Provinces qui obéissoient aux François prirent les noms d'*Austrasie* & de *Neustrie*. On appella *Austrasie* ou *Austrasie* tout le Pays qui étoit en deçà & au-delà du Rhin jusqu'à la Meuse, & *Neustrie* tout celui qui se trouvoit renfermé entre la Meuse & la Loire. Le Pays de Caux se trouva compris par conséquent dans la *Neustrie*, & ce nom subsista à son égard depuis le regne des quatre fils de Clovis jusqu'à celui de Charle-

Charles le Simple. Alors les Normands ayant fçu se fixer dans une partie confiderable de la *Neuftrie*, toutes les terres que les François furent obligés de leur abandonner prirent le nom de Normandie, & le Pays de Caux fut de ce nombre.

A l'égard du Vexin, notre Auteur remarque qu'au midi du Pays de Caux étoient anciennement situés les peuples que Césâr appelle *Vélocasses* ou *Bellocasses*. Ils s'étendoient premierement sur les deux rives de la Seine jusqu'à la riviere de Risle, mais ensuite en remontant ce fleuve depuis le lieu qui a pris dans la suite le nom d'Elbeuf, ils n'en tenoient plus que la rive droite jusqu'à la riviere d'Oise. Du mot *Vélocasses* s'est formé insensiblement celui de *Vulcassinum*, usité sous la premiere & sous la seconde Race de nos Rois & de *Vulcassinum* est né l'ancien mot François *Veulgueffin* ou *Veulgueffin*, auquel a succédé par adoucissement celui de *Vexin*, dont nous servons aujourd'hui. Le Vexin a suivi la fortune du Pays de Caux: lors de la conquête des Gaules par Césâr, il faisoit partie de la Belgique; Auguste ayant fait une nouvelle division des Gaules, renferma le Vexin dans la Lyonnaise, dans la suite la Lyonnaise ayant été partagée en deux, le Vexin fut partie de la seconde, & cette seconde Lyonnaise ayant encore été partagée en deux, le Vexin demeura attaché à celle qui continua de porter le nom de *Seconde*. Depuis le regne de Clovis I.

Ossob.

jusqu'à celui de Charles le Simple le Vexin a fait partie de la *Neuftrie*, alors la portion du Vexin, qui est à la droite de l'Epte, ayant été cédée aux Normands, prit le nom de *Vexin - Normand*, tandis que celle qui demeura aux François, à la gauche de cette même riviere, eut le nom de *Vexin - François*: quoique ce dernier n'ait jamais appartenu à la Normandie. L'Auteur le comprend néanmoins dans la description qu'il donne du Vexin qui renferme ainsi tout le terrain qu'habitoient les peuples nommés *Vélocasses*.

L'Auteur a distingué les pays dont il donne la description suivant trois âges, sçavoir sous les Gaulois, sous les Romains & sous les François, il y développe à tous égards les changemens successifs qui s'y sont faits sous ces différentes époques; quoique la matiere soit sèche par elle-même, il la rend souvent interessante, en y mêlant des traits historiques, surtout par rapport à l'origine & à la fondation du lieu dont il parle. Nous choisirons l'article qui regarde le prétendu Royaume d'Ivetot, pour donner à nos Lecteurs une idée plus particuliere de cet Ouvrage. M<sup>rs</sup> de la Roque, de Vertot, & des Thuilleries ont travaillé sur ce sujet, mais quoiqu'ils l'aient traité avec le plus d'exactitude, ils n'ont pourtant pas, suivant notre Auteur, épuisé la matiere, il a profité de leurs recherches, & quelques Mémoires Mss. de la Maison du Bellai qui sont

liii

tombés entre les mains , l'ont , dit-il , mis en état d'y ajoûter de nouveaux traits , qui peut-être ne feroient pas indignes de la curiosité du public. Il paroît par un endroit de ces Mémoires que celui qui les a dressés y travailloit en 1643. » On ne peut douter, dit notre Auteur, qu'il ne travaillât sur les Actes originaux ; il en parle toujours comme les ayant entre les mains ; tantôt il les transcrit en entier , tantôt il se contente d'en donner de longs extraits , mais je n'ai pu les consulter, faute de sçavoir en quel dépôt on les conserve.

Le Bourg ou le prétendu Roïaume d'Ivetot est situé à trois petites lieues de Caudébec vers le nord. Tout le monde connoît ces vers d'un de nos Poëtes du 15<sup>me</sup> ou du 16<sup>me</sup> siècle.

Au noble Pays de Caux

Y a quatre Abbayes Royaux ;

Six Prieurés conventuels ,

Et six Barons de grand arroy ,

Quatre Comtes , trois Ducs , un Roy.

Ce n'est , dit notre Auteur , qu'une Terre Seigneuriale tenue aujourd'hui en franc - alleu , & Robert Guaguin fondé sur un Roman dont voici le précis , est le premier de nos Historiens qui ait donné à cette Seigneurie le nom de Royaume.

» Gautier , Seigneur d'Ivetot & Chan bellan de Clotaire I. ayant , dit il , perdu les bonnes grâces du Roi son maître , s'exila volontairement & passa dans les

» climats étrangers où il fit la guerre pendant dix ans aux ennemis de la foi. Au bout de ce terme s'étant flatté que la colère du Roi seroit ralentie , il reprit le chemin de la France & vint à Rome , où le Pape Agapet lui donna des Lettres de recommandation pour le Roi. Clotaire étoit alors à Soissons , le Seigneur d'Ivetot s'y rendit le jour du Vendredi Saint , ayant appris que ce Prince étoit à l'Eglise , il alla l'y trouver , se jeta à ses pieds , & le pria de lui accorder sa grâce ; mais Clotaire , sans égards pour la sainteté ni du jour , ni du lieu , lui plongea son épée au travers du corps. Agapet informé d'une action si indigne , menaça le Roi des foudres de l'Eglise s'il ne reparoit sa faute , & le Roi intimidé érigea la terre d'Ivetot en Roïaume en faveur des héritiers de Gautier.

On trouve le même fait dans les Chroniques de Nicole-Gilles , imprimées en 1492. cinquans avant celle de Guaguin ; mais Nicole-Gilles ne dit point que le Roi érigea la terre d'Ivetot en Royaume , il dit seulement qu'il affranchit les Seigneurs d'Ivetot & leurs successeurs de *homagio servitio & servitute ratione terre totalis de Ivetot Regi debitis*. Nicole-Gilles & Guaguin ne sont pas non plus d'accord sur l'époque du meurtre de Gautier ; Nicole-Gilles le place en l'an 533. on environ , au lieu que Guaguin le fixe à l'an 536. Ce der-

nier se fonde sur une enquête qui fut employée dans un procès-verbal de la Terre d'Ivetot dressé en 1428. Cette enquête renferme l'Histoire fabuleuse que nous venons de rapporter & dont on ne voit jusques-là aucune trace. Cette enquête, suivant notre Auteur, est une piece composée vers le commencement du 14<sup>me</sup> siècle au plus tard. On la trouve dans un manuscrit de la Bibliorhèque de S. Victor avec ce titre : *Historia unde processit regnum de Ivetot.*

Cette Histoire de l'érection d'Ivetot en Royaume est une fable qui a été solidement réfutée par plusieurs Scavans ; parmi les raisons dont M. de Vertot l'a combattue, il y en a quelques-unes qui ne paroissent pas à notre Auteur entièrement convaincantes ; mais il y en a d'autres qui, selon lui, ne souffrent point de réplique. Telles sont les suivantes : 1<sup>o</sup>. Aucun des Historiens contemporains n'a fait mention d'un événement si singulier : 2<sup>o</sup>. Le nom d'Ivetot ne paroît dans les Monumens Historiques qu'un peu avant la fin du 11<sup>me</sup> siècle : 3<sup>o</sup>. Clotaire étoit trop ambitieux pour ériger au milieu des Provinces de son Empire une Souveraineté qui en eût été indépendante : 4<sup>o</sup>. Ce Prince n'a regné sur la Neustrie, où est située la Seigneurie d'Ivetot, qu'après la mort de Childebert son frere a qui elle appartenoit, c'est - à - dire, après l'an 558. d'où il suit que le meurtre de Gautier d'Ivetot n'a pu arriver que sous le Pontificat de

Pélage, si c'est Clotaire I. qui l'a commis, ou que s'il est du tems du Pape Agaper, il faut le rejeter sur Childebert & non sur Clotaire. Nous omettons quelques autres raisons également fortes & décisives.

M. l'Abbé des Thuilleries a donné une Dissertation sur la même matiere, où il a fait plusieurs remarques qui avoient échappé à M. de Vertot. Celui-ci, par exemple, avoit prétendu que jusqu'en 1370. les Seigneurs d'Ivetot avoient été vassaux & feudataires, soit des Ducs de Normandie leurs Seigneurs Suzerains, soit des Rois de France, Souverains de toute la Monarchie ; M. des Thuilleries a fait voir, suivant notre Auteur, qu'en 1203, au plus tard, & par conséquent long-tems avant l'an 1370. le fief d'Ivetot étoit quitte de tout hommage & de toute servitude. C'est ce qui paroît par une Transaction passée entre le Seigneur d'Ivetot & l'Abbaye de S. Vandrille l'an 1203. ou en remettant aux Religieux différens droits, il en excepte un en ces termes : *excepto passagio de Candebeco sibi & hominibus ipsius de LIBERO FEO-*  
*do de Ivetot.*

Il résulte encore deux choses des observations de M. des Thuilleries, la première que vers le milieu du 11<sup>me</sup> siècle le fief d'Ivetot relevoit des Ducs de Normandie ; on voit en effet que Guillaume le Conquerant a donné à l'Abbaye de S. Vandrille une Terre située à Ivetot, *apud Ivetot mansum*

*num* ; la seconde , que le Domaine d'Ivetot , dans l'étendue qu'il a aujourd'hui , est composé de plusieurs Fiefs de différente nature , en sorte qu'à la fin du 12<sup>me</sup> siècle encore , si le chef-lieu de ce Domaine étoit franc & tenu en alleu , il n'en étoit pas de même des autres Fiefs dont il s'étoit accru ou qui lui étoient unis.

Il s'agiroit donc maintenant de sçavoir , dit notre Auteur , en quel tems le principal Fief d'Ivetot a été affranchi , de quelle manière les autres Fiefs unis à ce franc-fief ont été affranchis comme lui ; enfin comment ce nouvel alleu a pu acquérir dans la suite des tems le nom de Royaume.

Quant au premier point il est très-probable que les Seigneurs d'Ivetot sont redevables de cet affranchissement à la libéralité de Henri II. Roi d'Angleterre. Si le Roman suppose un faux Gautier d'Ivetot qui fit la guerre aux Infidèles , & en faveur de qui Clotaire I. érigea Ivetot en Royaume , l'Histoire nous donne un véritable Gautier d'Ivetot qui vivoit du tems de Roger , Abbé de S. Vandrille , par conséquent sous Henri II. Roi d'Angleterre , & du tems des Croisades , où l'on peut croire qu'il s'est signalé ; ce sera donc pour reconnoître les services de celui-ci que le Roi aura illustré sa terre , non en l'élevant en Royaume , mais en l'affranchissant de tout hommage & de toute servitude.

Le second point n'est pas , suivant notre Auteur , si aisé à éclair-

cir ; peut-être , dit-il , n'y a-t-il jamais eu d'affranchissement en forme des différens Fiefs qui composoient l'accroissement d'Ivetot ; l'un a bien pu entraîner l'autre , en sorte que le Domaine entier se sera trouvé affranchi par l'usage.

Mais comment cette Terre , après avoir été affranchie , est-elle parvenue à acquérir le nom de Royaume : l'Auteur , avant que de s'expliquer sur ce point , entre dans le détail des principaux faits que l'Histoire présente à cet égard & des privilèges dont cette Terre a été honorée. Le premier des Seigneurs d'Ivetot qui paroisse avoir affecté la Royauté s'appelloit Jean ; il prit , dans un Acte du 11 Janvier 1381 , le titre de *Sire d'Ivetot*, par la Grace de Dieu : dans la suite il se qualifia tantôt *Roi* , tantôt *Prince* : c'est à lui probablement , dit notre Auteur , qu'un Arrêt de l'Echiquier de l'an 1392. a donné le nom de Roi. Son fils Martin vendit la Terre d'Ivetot à Pierre de Vilaines dit le Begue. Dans le contrat de vente qui fut ratifié le 21 Août 1401. par Charles VI. Martin ne prit que le nom de *Prince* , mais il donne à sa Seigneurie le nom de *Royauté*. Les Anglois étant descendus à Touques en 1417. occupèrent la Normandie , & Pierre de Vilaines , fils de l'acquéreur , fut obligé d'abandonner la terre.

Henri V. Roi d'Angleterre , confisqua les biens de Pierre de Vilaines & donna à prendre sur eux 800 livres de rente à un Chevalier Anglois nommé Jean Holland



Maire de Bordeaux, pour les tenir de lui à foi & hommage dans la mouvance du Château de Roüen, au devoir d'une épée avec son fourreau par an, sous la réserve de la haute & souveraine Justice. Dans les Lettres de ce Prince qui sont du 22 Février 1419. il n'est pas fait mention de la Terre d'Ivetot; mais comme c'étoit là, dit notre Auteur, le seul bien que le Begue de Vilaines possédoit en Normandie, Jean Holland s'en mit en possession, après avoir fait vérifier les Lettres à la Chambre des Comptes de cette Province, où il fit la foi & hommage le 20 Mars 1418. c'est-à-dire 1419. vingt-six jours après la concession de Henri. Jean Holland ayant reconnu, au bout de quelque tems, que la terre d'Ivetot ne valoit pas les 800 livres de rente que le Roi d'Angleterre lui avoit données à prendre sur les biens de Pierre de Vilaines, se pourvut à la Chambre des Comptes de Paris, où il fut ordonné le 7<sup>m</sup>. de Juillet 1428. qu'appréhension seroit faite de la Terre d'Ivetot, & que pour cet effet seroit délivrée commission adressante au Bailli & Procureur du Roi. C'est du procès verbal de cette enquête qui étoit tombé entre les mains de Guaguin, que cet Historien a tiré le Roman de l'érection de la Terre d'Ivetot en Royaume. Pierre de Vilaines le jeune mourut avant que la Normandie rentrât sous l'obéissance du Roi. Ses héritiers, Pierre de Graville, Pierre d'Orlonne, & Guillaume de Montro-

lier vendirent, quelques années après, la Terre d'Ivetot à Guillaume Chenu Chevalier, Chambellan du Roi Louis XI, Capitaine d'Harfleur & de Pontoise ensuite. Chenu ayant trouvé cette Terre considérablement déchûe, obtint au mois de Mars 1461. des Lettres de Louis XI, par lesquelles ce Prince lui accorda *de jour d'aujourd'hui à toujours de toutes & chacune les franchises, libertez, droitures, prérogatives & prééminences qui y appartiennent & dont il appa-roissoit que ses prédécesseurs Seigneurs d'Ivetot jouissoient au tems & auparavant la descente des Anglois à Tonques.* Et parce que tous les titres qui pouvoient justifier de ces droits s'étoient perdus pendant que le Roi d'Angleterre avoit possédé la Normandie, il lui fut permis par les mêmes Lettres, d'en informer par témoins. Trente-sept témoins âgés depuis 70 ans jusqu'à 92 déposèrent unanimement que la Terre d'Ivetot étoit *franche de foi & hommage & de toute autre servitude; que cet affranchissement avoit autrefois été donné à cause des excès qu'un Roi de France avoit commis à l'endroit d'un Seigneur d'Ivetot, que c'étoit la créance commune du Pays pour l'avoir ainsi oïi dire à leurs peres.* Quelques-uns entrant dans un plus grand détail dirent que la Justice d'Ivetot n'étoit en rien sujette de la Souveraineté du Roi de France, pour ce que le Seigneur avoit droit de haut jours où les causes venoient fin; que les Sergens du Roi

*n'y venoient point exploiter. Qu'avant la descente des Anglois à Toulous cela s'observoit ainsi & n'y levoit le Roi de France aucuns aides, taille, subside, ne quatrieme. Que les Marchands d'Espagne & d'ailleurs qui descendoient leurs marchandises à Harfleur, les amenoient en la Ville d'Ivetot pour les vendre aux Marchands de France qui en apportoiient aussi d'autres pour les leur vendre, sans que les uns ni les autres payassent aucun droit, fors la coutume au Seigneur d'Ivetot, laquelle étoit affermée en ce tems-là 400 livres & 60 livres le minage; & déposent que quelques uns en avoient été fermiers. Aucuns disent avoir connu Jean & Martin d'Ivetot pere & fils qui prenoient la qualité de Prince. Que Pierre de Vilaines, lorsqu'il acquit cette Terre, donna Lettres de remission à un criminel. ( Ces Lettres sont de l'an 1417. & le criminel s'appelloit Jean Tourville ). Qu'autrefois les Seigneurs d'Ivetot avoient battu monnoye. Qu'un certain jour le Roi de France ayant entré dans la Terre d'Ivetot, avoit dit qu'il n'y avoit plus de Roi en France, &c. En conséquence de cette enquête Louis XI. confirma les franchises & privilèges de la Terre d'Ivetot, & dans les Lettres qu'il fit expedier à ce sujet au mois d'Octobre 1464. il donna au Seigneur d'Ivetot le nom de Prince. Il paroît que depuis les Seigneurs d'Ivetot ont encore pris le nom de Roi. Cela est porté dans les Mémoires manuscrits de la Maison du Bellay dont l'Auteur a fait usage;*

*on voit d'ailleurs dans un Rôle des gages des cent Gentilshommes de l'Hôtel du Roi, qu'il fut payé en 1491. à M<sup>re</sup> Jean Beaucher, Chevalier, Roi d'Ivetot, Lieutenant, la somme de 100 liv. & dans les additions à l'Histoire de Monstrelet, que le Roi d'Ivetot mourut à Lyon le 26 Juillet 1500, mais depuis le regne de Henri II. les noms de Roi & de Royaume d'Ivetot ont disparu totalement. Il y a même des Lettres de Henri II. en date du 26<sup>me</sup> Décembre 1553, qui en renouvelant tous les privilèges de la Terre d'Ivetot, en excepte nommément la Souveraineté en dernier ressort. Cette Terre a passé dans le 16<sup>me</sup> siècle de la Maison de Chenu dans celle du Bellay, de la Maison du Bellay dans celle de Crévant, & enfin par le mariage de Julie-Françoise de Crévant, avec Camille Marquis d'Albon, elle est entrée dans la Maison d'Albon qui la possède aujourd'hui. » Tous ces Seigneurs, dit » notre Auteur, autorisés par de » nouvelles Lettres du mois d'A- » vril 1551. avant Pâques, c'est- » à-dire 1551. & par deux autres » Lettres des Rois Charles IX. » & Henri III. du 10 Mai 1569. & » du mois de Décembre 1577. les- » quels font l'honneur à Isabeau » Chenu, Dame d'Ivetot, de l'ap- » peller leur consine, ont substitué » aux titres chimériques de Roi, » Reine, Royaume ceux de Prince, » Princesse, Principauté dont ils » se servent encore aujourd'hui. » On rapporte néanmoins d'Hen-*

» ri IV. Roi de France, *continue*  
 » *notre Auteur*, que ce Prince assis-  
 » tant au couronnement de la  
 » Reine Marie de Médicis son  
 » épouse, & s'apercevant que  
 » Martin du Bellay, Seigneur d'I-  
 » vetot, n'avoit point de place,  
 » appella le grand Maître des cé-  
 » rémonies & lui dit: *Je veux que*  
 » *l'on donne place honorable à mon*  
 » *petit Roi d'Ivetot, selon sa qualité*  
 » *& le rang qu'il doit tenir.* On ra-  
 » conte encore qu'un jour ce Prin-  
 » ce, sur le point de donner une ba-  
 » taille décisive, s'étant retiré dans  
 » un moulin de la dépendance d'I-  
 » vetot, dit à quelques Seigneurs  
 » qui l'accompagnoient, que s'il  
 » perdoit le Royaume de France,  
 » il étoit assuré d'avoir au moins ce-  
 » lui d'Ivetot, dont il prenoit déjà  
 » possession; mais on reconnoît à  
 » ces traits l'esprit de plaisanterie  
 » d'un Prince naturellement en-  
 » joué, & l'on sent bien que l'on  
 » n'en sçauroit tirer aucune induc-  
 » tion historique.

Pour revenir à présent à l'origi-  
 ne de ce titre de *Roi* dans la per-  
 sonne des Seigneurs d'Ivetot; M.  
 l'Abbé de Vertot conjecture que  
 c'est une concession des Rois  
 Charles V. ou Charles VI. Quoi-  
 que l'Histoire & les titres ne nous  
 en apprennent rien; il seroit dan-  
 gereux, ajoute-t-il, de vouloir  
 deviner quel en fut le motif. S'il y  
 en avoit un réel, dit notre Auteur,  
 nous nous exposerions volontiers  
 au danger de la recherche, mais  
 nous sommes bien persuadés qu'il  
 n'y en a point, parce qu'en effet

il n'y a jamais eu de pareille con-  
 cession.

A l'égard de M. l'Abbé des  
 Thuilleries, il soutient que ce ti-  
 tre de Roi pris par les Seigneurs  
 d'Ivetot est une usurpation formel-  
 le de leur part. *Il ne faut que voir,*  
*dit-il, la variation des Seigneurs d'I-*  
*vetot dans les qualitez qu'ils prennent*  
*pour être certains qu'ils ne les de-*  
*voient qu'à eux-mêmes; ils ne se*  
*contenterent pas d'avoir seulement un*  
*franc - fief, liberum feodum, ils*  
*l'érigèrent en PRINCIPAUTÉ, puis*  
*en ROYAUME, & allèrent jusqu'à*  
*prendre le titre de ROY. S'ils les*  
*avoient tenus des Rois par de bonnes*  
*Lettres - Patentes, ils se seroient*  
*toijours fait honneur de celle de ROY*  
*depuis qu'elle leur auroit été accor-*  
*dée. Après tout ils n'auroient pas*  
*été les seuls qui auroient de la sorte*  
*réhaussé l'état de leurs Fiefs sans*  
*l'intervention de l'autorité suprême,*  
*puisque cela est même assez ordinaire*  
*aux moindres Seigneurs qui sont sans*  
*cesse appliqués à perfectionner eux-*  
*mêmes les leurs. Au quatorzième sié-*  
*cle le Dauphin de Viennois, alors*  
*Vassal de l'Empereur, se qualifia de*  
*son propre mouvement, DUC DE*  
*CHAMPSAUR; au même siècle le*  
*Comte de Bar relevant de nos Rois*  
*se transforma aussi de lui-même en*  
*Duc. Deux siècles après le Baron*  
*de Montgommeri devint Comte de la*  
*même manière, & fut reconu pour*  
*tel à la Chambré des Comptes de*  
*Normandie, &c.*

Malgré ces exemples notre Au-  
 teur n'est pas du sentiment de M.  
 l'Abbé des Thuilleries; c'est, dit-

il, une chose inouïe qu'un Gentilhomme ait eu assez de hardiesse pour usurper impunément sous les yeux de son Prince le titre de Roi; les Seigneurs d'Ivetot l'ont néanmoins porté sans que nos Rois en aient paru jaloux : il n'est pas croyable qu'ils aient osé se le donner eux-mêmes; nous ne voyons pas qu'ils l'aient reçu de la main de nos Rois; ils n'ont donc pu le tenir que de l'usage. Voici ce que notre Auteur conjecture y avoir donné lieu.

» On sçait, dit-il, que Jean  
 » Bailleul, Roi d'Ecosse, détrôné,  
 » vint finir ses jours dans ses terres de Normandie, après avoir  
 » été élargi des prisons d'Angleterre au commencement du 14<sup>me</sup>  
 » siècle. Ivetot ne lui auroit-il pas  
 » appartenu, soit par héritage,  
 » soit par succession ou autrement,  
 » du moins après la mort d'un Jean  
 » d'Ivetot, qui vivoit en 1313 : si  
 » cependant la Terre d'Ivetot,  
 » dont celui-ci portoit le nom, lui  
 » appartenoit en effet : nous verrons plus bas que le Seigneur de  
 » Maulevrier, sur Caudebec, n'a  
 » été insensiblement appelé *Comte*  
 » de Maulevrier que parce que  
 » cette Terre a été possédée longtemps par les Comptes de Savoie. Après tout, il suffiroit  
 » que Jean de Bailleul eût fait son  
 » séjour à Ivetot pendant quelque  
 » temps pour qu'on l'eût appelé  
 » par dérision *le Roi d'Ivetot*.  
 » L'Histoire marque qu'il étoit  
 » tombé dans le mépris des peuples, & il n'en falloit pas da-

» vantage pour donner lieu à un  
 » pareil sobriquet. Nous nous souvenons, avec indignation, que  
 » dans le siècle suivant Charles VII  
 » fut traité de *petit Roi de Bourges*.  
 » Mais Philippe le Bel, qui avoit  
 » agi efficacement auprès d'Edouard IV. en faveur de ce Prince  
 » ce malheureux, & qui lui avoit  
 » tendu les bras, le traita sans doute avec les égards dus à son caractère, la Seigneurie d'Ivetot  
 » y gagna peut-être du côté des  
 » tailles, des impositions & des  
 » subides, & à l'égard des autres  
 » prérogatives qui y sont attachées, il ne fut pas difficile au  
 » Seigneur, en revendiquant peu  
 » à peu celles qu'il avoit perdues  
 » sous la domination Angloise de  
 » retenir comme par succession  
 » légitime le nom de *Roi* qu'un  
 » de ses prédécesseurs avoit porté  
 » en proverbe parmi le peuple. Je  
 » proposerois cette conjecture  
 » avec plus de confiance, *ajoute*  
 » notre Auteur, si j'avois trouvé  
 » dans les Monumens Historiques  
 » de quoi montrer que Jean Bailleul posséda réellement Ivetot,  
 » ou du moins y séjourna, mais je  
 » ne dois pas dissimuler que c'est  
 » de ma part une supposition purement gratuite qui n'a tout au  
 » plus que le mérite de la vraisemblance.

Nous nous sommes étendus sur cet article parce qu'il nous a paru curieux, & qu'il est propre à faire connoître le goût dans lequel est composé l'Ouvrage dont nous rendons compte au public. Il y a beaucoup

beaucoup d'autres articles intéressans, & que l'Auteur nous paroît avoir bien traités : tels sont, par exemple, celui du Tombeau des énérvés, qui est dans l'Eglise de S. Pierre à Jumiege, celui du privilège de la fierte à Roüen, &c.

La description du Pays de Caux dans le premier Volume, & celle du Vexin dans le second sont suivies d'un Dictionnaire Géographique, où l'Auteur met en titre non seulement les noms des Cantons, des Villes, des Bourgs, des Abbayes, des Prieurez, des Collégiales, des Paroisses ou des Cures, des Rivières, des Forêts, mais

encore ceux des Succursales, des Hameaux, des Chapelles, des Fiefs qui méritent une attention particulière. Quelques-uns de ces noms sont Latins ou Celtiques : il semble, dit l'Auteur, que ceux-ci ne devoient point trouver place dans un Dictionnaire François, mais les amateurs de l'ancienne Géographie n'auroient sû mauvais gré de les avoir retranchés. Nous finissons notre Extrait par dire que cet Ouvrage, en total, nous a paru très-bien fait, & qu'il seroit à souhaiter que nous en eussions de pareils sur toutes les Provinces de la France.

*DISSERTATION SUR LES ARCS DE TRIOMPHE DE LA  
Ville de Reims. A Reims, chez Regnaut Florentin,  
1739. & 1740. Broch. in-12. pag. 80.*

CETTE Dissertation a trois Parties, la première n'est qu'une espèce d'Avant-Propos où l'Auteur disserte sur les Trophées, les Arcs de Triomphe & les autres Monumens que les peuples, & sur-tout les Romains, ont élevés pour immortaliser les Victoires, ou les bien-faits de quelques grands Hommes. L'Auteur prétend que la coutume d'appendre aux Portes des Villes les dépouilles des ennemis, a été la première origine des Arcs de Triomphe. Dans les premiers tems, lorsqu'un Prince ou un Général avoit remporté une victoire, ou avoit tué en combat singulier le chef de l'armée ennemie, on coupoit les branches d'un arbre à l'endroit même du

champ de bataille, & on suspen-  
doit au tronc les dépouilles des  
vaincus, c'est ainsi qu'Ænée éleva  
un Trophée des armes de Mezeuca.

Ingenum quercum, decisis undique  
ramis

Constituit Tumulo, fulgentiaque induit  
arma

Mezentii Ducis exuvias, tibi Magne  
Trophaeum

Bellipotens, &c. Virg. Lib. II. Æneid.  
XI. 5.

Ces Trophées étoient élevés sur  
le champ de bataille, pour une  
marque présente de la victoire;  
c'est pourquoi on ne les bâtissoit  
pas d'une matière solide & dura-  
ble, on n'osoit les renverser, étant  
regardés comme sacrés, parce

K k k k

qu'on les dédioit à quelque Divinité, comme celui d'Enée dont on vient de parler, que ce Prince consacra au Dieu Mars. Mais aussi il n'étoit pas permis de les rétablir quand ils tomboient par vétusté. Plutarque en donne cette raison ; *C'est*, dit-il, *qu'il y a quelque chose d'odieux à vouloir perpétuer les haines* ( \* ), *en rétablissant & en remettant sur pied les Monumens, des anciens & disputes avec les ennemis, que le bénéfice des tems a ruinés.* C'est pourquoi, au rapport de Cicéron, les Thébains ayant vaincu les Lacédémoniens, & ayant dressé un Trophée d'une manière plus solennelle que celle dont ils étoient ordinairement composés, furent accusés dans le Conseil général des Grecs, de ce que contre l'usage, ils éternisoient la mémoire de leurs guerres & de leurs différends.

Quelquefois aussi on suspendoit à la principale porte de la Ville, ou à l'entrée du Palais du Prince, les dépouilles qu'on avoit enlevées aux ennemis ; c'est ce que virent les Députez d'Enée chez le Roi Latinus.

Multaque præterea sacris in postibus arma,

Captivi pendunt currus, curvæque secures,

Et Crux capitum, & portarum ingentia claustra

Spiciuntque, Clipeique, creptaque rostracarinis. Virgil. *Æn.* L. 7.

Romulus ayant tué dans un combat le Roi des Céniniens, ( \* ) Plut. in *Quest. Rom.*

monta au Capitole, consacra les armes de ce Roi à Jupiter, & y batit un Temple à ce Dieu, où on devoit lui offrir dans la suite, les armes des Rois & des Chefs ennemis, que les Romains tueroient ou dans un combat singulier, ou dans une bataille. Pour les autres dépouilles des vaincus, à l'exemple des Latins, les Romains les suspendirent aux portes de leur Ville, par où passaient ceux qui triomphoient, & en érigerent des Trophées.

Dans la suite on grava les Trophées sur la pierre & sur le marbre, on les orna de Statuës d'hommes, de chariots tirés à deux ou à quatre chevaux de front, de victoires ailées, & on y ajouta des Inscriptions composées en l'honneur des vainqueurs. Sous les Empereurs, les Romains élevèrent des Arcs de Triomphe, non seulement en mémoire des Victoires remportées, mais encore pour servir de Monumens aux bien-faits & aux graces qu'ils avoient reçues de leurs Princes. Telle a été, selon notre Auteur, l'origine des Arcs de Triomphe.

Dans la seconde Partie l'Auteur entre en matière & traite des deux Arcs de Triomphe de la Ville de Reims, il rapporte d'abord les différentes opinions des Auteurs, sur le tems auquel ces Monumens ont été élevés. Le premier de ces Arcs a servi autrefois de porte à la Ville, on l'appelloit la *Porte de Mars*, elle regardoit le Nord. Dans la suite il a été enterré sous le Rem-

part, & l'on a bâti à côté une autre porte à qui on a conservé le même nom de *Porte de Mars*. L'autre se voit au milieu de la Ville, il a aussi servi de porte, on la nommoit, *Porte Basilicaine*, & par corruption on l'appelle aujourd'hui *Porte-Basée*.

Les Sçavans n'ont guères connu jusqu'aujourd'hui, & n'ont parlé que de l'Arc de Triomphe de la *Porte de Mars*; ils ont été extrêmement embarrassés à déterminer sous quel Prince il a été construit. Il n'y a point d'Inscriptions qui puisse les éclairer; l'Attique, qui est le lieu où l'on plaçoit ordinairement les Inscriptions, étant entièrement ruinée.

Ceux qui croient que Jules-César, a fait bâtir cet Arc de Triomphe, pendant son séjour dans les Gaules, disent que l'amitié que les Rémois avoient pour les Romains, *Remi Romanorum amicissimi*, fit que César préféra leur Ville, pour y laisser des marques de sa magnificence, & des Monumens de ses victoires. Notre Auteur réfute cette opinion, en rapportant d'après Suétone, ce qui se passa dans les Gaules, pendant le gouvernement de César. Il paroît en effet par ce récit 1°. que César étoit dès lors très-suspect au Sénat, & que l'on observoit jusqu'à ses moindres démarches; un particulier, dans cette situation, eut-il osé exciter encore l'envie & la jalousie de ses ennemis en consacrant ses victoires par des Monumens publics. 2°. L'usage des Ro-

maines étoit de n'élever aucun Arc de Triomphe en l'honneur des victorieux, qu'après qu'ils avoient joui des honneurs du triomphe. Or César ne triompha pas pendant son gouvernement des Gaules, il ne triompha des Gaulois & des autres peuples qu'il avoit vaincus, qu'après avoir terminé les guerres civiles. En troisième lieu, les Trophées de cet Arc composés d'Armes Romaines, désignent indubitablement des Victoires remportées sur les Romains mêmes, & c'est ce qui ne peut convenir à César dans le tems qu'il étoit Gouverneur des Gaules.

D'autres Antiquaires prétendent que cet Arc de Triomphe a été élevé en l'honneur de Julien l'Apostat, & ils en donnent pour preuve, l'architecture de ce Monument qui se ressent du mauvais goût du siècle de cet Empereur. Ils disent qu'il est probable, qu'il le fit construire lorsqu'il passa par Reims, pour venir à Paris au retour de ses conquêtes d'Allemagne. Selon notre Auteur, cette opinion ne peut se concilier avec ce que l'on lit dans l'Histoire de Julien: 1°. Il est incertain qu'il ait passé par Reims à son retour d'Allemagne: 2°. il avoit bien d'autres affaires pour lors que de se faire construire un Arc de Triomphe: 3°. Anmien fait mention dans son Histoire des Monumens élevés en l'honneur des Empereurs. Cet Auteur ne nous auroit-il pas parlé d'un Arc de Triomphe élevé en l'honneur de Julien, lui qui n'é-

chappoit aucune occasion de louer ce Prince son Héros. Notre Auteur ajoute que non seulement Julien n'a point fait construire un Monument , mais que si l'Armée Romaine & les Rémois eussent voulu lui faire cet honneur , il les en eût empêché de tout son pouvoir : la preuve s'en tire du caractère de Constance & de sa conduite à la guerre de Julien ; Julien étoit trop politique pour donner lui-même un prétexte à Constance , Prince extrêmement ombrageux , de le sacrifier à sa jalousie. J'abrege extrêmement tout cet endroit de la Dissertation où notre Auteur met toutes ses preuves dans un très-grand jour.

Laurent Echard & quelques autres Auteurs disent que Probus remporta de grandes victoires dans les Gaules , que cet Empereur fit faire les grands chemins qui passent sous la Porte de Mars , & que par reconnaissance les Rémois lui érigèrent ce Monument.

Notre Auteur prétend que cette opinion n'est pas mieux fondée que les précédentes. Il en rapporte un grand nombre de raisons très-fortes. Celles-ci nous ont paru les principales : 1°. l'architecture de cet Arc de Triomphe , est beaucoup plus ancienne , que le tems de Probus & de Julien : 2°. Quelle apparence qu'on eût érigé à Probus un Monument , si loin du Pays , où il avoit remporté ses victoires ? où est la preuve qu'il ait jamais été à Reims ? Il n'est pas mieux prouvé que cet Empereur

ait fait faire les grands chemins dont il est ici question.

Dans la troisième Partie l'Auteur établit son sentiment , il croit que l'Arc de Triomphe de la Porte de Mars , a été élevé en l'honneur de César & d'Auguste par les Rémois , lorsqu'Agrippa fit faire les grands chemins militaires qui passent par leur Ville , & que l'Arc de la Porte Bazée , fut aussi érigé dans le même tems à la gloire de ces deux Empereurs.

Notre Auteur , pour donner à son opinion toute la probabilité possible , rappelle tous les bienfaits dont Jules-César , & après lui Auguste , comblèrent les Rémois ; bienfaits qui ont dû exciter la reconnaissance de ces peuples & les engager à en donner des marques publiques & durables , puis il ajoute : » Agrippa , » qu'Auguste avoit nommé Gouverneur Général des Gaules , avec » une autorité presque égale à la » sienne , soit pour faire la cour à » l'Empereur , soit pour contenter » son propre goût , éleva plusieurs » Edifices publics , il fit faire aussi » quatre grands chemins , dont » parle Strabon , & continua ce » lui d'Auguste , qui finissoit à Lyon » & le conduisit jusqu'à l'Océan . .

» Comme la Ville & Cité de » Reims , Capitale de la Belgique , » étoit une des plus puissantes des » Gaules , une des plus fidèles alliées de l'Empire , & qu'Agrippa » y avoit les services considérables qu'elle avoit rendus aux Romains , l'estime qu'en faisoit Ju-



» les-César , & que lui continuoit  
 » l'Empereur Auguste , il choisit  
 » cette Ville pour être dans les  
 » Gaules , ce que Rome étoit en  
 » Italie , le centre où viendroit  
 » aboutir une partie des chemins  
 » qu'il feroit faire , & ceux qui se-  
 » roient construits dans la suite.

» C'est à ce tems , lorsque ce  
 » Gouverneur fit faire ces deux  
 » chemins militaires , dont l'un  
 » conduisoit de Reims à Lyon, &  
 » l'autre de Reims à l'Océan ,  
 » qu'on peut fixer , à ce que croit  
 » notre Auteur , l'époque de la  
 » construction de ces deux Monu-  
 » mens ; on peut probablement  
 » conjecturer que les Rémois ,  
 » touchés de tant de bien-faits ,  
 » érigèrent alors sur ces chemins  
 » les deux Arcs de Triomphe des  
 » *Portes de Mars & Bazée* en  
 » l'honneur de César & d'Auguste,  
 » & qu'ils les dédièrent aux Divi-  
 » nitez Tutélaires & protectrices  
 » de ces deux Empereurs , le pre-  
 » mier du côté du Septentrion, au  
 » Dieu Mars , & l'autre opposé à  
 » la Déesse Vénus , dont César &

» Auguste descendoient. Aussi re-  
 » connoit-on dans ces Arcs les  
 » symboles qui caractérisent ces  
 » deux Empereurs , & les bas-re-  
 » lies dont ils sont ornés peuvent  
 » s'expliquer également de l'un  
 » & de l'autre.

Notre Auteur qui , pour le dire  
 en passant , fait voir beaucoup de  
 zèle pour la gloire de la patrie,  
 place ici la description détaillée de  
 l'Arc de Triomphe de la *Porte de*  
*Mars* , & l'accompagne d'explica-  
 tions , qui toutes favorisent le sen-  
 timent qu'il a embrassé , c'est-là  
 la partie essentielle de son Ouvra-  
 ge , nous y renvoyons nos Lec-  
 teurs.

Nous apprenons que cette Dis-  
 sertation est de M. l'Abbé Carbon,  
 Prieur de Belval , d'une famille  
 distinguée de la Ville de Reims.  
 Cet Ouvrage , qu'il a composé  
 en Province & sans les secours né-  
 cessaires , montre de l'esprit & du  
 goût , & donne des espérances qui  
 doivent animer l'Auteur à cultiver  
 ses talens.



*ELEMENTS DE LA GEOMETRIE D'EUCLIDE, REDUITS à l'essentiel de ses principes, pour appliquer facilement la Théorie de cette Science à la pratique. Par M. Erard du Castel A Paris, chez Jean-Baptiste Samson, Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à S. Maur. vol. in-12. pag. 302, & 20 planches.*

**E**UCLIDE est proprement le Législateur de la Géométrie : on connoissoit bien quelques théorèmes, ou quelques-unes de ces vérités avant lui; mais elles étoient, pour ainsi dire, épariées çà & là, & les Géomètres, alors en petit nombre, en étoient les seuls possesseurs; ils conservoient leurs richesses sans les communiquer, ou ne les partageoient qu'avec un petit nombre de Disciples. C'est donc Euclide qui a formé de ces propositions une espèce de Code, ou un corps d'Ouvrage, il y a mis la forme & l'arrangement nécessaires, afin que ces propositions fussent démontrées conséquemment, ou dépendamment les unes des autres, sans admettre de nouveaux principes, & de nouvelles demandes que celles qu'il avoit premièrement posées. Ses principes sont quelques axiomes dont le Pyrrhonien ne peut douter, & quelques définitions; il part de-là, & par un enchaînement admirable, il arrive à démontrer ce que les sens semblent quelquefois démentir, ou ne peuvent plus appercevoir. La méthode qu'il a observée est d'appuyer ce qu'il démontre sur les démonstrations précédentes. Si une proposition ne suppose pas toutes les propositions

antérieures, du moins elle suppose quelques-unes de celles qui ont été prouvées, par conséquent il faut ou l'accorder, ou se refuser à celles qui ont précédé; celles-ci, par le même enchaînement, remontent à la première qui n'aura plus d'autre source que les définitions & les axiomes. Les problèmes se trouvent préparés par les théorèmes, & les théorèmes par les problèmes. Ce n'est point la main qui opere, c'est à l'esprit seul qu'il patle, & c'est à lui qu'appartiennent toutes les opérations qu'il prescrit sans que les sens soient obligés d'y participer. C'est ainsi qu'Euclide a procédé, & on peut dire que s'il a été le premier à enfanter cet ordre, & à mettre cet enchaînement dans la suite de ses théorèmes, il a été d'autant plus admirable qu'il falloit le concevoir d'une vue générale pour l'embrasser dans son entier & le mettre en exécution.

L'Ouvrage qu'il nous a laissé est distribué en quinze Livres, il a lui-même donné les démonstrations des propositions qu'il nous a transmises. Il s'est trouvé plusieurs de ses Commentateurs qui l'ont expliqué avec plus ou moins de facilité. On s'étoit contenté jusques vers le milieu du siècle dernier de la

lecture de ses Commentateurs, & on ne songeoit point à commencer l'étude de la Géométrie par un ordre différent de celui qu'Euclide nous avoit dicté. Enfin on a cru y trouver quelques défauts, tant à cause de plusieurs propositions qu'on regardoit comme inutiles, ou dont on ne faisoit point d'usage qu'à cause de la méthode qu'il avoit observée. On lui reprochoit principalement le défaut d'ordre, de netteté, & que la liaison des idées n'y étoit pas conservée. Ces chefs d'accusations étoient appuyés sur ce qu'il avoit mêlé les propositions qui regardoient les surfaces avec celles des lignes, sur ce qu'il avoit voulu démontrer des choses qui avoient peu besoin de démonstrations. On l'accusoit encore de n'avoir point donné une idée assez exacte des proportions, & de les avoir démontrées par une voye trop embarrassante ou trop compliquée. On ajoutoit que les maximes qu'il avoit suivies dans l'explication des solides, pouvoient se donner d'une manière plus aisée & plus convenable à la génération de ces corps, qu'il falloit de plus y en joindre plusieurs autres nécessaires, & qu'on avoit trouvées depuis ce tems-là.

Effectivement, soit que l'ordre d'Euclide n'ait pas été bien conçu par quelques Géomètres mêmes, soit qu'on y ait trouvé des défauts réels, il est certain que la face de la Géométrie élémentaire a totalement changé depuis cinquante ans ou environ, & jamais il n'a paru

tant d'Elémens de Géométrie, quoiqu'on puisse les considérer tous sous deux classes seulement.

M. Fieard du Castel, étonné avec raison de cette multitude d'Elémens, & fâché de ce qu'on paroit avoit abandonné, peut-être un peu trop légèrement, l'ordre d'Euclide que ses adversaires n'ont pas bien saisi, vient d'entreprendre de le rétablir, quant à certains chefs. Nous allons marquer en peu de mots comment il a distribué son Ouvrage.

Ce Volume est partagé en 8 Livres, c'est-à-dire, les six premiers Livres d'Euclide, excepté le second, avec l'onzième & le douzième. Il nous a paru que c'est plus par cette division de Livres, que par l'arrangement des propositions qu'il s'est rapproché d'Euclide; car il en omet un grand nombre, & en substitue d'autres; quant au fonds des démonstrations, il employe souvent celles des nouveaux Elémentaires, sans se mettre en peine si elles supposent d'autres principes que ceux qu'a admis celui qu'il a pris pour guide, en s'en rapprochant néanmoins le plus qu'il lui a été possible. Euclide a négligé, ou plutôt abandonné une simplicité apparente dans quelques-unes de ses démonstrations; il a tourné toutes ses vûes du côté de la solidité & de l'exactitude de la démonstration; il a préféré la liaison des propositions à celle des idées qui lui a paru plus arbitraire & plus sujette à dispute. Il a voulu de plus que l'es-

prît , pour se rendre plus géométrique , s'accoutumât a l'enchaînement des propositions qui est la seule chose par laquelle il peut parvenir a l'ordre , & acquérir de la force.

M. Fieard du Castet a mis quelques usages des differens théorèmes. On auroit pu soupçonner que ç'auroit été une application faite à la pratique , comme quelques autres Auteurs , mais sans doute que M. du Castet a senti que cela étoit impraticable ou inutile , puisque la plupart de ces mêmes pratiques supposent presque toujours des connoissances qu'on n'a pas encore acquises. Ces usages sont des es-

peces de notes qui avertissent que ces propositions sont utiles pour celles qui suivent , ou pour les différentes parties dans les Mathématiques où elles se trouvent employées. En effet , nous ne croions pas qu'aucun Lecteur ait jamais douté de l'avantage qu'on retire de la Géométrie. On est aujourd'hui plus que jamais bien prévenu en faveur des Mathématiques , on en connoit toute l'utilité. Au reste , ces Elémens sont clairs & les démonstrations courtes , avantage considerable pour les Commencans. L'Auteur y a joint un petit Abrégé de Trigonométrie rectiligne.



## NOUVELLES LITTERAIRES.

## ITALIE.

## DE FLORENCE.

**M**ONSIEUR le Docteur Pierre - François *Foggini*, Professeur de Belles-Lettres dans le Séminaire de Florence, donne avis à tous les Amateurs des beaux Arts, qu'il va faire imprimer & donner au Public le *Manuscrit si vanté des Œuvres de Virgile*, de la Bibliothèque du Grand Duc de Toscane, le plus ancien de tous les Manuscrits des *Œuvres de Virgile* au jugement de N. *Heinsius* : en conservant avec la plus exacte & la plus scrupuleuse attention la forme des caractères, le nombre & l'ordre des vers qui se trouvent dans chaque page, les fautes mêmes, les ratures & les corrections, de telle sorte que celui qui aura un exemplaire de cette Edition, pourra se flatter de posséder une copie fidèle de ce fameux Manuscrit, ou plutôt ce Manuscrit même.

Le Volume où seront contenues les Œuvres de Virgile, & qui représentera, comme il a été dit, le Manuscrit même, sera accompagné d'un autre Volume en même forme, contenant premierement les conjectures de M. *Foggini*, sur quelques endroits du Manuscrit qui lui ont paru suspects, secondement des Dissertations sur l'anti-

*Ottob.*

quité & l'orthographe de ce même Manuscrit, sur la maniere d'écrire les Livres usitée chez les anciens, sur les plus anciens Manuscrits de Virgile, & principalement sur tous ceux que l'on conserve dans les Bibliothèques de Florence. On y ajoutera à la fin quelques planches gravées en cuivre avec soin, représentant les différentes formes des anciennes Lettres, & entre ces planches il y en aura deux, dont l'une représentera une page entière du Manuscrit de Virgile, & l'autre les liaisons des Lettres qui se rencontrent quelquefois dans le même Manuscrit.

Cette Edition sera en beaux caractères & en beau papier. L'exemplaire complet coûtera 24 Jules Romains en papier ordinaire, & 30 en grand papier, dont on ne donnera que cent exemplaires. Ceux qui voudront souscrire presentement auront l'exemplaire en petit papier à 18 Jules, & en grand papier à 24, observant néanmoins de payer la moitié de la Souscription d'avance, & l'autre moitié en recevant cet exemplaire complet. On en tirera douze exemplaires en vélin, dont on n'a pu encore fixer le prix; l'Editeur avertit que le premier exemplaire vendu coûtera moins que le second, & le second moins que le troisième, & ainsi des autres.

Le même M. *Foggini* fait encore

LIII

imprimer ici un Recueil confideral le de *Dissertations sur l'Histoire de S. Pierre*, & sur un grand nombre de faits qui ont rapport à cette Histoire. Les uns regardent le voyage de S. Pierre à Rome (*de Romano B. Petri itinere*), & son Episcopat dans cette Ville, dans d'autres l'Auteur traite avec beaucoup d'étendue du lieu où S. Marc a écrit son Evangile, & de la Langue dans laquelle il l'a écrit, de la demeure de Simon le Magicien à Rome, de la Statue qu'on lui érigea, selon quelques Auteurs anciens, & de les disputes avec S. Pierre; des plus anciennes representations de S. Pierre, soit en peinture, soit en sculpture. De-là l'Auteur passe aux Disciples de cet Apôtre, & en particulier à Saint Romolo Apôtre de la Toscane & Evêque de Fiesoles. C'est à l'occasion de ce saint Martyr qu'il fait plusieurs nouvelles recherches considerables & importantes pour cette partie de l'Histoire Ecclesiastique. L'Ouvrage que nous annonçons, qui contient 20 Dissertations, sera encore enrichi de diverses Inscriptions qui n'ont jamais paru, & d'autres Opuicules, &c.

## DE PADOUE.

Il a paru ici sur la fin de l'année dernière un Livre touchant les *Vies des Souverains Pontifes*, recueillies sur d'anciens Monumens par les soins de M. Antoine Sandini, Garde de la Bibliothèque

du Séminaire de Pavie. L'Ouvrage est intitulé : *Vite Pontificum Romanorum ex antiquis Monumentis collectæ, opera & studio Antonii Sandini S. V. P. & in Seminario Patavino Bibliotheca Custodis. Patavii, 1739.*

## DE LUCQUES.

Le Pere Sebastien Paoli, dont le nom est connu des gens de Lettres, a donné ici en deux Volumes un *Recueil de Pièces Originales & nombreuses*, qui n'avoient jamais été imprimées, concernant l'Histoire de l'Ordre Militaire de Saint Jean de Jerusalem. Ce Recueil est accompagné d'Observations Critiques, Historiques, Géographiques & Généalogiques. Cet Ouvrage, qui est tout entier en Italien, ainsi que l'a ordonné le Grand Maître, est intitulé : *Codice Diplomatico del sacro Militare ordine Gerosolimitano Oggidi Malta.*

## DE MODENE.

Les fevres aiguës qui infectent diverses Provinces d'Italie; depuis 1731. jusqu'en 1736. ont engagé M. Moreali, Docteur en Médecine, à composer un Ouvrage sur ce sujet, dont le titre est : *Delle febbri maligne e contagiose, nuovo sistema teorico-pratico; scoperta fatta nella Medecina da Giambatista Moreali, Sassolese Medico e Cittadino di Reggio di Lombardia a l'ill<sup>mo</sup> e Rev<sup>mo</sup> Monsignor*

*Lodovico Forri l'escovo di Reggio, e principe : in Modena, 1739. in-4°. per Francesco Torri.*

## DE MILAN.

*P. C. Anfaldi O. P. de causis inopia veterum Monumentorum pro copia Martyrum dignoscenda adversus Dodwellum Dissertatio Mediolani 1740. apud Josephum Richinum Malateffan Regium, Ducalemque Typographum. in-8°. C'est-à-dire : Dissertation de P. C. Anfaldi, touchant les Causes de la disette des anciens Monumens, pour connoître le grand nombre des Martyrs des premiers siècles contre Dodwell, &c. Dodwell, dans sa onzième Dissertation sur les Œuvres de Saint Cyprien, ne s'est pas contenté de révoquer en doute le grand nombre de Martyrs des premiers siècles de l'Eglise, il a encore accusé d'infidélité & d'impostures les Auteurs des Ménologies, & des Martyrologes, comme s'ils avoient pris plaisir à enfler leurs Livres par le grand nombre des Martyrs qui n'avoient jamais existé. Cet Auteur a suivi en cela l'opinion d'Onuphrius-Panvinus qui n'avoit pas craint, quelque tems auparavant, d'avancer le même paradoxe. Dom Thierry Ruinart a combattu avec autant d'érudition que de force, l'opinion de ces deux Auteurs dans l'excellente Préface qu'il a mise à la tête de ses *Acta sincera Martyrum*. M. Anfaldi a composé cette Dissertation dans le même*

esprit, il y rapporte avec soin & avec exactitude les causes du peu de Monumens que l'on trouve dans ces premiers siècles, pour justifier la multitude des Martyrs de ces mêmes tems. Cet Ouvrage paroît tel que Dom Thierry Ruinart auroit reçu volontiers le secours qu'il présente pour la défense des Martyrs.

## HOLLANDE.

## DE LA HAYE.

On trouve chez Pierre de Hondt, Imprimeur - Libraire, le *Recueil des Médailles de grand & moyen bronze du Cabinet de la Reine Christine*, gravées d'après les originaux par le célèbre *Pietro Santi Bartolo* en soixante & treize planches, avec le Commentaire de M. *Sigebert Havercamp*, Professeur dans l'Académie de Leide. Cet Ouvrage est intitulé : *Nummophilacium Reginae Christinae quod comprehendit Numismata aerea Imperatorum Romanorum, Latina Graeca atque in Coloniae cusa quondam à Petro Santi Bartolo Summo Artificio summae fide ari incisa, nunc primum produnt, cum Commentario Sigeberti Havercampi, in Universitate Lugduno Batava Professoris, Latinae & Gallicae*. Hagæ Com. 1740. in-folio, cum LXIII. Tabulis Numismatum. Le même Ouvrage en grand papier.

On trouve encore chez le même Imprimeur un Ouvrage intitulé : *Accuratissima Orbis delineatio, sive*

*Geographia vetus Sacra & Profana, exhibens quidquid Imperiorum, Regnorum, Principatuum, rerum publicarum, ab initio rerum, ad presentem usque mundi statum fuit. Præmissa est introductio ad Geographiam antiquam quâ orlis vetus, Gentium migrationes, populorum origines, & quidquid Historias illustrare potest, breviter refertur. Hagæ Comitum, 1740. Cum sexaginta vitiis Tabulis Geographiis, forma atlantica, in-fol. C'est-à-dire : Description exacte de l'Univers, ou Géographie ancienne, Sacrée & Profane, &c.*

*L'Art de monter à cheval, ou Description du Manège dans sa perfection. Par M. le Baron d'Eisemberg, 1740 in-fol. obl. avec 60 belles planches gravées par Picard.*

*Histoire de la Fondation de Rome, l'établissement de la République, son origine, ses progrès, les mœurs de ses premiers habitans, & son Gouvernement politique militaire, augmentée de Remarques par M. de Beaumarchais &c. enrichie de figures. Chez Jean Van-Duren, 1740. in-12. 4 vol.*

## D'ANVERS.

*Observationes Apologeticae pro Episcopatu Trajectensi ad Mosam, &c. c'est-à-dire : Observations Apologetiques en faveur de l'Evêché de Mastricht. Par le R. P. Dolmans Jésuite. Chez Alexandre Everaerts, 1740. Cet Ouvrage a été composé à l'occasion d'un Ecrit du Baron de Crassier de Liege, qui porte pour*

*titre Brevis elucidatio quaestionis Jesuiticae de pretensio Episcopatu Trajectensi ad Mosam. Toute cette question consiste à savoir si l'Evêché de Liege, établi d'abord à Tongres, passa ensuite à Mastricht & de-là à Liege, où il est maintenant fixé. Cette question paroissoit décidée par les Ecrits du P. Henfchenius, & depuis par ceux de D. Thierry Ruinart faits à ce sujet, & par les derniers Editeurs du Gallia Christiana, mais M. le Baron de Crassier rentre de nouveau dans la dispute, & prétend qu'il n'y a jamais eu d'Evêché à Mastricht. C'est pour combattre ce dernier sentiment que le P. Dolmans a composé son Ouvrage.*

## FRANCE.

## DE BESANÇON.

*M. Dunod de Charnage, Ecuyer, ancien Avocat au Parlement, & Professeur Royal en l'Université, qui a donné l'Histoire du Comté de Bourgogne, en deux vol. in-4°. le premier sous ce titre : Histoire des Séquanois & de la Province Séquanoise des Bourguignons, &c. Dijon, 1735. & le second vol. sous cet autre titre : Histoire du second Royaume de Bourgogne, du Comté de Bourgogne sous les Rois Carolingiens, &c. Dijon, 1737. vient encore de nous donner un autre Ouvrage à peu près sur le même sujet, plein de sçavantes & de curieuses recherches, cet Ouvrage est intitulé : Mémoi-*



es pour servir à l'Histoire du Comté de Bourgogne, contenant l'idée générale de la Noblesse & le Nobiliaire dudit Comté; l'Histoire des Comtes de Bourgogne, des Maisons de Valois & d'Autriche; de l'administration de la Justice, de son Parlement. & de sa réunion au Royaume de France; l'Histoire de toutes les Révolutions & des faits arrivés en cette Province jusqu'au tems présent, avec des figures en taille-douce. Chez J. B. Charmet, Libraire, grande rue, à la Science; 1740. in-4°.

## D E P A R I S.

*Dissertation, dans laquelle on recherche depuis quel tems le nom de France a été en usage pour désigner une portion des Gaules, l'étendue de cette portion ainsi dénommée, ses accroissemens & ses plus anciennes divisions depuis l'établissement de la Monarchie Françoisse, qui a remporté le prix dans l'Académie Françoisse de Soissons: par M. le Beuf, Chanoine & Sous-Chantre de l'Eglise d'Auxerre. Chez J. B. Deslepine, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, & de l'Académie de Soissons, rue S. Jacques, à la Victoire & au Palmier, 1740. in-12.* L'Auteur a mis à la fin de cette Dissertation un Avis au Public, portant que « les personnes qui » seront curieuses de voir sur la » Carte de l'ancienne France, le » partage du Royaume tel qu'il » fut fait, selon le sentiment de » l'Auteur de cette Dissertation,

» trouveront cette Carte nouvelle-  
» ment gravée, chez le Sieur Ro-  
» bert, Géographe du Roi, à Pa-  
» ris, Quai de l'Horloge.

*De la maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'esprit & au cœur: par M. Rollin, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Chez la veuve Etienne, Libraire, rue S. Jacques à la Vertu, 1740. deux vol. in-4°.*

Cet excellent Ouvrage, où l'Auteur a réuni le goût, le savoir, & la vertu, a été donné au public en quatre Volumes in-12. dans l'année 1726; nous lui en avons alors rendu compte, c'est pourquoi nous n'en dirons rien aujourd'hui, d'autant plus qu'il est aussi généralement connu qu'estimé. Nous nous contenterons de remarquer que cette Edition in-4° est parfaitement belle. M. Rollin a joint à l'Epître Dédicatoire, qui est écrite en Latin & adressée au Recteur de l'Université; la Traduction de cette même Epître, qui n'étoit pas dans l'Edition in-12. On trouve aussi dans cette nouvelle Edition in-4°, des Extraits de quelques conclusions de l'Université au sujet du Traité des Etudes: *La modestie*, dit M. Rollin, *demanderoit peut être que je supprimasse des témoignages qui me sont trop avantageux, mais plusieurs amis m'ayant pressé de les rendre publics, je me suis cru obligé de me*

*rendre à leurs desirs. Je prie le Lecteur de me pardonner cette suite. Je compte bien qu'on rabattrà beaucoup des louanges qu'une mere affectionnée donne à un de ses enfans, qu'elle a formé elle-même avec un grand soin & une bonté particulière.* M. Rollin est de ces enfans qui n'ont pas besoin de l'indulgence de leur mere, & le public qui ne juge point en pere, a consacré par son suffrage celui de l'Université. M. Rollin donna en 1734. un Supplément à son Traité de la maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres, & il annonça dès lors que son dessein étoit de l'insérer à la tête du premier Volume de son Ouvrage, lorsqu'on l'imprimerait in-4°. C'est en effet par ce Supplément que commence le Traité des Etudes dans le premier Volume de cette Edition. Ce sont d'excellentes réflexions sur ce que l'on doit faire apprendre aux enfans dans les premières années, & même sur les études qui peuvent convenir aux jeunes personnes de l'autre sexe jusqu'à un âge plus avancé. Le public qui voit avec plaisir les portraits des Hommes Illustres, trouvera celui de M. Rollin à la tête de cette Edition.

*Prault fils, Libraire, Quai de Conty, vis-a-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité, vend la Jaloufie imprévue, Comédie en un Acte & en prose.* Cette Piece qui a été représentée par les Comédiens Italiens est de M. Fagan, Auteur de la Pupille & de plusieurs autres Pieces que le Public a vues avec plaisir.

*Histoire des Amazones anciennes & modernes, avec figures, par M. l'Abbé Guyon. Chez Vilette, rue S. Jacques, à S. Bernard. 1740. in-12. 2 vol. Le prix des deux Volumes brochés est de 2 liv. 8 s.*

*Montalant, Libraire, Quai des Augustins, débite deux Ouvrages qu'il a fait venir depuis peu d'Allemagne. Le premier consiste dans une Collection de Traitez de Morale & de Pieté, partie anciens, partie modernes, & qui n'avoient jamais été imprimés. Cet Ouvrage est intitulé : R. P. Bernardi Pezzi Benedictini Bibliotheca Ascetica antiqua nova, hoc est, Collectio veterum quorundam & recentiorum Opusculorum Asceticorum quæ huc usque in variis Mss. Codicibus & Bibliothecis delituerunt. Ratisbonæ, in-8°. 12 vol. On ne doit pas moins sçavoir gré au P. Pez d'avoir consacré ses veilles à la recherche d'un grand nombre de Traitez de Morale propres à conserver l'esprit de la Religion & à nourrir la piété, qu'à ceux qui s'appliquent à enrichir le public d'Anecdotes & de Monumens Historiques. Le 2<sup>me</sup>, une nouvelle Edition de tous les Ouvrages du Pere Gretser Jesuite, dont la vaste & profonde érudition est connue de tous les Sçavans, sous ce titre : Jacobi Gretseri Societatis Jesu Theologi, Opera omnia Antihac ab ipsomet Autore accuratè recognita, &c. Ratisbonæ, in-fol. 17. vol.*

*Essais sur la fortification, par M. de Vauban, à Paris, chez Val. leyre, rue S. Severin, vis-à-vis le*

Portail de l'Eglise , à l'Annoncia-  
tion, 1740. in-12.

Ce n'est point ici un Traité en  
forme sur les Fortifications ni l'ex-  
plication des constructions ; c'est  
une espece de Formulaire pour  
servir à ceux qui feront les toisées,  
les devis , les estimations & les  
projets de dépense pour les Ou-  
vrages de Fortification , avec quel-  
ques avis généraux , qui peuvent  
avoir leur utilité pour quelqu'un

qui se destine au service , & pour  
les personnes nouvellement em-  
ployées à la Fortification. Nous  
avons remarqué qu'effectivement  
la plûpart des préceptes qui sont  
donnés dans ce petit Traité sont  
tirés de M. le Maréchal de Vau-  
ban, qui a acquis, à juste titre, une  
si grande réputation dans ces ma-  
tières , qui demanderont toujours  
un homme consommé dans la pra-  
tique , comme il l'étoit.

*Fautes à corriger dans le Journal des Sçavans du mois d'Août , 1740.*

**P** Age 505. col. 1. ligne 27. 1721. lisez 1712. Pag. 510. col. 1. lig. 39.  
1724. lisez 1726. Dans la Table , Examen du Livre : Réflexions, &c.  
lisez Examen du Livre intitulé : Réflexions , &c.

*Comme il s'est trouvé , dans le Journal de Sept. in-4°. que quelques carac-  
tères & quelques lettres algébriques qui n'ont pas été marqués assez sen-  
siblement , on a jugé à propos de les corriger dans celui-ci , pour la faci-  
lité du Lecteur.*

Page 562. col. 1. ligne 16. (  $v p r^1 \kappa$  ) , lisez (  $v p r^1 x r \kappa$  ).

Ibidem , col. 2. ligne 32. (  $\frac{x^2}{-}$  ) , lisez (  $\frac{x^2}{-}$  ).

Page 563. col. 1. ligne 12. (  $-x^2 + r^2$  ) , lisez (  $-x^2 + r$  ).

---

# T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
D'OCTOBRE, 1740.

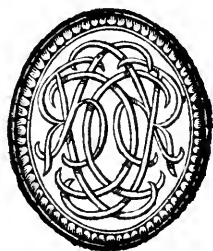
<b>D</b> ictionnaire de l'Académie Française, &c.	pag. 599
Parallèle des Romains & des François, &c.	604
La Mythologie de M. l'Abbé Banier, &c.	609
Méthode pour apprendre la Langue & l'Orthographe Française,	618
Astronomie Physique, ou Principes généraux de la Nature, &c.	620
Description Géographique & Historique de la haute Normandie, &c.	635
Dissertation sur les Arcs de Triomphe de la Ville de Reims,	645
Elémens de la Géométrie d'Euclide, &c.	650
Nouvelles Littéraires,	653

Fin de la Table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.

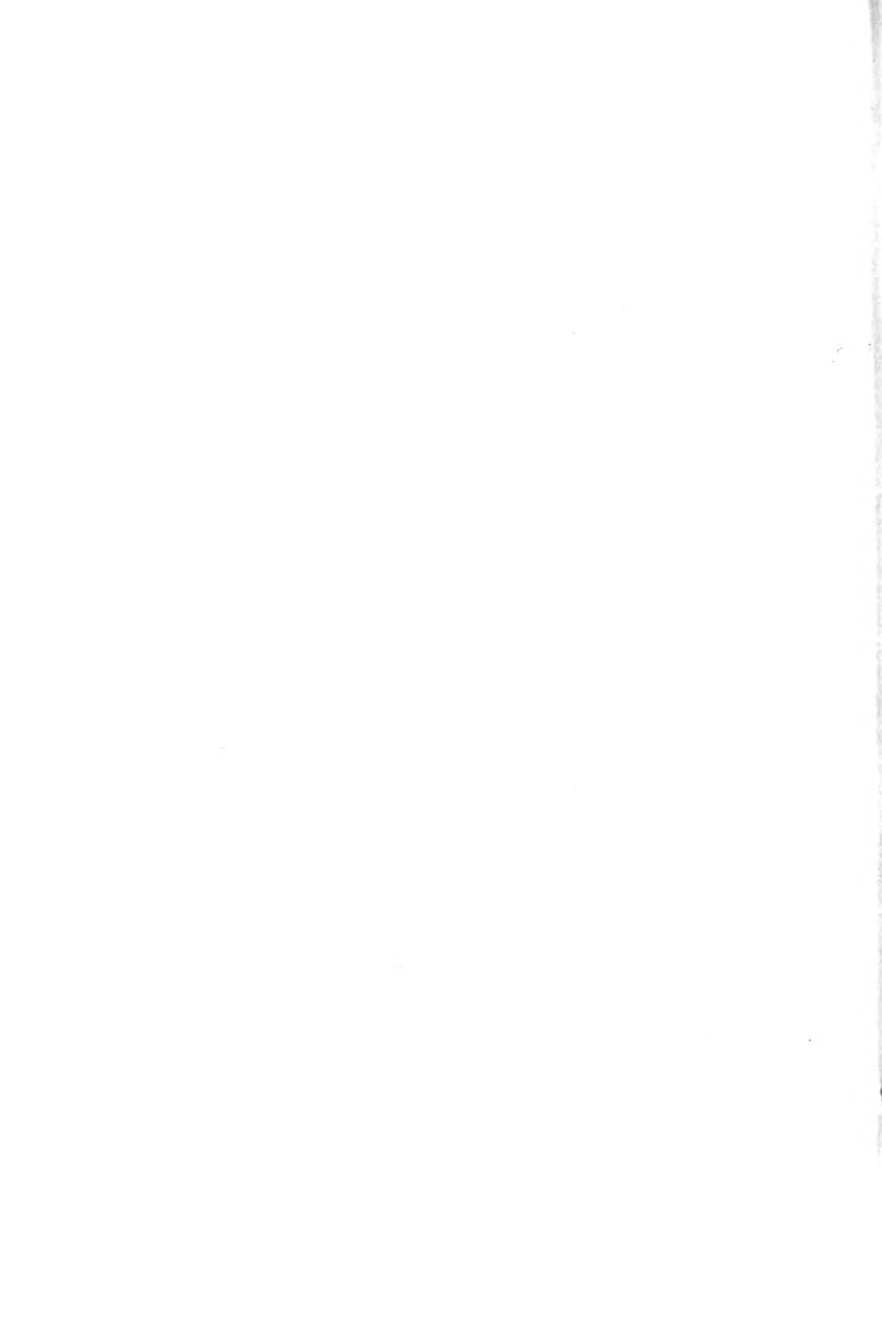
NOVEMBRE.

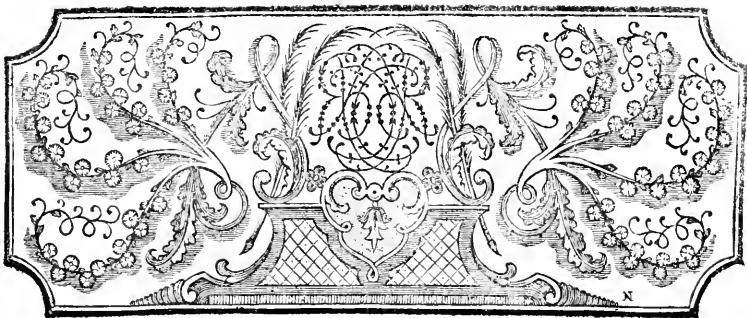


A PARIS,  
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





# LE JOURNAL DES SCAVANS

5



NOVEMB. M. DCC. XL.

## MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES INSECTES.

Par M. de Réaumur, de l'Académie R. des Sciences, de la Société R. de Londres & des Acad. de Petersbourg, & de l'Institut de Bologne, Commandeur & Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis. Tome V. Suite de l'Histoire des Mouches à deux ailes, & l'Histoire de plusieurs Mouches à quatre ailes, savoir des Mouches à scie, des Cigales, & des Aleilles. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1740. in-4°. pp. 728. sans une Préface, planches détach. 38. Et se vend chez Lambert, rue S. Jacq. vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

Novemb.

M m m m ij

*Troisième & dernier Extrait.*

**N**OUS avons rendu compte, dans nos deux précédens Extraits, des huit premiers Mémoires du nouveau Volume des Insectes, il en reste cinq qui feront la matière de ce dernier Extrait.

## NEUVIÈME MÉMOIRE.

On a vû qu'il y avoit dans chaque ruche une Abeille unique, que les anciens ont appelée le Roi des Abeilles; le titre de Reine est celui qui convient à son sexe, & cette Reine est au pied de la lettre la mère de son peuple, puisqu'il n'appartient qu'à elle de le perpétuer. Les anciens ont eu différens sentimens sur la génération des Abeilles. Plusieurs ont cru qu'elles naissoient de corruption & qu'elles avoient des qualitez relatives à celles qui dominoient dans l'animal dont elles provenoient. Ainsi, par exemple, le Roi des Abeilles sortoit, selon eux, de la tête d'un Lion; d'autres ont pensé que les Abeilles recueilloient leurs petits sur des plantes, qu'elles trouvoient sur les fleurs une matière d'où il sortoit un ver qui devenoit ensuite une Abeille: ce sentiment qui, suivant Aristote, étoit fort suivi de son tems, a été adopté par Virgile. Ce grand Poëte assure que les Abeilles ignorent également les plaisirs de l'amour & les douleurs de l'enfantement. Ceux qui ont embrassé comme lui ce senti-

ment étrange, ont été partagés sur l'espece de plante d'où les Abeilles tiroient leur postérité; les uns ont voulu que ce fût sur les fleurs du Cérinté, d'autres sur celles de l'Olivier, d'autres enfin sur celles du Roséau. Nous ne rapporterons pas d'autres sentimens également absurdes sur la génération des Abeilles, la difficulté de voir ce qui se passe dans l'intérieur des ruches a laissé long-tems ignorer la vérité, & une mauvaise Physique jointe à des Observations peu exactes, a produit ces opinions qui nous paroissent si bizarres, aujourd'hui qu'éclairés par la méthode de Descartes, nous avons appris à ne raisonner que sur des idées claires. La dissection offre un moyen sûr de connoître au moins le sexe des Abeilles. Swammerdam l'a employée. Quoique les parties intérieures des Abeilles soient extrêmement petites, celles qui sont destinées à en perpétuer l'espece ne sont pas difficiles à reconnoître, elles tiennent beaucoup de place dans la capacité du corps de l'Insecte & souvent plus elles seules que le canal des alimens & toutes les autres parties ensemble. Si donc on a recours à la dissection, il est aisé de s'assurer qu'il y a trois especes d'Abeilles, des femelles dont ordinairement il n'y a qu'une seule dans chaque ruche, des mâles qui y sont pendant un certain tems en assez grand nombre, mais beaucoup moindre que celui des Abeilles ordinaires qui n'ont aucun sexe



& qui forment la troisième espece & la plus nombreuse. En effet si on ouvre dans un tems favorable le corps de cette Abeille unique qu'on trouve dans chaque ruche & qui surpasse beaucoup en longueur le corps des Abeilles ordinaires, on lui trouvera des grains oblongs très-sensibles à la simple vûe & qu'on ne sçauoit méconnoître pour des œufs, on voit en même tems beaucoup d'autres grains de moins en moins gros que les premiers, enfin on en apperçoit un nombre prodigieux de plus petits & qui ne peuvent être bien vûs qu'avec le secours d'une loupe. L'intérieur de cette Abeille apprend donc qu'elle est une mere & une mere en état de mettre au jour une nombreuse posterité. Les œufs de la mere Abeille, comme ceux de beaucoup d'autres Mouches, & ceux des Papillons, sont distribués en deux ovaires dont l'un est à droite & l'autre est à gauche, il faut en voir la description dans l'Auteur. Ce que chacun de ces ovaires a de plus remarquable, c'est le nombre de vaisseaux à œufs dont il est composé. Swammerdam, quoiqu'il ait vainement tenté de les séparer à cause de la quantité prodigieuse de ramifications qui les tiennent liés, n'a pas craint néanmoins d'assurer que chaque ovaire avoit plus de 150 vaisseaux destinés à contenir des œufs. Swammerdam a compté dans chacun 17 œufs. Les deux ovaires en renfermoient donc 5100 de visibles, & on juge aisément que ceux que

leur petitesse empêchoit de distinguer, devoient beaucoup surpasser ce nombre. M. de R. remarque que pour bien observer une mere Abeille, il faut choisir le tems qu'elle est en pleine ponte. C'est une Reine, & une Reine dont la perte emporte celle de tout son peuple, il est important de ne la pas sacrifier légèrement. La vie des Faux-Bourçons est moins précieuse. Si on ouvre leur corps, on le trouve presque rempli par de gros vaisseaux blancs & des parties analogues à celles des Insectes mâles. A l'égard des Abeilles ordinaires, en quelque tems qu'on les ouvre, on trouve le canal des alimens tantôt plus ou moins rempli de miel & de cire brute, mais on ne découvre rien qui caractérise aucun sexe, elles n'ont ni ovaire, ni parties analogues à celles des Insectes mâles.

Lorsque la mere Abeille fait sa ponte, plusieurs Mouches disposées en cercle autour d'elle, l'accompagnent; sa marche est grave, elle met sa tête dans les cellules, par où elle passe, & lorsqu'elle a reconnu qu'elles sont vuides & propres à recevoir un œuf, elle se retourne & s'enfonce dans la cellule autant qu'il est nécessaire, pour que l'œuf puisse y être appliqué par un bout; il sort enduit d'une matiere visqueuse qui sert à l'y coller. Un œuf est pondu dans un instant, & la mere Abeille va ainsi successivement de cellule en cellule déposant dans chacune un œuf. Dans la saison rigoureuse la

mere Abeille passe beaucoup de jours sans faire des œufs, mais dans le Printemps elle en passe peu sans en faire; c'est alors le sort de la ponte, l'Auteur fait un calcul duquel il résulte que pendant les deux premiers mois du Printemps la mere Abeille pond 200 œufs par jour l'un portant l'autre. Cela doit peu surprendre, après la quantité d'œufs qu'on sçait être contenus dans les ovaires d'une mere Abeille. On a vu qu'il y avoit trois sortes d'Abeilles, il y a aussi trois sortes d'œufs. Ceux d'où doivent naître les Abeilles ouvrières sont dans des cellules moins grandes que celles qui sont destinées aux œufs des mâles, la raison est que ceux-ci sont plus gros. A l'égard des œufs d'où les femelles doivent sortir, non seulement les Abeilles leur preparent des cellules plus grandes que toutes les autres, mais elles abandonnent leur architecture ordinaire. La figure qu'elles leur donnent n'est point exagone, elle est arrondie & oblongue, plus grosse à une extrémité qu'à l'autre. La surface extérieure en est remplie de petites cavitez. La cire n'est point épargnée à la construction de ces cellules, les Abeilles paroissent sacrifier alors l'élégance à la solidité, M. de R. remarque qu'il y a telle de ces cellules où il entre autant de matière que dans 150 ordinaires; après tout, ce n'est pas trop, dit-il, que la dépense faite pour bâtir une espece de Louvre, ou au moins une maison royale, surpasse

100 ou 150 fois celle que demande la construction d'un simple logement de particulier. Ce seroit en vain que les Abeilles prépareroient des logemens de différente grandeur, si la mere Abeille pondoit au hazard, & qu'elle ne sçût point quelle espece d'œuf elle va mettre au jour, aussi le sçait-elle, ou du moins paroît-elle le sçavoir, chaque œuf est placé dans la cellule qui lui convient, sans que jamais elle se méprenne. Combien de Dames lui enviroient une pareille connoissance; mais la nature a donné aux Abeilles un instinct qui leur étoit nécessaire, elle nous a refusé une connoissance inutile à ses fins & qui ne pouvoit que satisfaire une vaine curiosité.

Toutes les Abeilles mâles, femelles, ouvrières, naissent des œufs d'une seule & même Abeille, ces œufs sont fécondés par les Faux-Bourçons, mais comment le sont-ils? Plusieurs ont pensé qu'ils l'étoient, comme on croit communément, que le sont ceux des poissons; mais ce sentiment, qu'on soutenoit du tems d'Aristote, est détruit par un fait certain, c'est qu'il y a des tems où il n'y a pas un mâle dans les ruches, il s'en est fait un carnage universel, & cependant la mere Abeille ne laisse pas que de pondre des œufs féconds & en très-grande quantité. Ces œufs ont donc été fécondés avant que d'être mis au jour. Le sentiment de Swammerdam, à ce sujet, est fort singulier. » Oblis-  
gés, comme nous le sommes,

» ( dit M. de R. ), de le rappor-  
 » ter , nous craignons qu'il ne pa-  
 » roisse trop ridicule à ceux qui  
 » n'ont pas assez médité les pro-  
 » fonds mystères de la génération  
 » des animaux ; Swammerdam a  
 » donc cru qu'il suffisoit à la mere  
 » Abeille de se trouver auprès des  
 » mâles pour être fécondée , que  
 » les vapeurs , que les esprits qui  
 » s'exhaloient du corps des mâles ,  
 » pouvoient vivifier les œufs qui  
 » sont dans le corps de la femel-  
 » le ; enfin il a dit , & il faut bien  
 » le redire après lui , que la femel-  
 » le peut être fécondée par l'odorat.  
 Ce sentiment ne peut que paroître  
 d'abord fort extraordinaire , s'il  
 étoit vrai néanmoins , nous ne de-  
 vrions peut-être pas , suivant M.  
 de R. en être si étonnés. » Il s'en  
 » faut bien que nous sçachions as-  
 » sés en quoi & comment chaque  
 » sexe contribue à l'œuvre de la  
 » génération. Les œufs des femel-  
 les renferment-ils des embrions  
 qui n'ayent besoin que d'être fé-  
 condés pour produire , en se déve-  
 loppant , des animaux parfaits , ou  
 ces œufs ne font-ils que dévelop-  
 per les embrions qu'ils reçoivent  
 des mâles ? Swammerdam veut  
 que l'embryon ait toujours été ren-  
 fermé dans l'œuf de la femelle ,  
 mais qu'il n'y puisse croître qu'a-  
 près avoir été vivifié par le mâle.  
 » Ce grand Anatomiste , qui avoit  
 » beaucoup étudié la structure ad-  
 » mirable des parties de la généra-  
 » tion , sçavoit qu'il n'étoit guères  
 » possible d'imaginer qu'une por-  
 » tion même très-petite de la li-

» queur laiteuse du mâle fût être  
 » portée jusqu'aux œufs d'une fe-  
 » melle de quelque espece d'ani-  
 » maux que ce soit , d'où il lui  
 » sembloit qu'on devoit conclure  
 » que les œufs ne pouvoient être  
 » fécondés que par la vapeur , que  
 » par l'esprit de cette liqueur , &  
 » c'est ce qu'il a tâché de prouver  
 » par des exemples qui lui ont été  
 » fournis par les accouplemens  
 » d'animaux de beaucoup d'espe-  
 » ces. Dès lors au moins le senti-  
 » ment de Swammerdam par rap-  
 » port à la fécondation de la mere  
 » Abeille n'a plus tout le ridicule  
 » qu'on a cru lui trouver d'abord.  
 Il faudroit néanmoins , pour l'em-  
 brasser , y être forcé par des preu-  
 ves extrêmement pressantes , M.  
 de R. fait voir que celles de Swam-  
 merdam sont très-foibles. La des-  
 cription qu'il donne ensuite des  
 parties extérieures des Faux-Bour-  
 dons & différentes experiences  
 qu'il rapporte ne permettent pas  
 de douter que les œufs de la mere  
 Abeille ne soient fécondés par une  
 union des mâles , analogue à celle  
 de la plupart des oiseaux qui ne  
 dure qu'un instant. Ce sentiment  
 est encore fortifié par l'exemple  
 des Guêpes. Elles sont comme les  
 Abeilles de trois especes , il  
 y a des Guêpes femelles , des Guê-  
 pes mâles , & des Guêpes ouvrie-  
 res. Quoiqu'on y trouve en certain  
 tems plusieurs meres , leur nom-  
 bre est toujours petit , le nombre  
 des mâles est inférieur à celui des  
 Guêpes ouvrières , quoiqu'il sur-  
 passe beaucoup le nombre des me-

res : or M. de R. a vû les mâles s'accoupler avec les femelles, il a vû la même chose dans une espece de Mouches qui appartient au genre des Abeilles, & qu'il fera connoître dans la suite sous le nom de *Bourdons velus*. L'analogie veut qu'il en soit de même des Abeilles. Au reste, le grand nombre de mâles destinés à une mere Abeille doit moins surprendre lorsqu'on sçaura qu'ils joignent peu de forces à beaucoup de froideur. L'Auteur en ayant enfermé un pendant 24 heures avec une mere Abeille, elle fut obligée de lui faire des avances, auxquelles il parut d'abord peu sensible, mais auxquelles ensuite il répondit trop, quoique fort peu, puisqu'il lui en coûta la vie. Un autre, pareillement enfermé, eut le même sort.

Comme les poules d'une basse-cour pondent journellement, la mere Abeille, pond aussi dans tous les mois de l'année, si l'on en excepte ceux où la saison est trop rude, mais les poules ne feroient que des œufs stériles, si elles n'avoient point de cocq, au lieu que la mere Abeille pond des œufs féconds, quoiqu'elle ait cessé de vivre avec des mâles; il lui suffit d'avoir vécu quelques semaines avec eux. On a vû qu'il venoit un tems où les Abeilles ouvrières détruisoient tous les mâles. Cependant la mere Abeille, qui en a été privée dès le mois de Juin, ne laissera pas que de pondre beaucoup d'œufs féconds dans le reste de l'été & au commencement de

l'Automne. Ce sera, sur-tout, au Printems suivant qu'elle pondra assez d'œufs pour fournir un essaim très-considérable. Ces derniers œufs ont donc été fécondés 9 à 10 mois avant qu'ils aient été pondus, c'est-à-dire dans un tems où ils étoient d'une petitesse extrême. Il n'est donc pas nécessaire qu'ils soient d'une certaine grosseur pour pouvoir être fécondés; tous le sont, mais le tems où ils doivent sortir est plus ou moins éloigné, suivant qu'ils ont plus ou moins à croître. » Quoiqu'il en soit, » il est fort singulier (dit M. de R.) » que pendant que des œufs ne » sortent avec l'embriion qu'ils » renferment que 9 à 10 mois » après qu'ils ont été fécondés, » d'autres sortent parfaits au bout » de quelques semaines & d'autres » dans tous les tems intermédiaires.

#### DIXIÈME MÉMOIRE.

Le dixième Mémoire sert, pour ainsi dire, de preuve aux autres; M. de R. y enseigne les moyens par lesquels il s'est assuré de la vérité des faits dont nous avons rendu compte. La premiere partie de ce Mémoire, est également utile au Philosophe qui veut observer des Abeilles, & à l'homme de campagne qui veut en tirer du profit. Il y a plusieurs Pays où, en s'emparant de la récolte des Abeilles, on les fait périr elles-mêmes en les étouffant dans leur habitation. M. de R. enseigne un moyen plus

plus doux & plus utile de s'approprier leur cire & leur miel, c'est de les faire passer d'une ruche, qui en est bien remplie, dans une ruche qui est vuide. Il en donne plusieurs méthodes que les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de rapporter, nous nous contenterons de rendre compte du secret qu'il a imaginé pour pouvoir examiner les Abeilles une à une.

On sçait que la plupart des Mouches qui ont été quelque tems dans l'eau paroissent noyées, quoique réellement elles ne le soient pas encore. Qu'on les essuye, qu'on les réchauffe, elles se raniment & se portent bien-tôt aussi-bien qu'elles ayent jamais fait. Il y a peu de connoissances qui soient stériles pour un homme de beaucoup d'esprit; M. de R. imagina de plonger des Abeilles dans l'eau jusqu'à ce qu'elles eussent perdu tout mouvement, mais avant qu'elles fussent mortes, de les observer tout à son aise & de les ranimer ensuite. Il commença par faire à ce sujet des expériences en petit qui lui réussirent fort bien, & par lesquelles il se convainquit, que non seulement les Abeilles n'étoient pas mortes aussi-tôt qu'elles paroissent noyées, mais qu'il y en avoit qui ne l'étoient pas même après avoir passé jusqu'à neuf heures dans l'eau. M. de R. fit ensuite les mêmes expériences en grand. Il plongea les ruches entières dans l'eau, bien-tôt elles n'offrirent plus que la triste image d'une cité nombreuse dont tous

*Novemb.*

les habitans auroient été submergés. Tout le peuple des Abeilles si actif un moment auparavant, parut mort. M. de R. les étendit sur une table. Il les examina ensuite une à une, & après les avoir bien observées il fit changer la scène, les Abeilles qui sur cette table ressembloient à plusieurs milliers de corps morts étendus sur un champ de bataille, furent essuyées, & transportées ensuite dans différens vases auxquels l'Auteur a donné le nom de *Séchoirs*. Une chaleur douce les ranima petit à petit, elles furent bien-tôt en état de reprendre leurs travaux ordinaires. C'est par ces expériences réitérées un grand nombre de fois, que M. de R. s'est assuré des différens faits dont nous avons rendu compte. Au reste, ces expériences n'ont pas toujours eu un égal succès, elles sont sujettes à des inconvéniens dont M. de R. apprend à se garantir. Avant que de passer au Mémoire suivant, nous finirons ce qui regarde celui-ci par une observation extrêmement intéressante. Le fait des Mouches qui paroissent noyées sans l'être y a donné lieu.

» Des Lettres imprimées en différentes années \* du *Mercur* Suisse, & qui ont été dictées par un vrai amour pour le genre humain, nous ont confirmé, dit M. de R. une vérité de l'espèce de celle dont nous venons de parler, mais bien autrement importante & qui ne devoit être ignorée dans aucun Pays; c'est que les

\* 1733. 1734. & 1735.

» hommes mêmes ne perdent pas  
 » la vie sous l'eau aussi vite qu'on  
 » le croit communément, qu'en-  
 » tre ceux qu'on retire de l'eau,  
 » sous laquelle ils ont été retenus  
 » pendant plusieurs heures, il y  
 » en a qui, quoiqu'ils paroissent  
 » parfaitement morts, pourroient  
 » être sauvés si on tentoit, pour  
 » leur redonner la vie, tout ce  
 » que l'amour que nous nous de-  
 » vons mutuellement voudroit  
 » qu'on tentât; c'est-à-dire, si on  
 » les soignoit, si on les chauffoit,  
 » si on les agitoit, si on leur fai-  
 » soit prendre des liqueurs spiri-  
 » tueuses, si on introduisoit dans  
 » leurs intestins, soit de l'air, soit  
 » de la fumée de tabac, soit cer-  
 » taines liqueurs chaudes, &c.  
 » C'est ce qui est prouvé par des  
 » faits qu'on doit lire avec plaisir,  
 » & dont on devroit chercher à  
 » instruire les habitans de tous les  
 » lieux situés sur les bords des ri-  
 » vières, des lacs & des mers.

## ONZIÈME MÉMOIRE.

L'Auteur rend compte dans ce  
 Mémoire de ce qui se passe dans  
 chaque alvéole d'une ruche depuis  
 qu'un œuf y a été déposé, jus-  
 qu'à ce que le ver sorti de cet œuf,  
 parviennne à être une Abeille.

Il ne doit y avoir qu'un seul  
 œuf dans chaque cellule, & il n'y  
 en a ordinairement qu'un. Le seul  
 cas où il y en ait plusieurs est un  
 cas de nécessité, lorsque les Abeil-  
 les ouvrières n'ont pas eu le tems  
 de construire autant de cellules que

la mere Abeille pond d'œufs; elle  
 est alors forcée d'en déposer plu-  
 sieurs dans une même cellule,  
 mais il n'en reste qu'un, celui qui  
 est colle par son petit bout contre  
 le fond, les Abeilles ouvrières en-  
 levent tous les autres qui, sans  
 doute, nuiroient à celui qui reste  
 sans pouvoir eux-mêmes venir à  
 bien. La plupart des Auteurs qui  
 ont écrit sur les Abeilles ont pré-  
 tendu qu'elles couvoient leurs  
 œufs comme les oiseaux couvent  
 les leurs, il y en a qui ont chargé  
 les males de cette fonction, d'au-  
 tres qui l'ont attribuée aux Abeilles  
 ordinaires. M. de Maraldi a eu sur  
 ce sujet un sentiment particulier;  
 il a cru que les Abeilles couvoient  
 leurs œufs en allant se poser sur  
 le bord des cellules, ou en  
 agitant leurs ailes avec vitesse,  
 elles produisoient une chaleur  
 propre à faire éclore les vers.  
 M. de R. prouve que les Abeilles  
 ne couvent point leurs œufs. Il a  
 remarqué que les cellules où ils  
 sont déposés sont presque toujours  
 les plus abandonnées, & que les  
 Abeilles ne passent par dessus que  
 quand elles se trouvent sur leur  
 route. Selon lui, la chaleur qui est  
 répandue dans la ruche suffit pour  
 faire éclore les œufs; cette cha-  
 leur approche fort, dit-il, de cel-  
 le qu'une poule peut donner aux  
 œufs sur lesquels elle reste con-  
 stamment posée, & quelquefois  
 même la surpasse. Un jour ou deux  
 après que l'œuf a été déposé il en  
 sort un ver auquel les Abeilles ou-  
 vrières ont soin de fournir l'ali-

ment qui lui est convenable. C'est une espece de bouillie blanche , elle couvre le fond de la cellule & le ver qui s'en nourrit s'en fait en même tems un lit mollet sur lequel il repose roulé en anneau. Cette bouillie est différente , suivant l'âge du ver. M. de R. qui en a goûté , dit qu'elle est d'abord insipide , elle le devient ensuite moins , elle forme enfin une espece de gelée qui a un goût très-sucré. Les Abeilles semblent ainsi conduire les vers par degrez au miel qui , après leur dernière transformation , fera en grande partie leur nourriture. Dans moins de six à sept jours le ver parvient à son dernier terme d'accroissement. Il n'a plus besoin alors de nourriture , mais sa cellule doit être fermée , c'est un dernier service que lui rendent les Abeilles ouvrières , alors ce ver qui étoit resté dans l'inaction tapisse de soie les parois de sa cellule & se métamorphose ensuite en Nimphe ; on trouve quelquefois dans une même cellule cinq ou six couches de soie l'une sur l'autre qui la tapissent , c'est une marque qu'il y a eu successivement autant de vers dans cette cellule : 20 à 21 jours après la ponte, l'Abeille quitte son enveloppe de Nimphe & se fait avec ses dents une ouverture par laquelle elle sort encore toute humide ; aussitôt des Mouches officieuses l'essuyent & dès le même jour elle est en état de sortir & de travailler. Les Abeilles nouvellement nées sont aisées à distinguer des autres

par leur couleur qui est plus grisâtre ; à mesure qu'elles vieillissent leurs poils deviennent roux , & le brun de leurs anneaux s'éclaircit , en sorte que quelqu'un qui est dans une grande habitude de voir des Abeilles est en état de connoître la différence de leurs âges par les différentes nuances de leurs couleurs. Quand des Abeilles ont commencé à naître dans une ruche , il n'en naît pas pour une chaque jour , il y en a tel où il en naît plus de cent , le nombre des habitans de la ruche devient en peu de tems si considerable qu'elle peut à peine les contenir ; c'est ce qui donne lieu aux essaims qui font la matiere du Mémoire suivant.

#### DOUZIÈME MÉMOIRE.

Lorsque la saison devenue plus douce , a permis à une mere Abeille de recommencer sa ponte qui avoit été interrompue pendant l'hiver, les œufs qu'elle donne les premiers sont ceux qui doivent produire des Abeilles ouvrières , ceux qui produisent des mâles viennent après en plus petit nombre, ce n'est que lorsqu'il y a des uns & des autres qu'elle pond les œufs, d'où doivent sortir une ou deux femelles , il ne laisse pas que de naître encore après des Abeilles ouvrières : quand la ruche ne sçauroit plus contenir le nombre de ses habitans , elle envoie des colonies au dehors ; mais il ne suffit pas qu'une ruche soit très-peuplée pour qu'une partie des Abeilles qui la

N n n ij

composent se détermine à chercher un nouvel établissement ; & les Abeilles ne quittent point leur habitation qu'une mere Abeille ne la quitte avec elle ; c'est de quoi M. de R. s'est assuré par plusieurs experiences. Un des signes les plus sûrs qu'un essaim se prépare à partir , c'est lorsque le matin , à des heures où le Soleil brille & où le tems est favorable au travail , les Abeilles sortent en petit nombre d'une ruche dont elles sortoient en grande quantité les jours précédens , & qu'elles y rapportent peu de cire brute. Alors on peut être sûr qu'une mere Abeille a formé le projet d'aller fonder un nouvel empire , les Abeilles qui doivent la suivre & qui attendent l'ordre du départ , qu'elles semblent prévoir , ne se donnent plus des soins dont elles ne doivent pas profiter. » C'est une Histoire très-connuë (*d.t. M. de R.*) que celle de ce vieux Grenadier , qui étant dans un repos parfait pendant que ses camarades étoient occupés à établir leurs tentes , répondit à son Général, M. de Turenne , qui le questionna sur sa tranquillité , qu'il sçavoit bien que l'armée ne devoit pas rester dans le camp où elle étoit. Toutes nos Mouches ou presque toutes nos Mouches semblent avoir prévu la marche que leur Reine veut leur faire faire , comme le vieux Soldat avoit prévu celle que le Général devoit faire faire à l'armée. « Quelquefois , au lieu d'une seule Reine , l'essaim

en a plusieurs , il se partage alors en deux , dont l'un est ordinairement plus foible que l'autre , quelques Abeilles se débandent continuellement de celui-ci. La Reine qui se trouve bien-tôt seule , va elle-même se rejoindre au gros , où elle est impitoyablement massacrée. La même chose arrive dans les anciennes ruches , c'est-à-dire , que s'il y a deux meres Abeilles , & que l'une des deux ne sorte pas avec un essaim , elle est mise à mort. La plupart des Auteurs ont prétendu que la mere Abeille qui étoit conservée étoit le véritable Roi des Abeilles , que celle qu'on faisoit périr étoit un usurpateur dont la rébellion étoit justement punie de mort , ils ont donné à la première un extérieur agréable , tandis qu'ils ont peint la seconde sous une forme hideuse , celle-ci a les qualitez d'un tyran , l'autre a toutes les qualitez d'un bon Roi , c'est ainsi que Virgile a parlé de ces deux Abeilles , & il faut avouer que si cette idée n'est pas juste , elle est du moins très-poétique ; mais pourquoi donc les Abeilles ne souffrent-elles qu'une seule mere dans la ruche , quels sont les motifs qui les déterminent à en prendre une pour Reine , à l'exclusion des autres qui sont cruellement massacrées. » Il y a grande apparence (*d.t. M. de R.*) que celle qui parvient à ce haut rang en est la plus digne , ce n'est pourtant pas , & il n'est pas besoin de le dire sérieusement , par ce qu'elle est douée de toutes les



» vertus morales qu'on lui a cru  
 » nécessaires , nous ne devons pas  
 » craindre non plus qu'on croye  
 » que les meres qui ont été mifes  
 » à mort méritoient une fi trifte  
 » fin , parce qu'elles avoient la  
 » noirceur d'ame propre aux usur-  
 » pateurs & aux tyrans , & de  
 » plus tous les vices aufquels A-  
 » lexandre de Montfort a affuré  
 » qu'elles étoient fujettes. Proba-  
 » blement la Reine qui est conser-  
 » vée a dans le plus haut degré la  
 » vertu qui intereffe les Abeilles ,  
 » mais une vertu phyfique , celle  
 » de mettre beaucoup d'œufs au  
 » jour , d'y en mettre plus que n'y  
 » en euflent mis les femelles qui  
 » ont été immolées au bien public.  
 » Lorsqu'il y en a plusieurs de nées  
 » dans une ruche , il n'est pas né-  
 » cessaire que les Mouches qui doi-  
 » vent composer l'effaim prêt à en  
 » sortir , en viennent à une élec-  
 » tion pour se donner une Souve-  
 » raine. Souvent , fans doute , el-  
 » les acceptent pour Reine celle  
 » qui s'est offerte à l'être , je veux  
 » dire ( c'est l'Auteur qui parle )  
 » qu'entre les femelles nouvelle-  
 » ment nées , celle qui est assez ac-  
 » tive , assez inquiète pour sortir  
 » la premiere de la ruche , peut dé-  
 » terminer les Abeilles qui se trou-  
 » voient mal de leur ancienne ha-  
 » bitation à se mettre à la fuite  
 » pour chercher un nouveau loge-  
 » ment. Si encore un rayon de So-  
 » leil fait partir brusquement une  
 » troupe de Mouches de la ruche ,  
 » & qu'une femelle parte avec el-  
 » les , beaucoup d'autres Mouches

» font déterminées à en sortir en  
 » même tems. Toutes de concert  
 » doivent accepter pour Reine la  
 » femelle qui est parmi elles fans  
 » l'avoir choisie autrement. Mal-  
 » gré l'espece de hazard qui décide  
 » alors de la Souveraineté , peut-  
 » être est-elle accordée comme  
 » dans les plus fameuses Monar-  
 » chies , à la Mouche qui y a le  
 » plus de droit par sa naissance. La  
 » premiere née est probablement  
 » celle qui a acquis le plus de vi-  
 » gueur , qui a été fécondée , qui  
 » est la plus prête à pondre des  
 » œufs , & celle qui a eu le plus  
 » d'impatience à prendre l'effort.  
 » S'il est arrivé qu'elle ait été plus  
 » paresseuse , si une de ses cadet-  
 » tes est sortie la premiere , alors  
 » au moins c'est la plus digne qui a  
 » été prise pour Reine.

Le sentiment de M. de R. est  
 appuyé par l'expérience , 1°. cel-  
 les qui sont tuées sont d'une cou-  
 leur moins rouillée que celles qui  
 sont conservées , ce qui prouve  
 qu'elles sont plus jeunes : 2°. M.  
 de R. même avec le secours des  
 plus fortes loupes , n'a pas pû dé-  
 couvrir des œufs dans celles qui  
 avoient été tuées , au lieu que  
 celles qui avoient été conservées  
 ont ordinairement pondu au bout  
 de 24 heures.

Un effaim n'est pas seulement  
 composé de jeunes Abeilles , il est  
 mêlé de jeunes & de vieilles , mais  
 c'est toujours une mere nouvelle-  
 ment née qui est à la tête. M. de  
 R. explique différens moyens de  
 faire entrer les effaims dans des

ruches, c'est ce qu'il faut voir dans le Mémoire aussi-bien que la façon dont il s'y est pris pour peser un essaim qui par le résultat de son calcul s'est trouvé être composé de 40 mille Abeilles.

## TREIZIÈME MÉMOIRE.

Dans les précédens Mémoires, M. de R. n'a observé les Abeilles qu'en Philosophe, dans celui-ci il les considère en politique. Après avoir satisfait notre curiosité, il joint l'utile à l'agréable, & traite des soins qu'on doit prendre des Abeilles pour les conserver, les faire multiplier & profiter de leurs travaux.

Il est étonnant, dit M. de R. combien il y a peu d'Abeilles dans divers Cantons du Royaume où elles se trouvent très-bien. La plupart des Métairies n'ont point de ruche, & selon lui, il ne devoit pas y avoir un jardin de Payfan qui n'en eût. La consommation de la cire est très-considérable, elle le devient tous les jours de plus en plus, & nous sommes réduits à la tirer en grande partie du Pays étranger, nous avons cependant la matière première, les fleurs ne manquent pas aux Abeilles, ce sont les Abeilles qui manquent aux fleurs, & en multipliant ces habiles ouvrières qui ne nous coûtent rien, nous serions sans doute en état de faire une récolte de cire assez abondante pour tout le Royaume. » Le gouvernement » si attentif aujourd'hui au bien

» public pourroit (dit M. de R.)  
» tirer les gens de la campagne  
» de l'indolence où ils sont sur cet  
» article, en leur donnant des as-  
» surances que non seulement leur  
» taille ne seroit point augmentée  
» à cause des produits qui leur  
» pourroient venir des Abeilles,  
» mais en accordant même chaque  
» année une petite diminution de  
» taxe à celui qui auroit un cer-  
» tain nombre de ruches.

Les moyens de multiplier les Abeilles qui sont dans le Royaume se réduisent à empêcher qu'il n'y périclite autant de ruches qu'il y en périt chaque année. Nous avons déjà observé qu'il y avoit plusieurs Provinces où l'on étoit dans l'usage barbare d'étouffer les Abeilles pour se rendre maître de leur cire & de leur miel; M. de R. fait voir que cette pratique est très-mauvaise, & qu'il seroit fort aisé de recueillir le fruit du travail des Abeilles sans les perdre elles-mêmes, & en effet dans beaucoup de Pais on les conserve avec soin. Alexandre de Montfort, dans son Printems des Abeilles, cite une Loi faite par un Grand Duc de Toscane, qui défend de faire ainsi mourir les Abeilles, sous peine de punition arbitraire. Une pareille Loi, dit M. de R. devoit être établie dans tous les Pays policés, & si elle l'eût été en France, nous y aurions apparemment beaucoup d'Abeilles qu'une avidité mal entendue nous a fait perdre.

Indépendamment de cette pratique barbare les Abeilles ont deux

grands fleaux qui en font périr beaucoup pendant l'hiver. C'est le froid & la faim. Un certain froid tient les Abeilles dans un engourdissement où la nourriture cesse de leur être nécessaire. Si ce froid est plus grand il les tue , s'il est moindre les Abeilles ont besoin de manger , & la campagne ne pouvant plus leur fournir d'alimens , elles ont recours au miel & à la cire brute dont elles ont fait des provisions , mais si le tems est trop long-tems doux , ces provisions ne suffisent pas , & elles périssent de faim. Ainsi dans les rudes hivers, les Abeilles courent risque de mourir de froid , & dans les hivers doux elles sont exposées à mourir de faim. Nous ne rapporterons pas différentes experiences que M. de R. a faites à ce sujet , ni tous les moyens qu'il a imaginés pour garantir les Abeilles du froid & de la faim , non plus que les réflexions qu'il fait sur ceux qui sont en usage ; il faut les voir dans le Mémoire même , nous nous contenterons de dire que l'expédient qui lui a le mieux réussi a été de mettre ses ruches dans un tonneau , où les unes étoient entourées de terre & les autres de menu foin. » Toute matiere qui arrêtera » l'action de l'air froid & qui ne » fera pas trop humide , peut être » employée avec succès ; « il est à remarquer , & cela est essentiel , que notre Auteur avoit pratiqué un tuyau dans chaque tonneau , par lequel les Abeilles pouvoient sortir , ce qui les mettoit

en état de profiter des beaux jours , & de prendre de tems en tems l'effort. Elles en étoient moins sujettes aux maladies qui les attaquent souvent quand elles demeurent trop long-tems renfermées dans un air qui ne se renouvelle plus. Quand la belle saison est venue , il faut mettre les Abeilles à portée de faire les meilleures récoltes ; dans plusieurs Pays de plaines , dès que les bleds sont enlevés , les Abeilles ne trouvent presque plus de fleurs , pendant que d'autres Pays, souvent voisins, atrosés de ruisseaux & couverts de bois , ont en abondance des fleurs de toute espece , il faudroit y transporter les ruches. » En Egypte , vers la fin d'Octobre, lorsque le Nil en baissant , a laissé aux » laboureurs le tems d'ensemencer » les terres , la graine de sainfoin » est une de celles qu'on sème des » premières , & qui rapporte le » plus de profit. Comme la haute » Egypte est plus chaude que la » basse , & que les terres y sont » de même plutôt découvertes de » l'inondation , le sainfoin y croît » aussi plutôt. La connoissance que » l'on en a fait qu'on y envoie » de toutes les parties de l'Egypte » les ruches à miel qui s'y trouvent , afin que les Abeilles jouissent de meilleure heure de la richesse des fleurs qui naissent dans ces contrées , plutôt qu'en aucun autre endroit du Royaume. Ces » ruches , parvenus à cette extrémité de l'Egypte , y sont entassées en pyramides sur des ba-

» teaux préparés pour les recevoir,  
 » après avoir été toutes numérotées  
 » par les particuliers qui les y dé-  
 » posent. Là ces Mouches à miel  
 » paissent dans les campagnes pen-  
 » dant quelques jours ; ensuite  
 » lorsqu'on juge qu'elles ont a peu  
 » près moissonné le miel & la cire  
 » qui se trouvent dans les environs,  
 » à deux ou trois lieues à la ronde,  
 » on fait descendre les bateaux  
 » qui les portent deux ou trois  
 » lieues plus bas , & on les y lais-  
 » se de même à proportion autant  
 » de tems qu'il est nécessaire pour  
 » moissonner les richesses de ce  
 » Canton. Enfin vers le commen-  
 » cement de Fevrier , après avoir  
 » parcouru toute l'Egypte , elles  
 » arrivent à la mer , d'où l'on re-  
 » part pour les conduire chacune  
 » dans le lieu de leur domicile or-  
 » dinaire : car on a soin de mar-  
 » quer exactement sur un registre  
 » chaque quartier , d'où partent  
 » les Mouches au commencement  
 » de la saison , leur nombre & les  
 » noms des particuliers qui les en-  
 » voyent , aussi-bien que les nu-  
 » méros des bateaux où elles ont  
 » été arrangées relativement à leur  
 » habitation.

Nous apprenons dans Columel-  
 le , que les Grecs transportoient  
 chaque année leurs Abeilles de l'A-  
 chae dans l'Attique ; Alexandre  
 de Montfort dit que c'étoit aussi  
 l'usage dans le Pays de Juliers. M.  
 Prouteau , maître d'une blanchis-  
 sèrie établie à quelques lieues de  
 Petiviers en Beauce , le pratique  
 avec succès. Quand les Abeilles de

fix à sept cens ruches qu'il a en sa  
 possession ne trouvent plus de quoi  
 s'occuper utilement autour de la  
 blanchisserie , il les fait transpor-  
 ter , soit en Beauce , soit sur les  
 lizières de la forêt d'Orléans , soit  
 en Sologne , selon que l'année a  
 été pluvieuse & sèche. Ce M.  
 Prouteau n'a garde de faire périr  
 ses Abeilles pour s'enrichir de leur  
 dépouille , mais quand une ruche  
 est bien remplie de cire & de miel,  
 il les fait passer dans une ruche  
 vuide , avec l'attention néanmoins  
 de le faire dans un tems où la  
 campagne permet aux Abeilles de  
 reparer leurs pertes.

M. de R. parle ensuite des dif-  
 férentes qualitez du miel , il y a  
 grande apparence que cette diffé-  
 rence vient de celle des plantes ,  
 la cire de différentes Abeilles n'est  
 pas non plus également bonne. Il  
 y en a qui devient beaucoup moins  
 blanche que d'autre. M. de R.  
 finit son Mémoire par examiner le  
 produit qu'on peut espérer chaque  
 année de chaque ruche ; ce pro-  
 duit, dit-il, doit extrêmement varier  
 suivant les Pays & même suivant  
 les années. » Mais , pour donner  
 » quelque idée de ce qu'on en peut  
 » attendre dans des endroits du  
 » Royaume dont la situation n'est  
 » pas des plus favorables aux  
 » Mouches , nous dirons ( c'est  
 » l'Auteur qui parle ) qu'à la Blan-  
 » chisserie d'Yèvre près de Peti-  
 » viers , où la pratique n'est point  
 » de charter les Abeilles , mais  
 » de les changer de panier & de  
 » profiter ainsi de tout ce qu'elles  
 » ont

» ont fait jusqu'alors, qu'à Yevre,  
 » *dis-je*, suivant les Mémoires que  
 » j'en ai eu de M. Duhamel, un  
 » bon essaim de deux ans peut  
 » donner deux livres & demie de  
 » cire & vingt-cinq à trente livres  
 » de miel. « M. de R. ajoûte qu'à  
 Charenton les ruches ne lui ont

jamais donné plus de deux livres  
 de cire & qu'une livre & demie,  
 ou cinq quarterons de miel, mais  
 les Abeilles, continue-t-il, donnent  
 bien d'autres produits dans les Païs  
 où elles trouvent pendant la plus  
 grande partie de l'année, des fleurs  
 en abondance.

*LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES, EXPLIQUEES PAR  
 l'Histoire. Par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Inscriptions &  
 Belles-Lettres. Troisième Volume, in-4°. A Paris, chez Briasson,  
 Libraire, rue S. Jacques, à la Science, 1746.*

**O**N doit, dit Censorin d'après Varron, distinguer l'Histoire Ancienne en trois tems. Le premier renferme ce qui s'est passé depuis le commencement du monde jusqu'au premier Déluge, il entend le Déluge d'Ogygès, & ce tems s'appelle le tems caché ou inconnu, *ἀφανὴς*. Le second contient ce qui est arrivé depuis ce Déluge jusqu'aux Olympiades; & comme il se trouve embarrassé d'une infinité de fables, il a été nommé *fabuleux*, *μυθικόν*. Enfin, le tems qui s'est écoulé depuis les Olympiades, étant plus connu & plus certain, a été nommé *historique*, *ἱστορικόν*.

L'objet de tout l'Ouvrage de M. l'Ab. B. a été les deux premiers tems de cette division. Dans les deux premiers Tomes dont nous avons rendu compte, il a expliqué les tems inconnus, c'est-à-dire, tout ce qui regarde les Dieux & les Déeses; il lui restoit à traiter des tems fabuleux, & à nous parler des Héros ou des Demi-Dieux,

*Novemb.*

pour lesquels la superstition avoit aussi établi un culte Religieux, & c'est ce qu'il a exécuté dans son troisième Volume. Comme, selon Hérodote, les Egyptiens ne connoissoient ni Héros, ni Demi-Dieux, que par conséquent ils ne leur rendoient aucun culte & que tous les Héros sont nés dans la Grèce, c'est dans l'Histoire des Grecs que M. l'Ab. B. cherche l'origine & les progrès de l'*Héroïsme*. Il détermine d'abord l'espace de tems dans lequel ont vécu tous les Héros dont il va parler.

Tous les Auteurs, tant anciens que modernes, conviennent que les tems héroïques ou fabuleux s'étendent depuis Ogygès jusqu'à l'établissement des Olympiades où commencent les tems Historiques. Mais on n'est pas d'accord sur la durée de cet espace, presque tous les Sçavans la fixent à seize cens ans : comptant quatre cens ans depuis Ogygès jusqu'à Inachus : quatre cens ans depuis Inachus jusqu'à Cécrops, encore

O o o o

quatre cens ans depuis Cécrops jusqu'à la prise de Troye, & un peu plus depuis cette dernière époque jusqu'au rétablissement des Olympiades. M. l'Ab. B. ne peut accorder à Ogygès une si grande antiquité : en voici la raison. La prise de Troye, qui est l'époque de tous ces tems fabuleux la mieux établie, tombe, suivant les meilleurs Chronologues, à l'an 1183. ou 1184. avant l'Ere Chrétienne. Si Ogygès regnoit douze cens ans avant la prise de Troye, il vivoit donc 2383 ans avant J. C. & par conséquent presque au tems même du Déluge de Noé : ce qui est insoutenable : à moins que de dire qu'il étoit le même que ce Patriarche, & que le Déluge qui arriva sous son regne, est le Déluge universel.

M. l'Ab. B. aime mieux retrancher d'abord quatre cens ans, & faire vivre Ogygès, du tems d'Inachus, ou de Phoronée son fils, & ainsi il réduit tous les tems fabuleux à douze cens ans. Mais comme les fables finissent presque au retour des Héraclides dans le Péloponèse, quatre-vingt ans environ après la prise de Troye, il abrège encore de plus de 300 ans l'espace de tems qu'embrassent ces recherches : & ces neuf cens ans mêmes qui lui restent, se trouvent encore réduits à moins, parce qu'il croit, qu'on ne doit point compter quatre cens ans, entre Cécrops & la guerre de Troye, puisque Mnesthée, qui s'y trouva, n'étoit que le onzième Roi d'Athènes,

& qu'ordinairement onze regnes ne vont point à quatre cens ans.

Toute cette Histoire des Héros est donc renfermée dans l'espace de moins de neuf cens ans. Elle est divisée en deux Parties ; la première contient par ordre l'Histoire de tous les Héros Grecs depuis Ogygès jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse. Dans la seconde, on explique les Fables qui n'ont pû naturellement trouver place dans la première Partie, parce qu'elles n'avoient aucune liaison avec les événemens qu'on y raconte, on y a joint ce qui regarde les Jeux qu'on célébroit en différens endroits de la Grèce avec tant de solennité.

#### PREMIERE PARTIE.

Cette première Partie contient six Livres, dans le premier Livre, M. l'Ab. B. remonte aux tems les plus reculés de la Grèce, & éclaircit autant qu'il est possible une Histoire si obscure & mêlée de tant de traditions fabuleuses, il y traite des premiers habitans de la Grèce & des premiers Royaumes qui y furent fondés par les Colonies qui y arriverent, savoir, du Royaume d'Argos fondé par Inachus, du Royaume de Sicione fondé par Egialée, du Royaume d'Athènes, fondé par Cécrops. Il raconte l'arrivée & l'établissement de Danaüs, de Deucalion, de Lélès, de Cadmus, de Pélops ; il suit la postérité de ces Princes, & n'oublie

point les Déluges d'Ogygès & de Deucalion. Dans le second Livre il parle des Héros en général, & recherche en quel tems & de quelle maniere leur culte s'introduisit. Il fait une énumération exacte de tous ceux & de toutes celles qui mériteroient le nom de Héros & de Héroïnes, & parle des honneurs publics & religieux qu'on leur rendoit : il descend ensuite à l'Histoire particulière de chacun de ces Héros & de ces Héroïnes, & donne l'explication des Fables de Persée, d'Andromède, des Gorgones, de Bellérophon, des deux Minos, du Minotaure, de Dédale, de Thésée, de Phédre, des Centaures & des Lapithes, de Chiron, & de Pirithoüs, &c.

Le troisième Livre contient toute la suite & toutes les circonstances du voyage des Argonautes, de la conquête de la Toison d'or & des aventures de ceux qui eurent part à cette entreprise, comme de Jason & de Médée, d'Hercule, de Thésée, de Castor, de Pollux, & d'Orphée.

Le quatrième Livre comprend la Chasse de Calydon, & les deux guerres de Thèbes, & renferme tout ce qu'on a dit des Chefs de ces expéditions, d'Œdipe & de ses enfans, d'Amphiaraus, d'Adraste, d'Antigone de Capanée, de Tiréias.

M. l'Ab. B. expose dans le cinquième Livre tout ce qui regarde la guerre de Troye, le Siège & la prise de cette Ville.

Dans le sixième enfin, il parle de

tous les Héros, Grecs & Troyens, qui se trouverent à cette fameuse guerre; d'Agamemnon, d'Achille, des deux Ajax, de Diomède, d'Ulysse, d'Anténor, d'Ænée, de Memnon, d'Erypile, de Laocoon, de Pâris, d'Hélène, de Ménélas, d'Ænone, de Protésilas, de Calchas, de Philoctète, d'Idoménée, & de Méron. Dans ce dernier Livre aussi-bien que dans les précédens : il entre dans un très-grand détail, par rapport à chacun de ces Héros, il remonte à leur première origine, & suit leur postérité.

Tel est en abrégé tout l'objet des six Livres, dont M. l'Ab. B. a composé la première Partie, de son Histoire des tems Héroïques. Après en avoir ainsi donné une idée sommaire & générale, nous allons, selon la méthode que nous avons suivie dans nos Extraits précédens, entrer dans le détail d'un article en particulier, & nous tâcherons de le faire de sorte, que nos Lecteurs puissent être en état, de juger du mérite du reste de l'Ouvrage.

*Histoire des Argonautes & de la Conquête de la Toison d'or.*

Cet événement est un des plus intéressans de l'Histoire fabuleuse, & bien entendu, il peut beaucoup servir à débrouiller le cahos des siècles héroïques : aussi M. l'Ab. B. l'a-t-il fort approfondi, il a rassemblé ici, tout ce qu'il en avoit dit, dans plusieurs sçavantes Dissertations, dont il a enrichi les Mémoi-

res de l'Académie des Belles-Lettres ; & y a joint tout ce qu'il a pu depuis ramasser de curieux sur le même sujet.

Après avoir indiqué toutes les sources où il a puisé, il entre ainsi en matière, en reprenant la chose dès sa première origine.

Athamas, fils d'Eolus, petit fils d'Hellen & arrière petit-fils de Deucalion, étoit Roi de Thèbes dans la Béotie, ou seulement d'Orchomène, selon Pausanias. Ce Prince eut deux femmes ; Ino fille de Cadmus, qu'il répudia quelque tems après, pour épouser Néphélé, dont il eut Phryxus & Hellé. Comme elle étoit sujette à quelques accès de folie, il en fut bien-tôt dégoûté, & reprit Ino qui lui donna deux fils, Léarque & Mécicerte. Ino, qui prit alors beaucoup d'empire sur l'esprit de son mari, haïssoit mortellement les enfans de sa rivale, qui étant les aînés, devoient succéder à leur père ; ainsi elle chercha tous les moyens de les faire périr. La Ville de Thèbes étoit alors désolée par une cruelle famine. On ne manquoit jamais, dans les calamitez publiques, d'aller à l'Oracle ; les Prêtres, gagnés par la Reine, dirent que pour faire cesser la disette, il falloit immoler aux Dieux, les enfans de Néphélé ; ces barbares sacrifices n'étoient pas inconnus dans un Pays où Cadmus avoit apporté le culte religieux des Phéniciens, qui offroient avec tant d'appareils de semblables victimes à Moloch..

Phryxus averti des desseins d'Ino, enleva une partie des trésors de son père, & s'embarqua avec sa sœur Hellé, pour aller chercher un azile chez Aëtes son parent, qui regnoit dans la Colchide ; la jeune Hellé, fatiguée des incommoditez du voyage, mourut en chemin, ou, comme le raconte Diodore, étant montée sur le tillac, elle tomba dans la mer & s'y noya. On croit que c'est elle qui donna son nom à cette partie de l'Archipel, qu'on appella après cette aventure, l'*Hellefpont* ou la *Mer d'Hellé*. Phryxus arriva heureusement dans la Colchide, où Aëtes le reçut avec amitié, & lui donna quelque tems après en mariage sa fille Calciopé.

Pour embellir cette Histoire, on dit qu'un Bélier à la Toison d'or, qui avoit des ailes, & qui possédoit le don de la parole, avoit averti Phryxus & Hellé des mauvais desseins de leur belle-mère ; ou, selon une autre tradition, que les voyant près de l'Autel, où on les alloit immoler, il les avoit chargés sur son dos, & les avoit enlevés : que Phryxus à son arrivée dans la Colchide, l'avoit immolé à Jupiter, & en avoit consacré la peau dans le Temple de ce Dieu : & que ce fut cette précieuse Toison, l'objet de la cupidité des Grecs, qui avoit donné lieu dans la suite au voyage des Argonautes.

Pour expliquer des circonstances si visiblement fausses, on a dit que le Gouverneur de Phryxus se



nommoit *Κρις*, le *Mouton*, ou *χρυσόμειον*, c'est-à-dire *celui qui a une Toison d'or*. M. l'Ab. B. croit plutôt avec Diodore, Fufée, & l'ancien Scoliaſte d'Apollonius, que le vaiſſeau que monta Phryxus ſe nommoit le *Bélier*, ou la *Toison d'or*, parce qu'il en portoit la représentation. Ce vaiſſeau étoit fort léger, & avoit volé, pour ainſi dire, de la Grèce dans la Colchide; voilà pourquoi on donna des ailes au Bélier. Phryxus, ſelon la coutume de ces tems-là, consacra la proie de ſon vaiſſeau à Jupiter, ou à quelqu'autre Dieu. On voit par cette explication pourquoi quelques-uns ont dit que le Bélier à la Toison d'or étoit fils de Neptune; c'eſt que tout bon vaiſſeau a pû paſſer pour être le fils, ou plutôt l'ouvrage du Dieu de la Mer.

Les premières années du mariage de Phryxus & de Calcioppe furent fort heureuſes, & il en eut quatre fils, Argos, Phrontis, Mélas, & Cylindus; mais Ætes le fit mourir pour avoir ſon tréſor. Calcioppe voulant dérober ſes enfans à la fureur de leur ayeul, les fit embarquer ſécètement pour la Grèce, où elle eſpéroit qu'ils trouveroient un azile auprès d'ATHAMAS, parce qu'elle ſçavoit qu'INO étoit morte. Ils firent naufrage, & aborderent dans une Ile, où ils demeurèrent juſqu'à ce que JASON les ramenât à leur mere, qui, touchée de ce bienfait, ſervit ce Prince dans ſa paſſion pour MÉDÉE.

Tyro, fille du célèbre Salmonée,

eut de Neptune deux fils, Nélée & Pélías. Elle époula enſuite Créthéus de la race des Eolides, & elle en eut trois fils, Eſon, Thérés & Amithaon. Créthéus avoit bâti dans la Theſſalie la Ville d'IOLCOS, qu'il avoit faite Capitale de ſes Etats, en mourant il laiffa ſon Royaume à Eſon ſon aîné, donnant d'autres établiſſemens à Phéres & à Amithaon. Il ne donna rien à Pélías qui ne lui appartenoit pas: celui-ci, après la mort de Créthéus, détrôna Eſon, & chercha à faire périr JASON, mais on porta ſécètement ce jeune Prince ſur le mont Pélion, où le Centaure Chiron prit ſoin de l'élever.

JASON, âgé d'environ vingt ans, alla conſulter l'Oracle qui lui ordonna de ſe vêtir à la maniere des Magnéſiens, d'y joindre une peau de Léopard, de ſe munir de deux lances, & d'aller dans cet équipage à la Cour d'IOLCOS. Pour aller du mont Pélion à cette Ville il falloit paſſer l'ANAURE, ce fleuve, ou plutôt ce torrent, ſe trouvant alors débordé, JASON rencontra ſur le bord une vieille femme, c'étoit JUNON, qui lui offrit de le porter ſur ſes épaules; dans le trajet, le jeune Prince perdit un de ſes ſouliers. Diodore de Sicile, qui rapporte cette circonſtance, dit que l'Oracle qui avoit prédit à Pélías, qu'il ſeroit détrôné, par un Prince du ſang des Eolides, avoit ajouté, qu'il ſe donnât de garde d'un homme, qui paroîtroit devant lui, un pied nud, l'autre chauſſé. JASON étant arrivé à IOLCOS, attira

l'attention de toute la Ville : Pélias lui-même voulut le voir, & remarquant qu'il n'avoit qu'un soulier, il ne douta point que ce ne fût là celui, dont l'Oracle l'avoit menacé : Jason se fit reconnoître par Eson son pere. Et ses oncles, Phéres & Amithaon, le premier Roi d'une partie de la Thessalie & l'autre établi dans la Messénie, s'étant rendus à Iolcos, pour appuyer les justes prétentions de leur neveu, Jason se presenta à Pélias & lui redemanda la Couronne.

Pélias, pour éluder cette demande, lui dit : *Fatigué par des songes effrayans, j'ai fait consulter l'Oracle d'Apollon, & j'ai appris qu'il falloit nécessairement, apaiser les Mânes de Phryxus, & les ramener dans la Grèce ; mais mon grand âge, est un obstacle à un si long voyage. Vous qui êtes dans la fleur de la jeunesse, êtes en état de l'entreprendre, vous êtes parent de Phryxus, ainsi que moi, puisque nous descendons d'Eolus : je jure que dès que vous serez de retour, je vous placerai sur le Trône qui vous appartient ; il ajouta que Phryxus, obligé d'abandonner Thèbes, avoit emporté avec lui, en Colchide, une Toison d'un prix infestimable, dont la conquête l'enrichiroit en même tems qu'elle le combleroit de gloire.*

Cette proposition plut à Jason, & en ayant conféré avec son pere & ses oncles, ils convinrent qu'il inviteroit toute la jeunesse Gréque, à se joindre à lui, dans une expédition si glorieuse & si utile.

Tandis que l'élite de la Grèce

s'assembla dans la Thessalie, on bâtit un vaisseau propre à un voyage de si long cours, c'est la célèbre Navire Argo. Elle fut construite de bois coupé sur le mont Pélion ; ce qui lui fit donner l'épithète de *Πελίας*, & en Latin, *Peliaca*. On y employa aussi un chêne de la forêt de Dodone, qu'on mit à la proüe ; & c'est de-la, sans doute, qu'est venue la tradition, qui portoit que la Navire Argo rendoit des Oracles, d'où elle fut appelée *Loquax & Sacra*. Les vaisseaux dont les Grecs s'étoient servis jusqu'alors étoient ronds, la Navire Argo étoit longue & à peu-près de la figure de nos Galères, ce qui a fait dire à Plin : *Longa Nave Jasonem primum navigasse, Philo Stephanus autor est* C'est de sa forme, suivant Bochart, qu'elle prit sa dénomination ; car en Phénicien *Arco* vouloit dire un vaisseau long, d'où les Grecs, en changeant le *c* en *g*, ont prononcé & écrit *Argo*, ainsi ce n'est ni de sa légèreté, ni de sa vitesse, ni parce qu'elle avoit été construite par Argus, ni parce qu'elle devoit porter les Grecs ou Argiens, que cette Galère fut nommée *Argo*, mais à cause de sa figure longue.

L'opinion la plus commune, est que les Argonautes, étoient en tout au nombre de cinquante, & qu'ils eurent Jason pour Chef, parce qu'Hercule lui défera cet honneur, comme à celui que cette expédition regardoit de plus près. On choisit aussi un Pilote, cet emploi fut donné à Typhis, qui passoit

pour être fils de Neptune, c'est-à-dire, qui étoit bon homme de mer. M. l'Ab. B. nomme ici les uns après les autres, tous les Argonautes, & les fait connoître en peu de mots, il nous suffira de remarquer, qu'on voit parmi ces Héros, tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Grèce, soit par la valeur, soit par la naissance; parce que dans ce tems-là toute la Grèce, excepté une partie du Péloponèse, étoit peuplée des descendans de Deucalion, dont Jason tiroit son origine. Chiron, à ce que l'on dit, réforma alors le Calendrier, & en fit exprès un, propre à diriger la navigation de ces Princes. M. l'Ab. B. a fait de cet article un Chapitre particulier. Les Argonautes s'embarquerent à un port de la Magnésie, qui fut depuis appelé *Aphète*, assez près de l'endroit où leur Navire avoit été construit.

Leur navigation fut d'abord assez heureuse, mais une tempête les obligea à relâcher dans l'Isle de Lemnos. Les femmes de cette Isle s'étoient attirées la colère de Vénus. Cette Déesse, pour les punir, les avoit rendus d'une odeur si insupportable, que leurs maris les avoient abandonnées, pour des esclaves qu'ils avoient prises sur les Thraces, avec qui ils étoient en guerre; les Lemniennes, piquées de ce mépris, firent un complot contre tous les hommes qui se trouverent alors à Lemnos, & les tuèrent pendant qu'ils dormoient. La seule Hyppisile conserva la vie à son pere Thoas, qui étoit Roi de l'Isle.

Quelqu'extraordinaire que paroisse ce fait, il est cependant généralement attesté par tous les anciens; & à la colère de Vénus près, on doit le regarder comme une Histoire véritable. Ce fut dans ces circonstances que les Argonautes arriverent à Lemnos, ils y furent reçus agréablement, & n'y trouvant pas les femmes aussi dégoûtantes qu'elles avoient paru à leurs maris, ils y firent un séjour de deux ans, & y furent les peres d'un grand nombre d'enfans, fort connus dans la suite sous le nom de *Myniens*; Hyppisile eut deux fils de Jason, dont l'un fut appelé *Thoas*, comme son grand pere, l'autre fut nommé *Euneus*, & commandoit les Lemniens au Siège de Troye.

Au sortir de Lemnos, les Argonautes furent attaqués par les Tyrhéniens, & furent tous blessés, excepté Glaucus, qui disparut, & fut mis au nombre des Dieux de la mer; de-là ils entrerent dans l'Hellepont, du côté de l'Asie, & aborderent sur les côtes de la petite Mysie, au-dessus de la Troade: ce fut là qu'Hercule, Télamon & Hylas les abandonnerent. Ils aborderent ensuite à Cyzique, Ville située au pied du mont Dyndime, dont Cyzicus étoit Roi. Outre les Molions qui habitoient cette Ville, il s'y trouva des Géans, que Junon avoit fait sortir de la terre, pour faire périr Hercule, & qui avoient six bras & six jambes; c'est-à-dire, selon M. l'Ab. B. que les Argonautes y

rencontrerent quelques Pirates , avec lix vaisseaux. Le Roi Cyzicus reçut fort bien ces Héros , & les combla de présents , mais s'étant remarqués , & un vent contraire les ayant obligés de relâcher pendant la nuit dans le même port de Cyzique , le Roi croyant que c'étoit les Pélasges ses ennemis qui le venoient attaquer , alla pour les combattre & fut tué dans la mêlée ; Jason , pour expier ce meurtre , quoiqu'involontaire , après avoir fait à ce Prince de magnifiques funérailles , offrit un Sacrifice à la Mere des Dieux , & lui fit bâtir un Temple sur le mont Dindime , en se servant de l'eau d'une fontaine que la Déesse avoit fait sortir de terre , c'est-à-dire , d'une fontaine inconnue auparavant.

Au sortir de Cyzique , nos Navigateurs s'arrêtèrent dans la Bébrycie , qui étoit l'ancien nom de la Bithynie ; ce fut là que Pollux tua dans le combat du Ceste, Amycus , Roi du Pays , qui l'avoit défié.

Un coup de vent jetta ensuite les Argonautes sur les Côtes de Thrace , ils prirent terre à Salmystes où regnoit Phinée , fils de Phénix , Prince vieux & aveugle , qui étoit sans cesse tourmenté par les Harpies. Ces Harpies étoient au nombre de trois , & s'appelloient Celéno , Ocypète & Aello ; ces monstres , avec un visage de femme , avoient un bec & des ongles crochus , & un ventre prodigieusement gros , elles caufoient la famine par - tout où elles pas-

soient , enlevoient les viandes sur la table de Phinée , infectoient ce qu'elles touchoient & prédisoient l'avenir. Calais & Zéthés , enfans de Borée , qui avoient des ailes , les poursuivirent sans relâche jusqu'aux Isles nommées alors *Phora* , & depuis les *Strophades*. En récompense Phinée , donna un guide pour conduire la Navire *Argo* , à travers les roches *Cyanées* ou les *Symplegades* , dont le passage étoit alors regardé comme extrêmement dangereux.

Paléphate prétend que les Harpies étoient les filles mêmes de Phinée , qui le ruinoient par leurs débauches. Selon Servius , c'étoient les Furies qui reprochoient sans cesse à ce Prince sa cruauté à l'égard de ses enfans. M. le Clerc a prétendu , que les Harpies n'étoient rien autre chose , qu'un amas de Sauterelles , qui après avoir ravagé la Bithynie & la Paphlagonie , y cauferent la famine , & comme le vent du nord en délivra le Pays , en les poussant vers la mer d'Ionie , on publia que les enfans de Borée leur avoient donné la chasse.

M. l'Ab. B. croit que par les Harpies les Poètes ont voulu désigner quelques voisins inquiets & remuans , ou plutôt quelques Corsaires , qui faisoient de fréquentes descentes dans les Etats de Phinée ; il rend raison de la préférence qu'il donne à ce sentiment sur les autres qu'il a rapportés.

Les *Cyanées* , sont deux amas de Rochers , à l'entrée du Pont-Euxin , dont

font l'un regarde l'Asie , l'autre l'Europe , & qui ne laissent entre eux qu'un espace de vingt stades , en sorte que les flots de la mer qui viennent s'y briser avec bruit, font élever une fumée qui obscurcit l'air , & rendent ce passage assez difficile ; comme à mesure qu'on s'éloigne ou qu'on s'approche de deux montagnes , leurs sommets paroissent aussi s'approcher ou s'éloigner ; on croyoit , quand on voyoit de loin ces Rochers , qu'ils étoient mobiles , & qu'ils se rapprochoient pour engloutir les vaisseaux , ce qui leur fit donner le nom de *Symplegades* , qui signifie qu'ils s'entrechoquent.

Effrayés à la vue de ce détroit , les Argonautes lâcherent une Colombe qui le traversa heureusement ; ensuite de quoi ils tenterent eux-mêmes le passage. Cette Colombe , dont parlent les Poëtes , fut le Bâtiment léger , que leur avoit donné Phinée pour les guider. Homère prétend que Junon les favorisa dans cette occasion , ce qui veut dire que l'air dont cette Déesse étoit le symbole , fut tranquille & serein , & si on a ajouté que la Colombe y perdit sa queue , & la Navire Argo un morceau de sa poupe , c'est que ces deux Bâtimens heurterent contre un de ces Rochers , & que le premier brisa son gouvernail. On dit encore que depuis ce jour-là , Neptune fixa ces Rochers ; c'est parce que ce passage une fois bien connu , on ne fit plus tant de difficulté de le tenter , & le commerce

*Novemb.*

fut dès lors libre dans cette mer. En effet , si nous en croyons Plutarque , ce fut dans ce voyage des Argonautes que s'établit le commerce des Grecs dans le Pont-Euxin.

Au sortir de ce passage , les Argonautes aborderent au Pays des Mariandiniens , où Lycus , Grec d'origine , qui en étoit Roi , les reçut favorablement. Pendant leur séjour dans ce Pays-là , ils perdirent deux de leurs Compagnons , Idmon fils d'Abas & le Pilote Tiphis ; on leur fit de magnifiques funérailles , & après qu'on eût mis Ancée à la place de Tiphis , on se rembarqua , & une tempête ayant contraint nos Héros d'aborder à l'Isle d'Arécie , ils y trouverent & prirent avec eux les enfans de Phryxus ; après un rude combat qu'ils eurent à essuyer contre certains oiseaux qui lançoient de loin des plumes meurtrières , c'est-à-dire , contre les habitans du Pays , qui les poursuivoient à coup de flèches , ils arrivèrent heureusement à *Æea* , Capitale de la Colchide.

Ætes , averti de leur arrivée , & du motif de leur voyage , cherchoit les moyens de les faire périr , ou du moins leur Chef , comme le plus intéressé dans cette affaire ; ainsi quand les Argonautes parurent devant lui , ce Prince prescrivit à Jason , des conditions si dures , qu'il eût ou qu'il se désisteroit , ou qu'il y succomberoit ; ce jeune Héros devoit d'abord mettre sous le joug deux tau-

P p p

reaux , présent de Vulcain , qui avoient les pieds & les cornes d'airain , & qui vomissoient des tombillons de feu & de flammes ; il devoit les attacher à une charrue de diamans , leur faire défricher quatre arpens d'un champ consacré à Mars , qui n'avoit jamais été labouré ; y semer les dents d'un Dragon , d'où devoient sortir des honn.es armes , qu'il falloit exterminer. Il falloit enfin tuer le monstre qui veilloit à la conservation de la Toison , & exécuter tous ces travaux en un jour.

Jason , sur du secours de Médée , qui avoit conçu pour lui la plus forte passion , & qui d'ailleurs étoit une Magicienne consommée , accepta ces conditions , & se trouva des le lendemain dans l'endroit indiqué , à la vûe du Roi & de sa Cour , des Argonautes & du peuple assemblé ; on lâche les Taureaux , Jason les apprivoise , les met sous le joug , laboure le champ & y sème les dents du Dragon , & lorsqu'il en voit sortir des combattans , il lance une pierre au milieu d'eux , qui les met si fort en fureur qu'ils s'entre-tuent les uns les autres. Il va chercher ensuite le Monstre qui gardoit la Toison ; par le moyen d'herbes enchantées , & d'un breuvage préparé par Médée , il l'assoupit , le tue , & enlève la Toison , retourne victorieux à son vaisseau ; Médée le va trouver la nuit , il met à la voile & part avec elle .

On pourroit dire que toutes ces Fables n'ont aucun fondement , &

ne sont que de pures imaginations des Poëtes , qui ont voulu embellir par le merveilleux , les événemens les plus ordinaires. Bochart a prétendu trouver dans la Langue des Phéniciens l'explication naturelle de toutes ces fictions , il croit que cette expédition fut écrite dans l'ancien langage de la Grèce , qui étoit presque le même que celui que Cadmus y avoit apporté , c'est-à-dire , le Phénicien ; & que ceux qui dans la suite lûrent cette Relation , y trouvant beaucoup d'expressions qu'ils n'entendoient plus , & qui présentoient plusieurs sens , prirent celui qui paroissoit le plus merveilleux , & débitèrent , au sujet d'une aventure toute simple , des Fables aussi extraordinaires que difficiles à expliquer ; & en effet ce Sçavant ayant traduit ce récit en Phénicien , il se trouve , par l'équivoque des termes , que ce Texte , au lieu de ce qu'on lui a fait signifier , peut fort bien se réduire à peu-près à cette interprétation , sçavoir , que Médée aide Jason son amant à voler les trésors de son pere , en lui donnant une fausse clef , & que Jason avoit assemblé une troupe de Soldats armés de piques d'airain , & prêts à combattre. Il faut que les curieux consultent Bochart lui-même , pour voir en détail comment l'équivoque de chaque terme a produit un récit si absurde.

Nos Lecteurs peuvent aisément presumer, que nous avons été obligés de simplifier extrêmement cette narration : en effet M. l'Ab. B. n'a

omis aucune des différentes traditions, dont chaque circonstance se trouve accompagnée : il expose avec beaucoup d'exactitude, toutes les explications que les Sçavans, tant anciens que modernes, ont données à toutes ces fictions poétiques ou populaires ; il ne manque point non plus de donner les raisons, pourquoy il préfère une explication à l'autre, souvent il en ima-

gine lui-même de très-probables. Mais nous aurions trop embarrassé notre Extrait, si nous l'avions chargé de toutes ces discussions : nous espérons que ce que nous en avons rapporté, quoique fort en abrégé, suffira pour faire sentir que M. l'Ab. B. n'a rien négligé, pour donner à ses Lecteurs une parfaite connoissance du fond des Fables, & de leur véritable sens.

*ESSAIS SUR L'HISTOIRE DES BELLES-LETTRES ; des Sciences & des Arts. Par M. Juvenel. A Lyon, chez Duplain pere & fils, rue Merciere. Avec Approbation & Privilège, 1740. in-12. pag. 443, sans la Préface. Et à Paris, chez Pault le fils, Quai de Conty, à la descente du Pont-neuf, à l'Enseigne de la Charité.*

**L**E s motifs qui ont engagé M. Juvenel à composer ces Essais, sont expliqués dans la Préface qui les précède. Il fait remarquer d'abord l'utilité de l'Histoire des Sciences : » On y suit pas à » pas, dit-il, toutes les démarches » de l'esprit humain dans l'inven- » tion des Arts, dans leurs pro- » grès & dans leur perfection : on » y observe les ténèbres où l'esprit » retombe quelquefois ; les foibles » lueurs qui s'échappent à travers » ces nuages, & qui recueillies » avec soin, répandent une vive » lumière. « Telle est, continue-t-il, l'Histoire des Sciences, » elle » embrasse tous les siècles, elle » étend ses droits sur tous les Peuples qui ont sçu faire usage de » leur raison : elle fait remarquer » les causes du bon & du mauvais » goût : la différence presque infinie qui se rencontre dans les

» esprits : combien peu se réunif- » sent dans la véritable idée du » vrai & du beau ; & quelles routes ils tiennent pour arriver au » même but.

L'Auteur compare ensuite l'Histoire des Sciences avec celle des Nations ; il défend la première contre l'opinion de ceux qui pensent qu'elle est peu utile : il remarque la liaison que l'une & l'autre ont naturellement entre elles par le secours mutuel qu'elles se prêtent ; liaison qui n'a point échappé aux bons Historiens de l'Antiquité.

C'est simplement une Introduction à cette Histoire que M. Juvenel annonce pour l'instruction des jeunes gens qui entrent dans le monde. Il avertit que ce ne sont point ses propres jugemens qu'il donne, mais ceux des Sçavans, ceux du public, & qu'il adopte

même jusqu'aux termes dont se sont servis les Auteurs. Nous ajouterons que quand cet aveu que fait M. J. seroit entièrement fondé ; la manière dont il faisoit des différentes matières ; la forme heureuse qu'il donne à ce qu'il en expose , le bon choix de presque tous ces mêmes jugemens qu'il en emprunte , toutes ces circonstances qui lui appartiennent lui laissent la plus grande partie du mérite de l'Ouvrage.

M. J. partage son *Traité* en trois classes. La première concerne les *Belles-Lettres* ; & voici les genres d'Ecrits dont il parle. *Grammaire. Langue. Poésie. Poème Lyrique. Poème Epique. Poème Dramatique. Tragédie. Comédie. Opéra. Poème Bucolique. Poème Satyrique. Apologue. Élégie. Epigramme. Madrigal. Chansons. Sonnet. Rondeau. Poëme. Eloquence. Eloquence du Barreau François. Eloquence de la Chaire Rétorique. Histoire. Art Historique. Inscriptions. Dérives. Blazon.*

Par le peu d'étendue que M. J. donne à ses *Essais*, on conçoit que les matières dont on vient de lire l'énumération , ainsi que les recherches qui forment les deux autres classes , sont extrêmement abrégées ; il est vrai que l'Extrait le plus sommaire que nous en pourrions donner , seroit le plus souvent presque aussi long que l'Ouvrage même. Nous nous contenterons donc , en parcourant tous les Chapitres , de rendre compte des principaux : & pour suivre le

même esprit dans lequel l'Auteur s'est proposé d'écrire , c'est-à-dire , le dessein d'instruire les jeunes gens : nous remarquerons quelques faits & quelques réflexions , où M. J. ayant vraisemblablement adopté purement ce que des Auteurs ont rapporté , ne donne pas des notions assez étendues , ou peut-être même assez justes des choses dont il traite ( 1 ).

Ce que notre Historien expose des *Langues anciennes* est très-digne de la curiosité des Lecteurs , & sur-tout de ceux dont il a en vûe l'instruction , soit à l'occasion des changemens arrivés dans la manière d'écrire ces Langues , soit par rapport aux méthodes pour les enseigner , soit enfin sur les connoissances accessoires qui sont nécessaires pour les bien entendre : Ses remarques sur la *Langue Française* , quant à son origine & à ses progrès , nous paroissent ne mériter pas moins d'attention. A l'égard de ses décisions sur ce qui caractérise quelques Auteurs François en réputation ; de son sentiment sur le style qui lui paroît à présent le moins employé , quoiqu'il dût l'être davantage ; c'est aux Lecteurs éclairés que nous en remettons le jugement. Ainsi que des remarques de l'Auteur sur les dé-

( 1 ) Nous croyons devoir avertir que ces endroits sont rares. L'Auteur puise presque toujours dans les meilleures sources , telles que les Ecrits de M. de Fontenelle , du Pere Bouhours , de M. l'Abbe du Bos , de M. l'Ab. d'Olivet , de M. Fœret , de M. Rollin & autres .



fauts qu'il attribue à la *Langue Espagnole* & à quelques autres Langues de l'Europe ; défauts qui peut-être sont moins dans la nature de ces mêmes Langues que dans le caractère d'esprit de quelques-uns de ceux qui les ont employées.

Le Chapitre de la Poésie renferme entre autres réflexions, des jugemens très-éclairés sur quelques Poètes François. M. J. s'arrête à M. Godeau, dont le portrait assez complet, quant aux défauts de cet Auteur, peut ne le paroître pas assez par rapport au mérite.

Une critique plus sévère, & que tous les Lecteurs n'adopteront pas entièrement, c'est celle de l'Ouvrage du *Camoëns*, dont l'obscurité, dit M. J. fait tout le mérite. Mais combien lira-t-on avec satisfaction les éclaircissements qu'il donne sur le *Poëme Epique* & sur le *Poëme Dramatique*, particulièrement au sujet des Ouvrages de l'Antiquité. A l'égard des *Théâtres Espagnol, Italien, Anglois & Hollandois*, des recherches plus étendues auroient donné une idée plus juste de ces mêmes Théâtres, ajoutez que celui d'*Allemagne* dont l'Auteur ne parle point, mérite (sur-tout depuis ce siècle-ci) de n'être pas ignoré (2). On desiroit encore que M. J. eut moins

relié l'Histoire du *Théâtre François* ; on voit avec quelque étonnement que tout ce qu'il rapporte de la naissance & du progrès de ce Théâtre : des premiers Auteurs, de ceux qui sont contemporains de *Cornille* & de *Cornille* même (que bien des Lecteurs trouveront qu'il juge avec partialité), on trouve, comme nous venons de le remarquer que tous ces détails tiennent moins de place dans ce Chapitre que l'Eloge de M. *Racine*, qu'on lit à la vérité avec plaisir ; différence qui donne lieu de penser qu'on ne le plaint de l'Auteur, quand il abrège, que parce qu'il plaît quand il s'explique davantage. *Racine* est le dernier Poëte dont il parle, donnant lieu de penser qu'aucun de ses successeurs n'est digne d'être cité ; il en est cependant dont les jeunes gens que M. J. a dessein d'instruire ne pourroient, sans honte, paroître ignorer les Ouvrages. Il passe aussi rapidement à l'égard de la *Comédie* sur ce quiconcerne les Théâtres de l'Europe, & particulièrement la Comédie Française, ainsi que l'Opera ; mais ses Remarques sur la Comédie des anciens sont très-judicieuses, soit par exemple à l'égard de l'excessive liberté du Théâtre *Grec*, soit sur la différence de l'ancienne Comédie Grecque, à la moderne.

En parlant de la *Poësie Pastorale*, notre Historien donne une idée générale de nos *grands Romans*, très-digne d'être remarquée. » M. » *Durfe* (dit-il dans son *Astrée*) » peut-être regardé comme origi-

(2) Voyez dans le Journal du mois d'Octob. 1739. l'Extrait que nous avons donné du Livre intitulé : REFLEXIONS HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LES DIFFERENS THEATRES DE L'EUROPE : Ce Traité se vend chez Guerin, Quay des Augustins.

» nal. Ce Poëme en prose est un  
 » tableau de toutes les conditions  
 » de la vie humaine , qui laisse  
 » peu à desirer du côté de l'inven-  
 » tion, des mœurs & des caractères.  
 » Tableau qui n'est pas fait à plai-  
 » sir , & dont toutes les Histoires  
 » couvertes d'un voile très-ingé-  
 » nieux , ont un fondement véri-  
 » table. « On n'est pas moins sa-  
 » tisfait de ce que M. J. dit de la *Satyre* , de la *Fable* , ainsi que de  
 l'*Élégie* : quoique peut-être les  
 Eloges qu'il donne à M. *Ménage*  
 sur ce dernier genre d'Ouvrage ne  
 sont pas entièrement mérités, mais  
 ce seroit une injustice (sur-tout  
 dans ce siècle-ci) de reprocher à  
 un homme d'esprit qui juge un  
 Auteur célèbre , le penchant à ne  
 trouver que des motifs de l'applau-  
 dir. M. J. traite ensuite des autres  
 petites Pièces de Poésie , & voici  
 la définition qu'il donne des *Chan-  
 sons* : » Les Chançons tiennent de  
 » l'Épigramme , & ont en même  
 » tems quelque chose de l'Ode ,  
 » sans être précisément ni l'une ni  
 » l'autre ; ce qui les distingue des  
 » vers que les anciens chantoient  
 » à table; nos Chançons n'ont rien  
 » d'affecté ni pour la matière , ni  
 » pour le tour qu'on peut varier  
 » à l'infini.

Dans les recherches de notre  
 Auteur concernant la *Poétique* ,  
 dans celles qui ont rapport à l'*Elo-  
 quence* , ainsi que dans ce qu'il ex-  
 pose sur la *Rhetorique* : toutes ces  
 matières , dont il donne une idée  
 générale , sont présentées d'une  
 manière propre à inspirer le desir

de les approfondir plus qu'elles  
 n'ont pu l'être ici.

Comme l'*Histoire* est le sujet  
 même que l'Auteur traite , il en-  
 tre dans un peu plus de détails sur  
 son origine , sur ce qui la consti-  
 tue , sur sa méthode , & sur les  
 Auteurs qui se sont appliqués à ce  
 genre d'Ouvrage. Il fait passer les  
 faits à la postérité par trois moyens ;  
 les monumens, les usages consacrés  
 & l'écriture; c'est-à-dire, les Tem-  
 ples , les Fêtes , les Trophées , les  
 noms & les sur-noms , les Vers  
 mis en Chançons , & enfin les  
 Ecrits ; il propose ensuite une es-  
 pèce de Problème sur les Inscrip-  
 tions , en Latin ou en Langue vul-  
 gaire.

Nous en sommes à la seconde  
 division de ces Essais. L'Auteur y  
 traite des *Sciences* : il les distribue  
 dans l'ordre suivant. *Philosophie*.  
*Logique*. *Morale*. *Métaphysique*.  
*Physique*. *Histoire Naturelle*. *Mé-  
 decine*. *Anatomie*. *Botanique*. *Chi-  
 mie*. *Mathématiques*. *Arithmétique*  
 & *Algèbre*. *Géométrie*. *Cosmogra-  
 phie* & *Astronomie*. *Géographie*.  
*Navigaton*. *Optique*, *Catoptrique* ,  
*Dioptrique*. *Gnomonique*. *Mécani-  
 que*. *Hydrostatique*. *Musique*. *Forti-  
 fication*. *Architecture*. *Jurispruden-  
 ce*. *Droit Civil*. *Droit Ecclésiastique*.  
*Théologie*.

En parlant de la *Philosophie des  
 Egyptiens* , notre Historien fait une  
 réflexion qui donne une idée du  
 bon esprit de cette Nation. » Les  
 » règles de la Morale nécessaires  
 » à tous les Etats étoient exposées  
 » avec une netteté admirable ;

» mais les Sciences purement  
 » curieuses , & qui n'influoi-  
 » pas sur les mœurs , ils les  
 » voilèrent sous les *hieroglyphes* ,  
 » ils en firent un grand mystère au  
 » peuple , & aux étrangers. Cette  
 » conduite si bizarre en apparence ,  
 » avoit son utilité : il en résul-  
 » toit une grande vénération pour les  
 » Prêtres & pour les Initiés. Le  
 » Soldat, l'Artisan , le Laboureur ,  
 » le Négociant n'étoit point tenté  
 » de philosopher & de mépriser la  
 » profession de ses peres; les Scien-  
 » ces maniées par un petit nombre  
 » de personnes, & par-là à l'abri de  
 » la diversité des sentimens, étoient  
 » plus sûrement appliquées à l'uti-  
 » lité publique.

Nous observerons que les recher-  
 ches de M. J. sur la *Philosophie* ,  
 pour être renfermées dans un pe-  
 tit nombre de pages n'en sont pas  
 moins instructives à cause des  
 différentes routes qu'elles ouvrent  
 à l'esprit : ces recherches condui-  
 sent notre Auteur jusqu'au siècle  
 de *Descartes* , c'est ainsi qu'il dé-  
 peint ce grand Homme. » Il ouvrit  
 » une nouvelle carrière , il se fit  
 » suivre dans des routes jusqu'a-  
 » lors inconnues : son Système  
 » bien conduit , ouvrage d'un es-  
 » prit fertile , & d'une méditation  
 » profonde , fut tour à tour &  
 » contredit & admiré : il devint uti-  
 » le à ses adversaires autant qu'à ses  
 » défenseurs ; & par les nouvelles  
 » vûes qu'il donna aux uns & aux  
 » autres , il servit à porter les dif-  
 » férentes parties de la *Philoso-*  
*phie* au point où nous la voyons

» aujourd'hui.

Nous voudrions pouvoir suivre  
 M. J. dans les autres Chapitres de  
 cette seconde classe , & sur-tout à  
 l'égard de la *Médecine* , de l'*Ana-*  
*tomie* , de la *Botanique* , de l'*Astro-*  
*nomie* , mais les bornes d'un Ex-  
 trait nous obligent de renvoyer à  
 l'Ouvrage même , particuliè-  
 rement sur ce que l'Auteur dit de  
 l'*Académie des Sciences* , à laquelle  
 il donne de justes éloges , & sur  
 les observations qu'il fait concer-  
 nant la structure , la génération &  
 la nourriture des *Plantes*.

Il est vrai que pour l'instruction  
 de ceux que M. J. a en vûe , le  
 Chapitre de l'*Histoire Naturelle*  
 demanderoit plus de recherches ,  
 sur-tout par rapport aux dernières  
 découvertes en ce genre.

La troisième classe renferme ,  
 comme nous l'avons dit, les *Arts*.  
 Voici l'énumération qu'en fait no-  
 tre Auteur. *Sculpture. Peinture.*  
*Gravure. Imprimerie. Billiographie.*  
*Auteurs de l'Histoire Litteraire. A-*  
*griculture & Jardinage. Chasse &*  
*Pêche. Equitation. Art Gymnastique*  
*des anciens.*

Au sujet de la *Sculpture* , de la  
*Peinture* & de la *Gravure* , tout ce  
 que les meilleurs Ecrivains ont  
 donné sur ces Arts ; origine , pro-  
 grès , finesses , chef-d'œuvres de  
 l'Art , tant anciens que modernes ,  
 M. J. sçait fondre toutes ces parti-  
 cularités d'une manière très-satis-  
 faisante : on regrette seulement  
 quelques autres éclaircissemens où  
 il auroit pû entrer , & qui n'au-  
 roient pas été les moins curieux ;

c'est au sujet de plusieurs Hommes Illustres dans quelqu'un de ces Arts, & qui, tels que ceux qu'il cite, ont mérité de rendre l'Italie jalouse de la France à cet égard.

Après avoir touché quelques circonstances historiques sur l'*Imprimerie*, M. J. passe à la *connoissance des Livres*. Il regarde comme un excellent moyen d'y parvenir la lecture des bons Catalogues : il en indique un qui commence à paroître, & qu'une main habile a conduit : « celui-ci (3), dit-il, fera négliger tous les autres, & » épargnera bien des recherches. « C'est le Catalogue de la Bibliothèque du Roi.

De la connoissance des Livres M. J. est conduit à traiter des Auteurs de l'*Histoire Littéraire*, & c'est dans cette dernière des trois parties de son Ouvrage qu'il s'applique davantage à faire remarquer une liaison entre les matières qu'il distribue par Chapitres. Dans celui-ci il indique les sources les plus connues de l'*Histoire Littéraire*, » afin que les jeunes gens qui » ne sont pas initiés dans cette forme d'étude, sachent où recourir, » & puissent mettre quelque ordre » dans leur lecture. « Il propose donc non seulement la lecture des principaux Historiens dans chaque genre de Littérature, mais il enseigne encore d'autres voyes qui se présentent moins à l'esprit & qui sont très-sécurables : ce sont

les Vies de ceux qui se sont fait un nom dans l'étude des Belles-Lettres : les Vies qui sont à la tête des meilleures Editions & des Traductions Françoises de chaque Poète. Il recommande sur-tout la lecture des Historiens des Compagnies sçavantes : telles que l'Académie Françoisé, l'Académie des Belles-Lettres & Inscriptions, & l'Académie des Sciences, sans oublier les Mémoires des Académies étrangères, le Journal des Sçavans & les autres Journaux Littéraires qui se font en différens endroits de l'Europe.

Le Chapitre de l'*Agriculture* & du *Jardinage* est un des plus étendus, & perdroit à n'être pas lu entièrement. Il est aisé de démêler dans le cours de l'Ouvrage que les sujets qui plaisent davantage à l'Historien lui paroissent les plus abondans : avec le bon usage qu'il en sçait faire, il seroit à souhaiter que toutes les matières lui eussent plu également. Nous ajouterons seulement ici une observation concernant l'Agriculture. M. J. en parlant des Nations vivantes où cet Art ennoblit ceux qui le cultivent ne parle point des *Indiens* qui sont sous la domination du *Mogol*. C'est principalement aux bords du Gange que le labourage donne un rang supérieur. Ceux qui naissent dans la Caste des Laboureurs ne voyent au-dessus d'eux que les *Rajas*, c'est-à-dire, les Souverains, & les *Brames* qui sont les dépositaires des Livres de la Religion.

Nous nous arrêterons un peu davantage

(3) M. l'Abbé Sévin, Garde des Livres de la Bibliothèque du Roi, & Académicien des Belles-Lettres.

davantage sur les recherches curieuses que l'Auteur a faites concernant la *Chasse* & la *Pêche*. La Chasse qui n'est devenue qu'un exercice, avoit commencé par être une guerre indispensable : » l'homme ayant perdu par sa chute l'empire qu'il avoit sur les animaux, eut besoin de toute son industrie pour les détruire. « Notre Auteur, sur la foi d'un *Historien Phénicien* (4), fixe la naissance de cet Art sous la sixième génération, & sa perfection sous la septième. La Pêche ne commence que du tems de *Noé* ; mais dès le tems de *Jacob*, contemporain de *Joseph*. Les *Iduméens* s'occupaient de la pêche des Baleines. On voit ensuite la chasse chez les *Chaldéens* concilier à *Nemrod*, petit-fils de *Noé*, & qui régna le premier à *Babylone*, l'affection des peuples, qu'il délivroit de l'attaque des bêtes. Cet Art sert encore à sa politique : les Compagnons, de Chasseurs deviennent Soldats & le mettent en état de faire des conquêtes : les Chasses de *Ninu*, & de *Sémiramis* contre des Lions & des Léopards représentées dans les sculptures des deux Palais de *Babylone* prouvent que les Successeurs de *Nemrod* suivirent son exemple.

Chez les *Perfes*, la chasse fut regardée comme une excellente préparation à la guerre. Les deux *Cyrus* en faisoient leurs délices : *Artaxerxe longue-main* donna des Maîtres à ses enfans pour les for-

(4) Sanctioniathon, cité par Eusèbe.  
*Novemb.*

mer à cet Art ; & les Rois des *Parthes* qui vinrent à succéder à la puissance des Rois de *Perse* le cultivèrent également.

La chasse étoit l'exercice le plus ordinaire des enfans qu'on élevoit auprès de *Sésostris*, dans le tems même où la douceur & la politesse regnoient le plus dans les mœurs des *Egyptiens* (5).

Les *Grecs*, pour honorer les Arts, leur donnerent, comme on le sçait, une origine Céleste, ce fut à deux de leurs principales Divinités, *Apollon* & *Diane*, qu'ils attribuèrent l'invention de la chasse : & c'est comme un Art transmis par ces Divinités mêmes à *Chiron*, que ses élèves, » après avoir » détruit les bêtes féroces qui infestoient la Grèce, sçurent vaincre les Tyrans qui l'oppressoient. La chasse fut donc en regne chez les *Laçédémoniens*, cet Art chez les *Athéniens* eut de plus l'avantage de paroître à leurs Historiens un objet digne de leur étude : » *Xénophon*, Disciple de *Socrate*, fait » une admirable peinture des chasses au Lievre, au Cerf, au Sanglier ; il parle des chiens courans, » de leurs différentes espèces & » des noms qu'on leur donnoit, il » décrit les laqs, les toiles ou les » rets dont les Chasseurs faisoient » usage, les armes dont ils se » servoient, les pièges qu'ils ten-

(5) La pêche, selon notre Auteur, étoit aussi d'un usage commun en Egypte, puisque celle du Lac de Mæris rapportoit quelquefois au Roi un talent d'argent par jour.

» doivent aux bêtes, les amorces  
 » empoisonnées qu'ils leur présen-  
 » toient ; tout cela dans le dernier  
 » détail, en sorte que l'on voit  
 » qu'il en étoit parfaitement in-  
 » struit.

La Chasse n'étoit pas moins un  
 objet d'émulation chez les *Romains*  
 & sous le regne d'*Auguste* même.  
 Ce fut enfin les délices de la plu-  
 part des *Empereurs*, & on trouve  
 encore que les Ecrivains célèbres,  
*Horace* (6), *Pline le Jeune* (7),  
 en firent un grand éloge.

Après avoir vu la Chasse faire  
 les délices d'un peuple comme les  
*Romains*, dont les jeux, les Spec-  
 tacles, les Fêtes pouvoient alléz  
 remplir le loisir, on n'est pas éton-  
 né de la retrouver chez des Na-  
 tions qui habitoient les forêts, &  
 dont elle étoit vraisemblablement  
 l'occupation la plus agréable dans  
 les *Gaules*. » Il y avoit au milieu de  
 » chaque Bourg un Arbre Sacré où  
 » les Chasseurs suspendoient quel-  
 » que partie des animaux qu'ils  
 » avoient pris & qu'ils consa-  
 » croient à leur Déesse *Arduina* ou  
 » *Arduenna* (8). . . . Les *Ger-  
 mains*, du tems de *Jules - César*,

» & les *Suèves*, qui étoient les  
 » plus puissans & les plus belli-  
 » queux de la *Germanie* . . . Les  
 » *Franks* qui s'établirent dans les  
 » *Gaules*, tous s'occupèrent de la  
 » Chasse . . . Ceux qui sont ver-  
 » sés dans nos Antiquitez n'igno-  
 » rent pas que la Chasse terminoit  
 » ces grandes assemblées que nos  
 » Rois tenoient autrefois sous le  
 » nom de Parlemens.

Quant aux *Auteurs anciens*, qui  
 ont traité en François de l'Art de  
 la Chasse, on en trouve parmi les  
 Souverains. » *Gaston Phœbus Com-  
 » te de Foix & le Roi Charles IX.*  
 » voulurent bien lui prêter leur  
 » plume. . . . Les Traitez plus mo-  
 dernes sont, comme on le sçait,  
 ceux de *Dufouilloux*, de *Salnone* ;  
 de *Savari*, qui a écrit en vers La-  
 tins, & enfin le Poème intitulé :  
*Diane, ou les Loix de la Chasse du  
 Cerf*, Ouvrage où les fictions in-  
 génieuses & le langage de la Poé-  
 sie sont très-heureusement em-  
 ployés (9).

Les deux Chapitres suivans ;  
 qui sont très-courts, terminent  
 cet Ouvrage ; ils concernent l'*Art  
 de l'Equitation & l'Art Gymnasti-  
 que*. Nous finirons notre Extrait  
 par une dernière observation :  
 l'Auteur, en disposant comme il a  
 fait, les différentes matieres qu'il  
 embrasse, n'explique pas s'il s'est  
 réglé pour l'ordre dans lequel il

(6) Lib. I. Ep. 18.

(7) Lib. I. Epist. 6. de la Traduction  
 de M. de Saci. Pline traite aussi de la  
 Pêche, Lib. II. Epist. 8.

OPPIEN D'ANAZARBE a compo-  
 sé sur la Chasse un Poème en 5 Livres,  
 qu'il dédia à l'Empereur Caracalla.

Némésianus, qui vivoit sous les Em-  
 pereurs Carin & Numérien, a fait un  
 Poème sur le même sujet.

(8) De Perrin, Elog. Histor. de la  
 Chasse.

(9) Ce Poème est de M. de Scré,  
 qui a donné depuis les *Maximes & Re-  
 flexions morales* traduites de l'Anglois,  
 avec une Traduction nouvelle en vers de  
 l'*Essai sur l'Homme* de M. Pope.

les place, ou sur le plus d'utilité & d'agrément dont ces mêmes matieres sont à la Société, ou sur l'étendue d'esprit que chacune d'elles semble exiger de ceux qui les traitent, ou sur le tems de leur origine, ou enfin sur les rapports qu'elles peuvent avoir entr'elles. Il seroit à souhaiter cependant qu'il eût communiqué ses idées sur cette

distribution : approfondir & déterminer quel rang les différentes parties des Belles - Lettres, des Sciences & des Arts doivent avoir dans leur Histoire, seroit un Ouvrage aussi intéressant pour l'esprit, & plus ingénieux de la part de l'Auteur que ne seroit cette Histoire même.

*HISTOIRE DES EMPIRES ET DES REPUBLIQUES ; depuis le Déluge jusqu'à J. C. où l'on voit dans celle d'Egypte & d'Assé la liaison de l'Histoire Sainte avec la Profane, & dans celle de la Grèce le rapport de la Fable avec l'Histoire. Par M. l'Abbé Guyon. Tome I<sup>r</sup>. Macédoniens, seconde Partie. A Paris, chez Hypolite-Louis Guerin & autres Libraires. in-12. pag. 662. non compris la Table des Matieres, 1740.*

NOUS avons rendu compte du quatrième Tome de cette Histoire dans notre Journal du mois de Décembre 1736. le cinquième que nous annonçons aujourd'hui est partagé en deux Volumes ; le premier, dont nous allons parler, est divisé en trois Livres. Nous ne pouvons mieux faire connoître les matieres que l'Auteur se propose d'y traiter, qu'en rapportant le commencement même de son Ouvrage, où il en donne comme le plan.

» Alexandre, après avoir surpassé,  
» se, dit M. l'Abbé Guyon, tous  
» les Héros de l'Antiquité, même  
» fabuleux, après avoir rendu  
» ses Capitaines vainqueurs de  
» tous les Rois de l'Asie, après les  
» avoir illustrés & enrichis, devint  
» par sa mort la ruine de plusieurs  
» d'entre eux, & fit éclater le bruit

» de ses armes, que sa chute & la  
» leur exciterent de toutes parts.  
» Le vuide qu'il laissa ne put se  
» remplir, lui seul avoit été capable  
» de faire tant de conquêtes, &  
» nul autre n'auroit été capable de  
» les conserver. Il étoit écrit que  
» ce Colosse seroit brisé & divisé  
» entre plusieurs Souverains. Mais  
» le partage ne devoit se faire que  
» par l'effusion du sang, & après  
» une cruelle guerre de plusieurs  
» années, où l'ambition renverse-  
» roit les uns sur les autres les  
» principaux compétiteurs.

M. l'Abbé Guyon entrant ensuite en matiere, raconte de quelle maniere, après bien des contestations, les Généraux d'Alexandre convinrent enfin de nommer pour son Successeur Philippe Aridée que Philippe pere d'Alexandre avoit eu d'une Courtisane ; & comme Ro-

xane, femme de ce Conquérant, étoit grosse, il fut arrêté que si elle accouchoit d'un garçon il seroit aussi déclaré Roi, ce qui étant arrivé trois mois après, ce Prince qu'on nomma Alexandre-Aigus, & Philippe-Aridée regnerent ensemble. Mais ces deux Princes étant incapables de gouverner par eux-mêmes une si vaste Monarchie, le second à cause de son bas âge, & le premier parce qu'il étoit presque imbécile; Perdicas, un des plus fameux Capitaines d'Alexandre, fut nommé Régent de l'Empire Macédonien, & les diverses Provinces qui le composoient furent partagées en trente-sept Gouvernemens.

Les projets ambitieux que formoient les principaux d'entre les Gouverneurs, & la jalousie dont ils brûloient les uns contre les autres, les avoient tellement occupés qu'aucun d'eux n'avoit pensé au corps de son maître, ou du moins ne s'étoit cru en droit de donner les ordres nécessaires en pareille occasion; sept jours s'étoient écoulés depuis sa mort, qu'il étoit encore sur son lit de parade, dans le même état que ses Gardes l'avoient apporté, aussi-tôt qu'il eut rendu les derniers soupirs. Quoiqu'on n'eût pris aucune précaution pour le conserver, & que les chaleurs du Pays fussent excessives, les Historiens, dit M. l'Abbé Guyon, ont avancé qu'on trouva son corps aussi sain & aussi entier qu'au moment de sa mort, d'où ils ont conclu qu'on ne devoit l'at-

tribuer qu'à l'excès du vin.

Mais Perdicas ne fut pas plutôt nommé Régent de l'Empire qu'il fit venir des Egyptiens & des Chaldéens pour l'embaumer, & qu'il n'épargna rien pour lui faire une pompe funèbre, digne, dit l'Auteur, du plus grand & du plus magnifique des Héros; on employa deux ans à la préparer; on fit élargir & réparer plus de 300 lieues de Pays qu'on comptoit depuis Babylone jusqu'en Egypte, où le corps du Conquérant de l'Asie devoit être transporté.

Il faut voir dans l'Auteur la description de cette pompe funèbre, la plus magnifique, selon lui, qui eût jamais été, & peut-être qu'on ait vûe depuis: quoique la singularité & la multitude des décorations en rendent la description très-difficile, il a cru qu'il ne pouvoit l'omettre sans ôter à l'Histoire un de ses plus beaux endroits.

Il s'attache principalement à nous donner une idée du Char qui portoit le corps d'Alexandre, & dont l'invention & le dessein se faisoient autant admirer que les richesses immenses dont il étoit couvert. » Ce Char avoit quatre ti-  
» mons, à chacun étoit attaché  
» quatre rangs de quatre mulets,  
» ce qui en faisoit 64 en tout,  
» chacun avoit une couronne &  
» un collier d'or enrichi de pierres  
» précieuses avec des sonnettes  
» d'or.... des deux côtes du Char,  
» & un peu derrière le Cercueil,  
» qui étoit rempli d'aromates &  
» de parfums, qui embaumoient.



» l'air , s'élevoit un Arc de triom-  
 » phe de douze coudées de haut  
 » sur huit de large , au haut du-  
 » quel étoit une Coquille ornée  
 » de toutes sortes de pierreries ,  
 » qui couvroit un Trône tout res-  
 » plendissant d'or & de pierres pré-  
 » cieuses. Celui-ci avoit pour base  
 » quatre têtes d'animaux avec des  
 » cornes qui ressembloient à des  
 » têtes de Cerf ou de Bouc , cha-  
 » cun avoit un collier d'or large  
 » environ d'un demi pied , & une  
 » couronne ou guirlande de même  
 » métal , mais peinte d'après natu-  
 » re . . . à chaque côté de l'Arc  
 » de Triomphe étoit une Victoire  
 » avec des Trophées d'armes d'or  
 » massif , & des Lions de la même  
 » richesse , qui sembloient la gar-  
 » der.

Le reste du Char que M. l'Abbé  
 Guyon continue de décrire , étoit  
 chargé de figures en relief & d'au-  
 tres ornemens qui avoient rapport  
 aux actions d'Alexandre , & qui de-  
 voient rendre toute la Machine  
 d'une pesanteur si énorme , qu'il  
 ne falloit pas moins que l'atêla-  
 ge dont nous avons parlé , pour  
 la mettre en mouvement.

Pour peu qu'on soit instruit de  
 la partie de l'Histoire qui fait l'ob-  
 jet de cet Ouvrage , on sent assez  
 qu'il n'est pas susceptible d'Extrait ,  
 nous nous contenterons simple-  
 ment d'indiquer en passant ce qui  
 nous a paru de plus propre à faire  
 connoître le caractère de l'Auteur  
 & la manière dont il a traité un  
 des morceaux de l'Histoire ancien-  
 ne , à la vérité le plus curieux , mais

en même tems le plus difficile à dé-  
 velopper , soit par le défaut d'Hi-  
 storiciens dont la plupart ont été per-  
 dus , soit par le nombre & la di-  
 versité des grands personnages  
 qu'il faut faire paroître tout à la  
 fois sur la Scène.

On verra dans ce Volume que  
 la discorde se mit bien-tôt & regna  
 continuellement parmi les plus  
 puissans des anciens Capitaines  
 d'Alexandre , qui , après la mort ,  
 commandèrent dans les plus gran-  
 des Provinces de son Empire ;  
 bien moins occupés de l'intérêt gé-  
 néral des peuples qui leur étoient  
 soumis , qu'à trouver les moyens  
 de s'aggrandir les uns aux dépens  
 des autres , ils ne cherchèrent  
 qu'à se détruire réciproquement ,  
 & se réunirent tous pour supplan-  
 ter le Régent de l'Empire.

Ptolémée Gouverneur d'Egypte ,  
 Antipater , Cratère , & Antigone ,  
 les plus puissans d'entre ces Gou-  
 verneurs se liguerent contre Per-  
 diccas , qu'ils accusoient d'abuser  
 de l'autorité que lui donnoit sa  
 qualité de Régent. Il avoit de gran-  
 des qualitez , mais fier du rang  
 qu'il occupoit , il le soutenoit avec  
 autant de hauteur que de dureté ;  
 il commandoit , dit notre Auteur ,  
 en Souverain , & se faisoit obéir  
 en Tyran. Mais ses violences &  
 ses cruautés l'ayant rendu odieux  
 aux siens mêmes , il fut massacré  
 dans son camp par ses propres  
 Soldats.

Il avoit attiré à son parti un des  
 anciens Généraux d'Alexandre ,  
 nommé Euménès , qui ne leur cé-

doit en rien pour le courage & pour l'expérience, mais qui les surpassoit tous par sa prudence, son zèle pour la Couronne & sa capacité pour les armes. C'est presque le seul personnage vertueux qu'on voye paroître dans cette Histoire, & dont les belles actions n'ayent point été ternies par ces traits de perfidie & d'ambition si ordinaires dans la Vie des Hommes Illustres de ce tems-là.

Comme son attachement à la Famille d'Alexandre lui avoit fait donner le commandement des Troupes de la Macédoine, & qu'il voyoit que les principaux Officiers avoient quelque peine à lui obéir, parce qu'il étoit étranger, & qu'ils témoignoient sur-tout une extrême repugnance pour tenir le conseil chez lui, il imagina, pour ménager leur délicatesse sur ce point, un stratagème capable d'en imposer à la superstition qu'il leur connoissoit. Il dit qu'il avoit vû en songe Alexandre dans une tente richement ornée, & assis sur un Trône d'or, & que ce Prince lui avoit déclaré, que si on lui en faisoit une semblable, il présideroit à leurs conseils, il les inspireroit dans leurs résolutions & les conduiroit dans toutes leurs entreprises. Cette vision prétendue fut regardée comme un oracle & un prodige auquel on n'osoit se refuser : » on fit aussi-tôt une tente » superbe, un Trône d'or sur le- » quel étoient le manteau de pour- » pre, le Sceptre & la Couronne, » & autour plusieurs sièges cou-

» verts de lames d'argent pour les » Officiers, qui avoient droit » d'assister au Conseil. Persuadé » que l'esprit d'Alexandre rési- » doit sur son Trône, on mit au » pied un brazier ardent, & à cô- » ré des boetes d'or remplies des » parfums les plus exquis, dont » les Officiers répandoient tour à » tout sur les charbons pour sacri- » fier au Dieu qui les inspiroit, & » qu'ils regardoient comme pré- » sent. Ce lieu fut appelé la Tente » d'Alexandre, on la dressa défor- » mais au milieu du Camp chaque » fois que l'Armée passoit d'un en- » droit à l'autre, & dans la suite Euménès fit valoir habilement cet innocent artifice pour retenir les Troupes dans leur devoir, & sur-tout lorsque Cassandre, qui méditoit des-lors de se faire Roi de Macédoine, entreprit de les débaucher pour les attirer à son service.

Mais depuis qu'Olympias mere d'Alexandre eut cruellement abrégé les jours de Philippe-Aridée & de la Princesse Eurydice sa femme, & que Cassandre, sous prétexte de venger leur mort, mais dans le fonds, pour se frayer le chemin au Trône, eût fait périr Olympias même, & renfermé dans une étroite prison le jeune Roi Alexandre, Roxane sa mere, Tessalonice sœur d'Alexandre le Grand, Déidamie fille d'Eacide Roi d'Epire, après tous ces attentats, que l'Auteur décrit d'une manière intéressante, le titre de vengeur & de défenseur de la Famille Royale,

» donna aux armes d'Euménès un  
» poids & une autorité , qu'elles  
» n'avoient pu encore lui acquérir  
» jusqu'alors.

Cependant après s'être signalé  
par une infinité de belles actions  
qui l'égalent aux plus grands  
Hommes de l'Antiquité , après  
avoir été constamment le seul de  
tous les anciens Généraux d'Ale-  
xandre , qui parut toujours n'a-  
voir eu en vûe que le bien com-  
mun de l'Etat , & les droits des  
Successeurs légitimes d'Alexandre,  
il fut livré par ses propres Soldats  
entre les mains d'Antigone , qui  
malgré les prières de ses princi-  
paux Officiers & celles mêmes de  
son fils Démétrius , qui vouloient  
sauver un homme si respectable ,  
se déterminâ enfin à le faire mou-  
rir.

Ce Démétrius est le fameux Po-  
liorcète qui joue un si grand rôle  
dans cette Histoire , on en trouve-  
ra ici un portrait assez étendu ,  
nous le rapporterons d'autant plus  
volontiers qu'il servira à donner  
quelque idée des autres portraits  
que l'Auteur a répandus assez fré-  
quemment dans ce Volume.

» On voyoit déjà , dit-il , en la  
» personne de ce jeune guerrier un  
» de ces hommes rares & incon-  
» cevables , qui ne paroissent qu'a-  
» vec les phénomènes , & qui en  
» sont eux-mêmes dans l'humani-  
» té. Démétrius scût allortir le der-  
» nier degré des vices & des ver-  
» tus contraires. Il se donnoit tout  
» à son plaisir sans rien ôter à ses  
» devoirs ; à table il paroissoit

» n'avoir d'inclination , de goût ,  
» d'attraits que pour le vin & la  
» bonne chère ; dans les marches  
» & dans les campemens , person-  
» ne n'étoit plus dur , plus détaché ,  
» plus insensible aux besoins , à la  
» disette , aux injures de l'air.  
» Toutes les grâces , la douceur  
» & la politesse de la Cour affai-  
» sonnoient ses manières , son  
» abord , ses conversations. Fal-  
» loit-il attaquer une Armée , faire  
» un Siège , punir une Ville , se  
» venger de ses ennemis , c'étoit  
» moins un homme qu'un Lion , qui  
» sembloit altéré de sang humain ,  
» & n'avoir d'autre plaisir que ce-  
» lui de le faire couler par torrens.  
» Né avec le tempéramment de la  
» volupté même , il se livroit sans  
» pudeur aux débauches les plus  
» sales & les plus honteuses. Ses  
» soupers étoient des assemblées  
» de Courtisannes ; ses amis , de  
» jeunes libertins , sans respect  
» pour la nature ; sa tente , un  
» lieu de prostitution. . . . Cepen-  
» dant après avoir passé la nuit  
» dans toutes sortes d'excès , il  
» étoit le premier dès le lever du  
» Soleil à la tête de ses Troupes ;  
» il donnoit ses ordres , il agissoit  
» avec autant de gravité , de pre-  
» sence d'esprit , & de fraîcheur ,  
» que s'il fût sorti du plus grand  
» repos. Prodigue & dissipateur  
» sans modération , lorsqu'il s'a-  
» gissoit de sa table , de son luxe ,  
» de ses équipages , de ses plaisirs ,  
» de tout ce qui flatte les Grands ,  
» quand ils se livrent au faste , il  
» avoit une autre qualité rare par-

» mi eux , & presque incompati-  
 » ble , c'étoit d'être magnifique  
 » dans ses recompenses , pour re-  
 » connoître un bienfait , une belle  
 » action , une découverte dans les  
 » Arts & les Sciences. L'esprit ne  
 » se ressenoit point des dissipa-  
 » tions de la vie ; du plaisir il passoit  
 » à l'application la plus sérieuse.  
 » Il inventoit aisément les choses  
 » les plus difficiles , il les perfec-  
 » tionnoit de même , il effaçoit les  
 » Maîtres , il étonnoit ses enne-  
 » mis même dans ses productions.  
 ( L'Auteur rapporte cela , sans  
 doute , a la fameuse Hélepole ,  
 ou Machine à prendre des Villes ,  
 dont Démétrius fut l'inventeur ,  
 & dont on trouvera la description  
 dans cet Ouvrage ). » Les Mécha-  
 » niques sur-tout sembloient être  
 » plus faites pour lui que lui pour  
 » les Mécaniques. On admiroit ses  
 » ouvrages en ce genre , & sur-  
 » tout la légèreté des Galères qu'il  
 » avoit imaginées. Démétrius étoit  
 » homme de plaisir , & homme  
 » de guerre , doux & cruel , sui-  
 » vant l'occasion ; intempérant &  
 » le plus sobre de son Armée , vo-  
 » luptueux & austère , prodigue  
 » dans son luxe , & généreux en-  
 » vers les autres. En apparence  
 » sans cesse dissipé , & cependant  
 » toujours occupé de choses sérieu-  
 » ses , d'un nouveau projet , ou  
 » de quelque découverte. Chacun  
 » de ses objets faisoit dans son  
 » ame une impression si forte ,  
 » qu'on voyoit toutes les passions  
 » peintes sur son visage , quoiqu'il  
 » en eût tous les traits beaux &

» réguliers , jamais les plus grands  
 » Maîtres ne purent réussir à son  
 » portrait , ni à ses statues , tant il  
 » y avoit de choses à exprimer  
 » dans sa physionomie.

A l'occasion du projet que Dé-  
 métérius forma pour se rendre maî-  
 tre de la pêche de bitume qui se  
 faisoit principalement sur le Lac  
 Asphaltide ; projet qu'il fut con-  
 traint d'abandonner , parce que  
 les Arabes brûlerent les vaisseaux  
 qu'il avoit préparés pour cette en-  
 treprise. M. l'Ab. G. fait une note  
 dont nous dirons quelque chose ,  
 en avertissant qu'il en a usé de mê-  
 me dans tous les endroits où il  
 s'agissoit de certains points de Gé-  
 ographie , de Chronologie , & de  
 Critique , dont la discussion au-  
 roit pu interrompre le fil de sa  
 narration.

Ce Lac , dit-il , est le même qui  
 est appelé quelquefois , *la Mer de*  
*Solome* , par d'autres *la Mer morte*  
 ou *la Mer salée* , il en donne les  
 raisons . . . . . il ajoute » qu'on y  
 » voit flotter des morceaux de bi-  
 » tume de la grosseur d'un Taureau  
 » & quelquefois de plus considéra-  
 » bles , qu'on prendroit pour des  
 » Isles flottantes. L'odeur s'en ré-  
 » pand au loin , & souvent infecte  
 » l'air. Ce bitume est , à ce qu'on  
 » prétend , le plus parfait que l'on  
 » puisse trouver. Il sert à diverses  
 » compositions de la Pharmacie ,  
 » & les Egyptiens le viennent en-  
 » lever pour embaumer leurs  
 » morts ; ils n'ont pas besoin de le  
 » mêler avec d'autres aromates.  
 » Les Voyageurs donnent au Lac  
 » Asphaltide

» Aſphaltide environ 35 de nos  
 » lieues de nord au ſud , & près  
 » de 8 dans ſa plus grande lar-  
 » geur. Il n'a point d'iffue non plus  
 » que la Mer Caſpienne, & toutes  
 » les eaux qui y entrent ſe per-  
 » dent dans des abîmes ſouſter-  
 » rains. « Notre Auteur avertit  
 qu'il parle d'après Diodore de Sici-  
 le, Prideaux, le Pere Calmet, & la  
 Martiniere.

Après avoir expoſé les différen-  
 tes révolutions par leſquelles tous  
 ceux qui compoſoient la famille  
 d'Alexandre , Princes ou Princeſ-  
 ſes , furent tour à tour le joüet &  
 la victime des quatre principaux  
 Gouverneurs de ce grand Empire,  
 M. l'Ab. G. termine ce premier  
 Livre en montrant, ſuivant le but  
 de ſon Ouvrage , l'accompliſſe-  
 ment des Prophéties dans le dé-  
 membrement qui ſe fit des Etats  
 d'Alexandre , & dans la maniere  
 dont ils furent partagés entre Caſ-  
 ſandre , qui prit le titre de Roi de  
 Macédoine , Lyſimaque celui de  
 Roi de Bythinie, Séleucus celui de  
 Syrie, & Ptolémée celui d'Egypte.

» Par ce partage fut accompli  
 » l'Oracle de Daniel , à qui le Sei-  
 » gneur avoit révélé ces grandes  
 » révolutions 233 ans auparavant ;  
 » l'eſprit eſt enlevé , *ajoute t il* ,  
 » quand on met la Prophétie à  
 » côté des événemens qu'elle an-  
 » nonce. « Il rapporte enſuite en  
 entier les deux endroits du Pro-  
 phete , qui, ſans autre explication,  
 ſuffiſent , ſelon lui , pour en con-  
 clure : » qu'on ne pouvoit désigner  
 » plus diſtinctement , & ſous de

*Novemb.*

» plus ſublimes emblèmes le vain-  
 » queur de Darius & le fort de ſes  
 » conquêtes.

L'Auteur , dans le ſecond Livre,  
 continue l'Histoire des Rois de  
 Macédoine , l'on y voit une ſuite  
 de révolutions d'autant moins  
 étonnantes, qu'il nous repreſente  
 les Princes de ce ſiècle comme des  
 hommes ſans foi & ſans probité ,  
 qui, ennemis les uns des autres par  
 l'effet de leur jaloſie & de leur  
 ambition , ne connoiſſoient aucun  
 principe de l'équité naturelle; l'en-  
 vie deſordonnée de s'agrandir fai-  
 ſoit toute la règle de leur conduite,  
 il ſuffiſoit qu'une Place , une Pro-  
 vince fût à leur bienséance pour les  
 déterminer à tenter auſſi-tôt toutes  
 les voyes poſſibles de ſ'en ren-  
 dre les maîtres , & pour employer  
 indifféremment le fer ou le poiſon  
 contre tout ce qui faiſoit obſtacle  
 à leur ambition. C'eſt en partie à  
 la multitude & à la promptitude  
 de ces révolutions , qu'il faut at-  
 tribuer les obſcuritez qui ſe trou-  
 vent dans la ſuite des Rois de Ma-  
 cédoine , ſoit par rapport à la  
 durée de leur regne , ſoit ſur les  
 principales circonſtances de leur  
 vie.

Ainſi Ptolémée-Céraunus ayant  
 été tué dans un combat que les  
 Gaulois lui livrerent, les Macé-  
 doniens lui donnerent pour Suc-  
 ceſſeur Méléagre ſon frere ; mais  
 deux mois après ayant reconnu  
 que ce Prince étoit indigne de  
 porter la Couronne , ils la lui ôte-  
 rent pour la mettre ſur la tête  
 d'Antipater , neveu de Caſſandre.

R r r r

On ne sçait par quelle raison , dit l'Auteur , Antipater n'en jouit que 45 jours ; ce qui lui fit donner le nom d'*Étéfien* , par allusion à ce vent du nord , que l'on disoit ne regner tous les ans que ce même nombre de jours. Il en est de même de Sosthènes qui lui succéda ; M. l'Ab. G. avoit qu'on ignore combien il regna , & de quelle manière il termina ses jours ; on sçait seulement qu'il remporta deux victoires contre les Gaulois.

Il montre aussi que Scaliger , Gronovius , & tous les Auteurs qu'il a lus , se sont trompés après Eusèbe , sur la durée du règne d'Antigone-Gonatas , parce qu'ils l'ont confondu avec Antigone-Doson son second Successeur :  
 » Aussi faut-il reconnoître , *dit-il* ,  
 » que ces trois regnes de Gonatas ,  
 » de Démétrius son fils , & de Doson sont extrêmement difficiles à  
 » débrouïller , par la faute des anciens qui n'en ont dit que très-peu de choses , presque toujours  
 » contradictoires , & qu'il est impossible de concilier. M. Pri-  
 » deaux , *continue-t-il* , qui a senti  
 » ces difficultez , a passé sous silence le détail de ces regnes contre son ordinaire & son objet.  
 » Peut-être ne s'en est-il pas aperçu , n'en voyant rien dans  
 » Ussérius qu'il suit pas à pas.

Nous observerons en passant qu'il s'est glissé une petite inadvertence dans l'endroit où l'Auteur raconte que Lutarius , un des chefs de ces peuples ayant fait alliance avec Nicomède. Roi de Bythinie ,

l'avoit aidé à détrôner Zibètes , on plutôt Ziboètes , qui regnoit sur une partie de cet Etat. Ziboètes étoit pere de Nicomède , & par conséquent ce ne fut point lui , mais Zibocés qui fut chassé de la Bythinie par le secours des Gaulois.

En parlant de la célèbre défaite de Brennus arrivée au pied de la montagne sur laquelle le Temple de Delphes étoit bâti , & de la persuasion où les Grecs furent qu'Apollon avoit combattu en leur faveur , & fait servir tous les éléments à la défense de son Temple que les Gaulois vouloient mettre au pillage , notre Auteur pense avec un Moderne que le merveilleux qu'on a mis dans le recit de quelques-unes des circonstances de cet événement , & » principale-  
 » ment dans ce que les Payens ont  
 » dit de l'orage survenu tout à  
 » coup à l'approche du Temple ,  
 » & des gros quartiers de rochers  
 » détachés miraculeusement des  
 » montagnes pour écraser ces  
 » Troupes sacrilèges , doit se réduire à une grêle de traits lancés  
 » contre les ennemis , & à de grosses pierres roulées du haut des  
 » montagnes sur eux ; événemens  
 » tous naturels & ordinaires dans  
 » ces sortes d'attaques , auxquels  
 » les Prêtres intéressés à faire valoir le pouvoir de leur Dieu , ont  
 » donné un air de prodige  
 » & de miracle , & que la crédulité des peuples , fort portés à  
 » donner dans le merveilleux , aura reçus & crus sans examen.

Les exploits des Gaulois dans

la Macédoine & dans la Thessalie avec leur établissement dans une partie de l'Asie, ne sont pas un des endroits les moins curieux de ce Livre.

Dans le troisième & dernier où il est principalement question des guerres que les Romains eurent avec Philippe pere de Persée, & avec Persée lui-même, M. l'Ab. G. relève dans ses notes différentes erreurs de Tite-Live. La premiere roule sur l'année où les Romains déclarerent pour la seconde fois la guerre à Philippe. Tite - Live place cet événement l'an 544. de la fondation de Rome, mais M. l'Ab. G. le recule de huit ans, il avoüe en même tems que cette date lui a donné beaucoup d'embarras; la difficulté est de la faire concourir avec les années de la fondation de Rome, la suite des Consuls, & les années avant J.C. & il regarde cette date comme un problème qui mérite toute l'attention de ceux qui s'intéressent à l'Histoire Romaine. L'autre endroit attaque plus directement Tite-Live, il lui reproche une partialité manifeste contre Persée, c'est au sujet des plaintes que ce Prince fit contre Démétrius son frere, qu'il accusoit fausement d'avoir attenté à sa vie.

» J'ennuierois certainement, » *du notre Auteur*, si je rapportois » ces longs discours directs, que » Tite-Live fait tenir ici à Philippe & à ses deux fils. C'est un » Episode plus digne du Théâtre & » du Roman que de l'Histoire. Il

» faut être Tite-Live, & aimer » autant le style diffus & emporté, » pour adopter des discours que » lui-même appelle, *d'une heure*, » qui sont entierement de l'Ecri- » vain, & qui n'ont d'autre fon- » dement ou vraisemblance que » la conjecture. Tout se passe, » dit-on, dans le secret, & on le » rapporte mot à mot. Démétrius » avoit plu aux Romains, c'en » étoit assez pour le combler des » plus grandes louanges. Philippe » au contraire & Persée furent » toujours leurs ennemis; il fal- » loit donc charger leur portrait, » leurs discours & leur conduite. » Telle est la maxime de cet Au- » teur continuellement partial, » qui ne cherchoit qu'à faire bril- » ler son éloquence & sa nation. » La noble simplicité de l'Histoire » doit éviter l'un & l'autre. « Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier cette critique.

Il l'accuse encore dans un autre endroit *de ne pas garder la vraisemblance ni la possibilité, par l'envie qu'il a de répandre la honte, la faiblesse, & le ridicule sur toute la conduite de Persée.* Parmi un grand nombre de traits qu'il en pourroit citer; il dit, pour en donner un exemple, que si on en croit Tite-Live, Persée étoit à Dium, tandis qu'Hippias & le Consul disputoient le passage d'Octolophe, que ce Roi entendoit les cris des Macédoniens, & que par ignorance, par lâcheté, ou par aveuglement, il négligea d'envoyer du secours aux siens. Mais, suivant notre

Auteur, ce reproche n'est fondé que sur une grossière ignorance de Géographie. Il n'y a qu'une Octolophe & qu'une Dium, & ces deux Villes sont éloignées entre elles d'environ 50 lieues, suivant les positions des meilleurs Géographes, & en particulier de M. de l'Isle. Or quelle possibilité d'entendre des cris à une telle distance, ou même de sçavoir ce qui s'y passoit. » Cependant, *poursuit* : « L'un Ecrivain moderne a adopté toutes ces fictions imaginaires de l'Historien déclamateur, » & elles lui ont servi de fondement à de grandes réflexions, » d'ailleurs fort sensées, mais qui pèchent dans l'application. Les » premières règles de la critique » donnent au moins lieu de le présumer. » Notre Auteur insiste ensuite sur quatre considérations principales, qui doivent, selon lui, rendre très-suspecte la face sous laquelle Tite-Live fait envisager ce Prince, & nous faire extrêmement regretter la perte des Ouvrages de Polybe dont il prétend que la modération nous auroit appris la vérité.

Il ne trouve pas non plus que Plutarque ait été plus équitable au sujet de Persée : cet Historien raconte que ce Prince, dans le commencement de la fameuse bataille dont la perte entraîna celle de sa Couronne & de ses Etats, au lieu de soutenir ses Troupes par sa présence, se retira dans un Temple d'Hercule, comme si, dit cet Hi-

storien, Hercule étoit un Dieu à recevoir les offrandes des lâches ; mais outre *qu'il est prouvé*, dit M. l'Ab. G. *que cet Ecrivain en impose*, & *qu'il n'a vécu que longtemps après cette guerre*, Possidonius qui dit s'être trouvé à cette bataille, & qui a écrit la Vie de Persée, assure que ce Roi, loin de s'en être absenté, s'y comporta avec beaucoup de bravoure, & qu'il y fut même blessé.

Quoiqu'il en soit, nous avouons qu'en ne consultant même que ce que notre Auteur rapporte des dernières actions de Persée, du découragement dans lequel il tomba après sa défaite, & de la manière dont il se livra lui-même à Paul-Emile son vainqueur, il est difficile de concevoir une opinion avantageuse du courage & de la constance de ce Prince.

Avec lui finit le Royaume de Macédoine, les Romains la mirent au nombre des autres Provinces que le sort des armes avoit déjà subjuguées : » Et voila, *dit M. l'Ab. G.* le terme où aboutirent » enfin la force, la bravoure, l'impétuosité, les projets, l'ambition, les conquêtes & la puissance » ce de la plus florissante, la plus » redoutable, & la plus vaste Monarchie qui ait jamais paru.

C'est par cette grande révolution que finit le troisième & dernier Livre de ce cinquième Volume ; nous donnerons l'Extrait du sixième dans le Journal suivant.



*PANEGYRIQUES, SERMONS, HARANGUES ET AUTRES Pièces d'Eloquence : par feu M. de la Parisiere, Evêque de Nîmes. A Paris, chez Giffey, rue de la vieille Bouclerie ; chez Bordelet, Lambert, & Durand, rue S. Jacques, 1740. deux vol. in-12. Tom. I. pag. 438. sans un Avertissement, Tom. II. pag. 355. Avec Approbation & Privilège.*

C E sont des Ouvrages Posthumes que contient le Recueil dont nous allons rendre compte. M. de la Parisiere, né en 1667, nommé à l'Evêché de Nîmes en 1710, mourut en 1736. Plusieurs autres particularitez qui concernent ses mœurs, son caractère & ses talens se trouvent dans l'Avertissement que l'Editeur a mis à la tête du premier Volume, c'est-là qu'il faut lire encore l'Eloge de ce Prélat tiré de l'Histoire des Evêques de Nîmes (1), ainsi que quelques réflexions de l'Editeur sur le genre d'éloquence le plus convenable, selon lui, aux Prédicateurs ; principes qu'il propose avec d'autant plus de confiance, qu'il trouve dans leur assemblage le portrait de l'Orateur dont il fait en même tems l'éloge.

Le premier Volume de ce Recueil renferme deux Panegyriques de Saints, six Sermons, une Exhortation sur l'Aumône, & un Discours prononcé dans la Cathédrale de Nîmes, aux approches de la contagion.

Réduits, comme nous le sommes, à ne pouvoir parler que sommairement de ce nombre de Pièces, nous choisissons du moins

les endroits qui pourront le mieux caractériser l'Auteur.

Nous remarquerons d'abord qu'en général les Textes sur lesquels M. l'Evêque de Nîmes fonde presque tous ses Discours, sont simples, & ne présentent pas du premier coup d'œil à l'esprit, toute la fécondité qu'on leur trouve dans la suite, par l'abondance avec laquelle l'Orateur emploie les autorités prises dans l'Ecriture; les réflexions nombreuses que lui fournissent les propositions qu'il avance, & les applications qu'il en fait aux mœurs communes du siècle. Dans le Panegyrique de S. Ignace, par exemple, voici quel est son Texte : » Le Seigneur a réglé la charité en moi (2). « Ce portrait, qui se trouve être en abrégé celui du Saint dont il commence l'Eloge, produit d'abord deux réflexions applicables, particulièrement à deux sortes de devoirs qui sont loin encore de la perfection de leur état. A ceux qui l'étant devenus de bonne foi, conservent encore dans la pratique des bonnes œuvres, une certaine singularité, un manque de suite, qui leur étoit ordinaire, quand ils

(1) Cet Ouvrage est de M. Ménard, Associé de l'Académie de Marseille.

(2) Ordinavit in me Charitatem. Cant. II.

n'avoient que des vûes , que des occupations purement humaines. Et aux devots qui n'ayant pas les inclinations qui empêchent de l'être , mais qui manquant d'une certaine ferveur , sont gens de bien , plutôt , pour ainsi dire , par indifférence pour le crime que par attachement pour la vertu. L'Orateur expose donc : « Que s'il est rare » de trouver une véritable charité » parmi les hommes , il est bien » plus rare encore d'y trouver une » charité parfaitement réglée. « Quelle est la charité qui anime *S. Ignace* ? » Un grand amour de Dieu » toujours utile au prochain , un » grand amour du prochain toujours glorieux à Dieu. « C'est de ces deux sources que l'Orateur fait naître toutes les vertus reconnues dans ce Saint ; vertus prouvées par des travaux de tous genres ; plus admirables à mesure qu'ils se multiplient , & toujours ayant pour unique objet la gloire de Dieu & le bonheur des hommes. » La crainte , dit le *Panegyriste* , qui est d'ordinaire le premier motif de notre retour vers Dieu ; & qui peut-être , hélas , est quelquefois le seul mobile de plusieurs Chrétiens , n'eût plus de place dans son cœur qu'autant qu'il en falloit pour le préserver de l'illusion : l'amour seul & le plus pur amour anime tous ses desirs : « mais cet amour pur , & c'est - là ce qui le caractérise davantage , ne diminue jamais dans *S. Ignace* , au milieu même des ravissements & des extâ-

ses , l'esprit d'humilité qui naît de la vue de notre faiblesse. » Sca-  
chant faire le discernement des dons de Dieu , toujours en garde contre les révélations ; il les tint presque toutes pour suspectes & estima les plus avérées bien moins que l'obéissance & l'humilité.

Pour donner la véritable idée du zèle de *saint Ignace* , l'Orateur le peint tout à tous ; bien différent de ces hommes pieux dont la charité délicate choisissant les objets qui doivent occuper leur zèle , ne s'appliquent qu'aux travaux qui flattent en secret leur goût , leur caractère ; indifférens & peu propres à tout ce qui n'est pas selon leur sens : mais actifs , ingénieux quand il s'agit du genre de bien qu'ils aiment à faire , leur zèle bien approfondi a tout le caractère des passions.

Dans un Sermon sur les plaisirs M. l'Evêque de Nîmes n'établit pas seulement par les autorités qu'il tire de l'Ecriture ce qu'il a dessein de persuader à ses auditeurs : c'est aussi dans leur raison même , c'est dans leur propre expérience qu'il puise les moyens de les convaincre. » Je ne veux ( leur dit-il ) contre vous , que votre propre aveu , & prenant ces plaisirs pour ce que vous voulez qu'ils soient ; je dis en premier lieu , que le Chrétien est infidèle , de rechercher les plaisirs suspects : je dis en second lieu , que le pécheur est injuste de se permettre des plaisirs légitimes.

Pour fonder ces deux propositions , il fait d'abord un portrait des engagemens de la vie Chrétienne , qu'il oppose à la recherche de ces plaisirs » qui ne nous » paroissent suspects & coupables » qu'à demi, que nous ne voulons » pas qu'on condamne , mais que » nous n'osons justifier pleinement. Il démêle les subterfuges par lesquels les uns se font eux-mêmes illusion pour ne point voir les dangers auxquels ils s'exposent. Les fausses conciliations que d'autres conçoivent entre ces usages dangereux , & la vérité du Christianisme : » osez- » vous , *leur dit-il* , vous permettre de dessein prémédité ce que » vous voulez qui puisse être excusé , mais que vous ne sçauriez » disconvenir qui n'ait besoin de » l'être. Quand vous aimez mieux » hazarder une transgression capitale que de vous refuser un plaisir qui en est pour le moins une » légère. . . . Quand vous êtes toujours d'accord avec l'ennemi de » votre Dieu , & que vous ne voulez rompre avec lui qu'à l'extrémité. . . . Quand disposant , pour » ainsi dire , de votre autorité du » degré d'amour qui est dû à l'Etre » Suprême , vous décidez par votre conduite qu'il est permis de » le servir mal , & qu'il n'est défendu que de le trahir.

Il trace ensuite une image des plaisirs convenables à l'état de Chrétien , & cette peinture prescrit un genre de vie dont la douceur , l'égalité & d'autres avanta-

ges encore se présentent si naturellement à un bon esprit , qu'on voit des gens du monde l'embrasser presque entièrement , guidés seulement par les vûes de la Sagesse humaine.

La seconde partie est employée à prouver que le pécheur est injuste » de se permettre les plaisirs » légitimes. « La nécessité de la pénitence établie ensuite , M. l'Evêque de Nîmes explique comment elle doit influer sur toute notre vie. Il fait voir que quand notre jeunesse est passée , ou lorsqu'il même que dans la jeunesse nous manquons de ce qui fait réussir dans le monde ; notre éloignement pour les plaisirs au lieu d'être un sacrifice n'est souvent qu'une secrète inspiration de notre amour propre qui nous fait sentir que ces plaisirs nous fuyent , & que les quitter ce n'est que s'épargner des dégoûts. L'Orateur fait connoître encore que dans cette situation , la vie pénitente dont on se pare sans fausseté , mais qui n'a pour première cause que le découragement de courir sans fruit , après les dissipations , après les erreurs du monde n'est qu'un autre rôle qu'on joue sur le même théâtre , & qu'attendu la malignité humaine , comme les motifs secrets de notre conduite sont presque toujours pénétrés , il arrive qu'après avoir scandalisé le monde nous sommes bien loin de l'édifier.

Encore une des Pièces principales de ce Volume , c'est un *Sermon pour le jour de la Pentecôte* , prêché

devant le feu Roi. M. l'Evêque de Nîmes commence ainsi à donner une grande idée de cette Fête. « Les autres Solennitez ne sont » que le simple souvenir du Mystère passé, celle-ci en est le renouvellement. « Ensuite, après avoir fait remarquer combien les dispositions dans lesquelles les Chrétiens d'aujourd'hui attendent le *saint Esprit*, diffèrent de celles des premiers Chrétiens; il passe à ces deux propositions qui deviennent l'ame de tout son Discours: la première, « Que l'esprit de Dieu » a triomphé de l'esprit du monde, » dans le tems que le Christianisme n'étoit encore que dans ses commencemens: « La seconde, » Que l'esprit du monde triomphe » de l'Esprit de Dieu dans le tems » que le Christianisme devoit être » dans sa perfection.

Pour mettre d'abord sous les yeux tout ce qui concourut à combattre l'établissement du Christianisme, obstacles que la descente du *saint Esprit* dissipa successivement: « Souvenez-vous, dit l'Orateur, de l'état de l'Empire Romain à la naissance du Christianisme. . . . Quelle juste prévention ne regne pas parmi nous en faveur de ce peuple si grand, si sage, de ce Peuple Législateur; & si j'ose m'expliquer ainsi, de ce peuple de Héros, de ce peuple Roi! Quelles armées! Quelles richesses! Quelle splendeur! Quelle Majesté! Quels Hommes illustres dans tous les caractères! Quels modèles pour tous les siècles,

de tout ce que la gloire & la sagesse humaine ont de plus éclatant! Mais en même tems quel étoit l'attachement de ces hommes pour leurs Dieux, auxquels ils se croyoient redevables de l'empire du monde! . . . « Cependant, continue-t-il plus loin, » le Christianisme est reçu » par toute la Terre. . . . La Religion pénètre chez les peuples où la raison & l'humanité, étoient jusqu'alors inconnues, » le Scythe féroce porte le joug du Seigneur: la chasteté est reçue chez les *Corinthiens*, où la volupté avoit établi son empire. La foi aveugle souvent les esprits curieux d'*Athènes*. L'*Egypte* peuple de Solitaires, ou plutôt d'Anges terrestres, ces cavernes où elle alloit chercher des bêtes pour les adorer. Les puissances se soulevent en vain contre les Chrétiens, irritées de leur culte, & plus encore de leur vertu. . . . « Ceux qui les persécutent, qui les martyrisent, ne peuvent avoir seulement l'avantage de s'en faire haïr: « Dans ces heureux tems, c'est encore l'Orateur qui parle: » On étoit sûr de trouver la vérité dans la conduite des Fidèles; savoir, leur Vie; étoit avoir, sans interruption, une tradition de sainteté presque aussi constante, presque aussi sûre que l'est celle des Dogmes. Mais aujourd'hui . . . si le monde n'a pas décidé contre toutes les maximes de l'Evangile par des principes opposés, comme il en a établi » sur

» sur la vengeance, l'ambition, la  
 » vanité. . . n'a-t-il pas du moins  
 » donné à tant de vices des noms  
 » qui adoucissent, qui font dispa-  
 » roître l'horreur qu'ils devoient  
 » inspirer. On accorde des éloges  
 » aux vertus Chrétiennes, mais c'est  
 » tout ce qu'on fait pour elles, on  
 » ne veut pas même vivre avec ceux  
 » qui les pratiquent. Ne s'accom-  
 » mode-t-on pasmieux dans le com-  
 » merce, d'un homme qu'on voit en-  
 » tièrement livré aux usages, aux  
 » plaisirs du monde, au faste, aux  
 » excès? mais qu'on reconnoît in-  
 » considéré, présomptueux, parce  
 » qu'il a l'esprit borné & frivole :  
 » critique & méprisant par grossière  
 » ignorance, & plus souvent par pu-  
 » re malignité : envieux sans autre  
 » sujet de l'être, qu'une peine secrète  
 » que lui cause la satisfaction d'au-  
 » trui : faux pour cacher seulement  
 » les défauts qui diminueroient de sa  
 » considération, de son crédit, sans  
 » songer à dissimuler ceux qui lui  
 » ôtent toute estime : & enfin impie  
 » peut-être, ou plutôt qui s'étudie à  
 » le paroître par la fausse idée qu'il  
 » s'est faite d'un *esprit fort* : ne le  
 » recherche-t-on pas ce même hom-  
 » me, par préférence à celui qui  
 » n'ayant pas le langage des passions,  
 » ne met dans la société que la dou-  
 » ceur, l'égalité, l'équité, la discrétion,  
 » le zèle à rendre service, l'indulgence  
 » pour les défauts d'autrui, la gaieté  
 » décente, le goût des plaisirs qui  
 » n'ont rien de dangereux, enfin toutes  
 » les qualités de l'homme véritablement  
 » Chrétien?

Dans son *Exhortation sur l'Au-*  
*Novemb.*

*mône*, M. l'Evêque de Nîmes re-  
 marque avec un juste discernement  
 une sorte d'avantage que cet acte  
 de piété a sur tous les autres :  
 » Graces à la Divine Providence,  
 » dit-il, les âmes charitables sont  
 » respectées du siècle le plus cor-  
 » rompu ; & le libertin critique, à  
 » qui les gens de bien sont un sujet  
 » de dérision & de scandale, & dont  
 » la censure n'épargne pas les plus  
 » héroïques vertus, n'a encore  
 » osé attacher à l'*Aumône* ni honte  
 » ni ridicule.

Nous terminerons cet Extrait en  
 rapportant un fragment du *Ser-*  
*mon sur la Paix*, morceau bien di-  
 gne de l'attention des Lecteurs.  
 M. l'Evêque de Nîmes y consi-  
 dère les malheurs que la France  
 venoit d'essuyer comme des épreu-  
 ves utiles au salut de son Roi (3).  
 » Si c'est, continue-t-il, parce que  
 » vous l'aimez ce digne Monarque,  
 » que vous avez voulu nous affli-  
 » ger, nous vous en bénissons, Sei-  
 » gneur, heureux de pouvoir ser-  
 » vir à son bonheur éternel, com-  
 » me nous nous flattons d'ajouter  
 » quelque chose, par notre amour  
 » à sa félicité temporelle . . . Il a  
 » fallu que la tentation l'éprouvât,  
 » elle l'a éprouvé, & son cœur  
 » toujours inébranlable, n'a con-  
 » nu ni découragement ni murmu-  
 » re. Il ne s'est point élevé contre  
 » vous, & il ne s'est humilié que de-  
 » vant vous seul, jamais il n'a été plus  
 » juste, ni plus Roi. Mais après cette  
 » épreuve qui a mis sa soumission  
 » & son courage dans un si grand

(3) Louis XIV.

S s s s

» jour, & l'a garanti du piège de  
 » ses propres vertus ; vous avez  
 » fait revivre toute sa fortune. ...  
 » Ah s'il est de l'ordre de votre ju-  
 » stice que les peuples se ressen-  
 » tent des vertus de leurs Rois,  
 » nous ne sommes pas dignes de

» toute sa prospérité qui a réjailli.  
 » sur nous, & nous méritons bien  
 » plus que les disgrâces dont nous  
 » avons été les victimes.

Nous donnerons dans un des  
 Journaux suivans l'Extrait du se-  
 cond Volume.

*CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE SAINTE ET DES  
 Histoires étrangères qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à  
 la Captivité de Babylone : par Alphonse de Vignoles. 1738. A Berlin,  
 chez Ambroise Haude. in-4°. 2 vol. Tom. I. pag. 79c. Tom. II. pp. 866.  
 non compris la Table des matieres.*

C E grand Ouvrage est dédié à la Reine de Prusse, aujourd'hui Douairière, Princesse qui relève l'éclat de son rang par ses qualitez vraiment Royales, & qui par le goût qu'elle a pour les Lettres, & par la protection qu'elle accorde à ceux qui les cultivent, mérite parfaitement tous les éloges que Monsieur de Vignoles lui donne dans l'Épître Dédicatoire qu'il lui adresse. Il nous y apprend qu'elle daigne admettre les Sçavans à sa table, qu'elle se plaît avec eux, parce qu'elle est à portée de les entretenir des matieres qui conviennent le plus au genre d'étude auquel ils se sont appliqués.

Il rapporte à cette occasion, qu'ayant un jour l'honneur de dîner avec cette Princesse, la conversation roula sur la morale des Chinois, sur la Philosophie du célèbre Wolf, que la France, dit-il, commence à connoître, sur divers traits de l'Histoire Sacrée & Profane, sur quelques Livres de son

Cabinet, qui, pour le dire en passant, vont à plus de 4000, tous écrits en François, sur les curiositez de la Nature, sur les richesses de la mer & des mines, & semblables sujets : conversation, ajoute M. de Vignoles, bien différente de celles qu'on tient ordinairement à la table des Grands.

Mais ce qu'il y eut de plus intéressant pour M. de Vignoles, c'est que cette Reine lui témoigna tant d'empressement de voir l'Ouvrage dont il est ici question, qu'animé par ses sollicitations, il ne tarda pas long tems à le donner au public. Il est à remarquer que M. de Vignoles étoit pour lors âgé de 88 ans, qu'il jouissoit d'une santé parfaite, & qu'il sembloit que les années eussent moins diminué les forces de son corps qu'augmenté celles de son esprit.

Un homme dans un âge si avancé, encore capable de travailler sur la Chronologie Sacrée, c'est-à-dire, sur ce qu'il y a de plus épineux dans la plus épineuse de tou-

tes les Sciences , & une Reine qui se plaît à animer & à encourager un Sçavant de cet âge & de ce caractère , sont deux choses si rares & si extraordinaires , que nous avons cru qu'on ne nous sçauroit pas mauvais gré , de nous y être un peu arrêtés.

Venons maintenant à l'Ouvrage même. M. de Vignoles nous apprend dans sa Préface , qu'il n'avoit guères que 30 ans lorsqu'il commença à y travailler , il étoit pour lors en France , qui est sa patrie , & il y exerçoit les fonctions de Ministre dans une Eglise Calviniste près de Nîmes , dont sa famille est originaire. Frappé d'avoir vu dans l'Histoire du Vieux Testament de M. Simon différens endroits où ce Sçavant assuroit qu'il étoit impossible de faire une Chronologie exacte & certaine sur les Livres de l'Ecriture Sainte , tels qu'ils sont aujourd'hui , ce qu'il appuyoit même de l'autorité de Saint Jérôme , M. de Vignoles résolut d'étudier à fond cette matière , & après avoir lu tous les Chronologistes qui lui tombèrent sous la main , il crut trouver presque dans tous trois grands défauts.

1°. Il remarqua qu'ils ne s'accordoient point entr'eux , ni sur la Chronologie générale de l'Ecriture , ni sur les endroits particuliers où il y avoit quelque difficulté.

2°. Qu'il n'y avoit aucune uniformité entre eux dans la disposition des différens intervalles où commençaient & finissoient leurs époques , ni même aucune règle sur

laquelle on pût établir aucune époque fixe.

3°. Enfin il se persuada qu'au lieu de suivre naturellement la Chronologie Sainte , telle qu'elle est rapportée dans le Vieux Testament , ils ont tous , & en particulier Usserius , commencé par se faire , ou un Systême général pour toute la Chronologie Sainte , ou des Systêmes particuliers pour quelques intervalles particuliers de cette même Chronologie , après quoi ils ont allongé ou raccourci les tems le mieux qu'ils ont pû , pour les accommoder à leurs Systêmes déjà formés.

Ainsi il montre que la plupart des Chronologistes fondés sur un passage célèbre du premier Livre des Rois , Chap. 6 , ont supposé qu'il y a eu précisément 480 ans depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du Temple de Salomon , & que de même ils ont supposé en vertu d'une vision du Prophete Ezéchiel , qu'il falloit absolument trouver 350 ans depuis la division des deux Royaumes de Juda & d'Israël.

Or M. de Vignoles prétend , & il se propose de le prouver dans le cours de cet Ouvrage , que quand on examine avec quelque soin la Chronologie de l'Ecriture Sainte , on trouve que le premier intervalle doit avoir été beaucoup plus long , & le second beaucoup moindre qu'on ne le croit communément. Mais comme les Chronologistes n'avoient point de règle certaine pour se conduire dans les re-

tranchemens , ou les additions qu'ils ont faites à ces deux intervalles , il ne seint point d'assurer qu'ils ont eu recours à l'un ou à l'autre de ces deux expédiens sans autre raison que le plus ou le moins de facilité qu'ils leur fournissent pour soutenir le Système qu'ils avoient imaginé.

» Des libertez si fréquentes , si  
» peu uniformes , & si peu fon-  
» dées ne paroissant à notre Au-  
» teur propres qu'à rendre incer-  
» taine la Chronologie de l'Ecri-  
» ture Sainte, & même qu'à  
» ébranler l'autorité des Livres  
» Sacrés , il crut devoir travailler  
» à leur Chronologie , comme il  
» auroit travaillé à celle d'Hé-  
» rote , de Thucydide , ou de tel  
» autre Historien qu'on suppose-  
» roit exact & judicieux. « Dans  
cette vue il recueillit avec soin  
tous les passages de l'Ecriture qui  
avoient rapport à la Chronologie ,  
persuadé qu'il n'en falloit négliger  
aucun , ni y rien ajouter par con-  
jecture , à moins qu'on n'y fût en  
quelque façon forcé par la liaison  
de l'Histoire , deux points qui , se-  
lon lui , ont été mal observés par  
plusieurs Sçavans.

Il a cru seulement devoir joindre  
à l'Histoire Sainte l'Historien Jo-  
sephe , tant parce qu'il a suppléé  
les deux vuides dont nous venons  
de parler , que parce qu'après les  
Auteurs de l'Ancien Testament ,  
nous n'avons point d'Ecrivain plus  
ancien , ni qui ait pû être mieux  
instruit que lui de tout ce qui re-  
garde l'Histoire des Juifs.

C'est sur de tels principes que  
M. de Vignoles commença à tra-  
vailler , & à rassembler ses idées  
sur de simples feuilles volantes ,  
mais ayant été impliqué dans un  
jugement qui fut rendu contre  
plusieurs Ministres du bas Langue-  
doc , & tous ses papiers ayant été  
saïsés , il ne put sauver du naufrage,  
que ce qu'il avoit écrit sur la  
Chronologie des Rois de Juda &  
d'Israël. Une longue suite de con-  
tretems qu'on peut voir dans sa  
Préface , l'ayant obligé d'inter-  
rompre ses études , ce ne fut  
qu'en 1720. qu'il se trouva en état  
de donner le plan de son Ouvrage,  
tant pour l'annoncer aux Sçavans  
que pour profiter de leurs avis.

Ce plan fut si bien reçu que M.  
de Vignoles ne balançoit plus à pu-  
blier l'Ouvrage même , mais il lui  
a donné une forme plus régulière ,  
& il en a disposé toutes les parties  
d'une manière un peu différente  
de celle qu'il avoit d'abord propo-  
sée au public.

Tout l'Ouvrage est partagé en  
deux Parties générales , dont cha-  
cune est divisée en plusieurs Livres.  
La première regarde uniquement  
la Chronologie de l'Histoire Sain-  
te , qui a été le principal objet de  
ses recherches ; il y fait voir qu'elle  
n'est pas si embarrassée qu'on le  
croit communément , & il entre-  
prend de montrer qu'elle renferme  
un Système régulier , dont les par-  
ties sont très-liées entre elles. La  
seconde Partie roule sur les Histo-  
res étrangères ; M. de Vignoles  
se propose d'y montrer qu'elles



sont parfaitement d'accord avec celles que nous lisons dans les Livres Saints.

Il observe 1°. que l'époque de la Création du monde est très-difficile à déterminer ; on sçait qu'il y a une différence de 14 à 15 siècles entre la Chronologie du Texte Hébreu & celle des Septantes , qui a été suivie par les anciens Pères de l'Eglise , & pour laquelle quelques modernes , Isaac Vossius & le Pere Pezron entre autres , se sont déclarés , parce qu'ils la jugeoient nécessaire pour concilier l'Histoire Sainte , avec ce qu'il y a de moins douteux dans les autres Histoires du monde , & en particulier dans celle des Chinois , 2°. que cette diversité de sentimens sur l'époque de la Création du monde en a produit encore une plus grande sur la durée du monde jusqu'à J. C. Le sçavant Pere Tournemine dans ses Tables Chronologiques ajoutées au Ménochius , indique près de cent calculs differens sur ce point de Chronologie , & notre Auteur assure qu'il en a recueilli près de deux cens , dont les deux qui sont les plus éloignés l'un de l'autre , le sont d'environ 35 siècles.

Quelque surprenante que soit cette diversité d'opinions ; il prétend qu'elle auroit pû être plus grande , si les Chronologistes dont les Ecrits sont venus à sa connoissance, avoient eu égard à deux choses. La premiere est, comme il entreprend de le prouver dans la suite de cet Ouvrage , que , selon

toutes les apparences , dans les premieres années du monde , les années civiles n'étoient composées que de 360 jours , au lieu qu'on suppose ordinairement qu'elles étoient semblables à nos années Solaires , ou qu'on les y reduisoit de tems en tems par des intercalations. La seconde est, que tandis que pour déterminer la saison de l'année dans laquelle le monde a été créé , les Chronologistes ne se partagent que pour l'équinoxe du Printems , ou pour celui de l'Automne , M. de Vignoles assure qu'on peut soutenir avec les anciens Egyptiens , les Arabes , & quelques modernes , comme Mercator , Kepler , & plusieurs autres , que le monde a commencé au Solstice d'été.

Croyant donc qu'il seroit inutile & peut-être même impossible de sortir de toutes les difficultez qu'on peut former sur l'époque de la Création du monde , notre Auteur s'attache à celle de la sortie des Israélites du Pays d'Egypte ; mais quoique cette époque , comme étant moins éloignée , soit beaucoup plus sûre que celle de la Création du monde , il montre qu'elle ne laisse pas d'avoir d'assez grandes obscuritez , sur lesquelles il se flatte cependant de répandre la lumiere.

- Il prend donc ce grand événement pour l'époque générale de ses deux premiers Livres , dont le second finit à la Captivité de Babylon , deux termes dans lesquels il a jugé à propos de se renfermer.

Outre que la sortie d'Egypte a été employée pour époque sous le regne de Salomon, c'est le premier événement de l'Histoire Sainte où l'on trouve des caractères Chronologiques, & pour ce qui regarde la Captivité de Babylone, il fait voir qu'elle est arrivée dans un tems fixe & déterminé.

Pour parvenir à trouver la vraie époque de la sortie des Hébreux de la terre d'Egypte, M. de Vignoles dans son premier Livre a recueilli les uns après les autres, & lié ensemble tous les endroits de l'Ecriture, qui ont rapport à la Chronologie, & dont les uns par l'ordre de la narration paroissent être visiblement la suite des autres; mais comme le Texte de la Bible, tel que nous l'avons aujourd'hui, n'exprime la durée, ni du gouvernement de Josué & des *Anciens* qui lui survécurent, ni de celui de Samuel qui fut le dernier des Juges, & que c'est très-inutilement, selon lui, que les plus fameux Chronologistes anciens & modernes se sont donné la torture pour remplir ce vuide, il a cru qu'il ne restoit pour cela d'autre ressource, que celle de recourir à Josèphe, celui de tous les Historiens, après les Ecrivains Sacrés, qui a dû être le mieux informé, parce qu'il a pu fouiller dans les Archives que les Juifs avoient conservées avant leur dernière ruine.

Ayant donc suppléé par Josèphe aux omissions des Livres Saints sur la durée de Josué & des

autres Juges & ayant fait un total de tous les intervalles qui se trouvent entre la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du Temple, M. de Vignoles a trouvé qu'il s'étoit écoulé 648 ans, & qu'à un an près cette somme s'accorde avec celle de Josèphe, qui est de 649 années; légère différence qui, selon M. de Vignoles, vient uniquement de ce que l'Historien des Juifs a compté comme complete la quarantième année de David, au lieu qu'elle est la même que la première de Salomon.

Mais cette somme de 648 ans excède de 168, celle de 480 qui est l'intervalle que le premier Livre des Rois met depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du Temple.

M. de Vignoles sent bien que cette différence est trop grande; pour ne pas prévenir les Lecteurs contre sa Chronologie, & contre celle de Josèphe. Mais après y avoir murement pensé, il s'est rangé, dit-il, dans le parti de ceux qui soupçonnent depuis long-tems que les Nombres ont été altérés par les Copistes dans le passage du Livre des Rois dont il s'agit ici. Il convient que ce dénouement paraîtra paroître un peu trop hardi, & en effet il a paru tel non seulement aux Journalistes de Trevoux, mais même a quelques Protestans, qui l'attaquerent lorsque, comme nous l'avons dit, il donna en 1720. le plan de son Ouvrage. En vain lui a-t-on fait voir qu'il étoit d'une dangereuse conséquence d'admet-

tre de pareilles altérations dans le Texte Sacré, il persiste à soutenir que celle dont il est ici question, n'en est pas moins réelle. Si on l'en croit, le fameux passage du Livre des Rois portoit autrefois 648, mais le premier chiffre ayant disparu par quelque accident, les Copistes qui seront venus après auront ajouté un zéro à la suite des deux chiffres qui par la suppression du premier, ne formoient plus que la somme de 48; ainsi l'addition de ce zéro aura donné le nombre de 480.

Pour assurer, ajoute-t-il, comme l'ont fait entr'autres les Journalistes de Trevoux, qu'une semblable altération est impossible, notre Auteur soutient, » qu'il faudroit re- » garder tous les Copistes de l'E- » criture Sainte comme continuel- » lement inspirés, & incapables » d'avoir des distractions, mais je » ne puis, *continue-t-il*, renoncer » à la raison qui m'enseigne que » les Copistes, étant des hommes, » ont pu par inadvertance omet- » tre des mots, ou des chiffres, » ou écrire les uns pour les autres, » ni me fermer volontairement » les yeux, pour m'empêcher de » voir que cela est fréquemment » arrivé aux Copistes de l'Ecriture » Sainte. « Il se flatte d'en avoir donné beaucoup d'exemples dans son Ouvrage; mais il insiste surtout sur un endroit d'Esdras, où cet Auteur rapportant comme Néhémias, & a peu-près dans les mêmes termes, la Liste des familles qui revinrent de la Captivité de

Babylone, en compte tantôt plus, tantôt moins, & en omet entièrement quelques-unes, en sorte qu'il y a une différence de plusieurs milliers de personnes entre son calcul, & celui de Néhémie. Il renvoye à la Critique Sacrée de Louis Cappel, qui a mis, selon lui, cette preuve dans tout son jour.

Telle est en général la matiere du premier Livre; dans le second M. de Vignoles se propose de concilier les tems des Rois de Juda & d'Israël, sujet, dit le Pere Pétau après Isaac Vossius, rempli de tant d'obscuritez qu'il n'est pas surprenant que personne n'ait pu jusqu'ici les dissiper pleinement. Scaliger le plus décisif de tous les Sçavans, en a si bien senti la difficulté, qu'il avoie que sur cet endroit de la Chronologie Sacrée, il dira, non ce qui lui paroît certain, mais de moins incertain. M. de Vignoles assure que des aveux de cette nature l'auroient détourné de ce travail, s'il ne s'agissoit pas de l'honneur des Ecritures; mais plus les difficultés lui ont paru grandes, plus il a cru devoir faire d'efforts pour les surmonter.

Pour lever ces difficultez, les Chronologistes des deux derniers siècles ont imaginé plusieurs règles particulieres, auxquelles il prétend, qu'ils ont eu plus ou moins recours, selon que les unes ou les autres de ces règles s'accordoient plus ou moins avec le Système qu'ils avoient embrassé, & suivant qu'ils le jugeoient à propos

pour arrondir leur calcul. Ils ont 1°. imaginé des interregnes : 2°. Des associations de fils à la Royauté de leurs peres : 3°. Des années que l'on compte tantôt comme n'étant que commencées, tantôt comme finissant. Il essaye de montrer en détail contre chacun de ceux qui les ont employées, que ces prétendus règles sont fausses, ou trompeuses, qu'elles sont arbitraires & nullement fondées, il les rejette donc toutes à l'exception de la dernière, dont il se sert non quelquefois, comme ont fait certains Chronologistes, mais constamment dans l'Histoire générale des Rois de Juda & d'Israël.

Avant que de faire usage de cette règle, il en montre la justesse, & se flatte de lui avoir donné un degré d'évidence, qui la met bien au-dessus de tout ce qui s'appelle Hypothèse ou conjecture. Il s'en sert ensuite pour expliquer les difficultés générales qui se présentent dans la Chronologie des Rois de Juda & d'Israël ; à l'égard des difficultés particulières qu'on y rencontre en chemin faisant, il tâche d'y satisfaire par des solutions qui lui sont propres, mais cependant sans rejeter absolument celles qu'on trouve dans les autres Auteurs qui ont écrit sur la même matière.

Ce Livre finit à la Captivité de Babylone. On y suit durant l'espace de 1085 ans sans interruption l'époque de l'Exode ; les Tables Chronologiques dont il est rempli vont depuis le Schisme des

deux Royaumes jusqu'au rétablissement du Temple sous Darius ; outre les années de l'Exode, on y a encore marqué d'un côté celles de la Période Julienne, & de l'autre les années avant J. C. avec celles des Egyptiens, dont on se sert dans les Livres suivans. Ces Tables peuvent suffire pour mettre parfaitement au fait du Système de M. de Vignoles, & font sentir combien il est lié dans toutes ses parties. Il avertit qu'il est impossible de faire aucun usage de son Livre, si à chaque article on n'a sous les yeux celles de ces Tables qui y ont rapport.

L'Auteur jugeant que son Système ne pourroit être favorablement reçu, qu'autant qu'il seroit facile de l'accorder avec les *Caractères Chronologiques*, c'est-à-dire, avec les années Astronomiques, les années Sabbatiques & de Jubilé, &c. qu'on a cru trouver dans quelques endroits de l'Ecriture Sainte, il employe le troisième Livre à faire voir que tous ces caractères concourent à établir, selon le plan qu'il s'est formé, que les Hébreux sortirent d'Egypte l'an 3069 de la Période Julienne, qui est l'année 1645 avant l'Ere Chrétienne.

Il n'a pas, dit-il, assez de présomption pour croire qu'il puisse démontrer cette proposition dans une rigueur mathématique.

» Quand je ne me connoitrois pas  
 » assez moi-même, ajoute-t-il, je  
 » serois suffisamment retenu par  
 » l'exemple de Scaliger & de tant  
 » d'autres

» d'autres Scavans , dont les prétendues démonstrations ont été souvent convaincues de paralogismes par ceux qui sont venus après eux. Mais j'espère de donner tant de vraisemblance à mes conjectures , qu'on ne sera pas fâché , si je ne me trompe , que je les donne au public.

Il s'efforce en effet de montrer que les divers caractères par lesquels les Chronologistes ont cru que l'année de l'Exode devoit être reconnue , tombent à celle qu'il a donnée pour le commencement de cette célèbre époque , avec plus de précision qu'à aucunes de celles sur lesquelles ils les avoient fait tomber jusqu'à présent. A ces caractères Chronologiques , qui sont généralement connus , M. de V. en ajoute un , qu'Edouard Simson , & peut-être d'autres avoient aussi apperçu , mais dont personne , autant qu'il peut le sçavoir , n'avoit fait ou cru pouvoir faire aucun usage , c'est que le jour même de l'Exode commence l'année ordinaire des Egyptiens ; circonstance , dit-il , clairement marquée par Moïse , mais obscurcie par la Glose des Interprètes.

Mais ce qui , dans ce Livre , nous a paru de plus curieux & de plus intéressant pour le plus grand nombre des Lecteurs , & l'endroit de tout son Ouvrage pour lequel notre Auteur auroit le plus souhaité l'approbation du public , est celui où il parle de la sortie des Israélites de l'Egypte. Il commence par exposer les sentimens des Peres

*Novemb.*

Calmet , Siccard , Quaresme , de M. le Clerc , &c. sur la route que tinrent les Israélites. Il y joint même les différentes Cartes que ces Auteurs ont données pour mieux faire sentir leurs Systèmes , après quoi il nous en donne une de son invention , dans laquelle il se flatte d'avoir marqué la véritable route que prirent les Israélites en sortant de ce Pays ; il fixe la situation de la Ville de Ramessés , dont ils partirent , celle de Succoth & d'Ethan , lieux où ils camperent les deux premiers jours après leur évasion , & enfin l'endroit même de la Mer-rouge par où ils passèrent.

Mais il remarque que comme de toutes les merveilles que Dieu opera en faveur du peuple Juif , il n'y en a point dont les Ecrivains Sacrés fassent plus souvent mention , ni en termes plus magnifiques , il n'y en a point aussi , malgré le témoignage même des Auteurs Payens qui en ont conservé la mémoire , dont la vérité ait été plus attaquée par les incrédules ; il s'est même trouvé des Juifs & des Chrétiens qui semblent en avoir voulu affoiblir la croyance , les uns , comme Joseph , en le comparant au passage de la mer de Pamphilie par Alexandre , & les autres , comme S. Epiphane , Origènes , Paul-Orose , &c. en l'accompagnant de circonstances fabuleuses , & quelques-uns en l'expliquant d'une manière peu vraisemblable. Il entre là-dessus dans un détail qui mérite d'être lu , &

*T r r t*

profitant ensuite de la Dissertation de M. le Clerc sur le passage de la Mer Rouge, il entreprend de le justifier contre le P. Calmet, qui accuse ce Sçavant d'avoir voulu, pour se mettre au-dessus de la crédulité populaire, concilier ceux qui croyent que les Israélites passèrent la Mer Rouge pendant son reflux, avec ceux, qui regardent ce passage comme un prodige de la Toute-puissance divine. M. de Vignoles prétend donc, qu'on peut, en conservant tout ce que ce prodige a de divin, dire que dans le passage de la Mer Rouge, Dieu employa les causes secondes, le reflux, un vent violent, mais qu'en leur donnant une vertu, & une force qu'elles n'ont point dans le cours de la nature, & en augmentant considérablement leur mouvement, il avoit tellement ménagé leur action qu'elles furent favorables aux Israélites, & pernicieuses aux Egyptiens.

Puis de Critique rédevenant Chronologiste, il montre par le Texte même de l'Ecriture & par des calculs qui ne sont pas susceptibles d'extrait, que tout concourt à placer le passage de la Mer Rouge dans le tems précis qu'il lui a assigné.

Il en est de même du second & dernier Chapitre de ce 3<sup>me</sup> Livre, il est, comme presque tous les autres, rempli de calculs, il y est question des années Sabathiques, & de Jubilé, qu'on a mises avec raison parmi les caractères Chronologiques. On comptoit deux

fortes d'années Sabathiques; la première étoit une révolution de sept années, dont la dernière s'appelloit par excellence l'année de Sabath, il falloit pour la seconde une révolution de sept fois sept années, qui, à ce qu'on croit, étoient terminées par une année de Jubilé. Selon notre Auteur, les années Sabathiques sont marquées très-exactement par les Ecrivains Sacrés; il en donne même une Table, qui montre que leur retour s'accorde naturellement avec le Système Chronologique qu'il a établi dans tout cet Ouvrage, & servent même à la confirmer.

Mais il y a plus d'obscurité sur ce qui regarde les années de Jubilé, les Auteurs qui parlent des années Sabathiques ne rapportent aucun exemple des années de Jubilé. Comme les Juifs dispersés ne les ont jamais célébrées, ni renfermées dans leur Calendrier, on n'en peut parler que par conjecture. On n'est pas même d'accord de leur véritable révolution, les uns la placent la 49<sup>me</sup> & d'autres la 50<sup>me</sup> année. Quoique la Loi du Lévitique, qui en ordonne l'observation, paroisse d'abord assez claire, M. de Vignoles trouve néanmoins que les Chronologistes en parlent d'une manière fort confuse. Il leur propose ses conjectures, & rapporte ces années de Jubilé à divers événemens célèbres arrivés sous les regnes de Josué, de Jéroboam, d'Ezéchias, de Manassés, & de Sédécias. Après quoi il réduit toute sa doctrine sur cet article à

ces 3 points : 1°. que la premiere année de Josué doit être une année de Jubilé, ou, pour parler exactement, la racine des Jubilez : 2°. l'année qu'Hérode prit Jérusalem fut une année de Jubilé, suivant l'Ere commune des Juifs : 3°. que l'année 1189, où les Juifs furent massacrés en Angleterre, a été expressément appelée, par Mathieu Paris, une année de Jubilé. Mais tandis que, suivant les Chronologies de Calvisius, de Jacques Cappel, d'Ussérius, & plusieurs autres, aucune de ces années ne peut être une année de Jubilé, M. de Vignoles montre qu'elles le deviennent toutes & très-naturellement, en suivant les principes qu'il a établis dans ce premier Tome.

Son premier dessein étoit de finir la son Ouvrage, mais il a cru avec raison, qu'il donneroit plus de force à son Systême, s'il pouvoit faire voir qu'il est parfaitement d'accord avec ce que l'Histoire Profane nous apprend des Princes & des Etats qui ont eu quelque rapport avec les Israélites, & tel est l'objet de son second Tome.

Il y recherche principalement tout ce qui a rapport à la Chronologie des divers Rois étrangers qui ont quelque liaison avec l'Histoire Sainte, tels que sont ceux de Tyr, de Syrie, d'Egypte, d'Assyrie, des Médés, & de Babylone. Or comme dans son premier Volume il avoit établi la Chronologie de l'Histoire Sainte indépendamment des Histoires étrangères,

& sans y avoir égard, il a aussi fixé la Chronologie des Rois étrangers indépendamment de celle de l'Histoire Sainte.

Au reste, quand les Auteurs Profanes sont directement opposés à l'Ecriture, il les abandonne sans balancer ; s'ils sont contraires entre eux, il se déclare pour celui qu'il trouve le mieux fondé, mais lorsqu'il est possible de les accorder entre eux & avec l'Ecriture Sainte, il n'a garde, dit-il, d'imiter la méthode de certaines gens, quoique très-commune, & dont en effet il rapporte quelques exemples, qui sans autre examen rejettent le témoignage & les traditions des Payens pour peu qu'ils leur paroissent opposés au Systême qu'ils se sont fait ; il proteste au contraire, qu'il croiroit faire tort à la vérité, & se faire tort à lui-même, si pour les concilier avec le Texte Sacré, il n'employoit pas tous les tempéramens qui lui paroissent raisonnables.

Nous n'entrerons point dans le détail de ce grand nombre de différentes matieres qui sont renfermées dans le 2<sup>me</sup> Tome. On voit par l'idée que nous venons d'en donner, que l'Auteur s'y propose courageusement d'éclaircir tout ce que l'Histoire & la Chronologie ont de plus obscur, & de plus profond. Nous avertirons seulement qu'il a pris toutes les précautions possibles pour épargner à ses Lecteurs une partie de la peine qu'il faut nécessairement prendre, pour tirer quelque fruit de cet Ouvrage.

Il y présente routes faites les opérations Arithmétiques qui servent de preuve à ses decouvertes, de meme afin d'éviter la confusion que pourroit produire cette multitude de faits qu'il a été obligé de faire entrer dans ces deux Volumes, & rendre plus sensibles les synchronismes, ou rapports Chronologiques, que ces faits ont ensemble, il a eu soin de les réduire dans différentes Tables qui en facilitent extrêmement l'intelligence. Mais comme d'un côté il nous est impossible de les mettre sous les yeux du Lecteur, & plus encore d'y joindre les longs calculs qui y répondent, il faudra les chercher dans l'Ouvrage même.

Il nous suffira d'observer que dans la Chronologie des Rois d'Assyrie, il assure qu'il est le premier qui ait reconnu Cyaxare pénultième Roi des Mèdes, pour avoir été le même que l'Assuérus mari d'Esther. Il prouve aussi que le fils de ce même Cyaxare n'est autre chose que Darius le Méde, decouverte que personne n'avoit faite avant lui, & qu'il croit très-importante pour l'éclaircissement de plusieurs endroits de la Sainte Ecriture.

M. de Vignoles prétend encore, pour me servir de ses termes, n'avoir marché sur les traces de personne, lorsqu'il est parvenu à decouvrir que le Darius dont il est parlé dans le Prophète Daniel, étoit frere puîné d'Astiage Roi des Mèdes, & fils d'Assuérus ou Cyaxare, & de la Reine Vasthi sa pre-

miere femme; il croit que ce Darius regna après Nabonnide le dernier Roi dont il est parlé dans le Canon Astronomique, & que, s'il n'y en est point fait mention, c'est parce que Nabonnide étoit encore censé regner dans la Ville où il s'étoit retiré après sa défaite, ou parce que Darius ne regna pas un an entier, la méthode de l'Auteur du Canon étant de n'y comprendre que ceux dont le regne a eu cette durée.

M. de Vignoles a fait imprimer à la fin de tout l'Ouvrage une Dissertation très-étendue sur l'ancienne année. On peut d'autant plus la regarder comme une suite naturelle de son Ouvrage, qu'on y trouve beaucoup de choses qui regardent la Chronologie de l'Histoire Sainte, sur-tout par rapport à la sortie du Peuple Juif d'Egypte. Il entreprend d'y prouver qu'au tems où commença cette fameuse époque, l'année civile n'avoit précisément que 360 jours par tout le monde, qui étoit alors connu, que cet usage dura encore 300 ans ou environ en Egypte, & qu'il s'écoula bien des siècles avant qu'il fût entièrement aboli parmi les Grecs & les Latins.

Supposé que Troie ait été véritablement prise & brûlée par les Grecs, car il montre qu'il y a d'autant plus lieu d'en douter, qu'Hélène ne devoit pas avoir moins de 80 ans, lorsqu'on prétend qu'elle fût enlevée par Ménélas, il croit qu'en admettant le principe dont nous venons de parler, il est



aîné de fixer l'époque de la prise de cette Ville, celle de la première Olympiade, celle de la fondation

de Rome, & plusieurs autres points de Chronologie sur lesquels les Sçavans sont partagés.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE VENISE.

**J**ean-Baptiste *Albrizzi*, Imprimeur-Libraire, qui a déjà fait traduire en Italien, & a imprimé les 9 premiers Vol. de l'*Histoire Ancienne de M. Rollin*, fait continuer la traduction des derniers, qui ne tarderont guères à paroître. Cet Imprimeur fera aussi traduire l'*Histoire Romaine* du même Auteur, dont il a dessein de publier en Italien tous les Ouvrages.

Il a aussi imprimé & il débite les *Lettres* de M. *Ant. Ferratii* sous ce titre : *M. Ant. Ferratii Epistolarum Libri sex, in quibus omnia ferè, qua in Orationibus M. Tullii dubia occurrunt, polemicè illustrantur.* 1740. in-4°.

On trouve encore chez le même Libraire : *Compendio dall'Architettura generale da Vitruvio Opera di M. Parraval.* 1740. in-8°. fig.

Il a aussi publié depuis quelque tems l'*Histoire de la Religion de Malthe* en Italien, composée par M. *Barthelemi Pozzo*, c'est la continuation de celle de Jacques *Bosius*, depuis l'année 1571. jusqu'en l'année 1688. in-4°. 2 vol.

Cette continuation de l'*Histoire de Malthe* se trouve aussi à Vêrone dans la même forme.

#### DE FLORENCE.

*Dominique-Marie Marni*, Imprimeur-Libraire, a achevé d'imprimer, & débite depuis peu un *Abrégé* de la dernière Edition du *Dictionnaire de la Crusca*, en cinq vol. in-4°. Cet Imprimeur voyant l'utilité que l'on a retirée de l'*Abrégé* qui avoit été fait de la 3<sup>me</sup> Edition du *Vocabulaire de la Crusca*, par un sçavant Vénitien, a apporté tous les soins & toute la diligence qui pouvoient dépendre de lui à donner aussi un *Abrégé* de la 4<sup>me</sup> Edition de ce célèbre *Dictionnaire*. C'est l'Ouvrage qu'il a publié depuis quelque tems sous ce titre : *Compendio del Vocabolario de gli Accademici della Crusca formato sulla quarta Editione del Medesimo.* In Firenze. 1740. in-4°. 5 vol.

Il a paru ici dans le courant de l'année dernière un Ouvrage de pierre intitulé : *Firenze Sacra, ovvero feste, devozioni e indulgenze, che Sono nelle Chiese della Città di Firenze, distribuite in Ciaschedun giorno del anno : dal P. Maurisio Francesconi Clerico regolare delle Scuole pie, dedicata a V. Illustriss. Signora Ortenzia Caccini Vernaccia nella Stamperia Granducale.* 1739. in-4°.

Voici encore un Ouvrage qui a paru dans le même tems en faveur

des enfans qui commencent à apprendre la Langue Latine ; c'est une nouvelle Edition des *Fables de Phédre*, sous ce titre : *Phædri Augusti Liberti Fabularum Ætopiarum Libri quinque, nunc denuò editi in usum Scholarum piarum, cum notis. Ex Typographia Petri Cajetani Viviani, 1759 in-1*. Le P. Léonard Targioni, Supérieur di esse Scuole pie y a ajoûté une Préface, des Remarques Grammaticales & une interprétation Italienne des mots les plus difficiles qui s'y rencontrent, pour faciliter à la jeunesse l'intelligence de cet Auteur.

H O L L A N D E.

D' A M S T E R D A M.

Henri du Sauzet, Imprimeur-Libraire, se propose d'imprimer par Soucription les *Lettres de Critique, d'Histoire & de Littérature*, écrites à divers Sçavans de l'Europe par feu M. *Joh. Bapt. Cuper*, Bourguemestre de la Ville de Deventer, Député des Etats de la Province d'Over-Yssel, à l'Assemblée des Etats Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas, ensuite Conseiller Député de la même Province, & enfin Député de leurs Hautes Puissances à l'Armée des Alliés en Brabant & en Flandres en 1706. Recueillies par M. de B. L'Editeur de ce Recueil de *Lettres* avoit fort souhaité d'y ajoûter les *Réponses* de M. *la Croze*, mais il ne lui a pas été possible de les recouvrer. Comme il reste encore beaucoup de *Lettres* & d'autres Ouvrages de M. *Cuper*, qui n'ont point encore été imprimées, le dessein de l'Edi-

teur étoit de les donner en même tems au public, mais il n'a pu obtenir de la famille de M. *Cuper* de faire ce present à la République des Lettres. Celles qu'il entreprend de donner présentement ne roulent pas seulement sur l'étude des Antiquitez & des Médailles, mais encore sur les matieres de Théologie, d'Histoire, tant Sacrée que Profane, sur la Philosophie, sur la Physique, & en général sur tous les genres de Littérature. Les connoissances de M. *Cuper* étoient, si on peut ainsi parler, universelles, & répondoient à la supériorité de ses talens, c'est ce qui paroît dans tous les Ouvrages qui sont sortis de ses mains.

Henri du Sauzet, qui a dessein de donner au Public une belle Edition des *Lettres* de M. *Cuper*, sur de beau papier, & avec de beaux caractères, promet de n'en imprimer que 500 exemplaires, à moins que le nombre des Soucriptions ne l'oblige à en tirer une plus grande quantité, & en ce cas on peut compter qu'il n'imprimera pas un seul exemplaire au-delà du nombre des Soucriptions. Il espère que les gens de Lettres, à qui ce Recueil peut être utile, voudront bien l'encourager dans une entreprise qui les interesse particulièrement. Ce Volume in-4°. contiendra environ cent feuilles d'impression, & sera enrichi d'une vignette, de 12 Médailles gravées, & 11 figures gravées, le prix sera de 6. fl. 10. on payera la moitié de la somme en souscrivant, & le

reste en recevant l'exemplaire.

On n'imprimera sur du grand papier Royal que le non-bre précis qui aura été souscrit, & dont le prix sera de 10 florins.

Si l'Ouvrage a plus ou moins de 100 feuilles d'impression, on ajoutera ou l'on rabattra un sol pour chaque feuille.

La Souscription sera ouverte depuis le 10 Nov. 1740. jusqu'au 1 Avril 1741. auquel tems on commencera l'impression. Les personnes qui n'auront pas souscrit ne pourrout avoir le Livre à moins de fl. 8. 10. supposé qu'il en reste des exemplaires. Au reste *du Sauzet* promet qu'il aura une attention particulière à remplir exactement les conditions qu'il propose.

On pourra souscrire à Amsterdam chez *du Sauzet*, & chez les principaux Libraires tant des Provinces que des Pays étrangers.

— F R A N C E.

DE TOULOUSE.

*Recueil de plusieurs Pieces de Poësies & d'Eloquence, présentées à l'Académie des Jeux Floraux pour les prix des années 1739. & 1740. avec les Discours prononcés lesdites années dans les Assemblées publiques de l'Académie.* Chez Claude-Gilles *Lecamus*, seul Imprimeur du Roi & de l'Académie des Jeux Floraux. in-8°.

L'Avertissement que l'on a mis à la tête de ce Volume nous apprend que l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse a renfermé dans un seul Volume les Pieces de Poësie & d'Eloquence des années 1739.

& 1740. qu'elle a jugées digne de l'impression. Cette Compagnie, jalouse de son honneur, n'admet dans ce Recueil que des morceaux choisis; son goût & sa délicatesse en rendent le non-bre petit. Mais si elle est très-réservée dans le choix des Pieces qu'elle fait imprimer toutes les années, elle l'est encore beaucoup plus à l'égard de celles qu'elle couronne. Toutes ses considérations sont qu'elle aura à distribuer au mois de Mai prochain, outre les 5 prix ordinaires de l'année 1741, 7 autres prix des années précédentes, & elle souhaite que cette abondante moisson réveille l'émulation des Auteurs. Les Recueils des Pieces de Poësie & d'Eloquence qui ont été présentées à cette Académie pour la distribution des prix de chaque année depuis 1710. jusqu'à présent se trouvent ici chez *Lecamus*, Libraire.

Les mêmes Recueils se débitent aussi à Paris chez *Prault le pere*, Quai de Gèvres, au Paradis.

D E P A R I S.

*Prault le pere* vient d'imprimer le *Discours* qui a remporté le prix d'Eloquence à l'Académie de Marseille en l'année 1740. composé par M. *Nicolas*, Avocat au Parlement: le sujet du *Discours* qui avoit été proposé est que l'idée que les autres ont de nous, entre plus que nous ne pensons dans celle que nous avons d'eux.

*Institutions de Physique.* Chez *Prault fils*, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité. in-8°. 1740. Cét Ouvrage

est orné de xi planch. détach. de vignettes à la tête de tous les Chapitres, on en rendra compte au Public dans le Journal suivant.

Il paroît ici depuis peu une nouvelle Edition de l'Ouvrage de M. le Marquis de Quincy, Lieutenant Général d'Artillerie, intitulé: *l'Art de la Guerre, ou Maximes & Instructions sur l'Art Militaire*, auquel on a joint un *Traité des Mines*, & des Tables pour l'approvisionnement des Places de guerre, soit par rapport aux munitions de bouche, soit par rapport à celles d'Artillerie, à proportion de la Garnison, de l'étendue des Places, & du tems qu'elles peuvent se défendre. Par M. le Maréchal de Vauban, chez J. B. Coignard, Imprimeur du Roi. P. J. Mariette fils. Charles J. B. de l'Espeine, & Jean-Thomas Herissant, 1740. in-12. 2 vol. Cet

Ouvrage avoit paru pour la première fois en 1726. M. le Marquis de Quincy l'avoit donné en même tems que son *Histoire Militaire de Louis XIV.*, & il avoit été bien reçu du Public; il y a lieu de croire que cette 2<sup>me</sup> Edition, qui est correcte & bien imprimée, n'aura pas un moins bon succès que la 1<sup>re</sup>.

On a mis en vente chez Giffey rue de la vieille Bouclerie, les *Etreennes Historiques* ou *Mélanges Curieux*, pour l'année 1741. contenant plusieurs Remarques de Chronologie & d'Histoire. Ensemble les Naissances & Morts des Rois, Reines, Princes & Princesses de l'Europe, accompagnées d'Epoques & de Remarques que l'on ne trouve point dans les autres Calendriers. Avec un Recueil de diverses matieres variées, utiles, curieuses & amusantes.

---

P *Faute à corriger.*  
 Age 708. col. 2. lig. 34. sçavoir, leur vie; *lif.* sçavoir leur vie,

---

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
 DE NOVEMBRE, 1740.

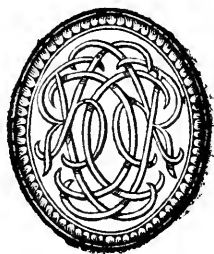
<b>M</b> emoires pour servir à l'Histoire des Insectes, &c.	pag. 663
La Mythologie de M. l'Ablé Banier, &c.	677
Essais sur l'Histoire de Belles Lettres, &c.	690
Histoire des Empires & des Républiques, &c.	695
Panegyriques, Sermons, Harangues & autres Pieces d'Eloquence, &c.	705
Chronologie de l'Histoire Sainte & des Histoires étrangères qui la concernent, &c.	710
Nouvelles Littéraires,	713

Fin de la Table.

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. XL.

DECEMBRE.



A PARIS,

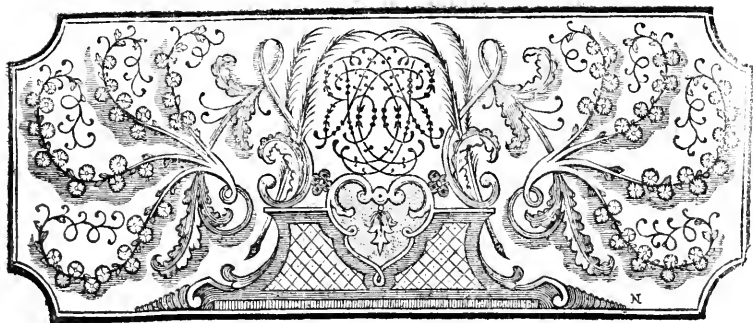
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

---

M. DCC. XL.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

3411-3





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



DECEMB. M. DCC. XL.

DEL PALAZZO DE CESARI, OPERA POSTUMA DI  
*Monsignor Francesco BIANCHINI Veronese In Verona 1738. Per Pieran-  
tonio-Berno Stampatore, e Libraio della Via de Leoni.*

C'est-à-dire : DESCRIPTION DU PALAIS DES CÉSARS, Ouvrage Posthu-  
me de M. François BIANCHINI de Vérone, A Vérone, chez Pierre-An-  
toine Berni, Imprimeur & Libraire, rue des Lions, 1738. Grand in-fol.  
de 300 pages, sans compter la Table des Chapitres, la Dédicace, l'A-  
vertissement, & les Planches, qui sont au nombre de 20.

CET Ouvrage Posthume du  
célèbre M. Bianchini, ne dé-  
ment point la réputation que lui  
Décemb.

ont acquise ceux qu'il a publiez  
pendant la vie. Physicien, Géo-  
mètre, Astronome & Antiquaire,  
V v v ij

cès différentes connoissances rarement réunies dans un même sujet, semblent avoir également contribué à cette dernière production de son Esprit ; & quoiqu'il n'ait pu la revoir, ni même l'achever, ce qu'il en a laissé fera toujours précieux.

Le titre de l'Ouvrage en annonce suffisamment le sujet, c'est la description du Palais des Césars ; mais avant que de nous y engager avec l'Auteur, il est à propos de rapporter ce qui l'a déterminé à l'entreprendre.

On n'avoit jamais douté que l'ancienne Rome ne fût presque toute renfermée dans l'étendue du Mont Palatin, & que ce ne fût en ce lieu-la que Romulus avoit établi sa demeure. On n'ignoroit pas non plus qu'Auguste se voyant paisible possesseur de l'Empire, avoit fait pour lui, pour sa famille & pour ses Officiers un établissement considérable sur le même Mont Palatin, d'où nous est venu le nom de Palais : Que Tibère & Caligula avoient fort augmenté les Bâtimens commencez par Auguste ;. Que Néron y en avoit encore ajouté, & que la dégradation qu'ils avoient soufferte par divers incendies, avoit été avantageusement réparée par Domitien. On sçavoit enfin que le tout avoit subsisté jusqu'au tems des irruptions, des pillages & des sacagemens faits par les Huns, les Goths & les Vandales, qui s'efforcèrent comme à l'envi, de détruire Rome jusques dans ses fondemens..

Le Palais des Césars fut toujours le premier objet de la fureur de ces Barbares. Bien-tôt, on ne le reconnut plus qu'à quelques restes des murs prodigieux qui formoient son enceinte, & aux immenses débris qui couvroient son emplacement : mais ce qui étonnera peut-être davantage, c'est qu'en dans l'espace de mille à douze cens ans qui se sont écoulés depuis, il ne se soit trouvé aucun Prince qui ait voulu hazarder la dépense de faire fouiller sous ces ruines, dans l'espérance presque certaine de recouvrer des morceaux de peinture & de sculpture, ou d'autres monumens dignes de revoir le jour. Cet honneur étoit réservé aux derniers Ducs de Parme de la Maison Farnèse, & ils le méritoient par le goût déclaré qu'ils ont toujours eu pour les Lettres & les Beaux Arts. Le Pape Paul III que l'on peut regarder comme le Chef de cette Maison, & qui étoit lui-même homme de Lettres, leur rendit un service signalé, en faisant déposer au Capitole les Fastes Consulaires inscrits sur le marbre, qui de son tems furent découverts à Rome dans la Vigne Marthéi, & qui nous servent aujourd'hui à fixer l'Epoque des principaux points de l'Histoire Romaine. Les Ducs de Parme ses Successeurs, ont tous marqué une estime infinie pour les Sçavans, ils ont formé d'amples Bibliothèques & des Collections d'Antiques, qui ne le cédoient qu'à celles des Médicis.

Comme la *Vigne Farnèse* occupe



une grande partie du Mont Palatin, le feu Duc François ordonna en 1720 au Marquis Ignace de Santi son Résident à Rome, de faire faire aux endroits de ses Jardins qu'il lui indiqua, des excavations profondes, & de ne rien épargner pour découvrir ce qui pouvoit être enseveli sous les ruines : le Marquis de Santi commença l'opération qui, après son rappel, fut continuée avec plus de vivacité & de succès par le Comte Suzzani, dont les recherches obstinées produisirent enfin plus qu'il n'avoit espéré ; on découvrit d'abord trois grandes Salles du Palais des Césars, & ensuite quelques autres Pièces, qui par la majesté de l'Architecture, & la richesse des ornemens, formèrent un coup d'œil si éblouissant, qu'il auroit suffi pour juger de la magnificence des premiers Empereurs Romains, & du point de perfection où les Arts avoient été portez de leur tems.

M. Bianchini avoit un titre particulier pour être appelé à ces sortes de découvertes ; Clément XI l'avoit établi Inspecteur, Garde & Conservateur de toutes les Antiquitez qui se découvroient à Rome ou aux environs, & on l'y appelloit toujours à un autre titre plus respectable encore, si on ose le dire ; c'est qu'il joignoit à une parfaite connoissance de l'Antique, une érudition facile, des mœurs douces, & la plus grande envie d'obliger ceux qui avoient recours à lui ; il y vint donc, & tout Phi-

losophe qu'il étoit, il fut frappé d'admiration, mais non de cette admiration stérile qui est le partage du vulgaire. Il conçut dans le moment, le dessein de consacrer cette découverte à l'utilité publique ; de ranimer les Arts, en leur présentant de nouveaux modèles ; de restituer en quelque sorte ces bâtimens superbes en leur entier, par les mesures exactes & le rapport nécessaire des parties connues avec celles qui ne l'étoient pas ; enfin de répandre un grand jour sur tous les endroits de l'Histoire Auguste, dont l'intelligence peut dépendre de la connoissance de l'intérieur du Palais des Empereurs Romains.

Voilà ce qui a donné lieu à l'ouvrage dont nous allons rendre compte, après avoir observé que M. Bianchini ne commença à jeter ses idées sur le papier, que lorsqu'il eût pris lui-même les dimensions de tout ce qui existoit, qu'il eût suivi avec une sagacité merveilleuse les contours de ce qui n'existoit plus, ou qu'on ne voyoit pas encore, qu'il se fût assuré de tous les points de direction, qu'il en eût tracé des plans généraux & particuliers, & qu'il les eût fait graver ; car il y renvoie souvent, & quelques-unes de ces opérations sont datées de 1725.

Il a divisé son sujet en onze Chapitres, dont il employe les cinq premiers à donner une notion précise de l'emplacement du Palais des Césars, & de ses divers accroissemens depuis Auguste jusqu'à

Domitien : le sixième & les suivans , font destinez a en expliquer le plan général , à en déterminer les aspects , les profils , l'élevation & les ornemens.

On ne s'attend pas que nous suivions l'Auteur dans la plupart de ces détails , qui demanderoient qu'on eût continuellement sous les yeux les planches qui accompagnent son Ouvrage , & que nous ne pouvons joindre de même a cet Extrait ; nous ne nous arrêterons qu'à ceux qu'une simple narration peut rendre intelligibles , & nous commencerons par le troisième Chapitre, parce que les deux premiers qui lui servent d'introduction , ne contiennent que les préliminaires que nous avons déjà exposés.

Le Mont Palatin , dit M. Bianchini , est une des sept Collines de Rome , placée presqu'au centre des six autres , qui semblent former autour d'elle une espèce de Couronne. Il a au Levant le Mont Cælius ; au Midi c'est le grand Cirque qui le sépare du Mont Aventin ; le *Forum Romanum* , ou Marché Romain , & le Capitole sont à son Couchant ; & au Septentrion , c'est la Voye Sacrée , qui s'étend jusqu'au Mont Esquilin. La Maison , ou le Palais que Romulus batit sur cette Colline , qui contenoit en même tems toute la Ville de Rome , ne fut pas constamment habité par les Rois qui lui succédèrent , mais il en fut toujours respecté ; & du tems même de la République , il paroît n'a-

voir jamais servi qu'à des assemblées de Justice , de Politique , ou de Religion. Auguste fut le premier , qui après avoir occupé longtems la Maison de l'Orateur Hortensius , qu'il s'étoit contenté d'orner un peu & de rendre beaucoup plus commode , s'établit enfin sur le Mont Palatin , & y commença ce grand Edifice que Tibère , Caligula , Néron , Tite & Domitien embellirent & augmentèrent si considérablement , qu'il mérita d'être nommé par excellence , le Palais des Césars.

La figure du Mont Palatin , continue l'Auteur , est un Trapèze qui approche fort du quarré parfait : son côté méridional qui donne sur le grand Cirque , est de 1400 pieds Romains ; le côté Oriental en a 1450 , & les deux autres chacun 1300. M. Bianchini a déterminé ces mesures avec une grande précision , non seulement par les vestiges des Arcades qui regnoient dans le Pourtour , mais encore par la surface même du Mont , qui est de niveau dans toute cette étendue , excepté vers le Nord , où le terrain s'abaisse insensiblement : sa hauteur est de 100 pieds , quoique du tems de l'ancienne Rome , elle fût de 120 , & par-la , à peu près égale à la hauteur du Mont Cælius , & à celle du Mont Aventin.

Les Architectes d'Auguste tracèrent dans ce Trapèze un parallélogramme rectangle , dont le plus grand côté , est le côté Méridional , & par conséquent de 1400 pieds

de longueur , & ils lui en donnèrent 900 de largeur. Ce Prince ne prit pour l'emplacement de son Palais que la moitié Orientale de ce parallélogramme ; Tibère & Caligula employèrent l'autre moitié , c'est-à-dire , la moitié Occidentale , aux bâtimens qu'ils élevèrent après la mort d'Auguste , en suivant son même plan ; Néron les embellit , Domitien répara les disgraces que leur avoient causées trois incendies consécutifs , & perfectionna tellement le rapport intérieur & extérieur de toutes les parties de l'Edifice , que les Empereurs qui vinrent après lui , ne trouvèrent rien de considérable à y ajouter.

Comme il suffit de connoître la direction d'un des côtes de ce parallélogramme , pour avoir celle des trois autres , M. Bianchini s'attache à démontrer que le côté Méridional faisoit avec le premier Azimut un angle de 45 degrez , c'est-à-dire , qu'il étoit dans la ligne du Sud-Est au Nord-Ouest , conformément aux règles établies par Vitruve , qui lorsqu'il est question de tracer des alignemens de rues , & par conséquent ceux des Bâtimens parallèles a ces rues , recommande sur-tout d'éviter les quatre Vents Cardinaux.

Dans le quatrième Chapitre l'Auteur examine , par rapport au Mont Palatin & au Palais des Césars , les Plans de l'ancienne Rome publiez , l'un par Léonard Bufalini , sous le Pontificat de Jules III , l'autre par le docte Panvini ,

dans son Livre des Jeux du Cirque. Il trouve que celui de Bufalini ne rend pas assez distinctement les Edifices en question , & qu'il en a trop grossièrement confondu les parties de figure rectiligne avec celles qui sont de figure circulaire. Il seroit bien plus content de celui de Panvini , s'il y avoit marqué au moins , la trace des trois Salles qui en dernier lieu ont été entièrement découvertes , & si cet Auteur , très-habile d'ailleurs , ne s'étoit trompé sur l'emplacement du Temple qu'Auguste éleva en l'honneur d'Apollon dans l'enceinte de son Palais. Auguste , comme on l'a déjà remarqué , n'avoit bâti que dans la partie Orientale , & Panvini place le Temple d'Apollon dans la partie Occidentale , précisément a l'endroit où on a découvert depuis les vestiges d'un bâtiment circulaire , élevé après coup sur des Bains d'autant plus aisez à reconnoître , qu'on y voyoit encore les petits Sièges de marbre disposez en rond , & les tuyaux de plomb qui y conduisoient l'eau. M. Bianchini soupçonne que ce Bâtiment circulaire , que Panvini a pris pour le Temple d'Apollon , étoit celui qu'Elagabale éleva dans la Cour des Bains , en l'honneur du Soleil qu'il adoroit sous une dénomination & une figure singulières.

L'Auteur décrit dans le cinquième Chapitre les trois Salles , & quelques autres Pièces du Palais des Césars , qui furent découvertes sous ses yeux. On remarquoit , dit-

il , dans la partie du Mont Palatin qu'occupent les Jardins Farnésés , des restes d'épaisles murailles , qui paroissoient avoir soutenu un Edifice extrêmement élevé , & bâti sur une ligne de 250 pieds Romains ; on n'y avoit jamais fouillé , & tout l'intervalle étoit encore rempli des décombres des voutes , qui s'étant rompuës , entraînerent avec elles une partie des murs qui les soutenoient. Après avoir enlevé ces décombres avec un tems & des peines incroyables , on découvrit trois Salles , dont la principale qui étoit celle du milieu , avoit 150 pieds de long sur 100 de large , & étoit par conséquent plus grande que la Nef de l'Eglise de Saint Pierre : cette Salle étoit ornée dans toute son étendue par des Niches creusées dans l'épaisseur du mur , & séparées les unes des autres par des Colonnes du plus beau Marbre.

La principale entrée de cette Salle se trouva au milieu de la façade qui regarde le Nord ; elle étoit séparée des Niches d'à côté par deux colonnes de Marbre jaune , canelées , hautes de 28 palmes depuis la base jusqu'à la Cymaïle , & grossës à proportion , c'est-à-dire , de 3 palmes &  $\frac{1}{4}$ . Les bases de ces Colonnes étoient d'un Marbre Grec , que les Italiens nomment *Saligno* ; elles étoient travaillées & sculptées avec beaucoup d'art & de délicatesse : la beauté des Chapiteaux , des Architraves & des Corniches égaloit celle des Bases. Des figures colos-

sales de 20 pieds de hauteur , remplissoient anciennement ces Niches ; on en trouva encore deux entières , l'une représentant Bacchus , l'autre un jeune Hercule ; & ce qui en relève infiniment le prix , c'est qu'elles sont de Basalte , sorte de marbre d'Egypte , dont il étoit si difficile d'avoir de grands blocs , qu'après les figures du Palais des Césars , Pline ne connoissoit que celle du Nil , que Vespasien fit mettre dans le Temple de la Paix.

Outre la Porte qui formoit la principale entrée , il y en avoit six autres plus petites , mais toujours proportionnées à la grandeur de l'Edifice , pour faciliter la communication de la grande Salle avec celles d'à côté , & les autres Pièces intérieures. On voyoit encore çà & là les grands Morceaux de Marbre qui avoient servi à l'incrustation générale des murs composés de brique , sur plusieurs desquelles on lisoit cette Inscription :

FELICIS FLAVIÆ DOMITILLÆ.

*De Félix Esclave de Flavia-Domitilla.*

L'Histoire Romaine fait mention de quatre Princesses de ce nom ; & comme elles étoient toutes parentes & contemporaines de Domitien , M. Bianchini ne manque pas d'en conclurre que c'est sous son regne & par ses ordres , que cette partie de l'Edifice a été construite , & il ajoute à cette preuve celle d'un Bas-relief trouvé

au même lieu , qui représente un Sacrifice fait par Tite frere de Domitien.

Les deux Salles latérales étoient de deux tiers moins longues que celle du milieu , exhaussées à proportion. La Salle à main gauche avoit en face de sa porte d'entrée , une Tribune ceintree , & un Corridor de même figure qui communiquoit aux apartemens. Selon M. Bianchini , ces Tribunes servoient à tenir le Conseil du Prince ou les Assemblées du Sénat. La Salle à main droite avoit en face de sa porte d'entrée un Autel assez élevé , où l'on arrivoit des deux côtez par un escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur , & l'Auteur observe que les dimensions de cet Autel , & la disposition des deux petits escaliers ressembloient parfaitement à celles du Temple de Salomon. Derriere cet Autel , étoit un autre escalier qui se partageoit en deux branches , dont l'une menoit aux Jardins d'Adonis , & l'autre conduisoit dans des espèces de grottes souterraines où l'on trouva encore des Cruches terminées en pointe , & piquées dans la terre pour conserver plus fraîchement la liqueur qu'elles renfermoient.

En creusant sous la première de ces Salles latérales , on en découvrit une plus basse , qui avoit de même une Tribune & un Corridor ceintrez : elle étoit peinte en Grotesques de vingt-cinq pieds de haut ; & comme cette sorte de peinture ne s'introduisit à Rome que vers la fin du regne d'Auguste ,

*Décemb.*

& qu'elle y devint d'un grand usage sous Tibère & sous Caligula , M. Bianchini en conclut que ce fut l'un de ces deux Empereurs qui fit bâtir cette Salle basse dans la partie occidentale , de niveau avec la Cour des Bains , & que Néron ou Domitien bâtirent les trois Salles supérieures , pour reprendre le plein pied du Palais d'Auguste , & former du tout un corps plus régulier. L'Auteur termine ce Chapitre important , par le détail des opérations qui le conduisirent à fixer le milieu de chaque façade , & à déterminer en conséquence la situation des différentes parties qui devoient répondre les unes aux autres.

M. Bianchini remarque dans le Chapitre suivant , qu'il seroit à souhaiter que l'on pût donner trois Plans du Palais des Césars , l'un pour le tems d'Auguste , l'autre pour le tems de Tibère & de Caligula , & le troisième pour le tems de Domitien , mais qu'il faut s'en tenir à ce dernier , parce qu'à l'emplacement près , les changemens arrivez dans les deux autres ne permettent plus de distinguer ce qui leur appartenoit en propre.

Qu'il fût donc de sçavoir qu'Auguste né simple & modeste dans tout ce qui le regardoit personnellement , ne ménageoit rien pour les ouvrages publics , où il croyoit qu'étoit attachée une portion de la gloire de l'Empire ; Que Tibère & Caligula furent encore plus somptueux , mais par un principe fort différent ; & que Domitien

X x x x

en restituant le Palais de ses Pré-décesseurs, porta la magnificence à un excès qui parut blamable même dans un Empereur Romain.

Ce n'est que par la vue des figures, & par une grande attention aux renvois dont elles sont chargées, que l'on peut se former une juste idée de l'état de ce Palais des Césars sous Domitien, & juger de la situation, de l'usage & du rapport de toutes les parties: Peut-être même qu'avec ce secours, on aura encore peine à se défendre d'un premier mouvement qui porte à croire que l'imagination vive & féconde de M. Bianchini y a remplacé plus d'une fois le génie & l'habileté des Architectes. Ce détail, qui ne passeroit jamais qu'imparfaitement dans un Extrait, remplit les Chapitres VI, VII, VIII, & une partie du IX<sup>me</sup>, où l'Auteur décrit le quartier des gens de guerre destinez à la garde du Palais: il les établit près de l'entrée principale, sur un terrain de 300 pieds de long, & de 200 pieds de large; il leur assigne tout autour de cet espace, de petits Portiques, à l'aide desquels ils faisoient plus commodément leur ronde, & il place au milieu de cette enceinte un petit Temple consacré aux Divinités de leur Etat. Ce Quartier au reste n'avoit rien de commun avec celui qu'on nommoit *Roma Quadrata*, & qu'occupoit le corps des Prétoriens.

M. Bianchini s'étoit proposé de faire dans le Chapitre suivant une

description particulière de l'appartement des Bains, dont jusques-là il n'avoit parlé qu'en général, & comme d'un Ouvrage de Tibère: cependant ce Chapitre est réduit au simple titre, & à une note de l'Editeur, qui assure que quelque recherche que l'on ait faite dans les papiers de l'Auteur, dans ses desseins & dans ses planches, souvent doubles & triples, on n'a rien trouvé qui ait rapport à cet article. Les Curieux pourroient y suppléer par ce qu'en a dit le Pere de Montfaucon au Tome troisième du Supplément de l'Antiquité expliquée. Il y a fait graver le dessin de ces mêmes Bains qu'on lui avoit communiqué dans le tems de leur découverte, il les a distribués en quatre planches, & décrit en autant de pages. M. le Marquis Maffei a aussi donné tout nouvellement dans le VI<sup>me</sup> Volume de ses Observations Littéraires, la façade intérieure de ces Bains, & cette dernière planche est un peu plus étendue que celle que le sçavant Bénédictin a publiée sous le N<sup>o</sup>. lvi. A cela près, il n'y a guères d'autre différence entr'elles, si ce n'est que les petites colonnes sont d'ordre composite dans le P. de Montfaucon, & d'ordre Corinthien dans M. le Marquis Maffei.

Il y a grande apparence que M. Bianchini, content d'avoir fait mention dans le cours de son Ouvrage, de l'appartement des Bains, du Palais des Césars, n'avoit pas eu d'abord la pensée d'en faire un article plus particulier, mais que

s'étant apperçu dans la suite que le sujet le méritoit, il écrivit, pour s'en mieux ressouvenir, le titre du nouveau Chapitre qu'il y destinoit, & qu'il n'a pas eu le tems de remplir.

On doit y avoir d'autant plus de regret, que c'étoit le lieu de répondre à une difficulté qui nous paroît à cet égard, naître de son propre Système. Il attribue la construction de ces Bains à Tibère ou à Caligula, uniquement parce qu'ils sont placez dans la partie occidentale du Palais, & que selon lui, Auguste n'a bâti que dans la partie orientale : cependant, lorsqu'il a décrit sommairement ces mêmes Bains, les petits Sièges de marbre qui y étoient disposez en rond, & les tuyaux de plomb qui y conduisoient l'eau, il a remarqué, de même que le Pere de Montfaucon, que le nom d'Auguste, AUGUSTUS, étoit écrit sur ces tuyaux. Il est bien vrai que Tibère, que Caligula & leurs Successeurs ont aussi été appelez Augustes, mais ce n'étoit pour eux qu'un titre de dignité, toujours précédé de leur nom propre, *Tiberius CÆsar-AUGUSTVS*, *Caius CÆsar-AUGUSTVS*, au lieu que AUGUSTVS seul, étoit tellement devenu le nom propre d'Auguste, que nul autre Empereur n'a jamais été désigné par ce nom unique, & que Caius & Lucius petits fils d'Auguste, ne l'ont jamais porté, parce qu'ils n'avoient encore que le titre de Césars lorsqu'ils moururent. M. Bianchini auroit peut-être répondu

que les tuyaux en question pouvoient avoir été faits dès le tems d'Auguste, & porter encore son nom, quoiqu'ils eussent été employez depuis à des Ouvrages de Tibère ou de Caligula ; mais il se seroit trouvé des gens difficiles, qui auroient regardé cette réponse plutôt comme une défaite que comme une solution.

Le-onzième Chapitre de l'Ouvrage de M. Bianchini n'est pas comme le précédent, réduit à son simple titre, mais il en manque au moins la moitié. L'Auteur l'avoit destiné à décrire cette partie du Palais des Césars que Néron étendit jusques sur le Mont Esquilin, & qui fut nommée par excellence la Maison d'or, *Domus Aurea*. Il joignit ces deux Palais l'un à l'autre par un Bâtimement plus étroit, que l'on appelloit communément, *Domus Transitoria*, Maison de passage. C'est à l'entrée de ce nouveau Palais que fut placée la Statue Colossale de Néron, qui étoit de 120 pieds de haut, & qui répondoit à l'endroit où a été bâti depuis le Colisée qui en a tiré son nom, & que les Italiens appellent encore *Colosseo*.

Nous ne sçaurions nous persuader que ce XI<sup>m</sup> Chapitre dût être le dernier de l'Ouvrage de M. Bianchini ; trop de matières intéressantes s'offroient encore à ses recherches pour le terminer si brusquement ; il nous devoit entrer autres l'Histoire des Révolutions du Palais des Césars depuis son origine ou son parfait rétablisse-

ment jusqu'à sa destruction totale. Mais la mort l'a surpris avant qu'il eût fourni cette carrière , quoiqu'il la parcourût très-rapidement , comme on le reconnoît à de fréquentes répétitions & à des négligences de style qui ne lui étoient pas ordinaires ; & plus encore à un grand nombre de lacunes , qui pour la plupart tombent sur des résultats de calcul qu'il renvoyoit sans doute à des momens plus tranquilles : en un mot , ce n'étoit de sa part qu'une simple ébauche , mais une ébauche qui ,

comme la première esquisse d'un grand Peintre l'emporte sans peine sur le Tableau le plus travaillé d'un médiocre Dessinateur.

Le P. Joseph Bianchini de la Congrégation de l'Oratoire à Rome , & neveu de l'Auteur , a mis une Version Latine de cet Ouvrage à côté de l'original , en faveur des personnes qui n'entendent pas assez l'Italien , & il l'a dédié au Roi , à la libéralité de qui la République des Lettres est particulièrement redevable de son impression.





*INSTITUTIONS DE PHYSIQUE.* A Paris, chez *Prault* fils, Quai de Conry, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité, 1740. in-8°. pag. 450. sans une Table des Matieres, Planch. détach. xi. L'Ouvrage est orné de vignettes à la tête de tous les Chapitres.

L'ESPRIT Philosophique, toujours fort rare, se trouve néanmoins plus communément parmi les hommes que parmi les femmes. Les grâces sont le partage de ce sexe aimable; & les grâces, comme on sçait, ont peu de commerce avec la Philosophie; on seroit même tenté de croire que la Philosophie & les Grâces se donnent une exclusion réciproque, si quelques génies d'un ordre supérieur ne les avoient quelquefois réunies. Ces *Institutions Philosophiques* en sont un nouvel exemple. On sçait qu'elles sont l'Ouvrage d'une Dame illustre qui, en voulant se cacher au public, n'a réussi qu'à lui faire connoître sa modestie. Les Sciences lui auront ainsi la double obligation de contribuer à leur avancement par ses lumieres & par son exemple. Quel encouragement pour ceux qui les cultivent, de voir une Dame qui pouvant plaire dans le monde, a mieux aimé s'instruire dans la retraite, qui dans un âge où les plaisirs s'offrent en foule, préfère à leur erreur malheureusement si douce, la recherche de la vérité toujours si pénible, qui alliant enfin la force aux grâces de l'esprit & de la figure, n'est point arrêtée par ce que

les Sciences ont de plus abstrait; Que cette Dame nous pardonne un si foible éloge. Notre dessein n'est pas de lui offrir un encens qu'une ame vraiment philosophe se contente de mériter; c'est l'honneur des Sciences, c'est leur progrès seul que nous avons en vû.

On trouve à la tête de cet Ouvrage un Avant-propos qui prouve bien que la Philosophie n'a rien fait perdre aux grâces. Madame \*\*\* l'a adressé à M. son fils. Ce qui rend les veilles de cette Dame plus estimables, & ce qui en est en même tems le plus doux fruit, un fils en-est l'objet. Mere aussi tendre qu'éclairée, elle forme la raison de ce fils à mesure qu'elle se développe, elle ne se contente pas de lui inspirer le goût des Sciences par son exemple, elle lui en applanit la route en marchant devant lui & mesurant ses pas sur ceux de ce fils foibles encore, elle a soin d'écarter, comme elle le dit elle-même, les épines qui pourroient blesser ses mains délicates. C'est pour lui qu'a été composé cet Ouvrage, c'est à lui qu'il est adressé. » J'ai toujours pensé, lui dit-elle, que le devoir le plus sacré des hommes étoit de donner à leurs enfans une éducation qui les empêchât dans un âge plus

» avancé de regretter leur jeunesse,  
 » qui est le seul tems où l'on  
 » puillè véritablement s'instruire ;  
 » vous êtes , mon cher fils , dans  
 » cet âge heureux où l'esprit com-  
 » mence à penser , & dans lequel  
 » le cœur n'a pas encore des pas-  
 » sions allèz vives pour le troubler :  
 » c'est peut-être a présent le seul  
 » tems de votre vie que vous pou-  
 » vez donner à l'étude de la nature,  
 » bien-tôt les passions & les plai-  
 » sirs de votre âge emporteront  
 » tous vos momens & lorsque cer-  
 » te fougue de la jeunesse sera  
 » passée & que vous aurez payé à  
 » l'ivresse du monde le tribut de  
 » votre âge & de votre état , l'am-  
 » bition s'emparera de votre ame,  
 » & quand même dans cet âge  
 » plus avancé & qui souvent n'en  
 » est pas plus mur , vous voudriez  
 » vous appliquer a l'étude des véri-  
 » tables Sciences , votre esprit  
 » n'ayant plus alors cette flexibi-  
 » lité qui est le partage des beaux  
 » ans , il vous faudroit acheter par  
 » une étude pénible ce que vous  
 » pouvez apprendre aujourd'hui  
 » avec une extrême facilité. Je  
 » veux donc vous faire mettre à  
 » profit l'aurore de votre raison &  
 » tâcher de vous garantir de l'i-  
 » gnorance qui n'est encore que  
 » trop commune parmi les gens  
 » de votre rang , & qui est toujours  
 » un défaut de plus & un mérite  
 » de moins.

» Il faut accoutûmer de bonne  
 » heure votre esprit à penser & à  
 » pouvoir se suffire à lui-même ,  
 » vous sentirez dans tous les tems

» de votre vie quelles ressources &  
 » quelles consolations on trouve  
 » dans l'étude , & vous verrez  
 » qu'elle peut même fournir des  
 » agrémens & des plaisirs.

» Quoique l'Ouvrage que j'en-  
 » treprends ( dit-elle plus bas ) de-  
 » mande bien du tems & du tra-  
 » vail je ne regretterai point la pei-  
 » ne qu'il pourra me coûter & je  
 » la croirai bien employée s'il peut  
 » vous inspirer l'amour des Scien-  
 » ces & le désir de cultiver votre  
 » raison. Quelles peines & quels  
 » soins ne se donne-t-on pas tous  
 » les jours dans l'esperance incer-  
 » taine de procurer des honneurs  
 » & d'augmenter la fortune de ses  
 » enfans ! La connoissance de la  
 » vérité , & l'habitude de la recher-  
 » cher & de la suivre , est-elle  
 » un objet moins digne de mes  
 » soins ! sur-tout dans un siècle  
 » où le goût de la Physique entre  
 » dans tous les rangs , & com-  
 » mence à faire une partie de la  
 » science du monde.

C'est donc M. son fils que Mad...  
 a eu principalement en vûe dans  
 ces Institutions Physiques , &  
 pour les mettre à sa portée elle n'y  
 a fait entrer que la Géométrie  
 commune dont il est instruit , on  
 sçait que la Géométrie la plus hau-  
 te & la plus profonde est familie-  
 re à cette Dame , elle en recom-  
 mande l'étude à M. son fils.

» C'est , lui dit-elle , la clef de  
 » toutes les découvertes , & s'il y  
 » a encore plusieurs choses inex-  
 » plicables en Physique , c'est qu'on  
 » ne s'est point allèz appliqué à les

» rechercher par la Géométrie , &  
» qu'on n'a peut-être pas encore  
» été assez loin dans cette Science.

Mad. . . . . donne ensuite une  
idée générale de l'état des Sciences  
avant Descartes.

» Jusqu'au dernier siècle les  
» Sciences ont été un secret impé-  
» nétrable auquel les prétendus  
» Sçavans étoient seuls initiés, c'é-  
» toit une espèce de cabale dont  
» le chiffre consistoit en des mots  
» barbares qui sembloient inven-  
» tés pour obscurcir l'esprit &  
» pour le rebuter.

» Descartes parut dans cette  
» nuit profonde comme un Astre  
» qui venoit éclairer l'Univers ; la  
» révolution que ce grand Homme  
» a causée dans les Sciences est su-  
» rement plus utile , & est peut-  
» être même plus mémorable que  
» celle des plus grands Empires ,  
» & l'on peut dire que c'est à Des-  
» cartes que la raison humaine  
» doit le plus. Car il est bien plus  
» aisé de trouver la vérité quand  
» on est une fois sur ses traces que  
» de quitter celles de l'erreur. La  
» Géométrie de ce grand Homme,  
» sa Dioptrique , sa Méthode sont  
» des chefs-d'œuvres de sagacité  
» qui rendront son nom in mortel,  
» & s'il s'est trompé sur quelques  
» points de Physique , c'est qu'il  
» étoit homme , & qu'il n'est pas  
» donné à un seul homme ni à un  
» seul siècle de tout connoître.

En effet nous devons non seule-  
ment à Descartes les lumières qu'il  
a répandues sur toutes les Scien-  
ces , mais celles mêmes peut-être

des grands Hommes qui sont ve-  
nus après lui : c'est avec ses armes  
qu'on l'a combattu. » Nous nous  
» élevons ( dit Mad. . . ) à la con-  
» noissance de la vérité comme ces  
» Géans qui escaloient les Cieux  
» en montant sur les épaules les  
» uns des autres.

Il ne faudroit donc pas , en s'é-  
levant ainsi , croire être grand de  
sa propre grandeur , & fouler avec  
mépris , comme cela n'arrive que  
trop , les épaules sur lesquelles on  
est monté.

Mad. . . . donne ensuite à Mon-  
sieur son fils. différens avis excel-  
lens ; l'orgueil des hommes met  
souvent l'esprit de parti à la place  
de l'amour de la vérité , c'est un  
défaut contre lequel elle l'avertit  
qu'il ne sçauroit trop être en gar-  
de, elle lui apprend en même tems  
que le respect pour les grands  
Hommes ne doit point être aveu-  
gler , parce que l'infailibilité n'est  
le partage d'aucun Philosophe.

» Quand je lis , dit-elle , Aristoté-  
» te , ce Philosophe qui a essuyé  
» des fortunes si diverses & si in-  
» justes , je suis étonnée de lui  
» trouver quelquefois des idées si  
» saines sur plusieurs points de  
» Physique générale à côté des  
» plus grandes absurdités , &  
» quand je lis quelques-unes des  
» questions que M. Newton a mises  
» à la fin de son Optique , je suis  
» frappée d'un étonnement bien  
» différent. Cet exemple des deux  
» plus grands Hommes de leur siècle  
» doit vous faire voir que lorf-  
» qu'on a l'usage de la raison , il ne

» faut en croire personne sur sa  
 » parole , mais qu'il faut toujours  
 » examiner par soi-même en met-  
 » tant à part la considération qu'un  
 » nom fameux emporte toujours  
 » avec lui.

C'est une des raisons pour les-  
 quelles Mad. . . . dit qu'elle n'a  
 point chargé son Livre de cita-  
 tions , ne voulant point séduire par  
 des autoritez ; de plus , ajoute-t-  
 elle , il y en auroit trop eu. » La  
 » Physique est un bâtiment im-  
 » mense qui surpasse les forces  
 » d'un seul homme , les uns y  
 » mettent une pierre tandis que  
 » d'autres bâtissent des ailes entie-  
 » res , mais tous doivent travail-  
 » ler sur les fondemens solides  
 » qu'on a donnés à cet édifice dans  
 » le dernier siècle par le moyen de  
 » la Géométrie & des Observa-  
 » tions : il y en a d'autres qui le-  
 » vent le plan du bâtiment , & je  
 » suis du nombre des derniers.

Nous laissons juger à ceux qui  
 liront l'Ouvrage, si l'idée que Mad..  
 en donne n'est pas trop modeste. Il  
 est composé de 21 Chapitres, dont  
 plusieurs sont destinés à expliquer  
 les principales opinions de M.  
 Leibnitz sur la Métaphysique.  
 C'est par où commence l'Ouvrage.  
 » Plusieurs veritez de Physique, de  
 » Métaphysique & de Géométrie  
 » sont évidemment liées entr'elles.  
 » La Métaphysique est le faite de  
 » l'édifice , mais ce faite est si élevé  
 » que la vûe en devient souvent un  
 » peu confuse. J'ai donc cru devoir  
 » ( dit Mad. . . . à M. son fils )  
 » commencer par le rapprocher de

» votre vûe afin qu'aucun nuage  
 » n'obscurcissant votre esprit vous  
 » puissiez voir d'une vûe nette &  
 » assurée les veritez dont je veux  
 » vous instruire.

M. Volf , qu'on peut appeller  
 le Philosophe du Nord , Disciple  
 illustre du célèbre M. Leibnitz ,  
 a fait plusieurs Ouvrages , dans  
 lesquels il a entrepris d'établir les  
 opinions de ce grand Homme sur  
 la Métaphysique. C'est un enchaî-  
 nement de propositions qu'il a  
 prétendu rigoureusement démon-  
 trer suivant la méthode d'Euclide.  
 Cette méthode a de grands avan-  
 tages du côté de la solidité, il n'y en  
 a point qui mene à la verité par un  
 chemin plus sûr , mais il est en mê-  
 me tems si difficile que peu de  
 Lecteurs ont le courage de le sui-  
 vre. Mad. . . n'en a point été ef-  
 frayée ; les grandes passions sur-  
 montent les grands obstacles ; c'est  
 dans les Ouvrages de M. Volf  
 qu'elle a puisé les idées de M.  
 Leibnitz sur la Métaphysique. Ces  
 idées sont , dit-elle , encore peu  
 connues en France , mais elles mé-  
 ritent assurément de l'être.

#### CHAPITRE PREMIER.

##### *Des Principes de nos connoissances.*

Le premier principe de nos con-  
 noissances est , suivant Mad. . . .  
 celui qu'elle appelle le principe de  
 contradiction. C'est qu'une même  
 chose ne peut pas en même tems  
 être & n'être pas.

» Cet axiome est le fondement  
 » de toute certitude dans les con-  
 » noissances humaines , car si on  
 » accordoit

» accorderoit une fois que quelque  
 » chose pût exister & n'exister pas  
 » en même tems, il n'y auroit plus  
 » aucune vérité même dans les  
 » nombres, & chaque chose pour-  
 » roit être ou n'être pas, selon la  
 » fantaisie de chacun, ainsi 2 & 2  
 » pourroient faire 4 ou 6 égale-  
 » ment & même à la fois.

Le principe de contradiction  
 suffit pour toutes les vérités néces-  
 saires, c'est-à-dire, pour les véri-  
 tés qui ne sont déterminables que  
 d'une seule manière. Dans la Géomé-  
 trie, où toutes les vérités sont  
 de ce genre, on n'en emploie pas  
 d'autre, &, par exemple, dans  
 un triangle la somme des angles  
 n'est déterminable que d'une seule  
 manière, ils sont nécessairement  
 égaux à deux droits, mais il n'en  
 est pas de même des vérités con-  
 tingentes, c'est-à-dire, par rap-  
 port aux choses dont l'état n'est pas  
 fixe & déterminé par leur nature,  
 par exemple, une table peut être  
 ronde ou quarrée, le principe de  
 contradiction ne peut pas ap-  
 prendre pourquoi elle est ronde ou  
 quarrée, parce qu'il y a une égale  
 possibilité à l'un & à l'autre, il  
 faut donc avoir recours à un autre  
 principe, & ce principe est *celui*  
*de la raison suffisante*, c'est-à-dire,  
 une raison qui fasse comprendre  
 pourquoi & comment une chose  
 qui peut différemment exister, exis-  
 te d'une façon plutôt que d'une  
 autre.

» Si on vouloit nier ce grand  
 » principe on tomberoit dans d'é-  
 » tranges contradictions, car dès

*Décemb.*

» que l'on admet qu'il peut arriver  
 » quelque chose sans raison suffi-  
 » sante, on ne peut assurer d'au-  
 » cune chose qu'elle est la même  
 » qu'elle étoit le moment d'au-  
 » ravan, puisque cette chose  
 » pourroit se changer à tout mo-  
 » ment dans une autre d'une autre  
 » espèce. Ainsi il n'y auroit pour  
 » nous de vérité que pour un in-  
 » stant.

» Sans le principe de la raison  
 » suffisante on ne pourroit plus di-  
 » re que cet Univers dont toutes  
 » les parties sont si bien liées en-  
 » tre elles, n'a pû être produit que  
 » par une Sagesse Suprême, car  
 » s'il peut y avoir des effets sans  
 » raison suffisante, tout cela eût  
 » pû être produit par le hasard,  
 » c'est-à-dire, par rien.

C'est par ce principe qu'Archimède a démontré qu'une balan-  
 ce à bras égaux chargée de poids  
 égaux demeureroit en équilibre,  
 parce qu'il n'y auroit pas de raison  
 suffisante pourquoi l'un des bras  
 descendroit plutôt que l'autre.  
 Mais M. Leibnitz est, suivant  
 Mad... le premier qui a énoncé  
 distinctement ce principe, & l'a  
 introduit dans les Sciences en quoi  
 elle prétend qu'il leur a rendu un  
 grand service; ce principe étant,  
 dit-elle, le seul fil qui puisse nous  
 conduire dans ces labyrinthes d'er-  
 reurs que l'esprit humain s'est bâtis  
 pour avoir le plaisir de s'y égarer.

Ce principe bannit de la Philo-  
 sophie toutes ces causes qui n'étant  
 que des mots vuides de sens, ne  
 peuvent faire comprendre com-

Y y y

ment & pourquoi un tel effet s'opere par elles. Telle est, par exemple, l'ame végétative qu'on donnoit autrefois aux Plantes, telle est de nos jours l'attraction, si on prétend la donner pour cause.

Du principe de la raison suffisante naissent deux autres principes. Le premier est celui que M. de Leibnitz appelle le principe des *indiscernables*. » Ce Principe bannit de l'Univers toute matiere similaire, car s'il y avoit deux parties de matiere absolument similaires, en sorte qu'on pût mettre l'une à la place de l'autre sans qu'il arrivât le moindre changement (car c'est ce qu'on entend par entierement semblable) il n'y auroit point de raison suffisante pourquoi l'une des particules seroit placée dans la Lune, par exemple, & l'autre sur la terre, puisqu'en les changeant & mettant celle qui est dans la Lune sur la Terre, & celle qui est sur la Terre dans la Lune, toutes choses demeureroient les mêmes. On est donc obligé de reconnoître que les moindres parties de matiere sont discernables ou chacune infiniment differente de toute autre & qu'elle ne pourroit être employée dans une autre place que celle qu'elle occupe sans déranger tout l'Univers. Ainsi chaque particule de matiere est destinée à faire l'effet qu'elle produit, & c'est de-là que naît la diversité qui se trouve entre deux grains de sable: comme entre notre

» Globe & celui de Saturne, laquelle nous fait voir que la Sa-  
» gesse du Créateur n'est pas moins  
» admirable dans le plus petit être  
» que dans le plus grand.

Mad. . . . dit que M. de Leibnitz eut le plaisir de voir confirmer cette vérité par les yeux même de ceux qui la nioient. Madame l'Electrice d'Hanover & ce grand Philosophe se promenoient ensemble dans les Jardins d'Heurenaufen, & il seroit difficile de décider à qui de là Princesse ou du Philosophe cette promenade faisoit le plus d'honneur. M. Leibnitz assura qu'on ne trouveroit pas deux fenilles semblables, plusieurs Courtisans passeroient inutilement la journée à en chercher qui le fussent.

Le second principe qui découle de celui de la raison suffisante, & qui est d'une très-grande fécondité dans la Physique, c'est la *Loi de continuité*. Rien ne se fait par saut dans la nature, & un être ne passe d'un état à un autre qu'après avoir parcouru tous les états intermédiaires. » En effet, chaque état dans lequel un être se trouve doit avoir sa raison suffisante pour quoi cet être se trouve dans cet état plutôt que dans tout autre, & cette raison ne peut se trouver que dans l'état antécédent. Cet état antécédent contenoit donc quelque chose qui a fait naître l'état actuel qui l'a suivi, en sorte que ces deux états sont tellement liés ensemble qu'il est impossible de mettre un autre état entre deux, car

« s'il y avoit un état possible entre  
 « l'état actuel & celui qui l'a pré-  
 « cédé immédiatement la nature  
 « auroit quitté le premier état sans  
 « être encore déterminée par le se-  
 « cond à abandonner le premier.  
 « Il n'y auroit donc point de rai-  
 « son suffisante pourquoi elle pas-  
 « seroit plutôt à cet état qu'à tout  
 « autre état possible, ainsi aucun  
 « être ne passe d'un état à un autre  
 « sans passer par les états inter-  
 « médiaires, de même que l'on  
 « ne va point d'une Ville à une  
 « autre sans parcourir le chemin  
 « qui est entre deux.

Mad. . . . donne plusieurs exem-  
 ples de l'observation de cette Loi  
 dans la nature, & fait voir qu'el-  
 le a lieu dans les cas où l'on croi-  
 roit le plus qu'elle est violée.

## CHAPITRE SECOND.

### *De l'Existence de Dieu.*

Voici la démonstration que  
 Mad. . . . en donne.

« 1°. Quelque chose existe, puis-  
 « que j'existe.

« 2°. Puisque quelque chose  
 « existe, il faut que quelque chose  
 « ait existé de toute éternité; sans  
 « cela il faudroit que le néant, qui  
 « n'est qu'une négation, eût pro-  
 « duit tout ce qui existe, ce qui est  
 « une contradiction dans les ter-  
 « mes, car c'est dire qu'une chose  
 « a été produite, & ne reconnoître  
 « cependant aucune cause de son  
 « existence.

« 3°. L'Être qui a existé de tou-

« te éternité doit exister nécessai-  
 « rement, & ne tenir son existen-  
 « ce d'aucune cause, car s'il avoit  
 « reçu son existence d'un autre  
 « être, il faudroit que cet autre  
 « être existât par lui-même, &  
 « alors c'est lui dont je parle, &  
 « c'est Dieu, ou bien il tiendrait  
 « son existence d'un autre; on  
 « voit aisément qu'en remontant  
 « ainsi à l'infini, il faut arriver à  
 « un être nécessaire qui existe par  
 « lui-même, ou bien admettre une  
 « chaîne infinie d'êtres, lesquels  
 « pris tous ensemble n'auroient au-  
 « cune cause externe de leur exi-  
 « stence (puisque tous les êtres en-  
 « trent dans cette chaîne infinie)  
 « & qui, chacun en particulier,  
 « n'en auroient aucune cause inter-  
 « ne, puisqu'aucun n'existe par lui-  
 « même, & qu'ils tiennent tous  
 « l'existence les uns des autres  
 « dans une gradation à l'infini.  
 « Ainsi c'est supposer une chaîne  
 « d'êtres qui séparément ont été  
 « produits par une cause, & qui  
 « tous ensemble n'ont été pro-  
 « duits par rien, ce qui est une  
 « contradiction dans les termes. Il  
 « y a donc un être qui existe né-  
 « cessairement, puisqu'il implique  
 « contradiction qu'un tel être n'exi-  
 « ste pas.

« 4°. Tout ce qui nous environ-  
 « ne naît & périt successivement,  
 « rien ne jouit d'un état nécessaire,  
 « tout se succède, & nous nous  
 « succédons nous-mêmes les uns  
 « aux autres. Il n'y a donc que de la  
 « contingence dans tous les êtres  
 « qui nous environnent, c'est-à-

Y y y ij

» dire , que le contraire est égale-  
 » ment possible , & n'implique  
 » point contradiction ( car c'est ce  
 » qui distingue un être contingent  
 » d'un être nécessaire ).

» 5°. Tout ce qui existe a une  
 » raison suffisante de son existence,  
 » ainsi il faut que la raison suffisante  
 » de l'existence d'un être soit  
 » dans lui ou hors de lui. Or la  
 » raison de l'existence d'un être  
 » contingent ne peut être dans lui,  
 » car s'il portoit la raison suffisante  
 » de son existence en lui , il se-  
 » roit impossible qu'il n'existât pas  
 » ce qui est contradictoire à la dé-  
 » finition d'un être contingent. La  
 » raison suffisante de l'existence  
 » d'un être contingent doit donc  
 » nécessairement être hors de lui ,  
 » puisqu'il ne sçauroit l'avoir en  
 » lui-même.

» 6°. Cette raison suffisante ne  
 » peut se trouver dans un autre  
 » être contingent , ni dans une  
 » suite de ces êtres , puisque la  
 » même question se retrouvera  
 » toujours au bout de cette chaîne  
 » quelque loin qu'on la puisse  
 » étendre. Il faut donc en venir à  
 » un être nécessaire qui contienne  
 » la raison suffisante de l'existence  
 » de tous les êtres contingens &  
 » de la sienne propre , & cet Etre  
 » c'est Dieu.

Mad... fait voir ensuite que  
 les attributs de cet Etre Suprême  
 sont une suite de la nécessité de  
 son existence , elle les en déduit  
 successivement. Elle embrasse l'o-  
 pinion de M. Leibnitz au sujet de  
 ce monde. Il pensoit ainsi que le

P. Malbranche , que ce monde-  
 ci étoit le meilleur de tous les  
 mondes possibles , celui où il re-  
 gne le plus de variété avec le plus  
 d'ordre & où le plus d'effets sont  
 produits par les loix les plus sim-  
 ples. Cette idée qui est grande ré-  
 pond aux objections tirées des  
 maux qui arrivent dans le monde ,  
 objections qui ne prouvent que  
 les bornes de notre esprit.

» Il est vrai que nous ne pou-  
 » vons voir tout ce grand tableau  
 » de l'Univers , ni montrer en dé-  
 » tail comment la perfection du  
 » tout résulte des imperfections  
 » apparentes que nous croyons  
 » voir dans quelques parties ; mais  
 » c'est qu'il faudroit pour cela se  
 » représenter l'Univers entier &  
 » pouvoir le comparer avec tous  
 » les autres Univers possibles , ce  
 » qui est un attribut de la Divinité.

### CHAPITRE III<sup>me</sup>.

#### *De l'Essence , des Attributs & des Modes.*

Nous observons dans les êtres  
 qui nous environnent des détermi-  
 nations constantes & des détermi-  
 nations variables. Ils ont des qua-  
 lités permanentes, ils en ont d'au-  
 tres qui changent. Parmi les dé-  
 terminations constantes il y en a  
 quelques-unes qui dépendent tel-  
 lement des autres qu'elles en sont  
 une suite nécessaire & que celles-là  
 posées, celles-ci le sont aussi. A  
 l'égard des déterminations varia-  
 bles , elles ne sont point nécessai-



rement liées aux déterminations constantes , autrement elles ne seroient pas variables , mais elles n'ont rien qui repugne aux déterminations constantes , en sorte qu'elles peuvent subsister ensemble , n'ayant rien qui s'entredétruisse.

Quand on veut examiner ce qui constitue un être , ce n'est point les déterminations variables qu'il faut considérer , son essence ne pouvant consister dans ce qui peut se trouver dans l'être ou ne s'y trouver pas sans que l'être cesse d'exister. Il ne faut pas s'arrêter non plus aux déterminations constantes qui sont elles-mêmes déterminées par d'autres déterminations primitives , mais il faut remonter aux déterminations constantes qui n'en supposent point d'autres dont elles soient une dérivation , ce sont elles qui constituent l'essence d'un être , les attributs sont toutes les déterminations qui sont une suite nécessaire de son essence , celles qui ne sont pas une suite de l'essence , mais qui n'y repugnent point , sont les modes.

Ainsi la possibilité des modes a sa raison suffisante dans l'essence de l'être , mais les attributs y ont de plus la raison suffisante de leur actualité. On ne peut donc supposer d'attributs à un être que ceux qui sont nécessairement liés à son essence , parce qu'autrement on ne pourroit concevoir comment cet attribut s'y trouveroit , & qu'il n'auroit par conséquent pas de raison suffisante de son actualité , c'est par cette raison que M. Loke

avoiant que la pensée n'est point fondée dans l'essence de la matiere , n'a pas dû dire que *Dieu a peut-être donné à la matiere l'attribut de la pensée.*

Mad. . . fait voir ensuite que les essences des choses ne sont point arbitraires & ne dépendent point de Dieu , ce qui est dire simplement que Dieu ne peut pas les contradictoires. » On doit donc » dire que l'actualité des choses » dépend de Dieu , car ayant donné l'existence à ce monde plutôt qu'à tout autre monde possible , le monde existe parce que Dieu l'a voulu & un autre existeroit s'il l'avoit voulu autrement , mais la possibilité des choses a sa source dans l'entendement de Dieu qui a conçu nécessairement tout ce qui est possible de toute éternité , mais non pas dans sa volonté qui ne peut le déterminer que conséquemment à ce que son entendement se représente. Ainsi on ne doit rien admettre comme vrai en Philosophie quand on ne peut donner d'autre raison de sa possibilité que la volonté de Dieu , car cette volonté ne fait point comprendre comment une chose est possible.

Mad. . . examine à la fin de ce Chapitre les différentes définitions que les Scolastiques , Descartes & Locke ont données de la substance , elle ne les trouve pas satisfaisantes : voici celle qu'elle en donne elle-même. » On peut , dit-elle , la définir ce qui conserve des dé-

» terminations essentielles & des  
 » attributs constans , pendant que  
 » les modes y varient & se succe-  
 » dent , c'est-à-dire , un sujet du-  
 » rable & modifiable , car entant  
 » qu'il a une essence & des pro-  
 » priétés qui en découlent il dure  
 » & continue d'être le même , &  
 » en tant que ses modes varient il  
 » est modifiable.

## CHAPITRE IV.

### *Des Hypothèses.*

Mad. . . établit dans ce Chapitre la nécessité des Hypothèses, ce sont des échaffauts inutiles lorsque le bâtiment est fini , mais sans lesquelles on n'auroit pû l'élever ; elle fait voir par différens exemples combien elles ont servi au progrès des Sciences & de l'Astronomie singulièrement , elle convient qu'on peut en abuser & elle marque les bornes qu'on doit s'y prescrire , mais quand on en fait un bon usage elle prétend que c'est un des grands moïens de l'Art d'inventer. Ce Chapitre nous a paru très - bien fait , mais nous ne nous y arrêterons pas , le peu d'étendue qu'il faut donner à un Extrait nous forçant de choisir ce qu'il y a de plus singulier dans l'Ouvrage.

## CHAPITRE V.

### *De l'Espace.*

L'espace est-il un être absolu &

distinct des corps qui y sont placés , ou l'espace n'est-il rien que l'ordre même des choses entant qu'elles coexistent ? Le premier sentiment a été soutenu par Epicure , Démocrite & Leucippe , Gassendi l'a renouvelé , Locke l'a suivi. M. Keil & les autres Disciples de Locke ont prétendu que la matière étoit parsemée de petits espaces absolument vuides. L'autorité de M. Newton n'a pas peu servi à accréditer cette opinion , & M. Clarke l'a soutenue contre M. de Leibnitz qui pensoit que l'espace n'étoit que l'ordre des choses coexistantes.

» Il est certain ( dit Mad. . . )  
 » que si on consulte le principe de  
 » la raison suffisante que j'ai établi  
 » dans le premier Chapitre on ne  
 » peut pas se dispenser d'avouer  
 » que M. de Leibnitz avoit raison  
 » de bannir l'espace absolu de l'U-  
 » nivers & de regarder l'idée que  
 » quelques Philosophes croyent  
 » en avoir comme une illusion de  
 » l'imagination : car non seule-  
 » ment il n'y auroit aucune raison  
 » de la limitation de l'étendue ,  
 » mais si l'espace est un être réel  
 » & subsistant sans les corps &  
 » qu'on puisse les y placer , il est  
 » indifférent dans quel endroit de  
 » cet espace similaire on les place,  
 » pourvu qu'ils conservent le mê-  
 » me ordre entre eux ; ainsi il n'y  
 » auroit point eu de raison suffi-  
 » sante pourquoi Dieu auroit pla-  
 » cé l'Univers dans la place où il  
 » est maintenant plutôt que dans  
 » tout autre , puisqu'il pouvoit le

» placer dix mille lieues plus loin ,  
 » mettre l'Orient où est l'Occident ,  
 » ou bien il pouvoit le renverser ,  
 » faisant garder aux choses la même  
 » situation entr'elles.

» M. Clarke sentit bien la force  
 » de ce raisonnement , & il ne  
 » put y opposer autre chose si non  
 » que la simple volonté de Dieu  
 » étoit la raison suffisante de la  
 » place de l'Univers dans l'espace ,  
 » & qu'il n'y en avoit point d'autre ;  
 » mais on sent bien que cet  
 » aveu fait crouler son opinion &  
 » découvre le faible de la cause ;  
 » car Dieu ne sçauroit agir sans des  
 » raisons prises dans son entendement  
 » & la volonté doit toujours  
 » se déterminer avec raison. Ainsi  
 » être obligé de recourir à une  
 » volonté arbitraire de Dieu laquelle  
 » n'est point fondée sur une  
 » raison suffisante, c'est être réduit  
 » à l'absurde. Ainsi la raison de la  
 » place de l'Univers dans l'espace  
 » & celle des limites de l'étendue  
 » n'étant ni dans les choses mêmes  
 » ni dans la volonté de Dieu on  
 » doit conclure que l'Hypothèse  
 » du vuide est fautive & qu'il n'y en  
 » a point dans la nature.

Mad... répond ensuite aux  
 principales objections qu'on fait  
 contre le plein. Elle admet une  
 matière très-fine & muë en tout  
 sens avec une telle rapidité qu'elle  
 n'apporte aucune résistance sensible  
 au mouvement des corps placés  
 dans cette matière. Ainsi, dit-elle,  
 on aura un vuide physique qui est  
 tout ce que prouvent les expériences  
 dont on fait des ob-

jections invincibles contre le plein.

Il n'y a donc point de vuide réel  
 & l'idée que nous croyons avoir  
 d'un espace absolu & distinct des  
 corps est une illusion de notre esprit.  
 Voici comme Mad... prétend  
 que cette idée se forme.

» Nous sentons que lorsque  
 » nous considérons deux choses  
 » comme différentes & que nous les  
 » distinguons l'une de l'autre , nous  
 » les plaçons dans notre esprit l'une  
 » hors de l'autre. Ainsi nous  
 » voyons comme hors de nous  
 » tout ce que nous regardons comme  
 » différent de nous. Les exemples  
 » s'en présentent en foule. Si  
 » nous nous représentons dans notre  
 » imagination un édifice que  
 » nous n'avons jamais vu , nous  
 » nous le représentons comme  
 » hors de nous quoique nous sçavons  
 » bien que l'idée que nous  
 » en avons existe en nous , & qu'il  
 » n'y a peut-être rien d'existant de  
 » cet édifice hors de notre idée :  
 » mais nous nous le représentons  
 » comme hors de nous , parce que  
 » nous sçavons qu'il est différent  
 » de nous , de même si nous nous  
 » représentons idéalement deux  
 » hommes ou que nous répétons  
 » dans notre esprit la représentation  
 » du même homme deux fois,  
 » nous les plaçons l'un hors de  
 » l'autre , parce que nous ne pouvons  
 » point forcer notre esprit à  
 » imaginer qu'ils sont deux & un  
 » en même tems :

» Il suit de-là que nous ne pouvons  
 » point nous représenter plusieurs  
 » choses différentes comme

» faisant un, sans qu'il en résulte  
 » une notion attachée à cette di-  
 » versité & à cette union des cho-  
 » ses, & cette union nous la nom-  
 » mons étendue : ainsi nous don-  
 » nons de l'étendue à une ligne  
 » tant que nous faisons atten-  
 » tion à plusieurs parties diverses  
 » que nous voyons comme existant  
 » les unes hors des autres, qui sont  
 » unies ensemble & qui sont par  
 » cette raison un seul tout.

Nous nous formons donc l'idée  
 de l'étendue, suivant Mad... en  
 considérant la pluralité des choses  
 & leur union sans faire attention  
 aux autres qualitez qu'elles peu-  
 vent avoir.

» Lorsque nous nous sommes  
 » ainsi formé dans notre imagi-  
 » nation un être de la diversité de  
 » l'existence de plusieurs choses &  
 » de leur union, l'étendue qui est  
 » cet être imaginaire nous paroît  
 » distincte du tout réel dont nous  
 » l'avons séparée par abstraction,  
 » & nous nous figurons qu'elle  
 » peut subsister par elle-même,  
 » parce que nous n'avons point  
 » besoin pour la concevoir des  
 » autres déterminations que les  
 » êtres que l'on ne considère qu'  
 » tant qu'ils sont divers & unis  
 » peuvent renfermer : car notre  
 » esprit appercevant à part les  
 » déterminations qui constituent  
 » cet être idéal que nous nommons  
 » étendue, & concevant ensuite  
 » les autres qualitez que nous en  
 » avons séparées mentalement &  
 » qui ne font plus partie de l'idée  
 » que nous avons de cet être, il

» nous semble que nous portons  
 » toutes ces choses dans cet être  
 » idéal, que nous les y logeons &  
 » que l'étendue les reçoit & les  
 » contient comme un vase reçoit  
 » la liqueur qu'on y verse. Ainsi  
 » tant que nous considérons la  
 » possibilité qu'il y a que plusieurs  
 » choses différentes puissent exister  
 » ensemble dans cet être abstrait  
 » que nous nommons étendue,  
 » nous nous formons la notion  
 » de l'espace qui n'est en effet que  
 » celle de l'étendue jointe à la pos-  
 » sibilité de rendre aux êtres coexi-  
 » stans & unis dont elle est formée  
 » les déterminations dont on les  
 » avoit dépouillés par abstraction.

On voit que comme les parties  
 de l'étendue nous paroissent simi-  
 laires, l'espace doit nous paroître  
 aussi similaire & indiscernable.

» Ainsi l'on a raison (conclut  
 » Mad...) de définir l'espace  
 » l'ordre des coexistans, c'est-à-  
 » dire, la ressemblance dans la ma-  
 » nière de coexister des êtres, car  
 » l'idée de l'espace naît de ce que  
 » l'on ne fait uniquement atten-  
 » tion qu'à leur manière d'exister  
 » l'une hors de l'autre, & que l'on  
 » se représente que cette coexi-  
 » stence de plusieurs êtres produit  
 » un certain ordre ou ressemblan-  
 » ce dans leur manière d'exister.

Nous renvoyons à l'Ouvrage  
 même ceux qui voudront appro-  
 fondir cette idée qui est fort ab-  
 strainte, elle y est beaucoup plus dé-  
 veloppée qu'elle ne peut l'être ici.

## CHAPITRE VI.

*Du Temps.*

Les notions du tems & de l'espace ont, dit Mad.... beaucoup d'analogie entr'elles. Dans l'espace on considere simplement l'ordre des coexistans entant qu'ils coexistent, & dans la durée l'ordre des choses successives entant qu'elles se succedent en faisant abstraction de toute autre qualité interne que de la simple succession.

Mad.... fait voir d'abord qu'on ne peut regarder le tems comme un être absolu sans tomber dans les mêmes difficultez qui ne permettent pas de faire un être absolu de l'espace. Il n'y auroit pas de raison suffisante pourquoi Dieu auroit créé le monde dans un tems plutôt que dans un autre. Elle explique ensuite comment nous nous formons l'idée du tems.

» Lorsque nous faisons attention à la succession continue de plusieurs êtres, & que nous nous representons l'existence du premier A distincte de celle du second B, & celle du second B distincte de celle du troisième C, & ainsi de suite, & que nous remarquons que deux n'existent jamais ensemble, mais que A ayant cessé d'exister B lui succede aussitôt, que B ayant cessé C lui succede, &c. Nous nous formons une notion d'un être que nous appellons Tems; & entant que nous rapportons l'e-

*Décemb.*

» xistence permanente d'un être à ces êtres successifs, nous disons qu'il a duré un certain tems entant qu'on se represente que cet être qu'on considere coexiste à plusieurs autres qui se succedent.

» On dit donc qu'un être dure lorsqu'il coexiste à plusieurs autres êtres successifs dans une suite continue, &c.

Ainsi, suivant Mad.... l'esprit ne considere dans la notion du tems que les êtres en général, il fait abstraction de toutes les déterminations qu'ils peuvent avoir & se les represente seulement comme non coexistans, c'est-à-dire, comme ayant une existence successive, en sorte que l'un n'existe pas avec l'autre.

» De cette maniere on se forme un être idéal que l'on fait consister dans un flux uniforme & qui doit être semblable dans toutes ses parties, puisque pour le former on employe pour chaque être la même notion arbitraire, sans rien déterminer de sa nature, & que l'on ne considere dans tous ces êtres que leur existence successive sans se mettre en peine comment l'existence de l'un fait naître celle du suivant.

La notion du tems naît, suivant Mad.... de la succession de nos idées & non du mouvement des corps extérieurs, comme l'ont prétendu quelques Philosophes. Car certainement, dit-elle, je pourrois ne jamais remuer de ma place & avoir des idées successives, or j'existerois pendant un certain

Z z z z

tems, & j'aurois une idée de la durée de mon être par la succession de mes idées, quand même je ne me ferois jamais mue, & que je n'aurois jamais vû de corps en mouvement. Elle prétend qu'au contraire c'est la succession de nos idées qui nous donne l'idée du mouvement, & voilà pourquoi nous n'avons point l'idée du mouvement, en regardant la Lune ou l'aiguille d'une montre, la lenteur du mobile le faisant paroître dans le même point pendant que nous avons une longue succession d'idées.

On a confondu le tems avec le mouvement, parce qu'on ne l'a pas assez distingué de ses mesures, mais on devoit d'autant moins l'y confondre qu'il n'y a & qu'il ne peut point y avoir de mesures du tems exactement justes. Car on ne peut appliquer une partie du tems à lui-même pour le mesurer, comme on mesure l'étendue par des pieds & des toises qui sont elles-mêmes de l'étenduë. Chaque un a sa mesure propre du tems dans la promptitude ou la lenteur avec laquelle ses idées se succèdent, & c'est de ces différences vitelles dont les idées se succèdent en différentes personnes & dans la même personne en différens tems que sont venues plusieurs façons de s'exprimer comme celle-ci, par exemple, j'ai trouvé le tems bien long, car le tems nous paroît long lorsque les idées se succèdent lentement dans notre esprit.

## CHAPITRE VIA

*Des Elémens de la Matière.*

Nous voici arrivés aux fameuses *Monades* de M. Leibnitz, c'est-à-dire, aux êtres simples dont il prétend que tous les autres sont composés.

» Tous les corps sont étendus en  
 » longueur, largeur & profondeur,  
 » or comme rien n'existe sans une  
 » raison suffisante, il faut que cet-  
 » te étendue ait sa raison suffisante  
 » par laquelle on puisse compren-  
 » dre comment & pourquoi elle  
 » est possible, car de dire qu'il y a  
 » de l'étendue parce qu'il y a de  
 » petites parties étendues, ce n'est  
 » rien dire, puisqu'on fera la même  
 » question sur ces petites parties  
 » que sur le tout, & que l'on  
 » demandera la raison suffisante de  
 » leur étenduë. Or comme la raison  
 » suffisante oblige d'alléguer  
 » quelque chose qui ne soit pas la  
 » même que celle dont on deman-  
 » de la raison, puisque sans cela  
 » on ne donne point de raison suffisante,  
 » & que la question demeure toujours la même, si l'on  
 » veut satisfaire à ce principe sur  
 » l'origine de l'étenduë, il faut en  
 » venir enfin à quelque chose de  
 » non étendu, & qui n'ait point  
 » de parties pour rendre raison de  
 » ce qui est étendu & qui a des  
 » parties, or un être non étendu &  
 » sans parties est un être simple.  
 » Donc les composés, les êtres  
 » étendus existent parce qu'il y a

» des êtres simples.

Il faut avouer, dit M. . . que cette conclusion étonne l'imagination, & elle a raison sans doute, car comment concevoir que des êtres non étendus forment de l'étendue? cependant les êtres étendus & composés doivent trouver leur raison suffisante dans les êtres simples. Cette raison suffisante s'y trouve en effet, suivant M. de Leibnitz. Pour comprendre qu'elle elle est il faut se rappeler la façon dont nous avons expliqué dans le Ch. 5. que se formoit en nous l'idée de l'étendue. » En examinant cette » idée avec les yeux de l'entendement nous serons obligés de reconnoître qu'elle n'est qu'un phénomène, une abstraction de plusieurs choses réelles par la confusion desquelles nous formons cette idée d'étendue. C'est de cette confusion que naissent presque tous les objets qui tombent sous nos sens & dont les réalitez sont souvent infiniment différentes des apparences. Ainsi si nous pouvions voir distinctement tout ce qui compose l'étendue, cette apparence d'étendue qui tombe sous nos sens disparoîtroit, & notre ame n'appercevrait que des êtres simples existans les uns hors des autres, de même que si nous distinguions toutes les petites portions de matiere différemment nuë qui composent un portrait, ce portrait qui n'est qu'un phénomène disparoîtroit pour nous. Ainsi la même confusion qui est dans nos organes &

» qui fait que de la ressemblance » d'un visage humain résulte l'assemblage de plusieurs portions » de matiere différemment nuës » dont aucune n'a de rapport au phénomène qui en résulte pour moi, cette même confusion fait que le phénomène de l'étendue résulte pour nous de l'assemblage des êtres simples & de leurs différences internes, mais comme il est impossible que nous nous représentions l'état interne de tous les êtres simples duquel ce pendant le phénomène de l'étendue dépend, toute perception des réalitez nous doit échapper par notre nature, & il ne nous reste des idées confuses que nous avons de chacun de ces êtres simples qu'une idée de plusieurs choses coexistantes & liées ensemble sans que nous sachions distinctement comment elles sont liées, & c'est cette idée confuse qui fait naître le phénomène de l'étendue.

Les êtres simples n'ont point de parties, ils sont par conséquent indivisibles, ils n'ont point non plus de figure, la figure étant l'étendue limitée. Les êtres simples sont encore infiniment différens les uns des autres, c'est une conséquence du principe des indiscernables que nous avons établi dans le premier Chapitre: on doit trouver dans les êtres simples la raison suffisante de tout ce qui se passe dans les êtres composés, or il se fait dans ceux-ci un changement continuël, il y a donc une ac-

tion qui opere changement & une force quelconque qui est le principe de cette action. Mais ce principe doit être dans les êtres simples ; les êtres simples sont donc dotés d'une force par laquelle ils tendent continuellement à agir & ils agissent réellement lorsqu'il n'y a point de résistance. » Or comme l'expérience prouve que la force des êtres simples se déploie continuellement , puisqu'elle produit des changemens sensibles à chaque instant dans les composés, il s'ensuit que chaque être simple est en vertu de sa nature & par sa force interne dans un mouvement qui produit en lui des changemens perpétuels & une succession continue, & que son état interne & la suite des successions qu'il éprouve diffèrent de l'état interne & des successions qu'éprouve tout autre être simple dans l'Univers entier.

Tout change, mais rien ne périr, les êtres simples dont les composés résultent ont donc des déterminations constantes pendant qu'ils en ont d'autres qui varient continuellement. Ce sont donc des substances ou plutôt ce sont les seules substances qu'il y ait, on a vu que par leur nature il y avoit dans les êtres simples une force active, un principe interne de mouvement, & voilà pourquoi M. de Leibnitz disoit que le véritable caractère de la substance est d'agir, qu'elle se distingue des accidens par l'action & qu'il est impos-

sible de la concevoir sans force.

Par le principe des indiscernables chaque être simple est différent l'un de l'autre, & la place que chacun d'eux occupe dans l'Univers est liée nécessairement à celle des autres, en sorte que dans l'Univers tout est dans une dépendance mutuelle, c'est une machine dont toutes les parties ont un rapport nécessaire entr'elles. M. de Leibnitz en concluoit que tout étant plein, notre Ame devoit avoir continuellement une représentation de tout l'Univers & de tous les changemens qui y arrivent, représentation à la vérité extrêmement obscure ; en effet tout étant plein, nous devons recevoir des impressions plus ou moins foibles de toutes les parties de l'Univers, & recevoir en conséquence des idées plus ou moins sensibles des effets qui s'y operent. C'est ainsi qu'une pierre jettée dans l'Océan y produit des ondes décroissantes à l'infini, mais qui ne sont plus sensibles à une certaine distance. Cette idée est extrêmement bien développée par Mad...

## CHAPITRE VIII.

### *De la nature des Corps.*

Descartes, le P. Malbranche & tous leurs Sectateurs ont fait consister l'essence du corps dans l'étendue ; la matiere n'étoit, selon eux, que l'étendue différemment combinée dont ils faisoient une substance uniquement passive. La ma-



rière par sa nature n'avoit aucun principe d'action, Dieu seul agissoit suivant des Loix générales qu'il s'étoit prescrites, & les corps n'étoient que des causes occasionnelles des changemens qui arrivoient en eux.

Suivant Mad. . . ce Systême est renversé par le principe de la raison suffisante. » Car si l'essence du » corps consiste dans la simple » étendue, & qu'il n'y ait point de » différences internes dans les parties de la matiere qui les distinguent réellement, la matiere est » similaire & une de ses parties ne » differe de l'autre que par la position, comme les Cartésiens l'avoient eux mêmes. Or nous » avons vu que le principe de la » raison suffisante ne souffre point » dans l'Univers de matiere similaire & qui ne soit pas distinguée par des qualitez internes; Ainsi » l'essence du corps ne peut consister dans la simple étendue, puisqu'il est nécessaire pour satisfaire au principe de la raison suffisante d'accorder une différence originaire dans les parties de la matiere qui lui soit aussi essentielle que l'étendue même.

» Il faut donc qu'il y ait quelque chose dans la matiere d'où cette » différence interne tire son origine, mais elle n'en peut point avoir d'autre que la force interne ou tendante au mouvement qui est dans toute la nature, & qui se diversifiant à l'infini met une » différence réelle entre toutes les parties de la matiere, en sorte

» qu'il est impossible de mettre l'une à la place de l'autre, parce » qu'il n'y en a pas deux qui aient la même force & le même mouvement, & par conséquent la même forme, car toute forme suppose du mouvement, & par conséquent de la force. La force est donc aussi nécessaire à l'essence du corps que l'étendue.

Voici donc, suivant Mad. . . deux propriétés du corps, l'étendue & le pouvoir d'agir, elle prétend qu'il faut y en ajouter une troisième qui est la force d'inertie.

» La raison nous montre, dit-elle, & l'expérience nous confirme une autre propriété des corps, c'est celle de résister ou la force passive, car en raisonnant d'après la force active qui est dans les corps, on ne voit pas sur quoi elle agiroit si les corps n'étoient pas résistans, puisqu'il n'y auroit point alors de raison suffisante de leur action.

Mad. . . rapporte encore différentes raisons pour établir la force passive ou d'inertie. » Sans cette force aucune des loix du mouvement ne pourroit subsister, & tous les mouvemens se feroient sans raison suffisante, car dès qu'on admettroit que la matiere fût sans résistance ou force d'inertie il n'y auroit plus de proportion entre la cause & l'effet, & l'on ne pourroit point juger de ce qu'un corps a une telle quantité de mouvement & une telle masse qu'il a fallu une telle force pour

» le lui communiquer. Car le plus  
 » grand corps & le plus petit pour-  
 » roient être nûs par la même for-  
 » ce avec la même vitessè & la mê-  
 » me facilité s'ils étoient sans in-  
 » ertie, &c.

La nature du corps ou la matie-  
 re a donc trois principes qui consti-  
 tuent son essence, sçavoir, l'étend-  
 due, la force active & la force  
 d'inertie ; Mad... fait voir com-  
 ment ces trois principes sont la  
 raison suffisante des différens chan-  
 gemens qui arrivent dans les  
 corps, mais cela ne suffit pas, il  
 faut trouver la raison suffisante de  
 ces trois principes dans les êtres  
 simples ; Mad... prétend que com-  
 me l'étendue n'est qu'une apparen-  
 ce résultante de la pluralité & de  
 l'union des êtres simples qu'on  
 considère simplement en faisant  
 abstraction de toute autre déter-  
 mination, de même la force mo-  
 trice & la force d'inertie ne sont  
 que des phénomènes résultans de  
 la confusion des mêmes êtres sim-  
 ples.

» Chaque être simple étant con-  
 » tinuellement en action, & cette  
 » action ayant une relation, une  
 » harmonie avec les actions de  
 » tous les êtres simples, toutes  
 » ces actions qui conspirent en-  
 » semble doivent paroître aux sens  
 » une seule & même action. Ainsi  
 » il est impossible que nous puis-  
 » sions nous représenter distincte-  
 » ment la force motrice : on la  
 » concevroit distinctement si on  
 » pouvoit se représenter de quelle  
 » façon la force reside dans un

» être simple pour engendrer, en-  
 » fin dans le composé que tous ces  
 » êtres forment par leur aggrégat,  
 » cette force motrice dont les ef-  
 » fets tombent sous nos sens : or  
 » comme nous ne pouvons point  
 » distinguer ces choses les unes des  
 » autres, nous appercevons dans  
 » la force une infinité de choses à  
 » la fois que nous ne distinguons  
 » point, & que par cette raison  
 » nous confondons en une seule,  
 » & nous ne nous représentons  
 » que ce qui résulte de cette con-  
 » fusion, qui est une image infini-  
 » ment différente des réalitez qui  
 » y entrent. Ainsi on voit que la  
 » force motrice telle que nous  
 » nous la figurons & qu'elle tom-  
 » be sous nos sens n'est qu'un phé-  
 » nomène qui ne naît dans nous,  
 » que parce que nous voyons de  
 » très-loin les réalitez qui la con-  
 » stituent, c'est une apparence  
 » comme l'étendue.

» La force passive ou la force  
 » d'inertie est aussi un phénomène,  
 » parce que nous ne voyons point  
 » distinctement le principe passif  
 » qui se trouve dans chaque élé-  
 » ment, ni la façon dont par la  
 » multiplication & la confusion  
 » de toutes leurs résistances relati-  
 » ves & conspirantes, la force  
 » d'inertie peut résulter dans les  
 » composés.

C'est ici que se termine la partie  
 Métaphysique de cet Ouvrage, &  
 c'est ici aussi que nous terminerons  
 notre premier Extrait, peut-être y  
 trouvera-t-on des endroits obs-  
 curs ; on ne doit pas les imputer

à l'Ouvrage, il est écrit avec beaucoup de clarté & de précision,

mais la matiere est abstraite & un Extrait a des bornes.

PANEGYRIQUES, SERMONS, HARANGUES ET AUTRES

*Pieces d'Eloquence* : par feu M. de la Parisiere, Evêque de Nîmes. A Paris, chez Giffey, rue de la vieille Bouclerie ; chez Bordelet, Lambert, & Durand, rue S. Jacques, 1740. deux vol. in-12. Tom. I. pag. 438. Sans un Avertissement, Tom. II. pag. 355. Avec Approbation & Privilège.

Second Extrait:

Nous avons rendu compte, dans le Journal de Novembre dernier, des Pieces qui forment le premier Tome de ce Recueil, le second Tome dont nous allons parler contient d'abord l'Oraison Funèbre de *Madame Marie-Louise de Savoye, Reine d'Espagne*. L'Auteur, après avoir emprunté de l'Ecriture le portrait de la femme forte, remarque avec le Sage, combien il est rare de pouvoir faire l'application de ce portrait aux femmes du siècle, & combien cependant cet éloge devient naturellement le Panegyrique de celle dont il va peindre les vertus, en rappelant les grands evenemens qui traverserent le bonheur de sa vie. Une circonstance de cet éloge que l'Auteur (avec justice) fait valoir davantage, c'est que toutes les grandes qualitez qu'on reconnoit dans cette Reine sont toujours étroitement liées avec ses devoirs de Reine & d'Epouse.

» L'attachement reciproque (c'est » le Panegyriste qui parle) est » pour deux Epoux un indispensable devoir, la confiance sans bor-

» ne n'en est pas toujours un, sur-  
» tout pour les Rois dont la con-  
» fiance aveugle porteroit sur de  
» trop grands objets : mais *Mar.e-*  
» *Louise* exposée aux regards d'u-  
» ne nation vertueuse & rigide  
» qui approuve rarement & qui  
» n'admitte jamais acquit bien-  
» tôt l'ascendant sur les esprits ou  
» plutôt sur les ames. Des lumieres  
» & une raison superieures, une  
» tranquillité d'ame qui n'étoit  
» troublée par aucune passion &  
» sur qui l'humeur n'avoit nul em-  
» pire ; une retenue qui ne lui cou-  
» toit pas la moindre réflexion. . .  
» Une connoissance parfaite de  
» tous les interêts. . . Une équité  
» à laquelle tous les hommes au-  
» roient pû s'en rapporter s'ils  
» avoient été sages, & sur-tout  
» une Religion sincere : ce sont là  
les vertus qui lui concilierent, à un degré éminent l'amour & l'estime des Sujets. Le Roi pouvoit-il lui refuser une confiance dont tous ses peuples lui donnoient l'exemple ? aussi cette même confiance servit bien-tôt à lui faire acquérir davantage ce qui fait la véritable félicité des Rois, l'amour de leurs sujets. Persuadé par les conseils de la Reine autant que par son

propre penchant , » que la véné-  
 » ration des fujets ne fe fortifie  
 » jamais mieux que par l'amour ,  
 il ne craignoit point de renverfer ,  
 pour fe rendre plus acceffible des  
 ufages jufqu'alors rigoureufement  
 obfervés.

Mais cette Reine n'étoit pas feu-  
 lement destinée à partager avec  
 fon époux les travaux du gouver-  
 nement : » des l'âge de quatorze  
 » ans prefqu'auffi-tôt feparée du  
 » Roi qu'unie à lui ; à peine Rei-  
 » ne & déjà Régente ; elle parut  
 » feule à la tête des Confeils. . .  
 » On vit les *Grands* étonnés de la  
 » fageffe de fes vûes . . . faire dé-  
 » pendre d'elle leurs délibérations :  
 » . . . Reconnoître que les ames  
 » vraiment royales . . . éclairées  
 » d'enhaut fur leurs interêts, pen-  
 » fent & exécutent naturellement  
 » ce qui dans les autres n'eft que  
 » le fruit des profondes médita-  
 » tions.

L'Orateur entre les différentes  
 révolutions qui éprouverent la  
 vertu de cette Reine , rappelle  
 ainfi le moment où elle apprit  
 » qu'elle devoit compter parmi fes  
 » ennemis ce qu'elle avoit de plus  
 » cher : fille refpectueufe , dit il ,  
 » Epoufe fidèle & tendre , que ne  
 » ressentit donc point *Marie-Loui-  
 » se* ! Mais que ressentit elle . . .  
 » qui ne dûit flatter le pere & plai-  
 » re à l'époux , bien plus raffuré  
 » par une fenfibilité fi juftte & fi  
 » mefurée qu'il n'auroit dû l'être  
 » par fon indifférence : mais c'eft  
 dans l'Ouvrage même qu'il faut  
 lire cet enchaînement de révo-

lutions qu'elle eut à fupporter ,  
 & connoître l'égalité de coura-  
 ge & de fageffe qu'elle mon-  
 tra dans les revers & dans les suc-  
 cès : » le Roi n'avoit point à la  
 » ménager fur les réfolutions ex-  
 » trêmes , elle étoit elle-même ca-  
 » pable de les prendre & de les  
 » infpirer. Loin de vouloir être  
 » environnée de Troupes pour la  
 » fûreté de fa perfonne , elle ré-  
 » pond des peuples à qui on la con-  
 » fie , & par fa feule prefence les  
 » aziles qu'elle choifit deviennent  
 » des fortereffes. Après des victoi-  
 res qui l'affermiffioient fur le Trô-  
 ne , » elle vit toujours , ou les ré-  
 » volutions qu'elle pouvoit crain-  
 » dre , ou les maux paffés qu'elle  
 » devoit guerir. Elle ne connut  
 » point de tems heureux tant qu'el-  
 » le devoit avoir des fujets mife-  
 » rables . . . Elle vouloit pouvoir  
 » donner un jour au foulagement  
 » des peuples , le fecours qu'elle  
 » ne donneroit plus à leur défen-  
 » fe : l'économie ne fut pas en elle  
 » d'une moindre reflource que fa  
 » conftance.

C'eft après tant de travaux, c'eft  
 dans ces momens où quand on  
 jouït d'un bonheur long-tems tra-  
 versé , on eft fi naturellement plus  
 attaché à la vie , que cette Reine  
 voit finir la fienné , & c'eft dans  
 ce point de vûe que fes vertus pa-  
 roiffent dans tout leur éclat. Mais  
 ce recit perdrait à n'être pas lu  
 dans l'Ouvrage même.

On trouve enfuite l'Oraifon Fu-  
 nèbre de M. le Dauphin ( 1 ) & de

( 1 ) Auparavant Duc de Bourgogne.

*Madame*

*Madame la Dauphine* ( 2 ).

Voici quelques - uns des traits dont l'Orateur peint *M. le Dauphin* : » A peine le vîmes - nous » naître que nous découvrîmes » tout le fondement de sa gloire & » de notre bonheur. Au milieu des » traits de l'enfance, se développa » d'abord une ame supérieure qui » les faisoit oublier : ses premières » paroles étoient pleines de sens.... » Jamais l'éducation n'a travaillé » sur un plus riche fonds, & il » n'étoit pas à craindre qu'elle » échoiât dans les mains qui en » furent dépositaires. Par les » cours de tels maîtres si propres à » former l'esprit & le cœur, les » talens que les autres auroient ou » ignorés ou négligés furent poussés au plus haut point de perfection, & les difficultez que sembloit y apporter un naturel trop » vif, leur parurent bien moins » des obstacles que des ressources. » Ils eurent à fixer cette activité » qui empêchoit le jeune Prince de » s'assujettir aux règles, & le soin » qu'ils prirent de l'occuper à l'ex- » terieur pendant qu'ils l'instrui- » soient se réduisit à l'enrichir de » plusieurs connoissances à la fois... » la vertu se montroit à lui sous » les images les plus riantes, les

[ 2 ] Marie Adélaïde de Savoye.

» principes les plus élevés déposi-  
» tés de sècheresse s'imprimoient  
» profondément dans son cœur....  
» Il apprenoit à nous faire sur-  
» ment la loi en s'imposant celle  
» de nous aimer.

Cet autre endroit donne une idée des grandes qualitez dont *Madame la Dauphine* étoit ornée : » Elle ne connoissoit point de vrai » bonheur ( dit M. l'Ev. de Ni-  
» mes ) si les peuples n'étoient heu-  
» reux : elle formoit sa joye de la  
» tranquillité & de l'esperance  
» qu'elle recueilloit dans leurs  
» yeux : la seule idée de l'indigence  
» faisoit évanouir tous ses propres  
» desirs, & ce que les personnes  
» de son rang appellent de vrais  
» besoins.

Dans le reste de ce Tome on lit plusieurs Harangues faites par M. l'Evêque de *Nîmes* en qualité de Député des Etats de Languedoc au Roi, aux Princes & aux Ministres. Toutes ces Pieces renfermées dans des bornes étroites pour la plupart, se trouvoient trop réduites si elles étoient exposées en extrait. Quelques Mandemens & quelques Lettres Pastorales qu'on trouve ensuite pourroient nous fournir davantage, mais ces sortes d'Ouvrages perdent toujours à n'être pas lus dans leur entier.

**HISTOIRE LITERAIRE DE LA FRANCE, OU L'ON**  
traite de l'origine & du progrès, de la décadence & du réta-  
blissement des Sciences parmi les François & parmi les Gaulois & du goût & du gé-  
nie des uns & des autres pour les Lettres en chaque siècle ; de leurs an-  
ciennes Ecoles ; de l'établissement des Universitez en France ; des prin-  
cipaux Collèges ; des Académies des Sciences & des Belles Lettres ; des  
Décemb.

A a a a

*meilleures Bibliothèques anciennes & modernes; des plus célèbres Imprimeries, & de tout ce qui a un rapport particulier à la Littérature. Avec les Eloges Historiques des Gaulois & des François qui s'y sont fait quelque réputation; le Catalogue & la Chronologie de leurs Ecrits; des Remarques Historiques & Critiques sur les principaux Ouvrages; le dénombrement des principales Editions; le tout justifié par les citations des Auteurs originaux. Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur Tome I<sup>r</sup>. qui comprend la suite du neuvième siècle jusqu'à la fin. A Paris, chez CHAUBERT, Quai des Augustins, du côté du Pont. S. Michel, à la Rénoimée & à la Prudence, & Compagnie. 1740. in-4<sup>o</sup>. pag. 717. y compris la Table Chronologique, sans l'Avertissement qui est de 39 pag. en y comprenant la Table des citations, & sans une troisième Table fort ample des Auteurs & des Matières. qui finit le Volume.*

**Q**UELQUE diligence qu'ayent apporté nos sçavans & laborieux Auteurs pour ne rien omettre jusqu'ici de tout ce qui appartenait à leur sujet, il n'a pas été possible qu'il n'échappât bien des choses à leur exactitude, & qu'en poussant leurs recherches sur des siècles postérieurs, ils ne fissent quelques découvertes, qui appartenissent aux siècles dont ils ont déjà traité. En effet, ils avoient passé sous silence quelques Auteurs qu'ils ont connus depuis: quelquefois en parlant des différens Ouvrages d'un Ecrivain, ils en avoient omis qu'ils ont déterrés dans la suite; enfin en rendant compte des différentes Editions d'un Livre, ils n'avoient rien dit de quelques-unes, ou parce qu'elles leur étoient inconnues, ou parce qu'elles n'étoient pas encore publiées. C'est pour suppléer à toutes ces omissions, qu'ils ont mis à la tête de ce Volume, un Avertisse-

ment, dans lequel ils donnent de nouvelles preuves de leur scrupuleuse attention, pour tout ce qui peut intéresser la curiosité de toutes sortes de Lecteurs. On y trouve les additions rangées sous le numéro du siècle auquel chacune appartient. En voici quelques-unes qui donneront une idée des autres.

#### VII<sup>me</sup> SIECLE.

*Page 447 de leur troisième Vol. ]*  
Nos Auteurs avoient dit peu de chose de Felix Evêque François, ce qu'ils ajoutent ici au sujet de ce saint Prélat, est curieux & honorable à notre Nation. Ils remarquent que la France en sa personne, donna à l'Angleterre un Docteur & un Apôtre. Felix étoit né en Bourgogne, & y avoit été ordonné Evêque. Sigebert Roi d'Estanglé ou des Anglois Orientaux, l'emmena dans ses Etats. Non seulement il fut d'un grand secours à ce Prince, dans l'établissement des Ecoles qu'il ouvrit,

pour l'instruction de ses sujets , mais il devint encore l'Apôtre du Pays d'Estangle. Quelques Ecrivains ont dit que ce fut a Cambridge, que le Roi Sigebert établit par le moyen de Félix, l'Ecole publique dont parle le vénérable Bède : & que c'est de cette Ecole, que l'Université de Cambridge a tiré son origine. Mais c'est un fait contesté par d'autres, qui soutiennent avec plus de vraisemblance, que cette Université n'a été établie, qu'après la conquête de l'Angleterre par les Normands, & tout au plutôt vers la fin du XI<sup>me</sup> siècle. Félix fixa son Siège Episcopal à Dummok, & y mourut vers l'an 647. après avoir annoncé l'Evangile aux Anglois pendant dix-sept années.

V I I I<sup>me</sup> S I E<sup>c</sup> C L E.

*Addit. au IV. Vol. pag ix.*

On trouve sous ce siècle l'Histoire abrégée d'un Kéron, Moine de S. Gal, avec une Notice de ses Ouvrages ; il avoit écrit en sa Langue naturelle, qui étoit le Tudesque, ou Thécotisque. On observe qu'il composa en ce langage des Gloses sur l'Oraison Dominicale, sur le Symbole des Apôtres, & sur la Règle de S. Benoît. On s'étend sur ce dernier Ouvrage, & l'on dit de quelle maniere, il a été retrouvé & donné au public ; ce qui peut-être intéressant, sur-tout pour des Allemands, qui seroient curieux de s'instruire, des progrès qu'a fait depuis le huitième siècle, la Langue qu'ils parlent aujourd'hui.

[1] On y lit aussi l'Histoire d'un

[1] Pag. 10.

Halain ou Alanis, natif d'Aquitaine & Abbé de Farfe : elle fait d'autant plus de plaisir qu'elle étoit peu connue jusqu'ici. Cet Abbé, a laissé à la posterité, un Ouvrage qui suppose une lecture infinie. C'est un *Homiliaire* plus ancien, comme l'on voit, que celui de Paul Warnefride, qu'on cite souvent sous le nom d'Alcuin. L'Auteur y a recueilli avec choix, & par ordre, ce qui lui a paru de plus instructif, & de plus édifiant dans l'Ecriture, les Peres de l'Eglise, & les autres Ecrivains Ecclesiastiques, & en a formé des Discours, pour être lus aux Fêtes des Mysteres du Seigneur, & pendant le Carême, &c. De tout ce grand Ouvrage, qu'un Manuscrit du IX<sup>me</sup> siècle a fourni à Dom Bernard Pez, cet Editeur n'a jugé à propos de faire imprimer ; que la seule Préface qui, dit-on ici, a des beautés pour le fonds des choses, mais dont le style est embarrassé & trop diffus.

[2] M. l'Ab. le Bœuf a avancé, que le petit *Traité de Deorum Imaginibus*, qui fut imprimé pour la première fois à Basle en 1543. sous le nom d'Albric, appartient à l'Evêque d'Utrecht dont on lit ici l'Eloge. Nos Auteurs, qui ont examiné la chose avec attention, n'y trouvent ni le style ni le génie d'un Auteur de la fin du VIII<sup>me</sup> siècle. Ils le croient plus ancien au moins de trois cens ans, il leur paroît que cet Ecrivain, étoit extrêmement au fait de la Mythologie, &

[2] Pag. 11.

A a a a a ij

des Auteurs qui en avoient traité avant lui, Auteurs qui n'étoient peut-être plus connus au tems d'Alcuin.

[3] On avoit oublié de parler, d'un Disciple d'Alcuin, nommé Joseph ou Jofeppe, qui eut quelque part au renouvellement des Etudes vers la fin du viii<sup>me</sup> siècle, on le fait connoître ici.

#### IX<sup>me</sup> SIE'CLE.

[4] Aux différentes Editions des Opuscules d'Alcuin, notées dans le quatrième Volume, on ajoute ici ce qui suit : *Son Manuel*, ou *piense & courte explication des sept Pseaumes de la Pénitence*, fut réimprimé in-8°. à Paris chez Barthélemi Macé en 1589, avec les Commentaires de Drogon Evêque d'Ostie, sur le Mystere de la Passion de Notre-Seigneur. Le Traité du même Auteur, sur la Foi de la S<sup>te</sup> Trinité, parut séparément in-4°. à Constance en 1598, avec ce titre : *Libellus de Sanctâ Trinitate*, qui est un peu différent de celui qu'il porte dans le Recueil. Nicolas Kalt, qui en fut l'Editeur & l'Imprimeur, le donne pour un Ecrit, nouvellement trouvé, dans un ancien Manuscrit de l'Abbaye de Richenou. Il ignoroit apparemment les Editions de Basse, & de Francfort, qui avoient précédé la sienne : ou peut-être vouloit-il donner à celle-ci le mérite de la nouveauté.

On fait ensuite des Observations intéressantes, sur un Poème Anonyme, qui concerne l'Histoire

de France. Comme on l'attribue à un Lothaire, Moine de S. Amand, on en prend occasion, de parler de cet Auteur, & de donner une Notice de ses autres Ouvrages. Enfin on y fait connoître sept Poèmes, que l'on croit être de Jean Scot Érigène, & dont on n'avoit point encore oui parler ; on en est redevable à M. de la Carne de Saint Palais qui les a découverts en Italie.

Nous croyons que ce peu d'articles pris au hazard, parmi un grand nombre d'autres, suffiront à nos Lecteurs, pour leur faire juger de l'importance, de toutes les Additions, dont nos sçavans Auteurs ont composé leur Avertissement. Ils le finissent en invitant de nouveau les gens de Lettres, à leur envoyer des Mémoires.

Le ton de reconnoissance & de politesse, dont ils parlent de ceux, à qui ils sont redevables, de quelque découverte, est un nouveau motif, qui doit engager les Sçavans, à concourir de bonne grace, à la perfection d'un Ouvrage si utile, & en même tems si honorable à notre Nation.

Après cet Avertissement, on trouve quelques observations, qui sont la suite de celles, que l'on a faites dans le Volume précédent, sur l'état des Lettres & des Sciences pendant le neuvième siècle ; » le génie » dominant de ce siècle, par rap- » port à la Litterature, disent nos » sçavans Auteurs, étoit une érudition brute, mal digérée, sans choix, sans arrangement, où » l'on ne voyoit qu'un amas con-



» fas d'extraits , & de passages des  
 » anciens. On se bernoit à copier  
 » leurs Ecrits , on les mettoit en  
 » pieces, pour les rapporter à cer-  
 » tains chefs , que l'on se propoisoit  
 » de discuter , mais sans tâcher ,  
 » sans penser même pour l'ordinaire ,  
 » à imiter leur maniere d'é-  
 » crire , leur justesse dans les pen-  
 » sées , leur choix dans les termes ,  
 » leur bel ordre dans les preuves ,  
 » leur solidité dans le raisonne-  
 » ment. C'étoit un style dur , en-  
 »arrassé , obscur , grossier , quel-  
 » quefois rampant jusques dans la  
 » poussiere. Tels étoient les dé-  
 » fauts communs à la prose du gros  
 » de ces Ecrivains. Leur Poésie  
 » n'en n'avoit pas moins , & ceux  
 » ci étoient encore plus sensibles ,  
 » &c. . . . Le mal ne fut pas ce-  
 » pendant si général, qu'il n'y eût  
 » plusieurs Sçavans , qui se préfer-  
 » verent de la contagion , si non  
 » en tout au moins en partie. C'est  
 » ce que nos Auteurs justifient , en  
 » parcourant les Ouvrages , de plu-  
 » sieurs de ces Ecrivains. Ils parlent  
 » avec éloge , de quelques Commen-  
 » taires sur l'Ecriture , aussi - bien  
 » que de quelques Ouvrages Dog-  
 » matiques & Polémiques. » Ils pen-  
 » sent que les Légendes ou Vies  
 » des Saints , étoient le genre de  
 » Litterature , dans lequel on réus-  
 » sisoit ordinairement le plus mal ,  
 » mais qu'il ne laisse pas cependant  
 » d'y en avoir , qui sont estimables ,  
 » non seulement par la candeur , &  
 » la simplicité avec lesquelles elles  
 » sont écrites , mais aussi pour la  
 » solidité du raisonnement , l'or-

» dre , le choix , l'érudition , la  
 » gravité , & même une espece de  
 » polireté de style. Ils ont trouvé  
 » aussi certaines Pieces de Poésie ,  
 » qui contiennent des beautez , que  
 » les meilleurs Poëtes , ne feroient  
 » pas difficulté d'adopter. On y ap-  
 » perçoit du feu , de l'élevation ,  
 » de la noblesse , du naturel. Il est  
 » vrai que cela n'est pas soutenu ,  
 » & ne regarde le plus souvent ,  
 » que quelques vers mêlés parmi  
 » d'autres , qui sont sans mérite. «  
 Nos Auteurs ne laissent aucune de  
 ces Observations , sans les accom-  
 pagner d'exemples , & de citations ,  
 qui sont les preuves de ce qu'ils  
 avancent.

On vient ensuite au corps de  
 l'Ouvrage ; il comprend les soixan-  
 te dernières années du 1x<sup>me</sup> siècle ,  
 & contient l'Histoire de plus de  
 250 Auteurs , & celle de leurs Ecrits.  
 Et ce qui mérite d'être observé ,  
 c'est que parmi un si grand nom-  
 bre d'Auteurs , il n'y en a presque  
 aucun , qui ne traite ou de devotion  
 ou de matiere Ecclesiastique : c'est  
 qu'il n'y avoit presque que des  
 gens d'Eglise , des Moines , des  
 Prêtres , & des Evêques , qui eussent  
 quelque teinture des Sciences , &  
 qui eussent quelqu'usage d'écrire.  
 Les choses étoient sur ce pied-là il y  
 avoit déjà long-tems , & ont conti-  
 nué à peu-près de la même maniere  
 jusqu'à la renaissance des Lettres. On  
 a déjà dit , & on peut aisément croi-  
 re , que tous ces Ecrivains ne sont  
 pas de même mérite. Il y en a plu-  
 sieurs , qu'on peut regarder comme  
 des Sçavans du premier ordre , eu-

égard au siècle où ils ont fleuri. Tels sont Walafride - Strabon , Hamon Evêque d'Alberstar , Raban Archevêque de Mayence , Flore Diacre , puis Prêtre de l'Eglise de Lyon , Saint Prudence Evêque de Troyes , Loup Abbé de Ferrières , Pascale - Radbert Abbé de Corbie , Ratramne Moine du même endroit , Remi Archevêque de Lyon , Adon de Vienne , Hincmar de Reims , Héiric Moine de S. Germain d'Auxerre.

Parmi les autres Auteurs, il y en a plusieurs , qui bien qu'ils ne soient pas aussi estimables que ceux qu'on vient de nommer, ne laissent pas de mériter beaucoup d'attention. De ce nombre sont Candide Moine de Fulde , Jonas Evêque d'Orleans , Fréculfe Evêque de Lisieux , Chrétien Druthmar , Amolon Archevêque de Lyon , Angélome Moine de Luxeux , S. Anscaire Archevêque de Hambourg , Ilson Moine de S. Gal , Milon de S. Amand , Adrevald de Fleuri , S. Lambert Archevêque d'Hambourg , Aimoin Moine de S. Germain des Prez.

Comme tous ceux que l'on vient de nommer, ont beaucoup écrit, on s'est plus étendu sur leur article , que sur celui des autres. Cependant dans tout ce qu'on dit de l'Histoire de leur vie, & de celle de leurs Ecrits , il n'y a rien de superflu, rien qui ne puisse intéresser quelque Lecteur. L'on y trouve un grand nombre de choses nouvelles , sur-tout dans la discussion de plusieurs de leurs Ouvrages découverts depuis peu , & dont les

Bibliographes n'avoient encore rien dit. Dans l'Histoire de leurs personnes, on s'est borné aux faits les plus intéressans , qu'on a tirés , ou de leurs propres Ecrits , ou de ceux de leurs contemporains. On s'est attaché davantage , aux Ecrivains dont on sçavoit moins de choses , comme Walafride Strabon & Flore de Lyon, de qui on donne des Histoires fort curieuses; leurs Ouvrages ont beaucoup coûté à rassembler , parce qu'ils étoient extrêmement dispersés.

En général, on peut assurer que nos Auteurs , n'ont rien négligé pour donner une idée exacte , & suffisante de tous ceux dont ils ont parlé , de quelque mérite qu'ils fussent. Par rapport aux Ecrivains de peu d'importance , ils se sont contenté de dire sous un seul article , ce que l'on sçavoit de leurs personnes , & de leurs Ouvrages. Mais pour les Ecrivains, d'un ordre distingué , on donne d'abord l'Histoire de leurs Vies , & ensuite séparément, le Catalogue raisonné de leurs Ouvrages. Dans ces Catalogues, on voit en peu de mots, à quelle occasion, & le plus souvent en quel tems , un Ouvrage a été composé , de quelle manière les sujets y sont traités , & quels sont les principaux points de doctrine , ou d'Histoire qu'il renferme. Quoiqu'on y fasse connoître le génie des Auteurs , leur érudition , leur doctrine , leur manière d'écrire , on ne laisse pas , lorsque le sujet le mérite , de discuter tous ces points dans des articles parti-

culiers. C'est ce que l'on a exécuté à l'égard de Raban , de Flore , de Pascale - Radbert & d'Hincmar de Reims. Ces endroits sont extrêmement curieux & bien travaillés. Il n'est pas jusqu'aux Légendaires , qu'on n'ait pris soin de faire bien connoître , & dont on n'ait apprécié les Ecrits , en montrant en peu de mots, l'utilité qu'on en peut tirer pour l'Histoire Civile ou Ecclesiastique.

Les endroits de Critique , qui nous ont paru les plus importants, regardent la premiere Vie ( 5 ) de S. Maximin de Mici , (6) Candide de Fulde , à qui l'on rend des Ecrits, qu'on attribuoit mal à propos à d'autres. (7) Chrétien Druthmar que l'on revendique pour le ix<sup>me</sup> siècle, contre M. Fabricius, qui ne le place que sur la fin du xi<sup>me</sup>. (8) Aurélien , Moine de Réomé , dont la plupart des modernes, font par erreur un Clerc de l'Eglise de Reims. (9) L'Edition des Œuvres de Raban. (10) La naissance de Loup de Ferrieres. (11) La distinction qu'on doit faire d'Adrevel & d'Adelbert. (12) La dernière partie des Annales dites de S. Bertin, qu'on attribue faussement à Hincmar de Reims.

Nous avons aussi remarqué, ce que nos Auteurs nous disent, de S.

Pascale - Radbert ( 13 ) ; il nous a paru, qu'ils justifioient fort bien ce Saint , contre les imputations de quelques Protestans , qui l'ont accusé, d'avoir enseigné une Doctrine nouvelle, dans son Traité du S. Sacrement de l'Autel, ou du Corps de J. C. ils ont encore fort bien relevé la méprise, où l'on est souvent tombé , en confondant Jean Scot-Erigène, avec un autre Jean, né en Saxe, mené de France en Angleterre par le Roi Alfrede , ensuite Abbé d'Altenay, & enfin cruellement mis à mort , & honoré par l'Eglise comme Martyr. Nos Auteurs démontrent , que ces deux hommes n'ont rien de commun que le nom. Ce point de critique étoit de quelque importance. Jean Scot-Erigène, avoit composé sur l'Eucharistie, un Ouvrage rempli d'erreurs, & qui a été combattu & pros crit, du vivant même de l'Auteur ; quelques Protestans, supposant que cet Ecrivain étoit le même, que Jean le Martyr & le Saint, en avoient tiré avantage, & s'étoient plu à nous objecter, qu'un homme que nous reconnoissons pour Saint , avoit favorisé leur Doctrine.

Quant aux nouvelles découvertes, elles sont en très-grand nombre; on en trouve presque dans tous les articles , mais sur - tout dans ceux qui traitent des Ecrits perdus des Auteurs. Celles qui nous ont le plus frappées sont ( pag. 25 ) où l'on parle des Editions de l'*Institution des Laïcs* par Jonas. ( Pag. 89 ) sur un endroit de Chrestien

( 13 ) Pag. 312 & 313.

( 5 ) Pag. 8, 9.

( 6 ) Pag. 11, 13.

( 7 ) Pag. 85, 86.

( 8 ) Pag. 93, 99.

( 9 ) Pag. 201, 202.

( 10 ) Pag. 255.

( 11 ) Pag. 515, 516, 517.

( 12 ) Pag. 578, 579.

Druthmar. (Pag. 144 & 149) sur les Actes des Evêques du Mans. (Pag. 179, 181, n<sup>o</sup> 39 & 40) sur deux Ecrits de Raban. (Pag. 263, 265) sur les Editions d'un Ouvrage de Loup de Ferrieres. (Pag. 335, 339) sur le fameux Traité de l'Eucharistie par Ratramne. (Pag. 642) sur la confusion des deux Aimoins. (Pag. 653, 654) sur l'explication de l'Apocalypse, qui porte le nom de Bérengandus, on prouve qu'elle est de Bernegaud Moine de Ferrieres. (Pag. 685 & 686) on donne de nouvelles preuves que Grim Laic étoit François. Nous ne devons pas oublier non plus, ce que nos Auteurs nous disent des Lettres qui portent le nom de Charles le Chauve. L'Histoire de Jean Scot - Erigène est encore un morceau fort cu-

rieux. Mais ils nous faudroit citer, toutes les pages du Livre, si nous voulions faire mention, de tout ce qui mérite d'être remarqué, soit parce que ce sont des choses qui n'avoient point encore été dites, soit parce qu'elles y sont traitées avec plus d'exactitude, & plus de critique, qu'elles ne l'avoient encore été. On doit sur-tout louer nos Auteurs, d'avoir prouvé tout ce qu'ils avancent, par des citations originales, elles sont dans ce Volume au nombre de quatre à cinq mille. On leur est encore redevable, de trois Tables fort amples, l'une des citations, une autre Chronologique, & une troisième des Auteurs & des matieres. Le 6<sup>me</sup> vol. est sous Presse, & paroîtra incessamment,

## NOUVELLES LITTERAIRES.

### ITALIE.

#### DE FLORENCE.

**J**OSEPH Rigaccini, Libraire de Florence; se propose d'imprimer par Soufcription une *Collection* considerable de *Lettres* écrites par divers Auteurs du xv<sup>me</sup> siècle. La plupart de ces Lettres n'avoient pas encore été imprimées, & celles qui l'avoient été, outre qu'elles sont devenues rares, sont si pleines de fautes, qu'il n'est presque pas possible de les entendre. Le sçavant M. Laur. Méheus s'est chargé de l'Edition de cet Ouvrage. En conséquence il vient de tirer des Bibliothèques de Florence, tres-riches en ce genre de Littera-

ture, les *Lettres* de ces Auteurs, qui n'avoient jamais paru, & à l'égard de celles qui avoient été publiées ci-devant, il les a revûs & corrigées sur les Manuscrits, pour former un corps entier des unes & des autres. M. Méheus mettra à la tête du *Recueil* de *Lettres* de chaque Auteur un abrégé de la Vie du même Auteur, tirée de ses Ecrits & des Auteurs contemporains. Il ajoutera de courtes remarques pour faire connoître, autant qu'il est possible, l'Histoire de ceux à qui ces *Lettres* ont été écrites. L'Imprimeur en donnera de trois mois en trois mois un vol. imprimé en beaux caractères & sur

de beau papier en grand in-8°. Le premier vol. qu'il compte de donner dans le courant du mois de Janvier 1741. contiendra le Recueil des Lettres de Leonard Arétin, revûes sur huit manuscrits, & augmentées de plus de 90 Lettres, qui manquent dans l'Edition de Fabricius de 1724. La Soufcription est de 4 Jules par Volume payables trois mois avant l'Edition de chacun des Volumes, en commençant au plus tard à payer au mois de Décembre 1740. Ceux qui n'auront pas soufcrit, ou qui ayant soufcrit, négligeront de satisfaire à leur engagement trois mois d'avance, payeront 6 Jules chaque Volume. Nous ajouterons ici les noms des Auteurs dont M. Méheus fera entrer les Lettres dans sa Collection, afin que si quelques-uns possédoient des Lettres ou d'autres Ecrits de ces Auteurs, ils pussent les envoyer à l'Editeur.

EPISTOLÆ

Leonardi Aretin, *Matthai Palm-*  
ni, *Colucii Salutati,*  
Petri Delphini, *Matthai Bossii,*  
Poggii, *Ant. Panormite,*  
Francisci Philel- *Candidi Decem-*  
phi, *brii,*  
Pauli Hyviani, *Leonardi Dati,*  
Ambrosii Camal- *Bartholomai Sca-*  
dulensis, *le,*  
Jannotii Manetti, *Ant. Campani,*  
Ænea Sylvii, *Gasparini Barzi-*  
Jacobi Picolomi- *zii,*  
nei, *Guiniforti Bar-*  
Francisci Barba- *zizii,*  
Decemb.

Angeli Politiani, *Saxoli Pratenfis,*  
Marfilii Ficini, *Francisci Oca,*  
P. Pauli Vergerii, *Alphonfi Regis,*  
Maphai Vegii, *Lauri Quirini,*  
Marrafsii Siculi, *Caroli Aretini,*  
Jacobi Angeli, *Flavii Blondi,*  
Kyriaci Anconi- *Andrea Contra-*  
tani, *rii,*  
Nicolai de Leo- *Jo. Lamola,*  
nardis, *Francisci de Fia-*  
Gurini Veronen- *no,*  
sis, *Bartholomai Fon-*  
Leonardi Justi- *tii,*  
niani, *Ant. Cremonen-*  
Philippi Redditi, *sis.*  
Jo. Aurispa,

DE MILAN.

Le 19<sup>me</sup> & le 20<sup>me</sup> vol. du *Recueil des anciens Poëtes Latins* paroissent sous le même titre que les précédens: *Corpus veterum Poëtarum Latinorum, cum eorumdem Italica versione.* Tom. xix & xx, &c. Ces deux vol. contiennent les six Comédies de TERENCE, avec la Traduction Italienne en vers de M. Nicol. Fortiguerra, laquelle accompagne par-tout le Texte Latin, 1740. deux vol.

FRANCE.

DEPARIS.

*Traité des Matieres Criminelles*, suivant l'Ordonnance du mois d'Août 1670, & les Edits, Déclarations du Roi; Arrêts & Réglemens intervenus jusqu'à présent, divisé en quatre parties: la premiere, de la nature des crimes & des peines; la seconde, de la compétence des Juges, sur les délits commis tant par les Laïcs que par les Ecclesiastiques, des récula-

B b b b

tions, prises à partie, &c. la troisième, de la manière d'instruire les procès, avec le style ou modèle des procédures; la quatrième contient les Edits, Déclarations, Arrêts & Réglemens intervenus depuis l'Ordonnance: nouvelle édition. Par M. *Ju de Rousseau de la Combe*, Avocat au Parlement: au Palais, chez Théodore *le Gras*, au troisième Pilier de la Grande Salle, à l'É. couronnée, 1741.

Jean *Nulli*, Libraire au Palais, à l'Écu de France & à la Palme, débite une 14<sup>me</sup> Edition de la *Nouvelle Pratique Françoisé, Civile, Criminelle & Bénéficiale*, ou *nouveau Praticien François de feu M. Lange*, ancien Avocat au Parlement.

Le public est redevable de cette nouvelle Edition aux soins de M. *de la Combe*, ancien Avocat au Parlement, Auteur du Recueil de Jurisprudence du Pays de Droit-Ecrit & Coutumier qui a paru en 1736. Non seulement il s'étoit glissé beaucoup de fautes dans les Editions précédentes, mais ceux qui s'en étoient chargés avoient inséré dans le Texte plusieurs additions, dont les unes étoient déplacées, & les autres étoient capables d'induire en erreur. M. *de la Combe* a corrigé les fautes, il a retranché les additions, & il en a fait lui-même qui étoient nécessaires, les décisions de l'Auteur, ayant quelquefois besoin d'être éclaircies, & n'étant pas toujours conformes à l'usage présent. M. *de la Combe* a encore supprimé

dans la nouvelle Edition un Traité des Subrogations & Novations qu'on avoit ajouté à la fin des Editions précédentes, & qui étoit extrêmement imparfait. Il y a mis à la place deux Traitez de la façon; l'un des *Subrogations* l'autre de la *Novation* & de la *Délégation*, qui composent le 5<sup>me</sup> & le 6<sup>me</sup> Chap. du III<sup>me</sup> Livre du premier Tome. M. *de la Combe* a corrigé les fausses citations, qui se trouvoient en grand nombre dans le Traité des Lods & ventes. Il a aussi corrigé le Règlement pour la taxe des dépens suivant l'usage qui se pratique aujourd'hui. Enfin il a ajouté un Traité de la procédure criminelle contre les Ecclesiastiques, & un autre du titre Clérical. On a mis à la fin du premier Volume de cette Edition les Edits, Déclarations, Arrêts, & Réglemens concernans les matieres civiles, avec les nouvelles Ordonnances du Roi sur les Donations, Testamens & autres. On trouvera à la fin du second les Edits, Déclarations, Arrêts, & Réglemens concernans les matieres criminelles & bénéficiales; le tout dans un ordre chronologique.

M<sup>e</sup> Jean-Pierre *Quartier*, ancien Docteur en Droit & Avocat au Parlement, vient de donner au public un nouvel *Arbre de Filiation*, où il présente un tableau des degrez d'alliance & de parenté, suivant les Droit Canon & Civil. Cette Carte, qui est en Latin & en François, est accompagnée d'une explication. Elle se

vend à Paris chez l'Auteur. On en trouve aussi chez Philippe N. Lotin, rue S. Jacq. à la Verité.

*Réflexions Critiques sur la Poësie & sur la Peinture* : par M. l'Abbé du Bos, l'un des Quarante, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Quatrième Edition, revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur. Chez Pierre-Jean Mariette, rue S. Jacq. aux Colonnes d'Hercules. 1740. in-12. 3 vol. On ne manquera pas de rendre compte de cet Ouvrage au public dans le Journal suivant.

*Recueil de Pièces d'Histoire & de Littérature* : Tome IV<sup>me</sup>, chez Chaubert, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence, 1741. in-12. Cet Ouvrage, qui sert de suite à la *Continuation des Mémoires de Littérature de Salingre*, avoit été interrompu pendant quelque tems; mais on assure » qu'on en donnera à l'avenir » un nouveau Tome tous les trois » mois, & qu'on n'y insérera que » des Ecrits annoncés dans la Pré- » face du premier; « à l'égard des Pièces qu'on a fait entrer dans celui-ci, elles sont au nombre de 9, toutes curieuses & utiles. Comme elles sont détachées & qu'elles

n'ont rien de commun entre elles, nous avons cru que pour les annoncer suffisamment, il étoit indispensable d'en donner ici les titres :

1°. *Recherches sur les Ambrons, ancien peuple de la Gaule Celte*. Par le P. Oudin Jésuite.

2°. *Considérations sur la Vie de Cicéron*, traduites de l'Anglois.

3°. *Lettre de M\*\*\**, pour justifier Pomponius - Atticus de la censure d'un Auteur moderne déguisé sous le nom de Césaire.

4°. *Ill<sup>mi</sup> & Cl<sup>mi</sup> Viri Francisci Atterburi Rossensis Episcopi Epistola quadam*.

5°. *Discours d'Isocrate à Démétrique sur la conduite d'un bonnête homme pendant le cours de sa vie*, traduit du Grec par M. l'Abbé Regnier Desmarais.

6°. *Lettre à M. D\*\*\* touchant la Préface de son Ode sur la prise de Namur*.

7°. *Lettre de M. F\*\*\*, ou l'Ode de M. D\*\*\* est comparée avec l'Ode que M. Chapelain fit autrefois pour le Cardinal de Richelieu*.

8°. *Compliment à Messieurs de l'Académie des Belles-Lettres de la Rochelle* : par M. Deslandes, Commissaire général de la Marine.

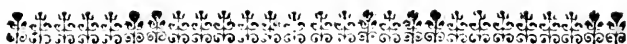
9°. *Dissertation sur l'Histoire de Sainte Ursule & des onze mille Vierges*.

---

Faute à corriger dans le Journal de Novembre, 1740.

P Age 708. col. 2. l. 18. la foi aveugle souvent les esprits, lisez la foi aveugle soumet.

B b b b b j j



# BIBLIOGRAPHIE,

O U

## CATALOGUE

DES LIVRES DONT IL EST PARLE' DANS LES  
Journaux de l'Année 1740.

BIBLIA SACRA: INTERPRETES: CONCILIA.

**L'**HISTOIRE SACRÉE de la Providence & de la Conduite de Dieu sur les Hommes, depuis le commencement du monde jusqu'aux tems prédits dans l'Apocalypse, représentée en cinq cens Tableaux gravés d'après Raphaël & autres Maîtres, & expliquée en Latin & en François, par les paroles mêmes de l'Ecriture Sainte, suivant le Texte de l'Ancien & du Nouveau Testament. Par le Sieur de Marne, Fev. pag. 125.

Paulus elucidatus, par le Pere Antoine Remy, Mars, 187.

*Danielis Gerdesii Exercitationum Academicarum Libri tres*, &c. Dissertations Académiques, divisées en trois Livres, où l'on éclaircit plusieurs choses qui regardent ou l'Histoire des Patriarches, ou les Antiquitez Judaïques, ou l'Histoire de J. G. des Apôtres & de l'Eglise, & l'on explique divers passages Historiques, Prophétiques, & Dogmatiques de l'Ecriture S<sup>te</sup>, & des morceaux entiers de quelques endroits de la Bible, Mars, 189.

Discours Historiques, Critiques, Théologiques & Moraux sur les événemens les plus mémorables du Vieux & du Nouveau Testament. Par MM. Saurin, Roques, & de Beaufobre, avec de belles figures, Mai, 313.

*A new History of the Bible*, &c. Nouvelle Histoire de la Bible depuis le commencement du monde jusqu'à l'établissement du Christianisme, &c. Par M. T. Stackhouse, Mai, 315.

Commentaire Littéral sur la S<sup>te</sup> Bible, contenant l'Ancien & le Nouveau Testament, inséré dans la Traduction Française. Par le R. P. de Carrieres, Mai, 317.

Histoire suivie des Voyages de Jesus-Christ, avec des Remarques pour en faciliter l'intelligence. Par M. Picard de S. Adon, Mai, 318.

Biblia Hebraica, cum notis Masorethicis & numeris distinctionum in Parafchas & Capita & versus. Accurante Christiano Reineccio, Juin, 379.

*Berashith; or the first book of*



*Moses Called Genefts*, translated from the original, &c. Le premier Livre de Moyse appellé la Genése, traduit sur l'original, &c. Par Jean Lookup, Juin, 380.

Biblia Gregoriana, seu Commentaria Textuum Scripturæ Sacræ S<sup>ci</sup> Gregorii Papæ I. Cognomento Magni, collecta ex omnibus ejusdem operibus anno 1705. impressis studio Monachorum Ordinis S<sup>ci</sup> Benedicti à Congregatione Sancti Mauri... in quibus partim mystica, partim literalis Sacræ paginarum hujus sacri Doctoris continetur explanatio, &c. Labore Fr. Tobiar à Nativitate B. V. Mariæ Augustiniani discalceati, Juin, 382.

Beati Simonis fidiati de Cassiâ Ordinis Erem. S. Aug. Gestâ Salvatoris D. N. J. C. seu Commentaria super quatuor Evangelia in quindecim Libros in duobus To-

mis distributa, Juin, 383.

Biblia Hebraïca secundum Editionem Belgicam Everardi Van-Hooght, collatis aliis bonæ notæ Codicibus, una cum versione Latina Sebast. Schmidii, Juiller, 463.

Codex veterum Canonum Ecclesiæ Hispanæ, & de Antiquitate Ecclesiæ, præsertim occidentalis, Aoust, 520.

Eclaircissements & réflexions sur les Prophetes & avertissemens de N. S. J. contenus dans les Chapitres XXIV<sup>me</sup> de S. Mathieu, XIII<sup>me</sup> de S. Marc & XXI<sup>me</sup> de S. Luc, Septemb. 592.

Statuts Synodaux publiés dans le Synode général tenu à Mende les 22<sup>me</sup> & 23<sup>me</sup> Octobre 1738. par Monseigneur Gabriel Florent de Choiseuil-Beaupré, Evêque de Mende, Septemb. 593.

PATRES: THEOLOGICI: ASCETICI: LITURGICI:  
SCRIPTORES ECCLESIASTICI, &c. HETERODOXI.

Explication de divers Monumens singuliers qui ont rapport à la Religion des plus anciens peuples; avec l'examen de la dernière Edition des Ouvrages de S. Jérôme, & un Traité sur l'Astrologie Judiciaire. Par le R. P. Dom Jacques Martin, Janv. 4, Mars 141.

Panegyriques des Saints: Par le Pere de la Rue de la Compagnie de Jesus, avec quelques autres Sermons du même Auteur sur divers sujets, Janv. 20.

*The Genealogies of our lord and Saviour Jesus Christ*: Traité dans lequel on examine en Critique, on

explique, on défend, & on concilie les deux Généalogies de N. Seigneur & Sauveur J. C. Par M. Edouard Vadey, Janv. 60.

Lezioni sopra la Passione del Signore, &c. Par M. Averani, Fev. 122.

Selectæ Assertiones Theologicæ in Compendium redactæ in quibus variorum Hæreticorum errores refelluntur, Fev. 123.

Grotius de veritate Religionis Christianæ, Fev. *ibid.*

*The necessity of revelation*, &c. La nécessité de la révélation, ou Examen de l'étendue des Facultez

de l'homme par rapport aux matières de Religion, particulièrement par rapport à ces deux articles fondamentaux : l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, &c. Par M. Archibald - Campbell, Fev. 123.

*The great Duties of life*, &c. C'est-à-dire : les Grands devoirs de la vie par rapport à l'Etre Suprême, aux Loix de la Morale & à la Loi de Jésus-Christ contre les Déistes, &c. Fev. 124.

Épître sur la pureté des mœurs Ecclesiastiques, par M. l'Abbé Nadal, Fev. 124.

Avis salutaires d'un Philosophe Chrétien, distribués pour chaque jour du mois, & traduits d'un manuscrit Latin qui a pour titre : *Christiana Philosophia Medulla, opus affectuum, Autore Theophilo Rauraco*. Mars, 159.

*Sancti Paulini Patriarchæ Aquileiensis opera*, &c. Les Œuvres de S. Paulin, Patriarche d'Aquilée, imprimées pour la première fois dans un seul corps, tant sur les anciennes Editions que sur les manuscrits, enrichies de notes & de Dissertations, avec deux Appendices d'Actes anciens. Par Jean-François Madrisius d'Udine, Mars, 172.

Recueil de Sermons du Pere François-Xavier Bréan, Mars, 187.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte. Par M. Formey, Mars, 187.

Traité de l'amour de Dieu à l'égard des hommes & de l'amour du prochain. Par le Pere Avrillon, Mars, 191.

De l'éducation des filles, Ouvrage distribué en plusieurs instructions sur les sujets les plus importants de la morale, Mars, 191; Mai, 279.

La Religion Chrétienne prouvée par les faits. Par M. l'Abbé Houtteville. Nouvelle Edition, Avril, 236; Mai, 296; Juil. 418.

Les Œuvres Spirituelles du Pere François Arias, traduites de l'Espagnol : Avril, 246.

Jo. Nicolai Libellus de lustu Christianorum, seu de Ritibus ad sepulturam pertinentibus, nunc primum editus ex Bibliothecâ Siegeberty : Avril, 254.

C. Jul. Cæsaris, Hirtii & aliorum, de Civili, Alexandrino, Africano, & Hispaniensi bello ad vetustissimarum membranarum fidem denuo castigati à Francisco Oudendorpio : Avril, 254.

Œuvres Spirituelles de feu M. François de Salignac de la Mothe Fenelon, &c. Mai, 304; Juillet, 418.

Les Œuvres Théologiques du Docteur Pocock : *The Theological Works of the late Learned Dr. Pocock*, &c. Mai, 314.

*Sancti Francisci Assisiensis, Minorum Patriarchæ, nec-non S<sup>ti</sup> Antonii Paduani, ejusdem Ordinis, Opera omnia*, postillis. . . illustrata : operâ & labore R. P. J. de la Haye, &c. Juin, 382.

Scolasticum personæ Ecclesiasticæ pro foro poli & soli Breviarium, exhibens universam Theologiam moralem controversiis fidei & Juris Canonici permixtam, &c. Au

fore Franciscò Abbate Majoraui-  
gienſe : Juin , 363.

Tuba Catechetica , id eſt , explicatio Doctrinæ Chriſtianæ à R. P. Ardia Soc. J. italicè primum edita , & in tres partes diviſa . . . à quodam Religioſo Cifterciènſi in latinum ſermonem verſa : Juin , 363.

Viridarium Sacrarum Meditationum , in quo ex floribus Scripturæ Sacræ & Sanctorum Patrum , decerptæ veritates proponuntur , &c. in lucem datum à P. Alphonſo Wenzel : Juin , 363.

Compendium Alphanbetico-Scolasticum Tractatum Theologico-polemorum de Sacramentis , &c. Auctore M. V. P. Hackhoffèr : Juin , 363.

Défense du Chriſtiſme , ou Préſervatif contre un Ouvrage intitulé : Lettres ſur la Religion eſſentielle à l'homme. Juil. 465.

De priſcis Hymnographis Græcæ Eccleſiæ diatriba poſt Romanam editionem anni 1722. nuperimè aucta ; adjectoque ad calcem Græcorum Enchiridio , &c. Août , 520.

Annotazioni ſopra le Feſte di noſtro Signore , della B. Virgine : Août , 520.

Annotazioni ſopra gli Atti d'alcuni Santi di Bologna , e ſopra il Sacrificio della Miſſa : Août , 520.

Delle notificazioni , editti , e iſtruzioni dal Signor Cardinale Lambertini : Août , 521.

De Servorum Dei beatificatione & Beatorum Canonizatione : Août , *ibidem*.

Traduction en Italien du Livre

des Caractères de la Charité. Par M. l'Abbé du Guet , ſous ce titre : *Spiegazione delle qualita , o de i caratteri che S. Paolo attribuiſce alla Carità* : Août , 521.

Sermons du Docteur Shorp, Archevêque d'York : Août , 522.

Mater amoris & doloris , quam Chriſtus in Cruce moriens omnibus ac ſingulis ſuis fidelibus in Matrem legavit , &c. Août , 528.

Locupletiffima Bibliotheca moralis prædicabilis , &c. Août , 528.

Monita ad continendos Sacerdotum mores ex ſacris Conciliis , & Eccleſiæ Patribus : Août , 528.

Reſolutiones Morales de Matrimonio , hujus impedimenti & iſtorum diſpenſatione : Août , 529.

Tuba magna Eccleſiæ Romano-Catholicæ antiquiſſima , ad Heterodoxos clangens ſonum , &c. 529.

Libri quatuor de Imitatione Chriſti , Joannis Gerſenii de Canabaiſo Abbaris Vercellenſis in verſus diſtributi , unâ cum novis concordantiis : Août , 529.

Modus utiliter concionandi : Août , 530.

Verba vitæ æternæ ex quatuor Evangelis deſumpta , atque in argumenta quotidianæ meditationis digeſta : Août , 530.

De humanis affectibus ciendis & coerendis ad hominem de eorumdem ſervitute manumittendum : Août , *ibid.*

Franciſci-Mariæ de Aretio Ord. Capucinorum Em. S. R. E. tituli S. Priſcæ Cardinalis Opera omnia , ex Italico in Latinum ſermonem

translata, &c. Août, *ibid.*

Theſaurus Parochorum, seu Vitæ ac Monumenta Parochorum qui ſanctitate, Martyrio, Scriptis, Catholicam illuſtrarunt Eccleſiam. Tomus I. in quo agitur de origine, dignitate, nobilitate ac variis titulis Parochorum, &c. Août, 531. *Bis.*

*Ragionamenti agli Eccleſiaſtici*, &c. Recueil des Conférences Eccleſiaſtiques, compoſées par M. le Cardinal Jean Caſimir Denhoff: Sept. 591.

L'Accord de la Grace & de la liberté, Poème accompagné de Remarques Critiques & Hiſtoriques, par le Révérend Père le Vaillant de la Baſſadries: Sept.

593.

R. P. Bernardi Pezii Benedictini Bibliotheca Aſcetica antiqui nova, *hoc eſt*, Collectio veterum quorundam & recentiorum Opusculorum Aſceticorum quæ huc uſque in variis Manuſcriptis Codicibus & Bibliothecis delinuerunt: Octob. 658.

Sermons de M. de la Pariſiere, Evêque de Nîmes: Novemb. 705. Décemb. 755.

Firenze Sacra, ovvero feſte, devozioni e indulgenze, che ſono nelle Chieſe della Città di Firenſe, diſtribuite in ciaſchedun giorno del anno: dal P. Mauriſio Franceſconi: Novemb. 721.

## HISTORICI SACRI ET PROPHANI.

Explication de divers Monumens ſinguliers, qui ont rapport à la Religion des plus anciens Peuples, &c. Par Dom Jac. Martin: Janv. 4; Mars, 141.

Hiſtoire Militaire de Charles XII. Roi de Suede, depuis l'an 1700. juſqu'à la bataille de Pultowa en 1709. écrite par ordre exprès de Sa Majeſté: par M. Guſtave Adlerfeld, &c. Janv. 28; Sept. 594.

La Science des Médailles du P. Jobert, avec des Remarques Hiſtoriques & Critiques. Par M. le Baron de la Baſtie: Janv. 50.

Abrégé de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, par ſeu M. l'Abbé Schmidt, avec le Supplément de M. Joecher: Janv. 58.

*Selectus Diplomatum & Numismatum Scotia Theſaurus in duas*

*partes diſtributus*, &c. Threſor choiſi des Diplomes & des Médailles ou des Monnoyes d'Ecoſſe: Janv. 59.

Hiſtoire des Révolutions de Hongrie, où l'on donne une idée juſte de ſon Gouvernement: Janv. 60.

*Genealogia Diplomatica Auguſte Gentis Halſburgica*, &c. Généalogie Diplomatique de la Maiſon d'Habſbourg. Par le R. P. Marquard Herigott: Janv. 61; Mars, 131; Avril, 209; Juin, 323.

Hiſtoire générale des Auteurs Sacrés & Eccleſiaſtiques, &c. Par le R. P. Dom Remy Ceillier: Janv. 63.

Bibliothèque Françoisſe, ou Hiſtoire de la Littérature Françoisſe. Par M. l'Abbé Goujet: Fev. 67; Avril, 202. Géographie

Geographie des enfans, ou Méthode abrégée de la Géographie, divisée par Leçons, avec la Liste des principales Cartes nécessaires aux jeunes gens : Quatrième Edition, augmentée du plan de l'ancienne Géographie & des Systèmes du Monde, avec plusieurs Cartes & figures : par M. Langlet du Fresnoy : Fév. 86.

Histoire de Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre, pour servir de suite aux Hommes Illustres de Plutarque : par M. l'Abbé Seran de la Tour : Fév. 116.

Histoire de Philippe, Roi de Macédoine : par M. Olivier : Mai, 316 ; Juin, 360.

Breviarium Antiquitatum Romanarum Christ. Cellarii : Fév. 123.

Recherches sur la nature & l'étendue d'un ancien Ouvrage des Romains, appelé communément *Briquetage de Marsal*, avec un abrégé de l'Histoire de cette Ville, & une Description de quelques Antiquitez qui se trouvent à Tarquimpole : par M. d'Artezé de la Sauvagère, Fév. 126.

Mémoires de M. du Guay-Trouin, Lieutenant Général des Armées Navales de France & Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis : Fév. 126 ; Avril, 228.

Histoire du Royaume Grec des Bactriens, &c. *Historia Regni Græcorum Bactriani, in qua simul Græcorum in Indiâ Coloniæ vetus memoria excolitur. Autore Theophilo Sigeberto Bayero*, &c. Mars, 187.

Vies de Messieurs David Hæ-  
Décemb.

schelius & Jérôme Wolfius : Mais, 187.

Bibliotheca Belgica, sive Vireum in Belgio Vita Scriptisque illustrium Catalogus, Librorumque Nomenclatura, continens Scriptores à Clarissimis Viris Valerio Andrea, Auberto-Miræo, Francisco Swertio, aliisque recensitos usque ad annum 1680. Curâ & studio Jo. Fr. Foppens : Mars, 189.

*Herrn Heinrichs von Bunau Gerave und unstand'ichs Teutscher Kayser, und Reichs Historie* : Histoire exacte & circonstanciée des Empereurs & de l'Empire d'Allemagne, tirée des meilleurs Historiens & des Monumens anciens : par M. Henry de Bunau : Avril, 250.

Vita, Fata, & Scripta Christiani Wolffi Philosophi : Avril, 250.

Fr. Godwini Episcopi de præfatis Angliæ Commentarius. . . . . quem ad fidem Monumentorum in Archivis Regis & Lambethanis recognovit, plurimis in locis ad veritatem reduxit, & perpetuâ demùm serie ad præsens usque sæculum continuavit Guillelmus Richardson : Avril, 251.

Recueil de Papiers d'Etat de Jean Thurloe. *A Collection of the State papers of John Thurloe Esq. Secretary first to the Council of State and afterwards to the two protectors Oliver and Richard Cromwel*. Avril, 251.

*A Short critical review of the political life of Oliver Cromwel*, &c. Courte revue critique de la vie politique d'Olivier Cromwel-Lord,

C c c c c

Protecteur de la République d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande. Avril, 252.

*An Historical account of the life and Reign of the Avid King of Israel, &c.* Récit Historique de la Vie & du regne de David Roi d'Israël, entremêlé de diverses conjectures, de digressions, & de recherches, où l'on examine entre autres choses la critique que M. Boyle a faite de la conduite & du caractère de ce Prince. Avril, 253.

Joh. Eberhardi Rau Theologiae Professoris Monumenta vetustatis Germanicae, ut puta de arà Ubiorum, &c. tum de Tumulo Honoratio Carii & Lucii Caesarum, &c. Avril, 253.

Van-Der Meulen de ortu & interitu Imperii Romani. Avril, 253.

Thuani Historia. Avril, 254. Mai, 313.

Excursus secundus & tertius ad Editionem primam & secundam Dissertationis Historicae de Lingua primævâ, &c. Auctore Alberto Schultens. Avril, 254.

Le Plan de la Ville & des Faubourgs de Paris, dessiné & gravé en perspective sous les ordres de M. Turgot, Prevôt des Marchands & de Messieurs les Echevins de Paris. Avril, 254.

Histoire Ecclesiastique, pour servir de Continuation à celle de M. l'Abbé Fleury. Tom. XXXV. depuis l'an 1570. jusqu'à l'an 1584. Mai, 259. — Tom. XXXVI. depuis l'an 1585. jusqu'à l'an 1595. Juillet, 324.

La Mythologie, ou les Fables,

expliquées par l'Histoire: par M. l'Abbe Banier. Tom. II. Mai, 270. — Tom. III. Novemb. 677.

*Marmora Pisaurensia, &c.* Les Maubres de Pésaro, avec des éclaircissemens & des explications. Mai, 311.

L'Etat politique de l'Europe. Mai, 313.

Histoire de Jacques II. Roi de la grande Bretagne. Mai, 313.

*Disquisition Chronologica de successione antiquissima Episcoporum Romanorum inde a Petro usque ad Victorem, ubi occasione datâ de pluribus aliis ad Historiam Ecclesiasticam pertinentibus agitur, accedunt quatuor Dissertationes, duæ de annis Agrippæ Junioris Judæorum Regis.* Mai, 314.

*Travels in the inland parts of Africa, &c.* Voyages en divers lieux du continent d'Afrique. Mai, 315.

Généalogies Historiques des Maisons Souveraines. Tom. III. contenant la Maison Royale de France, exposée dans des Cartes Généalogiques & Chronologiques, tirées des meilleurs Auteurs, avec des explications Historiques, & les armes différentes de chaque Branche: par M. de Chazor. Juin, 323. — Tom. IV. Juil. 457.

*Pauli II. Pænci Pontificis Maximi Vita, ex codice manuscripto Angelica Augustinensium Bibliotheca desumpta, præmissis ipsius sanctissimi Pontificis vinctis adversus Plurimam aliosque Obrectatores.* La Vie du Pape Paul II, &c. par M. le Cardinal Quirini. Juin, 378.

*Antiquitates Italiae medii ævi*, &c. Antiquitez d'Italie du moyen âge : par M. Muratori. Tom. II. Juin , 379.

*Novus Thesaurus veterum Inscriptionum in præcipuis eorumdem Collectionibus hæctenus prætermissarum*, Collectore L. Ant. Muratorio. Nouveau Thésor des Inscriptions ci - devant omises dans les principales Collections qui en ont été faites. Tom. II. Juin , 379.

*Gesta & vestigia Danorum extra Daniam, præcipuè in Oriente, Italiâ, Hispaniâ, Galliâ, Scotiâ, Hiberniâ, Belgio, Germaniâ & Sclavoniâ.* Juin , 380.

Histoire de la Vie & du regne de Louis XIV. Roi de France & de Navarre, enrichie de Médailles, rédigée sur les Mémoires de feu M. le Comte de \*\*\* , publiée par M. Bruzen de la Martinière. Juin , 381.

*Reliquiæ Manuscriptorum omnis ævi Diplomatum, ac Monumentorum ineditorum adhuc.* Ex Musæo Joannis - Petri Ludewig. Juin , 383.

*The Life and glorious actions of Edward*, &c. La Vie & les actions glorieuses d'Edouard Prince de Gales, surnommé le *Prince noir*, fils aîné d'Edouard III. Roi d'Angleterre, &c. Juil. 464.

*The History of John of Gaunt*, &c. Histoire de Jean de Gand , frere du Prince Edouard & Roi de Castille & de Léon, Duc de Lancastre & frere de Henri IV. Roi d'Angleterre. Juil. 464.

*Memoirs of the Life and actions of*

*Olivier Cromwel.* Mémoires de la Vie & des actions d'Olivier Cromwel, &c. Juil. 464.

Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis son établissement; avec les éloges des Académiciens morts depuis son renouvellement , &c. Juil. 466. Août , 513.

Joannis Vincentii Luchefini Patricii luccensis Pontificis Maximi à brevibus ad Principes Historiarum sui temporis. Tom. III. Août , 520.

*Dissertatio Glyptographica, sive Gemmæ duæ Græco artificis nomine insignitæ, quæ extant Romæ in Musæo Victorio, explicatæ & illustratæ.* Août , 520.

Capitulum generale LI. Ordinis Minorum, &c. Août , 521.

L'Histoire d'Aquilée : par le R. P. Bernard de Rubeis. Août , 521.

La Relazione di una nuova Isola scoperta nel nuovo Mondo sopra le coste dell'Isola Caribdi in America , tradotta dallo Spanolo. Août , 521.

Joh. Georg. Wachteri Archaeologia Nummaria, continens præcognita nobilissimæ artis , quæ Nummos antiquos interpretatur. Août , 522.

Sacramentorum in veteris Romæ judiciis solemnium Antiquitates. Auctore Joanne - Friderico Schreirer. Août , 522.

*A Collection of State papers*, &c. Une Collection de Mémoires d'Etat, qui ont rapport aux affaires arrivées sous le regne de Henri VIII. d'Edouard VI. de la Reine

Marie, & de la Reine Elisabeth, depuis l'année 1542. jusqu'à l'année 1570. tirés des Manuscrits originaux laissés par Guillaume Cecil Lord Burghley, qui n'ont jamais été publiés, & que l'on conserve dans la Bibliothèque du présent Comte de Salisbury, &c. par M. Samuel Haynes. Août, 522.

Histoire de la Pairie de France & du Parlement de Paris, où l'on traite aussi des Electeurs de l'Empire & du Cardinalat. Août, 522.

*The Negotiations of Sir Thomas Roe*, &c. Les Négociations du Chevalier Thomas Roe pendant son ambassade à la Porte, depuis l'an 1621. jusqu'à l'année 1628. inclusivement, &c. Août, 523.

Histoire de Thomas Kouli-Kan, Sophi de Perse. Août, 523.

Mémoires, ou Essai pour servir à l'Histoire de M. le Tellier, Marquis de Louvois, Ministre & Secrétaire d'Etat de la Guerre sous le règne de Louis XIV. Août, 523.

Histoire de l'origine & des premiers progrès de l'Imprimerie : par M. Prosper Marchand. Août, 524. Septemb. 595.

Description Géographique & Historique de la haute Normandie, divisée en deux parties, dont la première comprend le Pays de Caux, & la seconde le Vexin, &c. Août, 525. Octob. 635.

*Mundi Miraculum, seu Sanctus Otto Episcopus Bambergensis, Pomeraniæ Apostolus, & Monasterii Emdorfensis præcipuus doctor cum ejusdem Monasterii Fundatorum Ottonis Com. Palat. de*

Wittelpach ac Helciæ conjugum, eorumque filiorum Historia, cum Abbatum serie & actis, Pontificum Bullis, Imperatorum, Regum, &c. Diplommatibus. Août, 528.

Origines, *scilicet* Antiquitates Ecclesiæ ex Lingua Anglicana in Latinum vertit Joannes - Henricus Grischovius Halberstadenis. Août, 531. Sept. 592.

Histoire Romaine, depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République : par M. Rollin. Tom. IV. Septembre, 535.

*Antiqua Numismata maximi moduli. aurea, argentea, aenea*, &c. Médailles antiques d'or, d'argent & de bronze, qui, du Cabinet du Cardinal Alexandre Albani, ont passé dans la Bibliothèque du Vatican par ordre du Pape Clément XII. avec les Remarques de M. l'Abbé Rodolphino - Venuti de Cortone. Sept. 586.

Traduction Italienne de l'Histoire ancienne de M. Rollin. Sept. 591. Novemb. 721.

Stephani - Mariae Fabruccii Florentini in Pisana Academia Civilium Legum Professoris Dissertatio Historico-critica, quâ certius quam antea Pisanae Universitatis initium constituitur. Septembre, 591.

Dissertazioni Istoriche, apologetiche, e critiche, in difesa della dottissima apologia del canonico Decano e Dottore Don Antonio Mangitore, scritta à favore dell'antiche glorie sì Sacre come Pro-



phane della Citta di Palermo, &c. Septemb. 592.

Mémoires de Maximilien Emmanuel Duc de Wirtemberg, Colonel d'un Régiment de Dragons au Service du Roi de Suède, contenant plusieurs particularitez de la Vie de Charles XII. Roi Suède, depuis 1703. jusqu'en 1709. après la bataille de Pultowa. Septembre, 592.

Description des Fêtes données par la Ville de Paris, à l'occasion du mariage de Marie-Louise-Elisabeth de France & de Dom Philippe Infant & Grand Amiral d'Espagne, les 29. & 30 Août, 1739. Septemb. 594.

Le troisième Volume de la grande Collection des Historiens de France. Sept. 594.

Dissertation sur les Arcs de Triomphe de la Ville de Reims. Octob. 645.

Dissertations sur l'Histoire de S. Pierre: par M. Foggini. Octobre, 654.

Vita Pontificum Romanorum ex antiquis Monumentis collecta, operâ & studio Antonii Sandini. Octob. 654.

Codice Diplomatico del Sacro Militare ordine Gerosolimitano Oggidi Malta. Octob. 654.

P. C. Anfaldi O. P. de Causis inopie veterum Monumentorum pro copia Martyrum dignoscenda adversus Dodwellum Dissertatio. Octob. 655.

Nummophilacium Reginae Christianae quod comprehendit Numismata aera Imperatorum Romano-

rum, Latina, Græca atque in Coloniis cula quondam à Petro Sancti-Bartolo summo artificio summaque fide æri incisa, nunc-primum prodeunt cum Commentario Sigeberti Havercampi. Oct. 655.

Accuratissima orbis delineatio, sive Geographia vetus, sacra & profana, exhibens quidquid Imperiorum, Regnorum, Principatuum Republicarum, ab initio rerum ad præsentem usque mundi statum fuit, &c. Octob. 655.

Histoire de la Fondation de Rome, l'établissement de la République, son origine, ses progrès, les mœurs de ses premiers habitans, & son gouvernement politique-militaire, augmentée de Remarques par M. de Beaumarchais. Oct. 656.

Observationes Apologetice pro Episcopatu Trajectensi ad Mosam, &c. Observations apologétiques en faveur de l'Evêché de Mastricht: par le R. P. Dolmans. Oct. 656.

Mémoires pour servir à l'Histoire du Comté de Bourgogne, contenant l'idée générale de la Noblesse & le Nobiliaire dudit Comté; l'Histoire des Comtes de Bourgogne, des Maisons de Valois & d'Autriche; de l'administration de la Justice, de son Parlement & de sa réunion au Royaume de France; l'Histoire de toutes les Révolutions & des faits arrivés en cette Province jusqu'au tems présent: par M. Dunod de Charnage. Oct. 656.

Dissertation, dans laquelle on recherche depuis quel tems le nom de France a été en usage pour désigner une portion des Gaules, l'é-

tendue de cette portion ainsi dénommée, ses accroissemens & les plus anciennes divisions depuis l'établissement de la Monarchie Françoisé, qui a remporté le prix dans l'Académie Françoisé de Soissons : par M. le Beuf. Octob. 657.

Histoire des Amazones, anciennes & modernes : par M. l'Abbé Guyon. Octob. 658.

Essais sur l'Histoire des Belles-Lettres, des Sciences & des Arts : par M. Juvenel. Novemb. 687.

Histoire des Empires & des Républiques, depuis le Déluge jusqu'à J. C. où l'on voit dans celle d'Egypte & d'Asie la liaison de l'Histoire Sainte avec la profane, & dans celle de la Grèce le rapport de la Fable avec l'Histoire : par M. l'Abbé Guyon. Juil. 466. Nov. 695.

Chronologie de l'Histoire Sainte & des Histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone, par Alphonse de Vignoles. Novemb. 710.

Histoire de la Religion de Mal-

the en Italien : par M. Barthélemi Pozzo, pour servir de continuation à celle de Jacques Bozius. Novemb. 721.

Lettres de Critique, d'Histoire & de Littérature, écrites à divers Sçavans de l'Europe par feu M. Gilbert Cuper. Novemb. 722.

*Del Palazzo de Cesari*. Description du Palais des Césars, Ouvrage posthume de M. François Bianchini. Decemb. 727.

Histoire Littéraire de la France, où l'on traite de l'origine & du progrès, de la décadence & du rétablissement des Sciences parmi les Gaulois & parmi les François ; du goût & du génie des uns & des autres pour les Lettres en chaque siècle : de leurs anciennes Ecoles, de l'établissement des Universitez en France, des principaux Collèges, des Académies des Sciences, & des Belles Lettres, des meilleures Bibliothèques anciennes & modernes, des plus célèbres Imprimeries, & de tout ce qui a un rapport particulier à la Littérature, &c. Decemb. 757.

ORATOIRES : POETÆ : FACETIARUM ET  
JOCORUM, NARRATIONUM ET NOVELLARUM, NECNON HISTO-  
RIARUM EROTICARUM SCRIPTORES : GRAMMATICI.

Panegyriques des Saints, par le P. de la Rue de la Compagnie de Jesus, &c. Janv. 20.

*An Essay on the usefulness of Oriental Learning* Essai sur l'utilité de la Littérature Orientale. Janv. 60.

Dictionnaire universel des Arts & des Sciences de M. Chambers, avec des additions. Janv. 60.

Le Marié sans le sçavoir, Comédie en un Acte en prose : par M. Fagan. Janv. 62.

Plaidoiers en faveur de la Poésie & de la Peinture devant le public. Janv. 63.

*Prose e Poesie del Signor Abate Antonio Conti, Patrizio Veneto* : Les Ouvrages en prose & en vers

de M. l'Abbé Conti, noble Vénitien. Fev. 75. Mars, 164. Avril, 247.

Les Déhors trompeurs, ou l'Homme du Jour, Comédie en 5 Actes: par M. de Boilly. Fev. 96.

Oraisons Funébres prononcées par le P. de la Rue de la Compagnie de Jésus. Fev. 110.

Corpus omnium veterum Poëtarum Latinorum, cum eorumdem Italica versione. Fevrier, 122. Décemb. 765.

Panegyrique de S. Vincent de Paul: par Messire Edme Mongin, Evêque de Basas. Mars, 150.

Nouveau Théâtre François, ou Recueil des plus nouvelles Pièces représentées au Théâtre depuis quelques années. Mars, 161.

Hieronimi Fracastorii, Adami Fumani & Nicolai Archii Carmina. Mars, 186.

Nuevo Dictionario Español y Ingles, y Ingles y Español. Mars, 188.

Letters concerning Poëticals Translations: Lettres sur les traductions en vers, & sur les beautés qui regnent dans les vers de Virgile & de Milton, &c. Mars, 188.

Dom Quixotte, en Espagnol: Mars, 189.

Mémoires de la Comtesse d'Horneville, ou Réflexions sur l'inconstance des choses humaines: par M. Simon. Mars, 189.

Recueil de Fables choisies d'Æsopé en Grec. — Recueil des Fables de Phædre, en Latin. Avril, 251.

Lylia Oraciones & Fragmenta, Gr. Lat. &c. Nouvelle Edition procurée par M. Jean Taylor. Avril, 252.

Dissertatio Historica de Linguâ primævâ. Avril, 254.

Grammatica nueva Española, &c. c'est-à-dire: Grammaire Espagnole & Française: par le S<sup>r</sup> François Sobrino. Avril, 255.

Choix de Poësies Morales & Chrétiennes des Poètes de nos jours. Mai, 307.

Méthode pour apprendre la Langue & l'Orthographe Française, &c. par M. Jacquier. Mai, 310. Octob. 618.

De Opinionis imperio: de l'empire de l'Opinion, Harangue du P. de la Sante Jésuite. Mai, 318.

Oraison Funèbre de M. Louis-François de Beauvau, Archevêque & Primat de Narbonne: par M. l'Abbé Guerguil. Mai, 318. Juin, 348.

Le Théâtre de M. Quinault, contenant ses Tragédies, Comédies & Opera. Juin, 359.

Le Marquis de Chavigny. — Le Prince de Condé. — Ne pas croire ce qu'on voit, Histoire Espagnole. — Artémise & Poliante, Nouvelle: le tout par M. Bourfaut. Juin, 376.

Demosthenis & Eschinis Orationes & Epistolæ. Juin, 380.

La parfaite Grammaire Royale, Française & Allemande: par M. des Pepliers. Juin, 383.

Methodus rectè cogitandi in Scriptis eruditis & ingeniosis à Gallico (P. Bouhours) in Latinum translata per P. Franciscum Wagner. Juin, 383.

A New Memoirs of the Life and Poëtical Works of M. John Milton: Nouveaux Mémoires de la Vie &

des Ouvrages poétiques de M. Jean Milton, &c. Juil. 464.

Heures de récréation, contenant les Poésies amufantes, sérieuses & badines, critiques & morales de M. Dreux Duradier. Juillet, 465.

Mulierum Græcarum, quæ Oratione proſa uſæ ſunt fragmenta & Elogia Græcæ & Latine. Août, 522.

Ludi Epigrammatici Feſtavis Sallibus è rupe Parnaffi deciduis ad jocum aſperſi. . . . & in gratiam ſtudioſæ potiſſimum juventutis luce publica donati. Août, 528.

Favus mellis, compoſita verba, id eſt, Rhetorica major & minor, &c. Août, 530.

*Oſſervazioni Critiche intorno la moderna Lingua Latina*, &c. Recueil d'Obſervations critiques ſur la Langue Latine moderne, compoſées par M. Paul Zambaldi. Septembre, 591.

Absalon, Pièce de Théâtre compoſée par R. P. Pierre - Xavier Marion, de la Compagnie de Jeſus. Septemb. 593.

Dictionnaire de l'Académie Françoisè, 3<sup>me</sup> Edition. Oct. 599.

Projet de l'impreſſion du Manuſcrit des Œuvres de Virgile de la Bibliothéque du Grand Duc de Toſcane, promiſe par le Docteur Pierre - François Foggini. Octob. 653.

Edition in-4<sup>o</sup>. de la maniere d'enſeigner & d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'eſprit & au cœur: par M. Rollin. Oct. 657.

La jaloûſie imprévue, Comédie en un Acte & en proſe: par M. Fagan. Octob. 658.

Panégyriques, Sermons, Harangues & autres Pièces d'Eloquence: par ſeu M. de la Paſſieſſe, Evêque de Nîmes. Nov. 705. Décemb. 755.

M. Antonii Ferratii Epistolæ Libri ſex, in quibus omnia ſerè quæ in Orationibus M. Tullii dubia occurrunt, polemiciè illuſtrantur. Novemb. 721.

Abrégé du Dictionnaire de la Cruſca: *Compendio del Vocabolario de Gli Accademici della Cruſca formato ſul la quarta Editione del Medefino*. Novemb. 721.

Phædri Auguſti Liberti Fabularum Œſopicarum Libri quinque, nunc denuò editi in uſum Scholarum piarum, cum notis. Nov. 722.

Recueil de pluſieurs Pièces de Poéſie & d'Eloquence, préſentées à l'Académie des Jeux Floraux, pour les prix des années 1739. & 1740. avec les Diſcours prononcés leſdites années dans les aſſemblées publiques de l'Académie. Nov. 723.

Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie de Marſeille en l'année 1740. compoſé par M. Nicolas, dont le ſujet eſt: *l'idée que les autres ont de Nous, entre plus que nous ne penſons dans celle que nous avons d'eux*. Nov. 723.

Nouvelle Edition des réflexions critiques ſur la Poéſie & ſur la Peinture: par M. l'Abbé du Boſ. Décemb. 767.

## JURIDICI ET POLITICI.

*Jo. Georgii Crameri J. U. D. Commentarii de Juribus & prerogativis Nobilitatis avita, &c.* Traité des Droits & des prerogatives de l'ancienne Noblesse & de ses preuves, suivant les usages, tant anciens que modernes, des Allemands : par M. Cramer. Janv. 58.

*Selectus Diplomatum & Numismatum Scotiae Thesaurus, &c.* Trésor choisi des Diplomes & des Médailles ou des Monnoyes d'Ecosse. Janv. 59.

Discours Historiques & Politiques sur les Loix & le Gouvernement d'Angleterre de M. Jean Selden, recueillis des notes manuscrites de l'Auteur : par M. Nathanaël Bacon. Janv. 60.

Recueil d'Ordonnances du Roi & Réglémens du Conseil Souverain d'Alsace, depuis sa création jusqu'à présent. Janv. 61.

Règles pour former un Avocat, tirées des plus fameux Auteurs, tant anciens que modernes, avec un Index des Livres de Jurisprudence les plus nécessaires à un Avocat. Janv. 62.

*Magnum Bullarium Romanum.* Fev. 123.

Traité des Monitoires, dans lequel on rapporte leur origine, leurs effets, les formalitez qui doivent y être observées & les cas dans lesquels on est obligé ou exempt de venir à révélation : par M. Rouault. Mars, 181.

Traité des Finances & de la fausse monnoye des Romains, au  
Décemb.

quel on a joint une Dissertation sur la maniere de discerner les Médailles antiques d'avec les contrefaites. Avril, 231.

Traité des Lettres d'Investiture : par le Dr. Jean Gottlieb - Siegel. Avril, 249.

*De Regali Monetâ, &c.* Du droit de battre monnoye, possédé & exercé par les Evêques d'Allemagne, & de la Mitre à deux pointes qui marquent ce droit sur quelques monnoyes. Avril, 250.

L'Abbé Régulier sacré Evêque in partibus infidelium, ou Traité dans lequel on examine l'état d'un Abbé Régulier après sa consécration Episcopale : par le R. P. Albert Marion. Avril, 250.

Jani Verrii examen Juris Canonici & praxis fori Ecclesiastici Protestantium in causâ raptûs & affinitibus. Avril, 253.

Journal des Audiences & Arrêts du Parlement de Bretagne rendus sur les Questions les plus importantes du Droit Civil, de Coutume, de Matières criminelles, bénéficiales, & de Droit public. Tom. II<sup>m</sup>. Mai, 316.

Samuelis Cocceii Jus Civile controversum, editio altera. Juin, 379.

Coutume des Duché, Baillage, & Prévôté d'Orléans, avec les notes de M. Henri Fornier, Conseiller au Présidial d'Orléans : les notes de Dumoulin sur l'ancienne Coutume d'Orléans, & des Observations nouvelles, où l'on a

D d d d d

renfermé tout ce qui a paru nécessaire pour faire connoître le sens & l'application des articles, les maximes autorisées par l'usage du Palais & les derniers progrès de la Jurisprudence. On y a joint un Discours préliminaire sur la Coutume d'Orléans, un Traité des profits & droits Seigneuriaux, l'éloge de M. de la Lande & des Observations sur son Commentaire. Juil. 397.

Parallèle des Romains & des François, par rapport au Gouvernement. Juil. 448. Oct. 604.

Le procès entre la Grande Bretagne & l'Espagne, ou Recueil des Traitez, Conventions, Mémoires & autres Pièces touchant les démêlés entre ces deux Couronnes : par M. Rouffet. Juil. 464.

Examen du Livre intitulé : Réflexions politiques sur les Finances & le Commerce. Août, 502.

Causés célèbres. Tom. XV. & XVI. Août, 526.

R. P. Justi Redn Ord. Min. reformati Provinciæ Tyrolis Opus Canonico-politicum de electione & electionis principe, ex principiis Juris Canonico-Civilis, Regularis, publici, statuarii & consuetudinarii compositum. Août, 528.

Jurisprudentia practico-consiliaria; opus materiis diversis difficilimis & intricatis repletum, Canonum legumque auctoritate munitum. Août, 529.

Annus politicus per duodecim discursus, tum critico-politicos, tum politico-historicos evolutus quibus explicantur principia Principi reg-

num auspiciaturo necessaria. Août, 529.

Candidatus Jurisprudentiæ Sacrae, seu Juris Can. secundum Gregorii IX. Papæ Decretalium titulos explanati Liber I. exhibens brevi, clara & solida methodo copiosam Sanctorum Canonum Doctrinam Candidatis. ... perspicuam. Août, 530.

Justi Henning Bochmeri Jus Ecclesiasticum Protestantium, ulum hodiernum Juris Canonici juxta feriem Libri tertii Decretalium quod Jura Capitulorum traduntur, ostendens, & argumentis illustrans. Aout, 531.

Décisions du Droit Civil, Canonique & François, par ordre alphabétique, avec des observations sur l'ancienne & la nouvelle Jurisprudence des Pays qui se régissent par le Droit-Ecrit : par M. Gabriel Berthon. Sept. 592.

Traité des matieres criminelles, suivant l'Ordonnance du mois d'Août 1670. & les Edits, Déclarations du Roi, Arrêts & Réglemens intervenus jusqu'à présent, &c par M. Gui du Rousseau de la Combe. Déc. 765.

Nouvelle Edition de la nouvelle Pratique François, Civile, Criminelle & Bénéficiale, ou nouveau Praticien François de feu M. Lange, procurée par les soins de M. de la Combe. Décembre. 766.

Nouvel Arbre de filiation, où l'on présente un tableau des degrés d'alliance & de parenté, suivant le Droit Canon & Civil : par M. Jean-Pierre Quartier. Déc. 766.

## PHILOSOPHIA, SCIENTIÆ ET ARTES.

Cours abrégé de Physique, suivant les dernières observations des Académies Royales de Paris & de Londres, avec des additions & corrections considérables : par G. L. le Sage. Janv. 17.

Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, année 1733. & 1734. traduites par M. de Bremond. Janv. 33. Fev. 100.

Prodromi Fasciculi rariorum Plantarum primus & secundus quondam separatim, nunc novâ hac editione conjunctim editi, notulis quibusdam & illustrationibus aucti. Janv. 58.

Traité de la Peinture ancienne: *A Treatise of ancient Painting, &c.* Janv. 60.

Dictionnaire Universel des Arts & des Sciences de M. Chambers, avec des additions. Janv. 60.

L'Optique des Couleurs, fondée sur les simples observations, tournée sur-tout à la pratique de la peinture, de la teinture & des autres Arts coloristes : par le P. Caïtel. Janv. 62. Avril, 195.

Elémens d'Astronomie : par M. Cassini. Janv. 63.

Tables Astronomiques des Etoiles fixes, des Planètes & des Satellites de Jupiter & de Saturne : par M. Cassini. Janv. *ibid.*

Architecture Hydraulique, ou l'art de conduire, d'élever & de ménager les eaux pour les différens besoins de la vie : par M. Belidor. Fev. 88.

Traité de Jean Plangus de Rimi-

ni sur les Coquillages les moins connus. Fev. 122.

De Philosophiæ experimentalis utilitate illiusque & Matheseos concordia. Oratio inauguralis. Auctore Joanne Jallabert. Fev. 123.

*Improvements in Navigation and Philosophy, &c.* c'est-à-dire : Nouvelles Découvertes dans la Navigation & dans la Philosophie : par M. Guillaume Comine. Fev. 124.

Examen désintéressé des différens Ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la Terre, avec l'examen des trois Dissertations de M. Desaguilliers. Mars, 153.

*Exercitationes Vitruviana* : par M. le Marquis Poleni. Mars, 186.

Traité Philosophique sur la Musique, tant ancienne que moderne : par M. Euler. Mars, 187.

Mémoires pour servir à l'Histoire & au progrès de l'Astronomie, de la Géométrie & de la Physique : par M. de l'Isle. Mars, *ibid.*

*An inquiry of the Newtonian argument, &c.* Examen de la preuve de M. Newton pour le vuide & la résistance des fluides subtils : par le Docteur Georges Martin. Mars, 188.

Rumphii Herbarium Amboinense curâ Sieberti Havercampi : Mars, 189.

L'Arithmétique démonstrative, ou la Science des nombres, rendue sensible : l'Algèbre ou Arithmétique littérale, démontrée & rendue sensible : par M. Gallinard. Mars, 190.

D d d d d j

Description des Plantes qui naissent ou se renouvellent aux environs de Paris, avec leurs usages dans la Médecine & dans les Arts: par M. Fabregeou. Mars, 190.

Dissertation sur cette Question, si l'air de la respiration passe dans le sang: par le R. P. Berthier. Avril, 219.

Dissertation dans laquelle on examine les preuves sur lesquelles le R. P. B. établit le passage de l'air de la respiration dans le sang, & où l'on prouve que cet air ne peut s'introduire par les vaisseaux du poulmon dans le torrent de la circulation. Juin, 411. Juil. 350.

Traduction en Anglois par M<sup>elle</sup> Gaster de l'Ouvrage Italien de M. Algaroti, intitulé: *Il Neutoniansmo per le Dame, ovvero dialoghi sopra la luce e i colori*. Avril, 251.

Académiques de Cicéron, avec le Texte Latin de l'Edition de Cambridge & des Remarques, outre les conjectures de Davies & de Bentley & le Commentaire Philosophique de Pierre Valenria: par M. Durand. Avril, 252. Mai, 281.

*An Essay to wards demonsting the immateriality and free-agency of the soul*, &c. Essai tendant à démontrer l'immatérialité & la liberté de l'ame. Avril, 253.

Fortification nouvelle, ou Recueil de différentes manieres de fortifier en Europe: par M. Pefflinger. Avril, 254.

Plan du Systême Solaire, avec les orbites des Planètes & des Comètes connus. Avril, 256.

Leçons de Physique, contenant les Elemens de la Phytique, déterminés par les seules loix des Méchaniques, expliquées au Collège Royal de France: par Joseph Privat de Molieres. Mai, 263. Juillet, 387.

Usage de l'Analyse de Descartes, pour découvrir sans le secours du calcul différentiel les propriétés ou affections principales des lignes géométriques de tous les ordres: par M. l'Abbé Gua de Malves. Mai, 286.

Philosophiæ naturalis Principia Mathematica, Autore Isaaco Newtono perpetuis Commentariis illustrata, communi studio PP. Thomæ le Seur & Francisci Jacquier. Mai, 314.

*A circular invitatory Letter*, &c. Lettre circulaire aux Sçavans de tout ordre, & spécialement aux Professeurs en Médecine & en Chirurgie de la grande Bretagne, &c. Mai, 314.

Œuvres de Mathématiques, où l'on trouvera les premiers principes du calcul numérique & algèbre, la Géométrie élémentaire des anciens & des modernes, avec les planches & les figures nécessaires: par M. Blaise. Mai, 317.

Abrégé des Elémens de Mathématique: par M. Rivard. Mai, 317.

Cours de la Science militaire à l'usage de l'Infanterie, de la Cavalerie, de l'artillerie, du génie, & de la Marine, avec les plans & les figures nécessaires: par M. Bardet de Villeneuve. Juin, 381.

La Méthode des fluxions & des



suîtes infinies : par M. le Chevalier Newton. Juin, 384.

Opuscula omnia actis eruditorum Lipsiensibus inserta, quæ ad universam Mathesim, Physicam, Medicinam, Anatomiam, Chirurgiam, & Philosophiam pertinent; nec-non Epitomæ si quæ materia vel criticis animadversionibus celebriores. Juil. 462.

Opuscoli Filosofici del Signor Tommaso Campailla Patrizio-Modicano, Academico Arcade, de Gli afforditi di Urbini, &c. Juillet, 463.

Le Gouvernement admirable des Abeilles, avec les moyens d'en tirer une grande utilité. Juil. 465.

Degré du Méridien entre Paris & Amiens, déterminé par la mesure de M. Picard & par les observations de Messieurs de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier de l'Académie Royale des Sciences; d'où l'on déduit la figure de la Terre, par la comparaison de ce degré avec celui qui a été mesuré au cercle polaire. Juil. 466.

Mesure de la Terre, par M. l'Abbé Picard. Et Observations sur l'aberration des Etoiles fixes, faites à Paris depuis 1738. jusqu'en 1740. par M. le Monnier. Juillet, *ibidem*.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes : par M. de Réaumur. Tom. V. Suite de l'Histoire des mouches à deux ailes, & l'Histoire de plusieurs mouches à quatre ailes, savoir des mouches à scie, des Cigales & des A-

beilles. Août, 471. Sept. 564. Novemb. 663.

*A Musical Dictionary, &c.* Dictionnaire de Musique, ou Recueil des termes & des caractères, tant anciens que modernes, comprenant les Parties Historiques, Théorétiques & Pratiques de la Musique, avec l'explication de quelques parties de la Doctrine des anciens, & des Remarques sur leur méthode & leur pratique, & des observations curieuses sur les Phénomènes du son considéré mathématiquement en tant que ses Relations & proportions constituent les intervalles & ceux-ci les accords & les desaccords, &c. Août, 523.

La Tactique, ou l'art de ranger des bataillons, & de faire faire à une armée en campagne, tous les mouvemens, qui conviennent suivant les différentes occasions. — Fonctions & devoirs des Officiers, tant d'Infanterie que de Cavalerie. — Géométrie - pratique à l'usage des Officiers, qui enseigne toutes les opérations les plus nécessaires, tant sur le papier que sur le terrain. — Traité de l'Architecture civile à l'usage des Officiers. Par M. Bardet de Villeneuve. Août, 524.

Physique Sacrée, ou l'Histoire Naturelle des Plantes & des animaux connus dans les Saintes Ecritures. Août, 524.

Observations sur l'art de faire la guerre, suivant les maximes des plus grands Généraux, en trois parties: par le Sieur Vautier. Août, 526.

Gyges-Gallus, sive Petri Fir-

miani ingeniosa in mores suæ gentis quaestio & animadversio, &c. Août, 527.

Astronomie Physique, ou Principes généraux de la Nature, appliqués au Mécanisme Astronomique & comparés aux Principes de la Philosophie de M. Newton: par M. de Gamaches. Sept. 547. Octob. 620.

Elémens de la Géométrie d'Euclide, réduits à l'essentiel de ses principes, pour appliquer facilement la Théorie de cette Science à la pratique: par M. Freard du Castet. Octob. 650.

L'art de monter à cheval, ou Description du manège dans sa perfection: par M. le Baron d'Eisenberg. Octob. 656.

Essais sur la Fortification: par

M. de Vauban. Octob. 658.

Compendio dall'Architettura generale da Vitruvio Opera di M. Parraval. Novemb. 721.

L'Art de la Guerre, par M. le Marquis de Quincy, ou Maximes & Instructions sur l'art militaire, auquel on a joint un Traité des Mines & des Tables pour l'approvisionnement des places de guerre, soit par rapport aux munitions de bouche, soit par rapport à celles d'artillerie, à proportion de la garnison, de l'étendue des places, & du tems qu'elles peuvent se défendre: par M. le Maréchal de Vauban. Novemb. 724.

Institutions de Physique: par Madame la Marquise du Châtelet. Décemb. 737.

## M E D I C I N E.

Traité des maladies Vénériennes, traduit du Latin de M. Astruc. Janv. 23.

*De Morbis Venereis*, Autore Joanne Astruc. Editio altera: nouvelle Edition du Traité des Maladies Vénériennes de M. Astruc. Juin, 371. Août, 489.

Examen plus rigoureux des vertus qu'on avoit ci-devant attribuées gratuitement à certains remèdes, par lequel on fait voir en même tems avec évidence la fausseté & la vanité d'un grand nombre de Traditions-pratiques, & on montre la route qui conduit à faire un choix plus raisonnable des drogues, & à procurer la guérison de diverses maladies, en suivant

les nouveaux principes de l'art: par M. Tralles: *Virium quæ variis remediis gratis hætenus ascripta sunt examen rigorosius*, &c. Janv. 58.

*Physiologia Medica*, &c. Traité de la Physiologie appartenant à la Médecine, ou de la nature humaine: par M. J. Goth. de Berger. Janv. 59.

*A Treatise of Dissolvents of the Stone*, &c. Traité des Dissolvans propres contre la pierre, & sur la manière de guérir la pierre & la goûte par le moyen des alimens: par Théophile Lobb. Fev. 123.

Splanchnologie, suivie de l'Angiologie & de la Névrologie. Fev. 125.

Jo. Maria Lancisi de motu cor-

dis & anevrismatibus ; Opus posthumum , in duas partes divisum. Avril , 254.

Recueil d'Expériences & de Recherches Physiques sur la pierre, & en particulier sur les effets du remède de M<sup>lle</sup> Stéphens pour dissoudre la pierre : par M<sup>rs</sup> Morand & de Brémond. Avril , 254. Juin , 341.

La Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie des pauvres : par M. Hecquet. Mai , 318.

Hermanni Boerhaave Prælectiones Academicæ in proprias institu-

tiones rei Medicæ. Edidit & notas addidit D. Albertus Halles. Août , 521.

Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edimbourg. Ouvrage traduit de l'Anglois, & augmenté par le Traducteur d'observations concernant l'Histoire naturelle & les maladies des yeux : par M. de Mours. Sept. 578.

Delle febbri maligne e contagiose, nuovo Sistema Teorico - pratiche ; scoperta nella Medecina da Giam-Batista Moreali, &c. Oct. 654.

## MISCELLANEI ET POLYGRAPHI.

Nouvelle Edition des Œuvres de M. Locke. Janv. 60.

Werenfelsii Opuscula Theologica Philosophica & Philologica. Janv. 61.

Prose e Poésie del Signor Abate Conti, &c. Fev. 75. Mars , 164. Avril , 247.

Les Œuvres du Duc de Buckingham. Mars , 188.

Libanii Sophistæ Epistolæ, &c. Mars , 189.

Catalogue des Livres de la Bibliothèque de M. le Maréchal Duc d'Etrées. Mai , 319.

*The Works of Francis Bacon* : les Œuvres de François Bacon , Baron de Vérulam, Vicomte de S. Alban, & grand Chancelier d'Angleterre, contenant plusieurs Pièces qui ne se trouvent dans aucune Edition précédente de ses Œuvres, avec une nouvelle Vie de l'Auteur : par M. Mallet. Juin , 380.

Sancti Francisci Affiliatis Mino-

rum Patriarchæ, nec-non Sancti Antonii Paduani, ejusdem Ordinis, Opera omnia, postillis . . . illustrata operâ & labore R. P. Joannis de la Haye, &c. Juin , 382.

Græca D. Marci Bibliotheca Codicum manuscriptorum per titulos Digesta, Præsides & moderatores Laurentio Teupolo Equite ac D. Marci Procuratore ; jussu Senatus. Juil. 462.

Catalogue des Livres de feu M. Bellanger, Thésorier général du Sceau de France. Juil. 467.

*Specimen variæ Litteraturæ quæ in urbe Brixia ejusque ditione paulo post Typographiæ incunabula florèbat*, &c. Etat des Belles-Lettres dans la Ville de Bresse & dans son territoire, à la fin du quinziesme siècle & au commencement du seiziesme, tems qui suivit immédiatement celui où l'Art de l'Imprimerie avoit été inventé. L'on trouvera, dans cet Ouvrage, outre

le Catalogue des Livres sortis de la presse de Bressé, l'Histoire Littéraire de l'âge où l'on vit naître les Arts & les Sciences, &c. Août, 482.

Trattato de Gli studii delle donne in due parti diviso. Août, 521.

Supplément aux Essais de Montagne, contenant la Vie de Montagne, par le Président Bouhier, avec le caractère & la comparaison d'Épictète & de Montagne, par Pascal & plusieurs autres Pièces. Août, 522.

Recueil de toutes les Dissertations de ceux qui ont remporté les prix proposés par l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, depuis l'établissement de cette Académie. Août, 524.

Le XII<sup>m</sup>e Volume de l'Histoire de l'Académie Royale des Inscripti-

tions & Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature, tirés des Régistres de cette Académie, depuis l'année 1721, jusques & compris 1737 &c. Août, 525.

Raimundi Duellii Regul. S. Aug. Canon. & Bibliothecarii Sandi Hippolytensis Miscellaneorum, quæ ex Codicibus Miss. collegit, Liber I. Août, 527.

Jacobi Grefseri Societatis Jesu Theologi, Opera omnia antehac ab ipsomet Autore accuratè recognita. Octob. 658.

Projet de Soufcription pour l'impression d'une Collection considérable de Lettres par divers Auteurs du XV<sup>m</sup>e siècle, &c. Décembre, 764.

Recueil de Pièces, d'Histoire & de Littérature. Tome quatrième. Décembre. 767.

*Fin de la Bibliographie.*

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
DE DÉCEMBRE, 1740.

<b>D</b> escription du Palais des Césars, &c.	pag. 717
Institutions de Physique,	737
Panegyriques, Sermons, Harangues & autres Pièces d'Eloquence, &c.	755
Histoire Littéraire de la France, &c.	757
Nouvelles Littéraires,	764
Bibliographie,	768

*Fin de la Table.*













